
3 1761 08154208 6

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.

1ER SEMESTRE DE 1905

Vingt-Sixième Année. — Tome Quarante-Troisième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,

LILLE.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 29 Décembre 1904.

Présidence de M. Ernest NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

MM. Boulenger, Quarré-Reybourbon, Auguste Crepy, Fernaux-Defrance, Henri Beaufort, Cantineau, le Général Avon, Eeckman, Léon Lefebvre, Auguste Schotsmans prennent place au Bureau.

Se font excuser MM. V. Delahodde, O. Godin, H. Pajot, Eug. Vaillant.

Le procès-verbal de la dernière Assemblée, en date du 20 Octobre dernier, inséré dans le Bulletin de Novembre, est adopté.

Membres nouveaux. — 70 Sociétaires ont été admis par le Comité d'Études dans ses séances du 8 Novembre et du 12 Décembre. La liste en sera publiée à la suite du procès-verbal.

Nécrologie. — La Société a eu le malheur de perdre :

M. Paul Duquesnoy, membre de la Commission de la section de Tourcoing.

Melle Duriez, Institutrice à Lille, qui avait le N° d'inscription 423.

M. Édouard Fauchille-Blondeau, qui portait le N° 560.

L'Assemblée témoigne ses regrets aux familles de ces fidèles collègues.

Distinctions. — M. le Général Loyer, adjoint au Gouverneur de Lille, a reçu du Roi de Serbie la décoration de 2me classe de Karageorges, à l'occasion de son voyage à Belgrade avec les officiers de la promotion de *Puebla*.

M. Ardaillon, notre éminent collègue, Membre du Comité d'Études, a été nommé Recteur de l'Académie de Besançon, distinction tout à fait rare à son âge et motivée par son grand talent d'organisateur. Il avait donné à Lille même des preuves de cette qualité dans l'installation de l'institut géographique de l'Université. Il l'a créé de toutes pièces avec les fonds reçus de l'État, de la Société des Amis et Étudiants de l'Université et d'un donateur généreux, notre distingué collègue M. Félix Coquelle, Membre fondateur de notre Société et Vice-Président de la Société de Géographie de Dunkerque. Cet Institut est le plus beau de ceux qui existent en France, il rivalise avec les grands établissements allemands du même genre. Il a été visité à deux reprises par des groupes de notre Société et a été l'objet de compte-rendus fort élogieux dans notre Bulletin (*Procès-verbal de l'Assemblée générale du 19 Décembre 1900*, Janvier 1901, page 5. — *E. Canti-*

neau : l'Institut de Géographie, le Musée d'Histoire de l'Art et l'Institut de Papyrologie, Mai 1904, p. 332).

Le Ministre de l'Istruction publique n'a pas voulu que la séparation de l'Université de Lille et de M. Ardaillon fût complète et l'a nommé Professeur honoraire de cette Université.

L'Assemblée vote à la fois des regrets de son départ de Lille et de vives félicitations de sa nomination à un poste aussi élevé.

Concours. — La Commission des Concours, présidée par notre savant et expérimenté Vice-Président M. Quarré-Reybourbon, a établi la liste des récompenses qui seront distribuées aux lauréats dans notre Séance solennelle du Dimanche 29 Janvier 1905. Cet important travail a été accompli avec la compétence et le dévouement habituels à la Commission. Compte en a été rendu dans un rapport consciencieux et documenté de M. Delahodde au Comité d'Études. Celui-ci en a adopté les conclusions et a félicité la Commission, et en particulier son nouveau rapporteur, de ce travail étendu.

Le programme du Concours de la Fondation Paul Crepy pour 1905 a été également arrêté et va être publié ces jours-ci dans notre Bulletin de Décembre.

Conférences données depuis le 20 Octobre :

Dimanche 23 Octobre. — M. Maurice Maquet : *L'Alpe homicide et les Montagnes de Zermatt.*

Jeudi 3 Novembre. — M. Paul Cloarec : *Les grandes Marines du Monde.*

Dimanche 6 Novembre. — M. E. Guimet : *Les Antiquités de la Syrie.*

Vendredi 11 Novembre. — M. E. Gallois : *En Chine (vallée du Yang-Tsé-Kiang), au Japon.*

Jeudi 17 Novembre. — M. M. Moncharville : *A l'Est du Jourdain.*

Dimanche 20 Novembre. — M. M. Synnestvedt : *La Nature scandinave : le pays et la race.*

Jeudi 24 Novembre. — M. le D[r] O. Nordenskjöld : *22 mois dans les glaces antarctiques.*

Dimanche 4 Décembre. — M. le D[r] Eustache : *Sorrente et l'Ile de Capri.*

Vendredi 9 Décembre. — M. F. Mury : *La Corée et la Mandchourie. — Les Khoungouses.*

Dimanche 11 Décembre. — M. Paul Berret : *Le Rhône dauphinois.*

Vendredi 16 Décembre. — M. le Commandant James Plé : *Le Soudan nouveau.*

Vendredi 23 Décembre. — M. Blanchard : *Le Jura.*

Madagascar. — Le Général Gallieni, Gouverneur général, a fait adresser à la Société de Géographie, par un membre de son État-Major, un intéressant compte-rendu de l'inauguration des 102 premiers kilomètres du chemin de fer de la côte Est à Tananarive. Cet ouvrage est présentement à l'impression et fera partie du Bulletin de Décembre qui paraîtra au premier jour. Le premier tronçon du chemin de fer sera complété promptement jusqu'à Tananarive. On attend de cette ligne ferrée une puissante impulsion du progrès économique à Madagascar.

Mission du Lieutenant Grillières dans l'Asie centrale. — Le Président rend compte du banquet du Comité de l'Asie française du Jeudi 15 Décembre où il a

représenté la Société. Cette réunion comprenait un grand nombre de sommités coloniales et géographiques. Elle était présidée par M. Eugène Étienne, chef du groupe colonial de la Chambre et Président du Comité, qui, au dessert, a prononcé un discours d'une large envergure où il envisageait éloquemment le rôle de la France en Asie. Il terminait en donnant la parole au Lieutenant Grillières assis à son côté.

Celui-ci retrace sommairement les péripéties de sa première exploration en Asie. Il avait débuté par rechercher la voie la plus commode pour la prolongation du chemin de fer projeté du Yunnan jusqu'au Fleuve Bleu, puis s'était dirigé vers le Tibet. Arrivé à une certaine distance de Lhassa, ayant épuisé ses ressources, manquant de vivres, il avait dû renoncer à poursuivre sa route vers ce but, et revenir par le Yunnan, la Birmanie et les Indes. Son dénuement était tel, en arrivant à Tsé-Kou sur la limite occidentale du Yunnan, qu'il était littéralement sur le point de mourir de faim, et qu'il aurait succombé sans le secours du P. Dubernard, missionnaire établi dans le pays depuis quarante-six ans, et qui avait déjà rendu, il y a plusieurs années, un service analogue au prince Henri d'Orléans.

Chemin faisant il avait acquis la conviction que l'établissement d'un chemin de fer rémunérateur est possible entre Yunnan-Sen et le Sé-Tchouen par la vallée du Niou-lan-Kiang.

M. le Lieutenant Grillières est rentré depuis le mois de Novembre 1903.

Aidé par le Comité de l'Asie française, il va se remettre en route le 11 Janvier. Cependant ses ressources ne sont pas encore suffisantes pour accomplir son programme nouveau. Une souscription destinée à les compléter reste ouverte au Comité de l'Asie française (19, rue Bonaparte, Paris, 6e), appel est fait à la générosité de ceux qui s'intéressent au développement des intérêts français en Asie.

L'explorateur compte :

Étudier la région entre la Barmanie et le Tonkin au double point de vue des ressources économiques et des voies de communication possibles ;

Passer au Sé-Tchouen pour essayer d'y coordonner les travaux des explorations antérieures afin de fournir au Comité une vue d'ensemble sur ce pays riche et peuplé ;

Atteindre la Mongolie et y hiverner, en faisant des recherches sur les problèmes fort complexes de géographie et d'histoire qui s'y posent ;

Après la fonte des neiges des passes du Tibet, essayer de gagner Lhassa, puis rentrer en Europe, vers la fin de 1906 probablement.

M. le Lieutenant Grillières, du 4e zouaves, que son service a retenu en Afrique presque constamment depuis son retour d'Asie, n'a pu venir donner à la Société de Géographie de Lille une conférence sur son dernier voyage, même dans son présent séjour en France, à cause de coïncidences d'engagements ; mais il lui promet de l'informer des résultats de la campagne qu'il va entreprendre. La Société en accepte l'augure et accompagnera de ses vœux l'explorateur dans sa vaste et dangereuse entreprise.

Projets de M. Eug. Gallois. — Notre infatigable collègue nous a informé de son intention de visiter cet hiver les parties méridionales de l'Oranie, de l'Algérie et de la Tunisie, Il ira ensuite en croisière dans le Levant.

Compte-rendu par M. E.-V. Boulenger fils, délégué de la Société du *VIIIe Congrès international de Géographie* tenu aux *Etats-Unis* en Septembre (Washington, Baltimore, Philadelphie, New-York, Niagara et St-Louis).

Notre jeune délégué avait promis simplement, en faisant violence à sa modestie,

un compte-rendu sommaire des travaux du Congrès, sans avertir qu'à son point de vue ces travaux consistaient pour une large part en un voyage extrêmement intéressant et mouvementé à travers le Canada, les États-Unis et le Mexique, ni qu'il dirait comment de Mexico il est revenu à Saint-Nazaire en visitant Cuba au passage.

En réalité, sa relation est fort littéraire et d'une géographie très attachante, elle a été vigoureusement applaudie. Donnée avec des projections comme l'auteur, photographe expert, aurait su en tirer des vues qu'il a rapportées, elle aurait constitué une excellente conférence. Nos regrets de ne pas l'avoir eue s'augmentent encore de n'avoir recueilli qu'une simple mention de sa communication faite en anglais au Congrès sur les rapports de l'aérostation, dont il est un adepte fervent, avec la géographie. Ils ne s'atténueront un peu que par l'impression de son travail au Bulletin et par sa transformation, à laquelle il a presque consenti et que ses concitoyens sauront obtenir sans doute, en une conférence pour notre section de Roubaix.

Election de dix Membres du Comité d'Etudes. — MM. Henri Beaufort, Auguste Bonte, Auguste Crepy, Victor Delahodde, Marcel Delaune, Fernaux-Defrance, l'Abbé Lesne, Albert Merchier, Ernest Nicolle, Eugène Vaillant, dont le mandat expire le 31 Décembre, sont réélus pour une nouvelle période de trois ans, à partir du 1er Janvier 1905.

La séance est levée à neuf heures trois quarts.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 OCTOBRE 1904.

Nos d'inscription. MM.

4460. Vallois, notaire à Wambrechies.
Présentés par Mme *Devos-Vallois* et Melle *Marie Delesalle.*

4461. Patté (Paul), rentier, 3, place Philippe-Lebon.
MM. *Morel* et *Giard.*

4462. Charbonneaux (Mme), 5, rue Inkermann.
Melle *Louise Carpentier* et *M. Ernest Nicolle.*

4463. Macaigne (Pierre), officier d'administration, 31 *bis*, rue du Port.
Lallemand et *Sauvage.*

4464. Desreumeaux, expert et liquidateur, 12, rue du Sec-Arembault.
Merchier et *Six.*

4465. Cardon-Boutry (Louis), 93, rue du Faubourg-de-Lille. Armentières.
Ed. Boutry et *O. Godin.*

4466. Cordier, pharmacien-major à l'Hôpital-Militaire de Lille.
Durand et Dr *de Rycker.*

4467. Mourez (Arthur), 4, rue des Suaires.
Aug. Crepy et *Fernaux-Defrance.*

4468. Graer (Édouard), commerçant, 89, rue de la Monnaie.
Clotaire Delannoy et *Dupont.*

Nos d'inscription. MM.

4469. Lefebvre-Duclos, négociant, 124, rue Inkermann, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4470. Mme la Supérieure des Filles de la Charité, 16, rue de la Barre.
Ernest Nicolle et *Louis Nicolle.*

4471. Gros (Julien), négociant, 12, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets.
Henri Beaufort et *Léon Goube.*

4472. Mertian de Muller (Mme), 77, rue Masséna.
Mme Hachet et *M. Paul Houzé de l'Aulnoit,*

4473. Derville-Delespierre, propriétaire, 13, square Duthilleul.
L. Vienne et *Th. Rollier.*

4474. Pajot (abbé), professeur au Collège Saint-Joseph, 92, rue Solferino.
A. Delerue et *P. Delerue.*

4475. Neisser (Maurice), ingénieur, 9, rue du Priez.
L. François et *Fernaux-Defrance.*

4476. Liber (Adolphe), professeur, 295, rue Nationale.
Defrenne et *Blanquart.*

4477. Bernaert, 1, rue de l'Espérance, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4478. Debuchy (Dr), 241, Grande-Rue, Roubaix.
Wicar et *Clety.*

4479. Desrousseaux (Aristide), négociant, 115, boulevard d'Armentières, Roubaix.
Boulenger et *Craveri.*

4480. Dumoulin (Victor), confectionneur, 54, boulevard des Écoles.
Caron-Villers et *Henri Beaufort.*

4481. Cardon-Masson, industriel, Armentières.
Ed. Boutry et *V. Delahodde.*

4482. Piédanna (Paul), 66, quai de la Basse-Deûle.
Dr Vermersch et *Decramer.*

4483. Coppens (Dr), 13, rue du Molinel.
Merchier et *Six.*

4484. Bonduelle (Joseph), industriel, Marcq-en-Barœul.
Léon Delcourt et *Ernest Nicolle.*

4485. Vacossin-Decaux, propriétaire, 57, rue Blanche.
Cocquerez-Dimiez et *Henri Beaufort.*

4486. Delestang, 53, rue Nain, Boubaix.
E. Leser et *E.-V. Boulenger.*

4487. Deydier, rentier, 16, place Cormontaigne.
L'Abbé Masure et *E. Debayser.*

4489. Trochon, dir. gén. de l'Union Industrielle du Nord, 50, boul. de la Liberté.
Mac Lachlan et *Thys.*

4490. Morel (F.), directeur de filature, 15, rue de la Bassée.
Melle M. Morel et *M. H. Beaufort.*

4491. Waymel (Paul), brasseur, Mons-en-Barœul.
Raymond Théry et *Henri Beaufort.*

4492. Lemerle, inspecteur des douanes en retraite, 29, rue Solférino.
Henri Beaufort et *Dr de Rycker.*

4493. Pierrat (Mme). 67, rue Roland.
G. Houbron et *Fernaux-Defrance.*

4494. Motte (Étienne), manufacturier, 393, Grande-Rue, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

Nos d'inscription. MM.

4495. Lepoutre (Auguste), manufacturier, 36, rue Pellart, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4496. Burkard, ingénieur, 67, rue du Grand-Chemin, Roubaix.
Bipper et *Junker.*

4497. Gruaux (Achille), négociant, 29, rue Blanchemaille, Roubaix.
Natalis et *Clety.*

4498. Guiheneuf (Auguste), recev. pr. des Contrib. ind., 5, r. Gauthier-de-Châtillon.
Dony et *Lecointe des Iles.*

4499. Carlier (Georges), 10, rue Gauthier-de-Châtillon.
Adolphe Lefèvre et *Malvault.*

4500. Rossel, 118, rue d'Isly, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4501. Flipo-Segard, négociant, 69, boulevard Gambetta, Tourcoing.
Edm. Masurel et *E. Leurent-Nicolle.*

4502. Segard-Carissimo, négociant, 84, boulevard Gambetta, Tourcoing.
Edm. Masurel et *E. Leurent-Nicolle.*

4503. Carmier-Rose, avocat, 171, boulevard de la Liberté.
Lemaître et *Henri Beaufort.*

4504. Quiévreux (Charles-Joseph), 2, place Verte, Valenciennes.
Ernest Nicolle et *Merchier.*

4505. de Montlebert, contrôleur à la Banque de France.
Loubry et *Ernest Nicolle.*

4506. Grélois, directeur d'assurances, 69, rue Nationale.
Bonvalot et *Van Troostenberghe.*

4507. Derycke, tailleur, 84, rue Nationale.
Van Troostenberghe et *Bonvalot.*

4508. Hofman-Bang (Dr), 7 *bis*, rue Jeanne-d'Arc.
A. Palliez et *Dr Vermersch.*

4509. Axel-Flodin, masseur, 3, rue Jean-Sans-Peur.
A. Palliez et *Dr Vermersch.*

4510. Robaut (abbé), professeur au Collège Saint-Joseph, 92, rue Solferino.
L'Abbé Pajot et *Arthur Delerue.*

4511. Claude, notaire, 43, rue Neuve, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4512. de Chabert (Dr), 57, rue des Arts, Roubaix.
Dr Bernard et *Clety.*

4513. Cariage, directeur de filature, 61, rue Chanzy, Roubaix.
L. Bipper et *Junker.*

4514. Lepoutre (Louis), manufacturier, 21, rue du Pays, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4515. Motte (Mme Veuve Georges), 27, boulevard Gambetta, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4516. Houcke (Henri), 1, rue du Pont, Hazebrouck.
Commandant Dupire et *Dr Vermersch.*

4517. Labbé, directeur de l'École professionnelle, Armentières.
Ernest Nicolle et *Van Troostenberghe.*

4518. Delcourt-Decoster, directeur d'assurances, 133, rue Jacquemars-Giélée.
Decoster-Huet et *Decoster-Nicolle.*

4519. Legrand (Albert), employé, 12, avenue St-Maur.
Henri Beaufort et *Albert Gossart.*

Nos d'inscription. MM.

4520. Coppin (Maurice), 113, rue Nationale, Marcq-en-Barœul.
Henri Delestré et *Mourcou*.

4521. Vandermersch (Albert), fabricant d'huiles, Quesnoy-sur-Deûle.
Victor Dervaux et *Maurice Dervaux*.

4522. Lorthiois-Six (Floris), industriel, boulevard Gambetta, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Edmond Masurel*

4523. Crépy (Eugène), 88, rue d'Isly.
de Myttenaere et *Guelton*.

4524. Danset (Camille), agent d'assurances, 30, rue Notre-Dame, Roubaix.
Boulenger et *Clety*.

4525. Collette (Albert), notaire à Seclin.
Henri Collette et *Henri Beaufort*.

4526. Grouzet (A.), 13, rue du Marché-aux-Bêtes.
L. Quarré et *Quarré-Reybourbon*.

4527. Malfait-Duquennoy, industriel, 29, rue de Gand.
Lefebvre et *Petit-Leduc*.

4528. Charlet-Bouchart, négociant, rue Faidherbe, Tourcoing.
Lefebvre et *Petit-Leduc*.

4529. Bitterière (Léon), employé, 38, rue Winoc-Choquecl, Tourcoing.
Lefebvre et *Petit-Leduc*.

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 OCTOBRE 1904.

I. — Livres.

1° DONS.

Statistique de l'Enseignement primaire (1901-02). Paris, Imprimerie Nationale, 1904. — Don du Ministère de l'Instruction publique.

L'Entrée de la Loire au XVIIe siècle, d'après le « Flambeau de la Mer ». St-Nazaire, 1904. — Don de l'auteur, M. Étienne Port, Président de la Société de Géographie commerciale.

Catalogue de l'Exposition artistique et documentaire concernant la région nazairienne, organisée par la Société de Géographie de St-Nazaire. St-Nazaire, 1904. — Don du même.

St-Nazaire et la Loire maritime, par Étienne Port. Angers, 1904. — Don de M. Ernest Nicolle.

Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France, par Robert de Lasteyrie, 1901-1902. Paris, Imprimerie Nationale, 1904. — Don du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Infelice, par Tib. Paris, Éditions de la plume, 1903. — Don de Mme Soyez.

Annuaire du Club Alpin français, 30e année, 1903. Paris, Hachette. — Don de M. Ernest Nicolle.

Le Jubilé du Musée Guimet, 25e anniversaire de sa fondation, 1879-1904. Paris, E. Leroux, 1904. — Don de M. E. Guimet.

Au Japon, impressions de voyage, par Eug. Gallois. Paris, Guilmoto, 1904. — Don de l'Auteur.

Le Mont Athos, par Eug. Gallois. Paris, Renouard, 1904. — Don de l'Auteur.

Une Visite à Khiva, par F. Burnaby. Paris, Plon, 1877. — Don de M. Ch.-J. Quiévreux, de Valenciennes.

Sud-Amérique, par le comte Ch. d'Urzel. Paris, Plon, 1879. — Don du même.

La Grèce contemporaine, par E. About. Paris, Hachette, 1880. — Don du même.

De Paris au Désert, par Ch. Lallemand. Paris, 1895. — Don du même.

Les Mystères de l'Océan, par A. Maugin. Tours, 1864. — Don du même.

L'Air et le Monde aérien, par A. Maugin. Tours, 1865. — Don du même.

Les Sources du Nil, par le capitaine Speke, traduction Forgues. Paris, Hachette, 1864. — Don du même.

L'Empire du Milieu, par le marquis de Courcy. Paris, Didier, 1867. — Don du même.

Le Guide pittoresque du Voyageur en France. Firmin Didot, 1834-37, 6 vol. in-8°. — Don du même.

Lot de publications diverses, offertes par M. E. Guimet.

De Tamatave à Tananarive (renseignements de voyage). Imprimerie Officielle de Tananarive, Octobre 1904. — Don du général Gallieni.

Légende de Lydéric et des Forestiers de Flandre, par M. de St-Léger. L. Danel, 1904. — Don de l'Auteur.

Dunkerque en 1903, par M. Cantineau. Lille, Danel, 1904. — Don de l'Auteur.

Cassel, notes archéologiques, par M. Cantineau. Lille, Danel, 1904. — Don de l'Auteur.

Constatations géologiques et archéologiques faites au Mont Cassel en 1904, par M. Cantineau. Lille, Danel, 1904. — Don de l'Auteur.

2° ACHATS.

Le Maroc d'aujourd'hui, par Eug. Aubin. 3 cartes coloriées hors texte. Paris, Armand Colin, 1904.

En Alsace-Lorraine, par Émile Hinzelin. Paris, Plon, 1904.

Lettres du Japon, par Rudyard Kipling, Société du Mercure de France. Paris, 1904.

Terre-Neuve, St-Pierre et le French-Shore. La question des pêcheries et le traité du 8 Avril 1904, par Robert de Caix, rédacteur au journal des *Débats*. Paris, Lecène Oudin, 1904.

« Au Pôle antarctique », exploration du Dr Otto Nordenskjöld, traduction de Ch. Rabot. Paris, Flammarion, 1904.

Sur le Yang-Tsé, par Félix Hémon. Paris, Delagrave, 1904.

Voyage au Yunnan, par Gervais Courtellemont. Paris, 1904.

II. — CARTES.

DON.

L'année cartographique de 1904, par Schrader. Paris, Hachette, 1904. — Don de l'Éditeur.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

NOTES ET IMPRESSIONS

d'un

VOYAGE EN ÉCOSSE

Communication
faite à l'Assemblée générale du 20 Octobre 1904,

Par M. le Docteur Albert VERMERSCH,
Secrétaire.

« Voyager, c'est apprendre ; savoir, c'est vivre », a dit quelque part George Sand dans la préface d'un de ses nombreux et savoureux romans.

Chacun de nous peut constater la justesse de cette réflexion de la bonne Dame de Nohant ; si les voyages forment la jeunesse, ils sont surtout une excellente leçon de géographie.

Plus que partout ailleurs il nous semble qu'en Écosse, « voyager, c'est apprendre », car il est bien difficile de débrouiller cet inextricable écheveau de lacs, d'îles, de détroits et de golfes, dessiné sur les atlas de ce pays.

« Savoir, c'est vivre ». Cependant nous n'avons pas la prétention de tout « savoir » après un court séjour dans le pays de Walter Scott, mais nous pouvons dire que quelques jours passés en Écosse ont été pour nous assez fructifiants pour « savoir », à un moment donné, diriger dans la région des Highlands nos collègues de la Société de Géographie.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à « vivre » ce soir nos souvenirs vécus et à vous les communiquer très simplement.

Pour visiter l'Écosse il n'existe aucun guide français. Nous insisterons donc, dans le cours de cette causerie, sur le côté pratique du voyage. La relation de notre excursion remplira ainsi en même temps un but utile, celui d'être un petit vade-mecum à l'usage du touriste.

Jusqu'au 1er Juin de cette année la gare de Lille délivrait un billet aller et retour pour Edimbourg (2me classe jusqu'à Londres et 3me classe jusqu'à Edimbourg), dont le prix approximatif était de 68 francs. Le même billet vient de subir une majoration de 30 francs et coûte actuellement 98 francs.

De Londres pour Edimbourg et Glascow trois stations tendent leurs longs bras de fer aux excursionnistes et sont situées dans le même quartier. On peut même dire qu'elles se touchent. The Euston Station, The Great Northern Railway et The Middland Railway ou gare St-Pancras sont trois sérieuses concurrentes. Toutes trois font miroiter à l'envi sur leurs affiches et dans leurs wagons l'attrayante réclame « Picturesque route ». Vous avez donc l'embarras du choix et vous vous trouvez pour un moment dans la situation perplexe de l'âne de Buridan.

Pourquoi avons-nous pris la gare St-Pancras ?

Sans doute, fascinés par la gracieuse architecture de sa façade monumentale, sans contredit une des plus belles de Londres.

Certes nous n'avons pas eu à regretter notre décision spontanée. C'est bien, nous a-t-on affirmé, la route la plus intéressante pour l'Écosse.

Tous les jours, sauf le Dimanche, un train express part à 9 heures et demie du matin de la station St-Pancras. Les wagons de 3me classe sont à couloir, et plus confortables que nos compartiments de 2me classe. Un wagon-restaurant (3me classe) est attaché au train.

Un premier arrêt a lieu à Leicester, dont les innombrables cheminées nous font soupçonner une ville industrielle.

Après avoir traversé un centre houiller le train s'arrête de nouveau à Leeds, la grande ville manufacturière, célèbre par son commerce de laines, et stoppe plus longtemps à Carlisle, ville fort ancienne située sur la frontière d'Écosse et qui a beaucoup souffert pendant la guerre des Deux Roses.

La gare de Carlisle est très grande et le mouvement y est considérable. C'est ici que les voyageurs pour Glascow changent de train.

De Carlisle à Edimbourg le trajet devient ravissant et rappelle par intervalles le paysage suisse. Nous sommes en Écosse. Les prairies étalent leur immense manteau vert sur lequel de temps en temps de nombreux troupeaux de moutons forment d'énormes taches blanches. De longues traînées de fougères se balancent gracieusement au vent en inclinant leurs crosses au passage du train, tandis que les grelots des bruyères se confondent harmonieusement avec l'or des genêts.

Bientôt apparait Melrose dont on voit très nettement les colonnes et les arches de son abbaye du XIIe siècle et quelques instants après Portobello, situé sur le golfe du Forth et enfin Edimbourg, où l'on arrive vers 6 h. 1/2 du soir à la grande gare de North British.

A peine débarqués dans la capitale de l'Écosse, nous nous rappelons qu'il est samedi soir et que nous sommes dans le pays du whisky. Beaucoup d'Écossais et...... d'Écossaises dévient de la ligne droite ce soir-là et perdent la notion de l'équilibre.

EDIMBOURG. — Edimbourg est une ville charmante qui peut être considérée à raison comme la tête et l'orgueil de l'Écosse.

On l'a comparée à Naples, à Constantinople. C'est en vain que l'on chercherait à faire un rapprochement avec ces deux villes qui ont pour dôme, l'une, l'incomparable ciel d'Italie et l'autre, le ciel azuré du Bosphore.

Si on l'a surnommée aussi l'Athènes du Nord, ce n'est nullement pour sa ressemblance topographique avec la capitale de la Grèce. Edimbourg ne ressemble pas plus à Athènes qu'Amsterdam à Venise ; mais ce sont ses monuments qui rappellent ceux de l'Acropole. Le « Monument National » qui a été élevé en mémoire des Écossais tombés sur les champs de bataille sous Napoléon Ier, est la reproduction du « Parthénon ». Le « Monument de Burns » dont les reliques ont été transportées au « City Chambers Museum » est la copie du monument de Lysicrate, et bien d'autres édifices encore ont été imités de ceux d'Athènes.

Walter Scott l'a vraiment définie en l'appelant « une reine du Nord assise sur un trône de collines ». En effet, quand on arrive à Edimbourg on est frappé de son aspect pittoresque. Sa position est unique. Elle comprend deux villes, l'ancienne et la nouvelle. Ce qui fait leur beauté, c'est précisément leur contraste. Un magnifique pont aux arches gigantesques relie les deux villes.

« Princes street » est la rue la plus brillante d'Edimbourg. Aussi est-elle fréquentée par les étrangers ! C'est le quartier des beaux magasins, des luxueux hôtels aussi bien que des sobres hôtels de tempérance.

Partout sont appendus aux colonnes des réverbères des écriteaux « Please do not spit on the pavement » dont, entre parenthèses, on ne tient pas grand compte.

Cette large rue, une des plus longues de la ville nouvelle, est bordée d'un côté par de hautes et belles constructions et de l'autre par un ravin converti en jardin public. Le monument gothique de W. Scott



LE MONUMENT DE WALTER SCOTT A ÉDIMBOURG.

y tient une place d'honneur. Il rappelle celui d'Albert Memorial du

Hyde Park de Londres. Le romancier, qui a jeté sur Edimbourg tant d'éclat et de poésie, est représenté assis, les deux mains supportant un livre. A ses pieds, Maïda, son chien favori, lève la tête vers son maître. Les héros et héroïnes du célèbre écrivain sont gracieusement installés dans les niches du monument.

A l'extrémité de « Princes street » est le « Calton Hill », une des collines sur lesquelles Edimbourg est bâtie. D'un accès facile, on jouit du sommet d'une vue superbe. De quelque côté que l'on se tourne, un magnifique panorama se déroule à perte de vue dans toutes les directions. C'est une des promenades favorites des habitants. D'immenses pelouses couvrent le haut de la colline et, par ci, par là sont éparpillés des bancs.

Les bancs, ainsi que nous l'avons remarqué souvent, sont légèrement creusés ; cette faible concavité fait qu'on y est plus commodément assis que s'ils étaient plats. L'ivrogne y est certainement plus à l'aise. Des petits trous pratiqués de distance en distance assurent leur conservation et, comme il pleut souvent, empêchent l'eau d'y séjourner.

Au point de vue historique la vieille ville est la partie la plus intéressante d'Edimbourg. Elle domine la nouvelle en la regardant comme si elle était un autre monde. Les deux artères principales sont « High street » et « Canongate street ». Les maisons dont chaque pierre a son histoire tragique ont conservé leur apparence d'ancienneté. Les armes des nobles sont encore sur les portes.

Si Walter Scott a dit que l'histoire d'Edimbourg serait l'histoire abrégée de l'Écosse, M. Angellier, l'éminent professeur de la Faculté des Lettres de Lille a dit à son tour que l'histoire de « High street » et de « Canongate street » serait l'histoire d'Edimbourg. C'est, en effet, dans ces rues que se sont accomplis les principaux événements et qu'ont passé ses grands personnages. Les descendre, c'est donc parcourir les annales de l'Écosse.

Grandeur et décadence ! Une population sale, déguenillée, grouille sur ces mêmes trottoirs que des pieds royaux ont foulés autrefois. Elle est parquée dans des taudis infects dont on ne peut se faire une idée. Le bas des habitations est plus souvent occupé par des bars malpropres débitant le poison aux malheureux, tandis que le haut, avec ses nombreux étages à petites fenêtres, abrite une quantité de ménages.

Aux étendards, qui ornaient jadis les façades des demeures princières, ont fait place aujourd'hui des loques qui sèchent au grand air

sur de longues perches. L'aspect est très original, mais s'il réjouit l'œil curieux de l'étranger, il réjouit moins ses cellules olfactives. Une odeur âcre se dégage de ces milieux ; il faut pourtant la subir si vous voulez visiter le Château et le Palais de Holyrood qui se trouvent aux deux extrémités de ces inoubliables rues.

Le Château est majestueusement perché sur la partie la plus élevée de la vieille ville. Ce château s'appelait d'abord *Castrum puellarum*, château des jeunes filles ; c'était la sauvegarde des tuteurs de l'époque qui tiraient de là leurs pupilles la veille de leurs noces.

Au-dessus de la porte d'entrée se lisent ces mots encadrant les armes d'Écosse : « Nemo me impune lacessit ». Véritable forteresse, ses plates-formes offrent des points de vue magnifiques. Le fameux canon appelé « Mons Meg », parce qu'il a été fabriqué à Mons (Belgique) au XVe siècle, attire la curiosité des étrangers. C'est surtout près de ce canon qu'on jouit d'un coup d'œil merveilleux, embrassant la mer et les terres.

Ce château, maintenant une caserne de Highlanders, était anciennement une prison d'État où d'illustres captifs ont été enfermés.

On visite actuellement les appartements occupés jadis par les rois d'Écosse, entre autres la chambre où Marie Stuart a donné le jour à son fils unique Jacques VI, qui fut plus tard Jacques Ier d'Angleterre. Une tablette de pierre avec les initiales H et M (Henry and Mary) et la date de 1556 rappellent cet événement. A côté se trouve la chambre où sont les joyaux de la Couronne d'Écosse.

Si nous sortons du château, nous entrons dans « Castle Hill » qui, il y a environ un siècle, était un des quartiers les plus aristocratiques de la ville.

Traversons le fameux Canongate aux ruelles sombres et à son extrémité se dresse la palais de Holyrood, autrefois monastère habité par les moines de Saint-Augustin.

Ce palais, ancienne résidence des souverains écossais, est un édifice d'aspect lugubre. La porte d'entrée est gardée par des soldats vêtus du costume national.

La seule curiosité est la chambre à coucher de Marie Stuart dans laquelle ne sont que meubles vermoulus, sièges délabrés et tentures en lambeaux.

Le guide montre l'escalier secret par lequel son mari, lord Darnley, et ses complices, pénétrèrent pour assassiner l'Italien Rizzio, qui paya ainsi de son sang l'honneur d'avoir réjoui par ses chansons le cœur

de l'infortunée reine. Sur un plancher on voit une plaque de cuivre



PALAIS DE HOLYROOD A ÉDIMBOURG.

avec cette inscription en anglais : « 9 Mars 1566. Le corps de Rizzio a été laissé ici après son assassinat ».

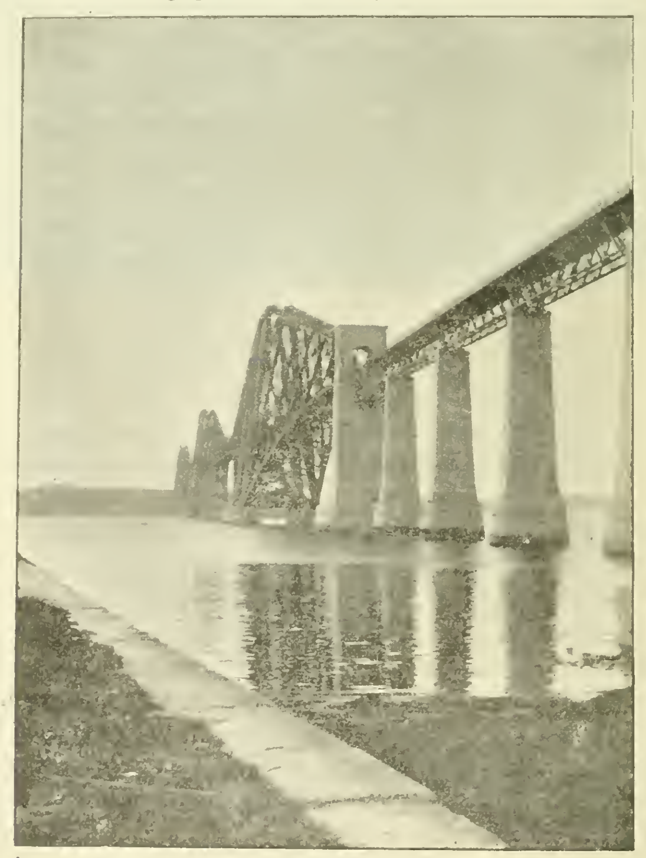
Le temps nous manque dans cette causerie pour détailler les autres curiosités d'Edimbourg et nous devons passer sous silence beaucoup de choses intéressantes de la ville.

Quand vous vous promenez dans « Princes street » d'élégantes tapissières à 4 chevaux sollicitent les étrangers pour l'excursion du fameux pont du Forth (Forth Bridge). Cette excursion. qui dure trois heures, coûte deux schillings par personne ; elle peut se faire également en chemin de fer et par bateau. Les touristes choisissent généralement la promenade en voiture. Elle est un peu longue ; mais elle a bien son charme, à la condition d'être accompagnée d'un gai rayon de soleil, ce qui n'a pas été notre cas. C'est en haut de cette voiture que nous avons fait connaissance avec la grande pluie d'Écosse.

Sur la route d'Edimbourg au Forth Bridge s'élèvent en pleine campagne de nombreux collèges qui sont de véritables palais. L'un d'entre eux surtout est remarquable, et, par son architecture et ses nombreux

clochetons, donne l'illusion du Kremlin. La plupart de ces institutions sont des écoles préparatoires pour l'Université, qui est une des plus célèbres des Iles Britanniques. Edimbourg n'est pas seulement la plus jolie ville de la Grande-Bretagne, elle est aussi la première ville intellectuelle.

On côtoie plus loin l'immense propriété de lord Rosebery, l'ancien premier ministre anglais et le chef du parti radical, qui, à 25 ans, disait qu'il allait la même année être premier ministre, épouser la plus riche héritière du royaume et gagner le Derby. Les vœux de cet homme remarquable se sont réalisés. Il fut chef de cabinet après Gladstone, épousa une Rotschild qui lui apporta des millions en dot et deux de ses chevaux gagnèrent le Derby.



LE PONT DU FORTH.

Dans le lointain le pont dresse dans les airs sa gigantesque ossature

de fer que soutiennent des arches cyclopéennes. Commencé en 1883 il a été inauguré en grande cérémonie par le prince de Galles en 1890.

Le Forth-Bridge est jeté sur le bras de mer qui vient jusqu'aux portes de Leith (1), port d'Édimbourg. Rien ne peut donner une idée de ce pont dont la longueur est de 2,500 mètres !

Quand vous le contemplez de sa base, les humbles mortels se sentent écrasés devant ce géant, merveille d'audace et de génie.

Nous étions à Edimbourg un dimanche. Si en Angleterre la journée dominicale est triste, elle est lugubre en Écosse, ce qui jette un certain désarroi dans le programme limité d'un excursionniste.

Un voyageur raconte qu'un artiste, se promenant en Écosse un dimanche, s'arrêta en chemin pour admirer les ruines d'un vieux castel. « Quel est le nom de ce château », demanda l'artiste à un paysan. « Ce n'est pas le jour pour parler de pareilles choses », répondit avec gravité l'Écossais et il continua son chemin.

Nous aussi, nous avons demandé un renseignement ce jour-là et nous avons été bien surpris d'apprendre que le dimanche les trains du Caledonian Railway ne marchent pas. Les gares si bruyantes en semaine ont leurs issues fermées. Des chaînes barricadent le passage et partout se balancent des pancartes avec la sempiternelle formule : « Fermé le dimanche ».

Vous avez heureusement la ressource à la gare du North British de prendre le train pour Glascow. Le premier train de la journée se met en branle à 5 h. 30 du soir et le second, qui sera le dernier, à 8 h. 30.

Nous quittons donc Edimbourg à 5 h. 30 et nous arrivons dans la soirée à Glascow, la ville aux grandes usines, aux nombreuses cheminées et aux 100,000 ouvriers.

GLASCOW. — Glascow est le point de départ de l'excursion des lacs d'Écosse. Le touriste, en général, ne séjourne pas dans cette ville, dont la population dépasse 900,000 habitants.

Très turbulente, elle est au point de vue des affaires la ville la plus

---

(1) Leith est l'annexe commerciale et industrielle d'Edimbourg. C'est le port le plus important de l'Écosse orientale, dont les exportations consistent surtout en fer et en charbon.

Leith se glorifie surtout d'être le berceau de la famille Gladstone, dont le membre le plus illustre devint un éminent homme d'État.

considérable de l'Écosse, mais elle n'offre pas aux touristes l'attrait d'Edimbourg.

Est-ce à dire que, quand on quitte Edimbourg pour Glascow, on passe du paradis en enfer, selon la comparaison de certains voyageurs?

Son nom, paraît-il, signifie « vallon sombre » et le poète anglais Shelley, à l'ardente imagination, dit que « si Londres est un enfer, Glascow est un cachot noir où maître Satan fourre en pénitence les damnés qui lui donnent du fil à retordre ».

La ville de Glascow jouit donc d'une mauvaise réputation. Ne prétend-on pas aussi que cette cité est une cuve de brouillard et de boue? Sans doute elle est la patrie du charbon et du fer, mais, à notre point



UNIVERSITÉ DE GLASCOW.

de vue, elle ne mérite point cette pluie de quolibets que l'on a déversés sur son industrieuse personne.

Nous n'hésitons pas à écrire que Glascow est une jolie ville, aux rues larges, régulières et animées, et dans lesquelles sillonne un nombre incalculable de tramways électriques à impériale et à service très régulier.

Les monuments sont insignifiants, sauf la Cathédrale et l'Université, dont l'imposante façade gothique est dominée par une haute tour carrée.

Le voisinage de la mer et du grand fleuve La Clyde est une source de prospérité et d'opulence pour Glascow. Les navires se déchargent à la porte des magasins, et, de ses vastes docks partent de nombreux services de navigation pour les principaux ports d'Europe, d'Amérique, des Indes et des colonies.

Certes on peut louer l'énergie des Écossais qui ont fait de la Clyde un fleuve capable d'offrir aux vaisseaux un fort mouillage. En 1770, c'est à peine si de frêles embarcations pouvaient remonter la rivière à marée haute. Aujourd'hui, grâce à des travaux d'approfondissement qui ont coûté 200 millions, les grands navires y flottent. C'est sur la Clyde qu'en 1812 Henry Bell lança le premier bateau à vapeur.

Depuis cette époque les bords de la Clyde, plus animés que ceux de la Tamise, se sont transformés en vastes chantiers où se construisent annuellement 500 vaisseaux pour tous les pays du monde.

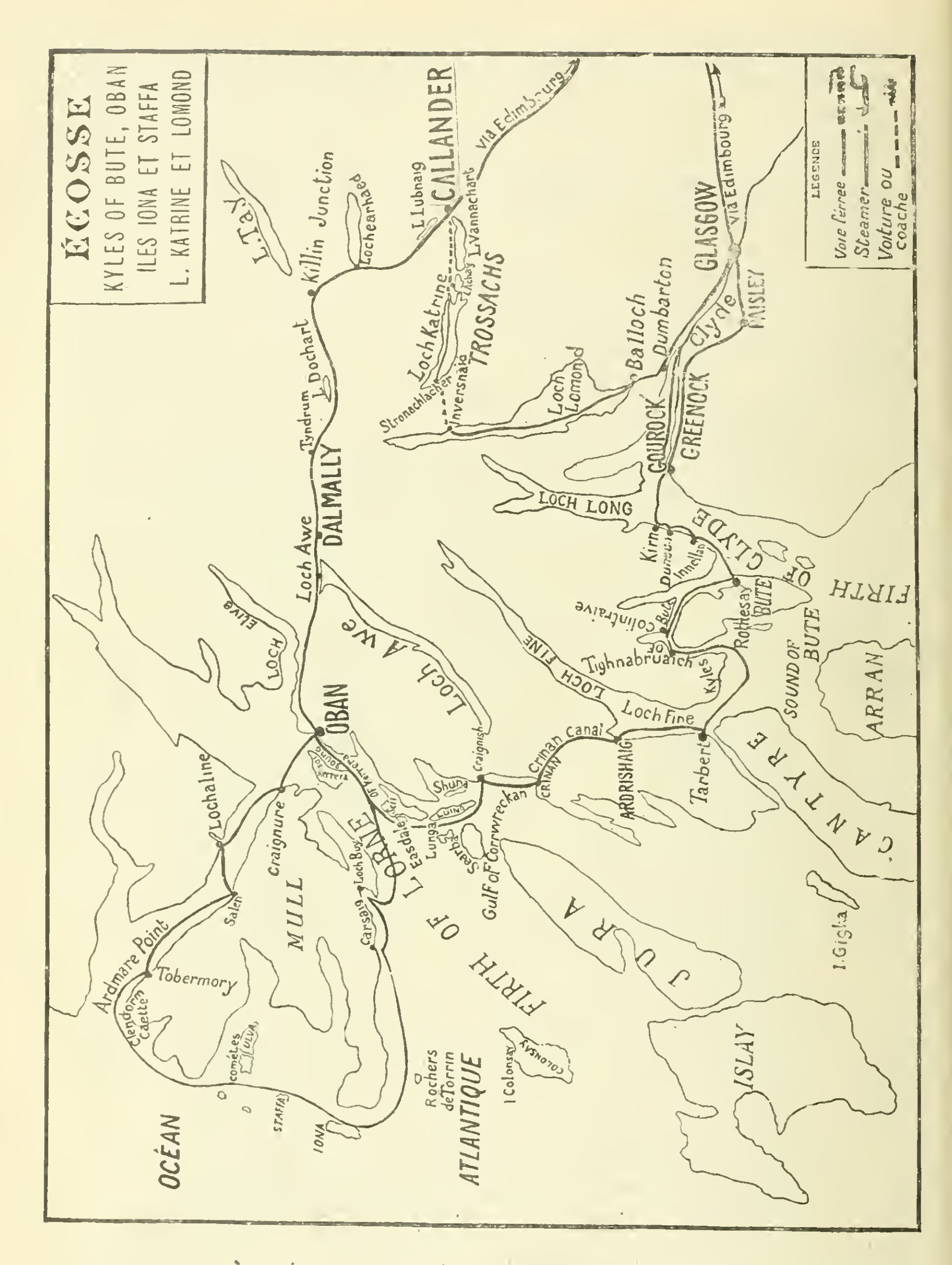
Les excursionnistes descendent généralement à la gare St-Enoch, gare centrale du South Western Railway, dont l'hôtel est réputé parmi les plus luxueux de la Grande-Bretagne. Les escaliers sont vraiment dignes d'un palais.

C'est donc un excellent choix à cause de son emplacement. Il est situé en effet près de la Clyde et la gare est tête de ligne pour toutes les excursions.

Kyles of Bute. Crinan Canal. — C'est à partir de Glascow que le voyage en Écosse devient intéressant. Les billets circulaires qu'on peut prendre en cette ville sont très nombreux et tous sont vraiment bien tentants.

Celui que nous avons choisi comporte les Kyles of Bute, Crinan Canal, Oban, les Trossachs, le Loch Katrine et le Loch Lomond.

Ces billets d'excursion coûtent £ 1, 18 s. 7 d. (48 fr. 25) (en 1re classe) et £ 1, 6 s. 1 d. (32 fr. 60) (en 3me classe). Il n'y a pas de seconde classe ; sur les lacs Katrine et Lomond les porteurs de billets de 3me classe voyagent en première. Les billets sont valables pendant



CARTE DRESSÉE PAR M. JOURDAIN,
INSTITUTEUR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

la saison avec arrêts facultatifs dans toutes les stations intermédiaires. Ils sont délivrés soit à la gare, soit sur le bateau.

Les détenteurs des billets circulaires ont le choix de deux routes au départ de Glascow. Ceux qui ont l'habitude de se lever de grand matin pourront prendre le bateau à 7 heures au Bridge Wharf. Quant aux retardataires le train les conduira vers 8 h. 30 jusqu'à Gourock, où le steamer s'arrêtera pour eux.

Nous conseillons la descente de la Clyde sur un de ces magnifiques navires de la nombreuse flotte de David Macbrayne (1).

Le coup d'œil que présente le fleuve est animé et assez intéressant pour vous faire oublier la mauvaise odeur occasionnée au départ par le mouvement des aubes du paquebot qui, en frappant l'eau noirâtre, remuent les immondices déchargées là par tous les égouts de la ville.

Le port de Glascow a 4 kilomètres de long. A partir de Partick, où le bateau fait escale, on aperçoit, malgré le brouillard intense qui vous enveloppe si souvent sur la Clyde, les nombreux chantiers de construction de navires. A droite et à gauche des masses informes de tôle rouillée, des échafaudages soutenus par une multitude de piquets verticaux que l'épaisseur de la brume fait ressembler à des arbres dont un hiver rigoureux ou un vent violent aurait disséminé les feuilles ; plus tard ce seront d'élégants steamers.

Dans le lointain se dresse Dumbarton avec son château féodal. C'est de cette forteresse que s'évada Marie Stuart pour aller à bord de la flotte française.

Les Anglais ont eu la velléité un moment de choisir le rocher de Dumbarton comme lieu d'exil à Napoléon Ier.

La Clyde, d'abord étroite, s'élargit insensiblement. A Greenock, active et laborieuse ville d'industrie, sa largeur est de 4 kilomètres. Les bassins de Greenock peuvent contenir 500 navires.

Le steamer stoppe à Gourock vers 9 heures. Ici s'embarquent les excursionnistes qui ont préféré prendre le train à Glascow à 8 h. 30 et qui, comme nous, se disposent à faire l'excursion des lacs.

Le va-et-vient des passagers sur le bateau anime la traversée qu'égaient aussi les accords plus ou moins harmonieux d'un orchestre ambulant. Des nuées de mouettes nous accompagnent depuis Glascow et épient les morceaux de pain qu'on leur jette dans le fleuve.

---

(1) David Macbrayne, qui est nonagénaire, habite Glascow. Doué d'une grosse fortune il possède 32 steamers de tonnage différent.

Les distractions, comme vous voyez, ne manquent pas. Il vous est aussi loisible de descendre dans les luxueux salons de la « Columba » et d'écrire un lot de cartes postales au son de la musique endormante et du cliquetis des vagues.

A dix heures et demie le steamer s'arrête de nouveau à Rothesay, capitale de l'île de Bute, surnommé le « Madère de l'Écosse », petit port admirablement situé au fond d'une baie ravissante.

L'île de Bute est la propriété du marquis de Bute, à qui appartiennent les magnifiques docks de Cardiff où s'embarquent les charbons du pays de Galles. Cette île est un vaste éparpillement de roches convulsées aux périodes géologiques.

En quittant Rothesay, on s'engage dans les Kyles of Bute, détroit sinueux qui sépare l'île de Bute de la terre ferme ; la beauté de ses rives est un défilé de sites pittoresques ; de Colintraive à Tighnabruaich, d'innombrables îlots arides ou boisés, dont une légère brume estompe les rudes profils, émergent de l'eau.

La navigation dans ces parages, sans être dangereuse, exige néanmoins du pilote de grandes qualités de prudence et de parfaites connaissances géographiques de ce capricieux archipel.

La cloche du dîner nous arrache à ces contemplations et nous invite à nous restaurer. Que l'on mange à terre ou à bord, toujours le saumon d'Écosse figure sur la table ! Au risque de passer pour un gourmet, nous pouvons dire qu'il est délicieux.

Le saumon est si abondant en Écosse que certains domestiques, dit-on, mettent pour conditions, à leur entrée dans une maison, qu'on ne leur en servira que trois fois la semaine. Si notre séjour eût été de plus longue durée, peut-être aurions-nous imité ces domestiques en demandant aux hôteliers de ne pas nous en servir deux fois par jour.

Après la station du beau village de Tarbert dans le lac Fyne, la « Columba » termine vers midi et demi sa course définitive à Ardrishaig, situé à l'entrée du Canal Crinan.

Tandis que ce magnifique steamer rentre à Glascow avec d'autres excursionnistes, notre groupe prend place sur le « Linnet », petit bateau très élégant qui parcourt ce canal de 15 kilomètres de longueur et de 15 à 20 mètres de largeur seulement.

Au départ, un essaim d'enfants court sur la rive et escorte le « Linnet » jusqu'à ample moisson de « pence ». Quand le butin paraît suffisant, les petits Écossais cessent leur course et se partagent la récolte non sans quelques dégringolades.

Cette scène nous rappelle le même genre d'exercice auquel se livrent les petits Hollandais accompagnant le bateau d'excursion de l'île de Marken dans le canal d'Amsterdam à la mer du Nord.

La traversée du Canal Crinan est charmante. Le bateau glisse légèrement sur les méandres de l'eau transparente dans laquelle se mirent des massifs de rhododendrons. Aux pâturages animés succèdent des collines couvertes de bruyères. Le paysage est reposant.

A Cairnbaan, le bateau passe neuf écluses qui sont très heureusement rapprochées les unes des autres, ce qui permet aux touristes les plus alertes de mettre le pied à terre et de prendre les devants.

Cette petite promenade d'un kilomètre environ sur la berge du canal a certainement son charme, surtout quand elle est faite en nombreuse et joyeuse compagnie.

Il est 3 heures et nous sommes à Crinan, situé à l'extrémité du canal.

Ici on s'embarque sur un grand steamer, capable de tenir la mer, appartenant également à David Macbrayne.

Chaque fois que, pendant cette journée, le spectacle varie, il engendre des émotions nouvelles.

Nous voici en présence de la majesté de l'Océan parsemé à cet endroit d'une couronne d'îles volcaniques !

Nous avons la bonne fortune de rencontrer par hasard sur le navire le cartographe de la Société de Géographie d'Edimbourg. Avec lui, et carte des îles en main, nous faisons jusqu'à Oban de la géographie prise sur le vif.

Le « Chevalier » s'engage dans le détroit de Luing, laissant à gauche l'île de Jura.

Nous passons à côté de l'île de Scarba, séparée de l'île de Jura par le famenx gouffre de Corryvreckan. Le flot s'y précipite avec une extrême violence; il est donc très dangereux aux embarcations de petit tonnage de s'y aventurer.

A droite, les masses sombres des îles de Luing et de Shuna se dressent comme des forteresses imprenables ; la petite île de Easdale semble écrasée par sa voisine l'île de Seil, et enfin l'île de Kerrera signale l'approche d'Oban.

On passe dans le détroit de Kerrera. La température est plus douce; le vent nous a quittés et le « Chevalier », à la grande satisfaction des dames, cesse ses trop brusques déhanchements.

Nous sommes à 5 heures dans la baie d'Oban, d'où nous apercevons

distinctement à gauche le vieux château de Dunolly, tapissé de lierre et perché sur un roc; en face un édifice inachevé ayant quelque ressemblance avec le Colisée de Rome, œuvre d'un habitant original de la ville.

Oban, surnommé le Biarritz de l'Écosse, bâti en demi-cercle, est pittoresquement situé dans une baie ravissante. Cette petite ville doit son succès à la sûreté de sa baie et à sa situation géographique entre les Highlands et les Hébrides ; très calme, elle ne possède ni théâtre, ni casino, ni lieux de plaisir. Les yachts de plaisance remplacent avantageusement les fiacres du pays.

C'est donc un séjour délicieux pour ceux qui viennent y faire une cure d'air.

Oban est un centre d'excursions où les touristes établissent d'ordinaire leur quartier général. Aussi, dans le jour, la petite ville semble un peu endormie ; le soir, au contraire, le mouvement renaît et Oban s'anime avec son noyau d'étrangers rentrés de l'excursion de la journée.

Vers 9 heures du soir un indigène parcourt les principales rues de la ville en agitant une sonnette ; et aux quatre coins crie à tue-tête les heures du départ des bateaux et du train pour le lendemain. Ce renseignement n'est pas sans utilité pour les excursionnistes et les dispense de feuilleter les encombrants indicateurs.

La durée du jour en Écosse au mois de Juin est de 18 à 20 heures. Quand le ciel est pur, les nuits existent à peine. La journée d'aujourd'hui n'est pas encore finie que celle de demain commence. Rien de plus agréable donc qu'une promenade le soir à Oban en contournant sa baie !

Au large les îles dressent leurs silhouettes fantastiques sous le grand ciel des nuits. Le crépuscule, en les entourant, leur donne un aspect plus sauvage encore.

Le regard plonge au delà ; c'est l'imposant problème de l'immensité, c'est le désert : et, quand on a poussé un peu plus loin cette promenade du soir, on se sent pris d'une sorte de vertige et de frayeur. Notre organisation n'est pas faite pour la lutte perpétuelle contre les éléments ; une mélancolie vague, indéfinie, s'empare de nous et nous nous empressons de regagner Oban déjà tout endormi.

Iona et Staffa. — L'excursion la plus intéressante et toujours la plus mouvementée que puisse faire le touriste de passage à Oban est

celle des îles d'Iona et de Staffa. C'est dans cette dernière que se trouve la fameuse grotte de Fingal.

En Juin et en Septembre cette excursion a lieu seulement le mardi, le jeudi et le samedi ; en Juillet et en Août elle a lieu tous les jours, sauf le dimanche.

Il est donc de toute nécessité, si vous voyagez en Juin ou en Septembre de combiner votre itinéraire d'avance. Beaucoup d'excursionnistes négligent ce détail et se voient forcés de prolonger leur séjour à Oban.

Le voyage dure une journée et s'effectue encore par les steamers de David Macbrayne qui font le tour de l'île de Mull, un jour dans un sens, le jour suivant dans l'autre. Le prix est de 15 shillings (18 fr. 75) y compris les frais de débarquement en canot et guides.

A 8 heures et demie, ainsi que l'a annoncé le crieur de la ville, le steamer le « Grenadier » quitte Oban, pendant qu'un scaphandrier, à la grande curiosité des passagers, se livre à des exercices sous-marins.

Il passe dans le détroit de Kerrera et après s'être lancé à travers le large évasement du golfe de Lorn, il fait escale à Loch Buy Head et à Carsaig dans l'île de Mull.

Devant nous pointe le massif montagneux de cette grande île dont la nature a capricieusement découpé les côtes sur un pourtour de 350 kilomètres et dont les roches occidentales reçoivent les premiers assauts des tempêtes si nombreuses venues de l'Ouest.

En route maintenant pour la pittoresque Iona ! Le navire sille bien malgré la violence des vagues. Il double la pointe méridionale de l'île de Mull.

La mer, dans laquelle les « plongeors » évoluent à notre approche, a des teintes bleues à certains endroits. Les cris stridents des mouettes déchirent seuls la vaste nue silencieuse. Tous, nous sommes muets devant ce grandiose spectable.....

Enfin, le « Grenadier » s'arrête et les excursionnistes descendent, non sans quelques contredanses marines, dans le canot qui les conduit au môle en granit de l'île d'Iona.

Un guide, payé par le duc d'Argyle, propriétaire de l'île, a pour mission de montrer aux étrangers les ruines qu'elle renferme. La description se fait en anglais ; bien des détails échappent ainsi aux Français qui n'ont qu'une vague notion de la langue anglo-écossaise.

Iona, en celtique, île bénie, n'a pas de curiosités naturelles qui attirent le touriste ; mais on y visite la terre où naquit le catholicisme

pour se répandre plus tard dans toute l'Écosse et l'Irlande. Le sol nu et désert que nous foulons est celui que foula autrefois saint Columba né en 521, contemporain de l'empereur Justinien et du général aveugle Bélisaire. Cet ardent propagateur du christianisme débarqua à Iona en 563 avec douze compagnons pour convertir les païens après avoir fait la traversée d'Irlande dans un canot fait de peaux. La mort l'enleva en 597.

Un triste chemin mène aux ruines du monastère et de la cathédrale. Dans celle-ci sont enterrés saint Columba et ses douze disciples, ainsi que 48 rois d'Écosse, 4 rois d'Irlande, plusieurs rois de Norvège, un roi de France dont le nom est inconnu et le docteur John Beton, médecin de Jacques VI d'Écosse.

Partout des pierres funéraires qui éveillent en notre mémoire cette strophe du célèbre barde Ossian : « Étranger, tu habites ici une terre couverte de héros. Chante quelquefois la gloire de ces morts illustres. Que leurs ombres légères viennent se réjouir autour de toi ».

Non loin de là un obélisque s'élève à côté de ces sépultures royales. Le grand mystère de la mort semble planer autour de ce monument sur lequel nous lisons : « En mémoire des 16 victimes, marins et passagers, qui ont péri dans le naufrage du bateau américain « Guy Mannering » le 31 Décembre 1865 et dont les corps ont été enterrés grâce à la bonté du duc d'Argyle. Les Américains ont placé cette pierre en 1882 ».

Nous n'entrerons pas dans la description de la cathédrale qui n'est qu'un amas de débris. Un tronc est déposé à l'entrée pour la restauration.

La sirène appelle les excursionnistes. Nous quittons cette île dont la population décroît chaque année. Actuellement 65 familles peuplent Iona ; on compte à peine 350 habitants.

Elle nourrit quelques centaines de bestiaux et de moutons, ainsi qu'un certain nombre de porcs et de chevaux.

Ajoutons que la vente du whisky est prohibée et qu'elle est remplacée par la vente des pierres d'Iona considérées jadis comme de la plus grande efficacité contre les enchantements. Pour s'assurer le bonheur, le fiancé d'Iona, au moment du mariage, devait poser un morceau de marbre de son île sur son pied gauche déchaussé.

Aujourd'hui que les voyageuses débarquent dans l'île, elles peuvent s'octroyer à leur gré ce précieux talisman, tandis qu'autrefois, comme au Mont Athos, l'entrée leur était absolument interdite.

Le trajet de l'île d'Iona à l'île de Staffa qui est inhabitée est environ de 40 minutes.

L'objectif de ce voyage de circumnavigation est la visite de la grotte de Fingal.

Malheureusement notre « Grenadier » commence à rouler et à tanguer. Le capitaine est aussitôt assailli de questions pressantes : « Pourra-t-on descendre dans la grotte » demandent les passagers.

« La mer est si fantasque à ces endroits, dit le capitaine, qu'on ne peut guère être affirmatif. Cependant ayez de l'espoir ».

Cette réponse un peu évasive n'est pas faite pour nous rassurer et nous ne tardons pas nous-mêmes à sentir l'impossibilité évidente de débarquer.

Le pont est éclaboussé par les lames, les visages prennent la couleur de l'arc-en-ciel et les estomacs se déséquilibrent.

Nous voici en face de la célèbre grotte de Fingal, cette féerie des Hébrides ! Pour s'y aventurer, il faut une mer d'huile. Tel n'est pas notre cas. Le steamer s'approche aussi près que la prudence le permet et nous devons nous contenter d'admirer de loin cette merveille, tandis que les mouvements désordonnés du « Grenadier » nous secouent violemment.

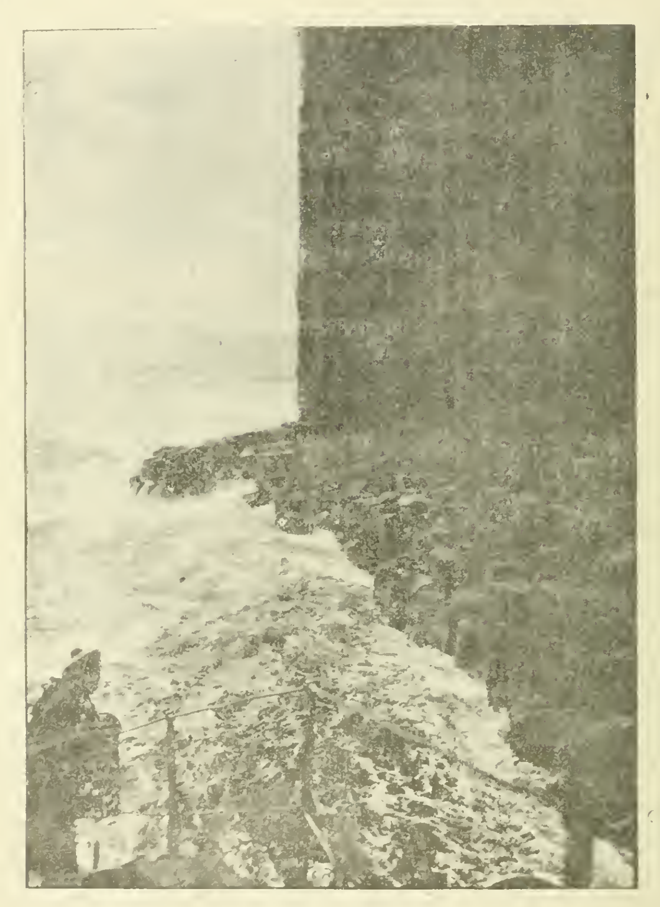
Mais, privés de la visite intérieure de la grotte, nous sommes cependant largement récompensés à la vue d'un spectacle inoubliable. Tantôt les vagues en furie montent à l'assaut des colonnes de lave dont la hauteur est de 20 mètres environ, puis retombent maîtrisées en nappes écumantes ; tantôt elles se précipitent en grondant par l'ouverture des deux antres noirs de la grotte, dans lesquels, pénétrés de frayeur et de délices, les touristes par un temps calme peuvent s'avancer en canot.

Sous un tel aspect, le grotte de Fingal, avec son semis de basaltes noirâtres et son manteau de verdure, est d'un effet saisissant. Elle nous apparaît comme une sorte de temple de Neptune dans lequel résonnent aujourd'hui dans toute leur majesté toutes les voix de l'Océan.

Notre collègue et ami Paillot, plus favorisé que nous, a pu y débarquer il y a quelques années. Il vous en a raconté les merveilles dans une intéressante conférence.

Quant à nous, nous n'avons pas le loisir de cet Australien arrivé tout exprès pour la visiter et qui attend une quinzaine de jours à Oban que le temps lui soit favorable et à notre grand regret nous devons en repartir, aussi déçus que les héros du roman de Jules Verne venus à

Fingal à la recherche du mystérieux rayon vert qu'ils n'ont pas trouvé et aussi désolés que les excursionnistes du Rigi qui n'ont pas vu le radieux lever du soleil.



GROTTE DE FINGAL.

Le « Grenadier » entre dans les eaux de l'Océan Atlantique, passe Glendorm Castle, double la pointe d'Ardmore et s'arrête à Tobermory, la ville la plus importante de l'île de Mull. Il s'engage dans le détroit de Mull pour aborder à Salen Pier et faire escale de l'autre côté à Lochaline.

Après une dernière station à Craignure, petit village de l'île de Mull, le steamer regagne Oban et passe à proximité du « Lady Rock », rocher qui doit son nom à une légende d'après laquelle Maclean

Duart, après une scène de ménage, y aurait abandonné sa femme à marée basse, pensant qu'elle serait engloutie par les flots à la marée montante. Elle fut délivrée par un de ses frères qui la vengea ensuite en tuant Maclean.

Enfin, vers 6 heures, le steamer rentre dans la baie d'Oban. Plus de vent, plus de vagues !

Iona et Staffa, vous êtes des perles d'autant plus précieuses qu'on ne peut souvent vous apprécier qu'à distance ! La nature vous a merveilleusement dotées, mais vous faites payer quelquefois bien cher la curiosité de vos adorateurs.

Il est 9 heures. Le crieur d'Oban lance sa tirade du soir et nous apprend que le train file le lendemain à 7 h. et demie pour Callander.

Les Trossachs. Lac Katrine. Lac Lhomond. — C'est la promenade classique des lacs, qu'on appelle aussi le Tour des Trossachs, que nous allons effectuer en une journée. Ce voyage si compliqué de prime-abord devient très simple. Il suffit de se laisser conduire.

Le trajet en chemin de fer est ravissant. Ici tout nous rappelle la Suisse septentrionale : les fougères abondantes et les vallons verdoyants où gambadent les fameux moutons d'Écosse, à tête noire, aux pattes noires également ainsi qu'une partie de la queue.

Le train suit les bords sinueux du lac Etive et plus loin ceux du lac Awe, un des plus jolis d'Écosse. On quitte le lac Awe après un arrêt à Lochawe, où le steamer attend les touristes pour les belles excursions sur le lac.

Le train s'arrête de nouveau à Dalmally, à Tyndrum, longe le petit lac Dockart et contourne la base du lac More. Le paysage est grandiose. De nombreuses cascatelles courent en longs rubans du haut des montagnes et viennent mourir en chantant à quelques pas de la voie ferrée ; de temps en temps une véritable chute d'eau gronde à nos côtés et tombe avec un fracas tel qu'elle semble écraser les voyageurs, et cependant elle suit invariablement le chemin tracé et disparaît à nos yeux ébahis.

Mais la route que nous suivons change bientôt de décor et nous voyons se dérouler sous un horizon sans bornes de riants pâturages d'où nous parvient parfois le cri plaintif d'un agnelet égaré, appelant sa mère.

Nous côtoyons pendant un certain temps l'extrémité du lac Earn et le lac Lubnaig, et, après avoir traversé la ravissante Passe de Leny, le

train s'arrête à Callander à 10 h. et demie. Les touristes en descendent pour continuer leur excursion.

A Callander les groupes se concentrent et s'apprêtent à escalader les coaches. Une couverture de voyage, sage précaution dans ce pays de pluie, est réservée à chaque excursionniste.

Nous sommes les seuls Français au milieu de cette caravane ; nous formons des vœux pour que le récent accord franco-anglais ait quelque influence sur nos compatriotes et les invite à aller en plus grand nombre visiter ce pays charmant qu'ils ne connaissent que par la lecture des romans de Walter Scott.

A 11 heures nous quittons Callander. Nous traversons cette jolie petite ville de 2,000 habitants nichée dans des bosquets de verdure. Les jardins à cette époque sont dans l'éclat de leur plus riante fraîcheur et les pelouses étendent à l'infini leur immense tapis vert.

Nous traversons la rivière de Leny sur un pont de pierre. La route est charmante ; à gauche s'élève le ben Ledi (montagne de Dieu), dont



LES TROSSACHS.

la hauteur est de 875 mètres. Après avoir longé le lac Vennacker et le lac Achray, les touristes descendent à l'hôtel des Trossachs.

Cet excellent hôtel situé près du lac Achray, surnommé le diamant des lacs d'Écosse à cause de la limpidité cristalline de ses eaux, regorge d'excursionnistes. Les environs sont fort intéressants.

A 1 heure et demie nous remontons en voiture et nous entrons dans la gorge des Trossachs (1), the Pass of the Trossachs.

Ici le décor de la route devient plus grandiose et plus sauvage ; des masses confuses de bois et de rochers menacent à chaque pas le voyageur. Le paysage, sans présenter la grandeur imposante des paysages alpins ni la sublime majesté des sites de la Norvège est extrêmement pittoresque.

Une sensation exquise se dégage de la variété de ses montagnes escarpées, de ses lacs limpides et de ses îles ombragées qui se succèdent en une sorte de défilé magique, au sortir duquel l'œil est agréablement surpris à la vue d'un joli yacht à vapeur qui se balance gracieusement au gré des flots en attendant les excursionnistes.

A 2 heures et demie la promenade sur le lac Katrine commence. La



LAC KATRINE.

(1) Trossachs signifie pays hérissé de rocs.

traversée est délicieuse et n'offre aux regards ravis que des points de vue enchanteurs. Les montagnes dressant tout autour leurs formes massives semblent des géants gardiens de ce lac paisible.

A gauche on aperçoit l'île d'Hélène, dont il est question dans la Dame du lac (The lady of the lake). L'héroïque et poétique vierge Hélène Douglas a su inspirer Walter Scott dont la plume a décrit dans toute leur séduction les beautés de ce superbe paysage.

Aucun écrivain n'a eu plus conscience de l'exactitude de ses œuvres que W. Scott. Lorsqu'il écrivait « La Dame du lac » il franchit un jour au galop de son cheval la distance qui sépare le lac Achray de Stirling afin de s'assurer par lui-même que son héros avait pu accomplir ce trajet en un certain temps. Aussi les bords enchanteurs du lac Katrine restent éternellement associés au souvenir du célèbre romancier !

Le lac Katrine possède pour l'Écossais de Glascow un autre avantage que la vue de ses rives enjôleuses. Ce lac alimente la grande ville. Ses eaux y ont été amenées à la suite de travaux qui ont coûté 38 millions. Il a fallu creuser dans les montagnes une série de 72 tunnels, la distance du lac à Glascow étant de 56 kilomètres. Ce travail a été inauguré en 1859 par la reine Victoria.

A 3 heures le yacht accoste à Stronalacher, endroit ravissant dont l'hôtel est enfoui dans des bosquets de rhododendrons. Plusieurs coaches attendent les voyageurs. Des joueurs de cornemuse en costume du pays s'installent à côté du cocher, et, aux sons de ces instruments nasillards, nous traversons une région presque inhabitée. La rivière « Arcklet » coule au milieu d'étroites prairies, couvertes de bruyères, au sol humide, véritables tourbières dont on aperçoit les petites mottes aux formes cubiques.

Pour arriver à Inversnaid, la descente est rapide. La route bordant d'un côté le lac Lomond et de l'autre des bois de mélèzes et de sapins est indemne de poussière. En Écosse les alternatives de pluie et de soleil se chargent de l'entretien des voies. Nous pouvons affirmer qu'il ne sera jamais nécessaire, en ce pays, de recourir au « westrumitage ».

A 4 h. 10 les excursionnistes arrivés à Inversnaid font leurs adieux aux coaches.

Ce petit village pittoresque situé dans la partie supérieure et sur la rive Est du lac Lomond possède un hôtel situé près de l'embarcadère. Près de l'hôtel se trouve une jolie cascade formée par la chute de la

rivière Arklet et dont le bruyant murmure trouble le sommeil des voyageurs.

Le steamer quitte Inversnaid à 4 h. 45 et va faire sa dernière et longue course sur le lac Lomond.

Le lac Lomond est le plus grand et le plus beau lac d'Écosse. Il offre tous les contrastes et toutes les perspectives.

Sa longueur est de 48 kilomètres et sa largeur de 11 kilomètres; sa profondeur à certains endroits est de 1,200 mètres. C'est donc une mer en miniature.



LE LAC LOMOND.

La forme du lac est triangulaire. D'abord étroit comme une rivière il s'élargit et finit dans une vaste échancrure.

Le lac Lomond subit l'influence des tempêtes; nous en avons fait hélas! l'expérience.

Les bords tout différents du lac Katrine sont cultivés. Un grand nombre d'îlots semblent surgir du lac, rappelant vaguement les îles flottantes d'Amérique.

Nous sommes ici dans le pays rendu célèbre par les exploits de Rob

Roy, que l'on peut comparer à Fra Diavolo, son émule, et qui a été immortalisé par Walter Scott dont l'ombre plane sur ces régions pittoresques.

« Si le lac Lomond était situé sous le ciel de l'Italie, c'est dans une de ses 24 îles que je voudrais finir mes jours » a dit l'économiste Blanqui, au cours d'un voyage qu'il fit en 1824 dans cette partie de l'Écosse.

Sans doute le panorama est enchanteur, mais le ciel est inclément. Les pluies torrentielles, le dur aquilon, les brumes épaisses donnent bien des déceptions aux voyageurs. Les cimes des montagnes qui se dressent partout et bornent l'horizon sont la plupart du temps invisibles, décapitées par les nuages bas. Nous avons deviné plutôt que vu le ben Lomond, montagne de 973 mètres de hauteur.

Enfin cette journée d'excursion si bien remplie se termine à 6 h. et demie à Balloch Pier, situé à l'extrémité du lac Lomond.

Nous trouvons sur le quai un train pous Glascow (Central station) où nous arrivons vers 7 h. et demie.

Le voyage en Écosse est terminé.

Pour certains d'entre vous, peut-être, a-t-il été fait trop rapidement ?

Comment, me direz-vous, noter des impressions sur un pays que l'on visite ou plutôt que l'on parcourt pour la première fois ?

Nous répondrons à cette objection que, lorsqu'il s'agit de la nature, les impressions rapides deviennent plus vivaces et sont plus enracinées que celles qui naissent d'une longue contemplation.

Un séjour prolongé n'est pas toujours nécessaire pour emplir les yeux des spectacles qui se déroulent au cours d'un voyage. On peut jouir profondément, quoique rapidement, des lignes, de la douceur, de la légèreté ou de la mélancolie du paysage.

Notre excursion, malgré les boutades du temps, nous a laissé un agréable souvenir.

Nous avons choisi le mois de Juin, l'époque propice aux grands voyages. Les mois de Juillet et Août sont-ils préférables ? Nous n'osons vous l'affirmer.

La belle saison en Écosse n'a aucun rapport avec la nôtre. Il n'y fait presque jamais chaud et le soleil se montre rarement en entier sur l'horizon. S'il y a des jours sans pluie, les jours sans brume et sans brouillard sont exceptionnels.

Un conseil en finissant : n'allez pas dans ce pays, où l'hospitalité écossaise de « La Dame Blanche » n'est qu'un mythe, sans avoir l'es-

tomac et le pied marins. Si vous réalisez ces deux conditions, vous ferez un superbe voyage et vous en retirerez en même temps une excellente leçon de géographie.

Docteur ALBERT VERMERSCH,
Secrétaire.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

LES GRANDES MARINES DU MONDE (1)

Par M. P. CLOAREC (COMPTE-RENDU).

M. P. Cloarec, lieutenant de vaisseau de réserve, professeur à l'École libre des Sciences Politiques, directeur de la Ligue Maritime Française, a donné en notre Société, le Jeudi 3 Novembre 1904, une conférence sur « les Grandes Marines du Monde ». Nous allons essayer de reproduire la substance de cette intéressante communication.

Après la guerre de 1870, il semblait à la majorité des Français que désormais tous les regards devaient se porter exclusivement sur les frontières terrestres, que l'on devait abandonner toute visée extérieure, et l'amiral Pothuau, Ministre de la Marine, déclara en pleine Assemblée Nationale que la marine se sacrifiait sur l'autel de la patrie. La France traversait alors une période de recueillement, au cours de laquelle la marine fut forcément reléguée au second plan.

Mais une grande nation ne peut demeurer toujours dans le recueillement et le jour vint où la France voulut essayer de reprendre sa place dans le monde. Il se produisit alors un phénomène bizarre. On accusa la marine, que l'on avait abandonnée, que l'on n'avait pas reconstituée comme elle aurait dû l'être, eu égard à notre situation ;

(1) Clichés dus à l'obligeance de la Ligue Maritime.

on fit retomber sur elle toutes les fautes qu'on aurait pu se reprocher. L'abandon où on la laissait aurait dû théoriquement finir en 1876, d'après les déclarations faites à l'Assemblée Nationale, mais, malgré toutes les réclamations des Ministres, on avait continué à la laisser dans un oubli relatif. Les circonstances extérieures, heureusement, en montrant combien elle est nécessaire, commencent à préoccuper l'opinion. L'École des Sciences Politiques, une des premières, inscrivit l'étude des questions maritimes à son programme.

La puissance maritime comprend trois termes : la marine de guerre, la marine de commerce, et les industries accessoires, la pêche notamment, dans le personnel de laquelle on recrute les meilleurs marins de la flotte. Le conférencier n'étudie, aujourd'hui, que la marine de guerre et plus spécialement la flotte, qui est la base essentielle de toute l'organisation maritime, à laquelle on doit tout subordonner dans cette organisation, puisque sa puissance est le but final. Les flottes se divisent en trois parties :

1° *Les escadres métropolitaines,* cuirassés et croiseurs ;

2° *Les divisions navales,* petites escadres, croiseurs et bâtiments légers ;

3° *Les défenses mobiles,* torpilleurs et contre-torpilleurs, pour la garde des côtes.

Cette troisième partie est éminemment variable selon les pays ; insignifiante en Angleterre, où l'offensive est la méthode politique, où l'on préconise cet adage que la frontière commence au rivage de l'ennemi, elle est au contraire très développée en France où les idées de défensive dominent.

On peut parfaitement être pacifique et se préparer à prendre l'offensive. L'offensive n'est pas l'agression. Nous avons beaucoup trop sacrifié en France à la défensive ; l'autre méthode est la seule féconde en résultats décisifs. Il est impossible de compter sur la paix d'une façon absolue ; c'est précisément le monarque qui a suscité la conférence de la paix à La Haye qui s'est trouvé aujourd'hui le premier amené à tirer l'épée. Quelque désireux que l'on soit de la paix, il faut être prêt à faire appel à l'énergie guerrière.

Ici le conférencier passe comme une revue de nos escadres, et avec de magnifiques projections nous permet de comparer les différents « types » adoptés chez nous. Voici le *Suffren,* l'un des plus récents

cuirassés, d'un déplacement ou ce qui est équivalent, d'un poids de 13,000 tonnes, vaisseau amiral de l'escadre de la Méditerranée. Puis le *Saint-Louis*, qui portait précédemment le pavillon de l'amiral en chef, et qui est encore dans la Méditerranée ; il est de 12,000 tonnes ; le *Gaulois*, qui en 1902 portait l'amiral Fournier en Amérique, aux fêtes données en l'honneur de Rochambeau et de La Fayette, et qui fit l'admiration des Américains ; le *Brennus*, qui est déjà vieux ; il date de dix ans, et les cuirassés vieillissent vite. Celui-ci est au bassin où l'on va gratter sa carène.



L'ESCADRE FRANÇAISE DE LA MÉDITERRANÉE AU MOUILLAGE.

Les croiseurs sont les éclaireurs des escadres. quelque chose comme la cavalerie de la mer ; ils portent les dépêches à l'amiral, ou recourent à la télégraphie sans fils, praticable à cinquante milles, c'est-à-dire à 90 kilom., quelquefois plus, selon les circonstances atmosphériques ou les évolutions de l'ennemi. Le *Guichen*, de 1re classe, de très grande vitesse, 23 nœuds, est un croiseur non-cuirassé. Les guerres récentes (hispano-américaine, sino-japonaise, russo-japonaise) ont montré que les croiseurs de ce genre sont facilement et vite *hâchés;* d'où la construction de croiseurs-cuirassés, qui supportent l'assaut sans être obligés de se replier. L'un des plus neufs est le *Sully*, qui est en Extrême-Orient ; le plus considérable est la *Jeanne d'Arc;* le *Gambetta*, à peine achevé, vu dans l'arsenal de Brest, et le *Condé*, tout neuf, nous donnent l'idée de la valeur de ces bâtiments.

La défense mobile comprend les torpilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins. On avait fondé sur les torpilleurs de très beaux espoirs, ils ont été un peu déçus. Les faits de la guerre actuelle montrent le



LE CUIRASSÉ FRANÇAIS TYPE RÉPUBLIQUE TEL QU'IL SERA APRÈS SON ACHÈVEMENT.

faible rendement des torpilles lancées, à part la surprise du début, le 8 Février 1904, qui a causé quelques dommages, d'ailleurs réparés. Il ne faut rien exagérer et il ne faut pas refuser toute valeur à la torpille après l'avoir exaltée outre mesure. Elle reste une arme qu'il serait imprudent de négliger.

Les torpilleurs de haute mer sont un peu plus gros que ceux de la défense mobile, afin d'être plus marins, mieux navigants, et le conférencier nous en montre un type, le *Cyclone*. Pour les combattre, on a imaginé les contre-torpilleurs, qui ont un tonnage double et peuvent



TORPILLEUR. — LE CANON DE 47.



TORPILLEUR. — TUBE LANCE-TORPILLE.

porter une petite artillerie de 37 à 47 millim ; ils repoussent les torpilleurs ennemis hors des escadres, guident les leurs dans leurs attaques, car le torpilleur est difficile à diriger, on a peine à consulter une carte sous les paquets d'eau qui embarquent, il faut apercevoir des côtes connues, ou être guidé par un contre-torpilleur qui peut faire de la navigation avec une carte, sans que celle-ci soit réduite en bouillie par la mer.

Les torpilleurs n'ayant pas répondu à toutes les espérances, on a eu recours aux sous-marins, et c'est chez nous que les meilleures études ont été faites à cet égard ; nous sommes très en avance sur nos voisins, non grâce à des appareils secrets qu'ils ne posséderaient pas, il n'y a plus aujourd'hui de secrets longuement gardés dans l'art militaire, mais parce que nos officiers en ont mieux l'expérience ; il ne faut d'ailleurs pas s'abuser sur cette supériorité, qui n'est que relative et probablement passagère.

Nous distinguerons deux classes : les *sous-marins* proprements dits, ceux du type Korrigan, qui sont actionnés par des accumulateurs

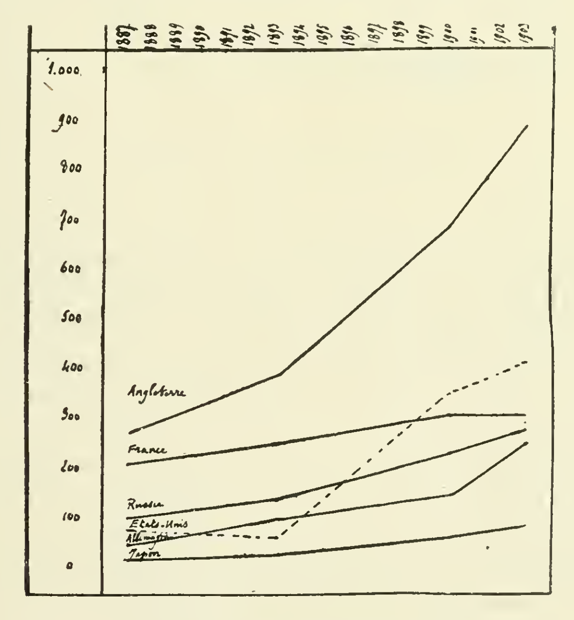
ALBERT SEBILLE

SOUS-MARIN TORPILLANT UN CUIRASSÉ.

électriques très lourds, et ne peuvent aller loin, et puis les *submersibles*, qui ont à la surface un moteur à gazoline, et sous l'eau les accumulateurs. Le *Narval* en est le prototype ; il a une coque intérieure semblable à celle des sous-marins, et une coque extérieure semblable à celle d'un torpilleur ; entre les deux on introduit l'eau pour faire plonger le bateau.

L'orateur examine ensuite l'organisation administrative de notre marine, et la compare à celle des autres marines. Chez nous, le Ministre est tout puissant dans son département ; il n'a par devers lui que des organes consultatifs ; il est seul responsable. Il n'en est pas ainsi dans les nations voisines, particulièrement en Angleterre et en Allemagne. Le résultat de notre méthode est une instabilité extraordinaire ; chaque Ministre qui arrive veut imposer ses conceptions personnelles, et comme elles portent leurs effets cinq ou même dix ans après, ces diverses conceptions s'harmonisent difficilement.

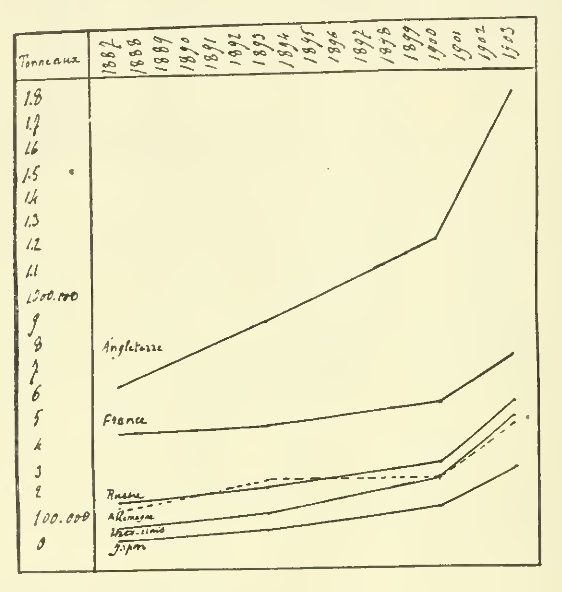
L'Angleterre, depuis 1893, a fait un bond énorme. Elle ne cesse



BUBGETS DES MARINES DE GUERRE.

d'augmenter ses dépenses et a fini par élever son budget de la marine

au quart de ses ressources, soit 931 millions pour 1905, tandis que la France n'a augmenté ses dépenses que lentement; depuis 1900 le budget de la marine reste stationnaire, il n'est pas la dixième partie de son budget total. L'augmentation du tonnage de la flotte qui ressort



TONNAGES DES MARINES DE GUERRE.

sur le diagramme est la conséquence des dépenses consenties pendant les années antérieures. Depuis quatre ans, l'Allemagne fait aussi un bond considérable en avant, elle a déjà atteint pour son budget naval le chiffre de 284 millions par an, alors que nous dépensons 310 millions. On peut prévoir qu'en 1907 l'Allemagne nous aura ravi, par les constructions qu'elle a résolues, le second rang dans les marines du monde.

En Angleterre, le conseil de l'Amirauté dirige la politique navale et se compose de six personnes, deux civils et quatre amiraux en activité de service. Ces six personnes sont assistées de deux secrétaires, l'un politique, qui s'occupe des finances, du budget, l'autre permanent malgré les changements de ministère, et qui est le véritable ministre agissant; il résulte de cette organisation une grande continuité dans l'effort, et cet esprit de suite se traduit dans les constructions navales de l'Angleterre; les changements apportés d'un navire à l'autre sont

progressifs, tandis qu'en France on procède par sautes brusques. L'organisation de l'Amirauté anglaise date du XVII[e] siècle, elle a évolué lentement pour s'adapter constamment aux conditions du moment.

Ce serait une erreur de copier chez nous cette organisation, qui est le résultat de l'histoire même d'un peuple aristocratique, mais il peut y avoir de bonnes idées à y puiser.

En Allemagne, c'est l'empereur qui est le chef de la marine, il a près de lui un Cabinet Naval qui donne ses ordres à deux organismes distincts : l'État-Major général, exclusivement militaire, le Ministère, exclusivement administratif.

L'Angleterre a trois ports militaires : Portsmouth, Plymouth, Chatham et différents arsenaux de construction qui, contrairement à nos installations, sont séparés des ports et dépendent uniquement du Ministère, sans passer par l'intermédiaire d'un préfet maritime. L'Angleterre est maintenant en état de faire face sur mer à trois nations continentales réunies ; elle n'éprouve aucune difficulté à recruter des officiers que lui fournit l'École Navale ; mais il lui est un peu difficile d'accroître ses équipages proportionnellement à l'augmentation du nombre de ses bâtiments. Il a fallu recueillir tous les enfants pauvres par les soins de l'Amirauté, allouer de fortes soldes, et ainsi la crise semble atténuée.

Les navires anglais sont plus bas sur l'eau que les nôtres, et leur artillerie est différemment disposée. Mais ils se partagent avec certains navires japonais le record des poids lourds. L'*Irrésistible*, pèse 15,000 tonnes, c'est le maximum atteint jusqu'à ce jour ; il y en a sur chantiers une série qui doit peser 16,000 tonnes. Les croiseurs-cuirassés sont plus dégagés que chez nous ; ils ont une apparence commerciale destinée à tromper l'ennemi. L'orateur montre le *Good-Hope*, puis le croiseur non-cuirassé *Argonaute*.

Les Anglais possèdent huit sous-marins contre nous cinquante ; ils ne savent pas encore très bien s'en servir, mais c'est affaire de temps.

L'Angleterre a disposé ses escadres et ses côtes en envisageant principalement le cas d'une guerre avec la France. Dans la Méditerranée, elle peut faire largement équilibre à notre flotte ; grâce à ses arsenaux de Malte et Gibraltar, à sa main-mise sur le canal de Suez, elle enserre notre escadre. Elle a une seconde escadre aussi puissante, celle de la Manche ou de l'Atlantique, qui se rapprocherait de Gibraltar en cas de conflit, afin d'empêcher la jonction de nos flottes de l'Océan et de la

Méditerranée. Une troisième escadre garde les côtes anglaises contre un débarquement possible. Enfin en huit jours une réserve puissante peut être prête.

Voyons maintenant les flottes des autres puissances. En Allemagne, la marine actuelle est l'œuvre personnelle de l'Empereur Guillaume II, qui, après avoir lancé à son peuple la fameuse apostrophe : « l'avenir est sur les flots », a pu réaliser ses projets malgré la résistance du Parlement.

Dès que la Prusse fut en possession de Kiel, elle organisa sa flotte qui, en 1866, après la guerre autrichienne, devint la marine de la Confédération germanique. En 1870, la marine allemande eut un rôle très effacé ; sans doute elle a pu prendre un navire de commerce dans la Gironde, par surprise ; mais cet acte isolé et toujours possible n'a pas eu de lendemain ; nous avons gardé la maîtrise de la mer ; nos ports, ouverts comme en pleine paix, ont pu recevoir des armes, des vivres, ce qui a permis la longue résistance, la constitution et l'entretien de l'armée de la Loire, ce qui nous a conservé à l'étranger tous nos marchés commerciaux. Si nous avions été bloqués par mer, la ruine se fut ajoutée au démembrement. Les Allemands se sont rendu compte de cet avantage considérable, et ils ont voulu avoir une flotte puissante. D'après leurs documents, ils auront en 1907 quatre escadres cuirassées de 8 navires chacune, dont deux seront toujours armées et deux en réserve. Le personnel allemand se recrute facilement, par engagements et par tirage au sort. Les eaux étant plus basses en Allemagne, les navires sont un peu moins gros, mais à peu près aussi puissants que ceux des autres nations. Voici le *Zahringen*, cuirassé, le croiseur le *Prinz Heinrich* et un torpilleur le *Taku*.

L'Italie a fait des efforts désordonnés au point de vue maritime ; après avoir tenté un moment de balancer la puissance française dans la Méditerranée, elle a dû s'arrêter brusquement faute d'argent ; elle reprend maintenant avec plus de modération. Les bâtiments italiens sont rapides et bien armés, mais ils ont d'autres qualités en moins, car une tonne, c'est toujours 1,000 kil., et l'augmentation de la puissance d'une des parties essentielles du navire, absorbant un poids plus grand, entraîne la réduction des autres parties. Si vous accroissez l'artillerie et la cuirasse, il faudra bien réduire la machine et par suite la vitesse.

Voici le *Dandolo*, cuirassé d'escadre.



LE CUIRASSÉ ITALIEN DANDOLO.

Les États-Unis ont grandement développé leur marine depuis leur guerre avec l'Espagne ; ils prétendent avoir la maîtrise dans leurs parages, et le Président Roosevelt affirme que le Pacifique doit être un « lac américain ».

L'orateur nous montre trois types de navires américains et passe à la Russie et au Japon.

La guerre russo-japonaise fait ressortir une fois de plus la valeur de l'empire de la mer. Les Japonais, après la guerre de Chine, ont voulu frapper un grand coup ; ils ont hésité entre la France et la Russie. Leurs émissaires parcouraient l'Indo-Chine et le Tonkin, enquêtant et furetant partout. Mais les Russes, par l'action diplomatique, avaient chassé les Japonais de Port-Arthur, pour prendre leur place, ce qui avait fort blessé l'orgueil national, lorsque la Russie s'installa en Mandchourie, il n'y eut plus aucune hésitation.

Malgré le chiffre bas de ses budgets maritimes, le tiers de ceux de la Russie, le Japon occupait une situation avantageuse quand les hostilités furent engagées. Non seulement les navires japonais étaient les plus modernes et les plus gros du monde, mais le gouvernement du Mikado n'avait pas reculé devant les dépenses de charbon et de munitions d'artillerie qui paraissent ne rien laisser après elles et



L'OSLIABIA, CUIRASSÉ RUSSE PASSANT LE CANAL DE SUEZ.



LE SMOLENSK ET LE PÉTERSBOURG, CROISEURS VOLONTAIRES RUSSES.

qui sont pourtant les plus utiles, parce qu'elles donnent aux flottes l'entraînement qui mène à la victoire.

Les Russes, au contraire, étaient restés indifférents, faisant peu d'exercices ; de plus, la flotte de ces derniers est répartie sur trois mers et celle du Japon est concentrée. Si les Russes s'étaient bien rendu compte de ce que vaut l'empire de la mer, ils auraient évité la situation actuelle, dûe à une mauvaise organisation. Il n'y avait rien de prêt le jour de l'attaque, et cependant les ambassadeurs étaient rappelés.

Il a fallu organiser toute une armée à 11,000 kilom. de distance, quelque chose comme de Paris au cap de Bonne-Espérance, avec un petit chemin de fer à voie unique, qu'on appelait par dérision le *compte-goutte*, et qui au début des hostilités n'amenait pas mille hommes par jour ; ce chiffre est décuplé aujourd'hui grâce aux améliorations de la voie et du matériel.

Espérons que quand la flotte de la Baltique arrivera sur le théâtre de la guerre, elle pourra relever le prestige de la marine russe ; elle se trouvera aux prises avec une flotte fatiguée d'avoir lutté plusieurs mois. L'escadre de Port-Arthur fera peut-être quelque chose d'ici là, elle a le devoir de se sacrifier, même sans aucun espoir de vaincre, dans le seul but de couler ou d'avarier quelques cuirassés japonais.

L'orateur nous montre plusieurs types de navires et de marins russes et japonais. Après avoir insisté sur la nécessité de plus en plus urgente de se préoccuper des questions maritimes, il a terminé en rappelant ce mot de Richelieu : « On ne peut, sans la mer, ni profiter de la paix, ni soutenir la guerre ».

Le Président s'est fait l'interprète de toute l'assistance, en adressant au sympathique conférencier les plus chaleureux remercîments pour son intéressante et instructive communication.

DE DJIBOUTI A MADAGASCAR (1)

Lundi 7 Novembre 1904. — A Djibouti, où nous sommes arrivés le vendredi à 3 h. du soir nous sommes restés jusqu'au lendemain à 11 heures du matin.

(1) Suite de la correspondance dont la publication a été commencée dans le Bulletin de Décembre 1904.

Nous nous sommes payé là le plaisir de descendre à terre pour délier nos jambes sur un terrain ferme. Le bateau mouille à une demi-heure de la ville, faute d'eau suffisante.

Nous montons dans une barque manœuvrée par les nègres de la côte, les Somalis. J'ai été étonné de leur air dégourdi et intelligent. Une figure sympathique, des yeux très doux chez les enfants, un sourire aimable. Plusieurs savent un peu de français. La ville est très plate, avec des maisons blanches à terrasse peu élevée. La maison du gouverneur français, le quartier des soldats tranchent sur le reste. Sauf quelques rues très alignées, cette ville ne ressemble aucunement à celles d'Europe. Pas de végétation, mais à 5 h. 1/2 du soir, un soleil éclatant dorant les édifices et leur donnant un air de gaieté.

Nous allons à la poste française pour acheter cartes-postales et timbres. Un certain nombre de jeunes nègres nous accompagnent, beaucoup plus collants que les mendiants de chez nous. Ils nous assomment pour avoir un petit sou. En général de bonnes figures qui attirèrent notre sympathie et nous affectionnèrent à cette race de nègres. Ils sont vêtus d'une façon très convenable, qui laisse nus le haut du corps et les jambes. La plupart ne portent rien sur la tête malgré ce soleil de feu.

J'ai remarqué un petit enfant, de deux ans au plus, sur le dos de sa mère, exposé la tête en plein soleil. En voilà un qui s'y prend tôt pour s'habituer aux ardeurs du soleil ! Il sera dur à cuire. Nous, au contraire, nous prenons bien la précaution de mettre notre chapeau blanc, et ce n'est pas du luxe.

Ici s'est renouvelé le spectacle si connu : à l'arrivée de notre bateau, des enfants nous abordent à la nage et restent des heures entières à l'eau, tâchant d'attraper un petit sou des passagers. Que chantaient-ils pour nous faire plaisir? Le fameux « Viens, Poupoule », qui a fait son chemin jusqu'ici. Pauvres enfants ! C'est tout ce que la France leur donne comme échantillon de sa civilisation.

Quelques heures avant notre départ, aborda le « *Djemmah* » des Messageries maritimes, qui était parti de Marseille deux jours après nous. 400 passagers, y compris des soldats d'infanterie de marine. Quel entassement ! Leur traversée avait été plus secouée que la nôtre. De l'avis de tous, on est beaucoup mieux sur notre bateau. Là, c'est la ville et l'esprit mondain, avec l'étiquette à observer. Ici, c'est la famille et son esprit de simplicité.

Nous sommes à 10 h. du matin en vue du cap Guardafui. Qui eût cru qu'il eût fallu deux jours pour l'atteindre ? Ce golfe d'Aden est si petit sur la carte. La mer a été très aimable cependant. Ce matin, une vraie mer d'huile, plus calme que jamais.

8 Novembre. — Voici l'Océan Indien ; nous avons près de 5,000 mètres d'eau sous nos pieds.

Deux spectacles intéressants sur cette grande mer, celui des marsouins et celui des poissons volants.

Ces derniers sont de fort jolis poissons, qui ont la faculté de quitter leur élément naturel et de se soutenir dans l'air pendant quelques instants. Ils sont munis de nageoires pectorales qui leur permettent de voler.

Je les ai vus d'assez près, passer comme une bande de petits oiseaux blancs, au corps argenté, aux ailes foncées. On les voit subitement effleurer les ondes, planer, serrer leurs ailes, et les développer, et cela pendant 50 à 60 mètres, puis disparaître tout à coup dans une vague. Ils ont la forme plutôt allongée et des ailes proportionnées à ce petit corps. Les souris volent bien, pourquoi les poissons ne voleraient-ils pas ?

Quant aux marsouins, ce sont d'énormes poissons, de plus d'un mètre, qui ont une fine tête. Ils fendent l'eau, rapides comme la flèche, puis font un bond, tout entiers hors de l'eau, replongent, sortent de nouveau et suivent ainsi à la course le navire. Il y en avait une douzaine, ces jours-ci, qui nous ont intéressés pendant plusieurs minutes.

9 Novembre. — Toujours une mer calme. Pas le moindre malaise à bord. Dix personnes sont descendues à Djibouti. Aussi sommes-nous très au large. Nous sommes donc sur le pont toute la journée et même la nuit. Car voilà plusieurs nuits que je dors à la belle étoile et je m'en trouve fort bien. J'ai bien eu, une nuit, la visite d'un chat qui sauta sur moi, mais le bond que j'ai fait pour le chasser lui a appris, je crois, à ne plus revenir. J'aime mieux encore cependant un chat, que les rats que j'aurai à Madagascar.

10 Novembre. — Rien de particulier à observer, si ce n'est que nous avons franchi l'Équateur aujourd'hui à 9 heures du matin. Nous sommes passés, sans nous en apercevoir, de l'automne de l'hémisphère boréal au printemps de l'hémisphère austral. La température ne nous a pas paru trop extraordinaire. Il y a bien une moyenne de 30 à 32 degrés à l'ombre, mais la chaleur est tempérée par la brise.

11 Novembre. — Je me sens réveillé ce matin par une fine pluie qu'un vent violent envoyait sur ma couchette, quoique je fusse à l'abri d'une toile. Je me levai subitement, mais la pluie ne dura guère. La mer était plus agitée qu'hier. Hier et aujourd'hui, c'est la plaine liquide sans fin.

12 Novembre. — Mer plus agitée ce matin. Vers 10 heures, nous passons près de petites îles, à peine habitées.

13 Novembre. — C'est à 11 heures du soir que nous entrons dans la rade de Majunga, mais il est trop tard pour descendre à terre.

15 Novembre. — La journée d'hier a été fort remplie.

Une barque vient nous chercher, conduite par des Malgaches. C'était notre premier contact avec eux. C'étaient de grands et forts gaillards qui ramaient avec vigueur. Trait distinctif : nez épaté, grosses lèvres. Ils étaient beaucoup plus vêtus que les noirs de Djibouti et surtout étaient beaucoup plus propres que nos Arabes du bord. Les matelots indigènes de l'État étaient comme nos marins de France, sauf que le cuir noir et durci de leurs pieds remplaçait avantageusement le cuir de nos souliers.

Il nous fallut 20 minutes pour aller du bateau à terre. La mer, sans être très agitée, faisait valser notre embarcation comme une coquille et quelques-uns reçurent des douches. Enfin, nous y voilà, non sans peine. Voilà la terre de nos désirs, nous y prenons pied avec joie. Ce ne sera pas sans doute ici que nous nous installerons, mais c'est toujours la terre nouvelle, où nous allons désormais vivre. C'est notre nouvelle patrie.

Que vous dire de Majunga ? Il fallait vous la décrire telle qu'on la voit à bord. Par un beau soleil levant d'Afrique, cette ville coquettement assise sur le flanc d'une colline verdoyante où croissent le manguier, le cocotier, l'acacia, le mimosa...., avec des maisons blanches qui émergent plus ou moins de la verdure, avec le ciel bleu en haut, la mer bleue en bas et une plage sablonneuse et jaune me fit tout simplement l'effet d'une de nos plus gracieuses plages des bords de la Manche.

Quand nous y abordâmes, vous jugez de notre joie en face de toute cette végétation nouvelle pour nous par sa verdure, ses fleurs et ses fruits. A 9 heures du matin, le soleil était ardent et on supportait volontiers casque colonial, lunettes foncées et parasol. C'est l'époque la plus chaude de l'année, en raison de la sécheresse extrême qui dure depuis sept mois et qui ne sera tempérée que par les pluies de Décembre. Heureusement, il y avait de l'air.

La ville est proprette. Il y a là des maisons de commerçants, des hôtels, qui ressemblent pas mal à ceux de France, autant que la température le permet ; car on peut se passer de carreaux de vitres aux fenêtres, il suffit d'avoir des volets ou persiennes.

La terre est toute rouge, les routes sont faites d'un solide gravier et peuvent résister aux orages. Quelques-unes, ombragées par des arbres ou des arbustes qui poussent là spontanément, ressemblent à de délicieux boulevards.

La réception chez les Pères du St-Esprit fut très cordiale. L'endroit qu'ils occupent était autrefois habité par des Jésuites de Toulouse, qui ont dû quitter la partie au moment de la guerre et qui furent remplacés par les Pères du St-Esprit, vu qu'ils ne pouvaient suffire à eux seuls à évangéliser tout Madagascar.

Avant le dîner, nous allâmes visiter l'hôpital dont ils sont aumôniers, avec les sœurs de St-Joseph de Cluny comme infirmières.

Le dîner eut un certain cachet malgache, tout en étant très français. Nous étions servis par deux charmants Malgaches de 12 à 13 ans. Une bonne figure épanouie, toujours l'air souriant, actifs et entendus, habillés à l'européenne mais avec les pieds nus, comme d'habitude. Du reste, ce qui est à découvert est juste assez pour faire croire à distance qu'ils sont bottés de beaux brodequins.

Pour la première fois nous mangeâmes des mangues. C'est un beau fruit, couleur abricot ou citron, selon qu'il est plus ou moins mûr. Il y en a de différentes grosseurs. Les plus gros sont comme de gros citrons. Ils ont, à mon avis, beaucoup de saveur, sont jûteux, ont quelque chose d'acide que n'a pas notre pêche. Je ne saurais à quel fruit d'Europe les comparer. La couleur à l'intérieur est celle d'un abricot. Ils ont un très gros noyau, auquel la chair du fruit reste très attachée, ce qui fait qu'on en perd passablement.

Avec la mangue fut servie la banane, aussi facile à manger que l'autre est incommode.

Après dîner, visite aux œuvres des Pères et des Sœurs. Ces dernières ont un ouvroir de créoles et un autre de pures Malgaches ou mulâtres. Vous vous seriez crus dans de vrais ouvroirs français, par la bonne tenue, le bon ton et même l'air intelligent de ces enfants. Les filles sont partout les mêmes, elles ont la langue bien pendue, et les Sœurs nous ont avertis qu'après notre départ nous aurions tous notre chapitre, et un chapitre qui ne manquera pas de finesse.

Pour les garçons, il y a une œuvre parallèle, composée de créoles, mulâtres et Malgaches. Tout ce petit monde marchait pieds nus, riait, s'amusait comme en France. Nous ne sommes pas dans un pays aussi sauvage que je croyais.

La végétation ici ne manque pas de beauté. Le manguier, qui abonde, est un bel arbre qui ressemble assez bien à notre châtaignier par la forme et la taille. Les fruits suspendus aux branches, lorsqu'ils sont encore verts, ressemblent à des noix. Il y a encore le baobab, qui porte de longs fruits, forme noyau de datte, veloutés d'une belle peau verte et cependant à l'écorce très dure. Ils ont le volume de deux bananes.

Je vous parlerai plus au long de la flore plus tard. J'ai vu de belles pervenches, du lilas, mais un peu différent du nôtre.

Il faisait une chaleur que j'ai rarement ressentie. A la hauteur où nous étions il y avait heureusement de l'air, mais cet air vous brûlait à chaque aspiration.

Majunga est une baie très grande. à laquelle en succède une autre. La côte est très découpée de ce côté de l'île.

Vers 5 heures, nous reprenions une barque pour retourner à bord.

. . . .

Voilà près de 15 jours que j'ai quitté ma cabine pour dormir sur le pont.

Je m'en trouve bien. La température se rafraîchit vers 1 heure du matin, alors je suis obligé de me couvrir.

A 5 heures arrivent les matelots avec leurs tuyaux à arroser et à laver le pont. Je déguerpis alors, plie bagage et vais faire ma toilette.

16 Novembre. — Nous avons levé l'ancre hier à 10 h. Le temps reste favorable. Ce matin nous étions à la hauteur de Nossi-Bé, mais trop loin pour la voir en détail. C'est une île ravissante, paraît-il, mais d'atmosphère un peu humide. A mesure que nous approchons du cap d'Ambre, le vent augmente et devient impétueux La mer est aussi plus agitée.

Enfin, vers 10 heures du soir, nous franchissons l'entrée de la rade de Diégo-Suarez.

17 Novembre. — Ce matin, au lever du soleil, la rade se découvre à nous, vraiment splendide. Un goulet relativement étroit y donne entrée ; mais ensuite, comme on y est au large ! C'est, paraît-il, la plus belle rade du monde. On pourrait y abriter toutes les flottes de l'univers, ou à peu près. Elle a bien une douzaine de kilomètres dans sa plus grande largeur et ses eaux sont presque partout profondes. Sur presque tout son pourtour elle est entourée de collines, contreforts de plus hautes montagnes. Actuellement ces collines sont verdoyantes et d'un assez joli effet.

Le fort de Diégo se trouve sur un immense rocher, du côté Nord de la baie. La ville d'Antsirane se trouve à l'opposé, au Sud. C'est là que nous nous sommes amarrés. Antsirane s'étage sur la colline et sur le haut du plateau. C'est le même genre que Majunga. La rue Colbert, du quartier européen, mériterait de vous être envoyée, mais je n'en ai pas vu de carte postale. En dehors des rues de gravier, faites à l'européenne, vous circulez à travers de petits sentiers tracés à travers les arbustes et les plantes grimpantes. On se croirait en pleine campagne.

Beaucoup de fonctionnaires dans cette ville. Quelques Malgaches portent fièrement le costume européen.

Nous y sommes descendus pour faire visite aux Pères du St-Esprit, qui nous ont reçus avec beaucoup de cordialité. Nous avons visité la ville et le quartier des Malgaches, puis sommes retournés le soir à bord.

18 Novembre. — Nous allons encore à terre. Pour vous représenter le quartier des Malgaches, figurez-vous un terrain vague, avec des herbes, des trous, de vieux pots cassés, etc...., et au milieu de ce terrain des cabanes sur pilotis, couvertes de tôle et entourées d'un petit jardin mal soigné. Il faut dire que cette époque de l'année est celle de la plus grande sécheresse et que les herbes brûlées ajoutent au caractère de désolation du pays. Cependant, quelques arbres et arbustes bien verts y marquent une note plus gaie çà et là.

Nous avons remarqué en particulier quelques buissons de caoutchouc avec une verdure fraîche et de jolies fleurs roses. Comme cadre : le ciel bleu, la mer bleue et un soleil de feu, dont nous avons ressenti quelque peu les ardents rayons.

Les habitants sont sympathiques et nous saluaient nombreux. De plus en plus, je vois que c'est un bon peuple.

NAVIGABILITÉ DU FLEUVE SÉNÉGAL

Compte-rendu du Rapport de M. le Lieutenant de Vaisseau MAZERAN.

Il a déjà été question dans notre Bulletin de l'amélioration de la navigabilité du Sénégal et des travaux de la mission dirigée par M. le Lieutenant de Vaisseau Mazeran (Août, 1904, page 151, « Sur le Fleuve Sénégal »).

Nous résumons aujourd'hui le rapport de cet officier, étude approfondie du fleuve et de son action possible sur la colonisation du Sénégal et du Soudan, lorsque son cours aura été régularisé :

Comme tous les fleuves tropicaux, le Sénégal est soumis à deux saisons bien tranchées : la saison des pluies et la saison sèche, qui déterminent un régime de crues permettant ou empêchant la navigation.

Son cours peut se diviser en trois parties : le haut fleuve, de sa source aux chutes du Félou, en amont de la ville de Kayes ; le moyen fleuve, de Kayes à Diouldédiabé, et le bas fleuve, de cette dernière station à la mer. Cette troisième partie est sujette à la marée, qui n'atteint jamais plus de 1 m. 20 à St-Louis.

Le haut fleuve, coupé de « rapides » et de chutes, dont plusieurs, presque verticales, ont plus de 20 m. de hauteur, ne peut présenter d'intérêt que par la réserve d'eau que l'on en pourra utiliser. Mais le moyen et le bas fleuve offrent pendant plus de 1,000 kilom. à la navigation une route admirable que quelques travaux rendraient unique. Qu'on se figure la Seine et la Loire susceptibles d'être remontées, ne fût-ce qu'une partie de l'année, pendant 1,000 kilom. par des vapeurs maritimes de 2,000 à 3,000 tonnes. Dès demain, si on le veut bien, 100,000 tonnes peuvent être jetées sur les quais de Kayes ou exportées en Europe. Il suffirait d'ajouter aux vapeurs existant déjà et utilisables pendant les trois mois de hautes eaux, une petite flottille locale d'un tirant d'eau plus réduit.

Cependant on parle d'abandonner cette route et de la remplacer par des voies ferrées. Il est bon d'examiner ces voies de pénétration concurrentes : le chemin de fer de la Guinée ne pourra nous mener qu'à un bief du Niger, pas plus navigable au moment de l'étiage que le Sénégal. Quant à celui de

la Gambie, son point de départ est toujours dans la colonie anglaise, et la récente « convention » ne changera pas grand chose à cette situation.

Pratiquement, le chemin de fer projeté de Kayes à la mer par Thiès ou Louga mérite seul de retenir l'attention.

Le chemin de fer, qui n'aura pas moins de 700 kilom. de longueur, traversera sur les 200 premiers kilom. une région relativement habitée et fertile ; mais les 500 autres kilom. resteront bien longtemps encore dépourvus de toute ressource, sur leur trajet ne se trouve qu'une population de Peuhls nomades. Le tronçon Ambidédi-Kayes ne rapportera pas davantage : les navires, pendant la crue, continueront à venir décharger leurs marchandises à Kayes, et ce tronçon de 40 kilom. ne sera utile qu'à quelques voyageurs qui circulent sur le haut fleuve au moment où les grands barrages rocheux d'Ambidédi et de Tamboukhané-Diacandapé sont difficilement franchissables.

Ainsi donc, sur 700 kilom., il n'y en aura que 200 susceptibles d'assurer un trafic convenable, surtout pour le commerce des *arachides*. Celui-ci était naguère avantageux ; mais la concurrence des Indes et de l'Égypte en a fait baisser les cours de 45 à 12 fr. la tonne ; une nouvelle baisse est encore possible, et l'on peut se demander s'il est prudent de consacrer une cinquantaine de millions à une voie ferrée, pour ouvrir à la culture des arachides de nombreux hectares qui, en augmentant le stock de ce produit, le déprécieront encore davantage. Il ne faut pas s'illusionner en rappelant le succès de la ligne Dakar-St-Louis, qui traverse des régions habitées, bien pourvues d'eau et fertiles, tandis que cette deuxième voie ferrée ne traversera qu'un pays à peu près désert et dépourvu d'eau.

Sans doute il n'y a pas que les arachides, et d'autres produits du Soudan pourront par ce chemin de fer arriver à la côte rapidement et en bon état. A côté du caoutchouc, qui se vend cher et peut supporter le prix élevé de ce mode de transport, il y aura plus tard du coton sur les rives du Niger. Mais il faudrait, avant d'arriver à la tête de ligne de la voie projetée, faire parcourir à ce coton, depuis les terrains réputés les meilleurs, près de Segou, Mopti, Dienné, Sansanding, plus de 500 kilom., au cours desquels le Niger n'est pas plus navigable en Mars et Avril que le Haut-Sénégal à la même époque. Les balles de coton devront attendre en magasin les premières crues du Niger pour être expédiées, d'abord en vapeurs à Koulikoro, de là en chemin de fer à Kayes, et enfin en vapeurs à Bordeaux, — ce qui serait encore meilleur marché que de leur faire suivre la voie ferrée jusqu'à la mer ; la tonne en effet ne revient qu'à 30 fr. par le fleuve de Kayes à St-Louis.

Puis qu'aucune voie concurrente ne peut être préférée au fleuve Sénégal, il faut étudier les moyens d'en améliorer la navigabilité. Cette amélioration ne

saurait être obtenue que par la canalisation du Sénégal, et sa division en biefs au moyen de barrages-écluses. Le procédé des épis ou des digues est à rejeter; la dépense serait hors de proportion avec les avantages que l'on en obtiendrait : il en faudrait un nombre considérable sur plus de 900 kilom. Il faut rechercher si les barrages-écluses sont possibles, et si leur nombre ne sera pas trop élevé. Le nivellement permet de soulever un coin du voile.

Il existe des différences de niveau de plusieurs mètres entre les différentes villes arrosées par le fleuve : la pente du Sénégal n'est pas partout uniforme, mais, sauf dans le haut, elle est assez faible, et par suite une dizaine de barrages suffiraient. Comme on trouverait sur place de la pierre et du sable excellent, le prix courant du mètre de barrage ne dépasserait pas celui de France, soit 1,500 fr. Les dix barrages coûteraient ainsi environ 5 millions de francs.

Le coût des écluses est plus difficile à préciser, il variera pour chaque ouvrage en raison de ses conditions particulières, mais tout fait présumer que la dépense totale des barrages et écluses irait de 12 à 15 millions.

Les berges de notre grand fleuve africain forment des digues naturelles magnifiques, ayant de 7 à 12 m. de hauteur entre Podor et Kayes, sans aucune solution de continuité. Il n'y a donc pas à prévoir leur construction artificielle.

L'alimentation du fleuve en eau pourrait dans certains cas être insuffisante, car les barrages doivent servir non seulement à la navigation mais encore et surtout à l'irrigation. Cela nous amène à examiner la question des réservoirs : il en existe tout le long du Sénégal; ce sont les *marigots* et les vastes dépressions que l'on trouve aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche, dans le haut comme dans le bas fleuve. Certains de ces réservoirs, comme les lacs de Guier et de Cayar, ont une contenance de plus d'un milliard de mètres cubes d'eau; malheureusement ils se trouvent placés en aval du premier barrage; en revanche ce sont d'excellents régulateurs pour les crues du bas fleuve, et leur importance est très grande pour les irrigations futures des environs de Saint-Louis.

Il reste les nombreux marigots qui emmagasinent au moment de la crue une énorme quantité d'eau, et à l'entrée desquels on pourrait faire des travaux peu coûteux de barrage. De plus, la nature prévoyante a ménagé, dans le lit même du fleuve, à quelques milles seulement en amont de Kayes, d'immenses réservoirs qu'il sera facile d'utiliser le jour où cela sera nécessaire. Les chutes du Félou, hautes de 25 m., retiennent en amont jusqu'à la fin de la saison sèche un cube d'eau considérable qui ne sert pas dans ce bief, où aucune navigation n'existe. Un barrage établi au Félou permettrait de déverser cette eau en aval, pour fertiliser le sol brûlé de la région et alimenter nos autres barrages à la fin de l'étiage : il en serait de même pour d'autres chutes, comme celles de Gouina, de Djoudeba et de Billy, qui sont au-dessus du Félou, jusqu'à Bafoulabé.

Les inondations peuvent servir admirablement à fertiliser les terres ; loin de lutter contre elles comme en France, on doit les favoriser au Soudan, où les conditions de culture sont toutes différentes. On y arriverait par l'établissement de barrages fixes en plusieurs endroits convenablement choisis ; le canal d'écoulement des eaux étant réduit, la crue serait obligée de se répandre au-dessus des berges et d'envahir tous les terrains de l'intérieur des terres en contre-bas. Le marigot de Doué, par exemple, servirait à inonder l'île à Morfil, longue de près de 150 kilom., qui pourra devenir ainsi un immense champ de coton. Le barrage établi dans ce marigot améliorerait aussi les conditions de la navigabilité, mais un grand soin devra être apporté dans le choix de son emplacement.

Il reste une objection à ce projet : c'est la *barre* du fleuve, dont les déplacements ont lieu entre la pointe aux Chameaux au Nord et Musquiob au Sud ; pendant la période des basses eaux, sous l'influence des courants de flot plus violents que les courants de jusant, l'entrée s'obstrue et la barre s'élève. Lorsque la crue arrive, les courants de jusant augmentent peu à peu et deviennent très rapides ; le sable accumulé à l'entrée est alors rejeté vers les hauts fonds du large, la barre se débouche et se creuse à de grandes profondeurs. Un projet formé par M. Bouquet de la Grye pour combattre la formation de la barre consiste dans la fixation de la rive droite et la construction d'un épi en maçonnerie s'avançant vers la pleine mer jusqu'à des profondeurs de 6 mètres. Les sables poussés sur la côte africaine par le courant de flot rencontreraient cet obstacle, et seraient rejetés dans les grands fonds. Un banc de sable se formerait sans doute à l'intérieur de l'entrée, sur la rive gauche, mais le chenal se maintiendrait profond le long de la digue rive droite.

On pourrait commencer, dit M. Mazeran, par voir ce que donneraient des dragages sérieux exécutés sur la barre. Tout le monde connait les magnifiques résultats obtenus par les dragages pour maintenir libre l'entrée de Dunkerque, de Boulogne et de Saint-Nazaire. Une centaine de mille francs serait utilement consacrée à cette expérience, tandis que l'on étudierait sérieusement la fixation de la barre, près de Saint-Louis, en face de la pointe aux Chameaux.

A côté de ces grands travaux, il faut mentionner les améliorations peu coûteuses, susceptibles d'être vite réalisées. Des dragages seraient entrepris en aval de M'Barobé, point où doit se construire le premier barrage, et faciliteraient la navigation des différents vapeurs : actuellement des vapeurs de 1 m. 20 de tirant d'eau parviennent en tout temps à M'Barobé ; avec les dra-

gages, le tirant d'eau s'élèverait à 1 m. 80 ; le terminus de la navigation pour certains bateaux serait ainsi reporté de Podor à M'Barobé, où l'on pourrait établir une résidence pourvue de ressources pous aider le trafic.

D'autre part, il paraît désirable que la Compagnie subventionnée Devès et Chaumet ait l'entreprise complète des transports fluviaux de Saint-Louis à Kayes, à l'exclusion de tout autre service, militaire ou local.

Enfin, le balisage entrepris cette année diminuera le nombre des échouages ou même des pertes de navires, par suite le taux de l'assurance et comme conséquence le coût des transports.

Il faudrait aussi créer un service de la navigation sur le Sénégal où actuellement encore chacun fait ce qu'il veut, car aucun contrôle n'existe. Ce service devrait être confié à un officier de la marine, en raison de la difficulté possible de trouver sur place un homme compétent dans le département des travaux publics. Le service de la navigation serait placé sous l'autorité du gouvernement général, englobant toutes nos colonies de la côte occidentale d'Afrique.

En terminant son rapport, M. Mazeran souhaite que les idées qu'il a émises soient passées au crible de la discussion devant les hommes éminents qui composent le Comité des travaux publics. Ce Comité pourrait alors tracer pour la prochaine saison sèche un programme d'études complémentaires sur le terrain pour l'établissement d'un avant-projet qui pourrait être présenté en Septembre 1905.

M. EUGÈNE GALLOIS DANS LE SUD-ORANAIS

Nous recevons de notre dévoué collègue une lettre dont nous nous plaisons à reproduire les lignes suivantes :

Beni-Ounif de Figuig, 31 Décembre 1904.

J'attendais d'être à la première étape de mon voyage projeté pour cet hiver pour vous donner de mes nouvelles, c'est-à-dire d'avoir visité l'oasis jadis mystérieuse et impénétrable de Figuig...

Voilà qui est relégué dans le domaine du passé..., car j'ai pu tranquillement me promener dans la palmeraie sous l'aimable conduite d'un obligeant compatriote, négociant, installé depuis quelques mois à Béni-Ounif, le nouveau village créé au terminus du chemin de fer, à la porte de l'oasis...

J'avais passé une quinzaine de jours à Oran, où j'ai aussi donné une

conférence, étudiant la question marocaine et puisant à bonnes sources auprès de gens compétents, écoutant des voix autorisées, questionnant tant civils que militaires, interviewant des officiers, dont un « supérieur » de retour d'une tournée d'inspection, sur la frontière, agitée par de récents événements, comme vous avez pu le voir dans les journaux...

Quand je me suis mis en route pour le Sud, me réservant pour plus tard, je veux cependant vous donner un aperçu des impressions que j'ai recueillies dans cette brève excursion, car, parti avec l'intention de profiter d'un convoi militaire pour suivre le tracé de la voie ferrée jusqu'à Béchar (Colomb), voie déjà posée jusqu'à Ben-Zireg, je suis mal arrivé à Beni-Ounif. C'était au moment des fêtes de la Noël qui allaient être suivies de celles du jour de l'An, de plus un convoi était en route depuis quelques jours déjà et enfin le Général Lyautey, qui commande là-bas, était parti en colonne à la poursuite de maraudeurs qui avaient enlevé une caravane de ravitaillement. Ces derniers cernés ont abandonné armes et bagages et laissé aux mains de nos soldats des centaines de moutons et autres animaux...., filant sans qu'on sache ce qu'ils étaient devenus.... Néanmoins, je ne devais pas regretter mon déplacement, comme j'espère vous le démontrer brièvement.

Tout d'abord, c'est facilement aujourd'hui que l'on peut atteindre Béni-Ounif, grâce au chemin de fer de l'Etat (ancienne Compagnie Franco-Algérienne) à voie étroite, avec un matériel suffisamment confortable puisqu'il comporte des wagons à boggies avec compartiments munis de couchettes et que bientôt on y adjoindra un wagon-restaurant. Actuellement on met près de 24 heures pour franchir les 620 kilomètres qui séparent Oran du Figuig, mais ce temps sera singulièrement réduit par la suite, grâce à l'accélération de vitesse prévue.

La route : on se dirige d'abord sur Arzew, puis la ligne coupe celle d'Oran à Alger et gravit assez rapidement par forte rampe le rebord du plateau sur lequel elle s'élève, s'approchant de Mascara, passant à Saïda, pour traverser ensuite ces vastes plaines monotones où pousse l'alfa, ce que l'on pourrait appeler la « *mer d'alfa* «.

C'est tout au plus si apparaissent, s'estompant dans le lointain, quelques chaînons montagneux isolés, telles des terres à l'horizon de la mer. De loin en loin parfois quelques bêtes et un blanc burnous viennent faire tache dans le tableau. De modestes « *bordj* », fortins garnis de créneaux et de barbacanes figurent les stations, isolées, et aux environs desquelles on cherche un village.... absent ! Heureusement que c'est généralement de nuit que l'on franchit ces solitudes, où sévit le froid, l'hiver, et où la neige couvre parfois le sol. Le Kreider, auprès d'un de ces chott, sorte de réservoirs temporaires, à fond plat, El Mekaly, où l'on atteint la cote d'altitude de 1,300 mètres, sont dépassés et c'est Aïn Sefra, ce modeste village récemment détruit par une inondation, qui apparait avec ses établissements militaires dominés par une haute dune de sable.

La route devient plus accidentée, plus pittoresque, présente quelques travaux d'art, tranchées, dans le roc parfois, remblais, ponts (l'un d'eux tout dernièrement a été anéanti par un oued gonflé qui a emporté au loin le tablier de fer). A droite et à gauche des *Djebel* dressent leurs crêtes dentelées, hautes de 2,000 m. et plus. Quelques postes militaires s'échelonnent, et enfin « *Beni-Ounif*, tout le monde descend ! », crie l'employé. Une agglomération de maisonnettes en terre ou même en pierre aux toits plats, badigeonnées de tons clairs, alignées sur des rues embryonnaires, figure la ville future, jeune cité sans cimetière jusqu'ici, comptant déjà 800 habitants.

A côté c'est la redoute qui allonge ses murs percés de meurtrières, et non loin : la mosquée, le bureau arabe, avec ce qui reste du village indigène, sur les bords d'un oued garni de palmiers. Au delà c'est le désert de sable qui commence bientôt.... infini, tandis qu'au Nord-Ouest c'est l'oasis du Figuig qui se devine plutôt qu'il ne se voit, au-dessus du col célèbre de Zenaga, distant d'une petite lieue.

L'oasis s'étend sur plusieurs lieues de long et plusieurs kilomètres de large ; elle comporte 300,000 palmiers dans la verdure desquels semblent se cacher sept petites cités peuplées de 15 à 20,000 habitants, paraît-il. Si les jardins irrigués avec un soin tout particulier rappellent les palmeraies avec leurs plantations, leurs carrés de légumes, les villes, fortifiées, offrent un cachet particulier avec leurs maisons à deux et trois étages parfois, avec leurs places, leurs rues, dont certaines couvertes par des constructions, sortes de passages sombres sur lesquels ouvrent les portes basses de mystérieuses demeures, avec leurs édifices, mosquées aux sveltes minarets, palais de justice aux arcades en ogive. Il est encore des « marabouts », tombeaux de saints personnages, en pleine ville, ou comme égarés dans la palmeraie.... Il est aussi une profusion de tours accolées aux murailles, tours de garde, dénotant l'état de veille incessant dans lequel devaient se tenir les ksouriens de Figuig, ces farouches enfants du désert qui nous offraient aimablement le café, nous invitant à nous reposer chez eux.... Certains exercent de petits métiers, filent ou tissent, d'autres forgent et travaillent le cuivre qu'ils exploitent dans la région même.

26me Session du

CONGRÈS NATIONAL
DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

SAINT-ÉTIENNE 1905

Nous recevons la lettre suivante de la section stéphanoise de la Société de Géographie commerciale de Paris :

Saint-Étienne, le 5 Janvier 1905.

Monsieur le Président,

Nous avons l'honneur de vous informer que la XXVIme session du Congrès des Sociétés françaises de Géographie se tiendra à Saint-Étienne, au mois d'Août de l'année 1905, du dimanche 6 au jeudi 10 ou au vendredi 11.

Nous vous serions extrêmement reconnaissants, Monsieur le Président, si vous vouliez bien, vous et les membres de la Société à laquelle vous appartenez, honorer le Congrès de votre présence et participer à ses travaux.

Vous pouvez être assuré que nous ferons tout ce qu'il conviendra pour vous rendre agréable le séjour de notre cité et que nous ne laisserons pas diminuer son vieux renom de cordiale hospitalité. Des visites aux principales industries de la région et des excursions seront organisées pendant et après le Congrès.

Nous vous serions très obligés de communiquer cette circulaire aux membres de votre Société et de nous indiquer dès maintenant, s'il est possible, le nombre de ses membres qui viendront à Saint-Étienne.

Nous désirerions connaître surtout à bref délai les sujets que vous et vos collègues désireriez voir traiter et les communications que vous pourriez faire vous-mêmes.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le Président,
Membre de la Chambre de Commerce,
Gabriel FOREST.

Le Secrétaire-Général,
Sylvain GIRERD.

Nous attirons sur cette circulaire l'attention de nos collègues, en priant ceux d'entre eux qui entrevoient la possibilité de se rendre à Saint-Étienne au mois d'Août de se faire inscrire au siège de la Société (4 h. à 8 h.). Ils peuvent aussi y signaler les sujets géographiques qu'ils aimeraient a voir traiter ou à traiter eux-mêmes.

Le Secrétariat transmettra ces renseignements au Président de la Société de Saint-Étienne, organisateur du Congrès.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

14e Session à Alger, 19 Avril 1905.

La circulaire N° 4 détaillant le programme et les nombreux avantages réservés aux adhérents à ce Congrès est déposée au Secrétariat où tous les Sociétaires peuvent en prendre connaissance.

Les demandes de réduction de prix doivent parvenir à Alger le 15 Février au plus tard.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Exposition nationale d'Agriculture coloniale. — La « Société française de Colonisation et d'Agriculture coloniale » joindra l'été prochain un nouveau service à tous ceux qu'elle a déjà rendus à nos possessions. Elle organisera dans le beau « Jardin colonial de Nogent-sur-Marne », bien digne par lui-même d'une visite, une Exposition d'Agriculture coloniale. Nous pourrons juger là des progrès agricoles dans nos colonies.

L'Exposition aura lieu en Juin 1905 et tentera assurément pendant sa durée d'un mois un grand nombre de visiteurs. A son attrait propre elle joindra celui d'une promenade dans un des plus jolis coins des environs de Paris, à travers le bois de Vincennes par ses plus belles avenues, par des moyens de locomotion nombreux et variés.

AFRIQUE

Afrique occidentale française. — La réorganisation du gouvernement de ces colonies dont nous avons parlé dernièrement (Bulletin d'Octobre, p. 282, « Haut-Sénégal et Moyen-Niger », et Bulletin de Novembre, p. 342, « Réorganisation du Gouvernement général ») est appréciée ainsi par le *West African Mail*, important journal colonial anglais :

« Les traits du nouveau régime, dit-il, qui frapperont l'observateur étranger sont : 1° sa hardiesse ; 2° l'énorme augmentation des pouvoirs personnels accordés au Gouverneur général ; 3° l'indication nette d'une politique méditée, cohérente, dont les plans sont tracés à très grande échelle ; 4° la probabilité que ce nouveau régime donnera lieu à des conflits ; 5° la probabilité qu'il en résultera une augmentation d'impôts, directs ou indirects, pour chaque unité composant le gouvernement général. Il se peut qu'avec M. Roume, qui s'est montré un homme de tact aussi bien qu'un homme aux larges vues, ces dernières impressions soient modifiées par les événements ».

Le *West African Mail* note que les ressources nouvelles que centralisera le gouvernement général seront consacrées à des travaux publics, exécutés dans chaque colonie, « non pas comme il plaira à cette colonie, mais selon le plan du Gouverneur général agissant au mieux des intérêts français tout entiers ».

« Le succès de cette réforme, dit en terminant ce journal, dépend entièrement de la fermeté avec laquelle ce plan sera suivi et de la personnalité du Gouverneur général. C'est avec le plus grand intérêt que cette expérience sera suivie en Angleterre ».

Cheikh-Saïd. — Une de nos possessions, Cheikh-Saïd, fait en général fort peut parler d'elle et c'est un tort. Nous avons laissé le Gouvernement ottoman y prendre pied et y agir en maître, c'est un tort plus grand. Les journaux dont la spécialité est de s'occuper des affaires extérieures et coloniales commencent depuis quelque temps à réclamer que nous nous y installions sérieusement. Et c'est avec raison si nous voulons garder notre rang vis-à-vis de l'Angleterre, de la Russie et de l'Allemagne, qui s'agitent en entreprises autour du golfe Persique, jusqu'en Perse et jusqu'aux bords de la mer Rouge, sans parler de l'Extrême-Orient.

Cheikh-Saïd est sur la côte orientale de l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb et peut jouer un rôle important à cet orifice de la mer Rouge. Il serait bon d'y créer une position forte, ne fût-ce que par ce principe que pour entretenir l'entente cordiale, avec les puissances les plus sympathiques même, le meilleur moyen est de garder sa poudre sèche et ses points d'appui bien pourvus.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

BULLETIN MENSUEL COMMERCIAL

L'Administration des Douanes vient de publier les résultats du commerce extérieur de la France du 1er Janvier au 31 Décembre 1904.

Les opérations globales se chiffrent par 9,011,936,000 francs, durant les douze mois de 1904, contre 9,053,460,000 fr. en 1903, d'où une diminution des échanges de 41,524,000 fr. en 1904.

En disséquant ces différents chiffres nous arrivons aux constatations suivantes :

Les importations, en 1904, se sont élevées à 4,536,443,000 francs, contre 4,801,205,000 fr. en 1903, soit une moins-value d'environ 265 millions de francs. Cette diminution s'est portée notamment sur les produits alimentaires, 43,066,000 f., et sur les matières premières, 155,429,000 fr. Seuls les objets manufacturés ont progressé de 3,735,000 fr.

A l'exportation, qui est passée de 4,252,255,000 fr. en 1903 à 4,475,493,000 fr. en 1904, tous les chapitres dénotent un gain. Ainsi on relève des majorations de près de 35 millions sur les produits alimentaires, de 76 millions et demi sur les matières premières, de 58 millions et demi sur les produits fabriqués, de 53,306,000 fr. sur les colis-postaux.

En résumé le bilan commercial de la France s'établit ainsi :

A fin 1904, la différence entre les importations et les exportations est de près de 61 millions de francs, tandis qu'elle s'élevait à fin 1903, à environ 550 millions ; il y a de ces faits une amélioration très appréciable, puisque c'est 489 millions que nous devrons en moins à l'étranger.

J. Petit-Leduc.

AFRIQUE.

Au Dahomey. — Les statistiques récentes de cette colonie, pour l'année 1903, montrent, sur l'année précédente une diminution de 10 millions, c'est-à-dire d'un tiers, sur le chiffre des échanges : 20,804,000 francs au lieu de 30,760,000. C'est que, par suite de la sécheresse, la récolte des noix de palme, sur laquelle repose le commerce du Dahomey, a presque entièrement fait défaut l'année dernière.

III. — Généralités.

Statistiques comparatives. — Nous empruntons au *Bulletin de la Chambre de Commerce française de Londres* les chiffres suivants :

TABLEAU COMPARATIF DES IMPORTATIONS
ET EXPORTATIONS DES PRINCIPAUX PAYS PENDANT LES ANNÉES 1902 ET 1903.

IMPORTATIONS (en francs).

PAYS.	1902	1903	DIFFÉRENCE.
Grande-Bretagne	13.222.281.800	13.572.658.125	+ 350.376.325
Allemagne	7.038.750.000	7.480 000.000	+ 441.250.000
France	4.394.019.000	4.648.906.000	+ 254.887.000
Autriche-Hongrie	1.795.625.000	1.949.791.650	+ 154.166.650
Belgique	2.306.218.000	2.464.156.000	+ 157.938.080
Italie	1.776.000.000	1.839.000.000	+ 63.000.000
Russie (8 mois)	852.780.000	708.770.000	— 144.010.000
Espagne (11 mois)	734.074.903	775.198.322	+ 41.123.429
États-Unis d'Amérique	4.846.580.000	4.977.365.000	+ 130.785.000

EXPORTATIONS (en francs).

PAYS.	1902	1903	DIFFÉRENCE.
Grande-Bretagne	7.088.499.500	7.272.257.025	+ 183.757.525
Allemagne	5.847.500.000	6.223.750.000	+ 376.250.000
France	4.252.182.000	4.169.855.000	— 52.327.000
Autriche-Hongrie	1.992.187.500	2.200.937.500	+ 208.760.000
Belgique	1.857.883.000	1.949.503.000	+ 91.620.000
Italie	1.473.000.000	1.462.000.000	— 11.000.000
Russie (8 mois)	1.230.597.500	1.493.752.250	+ 263.154.750
Espagne (11 mois)	692.191.039	736.501.315	+ 44.310.276
États-Unis d'Amérique	6.803.405.000	7.423.340.000	+ 619.895.000

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

SÉANCE SOLENNELLE

du Dimanche 29 Janvier 1905.

La Société s'est réunie comme d'usage au commencement de l'année pour le compte-rendu de ses travaux et la distribution de ses récompenses de l'exercice écoulé.

Comme de coutume aussi les Sociétaires, les Lauréats et leurs Parents emplissaient la salle.

Sur l'estrade, le Président, les Membres du Bureau et du Comité d'Études de la Société encadraient M. le Général Laplace, commandant le premier corps d'armée, M. le Préfet du Nord, M. le Maire de Lille et l'éminent Géographe M. Schrader, qui avaient bien voulu par leur présence et leur concours rehausser l'éclat de cette solennité.

La Fanfare de l'Imprimerie Danel, sous la direction de M. Delerue, contribuait à l'animation et au charme de l'Assemblée.

Le Président a ouvert la séance par l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

La Société de Géographie de Lille atteindra le 14 Juin de cette année sa grande majorité, ses vingt-cinq ans accomplis.

Elle s'est formée en 1880 sous l'impulsion d'esprits éclairés et prévoyants qui se rendaient compte de l'influence des connaissances géographiques sur l'expansion intérieure et extérieure de la vie nationale.

L'historique complet de la Société, si je devais l'entreprendre ici, appellerait sur mes lèvres les noms de toute une phalange dont on ne saurait citer l'un sans mentionner les autres, sous peine d'une flagrante injustice. Car si, comme je me plais à le dire et comme tous nos collègues des premiers jours se plairont à l'entendre, le feu sacré de la jeune Société a été d'année en année, ou pour mieux dire de jour en jour, soigneusement avivé par le Président de sa création, le regretté et vénéré Paul Crepy, celui-ci a rencontré autour de lui des concours dont plusieurs lui survivent et sont encore les plus vivaces,

l'expérience et la connaissance profonde de notre organisme se joignant à une ardeur que les années n'ont pas éteinte chez ces ouvriers de la première heure. Et leur ardeur même a attiré près d'eux des dévouements plus jeunes acquis à l'œuvre commune, qui ne s'en détacheront pas plus que les premiers et dont nous attendons dans l'avenir la propagation de la bonne semence.

Pour se rendre compte du rôle de notre Société il faut considérer celui des Sociétés de Géographie en général. Leur action est un des facteurs les plus efficaces de la transformation qui s'est accomplie depuis vingt-cinq ans dans la manière d'envisager les questions extérieures.

Certaines défaillances d'il y a vingt à vingt-cinq ans, qui ont eu quelquefois une répercussion retentissante sur la suite de notre histoire, ne seraient plus concevables aujourd'hui, peut-être même pour ceux qui en furent alors les promoteurs.

Les éléments de cette éducation de l'esprit public se trouvent sans doute dans la succession des faits, mais si ceux-ci étaient restés sans commentaires directs, leur influence aurait dormi dans une sorte d'état latent. Il leur a fallu des interprètes, qui étaient souvent des acteurs ou des témoins, qui en ont exposé les origines, les péripéties et les conséquences à des milliers d'auditeurs périodiquement réunis partout où un groupement du genre du nôtre avait pu se former, auditeurs souvent plus convaincus par la présence même de l'orateur que par sa parole. Livrés à la seule lecture de son récit, ils n'en auraient peut-être pas été impressionnés.

Dans ce mouvement des Sociétés de Géographie, la nôtre a eu une part considérable.

Paul Crepy, par son dévouement et sa haute capacité, par le don particulier, composé de bonté et de finesse, qu'il possédait pour susciter des collaborations fructueuses, avait su la placer rapidement au premier rang des Sociétés de province. Depuis que la mort frappant parmi nous a introduit d'autres éléments dans nos conseils, nous avons réussi à ne pas laisser diminuer ni sa puissance, ni, nous l'espérons, sa bonne renommée, grâce aux exemples antérieurs et à l'organisation solide de nos services. Nous pouvons nous en féliciter sans fausse modestie, non point pour goûter la vaine douceur du contentement de soi-même, mais bien pour nous encourager et pour constater devant notre conscience que nos soins n'ont pas été stériles. Nous devons continuer à répandre la bonne graine et, joignant l'agréable à l'utile, à intéresser nos adhérents par des occupations d'esprit toujours saines

et souvent profitables. Notre ambition, qui ne nous semble pas démesurée, est de faire passer devant eux des exemples d'énergie, de persévérance et de dévouement, de les intéresser au progrès de la connaissance de notre globe au moyen de nos Conférences, de notre Bulletin et de notre Bibliothèque, et de les aider, grâce au zèle et au talent d'organisation de nos Directeurs d'excursions, à entreprendre des voyages où l'esprit a le multiple avantage de se distraire, de se meubler et de s'élargir.

— Et, Messieurs, je saisis cette occasion de remarquer que les pouvoirs publics ont reconnu que nous remplissons, en quelque degré, ce programme généreux, car ils ont accordé quelquefois à nos principaux collaborateurs des récompenses honorifiques dont nous apprécions la haute valeur comme constatation de l'utilité de notre rôle.

Je mentionne ici avec le plus grand plaisir la dernière distinction dont un membre de notre Bureau a été l'objet. M. le D[r] Albert Vermersch a été nommé Officier d'Académie dans la dernière promotion. Vanter les services rendus par notre Secrétaire à la Société semble un peu superflu, car tous nos collègues apprécient son zèle, son entrain, son talent littéraire, si souvent goûtés dans les excursions et autres réunions, dans notre Bulletin et jusque dans le registre des procès-verbaux de notre Comité d'Études, œuvre un peu ingrate cette dernière, car elle ne se fait pas toute seule et ne se répand pas dans le public.

Nous savons bien que son ardeur est la même sur le terrain médical où son dévouement ne connaît pas de borne et que sans doute les services rendus à la santé de ses concitoyens constituent un titre qui à lui seul aurait justifié une haute récompense, mais nous nous flattons que sa participation à notre œuvre a eu au moins une influence heureuse. Mettons que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase et, nous réjouissant avec lui de la consécration de son mérite, remercions aussi avec lui les autorités bienveillantes qui l'ont mis en avant, même celles qui, retenues par des raisons bien douloureuses, comme M. le Recteur de l'Académie de Lille, ne sont pas ici pour l'applaudir avec nous.

Rien au monde, Messieurs, n'a plus d'influence sur les progrès de l'humanité et de son domaine que les moyens de communication. Depuis plusieurs années il en est toujours question dans nos séances

solennelles, il semble impossible de jeter un regard sur la géographie générale sans envisager cet élément. C'est que son importance s'accroît sans cesse. Les projets qu'on considérait naguère comme grandioses et même démesurés se retirent au second plan et s'accomplissent modestement, faisant place à d'autres d'une plus large envergure; les chiffres qui paraissaient fantastiques deviennent peu à peu habituels.

Et il ne faudrait pas s'imaginer que bientôt cette tendance envahissante s'arrêtera ou même s'atténuera, rien ne l'indique. Je crois même que notre orateur d'aujourd'hui s'apprête à nous démontrer qu'elle va s'accentuer encore et, sans beaucoup tarder, changer l'axe des relations des parties diverses de notre planète.

J'ai été assez heureux pour obtenir de M. Schrader sa participation à notre solennité d'aujourd'hui.

On semblerait faire injure à une Société de Géographie bien informée, et aux lauréats de nos concours, en ayant l'air de vouloir leur apprendre ce qu'est M Schrader. Cependant prenons garde qu'au regard de nos jeunes amis, notre hôte éminent est peut être simplement un cartographe qui a grandement facilité leurs études. Simplement, ai-je dit. Ne voyez pas dans ce mot, Mesdames et Messieurs, une restriction du mérite propre de la cartographie, et encore moins de celui du savant Directeur des travaux de la Maison Hachette. Même s'il se livrait uniquement à la culture de cette branche, il serait encore pour nous un maître illustre et respecté. J'ai voulu d'un mot vous faire entendre que ce n'est pas là seulement qu'il a conquis sa réputation. Alpiniste intrépide, il a porté dans les montagnes sa science accompagnée d'un sens artistique aiguisé ; les fastes du Club Alpin, dont il est le Président honoraire, son exposition de 1900 sont là pour en témoigner. Mais il ne s'arrête pas à nos environs européens, il a pris une part effective à l'étude des grandes questions géographiques, particulièrement à celle dont il nous entretiendra tout à l'heure, au percement de l'isthme américain, et si déjà l'année dernière il n'a pas répondu à mon invitation de venir parmi nous, c'est qu'il était en mission dans l'Amérique du Sud.

Je suis prêt, je l'avoue, à me féliciter d'un retard que je déplorais l'an dernier. Qui sait si, alors, M. Schrader aurait adopté le sujet qu'il va traiter aujourd'hui, sujet vaste comme le monde?

Quoiqu'il en soit réjouissons nous de suivre un tel pilote dans un tel voyage de découverte.

Les Océans deviennent la route la mieux ouverte aux relations humaines, en conséquence même du développement des voies ferrées, dont les réseaux, se serrant constamment jusqu'à une limite qu'il serait téméraire de déterminer maintenant, exigent et exigeront de plus en plus des communications prolongées à l'extérieur des Continents. Les moyens mécaniques se perfectionnent aussi et invitent à se servir des voies maritimes. Nous touchons aux temps où la navigation deviendra la condition impérieuse de la prospérité et de la puissance des peuples. Il faut d'ailleurs fermer les yeux déjà maintenant, pour ne pas voir la supériorité des navigateurs bien outillés sur les hommes qui concentrent leurs ressources sur terre. Ce n'est pas pour l'Allemagne seule que l'avenir est sur l'eau suivant la parole célèbre de Guillaume II, c'est pour toutes les nations.

Puissent tous les français en être persuadés ! Si nous pouvions nous flatter d'avoir jeté autour de nous, par notre propagande géographique, des germes de cette conviction et de l'énergie nécessaire pour passer de l'idée à l'action, nous en serions fiers comme d'un service rendu à la patrie.

La parole est ensuite donnée à M. Fr. Schrader. Le sujet, tout de circonstance, que le savant Géographe avait choisi offrait un vaste champ à la pensée. L'orateur en le parcourant a tenu son auditoire sous le charme pendant plus d'une heure. Il serait vain d'analyser rapidement un discours aussi nourri de faits scientifiques et d'aperçus profonds. Le Bulletin en reproduira plus tard la substance.

A la Conférence succède le

RAPPORT DE M. MERCHIER, SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL.

On lit dans la mythologie qu'un grand criminel nommé Sisyphe fut condamné à hisser un énorme rocher au sommet d'une montagne ; je ne sais pas le crime que j'ai commis, mais il doit être bien grave aux yeux des Dieux qui président aux destinées de la géographie, puisqu'au début de chaque année je dois rouler devant nombreux témoins le rocher de mon rapport, me demandant si je ne vais pas être entraîné dans sa chute et comptant pour éviter ce malheur sur toute votre bienveillance.

C'est qu'en effet c'est toujours la même chose que je dois vous répéter : notre Société est florissante sous la direction d'un habile pilote, nos confé-

rences plus nombreuses que jamais réussissent, nos excursions sont suivies ; notre Bulletin rencontre de flatteuses approbations ; c'est toujours la même chose.... parce que c'est toujours la même chose.

C'est au chiffre 33 qu'arrivent nos conférences ou communications, et la variété des sujets envisagés est en rapport avec leur nombre. Pour la France, c'est M. Deman, Président de la Société de Géographie dunkerquoise qui, avec humour, mais aussi avec un réel esprit pratique. nous a exposé les ressources, la situation actuelle, l'avenir de notre grand entrepôt maritime du Nord ; M. Le Braz nous a parlé de la Bretagne, de la vieille terre d'Armor et surtout de la race comme peut le faire un Breton, instruit, à l'esprit large et ouvert, c'est-à-dire que cela fut un régal. M. Berret, Professeur au Lycée de Versailles, nous a charmés, comme il le fait toujours, en nous parlant de son pays du Dauphiné : cette fois il avait pris pour sujet le Rhône dauphinois, et il nous a montré comment la littérature sait faire bon ménage avec la géographie : c'est une muse plus austère dans sa parure, moins ornée de fleurs, mais, j'ai hâte de le dire, non moins séduisante qui a inspiré M. Blanchard dans la belle étude qu'il nous a donnée sur le Jura ; moi-même je vous ai parlé des Ardennes, mais sans autre prétention que celle de vous donner un guide du voyageur. C'est sur le terrain de la géographie économique que M. Duffart a placé sa causerie sur le déboisement et les voies de navigation intérieure ; enfin c'est un beau prolongement de la France que nous ont montré les belles projections de M. Meys dans sa conférence sur la Corse. — Nous sortons de France, mais restons encore près de chez nous, avec M. Vanhoucke de l'*Écho du Nord*, qui nous fit faire une gracieuse excursion en Hollande ; M. l'abbé Coupé nous fut un guide très agréable dans une course en Forêt Noire, de Heidelberg aux chutes du Rhin ; le docteur Vermersch nous a fourni comme une réminiscence d'Alexandre Dumas avec ses impressions de voyage en Écosse ; M. Martel continue l'étude des grottes souterraines et nous a entretenus du gouffre du Gaping-Ghyll en Écosse. M. Maquet nous fait sortir des entrailles de la terre pour planer sur les hauteurs, non sans nous inspirer un petit frisson d'effroi avec l'Alpe homicide et les montagnes de Zermatt ; M. Synnestvedt a su donner un charme inexprimable à la nature scandinave. nous exposant d'ailleurs le pays et la race, — mais un des conférenciers les plus goûtés fut certainement le docteur Eustache, un des membres les plus aimables de notre Comité d'Études : c'est parce qu'on lui connaît cette qualité, qu'après le récit de son excursion en Andalousie, Cordoue, Séville, Gibraltar, comme des enfants gâtés nous avons crié encore, encore.... et le docteur Eustache nous a gâtés en nous faisant une seconde conférence sur l'île de Capri, Sorrente et la grotte d'Azur. — Si maintenant nous sortons d'Europe, nos yeux se tourneront naturellement vers l'Asie ; je vous ai exposé la situation du monde civilisé en Extrême-Orient, ce qui vous a fourni l'occasion d'applaudir nombre d'aperçus ingénieux que j'avais

empruntés au capitaine Sauvage et au capitaine Court. M. Mury nous a parlé plus spécialement du théâtre des opérations en traitant la Corée, la Mandchourie et la question des Khoungouses. M. Gallois, un ami fidèle de notre Société doublé d'un voyageur inlassable, nous a décrit un raid de la vallée du Yang-tsé-Kiang au Japon. Le docteur Jacot Guillarmod nous a montré ce qu'était un record dans l'Himalaya. M. Moncharville a mis beaucoup de poésie et de couleur dans sa description du pays à l'Est du Jourdain, il semble que la Palestine ait été en faveur près de nous : ce sont ses antiquités et celles de Syrie dont nous a entretenus M. Guimet ; avec quelle autorité et quelle compétence, je n'ai pas besoin de le rappeler, et comme l'archéologie nous retient en ces parages, voici que M. le chanoine Bayard met sa science à notre disposition pour nous faire faire une croisière de Knosse à Troie et au mont Athos. Toujours en Asie occidentale, M. Cressaty nous parle des intérêts de la France en Syrie. — L'Australie semble être un prolongement de l'Asie, c'est donc le moment de rappeler la conférence de M. Bordat, pleine d'interessants aperçus économiques sur l'Australie aux Australiens et la question de la France aux Nouvelles-Hébrides. De l'autre côté de l'Océan, l'Amérique nous tend les bras ; mais il semble que nous soyons rebelles à ses avances : une conférence seulement sur cette partie du monde, celle de M. Adrien de Mortillet sur les hauts plateaux de la Bolivie ; la causerie de M. Boulenger fils sur les États-Unis qu'il a visités en observateur nous a paru trop courte, tant elle laissait sous entendues des choses qu'on devinait et qu'on voudrait voir développer dans une véritable conférence. — Nous y voyons une promesse pour l'avenir. L'Afrique elle-même paraît un peu délaissée : nous avons pourtant eu le compte-rendu vivant et consciencieux du Congrès de Tunis par notre ami Raymond Théry ; M. Ernest Beurdeley nous a mis au point la question du Dahomey en démontrant toute l'utilité de son chemin de fer, et le commandant James Plé nous a montré le Soudan nouveau de St-Louis à Bobo Dioulassou par Tombouctou : nous avons gardé le souvenir de ses magnifiques projections. Nous avons entendu développer des questions générales, par exemple celle des grandes épidémies et leurs routes actuelles par notre ami G. Houbron ; M. Cloarec, avec une grande compétence et l'ardeur d'un apôtre, nous a parlé des grandes marines du monde ; avec beaucoup de sens et d'esprit pratique, M. Bourdarie nous a développé l'importance de la question du coton au point de vue français.

Il semble que j'aie fini, mais il me reste encore une conférence à signaler, celle du docteur Otto Nordenskjöld, dont nous avons eu la primeur en France. Ce jour là notre salle fut trop petite, nombre de Sociétaires ne purent entendre l'illustre explorateur des mers antarctiques ; ce fut la première fois que nous déplorâmes notre prospérité. Nous présentons nos excuses à nos Sociétaires déçus. J'ai fait tous mes efforts pour leur donner réparation. J'ai croqué au vol cette saisissante conférence. L'explorateur a bien voulu nous

communiquer quelques clichés. Le Bulletin donnera prochainement à ceux qui ne furent pas favorisés le 24 Novembre une sorte de compensation.

A Roubaix je retrouve les noms de MM. Beurdeley, doctour Jacot Guillarmod, Guimet, Gallois, Cressaty, James Plé et aussi ceux de MM, Vanhoucke, Berret et Mury, mais ces derniers avec changement de programme : M. Vanhoucke conduit ses auditeurs à la côte d'Azur. Berret leur raconte les gracieuses légendes qui poétisent les merveilles du Dauphiné. M. Mury substitue le Japon à la Corée, mais sans abandonner la question des Kounghouses. A côté de ces noms il faut signaler le Maire de Dunkerque, M. Dumont, avec une causerie vécue sur la Russie, M. Jean Plichon, Député, avec une étude sur l'Égypte et un aperçu sur la transformation de l'Est africain, où l'on voit clairement le soin et la conscience qu'apporte dans ses études celui qui fut le rapporteur sur la question de nos relations économiques avec l'Angleterre. M. Ernest Prouvost a apporté une compétence toute particulière dans la question de la Tunisie du Nord et de la propriété française en Tunisie, M. Napoléon Lefebvre est de nos amis, puisqu'il est l'ami de nos amis qui l'ont choisi pour leur parler de la Bretagne. Nul guide n'est plus sûr que M. Daireaux quand il s'agit de parler de l'industrie pastorale et de l'industrie agricole dans la République Argentine. Vous voyez qu'ici préside un heureux choix des sujets et des hommes ; des Roubaisiens se font les éducateurs de leurs concitoyens, c'est une heureuse impulsion qui est due à l'intelligente direction de l'honorable Président, M. E. Boulenger.

Tourcoing va donner les preuves d'une énergie nouvelle avec son nouveau Président, M. Lefebvre. Nous ne pouvons laisser partir le vénérable Président, M. François Masurel, qui, chargé d'ans, se retire volontairement dans l'honorariat, sans lui adresser ici notre souvenir ému, sans rappeler qu'il fut un ouvrier de la première heure dont la générosité, aux heures difficiles du début, fut égale au dévouement. Il sait qu'au milieu de nous, il a mieux que de l'estime, il peut compter sur l'affection mélangée ed respect qui s'adresse aux honnêtes gens modestes et désintéressés. Il ne faut pourtant pas que j'omette de dire comment Tourcoing a marché un peu dans le sillage de Lille : je retrouve les noms de Vanhoucke, Alfred Dumont, docteur Jacot Guillarmod, Beurdeley, Gallois, Merchier. M. Mury, véritable Protée, a traité de la côte d'Azur.

Le Bulletin est meilleur qu'il a jamais été : on y sent l'action d'un homme de science et qui aime la géographie, je veux dire M. Nicolle, qui a un précieux collaborateur en la personne de Raymond Théry. Malheureusement, pris par d'absorbants travaux, ce dernier ne peut plus nous donner qu'une collaboration intermittente ; il a été remplacé comme Secrétaire-Général adjoint par M. V. Delahodde, dont le zèle et la conscience sont trop connus de nous tous pour que j'insiste ici, car je craindrais de blesser sa modestie.

Un de nos grands éléments de succès réside dans nos excursions, et,

puisque je parle de notre organisation intérieure, laissez-moi vous dire à quel point nous sommes redevables *à la Commission des Excursions*. Son Président, M. Beaufort, est certainement l'homme le plus populaire auprès de ses collègues de la Société de Géographie et ses collaborateurs ont leur part dans cette popularité. Tous ont droit à nos remerciements. Nous entrons dans notre vingt-cinquième année, ils nous gratifient de 25 excursions pour la campagne prochaine. Voilà une belle célébration. Mais voyons le passé, cette année comme les autres le programme a été très heureusement composé et rempli.

Sans sortir de Lille, MM. Cantineau et Six ont conduit leurs collègues aux Facultés de l'État visiter l'Institut de Géographie, le Musée d'Histoire de l'Art et l'Institut de Papyrologie ; toujours M. Cantineau, mais cette fois ayant pour auxiliaire le docteur Vermersch, nous mène visiter le Palais des Beaux-Arts ; puis c'est le docteur Vermersch qui se fait chef de colonne avec M. Maurice Thieffry pour visiter les Hospices de la Charité et de St-Sauveur. Tout près de Lille, à Allennes-les-Marais, MM. Derache et Ferraille dirigent la visite à la Distillerie de M. René Collette, tandis que MM. Vaillant et Craveri se font les guides de celle aux Établissements Motte à Roubaix. — C'est encore presque une excursion de banlieue que celle de Mons-en-Pévèle pour voir le Cortège historique ; M. Six y fit une conférence en plein air à la grande satisfaction de ses auditeurs et des organisateurs, MM. Beaufort et docteur Vermersch, que nous retrouvons pour l'organisation d'une excursion à Tournai et à Péruwelz. — Ypres et le Mont de Kemmel ont reçu notre visite sous la conduite de MM. Godin et Auguste Schotsmans ; l'excursion aux Mines de Lens est toujours une bonne fortune, elle le fut plus que jamais avec des directeurs comme MM. Auguste Crepy et Fernaux. Les amateurs de belle promenade et de plein air s'en sont donné à cœur joie sous les ombrages de la forêt de Mormal et en sont reconnaissants à MM. Godin et Albert Calonne, organisateurs de l'excursion. Ceux qui préfèrent les cités des hommes, pour parler le langage d'Homère, ont visité Beauvois et Cambrai sous la conduite de MM. Van Troostenberghe et Vaillant. Puis ce sont alors les longs voyages : Spa, les grottes de Han et la vallée de la Meuse avec MM. Thiébaut et Prosper Ravet ; Coucy-le-Château, Compiègne et Pierrefonds avec MM. Decramer et Bonvalot ; la Marne, les Vosges, l'Alsace, avec MM. Van Troostenberghe et Albert Calonne. Pendant onze jours nos excursionnistes ont visité l'Auvergne sous la conduite de MM. Decramer et Ferraille : Vichy, Thiers, Clermont, Royat, le Puy de Dôme, le Mont Dore, le Puy de Sancy ont été visités tour à tour. Citons enfin la Suisse avec le grand chef en personne, M. Beaufort, et son lieutenant Auguste Crepy. C'est ce lieutenant et son ami M. Schotsmans, qui ont conduit à Dunkerque une de nos excursions les plus importantes, j'entends celle des lauréats du Prix Danel : c'était plaisir de voir la joie des jeunes lauréats, plaisir aussi de voir

le dévouement des organisateurs de l'excursion se transformant en instituteurs volontaires pour faire comprendre à leurs jeunes amis d'une journée ce qu'est notre grand entrepôt du Nord.

Voilà, faiblement résumés, les travaux de l'année : ils sont faits pour donner satisfaction ; il nous reste l'ambition de faire mieux encore : nous avons pour devise ces mots : qui ne gagne pas perd. Nous réussirons dans notre marche vers l'avenir, nous en avons pour garant cet esprit de bonne et saine confraternité qui caractérise notre Société et qui plonge ses racines dans un commun amour de notre belle patrie qui a tout à gagner à la diffusion de la science qui nous est chère : la Géographie.

Les applaudissements de tous ses collègues montrent surabondamment à notre estimé et aimé Secrétaire-Général que son rocher de Sisyphe a été assez prestement enlevé et l'on passe à la lecture du Palmarès faite par M. Beaufort.

PALMARÈS DES CONCOURS DE GÉOGRAPHIE

Des 5 Juin, 7 et 10 Juillet 1904.

JEUNES GENS

PRIX PAUL CREPY.

BOURSE DE VOYAGE D'UNE VALEUR DE 300 FRANCS

M. Liagre (Louis), de Tourcoing. — Italie septentrionale.

Section supérieure.

GÉOGRAPHIE MILITAIRE.

Sujet : *Massif central français ; géographie physique sommaire ; principales voies de communication qui l'entourent ou le traversent ; ressources minières et agricoles. Quel rôle pourrait éventuellement jouer le Morvan dans le cas d'une invasion allemande.* — Carte.

1er Prix.	*Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :	
	M. Gazin (Fernand-Charles),	Lycée Faidherbe, Lille.
	Prix d'Honneur, offerts par M. le Ministre des Colonies :	
2e Prix *ex-æquo.*	MM. Jurion (Maurice),	Lycée Faidherbe, Lille.
	Normand (Hector),	id.
3e Prix *ex-æquo.*	Spillemaecker (Maurice),	id.
	Blondé (Albert),	id.

1er Accessit *ex-æquo.* MM. Sattler (Robert) Lycée Faidherbe, Lille.
Fontaine (Raymond), id.
2e Accessit. Dorgeville (Maurice), id.

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE.

De l'utilisation des Colonies françaises et des pays de protectorat (l'Algérie exceptée) pour le commerce d'exportation de la France. — Ressources offertes par ces Colonies comme produits du sol et de l'élevage. — Des moyens d'organiser ou de développer l'importation, dans ces Colonies, des produits français.

Sujet : *Madagascar.*

2e Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :
M. Demeester (Maurice), surnuméraire des Postes et Télégraphes à Armentières.

Enseignement secondaire.

1re SÉRIE. — 1re SECTION. — L'EUROPE MOINS LA FRANCE.

Sujet : *L'Ecosse.* — Carte.

1er Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :
M. Lafaye (André), Lycée Faidherbe, Lille.
2e Prix *ex-æquo.* MM. Droulers (Henri), Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
Essertier (Daniel), Lycée Faidherbe, Lille.
1er Accessit. Lemaire (Paul), Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
2e Accessit *ex-æquo.* Delerue (Georges), Lycée Faidherbe, Lille.
Darnoux (Raphaël), id.
3e Accessit. Delahaye (Paul), Lycée de Tourcoing.
4e Accessit *ex-æquo.* Decaux (Francis), Lycée Faidherbe, Lille.
Isoré (René), Lycée de Tourcoing.

1re SÉRIE. — 2e SECTION. — GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

Sujet : *Les Climats de l'Europe, causes et conséquences.*

1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :
MM. Vandenbosch (Pierre), Collège d'Armentières.
2e — Derveaux (Hippolyte), Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
Accessit. Isoré (Hector), Lycée de Tourcoing.

2e SÉRIE. — L'ASIE, L'AFRIQUE, L'OCÉANIE.

Sujet : *Le Japon.* — Carte.

1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :
MM. Fichelle (Alfred), Lycée Faidherbe, Lille.
2e Prix *ex-æquo.* Lefebvre (Théodore), id.
Variscotte (Albert), Lycée de Tourcoing.
1er Accessit. Contamine (Jacques), Lycée Faidherbe, Lille.
2e — Gauvin (Paul), id.
3e — Le Mitouard (Ernest), id.
4e Accessit *ex-æquo.* Noedts (Henri), Lycée de Tourcoing.
Lamon (Alfred), id.

Enseignement primaire supérieur.

1re Série — Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France. — Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

Sujet : *La Russie d'Europe.* — Carte.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer. { 1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie :
MM. Findinier (Albert), École primaire supér. de Fournes.
2e — Fillion (André), id.

1er Accessit. Guilbert (Justin), id.

2e Accessit ex-æquo. { MM. Roussel (Charles), id.
Bart (Maurice), id.

2e Série. — Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Explorations contemporaines.

Sujet : *Le Canada.* — Carte.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer. } Prix. M. Defer (Louis), École primaire supér. de Fournes.

Accessit ex-æquo. { MM. Fauquenois (Jean), id.
Troyon (Albert), id.

3e Série. — Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France. — Notions de Géographie politique. — Notions générales de Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

Sujet : *Espagne et Portugal.* — Carte.

Prix Leonard Danel. Voyage à la mer. { 1er Prix. *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :
MM. Locquet (Émile), Institut Colbert, Tourcoing.
2e — Cattoen (Marcel), id.

1er Accessit. MM. Parmentier (Léon), Institut Colbert, Tourcoing.

2e Accessit ex-æquo. { Prévost (Jean), École primaire supér. de Fournes.
Delachapelle (Georges), Institut Turgot, Roubaix.
Lemaire (Gaston), Institut Colbert, Tourcoing.
Salembier (Stéphane), Institut Turgot, Roubaix
Delporte (Georges), id.

4e Série. — Géographie physique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique.— Notions de Géographie économique et politique.

Sujet : *Etats-Unis.* — Carte.

Prix Leonard Danel. Voyage à la mer. { 1er Prix. MM. Bigotte (Jean), Institut Colbert, Tourcoing.
2e — Loyer (Fernand), École primaire supér. de Fournes.
1er Accessit ex-æquo. { Journé (Ernest), id.
Crépel (Joseph), id.

2e Accessit ex-æquo. { MM. Deberghs (Arthur), Institut Colbert, Tourcoing.
Facque (Jules), id.

Enseignement primaire élémentaire.

1re Série. — Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

Sujet : *Autriche-Hongrie.* — Carte.

1er Prix.	MM. Dubois (Marcel),	Institut Colbert, Tourcoing.
2e Prix *ex-æquo.*	Vienne (Louis),	École primaire supér. de Fournes.
	Paringaux (Maurice),	id.
1er Accessit *ex-æquo.*	Dechaineux (Albert)	Institut Turgot, Roubaix.
	Detroye (Léon),	École primaire supér. de Fournes.
2e Accessit *ex-æquo.*	Marquilly (Louis),	id.
	Leclercq (Jules),	Institut Turgot, Roubaix.
	Wion (J.-B.),	École primaire supér. de Fournes.

2e Série. — La France. — Le département du Nord.

Sujet : *Frontière continentale de la France, du côté de la Belgique, l'Alsace Lorraine, la Suisse et l'Italie.* — *Départements, chefs-lieux, lieux remarquables.* — Carte.

Prix.	MM. Lequenne (Marcel),	École de la rue Ternaux, Roubaix.
1er Accessit.	Hommey (Robert),	École primaire supér. de Fournes.
2e Accessit *ex-æquo.*	Delmotte (Alfred),	École de la rue Ternaux, Roubaix.
	Lorthioir (Carlos),	id.

JEUNES FILLES.

Enseignement primaire supérieur.

1re Série. — Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France. — Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

Sujet : *La Russie d'Europe.* — Carte.

Grand premier Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :

Médaille Parnot.	Melle Lasalle (Jeanne),	École primaire sup., Tourcoing.
1er Prix *ex-æquo.*	Melles Courtiol (Jeanne),	École Jean Macé, Lille
	Desplanques (Yvonne),	id.
2e Prix.	Claerebout (Georgina)	École primaire sup., Tourcoing.
1er Accessit *ex-æquo.*	Froment (Suzanne),	École Jean Macé, Lille.
	Coliard (Jeanne),	id
	Lemaire (Juliette),	École primaire sup., Tourcoing.
	Jules (Julienne),	École Jean Macé, Lille.
2e Accessit.	Avet (Émilie),	École primaire sup., Tourcoing.

2e Série. — Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Explorations contemporaines.

Sujet : *Le Canada.* — Carte

1er Prix. *Médaille Parnot.* Melle Dupret (Gabrielle), École Jean Macé, Lille.

2e Prix.	Melles	Devernay (Malvina),	École Jean Macé, Lille.
1er Accessit.		Lemaire (Denise),	id.
2e —		Devulder (Aline),	id.

3e Série. — Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France. — Notions de Géographie politique. — Notions générales de Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

Sujet : *Espagne et Portugal.* — Carte

1er Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

	Melle	Hermand (Marie-Louise),	École primaire sup., Tourcoing.
2e —	Melles	Kain (Léonie),	id.
1er Accessit.		Pollet (Flore),	id.
2e —		Fourneau (Clémentine),	id.

4e Série. — Géographie physique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique.— Notions de Géographie économique et politique.

Sujet : *Etats-Unis.* — Carte

1er Prix. *ex-æquo.*	Melles	Planckeel (Augusta),	École primaire sup., Tourcoing.
		Lasalle (Pauline),	id.
2e Prix *ex-æquo.*		Chantraine (Rachel),	id.
		Gambier (Lucienne),	École Jean Macé, Lille.
1er Accessit *ex-æquo.*		Mazingue (Célina),	id.
		Dnpont (Valentine),	id.
2e Accessit.		Plouvin (Henriette),	id.

Enseignement primaire élémentaire.

1re Série. — Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

Sujet : *Autriche-Hongrie.* — Carte.

Grand premier Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre des Colonies :

Médaille Parnot.	Melle	Bourgeois (Léa),	Institut Sévigné, Roubaix.
1er Prix.	Melles	Fohlen (Simone),	id.
2e —		Dejonghe (Germaine),	id.
3e Prix *ex-æquo.*		Fastenaekels (Rachel),	id.
		Laude (Marguerite),	id.
1er Accessit *ex-æquo.*		Florin (Marthe),	id.
		Fourdrain (Lydie),	id.
2e Accessit.		Labitte (Suzanne),	id.
3e —		Joannès (Émilie),	id.

2e SÉRIE. — LA FRANCE. — LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Sujet : *Frontière continentale de la France, du côté de la Belgique, l'Alsace-Lorraine, la Suisse, l'Italie. — Départements, chefs-lieux, lieux remarquables.* — Carte.

1er Prix. *Médaille Parnot.*	Melle	Tonnoir (Alice),	École Pasteur, Lille.
2e —	Melles	Bogaert (Julie),	id.
Accessit		Cruque (Germaine),	Institut Sévigné, Roubaix.
ex-æquo.		Vanlemmens (Germaine),	École Pasteur, Lille.

PROGRAMME DES EXCURSIONS PROJETÉES EN 1905

Jeudi 16 Février. — Visite des nouvelles prisons cellulaires de Loos. — Organisateurs : MM. Alb. Ferraille et Bonvalot. — 60 personnes.

Vendredi 24 Mars. — Visite du Mont-de-Piété. — Organisateurs : MM. M. Thieffry et Deleplanque. — 20 personnes.

Jeudi 6 Avril. — Excursion aux Mines de Bruay (Pas-de-Calais). — Organisateurs : MM. le Dr A. Vermersch et Decramer. — 60 personnes.

Lundi 17 Avril au samedi 6 Mai. — Paris. — Modane. — Gênes. — Rome. — Naples. — Capri. — Sorrente. — Le Vésuve. — Pompeï. — Florence. — Venise. — Milan. — Chartreuse de Pavie. — Côme. — Ménaggio. — Lugano. — Lac Majeur. — Isola Bella. — Locarno. — Lucerne. — Bâle. — Organisateurs : MM. Decramer et Cantineau. — 16 personnes.

Jeudi 4 Mai. — Visite des Abattoirs de Lille. — Organisateurs : MM. M. Thieffry et Deleplanque.

Dimanche 14 Mai. — St-Omer et ses environs. — Organisateurs : MM. Bonvalot et A. Calonne.

Vendredi 19 Mai. — Visite de l'Institut Pasteur de Lille et de l'Usine d'épuration des eaux de la Madeleine. — Organisateurs : MM. Alb. Ferraille et Cantineau.

Dimanche 21 Mai. — Lucheux. — Ruines du Château historique. — Organisateurs : MM. Fernaux et Six.

Mardi 23 Mai. — Visite des Établissements Franchomme et Fauchille, successeurs de Delespaul-Havez, à Marcq. — Organisateurs : MM. A. Palliez et A. Mullier. — 30 personnes.

Samedi 27 et dimanche 28 Mai. — Le Nouvion. — Domaine de Guise. — Château de Condé. — Organisateurs : MM. Van Troostenberghe et Calonne.

Dimanche 4 Juin. — Forêt de Mormal. — Organisateurs : MM. O. Godin et Decramer.

Jeudi 8 Juin. — Visite des Établissements Wauthy, à Douai. — Organisateurs : MM. Vaillant et Calonne.

Samedi 10 Juin au mercredi 21 Juin. — Paris. — Clermont-Ferrand. — Mende. — Les Gorges du Tarn. — Beziers. — Carcassonne. — Toulouse. — Rocamadour. — Puits de Padirac. — Limoges. — Orléans. — Paris. — Organisateurs : MM. R. Thiébaut et P. Ravet.

Dimanche 11 ou 18 Juin. — Courses Militaires d'Ypres. — Organisateurs : MM. Van Troostenberghe et Henri Beaufort.

Dimanche 18 Juin. — Le Caillou qui bique. — Bavai. — Organisateurs : MM. A. Schotsmans et Calonne.

Lundi 19 au 21 Juin. — Chantilly. — Paris. — Fontainebleau. — Organisateurs : MM. Bonvalot et Fernaux.

Samedi 1, 2, 3 Juillet. — Sedan. — Bazeilles. — Nancy (Représentation de la Passion comme à Oberammergau). — Organisateurs : MM. O. Godin et Vanderhaeghen.

Jeudi 6 Juillet. — Visite des Établissements horticoles de MM. Van den Heede frères, à St-Maurice. — Organisateurs : MM. le Dr A. Vermersch et A. Ferraille.

Mardi 11 Juillet. — Visite de l'Établissement Geslot et Voreux, rue du Bas-Jardin, à Lille. — Organisateurs : MM. Albert Ferraille et Bonvalot.

Vendredi 14 au 17 Juillet. — Namur. — Dinant. — Liège (Exposition). — Spa. — Organisateurs : MM. Van Troostenberghe et Schotsmans.

Dimanche 23 Juillet. — Mont de Lenclud. — Organisateurs : MM. Fernaux et Bonvalot. — 25 personnes.

Jeudi 27 Juillet. — Forges et Usines de Denain-Anzin. — Verrerie Houtard. — Fabrique de briques de laitier. — Organisateurs : MM. Decramer et Cantineau.

Samedi 29 Juillet au vendredi 11 Août. — Liège (Exposition). — Chaudfontaine. — Barrage de la Gileppe. — Spa. — Cascade de Coô. — Liège. — Rochefort. — Grottes de Han. — Dinant à Namur en bateau à vapeur. — Luxembourg. — Diekirch. — Brandenbourg. — Vianden. — La Rochette. — Le Harrenberg. — La Hallerbach. — Beaufort. — Le Müllerthal. — Luxembourg. — Bruxelles. — Organisateurs : MM. Alb. Ferraille et . — 16 personnes.

Dimanche 30 et lundi 31 Juillet. — Bruges (Exposition horticole, Fête vénitienne, Visite royale, etc., etc.). — Organisateurs : MM. Van Troostenberghe et Calonne.

Vendredi 4 au mercredi 23 Août. — Lourdes. — Cauterets (Représentation de Siegfried). — Bétharram (Visite des nouvelles Grottes découvertes en 1903). — Bagnères-de-Bigorre. — Luchon. — Toulouse. — Albi. — St-Féréol. — Carcassonne. — Quillan. — Axat. — Carcanières. — Mont-Louis. — Bourg-Madame. — Puycerda. — L'Hospitalet. — Ax-les-Thermes. — Espezel. — Perpignan. — Cerbères. — Barcelone (Espagne). — Monserrat. — Narbonne. — Paris. — Organisateurs : MM. Henri Beaufort et A. Crepy. — 16 personnes.

Lundi 4 Septembre. — Wimereux et la Vallée heureuse. — Organisateurs : MM. Schotsmans et Decramer.

N. B. Dans le cas où l'inscription nécessiterait une correspondance, s'adresser à M. l'Agent de la Société, 116, rue de l'Hôpital-Militaire, Lille.

RÈGLEMENT.

Dans ses séances des 9 et 25 Janvier 1905, la Commission des Excursions a pris et arrêté les dispositions suivantes :

ART. 1. — La Commission se réserve le droit de modifier la *Date* et l'*Itinéraire* des Excursions projetées, et de limiter le nombre des Excursionnistes.

ART. 2. Le Programme détaillé de chaque Excursion sera communiqué aux Sociétaires, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116. Il indiquera l'itinéraire définitivement adopté et la somme à consigner entre les mains de M. Hachet, Agent de la Société (chaque jour non férié, de 7 h. 3/4 à 8 h. 3/4 du matin et de 4 à 8 heures du soir).

ART. 3. — Les adhésions ne seront admises qu'au Secrétariat de la Société, un mois au plus tôt avant les dates fixées au tableau qui précède.

Aucun Sociétaire ne sera inscrit s'il ne verse directement ou par mandat, au moment où il demande son inscription, la somme déterminée par les organisateurs.

La liste sera close dès que le nombre des adhésions fixé au programme aura été atteint, et au plus tard *10 jours* avant chaque Excursion (les Compagnies de chemin de fer exigeant la remise de la liste des excursionnistes 10 jours avant le départ).

Par exception, les organisateurs de grandes excursions de plus de 10 jours, se réservent le droit d'accepter les inscriptions 2 mois à l'avance, et de les clore lorsque le nombre fixé sera atteint.

Pour les excursions qui comportent des visites industrielles, ou de propriétés et de collections privées, les organisateurs se réservent le droit de refuser l'inscription sans avoir à motiver leur refus.

ART. 4. — Il sera remis à chaque souscripteur une *Carte* distinctive devant servir de signe de ralliement, et, le cas échéant, de justification d'identité. **La possession de cette carte pendant le voyage est indispensable.**

ART. 5. — Les femmes et enfants des Sociétaires peuvent être admis à participer aux Excursions. Toutefois, si les enfants ne sont pas accompagnés de leur père ou de leur mère, ils devront avoir au moins 17 ans.

ART. 6. — Les frais généraux d'organisation sont prélevés sur les cotisations des Excursionnistes à raison de 2 %. Ce prélèvement ne pourra dépasser deux francs par personne. Le reliquat disponible sera versé au Trésorier pour être affecté à un compte spécial dont l'emploi sera fait par la Commission des Excursions après approbation du Comité d'Études.

ART. 7. — Les Excursionnistes qui abandonnent le groupe en cours de voyage perdent tout droit à remboursement et reviennent à leurs frais et risques.

ART. 8. — **Les Membres de la Société qui voudraient bien se charger d'organiser et de diriger des Excursions nouvelles,**

sont priés de soumettre, par écrit, leurs projets au Président de la Commission des Excursions.

Art. 9. — Les compte rendus des Excursions devront être remis dans un délai d'un mois, au Siège de la Société, pour être soumis à l'approbation du Comité de révision.

Vu et approuvé par le Comité d'Études,

Le Président de la Société, Ernest NICOLLE.

Le Président de la Commission des Excursions, Henri BEAUFORT.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Conférence de M. Francis MURY,
Explorateur,
Ancien Commissaire des Colonies,
Rapporteur général du Congrès colonial de 1904.

Vendredi 9 Décembre 1904.

EN CORÉE ET EN MANDCHOURIE

LES KHOUNGOUSES

La Corée se présente au voyageur sous deux aspects bien différents. La région du Nord est très accidentée et couverte d'épaisses forêts ; le froid y est vif, les monts et les pics atteignent des hauteurs considérables ; on y rencontre en très grand nombre des tigres, qui offrent cette particularité, assez rare, de posséder une toison laineuse, destinée à les protéger contre le froid. Le Centre et le Sud, au contraire, jouissent d'un climat très doux et le sol y est extrêmement fertile. La culture du riz est florissante dans cette région, notamment aux environs de Port-Arthur.

La Corée, pour une superficie de 300,000 kilom. carrés, ne compte guère plus de 10 millions d'habitants environ. Ceux-ci forment une assez belle race, ils

sont grands et bien faits. Leur costume est assez singulier : ils sont uniformément vêtus de blanc, portent un large pantalon serré à la cheville et une longue redingote blanche ; leur chapeau ressemble à un vase de fleurs renversé, muni d'un large bord. Quand on rencontre à Séoul, pendant la nuit, ces grands fantômes blancs, ils sont réellement impressionnants.

D'après une légende, les Coréens étaient jadis un peuple batailleur ; des luttes continuelles ensanglantaient le pays. Un empereur prit alors l'intelligente mesure que voici : il décréta que ces chapeaux, de forme si bizarre, seraient, désormais, en porcelaine et que les Coréens qui retireraient leur couvre-chef ou le briseraient, subiraient la peine capitale. Cette mesure mit fin aux pugilats et aux rixes ; on ne pouvait en effet se battre sans quitter son chapeau, car, si on le conservait sur la tête, il tombait inévitablement et se brisait. Depuis, les Coréens sont devenus fort doux, mais, par contre, ils sont très voleurs, menteurs et fourbes. Quand ils ont affaire à des Européens, ils ne manquent jamais de les voler.

Longtemps la Corée fut un pays fermé aux Européens : ce n'est que depuis 1882 qu'ils peuvent circuler librement dans cette curieuse contrée. Cependant les indigènes n'ont jamais fait preuve de cruauté à l'égard des étrangers qui pénétraient involontairement chez eux.

Jadis les naufrages étaient fréquents sur les côtes coréennes encombrées en maints endroits d'écueils et de récifs cachés, mais les naufragés étaient bien traités par les indigènes. Toutefois, il leur fallait se résigner désormais à vivre en Corée, car les autorités indigènes ne leur permettaient pas de retourner dans leur patrie. Très peu d'Européens qui abordèrent ainsi, malgré eux, dans ce pays réussirent à s'enfuir. Il en résulte qu'on trouve aujourd'hui des villages où le type des habitants s'écarte du type coréen pour se rapprocher du blanc. Lorqu'on interroge les gens du pays on apprend toujours qu'à une date plus ou moins reculée, des étrangers ont fait naufrage dans le voisinage, se sont fixés là, s'y sont mariés et ont fondé des familles dont les descendants ne parlent plus que la langue coréenne.

Ces indigènes ont toujours montré un vif désir de vivre à l'écart. C'est ainsi qu'ils avaient établi entre leur pays même et la Mandchourie une zone de 50 kilom. où il était interdit aux étrangers et même aux Coréens de s'aventurer ; cette zone se trouvait le long des deux fleuves qui séparent la Corée de la Mandchourie, le Yalou et le Tioumen.

L'empereur de Corée Li Hi n'est guère qu'un fantoche : son pouvoir est illusoire, il obéit tantôt aux Russes, tantôt aux Japonais (1).

---

(1) Aujourd'hui ce monarque attend derrière les murailles de son palais le dénouement du conflit dont son royaume est l'enjeu. Il n'a même pas la maigre consolation d'espérer qu'on lui demandera à quelle sauce il veut être mangé.

L'armée, habillée en partie à l'européenne, ne compte qu'un nombre restreint de soldats sans valeur militaire.

A la Cour, il règne un gaspillage effréné ; le ministre des finances n'a d'autre rôle que de donner satisfaction aux caprices dispendieux de l'empereur et de ses favoris.

Depuis leur entrée en Corée, les Japonais exercent dans ce pays une véritable tyrannie : ils ne se montrent pas habiles colonisateurs, et ils n'ont rien fait pour se ménager la sympathie populaire. C'est à leur instigation qu'il y a quelques années, l'impératrice de Corée fut assassinée. Ils ont aussi prétendu modifier les usages des Coréens, ordonné la suppression des chignons, rogné la longueur démesurée des manches et des pipes. Le Coréen, bon enfant, a commencé par sourire de ces exigences ; mais, depuis, voyant que les Nippons le contraignent à les subir, il se fâche et trouve pénible la domination japonaise.

Ces indigènes ont pour habitude de faire usage, même dans les réunions officielles, d'un meuble bien connu de tous les étrangers qui ont séjourné dans le pays. Sur un signe, un domestique apporte cet indispensable ustensile, dont il est fait discrètement usage sans que l'on quitte la salle ou que l'on interrompe la conversation commencée. L'opération terminée, un domestique emporte le corps du délit après avoir prudemment recouvert le récipient de son couvercle. Ce meuble peut également servir de bougeoir quand il est aménagé à cet effet : il ne quitte pas le Coréen, qui l'emporte partout avec lui et s'en sert même comme oreiller. Aussi, vu son multiple usage, peut-on appeler ce meuble le vase national des Coréens.

Nos compatriotes sont assez nombreux dans la presqu'île.

La colonie française de Séoul, forte de 35 personnes, était au commencement de la guerre la plus importante après celle des États-Unis. Notre représentant, M. Colin de Plancy, qui connaît admirablement l'Extrême-Orient, dirige la légation de France depuis 1887 avec une véritable autorité. Un Français, ancien premier président de la Cour d'Appel de Cochinchine, a rédigé le code des lois coréennes, en qualité d'adjoint au ministre de la Justice. Un second est directeur des Postes. D'autres sont à la tête de l'usine céramique et du chemin de fer en construction de Séoul à Wi-Iu sur le Yalou. Deux officiers français ont été appelés pour réorganiser l'arsenal. Enfin le Collège impérial français de Séoul est très prospère. Dans la capitale coréenne on parle au moins autant le français que l'anglais.

D'autres services publics, également confiés à nos compatriotes, n'existent encore que sur le papier ; aussi leurs titulaires ont-ils jusqu'ici consacré leurs oisirs à diverses entreprises industrielles.

Quel que soit le dénouement de la guerre, la situation de la colonie française de Séoul sera considérablement amoindrie. La victoire même de la Russie ne lui permet guère d'espérer qu'elle pourra conserver les avantages

dus à ses longs et patients efforts. Le gouvernement moscovite a en effet pour principe de ne partager avec personne les fruits de ses conquêtes. Il entend s'en réserver tous les bénéfices et il est fort peu vraisemblable qu'il consente, s'il est vainqueur, à se départir de cette règle en Corée, même au profit de la France, son alliée.

Et dire qu'il y a quelques années il a été sérieusement question de nous offrir le protectorat de l'Empire du Matin calme et de l'Après-Midi tranquille pour mettre d'accord les puissances qui se disputaient ce pays ! Il serait probablement aujourd'hui un peu plus prospère et il n'y aurait pas de guerre russo-japonaise. Mais peut-être y aurait-il un conflit franco-japonais, ce qui ne vaudrait pas mieux pour nous. L'Extrême-Orient est décidément un pays où, depuis quelque temps, il ne fait pas bon vouloir acquérir des colonies.

La Mandchourie, séparée de la Corée par le Yalou et le Tioumen, est trois fois plus vaste que cette presqu'île, mais sa population n'est pas en rapport avec sa superficie. Alors que l'on compte 10 millions d'habitants en Corée, on n'en trouve guère que 14 millions en Mandchourie. La population, extrêmement bigarrée, est composée d'éléments hétérogènes que sépare profondément la différence des mœurs et des coutumes. Il y a là des *Mandchous*, des *Chinois*, des *Coréens*, des *Dasures*, des *Bouriates*, des *Manègres*, des *Goldes*, des *Tchiptchines* et enfin des *Toungousses*, paisible peuplade nomade, qu'il faut bien se garder de confondre avec les brigands Khoungouses, dont nous parlerons plus loin.

Avant l'arrivée des Célestes, les Mandchous étaient, eux aussi, des tribus nomades. L'influence chinoise a modifié complètement leur genre d'existence. Presque tous s'adonnent aujourd'hui à l'agriculture et mènent une existence patriarcale. Les familles sont très nombreuses et l'on voit fréquemment sous un même toit un vénérable ménage mandchou, entouré de deux ou trois générations d'enfants. Les maisons sont bâties comme les maisons chinoises. Elles se composent de quatre corps de bâtiments au milieu desquels se trouve une vaste cour. Les pièces sont très vastes. Dans chacune d'elles on aperçoit tout d'abord un large lit de camp en maçonnerie, à l'intérieur duquel on entretient du feu pendant tout l'hiver. Sur ce lit s'amoncellent les plaques de feutre, les tapis, les nattes qui servent de sièges aux Mandchous pendant le jour, de lit pendant la nuit.

Ces indigènes sont de taille assez élevée. Ils ont le front haut, les pommettes saillantes, la peau d'un jaune foncé, les yeux bien fendus et placés horizontalement, tandis que les yeux des Célestes sont obliques et bridés.

Ils ont adopté le costume chinois, mais ils n'ont pas abandonné leurs coutumes. Les femmes ne soumettent pas leurs pieds à la torture de la com-

pression. Leur coiffure, sensiblement différente de la coiffure de la femme céleste, n'est pas sans cachet. Les plus riches piquent dans leur chevelure des épingles en or. Celles qui sont simplement aisées retiennent leurs cheveux avec des épingles d'argent. Quant aux plus pauvres, elles se contentent d'épingles de cuivre.

Les agriculteurs mandchous sont extrêmement travailleurs et économes. Aussi industrieux que les paysans japonais, ils savent faire produire à leurs champs tout ce que ceux-ci peuvent donner. Les colons russes qui, avant les hostilités, étaient déjà établis en grand nombre sur plusieurs points de la Mandchourie, où ils ont constitué de grandes entreprises agricoles, considèrent les ouvriers mandchous comme une précieuse main-d'œuvre.

Les Mandchous purs sont loin d'être en majorité dans leur pays. On compte à peine deux millions et demi de Mandchous alors que les Célestes atteignent le chiffre de six millions. La plus grande partie de la population se compose de métis. Le mélange du sang mandchou et du sang chinois a donné une race plus belle et plus grande que la race céleste pure. Il est vraisemblable que dans un avenir assez rapproché on ne trouvera plus de Mandchous en Mandchourie. Pour étudier cette race il faudra avoir recours aux conquérants du Céleste-Empire, dont beaucoup ont su se préserver de tout mélange avec les Chinois. A la Cour impériale de Pékin on rencontre ainsi de hauts mandarins qui offrent le type mandchou dans toute sa pureté.

La partie septentrionale de la Mandchourie est très montagneuse et très froide, la température y descend jusque 40 et même 45 degrés centigrades au dessous de zéro pendant la mauvaise saison. La région où Russes et Japonais se trouvent actuellement en présence, est moins disgraciée de la nature, mais les armées y supportent cependant une température de 15 à 20° au-dessous de zéro. Plus bas, dans la région de Port-Arthur, le climat est agréable, le sol fertile ; le riz y pousse à merveille. Quant au port il n'est jamais fermé par les glaces, à la différence de Vladivostock.

La ville la plus connue de Mandchourie, après Port-Arthur, est Moukden, berceau de la famille impériale. Cette cité, très importante dans le passé, est administrativement l'égale de Pékin et jouit de grands privilèges parmi les villes chinoises. Peuplée d'environ 150,000 habitants, elle est placée au milieu de campagnes d'une très grande fertilité qu'arrose le Hong-Ho, affluent de gauche du Liao. Cette cité « qui se distingue entre toutes les villes, dit l'empereur Kienlong, comme le dragon et le tigre parmi les animaux » est entourée d'une enceinte de 18 kilomètres assez mal entretenue de nos jours. A l'Ouest se trouve un magnifique temple bouddhique où l'on dépose le portrait du Fils du Ciel, que celui-ci envoie tous les dix ans à Moukden. Jadis tous les empereurs de Chine venaient en pèlerinage dans cette vieille cité pour honorer leurs ancêtres dont les tombeaux s'élèvent à 5 kilomètres de l'enceinte de la ville.

L'empereur Kia-King est le dernier qui se soit rendu à Moukden en 1804. Tout récemment le Fils du Ciel a fait demander aux gouvernements japonais et russe de ne pas livrer de combats dans le voisinage de cette cité, par respect pour les tombeaux de ses ancêtres.

Aujourd'hui on peut assez facilement pénétrer dans cet enclos sacré, semé de temples dont on aperçoit de loin les toits rouges au milieu d'arbres touffus. Mais, il y a quelques années seulement, les étrangers ne pouvaient, sans encourir la peine de mort, pénétrer dans cette nécropole.

Le chemin de fer passe tout près de Moukden au milieu de la concession russe de 25 kil. carrés de superficie, occupée par des casernes et de nombreux bâtiments destinés à loger les officiers de la garnison.

Le « Transmandchourien » et le « Transsibérien » sont deux longs fils d'acier, qui devraient relier la Russie au Japon et servir de traits d'union entre ces deux pays, à la prospérité desquels ils contribueraient considérablement. A l'heure actuelle ils ne servent qu'à rendre plus meurtrière une guerre qui dépasse en horreurs tout ce que le monde a vu jusqu'ici.

Indépendamment des voies ferrées, les Russes avaient couvert la Mandchourie d'un immense réseau télégraphique qui permettait de signaler instantanément la moindre tentative de révolte.

Ce réseau avait même pénétré jusqu'en Corée, puisque l'autorité moscovite, à la suite des avantages commerciaux qu'elle avait obtenus dans la vallée du Yalou, avait établi un poste militaire à Yongampo et relié ce poste par un fil télégraphique au réseau mandchou, en attendant que les événements lui permissent d'avancer ses voies ferrées et son réseau télégraphique jusqu'à la pointe Sud de la presqu'île coréenne et de poursuivre sa percée victorieuse jusqu'à Masampo, port qui était devenu le but de ses ambitions.

En effet, les Russes, après la construction du Transsibérien. avaient reconnu la nécessité d'établir une autre ligne plus au Sud, parce que Vladivostock, obstrué par les glaces pendant une partie de l'année, ne pouvait suffire à alimenter le trafic du Transsibérien. Ils avaient alors construit le Transmandchourien. Puis, non content d'être installé à Port-Arthur et à Daïny, poussé par l'inextinguible fringale territoriale qui le dévore, le gouvernement moscovite avait voulu descendre jusqu'à la côte méridionale de la Corée, en face des îles de l'Empire du Soleil-Levant.

Les Japonais ne pouvaient tolérer pareilles ambitions et leur attitude se justifie lorsqu'on examine la situation de la Corée et l'importance que présente cette presqu'île au point de vue des Nippons.

Depuis le détroit de Malacca jusqu'à la presqu'île de Kamtchatka, on rencontre une série de mers intérieures que les îles de la Malaisie, les Philippines, Formose, les îles Japonaises, sentinelles avancées de la côte asiatique, séparent de l'Océan Pacifique. La presqu'île de Corée s'allonge entre les mers Jaune et du Japon ; elle commande Vladivostock, Port-Arthur, Wei-

hai-Wei, Tien-Tsin, et son extrémité méridionale n'est séparée du Japon que par un détroit large seulement de 175 kilomètres.

Si les Russes s'emparent de la Corée, c'est le Japon confiné dans ces îles, obligé de renoncer aux approvisionnements de riz que lui envoie la Corée et qui sont indispensables à sa nombreuse population.

Or l'Empire du Soleil-Levant a des droits séculaires sur la Corée; l'histoire, les légendes populaires nipponnes roulent presque entièrement sur cette presqu'île. Quand la guerre éclata, il y avait 40,000 Japonais installés en Corée, soit comme industriels, soit comme agriculteurs. Ils mettaient en valeur cette fertile contrée, qui est un véritable grenier à riz et pourrait aisément nourrir une population trois fois plus nombreuse. A Séoul, il y a tout un quartier japonais et de nombreux édifices nippons.

Le gouvernement de Tokio se serait vraisemblablement contenté encore longtemps de cette situation privilégiée, si la marche ininterrompue du colosse moscovite en Extrême-Orient ne l'avait effrayé et s'il n'avait cru que la Corée allait être perdue pour lui. Ce n'était pas la première fois que Russes et Nippons se trouvaient en présence. La Russie, c'est « l'ennemi du Nord » qui, au temps où le Japon se confinait dans un isolement volontaire, venait commercer avec les gens de ce pays, malgré l'interdiction du Mikado.

Après la guerre sino-japonaise de 1895, après les victoires du maréchal Yamagata et de l'amiral Ito, le Nippon se vit contraint par la Russie, aidée par la France et l'Allemagne, à abandonner la presqu'île du Liao-Toung, conquise sur les Chinois. Il y avait évidemment intérêt pour la race blanche à empêcher tout contact immédiat entre les Japonais et les Célestes. Mais cette intervention, tombant comme une douche d'eau froide sur l'orgueil enfiévré des Japonais, augmenta leur haine contre la Russie. Si l'on ajoute que, peu après, ils voyaient les Russes occuper les territoires d'où ils venaient d'être chassés, il faut bien reconnaître que les Nippons avaient quelque raison de n'être pas satisfaits de l'attitude du gouvernement moscovite à leur égard. Bref, le Japon s'est senti menacé chez lui, il a attaqué un peu brusquement sans doute la Russie, mais les exemples d'attaques de ce genre ne sont pas rares dans l'histoire de l'Europe elle-même, et il ne faudrait peut-être pas en faire un trop grand crime aux Nippons.

En Extrême-Orient tous les peuples de race jaune sympathisent plus ou moins ouvertement avec les Japonais et souhaitent secrètement leur triomphe. En Mandchourie même, nombre d'indigènes se sont joints à leurs troupes, qui ont notamment trouvé un concours précieux chez les Khoungouses, dont les bandes bien armées causent les plus sérieux embarras à l'armée russe.

Les fables les plus invraisemblables ont été débitées depuis le commencement des hostilités sur ces aventuriers, dont la véritable histoire est elle-même assez curieuse pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'enjoliver par des récits fantaisistes.

LES KHOUNGOUSES.

Les Khoungouses, dont le nom en langue chinoise veut dire « brigands », mettent depuis bien des années la Mandchourie en coupe réglée. Ils ont pendant longtemps partagé ce nom avec de paisibles chercheurs d'or, dont le seul crime était de se livrer à leur industrie pour leur propre compte au lieu d'en réserver les bénéfices au Fils du Ciel. Brigands et mineurs ne se sont fondus qu'après une récente expédition chinoise qui anéantit l'industrie des chercheurs d'or.

C'est vers le milieu du XIXe siècle que la Cour de Pékin commença à se préoccuper des riches placers aurifères de la Mandchourie septentrionale. Cette région glacée était presque inconnue des Célestes eux-mêmes lorsque des marchands mandchous apportèrent à Pékin des pépites d'or qui valaient jusqu'à dix mille francs. Le gouvernement s'émut de cet événement et fit interroger les voyageurs qui durent indiquer les endroits où l'or se trouvait en aussi grande abondance (1).

On apprit ainsi qu'il existait en Mandchourie trois régions aurifères particulièrement riches. L'une d'elles était située dans le bassin de la Soungari, près de la frontière russe ; la seconde dans le massif du Tchan-bo-Chan, à l'endroit où il sépare la Soungari et le Yalou ; la troisième enfin sur les bords de la Chetouga, affluent de l'Amour.

Le gouvernement céleste, résolu à se réserver le produit de ces placers, menaça les chercheurs d'or des châtiments les plus sévères et recruta partout des mineurs pour les envoyer en Mandchourie. D'immenses convois de Chinois quittèrent ainsi leur patrie de gré ou de force.

Les mandarins, chargés de diriger cette entreprise, établirent sur les terrains aurifères des magasins de vivres et d'outils, élevèrent de vastes casernes dont il reste encore des ruines, créèrent des routes à travers les montagnes et les forêts pour faciliter le ravitaillement des mineurs, mais ne purent, malgré leurs efforts, assurer un service régulier de vivres.

Des famines terribles décimèrent les ouvriers qu'éprouvait déjà le glacial climat de cette région. A peine vêtus, mal traités, éloignés de leurs familles qu'ils n'avaient aucune espérance de revoir, ces malheureux se laissèrent aller au désespoir. Beaucoup se suicidèrent. Les plus courageux s'enfuirent dans les forêts voisines, bravant la peine capitale qui frappait les déserteurs, lorsqu'ils étaient repris ou que la faim les ramenait aux mines.

---

(1) Certains journaux parisiens annonçaient gravement, il y a quelques semaines, que l'on venait de découvrir en Mandchourie de riches gisements aurifères, dont l'exploitation allait faire la richesse de ce pays. Ces journaux retardaient donc à peu près d'un demi-siècle.

Ce furent les premiers Khoungouses. L'existence de ces malheureux était singulièrement dure dans les montagnes. Sans vivres, sans vêtements, sans abri contre le froid, ils vivaient des maigres ressources que la forêt leur offrait. Ils devaient en outre se défendre contre les attaques des bêtes féroces qui pullulent dans cette région. Nombre d'entre eux devinrent la proie des loups, des ours, des panthères et surtout des tigres qui attaquent les indigènes jusque dans les villages.

Cependant le nombre des Khoungouses augmentait avec rapidité en dépit de leur misérable sort. Les mineurs désertaient les placers par centaines, sans que les mandarins, chargés de l'exploitation des terrains aurifères, pussent songer à les poursuivre dans les forêts. Pour les remplacer ils réclamaient sans cesse de nouveaux ouvriers à Pékin. Mais la triste existence, que menaient les hommes sur les placers, avait fini par être connue jusqu'en Chine malgré la distance. Personne ne voulait plus se rendre en Mandchourie et le gouvernement chinois se vit dans la nécessité de ramasser les mendiants, les vagabonds pour les expédier aux mines. Il y envoya même des condamnés de droit commun. A peine arrivés, ces gens sans aveu s'empressaient de fuir, malgré l'étroite surveillance dont ils étaient l'objet et il y eut bientôt dans les montagnes des milliers de déserteurs qui se groupèrent suivant leurs affinités pour défendre leur existence. Les premiers venus avaient découvert dans les forêts des gisements aurifères qu'ils se mirent à exploiter pour leur propre compte. Des négociants chinois et russes surent vite que ces proscrits avaient de l'or en abondance. Malgré les dangers auxquels ils s'exposaient en commerçant avec les Khoungouses qui se trouvaient hors la loi, ils se mirent secrètement en rapport avec eux et, en échange de leur or, ils leur apportèrent des vivres, des vêtements, des outils et des armes. L'existence de ces réfugiés devint alors plus supportable.

A peine avaient-ils cessé de souffrir de la faim qu'ils songeaient à s'organiser et à former des associations, adaptées aux conditions d'existence que leur imposaient le pays et les circonstances.

Ils avaient au milieu d'eux des hommes appartenant aux plus hautes classes de la société chinoise. Depuis longtemps le gouvernement chinois internait dans la Mandchourie septentrionale, à Tsitsikar, les mandarins disgraciés pour raisons politiques et ceux qui étaient affiliés à des sociétés secrètes que la Cour considérait comme dangereuses pour la sécurité de l'État. Un certain nombre de ces mandarins s'étant enfuis de Tsitsikar, étaient venus chercher un refuge au milieu des Khoungouses. Ces derniers, qui se rendaient compte de la supériorité intellectuelle de ces déportés, les mirent à leur tête et les chargèrent d'établir les règles des associations sans lesquelles des Chinois qui se respectent ne sauraient vivre.

Dans le royaume du Fils du Ciel il n'existe pas un seul indigène qui ne fasse partie d'une ou même de plusieurs sociétés, chargées de lui venir en aide

dans les diverses circonstances de la vie. Le gouvernement, se souciant fort peu de protéger ses sujets, il a bien fallu que ceux-ci songeassent à se prêter mutuellement assistance. Et lorsque les Chinois se trouvent hors de leur pays, ils éprouvent encore plus vivement le besoin de s'unir entre eux et de s'organiser en groupes. C'est ainsi que dans tous les pays où les Célestes ont émigré, notamment en Indo-Chine, à Singapore, au Siam, etc., ils ont formé de puissantes congrégations, avec lesquelles les autorités locales sont souvent obligées de compter.

Les mineurs proscrits de Mandchourie créèrent pareillement des fédérations dont les chefs étaient chargés de protéger la vie de chacun, et de procurer à la communauté tout ce qui était nécessaire à l'existence de ses membres.

La plus connue est la petite république qui s'était établie, non loin de la frontière russe, sur les bords de la Chetouga, affluent de l'Amour, et qui est peut-être la plus curieuse expérience de collectivisme qui ait jamais été tentée. Ses membres, après s'être délibérément placés hors la société chinoise, avaient consenti à faire partie d'une communauté beaucoup plus étroite, beaucoup plus sévère, dans laquelle chaque individu n'était plus qu'une simple unité, un rouage de la machine sociale. Tout était commun, les moyens de production et le produit du travail de chacun. Personne n'avait le droit de posséder quelque chose en propre. Tenter de s'approprier une parcelle de l'or que l'on avait extrait était un délit puni sévèrement par les lois que s'était imposées la fédération. Dérober à la communauté une partie du temps que chacun lui devait était également un crime, mais ce crime n'avait pas besoin d'être puni par la loi, car le coupable se châtiait lui-même. Le travail des membres de la communauté était en effet rémunéré, non en argent, mais en bons de crédit, qui, seuls, permettaient à chacun d'obtenir des magasins de l'association la délivrance des diverses choses dont il avait besoin.

Ceux qui travaillaient peu ne pouvaient se procurer que le strict nécessaire, de quoi ne pas mourir de faim ou de froid. Ceux qui ne voulaient rien faire, se voyaient impitoyablement refuser tout secours. Les bons ouvriers pouvaient, au contraire, obtenir tout ce qui existait dans les dépôts.

Certains agitateurs modernes auraient pu aller prendre de salutaires leçons auprès des membres de la République de la Chetouga. Ils auraient constaté que, dans ce milieu, le communisme ne consistait pas à faire vivre les individus aux dépens de l'État et à favoriser la paresse de ceux qui auraient voulu être bien nourris, bien vêtus et jouir de l'existence sans s'imposer le moindre effort pour le bien de tous. La République de la Chetouga exigeait au contraire de ses membres le maximum de labeur dont chacun était capable.

Chez ces hommes rudes, constamment aux prises avec les difficultés de

l'existence, personne ne pouvait s'affranchir de la loi du travail. La charité elle-même était chose inconnue.

Celui que la maladie condamnait à l'inaction ne pouvait espérer aucune assistance. S'il avait été économe, s'il avait su mettre en réserve un certain nombre de bons de crédit, il pouvait attendre pendant quelques mois le retour de sa santé. Et encore n'avait-il pas le droit de rester trop longtemps dans l'inaction. Les bons de crédit n'étaient valables que pendant un an à dater de leur délivrance. Passé ce délai, leur valeur était acquise à la caisse de la République.

Les malades, qui avaient épuisé leurs bons ou qui n'avaient rien épargné sur le fruit de leur travail, devaient se résigner à attendre la mort dans leur hutte.

Ces impitoyables mesures avaient été édictées par un comité de vingt-cinq membres nommés par le suffrage universel. C'était en quelque sorte un Corps législatif, chargé d'élaborer les lois qui devaient gouverner la fédération. Ces lois étaient extrêmement rigoureuses. Presque tous les délits étaient punis de mort et l'exécution suivait immédiatement le jugement.

La justice était rendue par deux juges à la nomination du Comité législatif, qui élisait également, tous les trois ans, deux présidents placés à la tête de la République, dont ils dirigeaient les affaires. Ces deux présidents étaient eux-mêmes secondés par trois hauts fonctionnaires chargés, le premier, d'approvisionner les magasins en vivres, outils, vêtements, etc., le second, de répartir le travail entre tous les membres de la communauté et de surveiller l'exploitation des gisements aurifères, le troisième, d'écouler à l'étranger et généralement en Chine, en Corée ou en Sibérie, l'or amoncelé dans les entrepôts de l'association. Ces dernières fonctions étaient fort délicates. On les confiait le plus souvent à un des mandarins déportés qui étaient venus rejoindre les Khoungouses. Grâce à sa connaissance du personnel administratif du Céleste-Empire, celui-ci parvenait facilement à se créer des intelligences parmi les mandarins chargés de la direction des provinces mandchoues et, avec leur complicité achetée à prix d'or, il faisait circuler à travers la Mandchourie des convois de métal précieux, qui étaient embarqués dans les ports au mépris des sévères règlements édictés par le Fils du Ciel contre les trafiquants d'or.

Au retour ces convois apportaient, sous l'œil bienveillant des intègres mandarins chinois, tout ce qui était nécessaire à l'existence des citoyens de la République de la Chetouga. Personne n'ignorait à Pékin le trafic auquel se livraient les fonctionnaires de la Mandchourie et la source des scandaleuses fortunes qui s'édifiaient si rapidement dans cette région. Les hauts mandarins de la Cour ne s'en préoccupaient que pour solliciter leur nomination à un poste de gouverneur d'une des provinces mandchoues afin de pouvoir partager ainsi avec les Khoungouses les profits de leur illicite industrie.

D'aucuns prétendent que les fonctionnaires russes de la Sibérie orientale n'étaient pas non plus insensibles aux lourdes barres d'or dont les gratifiaient les proscrits de la Chetouga, lorsque leurs chariots franchissaient la frontière. Un accord intervenu entre la Cour de Pékin et le gouvernement russe interdisait cependant l'entrée sur le territoire sibérien des convois khoungouses transportant le métal précieux.

Parmi les nombreux groupes que formèrent les proscrits des terrains aurifères de la Mandchourie, la fédération de la Chetouga était assurément la mieux constituée. La perfection, et, en même temps, la simplicité de son organisation lui avaient permis d'acquérir un développement vraiment extrordinaire dans une région dépourvue de toutes ressources. Il est vrai qu'elle n'a jamais compté plus de vingt-cinq à trente mille citoyens.

Une nombreuse population eut nécessité des rouages administratifs plus complexes et n'eut pas permis d'obtenir avec un organisme rudimentaire une prospérité aussi grande que celle dont les chefs de la Chetouga se faisaient gloire.

Outre le génie de leur race, outre leurs instincts sociaux qui, depuis bien des siècles, éloignent les Célestes de la vie individuelle et les poussent vers les associations collectivistes, les proscrits des placers mandchous se trouvaient dans l'absolue nécessité de pratiquer le communisme. Le pays où il leur fallait vivre ne permettait pas d'autre organisation sociale.

Les individus isolés étaient fatalement condamnés à mourir de misère dans cette sinistre région où ils ne pouvaient se procurer ni vivres ni vêtements. L'or, lui-même, qu'ils réussissaient à recueillir ne leur était d'aucun secours, étant donné qu'il n'existait aucune possibilité de l'échanger sur place contre des vivres et contre des vêtements.

De nouveaux fugitifs venant sans cesse accroître le nombre des chercheurs d'or khoungouses, il arriva un jour où tous les gisements aurifères, dont l'exploitation faisait vivre ces proscrits, furent occupés. Les premiers occupants n'étaient nullement disposés à céder la moindre parcelle de leur domaine. Qu'allaient donc devenir les derniers venus, dénués de tout, sous ce climat glacial ? Allaient-ils être réduits à faire la chasse aux tigres et aux ours avec les couteaux et les pioches qui constituaient leurs seules armes ? C'était la mort par la faim et par le froid à brève échéance. A la vérité, la perte n'eut pas été bien grande, car c'était en majeure partie des voleurs et des criminels que le gouvernement chinois avait tirés de leur prison pour les envoyer aux mines, les ouvriers libres refusant de plus en plus de se rendre en Mandchourie.

Comme ils paraissaient décidés à entrer en lutte avec les anciens Khoungouses, ceux-ci consentirent à fournir à ces misérables tout ce qui leur était indispensable pendant trois mois. Mais ils eurent soin de déclarer qu'après ce délai, ils résisteraient même par la force à toute nouvelle demande.

Pour subsister, les nouveaux venus se mirent à piller le pays. Avec leur passé, le brigandage n'était pas fait pour les effrayer. Ils constituèrent des associations de malfaiteurs, qui bientôt terrorisèrent toute la Mandchourie. Ces derniers, par exemple, étaient de véritables Khoungouses. Toutefois, soit par reconnaissance, soit par crainte, ils ne s'attaquèrent jamais aux chercheurs d'or dont l'assistance les avait sauvés de la mort au moment de leur fuite. S'ils rencontraient sur les routes des convois appartenant à ceux-ci, ils les laissaient passer sans prélever la dîme la plus légère sur leur précieux chargement, alors qu'ils pillaient sans remords les chariots qui transportaient les bagages des mandarins, voire même des gouverneurs chinois.

Au début leurs exploits furent presque timides. Encore peu nombreux, mal organisés, manquant souvent de vivres, à peine armés de mauvais sabres, ils n'attaquaient guère que les passants isolés ou sans défense. Le plus souvent ils se contentaient d'explorer les poches des voyageurs ou de leur enlever leurs bagages à l'exemple des membres de la *Siao-lu-Hoei*, c'est-à-dire de l'association des voleurs en détail, qui prospère dans le Céleste-Empire depuis bien des siècles. Ils se rendaient aussi dans les foires et dans les marchés où, au milieu de la foule, ils avaient toute facilité pour exercer leurs talents sur une vaste échelle. Malheur au marchand qui se séparait de sa sacoche, ne fut-ce qu'un instant. Il avait bien des chances de ne pas la revoir. Quant à celui qui la conservait soigneusement attachée à sa ceinture, il lui arrivait fréquemment de ne plus retrouver que la poignée. Un adroit Khoungouse avait habilement subtilisé la sacoche. La seule ressource de la victime était de s'enquérir de la demeure du représentant des brigands dans la ville. Ceux-ci possédaient en effet partout des correspondants, chargés de leurs relations avec le public. Si le volé n'était pas trop maladroit, il réussissait le plus souvent à rentrer en possession de son bien, moyennant une redevance, qui ne dépassait guère le tiers de la somme soustraite. Quant il s'agissait de bagages ou de marchandises que les Khoungouses s'étaient appropriés, il suffisait d'ordinaire de payer un droit équivalent au quart de leur valeur pour les retrouver chez le représentant des brigands.

Jamais les indigènes ne s'adressent à la gendarmerie chinoise pour se faire rendre ce qui leur a été soustrait. Les gendarmes, dont le nom, *Ma Kouai*, signifie cavaliers qui fendent l'air, probablement parce qu'ils sont toujours à pied et que leur lenteur est proverbiale, sont presque toujours les complices des brigands, qui trouvent de précieux auxiliaires dans ces représentants de la force publique. Lorsqu'un Céleste est attaqué par les Khoungouses et qu'il appelle à son secours, les Ma kouai s'empressent d'accourir, mais, au lieu de protéger le malheureux qui les implore, ils se joignent aux brigands pour le dépouiller et partagent ensuite avec leurs complices le butin ainsi conquis.

Aussi les Chinois volés ont-ils presque toujours recours aux représentants des Khoungouses, qui sont en réalité des voleurs fort honnêtes, puisqu'ils se

contentent d'une partie de leurs larcins alors qu'ils pourraient tout garder. Nous serions parfois bien aise de voir leurs confrères d'Europe agir avec autant de délicatesse.

Les Khoungouses assommaient bien de temps en temps quelques voyageurs qui avaient le mauvais goût de vouloir résister à leurs exigences, mais ces accidents étaient rares et les autorités s'en inquiétaient fort peu, car il s'agissait de petites gens dont la vie était sans grande importance.

Peu à peu cependant ces nouvelles fédérations devinrent plus puissantes, grâce à l'arrivée de nouveaux déserteurs, grâce surtout à leur lucrative industrie. Leur organisation était calquée sur celle des chercheurs d'or. Les brigands avaient mis volontairement à leur tête des chefs dont l'autorité était presque sans limites. Leur code pénal ne reconnaissait qu'un seul châtiment, la mort. La peine capitale attendait tous les membres de l'association qui voulaient l'abandonner. La loi n'admettait pas de renégats, parce qu'une fois partis, ils auraient pu donner aux autorités chinoises de précieux renseignements sur les retraites et les forces des Khoungouses. Chose curieuse, ces voleurs punissaient le vol plus sévèrement que tout autre crime. Celui qui dérobait quelque chose à ses camarades ou qui conservait par devers lui le produit d'un de ses vols, ne trouvait jamais grâce devant ses chefs. C'est que le vol était la négation même de l'organisation. Le coupable devait mourir et sa suppression était simplement une indispensable mesure de protection contre l'atteinte portée aux droits de la communauté.

Avec le temps les Khoungouses devinrent d'une hardiesse extrême. Ils arrêtèrent les caravanes, établirent sur toutes les routes de la Mandchourie des postes qui enlevaient même les convois du gouvernement, pillèrent les maisons isolées et les villages, imposèrent enfin des contributions aux petites villes. Ils régnaient sur toute la Mandchourie par la terreur qu'ils inspiraient aux habitants.

Les bateaux eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de leurs entreprises. Ils ont attaqué maintes fois les gros bâtiments qui naviguent sur la Soungari. Les barques étaient journellement arrêtées au confluent des rivières qui se jettent dans l'Amour. Les Khoungouses allaient en personne vendre le chargement à la ville voisine pendant que le propriétaire de l'embarcation était retenu prisonnier. L'opération faite, les brigands lui rendaient sa barque et lui remettaient le produit de la vente non sans avoir au préalable prélevé sur la somme une dime de 35 à 40 pour 100 afin de s'indemniser de leurs peines.

Il n'était pas rare de voir un Khoungouse se rendre chez un riche négociant chinois, lui enjoindre de le suivre et déclarer à sa famille atterrée qu'elle reverrait seulement son chef le jour où elle aurait versé à l'association une rançon dont le chiffre était proportionné à la fortune du négociant. Ce dernier suivait son ravisseur sans essayer de lui échapper, car il n'ignorait pas que toute tentative de résistance attirerait sur sa tête et sur les siens les pires

malheurs. Sa famille aurait pu aller trouver le gouverneur chinois, lui demander d'envoyer des troupes à la poursuite des Khoungouses. Elle s'en gardait bien, car une pareille démarche eut infailliblement causé la mort du prisonnier. Elle se contentait de réunir le plus rapidement possible la somme qu'exigeaient les brigands et le parent, chargé de leur remettre la rançon du captif, apportait en outre un cadeau destiné à la caisse de la fédération. Cette libéralité devait concilier à la famille, ainsi rançonnée, les sympathies des Khoungouses et la mettre pour l'avenir à l'abri de leurs entreprises.

Ces brigands pouvaient se montrer en plein jour même dans les rues de Moukden. Toute la population les connaissait, mais personne n'osait les dénoncer, tellement la terreur qu'ils inspiraient était forte. Il n'est pas bien sûr d'ailleurs que le gouverneur céleste eut osé les faire arrêter, car il avait peur lui-même des Khoungouses. Il leur versait un veritable tribut pour pouvoir circuler dans sa province sans être inquiété par eux.

Les mandarins chinois payaient ainsi aux brigands une sorte d'abonnement qui les mettait à l'abri de toute mésaventure pendant leurs tournée administratives.

La scandaleuse audace des Khoungouses finit par lasser la patience des autorités célestes. Ils enlevèrent des gouverneurs chinois qui avaient refusé de traiter avec eux et prétendirent les retenir jusqu'à ce que le gouvernement du Céleste-Empire eut payé leur rançon. La Cour de Pékin refusa d'obéir à une pareille injonction et un dernier coup d'audace la décida à faire un grand effort pour débarrasser la Mandchourie des bandes qui la terrorisaient. Une bande de brigands pilla un convoi qui portait à Moukden le portrait du Fils du Ciel enrichi de diamants. Cette fois une véritable armée fut envoyée contre les Khoungouses. Mais le plus grand nombre parvint à s'échapper en se divisant en petits groupes qui se réfugièrent dans les massifs inaccessibles du Tchan-ho-Chan. Par contre les fédérations paisibles, comme la petite République de la Chetouga, furent dispersées. Elles durent abandonner les territoires qu'elles occupaient depuis si longtemps, et, trop faibles pour les défendre contre les réguliers chinois, elles disparurent, victimes des exploits des Khoungouses. Les survivants s'enfuirent dans les montagnes où ils eurent l'unique ressource de se joindre aux brigands.

Pour empêcher leur retour sur les placers, le gouvernement chinois accepta les propositions d'une Société qui lui offrait d'exploiter les gisements aurifères en lui payant une forte redevance. L'or est tellement abondant dans cette région que les actionnaires de cette Société ont réalisé, dès le début, des bénéfices considérables. Les chercheurs d'or qui, pendant de longues années, avaient extrait d'énormes quantités d'or des terrains aurifères n'étaient même pas parvenus à les appauvrir.

L'armée chinoise, en se retirant, avait laissé dans les principaux centres des troupes entretenues aux frais de la nouvelle Société, et dont la présence ne

permettait pas aux Khoungouses de renouveler leurs exploits avec la même sécurité. Beaucoup abandonnèrent cette région devenue inhospitalière pour eux et allèrent s'établir dans d'autres parties de la Mandchourie, où ils recommencèrent leurs déprédations sans être trop inquiétés. Ceux qui restèrent dans les montagnes du Nord vécurent assez misérablement du pillage des barques qu'ils parvenaient à surprendre sur l'Amour et sur ses affluents. C'est là que les Russes allaient les retrouver, et l'incursion que les Khoungouses opérèrent en 1900 sur la rive gauche de l'Amour, fut le prétexte qui permit aux troupes moscovites, campées en Sibérie, d'occuper la Mandchourie. D'après M. Alexandre Ular, un des explorateurs qui connaissent le mieux cette contrée, le pillage par les brigands de quelques huttes de paysans sur le territoire russe, pillage, qui a été pompeusement qualifié d'attaque chinoise contre la Russie, fut plutôt encouragé par les autorités moscovites, qui attendaient impatiemment une occasion favorable pour s'installer sur les points les plus importants de la Mandchourie.

L'incursion des Khoungouses en territoire sibérien se produisit le 1er Juillet 1900 près de Blagovechtchensk.

A cette nouvelle une dépêche officielle, envoyée de St-Pétersbourg au gouverneur général Grodekoff et au général commandant à Blagovechtchensk, Gribski, donna l'ordre « de rejeter les Chinois de l'autre côté de l'Amour ».

Mais les brigands avaient repassé le fleuve aussitôt après leur coup de main et il ne restait plus sur la rive gauche de l'Amour que des Chinois innocents des exploits des Khoungouses. Malgré cela, le général Gribski exécute au pied de la lettre les ordres de St-Pétersbourg. Il fait incendier par ses Cosaques tous les villages chinois établis sur le territoire russe et massacrer les habitants. Le carnage fut tel qu'on défendit de boire les eaux de l'Amour, tant le fleuve charriait de cadavres.

Voici en quels termes M. Weulersse, un voyageur français, qui descendait à ce moment, décrit son arrivée à Blagovechtchensk sur le bateau à vapeur l'*Amgoun* :

« ..... Nous longeons une petite cité, dont les berges de sable s'éboulent de toutes parts : de grands arbres ont été jetés dans le fleuve et leurs branchages caressent notre tambour babord. Dans l'inextricable fouillis flottant, de grosses masses, blanchâtres comme de vieux bois passés, se sont accrochées.

Ce sont des cadavres : des cadavres de Chinois, reconnaissables aux loques de toile bleue, collées sur la peau livide, marbrée de rouge et de noir. L'un est sur le ventre, les pieds et les mains ramenés sur le dos, comme à la crapaudine. Un autre a le ventre grand ouvert, comme un gibier à moitié mangé. Un troisième a été pris à la ceinture par une branche toute droite, qui lentement pénètre dans les chairs putréfiées et semble le scier en deux. Un autre a les jambes cassées, l'extrémité des tibias dépouillée de chair et ses mains battent au caprice des remous. Dans les grands arbres de l'île les corbeaux

croassent..... Le soleil descend magnifique dans le ciel rasséréné, éclairant parfois sur la grève, moirée des reflets de notre sillage, quelque cadavre sanguinolent pris dans les branches d'un arbre mort. Le plus souvent on ne distingue qu'un crâne blanc scalpé : la natte s'est accrochée à quelque épave et, dès que les chairs se sont décomposées, la peau du crâne a été arrachée avec. Et les cadavres se suivent, à la dizaine au kilomètre. Plus près de Blagovechtchensk, les berges redevenues sablonneuses sont aussi moins hautes, les cadavres échoués se comptent maintenant par centaines ; quarante sur moins d'une verste, plus de dix à un tournant ».

Blagovechtchensk comptait plusieurs milliers de Chinois, commerçants ou industriels, que le coup de main des Khoungouses remplit d'inquiétude. Mais leur crainte se changea en terreur lorsque les réguliers célestes, en garnison à Sakhaline, la ville chinoise située de l'autre côté du fleuve, tirèrent des coups de canon sur la cité russe à l'instigation des brigands. Ces derniers les avaient convaincus qu'une armée chinoise, qui traversait la Mandchourie, allait balayer, en trois ou quatre jours, tous les postes russes de l'Amour.

Quatre mille Célestes de Blagovechtchensk se hâtèrent de prendre la fuite. Ceux qui restèrent avaient évidemment la conscience tranquille et ne s'imaginaient pas qu'ils pourraient être inquiétés à cause des exploits des Khoungouses.

Mais le général Gribski, qui fut d'ailleurs destitué dès que la nouvelle de ces tristes événements parvint à St-Pétersbourg, donna l'ordre à ses Cosaques de débarrasser la ville de tous les Célestes sans distinction aucune d'antécédents, de situation ni de fortune.

Les soldats fouillèrent toute la ville, ramassèrent plus de quatre mille Chinois, hommes, femmes et enfants, entassèrent les plus riches sur des chariots moyennant finances et conduisirent toute cette multitude, à moitié morte d'effroi, un peu en amont de Blagovechtchensk, à un endroit où il y avait habituellement une station de bateaux. Mais les bateliers s'étaient enfuis, emmenant naturellement leurs embarcations. Comment faire passer tous ces malheureux sur la rive chinoise? Les Cosaques ne s'embarrassent pas pour si peu. Ils poussent les Chinois à l'eau sans se préoccuper de savoir s'ils peuvent nager. Les plus habiles essayent de franchir le fleuve pendant que les autres perdent bientôt pied et sont emportés par le courant. Ceux qui n'ont pas voulu se jeter à l'eau malgré les menaces des Cosaques ne sont pas plus heureux, car quelques coups de fusil, tirés de la rive droite, atteignent les soldats de Gribski et ces derniers, ivres de fureur, massacrent tout ce qui reste de Chinois sur le bord du fleuve.

Quelques jours après, l'armée sibérienne franchissait l'Amour, et attaquait Sakhaline que les réguliers célestes défendirent vaillamment.

Chaque maison, rapporte M. Weulersse, est un petit arsenal ; quand les Russes approchent, les occupants se font sauter et plusieurs des assaillants

avec eux. Onze soldats chinois sans armes sont surpris par un parti de Cosaques : ils s'attachent ensemble pour mourir et meurent sans une prière, sans une plainte. Les blessés se relèvent derrière les soldats russes pour tirer encore.

Cependant les Célestes, définitivement vaincus, se résignent à prendre la fuite. Alors les Russes incendient la vieille cité chinoise et « ce fut, paraît-il, le soir du 3 Août, un spectacle féerique que cet incendie de cinq kilomètres de longueur se reflétant dans un fleuve large de plus d'un kilomètre ! »

L'armée russe envahit ensuite toute la Mandchourie et au mois d'octobre 1900, il n'y avait pas une ville importante qui ne possédât une garnison moscovite.

En 1902, les travaux d'établissement des voies ferrées étaient assez avancés pour qu'elles pussent être livrées à la circulation. Un incident toutefois était venu retarder leur achèvement. Les Khoungouses du Nord, qui avaient dû fuir devant l'armée russe et abandonner leur quartier général, avaient détruit une partie de la ligne transmandchourienne ainsi que plusieurs dépôts de matériel. Cette catastrophe, qui consterna les généraux moscovites, fut loin de produire la même impression sur tout le monde. « Son premier effet, dit M. Alexandre Ular, fut l'organisation de nombreux *Te Deum* où s'exhalait la profonde joie des ingénieurs, qui avaient engagé les Khougouses à leur action destructive pour voir ainsi paralysé les efforts de la commission d'enquête, nommée dès le mois de mai, pour constater et évaluer les fraudes énormes qui étaient la principale source de richesse des constructeurs de la ligne ».

M. Alexandre Ular n'a pas été le seul témoin de ces faits.

M. Weulersse a également raconté dans le *Tour du Monde* la conversation instructive à tous égards qu'il eut à Khabarovsk avec un conducteur russe des travaux du Transmandchourien.

« Oh, la bonne affaire, le chemin de fer ! disait ce dernier. Un chef de section, là-bas, gagne deux cent, trois cent mille francs. — Oh ! de traitement : autrement il prend ce qu'il veut. Quelle chance ! Les Chinois ont tout détruit, il ne reste plus rien ! Rien, répétait-il, avec une joie naïve. — Il faudra tout recommencer ! Les millions qui avaient passé là, on ne les retrouvera plus jamais, plus trace : plus de comptes, tout est perdu ! »

Et il ajoutait pour conclure : « Ils paieront, les Chinois ; ils paieront en argent, ou bien en terre : 18 millions d'habitants et un sol magnifique ! »

Pendant que les Cosaques poursuivaient les brigands, qui s'étaient retirés vers le Sud après leur coup de main sur le chemin de fer, et qu'ils réussissaient à tailler en pièces quelques bandes khoungouses, dont la défaite fournit à l'Europe de nombreuses dépêches de victoires, le général Grodekoff faisait réparer la ligne avec une hâte fébrile. Lui aussi avait failli être rappelé par le

tsar après les massacres de l'Amour et il tenait à rentrer en grâce auprès de son souverain.

Voici un exemple typique de la rapidité avec laquelle les travaux étaient poussés. Un pont de bois, jeté sur une rivière, s'affaissa un jour au moment du passage d'un train. Presque tous les wagons disparurent sous l'eau. Aussitôt les ingénieurs de la ligne accoururent, mais, au lieu de perdre un temps précieux à repêcher dans le fleuve les matériaux du pont effondré, ils reconstruisirent immédiatement un nouveau pont par dessus les débris du premier et, quelques jours après, les trains circulaient sur la ligne comme par le passé.

Ces installations provisoires sont destinées à disparaître rapidement. Quand on voyage aujourd'hui en Mandchourie, on s'aperçoit subitement que la vitesse du train a diminué. C'est qu'il descend en zig-zag vers le lit de la rivière pour le franchir sur un pont de bois dont le tablier se trouve presque au niveau de l'eau. Si on lève les yeux, on aperçoit au-dessus de sa tête un pont en fer que les ingénieurs s'apprêtent à lancer.

Bientôt on aura achevé de creuser au-dessous des monts Khingans un long tunnel, où passeront les trains qui suivent actuellement une voie ferrée à rampes très dures, malgré ses nombreux lacets. Deux locomotives poussent et tirent les convois, occupant alternativement la tête et la queue suivant les changements de direction. Lorsque la neige tombe abondamment, ce qui n'est pas rare dans ces hautes régions, des armées de coolies sont employées au déblaiement de la ligne. Malgré cela les trains ne circulent qu'avec une difficulté extrême.

Lorsque tous ces travaux seront terminés, le voyage de Paris à Vladivostock ou à Port-Arthur ne paraîtra pas plus extraordinaire que le voyage en chemin de fer de New-York à San Francisco à travers l'Amérique du Nord.

Une fois en possession de la Mandchourie, les Russes ont fait preuve d'une activité extraordinaire pour s'y fortifier et s'y maintenir. Partout on a vu surgir des villages et des villes moscovites. Les trains ont déversé des flots d'émigrants qui se sont installés dans les plus fertiles vallées des provinces de Girin et de Moukden.

Tout le long des grandes voies de communication on avait construit d'immenses caravansérails pour les besoins du commerce sans cesse grandissant.

Les millions de roubles versés dans le pays ont valu à ses habitants une prospérité matérielle qu'ils n'avaient jamais connue auparavant. Il est vrai que les ravages de la guerre actuelle ont plongé cette malheureuse population dans une atroce misère, encore plus terrible après l'ère de prospérité dont elle venait de jouir.

Mais le conflit russo-japonais a pu éloigner momentanément les commerçants chinois, suspendre les affaires, provoquer une recrudescence de brigandage : le mouvement commercial, un instant interrompu, n'en reprendra pas moins son essor après la cessation des hostilités et, dans quelques années,

la Mandchourie riche et florissante ne se souviendra même plus que cette malheureuse guerre a marqué un temps d'arrêt dans sa marche en avant.

Malgré l'active surveillance exercée par les troupes russes, les Khoungouses se montrent plus entreprenants que jamais depuis l'ouverture des hostilités. Bien pourvus d'armes et de munitions par les Japonais qui ont compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ces hommes sans scrupules mais courageux et résolus, ils harcèlent sans cesse les Russes. Ils ont même à leur tête des officiers nippons qui les ont disciplinés.

Les journaux moscovites affirmaient récemment que sept à huit mille Khoungouses, réunis sous le commandement d'un chef connu, s'avançaient à travers la Mandchourie, pillant et brûlant tout sur leur passage. Cette nouvelle était tout à fait exagérée aux yeux de ceux qui connaissent les habitudes de ces brigands. Leurs bandes se composent d'ordinaire de deux ou trois cents hommes. Jamais elles ne dépassent mille hommes et encore n'atteignent-elles ce chiffre que s'il s'agit de tenter un coup de main sur une ville d'une certaine importance.

Pour que le fait fût vrai, il faudrait que des Chinois de la partie méridionale de l'Empire, où règne actuellement une famine terrible, se fussent rendus en Mandchourie avec l'espoir de piller cette région à la faveur de la guerre. Ces nouveaux venus auraient grossi les bandes khoungouses.

Il est plus vraisemblable qu'aux brigands sont venus se joindre des réguliers chinois dont le départ est tenu caché par la Cour de Pékin. Il ne déplairait certes pas au gouvernement chinois de causer des embarras aux troupes russes s'il pouvait le faire sans encourir de responsabilité.

Dans le cas présent, les brigands endosseraient tous les méfaits des soldats du Céleste-Empire.

Chaque fois d'ailleurs que les troupes chinoises ont tendu des embûches aux soldats russes en Mandchourie et que le gouvernement moscovite a adressé des plaintes au Fils du Ciel, le Tsong-li-Yamen a invariablement répondu : « Ce ne sont pas nos soldats, ce sont les Khoungouses ».

A l'heure actuelle les avant-postes russes sont sans cesse harcelés par des bandes de brigands bien armés, dont l'audace est extrême. Il n'est pas rare de trouver le matin des sentinelles poignardées par eux.

Leur parfaite connaissance du pays rend les Khoungouses très dangereux. Ils se glissent silencieusement la nuit entre les troupes chargées de les poursuivre et celles-ci ne s'aperçoivent que le lendemain de leur fuite.

La nécessité où se trouvent les Russes de ne pas perdre de vue les mouvements des Khoungouses leur fait amèrement regretter aujourd'hui de n'avoir pas débarrassé le pays de ces bandits avant le commencement de la guerre. Mais, ils n'étaient pas alors très pressés de détruire ces bandes, dont la présence assurait à la Mandchourie une réputation d'insécurité que la politique moscovite mettait fréquemment à profit. Grâce aux Khoungouses les troupes

du tzar avaient toutes facilités pour réoccuper les villes qu'elles avaient dû évacuer, conformément aux termes du traité du 8 avril 1902 avec le gouvernement de Pékin.

Une fois les hostilités commencées, il n'eut peut-être pas été impossible aux généraux moscovites de trouver des alliés dans les Khoungouses. Ces bandes se seraient vraisemblablement rangées du côté des Russes si elles y avaient trouvé quelque avantage.

Plus perspicaces, les Japonais ont compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ces aventuriers et ils en ont fait de précieux auxiliaires de leurs troupes. Le gouvernement nippon peut compter aujourd'hui sur le dévouement le plus absolu de la part des Khoungouses, car le triomphe de la Russie serait le signal de l'anéantissement de ces derniers. Ils ne peuvent plus espérer trouver grâce devant les autorités moscovites après tout le mal qu'ils ont fait aux troupes russes. Désormais, autant de Khoungouses pris, autant de Khoungouses pendus.

Il est bien malaisé de se prononcer sur l'issue de ce formidable conflit. Si nulle intervention ne se produit, il semble qu'aucun des deux adversaires ne sera définitivement vaincu. Le Japon ne peut atteindre la Russie au cœur de sa puissance et la Russie est dans l'impossibilité d'envahir les îles japonaises.

Lorsque cette guerre a éclaté, les circonstances n'étaient pas très favorables pour le Japon.

Malgré leur activité et leur amour du travail, les Nippons sont pauvres ; ils n'ont pu trouver d'argent qu'à des taux absolument usuraires, et, si la guerre se prolonge, ils verront s'épuiser rapidement leurs ressources. Il leur faudra alors s'emparer des fonds des caisses d'épargne et même de l'encaisse métallique de la banque du Japon.

Le peuple nippon est patriote, il donnera tout ce qu'il a, mais finalement le gouvernement du Mikado sera acculé à la banqueroute s'il ne remporte pas des victoires assez décisives pour mettre fin à cette guerre.

Sans doute la Russie ne se trouve pas dans une situation financière très brillante, mais elle trouve facilement des prêteurs, en France notamment. C'est nous qui payons les frais de la guerre, sans grand profit pour notre pays, bien au contraire, puisque, plus cette guerre se prolonge, plus notre allié s'affaiblit.

L'Allemagne a également offert son argent à la Russie. Il y a eu chez nous de vives récriminations à ce sujet, récriminations bien aveugles, parce que nous devrions plutôt nous féliciter de voir la Russie ne pas placer uniquement ses emprunts sur la place de Paris,

La Grande-Bretagne, elle, se réjouit de ce qui se passe. Elle est heureuse de

voir les belligérants user leurs forces dans ce terrible duel auquel elle n'est pas restée étrangère. Les Nippons en effet sont ses rivaux commerciaux, ils produisent beaucoup à bas prix, et leur clientèle commerciale s'étendait tous les jours. Cette guerre permet à la Grande-Bretagne de substituer ses produits à ceux du Japon, occupé ailleurs, et elle espère bien conserver après la guerre le marché dont elle s'empare aisément dans les circonstances présentes.

Mais l'Angleterre fait preuve de bien peu de perspicacité, car si elle comprenait ses véritables intérêts, elle devrait souhaiter la victoire de la Russie, qui est à l'heure actuelle le champion de la race blanche contre la race jaune.

Le Japon ne cache pas ses rêves de relèvement de la race jaune. Il veut rendre l'Asie aux Asiatiques et le prestige d'une victoire décisive remportée sur une puissante nation, comme la Russie, le rendrait omnipotent en Extrême-Orient. Il s'empresserait aussitôt de réveiller les Célestes de leur torpeur séculaire, de les galvaniser et il y parviendrait certainement, car la Chine ne dédaigne plus le métier des armes comme autrefois.

Par des humiliations sans nombre et par des défaites répétées, nous avons démontré à cet immense empire qu'il fallait être en état de faire la guerre et qu'il devait s'armer pour résister à ses envahisseurs. Or, ces millions d'hommes, commandés par des officiers japonais, les héros d'aujourd'hui, auraient vite fait de jeter à la mer les troupes européennes, aussi bien françaises qu'anglaises.

Toutes les puissances européennes devraient se coaliser contre l'Empire du Soleil-Levant, le contraindre à rentrer pour longtemps dans ses îles, l'affaiblir assez pour que le péril jaune ne soit plus une menace pendant de longues années. Malheureusement elles ne peuvent pas se défendre contre le terrible danger qui les guette. L'Angleterre ne permettrait pas une coalition de ce genre.

Mais cette trahison vis-à-vis de la race blanche ne lui portera pas bonheur, car la Grande-Bretagne ne restera pas longtemps en Extrême-Orient lorsque les autres puissances européennes en auront été chassées. Outre la lourde responsabilité qu'elle portera devant l'histoire, elle se verra dépouillée de l'Inde, le plus beau fleuron de sa couronne coloniale. C'est là un danger que l'on ne saurait trop signaler à la Grande-Bretagne et dont la perspective réussira peut-être à lui faire modifier son attitude. Il faut du moins l'espérer pour l'avenir de la race blanche dans le monde.

Francis MURY.

LE
CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DU PUY

21 au 28 Juin 1904 (1)

Par L. QUARRÉ-REYBOURBON,

Officier de l'Instruction publique,
Vice-Président de la Société de Géographie de Lille,
Président de la Société des Sciences de la même ville.
Membre de la Société française d'Archéologie,
Correspondant du Comité des Beaux-Arts des départements, etc., etc.

En mars 1904, nous recevions l'avis que la soixante et onzième session du Congrès archéologique de France se tiendrait au Puy (Haute-Loire) du 21 au 28 juin.

Le Puy, c'est bien loin, il faut deux jours pour s'y rendre de Lille.

Une bonne dame du pays de Lille, presque octogénaire, disait à ses enfants et petits-enfants, au renouvellement de chaque année : « Mes enfants, c'est la dernière fois que vous venez. » A l'âge de quatre-vingts ans la bonne dame oublia son discours annuel et vécut jusqu'à 101 ans.

Suivant son exemple, j'oublie que j'avais dit, l'année dernière : « C'est mon dernier Congrès. » J'oublie, peut-être imprudemment, mes 80 ans, et je me mets en route le samedi 18 juin.

Je partis le dimanche 19 juin de Paris, le matin, par la gare de P. L. M., espérant aller coucher au Puy. Mais en arrivant à Saint-Georges d'Aurac, j'appris que le train allant au Puy ne reprendrait son service que le 1er juillet.

Force fut de coucher dans une petite auberge, convenable pour le pays. Le lendemain avant midi j'arrivais au Puy, au Grand-hôtel Garnier.

Après déjeûner, je fis une promenade en voiture dans la ville et dans les

(1) Extraits d'un ouvrage plus volumineux destiné plus spécialement aux adeptes de l'archéologie.

environs ; je pus me rendre compte de la beauté, du pittoresque du pays, excessivement riche en points de vue admirables, en curiosités géologiques, en monuments curieux, mais par contre sillonné de routes fatigantes et escarpées. Que voulez-vous ? Toute médaille a son revers.

Le pays a conservé des habitudes primitives, selon une brochure de propagande publiée par le syndicat d'initiative du Velay au Puy ; cette brochure porte le titre peu modeste, mais vrai après tout :

Le Velay est le plus pittoresque Pays du monde.

Le Velay est l'un des pays qui a inspiré aux auteurs les descriptions les plus variées. On me permettra de rappeler celle de George Sand : « Rien, mon ami, ne peut te donner l'idée de la beauté pittoresque de ce bassin du Puy ; et je ne connais pas de site dont le caractère soit plus difficile à décrire. Ce n'est pas la Suisse, c'est moins terrible, ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau ; *c'est la France centrale avec ses Vésuves éteints et revêtus d'une splendide végétation*, ce n'est pourtant ni l'Auvergne, ni le Limousin que tu connais. Ici, tout est *cime* et *ravin*, et la culture ne peut s'emparer que de profondeurs resserrées et de versants rapides. Elle s'en empare, elle se glisse partout, jetant ses frais tapis de verdures, de céréales et de légumineuses avides des cendres fertilisées des volcans, jusque dans les interstices des coulées de lave qui se répandent dans tous les sens. *A chaque détour anguleux de ces coulées on entre dans un désordre nouveau qui semble aussi infranchissable que celui que l'on quitte ; mais quand des bords élevés de cette enceinte tourmentée on peut l'embrasser d'un coup d'œil, on y retrouve les vastes proportions et les suaves harmonies, qui font qu'un tableau est aimable, et que l'imagination n'y peut rien ajouter.* » (1)

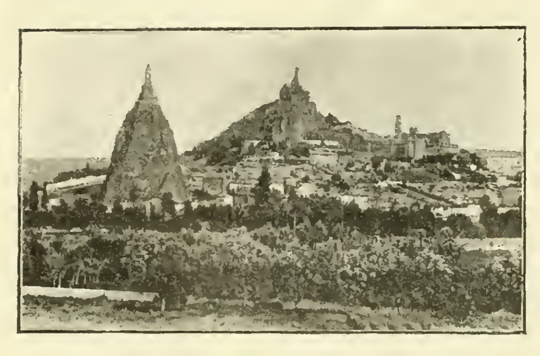
Dans le Dictionnaire de P. Joanne, nous lisons cette autre description : « Si le voyageur venant du Nord, franchit la vallée de l'Allier pour aller visiter la chaîne volcanique du Velay, il devra traverser des abîmes de 300 mètres de profondeur, magnifiques accidents géographiques à peine connus des touristes et qui suffiraient à faire à eux seuls la réputation de cette région.

La chaîne du Velay, avec des montagnes de scories rougeâtres, ses forêts de pins, ses grandes plaines basaltiques, le bassin du Puy, cette perle du Massif central, le massif monolithique de Meygal, d'un cahot si original et d'une coloration si douce, le Mazenc, cet observatoire gigantesque d'où il aura la plus belle vue qu'on puisse imaginer de la chaîne alpine, toutes ces contrées lui révèleront des aspects ignorés, des paysages inédits ».

---

(1) George Sand. — *Le marquis de Villemer.*

Située au centre d'une région très fréquentée par les touristes pendant la saison d'été, la ville du Puy, mal desservie jusqu'ici par les voies ferrées, n'est pas aussi visitée qu'elle le mérite tant par ses antiques et vénérables monuments religieux que par la beauté pittoresque des sites qui l'entourent. De nouvelles voies ferrées s'exécutent ou se préparent ; la rapidité des trains va s'améliorer et bientôt les touristes auront toutes facilités pour parcourir cette contrée si accidentée, encore inconnue à nombre de voyageurs.



VUE GÉNÉRALE DU PUY

Le Puy. — La ville du Puy est construite sur les flancs Sud et Ouest du Mont-Anis. Malgré la destruction presque complète de son mur d'enceinte et ses faubourgs modernes, peu de villes ont conservé à un degré pareil leur ancien caractère.

Fortifications. — Les évêques du Puy étaient comtes du Velay. Ils fortifièrent leur ville par une double enceinte, l'une entourant la ville, l'autre protégeant la citadelle et le palais épiscopal.

L'enceinte extérieure a, en grande partie, disparu, mais le chroniqueur Médicis, qui vivait au XVIe siècle, en a laissé une description exacte. Les murailles se développaient au delà d'un large fossé sur une longueur de 2550 pas. En partant du rocher Corneille, partie la plus élevée de la ville et en allant du côté de l'Ouest, on rencontrait 18 portes.

Les rues, qui ont généralement conservé les noms des portes où elles aboutissaient, permettent de trouver facilement l'emplacement de ces portes, dont les principales étaient : *La porte des Farges* au Nord ; *La porte Pannessac* à l'Ouest ; *La porte Saint-Gilles* au Midi ; et *la porte d'Avignon* à l'Est.

La première était sur le côté gauche d'une grosse tour avancée en barbacane où il fallait pénétrer et qui présentait deux obstacles à franchir avant d'entrer dans la ville. La deuxième, la seule dont il subsiste une partie assez importante, était flanquée de deux tours couronnées de machicoulis et de créneaux, elle était surmontée d'un vaste donjon carré et défendue par un pont-levis et une herse en fer. La troisième était pratiquée sous une grosse tour. La quatrième était disposée entre deux massifs servant de corps de garde.

L'enceinte supérieure renfermait, outre la cathédrale, l'évêché et le cloître, les églises Saint-Georges, Saint-Voty et Sainte-Agrève, le baptistère Saint-Jean et différents logis des familles nobles de la région.

La porte Saint-Georges qui paraît remonter à l'époque romane subsiste encore.

Le matin de la journée du 21 juin, un bon nombre de congressistes sont arrivés. L'hôtel Garnier à lui seul en loge plus de quarante. On se reconnaît, on se rappelle les congrès précédents, surtout celui de Poitiers qui a été si intéressant, on se congratule et on fait de délicieux projets d'excursions.

On déjeûne gaiement, on prend le café en passant au Café de Paris, grande place, et l'on se rend vers deux heures et quart à la Salle des Conférences, rue du Collège, pour la séance d'ouverture. Tout s'y passe avec le decorum habituel. Elle est très brillante et charme spectateurs et auditeurs.

Quand elle prend fin, les Congressistes, conduits par leur savant Président, M. Lefèvre-Pontalis, se dirigent vers l'*Eglise des Carmes*, dont l'aspect extérieur n'accuse guère l'antiquité, à cause des récentes réparations, mais qui remonte cependant au XIIIe siècle.

Elle se compose d'une large nef divisée en cinq travées et d'une abside à cinq pans ; les bas côtés ont été ajoutés postérieurement.

L'abside est la partie la plus intéressante de l'édifice : elle présente cinq pans éclairés, celui du fond par une grande fenêtre divisée en trois parties avec remplage tréflé et, les deux de côté, par des fenêtres plus petites divisées par un meneau central.

Dans le bas-côté Nord, on voit des arcades prises dans le mur ; ce sont peut-être les restes du cloître. La façade et les clochers ont été refaits au XIXe siècle.

L'église a possédé autrefois la fameuse toile de *La Vierge au manteau déployé*, actuellement à l'exposition des primitifs français et attribuée non sans raison à Jean Perreat.

On y trouvait également cinq tentures acquises en 1869 par M. Vinay, maire, et données au Musée.

On y voit encore une belle chaire du sculpteur Donat-Jean-Paul-Camille Crouzot et un buffet d'orgues moderne (inauguré le 27 février 1851).

Les congressistes visitent avec intérêt l'*église Saint-Barthélemy*. De la chapelle de l'ancienne commanderie Saint-Barthélemy, il ne reste que peu de choses. Les bâtiments des Templiers ont été transformés en brasserie, puis en maison de rapport, et l'église a subi des injures qui l'ont bien défigurée.

Le Musée du Puy attirait les archéologues par sa magnifique installation et ses riches collections.

Le Musée du Puy occupe une vaste construction neuve élevée dans le beau jardin du fer à cheval et due à la générosité du sculpteur Crozatier.

Ce musée a eu la chance de posséder depuis le premier quart du XIXe siècle des conservateurs qui ont su comprendre l'intérêt que présente l'art du moyen âge.



MUSÉE DU PUY

Les collections archéologiques sont réparties dans les pièces du rez-de-chaussée. Dans la salle du fond, en face de l'entrée, se trouvent des inscriptions et des fragments de sculpture ou d'architecture de l'époque romaine, généralement trouvés dans la région, notamment au Puy, à Margeaix, à Espaly ; un grand sarcophage monolithe qui servit après coup à la sépulture d'évêques, etc.

La salle préhistorique est riche en objets de toute sorte des âges de pierre et de bronze. Les pièces les plus connues de cette époque sont les ossements humains découverts à Denise.

Les monuments du Moyen-Age sont disposés dans l'aile occidentale. Les sculptures sur pierre ont été réparties par travées.

La salle du mobilier renferme une série d'objets de valeur. il convient de citer plusieurs beaux meubles, des tapisseries, des châsses émaillées, les têtes de lions en bronze qui ornaient les portes de la cathédrale, des grilles en fer forgé, un oliphant, un groupe très remarquable représentant des femmes sculptées en marbre, une statuette de moine et un masque aussi en marbre, une importante série de gaufriers et de rondelles en cuivre des XVIIe et XVIIIe siècles, dont on ornait la tête des mulets. Le musée possède également une belle collection de numismatique.

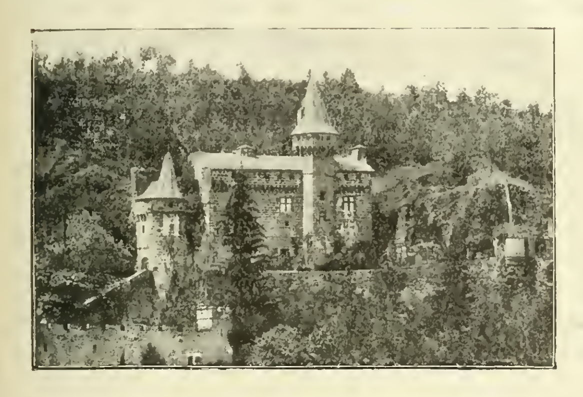
Le Musée des Beaux-Arts est installé au premier étage : il renferme une certaine quantité de bonnes toiles. Les archéologues remarqueront les relevés d'un grand nombre de peintures murales du département de la Haute-Loire exécutés par M. Giron.

Une belle collection de dentelles occupe une salle de cet étage.

Le mardi 22 Juin, par une fort belle matinée, les congressistes se sont acheminés vers *La Roche-Lambert*.

Le château se compose aujourd'hui de deux étages éclairés par trois fenêtres chacun, sans y comprendre les combles où le jour pénètre par des meurtrières ouvertes au-dessus d'un rang de mâchicoulis qui règne tout autour de

la façade. La tour centrale, également pourvue de mâchicoulis, est recouverte d'une toiture élevée.



CHATEAU DE LA ROCHE-LAMBERT

Près de La Roche-Lambert, se trouve une série de grottes autrefois habitées, qui n'ont jamais été l'objet de fouilles dirigées d'une façon scientifique.

Les dames du château firent gracieusement les honneurs de leur domaine, de leur collection de curiosités et de leur bibliothèque.

De la Roche-Lambert à Saint-Paulien, il y a environ une demi-heure de trajet, nous y arrivâmes à 11 heures 1/2 rencontrant sur notre route une noce en costume du pays qui ne manquait pas de pittoresque et d'intérêt, surtout les figures heureuses des jeunes époux.



ÉGLISE DE SAIT-PAULIEN

Saint-Paulien fut la capitale de Velay jusque vers le VIIe siècle de notre ère.

Son antiquité est attestée par les nombreux débris de l'époque romaine qu'on y découvre chaque jour et surtout par deux monuments d'un réel intérêt.

L'un est une inscription dédiée à l'impératrice Etruscille par la cité libre des Vellaves ; l'autre le curieux édicule qui se trouve sur la place de l'église et qui est connu dans le pays sous le nom de pierre à tuer les bœufs. Ce monument, dans son état primitif, se composait d'un bloc de grès creusé d'arcades sur chaque face : c'était peut-être un autel. Les deux autres pierres analogues qui le surmontent ont été placées en 1858 pour servir de socle à une croix.

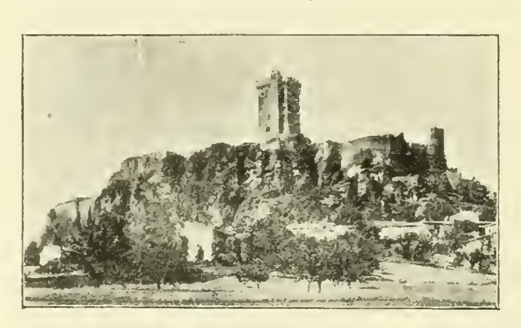
L'église paroissiale de Saint-Paulien est tellement défigurée à l'intérieur par des réparations mal conçues que l'on a peine à se rendre compte de ses dispositions primitives. Elle se compose aujourd'hui d'une large nef. Des arcades massives ont été plaquées après coup contre les murs : elles sont appliquées maladroitement contre les fenêtres qu'elles obstruent en partie. On peut en dire autant des neuf arcades construites contre le mur de l'abside.

Ces restaurations ont été faites entre 1627 et 1672.

Dans les flancs de l'abside s'ouvre une série de chapelles rayonnantes : quatre sont primitives et les autres ont été ajoutées à une époque postérieure.

L'extérieur, quoique retouché, est cependant plus intéressant : c'est certainement l'édifice du Velay qui a le plus de rapport avec le style auvergnat, tant par la disposition en nombre pair des chapelles absidiales, que par les incrustations de pierres de diverses couleurs appliquées autour des absidioles.

L'heure pressait, il fallait visiter *Polignac* dont le donjon visible à 5 lieues à la ronde, semblait inviter à l'ascension du roc qu'il surplombe de sa solide masse. La distance à parcourir est de six kilomètres.



CHATEAU DE POLIGNAC

Le château occupe toute la surface d'un plateau assez vaste dont les parois sont tellement abruptes qu'il a été inutile de construire de hautes murailles d'enceintes ; on s'est contenté de protéger les défenseurs.

Le seul chemin qui permette d'accéder au château monte en spirale du côté Nord. Il était défendu par six portes. Des trois premières il ne subsiste que des vestiges. La quatrième est bien conservée, elle a encore un aspect imposant et paraît remonter au XIIIe siècle.

Le donjon de Polignac, l'une des constructions militaires les plus intéressantes de la région est bâti sur plan rectangulaire. La porte d'entrée, basse et étroite s'ouvre à l'est au rez-de-chaussée ; on ne pouvait y parvenir que par un passage facile à défendre pratiqué le long du rempart. Elle donne accès dans une salle basse restaurée.

La partie supérieure du donjon était divisée en trois étages par des planchers qui n'existent plus. Chaque étage est éclairé par des fenêtres de dimensions inégales : quelques-unes sont séparées en deux par un meneau.

A chaque étage aussi, on voit une belle cheminée en pierre. L'escalier

tournant qui conduit aux étages supérieurs est bâti dans une tourelle rectangulaire dont la construction fait corps avec celle du donjon.

Ce beau monument menaçait ruine. MM. de Polignac n'ont pas reculé devant la dépense d'une reconstruction qui a été faite avec un soin scrupuleux.

L'Eglise paroissiale. — L'église de Polignac paraît remonter au XIIe siècle. La travée occidentale et la façade ont été ajoutées il y a une vingtaine d'années par M. Martin, architecte au Puy.

La partie ancienne comprend trois travées de nef et de bas-côtés, voûtées en berceau plein cintre et terminées, sans l'intermédiaire d'un transept, par trois absides arrondies intérieurement.

La travée qui précède l'abside est couverte d'une coupole octogonale.

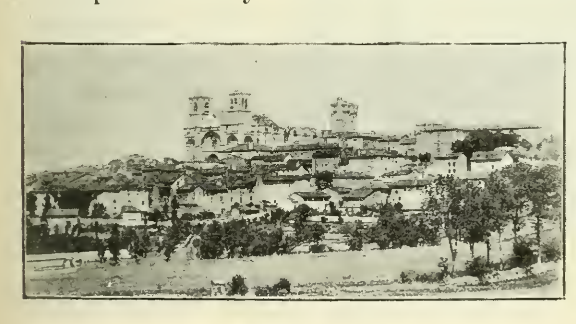
Les chapitaux des colonnes intérieures, sculptés dans du grès de Blavozy, sont d'une finesse remarquable. On y voit des animaux et des personnages représentés dans des enroulements de feuillages.

L'église de Polignac possède un curieux reliquaire en forme de diptyque en bois sculpté et peint, remontant au XVe siècle.

Vers 6 heures les archéologues se remettaient en route et se trouvaient bientôt à l'*Ermitage* (fondé en 1393 par l'évêque du Puy) en face *La Borietta*, célèbre à cause des pourparlers qui s'y tinrent en 1581 entre le royaliste Chasté et les consuls du Puy, enfin au Puy.

Le jeudi 23 Juin, à l'heure indiquée les Congressistes prirent place gaiement dans les wagons ponr se rendre à la Chaise Dieu. Le voyage par lui-même est un véritable enchantement. On voit se dérouler les plus beaux panoramas du pays, d'une part le bassin du Puy et ses successions rapides de ravins et de pics, la ligne bleue des Cévennes dominées par la silhouette ondulée du Mozonc de l'Alhambre et le Meygal, d'autre part la succession gracieuse de villages avec arrêts : Darsac Céaux d'Allègre Monlet Sembadel, enfin La Chaise Dieu.

L'importante abbaye de *La Chaise Dieu* fut fondée en 1043 par Saint Robert, chanoine et trésorier de l'église St-Julien de Brioude. Il ne subsiste plus rien des constructions élevées par le fondateur ou ses premiers successeurs. Pierre Rogier, ancien moine de la Chaise Dieu, devenu pape sous le nom de Clément VI, voulut donner à l'abbaye une église digne d'elle et confia le soin de la construire à un archi-



LA CHAISE DIEU

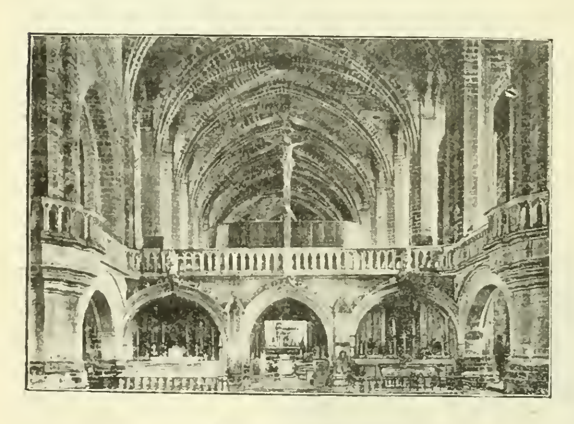
tecte du nom d'Hugues Morel, qui fut aidé dans sa tâche par deux autres maîtres de l'œuvre, nommés Pierre Folciat et Pierre de Cebazet.

L'église comprenait alors l'abside, le chœur et cinq travées et demie de net. La mort de Clément VI arrêta les travaux, mais ils furent repris en 1370 à l'avènement au trône pontifical de son neveu, Grégoire XI, qui construisit la façade et les deux travées et demie qui la précèdent. Cette église ne nous est pas parvenue intacte; elle a été saccagée le 2 août 1562 par les troupes protestantes commandées par Blacons, lieutenant du baron des Adrets.

L'église de La Chaise Dieu est un monument original, un peu lourd de forme, mais qui produit cependant une profonde impression de grandeur, malheureusement bien diminuée depuis que l'on a remplacé par un toit aigu l'ancienne toiture plus plate et d'angle ouvert.

Elle est construite au sommet d'une petite place. Ses clochers diffèrent entre eux par leurs dimensions et par la forme et le nombre de leurs baies, mais ils ont le même aspect solide et trapu. Ils étaient autrefois réunis par un mur droit derrière lequel se dissimulait le comble de la toiture.

Quand on y pénètre pour la première fois, on trouve que son incontestable majesté n'est pas exempte de quelque lourdeur et la sévérité de ses murs gris, sans ornements, semble aggravée par la rigueur de toutes les lignes et par l'affaissement de la couverture. Mais on a vite fait de se familiariser avec cette austérité cénobitique beaucoup moins accentuée d'ailleurs, quand une décoration polychrome, dont on retrouve les vestiges en certains endroits des nervures et dont l'humidité dut avoir promptement raison, rendait la voûte plus légère à l'œil.



CHAISE DIEU — JUBÉ

Le jubé du XVe siècle, en rompant très mal à propos la perspective, altère de son côté l'effet primitif.

L'extérieur de l'église est, comme l'intérieur, construit en granit du pays, pierre très dure, qui se prêtait mal aux délicatesses de la sculpture, aussi en est-il à peu près dépourvu; à peine peut-on citer quelques gargouilles et quelques fleurons terminant les contreforts et taillés dans la lave.

Stalles. — Le chœur des moines est entouré de superbes stalles remontant

au XVe siècle. Elles sont au nombre de cent cinquante-six disposées sur deux rangs. De chaque côté de la porte sont des montants sculptés à jour et naguère décorés de figures aujourd'hui détruites ou mutilées.

Tapisseries. — Tout le pourtour des stalles est garni d'une série de tapisserie des Flandres. Elles sont au nombre de quatorze. Trois d'entre elles forment portière devant les baies qui donnent accès à l'intérieur du chœur ; elles représentent la naissance du Christ, sa mise en croix et sa résurrection. Les autres sont tendues le long du mur de clôture.

Danse macabre. — La célèbre danse macabre de La Chaise Dieu se trouve dans le collatéral nord ; elle est peinte à la détrempe sur le mur qui entoure le chœur et couvre trois longs panneaux séparés par quatre piliers également peints autrefois. Cette peinture qui remonte au milieu du XVe siècle, est comprise de la même manière que les autres compositions analogues. L'humanité, représentée par des personnages de tous âges et de toutes conditions, se hâte vers la tombe sous l'étreinte de sinistres et railleuses personnifications de la Mort.

Le cloître. — Au sud de l'église se trouve le cloître qui fut élevé par l'abbé de Chanac (1378-1417). Il n'en subsiste plus que les galeries nord et ouest.

Le vendredi 24 Juin, l'excursion de Chamalières avait attiré à la gare tous les congressistes. A l'heure exacte ils montaient dans le train, qui par Saint-Vincent et Vorey arrivait à l'heure dite à Chamalières.



ÉGLISE DE CHAMALIÈRES

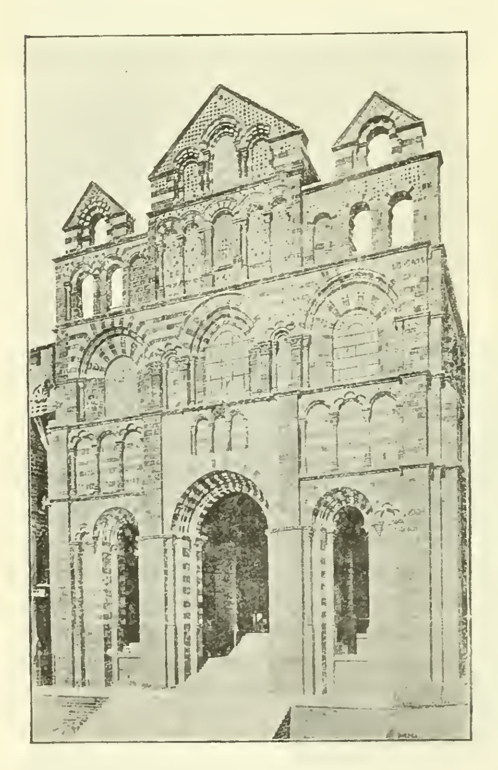
Le charmant village de Chamalières qui projette avec tant de grâce sa silhouette dans les eaux bleues de la Loire a en ce moment l'avantage de posséder un curé qui est en même temps qu'un conseiller dévoué un historien consciencieux et précis de sa paroisse.

L'église de Chamalières est l'une des mieux conservées de l'ancien diocèse du Puy. On y constate à première vue la marque d'une transition très caractérisée. La nef, les bas côtés,

le transept et la partie inférieure de l'abside semblent dater de la fin du XIe ou du début du XIIe siècle. La partie haute du chœur et de l'abside a été remaniée à une date évidemment postérieure.

Rentrés au Puy et après avoir déjeûné, les excursionnistes se groupèrent à deux heures près de M. Lefèvre-Pontalis, pour entendre des savantes explications.

La *Cathédrale du Puy* est certainement l'un des édifices les plus curieux et les plus beaux qui aient été construits à l'époque romane. « Les dispositions bizarres y abondent. Le grand porche, pratiqué sous les trois nefs, l'escalier qui, abrité par ce porche, conduisait au centre même de l'église, les coupoles oblongues, contre-butées par les bas-côtés, les clochers à arcades simulés, qui, sur la façade, occupent la place des jumelles, etc., n'ont nulle part d'analogie. »



BASILIQUE DE NOTRE-DAME DU PUY — FAÇADE

Aussi les opinions les plus diverses ont-elles été émises sur son âge. Il suffira de rappeler ici que, lors des grands travaux de réparation effectués par M. Mimey en 1865 et 1866, on découvrit les débris très apparents d'une église antérieure et peut-être d'une plus ancienne encore.

La cathédrale, à l'intérieur, est composée d'une nef de six travées flanquées de bas-côtés voûtés d'arêtes, d'un transept terminé à chaque extrémité par deux absidioles jumelles et d'un chevet carré. Chaque travée de la nef est recouverte d'une coupole octogonale barlonge portée sur des trompes en cul-de-four.

Toutes ces parties ne sont pas de la même époque et il est facile de se rendre compte que la cathédrale du Puy a été construite en trois fois.

Extérieur. — La façade occidentale est remarquable. Elle est composée de trois zones : la zone inférieure comprend trois hautes arcades

donnant accès au porche et à ses bas-côtés. La zone moyenne est percée, au-dessus d'un rang de petites arcatures, de trois fenêtres éclairant le fond de la nef : enfin, trois pignons couronnent la partie supérieure. Celui du centre correspond au grand comble, ceux des côtés sont à jour et ressemblent à des clochers arcades. Il serait possible que ces arcatures aient autrefois renfermé des cloches. On remarque sur cette façade l'alternance de pierres de différentes couleurs et des arcs trilobés.

Quant aux façades latérales, on observera que la nef s'élève au-dessus des bas-côtés, que leurs toitures sont distinctes et qu'il y a, comme à l'intérieur, une différence très sensible de construction au point de raccord de la seconde avec la troisième travée. Les fenêtres ne sont pas toutes semblables. Les deux travées les plus rapprochées du transept sont les plus curieuses.

Le chevet a été intérieurement reconstruit. Un rapport de Viollet-le-Duc indique que l'architecte n'a pas assez tenu compte des dispositions préexistantes.

Grand porche. — Lorsque la cathédrale dut, faute d'espace, s'étendre sur le vide, les architectes firent, au porche, des voûtes destinées à la supporter. Ce porche s'étend aujourd'hui sous les quatre premières travées ; il se prolongeait autrefois en droite ligne et aboutissait devant l'autel. Cette ancienne disposition fut supprimée en 1781 époque où l'on fit les entrées actuelles. Les deux premières travées ont été refaites en entier ainsi que la partie correspondante de l'église ; elles comprennent trois nefs et sont entièrement ouvertes. A partir de la troisième travée, les bas-côtés se transforment en petites chapelles voûtées.

Deux autres portes pratiquées dans chaque bras du transept donnent accès dans la cathédrale. Ces portes sont abritées sous des porches remarquables.

Le porche Sud-Est, dont la construction est indépendante de celle de la cathédrale, est un morceau de premier ordre qui ne parait pas antérieur à la fin du XII[e] siècle.

Clocher de la Cathédrale. — Le clocher de la cathédrale du Puy, dont la construction est indépendante de celle de l'église, s'élève sur le prolongement oriental du bas-côté nord. Sauf quelques modifications de détail, il était demeuré intact jusqu'en 1887. Comme il menaçait ruine, la reconstruction devenait nécessaire ; on l'a donc entièrement rebâti et c'est une copie assez fidèle de la tour primitive.

(A suivre).

PERCEMENT DU SIMPLON

Nous nous empressons d'insérer l'intéressante communication que nous adresse notre honoré collègue M. Eugène Delessert de Mollins, Membre correspondant de notre Société, habitant près de Lausanne.

Ma Retraite, Lutry, le 23 Février 1905.

Je serai probablement le premier à vous annoncer la grande nouvelle du percement définitif du Simplon, qui aura lieu sans aucun doute ce soir ou demain matin, à moins d'obstacles imprévus, comme il y en a déjà eu de tous genres au cours de cette longue, difficile et coûteuse entreprise.

Hier matin, il ne restait plus que dix mètres à percer et ce matin cinq.

Mais hier après-midi, à 3 heures, une nouvelle arrivée d'eau chaude (de 41° centigrades), de 30 litres à la seconde, a fait suspendre les travaux pendant un certain temps. De plus un moment auparavant, un jet d'acide carbonique avait tout-à-coup éteint les lampes des mineurs.

Du reste, toutes les précautions sont prises pour assurer leur sécurité au moment décisif; principalement en ce qui concerne l'évacuation immédiate de l'eau de la poche de Brigue, dont la température est de 44° centigrades. Une autre source qui a jailli avant-hier, du côté d'Iselle, en marquait 47°. Malheureusement les communications sont assez difficiles à présent entre Gondo et Iselle, où il tombe actuellement une neige épaisse.

Outre les difficultés des diverses roches, toutes la plupart prévues, ce sont les sources d'eau rencontrées en cours des travaux qui ont le plus contrarié ceux-ci.

On en a trouvé 140 environ du côté Nord et une centaine du côté Sud ; ce qu'il y a de curieux, c'est que des venues d'eau ont fait tarir des sources situées à 650 mètres au-dessus, dans le massif montagneux. Elles jaillissaient avec une force extraordinaire provenant évidemment d'une énorme pression, même quand elles sortaient par de très petites ouvertures, de 6 centimètres par exemple.

Mais leur volume ne s'est pas maintenu d'une façon constante ; la période de la fonte des neiges avait quelque rapport avec leur augmentation ou leur diminution. Leur température a beaucoup varié également ; elle baissait quand le débit croissait, et *vice-versa*. Quant à celle de la roche, devenue

très élevée, dès qu'on est parvenu à un certain point, on avait prévu, dès l'origine, qu'elle dépasserait 40° centigrades; on en a observé jusqu'à 53 degrés.

Le point culminant du tunnel, où vont se donner les derniers coups de pioche (les perforatrices agissent un peu plus bas), est situé à environ *10,156 mètres* de l'entrée Sud, avec une déclivité de sept pour mille, et à *9,573 mètres* de l'ouverture Nord, avec une déclivité de deux pour mille.

Probablement, au moment où vous recevrez ces lignes, nos oreilles percevront d'ici, les échos des 101 coups de canon que le Conseil d'État vaudois a décidé de faire tirer à Lausanne, à la réception du premier télégramme.

SUR LA COTE ORIENTALE DE MADAGASCAR [1]

Samedi 19 Novembre 1904. — Ce matin à 10 heures nous avons franchi de nouveau le goulet de la baie de Diégo-Suarez. Il pleuvait alors, mais la pluie ne dura pas. Après dîner nous eûmes un soleil ravissant mais beaucoup de vent. La mer s'agita, mais nous avons déjà tellement le pied marin que la journée et la nuit s'achevèrent sans malaise.

20 Novembre. — Ce matin la mer était plus calme.

Nous longeons la côte élevée et accidentée de la longue île. A la lunette, nous pouvons apercevoir quelques maisons au haut d'un chemin en lacets et entourées de bois.

..... Les couchers de soleil sont variés et de toute beauté.

21 Novembre. — A 5 h. du matin nous arrivons en rade de Tamatave, par une magnifique matinée. On vient nous chercher dans une élégante barque. Nous emportons notre petit bagage et vite nous voilà en mer.

Je vous ai parlé de Majunga et de Diégo avec leur rade couronnée de verdure. Tamatave, sans avoir de rade proprement dite, est un port autrement

---

(1) Suite de la correspondance publiée dans les Bulletins de Décembre et de Janvier.

important et autrement beau. C'est la ville aux villas ravissantes, aux quais spacieux, à la plage de sable fin qui rappelle nos stations balnéaires. Dans la ville, une végétation beaucoup plus luxuriante qu'à Majunga, parce qu'il y fait moins chaud et qu'il y pleut davantage.

De belles rues, tirées au cordeau, ce qui n'empêche pas les arbres, les palmiers de différentes sortes de les rendre pittoresques, sont orientées vers la mer et vers le quai principal. Cette disposition aère la ville et l'assainit. Aussi la fièvre y est-elle plus rare.

Nous avons fait une jolie promenade le long de la mer. Les plantes rampantes couvrent l'extrémité de la plage, puis une rangée de beaux arbustes verts, assez semblables aux magnolias. Au-delà, le quai Gallieni avec une double rangée de cocotiers. Enfin les maisons coquettes entourées de jardins aux plantes tropicales, bien belles et bien nouvelles pour des habitants du Nord de la France.

La maison des Pères est sur le quai principal. N'étaient les requins qui sont à craindre, on aurait toute facilité pour prendre des bains dans la mer qui est à vingt pas. De ma fenêtre, j'admire la plage et la mer.

Or, dans cette ville où on voit circuler les pousse-pousses, les filanjanes, règne comme le silence, tant les Malgaches sont calmes, posés, et tant ils font peu de bruit en marchant sur la pointe des pieds. Le plus souvent, ils vous saluent très aimablement.

24 Novembre. — Je reprends mon journal interrompu par nos promenades de ces jours derniers.

Je vous écris à bord, où nous nous sommes rembarqués hier à 9 h. du soir. Une charmante chaloupe, prêtée par un de nos bons amis européens de Tamatave, nous ramena à bord au clair de la lune et vous saurez qu'ici la lumière de la lune est plus vive et plus argentée que dans nos pays.

Nous avons fait un séjour vraiment reposant chez les Pères. Leur maison, toute en bois comme on les fait dans ce pays, est entourée d'un jardin où le soleil a fait croître les plus belles plantes des pays chauds : palmiers de différents genres, caoutchouc, eucalyptus...... et bien d'autres. On y retrouve beaucoup de plantes de nos serres, plantes très décoratives. Les fleurs sont presque toutes les fleurs de l'Europe. J'ai vu les roses très nombreuses, les lys, et il y en a encore d'autres qui sont inconnues, en particulier de belles plantes grimpantes qui ont des fleurs ravissantes. Nous avons trouvé ici presque tous les légumes d'Europe. Le terrain est sablonneux, mais s'il est un peu cultivé, engraissé, il produit à peu près tout ce que l'on veut.

Un des Pères, qui est à Madagascar sans être revenu en France depuis 50 ans, a planté lui-même, à 3 kilomètres de la ville, un bois qui est maintenant si bien venu, qu'on l'appelle à juste titre le Bois de Boulogne, et que l'on va s'y promener les dimanches et fêtes. Il n'est pas enclos. Il est arrosé

par un ruisseau à méandres dont les bords sont légèrement accidentés et peuplés de canards domestiques. Nous l'avons parcouru hier. C'est comme la maison de campagne de la Résidence. Les enfants des Frères et des Sœurs y vont de temps en temps prendre un repas.

Le Père nous a fait lui-même les honneurs de sa propriété. Dans une cabane rustique, faite comme celle de Robinson avec les produits de l'endroit, entourée de palmiers, de cactus, d'aloès, d'ananas, non loin de la rivière à l'eau courante, un soleil brillant donnant à la nature un air de vie et de gaieté, il nous fit servir une coupe de glace légèrement teintée de rhum, qui fut, au milieu de la chaleur du jour, justement appréciée. La glace n'est pas rare dans ce pays ; elle est d'un fréquent usage et pas chère. Il faut bien lutter comme on peut contre les ardeurs du soleil.

On est presque toujours en transpiration. Cependant les matinées et les soirées sont plus fraîches. Du reste, on dit que tant qu'on transpire la fièvre n'est pas à craindre. Un de ses signes avant-coureurs est la cessation de la sueur. J'avoue que jusqu'ici je n'ai pas encore remarqué en moi cet indice de fièvre. La transpiration ne manque ni le jour ni la nuit. Le climat des côtes est toujours plus chaud.

Du reste, on trouve presque toujours un endroit où il y a de l'air et une certaine fraîcheur, si on a soin de se ménager un endroit couvert et qui forme courant d'air.

Nous avons goûté ici des fruits nouveaux pour notre palais, et en particulier un fruit semblable à une grosse fraise régulière, mais dont il faut enlever l'écorce rouge et rude. C'est un fruit à la chair blanche, acide et à noyau. Le nom m'échappe. L'orange et le citron poussent ici.

Des fruits à l'endroit où on les vend, il n'y a qu'un pas. Nous avons visité durant une de nos matinées à Tamatave le marché de cette ville. Il se fait trois fois par semaine de 5 à 10 heures du matin dans des halles superbement bâties, qui feraient bonne figure dans nos villes de France. Là, les Malgaches étalent leurs marchandises avec beaucoup d'ordre et de propreté. La plupart n'ont pour table que de vastes feuilles de cocotier qui leur servent en même temps de nappe. Là dessus ils étalent fruits, légumes, viande, poissons, petits objets de mercerie, travaux en paille, etc.

Un grand calme et une parfaite tenue règnent dans ce lieu public. Ici, pas de réclame, pas de boniment comme en France, c'est ce qui explique en partie ce silence relatif. Quand le marché est fini, on lave à grandes eaux ; aussi n'y a-t-il aucune odeur désagréable.

Un autre jour nous avons été visiter le village malgache de Tolambo. Il se trouve à une extrémité de la ville. Il a été créé de toutes pièces par le Général Gallieni, il y a quelques années. Ce sont d'immenses rues tirées au cordeau. De chaque côté se trouvent bâties les cases malgaches, à peu près toutes sur le même modèle : une ou deux salles recouvertes d'un toit de

zinc ; autour, un petit jardin. Les séparations sont faites par des bâtons de bambou. Jusqu'ici les arbres sont encore à pousser. Or, les rues, comme tout le reste, sont de sable : aussi y faisait-il extrêmement chaud. Un soir, vers 6 heures, nous avons rencontré des groupes de Malgaches revenant vers leur demeure. Presque tous nous ont salués.

25 Novembre. — Nous avons fait escale hier à Andevorante, aujourd'hui à Vatimandry, qne nous n'avons vues que de très loin. Demain samedi (26) nous serons à Mananjary au petit jour.

. . . .

Fianarantsoa, 8 Décembre. — Partis le 30 Novembre au matin de Mananjary, nous avons voyagé en pousse-pousse pendant cinq jours et demi. Voyage très pittoresque, mais assez fatigant, à cause de la soif et même de la faim, dont nous avons légèrement souffert, ne trouvant pas toujours de quoi manger dans ces villages malgaches souvent très pauvres. Heureusement nous avons eu presque toujours du riz et des œufs et toujours des bananes. Nous sommes arrivés ici bien portants, le 5 Décembre.

A plus tard mes impressions sur la population qui me paraît très bonne. très douce, très affable.

BIBLIOGRAPHIE

UN GRAND GOUVERNEUR DE L'INDE : LORD DALHOUSIE.

L'un des principaux membres du Ministère de l'Inde, sir William Lee Warner, a fait éditer récemment une biographie de lord Dalhousie, ancien gouverneur-général de l'empire, et M. J. Chailley-Bert a consacré à cette publication deux articles dans la *Quinzaine coloniale*. La France a moins counu lord Dalhousie qu'elle n'a connu depuis d'autres gouverneurs des Indes, comme lord Dufferin, parce qu'elle s'attachait moins alors aux choses coloniales, et parce que lord Dalhousie est mort prématurément, épuisé par huit années de travaux excessifs et de souffrances aiguës.

Sir W. Lee Warner avait écrit, il y a quelque dix ans, un ouvrage sur la politique du gouvernement de l'Inde envers les princes indigènes. Cette politique, nul ne l'a marquée d'une plus puissante empreinte que lord Dalhousie, qui, pendant sa présence au gouvernement général, a donné à l'empire le Punjab, une partie de la Birmanie, Nagpur, etc., et a peut-être, à force d'annexions, été responsable de la révolte de 1857.

Peut-on dire que Dalhousie ait inventé la théorie du « *lapse* » (1), qui a permis d'annexer des États jusque-là autonomes ? Non, car il était de tradition aux Indes de distinguer les biens privés et les biens publics ; ces derniers étaient concédés avec l'approbation d'un supérieur politique, qui pouvait la refuser, surtout quand il s'agissait d'héritiers adoptifs, ou ne la concédait que sous certaines conditions. Lord Dalhousie ne reconnaissait pas en principe au gouvernement anglais le droit de supprimer arbitrairement les souverainetés indigènes reconnues indépendantes, mais dans la pratique il a été amené à oublier ce principe, et, pour ce qui était des souverainetés créées par le gouvernement anglais, il a toujours refusé la transmission de leur souveraineté par l'adoption. Ces vues ayant été approuvées par le gouvernement de l'époque, si lord Dalhousie est en partie responsable de la révolte de 1857, les hommes politiques anglais contemporains ne le sont pas moins que lui.

Lord Dalhousie fut avant tout un homme d'État. Une de ses œuvres les plus remarquables fut la pacification et l'organisation du Punjab, région habitée par la race belliqueuse des Sikhs, qui avaient jusque-là lutté contre la domination anglaise. Pour y arriver, une commission fut créée qui, après une enquête géographique et ethnographique, céda la place aux fonctionnaires britanniques. Cette commission avait été admirablement recrutée ; Dalhousie avait placé à sa tête les frères Henri et John Lawrence, dont l'œuvre fut si féconde, et il leur adjoignit des collaborateurs éprouvés. Aussi, quand éclata la révolte des Cipayes, non seulement le Punjab ne se joignit pas aux insurgés, mais les Lawrence y purent lever des troupes, qui furent les premières à assurer le succès des Anglais.

Lord Dalhousie s'est encore montré homme d'État en écartant des fonctions publiques les princes inutiles, et en plaçant partout de vrais administrateurs.

L'administration de l'Inde est ambulante ; malgré la paperasserie qui l'accable, elle se déplace et prend contact avec les indigènes ; ces déplacements sont appelés les « Tours ».

Un autre procédé administratif dû à lord Dalhousie, c'est le « Rapport annuel », que les fonctionnaires sont tenus de dresser.

Enfin, lord Dalhousie a centralisé tous les services, il a fait progresser tous les travaux publics, qui, bien qu'exigeant de grosses dépenses, devaient rapporter au budget, comme les voies ferrées, les canaux, les lignes de télégraphe. C'est lui qui a lancé le premier emprunt destiné à ces travaux. Depuis, sa conception a fait du chemin.

Telle est la substance que M. Chailley-Bert a extraite de la Biographie de Dalhousie par sir W. Lee Warner. Nous souhaiterions, avec le chroniqueur de la *Quinzaine coloniale*, que l'on publiât ainsi en France la vie de nos grands administrateurs coloniaux, sachant quels enseignements on retirerait de l'œuvre d'un Bugeaud, d'un Faidherbe, d'un Gueydon, pour ne citer que ceux qui sont entrés dans l'histoire.

X.

---

(1) « Lapse », sorte de déshérence, interruption dans l'ordre de succession, dont le gouvernement anglais s'autorise pour réunir à la Couronne les États indiens dont la souveraineté ne se transmettrait plus directement.

FAITS ET NOUVELLES GEOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

AFRIQUE

La cartographie française au Maroc. — M. R. de Flotte de Roquevaire, dont on connaît l'excellente carte du Maroc récemment publiée chez Barrère, y a joint une notice et indice bibliographique où nous trouvons d'intéressantes pages sur la découverte géographique du Maroc.

Après avoir rappelé l'évolution de la cartographie marocaine depuis qu'elle a été soumise à la critique scientifique et signalé les progrès qu'elle fit avec les travaux de Foucauld, de Lannoy de Bissy, de Paul Schnell, de de Castries, de Rouby, etc., M. de Flotte place vers l'année 1900 le commencement d'une époque nouvelle où l'exploration française tient la plus grande place :

« A partir de ce moment, les découvertes géographiques, comme le contrôle et l'affermissement des données déjà acquises, reçoivent une impulsion vigoureuse de la part de quelques voyageurs, au premier rang desquels se placent le capitaine Larras pour le *blad el-makhzen* et le marquis de Segonzac pour le *blad es-siba*.

Le capitaine Larras, de l'artillerie, membre de la mission militaire française, topographe de la plus haute valeur, doué par surcroît d'une grande activité, se donna pour tâche de lever d'une manière complète et systématique toute la partie du Maroc qui constitue le *blad el-makhzen*. Ce travail, exécuté au prix de grandes fatigues, de dangers qui mirent quelquefois cet officier en péril, fut mené à bonne fin en quatre années seulement, de 1900 à 1903.

Les résultats de cette entreprise, qu'on peut qualifier de purement individuelle, sont extrêmement importants. Nous laisserons parler les chiffres, qui nous semblent probants. Un relevé sommaire des itinéraires parcourus par le capitaine Larras nous indique que 8,500 kilomètres ont été levés, dont 6,300 kilomètres pour le Maroc du Sud et 2,200 pour le Maroc du Nord. Ces levés ont été dressés au 100,000[e] et nous font connaître les régions comprises entre l'oued Sous au Sud, le Telouet, le pied du Moyen Atlas et le territoire occupé par les Zaïr à l'Est, Rabat au Nord, la côte océanique à l'Ouest, puis le triangle Tanger, Rabat, Fez. Indépendamment du travail topographique, il a été déterminé de nombreuses observations astronomiques, qui fixent les points principaux et servent à brider les itinéraires parcourus.

Ces beaux travaux n'ayant pas été rendus publics, nous avons pensé qu'il était utile d'en parler avec quelques détails. Des recherches, dont le côté topographique est important, ont été faites récemment dans les régions antérieurement reconnues par le capitaine Larras de la manière la plus complète, et il convient d'établir la priorité des résultats atteints par notre compatriote.

Le marquis de Segonzac, dans les trois parties dont se composent jusqu'à ce

jour ses explorations au Maroc, a visité des régions qui étaient restées en dehors des routes du vicomte de Foucauld ; il a accompli une œuvre entièrement nouvelle et particulièrement féconde au point de vue géographique, ainsi que nous le verrons. Chronologiquement, son voyage au Sous se place le premier, ayant eu lieu en 1899 ; viennent ensuite ceux de 1901, dans le Rif et dans les massifs du Haut et du Moyen Atlas. Le vicomte de Foucauld, en 1884, avait remonté le cours de l'oued Sous et séjourné à Taroudant, en se rendant aux oasis de la vallée du Draa ; l'itinéraire du marquis de Segonzac, au contraire, longe le pied de l'Anti-Atlas, en suivant sensiblement la route de Lenz (1899), qu'il rectifie et complète heureusement jusqu'aux confins de Tazeroualt.

Une remarque particulièrement intéressante a été faite, c'est le tracé très caractéristique des avant-monts de l'Anti-Atlas, qui se présentent avec la direction exacte qu'affectent les massifs dont se compose l'aile occidentale du Haut Atlas.

L'exploration du Rif faite par le marquis de Segonzac offre tous les caractères d'une découverte. Les deux traversées du massif, entre la zone méditerranéenne et la vallée de l'oued Innaoun, ont substitué à des hypothèses un tracé reposant sur des constatations visuelles ; les panoramas des chaînes, pris des points de passage de la chaîne centrale et des sommets des environs d'Ouazzan, permettent de déterminer avec sûreté l'allure des plissements du massif riffin.

Dans le Moyen Atlas, les levés du même voyageur ont dissipé les incertitudes que présentait la géographie du système atlantique. Le partage en terrasses, qui permettent l'accession de la région de Fes-Meknes, aux parties élevées de la chaîne, puis sa chute brusque vers la vallée de l'oued Moulouïa ; le relief si accentué de l'aile orientale avec ses sommets de 4,000 mètres, sont des données non pas absolument nouvelles, mais qui donnent un corps à de simples présomptions, basées sur des rapports tout à fait insuffisants pour en tirer des conclusions certaines.

En dehors des travaux que nous venons de citer, un grand nombre d'autres ont été exécutés.

Le professeur Theobald Fischer, en trois voyages successifs, au cours desquels il se livra à des recherches de tous ordres ; le Dr F. Weisgerber, pendant un séjour de plusieurs années à Casablanca et un voyage qu'il fit avec le sultan en qualité de médecin, apportaient d'importantes contributions à l'étude de la haute plaine subatlantique ; dernièrement enfin, le géologue français Brives, en compagnie d'abord du capitaine Larras et, dans un deuxième voyage, de M. Gilbert Jacqueton, faisait une reconnaissance géologique étendue des plaines du littoral atlantique et du Haut Atlas occidental compris entre le tizi n Glaoui et sa terminaison sur la vallée de l'oued Sous ».

Que reste t-il à « découvrir » au Maroc au point de vue géographique ? M. de Flotte l'indique ainsi :

« En quelques années de bon travail l'aire des régions inconnues du Maroc a donc considérablement diminué, tandis qu'aux renseignements de sources diverses qui nous décrivaient le reste du pays on voit se substituer, peu à peu, des études d'ensemble faisant prévoir, pour un avenir qu'on peut désormais considérer comme prochain, des descriptions générales reposant sur des bases vraiment scientifiques.

Il n'y a plus, au Maroc, beaucoup de terres complètement inconnues, et, pour les régions qui n'ont pas encore été reconnues par des explorateurs scientifiques, des renseignements indirects, de source indigène, nous permettent d'en discerner les grandes lignes ; la géologie, en outre, permet, par des généralisations d'une vraisemblance très suffisante, de suppléer au défaut de renseignements directs.

Les régions sur lesquelles nous n'avons que des documents de cette espèce se

trouvent maintenant au Sud-Ouest du Maroc, dans l'Anti-Atlas et la vallée de l'oued Draa ; entre ce fleuve et l'Algérie, — à part la connaissance incertaine que nous avons du Tafilelt ; — dans le Haut Atlas, entre le Glaoui et l'ari Aïach, et du tizi n Telremt aux Chebka de la frontière algérienne ; dans le Moyen Atlas, entre le Tadla, la route de Foucauld et celles de Segonzac ; enfin, et ceci devrait tenter au plus tôt un explorateur, la zone limitrophe de l'Algérie, la région du Dahara, entre l'ouad Moulouïa et l'Oranie.

Dans le massif rifin, nous ne savons pas ce que les chaînes gravies par le marquis de Segonzac deviennent à l'Est de ses points de passage (Aqbat-el-Qadi) jusqu'à l'oued Moulouïa ; et les montagnes des Djebala, au Nord et au Nord-Est de Fes, présentent encore de vastes étendues inexplorées ».

Enfin M. de Flotte a tiré en quelques lignes qu'il faut reproduire ainsi l'enseignement de cette œuvre scientifique française au Maroc :

« On a pu voir par ce qui précède que des travaux français ont été exécutés en grand nombre au Maroc, et que ce sont nos nationaux, Tissot, de Foucauld, Larras, de Segonzac, pour rester dans notre sujet, qui ont véritablement formé la géographie du Maroc ».

La carte, que ces notes commentent, a donc été construite pour la plus grande partie sur des documents français. En agissant ainsi, nous avons été fort loin de céder à un sentiment dont l'application ne pourrait aboutir qu'à des résultats profondément antiscientifiques. Nous y avons été conduit par la force même des choses : tout en reconnaissent hautement la part prise par les étrangers dans le développement de la connaissance du Maroc, nous voyons l'élément français exercer une influence prépondérante dans les progrès des études marocaines : histoire, géographie, constitution physique ou ethnographie. Ce fait n'est pas dû au hasard. Tout concourt, en effet, — c'est désormais une vérité proclamée, — à donner au Maroc une place sans égale dans nos préoccupations et nos pensées d'avenir ; on peut maintenant affirmer que par nos savants et nos voyageurs, sa conquête est faite au point de vue scientifique, et ce point de vue n'est ni le moins beau ni le moins profitable ».

C'est une conclusion à laquelle nous nous empressons de souscrire et qui enregistre pour nous au Maroc un de nos droits les plus réels.

Afrique. — Superficie des divers territoires. — Le professeur Supan s'est livré dernièrement à un travail assez intéressant, qui a paru dans la revue *Die Bevolkerng der Erde.* Il y donne les résultats d'une évaluation nouvelle des superficies des divisions politiques de l'Afrique, telles qu'elles ont été délimitées par les arrangements internationaux des dernières années.

Un semblable travail présente malheureusement une lacune qui n'est pas près d'être comblée : c'est qu'il est impossible de lui donner une exactitude absolue. Tout d'abord, certaines frontières sont encore insuffisamment déterminées. Les unes n'ont fait encore l'objet d'aucun texte précis, d'autres traversent des régions encore presque inexplorées. Tel est le cas, par exemple, pour la frontière franco-anglaise qui va du Ouadaï au Sud de la Tripolitaine.

Quoi qu'il soit, le professeur Supan groupe les territoires en trois grandes divisions principales : Afrique du Nord-Ouest, Afrique du Nord-Est, Afrique du Sud. Nous ne reproduirons ici que des chiffres globaux concernant chaque groupe de colonies européennes, ou chaque État indépendant.

Ces chiffres sont évalués en milles carrés.

	Milles carrés.
	—
Possessions anglaises	2.126.375
Protectorats anglais	1.547.800
Possessions françaises	3.937.450
Possessions allemandes	907.008
Possessions portugaises	799.400
Possessions italiennes	188.950
État Indépendant	918.810
Possessions espagnoles	84.950
Tripoli	405.270
Maroc	175.830
Libéria	36.800
Abyssinie	370.000
Lacs	33.740
Soit un total général de	11.532.375

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE.

Les Canaux allemands. — Cette question qui semblait endormie s'agite de nouveau devant le Parlement prussien, où un vote a été émis en faveur du projet Rhin-Weser.

Un coup d'œil jeté sur la carte justifie l'idée de réunir par un canal les fleuves qui arrosent l'Allemagne. Ces fleuves en effet, le Danube excepté, ont tous des cours parallèles, du Sud au Nord. Navigables, en raison de la faible déclivité du sol, ils constituent d'excellentes voies de communication de l'intérieur vers l'extérieur. Mais ils sont à peu près inutiles pour le commerce intérieur. Les lignes de chemins de fer, les canaux isolés et très imparfaits depuis longtemps existants, le cabotage de la Baltique et de la mer du Nord n'ont pas suffi à corriger ce défaut. Et l'on a naturellement songé à créer un système solidaire de canaux et d'aménagement des fleuves, unissant le bassin de l'Elbe à celui du Rhin — canal du Centre, comme on l'a aussitôt baptisé, œuvre d'ensemble dont l'économiste Becker avait conçu le plan dès le XVII[e] siècle, que Napoléon I[er] avait proclamé nécessaire après sa victoire d'Iéna, que les villes de Westphalie voulaient créer avant Sadowa et que s'appropria finalement le gouvernement prussien, en proposant, à titre de simple amorce, la construction d'un canal de Dortmund aux petits ports de l'Ems (1879).

Achevé en 1897, ce canal devait nécessairement être complété, le gouvernement prussien l'avait prévu et avait saisi dès 1894 le Parlement d'un nouveau projet, repoussé, repris et étendu, qui devint le *Mittellandkanal*, qui du Rhin à l'Elbe devait, sur une longueur de 466 kilomètres, traverser les provinces de Westphalie, de Hanovre, de Hesse-Nassau, la principauté de Schaumbourg-Lippe, le duché de Brunswick, c'est-à-dire les régions les plus peuplées et les plus industrielles de l'empire, répondant à la fois aux vœux du commerce, de l'industrie et de l'état-

major qui, dans un rapport officiel, avait reconnu au canal « la plus grande importance au point de vue militaire ».

En dépit de ces circonstances heureuses et de cette approbation presque unanime, le projet fut repoussé.

Il avait en effet contre lui le parti des agrariens, des « junker », fort actif pour sauvegarder étroitement ses intérêts du moment, c'est-à-dire pour empêcher matériellement l'importation des produits agricoles étrangers, sans admettre que l'exportation des produits allemands se trouvait du même coup favorisée.

La ténacité du gouvernement seule pouvait maintenir ces projets après des échecs successifs. Mais il a été obligé de les scinder et de se contenter momentanément d'un succès partiel, c'est-à-dire de la communication du Rhin à la Weser, au lieu du Canal du Centre qui devait couper magistralement les fleuves allemands par une transversale.

Nul doute qu'on saura y revenir plus tard, mais on aura perdu beaucoup de temps au point de vue de la prospérité commerciale et industrielle.

AFRIQUE

Madagascar. — Le rapport commercial du consul d'Angleterre à Tananarive signale la crise aiguë qu'ont traversée les affaires pendant l'année 1903. Il y a eu, dit-il, des faillites nombreuses. Cet état de choses doit être attribué, selon lui, à l'accumulation de marchandises qui restent invendues, à une concurrence excessive, et à l'appauvrissement des indigènes, trop fortement imposés. Cependant, tandis que les importations diminuaient de 9 millions, les exportations ont augmenté de 2 millions. Comme on avait signalé, comme un fait économique regrettable, l'excédent disproportionné des importations sur les exportations, ce phénomène n'est peut-être pas à déplorer. Il faudrait cependant savoir s'il ne provient pas, précisément, de l'engorgement produit par les stocks actuels.

D'autre part, les quantités d'or extraites du sol malgache continuent à augmenter considérablement.

D'une valeur d'un million de francs en 1899, elles ont passé en 1903 à celle de 6 millions.

Le service d'automobiles entre Tananarive et la côte orientale (Mahatsara) donne des résultats satisfaisants et fonctionne régulièrement. Huit automobiles y sont employés, dont six de 15 chevaux, qui transportent des colis et quatre voyageurs. Elles exécutent ce trajet de 250 kilomètres en moins de vingt-quatre heures à la montée et en quinze heures à la descente. La route a des tournants trop courts et parfois des pentes trop raides. Elle est de plus dangereusement encombrée de chars à bœufs lourdement chargés. Mais elle est solidement macadamisée et sur une largeur d'un peu plus de 3 mètres.

AMÉRIQUE.

Le Chemin de fer Pan Américain. — Une Société s'est formée aux États-Unis pour faire parcourir toute l'Amérique du Nord au Sud par une suite de voies ferrées, qui aura au total 16,000 kilom., dont 9,000 existent déjà. Le point de départ septentrional sera Port Nelson dans la baie d'Hudson. Son point extrême au Sud sera Buenos-Aires, d'où un embranchement se détachera vers Valparaiso. Elle passera près de Winnipeg, à Panama, et traversera au Sud la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie et la République Argentine.

La Société s'établit sur un capital de 250 millions de dollars (un peu plus de 1,250 millions de francs).

OCÉANIE.

Le protectionnisme de l'Australie. — Faisant état d'un avis du consulat général d'Allemagne à Sydney, la *Gazette de Francfort* fait remarquer que la Fédération australienne combat l'industrie étrangère non seulement par de hauts tarifs de douane, mais aussi par les obstacles qu'elle met à la distribution de catalogues et de prix courants des marchandises étrangères et même aux annonces de ces produits dans les journaux.

Depuis le 1er Octobre, en effet, un droit de douane de 3 pence par livre anglaise est mis sur tous les prix courants et catalogues de l'étranger sans exception, et sur les revues et magazines dont la partie annonces représente plus de 15 % de leur teneur totale.

III. — Généralités.

Les voies ferrées en Asie et en Afrique. — Le Chemin de fer du Yunnan. — On annonçait dernièrement que les premiers convois de coulis à destination de l'entreprise de cette ligne commençaient à traverser le Tonkin par groupes de 200 à 300. Ils sont transportés en chemin de fer jusqu'à Yen Bay, mais ils doivent ensuite gagner à pied Laokay et plus loin les postes de la nouvelle ligne dans le Yunnan. Sur leur trajet il se trouve une dizaine de mille travailleurs annamites pour la construction de la voie Yen Bay-Laokay. Chinois et Annamites n'étant pas toujours bons amis, il a fallu prendre des précautions pour empêcher les conflits.

Cet apport de main-d'œuvre va permettre de pousser les travaux de la ligne qui sur les 120 kilomètres de la vallée du Montsé doit escalader le plateau jusqu'à l'altitude de 1,800 mètres. Sur le plateau même pas de sérieuse difficulté à redouter, le tracé y est presque net d'obstacles.

Le Chemin de fer du Hedjaz (destiné à relier Constantinople à la Mecque). — La fourniture de cinq ponts métalliques a été adjugée à la Compagnie de Fives-Lille, après une lutte très vive avec ses concurrents, et parmi ceux-ci particulièrement des constructeurs allemands et belges. On aime à enregistrer ce succès français, malgré le peu de faveur que nos intérêts rencontrent à Constantinople.

Les Chemins de fer éthiopiens ne nous réserveront peut-être pas une satisfaction du même genre. Le Négus Menelick s'est refroidi pour nous, on lui a fait craindre de notre part une trop grande ingérence dans ses affaires et peut-être n'avons-nous pas gardé toute la discrétion désirable à cet égard en proclamant fréquemment et hautement que nous étions assez bien posés près de lui pour obtenir une complète prépondérance économique dans son empire. Il n'autorise pas le prélèvement promis de droits (10 %) sur les marchandises transportées par le chemin de fer français Djibouti-Diré-Daouah (Harrar) et ne permet pas la réalisation par la « *Compagnie impériale des Chemins de fer éthiopiens* » (français) du prolongement, qui lui est formellement réservé, de la voie jusqu'à Addis-Ababa. Des négociations diplomatiques et financières sont engagées dans le dessein d'internationaliser la ligne existante et ses prolongements, soit en faisant de Djibouti un port franc, soit en établissant une ligne de Berbera rejoignant celle de Djibouti-Harrar, ce qui nous serait encore plus défavorable quoique peu avantageux pour

les intérêts anglais. Naturellement la Compagnie française s'oppose à ces solutions et réclame l'exécution des promesses qui lui ont été faites. Il faut lui souhaiter de réussir.

Enquête sur les Chemins de fer africains. — M. l'administrateur en chef Salesses, directeur (et initiateur) du chemin de fer de Konakry est chargé par M. le Gouverneur général Roume, avec l'approbation du Ministre des Colonies, d'une enquête sur une très grande partie des chemins de fer africains, français et étrangers, ayant un programme très vaste qui comprend les raisons politiques et économiques de leur création, leur parcours, leur construction, leur matériel, leur trafic, leurs tarifs, etc.

M. Salesses partant d'Égypte remontera le Nil jusqu'à Khartoum et Gondokoro, atteindra par terre Mengo, capitale de l'Ouganda, traversera le lac Nyanza en vapeur jusqu'à Port Florence, d'où, par la voie ferrée, il parviendra à Mombassa. Par mer il ira de Mombassa à Beïra avec escales à Tanga et Pangani pour examiner le chemin de fer de Korogwé (Est Africain allemand).

De Beïra, il remontera par rail de Fort Salisbury vers Buluvayo, et ensuite se rendra aux chutes de Victoria sur le Zambèze, sur lesquelles on construit un grand pont. La grande ligne du Cap au Caire dépasse déjà ce point et atteindra probablement en 1905 Kalomo, à 250 kilomètres au Nord du Zambèze. M. Salesses descendra de là au Cap, par Buluvayo, Mafeking, Kimberley et de Aar.

Son voyage se continuera ensuite principalement par mer, le long des côtes occidentales d'Afrique en remontant vers le Nord et lui permettra de voir les lignes suivantes :

1. Swakopmund à Windhoek (Sud-Ouest Africain allemand).
2. St-Paul de Loanda à Ambaca (Angola portugais).
3. Boma vers le Mayumbé et Matadi à Léopoldville (Congo belge).
4. Lagos à Ibadan (Colonie anglaise de Lagos).
5. Cotonou à Abomey (Dahomey).
6. Sekondi à Koumassi (Gold Coast).
7. Freetown à Bo (Sierra-Leone).
8. Chemins de fer de la Côte d'Ivoire.
9. Dakar à Saint-Louis.
10. Kayes à Bamakou.

Il s'arrêtera en passant à Konakry, où il s'occupera quelques jours de son chemin de fer, avant de se rendre à Dakar.

Cette mission, pour laquelle M. Salesses ne disposera que de neuf mois, constituera un véritable inventaire propre à guider les entreprises nouvelles et même celles en cours.

La Station de Ben Zireg a été ouverte en Novembre. La section de Beni Ounif à Ben Zireg a été construite en 11 mois, ce qui fait honneur aux directeurs des travaux. Une somme de 3 millions est portée au budget de 1905 pour la section Ben Zireg-Béchar, dont les travaux sont estimés à 3,600,000 francs.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER.

Le Secrétaire-Général adjoint,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

DÉCÈS

DE

M. Charles GAUTHIOT,

Secrétaire perpétuel
de la Société de Géographie commerciale de Paris.

La Société de Géographie commerciale de Paris vient de faire une perte des plus sensibles en la personne de M. Charles Gauthiot, son éminent Secrétaire perpétuel.

Originaire de Bourgogne, il se voua à l'enseignement de l'allemand qu'en dernier lieu il professait au Lycée Charlemagne. Mais la géographie l'attirait. Dès le lendemain de nos désastres il consacrait le meilleur de ses loisirs à la diffusion de cette science, il devenait l'âme de la Société de Géographie commerciale qui a pris une si grande extension. De plus, avec son ami Barbier, Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Nancy, il fondait les Congrès nationaux des Sociétés de Géographie françaises qui ont pris un si heureux développement. Depuis la mort de Barbier, M. Gauthiot était devenu l'âme de ces Congrès : aimé et écouté de tous il était appelé familièrement *le Père des Congrès.* Il avait un talent sans égal pour aplanir les difficultés, mettre les questions au point, susciter les bonnes volontés, maintenir la bonne harmonie parmi les Congressistes qui tous porteront son deuil.

Ces précieuses qualités n'avaient pas échappé au Gouvernement

qui avait nommé M. Gauthiot *Membre du Conseil supérieur des Colonies.* Ce colonial convaincu et de la première heure y rendit les plus grands services. Pas une expédition ne s'organisait sans qu'on n'eût recours à ses précieux avis et à sa longue expérience. Aussi les honneurs sont-ils venus trouver cet homme modeste sans qu'il eût rien fait pour les solliciter ; il était Officier de la Légion d'Honneur, Grand-Officier du Nicham-Iftikar, etc.

Ch. Gauthiot était Membre correspondant de notre Société et nos rapports ont été particulièrement intimes au moment du Congrès de Géographie tenu à Lille en 1892. Il prit une part importante aux travaux du Congrès et fit adopter, au sujet des Compagnies de colonisation un vœu qui témoignait de la largeur de ses vues et de sa confiance éclairée dans l'heureux résultat des efforts de l'initiative privée.

Cet honnête homme s'est éteint à l'âge de 72 ans, après quelques mois de maladie.

Notre Comité d'Études adresse l'expression de sa profonde sympathie à sa Veuve, à sa Fille, agrégée pour l'enseignement des Langues vivantes à l'Université de Grenoble, et tout spécialement à son Fils, M. Robert Gauthiot, dont nous avons connu les débuts au Lycée de Tourcoing et qui professe actuellement à l'École des Hautes Études à la Sorbonne.

P. S. — M. Paul Labbé a été élu Secrétaire-Général de la Société de Géographie commerciale de Paris.

Notre Société de Lille conserve un trop bon souvenir des conférences de l'aimable et intelligent explorateur pour ne pas se réjouir de sa nomination.

Celle-ci met fin aux craintes exprimées par certains qu'on pût bien donner à M. Gauthiot un successeur mais pas un remplaçant.

Il faut reconnaître toute la valeur de l'œuvre du regretté Secrétaire perpétuel et en même temps constater que le nouveau Secrétaire-Général a tout ce qu'il faut pour la continuer avec succès.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

COMPTE-RENDU

DE LA

CONFÉRENCE DE M. E. GUIMET,

Fondateur et Directeur du Musée Guimet,

SUR LES

ANTIQUITÉS DE LA SYRIE [1]

Donnée à la Société le Dimanche 6 Novembre 1904.

Le Président, en ouvrant la séance, exprime son grand plaisir de souhaiter la bienvenue à M. Guimet, qui est pour la Société de Géographie de Lille un conférencier fort apprécié depuis plusieurs années, qui y a parlé précédemment de la Chine, de l'Egypte et de ses antiquités, et a laissé parmi nous une vive sympathie, ainsi qu'en témoigne l'assistance nombreuse venue pour l'écouter.

M. Guimet a droit à cette sympathie. Il est le chef d'une grande industrie; dans notre région laborieuse c'est un premier titre. Consacrer, avec les mêmes qualités d'énergie, d'intelligence et de persévérance qui ont servi à les acquérir, les ressources puisées dans l'industrie à la création d'un musée important, c'en est un autre qu'on voudra particulièrement applaudir, surtout quand cet organisme, grâce à des efforts méritoires et cons-

(1) Clichés dûs à l'obligeance de M. Guimet.

tants, est devenu le centre de travaux scientifiques fort profitables au progrès général des connaissances et des idées.

Le Président doit se limiter à regret dans ce qu'il voudrait dire de l'éminent conférencier, car toute la séance y serait nécessaire et cela ne ferait pas le compte de l'auditoire qui aurait sans doute le plaisir de mieux connaître l'orateur mais non celui de l'entendre. Il se bornera à signaler le volume donné par M. Guimet à la Bibliothèque de la Société : le « Jubilé du Musée Guimet » en 1904 (vingt-cinquième anniversaire), historique du Musée et de son expansion. On y trouvera sous une forme séduisante par son humour tranquillement spirituel et fin les péripéties de son développement ; celui-ci semble, selon l'auteur, s'être fait tout seul.

Il prie donc M. Guimet de prendre la parole.

Le conférencier déclare tout d'abord qu'il serait gêné des compliments du Président, si l'auditoire et lui n'étaient point de vieilles connaissances, et il éprouve un grand plaisir à être revenu parmi nous. Ensuite, il trouve que le titre donné à sa conférence : « Antiquités de la Syrie et de la Palestine », indique un programme peut-être un peu long ; il a constaté, par l'expérience qu'il a acquise des conférences, qu'il était préférable d'embrasser un horizon plus restreint et de s'y arrêter dans tous les détails, que d'aborder un grand voyage et de voir tout incomplètement ; d'autant que, pour ce qui est de cette conférence, il faudrait bien huit jours pour décrire les antiquités de la seule Syrie. De plus, les quarantaines forcées l'ont empêché de tout voir ; nombre de fonctionnaires turcs ne vivant que de ces quarantaines, on vous déclare, sous le moindre prétexte, atteint de peste ou de choléra, et à la fin les médecins ne savent plus, ni vous non plus, quelle maladie vous avez. Il faudra donc aujourd'hui nous en tenir à la Syrie et remettre la Palestine à un autre entretien.

M. Guimet débarque à Smyrne et va visiter les environs, où il y a de nombreuses antiquités. Voici d'abord Ephèse, qui avait une très grande importance dans l'antiquité ; on y voyait un temple fameux de Diane, avec une statue de la déesse, en or massif, en forme de gaîne ; elle avait sur la tête un voile, sur chaque bras un lion ; une infinité d'animaux lui sortaient du corps, et elle possédait un grand nombre de mamelles. Elle a donné lieu à beaucoup de reproductions, que l'on

trouve en Italie, à Naples surtout. M. Guimet, en parcourant le matin même à Lille la belle collection du Musée Wicar, a vu un dessin de Michel-Ange représentant la Diane d'Ephèse, mais selon Michel-Ange ; c'est une des nombreuses variantes des copies que l'on a faites de cette statue. Le temple d'Ephèse fut, comme chacun sait, brûlé par Erostrate, un anarchiste de l'époque ; il fut ensuite rebâti, puis brûlé de nouveau et pillé. Saint Paul, dans sa lettre aux Ephésiens, atteste que ce temple existait encore de son temps, à 4 ou 5 kilomètres de la ville ; il se plaignait même que, sur le chemin qui y menait, l'on vendit des amulettes qui étaient des reproductions de la déesse et du petit tabernacle qu'elle portait sur la tête ; il y a en effet des Dianes d'Ephèse avec ce tabernacle ; et Michel-Ange, avant de composer le dessin qui se trouve au Musée de Lille . avait certainement lu saint Paul.

Ephèse était une ville de commerce, avec deux ports ; à l'époque romaine, il y avait deux villes, la grecque et la romaine. Une avenue de marbre longeait le Forum et menait au Théâtre romain ; une avenue grecque menait à l'Agora et aux Propylées ou portiques.

Sur son emplacement des Autrichiens font des fouilles, et, par décision du gouvernement turc, les plus belles pièces doivent être envoyées au Musée de Constantinople. M. Guimet a rencontré MM. Eberday et Wielberg, qui dirigent ces fouilles ; ils ont mis à jour un bas-relief de 14 m. de long et de 4 m. de haut, que le conférencier n'a pas très bien vu, car ce bas-relief se trouvait au-dessus du point d'arrivée d'un petit chemin de fer Decauville, utilisé pour le déblaiement, de sorte qu'à chaque instant une figure à peine découverte était presque aussitôt recouverte. Heureusement ces Messieurs lui en ont envoyé la photographie. Ce bas-relief, qui est tout entier au Musée de Vienne représente un triomphe de Marc-Aurèle.

M. Guimet va ensuite à Tralles, où fouillait le fils d'Amdy-bey, conservateur du Musée de Constantinople. Les fouilles, en raison du terrain, y sont difficiles, et toutes les œuvres d'art, — elles y sont très nombreuses, — ont été brisées en petits morceaux, au point que le gouvernement turc a renoncé à les reconstituer. En quittant Tralles, le conférencier traverse en voiture des forêts de réglisse, non sans être parfois rudement cahoté, quand il passait sur les ruines de quelque cité antique ; il arrive ainsi à Priène.

Priène est une ville admirablement conservée ; on se croirait à Pompéi. Les tremblements de terre ont respecté, en les ensevelissant,

certains monuments. Il y avait à Priène un temple d'Athéné, du même architecte que le dernier temple de Diane à Ephèse, un temple d'Isis, un stade fameux, une salle de Sénat très bien conservée, avec une tribune assez intacte pour qu'on y cherche le verre d'eau sucrée, un théâtre où les spectateurs, qui étaient adossés à la montagne, pouvaient contempler à la fois les jeux et le magnifique paysage, et où la scène était fort élevée.

Examinons le stade un peu en détail : à l'un des bouts, l'on voit des poteaux en pierre avec des rainures, dans lesquelles probablement s'encastraient des portes verticales ; on levait celles-ci pour donner aux coureurs placés en arrière le signal du départ. A côté du stade se trouvait une salle de conférences, où les jeunes gens, fortifiés par les exercices du corps, se réunissaient pour entendre les leçons de leurs maîtres ; à en juger par les inscriptions qu'ils traçaient sur les murs, on devait leur enseigner tout ce qu'un bon citoyen a besoin de connaître, voire même la philosophie.

Il y avait aussi, à l'entrée, une table de marbre tenant lieu de vestiaire, sur laquelle on déposait les vêtements avant la course pédestre, ainsi qu'un lavabo, qui est bien conservé. Pour sortir de cette salle, il fallait traverser une cuvette à fond plat, de 5 cent. de profondeur, remplie d'eau courante, espèce de paillasson liquide, où l'on pouvait se laver la plante des pieds après une course dans la poussière. On trouve encore de ces sortes d'impluvium devant les maisons confortables du Japon ; et dans nos villes modernes, où il y a des industries salissantes, où les travailleurs circulant pieds nus se maculent de couleurs, on peut les utiliser avec avantage ; c'est ainsi que M. Guimet en a fait installer dans son usine.

Milet est une ville qui mérite bien d'être visitée. Figurez-vous une colline, comme Notre-Dame de Fourvières à Lyon, sur laquelle on aurait placé le théâtre d'Orange, avec de chaque côté des constructions massives ; et dans l'intérieur de ces constructions on aurait percé des voûtes, avec des escaliers monumentaux, formant l'entrée de la ville ; voilà Milet. Cette montagne domine la mer, et l'on y descend par des terrasses ornées de statues, de bas-reliefs. La salle du Sénat et le stade étaient moins beaux qu'à Priène. Le plus beau monument était le théâtre, avec deux entrées merveilleuses.

M. Guimet n'a pu aller à Pergame, mais il en a des photographies. Ce qu'il y avait de plus beau était l'autel de Jupiter, dont les plus remarquables sculptures sont au Musée de Berlin.

Pergame a été bâtie par Attale Ier et Eumène II, son fils ; le premier de ces rois subit l'invasion de Galates, ou Gaulois, qui pillaient les villes, faisaient du commerce à main armée, ou se louaient comme soldats mercenaires ; on a retrouvé à Pergame beaucoup de statues représentant des Gaulois.

Attale put en débarrasser le pays, et construisit une ville modèle, avec un palais magnifique et un temple d'Athéné. Son fils Eumène II y ajouta un théâtre, dont le foyer n'avait pas moins de 1,000 mètres de long, ainsi qu'un musée de copies, où l'on a retrouvé la reproduction des principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Eumène fonda aussi une bibliothèque considérable, qui devint la rivale de celle d'Alexandrie ; aussi le roi d'Egypte, Ptolémée Soter, en fut-il jaloux, au point d'interdire l'exportation du papyrus. C'est alors qu'on fit avec des membranes une espèce de papier appelé « membrana Pergamœ » ou « pergaminœ », d'où est venu, par une altération fréquente en phonétique, notre mot de parchemin.

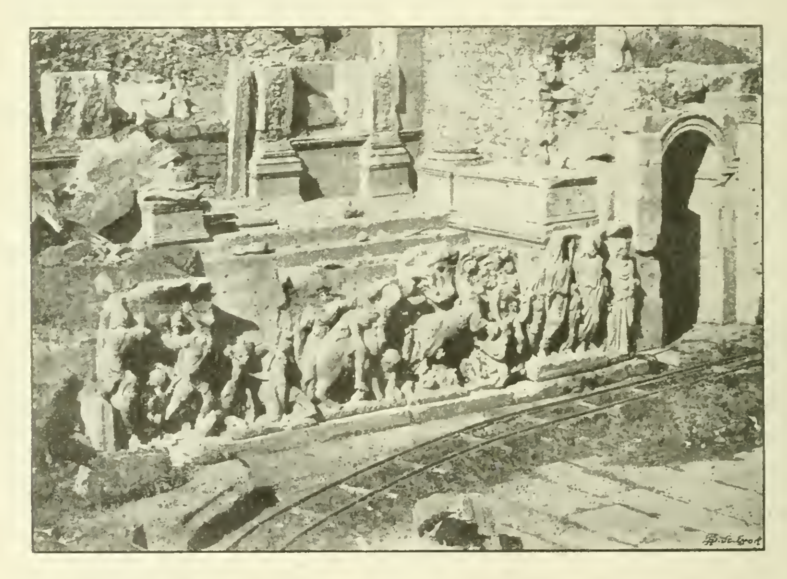
Il y eut un moment à Rome la lutte du parchemin et du papyrus ; les deux camps adverses allaient en venir aux mains, quand Pline l'Ancien apaisa le conflit. Le papyrus ne pouvait se relier ni se conserver intact ; et Pline, qui en avait beaucoup manié, déclara : « C'est le parchemin qui nous donnera l'immortalité ». Il dit vrai, puisque ses ouvrages nous sont parvenus, grâce au parchemin.

Pour donner une idée de l'importance que prit la Bibliothèque de Pergame, nous dirons seulement que, lors de l'incendie qui détruisit la Bibliothèque d'Alexandrie, au moins en partie, Antoine prit à Pergame, qui ne s'en aperçut même pas, 200,000 volumes pour les donner à Cléopâtre. Il y avait aussi à Pergame une Faculté de Médecine, qui fut célèbre dans l'antiquité.

Mais l'un des plus beaux monuments était l'autel de Jupiter ; il se compose de deux terrasses, et tout autour de la première, se trouvait un bas-relief de 120 m. de long et de 6 m. de haut. Il représente la lutte entre les Dieux et les fils du Ciel et de la Terre. On peut supposer que les premiers dieux de la Grèce ont été des dieux fétiches, et que par la suite les dieux plus récents, d'invention poétique, seraient entrés en lutte avec eux. Les fils de la Terre sont combattus par Rhéa, Cybèle, Hèlios, (Apollon, le Soleil). Le Ciel, (Ouranos), est superbe, c'est un des points culminants de l'œuvre, qui semble bien avoir été inspirée par la lecture des poètes. Il y avait les dieux de l'Aurore : Mercure, Bacchus, Hèméra, Diane, Apollon, Jupiter, et les

dieux du Crépuscule, Vénus et l'Amour. La planète Vénus apparaissant tantôt le soir, tantôt le matin, les anciens avaient cru y voir deux astres, qu'ils dénommaient Lucifer et Vesper. Puis nous voyons les Erynnies, les Gorgones, les Méduses, et enfin les divinités de la mer, qui combattent au loin : Amphitrite, etc. — Tel est ce bas-relief qui témoigne d'une collaboration constante entre les lettrés de Pergame et les sculpteurs. Il a été transporté à Berlin et restauré.

Après ces détails techniques, M. Guimet fait défiler devant nous ses nombreuses et précieuses projections, qui ont précisé ses explications. Voici les ruines d'Ephèse, la voie romaine et la voie grecque ; le bas-relief représentant le triomphe de Marc-Aurèle : une Diane



ÉPHÈSE.

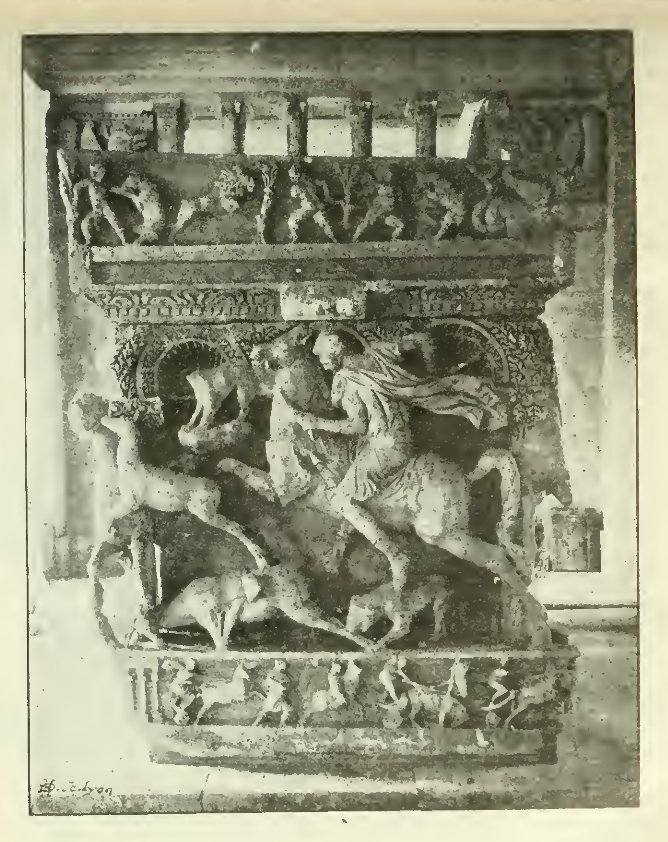
d'Ephèse, des lampes antiques montrant cette Diane ; un tombeau intéressant.

Voici encore la statue d'un jeune homme trouvée à Tralles ; il est appuyé sur une colonne et semble dormir sous une pèlerine lorraine avec un petit capuchon ; c'est un porteur de flambeau, destiné à conduire les voyageurs le soir.

Ici, c'est un vase de Pergame en marbre, qui est au Musée du Louvre.



JEUNE HOMME DE TRALLES.



TOMBEAU DE KONIA.

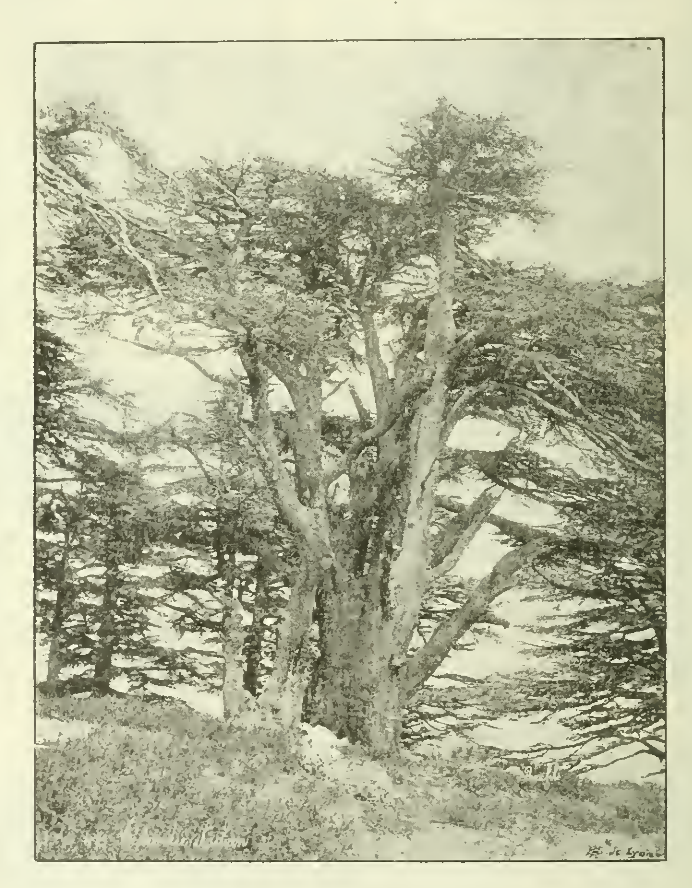
On nous montre des fragments de l'autel de Zeus :

Un bas-relief représentant Athéné qui détruit Alcyon, et la Terre qui la supplie d'épargner son fils ;

Ou bien des chevaux de Mars, qui ont une allure à la Louis XIV ;

Ou encore la lutte de Castor et Pollux.

Nous sommes transportés maintenant dans le Liban, parmi les cèdres fameux ; nous suivons un chemin qui mène aux ruines de Balbeck, ces ruines semblent en quelque sorte jaillir des vergers.



CÈDRES DU LIBAN.

Voici l'intérieur du temple du Soleil, remontant à Septime-Sévère, dont les ruines ont été restaurées aux frais de l'empereur d'Allemagne.



BALBECK.



BALBECK.



TOMBEAU LYCIEN.



TOMBEAU DES PLEUREUSES.

Voici maintenant l'extérieur de ce temple ; l'architrave a été brisée en un endroit, et ce qui en reste est suspendu, menaçant.

Ou bien encore des chevaux à la Phidias, une rénovation du Parthénon.

Un tombeau lycien, dont le toit est en pointe, pour permettre à la neige de glisser sans s'accumuler, et dont les bas-reliefs représentent des sphynx, des griffons et des centaures.

Le tombeau des pleureuses, réminiscence des belles scènes funéraires du Céramique d'Athènes.

Le grand Tombeau dit tombeau d'Alexandre, actuellement à Constantinople, et qui a la forme d'un temple ; les bas-reliefs qui l'entourent représentent une scène de chacun des combats livrés par le roi.



GRAND TOMBEAU.

Alexandre est à gauche, avec une tête de lion pour coiffure. A Constantinople, on prit d'abord ces bas-reliefs pour un des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; c'est plutôt l'œuvre d'ouvriers fort habiles, dont chaque détail est pris sur diverses œuvres antiques, et peut-être retrouvé ailleurs ; c'est un travail un peu négligé et hâté.

Nous admirons ensuite quelques petites figurines de Tarse, en terre cuite ; c'est : une Vénus, de 0 m. 20 cent. de haut ;

Un petit Amour vêtu, haut de 0 m. 15 cent. ;

Un Philosophe, qui a l'allure d'un Victor Hugo ;

Un jeune Homme avec un cheval dont la tête est trop petite ; la tête du cheval aura été brisée, et on l'aura remplacée par une autre trouvée parmi des débris de statuettes, mais provenant d'un cheval plus petit ;

Un Amour rappelant le Mercure qui est dans la cour du Louvre ;

Une Mère jouant avec son enfant ; bien que cette œuvre n'ait que 0 m. 25 cent. de long, elle a l'ampleur d'allure d'une grande statue ; cette œuvre devait figurer sur un tombeau, car la mère tient dans la main une couronne d'immortelles.

Voici encore une tête de Satyre grimaçant ;

Un petit Amour qui regarde en l'air, et vous a comme un genre XVIIIe siècle ;

Une statue de la Victoire, qu'on dirait presque l'œuvre d'un Falguières.



STATUETTE DE TARSE.



VICTOIRE DE TARSE.

Le Président s'est fait l'interprète de tout l'auditoire, en félicitant et en remerciant M. Guimet de nous avoir donné cette nouvelle conférence, si pleine de science, et que le conférencier a détaillée non sans y mêler quelques pointes d'humour, qui lui ajoutaient un grand charme.

II.

Le Jeudi 24 Novembre 1904.

VINGT-DEUX MOIS
DANS LES
GLACES ANTARCTIQUES

Par le Dr OTTO NORDENSKJÖLD

COMPTE-RENDU

Répondant aimablement à l'invitation de la Société de Géographie de Lille, le vaillant explorateur suédois, dont les journaux du monde entier ont raconté, au commencement de 1904, les terribles épreuves, a fait devant un public d'élite le récit de son expédition australe.

La Société, avant la conférence, avait voulu recevoir le Dr O. Nordenskjöld dans un banquet où il se trouvait entouré de MM. Palliez, Vice-Consul de Suède et Norvège à Lille, représentant officiellement M. le Ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Suède et Norvège, retenu à Paris par l'arrivée des délégués parlementaires scandinaves conviés par les Sénateurs et Députés français ; le Général Laplace, commandant le 1er corps d'armée ; Ricard, Conseiller de Préfecture, représentant M. le Préfet du Nord ; Paul Dupont, Doyen de la Faculté des Lettres, représentant M. le Recteur de l'Académie de Lille ; Charles Rabot, explorateur arctique, Secrétaire de la Société de Géographie de Paris et traducteur de la relation de la campagne de l' « *Antarctic* » ; de quelques autres invités et de nombreux membres du Bureau et du Comité d'Études.

Au dessert le Président s'est fait l'interprète des sentiments de tous les convives. Il prie d'abord M. le Vice-Consul de Suède et Norvège d'exprimer à M. le Ministre ses regrets de son absence ; il aurait voulu lui témoigner directement sa gratitude pour les marques de bienveillance que la Société en

a reçues à plusieurs reprises. Il lève son verre en l'honneur du Dr Otto Nordenskjöld, porteur d'un nom célèbre dans les fastes polaires, auquel lui-même donne un nouveau lustre par l'énergie qu'il a déployée pendant ces deux années de dures privations et de séparation du monde civilisé et par la valeur de ses constatations scientifiques. Il le remercie de l'honneur qu'il fait à la Société en lui réservant sa première communication en terre française.

M. A. Palliez, au nom du Ministre plénipotentiaire de Suède et Norvège, témoigne de sa sympathique admiration pour l'un des plus illustres enfants de la Suède, que M. Ricard, au nom du Préfet du Nord, salue à son tour.

Le Dr Nordenskjöld répond à ces paroles dans notre langue, et non sans élégance malgré le manque d'habitude dont il se plaint ; il est heureux et fier de la réception que lui a ménagée la Société de Géographie de Lille, et il lève son verre en l'honneur des autorités françaises, qu'il remercie de leur sympathique accueil.

Le nom du conférencier avait attiré une foule énorme dans la salle des fêtes de la Société Industrielle, trop petite pour contenir le public qui s'y écrasait.

M. Charles Rabot, à qui le Président donne d'abord la parole, fait l'éloge de l'explorateur, insistant sur son grand courage et son endurance, qui ont fait l'admiration du monde entier. « Alors, dit M. Rabot, que dans ces cinquante dernières années, l'inconnu s'évanouissait sur toute la surface du globe, une seule région, l'Antarctique, restait mystérieuse. Pour déchiffrer l'énigme, trois expéditions furent organisées : la première, anglaise, partit de l'Océan Indien ; l'autre, allemande, de la Nouvelle-Zélande ; la troisième, celle de Nordenskjöld, de la Terre de Feu. Il appartenait au neveu de celui qui accomplit le périple de la Sibérie arctique, de sonder les profondeurs de l'Antarctique ». La ville de Lille était bien désignée pour recevoir Nordenskjöld, puisque notre ville, rappelle M. Rabot, a inscrit glorieusement son nom dans l'histoire polaire, et qu'en 1831 le navire « *La Lilloise* » se perdit dans les glaces du Groënland.

Le Président donne ensuite la parole au Dr Otto Nordenskjöld.

L'explorateur parle notre langue avec une prononciation particulière très accentuée, à laquelle il faut quelques minutes pour s'habituer. On saisit alors distinctement à cause de sa netteté.

Nous pouvons reproduire à peu près *in-extenso* sa conférence.

« Je tiens à vous dire combien je suis touché de l'honneur que me fait la Société de Géographie en me recevant ce soir, ainsi que de



Dr OTTO NORDENSKJÖLD.

l'accueil flatteur que je trouve au milieu de vous : j'ai besoin de toute votre indulgence, car je ne suis pas assez familiarisé avec la langue

française, la plus belle du monde, cependant ; je crains de l'abîmer et de ne pas me faire bien comprendre.

Les projections que je vais faire défiler devant vous contribueront plus heureusement que mon discours à vous donner ces aspects extrêmement intéressants d'une nature que, pendant deux longues années, j'ai étudiée sur place.

De bonne heure la France s'est occupée des régions antarctiques : l'île Bouvet et les îles Kerguelen, dès le XVIII[e] siècle, furent des terres françaises. Au XIX[e] siècle, Dumont d'Urville a conduit vers la Terre Louis-Philippe des expéditions qui n'ont guère été dépassées. En ce moment, la France s'associe à l'effort tenté en envoyant l'expédition Charcot, actuellement en pleine activité. Il serait superflu d'accorder trop de minutes à l'historique de la question. Je rappellerai seulement que quand s'est ouvert le champ des recherches internationales dans la région antarctique, trois expéditions s'élancèrent vers le Sud.

Le champ des recherches fut divisé de la manière suivante : A l'Angleterre échut le secteur situé au Sud de l'Océan Pacifique. A l'Allemagne le secteur situé au Sud de l'Océan Indien ; l'expédition suédoise devait, sous ma direction, explorer les terres et les mers situées au Sud de l'Amérique et de l'Océan Atlantique.

Je rencontrai de très grandes difficultés et les deux autres expéditions étaient parties depuis longtemps que nous étions toujours en Suède. Mais une fois le voyage commencé, nous ne perdîmes plus de temps.

Ce fut le 1[er] Janvier 1902 que nous partîmes de Port-Stanley, dans les îles Malouines, espérant rattraper bientôt les camarades. Dix jours plus tard, nous étions en vue de l'archipel des Shetland du Sud ; nous distinguions les terres.

Ce fut tout d'abord à l'horizon une raie basse et brillante, semblable à un nuage éclairé ; mais nous approchions rapidement et nous pûmes bientôt distinguer les moindres détails. Ce n'est point ainsi que je me fusse jamais représenté la plus accessible des terres polaires. J'aurais cru trouver au moins ici une large bande côtière, couverte d'une végétation verdoyante : je n'avais devant moi qu'une éclatante coupole de glace d'un blanc bleuâtre ; de rares pointes rocheuses, d'un aspect désolé, ressortaient noires sur la masse éblouissante qui s'achevait du côté de la mer par une muraille à pic. Si je vis ainsi du blanc, c'est que toutes ces îles étaient couvertes de neige ; il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'hémisphère austral, où l'été polaire comprend

les trois mois de Décembre, Janvier et Février. Le lendemain à quatre heures nous étions en vue de l'île Nelson, où une multitude d'oiseaux prenaient leurs ébats.



PAYSAGE POLAIRE.

Après cela, nous entrâmes dans le canal d'Orléans, reconnu par Dumont d'Urville ; là, nous fîmes une première découverte : nous ne savions si au fond du passage nous devions trouver une terre, ou si le canal se prolongeait ouvert des deux côtés ; c'est cette deuxième hypothèse qui se trouva le vraie : nous passâmes au Sud de la Terre Louis-Philippe, nous la longeâmes sur une étendue considérable ; après un parcours sinueux, nous débouchâmes dans le canal de Gerlache. Là où les cartes marquaient un continent il y avait la mer. La liaison avec les travaux de la *Belgica* était accomplie.

Je ne saurais dépeindre l'enthousiasme qui régnait à bord tandis que nous parcourions ces immenses étendues ! Nous devions chercher à atteindre au plus tôt le champ spécialement désigné à nos investigations, c'est-à-dire la côte orientale de la même terre. Le matin du 15 Janvier, l'*Antarctic*, qu'aucun bateau n'avait jamais précédé dans cette voie s'engageait dans le détroit qui sépare l'île Joinville de la Terre Louis-Philippe. Je donnai à cet important détroit, porte d'accès

des côtes orientales, le nom de notre cher bateau, qui, maintenant, repose à l'abri des vagues à quelques milles de là, vers le Sud-Ouest.

Le 16 Janvier fut une journée remarquable : sur la rive occidentale de la Terre Louis-Philippe, nous relevâmes un petit golfe dominé par un glacier aux magnifiques manifestations morainiques : l'une des rives offrait une plaine libre de neige pour l'hivernage. Je l'appelai baie du Dépôt. Elle devait être le témoin d'un des épisodes les plus émouvants de l'expédition.

Nous prîmes ensuite la direction de l'Est, et abordâmes par la côte méridionale de l'île Paulet, cratère de volcan éteint ; nous y vîmes une immense colonie de pingouins, on les comptait par milliers, et



PINGOUINS PRÈS DE LA TOMBE D'UN MATELOT.

aussi de nombreux phoques ; mais nous ne pouvions nous attarder en cet endroit ; j'étais obligé de diriger la route vers le Sud, car je voulais aborder à l'île Seymour, la plus vaste de ces îles antarctiques qui soit libre de neiges ; là j'établis un dépôt, un « Cairn », avec des lettres et des renseignements sur notre situation. Je ne savais pas alors le rôle que devait jouer ce dépôt, je ne pouvais deviner qu'un jour viendrait où nous serions divisés en trois groupes isolés les uns des autres, et attendant le secours du monde civilisé.

Pendant un mois, nous cherchâmes un passage dans des régions infranchissables ; peu à peu les glaces augmentaient en nombre et en volume ; les « icebergs » apparaissaient à tous les points de l'horizon ; nous dûmes retourner vers le Nord.

Le 14 Février, je débarquai au pied du mont qui fait face à l'île Seymour et à l'îlot Cockburn, le Snow Hill. Là, avec cinq compagnons, je vis disparaître notre vaisseau : une année d'isolement nous attendait : nous ne pensions pas qu'une seconde devait s'écouler, pareille à la première, et que nous ne devions plus revoir notre vaisseau. On



UN PROMENEUR.

nous avait construit une maison et un observatoire, nous ne songions qu'à commencer nos recherches. Mais disons d'abord quelques mots

de météorologie. La région où nous étions est certainement la plus froide de l'Antarctique. La température de 40 degrés au-dessous de zéro y est fréquente, et du reste point désagréable ; nous éprouvions grand plaisir à faire de longues promenades à pied, mais, quand éclatait la tempête, alors le plaisir s'envolait, et nous avons eu beaucoup de tempêtes ; elles éclatent soudainement : le temps est beau, puis soudain on voit vers le Sud-Ouest s'élever un petit nuage ; surviennent deux ou trois coups de vent, et presque aussitôt la tempête fait rage, soulevant de rapides tourbillons de neige dont les grains fins forment un épais brouillard : cette neige pénètre partout, le vent coupe le visage ; les cailloux enlevés par la bourrasque forment une sorte de grêle. Si le vent augmente, la situation devient effroyable. On ne tente pas de sortir : les objets les plus lourds sont déplacés : des malles pleines ont été ainsi transportées au loin sur la glace ; un jour, une caisse pleine d'échantillons de roches fut ainsi transportée à une grande distance ; le toit de notre observatoire fut enlevé à plus de 500 mètres. Une grande barque, roulée comme une plume, fut mise en pièces. Ces tempêtes ne sont pas rares dans les régions polaires, mais ici elles sont particulièrement fréquentes, et se signalent par leur



EN MARCHE.

durée, qui atteint parfois trois semaines. Dans ces conditions, nous ne

pouvions faire de longues excursions, nous restions attachés à notre petite maison.

Nous avions emporté cette maison toute construite de Stockholm ; partout se trouvait une double paroi en planches avec couche d'air. La maison se composait d'un petit vestibule, d'une salle à manger, d'une grande salle de travail et de trois chambres à coucher. Les fourneaux de la cuisine et de la grande salle donnaient une chaleur suffisante, quoique assez mal répartie. Nous souffrions surtout de l'humidité ; nos draps se couvraient de végétation parasite, avec des racines et des feuilles.

Le mauvais temps dura jusqu'au milieu d'Août ; le 18 Août nous tuâmes notre premier phoque ; au mois de Septembre, le temps commence à devenir chaud, mais avec des reprises de grand froid. Cependant je voulus entreprendre une grande exploration au Sud de la station. Je partis avec le lieutenant Sobral et le matelot Jonassen : nous n'avions que cinq chiens attelés à un traîneau ; le second traîneau était tiré par Sobral et moi : nous comptions pour vivre sur les pingouins et sur les phoques.

Nous partîmes le 30 Septembre ; le 7 Octobre nous arrivions à l'île Christensen : nous constatâmes que cette île est constituée par les débris d'un ancien cratère. J'escaladai la cîme de cette île d'où l'on jouit d'une vue étendue sur l'horizon. Bientôt il nous fut donné de constater un phénomène curieux : les îles que l'on nomme l'archipel des Phoques ne sont pas de véritables îles, mais des sortes de « nunataks » : des glaces qui ne fondent jamais et qu'on pourrait appeler séculaires, formant un immense plateau bas, couvert de neige et qui, rattaché à la terre, se termine en falaise du côté de la mer. — Le grand obstacle était qu'il n'y avait pas assez de phoques et que nous ne pouvions nous ravitailler. Nous étions en présence de difficultés grandissantes et la tempête nous clouait sous la tente.

Cependant le 18 Octobre, nous arrivâmes à la Terre de Graham, dont nous longeâmes la côte très loin dans le Sud, jusqu'au 66e parallèle ; nous y constatâmes la présence d'énormes crevasses. Il nous arriva plusieurs fois de disparaître dans la neige jusqu'aux aisselles et pourtant aucun accident ne se produisit. Pendant la nuit la tempête survient et met notre tente en pièces : nous la réparons avec peine et la mettons à l'abri d'une roche, mais Jonassen s'était blessé au bras, nous n'avions rien à donner à nos chiens ; nous étions réduits à partager avec eux notre réserve de pemmican. Nous fûmes obligés de

revenir, assaillis par d'épouvantables brouillards de neige qui nous causèrent des ophtalmies : malgré tous ces obstacles, le 4 Novembre nous étions de retour à la station.



CAMPEMENT AU PIED D'UNE MONTAGNE.

Dès lors nous nous préparâmes à saluer le retour de l' « *Antarctic*» . Il n'était plus question d'exploration, mais nous poursuivions nos travaux : je fis alors deux découvertes. D'abord je trouvai entre deux couches de grès de nombreuses empreintes de feuillage prouvant l'existence dans ces parages d'une végétation tertiaire. Je trouvai aussi le squelette d'un grand animal non encore étudié. Ces moulages et ces ossements attestent qu'il y a des milliers d'années se développait dans ces solitudes la vie intense des tropiques.

Ainsi s'écoulait le temps, mais cet été n'était qu'une saison de neige et de brouillards plus froids que ceux de Suède, et il s'écoula sans que le golfe Erebus et Terror vit s'éloigner la banquise : nous cherchions en vain une ouverture par laquelle un vaisseau aurait pu arriver, nous ne vîmes arriver aucun navire. Il fallut nous préparer pour un second hivernage, c'est-à-dire tuer des phoques et des pingouins pour avoir de la viande, et de la graisse pour faire du feu.

A ce propos laissez-moi vous décrire ces pingouins qui nous ont

sauvé la vie : ce sont de singuliers oiseaux, qui ne peuvent pas voler. Nous en avons observé cinq espèces ; la plus grande est le pingouin



LE CHIEN EST L'AMI DE L'HOMME.

impérial qui mesure 1 mètre de hauteur et pèse 40 kilog. ; l'espèce la plus commune ne pèse que 5 kilog. Aucun animal, sauf le singe, ne ressemble plus à l'homme : nous en étions arrivés à les considérer comme des compagnons, presque comme des amis. L'illusion vient de ce qu'ils marchent le corps dressé, et leurs ailes trop courtes ressemblent à des bras. Quand, après l'hiver, ils arrivent en procession. ils assemblent des pierres pour former leur nid. Ceci me rappelle une histoire : un pingouin paresseux avait pris possession d'un vieux nid, l'un de nous lui construisit un nid luxueux, et, quand nous revînmes, nous trouvâmes un couple heureux.

Les jours devenaient de plus en plus courts, le froid était intense; l'hiver revint, mais nous ne perdîmes pas courage; nous espérions



LA MONTAGNE AUX PINGOUINS.

toujours que le printemps ramènerait l' « *Antarctic* ». Nous étions loin de songer que nous ne devions plus le revoir.

Notre pauvre navire, après un hiver bien employé, s'était remis en route vers le Sud, mais trouva dans la barrière de glace ininterrompue un obstacle exceptionnel. On fit donc un double plan. Trois hommes, le Dr Andersson, le lieutenant Duse et le matelot Grunden, devaient tenter d'entrer en communication avec nous, en gagnant par terre notre station d'hiver. Pendant ce temps, le navire devait multiplier ses tentatives pour nous rejoindre par mer. Ces deux plans échouèrent.

L' « *Antarctic* » se trouva immobilisé, pris dans les glaces. Survint la tempête, qui le poussa vers la terre. Le vaisseau fut soulevé, la quille brisée, les planches arrachées, l'étambot défoncé. Ce n'était

plus qu'une épave : l'équipage fit des efforts surhumains pour sauver ce qui restait du naviro. Tout demeura inutile : le 12 Février 1903 il



L'*Antarctic* DANS LES GLACES.

fallut abandonner l' « *Antarctic* », et les matelots contemplèrent en silence sa disparition avec celle du drapeau suédois.

La question était maintenant d'atteindre la terre la plus voisine, c'est-à-dire l'île Paulet, où l'on savait qu'il y avait des phoques et des



EN CANOT LE LONG DES GLACES.

pingouins, mais cela n'était pas facile. Pendant seize jours, on traîna l'embarcation dans la direction de l'île, mais on avançait moins que la

glace, qui dérivait en sens inverse. Quand enfin on atteignit la côte souhaitée, les approvisionnements étaient perdus, l'hiver allait venir, il était impossible d'entrer en communication avec nous. Les vingt naufragés construisirent une hutte de pierres qu'ils garnirent de peaux



ILE PAULET.

de phoques ; ils endurèrent les plus cruelles privations. Ils n'osaient pas toucher à la petite quantité d'aliments qui leur restait ; ils vécurent uniquement de pingouins, ils n'avaient pas de sel et le remplaçaient par de l'eau de mer ; ils n'avaient pas assez de vêtements, et passaient la journée couchés dans un sac.

Le groupe des trois n'eut pas une meilleure fortune : La glace amollie par l'été devenait inutilisable pour le traîneau. Ils revinrent au point où nous avions disposé un petit dépôt pour l'été. Ce point était en cette baie qui, lors du premier passage, avait attiré mon attention : ils songèrent alors à hiverner, mais ils n'avaient pas de vêtements, pas d'instruments, peu de vivres. Sans autre outil que leurs mains, ils construisirent une hutte de pierres, dressèrent une tente à l'intérieur, de façon à former double paroi ; ils abattirent un millier de pingouins et de phoques, qui assurèrent leur comb istible et leur nourriture. Mais quels sentiments durent animer ces êtres humains quand

ils comprirent qu'ils avaient tout un hiver à passer, ensevelis vivants sous une masse de neige ? Ils sortirent de là par le courage : l'endroit où ils supportèrent tant de souffrances fut appelé par eux « baie de l'Espérance » et montrera dans l'avenir ce que l'homme a pu supporter en cette localité. Pendant ce terrible hivernage, le Docteur Andersson a trouvé le moyen de collectionner des fossiles appartenant à la flore jurassique.



ILE SEYMOUR.

C'est ainsi qu'en trois groupes nous passâmes l'hiver.

Il me reste à vous dire comment on se retrouva. La concentration se fit de façon surprenante.

J'avais l'intention de faire une nouvelle tentative en traîneau, mon plan était d'aller vers le Nord, je ne pris qu'un compagnon et un traîneau.

Je partis le 30 Septembre 1903. Dès le premier soir, nous fûmes assaillis par la tempête, nous restâmes toute la nuit dans nos sacs, la tente fut enlevée, il nous fallut revenir à la station.

Le 4 Octobre, je fus plus heureux, nous allâmes vers l'Ouest, puis vers le Nord. Bientôt je découvris un immense détroit entouré de montagnes, je lui donnai le nom de « Prince-Royal Gustave ». Le

12 Octobre, nous étions à l'extrémité orientale de ce canal, et nous songions à revenir, quand nous vîmes dans le lointain deux taches noires que nous prîmes d'abord pour des pingouins. Bientôt je vis que c'étaient des hommes, mais quels humains pouvaient bien vivre dans ce désert de glace, où nous pensions être seuls ? J'avais devant moi deux hommes absolument noirs, le visage perdu dans une barbe et des cheveux incultes : seul leur langage décelait la civilisation. Nous reconnûmes alors Andersson et Duse ; nous rejoignîmes leur compagnon qui était resté en arrière ; nos chiens aboyaient, effrayés par l'aspect de ces étranges figures noires. Il y avait neuf mois que nos compagnons étaient partis à notre recherche ; nous les réunîmes dans notre station où notre premier soin fut de les rendre un peu plus civilisés d'aspect.

Nous étions de retour juste à temps pour assister à la rupture des glaces : le temps se mettait au beau : nous envisagions avec une certaine inquiétude le retour de notre vaisseau, qui allait interrompre nos recherches ; nous comptions sur un été riche en résultats. Le Docteur Andersson, dans l'une de nos excursions, s'était joint à nous. Tout à coup, un de nos hommes nous assura que des gens s'avançaient sur la glace : on disait qu'il y avait quatre personnes. Nous ne pouvions



RENCONTRE DES OFFICIERS ARGENTINS.

croire qu'à la présence de quatre passagers de l' « *Antarctic* ». Mais

il se trouva que ce qui devait être le plus heureux moment de l'excursion en fut le plus triste : en effet, nous vîmes deux officiers étrangers, tous deux de la République Argentine, qui nous déclarèrent ne rien savoir de l' « *Antarctic* ». Ils ajoutèrent que leur navire, l' « *Uruguay* », était embossé non loin de là, et que d'autres expéditions venaient à notre secours.

Les sentiments les plus divers s'agitaient en nous, la tristesse, et aussi la curiosité du monde vivant. Nous accablions de nos questions les officiers argentins, nous ne les laissâmes partir que le soir. Il fut convenu que, dès le lendemain, l' « *Uruguay* » se rapprocherait le plus possible de Snow Hill ; il était imprudent de s'attarder dans le golfe Erebus et Terror. Silencieux nous travaillions à nos préparatifs de départ, quand les chiens aboyèrent. — « Ce sont des gens de l' « *Uruguay* », qui viennent chez nous », pensions-nous. — Mais personne n'entra. Un de nous sortit, alors on entendit crier : « Hurrah ! » On crut qu'il avait la cervelle dérangée ; nous courûmes tous dehors, et nous vîmes Larssen, le capitaine de l' « *Antarctic* », et cinq de ses compagnons. Ils arrivaient juste au moment où nous allions partir, et où nous les pensions perdus.

Il ne nous restait plus qu'à gagner l' « *Uruguay* ». Je n'ai pas besoin de dire que je ne dormis pas de la nuit. Le 10 Novembre, nous quittâmes Snow Hill : en doublant le dernier promontoire, j'eus la joie de voir sortir de leurs nids de pierres nos amis les pingouins.

Quelques heures plus tard, le vaisseau accostait l'île Paulet, nous étions tous rassemblés sur le pont. Le 23 Novembre, la Terre de Feu était en vue, et le 2 Décembre, nous étions à Buenos Aires.

Les résultats de l'expédition sont considérables, et j'aurais beaucoup à dire à ce sujet. Nous avons étudié la nature, de façon à faire des comparaisons avec le Sud de l'Amérique ; nos collections de fossiles permettent d'étudier toute la vie antarctique. J'insiste sur cette région intéressante : on a désormais un point de départ pour l'avenir, et nous serons suivis. J'attache du prix à ce fait que, pendant que je parle devant vous, l'expédition Charcot se poursuit dans les parages que j'ai explorés : je fais des vœux pour cette expédition, que je veux voir revenir ayant réussi dans son entreprise. La France nous a tendu une main amie, votre pays nous a montré de l'intérêt. J'ai reçu parmi vous un accueil favorable ; j'ai reçu l'hospilalité grandiose qui est le privilège de votre race. Je vous remercie ».

Un tonnerre d'applaudissements accueille la péroraison du conférencier. Le Président remercie chaleureusement le Dr Otto Nordenskjöld, et rappelle les liens d'amitié qui unissent le peuple français et le peuple suédois ; il exprime la certitude que le Dr Otto Nordenskjöld, qui est à peine arrivé à la mâturité de la vie, et qui est doué d'une telle énergie, réservera encore à son pays et au monde de nouveaux et fructueux travaux.

Les Membres de la Société de Géographie de Lille ont fait à Nordenskjöld un accueil vraiment enthousiaste ; ils garderont longtemps le souvenir de cette soirée du 24 Novembre 1904, qui marquera comme une date heureuse dans les annales de la Société.

LE

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DU PUY

21 au 28 Juin 1904

Par L. QUARRÉ-REYBOURBON,

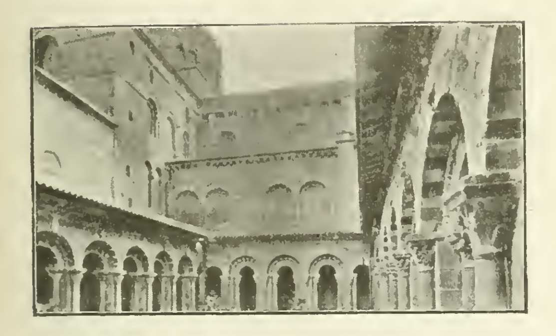
Officier de l'Instruction publique,
Vice-Président de la Société de Géographie de Lille,
Président de la Société des Sciences de la même ville,
Membre de la Société française d'Archéologie,
Correspondant du Comité des Beaux-Arts des départements, etc., etc.

(*Suite et fin*) (1).

Cloître de la Cathédrale. — Le long du mur septentrional de la cathédrale est adossé un cloître rectangulaire compris entre le musée diocésain et les deux bâtiments qui portent aujourd'hui les noms de chapelle des morts et de salle des États. Il a été, comme tout le reste de l'édifice, profondément

(1) Voir page 108.

remanié. La galerie méridionale, la plus curieuse, avait été démolie au XVIIIe siècle, et la partie extérieure a été reconstruite presque en entier ; les autres n'ont subi que des remaniements.



BASILIQUE DE NOTRE-DAME DU PUY — CLOITRE

Les chapiteaux et la corniche forment un ensemble incomparable ; les chapiteaux sont ornés les uns de feuillages, les autres de scènes historiques, mais la sculpture des feuillages est généralement plus belle.

La toiture s'arrêtait autrefois au ras de la corniche.

Chapelle des Morts. — Le bâtiment dit *Chapelle des Morts* se trouve à l'Est du cloître, dans le prolongement du bras Nord du transept. Le rez-de-chaussée communique avec le cloître par six arcades au milieu desquelles est ouverte une belle porte.

Musée Religieux. — Les constructions adossées à la galerie septentrionale du cloître, malgré leur ancienneté, n'offrent qu'un médiocre intérêt archéologique, mais dans la salle supérieure l'administration diocésaine a installé, sous la direction du savant M. Giron, un musée religieux qui renferme déjà des pièces fort intéressantes.

Le *Trésor de la Cathédrale* est à voir ; il s'y trouve quelques objets précieux, une bible du IXe siècle par exemple.

Il en est de même du *Bâtiment des Mâchicoulis.*

Hôpital du Puy. — L'hôpital du Puy, qui est de fondation très ancienne, conserve encore, rue de Bec-de-Lièvre, une vaste salle voûtée et de belles portes, monuments fort curieux de la fin de l'époque romane ; l'une est encadrée d'une triple voussure reposant sur des chapiteaux ornés de têtes ou de feuillages, l'autre est remarquable par ses deux chapiteaux.

Chapelle Saint-Jean. — Construite au nord de la cathédrale, cette chapelle a servi jusqu'à la fin du XVIIIe siècle de baptistère unique aux paroisses du Puy. La voûte actuelle est de beaucoup postérieure au reste de l'édifice.

L'abside a conservé en partie sa disposition ancienne.

Deux portes anciennes donnent accès dans la chapelle. Celle du sud a été retouchée après coup, elle était peut-être précédée d'un porche; l'autre se trouve à l'ouest : elles sont toutes deux dépourvues d'ornements.

A l'extérieur le chevet est plat et légèrement incliné du sud-est au nord-ouest.

La cuve baptismale ancienne se trouve dans une niche ouverte dans le mur septentrional ; elle a extérieurement une forme pyramidale ; elle est accostée d'une piscine.

Tout dans cet édifice a un aspect archaïque, il n'y a point de sculpture en dehors des chapiteaux ; les joints sont assez épais et tous les arcs en plein cintre. La chapelle n'est certainement pas postérieure au XI[e] siècle.

Plus loin à gauche se trouve l'Eglise des pénitents, assez curieuse, occupant une partie de l'ancien Hôtel d'Allègre ; les murs paraissent anciens, mais la chapelle a été entièrement restaurée au XVIII[e] siècle.

Près de la cathédrale, l'*Évêché*, reconstruit dans ses parties apparentes aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, n'a d'intéressant qne la vue admirable dont on jouit de ses jardins.

Le *grand séminaire*, sur la place de ce nom, édifice sévère.

Le *Couvent de l'Instruction*, qui a fourni depuis 1668 un essaim de filles pieuses sous le nom de Béates, chargées de répandre l'instruction élémentaire au sein des plus pauvres villages. C'est un majestueux monument du XVII[e] siècle.

Les promenades antérieures avaient montré aux congressistes le Nord et l'Est du département, l'excursion de samedi 25 Juin leur en a fait voir la partie occidentale qui n'est ni moins belle ni moins intéressante que les autres, encore qu'elle en diffère complètement par la nature comme par ses monuments.

A 6 h. 30. les congressistes attendaient à la gare le départ du train spécial qui devait les conduire dans une contrée nouvelle en passant par Borne Darsac. Fix-Saint-Geneys Rougea (Commune de Saint-Eble), Saint-Georges d'Aurac, Langeac, Chanteuges.

C'est au milieu d'une nature remarquable comme géologie que s'élève Chanteuges.

Chanteuges fut originairement une abbaye fondée en 936 par Claude, seigneur de ce lieu, et peuplée par des moines de Saint-Géraud d'Aurillac.

Eglise prieurale.— L'église de Chanteuges est un édifice fort intéressant du XII[e] siècle ; elle comprend une nef de quatre travées flanquées de bas-côtés ; il n'y a ni chœur ni transept; l'abside et les absidioles s'ouvrent directement dans le prolongement de la nef et des bas-côtés.

La décoration sculpturale est assez riche. On remarquera surtout des feuillages bien fouillés et d'un grand style, des oiseaux aux ailes éployées ou becquetant des fruits, des représentations de l'avarice, du bon pasteur, etc.

Quoique bien délabré, l'extérieur ne manque pas de caractère. La façade placée en biais, est inclinée dans la direction du Nord-Ouest ; elle était naguère précédée d'un porche dont il subsiste les amorces.

Deux portes donnaient accès à l'église, l'une sur la façade occidentale, l'autre, actuellement murée, s'ouvrait sur la deuxième travée de la façade Nord.

Le clocher actuel, qui parait avoir été remanié sinon refait après coup, s'élève sur la première travée au bas-côté Nord.

L'église possède encore d'assez jolies stalles en bois sculpté.

On peut voir, le long de la façade septentrionale, quelques restes des bâtiments conventuels.



ÉGLISE DE BRIOUDE

Chapelle de l'abbé. — Le monument désigné sous ce nom est une élégante construction du début du XVe siècle. On remarquera surtout les délicates sculptures de l'encadrement des portes.

Nous nous rendons ensuite à Brioude.

Malgré son ancienneté, cette ville ne possède qu'un monument réellement intéressant : l'église Saint-Julien. Cet édifice appartient à deux époques distinctes. La partie la plus ancienne comprend la façade, le narthex et les quatre premières travées. La dernière travée, le clocher et l'abside sont postérieurs d'un demi-siècle au moins.

Les bas-côtés de l'église sont très larges.

Deux beaux porches, l'un au Sud, l'autre au Nord, donnent accès dans l'église. Ils s'ouvrent sous des arcades en plein cintre et reposent

sur des colonnes engagées dont les bases sont enterrées. Le tympan du porche nord était orné d'une série de personnages en stuc fixés à la pierre au moyen de clous. Cette décoration, rare et curieuse, a disparu à une époque assez récente; une gravure de 1831 la représente intacte.

Ces porches conservent encore quelques traces de peintures.

Les anciennes portes existent encore ; celles du porche nord étaient recouvertes de peau et sont pourvues de leurs anciennes peintures. C'est là que se trouvent les fameuses têtes de bronze tenant un anneau dans leur bouche.

Enfin, dans l'intérieur de l'église, on remarquera un très beau rétable en bois sculpté, exécuté par Vanneau, de 1693 à 1695, le bas-relief du maître-autel, œuvre du XVII[e] siècle, représentant un vœu fait par Charles VI à l'église de Brioude, un tableau attribué à Jouvenet ; à la sacristie, deux têtes d'animaux en bronze aussi anciennes mais moins intéressantes que celles restées en place.

Dans la ville on trouve encore quelques maisons anciennes, notamment place de la Fénerie.

Le couvent des Cordeliers, à l'extrémité sud de la ville, est transformé en habitation particulière.

Une partie des constructions remonte au XIV[e] siècle.

Dans la chapelle de l'hôpital, un christ lépreux, provenant de la léproserie de Bajasse, paraît dater du XV[e] siècle ; la tête a une expression de douleur intense.

Citons encore le *Palais de justice* et l'*Hôtel de ville*, sur une terrasse plantée d'arbres (belle vue). *Etablissement hydrothérapique*, etc.

Nous quittons Brioude par le train de 3 h. 50, pour rentrer au Puy à 7 heures, emportant de notre promenade le souvenir charmant d'une bonne journée.

Dimanche 26 Juin. — Les journées précédentes avaient été très fatigantes, la chaleur était grande, le besoin de repos fit faire la grasse matinée à bon nombre de congressistes. Plusieurs quittèrent le Congrès, d'autres allèrent faire des excursions à Yssingeaux, etc.. d'autres en voiture allèrent déjeuner frugalement à la campagne. Beaucoup restèrent au Puy pour revoir les monuments qu'on n'avait pu voir qu'imparfaitement en commun et visiter ce que le temps ne nous avait pas permis de voir jusqu'ici. Je fus du nombre de ces derniers. J'assistais à la grand'messe de la Cathédrale où les cérémonies se font avec beaucoup de soins.

C'est dans la Cathédrale, au centre du chœur, sur l'autel, que trône l'image vénérée de la Vierge, dominée par la grande coupole du dôme.

De temps immémorial existe le pèlerinage à cette vierge noire, à Notre-Dame du Puy, dont la statue colossale, dite Notre-Dame de France, fut érigée en 1860 sur le rocher Corneille. Cette statue fut fondue à l'aide de 212 canons

russes pris à Sébastopol, d'après une maquette de Bonnassieux. L'initiative appartient au célèbre prédicateur Combalot, qui fit accepter ce projet à la suite d'une mission prêchée au Puy et qui obtint de Napoléon III les canons de Sébastopol. La statue a 16 mètres de hauteur, à elle seule elle pèse 110.000 k. et repose sur un piédestal octogonal en pierre avec revêtement en fer haut de $6^{m},70$. De son sommet où l'on parvient de l'intérieur par des escaliers en pierre et en fer, la vue est très remarquable sur la ville et sur tout le bassin du Puy. Devant la Vierge, une statue en bronze représente, agenouillé, Mgr de Morlhon, sous l'épiscopat duquel eut lieu l'érection de la statue. C'est à Notre-Dame de France que se rattache, comme à sa véritable origine, le mouvement de piété chrétienne qni a fait dresser sur un grand nombre de hauteurs ou de vieux édifices, dans toute la France, des madones plus ou moins colossales.



STATUE DE NOTRE-DAME DE FRANCE

Dans cette promenade à travers la ville du Puy, j'ai aperçu l'indication *rue de Lille*; rien ne m'a été plus agréable que ce souvenir de ma ville natale.

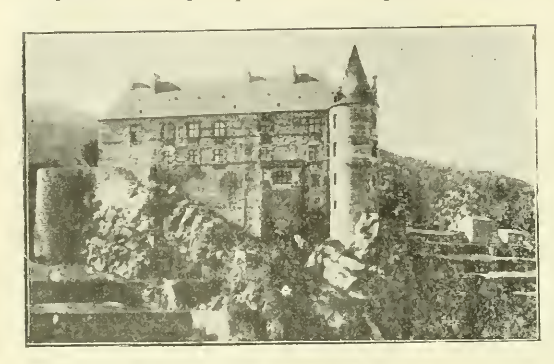
Une autre surprise m'attendait : à la vitrine d'un libraire était exposée une brochure intitulée : *Pierre d'Ailly, évêque du Puy, évêque de Cambrai et cardinal* (*1350-1420*), *par l'abbé Pontvianne, professeur à la Chartreuse* (aujourd'hui curé de Chamalières-sur-Loire). Le Puy, 1898, 62 p. in-8°, deux portraits.

Aussitôt j'achetais ce volume qui me rappelait Lille, je me reposais en coupant les pages et je constatais avec plaisir que les excellents travaux de MM. les chanoines Rambure et Salembier, de l'Université catholique de Lille, avaient servi de bases au travail de l'auteur.

Lundi 27 Juin. — Tout le monde est en wagons. C'est vraiment un charme de se rendre à la Voûte-sur-Loire ; l'œil ne se lasse pas de contempler le merveilleux génie de la nature à travers le défilé capricieux au fond duquel la Loire rapide promène ses eaux bleues. On arrive à *La Voûte*.

Château. — Le château de la Voûte s'élève dans une situation très pitto-

resque, sur une presqu'île formée par la Loire. Les constructions actuelles, qui ne paraissent pas antérieures au XVe siècle, comprennent un vaste logis flanqué d'une aile en retour à l'Est ; à l'angle Sud-Est se trouve une grosse tour ronde. Ce château vient d'être l'objet d'importantes restaurations exécutées par son propriétaire, M. de Polignac qui fait lui-même aux Congressistes les honneurs de sa demeure avec une bonne grâce parfaite.



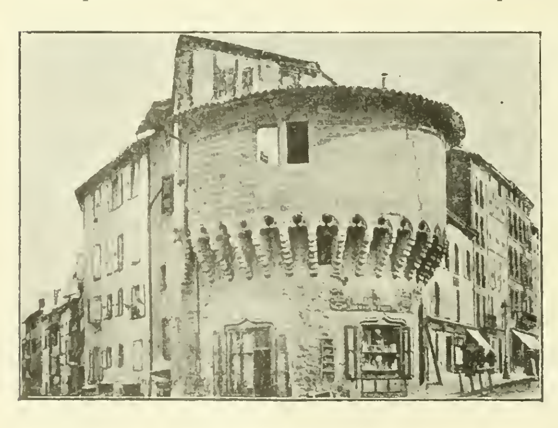
CHATEAU DE LA VOUTE

La Voûte possède un beau viaduc du chemin de fer sur la Loire et un pont du XVIe siècle.

Nous rentrons vers midi au Puy, où suivant son programme, M. Lefèvre-Pontalis nous conduisit vers les vieilles maisons de la ville qui sont en assez grand nombre et plusieurs autres monuments, dont nous ne citerons qu'un petit nombre des plus remarquables.

Tour Pannessac. Cet édifice composé de deux tours et un donjon, tel qu'il figure dans un tableau du Musée, était au nombre des 15 portes placées sur l'enceinte extérieure de la ville basse ; la ville haute et le cloître avaient d'ailleurs chacun une enceinte propre.

L'aspect de cette tour féodale ramène l'esprit à ces époques de guerres civiles qui ensanglantaient le Velay, où l'on se battait pour ainsi dire de porte à porte, où chaque quartier avait sa milice toujours prête à se porter en avant, tantôt contre les Anglais, les Huguenots ou les gens d'armes des vicomtes de Polignac. Cette porte qui fut témoin de tant de massacres le fut aussi de spectacles plus réjouissants, spécialement lors



TOUR PANNESSAC

de l'entrée des souverains qui venaient en pèlerinage ; telle fut la réception faite à François Ier en 1533.

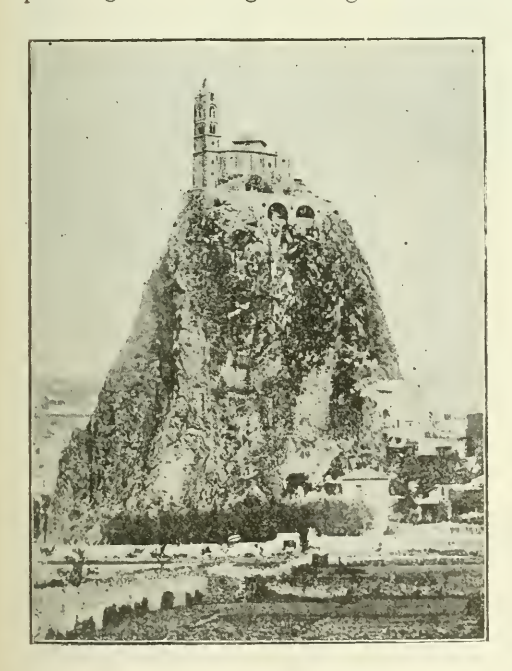
Nous nous dirigeons ensuite vers l'*Eglise Saint-Laurent.*

L'église Saint-Laurent faisait partie du couvent de Dominicains fondé au Puy en 1221. On ignore l'époque de sa construction, mais sur une des bases de colonne on lit la date de 1340 qui correspond bien au style de l'architecture.

C'est le plus important des édifices gothiques du Velay ; il est construit d'après les données de l'architecture méridionale et forme un parallélogramme de 65 mètres de longueur sur 22 mètres de largeur, dont les trois nefs sont divisées en cinq travées.

La chapelle Saint-Clair ou chapelle octogone d'Aiguilhe. Cette chapelle, plus connue dans la région sous le nom erroné de *Temple de Diane*, présente un spécimen unique en Velay d'un plan architectural assez rare, mais dont le XIe et le XIIe siècle offrent cependant d'autres exemples. C'est un octogone régulier terminé à l'Est par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four.

Les congressistes se dirigent ensuite vers le Rocher d'Aiguilhe, l'excursion la plus fatigante du Congrès. En gravissant les 249 marches du dyke volcanique, remarquons la nature de la roche analogue à celle du rocher Corneille, bien que la forme générale soit bien différente. Ce dycke énorme surgissant du fond d'une vallée a toujours excité l'admiration des visiteurs ce qui l'a fait considérer par un vieil historien comme une des merveilles du monde.



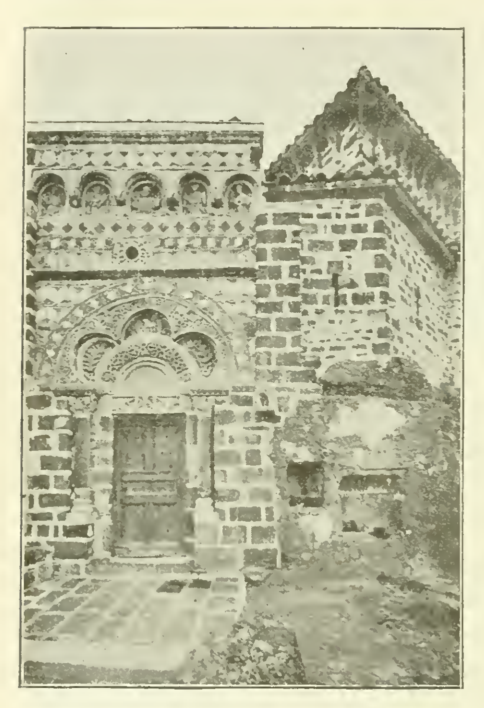
LE ROCHER DE SAINT-MICHEL

L'ascension s'opère relativement facilement ; bientôt nous arrivons devant la gracieuse antique chapelle.

La chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe, qui domine d'une façon si pittoresque un rocher volcanique abrupt, est un édifice de deux époques distinctes. La partie la plus ancienne a l'intérêt d'être datée d'une façon précise.

L'acte de la fondation de la chapelle relate, en termes fort clairs, que le

doyen du chapitre de la cathédrale, Truannus, après en avoir obtenu l'autorisation de l'évêque Gottescalk, fit faire un chemin le long de cette montagne où, jusqu'alors, les hommes les plus agiles pouvaient à peine passer, et construire à son sommet un oratoire consacré à l'archange Saint-Michel. Ce monument était terminé le 18 juillet 962, époque où Truannus en fit don au chapitre du Puy.



CHAPELLE DE SAINT-MICHEL D'AIGUILHE

L'oratoire primitif se compose d'un petit sanctuaire carré encore bien reconnaissable dont la voûte en forme de pyramide basse et obtuse, construite en appareil grossier, s'élève sur un plan rectangulaire.

Nous croyons encore devoir signaler quelques monuments du Puy, que nous avons visités en dehors du Congrès.

Hôtel de Ville, est d'une construction assez simple ; élevé en 1766 ; l'intérieur renferme une belle rampe d'escalier en fer forgé de cette époque.

Sur la place du Breuil, quartier le plus élégant de la ville ; au centre s'élève la belle *Fontaine Crozatier*, œuvre et don de ce généreux enfant du Puy, avec son portrait en relief. Quatre cours d'eau du département, la Loire, l'Allier, la Bornes et la Dolaison sont représentés par quatre statues dominées par celle de la ville du Puy. Autour du grand bassin des groupes de génies reproduisant une autre œuvre de Crozatier qui orne les bassins de Versailles.

Sur cette place nous remarquons *La Préfecture*, construction moderne du même style que le Musée, derrière laquelle se trouve la promenade du *Fer à cheval*, fréquentée par la bonne société de la ville ; puis au Sud, le *Palais de Justice* avec sa colonnade en brèche brune de Denise, élevé en 1835, et, à côté le *nouveau Théâtre*. Derrière ces deux monuments s'étend le Foiral dont le côté ouest est bordé par la façade du *Lycée de filles*.

Statue de la Fayette. Le général de la Fayette, une des gloires de la Haute-

Loire, est représenté élevant en l'air la cocarde nationale. Statue en bronze, d'un bel élan, érigée en 1883, et œuvre de Hiolle.


STATUE DE LAFAYETTE

Croix de Mission. Monumentale croix, rappelant une mission, érigée sur le boulevard Carnot.

Bibliothèque municipale, située près du Lycée ; ne possède pas un grand nombre de volumes. Elle se compose d'une riche collection d'ouvrages sur le Velay.

Archives départementales. Son dépôt très important pour le pays se trouve dans les bâtiments de la Préfecture.

Monument des Enfants de la Haute-Loire. Dans le jardin du Fer à cheval. Fac-simile en bronze de la statue placée sur le tombeau de Lamoricière.

Et bien d'autres curiosités. Il faut se borner. Je ne puis cependant me défendre de consacrer quelques lignes aux dentellières du Puy, qui m'ont rappelé nos vieilles dentellières lilloises.

Il est très intéressant de voir dans les rues non commerçantes du Puy, sur toutes les routes, dans tous les villages, les dentellières, coquettement coiffées, souvent réunies à plusieurs, assises sur de petites chaises, travaillant, le carreau sur les genoux, avec une activité étonnante.

La fabrique de dentelles de la Haute-Loire, qui s'étend aussi sur les départements limitrophes, est la plus importante, non seulement de France, mais du monde entier.

Dans son rapport sur les *dentelles vraies*, à l'exposition de Chicago en 1843, M. A. Warée estime à 127.000 le nombre des dentellières pour toutes les fabriques réunies de France, et dans ce total, la fabrique de la Haute-Loire figure, à elle seule, pour 92.000 (soit 27.000 de plus que pour la Belgique tout entière).

M. Félix Aubry, dans son rapport de 1851, estimait à 130.000, le nombre des dentellières de la Haute-Loire.



DENTELLIÈRE

Cherchant la vérité entre les deux chiffres on peut, sans exagération, adopter celui de 100.000. Ce nombre est d'ailleurs variable ; mais, lorsque la dentelle est en faveur, on peut affirmer que presque toutes les femmes valides dans les campagnes, et un grand nombre, dans les villes, font babiller plus ou moins les fuseaux.

Les dentelles de la Haute-Loire s'exportent dans le monde entier, surtout en Amérique. Il s'en fabrique de tous les genres, de tous les prix, et avec les matières premières le plus diverses (fil, soie, laine, paille, crin, etc.). Les fabricants de la Haute-Loire ont toujours su se plier aux exigences de la mode et captiver les acheteurs par la multiplicité de leurs créations autant que par la solidité et le bon marché de leurs produits.

D'ailleurs, quels que soient les progrès réalisés par la mécanique, les *dentelles vraies* seront toujours supérieures aux *imitations* fabriquées par les doigts de fer, et la *dentelle imitation* ne peut pas plus être confondue avec la *dentelle vraie* que ne l'est la peinture avec la chromolithographie.

L'ouvrière en dentelle vivant chez elle, en famille, ou près de ses compagnes, est très heureuse, et le travail à l'atelier ne pourra jamais remplacer cette occupation du carreau que l'on prend, que l'on quitte à volonté, pour vaquer aux soins du ménage ; que l'on emporte aux champs, que l'on néglige au moment des récoltes, mais qui charme les longues veillées d'hiver et qui assure toujours le pain. Et le touriste, en passant dans les villages, contemplera avec intérêt ces groupes pittoresques de jeunes et de vieilles femmes devisant en agitant fébrilement leurs légers fuseaux :

Avec les mains, la langue aussi travaille :
On prie, on chante, on dit son petit mot
Sur l'œil voisin dont on cherche la paille,
Et, du pied gauche, on berce le marmot.

H. ACHARD.

La *Séance de clôture*, à laquelle assistait une foule particulièrement nombreuse a été présidée par M. Lefèvre-Pontalis.

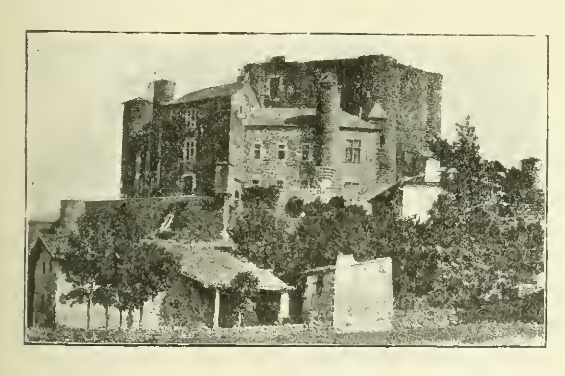
Des communications archéologiques fort intéressantes s'y sont produites. Diverses mesures pour la conservation des monuments et des objets d'art anciens y ont été demandées et des récompenses y ont été distribuées.

La ville du Puy a voté la somme de mille francs pour le Congrès et la Société académique du Puy a offert des médailles.

La séance se termine par les projections photographiques de MM. Thiollier, qui nous font faire ainsi un voyage très intéressant dans tout le département.

Le mardi 28 Juin, toujours favorisés par le temps le plus propice qu'on put désirer, les archéologues partent à 7 heures. La première halte est fixée à *Bouzols.*

Le château de Bouzols était le siège de l'une des dix-huit baronnies diocésaines du Velay. La plus ancienne mention que l'on connaisse, remonte au mois de mars 1046, époque à laquelle l'évêque du Puy, Etienne de Mercœur, inféoda la terre de Bouzols à Ithier, son neveu. On trouve ensuite comme possesseurs successifs du château : les de Saint-Romain, les de Polignac, les de Poitiers, les de Beaufort-Turenne, les Armagnac, les de la Tour d'Auvergne et les de Montagu-Bouzols. Parmi ces possesseurs, l'un d'eux au moins mérite d'être nommé, c'est le maréchal Boucicaut, qui avait épousé Antoinette de Beaufort en 1393.



CHATEAU DE BOUZOLS

Le château de Bouzols est construit dans une situation à la fois très pittoresque et très forte ; il occupe l'extrémité d'un promontoire inaccessible au Nord et à l'Ouest, relié au plateau, au Sud-Est, par une bande de terrain où l'on avait multiplié les obstacles pour en rendre l'approche difficile et l'attaque dangereuse. Il se compose de deux parties distinctes et d'âge différent : le donjon et les bâtiments d'habitation.

En plan, le donjon a la forme d'un trapèze, ses murs mesurent trois mètres d'épaisseur, il est construit en blocs de basalte assemblés à joints assez épais. Chaque angle est renforcé extérieurement par un contrefort très épais en forme de tourelle.

Entre le donjon et le château on trouve un passage assez étroit creusé dans

le roc. On parvenait de l'un à l'autre au moyen d'un pont volant disposé obliquement. Ce passage aboutit au Nord à une porte taillée dans le rocher et s'ouvrant dans une paroi abrupte à 20 mètres environ au-dessus du sol. Il est probable que ce passage était dissimulé et permettait d'évacuer le château en cas de danger.

Les bâtiments d'habitation ne paraissent pas antérieurs au XIII[e] siècle, c'est du moins la date probable de la tour qui en occupe l'angle Nord-Ouest, seule partie de l'édifice qui ait conservé son revêtement en pierre de taille.

Le grand mur de façade, privé de son revêtement, ajouré de larges fenêtres agrandies après coup, tombait en ruines comme tout le reste du château. Il n'en subsisterait plus rien aujourd'hui s'il n'avait eu la chance de tomber entre les mains de M. le comte de Brive, qui depuis quelques années consacre à sa restauration des sommes importantes.

On remarquera à l'intérieur, dans la grande salle qui sert de salon, une belle cheminée de la fin du XVI[e] siècle, dont les morceaux avaient été disséminés, et aussi une intéressante collection d'objets se rapportant à l'archéologie locale.

Dans la cour d'entrée se trouve l'ancienne chapelle, à nef unique voûtée en berceau plein cintre et terminée par un chevet plat. En face de la chapelle, un bâtiment récemment restauré conserve quelques traces d'une décoration peinte qu'on peut dater du XVII[e] siècle.

L'enceinte extérieure a disparu en grande partie. Dans le rocher même qui porte le château, on voit encore des grottes qui furent habitées comme l'indique une cheminée encore bien conservée.

M. de Brive a très aimablement reçu ses collègues.

La commune de Coubon, outre le château-fort de Bouzols possède un cippe gallo-romain sur la place. Les ruines de la tour à signaux de La Roche, Château de Poinsac, Belle Villa de Charentus. Sites charmants sur la Loire.

Conduits dans des breacks confortables, les archéologues qui ont eu le temps d'apercevoir les belles échappées de la vallée de la Gagne. sont arrivés vers midi au *Monastier*, où un bon déjeuner les attendait.

L'abbaye du Monastier aurait était fondée au VI[e] siècle par Saint Carmery, gouverneur d'Auvergne. L'église abbatiale est intéressante.

Château. — Le château de Monastier est situé sur une terrasse dominant l'église à l'Est. C'est une vaste construction élevée sur plan rectangulaire, flanquée aux quatre angles de tours assez saillantes. L'escalier à vis qui dessert les étages supérieurs est renfermé dans une cinquième tour bâtie sur la façade méridionale.

Eglise Saint-Jean. — L'ancienne église paroissiale du Monastier, consacrée

à Saint-Jean, se trouve à l'extrémité méridionale du village. Elle n'offre pas beaucoup d'intérêt. Une partie de la façade et la première travée remontent peut-être à l'époque romane ; les trois autres travées de la nef, ainsi que le chevet rectangulaire, datent du XV[e] siècle.

Signalons les restes des remparts de la ville et des grottes artificielles dans les environs.

Le retour au Puy s'est fait par Coubon et la Tour.

Il était passé huit heures quand les voyageurs descendirent des voitures.

Tout le monde était enchanté de la magnifique excursion de la journée ; mais par contre tout le monde était fatigué et attendait un repas réparateur.

C'était la fin d'un Congrès admirablement préparé et conduit, lequel a procuré bien des connaissances nouvelles à ceux qui ont eu le bonheur de le suivre, connaissances en archéologie, comme aussi en histoire et surtout en géologie.

Combien nous devons de reconnaissance à M. Lefèvre-Pontalis, notre zélé président, qui s'est prodigué pour nous d'une manière remarquable, ne se ménageant en aucune occasion.

De tous les Congrès de la Société française d'Archéologie, je crois pouvoir dire que celui de cette année a été le plus fatigant à cause du pays qui n'est pas préparé à recevoir des Congressistes travailleurs (1).

Nous avons remercié chaleureusement M. Lefèvre-Pontalis qui nous a

---

(1) Un aimable habitant du Puy, dont je viens de faire la connaissance m'a adressé le numéro du jeudi 30 juin 1904, du journal « *La Haute-Loire* » contenant un article intitulé : *La Leçon du Congrès*. Je crois devoir le faire connaître :

« Le terme des travaux du Congrès est arrivé sans que le zèle des hommes laborieux qui ont bien voulu y prendre part se soit un instant démenti. Tous les programmes ont été largement parcourus et à peu de chose près, épuisés. Les procès-verbaux des séances reproduiront des discussions et des lectures dignes certainement d'intéresser non seulement le pays, mais encore tous ceux, au dehors, qui suivent avec de studieuses préoccupations le courant de la Science. D'autre part, le souvenir des promenades accomplies sera des meilleurs, parce qu'il aura été des plus efficaces.

Le Congrès aura ce résultat, en effet, d'avoir fixé un grand nombre de questions, d'avoir avancé la solution d'un grand nombre d'autres, et *surtout* d'avoir attiré l'attention générale sur des monuments dont on se désintéresse trop chez nous par la routine de l'habitude. Les savantes explications des Lefèvre-Pontalis, des de Fayolles, des Thioiller, leurs ingénieuses comparaisons, nous forceront désormais à regarder et nous engageront à conserver.

. . . .

Un autre résultat du Congrès qui n'est pas négligeable non plus, ce sera d'avoir permis à deux cents étrangers d'apprécier le Velay.

Favorisées par le temps le plus propice que l'on puisse désirer, les excursions ont fait la joie des archéologues, non seulement parce qu'elles leur donnaient matière à

promis pour l'année prochaine un congrès à Beauvais, Congrès qui sera une véritable promenade auprès de celui du Puy.

Après le dîner nous nous faisons nos adieux, en nous disant à l'année prochaine ! Les uns se retirent pour se reposer, un bon nombre pour se préparer à partir à quatre heures du matin par un train allant directement à Paris par la ligne du Bourbonnais.

Avec plusieurs congressistes, je pris mercredi matin à 8 h. 59 un train allant directement à Paris par Saint-Etienne et Lyon. En arrivant à Paris, j'y retrouvai un bon lit ami au grand hôtel du Louvre. Le lendemain je rentrais à Lille, fatigué outre mesure, mais heureux d'avoir suivi un Congrès aussi intéressant dans un pays plein de surprises instructives.

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1905

PRIX PAUL CREPY.

Fondé en mémoire de M. Paul Crepy, Président et fondateur de la Société, ce prix d'une valeur de 300 francs consiste en une bourse de voyage. Peuvent prendre part au Concours tous les jeunes gens de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 à 21 ans, autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er avril, et admis à concourir par le Comité d'Études de la Société. Pour les conditions du concours se reporter au programme spécial que l'on trouve au Secrétariat.

---

observations intéressantes, mais aussi parce qu'elles les mettaient en contact avec un pays splendide.

Ils en ont saisi tout le pittoresque et tout l'agrément, et l'un d'eux nous disait hier :

« Du jour où nos hôteliers auront compris qu'il faut donner au passager, non seulement une nourriture saine et un bon lit, mais encore un service suffisant, le Velay rivalisera avec la Suisse et la dépassera même, car vous avez ici ce que l'Helvétie ne peut offrir : des monuments merveilleux dans unpaysage unique. »

Retenons ces paroles. Ce sont des conseils d'amis qui forment avec les conclusions des rapports lus et les éclaircissements des visites aux monuments, la leçon du Congrès, une leçon dont nous exprimons notre vive reconnaissance aux membres de la Société française d'Archéologie, à son éminent président M. Lefèvre-Pontalis, à tous ceux dont le talent et le dévouement ont été à l'œuvre pendant huit jours pour la gloire du Velay. »

SECTION SUPÉRIEURE.

1re Série. — GÉOGRAPHIE MILITAIRE.

(Les questions seront posées par des Officiers, membres de la Société).
Étude détaillée de l'Europe et de la France.

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE.

2e Série, *réservée aux Employés du Commerce et de l'Industrie.*

De l'utilisation des colonies françaises et des pays de protectorat (l'Algérie exceptée) pour le commerce d'exportation de la France. — Ressources offertes par ces colonies comme produits du sol et de l'élevage. — Des moyens d'organiser ou de développer l'importation, dans ces colonies, des produits français.

Les questions de ce Concours seront posées par des négociants, membres du Comité d'Études. Ce Concours doit être envisagé spécialement au point de vue commercial, la géographie physique ne devant être traitée que subsidiairement.

Nota. — **Prix d'Audiffret.** — Un prix de cent francs sera attribué à l'auteur du meilleur travail sur le pays d'Europe, qui lui paraîtra offrir le plus de facilités et le plus d'avantages pour la création ou le développement des rapports commerciaux et industriels avec le Nord de la France.

Tout travail remis doit être inédit et écrit spécialement pour la Société ; il restera sa propriété.

Ce travail, fait librement et à domicile, devra être remis contre reçu, au Siège de la Société, avant le 1er décembre de l'année 1905.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Nul ne peut se faire inscrire en cette section s'il ne justifie de la qualité d'élève d'un établissement d'enseignement *secondaire* public ou privé. — Exception faite pour les éducations particulières.

GARÇONS.

1re Série. Limite d'âge, 17 ans au 1er octobre de l'année du concours (1905).

1re Section.
- *1re Division* A : L'Europe moins la France.
- *2e Division* B : Notions générales. — La Science générale. — La Terre, l'Elément solide, l'Elément liquide, l'Elément gazeux. — Minéraux, flores et faunes. — L'Homme et la Nature. — Grands traits de la Géographie économique du globe.

2e Section. Géographie générale.

2e Série. Limite d'âge, 16 ans au 1er octobre de l'année du concours (1905).
L'Asie, l'Afrique, l'Océanie.

FILLES.

1re Série. Limite d'âge, 15 ans au 1er octobre de l'année du concours (1905).
L'Europe moins la France, l'Asie.

2e Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours (1905).
L'Afrique, l'Océanie et notions sommaires sur les deux Amériques.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

PROGRAMME COMMUN AUX GARÇONS ET AUX FILLES.

Les éducations particulières peuvent se faire inscrire dans cet ordre d'enseignement d'où sont exclus les élèves de l'enseignement secondaire. Les chefs d'établissements doivent faire inscrire leurs élèves dans la catégorie dont ils suivent les cours : Enseignement primaire supérieur ou élémentaire.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR.

Nul ne peut se faire inscrire dans l'une des deux premières séries de cette section s'il a moins de 15 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 18 ans au 1er octobre de la même année.

On ne peut se faire inscrire dans deux séries à la fois.

1re Série.

Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France.

Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

2e Série.

Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Explorations contemporaines.

3e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 13 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 15 ans au 1er octobre de la même année.

Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France, notions de géographie politique.

Notions générales de géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

4e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 12 ans au 1er octobre de l'année du Concours, ou plus de 14 ans au 1er octobre de la même année.

Géographie physique de l'Océanie, moins l'Archipel Malais, de l'Amérique et de l'Afrique. — Notions de géographie économique et politique.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE.

1re Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours (1905).
Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

2e Série. Limite d'âge, 12 ans au 1er octobre de l'année du concours (1905).
La France.
Le département du Nord.

CORRECTION.

La correction des copies sera faite : pour le Concours de géographie militaire par des officiers, pour le Concours de géographie commerciale par des négociants, et pour le Concours de l'enseignement secondaire, par des professeurs de Faculté, tous membres de la Société.

Quant aux Concours d'enseignement primaire supérieur et élémentaire, la correction des copies est confiée aux soins de M. Merchier, Secrétaire-Général, qui pourra prendre des collaborateurs parmi les instituteurs faisant partie de la Société.

Le Président de la Société, celui de la Commission des Concours et les Secrétaires-Généraux font, de droit, partie de toutes les Commissions de correction.

Demandes d'admission au Concours.

Le même établissement ne peut présenter plus de dix candidats par série.

Les Élèves devront se faire inscrire, avant le 6 Juillet :

A Lille, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116.

A Roubaix, chez M. Cléty, 40, rue St-Georges.

A Tourcoing, chez M. J. Petit-Leduc, Secrétaire, rue Louis Leloir, 78.

La demande d'inscription devra contenir :

1° L'extrait de naissance sur papier libre ;

2° L'indication de l'Établissement dont l'élève suit les cours, et, pour ceux recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs Parents ;

3° *La série* dans laquelle l'élève désire concourir.

Toute demande d'inscription, qui ne renfermerait pas ces renseignements, sera considérée comme nulle et non avenue.

Les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, seraient éliminés du Concours, recevront avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'Études.

On peut se faire inscrire par demanche affranchie.

N. B. Aucun candidat ne peut concourir à nouveau dans une série où il a déjà obtenu une récompense.

PRIX ET RÉCOMPENSES.

Les Prix et Récompenses consisteront en Volumes, Atlas, Cartes, Médailles, Bourses de voyage, Diplômes, etc.

1° Prix Paul Crepy	**300** f.
2° Prix offerts par M. François Masurel père	**200**
3° — — M. E. Boulenger	**200**
4° — — M. Ernest Nicolle	**100**
5° Médailles offertes par Mme Parnot, aux Jeunes Filles	**100**
6° Prix offerts par M. Léonard Danel, à plusieurs Jeunes Gens Lauréats, consistant en un voyage dans une des villes ou l'un des ports de la région du Nord	**200**
7° Prix d'Auditfret	**100**

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER.

Le Président de la Société,
ERNEST NICOLLE.

N. B. — Pour la **Fondation Paul Crepy** voir le Bulletin de Décembre 1904.

Le dépôt des **Monographies géographiques** pour le concours de cette année doit être fait avant le 1er juillet. (**Prix maximum 500 francs**).

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE BORDEAUX

CONCOURS

POUR L'OBTENTION DES PRIX DE SAINT-LAURENT

Par testament en date du 28 Décembre 1903, feu M. Albert de Saint-Laurent a chargé la Société de Géographie commerciale de Bordeaux d'instituer des Concours en vue de l'obtention de Prix sur des sujets déterminés.

Les termes mêmes du testament constituent un programme que nous ne pourrions mieux tracer et en donnent les commentaires suffisants pour que nous les reproduisions purement et simplement.

« Comme témoignage de gratitude pour la constante bienveillance de mes collègues du Conseil d'administration à mon égard, je fais à la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, dont le siège social est à la Bourse, les legs ci-après :

. . . .

. . . .

« 3° **Une somme de mille francs. ci. . . . Fr. 1.000** pour être attribuée, sous forme de prix en argent, au meilleur mémoire sur les deux points suivants :

« Biographie des femmes qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et chez tous les peuples de la terre, se sont adonnées

à la géographie ou ont accompli des voyages remarquables, soit seules, soit en compagnie de leurs maris ou d'autres voyageurs, et bibliographie de leurs relations de voyage ou des ouvrages qui les mentionnent.

« Les références de ces deux compilations devront être exactement citées et traduites en français, lorsqu'elles émaneront de documents écrits en langues étrangères.

« 4° **Une somme de cinq cents francs, ci. . . Fr. 500** pour prix en espèces à décerner à la meilleure réponse à la question suivante :

« Quels sont les moyens les plus propres à intéresser les femmes en général, et les Françaises en particulier, à l'étude de la géographie considérée surtout au point de vue pratique et, par voie de conséquence, comment devront être conçus et appliqués les programmes d'enseignement de cette science dans les écoles communales de filles, les écoles normales d'institutrices et l'école supérieure de Sèvres ».

« Toute personne française ou étrangère pourra concourir aux prix récompensés par les deux legs précédents, mais les manuscrits devront être rédigés en langue française et deviendront la propriété de la « Société de Géographie commerciale de Bordeaux » qui pourra les publier si elle le juge utile.

« La Société ne décernera ces prix qu'à des travaux sérieux, aussi complets que possible, scientifiques, et non à des dissertations creuses et sans preuves sérieuses à l'appui.

« La Société fixera les conditions particulières des Concours, pourra scinder les Prix et proroger les Concours d'année en année jusqu'à production de travaux réellement dignes de récompenses.

. . . .

« Le résultat pratique à atteindre rentre dans le cercle des études que poursuit la Société de Géographie commerciale de Bordeaux et en général les Sociétés de Géographie. Il s'agirait en effet de hâter l'essor de nos compatriotes vers nos colonies pleines d'avenir en inculquant aux jeunes Françaises le goût des études géographiques et des voyages fructueux, pour les amener insensiblement à l'idée et même au désir, à l'imitation des Anglais et des Allemands, d'envoyer aux colonies leurs enfants sans fortune ou sans position, au lieu de les laisser végéter dans l'inaction ou croupir dans la misère, et augmenter le nombre inquiétant des déclassés ».

En conséquence, les manuscrits en vue du Prix prévu au paragraphe 3° devront être remis au Secrétariat général de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, à la Bourse, **avant le 31 Décembre 1906.**

Le jury spécial chargé de juger les mémoires rendra compte de ses travaux dans le premier semestre de 1907.

Les manuscrits répondant au paragraphe 4° devront être déposés **avant le 31 Décembre 1905.**

Le jury rendra son jugement dans les six premiers mois de 1906.

Aucun nom, ni aucune indication pouvant faire connaître l'auteur ne devront figurer sur les travaux envoyés. Une devise, qui sera répétée sur une enveloppe cachetée renfermant le nom et l'adresse de l'auteur, devra seule être reproduite en tête des manuscrits.

La proclamation des lauréats aura lieu dans une Séance solennelle fixée par la Société après les rapports des jurys.

Les manuscrits déposés en temps utile au Secrétariat de la Société de Géographie de Lille (116, rue de l'Hôpital-Militaire), seront transmis à Bordeaux après un examen sommaire

---

M. EUGÈNE GALLOIS DANS L'AFRIQUE DU NORD

Deux nouvelles lettres nous permettent de suivre notre vaillant collaborateur dans son voyage ; nos lecteurs les verront avec plaisir :

Sfax, le 15 Février 1905.

Ma tournée dans les oasis du Sud algérien et tunisien s'avance. Me voici, en effet, en Tunisie depuis quelques jours déjà. J'y ai débuté par Tunis où j'ai donné une conférence au débotté. J'en avais fini avec les oasis algériennes et j'avais terminé par une pointe dans le Sud de Biskra au delà de Touggourt, sans négliger les oasis des Zibans à l'Est et à l'Ouest de leur « Reine ». Entre temps j'ai jeté un coup d'œil sur les oasis de l'oued Rihr, et j'ai eu une idée de celles du Souf, n'ayant pu mettre à exécution le projet que j'avais conçu tout d'abord de gagner le Sud tunisien par le désert, le commandant m'en ayant dissuadé étant réduit à ma propre personne et nullement outillé ; de plus un rhume tenace m'enlevait un peu de mes moyens. J'ai toujours aperçu les grandes dunes également de ce côté.

Tout d'abord je me permettrai de constater que si j'ai souffert du froid, car il a gelé et de plus un vent violent du Nord ne cessait de souffler, j'ai eu beau temps pour mes excursions, ce qui m'a permis de prendre des clichés, déjà

développés et qui figureront dans la série de mes conférences futures. De plus j'ai été assez satisfait du résultat de mon enquête sur la question palmiers-dattiers et commerce des dattes, enquête que je viens poursuivre dans le Djerid....

La route de l'oued Rihr est peu intéressante, par sa monotonie désertique surtout à la sortie de Biskra ; la traversée d'une partie du chott Melrir donne une singulière impression et fait songer à la fameuse mer intérieure (on a bien l'air d'être dans une mer desséchée...). Dans la région de l'oued Rihr les oasis se succèdent plus ou moins rapprochées, plus ou moins importantes... Elles se développent et cependant cette année je n'ai pu recevoir que les doléances des producteurs de dattes, fort éprouvés par la mévente et une baisse de prix exceptionnelle (le fruit était tombé sur le marché de Biskra à 40, 30 francs et même au-dessous les 100 kilogrammes !). On attribue cela à une surproduction, à l'arrêt des expéditions par suite des grèves, etc.... En dehors des deux Sociétés Rolland et Fau Foureau (du côté européen) il y a des particuliers qui ont fait placement de capitaux dans des plantations de palmiers, considérées comme largement rémunératrices. On a le droit d'être surpris d'en être toujours réduit comme voies de communication à une simple et assez mauvaise piste, alors qu'un chemin de fer, approuvé depuis longtemps, serait si facile et si peu coûteux à établir, sans parler de l'énorme avantage qu'il offrirait pour le ravitaillement de nos postes militaires d'Extrême-Sud. La piste serait en tous cas facile à arranger et pourrait devenir route à peu de frais....

J'ai débuté dans le Djerid par l'oasis de Gafsa que j'ai visitée avec d'autant plus d'intérêt que comme artiste j'ai trouvé satisfaction dans l'originale citadelle byzantine et comme archéologue dans les piscines romaines. Puis les mines de Metlaouï ont reçu ma visite ainsi que les pittoresques gorges de Seldja. Et j'ai ensuite accompli dans les meilleures conditions ma visite aux oasis du Djerid (El Hamma, El Oudiane, Tozeur et Nefta). D'abord j'avais à ma disposition l'équipage d'un caïd sous l'escorte d'un fidèle spahis. A Tozeur j'ai été reçu chez le contrôleur et à Nefta chez un vénéré marabout ! Parfaitement ! Et j'y ai mangé de la mauvaise cuisine.... Ce sera l'anecdote humoristique de la fin de mes conférences. Mais j'ai trouvé superbes ces oasis abondamment pourvues d'eau grâce à des sources exceptionnelles. Leur site est original et ne manque pas de pittoresque, ainsi que les villes elles-mêmes et plus particulièrement Nefta. Au résumé, chose précieuse pour un voyageur, je n'ai pas eu de désillusion ; bien au contraire, j'ai été puissamment intéressé....

Je termine par une pointe au Sud de Gabès, dans la région du Matamata ; puis je rejoins Tunis.... et après la France.

Gabès. Le froid a été tel cet hiver que les bananiers sont gelés (ils viennent bien ici comme au Djerid).

. . . .

Tunis, le 26 Février 1905.

Voilà donc mon voyage de cet hiver terminé, ayant rempli assez complètement le programme que je m'étais tracé comme vous avez pu le voir d'après mes lettres, regrettant d'avoir été seul pour divers motifs, mais suffisamment favorisé par le temps, bien que j'ai souffert du froid au désert, surtout dans l'oued Rihr.

La fertilité exceptionnelle des jardins des oasis du Djérid, où tout pousse à souhait, tient à l'abondance des eaux qui surgissent du pied des hautes dunes de sable contre lesquelles s'appuient ces « îles verdoyantes » du désert. Devant elles s'étend le chott aux vastes étendues salées qui impressionnent étrangement. Les habitations elles-mêmes ont un cachet spécial d'originalité avec leurs façades ornementées de dessins géométriques formés par la recherche des dispositions des briques, matériaux de la construction. Enfin les dattes de ces innombrables palmiers sont justement réputées les meillenres....

Puis c'est Gabès, l'oasis maritime, reléguée au fond de son golfe, mais dont les eaux courantes font la fertilité. Les Romains les avaient captées, comme à Gafsa et dans le Djérid.

Il est encore d'autres oasis d'intérêt secondaire mais que je devrai au moins mentionner dans mon étude projetée. Enfin je ne pouvais omettre Djerba, l'oasis aquatique, l'île verte par excellence avec ses palmiers et ses oliviers séculaires, que tachent les maisonnettes blanches, les coupoles, les minarets pointus......

Extraits d'un article du « *Bulletin de la Mutuelle-Transports* ».

L'EFFORT FINANCIER DE LA FRANCE

EN FAVEUR DU RÉSEAU NAVIGABLE AU XIXe SIÈCLE

Afin de stimuler le zèle des pouvoirs publics et d'agiter l'opinion en faveur de la navigation intérieure, on a eu recours, dans ces derniers temps, à des comparaisons destinées à mettre en lumière la situation d'infériorité où se trouve notre réseau navigable au regard du réseau allemand. On a pu montrer aussi tout le parti que les Américains du Nord, les Russes, les Belges, les

Hollandais tirent des voies naturelles ou artificielles dont ils disposent. Quels que soient les progrès et l'activité de nos rivaux économiques, nous ne devons pas oublier qu'en plus d'un cas nous leur avons donné le bon exemple. Dans le cours du dernier siècle, la France a dépensé des sommes énormes pour l'aménagement de son réseau navigable et le développement des transports par eau.

Il est aisé de s'en rendre compte en consultant l'importante publication dans laquelle le Ministère des Travaux publics énumérait récemment les dépenses relatives aux travaux de navigation intérieure effectués de 1814 à 1900. Cette longue période n'est qu'une première étape ; l'aménagement et le développement de nos voies navigables exigeront encore des efforts longs et coûteux. Mais l'importance même des sacrifices déjà consentis et des résultats obtenus justifient amplement les récentes décisions du Parlement et les études qu'il poursuit en vue de compléter notre outillage national.

Pour apprécier l'effort financier actuellement réalisé, on peut, pour plus de facilité, considérer successivement les dépenses faites pour les rivières et celles qui eurent pour objet l'amélioration ou la multiplication des canaux.

A. — Les Rivières.

Résumé de ce chapitre :

Il a été dépensé en France les sommes globales suivantes en travaux extraordinaires :

De 1814 à 1830	fr.	6.588.000
De 1831 à 1847		92.785.000
De 1848 à 1851		20.220.000
De 1852 à 1870		162.419.245
De 1871 à 1900, par l'État		379.197.603
Total de 1814 à 1900		661.209.848

Les trois cinquièmes environ de cette énorme somme employée à l'amélioration des rivières, en sus de leur entretien courant, y ont été consacrés pendant les trente dernières années du siècle. En Allemagne comme en France, l'effort financier le plus considérable est postérieur aux années 1870-71.

Les fonds de concours donnés à l'État par des administrations locales ou des associations se sont élevés :

De 1852 à 1870 à	fr.	4.650.000
De 1871 à 1900 à		24.994.000

B. — Les Canaux.

Les sommes affectées à la construction des canaux dépassèrent d'un tiers celles qui servirent à l'amélioration des rivières.

Récapitulation des Dépenses énumérées dans ce chapitre pour Travaux extraordinaires sur les Canaux :

De 1814 à 1830	fr. 142.591.000
De 1831 à 1847	248.461 000
De 1848 à 1851	17 571.800
De 1852 à 1870	76.372.000
De 1871 à 1900	393.874.000
Total de 1814 à 1900	878.869.800

Somme employée par l'État pour l'amélioration ou la construction des voies navigables artificielles.

Les dépenses en travaux extraordinaires pour toutes les voies navigables intérieures, naturelles et artificielles ont donc été dans cette période de fr. 1.540.079.648.

D'autre part, les travaux d'entretien et de grosses réparations sur le réseau navigable ont coûté 759.602.000 francs. On peut donc conclure que, dans le cours du XIX[e] siècle, la France a consacré plus de 2.300.000.000 de francs à l'amélioration des transports par eau.

Si élevés qu'ils fussent, ces sacrifices n'auraient pas permis d'assurer l'avenir de la batellerie française si les péages qui la paralysaient encore vers les années 1879-80, et dont on avait décidé la réduction en 1860-67, n'avaient été définitivement supprimés en 1881.

La suppression des taxes, la réalisation du programme de 1879, lequel comportait l'unification du réseau navigable par l'agrandissement des écluses et l'approfondissement des voies ont fait du réseau français l'un des plus actifs et des mieux construits qui soient au monde.

Après la disparition des péages, le tonnage du réseau doubla. La statistique enregistrait 2.383.000.000 de tonnes kilométriques. Elle accuse 4.464.000.000 en 1902. Le tonnage effectif est actuellement de 31.000.000 de tonnes. La péniche flamande de 300 tonnes avait accès sur 1.549 kilomètres seulement en 1878. Elle pénètre aujourd'hui sur 4.739 kilomètres.

Il est impossible d'évaluer les bénéfices directs et indirects que l'industrie, le commerce, l'agriculture ont tiré de ces transformations, mais on peut dire qu'ils ont été considérables, et que la batellerie est désormais au nombre des organes indispensables à la vie économique de notre pays. Aussi lui appartient-il d'améliorer son outillage et son organisation commerciale pour conserver un rôle utile et maintenir en face des transports par voie ferrée des avantages acquis au prix de si gros sacrifices.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

L'action japonaise en Extrême-Orient. — Les Japonais ne se contentent pas d'agir en Extrême-Orient les armes à la main : en Corée ils travaillent à une main-mise définitive sur le gouvernement et le pays.

M. Megata, conseiller financier, a porté un coup mortel à l'indépendance financière de l'empereur en supprimant les prélèvements d'impôts que celui-ci avait attribués à son usage propre (mines, monopoles, ventes de charges, grades, fonctions et dignités). D'autre part, M. Stevens, le nouveau conseiller pour les affaires étrangères, s'est vu conférer le droit de pénétrer en toute occasion au Conseil d'État et à la Cour, et de lire la correspondance. En fait il devient le maître de ce souverain réduit financièrement à la portion congrue.

Grâce à l'activité prodigieuse des Japonais, la ligne Fousan-Séoul est ouverte au trafic depuis le 1er Janvier. On espère terminer pour la fin de l'année celle de Séoul à Gensan qui, reliée au tronçon Chemulpo-Séoul, formera d'une mer à l'autre le Transcoréen. La ligne de Séoul au Yalou est achevée jusqu'à Ping-Yang. On travaille activement à la seconde moitié, de Ping-Yang à Antoung. En Mandchourie, le chemin de fer à voie étroite d'Antoung à Liao-Yang fonctionne depuis plusieurs mois. La ligne de l'Est-Chinois est donc à la veille d'être normalement rattachée aux voies coréennes. Enfin le trajet de Tokio à Séoul, qui durait sept jours, n'est plus que de cinquante-six heures. Et l'immigration japonaise bénéficie largement de ces facilités nouvelles de communication.

Ce n'est pas tout, on donne comme probable sinon certaine, l'organisation à bref délai d'un véritable protectorat militaire du Japon sur la Corée, de même que l'administration intérieure et l'instruction publique passeraient entièrement sous le contrôle d'agents japonais.

En Chine l'influence nipponne, sous des formes variées, n'est pas moins envahissante. Le gouvernement chinois apeuré des conséquences d'une intervention

dans la guerre actuelle, voudrait ne pas bouger. Mais ses vice-rois, qu'il contient de son mieux, sont ardemment japonophiles, et prêtent leurs bons offices à la pénétration de leurs amis. Secrétaires pour eux-mêmes et pour les principaux mandarins, instructeurs pour leurs troupes, professeurs de certaines écoles, commis-voyageurs favorisés dans les vallées des grands fleuves sont de la nationalité envahissante, et partout insinuent leurs idées et leurs produits Le chemin de fer de Tsingtao à Tsi-Nan-Fou, construit par les Allemands, profite surtout à ces envahisseurs, à qui du reste vient d'être attribuée la construction de la ligne Svalaou-Tcha-Tchéou, d'abord accordée à des Anglais.

D'ailleurs le Japon attire les Chinois sur son territoire ; le nombre des étudiants chinois y est de plus de deux mille. Ils y sont entretenus par les vice-rois pendant plusieurs années quelquefois, et non-seulement ils sont admis à fréquenter des écoles publiques, militaires et civiles, mais ils jouissent d'établissements à eux spécialement réservés. L'école de Chan-Hou compte trois cents élèves officiers chinois, qui après deux ans d'études font un stage dans un régiment japonais. Tong-Huan est pour eux une école d'état-major. Et six cents élèves chinois apprennent le droit et les sciences politiques à Houng-Wen.

Il y a quelques mois une trentaine de jeunes filles chinoises sont arrivées pour suivre les cours d'écoles ménagères ou littéraires, n'ayant pas de similaires chez elles.

Si l'on rapproche de cette vaste organisation souple et variée le mouvement créé par l'association indo japonaise pour détourner les femmes indiennes des leçons de l'Angleterre et les attirer au Japon ; si l'on se souvient de certains voyages, mal connus, mais indiscutables, que des missions japonaises ont faits aux Indes, en Afghanistan et jusqu'en Perse, sans oublier l'Indo-Chine ; si l'on se rappelle les inquiétudes causées naguère aux Australiens par l'importance croissante de l'immigration japonaise dans le Sud de leur territoire, on est amené, même en écartant la théorie du péril jaune sous sa forme brutale de menace militaire contre l'Europe, à considérer comme un fait accompli et chaque jour plus digne d'attention la main-mise du Japon sur l'ensemble de l'Asie orientale.

AFRIQUE.

Lettre d'Égypte. — La langue anglaise devant les tribunaux mixtes. — Par une circulaire en date du 15 Janvier dernier, le Ministre des Affaires étrangères du gouvernement égyptien vient de demander aux puissances d'autoriser l'admission de la langue anglaise au nombre des langues judiciaires. Il est infiniment probable que les puissances accorderont l'autorisation demandée. Une réforme importante va donc s'accomplir en Egypte, dont il me paraît intéressant de préciser la portée et de rechercher les conséquences possibles.

Lorsque, en 1876, les tribunaux mixtes ont été créés, les négociateurs de la réforme judiciaire durent se préoccuper de la question de savoir quelle langue serait employée pour les plaidoiries, ainsi que pour la rédaction des actes judiciaires et des jugements. La langue arabe était la langue du pays ; mais on ne pouvait raisonnablement songer à prescrire l'usage exclusif de cette langue devant des tribunaux dont les magistrats étaient en majorité européens, et dont les justiciables appartenaient à toutes les nationalités. L'emploi exclusif de la langue arabe rendait nécessaire la création d'un corps d'interprètes judiciaires, chargés de

traduire les pièces de la procédure et les plaidoiries ; outre que ce corps d'interprètes était à peu près impossible à recruter, il est évident que la bonne administration de la justice se serait fort mal accommodée d'un système dont la lenteur était le moindre défaut. Pour une autre raison, d'ailleurs, l'emploi exclusif de la langue arabe était peu désirable, et cette raison vaut bien qu'on la retienne, parce qu'elle est toujours vraie et qu'elle explique la très intéressante évolution que nous constaterons tout-à-l'heure : la législation que les nouveaux tribunaux devaient appliquer étant très directement inspirée par les codes européens, les institutions juridiques que cette législation organisait en Egypte étaient les institutions juridiques européennes, dont les plus importantes, l'hypothèque notamment, sont inconnues en droit musulman : il n'y avait pas dans la langue arabe de termes techniques pour les désigner. D'autre part, la nouvelle législation égyptienne étant d'importation européenne et, très exactement, d'importation française, les magistrats et les avocats chargés de l'interpréter ne devaient jamais être obligés de se référer aux travaux des jurisconsultes arabes.

N'eût-il pas été anormal de prescrire l'emploi exclusif d'une langue qui n'exprimait pas ou exprimait mal ce qu'il fallait qu'elle exprimât, et qui ne pouvait même pas servir de langue d'étude ? Aussi bien le gouvernement égyptien, en 1876, fut très sage ; il se borna à réclamer l'emploi facultatif de la langue arabe, et il proposa lui-même l'admission de trois langues judiciaires, dont deux langues européennes : la langue française et la langue italienne. Les négociateurs de la réforme s'empressèrent d'adhérer à cette proposition ; aucun d'eux ne songea à la langue anglaise, qui n'était alors ni comprise ni parlée en Égypte. Qu'est-il advenu de ces trois langues judiciaires depuis bientôt trente années que les tribunaux mixtes fonctionnent ? Il en est advenu ce que la logique des choses et l'intérêt des justiciables exigeaient impérieusement qu'il en advînt. L'unité s'est faite : elle s'est faite lentement, mais sûrement, et elle s'est faite au profit de la langue française. L'arabe n'a jamais été employé ni pour les plaidoiries ni pour la rédaction des jugements ou arrêts ; l'italien a été employé assez fréquemment au début : il ne l'est plus aujourd'hui et les avocats italiens eux-mêmes plaident en français.

Pourquoi donc l'unité s'est-elle faite au profit de la langue française, au lieu de se faire au profit de la langue italienne ? Plusieurs causes ont contribué à ce résultat. Tout d'abord, la langue française, par ses qualités de précision, de concision et de clarté, est la langue juridique par excellence, et, pour ce motif, beaucoup de jurisconsultes étrangers l'étudient et la comprennent, lorsqu'ils ne la parlent pas couramment. Ce qui est certain, c'est que les tribunaux et la Cour d'appel mixtes eussent été autant de tours de Babel, s'il n'y avait pas eu la langue française : elle seule a empêché la confusion des langues, et, grâce à elle, le juge danois, le juge portugais et le juge égyptien ont pu, sous la présidence du juge allemand ou du juge américain, délibérer et discuter autrement que par signes. Ainsi, dès le premier jour, la langue française a été la langue des magistrats des tribunaux mixtes ; par la force des choses, elle est devenue la langue du barreau, car les avocats n'aiment pas à plaider dans le désert, et, en ne plaidant pas en français, ils risquaient trop souvent d'être écoutés sans être entendus. Une autre raison explique que l'unité se soit faite au profit de la langue française. Les Codes français ayant servi de modèle aux Codes égyptiens, magistrats et avocats ont dû, pour interpréter les Codes égyptiens, se reporter aux recueils de la jurisprudence française et aux ouvrages des jurisconsultes français ; les commentaires de la législation française sont ainsi devenus les commentaires de la législation égyptienne, et, comme ces commentaires n'ont pas été traduits, force est bien de les lire et de

les étudier dans la langue où ils ont été écrits. Et cette raison a une portée considérable, qui dépasse les limites du prétoire des tribunaux mixtes. En expliquant le succès de notre langue, elle explique la prospérité sans cesse croissante de nos écoles et le maintien en Égypte de notre influence morale, en dépit de notre « généreux effacement politique ». Les fonctions judiciaires et surtout le barreau exercent sur les jeunes Égyptiens un attrait tous les jours plus grand : c'est tout naturellement dans les écoles françaises que les jeunes Égyptiens viennent apprendre la langue française, car ils savent que l'étude approfondie de la langue française leur est indispensable pour briller au barreau et pour remplir avec distinction les fonctions judiciaires.

Dans quelques jours, la langue anglaise sera mise au nombre des langues judiciaires, et il sera loisible aux avocats de plaider en anglais comme aux magistrats de rédiger leurs jugements et leurs arrêts en anglais. Essayons d'apprécier cette réforme en nous plaçant successivement au point de vue technique, au point de vue de la politique générale et au point de vue particulier des intérêts français.

Au point de vue technique, il faut avouer que la réforme qui va s'opérer ne se recommande par aucune bonne raison. La diversité des langues judiciaires peut être dans certains pays un mal nécessaire ; elle n'en est pas moins un mal, et ce mal est en proportion directe du nombre des langues judiciaires : une seule langue judiciaire vaut mieux que trois, et trois langues judiciaires valent mieux que quatre. L'admission d'une nouvelle langue au nombre des langues judiciaires ne peut se justifier au point de vue technique que si cette nouvelle langue est ou plus juridique ou, en fait, plus répandue que celles qui figurent déja sur la liste des langues judiciaires. Est-ce le cas pour la langue anglaise ? La langue anglaise, en dépit de ses grandes qualités littéraires, n'est certainement pas une langue juridique, surtout en Égypte, où les institutions juridiques sont profondément dissemblables des institutions juridiques anglaises ; cela est si vrai qu'il est nécessaire de recourir à une périphrase ou à un néologisme emprunté le plus souvent à la langue française pour désigner en anglais la plupart des institutions juridiques que la Réforme de 1876 a établies en Égypte. La langue anglaise est-elle, du moins, plus répandue en Égypte que la langue française ou la langue italienne ? Sera-t-elle mieux parlée par les avocats et plus facilement comprise par les magistrats des différentes nationalités qui composent les tribunaux mixtes ? La question ne se pose même pas. Depuis quelques années, il est vrai, les Égyptiens apprennent l'anglais dans les écoles ; malheureusement ils l'apprennent comme beaucoup d'entre nous l'ont appris au collège, c'est-à-dire un peu comme on apprend une langue morte : ils le lisent assez bien, le comprennent assez mal et ne le parlent pas du tout ; en tout cas, ils sont absolument incapables de plaider en anglais. Quant aux magistrats des tribunaux mixtes, ils parlent leur langue nationale et ils comprennent la langue française : c'est déjà beaucoup, mais c'est tout ; ils ne sont pas assez jeunes pour qu'on puisse raisonnablement exiger d'eux qu'ils apprennent la langue anglaise.

Il n'est pas rare que le point de vue technique et le point de vue politique soient l'un à l'autre opposés. L'Égypte, on l'a dit bien souvent, est le pays des contradictions, et voici de cette vérité une nouvelle et très éclatante preuve. Si peu désirable que soit au point de vue technique la réforme qui va s'opérer, il faut reconnaître qu'elle s'impose au point de vue politique. Les événements, l'accord tacite des puissances et surtout l'amitié de la France ont donné à l'Angleterre un rôle prépondérant en Égypte. Il n'est pas possible, il est inadmissible que la langue de la puissance prépondérante soit exclue du prétoire des tribunaux mixtes, lesquels sont en définitive, malgré leur composition internationale, des tribunaux égyptiens.

Le prestige du nom anglais et, par conséquent, l'intérêt de l'Angleterre commandent impérieusement que la langue anglaise ne soit pas traitée en Egypte avec la même indifférence que la langue espagnole et la langue suédoise ; et, puisque les circonstances exigent que certaines langues européennes soient langues judiciaires devant les tribunaux mixtes, il est naturel, il est nécessaire que la langue anglaise soit au nombre des langues judiciaires. Contre cet argument d'ordre politique, les considérations techniques qui ont été développées, ne sauraient prévaloir. C'est ce que le gouvernement français ne manquera pas de comprendre, et tout porte à croire qu'il ne sera pas le dernier à donner son adhésion à la réforme proposée.

Il lui sera, d'ailleurs, facile d'être généreux, car il peut l'être sans danger pour les intérêts français en Égypte. Ceux-ci ne sont pas menacés par la réforme qui va s'accomplir : cette réforme ne sera ni une révolution ni même le commencement d'une évolution, et, pour les raisons déjà dites, il adviendra de la langue anglaise devant les tribunaux mixtes ce qu'il est advenu de la langue arabe. Depuis quelques années la langue française est, en fait, l'unique langue judiciaire ; elle restera, dans l'avenir, l'unique langue judiciaire. Les aspirants au barreau et aux fonctions judiciaires continueront à étudier le droit égyptien dans des livres français, parce que c'est dans des livres français qu'ils trouveront le meilleur commentaire des lois égyptiennes ; les avocats continueront à plaider en français, parce que, s'ils ne plaident pas en français, ils seront la *vox clamans in deserto* ; les magistrats continueront à rendre la justice en français, parce que, même s'ils sont anglais, ils ne trouveront pas dans la langue anglaise les termes techniques convenables pour rédiger leurs jugements ou leurs arrêts. Et il en sera ainsi tant qu'il y aura des tribunaux mixtes en Égypte et tant que ces tribunaux appliqueront une législation directement dérivée de la législation française... et ce sera pour longtemps. Aussi bien, avec une parfaite bonne foi, les Anglais eux-mêmes le reconnaissent ; ils ne dissimulent pas que l'admission de la langue anglaise au nombre des langues judiciaires ne sera pour eux qu'une satisfaction d'amour-propre. Puisque nous sommes leurs amis, nous n'aurons garde de leur refuser cette satisfaction d'amour-propre, et, puisqu'ils sont nos amis, il nous est permis de penser qu'ils ne nous demanderont en Égypte que des satisfactions de cette nature.

(*Journal des Débats*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Commerce extérieur de la France. — L'imprimerie nationale vient de mettre sous presse le volume des documents statistiques publiés par l'administration des douanes sur le commerce de la France pendant les deux premiers mois de l'année 1905.

Les renseignements suivants sont extraits de ce volume :

IMPORTATIONS.	1905	1904	DIFFÉRENCE pour 1905
Objets d'alimentation	124.883.000	143.353.000	—18.470.000
Matières nécessaires à l'industrie	549.317.000	533.771.000	+15.546.000
Objets fabriqués	133.080.000	131.893.000	+ 1.187.000
Totaux	807.280.000	809.017.000	— 1.737.000
EXPORTATIONS.			
Objets d'alimentation	78.876.000	91.876.000	—13.000.000
Matières nécessaires à l'industrie	195.504.000	196.744.000	— 1.240.000
Objets fabriqués	351.606.000	344.717.000	+ 6.889.000
Colis postaux	54.094.000	52.000.000	+ 2.094.000
Totaux	680.080.000	685.337.000	— 5.257.000

Ces résultats ne sont guère satisfaisants. On peut bien se féliciter que les importations d'objets d'alimentation aient diminué de 18 millions sur ces deux mois, parce que cela prouve que nous avons demandé cette différence à notre production nationale, en admettant que la consommation intérieure soit restée la même ou ait progressé. Mais comment interprêter favorablement la diminution des sorties des mêmes articles ?

Pour le reste c'est à peu près la stagnation, le mouvement en avant est si faible qu'on n'est pas même bien certain de sa constatation. Un seul chapitre cependant peut nous plaire, c'est l'importation des matières nécessaires à l'industrie, en indiquant une certaine activité dans notre fabrication intérieure.

AFRIQUE.

Services maritimes Franco-Égyptiens. — Nous trouvons dans le dernier numéro du *Bulletin de la Chambre de Commerce française d'Alexandrie* un fort intéressant rapprochement entre le progrès commercial de l'Égypte au cours des dernières années et le mouvement de la navigation sous pavillon français dans les ports égyptiens.

De 1895 à 1903, le commerce extérieur de l'Égypte a suivi la progression suivante :

	Importations.	Exportations.
	Francs.	Francs.
1895	217.500.000	332.251.000
1899	296.611.000	405.935.000
1903	403.430.000	506.533.000

soit une augmentation de 85,4 % pour les importations et de 52,4 % pour les exportations, en huit années seulement.

Notons qu'au 31 Octobre dernier, on signalait une plus-value de 60 millions aux importations et de 53 millions aux exportations, sur les résultats de la période correspondante de 1903, ce qui montre que 1904 marquera encore une nouvelle hausse dans ce mouvement commercial.

Voici maintenant quelle a été la part de la France dans ce commerce :

	Importations.	Exportations.
	—	—
	Francs.	Francs.
1895................	24.216.800	26.847.000
1899................	26.992.000	35.580.000
1903................	42.709.000	43.690.000

Augmentation : 76,3 % pour les importations et 64,9 % pour les exportations.

La logique voudrait que, durant la même période, nos relations maritimes avec l'Égypte eussent suivi un mouvement sensiblement parallèle. Or, à Alexandrie, notre pavillon était représenté, en 1895, par 137 vapeurs jaugeant 286,000 tonneaux ; il l'a été, en 1903, par 115 vapeurs jaugeant 305,300 tonneaux. Soit une diminution de 10 % dans le nombre des navires et une simple augmentation de 6,8 % en ce qui concerne leur tonnage, alors que les relations franco-égyptiennes s'accroissent, au total, de plus de 69 %.

Pourquoi cette inaction de l'armement français, alors que, selon le témoignage de notre Chambre de Commerce d'Alexandrie, « des stocks immenses de marchandises restent sur les quais d'embarquement, au grave préjudice de bien des intérêts » ?

On a parfois posé ce dilemme, pour expliquer la faiblesse de notre marine marchande : des services réguliers de navigation appelleraient le fret, mais les Compagnies françaises ne peuvent organiser des lignes avant d'être assurées de trouver des marchandises à transporter ; or un fret seulement *possible* et *futur* ne leur dit rien qui vaille.

Ici, nous sommes totalement en dehors de ce cercle vicieux, puisqu'il paraît que les produits égyptiens à destination de la France manquent de transporteurs. Alors pourquoi hésiter à augmenter le nombre des services ou la fréquence des départs ?

La Chambre de Commerce d'Alexandrie réclame vivement une ligne directe de navigation, sans transbordement à Marseille, comme cela se pratique aujourd'hui, entre l'Égypte et Dunkerque, avec escales à Tunis, Alger, Bordeaux, Saint-Nazaire et Le Havre. Il conviendrait aussi de desservir Tanger où notre chargé d'affaires a signalé la possibilité de trouver des marchandises à destination de la vallée du Nil.

En 1903-1904, l'Égypte a expédié près de 11,000 tonnes de coton à Dunkerque, et 1,440 tonnes au Havre. Ce mouvement est assez important pour qu'il vaille la peine d'économiser à nos importateurs les frais d'un transbordement à Marseille, et pour que nous facilitions l'extension de nos ventes de tissus, de quincaillerie, de conserves, de vins, etc., en Égypte.

La question, on le voit, est du plus haut intérêt, et il serait bon que nos Compagnies de navigation et nos Chambres de Commerce de la métropole auxquelles nos compatriotes d'Alexandrie adressent un pressant appel se préoccupent très sérieusement de la réalisation d'un vœu si important pour notre mouvement commercial et maritime.

ROBERT DOUCET.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

A L'EST DU JOURDAIN

CONFÉRENCE

FAITE PAR

M. Maurice MONCHARVILLE,

Professeur à l'École française de Droit du Caire,

Le Jeudi 17 Novembre 1904.

Mesdames, Messieurs,

S'il est vrai que l'on éprouve une joie singulière à parler des sujets que l'on affectionne et à revivre, grâce à la puissance évocatrice du souvenir, les impressions ressenties devant de grands spectacles naturels ou artistiques, mon premier mot doit être un mot de gratitude à l'adresse de votre Société, et en particulier de son Président, pour m'avoir convié à venir vous promener pendant quelques instants au milieu des pays bibliques de Moab et d'Ammon.

C'est qu'elles sont bien attirantes ces régions dont le passé plus ou moins légendaire est, à l'origine, inséparable de l'épopée israélite. Mais leur attirance n'est pas faite seulement d'un intérêt historique et quelque peu abstrait. Elle est faite aussi de la condition actuelle des habitants, de leur état moral et religieux, des changements sociaux dont on peut prévoir les premières manifestations, des féeries de lumière et de colorations dont l'Orient se montre si prodigue envers ses visiteurs. Elle est faite, enfin, de cette succession de ruines

romaines qui bordent le désert de Syrie, ruines qui, par leur nombre et leur beauté, remplissent toujours d'étonnement, souvent d'admiration.

Mon intention n'est pas de reprendre intégralement avec vous l'itinéraire suivi au printemps de l'année dernière par la caravane dont je faisais partie. Avec Jérusalem pour point de départ et pour point d'arrivée, voici, dans les grandes lignes, ce qu'il comprenait : après avoir traversé le Jourdain non loin de Jéricho, nous avons gagné Madaba, village situé à l'Est à la hauteur de l'extrémité septentrionale de la Mer Morte. De là, suivant une orientation générale Sud-Nord, nous avons atteint Um-Queis, en face de la pointe méridionale du lac de Tibériade ; puis nous avons retraversé le Jourdain, longé la côte Ouest du lac, parcouru la Haute-Galilée jusqu'à Kefr-Birin. Finalement une série de zigzags passant à Nazareth et au Mont Thabor, à Cheif-Amar, à Saint-Jean d'Acre, à Kaïfa et au Carmel, nous ramenait dans la Basse-Galilée et la Samarie. Malgré l'intérêt que présente le voyage après Tibériade, c'est-à-dire les lieux particulièrement illustrés par la vie du Christ, les vieilles cités talmudiques et les colonies agricoles ou industrielles créées par le mouvement sioniste, je n'en dirai rien et comme Moïse, je m'arrêterai au seuil de la Terre de Chanaan. Tout cela est connu, en partie devenu classique. Aussi bien aurais-je scrupule à retenir trop longtemps votre bienveillante attention.

Nous partirons, si vous le permettez, immédiatement de Jérusalem avec armes et bagages. J'aimerais ajouter, par une de ces exquises matinées de printemps où la Palestine semble s'épanouir avant les chaleurs de l'été. Malheureusement ce matin de lundi de Pàques, jour de notre mise en marche, un simoun de feu s'était levé. Ceux d'entre vous qui ont voyagé en Algérie pourront sans peine imaginer notre chevauchée dans la vallée du Cédron que des murailles de rochers dénudés, faisant fonction de réflecteurs, convertissaient en une véritable fournaise. De pieux moujiks cependant cheminaient vers la Mer Morte en chantant des cantiques à l'harmonie desquels se mêlait, par manière d'encens, le parfum du cuir de Russie qui entrait dans leur attirail.

Je passe sous silence le trajet, cent fois décrit, de Jérusalem à la vallée du Jourdain, mais je me reprocherais de ne pas vous faire faire un crochet vers un point peu connu du désert de Juda, Nebi Moussa.

Nebi Moussa (en français : prophète Moïse) est, dans la croyance musulmane, le lieu de sépulture de Moïse. On a construit, pour

l'abriter, une sorte de petite mosquée où seuls, les disciples de l'Islam ont accès. Tout autour, des bâtiments formant rectangle servent, à l'occasion, de gîte aux fidèles et le chrétien peut y être admis s'il est invité par la famille qui, traditionnellement, organise les pèlerinages à ce lieu saint. Tous les ans, en effet, un pèlerinage y amène les musulmans de la région. La date n'en est pas fixe, mais, coïncidence pour le moins bizarre, il a régulièrement lieu à l'époque des fêtes de Pâques et les manifestations unanimes de foi qui l'accompagnent ne peuvent manquer de contraster avec les rivalités violentes, sanglantes quelquefois, vous ne l'ignorez pas, des diverses confessions chrétiennes.

On part en grande pompe de Jérusalem tandis que le canon tonne à la mosquée d'Omar. Au milieu d'un grand déploiement de troupes défilent le pacha civil et le pacha militaire, les ulémas, les superbes vieillards qui sont les cheikhs d'El Omar, divers étendards aux couleurs musulmanes, puis le gros des pèlerins dont une partie, surexcitée par un entraînement de plusieurs jours, se livre aux contorsions et aux exercices les plus variés. Les uns jouent des cymbales ou du tambour. D'autres, tout en marchant, exécutent la danse du sabre ou du bâton. Certains vont à reculons, tournent sur eux-mêmes, se balancent comme des ours. Des clarinettes gémissent des mélopées lamentables. Des derviches aux regards farouches, s'avancent la tête haute, les joues traversées par des poignards. Et tout cela chante, bat des mains, hurle sans relâche, en fendant la foule bigarrée qui s'échelonne depuis la porte de Sitti Myriam jusque bien au delà du Jardin des Oliviers.

A Betfagé les pachas souhaitent bon voyage aux pèlerins et ceux-ci, sans plus d'appareil officiel, gagnent en une étape Nebi Moussa. Là recommencent, pendant huit jours, les scènes d'hystérie religieuse que je viens d'esquisser, mais infiniment plus impressionnantes qu'à Jérusalem, car cette fois tout se passe dans les cours minuscules du bâtiment. Le peuple grouille, s'écrase, hypnotisé par le spectacle que lui donnent tous ces fanatiques, et il les suit avec ardeur dans leurs évolutions qu'accompagnent parfois d'involontaires effusions de sang. L'atmosphère est surchauffée sous les velums tendus entre les murailles, elle est énervante, chargée d'électricité, de relents humains, et l'on a le sentiment très net que la moindre manifestation ironique provoquerait aussitôt de terribles représailles. Les privilégiés, et nous en étions, invités par la famille organisatrice du pèlerinage, regardent par les fenêtres de pièces situées au premier étage, en jouissant d'une

hospitalité aussi muette que courtoise qui comporte de grands coussins de repos, des rafraîchissements, du café, du tabac et la classique pyra-



PÈLERINAGE DE NEBI-MOUSSA.

mide de mouton et de riz dans laquelle force est bien de plonger les doigts quand vient l'heure de se restaurer.

Après le vent de folie religieuse à l'intérieur il fallut affronter la tourmente qui continuait à faire rage au dehors et soulevait d'aveuglants tourbillons de sable. Heureusement la fin du désert de Juda est proche de Nebi Moussa. Une descente de sept à huit cents mètres nous conduisit à la vallée du Jourdain. Alors ce fut un calme atmosphérique délicieux dont le charme se trouva bientôt complété par l'arrivée au campement, dans un endroit où l'on suppose qu'était située la plus ancienne des trois Jérichos, celle de Josué.

Je profite de cette fin d'étape pour vous présenter très brièvement notre caravane. A tout seigneur tout honneur, je veux dire notre chef : un Père Dominicain de Jérusalem, aussi intelligent que bon, énergique, patient comme un oriental, bâti à la façon dont j'imagine les Croisés barbus et hauts en couleur ; enfin, qualité essentielle, connaissant à fond les Arabes et adorant la vie nomade qu'il a passablement menée. Je le vois toujours, son fusil en travers de la selle, ouvrant les narines à la brise des grands espaces et me rejoignant après un petit temps de trot pour lancer fréquemment cette courte proclamation : « Hein ! Est-ce beau le désert ! Et la bonne vie qu'on y mène ! » Il a

pourtant refusé de la mener définitivement, cette bonne vie, un jour où un chef de tribu de sa connaissance lui disait à voix basse devant nous : « Laisse donc tes amis, et viens vivre sous la tente avec nous. Nous te donnerons toutes les femmes que tu voudras ». Pourquoi ne pas le nommer, je viens de vous présenter le P. Jaussen.

Quant aux autres voyageurs c'étaient : un professeur de langues sémitiques, trois élèves de l'École des hautes études bibliques de Jérusalem, dont un Anglais, charmant, mort depuis, de fièvres contractées en cours de route ; le très aimable directeur d'une de nos plus importantes entreprises commerciales, un élève de l'École des langues orientales de Paris et votre serviteur.

Ajoutez les hommes chargés de conduire les mules qui portaient tout le matériel de campement, les bagages et des vivres. Au total une petite troupe de quinze personnes parfaitement suffisante pour tenir en respect les pillards.

Tout a été dit sur le Jourdain, sur Jéricho et la Mer Morte, sur la



PRÈS DE LA MER MORTE.

splendide horreur de ces parages et leur température tropicale due à ce qu'ils sont à 400 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Sans autrement insister, nous traverserons le fleuve sur un mauvais pont tubulaire en bois et nous gravirons les monts de Moab après quelques heures de chevauchée, d'abord dans la brousse, puis dans des champs d'orge tout constellés de fleurs tels qu'en devait posséder Booz. Si l'on a tant soit peu séjourné à Jérusalem, ces monts de Moab sont devenus une véritable obsession. Des hauteurs qui entourent

la ville on a toujours eu les regards attirés par cette sorte d'écran tantôt bleu pâle mat, tantôt mauve, qui barre l'horizon à l'Est et tranche par sa coloration douce sur les tonalités crues du paysage immédiatement environnant. A mesure qu'on s'est rapproché, le bleu, le mauve, l'impression d'ombre chinoise se sont évanouis. Les reliefs se sont accusés. On constate qu'on est en présence d'une haute muraille de rochers gris accessible par une faille où se rencontrent quelques arbres et l'une des soixante-dix sources que Moïse est censé avoir fait jaillir miraculeusement.

Le point culminant du massif est le mont Nebo dont l'ascension doit être le premier soin de voyageurs ayant hâte de se faire une idée générale du pays. Ascension d'ailleurs très facile, la montagne proprement dite affectant la forme d'un cône écrasé de médiocre hauteur. Au sommet on reconnaît le plan d'une église chrétienne à trois nefs au milieu d'un fouillis de ruines, de chapiteaux, de fûts de colonnes et de pierres amoncelées. Quant à la vue, si elle ne répond pas de tous points à la conception des poëtes, elle n'en est pas moins admirable. Il n'y a pas lieu de s'en étonner puisqu'on est à 1,200 mètres, presque à pic, au-dessus de la vallée du Jourdain.

J'étais, je l'avoue, hanté par le souvenir du chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny. J'imaginais Moïse « prophète centenaire, environné d'honneurs », parti pour trouver le Seigneur et promenant un long coup d'œil sur l'horizon. Je retrouvais les champs d'orge et de blé qui s'étendent vers le Nord,

« ...... Galaad, Ephraïm, Manassé,
« Dont le pays fertile à sa droite est placé ».

le désert de Juda :

« Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale,
« Ses sables où s'endort la mer occidentale ».

Mais c'est en vain que je cherchais les figuiers, les oliviers de la Terre Promise, « les plaines de fleurs magnifiques et calmes », dans lesquelles Jéricho devrait s'apercevoir. Comme végétation, quelques cultures dans les vallonnements du plateau de Moab et le ruban de lauriers-roses entremêlés de tamaris qui se déroule le long du Jourdain. Partout ailleurs, en dehors des quelques bicoques de Jéricho, la désolation la plus complète : du sable clair, des traînées blanches de sel,

la nappe bleu plombé de la Mer Morte, des rochers arides, enfin le grand désert qui va jusqu'à la Mésopotamie et dont l'infini se confond dans un lointain violacé avec l'infini du ciel.

J'ai parlé d'orge et de blé. C'est de leur culture que vit une partie des Moabites. Tous les ans on exploite un terrain nouveau, car le sol est peu riche et c'est à peine s'il est gratté par les légères charrues en bois qui servent au labourage. Tous les ans aussi les campements d'agriculteurs changent de place. Les uns sont occupés par des nomades, les autres par des demi-sédentaires qui habitent, l'hiver, dans des villages.

Pendant que les hommes sont au travail, les femmes restent au camp pour vaquer aux soins domestiques et fabriquer des fromages que l'on voit sécher en rondes galettes blanches sur les grandes tentes noires. Le tout est gardé par des chiens jaunes, efflanqués, au museau pointu, dont il est prudent de ne pas trop approcher.

Les villages dont les habitants émigrent l'été sont rares. Nous les avons presque toujours éliminés de nos haltes, sinon de notre route. Nous y achetions au besoin de la nourriture, mais nous campions aussi loin d'eux que le permettait l'emplacement des sources ou des bassins propres à abreuver nos bêtes. Tout Arabe étant né avec des dispositions pour le vol, leur voisinage nous aurait obligés à exercer une surveillance de nuit encore plus étroite que d'habitude sur nos montures et nos bagages. Je les signale sans autre commentaire. Il en est un seulement que je regretterais de ne pas nommer, car il offre un certain intérêt ; je veux dire Madaba.

Madaba. situé au Sud-Est du Nebo, est peuplé, pour un tiers, de catholiques latins et pour le reste, d'orthodoxes de rite grec. Ce fut jadis une ville romaine d'une certaine importance si l'on en juge par les substructions que l'on rencontre à chaque pas et par les fragments encore assez nombreux de mosaïques qui se trouvent dans les maisons.

Je m'en rappelle une, fort jolie, qui, complète, devait mesurer environ 6 mètres sur 6 et qui représente des gazelles, des lièvres, des arbres, des raisins, avec, au centre, un fleuve où se désaltère un oiseau. Malheureusement, comme elles servent de dallage, elles s'en vont rapidement en miettes et l'on peut prévoir la disparition prochaine de presque toutes celles qui ont été mises au jour. Une seule est conservée avec soin dans l'église grecque et encore n'est-elle que le reste d'une œuvre considérable qui avait la prétention d'être la carte du monde tel qu'on l'imaginait vers le V[e] siècle de notre ère. On y remarque en

particulier des vues très pittoresques de Jérusalem avec son enceinte de remparts, et de la Mer Morte couverte de bateaux.

Un mot maintenant du degré de civilisation des habitants. C'est un sujet sur lequel je ne reviendrai pas, ce que je vais dire ne s'appliquant pas aux seuls Madabites, mais aussi à tous leurs voisins.

Il faut bien le reconnaître, le progrès, sous quelque forme que ce soit, est à peu près inconnu. Quoique se faisant plus rares, les guerres privées de village à village ou de tribu à tribu existent encore. C'est même l'unique danger sérieux auquel soit exposée une caravane comme la nôtre, car si elle arrive au cours des hostilités, elle sera soupçonnée d'espionnage également par les deux partis. La vendetta est pratiquée en grand et la religion chrétienne est radicalement impuissante à la modérer. Voici un exemple qui nous fut raconté par le curé auquel arriva l'aventure.

Une famille de Madaba ne parvenait pas à se venger d'une famille du voisinage, tant celle-ci se tenait bien sur ses gardes. A bout d'ingéniosité elle imagina de jouer la comédie du pardon et elle obtint que, pour sceller la prétendue réconciliation, ses ennemis au nombre d'une vingtaine viendraient partager de solennelles agapes, à Madaba. Inutile de dire que tout était organisé pour massacrer les invités. Presque au dernier moment le curé est mis au courant du complot sur sa promesse formelle qu'il gardera le secret. Vous devinez l'état d'âme du pauvre homme partagé entre son désir de respecter la parole donnée et celui d'empêcher la boucherie. Finalement il ne trouve d'autre moyen que de prêcher longuement le lendemain dimanche à la messe, textes de l'Évangile en main, sur le pardon des injures. Mais les fidèles sont indignés. Sans le laisser achever l'un d'eux se lève, lui montre le poing et s'écrie au milieu de murmures approbateurs : « Va-t-en, va-t-en. Ah çà, tu veux donc faire de nous des femmes ! » Entre parenthèses le complot fut découvert par ailleurs et le massacre n'eut pas lieu.

Les faits analogues à celui que je viens de rapporter sont légion. C'est que dans ce milieu, tel qu'il est conditionné, les idées maîtresses du christianisme n'ont pas de prise. On observe, sans plus, les pratiques extérieures du culte. On fait des signes de croix. On va à l'église, quitte à n'y prier que pour le succès d'un assassinat ou d'une opération de pillage. On se convertit en masse de l'orthodoxie au catholicisme et inversement, parce que, par exemple, un pope ou un prêtre a cessé de plaire. Quant aux superstitions, il va de soi qu'elles

pullulent. Pour n'en citer qu'une, on croit au mauvais œil. Si donc un nouveau né est bel enfant, sa mère le barbouille de bouse de chameau de peur qu'une autre mère, jalouse de sa beauté, ne lui jette un sort. Une jolie femme est l'objet du même traitement de la part de son mari, toujours pour parer au mauvais œil. Ne croyez pas que j'exagère ; je n'aurais garde d'exprimer comme étant mon opinion ce qui de ma part, ne saurait être qu'une impression, une généralisation hâtive. Je cite textuellement ce qui m'a été conté par des missionnaires dont la vie s'est écoulée en Orient. « Rien à tirer de ces gens-là » concluait l'un d'eux après un long récit. Une religieuse qui porte un nom bien connu en France me disait un jour : « Voyez-vous, Monsieur, il y a seize ans que je suis dans ce pays ; je me demande ce que nous y faisons ». Et une autre avouait mélancoliquement : « La vérité, c'est que la moralité des Turcs est au moins égale à celle de nos chrétiens ». Est-ce à dire qu'il faille renoncer à l'action chrétienne en Orient? Évidemment non. Des considérations politiques à elles seules suffiraient à commander la négative, et puis dans le domaine moral et religieux il n'est jamais défendu d'espérer.

Madaba fait partie de cette ligne de ruines romaines qui jalonnent la lisière du désert de Syrie et dont nous n'avons cessé de retrouver des spécimens plus ou moins importants tout le long de notre route. Sans parler encore des villes, ici ce sont des fûts de colonnes, des chapiteaux épars sur le sol, des soubassements de destination inconnue. Là c'est un débris de temple avec des voûtes et quelques sculptures. Ailleurs un fragment de colonnade se profile sur l'azur du ciel. Souvent des citernes comblées, des sarcophages vides, en pierre, des niches creusées dans le calcaire d'une colline pour servir de tombeaux. Et, sauf par hasard la rencontre d'un village ou d'un campement, c'est une solitude de mort qui règne.

De temps à autre on croise un Arabe à la mine méfiante, monté sur un petit cheval, avec, pour armes, un coutelas et un vieux fusil à chien, au canon démesurément long. Quelques alouettes se font entendre. Des vols de cigognes rompent l'uniformité du ciel, surtout au crépuscule quand elles accourent par centaines de tous les points de l'horizon pour se réunir en un lieu déterminé et y passer la nuit étroitement serrées les unes contre les autres, en formant comme une épaisse tache de neige. On chercherait en vain d'autres êtres animés. A voir un seul arbre il ne faut pas songer. En revanche, grâce à la saison printanière, il nous arrive de fouler de somptueux parterres de fleurs

des champs, de bleuets, de coquelicots, de pâquerettes qui font un décor délicieusement gai aux ruines.



LEVÉE DU CAMP A ABOU JABER.

Si, en dehors des guerres privées, il n'existe pas de véritable danger pour des caravanes relativement nombreuses et armées, il n'en est pas de même pour l'imprudent qui se risque isolé. Témoin l'Anglais auquel était arrivée, peu de temps avant notre passage, la mésaventure suivante. Parti seul, en comptant, je suppose, sur l'hospitalité arabe, il avait été arrêté par des pillards. Suivant la coutume, en le couchant en joue ceux-ci lui avaient ordonné de se déshabiller complètement, puis ils s'étaient approchés pour examiner son attirail et, comme tout leur avait paru de bonne prise, ils avaient relâché le malheureux avec un numéro du *Times* pour unique vêtement.

Après quelques jours passés dans les solitudes dont je viens de donner un aperçu, vous comprendrez notre surprise lorsque, un beau matin, au tournant d'une colline, nous nous sommes trouvés en présence d'un spectacle absolument nouveau par son animation. Dans un grand amphithéâtre de collines à pentes douces, des hommes portant la tunique circassienne à cartouchière et le bonnet d'astrakan travaillaient aux champs ou bien conduisaient des petits chariots à roues pleines en bois, comme je me rappelais en avoir vu dans le Caucase. Une longue ligne de travaux de terrassements serpentait où l'on reconnaissait des ouvriers en costume européen. Les premiers étaient bien des Tcherkesses, de ces musulmans sédentaires, soumis et courageux que le sultan fait émigrer de Russie, en leur donnant des terrains, pour

mettre en valeur des parties de son empire et contenir les nomades pillards. Les seconds étaient des Italiens qui travaillaient à la construction du chemin de fer de la Mecque.

Ce chemin de fer est une des grandes pensées du règne d'Abdul Hamid. Parti de Damas il traverse le Haouran, puis il passe près d'Ammân et rejoint le désert de Syrie dont il suivra les confins jusqu'à Akaba sur la mer Rouge, pour gagner de là Médine et la Mecque. Un impôt spécial et des contributions volontaires subviennent aux frais. Les travaux sont très rapidement menés. La ligne est maintenant achevée jusqu'à Mahan, plus bas que la pointe méridionale de la Mer Morte et l'on compte terminer l'année prochaine la section qui aboutit à Akaba. Ainsi sera réalisé le désir le plus immédiat du sultan qui est de soustraire ses pèlerins au contrôle européen, c'est-à-dire aux mesures sanitaires et aux quarantaines dans le golfe de Suez.

D'Akaba à Médine on espère bien triompher des difficultés topographiques. Le dernier tronçon se fera-t-il jamais? Dieu seul le sait, et aussi le grand chérif, le Cook de la région, une puissance par conséquent avec laquelle le chef des croyants lui-même devra compter. Et quand je dis compter, je parle au propre comme au figuré, le chemin de fer étant destiné à être d'un bon rapport, fût-ce seulement grâce à l'affluence des pèlerins.

A quelques kilomètres des chantiers dont j'ai parlé s'élève Ammân, la Philadelphie des Ptolémées, l'ancienne Rabbath-Ammon, la capitale du pays des Ammonites. C'est une petite ville que nous avons trouvée secouée de sa torpeur islamique par la construction du chemin de fer. Elle était remplie d'une foule grouillante d'Arabes, de terrassiers italiens, de Tcherkesses installés à demeure, de mercantis levantins établis dans des baraques en planches à l'allure la plus provisoire. Grâce à sa situation ce fut une colonie romaine importante. Les ruines nombreuses et intéressantes qui subsistent, intimement mêlées à la vie actuelle, en sont la preuve. Dans le bas ce sont des ponts sur la rivière, les restes d'un Odéon, des portiques donnant accès à une mosquée, une jolie colonnade corinthienne, des Thermes, des statues mutilées et un théâtre dont la partie supérieure est habitée par des indigènes avec leurs animaux domestiques.

Dans le haut, couvrant le sommet d'une colline qui commande les environs, c'est une citadelle à double enceinte formant une véritable ville. Il y eut là un temple dont les colonnes, hautes de plus de 12 mètres, ont toutes été renversées, sans doute par les tremblements

de terre qui sont si fréquents dans ces régions. A côté, un cimetière musulman et une ancienne mosquée dont les murs sont recouverts, à l'intérieur, de charmantes sculptures arabes.



COLONNADE D'AMMÂN.

D'une salle complètement obscure se dégageait une odeur nauséabonde qu'il nous fut impossible de définir. Quelques jours plus tard nous avons appris que les cadavres de cholériques y étaient jetés pêle-mêle depuis le début de l'épidémie et qu'il y en avait déjà plusieurs centaines, non enfouis, bien entendu. Ne soyez pas surpris, nous sommes en pays turc.

Outre le plaisir de trouver un ensemble respectable de vestiges romains, Ammân nous réservait celui de revoir des arbres : des peupliers, des saules, des figuiers. Leur ombre n'était ni bien épaisse, ni bien fraîche dans cette gorge surchauffée ; mais qu'importe, c'étaient des arbres, c'était quelque chose de vert qui s'élevait au-dessus du sol, reposait l'œil et donnait l'illusion d'un abri contre le soleil. A partir de là nous n'avons du reste pas achevé une étape sans en rencontrer quelques-uns, principalement des chênes verts et des térébinthes. Presque toujours ils étaient isolés. Une seule fois, à Jadjouseh, nous avons campé auprès d'un groupe de quelques admirables térébinthes, voisinant, j'ai à peine besoin de le dire, avec des ruines. Ils étaient extraordinairement feuillus, leurs boules vertes, géométriquement régulières, aux branches innombrables ; et rien qu'à les voir rapprochés, l'aventure d'Absalon se présentait d'elle-même à l'esprit.

Une fois aussi, en traversant l'ouadi Zerka, nous avons retrouvé de merveilleux fourrés de lauriers-roses en fleurs, semblables à ceux des bords du Jourdain et ce fut un délice d'échapper par hasard aux rayons du soleil pour la halte au milieu du jour.

Après Ammân le pays est plus accidenté, les vallées plus profondes, les pentes plus abruptes. Mais je passe et je vous épargne, quoique à regret, mille détails ou épisodes qui trouveraient tout naturellement leur place dans un journal de route. J'ai hâte d'arriver à Djérach, l'ancienne Gérasa, la grande cité de la Décapole dont l'apparition, à une fin de journée radieuse, ne peut manquer de remuer le cœur même le moins accessible aux émotions archéologiques.

Ce qui fait le puissant intérêt de Djérach, c'est d'abord le nombre et la grandeur des ruines, c'est leur beauté, quelque relatif qu'en soit parfois l'état de conservation, c'est surtout l'impression d'unité, d'homogénéité, si j'ose employer ce mot barbare, qui s'en dégage. Bien souvent, à Rome par exemple, les ruines sont séparées par des constructions modernes comme par autant de cloisons étanches. Ou bien, quoique vierges de tout voisinage (voyez Ephèse), elles sont rares, très éloignées les unes des autres, sans le moindre lien apparent.

Dans les deux cas vous ressentez, non pas une, mais des impressions; vous voyez des édifices. vous ne voyez pas la ville que formait leur réunion. A Djérach il n'en est pas de même. Nous sommes en présence d'une ligne parfaitement nette de remparts, au milieu d'un cirque de montagnes que traverse une petite rivière. Dans cette enceinte nous apercevons des rues, des places, des restes nombreux de constructions, nous reconnaissons les édifices inséparables de la vie de la cité romaine. Et tout cela, nous le voyons d'un coup d'œil, dans un ensemble dont la physionomie n'est pas altérée par un petit village tcherkesse nouvellement fondé sur la rive gauche de la rivière, dans la partie de beaucoup la moins importante de la ville, une sorte de faubourg dépourvu d'intérêt monumental.

Une courte esquisse va compléter et développer ma pensée.

Le voyageur qui vient du Sud débouche tout à coup en face d'un arc de triomphe du modèle classique. S'il continue à monter, il longe un grand bassin destiné aux naumachies. Encore quelques pas et il arrive à l'entrée de la ville, au péribole, une place circulaire avec colonnade de marbre d'ordre ionique, où j'ai compté 55 colonnes debout, surmontées de leur entablement. Là commence une grande rue qui traverse la ville de part en part sur une distance de 2 kilomètres environ. Elle

est bordée, dans toute sa longueur, d'une double colonnade, d'abord corinthienne, puis ionique, et de chaque côté s'échelonnent les princi-



ARC DE TRIOMPHE DE DJERACH.

paux édifices. La plupart des colonnes sont tombées et jonchent le dallage de la voie triomphale. Il n'en reste guère qu'une soixantaine debout et encore beaucoup ont-elles été réduites à un équilibre instable par les tremblements de terre. Des places rompent la monotonie de la ligne droite. L'une d'elles, carrée, est ornée d'une petite construction en forme de baldaquin à quatre piliers. Une autre, polygonale, présente, à la partie supérieure de chaque face, un élégant fronton triangulaire et divers motifs de sculpture tels que des niches, des conques. des guirlandes de feuillage. La partie inférieure est malheureusement dégarnie des vasques qui la rehaussaient.

Les monuments publics ? En partant du péribole on aperçoit d'abord un temple dont les murs, sinon la colonnade, sont presque intacts. A côté, un grand théâtre, des gradins supérieurs duquel les spectateurs pouvaient contempler le panorama de toute la ville, grâce à la disposition chère aux architectes romains. Plus loin un autre théâtre voisine avec un autre temple à belles colonnes, situé au milieu d'une vaste esplanade. A l'extrémité de celle-ci, dans l'axe du temple, se détache un escalier colossal qui aboutit, à angle droit, à la grande rue. En face, une basilique à trois nefs où l'on voit des colonnes de marbre et de porphyre, des pilastres, des niches finement sculptées. Derrière l'abside l'escalier reprend pour se terminer à un pont sur la rivière. Non loin de là, des Thermes semblables à ceux d'Ammân. Ailleurs un

arc en plein cintre émerge de décombres ; là une colonne solitaire se dresse au milieu d'herbes folles. Et je ne parle ni des constructions



EXTRÉMITÉ DE LA GRANDE RUE A DJERACH.

qu'il est impossible d'identifier, ni des monceaux invraisemblables de pans de murs, de chapiteaux, de fûts lisses ou cannelés qui, par endroits, font de l'exploration de ces ruines un véritable exercice de gymnastique.

Comme toujours en Orient l'heure exquise à Djérach est celle du coucher du soleil. L'embrasement de la cité morte, au milieu de sa ceinture de montagnes jaune ocre qui semble former comme un rempart entre elle et le monde des vivants, est un spectacle incomparable que seule la prestigieuse palette d'un Loti serait capable de rendre. Du haut du grand théâtre tout le décor s'enlève en pleine lumière sur un ciel aussi bleu que celui de la Grèce, les détails s'accusent avec un relief croissant, les marbres apparaissent patinés d'or comme ceux de l'Acropole, et il n'est pas jusqu'au silence de la nature qui ne contribue à l'admiration recueillie du spectateur.

J'ai dit qu'un village tcherkesse avait été récemment fondé sur la rive gauche de la rivière. Les habitants se plaignent de la pauvreté du

sol et ils envisagent la possibilité d'aller s'établir ailleurs. Souhaitons que ces intentions, fort vagues encore, j'en conviens, se réalisent et



LE PETIT THÉATRE A DJÉRACH.

qu'ainsi le temps reste seul à poursuivre son œuvre de lente dévastation. Je ne puis m'empêcher de formuler un autre vœu, plus ardent peut-être.

Djérach est peu et mal connue. C'est à peine si les Allemands y ont ébauché des fouilles, il y a quelques années. Pourquoi des Français n'entreprendraient-ils pas, à l'honneur de notre pays, des recherches de plus longue haleine qui éclaireraient certainement l'histoire de la ville des Antonins? Il faudrait de l'argent, beaucoup d'argent. Il faudrait aussi des hommes assez amoureux de la science pour affronter une vie éminemment austère dans ce coin perdu. Mais tout cela peut se trouver, n'est-il pas vrai, par ce temps d'esprits assoiffés de découvertes et de nababs en mal de prodigalités. Aussi bien l'ouverture du chemin de fer de la Mecque attirera-t-elle l'attention et, espérons-le, les générosités sur ces parages.

Pour atténuer, semble-t-il, nos regrets de nous arracher aux visions lumineuses des jours précédents, la bise était aigre et le ciel tout embrumé le matin de notre départ. La marche reprit régulière avec ses alternances de montées et de descentes où nos chevaux déployaient une égale intrépidité. Bientôt les cimes neigeuses de l'Hermon étincelèrent dans les lointains du Nord et la silhouette en

pain de sucre du mont Thabor apparut vers l'Ouest, tandis que l'immuable ligne mauve de l'horizon à l'Est continuait à signaler le désert de sable. Le sol devint volcanique, quelques rares oiseaux bleus succédèrent aux vols de cigognes. Les villages se firent moins rares, sinon plus civilisés. Dans l'un d'eux (j'en demande pardon aux hommes de l'art qui m'écoutent), j'ai dû m'improviser médecin pour soutenir le bon renom de la France. C'était à El-Hossun. Inutile d'ajouter que, dans mes conseils comme dans la distribution des remèdes, ma prudence a été à la hauteur de mon incompétence. Je n'en suis pas moins certain d'avoir fait du bien à mes clients d'un soir et leurs adieux au « doctor franzaoui » furent touchants, je vous assure. C'est que l'Arabe est le malade idéal. A ses yeux l'Européen qui soigne tient du sorcier. Dites-lui par exemple : « Ferme ton œil droit, crache à gauche, invoque le nom d'Allah juste au moment où le soleil disparaît et tu iras mieux ». Il exécute ponctuellement ce que vous avez ordonné ; l'autosuggestion opère ensuite, dans la mesure bien entendu où le mal s'y prête.

Après le domaine médical, excusez une rapide incursion, la première et la dernière, dans le domaine de la coquetterie. Je voudrais indiquer au passage deux particularités de tenue dans cette partie de l'ancien territoire de la tribu de Manassé.

Les hommes ont l'habitude de tresser leurs cheveux en deux nattes qu'ils laissent tomber de chaque côté du visage. Quant aux femmes, elles se défigurent presque toutes par les tatouages les plus extraordinaires. Songez que les joues, que le menton, que les lèvres ellesmêmes ne sont pas épargnés. Il n'y a du reste pas lieu de s'en affliger outre mesure, le beau sexe étant là-bas, sans discussion possible, le sexe laid. A vrai dire, dans toute notre expédition, nous n'avons rencontré qu'une fille d'Ève méritant d'être admirée. C'était une jeune Madabite, grande et mince, aux yeux bleus légèrement fendus en amande, au visage ovale allongé, au nez fin, aux cheveux châtain clair retombant sur les épaules en larges ondulations naturelles ; bref une créature ravissante, je crois pouvoir l'affirmer sans crainte d'avoir été le jouet d'un mirage oriental.

Une dernière halte, avant de quitter les hauteurs de l'Est du Jourdain. Vous avez déjà pressenti qu'il s'agit encore d'un lieu historique. En effet, je veux parler d'Um-Queis, ou plutôt de l'ancienne Gadara, l'une des villes de la Décapole, admirablement située au sommet d'une

éminence qui termine le plateau à 700 mètres environ au-dessus de la vallée du Jourdain.

Elle aussi fut un centre considérable sous la domination romaine. Qu'en reste-il maintenant ? Deux théâtres lamentablement délabrés, à peine reconnaissables sous les ronces qui les ont envahis, des sarcophages de lave épars dans la campagne, et de nombreuses colonnes, toutes couchées le long d'une large voie dallée qui dut être la rue triomphale. Rien de plus. Un village turc s'est élevé au milieu de ces ruines informes et de magnifiques tapis d'acanthes servent de linceul aux marbres dorés que l'on voudrait voir se dresser fièrement comme premier plan au panorama qui se déroule vers l'Ouest.

En deux heures d'une descente assez pénible on atteint le bas de la montagne. Là, quelques champs de céréales frissonnent sous un vent trop chaud ; on se pique, au passage, à des chardons géants qui font le supplice des chevaux, on admire de modestes pâquerettes à côté de superbes roses-trémières. Enfin voici le Jourdain, mais un Jourdain non encore soupçonné, un Jourdain idéalement pur, car il vient de sortir de la mer de Tibériade et n'a pas eu le temps d'être souillé par le limon de la vallée. Ses eaux vertes bouillonnent en rapides sous un pont qui date des Croisades, le pont de Majerneh, et toujours elles sont encadrées par les éternels lauriers-roses sans lesquels on finit par ne plus les concevoir.

A la tête du pont est installé un poste sanitaire, sous le fallacieux prétexte de mettre en quarantaine les voyageurs qui viennent des vilayets contaminés par le choléra.

Ainsi que je vous l'ai annoncé, il servira de terme à mon récit. Au delà c'est Tibériade, la Galilée, la Samarie, en un mot le monde civilisé, si pareille qualification peut-être donnée à un territoire ottoman. C'est presque le domaine de Cook ; il est plus sage de n'y point pénétrer.

J'ai essayé de dégager dans ses grands traits la physionomie générale de ce qu'on appelait au temps des Croisés les pays d'Outre-Jourdain. En résumé, région offrant l'intérêt pittoresque inséparable de la nature orientale avec la vie de caravane, région peu sûre, à peine peuplée, peu et mal exploitée, très riche en souvenirs de l'empire romain. Cette physionomie qui est celle d'aujourd'hui, sera certainement modifiée par l'ouverture du chemin de fer de la Mecque. Il ne s'agit pas, bien entendu. de révolution économique et sociale à proprement parler ; le mot est trop gros, appliqué à un pays musulman.

Je veux dire que nous verrons bientôt commencer l'évolution fatalement provoquée par l'apparition du rail. Ce chemin de fer signifie en effet : les pillards irréductibles refoulés à l'Est dans le désert, la fondation de colonies agricoles de ces Tcherkesses industrieux auxquels on ne s'attaque pas impunément, les nomades amenés peu à peu à devenir sédentaires, l'exploitation progressive du sol avec facilité d'écoulement des produits, la sécurité obtenue, enfin l'apparition du touriste dans un certain rayon de la voie ferrée.

Mesdames, bénissez celui qu'on a surnommé, j'allais dire baptisé, le sultan rouge. Grâce à lui tout un pays va vous devenir accessible dans lequel il n'eût guère été prudent, jusqu'ici, de vous aventurer, à moins d'être des émules de Mme Dieulafoy. A la vérité vous n'y pourrez éprouver désormais le frisson, très doux en particulier à l'épiderme féminin, que l'on ressent à l'idée d'un danger possible, si vague et si petit soit-il. En revanche vous trouverez encore l'occasion de faire connaissance, oh ! à peine un soupçon de connaissance, avec la vie nomade ; et cela seul a bien son prix.

De longtemps on ne pourra songer à parvenir jusqu'à Djérach, par exemple, en voiture ou en chemin de fer. Raison de plus pour vous, Messieurs, de porter là-bas votre curiosité ; pour vous surtout, jeunes gens, néophytes des voyages, qui jouissez des possibilités matérielles de courir par le monde. Allez observer les premiers symptômes d'un lent éveil au progrès parmi les cendres d'une grande civilisation disparue et, quand vous aurez commencé d'être ensorcelés par la magie de l'Orient, n'hésitez pas à entreprendre des expéditions de plus large envergure. Laissez-vous attirer par le Sinaï, par Palmyre, par le désert et son infinie poésie. Vous ne penserez pas alors avec le proverbe, comme vous l'avez peut-être fait en m'écoutant : « A beau mentir qui vient de loin ».

Croyez-moi, vous constaterez combien elle est saine, combien elle est salutaire, pour le corps et pour l'esprit, la libre vie sous la tente, loin de nos agitations, de nos luttes quotidiennes. Insensiblement elle vous éloignera d'une conception trop étroite des choses, elle vous inclinera vers ces idées de charité, de bienveillance dont vous aurez sans doute visité le berceau comme prélude aux chevauchées plus lointaines. Vous sentirez en quelque sorte s'opérer une mise au point de votre jugement et ainsi reviendrez-vous convaincus, si ce n'est déjà fait, qu'on peut être fier, malgré tout, d'appartenir à notre beau et bon pays de France.

II.

Séance du Jeudi 12 Janvier 1905.

LA QUESTION DU COTON
AU POINT DE VUE FRANÇAIS

Par M. P. BOURDARIE,

Explorateur, Publiciste, Délégué de l'Association Cotonnière Coloniale.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE

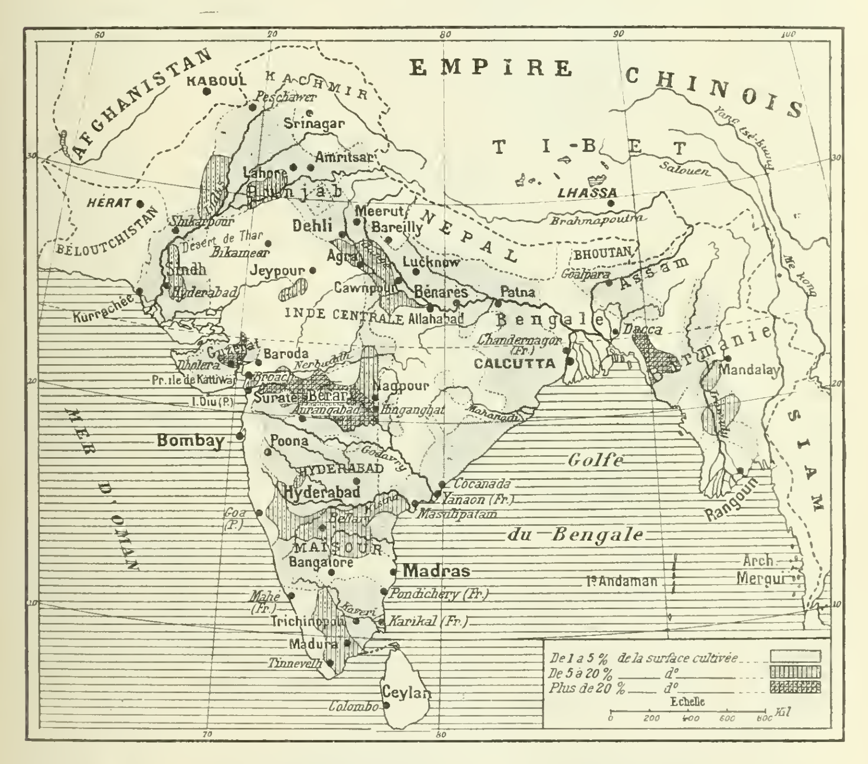
M. Bourdarie dit en commençant sa conférence qu'il apporte plutôt des convictions coloniales que des connaissances techniques, affirmation contre laquelle les nombreux auditeurs ne vont pas tarder à s'inscrire en faux. M. Bourdarie expose ensuite qu'il y a certains risques à parler du coton dans une région où l'industrie du lin et du chanvre occupe une si large place ; mais le lin et le coton ne sont pas d'irréconciliables ennemis, et l'on adapte fort aisément un plastron de toile à une chemise de coton.

L'Europe est aujourd'hui menacée d'un double péril : le péril jaune par la guerre ou l'expansion économique, et le péril américain. Hier, nous avons vu l'entreprise du canal de Panama rachetée à bon compte; demain ce sera peut-être la transformation de la Chine en une vaste usine dont nous ne serons plus que les clients ; aujourd'hui, si nous n'y prenons garde, c'est la ruine possible de l'une des plus importantes industries nationales : l'industrie cotonnière.

Le monde entier produit 14 millions de balles de coton de 500 livres anglaises ; dans cette production les États-Unis à eux seuls entrent pour 10 millions et demi de balles, soit 75 %. Les Américains tendent

avec persistance à accaparer à leur profit la consommation du coton qu'ils produisent, et multiplient les usines de filature et de tissage, augmentent le nombre de leurs broches, installent leurs usines près des lieux de production. Déjà ils ne nous envoient plus que le rebut de leur production, bientôt, dans dix ans peut-être, ils en garderont la totalité.

Actuellement la France, pour alimenter ses 6,150,000 broches de filature, et ses 108,000 métiers de tissage, paie chaque année pour la matière première qui lui est nécessaire plus de 300 millions de francs,



LA CULTURE COTONNIÈRE DE L'INDE ANGLAISE.

(Cliché de la *Dépêche coloniale*).

dont 75 % vont aux Etats-Unis, le reste à l'Egypte et aux Indes. Le jour ou l'Amérique nous priverait de ses produits, on peut dire que les 300 usines françaises de filature, les 650 usines de tissage, sans compter celles de teinture et d'apprêt, devraient fermer leurs portes, en jetant

sur la rue près de 300,000 ouvriers français, qui ne trouveraient pas à s'occuper tous dans d'autres industries, mais par leurs offres de travail provoqueraient une baisse effrénée des salaires. Il y a là un véritable danger national qu'il importe de conjurer au plus tôt.

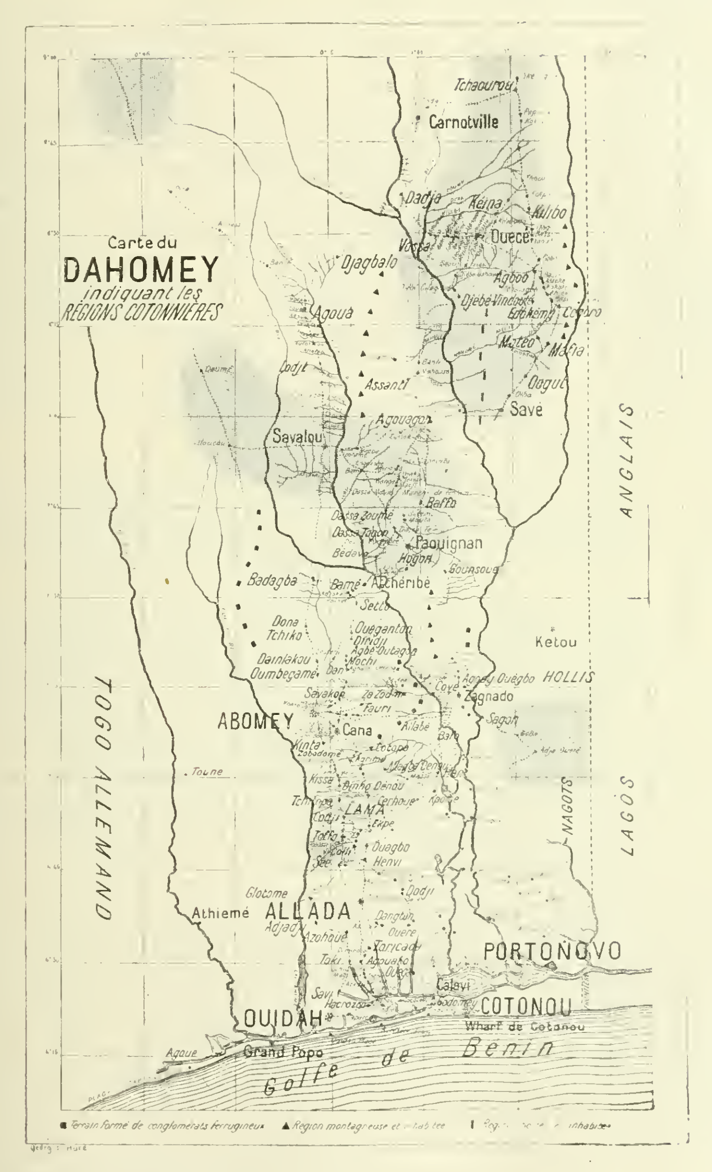
Depuis trente ans, les efforts d'hommes éminents et dévoués à cette cause se sont signalés par des actes échelonnés, l'étude des solutions à apporter, et enfin leur application. D'autres matières premières, le caoutchouc par exemple, suffisent à notre industrie par la production coloniale, pourquoi n'en serait-il pas de même pour le coton ? Il nous en faut chaque année 800,000 balles. La Russie a ses cotons du Turkestan, l'Angleterre ceux de l'Inde et de l'Egypte ; l'Allemagne poursuit des expériences analogues dans ses diverses colonies africaines, en particulier au Togo et au Cameroun.

Nos explorateurs essayent d'évaluer la force de production d'une région et la capacité d'absorption des indigènes : rentrés en France, ils livrent les résultats de leur enquête aux industriels français. En 1898, le Soudan sortait à peine de la période d'occupation militaire ; le général de Trentinian présidait à ses destinées ; il organisa une mission d'études qui comptait parmi ses membres M. Chevalier. Les expériences avaient donné d'excellents résultats. Malheureusement le successeur du général ne continua pas à suivre les mêmes vues ; ce fut grand dommage. Imitons la Russie, qui, grâce à sa récolte du Turkestan, a vu en 15 ans, de 1889 à 1903, sa production passer de 76 mille à 504 mille balles par an.

Il s'est formé heureusement en France une association cotonnière coloniale à l'instar de celles qui fonctionnent en Angleterre et en Allemagne. Cette association est le groupement de tous ceux qui, directement ou indirectement, sont intéressés à la culture du coton dans les colonies françaises : commissionnaires, filateurs, transporteurs, assureurs, banquiers, les Compagnies de chemins de fer et de navigation.

Notre industrie peut encore s'accroître, elle trouvera aisément de nouveaux débouchés dans nos colonies, où l'importation française des cotonnades n'est que de 34 millions sur un total de 57, soit une différence de 23 millions à conquérir sur nos rivaux étrangers. Après quoi, ou conjointement, il restera aux industriels français la ressource (d'autres disent le devoir), d'habiller les innombrables indigènes, sujets de la France, qui vont insuffisamment vêtus, ou même complètement nus (*vêtus d'air*).

Cette question du coton colonial nous apporte un aspect nouveau



(Cliché de l'*Association Cotonnière Coloniale*).

du problème à la fois économique et social que discutent entre eux les

libre-échangistes et les protectionnistes. M. Etienne a formulé de la sorte :

... Nos colonies fournissant du coton à l'industrie cotonnière française ;

Nos industriels approvisionnant de cotonnades nos colonies.....

Toutes nos colonies sont susceptibles de produire du coton, mais il ne faut pas disséminer nos efforts : il convient de choisir les colonies qui produiront le meilleur coton au prix de revient le plus faible. L'Algérie en 1860 produisait 800 tonnes de coton ; c'était l'époque de la guerre de Sécession, en Amérique ; les cours avaient haussé, et, les larges primes du gouvernement aidant, on était arrivé à des récoltes d'une importance suffisante pour que la filature française pût s'y approvisionner ; mais, lorsque les primes furent supprimées, la culture disparut brusquement.

Les nouveaux essais réalisés dans la province d'Oran sont, d'après M. Otten, agent de l'A. C. C., des plus encourageants. Plusieurs particuliers se livrent pour leur compte à des essais qui présentent un grand intérêt.

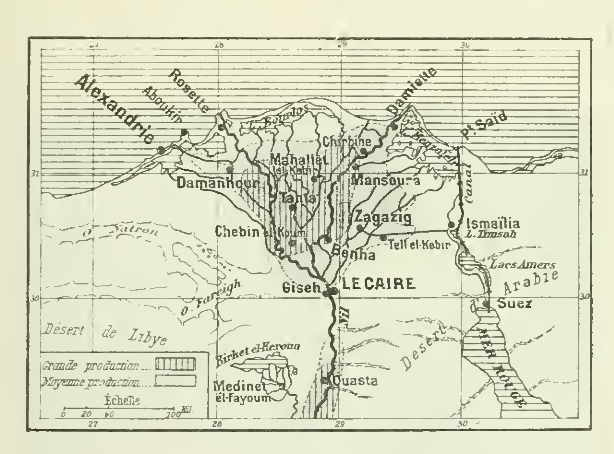
Les Antilles sont merveilleusement propres à la culture du coton, mais la population française y a pris la fâcheuse habitude de vivre exclusivement de fonctionnarisme et de politique. Quant à l'Indo-Chine, elle peut fournir du coton, mais la majeure partie sera utilisée sur place. Quelques essais ont été faits en 1903 à Madagascar par un colon qui s'était procuré des graines égyptiennes, grâce à une subvention de l'Association cotonnière. Ces essais furent contrariés par un cyclone, mais le général Gallieni est bien décidé à favoriser les efforts que l'on tentera dans la grande île.

Mais il semble bien prouvé que ce soit sur l'Afrique occidentale que doive porter l'effort principal de l'Association cotonnière. Il y a là de vastes territoires qui se prêtent à la culture du coton et l'indigène qui la pratiquait déjà pour son compte accepte fort bien les méthodes agricoles nouvelles qu'on lui enseigne. L'agent au Dahomey de l'A. C. C. a de qui tenir puisqu'il est le fils de M. Poisson, l'un des plus savants professeurs du Museum d'Histoire naturelle.

Au Sénégal, le fleuve de ce nom, « présente dans son hinterland « et sur ses rives, écrit le capitaine Lenfant, de vastes terrains « où la culture cotonnière peut s'exercer dans des conditions favo-« rables....... Les territoires de Richard-Toll et toute la région

« comprise entre Bakel et Médine peuvent et doivent être mis en « valeur ». Nous rappelons pour mémoire les études du lieutenant Mazeran sur la navigabilité du Sénégal : le rapport de cet officier de marine a fait l'objet d'un article publié dans un de nos précédents Bulletins. Le lit du fleuve a été dragué et la direction du chenal si bien nettoyée que l'on peut y naviguer maintenant dix mois de l'année au lieu de huit. La nouvelle voie ferrée, projetée entre Dakar et Kayes, facilitera beaucoup le transport des marchandises.

Au Soudan, la vallée du Niger (le Nil français, comme l'ont appelé nos explorateurs), se présente dans les meilleures conditions. On sait par exemple, que les inondations régulières de ce grand fleuve, dans le bief supérieur, fertilisent et enrichissent tous les ans la plaine de Djenné. Dans le second bief, la région est particulièrement acci-



CULTURE COTONNIÈRE DE L'ÉGYPTE.

(Cliché de la *Dépêche coloniale*).

dentée : il faudra sans doute y créer des barrages analogues à ceux qui existent sur le Nil. Comme le régime des deux biefs est commandé par les lacs de la région de Tombouctou, la création d'un barrage présente un intérêt considérable, d'autant qu'il faut tenir compte de l'existence des vents secs du Nord-Est qui pourraient dans certaines époques de sécheresse prolongée, ruiner les espérances que l'on aurait cru pouvoir escompter.

Le rôle de l'Association est triple : 1° créer un mouvement d'exportation du coton indigène vers la métropole ; 2° persuader aux indigènes

qu'ils doivent améliorer encore leurs procédés de culture pour tirer un meilleur parti de leurs produits ; 3° leur distribuer gratuitement des graines exotiques et des machines à égréner et à presser le coton.

M. Quesnel, agent général de l'A. C. C. au Soudan, et ses collaborateurs MM. Jacquey et Bernard ont distribué des graines de coton importées d'Amérique dans les cercles de Bamakou, Ségou, Sansanding, San, Bandiagara et Djenné. Ils ont enseigné aux noirs les meilleurs procédés de culture, et leurs enseignements sont suivis. Le Bandara, vrai paysan noir, avait la mauvaise habitude de laisser le cotonnier sur pied et d'épuiser la plante : il sait maintenant qu'il doit semer tous les ans, car on lui a montré que c'est la première année que la production est la meilleure ; on lui a appris aussi à sélectionner les graines.

Enfin, des machines à égrener et à presser le coton ont été expédiées du Havre, pour être mises à la disposition des indigènes dans



MARCHÉ DE COTON.

(Cliché de la *Dépêche coloniale*).

des centres d'égrenage et de pressage où le noir viendra manutentionner sa récolte.

Quant aux conséquences de l'action poursuivie par l'A. C. C. on en pourra apprécier l'importance quand nous aurons dit qu'elle peut aboutir à dériver vers nos colonies les 300 millions de francs que nous payons tous les ans à l'Amérique pour ses cotons.

L'œuvre de l'Association doit donc être encouragée par les philanthropes, par les industriels qui, en lui apportant leur cotisation, paient simplement une prime d'assurance contre la disette de matières premières, par les associations ouvrières aussi qui ont intérêt à protéger le travail national. Il ne faut pas oublier que les associations ouvrières anglaises envoient chaque année à l'Association Cotonnière d'Angleterre des sommes importantes, ce qui ne se produit pas en France.

Nous sommes persuadés que par ses explications précises, sa parole chaude et éloquente, les projections qu'il a produites et ses échantillons de coton colonial et d'articles de cotonnades fabriqués par nos indigènes, M. Bourdarie a convaincu les nombreux filateurs que la Société de Géographie avait invités à l'entendre. Le Président, en remerciant M. Bourdarie de sa belle conférence, l'a assuré que le lin et le coton n'étaient nullement ennemis, parce que les industriels liniers savent que plus l'industrie nationale serait généralement prospère, plus les produits du lin et du chanvre se consommeraient en grande quantité.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1904.

EXCURSION A CHAMONIX ET EN SUISSE.

5 au 24 Août 1904.

Directeur : M. Henri Beaufort.

Vendredi 5. — Un voyage en Suisse ! Qui donc ne l'a jamais fait...... tout au moins par la pensée ? Pour nous ce n'était pas en imagination, mais bien en réalité que nous voyagions.

Déjà, sur le coup de 7 heures, tout le monde — ou presque — est à la gare, jetant un dernier coup d'œil pour voir si rien n'a été oublié, ou recevant les dernières recommandations d'une maman qui répète pour la dixième fois « Surtout si tu as froid prends ton châle ou ton manteau », « Fais grande attention aux courants d'air dans le train », etc....

Mais l'heure s'avance. Un coup de sifflet, et notre train part, laissant derrière lui Lille et sa poussière.

Successivement nous dépassons Douai, Cambrai, St-Quentin, dont l'imposante basilique semble écraser par sa masse les constructions environnantes, Laon, perché sur une colline isolée et dominée par sa belle cathédrale gothique, Reims et sa magnifique basilique qui s'estompe dans le lointain.

Ici, un bon déjeuner, interrompu un instant pour regarder s'échelonner sur notre passage les nombreuses tentes du camp de Châlons, permet de faire plus ample connaissance avec ses compagnons de voyage.

Déjà le pays a complètement changé d'aspect : au lieu de la plaine monotone du Nord, avec ses champs de blé ou de betteraves qu'égayent çà et là de nombreux villages aux maisons couvertes de tuiles rouges, la vallée de la Marne, avec ses vertes prairies, ses arbres nombreux, ses coteaux couverts de bois et de vignes, offre un aspect des plus riants.

A partir de St-Dizier, nous cotoyons le canal de la Haute-Marne, puis nous franchissons le magnifique viaduc de Chaumont, long d'environ cinq à six cents mètres et jeté au-dessus de la profonde et pittoresque vallée de la Suize. Nous passons Langres que nous nous proposons de visiter à notre retour et atteignons enfin Dijon... avec une demi-heure de retard.

Aussi sommes-nous obligés d'abréger d'une manière sensible la visite de la ville.

Rapidement nous traversons la belle place Darcy et enfilons la rue de la Liberté. Nous jetons un coup d'œil sur la façade, un peu froide, du Palais des Ducs de Bourgogne, servant aujourd'hui d'Hôtel de Ville, et arrivons à l'église St-Michel, dont la façade Renaissance est certainement une des plus belles et des plus harmonieuses de France dans ce style. L'intérieur, de style ogival, est malheureusement un peu sombre et n'offre rien de très particulier.

Vers 10 h. 1/2 nous atteignons Bourg, où nous passons une nuit reposante.

Samedi 6. — Nous quittons Bourg vers 7 h. 1/2, nous dirigeant vers Bellegarde. Nous apercevons à gauche la fameuse église de Brou, que nous n'avons pu visiter étant partis trop tôt, puis bientôt se dresse le premier chaînon du Jura, le Revermont.

Dès lors, la voie décrit de nombreuses sinuosités, tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant le cours de l'Ain pendant une vingtaine de kilomètres, puis dominant celui de l'Albarine.

La vue est ici de toute beauté. L'Albarine est enserrée entre de hautes

parois de rocs, les unes boisées, les autres dénudées, et toutes tombant absolument à pic. Ces rochers affectent la forme d'un vaste hémicycle, ce qui permet à certains endroits de jouir d'un spectacle absolument féerique, ayant au premier plan les gorges de l'Albarine et pour fond, dans le lointain, les pentes herbeuses de quelques chaînons du Jura.

Après un voyage de trois heures pour faire un trajet de 60 kilom. à peine à vol d'oiseau, nous atteignons Bellegarde. De la gare, qui vient d'être détruite par un incendie, il ne reste plus rien, sinon quelques décombres que déblaient à la hâte de nombreux ouvriers.

Là, changement de train, et en route pour le Fayet. Nous laissons à notre gauche le fort de l'Écluse, perché sur les escarpements du Mont Crédo, franchissons le Rhône par un beau viaduc, et arrivons à Annemasse. Déjà, au loin, les Alpes sont visibles.

Nous remontons l'Arve, franchissant de nombreuses rivières et nous passons à Cluses. Tout à coup, un cri retentit : « Le Mont Blanc ! » Aussitôt tout le monde se précipite aux portières. C'est lui en effet, dressant son sommet arrondi d'une blancheur immaculée et environné de montagnes qui de loin semblent presque l'égaler en hauteur : Aiguille Verte, Aiguille du Midi, Mont Maudit, Aiguille du Gouter, celle de Trélatête, etc. Le voisinage de cimes aussi élevées fait que l'on ne se rend pas un compte exact de la hauteur du Mont Blanc et explique en grande partie cette exclamation dédaigneuse entendue dans notre compartiment : « c'est tout ça, le Mont Blanc ! »

Quelques kilomètres encore et nous sommes au Fayet où nous prenons le petit chemin de fer qui nous mène à Chamonix.

La route change complètement d'aspect. La vallée, large et bien ouverte jusqu'ici, se resserre de plus en plus et ne forme bientôt qu'un sauvage défilé jusqu'au village des Houches où quelques prairies verdoyantes jettent une note gaie sur le fond sombre des rochers composant la base des montagnes.

Successivement on découvre les différents glaciers descendant dans la vallée : celui de la Griaz, celui de Taconnaz et enfin le plus grand et le plus beau de tous, celui des Bossons.

Enfin nous voici arrivés à Chamonix, après avoir passé sur le joli pont Ste-Marie.

Chamonix est réellement dans une situation admirable, au fond d'une vallée large d'un kilomètre à peine, baignée par l'Arve au courant impétueux et bornée d'une part par la chaîne du Mont Blanc aux sommets tout couverts de neige, tandis que de l'autre côté les Aiguilles Rouges et le Brévent montrent leurs flancs boisés et leurs sommets rocailleux complètement dénudés.

Mais la véritable fortune de Chamonix, c'est sa situation au pied du Mont Blanc. Partout, dans la rue, au café, à l'hôtel, on ne parle que de Lui. Tous les télescopes sont braqués sur Lui, et chaque fois que son ascension a été réussie un coup de canon annonce l'événement.

Cependant l'ascension du Mont Blanc, bien que difficile, n'est pas chose très rare. Pendant la belle saison, il ne se passe guère de jour sans qu'une caravane ou deux n'atteigne son sommet, et notamment le jour où nous avons quitté Chamonix, quatre caravanes foulèrent sa cime. Un chemin de fer même est projeté, qui partirait de St-Gervais pour aboutir au sommet du Mont Blanc. La Société qui doit le construire est formée, mais à vrai dire la réalisation n'en semble pas très rapprochée.

Une agréable surprise nous attendait à Chamonix, celle de rencontrer un distingué Inspecteur général à la Compagnie du Nord, M. Allantaz, alpiniste aussi émérite que modeste et compagnon aussi agréable qu'utile, qui voulut bien nous piloter dans toutes nos excursions aux environs de Chamonix.

L'heure étant déjà avancée, nous nous bornons aujourd'hui à visiter la ville : des rues où souvent deux voitures ne peuvent passer de front, beaucoup d'hôtels, quelques boutiques de petits négociants, plusieurs statues (De Saussure, Balmat, Durier) et aucun chalet de campagnards. C'est que ces derniers n'habitent pas dans le bourg lui-même, mais dans des hameaux peu éloignés.

Une chose curieuse, le soir, est le rassemblement des guides devant le bureau de leur syndicat. Ils sont là au nombre d'une centaine au moins, par groupes de cinq ou six, devisant et fumant à qui mieux mieux, la figure bronzée et calme, n'esquissant que fort rarement un sourire aussitôt réprimé.

Ces Chamoniards sont des gens d'un caractère spécial, très dévoués envers les voyageurs qui utilisent leurs services, mais égoïstes entre eux, ainsi qu'en témoigne cette réponse faite par l'un d'eux à une femme qui lui demandait de prévenir les pompiers de ce qu'un incendie avait éclaté au village voisin des Houches : « Adressez-vous à un autre, ce n'est pas à mon tour d'y aller ».

Dimanche 7. — Le soleil magnifique dont nous jouissons depuis notre départ continue à nous darder ses rayons. Aussi, le matin, allons-nous chercher un peu de fraîcheur dans le petit bois de sapins situé légèrement en amont de Chamonix, le long de l'Arve.

Ce bois a toute une histoire. Longtemps il fut inconnu des étrangers venant dans la contrée. Les guides en cachaient l'existence, car si l'on allait se promener au bois, on abandonnait la montagne et on n'utilisait plus leurs services.... Partant plus de salaires.

Un beau jour, quelqu'un le découvre, en fait part à ses amis et voilà le bois en vogue. On réclame quelques bancs à cor et à cri.

La commune, dont le Conseil municipal et le Maire sont des guides, ainsi du reste que le Conseiller général, résiste de son mieux. Finalement obligée de céder, elle place deux bancs.... à l'entrée du bois, auprès d'une mare d'eau stagnante, puis non contente de ceci elle décide la création d'un Casino

que l'on construit juste de manière à cacher aux profanes l'entrée de ce pauvre bois.

Et voilà pourquoi, presque personne, même à Chamonix, ne connaît ce petit coin si joli.

L'après-midi nous partons pour la Flégère. Il fait une chaleur torride, et qui plus est, pendant la plus grande partie de la montée, pas un arbre ne projette sur nous un peu d'ombre bienfaisante.

Le chemin est rocailleux, encombré de pierres.... et nous en sommes à notre première excursion en montagne. Aussi arrivons-nous en nage au Chalet des Praz, bien que le dernier quart du trajet ait été beaucoup meilleur et surtout ombragé.

Cependant le ciel s'obscurcit. Peu à peu les nuages recouvrent les sommets de la chaîne du Mont Blanc comme d'un vaste capuchon. L'orage semble s'amonceler « Mieux vaut descendre », dit l'aubergiste, conseil que nous suivons à regret.... Et nous redescendons dans la vallée, espérant un temps meilleur le lendemain.

Lundi 8. — Montanvert et la Mer de Glace. Il avait été décidé qu'on



LES EXCURSIONNISTES DEVANT LA MER DE GLACE.

ferait la classique excursion de la Mer de Glace « à rebours », c'est-à-dire en

passant par le Chapeau, afin d'avoir quelques bonnes heures de flânerie avant d'atteindre Montanvert ; le temps se prêtait, du reste, on ne peut mieux à cette combinaison. Nous partîmes dès six heures les uns à mulet, les autres, « pedibus cum jambis », guidés par M. Allantaz et après avoir traversé le joli village des Praz, puis celui des Bois, nous commençâmes l'ascension par un très bon chemin muletier serpentant sous les sapins. Chemin faisant, nous rencontrâmes une petite auberge à la porte de laquelle était installé un télescope braqué sur le Mont Blanc. Jamais, paraît-il, il ne fut tant visité que cette année ; nous nous offrîmes un coup d'œil sur le géant ; deux caravanes s'y trouvaient justement non loin du sommet, et on les découvrait merveilleusement. Après avoir grimpé assez longtemps dans la moraine, avec de jolis aperçus sur la vallée, nous atteignîmes le Chapeau, rocher en saillie où l'on a bâti une auberge qui surplombe le glacier des Bois et d'où la vue est superbe. Après une courte halte nous continuâmes notre route : voici presque aussitôt le Mauvais Pas, étroit sentier accroché au flanc de la montagne, peu



LA MER DE GLACE.

agréable peut-être pour les personnes sujettes au vertige, mais en somme très accessible. Nous nous trouvons en pleine moraine avec le glacier à notre droite et nous montons toujours non sans nous arrêter fréquemment pour admirer le joli torrent qui longe la montagne à notre gauche et les cascades

qui s'y précipitent. Nous arrivons ensuite à la Mer de Glace ; c'est le nom qu'on donne à l'énorme glacier qui remplit les gorges les plus hautes de la chaîne du Mont Blanc en formant trois bras : les glaciers du Géant ou de Tacul, de Leschaux et de Talèfre. Ces bras réunis descendent vers la vallée de Chamonix en une énorme masse de 7 kilomètres de long sur une largeur de 750 à 2.000 mètres, qui au-dessous de Montanvert se retrécit et prend le nom de glacier des Bois.

Le ciel, idéalement bleu se reflète dans les énormes séracs et notre groupe opère gaîment la traversée sans difficulté sérieuse du reste.

Après avoir gravi l'autre versant de la moraine nous pouvons admirer à loisir sur la terrasse de l'hôtel Montanvert, la superbe vue qui s'offre à nous. Tous les géants de la chaîne sont réunis : en face l'Aiguille du Dru, à gauche l'Aiguille Verte couverte de neige, à droite l'Aiguille du Moine, dans le fond enfin les grandes Jorasses, l'Aiguille du Géant, l'Aiguille des Charmoz ; c'est un spectacle inoubliable.

Après le déjeuner, un groupe d'intrépides accompagne M. Allantaz par un sentier escarpé, jusqu'aux Ponts (sur la route du Jardin), afin de se donner l'illusion de faire de la grande montagne. Çà et là des fleurs alpestres, des touffes de rhododendrons égaient les masses énormes de rochers et cette petite promenade supplémentaire est vraiment délicieuse. Cependant il faut songer au retour, nous nous y décidons à regret et regagnons après une dégringolade effrénée, dans un sentier rocailleux, le village de Chamonix.

Mardi 9. — Nous quittons Chamonix vers 9 h. du matin, confortablement installés dans trois voitures, et suivons la route ensoleillée qui remonte le cours de l'Arve.

Mais que de poussière. C'est à nous faire regretter notre bonne ville de Lille ! Quel dommage que la westrumite ne soit pas encore employée ici !

Nous longeons constamment les travaux assez avancés, mais très dispendieux du chemin de fer de Chamonix à Vernayaz, qui sera le prolongement de la ligne Le Fayet-Chamonix et dont les concessionnaires sont en France le P.-L.-M. et en Suisse une Société franco-suisse.

Un charmant défilé boisé surplombant l'Arve nous donne enfin un peu d'ombre. Peu après se montre sur notre droite l'énorme glacier d'Argentière, paraissant encore plus imposant par suite des monts qui l'entourent (Aiguille Verte d'un côté, Aiguille du Chardonnet de l'autre).

Nous dépassons le village d'Argentière, laissant à droite le col de Balme, qui de loin prend une teinte d'un vert sombre uniforme sur laquelle on distingue à peine la couleur blanche de l'hôtel.

Dès lors commence une série interminable de lacets pour franchir le col des Montets ; on croit avoir fait 3 ou 400 m., puis un coude, et l'on est tout

étonné de voir, à travers les sapins et les mélèzes, se dérouler à quelques mètres plus bas, la route que l'on vient de quitter il y a un instant.

Bientôt nous atteignons le torrent de l'Eau Noire qui bouillonne entre les rochers. La vallée se rétrécit ; elle devient de plus en plus solitaire et sauvage, tandis qu'à gauche, à droite et en face, de hautes montagnes couvertes de neige semblent devoir arrêter la route.

Un pont sur l'Eau Noire. Nous le franchissons. Nous sommes en Suisse, au Chatelard !

Tout d'abord visite de la douane — du moins en théorie. — Mais notre bon douanier, qui sent venir la faim — il est midi et demi — regarde placidement passer les colis.... et s'en va déjeuner, ce que d'ailleurs nous faisons à notre tour sans nous faire prier.

Ensuite, en route pour Vernayaz. Auparavant changement de voitures, tant le chemin est étroit. Il faut des voitures à un cheval où l'on se case tant bien que mal (plutôt mal que bien). Heureusement la route est bordée de sapins qui nous abritent de leur ombre.

Cahin caha nous arrivons à Finhaut, dans une situation admirable, sur le flanc d'une montagne en partie boisée, en partie couverte de prairies, que quelques champs dispersés çà et là font ressembler de loin à un habit d'Arlequin.

Point ou presque pas d'agglomération. Les chalets, dominés par endroits par de confortables hôtels en pierre, semblent avoir été semés au gré du vent et avoir poussé à l'endroit où ils ont touché terre, tandis qu'au bas de la vallée mugissent les deux torrents du Trient et de l'Eau Noire, bien près de leur confluent.

Puis nous franchissons sur un pont le Triège, affluent du Trient et encaissé comme lui, traversons les restes de ce qui fut autrefois un glacier, ainsi qu'en témoignent les nombreux rocs polis qui subsistent encore et atteignons Salvan.

Une demi-heure de repos aux chevaux, et nous descendons dans la vallée du Rhône par d'innombrables lacets (il paraît qu'il y en a 49) franchissant à tout instant le torrent qui occupe le fond du vallon, au milieu d'une véritable forêt de châtaigners et de noyers.

Le Rhône déroule son long ruban argenté, baignant Vernayaz dont les maisons s'étalent au-dessous de nous tout le long de la Grand'Route.

Mercredi 10. — Notre premier soin est d'aller visiter les sauvages gorges du Trient qui s'ouvrent béantes dans le roc corrodé par les eaux et s'enfoncent entre deux parois surplombantes affectant des formes bizarres qu'énumère complaisamment notre guide (l'Homme, le Lion, la Dame Blanche, etc.). Un jour douteux et triste peut à peine pénétrer. Aucun bruit extérieur n'arrive plus jusque là. Seul le Trient gronde dans le fond, tantôt courant au milieu

des rochers, tantôt tombant d'une certaine hauteur avec un retentissement sinistre et lugubre. Çà et là, un peu de mousse chétive tapisse le rocher et en égaie la vue.

Une galerie de planches fixées à l'une ou à l'autre des parois permet de jouir de ce spectacle sur une longueur de près de 700 m., et au milieu des gorges un coup de pistolet, qui semble être un formidable coup de canon, réveille les échos endormis.

Toute différente est la sensation que l'on éprouve en visitant la cascade de Pissevache. La Salaufe, semblable à un fleuve de lait, tombe majestueusement d'un rocher à pic haut de 65 m. La teinte noirâtre des rochers environnants la rend encore plus blanche, bien que cependant il semble lui manquer un décor de sapins sur ses flancs, ou un petit lac à ses pieds, pour lui donner plus de grâce.... et, dois-je l'ajouter, la gratuité de l'entrée. Une maison a été bâtie juste devant la cascade, de façon à en masquer la vue de la Grand'-Route.... et alors, pour voir, il faut traverser ladite maison.... et naturellement payer.

D'ailleurs en Suisse rien n'est gratuit : cascades, gorges, chutes d'eau, points de vue, etc. S'ils pouvaient mettre leurs montagnes en cage et en faire payer la visite, comme dans les foires on montre des bêtes curieuses, ils le feraient certainement.

Nous quittons Vernayaz vers 11 h. du matin. En passant nous admirons Martigny et sa tour de la Batiaz, Sion et ses deux collines de Valère et de Tourbillon, couronnées l'une par une vieille église, l'autre par un antique manoir en ruines, franchissons le Rhône et arrivons à Viège où nous prenons le petit chemin de fer de Zermatt.

La voie remonte d'abord la Viège, passe à Halden, avec son église d'un blanc cru qui tranche profondément sur la teinte noire des chalets, et pénètre dans la vallée de St-Nicolas.

Dès lors commence un spectacle inoubliable. Le torrent aux eaux grisâtres et rapides bondit et mugit, roulant avec furie sa large nappe écumante. Il se brise sur d'immenses rocs ou tombe par gradins de rochers en rochers, formant des sortes de rosaces ajourées comme de la dentelle, qui, à chaque instant, changent d'aspect.

Au sortir de la gorge, le riant village de St-Nicolas situé tout au fond de la vallée, entre le Rothorn et le Gabelhorn, montre sa gentille église surmontée d'une petite coupole dorée que font étinceler les rayons du soleil.

La vallée s'élargit, égayée de nombreux chalets. De temps à autre les contreforts semblent s'écarter pour laisser apparaître furtivement quelque sommet casqué de glace ou armuré de granit.

En face, le Breithorn dresse sa cime neigeuse, tandis que le Weisshorn à droite surplombe les magnifiques séracs du glacier de Bies.

Un profond défilé où la Viège creuse de nouveau un gouffre au fond duquel

elle se cache ; et tout à coup apparaît, s'élevant droit vers le ciel, la gigantesque pyramide du Cervin.



ROUTE DE VIÈGE A ZERMATT.

« Le Cervin n'est qu'une pyramide, une pyramide simple. On en compte des centaines, dans les Alpes ; mais celle-ci est la pyramide géante, unique par la hardiesse de sa forme, la puissance de ses dimensions, la fierté de son isolement. D'ordinaire ces cimes royales sont environnées et comme défendues par de puissants contreforts ; elles s'entourent de bastions, se ceignent de fossés, se cachent derrière de puissantes murailles : en atteindre le pied est déjà une conquête.

« Le Cervin, au contraire, se dresse isolé au-dessus d'un plateau glaciaire ; autour de lui point de bastions, point de murailles ; les promeneurs qui vont dans les beaux jours d'été au Lac Noir ou sur le Hœrnlé peuvent, s'ils en ont l'envie, voir sa base de près et toucher ses premiers rocs. Une lieue à la ronde, les cimes s'abaissent et lui font place, les glaciers s'étendent en vastes plaines, à peine traversés par d'humbles arêtes qui viennent, en rampant, se confondre au pied du colosse. Nu, sombre, sauvage, il s'élève en roi ; l'espace est à lui, et sa cime orgueilleuse se perd dans le sombre azur ».

(E. Javelle. — *Souvenirs d'un Alpiniste*).

Deux minutes après, nous sommes à Zermatt.

On a souvent comparé Zermatt à Chamonix. En réalité, il en est absolument différent.

Tandis que la chaîne du Mont Blanc montre ses cimes neigeuses et ses formes harmonieuses, ses pentes couvertes de sapins ou d'herbe que paissent les nombreux troupeaux, ses glaciers immenses descendant doucement dans la vallée, Zermatt n'offre à la vue que des sommets déchiquetés, aux arêtes vives, aux flancs dénudés.

Chamonix frappe l'imagination par le grandiose, la pureté des lignes et la beauté des couleurs de ses environs ; Zermatt au contraire, émeut par le sauvage, le pittoresque des monts qui l'entourent.

Quant au village en lui-même, en fait il se compose de deux agglomérations bien distinctes. D'une part le vieux Zermatt, composé de chalets séparés par des sentiers larges à peine d'un mètre ou deux ; c'est là que demeurent les gens du pays. D'autre part, la « ville des étrangers » avec ses hôtels magnifiques, ses magasins variés, ses rues larges où grouille une foule cosmopolite, Anglais, Allemands ou Américains pour la plupart, ainsi que quelques Français. On m'y montra même un authentique Japonais !

Jeudi 11. — Notre itinéraire portait que l'excursion pourrait se faire soit à pied, soit par la ligne électrique. Dois-je avouer que nous n'employâmes tous que ce dernier mode de locomotion.

A peine partis, nous commençons à monter, laissant Zermatt à notre droite, et passons sur un viaduc, la gorge de Findélen, hélas complètement à sec, et à qui — faute de pluie — il ne manque qu'un torrent pour être jolie.

Après plusieurs tours et détours, de nouveau la vue est splendide sur la vallée de la Viège avec la rivière réduite à l'état de mince filet argenté et Zermatt dont les maisons bariolées semblent de loin quelque jouet d'enfant.

Puis laissant au-dessous de nous Riffelalp et Riffelberg, dont on voit en passant les grands hôtels, nous arrivons à la gare du Gornergrat, la plus haute station de l'Europe. Dix à vingt minutes de marche par un sentier très facile et nous voici à l'hôtel Belvédère, au sommet du Gornergrat.

Le spectacle qui s'offre à la vue est saisissant : partout des montagnes, partout des glaciers ; rien que de la neige ou du granit.

D'un côté le Mont Rose avec ses trois pointes neigeuses, le Lyskamm, les deux jumeaux Castor et Pollux aux sommets arrondis, si jolis dans leur parure de neige, l'énorme massif déchiqueté du Breithorn, puis plus loin le Mont Cervin dont l'isolement semble doubler la hauteur.

Au bas le glacier du Gorner, fleuve de dimensions colossales, aux vagues immobiles et figées, et dont les autres glaciers — de Grenz, de Schwanze, du Breithorn, de Théodule, etc. — semblent être les puissants tributaires.

A l'Est et au Nord ce n'est qu'une succession de cimes découpées à l'envie, les unes étincelantes de neige, les autres tranchant par la couleur noire de

leur granit sur le fond bleu d'un ciel sans nuage ; Gabelhorn, Rothorn, Weisshorn, les deux Mischabel, Stockhorn, telles sont les principales.

On ne se lasserait jamais d'un tel spectacle n'était la fatigue qu'occasionne aux yeux la réverbération de la lumière solaire sur les glaciers qui nous entourent. De plus il n'est pas rare de ressentir un certain malaise, dû à ce que l'air est un peu vif, malaise qui d'ailleurs est de peu de durée.

Vers 4 h. nous quittons le Gornergrat et à 6 h. nous arrivons à Zermatt, heureux d'une journée qui sera certainement une des plus belles du voyage.

Vendredi 12. — *Lac Noir.* — Sitôt le petit déjeuner nous partons, qui à pied, qui à cheval, traversons l'agglomération des pittoresques chalets du vieux Zermatt, longeons la Viège jusqu'à son confluent avec le Zmutt que nous suivons à son tour pour le quitter bientôt après l'avoir traversé par un pont de bois où la vallée boisée de Zmutt dominée par le Cervin se découvre tout entière.

Dès lors le chemin, toujours sous bois, décrit de nombreux lacets, offrant par endroits des échappées magnifiques sur le Gornergrat, le glacier du Gorner, le Breithorn, Castor et Pollux, etc. (tel au chalet de Hermaettje). Peu à peu cependant les sapins s'éclaircissent, deviennent plus rares et finalement font place à un gazon verdoyant qui ne nous quitte plus jusqu'au lac Noir où nous ne tardons pas à arriver.

Devant nous se dresse la masse sauvage et noire du Hœrnli, tandis que derrière lui se profile l'éternelle silhouette du Cervin, s'élevant droit vers le ciel comme pour le braver. A nos pieds, le lac Noir aux eaux vert-sombre, où se mire le Hœrnli et la petite chapelle de N.-D. des Neiges, pittoresquement bâtie sur ses rocs rocailleux.

Pas un mètre carré de neige pour trancher sur ce sombre paysage, pas un arbre ni une touffe d'herbe qui l'égaie quelque peu : du roc, rien que du roc !

De chaque côté cependant des glaciers couronnés par quelque cime neigeuse (Mont Rose, Théodulhorn, Tête Blanche, Dent Blanche) se montrent dans le lointain.

Après quelques heures, nous redescendons par le chemin que nous avons pris à l'aller, et à 5 h. nous rentrons à l'hôtel.

Nous profitons de notre soirée pour aller visiter les gorges du Trift. C'est en réalité une série de cascades où le torrent roule impétueusement ses eaux. Par endroits, la lumière blanche, rouge ou bleue de quelques ampoules électriques donne à la scène un charme insoupçonné ; malheureusement le défaut de ces gorges est d'être fort peu profondes (30 à 40 m. à peine), bien que très intéressantes.

Samedi 13. — Vers les 10 h. du matin nous quittons Zermatt et refaisons

en sens inverse la magnifique ligne de Zermatt à Viège. Nombreuses sont les beautés qui cachées à l'aller, sont découvertes au retour.

Zermatt peu à peu s'estompe dans le lointain, toujours dominé par le Cervin. — Tout à coup un tournant de la voie. — C'est fini, — le Cervin est disparu.... au grand désapointement d'un brave voyageur qui se trouvait à mes côtés et dont l'objectif venait d'être braqué sur le géant.

Nous retrouvons le gentil village de St-Nicolas, ainsi que la Viège avec ses gorges grandioses et sauvages et atteignons bientôt Viège.

Là, changement de train, et dix minutes après nous sommes à Brigue, passablement affamés (il est 1 h. 1/2) — ce qui d'ailleurs est vite réparé.

L'après-midi, visite des travaux du Simplon. A vrai dire c'est plutôt la visite des « appareils et annexes » de l'entreprise que celle des travaux proprement dits.

Un employé nous conduit d'abord à la salle des machines, d'une force de 60 à 80 chevaux chacune, puis nous montre la perforatrice employée. C'est simplement un tube d'acier muni de 4 grosses dents et mu d'un mouvement de rotation de 6 à 8 tours par minute donné au moyen de turbines. On avait, paraît-il, essayé de donner une vitesse de rotation plus grande, mais les dents de la perforatrice s'usaient beaucoup plus vite et en somme les avantages retirés étaient très maigres. Aussi y a-t-on renoncé.

Nous voyons ensuite la salle des pompes, servant à envoyer l'eau dans le tunnel à une pression de 85 atm., et la salle des dynamos. Bon nombre d'entre nous ont conservé un petit souvenir de cette dernière : le lendemain, ils constataient avec surprise que les aiguilles de leur montre tournaient follement !

Nous visitons les ventilateurs et nous nous rendons aux filtres, l'un composé de sable, l'autre simplement d'un grillage en fer très serré.

Puis vient la très curieuse visite des annexes.

Le nombre considérable d'ouvriers employés ici a obligé la Compagnie à créer des aménagements particuliers pour eux. C'est ainsi qu'il y a une infirmerie très bien montée, une salle où chaque ouvrier endosse des vêtements spéciaux pour se rendre à son travail tandis que les effets qu'il vient de retirer sont suspendus au plafond au moyen de palans. C'est afin de prévenir les vols dans les vêtements, nous explique notre guide. Les ouvriers ont également des salles de douche ; il y a une laveuse pour leurs effets, une essoreuse (turbine à force centrifuge), des étuves pour sécher leurs habits, etc.

Enfin nous avançons de quelques mètres dans le tunnel. Une odeur nauséabonde et une sorte de brouillard causé par le contact de l'air chaud et humide venant du tunnel, avec l'air froid du dehors, nous obligent aussitôt à rebrousser chemin.

Il n'entre pas dans le cadre de ce rapport de faire la description complète

et l'historique du percement du Simplon, et encore moins d'énumérer ses conséquences économiques probables ou espérées.

Qu'il soit cependant permis de rappeler que le but du tunnel est de remplacer par une voie ferrée l'ancienne route du Simplon construite par Napoléon et allant de Brigue à Domo d'Ossola.

D'après le projet, il doit se composer de deux tunnels semblables, à une seule voie, établis a 17 m. l'un de l'autre et reliés tous les 200 m. par des galeries transversales. Leurs dimensions 5 m. 50 de haut et 5 m. de large ; la longueur doit en être d'environ 20 kilom. qui seront franchis en une demi-heure.

En réalité, on ne travaille actuellement qu'à un seul tunnel et il est probable que l'autre ne sera jamais même commencé.

Le seul tunnel en construction devait être fini, d'après les prévisions, en Juillet 1904. Une venue d'eau chaude (44° c.), arrivée le 18 Mai dernier, a obligé de suspendre tous travaux du côté suisse. Du côté italien, on perce actuellement 6 m. par jour. On consomme pour cela 500 kil. de dynamite par jour !

On espère — sauf accident imprévu — avoir fini en Décembre 1904...... pour la prospérité de Calais et le malheur de Marseille (1).

La visite du Simplon terminée, nous nous dirigeons vers le palais du baron de Stockalper. Une déception nous y attendait !

Autrefois l'on pouvait visiter entièrement le palais. Or il y a un an ou deux, le baron s'aperçut de la disparition d'une toile rare ; on fit une enquête et on retrouva les voleurs, deux touristes (?) qui avaient profité de la latitude laissée dans les appartements pour s'emparer du tableau. Depuis ce jour l'intérieur du château n'est plus visible.

Que faire à cela ? Il en est ainsi souvent ; tout le monde paie la faute de quelques-uns.

Nous pûmes néanmoins admirer la belle cour avec ses nombreuses arcades...... et ce fut tout.

Une petite sieste sur l'herbe, et, le soir, une sauterie intime nous dédommagèrent tant bien que mal de cette légère déconvenue.

Dimanche 14. — *De Brigue à Gletsch.* — Vers les 9 h. nos voitures (deux confortables et la troisième qui aurait dû l'être) s'alignaient devant l'hôtel. Un dernier coup d'œil sur les colis pour voir s'il n'en manque aucun et nous voilà partis.

Nous traversons le Rhône sur un beau pont de fer, puis nous nous trouvons en plein village italien, à Naters. Les enseignes sont en italien, les

(1) En réalité le percement a éte achevé en Février 1905.

habitants parlent italien ; bref on se croirait de l'autre côté des Alpes. C'est là que sont installés la plupart des ouvriers (tous de nationalité italienne) occupés au percement du tunnel du Simplon, dont nous laissons bientôt l'ouverture à notre droite.

Seuls quelques gendarmes se promènent dans les rues du village et nous rappellent que nous sommes encore en Suisse. Une sorte de brigadier de gendarmerie tout chevronné, type absolu du gendarme de vaudeville, eut parmi nous un très vif succès d'hilarité, ce qui d'ailleurs le laissa parfaitement impassible.

La route suit constamment le Rhône entre une double paroi de rochers plantés d'arbres ; à son tour, elle est longée pendant plusieurs kilomètres par une conduite d'eau en ciment armé, servant pour le percement du Simplon, et sur laquelle non sans étonnement nous lisons, inscrit en énormes lettres : « Système breveté, Hannebicque, Arras ».

Bientôt la route se resserre, Çà et là, des chalets sont accrochés aux parois des rochers et semblent tenir par un miracle d'équilibre. Nous franchissons le Rhône une première, puis une deuxième fois et nous arrivons à Fiesch, au bas d'une pente boisée. Le Galenstock devant nous et le Weisshorn derrière dressent dans le lointain leurs cimes neigeuses.

Après une petite pause où nous eûmes l'occasion et le grand plaisir de célébrer la fête de plusieurs de nos aimables compagnes, nous remontons en voiture.

La route très étroite, s'élève au moyen de nombreux lacets. Nous passons Reckingen avec sa belle église, un peu massive peut-être, la plus belle, dit-on, de la vallée, Münster où nous faisons un court arrêt, Ulrichen dominé par son clocher.

Tous ces villages en général se ressemblent. Tous sont composés d'une agglomération de chalets de bois, de couleur uniformément noirâtre, disséminés comme au hasard en s'inquiétant fort peu de l'alignement et de la symétrie. Au centre l'église, toujours de couleur blanche très crue, formant un contraste complet avec la teinte sombre des habitations qui semblent s'être groupées autour d'elle comme des brebis autour de leur pasteur....

La vallée peu à peu se rétrécit, prend un aspect de plus en plus sévère. Dès Oberwald les prairies disparaissent.

Doucement, nous montons par de grands lacets bientôt remplacés eux aussi par des mousses chétives, puis longeant toujours le Rhône, nous pénétrons dans une gorge encaissée où l'on croirait impossible que la route puisse se frayer passage.

La température s'abaisse. Nous franchissons le Rhône qui bouillonne entre des rochers, recouvert en un endroit par un amas de glace, dernier vestige d'une avalanche récente.

Tout à coup un coude, et nous découvrons Im Gletsch et le glacier du

Rhône, qui, à l'extrémité de la vallée descend en éventail entre les chaînes dénudées du Galenstock et des Gelmerhoerner.



GLACIER DU RHÔNE.

Au bas le Rhône naissant — encore bien petit ruisseau — serpente dans la vallée et arrose la première agglomération qui se trouve sur ses bords, Im Gletsch, composé simplement d'un bureau de poste, de l'hôtel du Glacier du Rhône et des boutiques de deux marchands de cartes postales, l'un d'eux cumulant cette profession avec celle de coiffeur !

De chaque côté. des parois rocheuses aux teintes noires, sur lesquelles se détachent en blanc les lacets invraisemblables des routes de la Furka du Grimsel et de Brigue, complètent le caractère sauvage de l'endroit.

Plus de la moitié de la vallée de Gletsch était encore occupée par le glacier il y a une dizaine d'années. Depuis lors il a beaucoup diminué, ce qui a permis au S. A C. et à la Société helvétique des Sciences naturelles de faire des observations très importantes au point de vue géologique.

Quelques minutes après, nous descendons à l'hôtel envahi par une foule de touristes, Anglais ou Allemands.

Quant à nous, après une journée entière de voiture, il n'est pas besoin de dire que nous étions assez contents de retrouver un peu « la terre ferme ».

Lundi 15. — Nous partons, les uns à pied par un petit sentier pierreux qui domine le cours du Rhône, les autres en voiture par la route de la Furka, que d'ailleurs le sentier ne tarde pas à rejoindre.

Au fur et à mesure que nous montons, le glacier se découvre de plus en plus, avec ses magnifiques séracs aux formes étranges et d'une couleur bleue si pure, et apparaît absolument déchiqueté. A sa base le Rhône montre ses trois sources bien distinctes et décrit de nombreux zigzags dans la vallée au fond de laquelle Gletsch se devine à peine.

Après deux bonnes heures de montée, d'ailleurs très facile, et non sans avoir été quelque peu trempés par la pluie, nous arrivons à l'hôtel Belvédère.

Là, nous prenons un peu de repos et allons visiter la grotte du glacier, sorte de tunnel pratiqué dans la glace, qui permet de mieux se rendre compte de la belle teinte d'azur présentée par la glace sous une grande épaisseur. A la sortie, la lumière solaire se reflétant sur les parois de la grotte donne de magnifiques effets de coloration.

De là, promenade à la Furka « pour les intrépides » disait le programme de l'excursion. Eh bien, fait incroyable, nous fûmes tous de ces intrépides ! (Il est vrai que beaucoup profitèrent des voitures).

Après quelques grandes courbes, la route, tracée sur le flanc des Furkahörner, laisse à gauche un fort récent, tandis qu'à droite s'élève l'imposant massif des Muttenhoerner.

Au bout d'une bonne demi-heure, nous atteignons la Furka (Furkapasshöhe) où est l'hôtel du même nom.

Devant nous s'étendent les premières pentes de la vallée d'Andermatt, et de chaque côté se dressent les monts couverts de neige : Oberaarhorn, Fiescherhoerner, Siedelhorn à gauche, Agassizhorn et Schreckhoerner à droite.

Mais déjà l'heure s'avance. Il est temps de redescendre — par les mêmes moyens de locomotion que ceux employés pour monter. Un sentier, que nous prenons au retour, abrège d'ailleurs sensiblement la durée du trajet et à 6 h. nous voici de nouveau à Im Gletsch que nous devons quitter demain matin.

Mardi 16. — Nous quittons Im Gletsch vers 9 heures dans un immense break qui nous réunit tous, circonstance très favorable à la gaîté générale, et prenons la route du Grimsel qui forme d'énormes lacets taillés sur le versant escarpé de la Maienwand. Nous apercevons encore à plusieurs reprises le splendide glacier du Rhône ; le temps est un peu frais mais très beau et nous atteignons bientôt le Todtensee (lac des Morts) qui rappelle les combats entre les Français et les Autrichiens en 1799. Selon les uns, son nom proviendrait du nombre considérable de soldats auxquels il servit de tombe ; selon d'autres, du caractère désolé qu'offrent ses bords. Nous franchissons ensuite le col du Grimsel, qui est à 2.164 m. d'altitude, à la limite des cantons de Berne et du Valais. La descente devient vertigineuse, encore que les lacets

soient nombreux ; tout au fond la route serpente toute blanche entre les deux bras d'un lac aux eaux vert sombre qu'elle franchit sur un pont. Nous descendons entre des masses de roches grises et nues recouvertes par endroits d'une sorte de mousse qui prend des tons divers sous les rayons du soleil et forme une ravissante parure à ces rocs dénudés. Voici la halte de l'hospice du Grimsel à l'extrémité du lac de ce nom. Nous la quittons bientôt pour suivre la merveilleuse route de la Handeck qui traverse d'abord le défilé sauvage de Spitallam. A notre droite la montagne, à gauche le cours sinueux de l'Aar qui roule écumante de roc en roc et à une profondeur telle qu'on a parfois peine à l'apercevoir. Puis le défilé s'élargit, la montagne devient moins aride, les sapins apparaissent : nous traversons le joli pont de Hellenmad et arrivons à la Handeck où nous devons déjeuner. L'endroit est admirablement choisi et nous pouvons contempler à loisir cette originale cascade « en partie double » si l'on peut s'exprimer ainsi. En effet, l'énorme masse d'eau gris-vert de l'Aar se mêle à l'eau blanche de l'Erlenbach et se précipite dans une



CASCADE DE LA HANDECK.

gorge de 75 mètres de profondeur, d'un seul jet jusqu'à mi-hauteur : là, elle rencontre un bloc de rocher d'où elle rebondit s'éparpillant en une sorte de poussière d'eau dans laquelle le soleil produit le matin de magnifiques arcs-en-ciel que nous avons eu la bonne fortune de voir encore malgré l'heure

tardive de notre arrivée. L'après-dîner, les merveilles de la route continuent ; dans une vallée sauvage nous longeons, tantôt à droite, tantôt à gauche, l'Aar qui « cascade » sans relache sur d'énormes éboulis ; ceux-ci nous font nous imaginer les terribles avalanches dont ces régions sont parfois le témoin. Après Guttannen, village situé dans la vallée supérieure du Hasli, au pied du Ritzlihorn (3,282 m.). la route franchit plusieurs tunnels dont l'un, celui de Zuben, passe sous une cascade ; le pays boisé et pittoresque domine toujours à une grande hauteur le lit où bouillonne l'Aar.

La vallée s'élargit enfin, c'est le fertile « Hasli im Grund » ; une délicieuse odeur de foin embaume l'air, et des femmes, qui en portent de fortes charges sur la tête, vont et viennent, vaquant à leur besogne, à peine distraites par le passage bruyant et poussiéreux des voitures de touristes. Puis la route



ENTRE GUTTANNEN ET IM HOF.

monte en trois lacets, dont l'un passe a l'entrée de la gorge de l'Aar, la croupe boisée du Kirchet qui sépare en deux parties la vallée du Hasli ; et voici le pittoresque village de Meiringen qui marque pour nous la fin de cette splendide journée de voiture. Nous devons en effet, prendre le train à Meiringen jusque Brienz, et de là, traversant le joli lac de ce nom, atteindre en bateau Interlaken, après avoir donné, en passant, un coup d'œil au Giessbach

qui se précipite dans le lac d'une hauteur de 300 mètres, tombant de rocher en rocher ; il a sept chutes ; une seule, il est vrai, est visible du bateau.

Mercredi 17. — De la gare à l'hôtel Bernerhof, nous avions dû traverser Interlaken dans toute sa longueur à peu près, ce qui avait déjà donné une idée de la ville à ceux qui ne la connaissaient pas. Que dire qui n'ait été répété nombre de fois de ce centre d'excursion si fréquenté par les étrangers ! Sa promenade du Hoheweg, ombragée de vieux noyers et bordée d'hôtels superbes, de riches magasins où l'on admire d'idéales broderies et une collection très belle d'objets en bois découpé, est naturellement le rendez-vous des touristes ; c'est nu va-et-vient incessant ; on y a du reste une admirable vue de la Jungfrau. Un kursaal très bien installé offre aux hôtes de passage et aux autres, l'attrait de fort agréables soirées et de concerts intéressants. Chacun de nous utilise sa matinée suivant ses goûts ; les uns prolongent le repos du matin et font leur correspondance : d'autres visitent les magasins ; certains enfin font connaissance avec les promenades qui entourent Interlaken, entre autres celles du petit Rugen et de l'Abendberg, d'où l'on a des points de vue charmants sur les lacs de Brienz, de Thoune, la Jungfrau et ses inséparables compagnons : le Mœnch et l'Eiger. L'après-dîner est consacré à une excursion à St-Beatenberg. Ce village offre une très jolie vue



AU BORD DU LAC DE THOUNE.

sur le lac de Thoune qu'il domine, et sur les Alpes, du Schreckhorn au Niesen ; mais la chaleur accablante de la journée nous empêche d'en goûter le charme comme il conviendrait.

Jeudi. 18. — Hélas, les jours se suivent et ne se ressemblent pas : la

chaleur torride qui nous avait fait crier grâce à St-Beatenberg et nous aurait été si agréable à la Jungfrau, fut remplacée le lendemain matin par un temps nuageux qui nous laissa peu d'espoir pour la journée.

Partis de bon matin, nous traversâmes d'abord pour nous rendre à Lauterbrunnen la gracieuse et pittoresque vallée de la Lutschine blanche à peine large d'un quart de lieue et toute bordée de rochers calcaires. Nous fîmes une halte à Lauterbrunnen qui doit son nom aux nombreux ruisseaux qui se précipitent des rochers et aux sources claires qui en jaillissent.

C'est ici, on le croirait, le rendez-vous des cascades : nous manquerions à tous nos devoirs si nous n'allions porter nos hommages à quelques-unes d'entre elles. Aussi nous nous empressons de visiter le Staubbach d'abord, qui tombe de 300 mètres de haut et semble une fine poussière irrisée, en atteignant le sol ; puis le Trummelbach, décharge des glaciers de la Jungfrau. Ce dernier sort avec un fracas formidable d'une gorge extraordinairement contournée, ce qui permet de voir la chute sous trois ou quatre aspects différents, tous très curieux.

Nous reprenons ensuite le chemin de fer à crémaillère qui doit nous conduire à la Petite Scheidegg. Nous passons sur des viaducs et des ponts d'une extrême hardiesse et jouissons d'un fort joli coup d'œil en arrière, encore que fort embrumé, sur la vallée de Lauterbrunnen et le funiculaire de Mürren.

Dès la Wengernalp, la Jungfrau se montre à nous dans toute sa majesté avec ses deux pics : à droite le Silberhorn (pic d'argent), à gauche le Schneehorn (pic de neige). On la croirait tout près, tant ses proportions sont grandioses, et cependant, elle est encore à 4 kilomètres.

A le Petite Scheidegg nous prenons la ligne de la Jungfrau ; elle doit nous mener à Eigerwand, qui en est l'extrémité actuelle et aboutit par conséquent en plein tunnel. Une galerie latérale, éclairée par une large baie taillée dans le rocher, offre lorsque la brume veut bien le permettre (et ce n'est pas hélas le cas pour nous, la pluie est devenue décidément notre campagne de route), une vue surprenante sur Interlaken, le lac de Thoune et la Suisse septentrionale.

La ligne de la Jungfrau, commencée en 1897, est un chemin de fer électrique à crémaillère avec une voie de 1 mètre de large et une pente maximum de 25 %. Elle traverse d'abord des pâturages, puis un long tunnel de 84 m., jusqu'à la station d'Eigergletscher.

Là, pour nous reposer de ce voyage souterrain et nous réchauffer un peu, nous déjeunons au buffet, puis profitons vite d'un pâle rayon de soleil qui a réussi pour quelques instants à percer les nuages, pour descendre jusqu'au glacier de l'Eiger, y voir sa jolie grotte azurée, et nous y offrir une partie de traîneau (très courte malheureusement) pour nous donner une idée des sports de montagne !

Au départ d'Eigergletscher la voie ferrée longe la paroi du rocher, puis s'engage dans un tunnel pour arriver à Rothstock, d'où une galerie conduit sur une petite terrasse de la paroi de l'Eiger ; on peut même escalader par un sentier muni de barres de fer le sommet du Rothstock ; enfin la ligne se continue toujours sous tunnel jusqu'à Eigerwand, 2.867 m. d'altitude.

On doit la prolonger, paraît-il, jusqu'à Eismeer, a 3.160 m. par un tunnel d'environ 1.300 m. qu'on espère terminer en deux ans. En somme le point de vue n'aura un réel intérêt que lorsque la ligne aboutira au sommet de la Jungfrau à l'air libre ; encore faudrait-il être sûr de la collaboration du soleil !

Nous rentrons par Grindelwald et la jolie vallée de la Lutschine noire et retrouvons Interlaken et son animation qui forme un contraste si grand avec la solitude et le silence de la majestueuse Jungfrau.

Vendredi 19. — Départ d'Interlaken le matin pour Lucerne en suivant la jolie route du col du Brünig, et vue du Pilate, au pied duquel on passe. L'après-midi visite de Lucerne.

Notre premier soin est de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la cité.

Au moyen du Liebrücke, beau et large pont, nous traversons la Reuss à l'entrée du lac des Quatre Cantons, roulant ses eaux verdâtres avec l'impétuosité d'un torrent, et arrivons au quai du Schweizerhof, qu'ombrage une allée de marronniers.

Par les grands hôtels qui le bornent à gauche, c'est le centre de l'animation pour l'étranger à Lucerne, tandis que par le lac qui s'étend à sa droite, il offre au touriste une vue admirable : à gauche le massif du Rigi, à droite le Pilate complètement dénudé ; au milieu le lac et ses rives boisées dominées par les rochers escarpés du Bürgenstock ; derrière, le Stanserhorn, le Kaiserstock, les Clarides, le Tödi, etc., et enfin la cime blanche des Titlis et les Alpes d'Engelberg et de Sarnen.

Le quai du Schweizerhof nous conduit à la cathédrale St-Léger (Hofkirche) avec ses deux hautes tours élancées qui donnent à la façade un curieux aspect..

L'intérieur, très clair — qualité assez rare dans les églises — possède, outre le beau vitrage, deux autels du XVe siècle, de jolies stalles sculptées dans le chœur et de très belles orgues. Il nous fut malheureusement impossible d'assister à un des concerts d'orgues qui en été ont lieu tous les jours.

Derrière l'église est situé le cimetière St-Léger, aux silencieuses arcades, où se trouve le monument commémoratif des soldats français morts pendant l'internement en 1870 !

Non sans émotion, nous remarquons que la couronne offerte par la Société de Géographie lors d'une précédente excursion en 1896, était toujours intacte parmi les nombreuses autres couronnes et palmes qui garnissent le monument.

Que nos soldats dorment en paix sur une terre étrangère, ils ne sont pas oubliés !

De là, une montée comportant de nombreux détours nous mène aux Drei Linden d'où l'on jouit d'un panorama splendide.

Au-dessous de nous, au premier plan, les maisons de campagne s'étagent le long de collines verdoyantes au pied desquelles vient mourir le lac.

Plus à droite, baignée par le lac, s'étend la ville, dont les deux quartiers se distinguent nettement : le quartier neuf avec ses hôtels magnifiques, ses hautes constructions, ses rues larges et propres, et la vieille ville montrant ses murailles crénelées, ses vieilles tours féodales, ses clochers nombreux, ses maisons d'un autre temps.

Derrière la cité, des collines boisées projettent une couleur plus sombre tranchant sur la teinte riante et gaie de la ville.

Enfin dans le lointain, quelque cime blanche, à peine entrevue, jette une note plus claire et donne à ce spectacle si joli par la beauté des coloris quelque chose de grandiose et de majestueux.

Des Drei Linden, nous redescendons pour voir le fameux monument du Lion, érigé en 1821 à la mémoire des Suisses morts à leur poste en défendant la famille royale de France le 10 Août 1792.

Dans la paroi d'un rocher, parmi les plantes grimpantes, on a creusé une sorte d'antre au fond duquel repose, sculpté dans le rocher même, un lion de proportions colossales.

Ses flancs sont percés d'une lance qui s'est brisée dans la plaie, d'où il sort des flots de sang. De son corps il couvre un bouclier fleurdelisé qu'il presse d'un dernier mouvement convulsif, comme s'il craignait de le laisser échapper.

Sa tête ne respire pas la fureur et la menace, mais a une expression de douleur et de dévouement.

Au-dessous du lion sont gravés les noms des officiers et soldats qui périrent, avec cette simple inscription : « Helvetiorum fidei ac virtuti ».

Devant le monument, un bassin au milieu duquel s'élève un jet d'eau ajoute encore à la mélancolie et à la poésie du lieu, surtout le soir lorsque quelques lampes électriques projettent sur la scène leur lumière éclatante.

De là nous revenons par la vieille ville avec ses rues étroites, ses maisons aux façades peintes ou sculptées, ses antiques enseignes qui se balancent au vent.

Nous passons par le Weinmarket, bordé de vieilles constructions, la plupart récemment restaurées, et au centre duquel s'élève une élégante fontaine gothique surmontée de la statue de saint Maurice et datant du XVe siècle.

Bientôt nous arrivons au pont couvert des Moulins (Mühlebrücke), dont la charpente est décorée d'une Danse des Morts dûe à un peintre lucernois.

Remontant le cours de la Reuss, où les cygnes réunis en colonie égaient

le paysage, nous atteignons le pont de la Chapelle (Kapellbrücke), le plus vieux (XIVe siècle) et le plus caractéristique de Lucerne.

En réalité il est composé de trois tronçons franchissant la Reuss en ligne brisée.

Au milieu du pont s'élève une tour octogonale, la Wasserthurm, servant aujourd'hui de dépôt pour les archives de la ville. Les uns la considèrent comme un antique phare (Lucerna) romain, d'où ils feraient dériver le nom de Lucerne. D'autres moins poétiques la croient un reste des murs d'enceinte construits vers le XIIIe siècle. Qui a raison ? Je l'ignore, n'étant pas compétent en la matière.

Mais la nuit approche. Il nous faut regagner notre logis — ou plutôt notre hôtel — dont nous sommes d'ailleurs fort proche.

Samedi 20. — Comme nous ne devons partir pour le Rigi que vers 10 h., nous en profitons pour aller admirer Lucerne du haut du Gütsch, répétition en quelque sorte de ce que nous avons vu des Drei Linden. Le spectacle est tellement beau qu'on ne s'en lasserait jamais.

Malheureusement l'heure était encore un peu matinale (8 h. environ), le lac et les monts qui l'entourent sont encore couverts de brouillards, peu denses mais suffisants cependant pour dérober à nos yeux une bonne partie de leurs formes, que, par endroits, nous devinons indécises à travers le manteau épais qui semble vouloir les cacher.

Déjà il est temps de s'embarquer ; promenade peu longue en vérité, mais combien jolie !

Le temps peu à peu s'est levé ; les brouillards se sont éloignés lentement. Pas un nuage sur le ciel d'un bleu si pur que l'on se croirait en Italie.

Le lac aux eaux calmes est sillonné par les bateaux de touristes qui en font le tour et aussi par les nombreux canots et barques de plaisance, les uns à vapeur, les autres à rames, allant plus ou moins vite suivant leur mode de propulsion, mais tous glissant si bien sur sa surface unie !

Bientôt Lucerne montre au loin ses blancs hôtels et ses vieilles tours grises, mélange d'un passé belliqueux avec un présent plus utilitaire. Ses villas comme perdues dans une luxuriante verdure s'étendent et s'étagent sur les collines environnantes.

Tribschen où Wagner demeura de 1866 à 1872 et où il composa plusieurs de ses chefs-d'œuvre est bientôt dépassé.

Puis la baie de Lucerne s'élargit, et nous voici en plein lac des Quatre Cantons, à l'endroit où se détachent ses quatre bras : de Lucerne, de Küssnacht, d'Alpnach et de Weggis.

Tout autour de nous se dressent les montagnes qui semblent vouloir opposer aux hommes une barrière infranchissable.

Au premier plan, le Rigi à gauche, couvert à la base d'arbres fruitiers et de maisons, sur les flancs et au sommet, de bois et de verts pâturages.

A droite le massif nu et déchiqueté du Pilate fait un contraste complet avec le Rigi. Plus à droite encore, le Stansershorn et le Bürgenstock montrent leurs flancs escarpés et boisés.

Derrière enfin, le Mittelhorn, le Wetterhorn, ainsi que l'Eiger, le Mœnch et la Jungfrau profilent leurs cimes éternellement blanches.

Le petit village de Weggis est laissé derrière nous et nous arrivons à Vitznau, point de départ de la ligne du Rigi, où nous prenons le petit funiculaire.

La voie monte à travers les prés parsemés de châtaigniers, tandis que la vue de plus en plus s'élargit. Après un tunnel, nous traversons par un viaduc en fer la gorge de Schnurtobel où en temps ordinaire se précipite un torrent, le Grubisbach. Mais il fait tellement sec et chaud cette année qu'à peine un mince filet d'eau suinte à travers les rochers.

Les stations de Rigi Kaltbad et Rigi Staffel sont dépassées et au bout d'une bonne heure de Vitznau, nous arrivons au point culminant du Rigi, le Kulm.

Décrire la sensation que l'on éprouve devant le spectacle qui s'offre à la vue est chose impossible.

Ce n'est pas comme souvent en Suisse, et comme jusqu'ici dans notre voyage, un caractère grandiose et pittoresque qui vous force à l'admiration, mais quelque chose de joli et de gracieux qui émeut et repose à la fois.

Au bas les lacs des Quatre Cantons, de Zug et de Lowerz semblent de vastes nappes d'azur où viennent se mirer, coquettes et blanches, les villes campées sur leurs bords. La campagne se déroule, vaste habit d'arlequin, montrant la teinte jaunâtre de ses champs cultivés, ses forêts et ses prairies d'un vert plus ou moins sombre, et, là-dessus, tranchant par la couleur vive de leurs maisons et surtout de leurs églises, les nombreux villages qui d'ici semblent des jouets d'enfants.

Dans le lointain, à l'Ouest et au Nord, le Jura, les Vosges et la Forêt-Noire montrent timidement leurs sommets que l'on distingue à peine.

A l'Est et au Sud au contraire, ce sont les Alpes dans toute leur splendeur.

En avant le Pilate profile ses cimes dentelées et sinistres, sentinelle avancée des Alpes.......

Peu à peu cependant les nuages se reforment. Il est d'ailleurs pour nous l'heure de descendre, ce qui est fait par la route de l'aller et à 7 h. nous revoici à Lucerne.

Dimanche 21. — Nous prenons le même bateau qu'hier ; malheureusement aujourd'hui le temps est un peu couvert. Il fait très chaud, mais çà et là de gros nuages se montrent dans le lointain.

Aussi les hauts sommets éloignés, visibles la veille, sont en grande partie cachés pour nous.

Nous touchons bientôt à Weggis, puis à Vitznau où nous avons débarqué hier.

Il semble ici qu'il soit impossible d'aller plus loin. Les deux Nasen (supérieur et inférieur) s'avancent à la rencontre l'un de l'autre et paraissent fermer le lac ; mais cependant l'eau trouve moyen de se frayer un passage étroit entre eux.

Nous arrêtons à Gersau, toute blanche au fond d'une petite baie, où un de nos excellents collègues, qui pour plusieurs d'entre nous est en même temps un ami de longue date, vient nous rejoindre sur le bateau, nous expliquant en détail les particularités du lac que son séjour prolongé ici lui a rendu complètement familier.

Nous passons devant la chapelle du Kindlismord rappelant l'endroit du meurtre plus ou moins légendaire d'un enfant tué par son père au Moyen-Age. Pour se débarrasser du cadavre, l'assassin le jeta dans le lac.

Un peu plus près de Gersau, une ancre rappelle, toujours d'après la légende, l'endroit où le corps fut retrouvé par des pêcheurs.

Ensuite Treib dominé par le Sonnenberg montre sa vieille auberge restaurée, type complet du chalet suisse.

Derrière nous le Stanserhorn et le Pilate dressent leurs cimes découpées, tandis que devant nous s'élèvent les sommets abrupts et dénudés des Mythen.

Brünnen apparaît situé sur une espèce de promontoire au milieu de prairies et d'arbres fruitiers.

Tout près, un roc isolé, vaste pyramide, s'avance dans le lac : c'est le Mythenstein sur lequel se lit l'inscription suivante en immenses lettres dorées : « Dem Sänger Tell's, F. Schiller, die Urkantone, 1859 ». (Au chantre de Tell, F. Schiller, les cantons primitifs, 1859).

Dès lors le lac se resserre et fait un brusque coude ; on longe constamment la magnifique Axenstrasse, avec ses nombreux tunnels taillés dans le roc ; le chemin de fer (Gothard bahn) la suit, tantôt la surplombant, tantôt dominé par elle.

Toute cette partie du lac évoque une quantité de souvenirs de l'histoire de l'indépendance suisse.

Un peu après Brünnen, au pied du Seelisberg; s'étend le Rütli, propriété nationale de la Suisse, prairie plantée d'arbres où Walter Fürst (d'Uri), Werner Stauffacher (de Schwyz) et Arnold an der Halden (d'Unterwald), jurèrent de délivrer leur patrie en 1307. Trois sources « sacrées » désignent, assure-t-on, l'endroit où ils prêtèrent le serment du Rütli.

Plus loin, la chapelle de Guillaume Tell marque le lieu où Guillaume Tell s'élança de la barque dans laquelle Gessler le conduisait à son château de Küssnacht

Bientôt en face de nous apparaît Flüelen avec son clocher tout blanc qui se mire dans les eaux du lac.

A notre droite le Gitschen montre ses parois à pic et son sommet en forme de château, tandis que les cimes du Brunnistock et de l'Uri Rothstock séparées par un glacier, ainsi qu'à gauche la petite et la grande Windgelle se distinguent parfaitement. Au centre le Bristenstock semble fermer la vallée de la Reuss.

A Flüelen nous trouvons une affluence extraordinaire. Nous nous informons et on nous apprend que la raison de ceci c'est qu'à Altdorf il y a une représentation de *Guillaume Tell* en commémoration du centenaire de la création du drame de Schiller.



ALTDORF. — STATUE DE GUILLAUME TELL.

Nous nous y rendons aussitôt, ce qui est l'affaire de 5 minutes de chemin de fer.

D'Altdorf en lui-même, peu de choses à dire, si ce n'est sa magnifique situation.

Sur la grande place un monument adossé à une tour est élevé à G. Tell, représenté tenant d'une main l'arbalète posée sur son épaule et de l'autre caressant la tête de son fils. C'est en effet à Altdorf que se passa l'épisode de la pomme...... qu'on a oubliée dans le monument.

Nous nous dirigeons vers le théâtre, vaste enceinte provisoire complètement en bois et déjà presque complètement remplie, bien qu'il y ait 1.200 places.

Nombreux sont les paysans partis de grand matin de leur village, les uns à pied, les autres en voiture, pour assister à la représentation.

Le culte de Guillaume Tell n'est pas près de mourir en Suisse, tant s'en faut !

Poussés par la curiosité, nous prenons nos places.

Les acteurs sont tous des gens du pays, de toutes classes et de tous métiers : médecins, épiciers, garçons brasseurs, négociants, etc., qui jouent leur rôle avec une conviction et un naturel absolument étonnants.

Les décors sont très beaux et très frais, entre autres l'orage et le lever du soleil sur le Pilate.

Néanmoins la diction se ressentant du patois allemand usité sur les bords du lac des Quatre Cantons nous rend la compréhension plutôt difficile et comme d'autre part la salle archi-comble et complètement privée d'air est transformée en une vaste étuve, nous ne restons pas jusqu'à la fin (il s'en faut de beaucoup) et reprenons vers 4 h. le bateau qui doit nous ramener à Lucerne vers 7 h.

Le ciel s'est couvert. Déjà pendant la représentation des coups de tonnerre — vrais ceux-là — avaient ébranlé l'atmosphère, mais ce premier orage s'était vite dissipé.

Maintenant, à droite et à gauche du bateau, des nuages noirs et des brouillards grisâtres enveloppent d'un côté le Rigi, de l'autre le Pilate, tandis qu'au milieu le ciel n'est que peu obscurci bien qu'il pleuve à torrents.

Le tonnerre de nouveau fait entendre ses roulements sinistres, les éclairs fendent les nuages et la foudre tombe par intervalles sur le Pilate et sur le Rigi. Les bateaux de touristes et les barques de plaisance se hâtent de fuir la tourmente et s'empressent de regagner leur point d'attache.

Mais peu à peu, l'orage, ou plutôt les orages, car il y en a deux, diminuent d'intensité. Le calme semble renaître et quand nous arrivons à Lucerne tout est fini, sauf la pluie qui ne cesse jusqu'au matin, empêchant la promenade que nous avions projetée pour la soirée.

Lundi 22. — Notre départ de Lucerne ne doit avoir lieu qu'à 11 h. du matin. Nous en profitons pour visiter d'abord le fameux Jardin des Glaciers.

Voici ce qu'en dit le comte de Schak dans ses « Souvenirs et Mémoires » :

« Une visite au Jardin des Glaciers à Lucerne fut pour moi une véritable introduction dans le monde des glaciers. Jamais je n'oublierai l'impression que me laissa ce dernier. Dans un jardin peu étendu, dont le sol a été récemment fouillé et mis à découvert, se trouvent entassés des vestiges de toutes les révolutions subies par la surface du globe terrestre pendant des myriades d'années, révolutions dont on se rend compte en un clin d'œil. Dans l'amas de rochers qui forment le sol, il y a des cuvettes profondes produites par les glaciers ; l'eau s'écoulant par les crevasses du glacier entraîna avec elle une pierre dans un mouvement giratoire et incessant et creusa ainsi le roc à une grande profondeur pendant des espaces de temps indéterminables. Immédiatement à côté, il y a d'autres blocs de roche avec des empreintes de feuilles de palmier parfaitement visibles. On voit donc deux formations différentes de la terre, l'une tout près de l'autre et néanmoins séparées par des éternités : l'une représentant la période où un climat tropical fit prospérer dans notre zone tempérée actuelle — comme dans les serres d'un jardin botanique — tous les végétaux luxuriants des pays chauds, et l'autre mettant en évidence la période où un climat arctique détruisit toute trace de vie avec les immenses masses de glace qui couvrirent le sol et s'étendirent probablement sur toute la terre. Les preuves de cette époque glaciale sont les blocs erratiques entraînés par les glaciers bien loin vers le Sud. En contemplant dans ce jardin les témoins d'un passé indéterminable, qui embrasse de longues séries de milliers d'années, je me sentis envahi par une sensation comme si le temps allait fuir devant moi, et que l'abîme de l'éternité allait m'engloutir. J'éprouvai une vive gratitude envers le sort qui là m'a fait voir et comprendre des choses si sublimes — à moitié recouvertes de verdure et de fleurs — choses que l'esprit de l'homme suffit à peine à concevoir..... »

A vrai dire, ces lignes sont quelque peu emphatiques et on est bien pardonnable de ne pas éprouver un tel enthousiasme devant ces vestiges des temps passés — fort curieux cependant.

Du Jardin des Glaciers nous allons voir le Musée international de la Guerre et de la Paix fondé par M. de Bloch, « dans le but, dit la brochure explicative, de soutenir le mouvement en faveur de la paix, en mettant sous les yeux du public le développement historique des moyens de destruction et les ravages de plus en plus effrayants causés par les guerres ».

On y trouve de nombreuses collections d'armes de l'antiquité à nos jours, des modèles de fortifications, des reproductions de navires, une apothéose de la paix d'un goût plutôt douteux (tableaux divers, entre autre un tableau dans lequel on reconnaît la plupart des souverains actuels) et enfin perdu dans tout cela.... un relief de la Jungfrau. On m'a dit après que ce relief était à vendre. Pourquoi diable le placer dans le Musée, alors ?

Vers 11 h. nous partons pour Einsiedeln. Après deux tunnels la Reuss est franchie, les dernières tours de la Musegg sont dépassées. Un troisième tunnel et alors apparaît dans toute sa splendeur le lac des Quatre Cantons, au fond duquel se mire Lucerne et que dominent dans le lointain les hauts sommets des Alpes.

Après Küssnacht nous quittons le lac que nous surplombons depuis Meggen et arrivons bientôt à la station d'Immensée, au bord du lac de Zug, que nous longeons à son tour.

A Arth Goldau changement de train. C'est ici qu'eut lieu en 1806 le fameux éboulement du Rossberg qui coûta la vie à un demi-millier de personnes. D'énormes rochers que le temps a en grande partie recouverts de mousse en sont les derniers vestiges.

Le panorama devient de plus en plus splendide. A droite se montre le lac de Lowerz d'où émerge l'îlot de Schwanau ; à gauche, le Rigi et ses flancs couverts de forêts.

A Bieberbrücke. nouveau changement de train pour Einsiedeln, où nous arrivons en quelques minutes.

Ici se trouve le fameux pèlerinage, l'un des plus fréquentés du monde, et qui amène bon an mal an 180.000 à 200.000 étrangers.

Ce caractère de lieu de pèlerinage se retrouve dans l'aspect de la ville, qui, par son silence et ses rues, larges et désertes ressemblerait à un village, n'était le nombre d'hôtels et de boutiques de marchands de souvenirs divers que l'on y rencontre.

Tout autour de la cité s'étendent des collines plantées de sombres sapins qui ajoutent encore à la tristesse de l'endroit.

Rapidement nous traversons le bourg, l'église et le couvent, vaste construction de style italien, précédée par une fontaine en marbre noir, à baldaquin, avec une statue de la Vierge ; l'eau y coule de 14 tuyaux où vont boire les pèlerins.

Devant le couvent s'étend une série d'arcades formant un demi-cercle où se trouvent une quantité de boutiques pour la vente d'objets de dévotion : livres de prières, images de saints, médailles et statues de la Vierge, crucifix et cierges en forme d'hélice, etc.

L'église elle-même avec sa façade flanquée de deux tours, est en saillie sur le devant du couvent, dont elle fait d'ailleurs partie.

L'intérieur est d'une richesse inouïe du style rococo le plus pur ; à vrai dire on est émerveillé devant une telle profusion de dorures et de marbres rares, mais on n'admire pas. « Que c'est riche ! » nous sommes-nous écriés, mais personne n'a ajouté : « Que c'est beau ! »

Quel effet autrement saisissant et grandiose produisent nos cathédrales gothiques, aux voûtes immenses et aux ornements sobres, lorsqu'on y entre pour la première fois.

Dans la nef centrale, près de l'entrée, s'élève la chapelle de la Vierge, en marbre noir et gris, renfermant une petite statue de la Vierge, ornée de couronnes d'or enrichies de pierreries.

C'est devant elle que viennent s'agenouiller en foule les nombreux pèlerins qu'attire ce sanctuaire renommé. (Le jour de notre visite à Einsiedeln, arrivaient quatre trains apportant 3.000 pèlerins, dont environ 800 de Franche-Comté et du Jura français).

De naïfs *ex-voto,* des pieds, des jambes, des têtes en cire suspendus au grillage qui entoure la chapelle sont un témoignage de la reconnaissance de visiteurs exaucés.

Aux Français on ne manque pas de montrer un lustre magnifique donné par Napoléon III en souvenir de sa mère.

Pendant ce temps, les orgues s'étaient mises à jouer et nous assistâmes à un magnifique concert d'orgue d'autant plus goûté qu'il était imprévu.

De l'église nous nous dirigeons vers le couvent. On nous montre d'abord la salle des Princes, renfermant de nombreux portraits de souverains, en grandeur naturelle. C'est un spectacle peu banal que de voir côte à côte donnés par celui qu'ils représentent, les portraits de Guillaume Ier d'Allemagne et de Napoléon III.

Puis nous visitons une des chambres où logent les étrangers lorsqu'ils viennent faire des retraites. C'est plutôt luxueux. Que serait-ce en autre temps qu'en celui de retraite ?

Nous quittons Einsiedeln vers 5 heures. Bientôt le lac de Zurich, que nous ne quitterons plus jusque Zurich, s'étale à nos pieds.

A Wædenswyl nous changeons de train. Il y avait là, paraît-il, une certaine kermesse ; aussi n'est-il pas trop étonnant que pour gagner notre wagon nous eussions dû nous livrer à un commencement de séance de pugilat avec les gens plutôt « en l'air » qui revenaient de la fête.

Nous arrivons à Zurich trop tard pour visiter la ville, et nous nous contentons de passer notre soirée à la Tonhalle ou nous entendons un excellent concert.

Mardi. 23. — Il pleut à torrents. Qu'importe ! Nous bravons la pluie, car nous n'avons que la matinée pour voir Zurich et il faut en profiter.

Nous traversons donc la Limmat, prenons la rue de la Gare, centre de l'activité commerciale de la ville, où nous ne sommes pas peu étonnés de voir, installés sur le bord des trottoirs, une foule de marchands de légumes, d'aulx, de fruits, etc., qui, s'ils ajoutent au pittoresque, ne contribuent guère à l'embellissement de la rue.

Nous arrivons au lac. De là, on doit, paraît-il, en temps clair, avoir une vue splendide sur les montagnes environnantes. Hélas, nous sommes bien

obligés de croire notre guide sur parole ; un brouillard épais ne nous permet pas de distinguer à 100 mètres sur le lac.

Toujours sous la pluie et sous une rafale de vent, nous passons devant la Poste, édifice imposant et tout récent, le Frau Münster avec sa grande flèche élancée, et, retraversant la Limmat, nous nous dirigeons vers le Gross-Münster (Cathédrale).

C'est un assez bel édifice du XIe siècle, bâti dans le style roman, sauf le dernier étage des tours qui est gothique et date du XVIIIe siècle. L'intérieur excessivement nu, est plutôt de peu d'intérêt pour nous, touristes profanes et fort peu archéologues.

Puis, par une série de rues étroites et désertes, nous grimpons vers le Polytechnicum, d'où nous avons une fort jolie vue sur Zurich avec ses innombrables clochers, ses.... cheminées d'usine, sa rivière et son lac.

Continuant un peu à l'aventure, nous visitons l'église catholique (Liebfrau Kirche = église Notre-Dame), construite dans le style roman italien, et le Musée national suisse (Landes Müseüm) qui, encore fort peu connu, est certainement une des grandes curiosités de Zurich.

Il occupe une vaste construction élevée de 1893 à 1895, dans laquelle tous les styles qui depuis le IXe siècle se sont succédé dans l'architecture suisse sont représentés.

Des curiosités qu'il renferme, il serait trop long de faire une description ou même une énumération, fût-elle très succincte.

Disons simplement qu'il se compose, à côté d'objets rares et de collections spéciales très curieuses et très riches (armes, costumes, tapisseries, etc.), d'une série de chambres ou chapelles du Moyen-Age et de la Renaissance reconstituées avec leur ameublement complet où les moindres détails ont été étudiés. On croirait revivre dans le passé.

Mais il fallait partir pour Bâle dans l'après-midi. Nous ne pûmes donc que passer rapidement devant les intéressantes vitrines ou dans les nombreuses salles que renferme le Musée, dont cependant nous avons gardé le meilleur souvenir.

De Zurich à Bâle. — Le mauvais temps nous accompagne toujours. Aussi apercevons-nous à peine dans le lointain l'Utli se dessiner vaguement à nos yeux.

Nous franchissons la Sihl, puis la Limmat que nous suivons un moment, passons sur le beau pont de l'Aar qui coule encaissé entre des rochers, et longeons le Rhin pour le quitter bientôt et le retrouver peu après.

Enfin nous dépassons la petite ville de Rheinfelden, qui doit sa prospérité à ses salines et à ses établissements de bains et atteignons Bâle.

Bâle. — En arrivant, plusieurs d'entre nous qui ont déjà vu Bâle semblent

désorientés. C'est que la gare ayant été trouvée trop laide, on en reconstruit une autre, et de fait quelques bâtiments — fort laids d'ailleurs — derniers vestiges de l'ancienne construction, restent seuls debout et servent provisoirement pour tous les services du chemin de fer.

La première impression que l'on a en sortant de la gare et en voyant de chaque côté de la rue les magnifiques villas précédées d'un jardin, demeures des nombreux millionnaires qui habitent Bâle, est celle d'une ville neuve, mais morte, sans animation.

Après avoir admiré le beau monument dit de Strasbourg, érigé en souvenir des secours apportés par la Suisse aux souffrances des habitants de Strasbourg durant le siège de 1870, nous nous dirigeons vers le Markt, où s'élève l'Hôtel de Ville.

L'aspect de ce dernier, de loin, est absolument curieux et.... spécial.

C'est un vaste édifice de style gothique bourguignon, avec une haute tour de même style, le tout badigeonné en une couleur lie-de-vin sur laquelle tranchent çà et là quelque dorure ou quelque personnage allégorique aux vêtements peints en vert ou en jaune clair !

On n'oserait affirmer que c'est très joli — au contraire — mais en tous cas c'est très bizarre, et je me rappelle que lorsque nous sommes arrivés sur la Markt, les paris étaient engagés pour savoir si c'était l'Hôtel de Ville ou bien.... quelque brasserie comme on en voit tant en Allemagne....

L'intérieur est beaucoup plus intéressant pour nous. Certaines salles, telle la salle du Conseil d'État (de l'État de Zurich) avec ses élégantes sculptures en bois et ses magnifiques vitraux armoriaux, sont décorées avec un très grand luxe. A signaler également une autre salle qui renferme des fresques représentant d'une façon fort originale les différents âges de la vie.

De l'Hôtel de Ville nous nous rendons au vieux pont du Rhin Une cruelle déception nous attendait. Le vieux pont est entièrement démoli et à sa place on en construit un autre, plus solide peut-être, mais certes bien moins curieux.

Un peu désappointés nous nous dirigeons vers la Cathédrale.

L'aspect de Bâle change ici complètement ; nous sommes dans la vieille ville aux rues étroites et tortueuses, aux maisons basses et sales.

Après quelques tours et détours, nous arrivons à notre but, à la Cathédrale.

Entièrement construite en grès rouge, avec sa toiture en tuiles de diverses couleurs dessinant de nombreux losanges, elle attire de loin les regards. A première vue, sa façade semble écrasée par les deux belles et hautes tours qui la flanquent de chaque côté, mais cette impression se dissipe peu à peu au fur et à mesure qu'on approche.

L'heure de la visite de l'édifice était passée. Aussi nous fallut-il parlementer un quart d'heure avec le sacristain pour qu'il consentit à nous ouvrir les portes — bien que cependant cette entrée soit payante (le contraire serait une chose extraordinaire en Suisse).

L'intérieur produit un assez bel effet, mais comme dans toute église protestante, est trop froid et aussi trop sombre. Seuls la chaire et le tombeau d'Érasme (qui occasionna bien des recherches à certains d'entre nous) sont dignes d'intérêt.

Nous allons ensuite admirer le beau portail roman dit portail de St-Gall. dont les sculptures représentent une série d'allégories, puis traversant le superbe cloître gothique, nous arrivons à la Pfalz, vaste terrasse plantée d'arbres qui surplombe le Rhin.

De là, la vue sur la Forêt-Noire est fort belle. en temps clair...., ce qui n'est pas le cas.

Cependant nous avons un fort joli coup d'œil sur la ville, ou plutôt les villes, car le Rhin divise Bâle en deux parties : à gauche le Grand Bâle (Gross Basel) et à droite le Petit Bâle (Klein Basel).

A nos pieds s'étend le fleuve, aux nombreux méandres ; devant nous, sali par la fumée, le Petit Bâle, tout hérissé de cheminées d'usines, nous rappelle un peu le Nord et notre chère ville de Lille ; derrière enfin, le Grand Bâle, avec ses anciennes portes, ses nombreuses églises, ses monuments divers.

Mais déjà la nuit vient. Il est temps de regagner notre hôtel, ce qui, avec l'aide de Dieu et d'un tramway, est rapidement fait.

Mercredi 24. — Il pleuvait, il pleuvait toujours....

Cependant cela n'altère en rien notre courage et nous nous empressons d'aller voir, à l'autre extrémité de la ville, la Spalen Thor, la plus belle porte de Bâle.

Il faut nous hâter pour prendre le train qui doit nous ramener. La douane allemande passée dans la gare même, nous pénétrons sur les quais et nous nous.... enfournons dans les wagons, ce qui ne va pas sans mal, par suite de l'affluence de voyageurs qui tous veulent prendre le train d'assaut.

L'heure de départ arrive. Bientôt le train se met en marche.

Adieu la Suisse !....

Le pays devient de plus en plus plat. Çà et là quelques troupes allemandes en manœuvre égaient — ou plutôt non — font une petite diversion dans le paysage uniformément vert.

Nous passons Mulhouse, dominée par son clocher et arrêtons à Petit-Croix où est la douane française, dont nous n'eûmes qu'à louer la complaisance vis-à-vis de nous.

Roulant à toute vitesse. nous distinguons à peine Belfort à travers les nuages et la pluie.

Enfin nous atteignons Langres.... avec trois quarts d'heure de retard. Le programme portait la visite de la ville, mais, hélas, le petit chemin de fer à crémaillère qui unit la gare à la ville vient de partir et force nous est de rester à la salle d'attente.

Après une demi-heure d'arrêt qui semble bien longue à notre impatience, nous prenons le Dijonnais qui nous ramène à Lille, où nous arrivons fort tard dans la soirée.

Notre excursion était terminée !

Qu'il me soit permis de remercier ici M. Henri Beaufort, l'organisateur de ce magifique voyage, qui nous laissera à tous sans exception, j'en suis sûr, un souvenir excellent, non seulement par la beauté des sites que nous avons visités, mais aussi et surtout par la bonne et franche cordialité qui n'a cessé de régner entre nous, et je crois exprimer la pensée de chacun en souhaitant qu'un jour prochain nous nous trouvions tous réunis de nouveau pour une autre excursion qui sera sinon plus agréable — ce serait difficile — tout au moins aussi belle et aussi intéressante que celle dont je viens de donner le récit !

JULIEN LEROY.

CONGRÈS COLONIAL FRANÇAIS DE 1905

Ce Congrès s'ouvrira à Paris, le 4 Juin, sous la Présidence d'honneur du Ministre des Colonies, la Présidence effective étant dévolue à M. François Deloncle, Député de l'Indo-Chine. M. Albert de Pouvourville, le publiciste colonial bien connu, en est le Secrétaire-Général.

Les travaux des Congrès antérieurs, déjà très fructueux, seront continués dans les 17 sections dont les titres suivants montrent l'ampleur et la généralité des études :

Organisation civile des Colonies. — Organisation militaire des Colonies. — Législation coloniale. — Intérêts économiques. — Douanes et Régies. — Transports et Communications. — Émigration et Main-d'Œuvre. — Hygiène et Médecine coloniales. — Enseignement, et Propagande coloniale. — Question monétaire. — Presse coloniale. — Agronomie coloniale. — Géographie : Explorations. — Pharmacie et Matières médicales. — Assistance, Prévoyance, Mutualités coloniales, Retraites. — Hygiène générale; Prophylaxie internationale. — Intérêts français en pays de colonisation étrangère.

Les études principales présentées au Congrès de 1904 ont été résumées et publiées en huit fascicules, dont plusieurs atteignent, avec leurs 300 pages et leurs illustrations, les dimensions de véritables volumes. Ils constituent tous

une mine précieuse de documents, et aussi un état clair et rapide de la colonisation et des idées coloniales de la nation.

Un Rapport général a été également publié, où sont consignés les vœux des sections et de l'Assemblée Générale qui a clôturé le Congrès de 1904. Le Bureau suit de toute son attention l'accomplissement de ces vœux ; ceux qui n'ont pas encore été l'objet de la sollicitude du gouvernement français recevront, au Congrès de 1905, une consécration nouvelle.

Les adhésions dont le coût est de 20 fr. pour recevoir toutes les publications, très importantes, du Congrès, seraient transmises par le Secrétariat de la Société de Géographie de Lille.

Elles donneront probablement droit à une réduction du prix des places de chemin de fer.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE

72me SESSION. — 1905.

BEAUVAIS (Oise).

Ce Congrès s'ouvrira, cette année, le Mardi 20 Juin à deux heures.

Chaque souscripteur reçoit un volume illustré de photogravures et de planches renfermant le guide des excursions, le compte-rendu des séances et des mémoires inédits.

Les noms des souscripteurs sont imprimés en tête du volume.

La souscription est de 15 francs.

Les Bulletins d'adhésion doivent être adressés à M. Jules Molle, Trésorier, 11, rue de l'Infanterie, à Beauvais, ou à M. H. Quignon, 5, rue Louis Borel, à Beauvais. Les membres du Congrès sont instamment priés d'indiquer à quelles excursions ils désirent prendre part.

Les personnes qui ne font pas partie de la Société française d'Archéo-

logie sont priées de joindre à leur adhésion un mandat de quinze francs au nom de M. Jules Molle, Trésorier.

Les chemins de fer accorderont demi-place aux Congressistes.

On trouvera au *Secrétariat* de la *Société de Géographie de Lille* la liste des réunions et excursions, des récompenses, et autres renseignements généraux et le *Programme scientifique.*

Ce programme n'est pas limitatif et tous les travaux archéologiques d'intérêt général ou local pourront être favorablement accueillis après examen du Bureau.

Les manuscrits devront être adressés avant le 15 Juin à M. Quignon, Secrétaire-Général du Congrès, 5, rue Louis Borel, à Beauvais.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis, Directeur de la Société française d'Archéologie et Président du Congrès, se réserve le droit d'emporter tous les mémoires lus aux séances pour choisir ceux qui seront imprimés dans le volume du Congrès de Beauvais qui paraîtra en 1906.

M. le Président du Congrès veut bien exprimer son désir de voir les membres de la Société de Géographie de Lille assister au Congrès et prendre part à ses travaux.

CONGRÈS INTERNATIONAL
D'EXPANSION ÉCONOMIQUE MONDIALE

DU 24 AU 28 SEPTEMBRE 1905

A MONS (Belgique)

Notre collègue, M. Émile Wuillaume, Consul de Belgique à Lille, a bien voulu inviter les Membres de la Société à prendre part à ce Congrès.

Le programme comprend six sections, savoir :

I. Enseignement. — II. Statistique internationale. — III. Politique économique et douanière. — IV. Marine. — V. Expansion civilisatrice vers les pays neufs. — VI. Moyens et agents d'expansion.

La cotisation à verser est de 20 francs. Elle permet d'assister aux séances des différentes sections et donne droit à un exemplaire des rapports imprimés et des compte-rendus des séances.

Le programme *in-extenso*, le règlement et autres documents sont déposés au *Secrétariat* de la Société de Géographie, lequel se chargera de transmettre les adhésions des Membres de la Société si la demande lui en est faite.

BIBLIOGRAPHIE

LES RICHESSES DU CANADA, par Edmond J.-P. BURON, Avocat au Barreau de Manitoba. Préface de M. HANOTAUX. Paris, Guilmoto, Éditeur, 1905.

L'illustre académicien, riche en imagination, qui a écrit la préface du livre, trouve « qu'on y respire la fraîcheur des eaux vives et la brume pénétrante des herbages ». C'est peut être beaucoup dire. Sauf quelques pages assez rares, le livre n'a rien d'une description poétique, et à ce titre il se recommande peu à des lecteurs qui veulent être amusés. C'est un inventaire très complet, très méticuleux, souvent consciencieux, un peu aride nécessairement, des ressources de tout genre qu'offre à l'entreprise individuelle, cette vieille terre toujours jeune du Canada, « la Nouvelle France », comme elle s'appelle elle-même volontiers ; ressources minières, agricoles, industrielles, pêcheries, flore et faune, renseignements pratiques sur la législation, sur le coût de la subsistance, le climat ; tout cela, accompagné de tableaux statistiques, forme un ensemble des plus instructifs et des plus précieux au point de vue vraiment géographique.

Pour utiliser ces ressources, ce n'est pas quelques colons, c'est « un million et plus d'industriels et de laboureurs français » que l'auteur réclame.

Il faut, comme il le dit dans sa conclusion, « secouer l'atavisme, sacrifier la béatitude des pantoufles, déserter la douceur des sentiers battus et partir.... Le départ de France sera, sans doute, quelque chose d'osé, d'incompréhensible, d'impie, de fou, mais dans quelques années, quel contraste, quel renversement ! Voilà que le retour sera lui-même une chose impossible. Comment ! Quitter ces fermes immenses, ces troupeaux innombrables, ces infinis territoires de chasse, ces lacs poissonneux, ce soleil éternel d'hiver et ces aurores boréales de chaque nuit, cette usine qui continue à s'étendre.... pour rentrer dans sa bonne ville ou dans son village de province.... Ah ! Jamais ! Tel est le langage que tiennent ceux qui ont eu l'audace, la folie de partir au Canada, il y a quelques années ».

Cette fois, le tableau est peut-être un peu embelli, un peu flatté, mais comment ne pas flatter ce qu'on aime, ainsi que le préfacier lui-même le remarque ? L'auteur a d'ailleurs tant d'excuses à invoquer ! *Ubi bene, ibi patria,* semble-t-il dire ; ou

du moins il traduit gaillardement la vieille maxime à sa façon : « On est toujours bien là où on fait son affaire ». Pourquoi pas, surtout si le pays où on se trouve est déjà par lui-même une seconde patrie, une colonie perdue, une France retrouvée ?

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Une Ile nouvelle. — Une nouvelle île ayant 4,400 mètres de circonférence a surgi de la mer, à 3 lieues au Sud de la Iwodjima, dans l'archipel Riou-Kiou (Japon). Dès le 14 Novembre de l'année dernière, on remarqua les premières indications. A cette date, de nombreuses détonations se firent entendre jusqu'au 28 Novembre, où une fumée épaisse commença à s'élever des flots ; cette fumée persista jusqu'au 5 Décembre, où l'on aperçut la silhouette d'une île.

Le 1er Février, des habitants d'Iwodjima visitèrent l'île, dont la surface était recouverte de matières volcaniques.

L'île était entourée d'une bande de sable et vers le Nord se trouvait un lac bouillant que surplombait un pic ayant une hauteur de 76 mètres.

RÉGIONS POLAIRES.

Expédition Charcot. — Le « *Français* » est arrivé le 4 Mars à Puerto Madrin, sur la côte orientale de Patagonie, à mi-distance environ entre les Malouines et l'embouchure de la Plata, ramenant tout son personnel en bon état.

Il avait hiverné à l'île Wandel, par 65° S., dans le Sud du détroit de Gerlache. Le Dr Charcot a poussé plus au Sud et a reconnu que le détroit de Bismarck traverse la terre de Graham. Il a exploré et relevé la côte Ouest de cette même terre de Graham, sur laquelle il s'est momentanément échoué. Dans le S.-O. il est arrivé en vue de la terre Alexandre Ier sans pouvoir l'aborder, à cause des glaces. Il a reconnu un archipel qu'il dénomme « *Palmer* », et qui diffère des terres auxquelles le Commandant de Gerlache et le Dr Otto Nordenskjöld donnaient la même appellation.

Ces travaux scientifiques ont une importance dont il faut féliciter le Dr Charcot et ses collaborateurs.

Le 9 Mars, un nouveau télégramme de Puerto Madrin annonçait que le besoin de repos et des nécessités d'entretien y faisaient prolonger le séjour du « *Français* », dont enfin l'arrivée à Buenos Aires était annoncée le 22 Mars.

La nombreuse et riche colonie française de ce dernier port préparait des fêtes en son honneur et tout allait bien à bord.

La Société de Géographie de Lille joint ses chaleureux compliments à ceux qui se dirigent de toute part vers l'heureux navigateur.

Exploration canadienne du « Neptune » au Nord de l'Amérique. — Le personnel du « *Neptune* », bâtiment baleinier à vapeur affrêté par le Gouvernement canadien, comprenait outre l'équipage deux savants et quatre soldats de police commandés par un officier et un sous-officier chargés ceux-ci de surveiller les postes de traites, les premiers d'étudier les régions parcourues.

Parti de Halifax (N. S.) en Août 1903, le bâtiment, après diverses stations et une croisière dans les îles au Nord de la baie de Hudson, prit ses dispositions d'hivernage en Octobre près du cap Fullerton, avec une goëlette baleinière américaine.

Il y observa de très basses températures, dont la plus basse, — 50° 4 fut relevée en Mars. En Mai il faisait encore très froid et en Juin le thermomètre oscillait entre + 17° et — 7°, de sorte que la glace le bloquait jusqu'en Juillet 1904. Il trouva le détroit de Hudson encore pris par la glace et ne put passer en mer libre que le 25 Juillet.

Après une courte relâche à Port Butwell, il se dirigea de nouveau le 1er Août vers l'archipel polaire américain où il se livra à des explorations continues et à des observations détaillées jusqu'à la fin de Septembre et rentra le 11 Octobre 1904 à Halifax, après avoir relevé 1,175 milles de côtes inconnues ou inexactement figurées et pratiqué un grand nombre de sondages.

Pendant l'hivernage des travaux géologiques importants ont été effectués.

Cette expédition, dirigée par M. A.-P. Low, a été très fructueuse en constatations scientifiques de toute sorte. Elle a annexé au domaine canadien des terres restée jusqu'à présent sans maître.

Résumé de renseignements publiés par M. Ch. Rabot.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Le lancement de la « Provence ». — Cette opération a eu lieu le 21 Mars, près de St-Nazaire, aux chantiers de Penhoet ; M. J. Charles-Roux, l'éminent et actif Président du conseil d'administration de la Compagnie Transatlantique, dont tous ceux qui le connaissent attendent une ferme et rapide impulsion pour les affaires de cette entreprise maritime, avait pris toutes ses dispositions pour en faire une vraie fête du pays. Mme du Tillet, sa fille, était la marraine du nouveau bâtiment. Une foule considérable était venue des environs à St-Nazaire où les hôtels étaient pleins. La Compagnie Transatlantique avait mis à la dispo-

sition de ses invités étrangers le paquebot la *Navarre*, de la ligne du Mexique, comme logis.

La « *Provence* » est destinée à tenir la tête de la navigation océanique française ; elle est à la hauteur des meilleures unités étrangères.

Voici les caractéristiques principales de ce bâtiment, dont les dimensions sont les plus grandes qu'il soit possible de donner à un navire attaché au port du Havre.

Longueur totale, 190 m. 40 ; largeur extérieure, 19 m. 70 ; tirant d'eau moyen, 8 m. 15 ; déplacement correspondant à ce tirant d'eau, 19,160 tonnes.

Les chaudières, au nombre de vingt et une, alimentent deux machines à triple expansion et à quatre cylindres, qui donneront au navire une vitesse de 22 nœuds et demi, en développant 30,000 chevaux. L'approvisionnement de charbon en soutes sera de 3,500 tonnes.

Ce paquebot aura un personnel de plus de quatre cents personnes et pourra loger 1,502 passagers.

EUROPE.

Le pétrole roumain. — Production, Exportation, Sociétés de pétrole. — Dans le Bulletin du mois de Juillet 1903, j'ai publié une petite étude sur la valeur, la production et l'exportation du pétrole roumain ; je prévoyais à cette époque un développement considérable de cette grande richesse et un bel avenir pour cette industrie.

Mes prévisions ont été dépassées, et je trouve par suite nécessaire d'y revenir aujourd'hui, afin de faire connaître aux lecteurs du Bulletin les progrès extraordinaires réalisés dans ces dernières années par cette industrie, qui se développe à vue d'œil, grâce aux capitaux étrangers et roumains qui affluent.

Production. — Voici la production du *pétrole brut* pendant ces cinq dernières années :

Année.	
1900	160.717.032 kil.
1901	208.830.080 »
1902	236.458.889 »
1903	384.302.000 »
1904	496.888.000 »

La production passe donc de 160.717.032 kil. en 1900 à 496.888.000 kil. en 1904 ; mais à ce dernier chiffre, il faut encore ajouter environ 50.000.000 kil. employés aux puits mêmes comme combustible, de sorte que la production globale du pétrole brut aura sensiblement dépassé un demi-million de tonnes dans cette année.

Cette quantité de pétrole a été extraite à l'aide de 224 sondes et 744 puits à mains.

Le district de *Prahova* tient la tête avec une production pour 1904 de 455.345.000 kil. ; viennent ensuite les districts de *Dâmbovita* avec 26.234.000 kil., de *Buzeu* avec 8.236.000 kil. et de *Bacau* avec 7.064.000 kil.

Exportation. — Voici maintenant l'exportation pendant les années 1901, 1902 et 1903 du pétrole brut ainsi que des différents produits de sa distillation :

ANNÉE.	PÉTROLE BRUT.	PÉTROLE RAFFINÉ.	HUILES ET GRAISSES.	BENZINE.	TOTAUX EN KILOGR.
1901.....	25.796.487	16.819.547	14.838	15.023.505	57.654.377
1902.....	28.964.005	30.816.867	17.287	15.910.403	75.708.562
1903.....	57.015.835	46.947.479	7.530	22.249.171	125.220.015

Ces chiffres montrent l'énorme accroissement de l'exportation d'année en année, et il ne faut pas oublier qu'en 1900 la Roumanie importait encore de l'étranger plus de 23.000 kil. de pétrole nécessaire à sa consommation.

C'est un véritable pas de géant accompli par cette industrie qui attire depuis quelques années l'attention des hommes d'affaires.

Sociétés de pétrole en Roumanie. — La richesse des gisements pétrolifères ainsi que la bienveillance avec laquelle les capitalistes étrangers sont accueillis par le Gouvernement Roumain et par les propriétaires de terrains pétrolifères, ont fait pousser comme des champignons les différentes Sociétés fondées à cet effet.

A la fin de l'année 1904, il existait en Roumanie 30 Sociétés de pétrole dont le capital dépasse 110.000,000 fr. Parmi elles six semblent être de création française, ce qui n'exclut pas d'ailleurs la présence des capitaux français chez les autres. En 1904, plusieurs de ces Sociétés ont distribué de 7 à 8 °/₀ de dividende.

C.-A. Berindei,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

AFRIQUE.

Essais cotonniers au Soudan. — Les pluies ont été relativement peu abondantes cette année dans la vallée du Niger ; néanmoins les plantes de coton ont végété vigoureusement, mais elles donneront un faible rendement de fibre textile, au moins dans les champs d'essais de la colonie du Haut-Sénégal et Niger.

Mais cette déception est atténuée d'abord par la bonne qualité du produit, puis par la confirmation que certaines variétés du type américain Upland s'accommodent du climat et du sol et même peuvent se récolter un mois environ avant les capsules indigènes. Leur rendement, malgré leur moins grande rusticité, est supérieur à celui de la plante du pays sur des terres semblables et avec la même culture. Au contraire, les variétés d'Égypte et du Pérou mûrissent plus tard et sont en médiocre situation.

Du reste, l'introduction des espèces supérieures demande une étude minutieuse et persévérante, qui est l'un des objets de l'action de l'Association Cotonnière Coloniale

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 4 Mai 1905.

Présidence de M. Ernest NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Prennent place au Bureau MM. Quarré-Reybourbon, Delahodde, Henri Beaufort, Eeckman, Dr Eustache, Léon Lefebvre, Levé, Palliez, Schotsmans, Van Troostenberghe.

Se font excuser MM. Georges Lefebvre, Dr Vermersch, Fernaux-Defrance, Godin.

Le procès-verbal de l'Assemblée générale tenue le 29 Décembre dernier a été publié dans le Bulletin de Janvier. L'Assemblée l'adopte.

Membres nouveaux. — Il en a été admis 54 par le Comité d'Études dans ses réunions de Janvier à Avril. La liste en sera insérée à la suite du présent procès-verbal.

Bureau pour 1905. — Le Comité, dans sa séance du 13 Janvier, a élu :

MM. Ernest Nicolle	Président.
Quarré-Reybourbon	Vice-Présidents.
Auguste Crepy	Vice-Présidents.
Albert Merchier	Secrétaire-Général.
Victor Delahodde	Secrétaire-Général-Adjoint.
Dr Albert Vermersch	Secrétaire des Séances.
Fernaux-Defrance	Trésorier.
Henri Beaufort	Trésorier-Adjoint.
Georges Houbron	Bibliothécaire.
E. Cantineau	Archiviste.

Sont aussi Vice-Présidents de la Société :

MM. E. Boulenger, Président de la section de Roubaix.
G. Lefebvre, » » Tourcoing.

Commissions des Sections. — Celle de Roubaix reste la même.

Dans celle de Tourcoing, M. François Masurel a voulu se retirer de la Présidence active qu'il occupait depuis Janvier 1887. Il a rendu d'éminents sevices et il jouit

dans toute la Société d'une cordiale sympathie jointe au respect dû à son honorable caractère. Aussi l'Assemblée générale s'associe à sa nomination comme Président d'honneur de la section de Tourcoing, où son heureuse influence continuera à se faire sentir, et comme Vice-Président honoraire de la Société.

La Commission de la section de Tourcoing se trouve maintenant ainsi composée :

MM. Georges LEFEBVRE	Président.
Georges DUVILLIER........	Vice-Présidents.
E. DERVAUX	
J. PETIT-LEDUC..........	Secrétaire.
Edmond MASUREL	Membres.
G. DÉPREZ...............	
MASURE-SIX.............	
F. LORTHIOIS-SIX	
Jules LAHOUSSE	
L. LEGRAND-JOIRE	

Les cinq premiers de ces Messieurs sont Membres du Comité d'Études de la Société.

Membres correspondants. — La nomination de M. Ardaillon au Rectorat de l'Académie de Besançon a été signalée à la dernière Assemblée générale. La conséquence de cet heureux et brillant avancement a été le départ de Lille du savant Professeur et sa retraite dn Comité d'Études.

M. G. Six, nommé Inspecteur d'Académie à Mont-de-Marsan, a dû renoncer également à nous prêter son concours dans le Comité. Nous l'avons vivement félicité, malgré notre regret de son éloignement, et il nous a exprimé ses adieux dans des termes dont la cordialité s'étend à toute la Société.

Le Comité d'Études, reconnaissant de la collaboration éclairée, active et dévouée de ces deux collègues, les a nommés *Membres correspondants.* La Société pourra ainsi bénéficier encore de leurs lumières et de leur bonne volonté.

Nécrologie. — La Société a le regret d'enregistrer la mort de plusieurs de ses Membres :

M. Jean Barbe, Avocat estimé du Barreau de Lille.

M. Charles Gauthiot, Membre correspondant, Secrétaire perpétuel de la Société de Géographie commerciale de Paris. Le caractère, le talent et le dévouement de cet ami de la Géographie étaient hautement et cordialement appréciés de tous ceux qui le connaissaient. Nous avons exprimé nos regrets de sa perte à son fils M. Robert Gauthiot, notre ancien collègue, Professeur présentement à la Sorbonne et naguère au Lycée de Tourcoing, qui nous a répondu par une lettre pleine d'une cordialité douloureuse. M. Ch. Gauthiot a été l'objet d'un article nécrologique dans notre Bulletin de Mars, où a été annoncée également la nomination d'un nouveau Secrétaire-Général digne de succéder à ce prédécesseur éminent ; c'est M. Paul Labbé qui a laissé chez nous des sympathies fort vives et des souvenirs durables à la suite de ses conférences sur l'Asie russe et qui a témoigné récemment dans une aimable lettre de ses sentiments bienveillants pour notre Société.

M. Jules Kolb, qui tenait une grande place dans l'industrie lilloise et avait pour les voyages un goût passionné.

M. Gustave Lecocq, un des membres du début de la Société, à laquelle il a fré-

quemment rendu le service de la représenter aux Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences.

M. C. Lenoir, Libraire.

M. Eugène Verstraete, ancien Filateur.

Distinctions honorifiques. — M. le Dr A. Vermersch, Secrétaire du Comité, a été fait Officier d'Académie. Sa nomination, que le Président a mentionnée dans la Séance solennelle du 29 Janvier, a été particulièrement agréable à la Société, en raison du rôle actif et dévoué de cet aimable collègue.

Celle de M. Eug. Vaillant, Membre du Comité d'Études, au grade d'Officier de l'Instruction publique, a aussi été très sensible à ses collègues.

Nous avons encore à signaler parmi les Membres de la Société les nominations suivantes :

MM. le Général Loyer, Commandeur de la Légion d'Honneur.

le Dr Carpentier, Officier de l'Instruction publique.

Sébert, Administrateur du Bureau de Bienfaisance, Officier de l'Instruction publique.

Maxime Ducrocq, Officier d'Académie.

Masquillier, »

Werquin, »

Ch. Barrois, Membre de l'Institut, Officier de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche.

Ed. Decoster, Commandeur de St-Grégoire-le-Grand.

Eug. Gallois, Officier du Nicham-Iftikar.

Ernest Nicolle, Officier de l'Ordre de Waza de Suède et Norvège.

Excursions et Voyages. — Le programme de cette année comprend 26 itinéraires attrayants et variés, assemblés grâce au zèle de la Commission des Excursions et de son entendu et dévoué président M. H. Beaufort. Le Président leur exprime les félicitations de la Société, ratifiées par l'Assemblée.

Les premières ont été exécutées avec succès :

16 Février. — Visite des nouvelles Prisons cellulaires de Loos. — Directeurs : MM. Ferraille et Bonvalot. — 67 perronnes.

24 Mars. — Visite du Mont de Piété. — Directeurs : MM. Thieffry et Deleplanque. — 19 personnes.

6 Avril. — Visite aux Mines de Bruay. — Directeurs : MM. le Dr Vermersch et Decramer. — 77 personnes.

16 Avril au 5 Mai. — Italie. — Turin, Gênes, Rome, Naples, île de Capri, Sorrente, Pompéi, Florence, Venise, Milan, Côme, Menaggio, Lugano, Locarno, lac des Quatre Cantons, Lucerne, Bâle, Lille. — Directeurs : MM. Decramer et Cantineau. — 22 personnes.

4 Mai. — Visite de l'Abattoir. — Directeurs : MM. Thieffry et Deleplanque. — 25 personnes.

M. Decramer a envoyé de Milan le 1er Mai de bonnes nouvelles du voyage en Italie qui va se terminer demain.

Un de nos Membres correspondants M. le Vicomte de Mathuisieulx a été chargé d'une mission en Cyrénaïque, pays rarement visité par des Européens et toujours jusqu'ici avec des restrictions gênantes pour leurs investigations. Il a obtenu au contraire des promesses pour sa liberté d'allures et on peut attendre de son exploration d'heureux résultats scientifiques, particulièrement en géographie, en ethnographie et en archéologie. Il a reçu le concours effectif de la Société et lui a promis à son retour des renseignements détaillés.

Concours. — Le programme général de 1905 a été élaboré par la Commission et approuvé par le Comité d'Études avec quelques modifications par rapport à celui de l'an dernier, dictées par les changements de programme de l'enseignement public.

Trois candidats pour le concours de la fondation Paul Crepy ont été agréés par le Comité d'Études.

Conférences. — Les suivantes ont été données depuis la dernière Assemblée générale :

Dimanche 8 Janvier. — M. P. Van Houcke : *Cinq jours à Amsterdam, Rotterdam et la Haye. — Ile de Marken.*

Jeudi 12 Janvier. — M. P. Bourdarie : *La question du Coton au point de vue français.*

Jeudi 19 Janvier. — M. Adrien de Mortillet : *Les hauts plateaux de la Bolivie.*

Dimanche 29 Janvier. — M. Franz Schrader : *Les Océans et l'Humanité.*

Jeudi 2 Février. — M. M. Meys : *Aux Pyrénées. — Les Monts Maudits. — Ascension du Néthou.*

Jeudi 9 Février. — M. H. Arctowski : *Voyage aux États-Unis.*

Jeudi 16 Février. — M. Jules Ronjat : *Les Montagnes norvégiennes.*

Dimanche 19 Février. — M. D. Zolla : *La Bosnie, Herzégovine.*

Jeudi 23 Février. — M. A. Jouannin : *La Mésopotamie. — Chemin de fer de Bagdad.*

Dimanche 26 Février. — M. E. V. Boulenger : *8e Congrès international de Géographie. — Voyage au Canada oriental, aux États-Unis, au Mexique et à Cuba.*

Jeudi 2 Mars. — M. le Capitaine Isachsen : *La deuxième expédition polaire norvégienne du* Fram.

Dimanche 5 Mars. — M. le Vicomte Robert de Caix : *La France au Maroc.*

Jeudi 9 Mars. — M. P. Müllendorff : *Le Sud-Ouest africain allemand.*

Jeudi 16 Mars. — M. l'Abbé J. Coupé : *De Schaffhouse à Salzbourg par l'Arlberg.*

Dimanche 19 Mars. — M. Réginald Kann : *En Mandchourie avec l'armée japonaise. — La bataille de Liao-Yang.*

Jeudi 23 Mars. — M. le C. Benito Sylvain : *L'accord nécessaire des blancs et des noirs en Afrique.*

Dimanche 26 Mars. — M. A. Lacroix : *Les éruptions de la Montagne Pelée.*

Dimanche 2 Avril. — Mgr Pascal : *L'Ouest canadien et son développement.*

Jeudi 6 Avril. — M. Paul Patté : *Rome dans l'antiquité et dans le temps présent.*

Dimanche 9 Avril. — M. D.-Alf. Agache : *Les Montagnes rocheuses. — Chez les Mormons. — Le Yellowstone Park.*

Jeudi 13 Avril. — M. Charles Berchon : *Six mois à Cuba.*

Dimanche 30 Avril. — M. Zarski : *Constantinople et la Turquie d'aujourd'hui.*

Comité local d'études et de vigilance pour assurer la conservation des monuments et des curiosités naturelles. — Le « *Touring Club de France* » a fait appel à la Société pour l'aider à constituer ce nouvel et utile organe. Le Comité d'Études lui a désigné MM. Quarré-Reybourbon, Eeckman, H. Beaufort et A. Levé comme spécialement qualifiés pour en faire partie.

Le 43e Congrès des Sociétés savantes s'est tenu à Alger du 19 au 26 Avril en même temps que celui des *Orientalistes.* La Société y a été représentée par notre collègue M. Fernand Nieuviarts, de Lens.

Le Président rappelle que la *26e Session du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie* se tiendra à St-Étienne du 6 au 10 Août. Il ne saurait trop engager ses collègues à s'y faire inscrire et à y produire des travaux.

Notre collègue M. Émile Wuillaume, a invité par une fort aimable lettre, écrite en sa qualité de Consul de Belgique et au nom du Gouvernement Belge, les Membres de notre Société à prendre part au *Congrès d'expansion économique mondiale* qui aura lieu à *Mons* au mois de Septembre. Le programme très intéressant de cette importante réunion est au Secrétariat à la disposition des Sociétaires. Le Secrétariat se chargerait volontiers de faire inscrire les participants (1).

M. Charles-Joseph Quiévreux, de Valenciennes, Membre zélé de notre Société, vient de nous adresser pour notre Bibliothèque sept ouvrages géographiques fort importants, dont l'énumération sera faite à la suite du présent procès-verbal, et qui seraient fort utiles à consulter dans une étude des explorations. M. Quiévreux avait déjà fait à la Bibliothèque un don considérable dans le dernier trimestre de 1904. Il met sur pied en ce moment un ouvrage intitulé : « le *Globe terrestre et ses habitants* », savamment et abondamment documenté, dont les fascicules communiqués au Président sont pleins d'intérêt. L'auteur le présentera après son achèvement à l'appréciation du Comité d'Études.

Sur la proposition du Président l'Assemblée vote à M. Quiévreux des remerciments spéciaux pour ses dons à la Bibliothèque et des encouragements pour ses laborieuses compositions géographiques.

Communication de M. A. Eeckman, Secrétaire-Général honoraire : *La pénétration en Afrique par les Chemins de fer.*

Cette question, importante entre toutes pour les progrès de la civilisation et le développement économique dans le continent noir, est traitée par l'auteur avec la compétence reconnue que lui ont donnée ses travaux persévérants sur cette partie du monde. L'auditoire lui témoigne à plusieurs reprises son plaisir, particulièrement quand il insiste avec chaleur sur l'activité déployée par les Français à l'extérieur.

Élection de deux Membres du Comité d'Études. — En remplacement de M. Ardaillon, dont le mandat expire à la fin de 1905, M. Demangeon.

Et de M. G. Six, dont le mandat expire en 1906, M. Maurice Thieffry.

La séance est levée à dix heures.

---

1) Depuis la rédaction de ce procès-verbal, M. Émile Wuillaume a succombé à une courte mais funeste maladie, laissant un grand vide chez ses amis et dans tout Lille. Les cordiales sympathies de ses collègues sont adressées respectueusement à sa famille.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 DÉCEMBRE 1904.

Nos d'inscription. MM.

4530. Duriez (Henri), filateur, Seclin.
Présentés par MM. *Henri Beaufort* et *Henri Collette.*

4531. Loizon, négociant, 2, rue Colson.
Thiébaut et *Prosper Ravet.*

4532. Gillebert (Paul) pharmacien, Le Forest (Pas-de-Calais).
Albert Calonne et *Meneboode.*

4533. Fiévet-Maquet, propriétaire, 2, rue St-Jacques.
Auguste Crepy et *Ernest Nicolle.*

4534. De Gigord, capitaine d'artillerie, 118 *ter*, rue Royale.
Melle Blondeau et *Mme Veuve Loncke.*

4535. Demangeon, ch. du cours de Géogr. à l'Univ. de Lille, 3, r. Denis-Godefroy.
le Recteur et *Dupont, Doyen de la Faculté.*

4536. Stahl (Paul), directeur gén. des établ. Kuhlmann, 14, place de Tourcoing.
Grandel et *Kolb.*

4537. Boutry (Fernand), négociant, 11, rue Basse.
Henri Beaufort et *E. Decoster.*

4538. Michaux (Paul), employé, 123, route de Roubaix, Mons-en-Barœul
Gauvin et *Lemoyne.*

4539. Steverlynck (Amaury), négociant, 17, rue de la Digue.
Maurice Pajot et *Ernest Nicolle.*

4540. Decroix-Plaideau (Mme Pierre), propriétaire, 99, rue Royale.
E. Nicolle et *P. Decroix.*

4541. Lesay-Liagre, négociant, 33, rue de Paris.
Aug. Crepy et *Lesay-Delespaul.*

4542. Declercq, directeur de tissage, 69, rue d'Angleterre.
Paul Facq-Hilst et *Bonvalot.*

4543. Secret (Amédée), propriétaire, 63, boulevard Vauban.
Dupont et *Graer.*

4544. Legrand (Ludovic), avocat, 8, rue Leverrier, Tourcoing.
François Masurel et *Georges Lefebvre.*

4445. Bonnet (J.-B.), représentant, 169, rue des Postes.
Dr Vermersch et *Fidèle Didry.*

4546. Didry (Henri), entrepreneur, 65, boulevard de Belfort, Roubaix.
Fidèle Didry et *Dr Vermersch.*

4547. Arnaudon (Camille), entrepreneur, 22, rue Jacquemars-Giélée.
Prudhomme et *Godron.*

4548. Lehembre (Gustave), huissier, 7, rue Basse.
Dr Verstraete et *R. Thiébaut.*

4549. Deffrennes (Adolphe), marbrier, 57-59, rue des Fossés-Neufs.
Dr Vermersch et *Maurice Maquet.*

4550. Duvillier (Jules), courtier juré, 82, rue Pellart, Roubaix.
Boulenger et *Clety.*

4551. De Lanauze (Frédéric), représentent, 124, rue Nationale.
Melle Morel et *Henri Beaufort.*

Nos d'inscription. MM.

4552. Compagnon, représentant, 6, rue Jean-Bart.
Van Troostenberghe et *Bonvalot.*
4553. De Callenstein (Auguste), bijoutier, 18, Grand'Rue, Roubaix.
Paul Destombes et *Émile Loucheur.*
4554. Haquet, administrateur du Bureau de Bienfaisance, 62, rue Jean-Bart.
Sebert et *Titren.*
4555. Lezaire (Denis), brasseur, 67, rue d'Ennequin, Loos.
Dr Jacqmarcq et *Henri Dewailly.*
4556. Heyndrickx (Pierre), manufacturier, 39, rue Dammartin, Roubaix.
Amédée Prouvost et *Boulenger.*
4557. Turbelin (Mme Veuve Arthur), rentière, 32, rue du Trichon, Roubaix.
Seynave et *Henri Beaufort.*
4558. Clarisse (Émile), 49, rue de Roubaix, Croix.
Émile Leser et *E. Boulenger.*
4559. Parent (Alphonse), 33, rue de Lille, St-André-lez-Lille.
Frêteur et *Parent-Choquel.*
4560. Dillies (Louis), représentant, 12, rue du Sec-Arembault.
A. Schotsmans et *Fernaux.*
4561. Dupont (Dr), 147, rue de Mouveaux, Tourcoing.
E. Janssens et *Dr Butruille.*
4562. Dupleix (Pierre), propriétaire, 5, rue Patou.
P. Deledicque et *Ernest Nicolle.*
4563. Desmazières-Degouy, propriétaire, 208, rue Nationale.
Régnart-Degouy et *Quarré-Reybourbon.*
4564. Goube (Charles), rentier, 88, rue Barthélémy-Delespaul.
Léon Goube et *Dr Vermersch.*
4565. Playoust-Lefebvre, industriel, 112, rue Nationale, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*
4566. Lefebvre-d'Halluin, brasseur, 131, rue Nationale, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*
4567. Leman Van de Kerckove (Paul), 5, rue de l'Épidéme, Tourcoing.
Decramer et *Van de Kerckove.*
4568. Thibaut (Henri), entrepreneur, 18, rue du Marché.
Leroy et *Fache.*
4569. Pollet (Louis), négociant, 61, rue de Philadelphie.
Fache et *Leroy.*
4570. Stampa (Manuel), ingénieur, 2, place Sébastopol.
Dewas et *Fernaux-Defrance.*
4571. Thomas-Marquant, fabricant d'huiles, à Gondecourt (Nord).
Auguste Crepy et *Alphonse Tys.*
4572. Ramon, cultivateur, à Loos (Nord).
Henri Beaufort et *Melle Carin.*
4573. Lagoutte, employé, 21, rue de l'Arc.
Louis Lemoyne et *Paul Herteman.*
4574. Demeyer (Félix), employé, 39, rue de Fives.
Louis Lemoyne et *Paul Herteman.*
4575. Le Sur, lieutenant au 16e chasseurs, 22, rue Basse.
Maurice Bernard et *Étienne Bernard.*
4576. Nys (Félix), représentant, 75, rue des Gantois, La Madeleine.
Henri Beaufort et *Honoré Bocquet.*

Nos d'inscription. MM.

4577. Corre, directeur de l'École des Arts et Métiers, 6, boulevard Louis XIV.
Labbé et *Van Troostenberghe.*

4578. Lezaire (Camille), brasseur, 67, rue d'Ennequin, Loos.
Denis Lezaire et Dr *Jacqmarcq.*

4579. Causaert (Louis), conseiller municipal, rue Ste-Hélène, St-André-lez-Lille.
P. Meyer et *Adolphe Meyer.*

4580. Brisy (Marcel), employé, 15, place Richebé.
Melle *Bourgoignon* et Mme *Hachet.*

4581. Hauttecœur-Blondel (Charles), quincaillier, 13, rue des Jardins.
Julien Lebas et *Henri Beaufort.*

4582. Sautai, pharmacien, 41, rue des Trois-Cailloux, Amiens.
Sautai et Mme *Hachet.*

4583. Debreu (Henri), négociant, 180, rue Pierre-Legrand.
Decramer et *Fache.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 DÉCEMBRE 1904.

I. — Livres.

1° DONS.

Rapport d'un délégué au XIe Congrès de la Loire navigable. St-Nazaire, 1904. — Don de M. Étienne Port.

Congrès archéologique de France, LXXe session, tenu à Poitiers en 1903. Paris, Picard, 1904. — Don de M. Quarré-Reybourbon.

Ismaïlia, par Sir Samuel White Baker. Paris, Hachette, 1875. — Don de M. Quiévreux.

Aux sources de l'Irraouaddi, par Émile Roux. Paris, Hachette, 1897. — Don de M. Quiévreux.

Les Météores, par Rambosson. Paris, Firmin Didot et Cie, 1877. — Don de M. Quiévreux.

Géographie et statistique. Extrait de l'Annuaire du Bureau des Longitudes, 1905, par Levasseur. — Don de l'Auteur.

Géographie agricole, industrielle, commerciale et économique de la France. Département du Rhône et régions environnantes, par Victor Turquan. Lyon, 1904. — Don de l'Auteur.

Création de la Gare, de la Grande-Rue, de la Poste et du Télégraphe à Croix, par M. E. Gennevoise. — Don de l'Auteur.

Le Château de Pierrefonds, par Viollet-le-Duc. Paris, Gillot. — Don de M. Decramer.

Description du Château de Coucy, par Viollet-le-Duc. Paris, Imprimeries réunies. — Don de M. Decramer.

Compiègne. Album. Paris, Gillot. — Don de M. Decramer.

Les Monuments mégalithiques du département du Nord, par M. de Mortillet. Paris, Hôtel des Sociétés savantes. — Don de l'Auteur.

Le Congrès archéologique du Puy, par M. Quarré-Reybourbon. Lille, Danel, 1905. — Don de l'Auteur.

Année 1904 du Bulletin de la Société offerte par M. Lagaisse.

Le 8e Congrès international de Géographie (Washington), par M. de Claparède. Genève, 1905. — Don de l'Auteur.

Des Antiquités de la Syrie et de la Palestine, par M. Guimet. Lyon, 1904. — Don de l'Anteur.

Vœu du Comité nazairien en faveur d'un Canal latéral à la Loire de Nantes à Orléans et à Briare. St-Nazaire, 1904. — Don de M. Étienne Port.

Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, XXVe session. Tunis, 1904. — Don de la section tunisienne de la Société de Géographie commerciale de Paris.

La Picardie et les régions voisines, par A. Demangeon. Paris, Colin, 1905. — Don de l'Éditeur.

En Abkhasie, souvenir d'une mission par le Baron de Baye. Paris, Nilsson, 1904. Don de l'Auteur.

La Petite Russie, id. id.

Au Yunnan, par Gervais Courtellemont. Plon, 1904. — Don de l'Auteur.

Stanley, le roi des explorateurs, par Jean Joubert. Angers, 1905. — Don de l'Auteur.

Voyage de la Jeannette, par F. Bernard. Paris, Hachette, 1885. — Don de M. Quiévreux.

Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale, par Forgues. Paris, Hachette, 1885. — Id.

Voyage et aventures dans l'Alaska, par E. Jouveaux. Paris, Hachette, 1871. — Id.

Voyage de l'Atlantique au Pacifique, par Belin de Launay. Paris, Hachette, 1866. — Id.

L'Orléanais, par Philipon de la Madelaine. Paris, Mallet et Cie, 1845. — Id.

Aragon et Valence, par Mme Jane Dieulafoy. Paris, Hachette, 1901. — Id.

Voyage aux États-Unis d'Amérique, par Oscar Comettant. Paris, Laplace, 1866.— Id.

Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, XXIVe session, Rouen 1903. Rouen, Cagniard, 1904. — Don de M. Ernest Nicolle.

Guide annuaire de Madagascar 1905. Tananarive, 1905. — Don de M. le Général Gallieni.

Un lot de Bulletins de la Société offert par M. Dupont, Doyen de la Faculté des Lettres.

2° ACHATS.

Madagascar. — Inauguration du chemin de fer de Tananarive à la mer. Extrait du Bulletin de la Société, Décembre 1904.

Guides Baedeker :

L'Italie des Alpes à Naples (1905). — Italie septentrionale (1904). — Italie méridionale (1903). — Italie centrale. Rome (1904). — La Suisse et les parties limitrophes de la Savoie et de l'Italie (1903). — Paris et ses environs (1903). — Nord-Ouest de la France (1902). — Nord-Est de la France (1903).

Guides Joanne :

Savoie (1902). — Bretagne (1904). — La Loire (1903). — Vosges et Alsace (1900). Auvergne et Centre (1904). — Pyrénées (1903). — Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais (1902). — Cévennes (1901). — Paris (1903). — Loire aux Pyrénées (1904). — Dauphiné (1902). — La Champagne et l'Ardenne (1901). — Suisse (1903). — Belgique et Hollande (1902). — De Paris à Constantinople (1902).

Les richesses du Canada, par Edmond Buron. Paris, Guilmoto, 1905.
Indo-Chine française (souvenirs), par Paul Doumer. Paris, Vuibert et Nouy, 1905.
Au Siam, par Mme Émile Jottran. Paris, Plon, 1905.
Geographenkalender, 1905-1906. Justus Perthes. Leipzig.

JJ. — ÇARTES.

DON.

4 cartes de l'expédition polaire du capitaine Sverdrup, 1898-1902, par M. le Commandant Isachsen. — Don de l'Auteur.
Un lot de cartes offert par M. Ernest Nicolle.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

L'ARDENNE FRANÇAISE

MEUSE ET SEMOY

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille, le Dimanche 16 Octobre 1904,

Par M. A. MERCHIER,

Chevalier de la Légion d'Honneur,
Professeur agrégé d'Histoire et de Géographie au Lycée Faidherbe,
Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Lille.

La vallée de la Meuse, de Charleville à Givet, compte 45 kilomètres à vol d'oiseau et en réalité 100 kilomètres à cause de ses méandres et de ses innombrables sinuosités.

Ce long couloir s'est creusé au travers du terrain primaire de l'Ardenne. Les géologues divisent le terrain primaire en quatre groupes : Cambrien, Silurien, Dévonien, Carbonifère. La vallée de la Meuse traverse des assises de cambrien et de dévonien, le silurien manque, le carbonifère est en Belgique.

Le cambrien domine. Il forme un massif s'étendant d'Hirson à Hautes Rivières et de Fépin à Braux. Il est caractérisé par les schistes, sorte d'argile feuilletée et durcie, pouvant parfois se diviser en lames minces. On a alors l'ardoise. La zone des ardoises de Fumay est composée de quartzites verdâtres ou blancs et de schistes violets ou verts. Les couches alternées sont fortement plissées et redressées. La zone schisteuse de Revin est formée de schistes et de quartzites noirs. Dans cette zone se trouvent des filons de roches cristallines. On n'y exploite pas d'ardoise mais les carrières de quartzite fournissent de la pierre pour les routes. La zone des ardoises de Deville est formée de schistes verdâtres ou bleuâtres, alternant avec des quartzites de couleur claire ; elle fournit les exploitations de Deville, Monthermé, Rimogne.

Le dévonien comprend aussi trois couches superposées : le dévonien inférieur qui est surtout arénacé et schisteux, le dévonien moyen où prédomine le calcaire, enfin le dévonien supérieur formé de schistes avec quelques bancs de grès. Le dévonien inférieur forme deux affleurements : 1° de Fépin à Vireux ; 2° de Braux à Charleville. Les deux autres couches affleurent aux environs de Givet et fournissent le marbre.

La nature du sol jointe à un climat assez âpre ne permet pas la culture du blé : le terrain schisteux, acide, souvent humide se prête peu à toute culture productive : en bien des points la couche d'humus est insignifiante ou nulle. Les étroites parties de plaine le long du fleuve ont été transformées en maigres pâturages. L'élevage des chevaux et du bétail caractérise cette zone où souvent la pénurie de litière est telle qu'il faut recourir aux feuillages, aux mousses et à la fougère. Comme céréales on se contente de l'épeautre et du seigle. Les pommes de terre sont excellentes et forment un précieux appoint pour l'alimentation du pays.

Mais si la nature est âpre elle est souvent grandiose dans ses aspects, elle appelle le touriste.

Beaucoup ont déjà décrit ces paysages de l'Ardenne, même dans notre Bulletin. Ce sont en partie leurs descriptions qui m'ont donné la tentation de voir la région, l'appel d'un ami, le beau temps d'un

début de vacances ont fait le reste : si je viens aujourd'hui devant mes collègues, c'est plutôt pour leur présenter un guide du touriste que pour leur faire une conférence, le mot serait trop ambitieux. Puissè-je seulement leur inspirer le désir de m'imiter en allant porter le tribut de leur admiration à ces nymphes meusiennes trop peu visitées.

Je ne retracerai pas le trajet de Lille à Charleville ; il est trop connu et a été décrit par nos amis en excursion.

A la gare nous entendons les employés crier Mézières-Charleville. C'est la marque de cette curieuse dualité qui associe, un peu malgré eux, les Macériens ou habitants de l'antique Maceria devenue Mézières, avec les Carolopolitains, habitants de Charleville, la cité du duc Charles. Le mariage n'est pas exempt d'une certaine incompatibilité d'humeur qui exige des ménagements, aussi l'Assemblée constituante en 1790, décrète que si Mézières sera le chef-lieu du département des Ardennes, « Charleville demeurera définitivement le chef-lieu de son district », c'est-à-dire que Mézières sera un chef-lieu sans arrondissement. Cette anomalie a disparu aujourd'hui ; toutefois les deux cités se partagent les administrations : Mézières possède le préfet, le général commandant la subdivision, l'inspecteur d'Académie, le trésorier-général, les directeurs des mines, de l'enregistrement, des postes et télégraphes ; c'est le siège de la Cour d'assises ; mais le Tribunal civil et le Tribunal de commerce sont à Charleville où se trouvent aussi la Chambre de Commerce, les Douanes, les Hypothèques, le service des Ponts et Chaussées, le Lycée de garçons et celui de jeunes filles. C'est l'unique exemple d'un département bicéphale.

De l'antique Mézières il reste bien peu de chose. Son histoire a été trop mouvementée. Elle n'a pas subi moins de trois sièges en 1521, en 1815, en 1870. Le dernier a été particulièrement désastreux. La place n'avait que 34 canons rayés et 76 canons lisses. Les magasins renfermaient bien 40,000 gargousses, mais beaucoup ne pouvaient entrer dans les canons auxquels on les avait destinées : il aurait fallu fortifier les hauteurs voisines, surtout le mont des Ayvelles, d'où l'ennemi pouvait bombarder la ville. Le 31 Décembre eut lieu le bombardement qui dura 27 heures, pendant lesquelles l'ennemi lança sur l'infortunée cité plus de 6,000 obus. 350 maisons furent détruites sur les 500 qui composaient la ville et nombre d'habitants périrent étouffés dans leurs caves, sous les débris fumants de leurs demeures. Aussi Mézières ne possède plus qu'un fragment de ses anciens remparts, côté de l'Ouest.

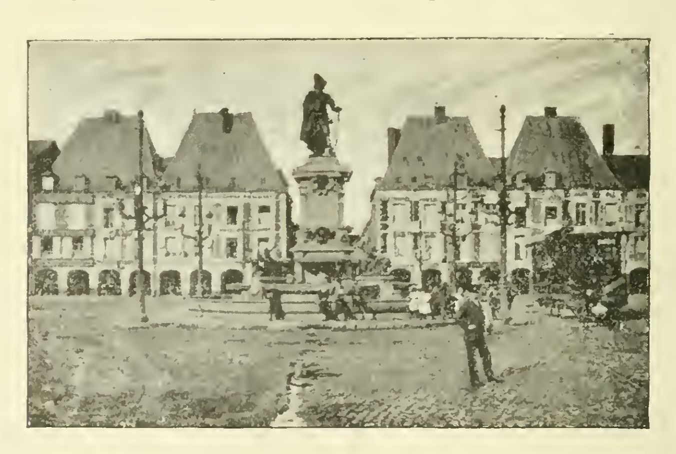
L'église, bien que commencée en 1499, n'a été terminée qu'en 1627 et a été fort éprouvée par les différents sièges ; aussi n'offre-t-elle rien de bien remarquable. Seul le portail du Sud a gardé son cachet archaïque ; c'est par lui que nous entrerons dans l'église, et dès l'abord, deux inscriptions attirent notre attention : l'une nous apprend qu'en 1570 fut célébré dans cette église le mariage du roi Charles IX avec Élisabeth d'Autriche. L'autre est relative au siège de 1521 et à la ville délivrée *magnanimo astutoque labore*, c'est-à-dire par un effort magnanime et non exempt de finesse. Le loyal serviteur, le biographe de Bayard nous apprend quelle est cette finesse. On sait que le chevalier Sans Peur et Sans Reproche défendit Mézières contre une armée de 35,000 Impériaux, que conduisaient le comte de Nassau et Franz de Sickingen : l'historien Mézeray affirme que la bombe y fut employée pour la première fois. La ville était à bout de ressources : Bayard s'avisa alors d'un stratagème hardi : il écrivit une lettre à Robert de Lamark, l'allié du roi de France qui se tenait à Sedan, l'informant qu'il allait faire une sortie combinée avec l'attaque d'une armée formidable que lui amenait, disait-il, le duc d'Alençon ; (Bien entendu, c'était une armée de son invention); en conséquence il informait Robert de Lamark parce qu'il savait Franz de Sickingen son ami et parent, afin qu'il le prévînt et lui fournit ainsi la possibilité de se tirer de la position avancée où Nassau l'avait placé. Bayard savait bien que sa lettre serait interceptée par Sickingen, et c'est ce qui arriva. Ce dernier qui était en mésintelligence avec son chef crut que Nassau connaissait l'arrivée de l'armée de secours et lui avait fait passer la rivière pour qu'il fut défait. Aussitôt il fait repasser la Meuse à son armée ; Nassau qui n'y comprend rien fait mettre ses gens en bataille : à les voir s'agiter et battre le tambour, on eut cru que les deux généraux allaient en venir aux mains ; mais par le passage laissé libre, Bayard put faire filer un messager, plus sérieux cette fois, qui courut jusqu'à Troyes demander du secours à François Ier, tandis qu'un sérieux convoi de vivres et de munitions entrait à Mézières. Cela décida les Impériaux « à se trousser les quilles » après 25 jours de siège.

On comprend que le souvenir de Bayard soit resté populaire à Mézières : aussi, au sortir de la ville par le pont d'Arches, en tournant à gauche, on arrive au square Mialaret où se trouve la statue du vaillant capitaine. Le sculpteur Croissy s'est conformé à la vérité historique et a représenté le bon chevalier le visage rasé, comme le

montrent les effigies contemporaines. Il a le bras tendu et fait à l'envoyé de Nassau qui le sommait de se rendre cette fière réponse : « Mon ami, vous vous en retournerez et direz à MM. de Nassau et Francis que puisque le roi m'a fait l'honneur de me confier cette ville, je la conserverai si longuement qu'il ennuiera plus à vos maîtres d'être assiégeants qu'à moi d'être assiégé et que je ne suis plus un enfant qu'on étonne de paroles ».

Après être sortis du square, nous traversons le pont et nous entrons dans le faubourg d'Arches. C'est une bien curieuse manifestation de ce que peut l'activité humaine. Naguère encore c'était un assemblage de prairies basses noyées en hiver par le trop plein des eaux de la Meuse. On a surélevé le terrain, on a fourni un écoulement aux eaux stagnantes et maintenant sur l'emplacement du marais s'élève une ville nouvelle, véritable trait d'union entre Charleville et Mézières, avec des maisons monumentales comme sur la place de la République, avec cet hôtel que surmonte la statue d'un Bayard barbu, flanqué de deux hommes d'armes.

Au sortir de cette ville nouvelle on pénètre dans Charleville par le cours d'Orléans, planté de superbes platanes. A l'entrée est le monument élevé en l'honneur des Ardennais morts pour la patrie. A l'extrémité de cette avenue bordée d'hôtels particuliers nous suivons la rue Thiers et la grande rue qui nous mène à la place Ducale.



PLACE DUCALE DE CHARLEVILLE.

Au centre se dresse la statue de Charles Gonzague, le fondateur de la ville. C'est lui en effet qui, prince souverain d'Arches, choisit la

boucle de la Meuse entre Mézières et le mont Olympe pour y tracer le plan d'une ville régulière à laquelle il donna son nom. Gouverneur de Champagne pour le compte du roi de France, il obligea chaque ville de la province à construire une maison dans la nouvelle cité : il attira des habitants par de nombreux privilèges. C'était le bon temps où d'après un document conservé aux archives de Mézières, on acquérait, moyennant la somme de « trente-deux sous six deniers et deux chapons de cens annuel, une habitation composée de deux chambres basses, deux boutiques, deux chambres hautes, grenier, cour et jardin ! »

La place a 126 mètres de long sur 99 de large : elle rappelle en tous points la place des Vosges à Paris, avec ses maisons à hautes toitures pointues et à arcades surbaissées qui forment un promenoir couvert. Cet ensemble original excitait l'enthousiasme des contemporains. Voici ce qu'écrit à son sujet un certain dom Ganneron : « la place est enrichie de 24 beaux pavillons et du palais ducal, et au milieu de la dite place il y a un grand bassin de marbre pour la fantaisie. Tous les toits y sont couverts d'ardoise, le tout basti avec tant d'artifice que toute la ville semble être le palais d'un grand roi ». La fontaine a été transformée et supporte sur un soubassement la statue dont nous avons parlé tout à l'heure et qui est l'œuvre du sculpteur Colle.

Le palais ducal a disparu ; sur son emplacement s'élèvent l'hôtel de ville et le beffroi construits en 1843. Ils n'offrent rien de bien remarquable. Toutefois le duc Charles les contemple d'un œil mélancolique, et, vu ainsi de profil, il a l'air d'un bon gendarme veillant à la sécurité de nos modernes édiles.

Charles de Gonzague n'a pu achever son œuvre, beaucoup de rues destinées à être bordées d'édifices majestueux n'offrent que de médiocres bâtisses, mais le moulin de pierre et de brique qui s'élève au bord de la Meuse est encore un témoin de ce qu'aurait dû être Charleville. C'était, dit dom Ganneron, « le plus beau moulin de toute l'Europe, voir de tout le monde, pour l'excellence de son bastiment ». Longtemps délabré, ce charmant pavillon a été restauré, et, en retrouvant la pureté de ses lignes, il est devenu le monument le plus élégant de Charleville. Ses salles abritent maintenant les Sociétés scientifiques et servent pour les répétitions de musique. La vue est charmante, quand on se place à droite, sur les bords de la Meuse pour contempler les arches où s'abritaient autrefois les roues, maintenant disparues du moulin.

En face se dresse le mont Olympe qui, jusqu'au XVII[e] siècle, s'appela le Châtelet : c'était alors une propriété de la princesse de Conti et Charles de Gonzague obtint de la propriétaire le droit d'y élever un château-fort pour protéger sa ville, puis il appela cette hauteur le mont Olympe en souvenir de cette montagne mythologique qui figurait dans les armes de sa maison. En 1629, Louis XIII profita des affaires du duché de Mantoue qui retenaient Gonzague en Italie pour acheter le mont Olympe à la princesse de Conti. Louis XIV fit raser la forteresse désormais inutile : le mont Olympe n'est plus qu'une gracieuse promenade pour les habitants de Charleville.

Je ne veux pas terminer cette notice sans évoquer le souvenir d'un enfant de Charleville dont nous n'avons pas assez gardé la mémoire à Lille ; il s'agit du baron Jacques-Louis Hulot. Soldat de l'Empire sans excessif enthousiasme, il prend part à toutes les grandes guerres de l'époque. Le retour des Bourbons le trouve colonel du 6[e] d'artillerie à Douai. Il prêta serment aux Bourbons en toute sincérité, sans esprit de retour. Quand Napoléon revient de l'île d'Elbe, il est un des rares qui respectent leur serment et ne quitte la cocarde blanche que quand il ne peut faire autrement. Pendant les Cent Jours, il est chargé de pourvoir à la défense de Lille et, par devoir, n'hésite pas à lutter contre les sentiments royalistes de la population lilloise. Il ne cesse de représenter aux autorités que les Alliés ne doivent pas entrer dans la place et que si jamais l'ennemi y mettait le pied « le cordon français de la mer à la Meuse changerait de destination et de nom, serait tourné contre notre pays et formerait la barrière du nouveau royaume Belge, lequel est aujourd'hui une province de l'Angleterre et la place d'armes de tous les ennemis de notre nation (1) ». — « Entre une garnison criant vive l'Empereur et une garde nationale ayant dans ses gibernes de petits drapeaux blancs tout prêts et criant vive le Roi, la position était délicate. Si la guerre civile n'est pas venue compliquer à Lille la guerre étrangère, le mérite en revient à notre colonel. Ce sont là des services qui, pour être moins retentissants que ceux des champs de bataille n'en méritent pas moins d'être conservés (2) ».

« Lorsqu'à Charleville la Meuse quitte la direction de l'Ouest pour celle du Nord, elle enlace d'une boucle étroite un roc schisteux qui

(1) Mémoires du baron Hulot.

(2) Rayeur. — *Variétés ardennaises.*

déjà tranche sur le paysage environnant. Désormais l'aspect de ses bords change comme sa direction. La vallée se rétrécit entre des versants boisés ; d'anciennes terrasses, plaquées d'alluvions anciennes marquent à diverses hauteurs les phases du travail accompli par le fleuve à l'approche du bloc résistant où il s'engage (1) ». Ainsi parle un savant géographe ; écoutons maintenant un touriste qui parle en poète : « Le paysage se fait de plus en plus accidenté, la vallée devient gorge. A droite et à gauche des collines semées de verdures fraîches comme des pelouses ou de forêts de sapins à teintes plus sombres. Tout ce pays est ravissant. La Meuse s'y joue en courbes capricieuses qui forcent la voie ferrée à la quitter à chaque instant pour prendre au plus court, s'engager sous de nombreux tunnels et la retrouver folâtrant de l'autre côté de la montagne (2) ».

Pour folâtre qu'elle est, la Meuse est néanmoins captive dans une ceinture de fer. Les gros bourgs usiniers se pressent sur ses rives et la fumée qui s'échappe des cheminées d'usine embrume son horizon.

C'est d'abord Nouzon, qui, humble village au début du XIXe siècle, est devenu un véritable centre industriel. La production de la fonte malléable y fut introduite par un simple ouvrier qui, à force d'énergie et d'intelligence, sut devenir patron à son tour : il s'appelait Hardy Captaine et l'usine qu'il a fondée a gardé son nom. On la longe en chemin de fer : c'est maintenant une ruche immense d'où sortent à profusion pelles, pincettes, chenets, grils, fers à repasser et à friser et maints objets du même genre. L'Ardennais a généralement la tête près du bonnet, mais à Nouzon plus encore qu'ailleurs l'ouvrier est jaloux de son indépendance et peu enclin à supporter la plaisanterie. Aussi, dans toute la région, on le désigne sous le nom de *crayat de Nouzon*. Ce mot crayat désigne les rugueuses scories de charbon. J'incline à croire que le terme est forcé et que l'industrieuse population de ces usines, loin d'être un déchet est au contraire une des forces vives du pays.

Joigny-sur-Meuse offre un caractère tout différent : la nature pittoresque reprend ici ses droits. « De l'autre côté de la Meuse, sur la gauche, se dresse un abrupt promontoire rocheux. Les pentes sont tellement raides que les arbres n'ont pu y croître partout. Les routes

---

(1) Vidal de Lablache. — *Histoire de France Lavisse*, t. I, page 65.

(2) Georges Houbron. — *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, année 1891, t. II, page 105.

tracées à ses flancs ont mis à nu de grandes plaques ardoisées. Dans un repli, des terrassements rougeâtres impriment une bande sanglante. Joigny, au centre du cirque profond est un village aux maisons proprettes : des vergers l'enveloppent jusqu'à la Meuse franchie par un pont de fer (1) ».

L'usine reparait bientôt à Braux sur la rive gauche faisant face à Levrezy qui est sur la rive droite. Jadis la clouterie à la main avait ici un de ses principaux centres : nulle part la transformation ne s'est manifestée avec plus d'intensité : le boulon et l'écrou ont remplacé le clou antique ; les petits établissements sont devenus de grandes usines et chaque usine devient comme le noyau d'un nouveau quartier ; grâce à cela le bourg de Braux surtout est en passe de devenir une ville. Dans le fond une arête rocheuse et déchiquetée semble fermer l'horizon : c'est la *roche des Quatre Fils Aymon*, sous laquelle la voie ferrée s'engage par un tunnel.

Au sortir du tunnel nous arrivons à la station de Monthermé Château-Regnault. Nous quittons notre wagon et nous pouvons contempler de près la roche sous laquelle nous sommes passés. C'est une montagne qui doit son nom à quatre mamelons rapprochés les uns des autres comme des cavaliers à cheval sur la même monture : l'imagination populaire y a vu les quatre preux chevaliers, montés à la file sur le bon cheval Bayard, dont une pareille charge ne courbait pas les reins solides. Il est bien oublié aujourd'hui, ce livre de la bibliothèque bleue, imprimé sur papier chandelle, sur la couverture duquel les quatre cavaliers contemporains de Charlemagne, étaient représentés avec des jambières, des cuirasses et des casques comme en portaient les contemporains de Louis XII. Et pourtant que d'aventures merveilleuses et quelle peinture de l'esprit frondeur des Ardennais. Le grand empereur Charlemagne est constamment tenu en échec par les quatre fils d'Aymon. Sur une roche inaccessible des Ardennes, ils ont bâti Montfort avec « des bastions formant chacun deux demi-lunes ». Tout autour de ce château dont Charlemagne fait le siège en règle se déroule une série de prouesses, par exemple Renaud fendant en deux un chevalier comme s'il eût été sans casque ni cuirasse. Par malheur un incendie dévore le château. Les quatre frères sont réduits à se jeter dans la forêt où ils deviennent « si maigres qu'ils ont peine à se tenir debout ». Heureusement qu'ils ont à leur disposition le bon cheval

(1) Ardouin-Dumazet. — *Voyage en France*, série 20, page 248.

Bayard qui les portait tous les quatre et « pouvait courir vingt lieues sans être las ». Cela explique comment les quatre frères vont offrir leur secours au roi de Gascogne contre les Sarrazins. Ce roi les récompense en leur donnant « près de Gironde », l'emplacement nécessaire pour la construction d'une ville qui n'est autre que Montauban. Mais Charlemagne vient faire le siège de la nouvelle ville et naturellement subit échec sur échec. Les prouesses recommencent. Gérard qui commande les troupes de Charlemagne blesse Richard d'un coup de lance et crie qu'il l'a tué. Ces paroles « aigrirent tellement Richard qu'il se leva tenant son ventre d'une main, l'épée de l'autre et en lâcha un si rude coup sur Gérard qu'il le fendit comme un cochon ». Richard est pourtant fait prisonnier et va être pendu à Montfaucon » ; mais ses frères qui ont rompu le blocus surviennent et le délivrent. Charlemagne se décide à pardonner à condition qu'on lui livre Bayard : le noble coursier est jeté dans la Meuse avec une pierre au cou, mais il la frappe si fort de ses pieds de devant qu'il la casse, nage à l'autre rive et disparaît pour jamais dans la forêt de l'Ardenne. Et s'il se dresse maintenant pétrifié devant nous c'est qu'il l'a voulu ainsi, Château-Regnault ayant été bâti par son maître Renaud en personne.

Derrière une barrière en métal, nous voyons un train minuscule, une sorte de joujou de Nuremberg. C'est lui qui va nous emporter dans la vallée de la Semoy, longeant les bords capricieux de la rivière, la suivant dans ses méandres et méritant ainsi le surnom de *tortillard* que lui ont donné les habitants du pays.

Mais qu'est-ce que cette Semoy, si peu connue des touristes parce qu'elle s'écarte de la grande coupure ardennaise qui va de Charleville à Givet : elle mérite pourtant bien une visite, ne fût-ce que pour son originalité, pour sa couleur locale qu'elle a conservée intacte. Voici comment la décrit M. Meyrac : « Cette vallée de la Semoy, tout à la fois gracieuse et sauvage, est vraiment le joyau de l'Ardenne. Elle égale la Meuse en beautés charmantes, en sites grandioses, en paysages pittoresques et ses monts atteignent une hauteur que ne connaissent point toujours les montagnes de la vallée meusienne : les *Hauts Buttés* ont 429 mètres d'altitude, la *Haute Croix*, 500 mètres, la *Croix de Scaille*, sur le territoire de Thillay, 504 mètres. C'est la cote la plus élevée du département (1) ».

---

(1) *Géographie illustrée des Ardennes*, par A. Meyrac. Librairie Édouard Jolly, Charleville.

Mon collègue Rayeur, longtemps professeur à Charleville, a écrit quelque part : « La Semoy perle en Luxembourg, serpente en Belgique et finit française dans la Meuse ». C'est excellemment dit, car, de fait, elle se développe sur un parcours de 200 kilomètres de la source à l'embouchure, alors qu'à vol d'oiseau elle n'en pourrait compter que 75 au plus.

L'endroit ravissant où la Semoy se jette dans la Meuse est tout voisin de Monthermé et s'appelle le Val Dieu, c'est-à-dire la vallée de Dieu (Vallis Dei) (2). En effet cette vallée fut le siège d'une riche abbaye, construite au XII[e] siècle par un certain Witer, comte de Rethel, grand détrousseur de biens ecclésiastiques, qui, grâce à cette fondation pieuse, évita les foudres de l'excommunication. Aujourd'hui l'asile de Dieu est devenu le domaine de l'industrie : de grandes forges mettent en œuvre le minerai apporté de Lorraine ; de nombreuses cheminées vomissent la fumée ; la nuit le paysage s'illumine de lueurs fauves ; par les portes entr'ouvertes on perçoit des clartés d'incendie au milieu desquelles s'agitent des ombres, probablement des damnés qui peuplent cette bouche de l'enfer. Mais un modeste clocher rappelle à la réalité des choses. C'est celui de l'abbaye, ou plutôt de ce qui en reste, car elle fut détruite au XVII[e] siècle par un parti d'Espagnols. Reconstruite en 1641, l'église actuelle se signale par des boiseries magnifiques qui se développent autour de l'unique nef et servent de dossier à 14 merveilleuses stalles : on y voit aussi l'orgue sur lequel Méhul apprit la musique sous la direction du chanoine Haüsser.

Si maintenant nous remontons le cours de la rivière, nous arrivons bientôt aux rapides de Phade : un éboulis de rochers barre le courant, produit des remous, donne l'illusion d'un torrent. Toutes ces roches ont dévalé des pentes de la montagne du roc Latour qui atteint l'altitude de 470 mètres. Le dernier écroulement date de 1832 et les habitants de Thilay racontent que la secousse fut si forte dans le pays qu'on crut à un tremblement de terre. Partout ici la roche se montre à découvert en longues lamelles schisteuses : c'est certainement un des points les plus caractéristiques de l'Ardenne ; il faut en faire l'ascension.

---

(2) Lire la jolie description de Georges Houbron. *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1898, t. II, page 300.

Dès l'abord, au long de la route se dresse la roche *aux Corpias*, lisez aux corbeaux. De l'autre côté, plus près de la rivière s'en dresse une plus petite : la pierre du tombeau. Voilà un nom sinistre. C'est qu'en effet, au temps de Charlemagne, le seigneur de Thilay avait une fille, Odette. Entraînée par son humeur aventureuse, elle s'égara en plein bois : un énorme sanglier débusquant du taillis éventra le cheval de la gente demoiselle, laquelle était en grand péril quand survint fort à propos un jeune garde, nommé André, qui d'un seul coup d'épieu tua l'horrible bête. On devine le reste. André se retira tout songeur. Il était devenu amoureux de sa suzeraine. Arrivé au-dessous du corpia il rencontra un vieux gardeur de chèvres dont la figure lui était inconnue. Hé, camarade ! » cria le vieux. — « Que voulez-vous de moi », répondit André. — « Rien, sinon te donner un conseil. Que fait-on quand on est dans la peine sans que puissance humaine puisse vous en tirer ? On se donne au diable ». — En même temps le vieux chevrier se transformait en homme rouge à figure satanique. — « Si tu veux posséder Odette, ajouta-t-il, reviens ici demain à minuit et ne manque pas de revenir les autres nuits toujours à la même heure, Odette sera sous cette roche ». Et le diable poussa la condescendance jusqu'à refuser aucun engagement écrit, prévenant même charitablement André de ne point donner un baiser à sa belle après le premier chant du coq. Pendant deux nuits eurent lieu les rendez-vous. Mais la troisième nuit les deux amants surpris par un orage se réfugièrent sous la roche à corpias ; ils oublièrent l'heure. Comme l'orage se calmait, au moment de se séparer, André ravit un dernier baiser à Odette, mais en même temps tinta la cloche de la Val Dieu, à laquelle répondit le chant du coq. Un immense éclair déchira la nue, éclairant l'homme rouge penché sur le sommet du corpia et détachant d'un coup de talon une roche formant saillie : la pierre tomba sur les deux infortunés qu'elle écrasa dans sa chute ; « si bien, ajoute M. Meyrac, à qui j'emprunte cette légende, que le diable eut deux âmes au lieu d'une (1) ». Aujourd'hui encore, les vieux de Tournavaux affirment que par les nuits d'orage on entend sortir de dessous le rocher les gémissements d'André entrecoupés par les soupirs d'Odette.

---

(1) Meyrac. — *Traditions, légendes et contes des Ardennes*, 1 vol. Joly, éditeur à Charleville. — L'ouvrage est épuisé. M. Lenoir, successeur de M. Joly, m'a permis de consulter chez lui ce recueil très intéressant. Je lui adresse ici mes remerciements.

C'est seulement après la roche aux Corpias que commence l'ascension véritable, facile au début, elle devient plus difficile quand on approche du sommet : c'est en sautant par dessus des rochers amoncelés qu'on accède à une plate-forme servant de support à trois rocs aussi durs que le granit qui semblent être trois tours crénelées, d'où le nom de « Château de la Tour », donné à cet ensemble, et aussi de « Château du Diable », car on pense bien qu'ici encore le diable ne perd pas ses droits. Il y a de cela bien longtemps, un seigneur voulut se faire construire un château sur ce sommet, mais il n'était pas riche et il fallait payer des centaines d'ouvriers pour construire la forteresse. Il eut recours à Satan à qui il vendit son âme sous la seule réserve que le château serait bâti en une seule nuit, avant le premier chant du coq (le chant du coq joue toujours un grand rôle dans ces sortes d'affaires). Satan se mit à l'œuvre et employa toute une légion de diables éclairés par des feux follets ; au moment où allait être posée la dernière pierre, un malheureux coq, réveillé par le tapage et prenant les feux follets pour les premières lueurs de l'aube, fit entendre son chant retentissant. « Ah ! le malavisé ! » s'écria Satan, et, dans sa rage, il saisit sa calotte et la lança contre le château qui s'effondra. Tous ces blocs que nous foulons aux pieds, même la roche aux Corpias, ne sont autre chose que les ruines de l'œuvre satanique. Et allez donc prétendre que cette histoire n'est pas vraie, quand au bas de la montagne, entre Tournavaux et Haulmé se trouve sur les bords de la Semoy une maison solitaire qui s'appelle encore la *Malavisée*.

Quoiqu'il en soit de l'origine de ces masses imposantes, dont la plus haute présente un amoncellement qui paraît un miracle d'équilibre, si l'on se place sur la plate-forme qui surplombe un précipice profond de 300 mètres, on jouit d'un panorama splendide. On est à 472 mètres d'altitude. En bas se déroule le ruban argenté de la Semoy. Devant soi on voit s'étager à perte de vue des plateaux gris et bleu : on ne compte pas moins de sept rides successives, puissantes assises, sur lesquelles reposait à l'époque primaire le massif imposant de l'Ardenne. Aujourd'hui le temps a fait son œuvre, il a nivelé toutes les aspérités et de larges socles sont les seuls témoins des hautes arêtes maintenant disparues. Rien ne peut donner l'idée plus exacte et plus majestueuse de ce qu'on appelle la *pénéplaine*.

Au bas de la montagne, la vallée s'est élargie, limitée cependant sur l'autre rive par une ligne de hauteurs qui va en se rapprochant vers l'Est, pour former un étranglement où se trouve placé Tournavaux,

mais le prolongement de la montagne du roc Latour oblige la rivière à un long repli ; elle décrit une grande boucle passant à Haulmé et à Navaux avant de déboucher dans un nouveau cirque dont le centre est occupé par Thilay. Mais point n'est besoin de suivre le long détour de la rivière. Si le *tortillard* se livre à cette fantaisie, l'Ardennais, économe par nature, abandonne le chemin de fer à Tournavaux quand il veut aller à Thilay : la route profite d'une dépression et coupe à son isthme cette première presqu'île de la Semoy. Bien étroit l'isthme, vraie descente dans un ravin, mais grâce à cela le piéton devance la locomotive.

La route longe la fabrique de boulons dirigée par M. Rousseau. C'est chose merveilleuse que de voir une barre de fer rougie au feu, maintenue par un ouvrier qui la saisit avec des tenailles, lui donne la forme en quelques coups de marteau, tandis qu'une machine perce le boulon et en même temps le sépare de la barre de fer. Le boulon ainsi formé passe à la machine à tarauder qui y imprime le pas de vis nécessaire.

En face de Thillay se déploie une colline boisée d'où l'on a une jolie vue de l'ensemble du bourg. Le pays se présente en un enchevêtrement assez confus de vallées, de hauteurs qui ne ressemblent à des montagnes que vues du bas de leurs escarpements, lorsqu'elles bordent la Semoy ou resserrent les ruisseaux en gorges sauvages, comme cela a lieu pour le *ru de Picheleu* : au fond de la vallée étroite, au milieu de la plus parfaite solitude on entend le murmure de l'eau roulant sur les cailloux, chant de la naïade qui se dissimule sous un rideau d'arbres. Parfois s'ouvre une petite clairière pleine d'ombrage et de fraîcheur qui invite au repos. Un peu plus haut c'est Nabruay, groupe de quelques modestes maisonnettes, aux murs formés de pierres schisteuses superposées et maintenues par un ciment. Une petite clouterie donne ici l'idée de ce qu'était jadis le caractère familial de l'industrie dans la contrée. Toute la famille travaille à la fabrication des clous ! Quelques charbons toujours allumés, grâce à un soufflet de forge qu'actionne par un mouvement rythmique un jeune garçon, suffisent à maintenir rouge l'extrémité d'une barre de fer. En deux ou trois coups de marteau l'ouvrier aplatit cette extrémité, la tête du clou est faite ; quelques coups de marteau amincissent la tige de fer sous la tête du clou, un coup plus fort suffit pour détacher le clou qui est ainsi formé. On se fait difficilement l'idée du grand nombre de clous qu'un ouvrier fait ainsi dans une journée. Jadis un petit chien dans un tambour action-

nait le soufflet : mais dans ses moments de loisir le petit chien était fraudeur. Il savait tout près de là en Belgique, aux Barraques, chercher du tabac ou du café ; or les douaniers sont durs aux petits chiens fraudeurs et les abattent impitoyablement à coups de fusil.

Les gens de Thilay sont de solides gaillards qui n'ont pas froid aux yeux et savent se défendre à l'occasion. Je n'en veux pour preuve que ce naïf récit, copié dans les registres de la paroisse et qui relate un épisode de la guerre de la ligue d'Augsbourg. En 1696, un parti de 300 Hollandais vint brûler 52 maisons à Thilay et au village de Naux, « les seuls habitants de Thilay se défendirent valeureusement dans le fort de Thilay qui ne put être forcé, et il n'y eut pas un habitant ni tué, ni blessé, quoique les Hollandais tirèrent plus de mille coups de fusil, même après des petits enfants et femmes se sauvant par la rivière. Le dit parti, après avoir demeuré pendant deux heures, faisant toujours feu sur le fort de Thilay, ils y laissèrent 5 de leurs morts, en emportèrent plusieurs autres et ne prirent pas un des paroissiens prisonniers. Plus de 200 paysans circonvoisins qui étaient accourus au bruit se contentèrent de regarder l'ennemy et l'incendie de dessus les hauteurs les plus proches sans oser venir secourir ceux de Thilay, lesquels poursuivirent les ennemys en leur retraite, toujours tiraillant sur eux ». Lo bon curé s'adressa à l'évêque et par son entremise obtint décharge de taille « en faveur de tous ceux de la paroisse qui souffrirent de cet incendie ». — Cette faveur était bien gagnée.

Mais achevons de grimper le long de la colline qui domine Thilay. Nous serons récompensés de nos peines. A plus de 400 mètres nous trouvons une sorte de belvédère avec un banc, le tout aménagé par le Touring-Club. Nous sommes au sommet des rochers de Nohan qui s'élèvent verticalement à 250 mètres au-dessus du bord de la rivière, et qu'on appelle encore les Dames de la Semoy, par comparaison avec les Dames de Meuse. Du sommet de cet observatoire on jouit d'un magnifique panorama sur le second cirque dont Thilay marque l'entrée : en face de soi on a le gracieux village de Nohan, à gauche la passerelle de Naux qui conduit à un vieux moulin abandonné d'une inexprimable mélancolie. A droite, à l'horizon, le village des Hautes-Rivières marque l'entrée d'un nouveau défilé et le commencement d'une nouvelle boucle de la Semoy. Gagnons la passerelle de Naux pour prendre le chemin de fer.

Avant d'arriver aux Hautes-Rivières, jetons un coup d'œil sur la

ferme de la Rowa, au milieu d'un gracieux paysage, mais qui inspire aux gens du pays une sorte de terreur. C'est là en effet qu'en 1883 deux contrebandiers assassinèrent la fermière pour la voler, puis attachèrent le cadavre à la pompe du puits.

Le village des Hautes-Rivières, pittoresque comme tous ceux de la vallée de la Semoy, ne se distingue des autres que parce qu'il est sur la frontière de la Belgique et point terminus du petit chemin de fer issu de Monthermé. La Semoy y reçoit un petit affluent, le ru de Linchamps, ainsi nommé d'un village qui est tout proche et vers lequel nous allons nous diriger.

A peu de distance et sur le côté gauche se trouve une roche haute d'une trentaine de mètres qui surplombe la route. La légende raconte qu'un contrebandier nommé Thibaut, serré de près par les douaniers, sauta du haut de ce rocher et vint se briser sur la route. Depuis lors, s'établit dans le pays ce dicton : Sot comme Thibaut, dont on a fait la roche du Saut Thibaut.

Un peu plus loin, au lieu dit la Rivette, se trouve le trou des Fées, traversé par un ruisseau souterrain et assez élevé pour livrer passage à un homme ; mais téméraire était jadis celui qui s'y risquait. C'était jadis le rendez-vous des fées et des sorcières : on les entendait de très loin, dansant aux sons d'un orchestre invisible ; l'imprudent qui venait les déranger dans ces fêtes nocturnes était incontinent saisi, massacré, passé à la broche et rôti pour servir au repas des sorcières ; et, pour qu'il ne restât nulle trace de cet horrible festin, les os de la victime étaient calcinés et réduits en cendres (1).

Le village de Linchamps occupe le fond d'une gorge pittoresque. Si nous gravissons les pentes de la montagne, nous arrivons aux ruines d'un château gigantesque, construit par Jean de Louvain, seigneur de Rognac. C'était un maître pillard, véritable écumeur de la Semoy. Aussi le roi de France Henri II se décida à une action vigoureuse, fit enlever le château et le rasa jusqu'à la base. Il ne reste plus que le roc qui servait d'assises aux murailles, des traces de portes cyclopéennes, de chemins de ronde taillés dans la pierre. Toutefois, la justice du roi ne passa point sans protestation de la part des indignes propriétaires. Longtemps la dernière châtelaine apparut la nuit, sur une des anfractuosités de la tour en ruine. « On la voyait tourner son

(1) Meyrac. — *Traditions, légendes et contes des Ardennes.*

rouet qui ne faisait aucun bruit, et, quand elle se levait, elle poussait du pied quelques pierres, comme si elle eut voulu faire disparaître



RUINES DU CHATEAU DE LINCHAMPS.

tout vestige de son ancienne demeure. Les mères disaient à leurs enfants : « prends garde à la fileuse, elle te jettera une grosse pierre qui t'écrasera ! » (1).

L'imagination populaire décida que la fileuse avait de sérieux motifs pour revenir ainsi : sans doute elle se complaisait à la garde de quelque trésor mystérieux enfoui par les bandits, dans quelque coin ignoré dissimulé sous les ruines. Au commencement du XIX[e] siècle, des habitants des Hautes-Rivières aperçurent entre des fentes du rocher une matière dure et jaunâtre. Nul doute n'était possible, c'était le trésor convoité : on se mit à l'œuvre, on creusa une galerie, mais, amère déception ! l'or des brigands n'était qu'une coulée de bisulfure de fer. Sans doute cette transformation fut opérée par Satan, leur

(1) Meyrac. — *Traditions, légendes et contes des Ardennes.*

complice. Un fait certain c'est que, depuis lors, la fileuse n'a plus reparu.

Nous sommes trop près de la frontière pour ne pas pousser une pointe jusqu'en Belgique. Aussi bien, tout semble nous y convier : un nouveau coude de la rivière, des bois qui paraissent pleins d'ombre et de mystère. — Les 6 kilomètres qui nous séparent du village de Bohan marquent la longueur d'une vallée étroite, resserrée, mais dont le sol est tout particulièrement favorable à la culture du tabac. Aussi ne voit-on que champs de tabac avec des hangars pour le séchage des feuilles. La solitude est complète : le paysage est empreint d'une certaine tristesse : Bohan se présente brusquement, à un détour de la vallée, avec son vieux pont de pierre et un aspect tout à fait champêtre.

C'est dans la vallée de la Semoy que se sont le mieux conservées les vieilles coutumes ardennaises. Sans doute l'usine y a fait son apparition, mais les conditions du travail n'y sont pas tout à fait les mêmes qu'ailleurs. Souvent l'ouvrier est propriétaire d'un lopin de terre que cultive la femme ; les enfants mènent paître dans les communaux une vache ou une paire de chèvres ; on nourrit un porc. Pour ceux qui sont moins fortunés il y a la ressource du *sartage :* chaque village possède sa portion de forêt, c'est la *Vèbe*. La vèbe est divisée en 20 zones ; sur une de ces zones on coupe le bois une année, ce sera le tour de la zone voisine pour l'année suivante et ainsi de suite jusqu'à la vingtième année où l'on revient au point de départ, c'est-à-dire qu'on pratique la coupe du bois tous les vingt ans ! Moyennant la modique redevance de 10 francs par an, chaque chef de famille a droit à un lot de zone. Il y a autant de lots que de chefs de famille ayant fait la demande. Chaque maison a ainsi son bois pour l'année. Mais ce n'est pas tout : après la coupe survient le gazonnement, on soulève les mottes de gazon, on les brûle, les cendres forment engrais, et, au mois d'Octobre, sur la terre ainsi préparée, on sème du seigle qui fournit moisson au mois de Juillet suivant. On laisse ensuite les choses en l'état, et la troisième année, le lot ainsi exploité se couvre spontanément d'un tapis de genets excellents pour la litière. Enfin, toujours sans préparation, la quatrième année pousse une herbe qui n'est autre chose que du seigle dégénéré et qui fournit un bon fourrage. Ainsi, pour ses dix francs, chaque année la famille a du bois, du grain, de la litière, du fourrage. L'opération du sartage est le travail exclusif des femmes.

Malgré tout, le pays resterait misérable sans l'appoint de l'industrie du fer, c'est pourquoi les échos de la vallée répètent le bruit des marteaux sur l'enclume. Sans ce marteau et cette enclume, l'âpre pays serait bientôt déserté, d'autant plus que la rivière que nous voyons couler à nos pieds si calme et si paisible est traîtresse comme toutes les rivières de montagne. Pendant l'hiver, ses débâcles exposent la population à de terribles dangers.

En hiver, vue des hauteurs, « la Semoy semble un filet d'eau dans un bloc de glace : tout le reste est recouvert par la tombée de la neige ; dans cette atmosphère ouatée de blanc, pas la moindre résonnance, sauf les craquements qui montent de la rivière ; quelques corbeaux tourbillonnent ; il semble qu'une baguette magique ait figé la vie ; on dirait un pays enchanté de conte slave (1) ».

Mais vienne la débâcle et tout change d'aspect. La Semoy charrie



LA DÉBACLE DE LA SEMOY.

d'énormes blocs de glace capables de broyer tout ce qu'ils rencontrent le long des rivages. Celle de 1891 faillit enlever le village des Hautes-Rivières, emporta à Thilay les murs de clôture des jardins en bordure le long du cours d'eau : on craignit fort pour les maisons. En 1871, la débâcle se déchaîna sur Bohan de façon si soudaine que les glaçons avaient envahi le clocher avant l'arrivée du sonneur accouru pour donner l'alarme : longtemps après les neiges fondues, un véritable glacier remplit le talweg de la rivière.

(1) Meyrac. — *Géographie illustrée des Ardennes*..

Les glaçons auxquels on donne le nom de *bettes* s'élèvent du fond même de la Semoy : ils sont de nature spongieuse et leur défaut de consistance paralyse les effets de la dynamite qu'on emploie pour les faire sauter. Jusqu'ici on s'est borné à consolider les ponts et à en exhausser les arches : ce n'est pas assez. « Il y aurait utilité à approfondir le lit de la Semoy, à construire des digues en amont des villages menacés. Qu'adviendrait-il si les riverains abandonnaient leur rivière sournoise pour une contrée plus hospitalière ? Heureusement ils estiment que la petite patrie non plus que la grande ne s'emportent pas à la semelle de ses souliers (1) ».

Pour les habitants de Charleville, la débâcle de la Semoy a fini par devenir une des distractions de la saison froide. On part de Monthermé pour la voir en traîneau, et au retour on se réconforte d'un verre de *péquet*, le *Wambrechies* du pays. Profitons de ce retour et, nous aussi, regagnons Monthermé.

A partir de Monthermé, la Meuse s'encaisse encore plus étroitement. « De là à Fépin, pendant plus de 30 kilomètres, entre les plis des schistes et des grès cambriens, elle serpente dans la gaine où l'emprisonnent de raides parois. Leurs couches, presque partout à vif, rarement dissimulées sous des éboulis, trahissent une énergie de plissements qui ne le cède à aucune des plus hautes montagnes. Elles sont ployées et redressées parfois jusqu'à la verticale ; mais à 250 ou 300 mètres environ au-dessus de la vallée, elles s'arrêtent brusquement tranchées par le plan de surface. Où l'on s'attendrait à voir les plis redressés se projeter en pics et en cimes règnent les hauts plateaux. Si quelques dentelures se dessinent par hasard comme aux Quatre Fils Aymon, c'est que quelques crêtes de quartz ont opposé à l'érosion une dureté supérieure à celle des schistes cambriens (2) ».

La Meuse décrit à Monthermé une de ses boucles les mieux caractérisées. Cette boucle enserre une presqu'île dont l'isthme est surmonté par une haute colline. C'est sous cette colline que passe le chemin de fer. On ne voit donc pas du train le pont suspendu qui unit Monthermé à ses faubourgs, ces derniers habités par les ouvriers des nombreuses usines où l'on travaille la fonte pour la transformer en poêles, fourneaux, appareils de buanderie. La ville proprement dite est sur la

---

(1) Rayeur. — *Variétés ardennaises.* Charleville, imprim. du *Petit Ardennais.*
(2) Vidal de Lablache. — *Loc. cit.*, page 65.

rive gauche, formant une longue rue en bordure le long de la presqu'île.

C'est vraiment un beau spectacle que celui de la vallée de la Meuse si l'on consent à faire à pied le long ruban de 10 kilomètres qui sépare Monthermé de Laifour. Continuellement le paysage change. Au loin, un rideau de hauteurs semble fermer l'horizon ; quand on arrive auprès c'est un changement de direction du fleuve imposé par la disposition du terrain. Ici une fabrique, plus loin une villa aux coquets parterres ; puis le gros bourg industriel de Deville ; tout d'un coup le terrain s'abaisse rapidement et l'on dévale à Laifour dont on ne soupçonnait pas la présence. « Une rue étroite, caillouteuse, descend vers le fleuve et, au bout, un seul édifice domine la rangée basse des maisons, c'est l'église. Ou en voit le clocher poiutu se dresser en saillie sur le fond sombre et boisé de la montagne d'en face, sorte de mur gigantesque, de masse effrayante par sa proximité qui surplombe et écrase tout le paysage (1) ». La Meuse à Laifour a près de 100 mètres de large. C'est plaisir de hêler le passeur et de franchir en barque l'eau calme et paisible comme le miroir d'un lac. Un beau pont franchit le fleuve mais n'est pas accessible aux piétons ; il est réservé au chemin de fer pour aboutir à un tunnel, de façon à priver les voyageurs de la vision de la partie la plus intéressante de ces roches qu'on appelle les Dames de Meuse.

Mais nous sommes piétons, nous longeons la base de la montagne qu'a dénudée l'incendie du 13 Juillet (1904). Les feuilles desséchées pendent lamentablement le long des tiges roussies : les roches schisteuses saillent rougeâtres et forment un gigantesque mur cyclopéen ; le pont du chemin de fer coupe le paysage austère ; la montagne se prolonge en promontoire sur la Meuse qui forme un coude en face de falaises médiocres de hauteur : c'est le commencement des Dames de Meuse et on a quelque désillusion.

J'imagine que notre ami Georges Houbron n'a pas franchi la pointe et s'est tenu à cette vision sommaire quand il a écrit : « Ces rochers n'ont rien de caractéristique que leur nom, et il est probable que sans le secours du guide jamais nous ne les eussions découverts tant ils ressemblent à ceux qui les entourent. Ce sont de grandes parois, lisses et noirâtres, revêtues de broussailles et tapissées de mousse (2) ».

(1) Georges Houbron. — *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, année 1891, tome II, page 105.

(2) *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1891, t. II, page 106.

Oui, c'est cela, mais aussi beaucoup de choses en plus. On est au fond d'une véritable gorge. C'est à peine si entre les deux montagnes il y a place pour le fleuve dont le lit se fait étroit. En face de vous se dresse la muraille de roches, haute de 300 mètres. Dans les interstices de la pierre ont poussé des arbustes et des ronces desséchées par l'implacable sécheresse de Juillet : c'est un décor de féerie, « un de ces sites comme Gustave Doré se plut à les évoquer, comme Victor Hugo en fit sortir parfois aux marges de ses manuscrits (1) ». Il est près de 6 heures du soir : le soleil a déjà disparu derrière la colline de rive droite, bien moins élevée que le mur qui nous fait face ; de telle façon que la partie supérieure flamboie de reflets rougeâtres tandis que la partie inférieure est noire et teintée d'ombre, semblant plonger en assises gigantesques dans un goufre insondable. C'est le miroir de la Meuse que surplombe à pic le rocher et qui le reflète jusque dans ses moindres détails. Cela fait attirance.

Mais d'où vient ce nom de Dames de Meuse ? — Cela remonte aux Croisades. En ce temps-là le seigneur de Hierges eut trois fils, Heribrand, Geoffroy et Vauthier, qui épousèrent les trois filles du seigneur de Rethel, Hodierne, Berthe et Ige. Or, peu après leur mariage ils se croisèrent et partirent avec Godefroid de Bouillon pour la Palestine ; et pendant qu'ils guerroyaient en Terre sainte, leurs femmes trahirent la foi jurée : mais le jour même de la prise de Jérusalem, Dieu, pour les punir, les changea en trois gros rochers.

Sur la Meuse, depuis, tristement nuit et jour,
Que renaissent les fleurs, qu'elles s'ouvrent ou meurent,
Les dames du castel, les traîtresses d'amour,
Immobiles rochers, éternellement pleurent (2).

C'est par la voie ferrée que nous gagnerons Revin. Nous descendons à une modeste petite gare que domine le mont Malgré-Tout, et nous traversons rapidement le quartier neuf dit de la Bouverie : en dépit des usines et du bruit des machines ce faubourg de Revin ne manque pas d'élégance ; à côté des maisons ouvrières s'élèvent d'élégantes villas. On franchit un beau pont suspendu et l'on entre dans la presqu'île où s'est construit le vieux Revin : on longe un mur qui a

(1) Ardouin-Dumazet. — *Voyage en France*, 20e série, page 263.
(2) Dacremont.

l'aspect d'une forteresse et l'on pénètre dans la ville. Les rues sont étroites et montueuses. « Ce qui nous a surpris est le cumul des professions : le marchand de draps, tailleur est aussi..... tailleur de cheveux ; le débitant de tabac vend aussi des fruits et des légumes (1) ». Au sortir de la ville il nous faut entreprendre l'ascension du mont Malgré-Tout. Une route en lacets rend l'entreprise facile, mais mieux



ROCHER DU MALGRÉ-TOUT.

vaut couper au court au travers de roches parfois difficiles à franchir. La route servira pour la descente. Une fois parvenus au sommet nous jouissons d'un panorama superbe. Au loin, sur la nudité du plateau qui fait face se détache le clocher de Rocroy. C'est certainement du haut de ce belvédère que la Meuse apparaît avec sa plus puissante beauté ; elle décrit un de ses plus curieux méandres, revient sur elle-même des deux côtés d'un isthme large de 300 mètres, où s'est blottie Revin qui compte maintenant près de 5,000 habitants (2). A l'extrémité,

(1) Didry. — *Bulletin de la Société de Géographie de Lille,* 1897, t. I, p. 389.

(2) 4,600 en 1896.

sur une hauteur se trouve le cimetière : c'est ainsi que la cité des morts domine celle des vivants. L'eau, décrivant un long ovale, coule avec une paresse lente qui berce le regard et endort la pensée, de telle sorte qu'on arrive à ne plus se rendre compte de ce qui est l'aval et de ce qui est l'amont. Continuant sa marche, la Meuse plus loin s'annexe le ruisseau de Faux et le ru de Faillières, avec les ruines du moulin Quewet, célèbre par les miracles de saint Agrapaud.

Revin doit sa fortune à l'industrie. L'usine de M. Faure est tout à fait remarquable, » elle occupe des centaines d'ouvriers à la production des appareils de chauffage, des ustensiles de cuisine et de nombreux articles de fonte, de fer ou de cuivre. D'autres établissements sont nés. Il y a dix grandes fonderies à Revin et 1,200 ouvriers y travaillent (1) ». Il faut encore signaler des tanneries et un actif commerce de bois.

C'est par un tunnel que nous sommes arrivés à Revin, c'est par un tunnel que nous en sortons. En quelques minutes nous sommes à la gare de Fumay. Comme Revin, Fumay forme une boucle de la Meuse. La gare est assez loin de la ville. En réalité, la gare se trouve dans le faubourg de Pied-Selle. Le chemin de fer évite la ville proprement dite et troue le Divers-Mont par un tunnel.

On gagne Fumay par une route qui longe la Meuse et bientôt après devient montueuse ; le sol est formé par la roche elle-même, parfois taillée en marches. Les maisons sont taillées dans le roc et l'ardoise, plantées sans souci de l'alignement et au hasard de la rencontre, avec des rues tortueuses et en pente, portant un cachet de vétusté plus apparente que réelle qui n'est pas exempt d'une certaine mélancolie. Les pays volcaniques offrent le même aspect. « C'est une ville bâtie en ardoise, avec des montagnes d'ardoise sur la tête, des carrières d'ardoise sous les pieds. Jusque dans l'air qu'on y respire, il y a de la poussière d'ardoise ; tout cela se fond dans une symphonie de lilas tendre d'une finesse incomparable (2) ».

L'ardoise fait la richesse de Fumay. Cette industrie est fort ancienne : une sorte de charte datant de 1551 fixe les usages et privilèges des ardoisiers, dont la corporation remonterait au Ve siècle. M. Biston,

---

(1) Ardouin-Dumazet. — *Voyage en France*, 20e série, page 265.

(2) Henriet. — *Guide illustré de la vallée de la Meuse.*

qui a bien voulu me faire visiter les ardoisières de *la Renaissance*, m'a raconté que les ardoisières de Ste-Anne ont été fondées par un archevêque de Cambrai alors que les terres du Cambrésis relevaient de l'Électorat de Trèves (1). Et de ce fait, les descendants de l'Électeur de Trèves perçoivent encore une redevance en nature et entretiennent un agent spécial chargé du placement du produit. On trouve encore l'ardoise à Monthermé, à Deville, à Rimogne près de Mézières, mais Fumay est le centre de beaucoup le plus important. Tandis qu'en Anjou et en Bretagne l'extraction se fait à ciel ouvert, ici elle est comparable à celle de la houille et se fait par des puits et des galeries. « La descente dans les galeries a lieu soit à pied, par une pente raide que les ouvriers comparent pour l'inclinaison au soleil d'onze heures, soit par des échelles de fer ou de bois dont les échelons sont fixés de 25 en 25 centimètres (2). A la Renaissance, le système est perfectionné. Les ouvriers accèdent aux galeries par des wagonnets qui sont actionnés par un solide câble sans fin s'enroulant autour d'une grande roue.

La pierre montée au jour n'est pas débitée en plein air comme cela se pratique en Anjou : le climat est trop âpre et pluvieux. Il a fallu construire des hangars fermés où les ouvriers procèdent au *quernage*, c'est-à-dire à la cassure des blocs aux dimensions voulues pour le débit en feuillets. Ces ouvriers ont acquis une habileté et un tour de main tout à fait surprenants : en quelques coups de scie ils ont taillé dans le bloc un long feuillet d'ardoise et le montrent avec une fierté légitime au visiteur qui passe.

Il ne nous reste plus qu'à reprendre le train qui va nous mener à Givet. Encore un long tunnel à traverser, puis nous arrivons à Haybes. Ici encore la Meuse a grand caractère. Sur la montagne se trouve un rocher à empreintes, dit rocher de St-Martin. C'est que lorsqu'il voyageait dans les Ardennes, le grand saint s'arrêta à Haybes où les habitants l'envoyèrent à Charleville chercher des bouteilles et des noix. Au retour il fut surpris par un orage. Les bœufs de l'attelage affolés dégringolèrent dans le ravin où ils se noyèrent, entraînant avec eux noix et bouteilles. Ces dernières pulvérisées devinrent sable, tandis que les noix emportées par le courant se changèrent en une

---

(1) Watrin. — *Les Ardoisières des Ardennes.*

(2) Ardouin-Dumazet. — *Voyage en France*, 20e série, page 274.

forêt de noyers. Quant au saint, inconsolable de sa mésaventure, il tomba à genoux sur le rocher et pendant sept ans pria Dieu, pleurant ses bouteilles et ses noix. L'empreinte de la roche n'est autre que la trace laissée par les genoux et les coudes du saint et la petite cavité voisine a été creusée par ses larmes (1).

En arrivant à la station de Vireux-Mohain on est frappé de l'importance de la gare ; c'est que Vireux est tête de ligne pour Bruxelles par Charleroi ; tandis qu'à Charleville le mouvement des marchandises n'est annuellement que de 1,200,000 tonnes, il atteint ici près de deux millions. De plus, « c'est le jardin du canton, alimentant de ses légumes le marché de Givet : l'apparition de la culture maraîchère coïncide avec l'élargissement de la vallée. De tout temps la vie matérielle fut ici plus facile et le goût du bien-être plus répandu. Cela se manifeste dans les très anciens statuts du chapitre de Vireux-Mohain. Lors de son entrée dans le collège, le nouveau chanoine payait à chacun des bénéficiaires un demi-setier de vin, et le troisième jour de sa réception était tenu de payer à ses confrères du vin en abondance en guise de joyeuse arrivée (2) ». — La petite ville est dominée par le mont Bayard, dont le sommet était occupé par une forteresse dont il reste à peine trace. Elle fut bâtie, dit-on, par les quatre fils Aymon, puis par des écumeurs de la Meuse qu'il fallut pourchasser en détruisant leur repaire.

A Aubrives, le train passe devant une grande fonderie de la Société de Villerupt ; traverse un tunnel et on arrive en gare de Givet.

J'ai vu Givet par un ciel sombre et bas, une bise aigre telle qu'en laisse parfois après lui l'orage : cela m'a fait envisager les choses sous un aspect sans doute trop triste ; j'étais sous l'impression des descriptions enthousiastes de Victor Hugo et de M. Ardouin-Dumazet (3). J'ai éprouvé un peu de désillusion.

Cela tient à ce qu'en sortant de la gare on débouche sur l'emplacement d'une ville plutôt que dans une ville. Les rues sont tracées, vastes et plantées d'arbres qui, pour le moment, sont trop maigres, mais qui seront beaux dans vingt ans, comme aussi les avenues auxquelles ils

---

(1) Meyrac. — *Traditions, légendes et contes des Ardennes.*

(2) Rayeur. — *A travers l'Ardenne française.*

(3) Victor Hugo. — *Voyage aux bords du Rhin.* — Ardouin-Dumazet. — *Voyage en France*, série 20, pages 278 à 289.

servent de bordures, quand se seront élevées les maisons. Ces maisons sont naturellement de style moderne et parfaitement banal. C'est ce qu'on appelle le Grand-Givet, ou plutôt ce qui en est l'extension, car le Grand-Givet existait déjà du temps de Louis XIV. Sur la place principale se dresse la statue de Méhul, œuvre du sculpteur Croissy. Le sculpteur ardennais est un ami des symboles si nous nous en rapportons à la description colorée que M. Meyrac nous fait de l'œuvre. « Le sculpteur a représenté Méhul au moment où il compose la musique du *Chant du Départ*. Debout, la tête penchée en avant, le musicien écrit sur un cahier qu'il tient de la main gauche. Il porte le costume du siècle dernier, habit à la française, aux larges revers, boutonné au-dessus de la taille, culotte courte, souliers à boucle. Sur ses épaules flotte un large manteau dont les plis où s'engouffre le vent font rêver à l'époque tourmentée d'alors, tandis que derrière, une vieille souche de chêne sur laquelle poussent de nouvelles feuilles, symbolise cette génération révolutionnaire qui donnait à la patrie tant d'hommes héroïques (1) ».

Quand je suis arrivé sur le pont de la Meuse, mon impression première s'est modifiée, car j'ai retrouvé là le tableau tracé par Victor Hugo. Sans doute il manquait la « clarté vespérale », mais enfin il y avait le curieux clocher de l'église St-Hilaire, dont Victor Hugo traite l'architecte avec trop d'irrévérence quand il dit : « Le grave architecte a pris un bonnet carré de prêtre ou d'avocat, sur ce bonnet il a échafaudé un saladier renversé, sur le fond du saladier devenu plate-forme, il a posé un sucrier, sur le sucrier une bouteille, sur la bouteille un soleil emmanché dans le goulot par le rayon vertical inférieur et enfin sur le soleil un coq embroché. En supposant qu'il ait mis un jour à trouver chacune de ces idées, il se sera reposé le septième ». — Or, le grave architecte n'est autre que Vauban. J'ai retrouvé aussi « la grosse tour au faîtage conique, mi-partie de pierres et de briques (la tour Victoire) se reflétant dans la Meuse, miroir éclatant et métallique que traversait le sombre paysage. Au-dessus de la ville, surgissant à pic, une immense paroi de rochers qui se prolonge à perte de vue jusqu'aux montagnes de l'horizon, c'est la redoutable roche de Charlemont au pied de laquelle je distinguais une ligne blanchâtre ». Cette ligne blanchâtre n'est autre que la grande caserne Rougé. A Charle-

(1) Meyrac. — *Géographie illustrée des Ardennes.*

mont « les vieux remparts de Charles-Quint, les bastions de Vauban et les batteries modernes forment une enceinte d'une lieue de développement. Charlemont est d'un aspect plus formidable que la citadelle de Besançon ou les forts de Grenoble. Cette position est très forte si l'on voit dans Givet une forteresse destinée à empêcher l'entrée de la vallée, mais la place n'ayant pas de forts détachés ne saurait servir de base d'opération à une armée. Quant à son rôle de fermeture de la vallée, il a bien perdu de sa valeur depuis que le chemin de fer de Charleroi par Marienbourg atteint la vallée de la Meuse à Vireux-Mohain. L'ennemi maître de Charleroi pourrait occuper Vireux et isoler Givet du reste de la France. La forteresse ardennaise n'a pour nous qu'une utilité : elle empêcherait l'envahisseur d'utiliser le chemin de fer de Liége à Mézières ; c'est, il est vrai, un avantage réel pour la défense nationale (1) ».

Sur la rive droite s'étend le Petit-Givet. Il avait autrefois sa ceinture de fortifications s'appuyant à la position du mont d'Haurs ; mais la place occupait le fond d'une cuvette dominée par les collines qui sont en territoire belge. Les fortifications, inutiles avec les progrès de l'artillerie moderne, ont disparu : quelques restes de mur sur le mont d'Haurs, une petite ville proprette avec un kiosque de musique sur une place plantée d'arbres magnifiques, voilà ce qu'est maintenant Petit-Givet : mais quelle tristesse et quelle apparence de solitude ! Et cependant c'est un centre d'industrie. La petite rivière de *Houille* est bordée de tanneries et de fabriques de colle forte dont les produits sont célèbres, sans parler d'une fabrique de pipes et de l'usine où sont façonnés les crayons Gilbert.

Ici se termine notre excursion au travers du couloir de la Meuse bordé de rocs et de montagnes. « La forêt a disparu, l'horizon s'est humanisé, le paysage s'est élargi pour se développer en pleine lumière.... La Meuse semble couler plus douce pour nous envoyer son dernier adieu au moment d'abandonner la terre de France (2) ».

---

(1) Ardouin-Dumazet, page 280.

(2) Meyrac. — *Géographie illustrée des Ardennes.*

COMMUNICATION

CUBA

Cuba est un pays intéressant à tous points de vue, non seulement dans le domaine de la géographie pittoresque. sites, existence rurale typique, mœurs citadines, mais aussi et surtout dans le domaine de la géographie économique.

Si en effet nous envisageons les productions agricoles, au premier rang vient le tabac dans les régions de Partido, Manicaragua, Villas, Vuelta



CULTURE SOUS VOILES DU TABAC. — RÉCOLTE.

Abajo. Cette dernière localité offre les plus belles cultures ; certaines sont particulièrement curieuses étant sous voiles, c'est-à-dire protégées par des toiles

légères tendues sur une carcasse en bois ! L'année 1904 dépassera les chiffres de 1903, soit 25,828,000 kilogrammes, représentant une valeur de 25,475,770 dollars. Vient ensuite la canne à sucre, prospère en plusieurs régions, qui sont par ordre d'importance décroissante : Santa-Clara, Matanzas, Guantanamo. Ici encore la récolte de 1904 dépassera celle de l'année dernière, soit un million de tonnes d'une valeur de 42 millions de dollars. La culture des bananes est en grand progrès dans la province de Santiago, principalement dans la partie orientale, à la baie de Banes, grâce à une puissante Compagnie américaine, l'*United fruit C°* et aussi à la *Maison Dumois frères*, francais d'origine. La récolte de 1903 a dépassé 28 millions de kilogrammes, et 99 °/₀ ont été exportés aux États-Unis. La récolte de l'ananas atteint 23 millions 1/2 de kilogrammes, avec la même proportion que la précédente pour l'exportation vers les États-Unis. La culture du cacao est stationnaire et fournit un peu plus de 2 millions de kilogrammes. Il en est de même pour le café, qui fournit 1,732,000 kilogrammes, mais cette culture ne peut manquer de progresser à l'avenir, grâce à une surtaxe établie aux États-Unis sur les cafés étrangers.

Les produits minéraux représentés par le cuivre sont en progrès et l'extraction en 1904 dépasse certainement les 781,905 tonnes de 1903, dont 605,174 furent exportées aux États-Unis.

La pêche des éponges se fait sur la côte méridionale à Batabano et fournit un million de douzaines.

L'exploitation des forêts est active et dépasse le produit annuel de 600,000 dollars ; l'élevage a subi une diminution du fait de la guerre, mais est en marche ascendante depuis deux ans pendant lesquels il s'est accru de 312,684 unités pour les bêtes à cornes, portant le chiffre total à 1,143,442 têtes.

Ainsi le pays cubain est en voie de relèvement complet, les communications s'améliorent, des routes sont percées, c'est une situation nouvelle qui doit intéresser les nations européennes : elles sont sur le pied d'égalité pour les droits à payer. La France semble en voie de progrès et pendant les trois premiers mois de 1884 son chiffre d'affaires s'est accru de 17 °/₀ en comparaison du premier trimestre de l'année précédente. Nous devons souhaiter que ce progrès s'accentue. — Voyons quelles sont les affaires susceptibles de développement pour la France.

C'est d'abord à la Havane, quartier général de distribution pour toute l'île. Un grand dépôt de vins s'y impose, les qualités communes se vendent à 0 fr. 85, la qualité courante de 1 fr. 50 à 1 fr. 70. C'est un prix rémunérateur et couvrant au delà le droit d'entrée de 75 fr. à la barrique, accru de 30 °/₀ de surtaxe depuis Février 1905. Un vin français corsé, naturel, pourvu qu'il soit bien lancé pourrait supplanter les vins espagnols noirs, lourds, chargés d'alcool. Cette question du vin n'est pas à dédaigner, car chaque année

20,000 bariques entrent dans la capitale, 5,000 dans le reste du pays et cette importation ne peut que s'accroître. — Il y aurait après cela place pour des dépôts d'huile de Provence, de produits chimiques, de médicaments français qui rencontrent la confiance du public. Enfin il y a une large place pour les articles de luxe, lingerie, soieries, modes, draps et costumes, chaussures fines, parfumerie, bijouterie, articles de Paris. Tous ces articles sont fort en faveur et fourniraient aliment à un vrai courant d'exportation française.

Pour ce qui concerne la *campagne cubaine* il faut envisager des entreprises agricoles montées avec capitaux français. Le sol est très riche et se prête à des cultures variées. Le champ d'exploitation est illimité, car la majeure partie de la surface de l'île reste à mettre en valeur. Il ne faudrait pas tenter la culture du tabac qui demande du temps, de l'expérience, qui, de plus, est exposée aux fluctuations des cours et à la concurrence des produits similaires récoltés aux États-Unis, il ne faudrait pas davantage songer aux bananes dont la vente, dès à présent, constitue une sorte de monopole au profit de puissantes Compagnies américaines. L'avenir est à la canne à sucre dont les



CHAMP DE CANNES A SUCRE.

États-Unis font une consommation croissante et qu'ils produisent peu, même en Louisiane, à cause des vagues de froid auxquelles est exposé ce pays. Ce

produit peut même parvenir jusqu'en Europe, qui n'a pas intérêt à augmenter sa production sucrière très coûteuse (1). Il y a encore de l'argent à gagner par la production du bétail ; il y a beaucoup d'herbes magnifiques, la *guinea* pour la viande, la paral pour le lait. On pourrait avec elles constituer des prairies artificielles et avec une production plus abondante de lait constituer des beurreries qui manquent totalement autour des villes. Le beurre se vend actuellement à 4 francs le kilogramme. Il y a en outre place pour la culture des céréales : blé, maïs, riz ; pour la culture maraîchère, légumes, tomates, pommes de terre, racines à fécule indigènes : patates, manioc ; pour des cultures industrielles, arachides, sésame, le hennequen, variété de chanvre excellent, la ramie, et même le coton et le caoutchouc ; enfin pour la culture des fruits, principalement des oranges.

Certaines industries absentes ou faiblement représentées auraient chance de réussir : la papeterie alimentée par les pâtes de bois venues du Canada ; la céramique, carrelages, briques et tuiles ; des ateliers de construction pour machines agricoles et industrielles, des fabriques de savon dont on consomme une énorme quantité fournie par l'importation.

Pour toutes ces entreprises les capitalistes français devraient amener des employés européens qui ont coutume de travailler à des conditions modérées. Cette émigration française serait bien accueillie dans le pays : des facilités sont consenties pour l'acquisition de propriétés ; certains articles prouvent des bénéfices de 100 °/₀ : en se contentant de la moitié, on ferait déjà une bonne affaire, et pour l'article de Paris notre commerce aurait sûrement la préférence. N'oublions pas que Cuba offre le cas intéressant d'avoir une population dépensière, consommant presque uniquement des articles européens. Songeons que l'importation des produits récoltés dans l'île est assurée et on peut dire illimitée, grâce à l'immense marché des États-Unis qui s'ouvre à ses portes.

J'ai insisté sur la partie économique, mais Cuba offre également de l'intérêt au point de vue de la géographie pure.

La nature géologique offre de la variété. Dans la région Ouest, celle du tabac, on rencontre 30 °/₀ d'humus, 20 °/₀ de silice, 25 °/₀ de quartz, 15 °/₀ d'argile. 10 °/₀ de calcaire ; quelquefois certaines parties de fer. Dans la région centrale, celle de la canne à sucre, ce sont des terres rouges ou noires, calcaire reposant sur base sableuse ou marnes : ces marnes sont particulièrement favorables à la culture, toutefois elles ne doivent pas être trop argileuses, car

---

(1) Nous sommes loin de partager l'avis de l'auteur. L'Europe et la France en particulier doivent à tout prix protéger la betterave, culture alternante du blé.

N. D. L. R.

la canne à sucre exige un sol perméable. Vers Santiago dominent les marnes argileuses. Dans l'île des Pins le sol est sableux avec mélange de fer.



LA « VOLANTE », VOITURE CUBAINE.

Au point de vue du relief, à l'Ouest, se dresse une chaîne calcaire, la *Sierra Guaniguanito*, aux sommets arrondis, creusés de cavernes dues aux infiltrations avec stalactites aux formes bizarres : au milieu du massif est le vaste cirque *Luis Lazo*. De loin en loin, dans la partie centrale, s'allongent des chaînons également calcaires aux cimes couvertes d'arbres de taille moyenne mais très serrés. De loin en loin se projettent des sommets isolés, de nature volcanique, convulsés et vulgairement designés sous le nom de « Dents de Chien », tel le *Cerro de la Cruz*. A l'Ouest apparaissent les très importants massifs de la Trinidal, de la Sierra del Cobre, de la Sierra Maestra où certains sommets dépassent 2,000 mètres. Ici se trouvent les formations granitiques avec une série de contreforts enserrant des ravins longs, étroits et profonds. Tantôt le massif se présente sous la forme d'une longue barrière horizontale, comme la montagne de Jesus-Maria ; d'autres fois il se présente en terrasses descendant comme une série de marches d'escalier vers la mer ; c'est une disposition qui se rencontre entre Baracoa et le cap Maïsi, le plus oriental de l'île. Les grottes sont nombreuses et remarquables. Celle du mont Libano est une caverne à voûte percée en certains points, elle est longue

de 650 pas. Celle de Gibosa est une voûte basse, longue de plusieurs lieues, il y coule cette rivière. Dans ce massif où s'est manifestée l'influence volcanique, il y a des sources minérales : on avait fondé des stations thermales et autres dont l'essor a été interrompu par la guerre, mais qui reprendront leur vogue, maintenant que la paix est assurée.

Si nous envisageons le climat, nous reconnaîtrons qu'il est très supportable. A la Havane, pendant la saison froide, de Décembre à Février, la température oscille entre 21 degrés la nuit et 26 degrés dans l'après-midi. La température n'est vraiment difficile à supporter que de Juillet à Septembre. Dans la campagne la chaleur est toujours tempérée par la brise. La région la plus chaude se trouve dans les parages de Santiago.

Le régime des vents est assez régulier. Pendant la saison des pluies, qui s'étend de Mai à Octobre, toutes les journées sont à peu près réglées comme suit : à partir de 10 heures du matin souffle le vent du Sud (vi Rason) ; il diminue progressivement et vers 8 heures du soir souffle un vent du Nord (viente di terra) ; ce vent souffle jusque vers 4 heures du matin.

Les cours d'eau n'ont pas le temps de prendre un grand développement ayant leur cours vers le Nord ou vers le Sud. Un seul fleuve a un cours dépassant 200 kilomètres, c'est le *Cauto*, qui porte des bateaux à vapeur jusqu'à 88 kilomètres de son embouchure.

Les montagnes s'enfoncent en pente douce sous les flots de la mer : il résulte de là que les profondeurs maritimes sont médiocres au Nord comme au Sud ; les côtes sont bordées d'innombrables îlots connus sous le nom de *cayos*. Il résulte de là que les ports sont assez rares : il y a pourtant d'assez bons mouillages sur la côte Sud à Cifuengor et à Mazanillo ; sur la côte Nord Matanzas, Cardenas ; c'est la côte orientale qui est la plus favorisée à cause de sa nature granitique, là se trouvent en effet les bons ports de Santiago et de Baracoa, sans parler des baies de Cabanico, de Levisa ; signalons encore le magnifique bassin de Nipe, large de 4 à 7 lieues et d'une profondeur minima de 25 pieds.

En ce qui concerne les populations, constatons qu'elles appartiennent à différentes races. Les aborigènes ont à peu près totalement disparu ; cependant au village de Laney, près de Santiago, vivait l'année dernière (1903) un Indien centenaire se prétendant descendant d'une tribu qui avait vu l'arrivée de Christophe Colomb, et au hameau de la Cuevas, au pied de la Sierra Maestra, on voit deux familles qui émettent la même prétention. On trouve dans les montagnes plusieurs tribus d'indigènes qui descendent d'Indiens venus de la région du Missisipi, mais le fond de la population est formé de métis, issus du croisement de la race espagnole avec les indigènes ; il y a aussi de nombreux métis africains, américains, et même quelques métis français. A Manzanillo, j'ai pris la photographie d'une mûlatresse au nez

aquilin bien différent du nez épaté de ses congénères. C'est là une bizarrerie singulière.

L'état sanitaire est des plus satisfaisants : le gouvernement a consenti de grands sacrifices, il subventionne une trentaine d'hôpitaux ; des Sociétés particulières se sont formées, et, il faut le reconnaître, plusieurs Sociétés espagnoles à Cuba, afin de donner à leurs membres tous les soins médicaux nécessaires dans des bâtiments installés avec tout le confort moderne : aussi la mortalité diminue, les épidémies disparaissent, même la terrible fièvre jaune. Il y a pourtant des progrès à faire pour l'hygiène et surtout pour l'alimentation dn premier âge. Dans les campagnes, beaucoup d'enfants de couleur ont le ventre proéminent, à la suite d'une alimentation défectueuse.

La faune est représentée surtout par les oiseaux qui sont en grand nombre, la plupart au plumage éclatant, peu étant favorisés par le chant. Je citerai seulement l'oiseau mouche, une foule de perroquets, le carpintero et un vautour noir très vorace, se nourrissant de détritus et remplaçant un service de voirie, absent dans les campagnes. Les autres animaux sont sensiblement ceux de nos pays. Les poissons sont nombreux et offrent un sérieux appoint à l'alimentation : pourtant les soles et les turbots sont négligés par les habitants de l'île qui font leurs délices du pargo, du colorado, du robalo, de la morue créole, du tambourini, etc.

Nous avons déjà donné un aperçu de la flore à propos de la géographie économique, disons cependant un mot des forêts qui couvrent la pente des montagnes ; on y trouve le cèdre, l'acajou, l'ébène, parfois le bois de campêche ; le long des routes flamboie le laurier d'Inde, dans la plaine se trouve le palmier royal ; dans les vergers croissent les arbres fruitiers ; cocotier, oranger, manguier, arbres à pain et à beurre végétal. En certains endroits on trouve encore la fougère et le bambou.

Je n'aurais pas cru que Cuba renfermât encore des régions inconnues et attendant l'explorateur, et pourtant le fait existe. j'en ai fait l'expérience, surtout dans la province de Santiago où le sol convulsé et l'absence de routes ont protégé le pays contre la visite de l'homme. — C'est une véritable exploration que mon ascension dans le massif de Turquino.

Auparavant j'avais accompli un raid de 35 lieues de Santiago au cours inférieur du fleuve Canto, en passant par des localités historiques, en ce sens qu'elles ont donné le signal de l'insurrection contre l'Espagne : Buire, Jiguani, Bayamo. Cet itinéraire certainement suivi avant moi par d'autres Européens ne l'a sûrement pas été par des géographes. Nulle carte n'indique les rios encaissés qu'il faut franchir, non plus que les forêts à traverser. Joignez à cela que la saison des pluies était commencée ; le sol détrempé augmentait les difficultés de mon excursion : j'avais grand peine à me procurer des chevaux en location : une fois même, malgré les bons offices de l'alcade et après vingt-quatre heures d'efforts, il me fut impossible d'obtenir

la moindre bête de somme, et il me fallut couvrir à pied onze lieues dans la fange la plus affreuse.



CLOCHER DE BAYAMO.

Cette expérience me décida à aborder par mer le massif. Mais alors commencèrent de nouvelles difficultés : je dus consacrer un mois et demi à chercher un moyen de locomotion : les Compagnies de navigation déclaraient ne pouvoir détacher un canot pour me transporter à la côte ; les entreprises de voiliers objectaient qu'elles n'avaient rien à faire dans ces parages, je dus m'estimer heureux de trouver une petite goëlette qui consentit à me transporter.

Alors se posa la question du guide : j'insérai des avis dans les journaux, personne ne se présenta. Enfin on m'indiqua un vieux guide bien qualifié pour me conduire : je le décidai à partir avec moi ; au dernier moment il reprit sa parole : je dus me contenter de deux compagnons racolés au dernier moment et qui montraient peu d'enthousiasme.

Nous partîmes enfin. La goëlette marchant à la rame faute de vent mit 23 heures pour effectuer un parcours de 23 lieues ; mais enfin j'arrivai au pied de la montagne et je me préparai à opérer l'ascension.

Je croyais tout gagné et c'est alors qu'allaient commencer les vraies difficultés.

Le premier jour nous entreprîmes de remonter le cours d'un torrent, aux pentes raides, au milieu d'un chaos de rochers. La nuit vint : nous résolûmes de camper sur un mamelon couronné d'arbres ; mais à peine commençions nous à dormir que survint une pluie diluvienne qui nous trempa jusqu'aux os : il fallut passer plusieurs heures à nous sécher près d'un grand feu.

C'est dans ces conditions que débuta la seconde journée : nous dûmes nous engager sur une arète montueuse, très étroite, atteignant par endroits seulement 1 mètre 50, longue au point de ne devoir jamais finir et avec cela boisée ; la forêt était très dense, de gros arbres renversés barraient la route ; des ronces épineuses augmentaient encore notre embarras. Nous étions à 900 mètres et la végétation chargée d'eau la déversait impitoyablement sur nos vêtemeets : nous fûmes heureux de trouver un abri sous une manière de dolmen en roches granitiques ; mais cet abri était ouvert à tous les vents et ne nous offrait qu'un glacial courant d'air. Il fallut repartir. Plus loin nous trouvâmes une grotte creusée dans le rocher et nous nous crûmes sauvés ; mais ce n'était qu'une éponge pleurant quantité de gouttes d'eau sur nos vêtements déjà trempés : la nuit venait : il fallut nous résigner à camper sur une étroite corniche, abritée par une roche en auvent, et surplombant un précipice où s'agitaient quantité d'arbustes secoués par la rafale : il ne fallait pas songer à allumer du feu. La nuit se passa en un interminable concert de lamentations.

Le troisième jour commença un trajet à travers une végétation désordonnée, sur un sol de plus en plus raboteux. Soudain se dresse devant nous une gouttière à peu près verticale, haute de 30 mètres et tapissée de plantes grasses et épineuses. Impossible de s'aider des mains : il faut se résigner à grimper avec précaution et péniblement en cherchant avec le pied quelques rares coins de terre végétale où le talon puisse s'enfoncer : c'est ainsi que nous arrivons au pic Primero par 1,725 mètres. Devant nous s'étendait un vaste plateau couvert de gigantesques fougères arborescentes ; j'étais bien disposé à aller jusqu'au bout et à franchir le pic Royal : j'avais des vivres, de l'eau, du rhum, je me sentais assez de forces pour aller jusqu'au bout : une température de seulement 11 degrés au-dessus de zéro me stimulait ; mais j'avais compté sans mes deux compagnons qui trouvaient la température glaciale et avaient leurs vêtements trempés et plaqués sur eux comme un costume de bain. Ils étaient plus morts que vifs et refusèrent d'aller plus loin, malgré l'appât d'une gratification supplémentaire. Ils m'abandonnèrent au milieu du désert.

Alors j'essayai de marcher seul : portant tout mon bagage je cheminai devant moi, ouvrant mon sentier à coup de machette : mais je ne pus aller bien loin ainsi. Force me fut de m'arrêter : je m'aperçus alors que moi aussi j'étais en piteux état : mon épais costume d'hiver, absolument détrempé était littéralement aplati sur mon corps ; je ressemblai à un scaphandrier explorant



CARTE DE CUBA
dressée par M. Ch. Berchon
dessinée par M. Jourdain
OCÉAN
ATLANTIQUE
MER DES ANTILLES
LA HAVANE
Matanzas
Cardenas
Bahia Honda
Cirque de Luis Lazo
Région du Tabac
Pinar del Rio
C.S. Antonio
Sierra de los Cabellos
I. de Pinos
Batabano
Région du Sucre
Sta Clara
Cienfuegos
Trinidad
Région du Bétail
Pto Principe
Forêts
Bananes
Baie de Banes
Bassin de Nipe
Baracoa
C. Maisi
Manzanillo
Mines
Sierra Maestra
Cap de la Cruz
Santiago
Pic Turquino
Cafe Cacao
Sucre
Cocos
Guantanamo
88°
86°
84°
82°
80°
78°
76°

un paysage sous-marin, d'autant plus qu'un épais brouillard s'était levé et que je marchais dans la buée. Moi aussi je dus prendre la voie du retour.

Malgré mon insuccès je crois pouvoir appeler mon entreprise une exploration, car jamais de cette région n'avait été rapporté le moindre document scientifique ; or j'en ai rapporté dix photographies, dix observations barométriques, douze échantillons de plantes, un levé topographique. Au sommet du mont Primero j'ai planté un petit pavillon tricolore, et j'espère une autre année, une meilleure saison aidant, aller le rechercher et le planter au pic Réal, qui doit être une découverte française.

Charles BERCHON.

TUNIS ET CARTHAGE

Par M. Ch.-J. QUIÉVREUX,
Membre de la Société de Géographie de Lille.

I.

Carthage, avec un Aperçu rapide sur l'Histoire de l'Afrique septentrionale.

Entre le cap Bon et le cap Farina s'ouvre le golfe de Tunis ou de Carthage, c'est au fond de ce golfe, près de la Goulette qui servait naguère de port à la ville actuelle de Tunis, que s'éleva autrefois la fameuse Carthage. Ce golfe avait, dans les temps reculés, plus de profondeur et d'amplitude qu'aujourd'hui, car la Medjerda, qui a cours de 365 kilomètres (et même de 435, si on y comprend l'oued Mellègue), n'avait pas encore bâti son delta au détriment de la Méditerranée ; l'anse actuelle de Porto-Farina, où s'élevait jadis Utique, colonie phénicienne plus ancienne que Carthage, n'était pas alors comblée, comme maintenant, par les alluvions de ce fleuve.

De l'antique Carthage, il ne reste plus aujourd'hui que des décombres.

La fondation et l'histoire primitive de Carthage se trouvent enveloppées de fables, parmi lesquelles on entrevoit difficilement la vérité. La tradition poétique rapporte que Didon, fuyant son mari Sichée, acheta aux habitants de la

côte d'Afrique l'espace que pourrait couvrir la peau d'un bœuf; puis elle découpa cette peau en lanières très minces, en entoura le rocher où elle éleva la citadelle nommée Byrsa. Cette légende atteste que Carthage fut d'abord tributaire des populations africaines : on ignore à quelle époque et comment elle secoua le joug. Au bas de Byrsa s'éleva la ville que l'on appelait Mégare. Selon Tite-Live, le circuit de Carthage équivalait à 25 milles romains (environ 37 kil.) ; on y entrait par cinq portes principales : elle avait un port marchand et un port militaire. Le quartier appelé *Mégara* est aujourd'hui remplacé par le petit village de *Malka*, et par le vaste terrain nommé El-Mersa.

La Berbérie ou Maghreb (Occident), qui comprend la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, est occupée aujourd'hui par trois grandes nations : le *Berbère* proprement dit, qui préfère la montagne ; l'*Arabe*, qui préfère la plaine ou le plateau, la pâture ; l'*Européen*, qui préfère la ville et les vignobles. On compte encore les *Maures*, ou Arabes des villes, les *Koulouglis*, fils de Turcs et de femmes mauresques, les *Nègres*, venus de l'Afrique centrale, et les *Juifs* appartenant à toutes les nationalités.

Les signes distinctifs de la race berbère qui représente actuellement la population aborigène du Maghreb, sont une figure ovale, des traits arrondis, un front étroit, des yeux foncés, des cheveux noirs et rudes, un teint olivâtre. Bien que les ethnologistes rattachent originairement la race berbère au rameau éthiopien, lui-même issu de la race nègre, on observe chez les Berbères une forme de taille toute semblable à celle de nos races blanches. C'est que les Berbères se sont mêlés de plus en plus à des tribus d'origine arabe, et ce mélange a relevé graduellement leur type, qui, dans le principe, se rapprochait plus de celui du noir.

Beaucoup de Touaregs, de Kabyles, en effet, présentent dans leur peau une teinte foncée, qui annonce une parenté originelle avec la race noire ; mais la disposition lisse des cheveux qui prédomine chez ces peuples, dénote un mélange déjà ancien avec les races à cheveux lisses de l'Europe et du Caucase. Le général Faidherbe, qui connaissait admirablement les populations de l'Afrique du Nord pour avoir vécu longtemps au milieu d'elles, pensait que le Berbère est un métis formé de la rencontre de Libyens autochtones et d'envahisseurs blonds, venus antiquement de l'Europe par la Gaule, l'Ibérie et les colonnes d'Hercule. Toutefois, les Tibbous ont le teint plus foncé que les autres, et se rapprochent plus des nègres que les Touaregs par la conformation du corps.

La langue berbère, qui se parle encore sans mélange étranger dans l'île de Djerba, est en usage depuis la frontière de l'Égypte jusqu'à l'Atlantique, et depuis les chaînes les plus septentrionales de l'Atlas jusqu'au Sud du Sahara.

A la langue berbère appartiennent plusieurs idiômes : le kabyle algérien, le mozabi, le chelouh ou chelha, le zenatya, parlé dans la province de Constantine, le touareg ou touarik, parlé par les tribus qui s'étendent au Sud de la Barbarie, dans le Sahara, et qui s'avancent jusque sur la rive droite du Sénégal. Le Berbère a été dépossédé peu à peu par l'Arabe ; c'est très vraisemblablement un dialecte berbère que parlaient les Numides ; et les Touaregs sont probablement les descendants des anciens Gétules. Aujourd'hui le kabyle d'Alger est fortement pénétré de mots arabes ; et les descendants des Numides et des Maures, en se mêlant aux Arabes, en ont en grande partie adopté la langue.

De l'histoire de la Carthage antique nous pouvons géographiquement relever les faits suivants : vers l'année 500 avant J.-C., lors de la plus grande puissance de la République carthaginoise, l'amiral carthaginois Hannon fut chargé d'explorer le tour de l'Afrique ; dans ce voyage mémorable appelé le Périple d'Hannon, les Carthaginois avaient accompli ce qui n'a été renouvelé que 1,900 ans plus tard par les navigateurs portugais du XVe siècle.

Un autre amiral carthaginois, Himilcon, probablement contemporain d'Hannon, parcourut la côte occidentale de l'Europe, depuis Gadès (Cadix) jusqu'aux îles Cassitérides (Sorlingues), d'où l'on tirait de l'étain et du plomb. On prétend même que les Carthaginois allaient chercher l'ambre jusque sur les côtes de la mer Baltique.

En détruisant Carthage, Rome voua aux dieux infernaux quiconque tenterait de la relever. Cependant Caïus Gracchus essaya de relever Carthage en y conduisant une colonie de 6,000 Romains, à laquelle il donna le nom de Junonia ; cette colonie ne prospéra guère.

Le second fondateur de Carthage fut Jules-César. Telle était l'excellence de la situation de cette ville, que, dès le temps d'Auguste, elle était redevenue la plus florissante de l'Afrique.

Les Romains dominaient presque depuis six cents ans en Afrique, lorsque Genséric, roi des Vandales, en 439 de notre ère, les chassa de la Carthage restaurée et latinisée. Ces Vandales, venus des bords de la Vistule, avaient franchi le Rhin en même temps que les Burgondes, les Suèves et les Alains, vers 406 ; après avoir ravagé la Gaule, ils avaient été refoulés en Andalousie, où ils se trouvèrent trop à l'étroit. Les Vandales livrèrent au pillage la riche cité « où l'on jouissait alors, dit Ségur, de toutes les douceurs d'une longue civilisation ». Genséric, voulant ressusciter la puissance maritime de Carthage, s'emparait ensuite des îles de la Méditerranée, et fondait le royaume des Vandales, qui s'étendit à la fois en Afrique et en Espagne.

Cent ans plus tard, les Vandales furent chassés à leur tour de Carthage par les Grecs, conduits par Bélisaire. Mais après l'invasion germanique venue du Nord, s'avança du Midi l'invasion arabe. Devant Suffetula, ville carthaginoise, une armée grecque, vers 650, fut détruite en une bataille de 72 heures,

Okba fonda en 675 Kairouan, la Mecque de l'Occident, à 140 kilom. au Sud de Tunis. « Kairouan, qu'entourent aujourd'hui des cimetières, des « décombres, des faubourgs sans verdure, lève les dômes et minarets de « quatre-vingts ou cent mosquées et zaouïas. Parmi les églises qui font sa « renommée, l'une, la grande Mosquée, repose, en ses dix-sept doubles nefs, « sur une foule de colonnes de marbre, d'onyx et de porphyre ; l'autre, la « Mosquée du Compagnon, possède trois poils de la barbe du Prophète, « précieusement gardés dans le sachet que portait sur son cœur le compa- « gnon de l'envoyé de Dieu ». Ainsi s'exprime Onésime Reclus, dans son livre sur « Nos Colonies ». Enfin, en 698, Hassan s'empara de Carthage et la livra aux flammes.

Les Espagnols essayèrent de refouler les Arabes qui dominaient dans toute la Berbérie ; ils furent à leur tour arrêtés par les Turcs. Ceux-ci règnèrent à Alger et à Tunis. Mais la France se chargea d'achever l'œuvre tentée si longtemps par l'Espagne. Favorisée par le destin, elle règne aujourd'hui sur l'Algérie (1830), et la Tunisie (1881), c'est-à-dire sur une étendue de 105 millions d'hectares, et sur une population de 5,117,000 habitants. Les Français furent hier à Gabès, à Carthage, à Ouargla, à El-Goléa, aux confins du Sahara ; à Bammakou et à Tombouctou dans le Soudan ; demain ils seront sur la Malouia ; ils sont aujourd'hui sur l'Oued-Guir et à In-Salah ; de là nous sommes arrivés au Niger, et le Soudan français est de la sorte relié à notre Algérie-Tunisie.

C'est en Afrique qu'est la fleur de notre empire. L'impulsion donnée, notre œuvre de colonisation se poursuivra activement. Mais ne nous relâchons pas et n'oublions jamais que toute œuvre ébauchée exige une continuation, et que c'est à force de persévérance que l'on arrive à tout.

II.

Tunis ancien et moderne.

Les historiens croient que Tunis fut fondée à peu près au même temps que Carthage, c'est-à-dire vers l'année 900 avant J.-C. Au début de la première guerre punique, deux siècles et demi avant notre ère, Tunis avait une flotte considérable, qui s'unissait souvent à celle de Carthage dans des expéditions contre les Phocéens. Du jour où elle fut prise par Scipion, ses annales se confondirent avec celles de Carthage.

C'est à Tunis que saint Louis débarqua le vendredi 17 Juillet 1270, et il

y mourut de la peste le 25 Août de la même année. Son frère, le roi de Sicile, Charles d'Anjou, conclut un traité avantageux avec les Arabes. Occupée par les Espagnols, elle passa aux mains des Turcs à la fin du XVIe siècle. Sous le gouvernement libéral des beys, l'esclavage des chrétiens et le marché des noirs furent abolis, l'un en 1806, l'autre en 1842, et, malgré le fanatisme religieux des populations musulmanes, la liberté des cultes fut établie. Depuis la prise d'Alger, les beys vivent en bonne intelligence avec la France, et ils envoyèrent même en 1855 des troupes en Crimée. Depuis 1881, Tunis est la capitale de la province de Tunisie, placée sous le protectorat de la France, qui a le droit de choisir le bey.

Tunis se trouve dans la région naturelle de la Barbarie appelée *Sahel* ou littoral, remarquable par l'exubérance des oliviers et par son climat délicieux, tempéré suivant les heures par la brise de mer ou le vent de terre. La brise soufflant de la mer, réchauffée par les rayons du soleil, commence vers les dix heures du matin ; celle venant du continent, vite refroidi dès que ne l'éclaire plus le soleil, commence d'habitude avant minuit, vers onze heures. La chaleur s'élevant singulièrement à mesure que le Sahel s'éloigne de l'Occident que rafraîchissent les vents de l'Atlantique, la température moyenne annuelle de Tunis dépasse 20°, tandis que la Calle n'arrive pas à 19°, Phillippeville et Alger à peine à 18°, et Oran reste au-dessous de 17°.

La neige est une rareté sous le ciel de Tunis. Les pluies ne commencent guère que vers la fin d'Octobre, même plutôt en Novembre, et continuent par intervalles jusqu'en Mai ; il arrive même souvent qu'Avril et Mai sont anhydres. Les pluies y sont amenées par les vents du Nord venant de l'Europe à la fin d'Octobre, et qui, traversant la Méditerranée, se saturent d'humidité ; au contraire, les vents du Sud et de l'Est, qui commencent en Juin, venant des déserts africains, amènent les beaux jours et la chaleur. Celle-ci devient insupportable en Juillet et en Août, lorsque le vent du Sud apporte l'air enflammé de l'intérieur de l'Afrique : le thermomètre monte à l'ombre, au milieu du jour, à 37° 5 et même à 47° 5 centigrades. C'est alors que le Tunisien, accablé par le « spleen lumineux de l'Orient », soupire ardemment après l'eau du ciel : orages, brouillards, pluies, neiges même, tout lui serait bon.

Cette température excessive continue jusqu'à la fin d'Octobre. Les mois les plus favorables pour visiter Tunis sont Septembre, Avril et Mai. Quant à Décembre, Février et Mars, ils sont généralement marqués par des coups de vent violents, des pluies de longue durée et une température qui varie de 5 à 12°. Janvier est presque toujours très beau ; Octobre et Novembre ont des matinées fraîches, des soirées humides et quelques rares séries de deux à trois jours de pluie. Les grandes chaleurs durent du 15 Juin à la fin d'Août.

Tunis est à 36° 47′ 39″ de latitude septentrionale, et à 7° 51′ de longitude orientale du méridien de Paris. Le mont Zaghouan (1,340 m.) domine l'ho-

rizon de Tunis ; de ses cavernes de craie jaillissent les 365 litres par seconde, qui désaltéraient Carthage, et qui désaltèrent aujourd'hui Tunis. Le nouveau viaduc, qui a coûté près de dix millions de francs, a 131 m. de longueur. Tunis est à quatre lieues de la Medjerda, dont les bords sont très pittoresques et couverts de ruines romaines. L'Oued-Mélian ou Miliana, le Catada antique, fleuve moins important que la Medjerda, et sorti du mont Bargou (1,280 m.), est plus près de Tunis : il a son embouchure dans le golfe de Tunis, à Radès, tout près de la naissance d'une langue de terre qui, en s'épointant du Sud au Nord, marche à la rencontre de la flèche de la Goulette, laquelle s'effile du Nord au Sud. Ces deux flèches forment la séparation entre le golfe de Tunis et le lac peu profond d'El-Baheira, au fond duquel est construit Tunis : ce qui fait que cette ville a devant elle une fausse mer, qui communique avec la vraie par le canal de la Goulette. Derrière elle s'étend un faux lac, l'El-Seldjoum, palus peu profond et vaste de 2,400 hectares au plus, lorsque les longues pluies la distendent en eau saumâtre jusqu'à toucher ses extrêmes rives ; en été elle se contracte, elle se réduit à son sel, à ses fanges dures, à ses flaques suramères.

La ville de Tunis est située en amphithéâtre sur la pente très douce d'une colline peu élevée, et sur le bord du lac d'El-Baheira de forme à peu près elliptique, de plus de quatre lieues de tour, dont le plus grand diamètre, allant de l'Ouest à l'Est, a environ 10 kilom. de longueur ; à l'extrémité Ouest de ce diamètre est Tunis, à l'autre extrémité se trouve la Goulette, qui en était encore jadis le véritable port. Mais Tunis a aujourd'hui un nouveau port creusé récemment par la Compagnie des Batignolles, et qui fera peut-être revivre la puissance commerciale de l'ancienne Carthage. Le canal que l'on a tracé fait un détour vers Sidi-bel-Kassem ; il a 24 m. de large et 8 mètres de profondeur, et est accessible aux gros vapeurs. Ainsi outillé, le port de Tunis est prospère. Les dernières statistiques donnent un mouvement annuel de 270,000 tonnes de marchandises, et de 50,000 passagers.

La Goulette désigne à la fois l'ancien port de Tunis et le petit canal qui met en communication la mer avec le lac Baheira, à l'extrémité duquel Tunis est située. Ce canal, construit, dit-on, par les Carthaginois, a 500 m. de long et 25 m. de large ; il passe à travers le bourg auquel il a donné son nom : la Goulette veut dire le gosier, le détroit (en italien Goletta). Ce bourg, défendu par une forteresse qui sert actuellement de prison pour les détenus du bey, compte à peu près 5,000 habitants ; on n'y trouve guère que des Italiens, des Maltais et quelques Français. Avant l'inauguration du nouveau port de Tunis, tout le commerce maritime se faisait par la Goulette, où l'on trouve des chantiers, des magasins, et des fabriques de poteries et d'alcarazas. Ce port protégeait dans l'antiquité les abords de trois cités : Carthage, Tunis et Adès, et surtout l'entrée du lac.

Le lac où l'on entre au sortir de la Goulette a environ 18 kilom. de circon-

férence. Son nom arabe, El-Baheira, signifie « petite mer » ; c'est en effet un bassin d'eau de mer. Ce lac, que parcourent de nombreuses « sandales »,



LA GOULETTE.
(Cliché de la *Dépêche Coloniale*).

grandes voiles latines montées par des Arabes, a seulement un ou deux mètres de profondeur, ce qui empêchait les navires de fort tirage d'y pénétrer. De là l'utilité du nouveau port qui conduit les embarcations au cœur même de la ville de Tunis. Il existe au milieu du lac une petite île appelée Chekli, et dans laquelle se trouve un fort construit par Charles-Quint, et aujourd'hui démantelé.

C'est au-dessous du gracieux village de Sidi-Bou-Saïd, non loin de la Goulette, que se trouvent les ruines éparses et colossales de la vieille Carthage, au milieu desquelles s'élèvent actuellement la modeste chapelle du tombeau de saint Louis, érigée en 1841, par ordre du roi Louis-Philippe, sur un territoire que le Bey Ahmed concéda gratuitement à la France, ainsi que la nouvelle *Basilique de Carthage*, dont la masse est imposante. Les anciennes citernes élevées par les Carthaginois, et restaurées récemment pour utiliser les eaux venues du mont Zaghouan, sont, pour ainsi dire, le seul monument bien conservé de la Carthage punique. Aussi le voyageur ne manque-t-il jamais de s'y rendre en quittant la chapelle de St-Louis. « Ces citernes sont « entièrement en blocage, revêtu de plusieurs couches de ce ciment de « tuileaux, dont les Romains avaient le secret. Elles sont au nombre de « dix-sept, disposées parallèlement et séparées l'une de l'autre par un mur « épais ; elles mesurent 30 m. de longueur sur 7 m. 50 de largeur. Ces « bassins étaient entourés de deux galeries latérales longues de 135 m. et « larges de 4 m. 50, pavées d'une mosaïque en marbre blanc. L'ensemble « du travail est véritablement imposant et fait concevoir l'importance de la

« cité pour laquelle il avait été exécuté ». (R. Cagnat et H. Saladin : Voyage en Tunisie. Paris, Hachette, 1894, in-12).

Les catholiques de la Tunisie, au nombre d'environ 100,000, forment le diocèse de Carthage, à la tête duquel sont placés un archevêque et trois évêques. A Carthage il existe aussi deux séminaires, un pour le recrutement des Pères Blancs, et un pour celui du clergé ordinaire.

On met 20 minutes en chemin de fer de la Goulette à Tunis ; la ligne contourne le bord septentrional du lac, dont on aperçoit pendant tout le trajet les eaux tranquilles, mais peu limpides, au milieu desquelles s'ébattent des bandes de flamants roses. De l'autre côté la vue s'étend sur une vaste plaine divisée en champs d'orges et de fèves, et en plantations d'oliviers.

L'aspect extérieur de Tunis est pittoresque ; ses maisons blanches, ses nombreuses tours et ses hautes murailles crénelées produisent à distance un bef effet ; mais, de près, c'est une ville délabrée, dont les rues sont étroites, sales, mal bâties. tortueuses et non pavées ; les maisons, de forme carrée, construites en pierres et en briques, sont toutes couvertes de toits plats à terrasse, où les habitants aisés passent une partie de leur temps à fumer. Toutefois il est bon de réhabiliter un peu Tunis dans l'esprit de ceux qui, d'après la plupart des relations de voyages, croient que cette ville, si belle à l'extérieur, n'est intérieurement qu'un amas informe de laides maisons, et un odieux cloaque. Sans doute la première impression ne saurait être favorable ; on n'a pas fait deux cents pas qu'on se sent comme perdu dans un labyrinthe de ruelles étroites et malpropres. Mais, si l'on ne se décourage pas, si l'on pénètre plus avant, on ne tarde pas à être dédommagé par mille rencontres charmantes. Tantôt c'est un café que de beaux figuiers couvrent de leur épais ombrage ; tantôt c'est un marché bruyant, un bazar ; plus loin un dôme, un minaret, un débris de monument romain ou sarrazin, et tout cela est illuminé par le soleil d'Afrique !

Tunis, malgré tout, est donc une ville gaie, fraîche et ombragée au dedans ; elle est vivante en ses ruelles étroites. en ses carrefours. ses culs-de-sac, ses « souks » ou marchés voûtés où les étalages resplendissent d'objets précieux, de selles en velours ou en maroquin brodées d'or et d'argent, de coffres de nacre, de tissus d'une richesse merveilleuse, de belles armes. Tunis est gracieuse dans son architecture mauresque, et tandis qu'Alger, très fortement empreinte de la vie française, a perdu de son cachet oriental, Tunis au contraire a conservé tout entière cette physionomie spéciale qui caractérise les villes de l'Orient. Là, rien ne rappelle plus la grande ville moderne qu'est Alger. Tout le monde connait les contes des *Mille et une Nuits*, et. si le touriste, qui a lu Flaubert, Th. Gautier, Méry ou Fromentin, se présente devant Tunis, il se ressouvient forcément des descriptions qu'ont laissées ces écrivains, et, de fabuleuses qu'elles lui paraissaient de prime abord, elles deviennent alors pour lui la pure réalité. En d'autres termes, malgré l'occupa-

tion française, Tunis est restée musulmane, fanatique et rebelle, en quelque sorte, à notre civilisation.

Aucune ville algérienne n'a un aspect aussi oriental. La population de Tunis offre également à l'étranger, à l'artiste, un spectacle d'une originalité qu'on chercherait en vain dans notre Algérie. Malgré le chemin de fer, le télégraphe et l'éclairage au gaz, malgré le quartier franc avec ses maisons européennes, ses Siciliens et ses Maltais, on ne peut parcourir sans étonnement toutes ces rues étroites, encombrées d'ânes et de chameaux, et ces souks ou marchés couverts où se meut, pressée comme en une fourmilière, une population arabe, berbère, nègre ou juive, aussi bizarre que barriolée. L'activité commerciale de quelques-uns de ces marchés, par exemple des souks aux parfums, aux étoffes, à la maroquinerie, etc., est de beaucoup supérieure à celle de toute autre ville de la côte barbaresque. La population israëlite n'a pas peu contribué à ce développement.

L'enceinte de la cité proprement dite est crénelée et percée de cinq portes. Les deux faubourgs, celui de Bab-el-Souika au Nord, et celui de Bab-el-Djezira au Sud, sont également entourés de murs. On donne au pourtour entier de Tunis une étendue de 8 kilom. Parmi les 175.000 habitants de Tunis, il y a 75,000 Musulmans, 30,000 Juifs, 35,000 Italiens, 10,000 Français, 5.000 Maltais. 3,000 Grecs, et 3,000 de nationalité espagnole ou diverse. Toutes les principales puissances ont des consuls généraux à Tunis, et les chrétiens y vivent dans la plus grande sécurité.

C'est surtout dans la Kasbah ou quartier des Musulmans, qu'il faut pénétrer si l'on veut se rendre bien compte de la physionomie indigène de Tunis. Cette Tunis-là est des plus intéressantes ; si le voyageur, en arrivant ici, est tout d'abord surpris de l'excessive modernité des grands quartiers, il n'en sera plus de même quand il aura franchi ce qui constituait l'ancien mur d'enceinte de la cité. Les quartiers arabes gardent leur vie propre, faite de mystère et de crainte ; pour être hospitaliers, les Musulmans, les Juifs aussi, n'en restent pas moins très fermés, et leur abandon n'est certainement que de surface.

Le costume des Juives de Tunis diffère beaucoup de celui des Juives de l'Algérie ou du Maroc, et on affirme au voyageur étonné, qu'il a devant les yeux les costumes authentiques des Juives de l'ancien temps. Avec leur corset doré, leurs culottes collantes, les Juives de Tunis, sans leur embonpoint excessif, ne manqueraient ni d'attraits, ni de grâces, par le profil régulier du visage, les grands yeux noirs, et cette pâleur marmoréenne, qui est l'un des charmes des filles de l'Orient. Elles sont souvent belles, mais d'une beauté froide et massive.

Près d'elles, marchent les Juifs en culottes noires, chaussettes blanches, turban noir et burnous bleu. C'est le costume national ; ne l'eussent-ils pas, leur nez busqué, leur barbe rare et pointue, leurs doigts effilés, les feraient

reconnaître entre tous. Qui les confondrait avec ces Arabes, sémites aussi pourtant, dont les types passent et repassent lentement, fièrement, sérieux et graves, depuis le noble cheik ou puissant cadi portant burnous de cachemire, à glands soyeux, d'une telle finesse qu'il paraît rose, jusqu'au mendiant dont le « khadroun » infect et la « chechia » sordide font écarter la foule.

A Tunis, les femmes indigènes ne sont pas seulement voilées comme les Algériennes ; le visage des *Mauresques* est scellé de bandelettes noires, à l'égal des momies égyptiennes, et l'on se demande par quel miracle elles peuvent respirer et se guider. La Mauresque d'Alger nous laisse apercevoir, sous son haïck, l'éclat de ses yeux, la forme de son visage, l'élégance de sa démarche ; la Musulmane d'ici n'est que paquetage difforme. N'était leur grosseur mal équilibrée et leurs mains rougies au henné qui retiennent leurs voiles et les ramènent d'un geste langoureux, on prendrait ces apparitions, sans visage, pour des ombres errantes se promenant dans leurs suaires.

Les *Maltaises*, très nombreuses, sont toutes vêtues de noir ; la tête encapuchonnée d'une mante ou d'un tablier de forme bizarre et disgracieuse, la Maltaise ne marche pas, elle glisse plutôt sa noire silhouette, à travers les blancheurs ensoleillées des rues de Tunis. Toute cette population coudoie et dépasse les *Levantins*, au teint basané, à la petite moustache fine, aux cheveux noirs, à l'œil de jais, et dont la démarche est si paresseuse. De plus, mille individus, vifs, pressés, bruyants, appartiennent à toute langue et à toute race aryenne : Français, Italiens, Espagnols, Grecs, Anglais, Suisses, Allemands, Maltais. Ce sont des hommes de peine ou des hommes d'affaires, des soldats et des paysans, des ouvriers ou des flâneurs : en un mot, une véritable Babel en raccourci.

Les Turcs sont plus graves dans leurs politesses que les Arabes. Les Arabes d'égale condition s'embrassent ; mais parmi eux les pauvres s'inclinent très bas devant les riches, baisent le pan de leur robe ; c'est avec la ruse un des traits de leur caractère, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient aussi d'excellentes qualités, et, depuis que nous sommes en Algérie, nous avons appris à leur rendre justice.

Deux ou trois artères principales, qui partent de la « porte de France » et traversent ou enserrent Tunis dans presque toute son étendue, permettent, à qui se hasarde dans le fouillis des rues et ruelles, d'en sortir assez facilement sans s'y perdre jamais. C'est à droite une rue qui, sous les noms divers de : rue des Maltais, de Carthagène, de Bab-Souika, de l'Alfa, contourne la moitié de la cité, tandis qu'à gauche une autre voie, partiellement appelée rue *Al-Djazira*, et partiellement avenue Bab-Djédid, en enveloppe l'autre moitié. Ces deux grandes artères sont sillonnées par une ligne de tramways. De la « Porte de France » encore, et séparées d'elle seulement par la « Place de la Bourse », deux rues parallèles et voisines l'une de l'autre partagent la ville indigène en deux sections à peu près égales, et aboutissent toutes deux au

Dar-el-Bey, ou Palais des Beys ; l'une, la « rue de la Kasbah », directement ; l'autre. la « rue de l'Eglise », après un léger circuit. Des cinq portes de



PLACE BAB SOUIKA.
(Cliché de la *Dépêche Coloniale*).

Tunis, deux surtout sont toujours encombrées. C'est la « Bab-Alleoua », qui conduit à Rhadès, Hamman-Lif et vers le Sud, et puis la « Bab-el-Khadra », qui mène à la Marsa, la Goulette et le Bardo. On trouvera dans « Souvenir de Tunis. Notice générale sur la Tunisie » (édité à Tunis, Lefrançois, 1893, in-8°), de curieux détails et des descriptions intéressantes sur le côté pittoresque qu'offrent les abords de ces portes.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les « fondouks », ou hôtelleries indigènes, sortes de parcs où bêtes et gens passent la nuit moyennant quelques caroubes. Le logement des bêtes est la chose principale. Bestiaux, chevaux, moutons, bourricots, chameaux, agenouillés sous leur charge sont parqués dans une vaste cour entourée de clôtures élevées, tandis que l'Arabe roulé dans son burnous de laine grossière. se blottit dans un coin et s'endort sur une natte.

La plus grande curiosité de Tunis ce sont les « souks » ou marchés couverts. Les marchés, dont les principaux sont ceux de *Souk-el-Bey* et de *Souk-el-Tourk* (marché turc), sont très beaux et bien entretenus : ce sont les plus achalandés. Les bazars ne sont pas des monuments, loin de là : ce ne sont guère que des passages couverts qui se suivent, et, en quelques endroits

seulement, sont décorés de colonnes et de portiques. A certains jours on y fait des ventes à la criée. Les marchands, qui d'ordinaire, sont paresseusement assis, prennent alors la peine de se mêler à la foule en agitant leurs marchandises et en criant les prix : c'est un tumulte et un désordre indescriptibles. Chaque métier y occupe exclusivement un quartier, une rue ou un emplacement distinct.

Les bazars sont nombreux : le plus important est celui dans lequel se vendent les étoffes du pays, les couvertures, les burnous et les tapis. Il y en a aussi pour la bijouterie, pour les objets de sellerie et de maroquinerie, pour l'épicerie, pour les cotonnades d'importation, etc. Dans celui où l'on vend les essences, on est presque enivré du parfum des roses ; on l'appelle le marché des bonnes choses, « *Souk-Taybiqu* » ou marché de la Mosquée de la Dame, « *Souk-Djama-el-Khatou* », ou encore plus simplement le marché des essences « *Souk-el-Ataviné* ». Il faut en lire la description dans le livre que nous citions plus haut : « Souvenir de Tunis ».

L'un des quartiers commerçants les plus divertissants est celui des tailleurs, tout diapré d'étoffes roses, vertes, jaunes. Nommons encore le *Souk-el-Grana*, le Souk du cuivre, celui des armes et celui des teinturiers. Ce dernier est le plus ancien sans aucun doute, il est curieux entre tous, avec sa bordure d'amphores gigantesques, son vaste puits dont l'eau servit peut-être à teindre les toges de la Carthage romaine et les robes des fils de la Phénicie.

Les mosquées sont nombreuses à Tunis : nous ne parlerons que des principales. La *Mosquée d'Olive* (Djama-es-Zitouna), aux beaux parvis, aux élégantes colonnades, sert de sépulture à la famille des souverains, et dépasse, dit-on, toutes les autres en grandeur et en beauté : c'est l'ancienne cathédrale espagnole. Elle était autrefois sous le patronage de la vierge Olive, fille de Palerme, martyrisée pour le Christ à Tunis, dans les anciens âges. Les Musulmans, en prenant l'édifice, n'ont pas changé ce patronage : au temps qu'il était chrétien, c'était la Basilique de Sainte-Olive ; c'est aujourd'hui la Mosquée d'Olive.

La Mosquée du « Maître du Cachet » (Djama-Saheb-el-Taba) a été construite en 1830 par le célèbre garde des sceaux et favori du Bey, Housseyn-Pacha. A l'intérieur, quarante colonnes de carrare, surmontées de riches chapiteaux, soutiennent un plafond en bois, décoré d'arabesques peintes qui lui donnent l'aspect d'un riche tapis de Smyrne. Les parois des murs sont garnies d'incrustations en stuc de toutes couleurs, dessinant une ornementation de bon goût. Le « Member » ou chaire des Imâns, est un énorme bloc de marbre blanc découpé à jour et assis sur huit magnifiques colonnes basses de porphyre vert antique. Le « Moharrêm », tabernacle où se dépose le Coran, est aussi un mélange heureux de marbres et de porphyres de diverses couleurs.

On ne peut décrire Tunis sans parler de ses « hammams » ou établissements de bains, qui jouent un grand rôle dans la vie arabe. Le bain n'est pas seule-

ment un plaisir pour l'Oriental, c'est aussi une nécessité sanctionnée par la religion même, qui prescrit de fréquentes ablutions. Pendant le jour, le



MOSQUÉE DU BAZAR.
(Cliché de la *Dépêche Coloniale*).

hammam appartient à l'Arabe, du soir au lever de l'aurore, les Mauresques seules y ont accès. Tout autour d'une salle commune, servant de vestiaire et de salle de repos, appelée « tepidarium », sur des bancs en maçonnerie

recouverts de nattes, reposent les baigneurs enveloppés de draps ou de « foutahs », et servis par les Mzabites nus jusqu'à la ceinture. Trois salles de massage, les « sudarium » des Thermes romains, communiquent avec la précédente.

Aux femmes arabes, le hammam offre d'autres séductions encore. Elles y sont chez elles ; les vieilles duègues, qui les accompagnent à travers les rues de la cité, n'entrent point avec leurs maîtresses dans la salle commune où les amies se retrouvent et caquettent avec plaisir, où se nouent, au milieu de ris sonores, mille savantes intrigues de harem.

Le Palais du Bey et la Mosquée d'Olive sont les monuments les plus remarquables de Tunis.

Les Juifs possèdent une synagogue, les Protestants une église française et une église anglicane ; une église grecque orthodoxe existe également. L'hôpital militaire ou du Belvédère se trouve à 40 minutes de la porte de France ; il est luxueux et entouré de très grands jardins bien entretenus. Près du cercle militaire, il y a un théâtre italien ; on trouve aussi un théâtre français. Tunis possède plusieurs établissements d'instruction, entre autres le *Collège Saint-Louis*, dirigé par des Français, et destiné à l'éducation des enfants européens ou arabes, et le *grand Collége de Sadïki* : celui-ci date de 1875, il a été fondé par Mohammed-es-Sadok, bey : il ne renferme que des Mahométans ; l'instruction religieuse s'y donne dans la langue du Coran, en arabe. L'instruction profane s'y fait en français, en italien ou en turc, au choix de l'élève. Le Collège français *Saint-Charles*, fondé par le cardinal Lavigerie, est placé sous le contrôle de la direction de l'enseignement public. En 1883, il y avait 150 Musulmans environ dans la Régence qui apprenaient le français : aujourd'hui on en compte, d'après les relevés officiels, 3.585, ce qui favorise grandement notre influence morale comme aussi le développement de notre protectorat.

A deux kilomètres au Nord-Ouest de Tunis, « Le Bardo », siège officiel du gouvernement tunisien, était naguère un vaste château, flanqué de tours et de bastions ; mais on a eu récemment la singulière idée de le démolir presque entièrement. Le *musée* du Bardo, installé dans la partie de ce palais que Mohammed-bey (1855-1859) avait consacrée à son harem, est après ceux du Caire le dépôt d'antiquités le plus riche et le plus remarquable de l'Afrique du Nord.

A *la Marsa*, à trois lieues de Tunis, une demi-heure en chemin de fer, les principaux négociants européens possèdent des propriétés où ils vont passer la saison des chaleurs, sous des bosquets touffus de lentisques, de jasmins, de grenadiers, d'orangers. Le climat y est très beau, aussi le Bey y a-t-il fait sa

résidence ordinaire. Dans son « Palais de la Marsa », construit dans ce style bâtard, à la fois arabe, grec et italien, que les Musulmans prennent pour le style des palais d'Europe, on admire surtout une grande galerie à vitres de couleurs, dont le plafond est orné de belles arabesques ; dans les cours on voit errer des gazelles et des oiseaux rares, et dans les jardins les tons rouges des géraniums, qui ont la proportion de grands arbustes, contrastent avec les fruits d'or des orangers : c'est véritablement un Éden délicieux. La *Villa d'Été du Résident* de France est un charmant édifice franco-arabe, parfaitement disposé et décoré avec goût. Les jardins qui l'entourent sont ombragés par de grands et beaux arbres, qui ménagent une fraîcheur délicieuse. Toute la vie administrative de Tunis se transporte l'été à la Marsa : cette partie des environs de la grande ville semble un oasis de verdure parmi les plaines dénudées qui l'entourent.

Hammam-Lif, le « Trouville de Tunis », est à quinze kilom. seulement à l'E.-S.-E. de la ville, à cinq kilom. de l'Oued-Mélian ; un chemin de fer la relie à Tunis. Cette petite ville, coquettement placée au bord de la mer, au pied du Djebel-bou-Kernein, ou les *Deux Cornes* (576 m.), possède une station d'eaux thermales sulfureuses à 40° réputées très bonnes contre les rhumatismes et les maladies de la peau. C'est à 100 kilom. de Tunis que s'élève le Djebel-er-Ressas (700 m.), témoin de la mort des mercenaires de Carthage, et célèbre par ses mines de plomb.

Tunis, ville industrielle et commerciale, fabrique des vestes brodées d'or et d'argent, des fez, petite calotte rouge, des chéchias et tarbouches très bien teintées, des selles et harnais ornés, des meubles décorés, des babouches brodées, des pipes, des tabatières, des nattes, des burnous, des soieries, des velours, des savons, des essences de rose et de jasmin, de la poterie, des armes blanches, des yatagans, des couteaux, des poignards, de la serrurerie. Tunis importe des substances alimentaires de France et d'Italie, ainsi que des tissus, des soies et des soieries, des vins et alcools, des cafés Rio, du sucre pilé, des produits tinctoriaux, des cuirs et peaux, du tabac, des draperies, des bougies, de la houille d'Angleterre, des fusils, de la quincaillerie, des draperies en couleur. Tunis exporte des grains, de l'orge, des fèves, des laines, de l'alfa, des dattes, des peaux de chèvres et de moutons, des éponges, des bonnets et tissus du pays, de l'huile d'olive, même des bestiaux.

La navigation à vapeur prend chaque année plus d'extension. Tunis est reliée à la France et à l'Italie par des services maritimes réguliers, par des câbles sous-marins, entre Marseille et Tunis et entre la Sicile et Tunis. Il y a également plusieurs lignes de chemin de fer et d'autres sont en projet. L'Algérie est en communication avec la Tunisie par les chemins de fer et les lignes télégraphiques.

Il y a à Tunis un bureau de poste français et un bureau italien.

Telle est cette ville qui a tant gagné, sous tous rapports, depuis l'occu-

pation française. Selon l'expression de Campou dans son livre « La Tunisie française », « la Tunisie d'avant le protectorat était comme une machine « sans mécanicien, un galérien vaniteux, ou un amiral sans flotte, un général « sans soldats ».

26me Session du

CONGRÈS NATIONAL DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE A SAINT-ÉTIENNE, du 6 au 10 Août 1905.

Les Sociétaires désireux de se rendre à ce Congrès en jouissant des réductions accordées par les Chemins de fer sont priés de consulter les circulaires y relatives au Secrétariat et de s'y faire inscrire avant le commencement de Juillet.

BIBLIOGRAPHIE

LA PICARDIE ET LES RÉGIONS VOISINES (Artois, Cambraisis, Beauvaisis), par M. A. Demangeon. Paris, Armand Colin, 1905. In-8° de 496 pages, avec cartes en couleur. — *Don de l'Éditeur.*

Vouloir commenter ou apprécier, même avec des mots admiratifs, le beau livre de M. Albert Demangeon, successeur de M. Ardaillon, à la chaire de Géographie de la Faculté des Lettres, et membre éminent de notre Comité d'Études, ce serait, de ma part, faire comme Gros-Jean louant le sermon de son curé. Je me bornerai donc à un simple exposé, et renverrai le lecteur au texte lui-même pour plus ample information.

La Picardie, — remarque M. Demangeon, — n'a pas véritablement de sens géographique. Ce ne fut jamais qu'une formule administrative (et encore ! Combien variable suivant les époques !) En réalité, la Picardie représente un domaine linguistique, et « ce domaine se confond avec celui de la langue française », observation qui tendrait à englober dans la Picardie toutes les villes voisines de la région purement flamingante, telles que Douai, Saint-Omer, Béthune, Boulogne,

voire même Lille, Roubaix et Tourcoing ! L'auteur prouve que, historiquement, ceci n'a rien d'un paradoxe. Il avoue l'embarras qu'il a eu pour délimiter sous le nom de Picardie, une véritable région naturelle ; de là les sous-titres donnés à son livre : Artois, Cambrésis, Beauvaisis, adjonctions qu'il est le premier à trouver peut-être insuffisantes.

Ce pays, il fallait, en le regardant bien, dégager « sa physionomie physique » et c'est ce qu'a fait le distingué géographe. De Beauvais jusqu'à la limite des Flandres, la plaine picarde s'offre à ses yeux avec les mêmes caractères suffisamment distinctifs, en dépit de quelques variantes : un relief calme qui se poursuit en de longues ondulations uniformes ; d'épaisses assises de craie blanche souvent cachées sous un manteau jaunâtre de limon ; des eaux rares qui s'écoulent lentement sur le fond tourbeux des vallées,..... une terre fertile, presque dépourvue de végétation arborescente, couverte de champs et de moissons ; de gros villages agricoles pressant fermes et granges au centre de leur terroir .... ; des voies de communication faciles et nombreuses le long desquelles se sont établies des industries issues du sol..... ; des villes, petites pour la plupart, qui sont plutôt de gros marchés ruraux que des agglomérations urbaines ».

La plus grande originalité de cette terre, c'est que « nulle part on ne trouve, dans le dessin du paysage géographique, une coopération plus intime et plus profonde de l'élément naturel et de l'élément humain...... C'est, en fin de compte, par l'association de ces deux éléments que la Plaine Picarde a conquis sa personnalité géographique ».

Après la partie purement géologique du livre, une série de chapitres du plus haut intérêt montrent l'importance que les conditions géographiques de ce pays ont pu avoir sur les groupements humains, sur l'industrie soit urbaine soit rurale, sur les échanges de population entre régions voisines. Des cartes, des tableaux statistiques fort instructifs à cet égard s'intercalent à chaque instant dans le texte. Remarquons-le — au risque de tomber dans l'écueil que je signalais au début, — ce qui frappe en ce livre, c'est la minutie des détails, l'abondance d'observations curieuses faites par l'auteur sur les sujets les plus divers (positions des villages, formes des habitations, modes de culture, etc.), qui nous étonnent et nous charment comme une nouveauté, nous profanes, nous promeneurs inattentifs. Comme la méthode et la matière géographiques ont changé depuis vingt ou trente ans, semble-t-il ! Il suffit d'avoir jeté les yeux sur le questionnaire minutieux rédigé récemment par M. Ardaillon, et sur le travail patient de M. Demangeon, malgré l'amplitude de son sujet et son extension territoriale, pour comprendre l'intérêt que présenteraient dans notre région particulière toute une série de monographies locales inspirées du même esprit rigoureusement scientifique.

L'auteur, consciencieusement, a fait suivre son volumineux travail d'une liste complète de documents de toutes sortes, manuscrits, revues, ouvrages d'ensemble, monographies locales ou régionales, auxquels il s'est lui-même référé. Il n'y en a pas moins de 592 ; soit 593, avec le livre de M. Demangeon. C'est dire que, superposés bout à bout, ces livres formeraient un monument écrit, plus haut que ne l'est la cathédrale d'Amiens. Voilà une gloire que beaucoup de régions françaises pourraient envier sans doute à *notre* riche Picardie.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GEOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Inauguration du Monument Lamy. — C'est à Mougins, petite commune des Alpes-Maritimes, située à quelques kilomètres de Cannes et perchée au sommet d'une riante colline plantée de vignes et d'oliviers, qu'a eu lieu dimanche l'inauguration du monument élevé à la mémoire du Commandant Lamy, tombé au champ d'honneur, en Afrique.

Le glorieux Commandant était né à Mougins, le 7 Février 1858, dans la maison de son grand-père maternel, M. Giraud, notaire.

Toute la région assistait à cette fête patriotique qui a été présidée par le Ministre des Colonies, assisté de toutes les notabilités locales.

M. Foureau, l'explorateur, le compagnon de Lamy, était parmi eux, ainsi que le Lieutenant-Colonel Reybell, de la maison militaire du Président, et les autres membres de la mission saharienne : les Capitaines de Chambrun, Verlet-Hanus, Rondenay, Britsch, Metois, Oudjari ; les Drs Haller et Fournial, etc.

Plusieurs discours ont été prononcés : les explorateurs Le Chatelier et Foureau ont célébré la science et la bravoure du héros ; le Colonel Reybell a rappelé avec émotion les étapes de cette admirable expédition ; M. Clémentel, après avoir dépeint la rencontre sur le Tchad avec les missions Joalland et Gentil, exactes à un rendez-vous fixé trois ans d'avance, et la lutte des trois missions contre Rabah, lutte où succomba le Commandant Lamy, a terminé en ces termes :

« Aujourd'hui que l'ère des conquêtes et des grandes expéditions est terminée, qu'aux rapides reconnaissances géographiques ont succédé les patients efforts de l'organisation et de la mise en valeur, il convient de ne pas oublier ceux qui furent les artisans de cette œuvre grandiose et de leur marquer la reconnaissance de la patrie.

« C'est avec fierté que nous devons saluer vivants ou morts, cette pléïade d'hommes d'action, grâce auxquels notre pays est devenu la plus grande des puissances africaines.

« De tous ces fils de France, Lamy l'Africain fut l'un des meilleurs ».

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

BULLETIN MENSUEL COMMERCIAL

Le commerce de la France, Janvier-Avril. — A en juger par les statistiques que l'Administration des Douanes vient de publier pour les quatre

premiers mois, la situation économique de la France ne semble pas défavorable. En effet, ces statistiques accusent d'une façon générale : à l'importation, des diminutions sur les entrées des produits alimentaires, — ce qui indique que la France se suffit à elle-même, — ainsi que des objets fabriqués, et une augmentation sur les achats à l'étranger des matières premières destinées à l'industrie, — preuve de reprise d'activité ; — à l'exportation, tous les articles, sauf les objets d'alimentation, sont en progrès sensible.

L'ensemble des opérations commerciales de la France avec l'étranger du 1er Janvier au 30 Avril de cette année s'est élevé à 3,107,102,000 fr. contre 3,060,113,000 fr. pendant la période correspondante de 1904, soit une augmentation de 47 millions de francs pour l'année courante.

Les importations, 1,620,867,000 fr. en 1905 contre 1,616,643,000 fr. en 1904, donnant des plus-values de 28,569,000 fr. sur les matières premières, et des diminutions de 23,875,000 fr. sur les objets d'alimentation et de 400,000 fr. sur les objets fabriqués.

Les exportations ont donné, cette année, 1,423,225,000 fr. contre 1,443,470,000 fr. l'année dernière, c'est-à-dire des augmentations de 4,869,000 fr. sur les matières premières, de 28,510,000 fr. sur les objets fabriqués et de 12,114,000 fr. sur les colis-postaux. Seuls les objets d'alimentation ont fléchi de 5,768,000 fr.

Si nous examinons la balance du commerce général, nous constatons que le solde dû à l'étranger est, à la fin des quatre premiers mois de 1905, de 134,652,000 fr., tandis qu'il atteignait, en 1904, à pareille époque, 173,173,000 fr., soit 38 millions et demi de diminution.

J. Petit-Leduc.

FRANCE.

Le Nord et l'Est de la France et les voies d'accès au Simplon. — La mise en service prochaine du tunnel du Simplon a ramené l'attention du commerce et de l'industrie sur les divers projets émis en vue d'améliorer les voies d'accès au Simplon, afin d'en obtenir les conséquences économiques les plus avantageuses au point de vue national.

Les trois projets : 1° Frasnes-Vallorbes ; 2° Saint-Amour-Bellegarde : 3° Lons-le-Saunier-Genève (dit de la Faucille), favorisent certes le Simplon en ce qui concerne la zone s'étendant entre Dieppe et Nantes, mais il ne faut pas perdre de vue que ce serait au détriment du Mont-Cenis et du parcours français qu'on obtiendrait cet avantage. La voie du Gothard n'y perdrait guère.

Bien plus aucun de ces trois projets n'a tenu compte des intérêts du Nord et de l'Est de la France, non plus que du trafic international qui s'échange entre l'Italie, d'une part, l'Angleterre, la Belgique et la Hollande, d'autre part.

Justement émue de cette situation, la Société Industrielle de l'Est préconise la constitution d'une grande artère française reliant Dunkerque et Calais à Milan par Lille, Valenciennes, Nancy, Belfort et Delle et se continuant en Suisse vers le Simplon par Moutier, Granges, Buren, Berne, Wildstrubel et Brigue.

Les deux tronçons Moutier, Granges, Buren et Berne-Wildstrubel-Brigue ainsi que le tunnel du Wildstrubel pour la traversée des Alpes bernoises projetés par le Canton de Berne seront sans aucun doute rapidement exécutés, étant donné l'intérêt des Bernois à l'exécution de cette ligne et leur ténacité coutumière.

Une amélioration pourra être faite sur le parcours français par la construction d'une ligne de raccordement entre St-Maurice et Giromagny qui traverserait les Vosges au Ballon d'Alsace.

Examinons maintenant l'influence de la ligne en question sur les relations franco-italiennes et sur le trafic de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre avec l'Italie.

Une simple comparaison des divers itinéraires nous suffira.

1° Paris-Milan :	
Par Bâle, Gothard	891 km.
Par Pontarlier, Lausanne, Simplon	832 —
Par Berne, Wildstrubel, Simplon	824 —
2° Calais-Milan :	
Par Bâle, Gothard	1.115 —
Par Berne, Wildstrubel, Simplon	1.045 —
3° Anvers-Milan :	
Par Bruxelle, Bâle, Gothard	1.000 —
Dunkerque-Milan :	
Par Lille, Nancy, Wildstrubel, Simplon	1.022 —
4° Ostende-Milan :	
Par Bruxelles, Bâle, Gothard	1.080 —
Calais-Milan :	
Par Lille, Nancy, Wildstrubel, Simplon	1.045 —

Anvers-Milan semble l'emporter sur Dunkerque-Milan, mais la différence (22 km. sur un parcours de 1.000) est bien insignifiante. Elle est largement compensée pour les marchandises en provenance ou à destination d'Angleterre, par une traversée maritime beaucoup moins longue.

La ligne des Alpes bernoises a donc pour elle toutes les chances d'enlever au Gothard une partie du trafic italo-anglais et italo-belge.

Le complément rationnel et nécessaire du Simplon, c'est le percement des Alpes bernoises, la rectification de la ligne de Berne à Delle et la traversée des Vosges au Ballon d'Alsace ; l'utilisation du Simplon ainsi comprise sera la revanche toute pacifique de la défaite économique infligée à la France par l'ouverture du Gothard.

Le *Journal des Transports,* étudiant de son côté la question des voies d'accès du Simplon, estime que ce tunnel est appelé à gagner d'abord la clientèle des contrées situées sur la ligne de partage du trafic des deux concurrents actuels, le St-Gothard et le Mont-Cenis. Il fait passer cette ligne par Genève, Fribourg, Vesoul, Châlons-sur-Marne et Calais, ce qui la rapproche beaucoup du trajet préconisé par la Société Industrielle de l'Est comme voie d'accès.

Toutefois il ajoute que si le Simplon doit se faire sa place au soleil il n'est pas de taille à tuer personne, pas plus qu'à révolutionner les mouvements actuels de transit : « *c'est une porte de plus et voilà tout* ». Il conclut en disant que la question des voies d'accès doit être traitée « *sans hâte et sans fièvre* », d'autant plus qu'il ne croit pas très prochaine la mise en exploitation du Simplon.

AMÉRIQUE.

L'industrie fruitière américaine. — Il nous semble intéressant de mettre, en regard de la déchéance que subit notre industrie fruitière, les énormes progrès de cette industrie aux États-Unis, d'après les renseignements qu'en donnait récemment le *Bulletin de la Chambre de Commerce française de New-York.*

L'exportation des fruits américains s'est élevée, pendant l'année fiscale 1903-4, à 7,713,123 dollars, au lieu de 6,935,046 l'année précédente, et de 4,125,133 en 1901-2.

Cette progression constante est due autant à l'appui que le Gouvernement fédéral donne aux agriculteurs, qu'aux agriculteurs eux-mêmes. Sur l'initiative du Gouvernement, les diverses régions des Etats ont été étudiées au point de vue de la production appropriée : on a ainsi trouvé que tel territoire se prête mieux à la culture de la pomme, du raisin, de la pêche, etc. On a alors cherché à adapter les types et les variétés suivant les conditions du sol et du climat, et, pour cela, le vigneron et l'arboriculteur ont dû dépenser des années à ces recherches, sans compter les frais, souvent importants, d'achat de terrains et de sujets, avant que leurs plantations aient atteint un âge suffisant pour pouvoir présenter une récolte rémunératrice. Ces données acquises, le Gouvernement de l'Union, en vue d'aider au développement et à la prospérité de cette branche de l'agriculture, s'est efforcé de fournir tous les renseignements relatifs aux soins à donner aux arbres fruitiers et à leurs variétés les plus productives et les meilleures. Il a même recherché les situations les plus désirables pour l'installation des vergers, soit en faisant analyser les terrains, soit en installant des bureaux d'observations climatériques ; il s'est inquiété également des conditions nécessaires à la maturité ainsi que de l'époque où le fruit devait être cueilli et de son exportation à l'étranger. Il a enfin indiqué les meilleures méthodes de préservation, soit par le séchage, soit par la mise en boîtes de fer blanc, soit enfin par la fabrication des confitures.

Pour arriver à ce but, le Ministère de l'Agriculture a sous ses ordres tout un état-major divisé en Bureaux et qui comprend une division dite « Bureau de la Température », dont la fonction est d'annoncer le temps qu'il va faire en vue des récoltes. Une autre division est le « Bureau de l'Industrie des Plantes ». Les savants qui la composent sont chargés d'étudier la vie des plantes, dans leurs relations avec l'agriculture. Parmi les autres divisions, il faut noter le fameux « Bureau de Chimie », qui joint aux services qu'il rend à la Douane l'analyse des terrains, des engrais et des produits. Il y a encore un Bureau chargé de l'étude des insectes utiles ou nuisibles, qui publie des circulaires adressées aux fermiers et aux personnes directement intéressées. Le « Bureau des Terrains » s'occupe de la classification et de la nature du sol, de la recherche des éléments qui y sont contenus et de la culture spéciale des tabacs. Le « Bureau de Statistique » réunit les renseignements du Ministère sur la production, les conditions des récoltes, l'état et le dénombrement des animaux de ferme, les marchés des divers centres, les rapports des nombreuses Sociétés d'agriculture ; il étudie les besoins des pays étrangers, les offres et les demandes de produits, l'extension possible du commerce des fruits de la terre et leur exportation hors de l'Union.

Avec une aide semblable et d'aussi bonnes informations, l'agriculture américaine a pris un énorme développement, et particulièrement la production fruitière, devenue, comme nous le disons plus haut, une véritable industrie, extrêmement prospère. En 1903, les États-Unis ont *vendu à l'étranger* pour 2,378,635 dollars de pommes sèches, 4,381,801 dollars de pommes fraîches, 713,887 dollars d'abricots

séchés, 465,367 dollars d'oranges, 3,512,507 dollars de prunes, 284,530 dollars de raisins, 4,215,034 dollars de fruits divers non compris dans ces catégories, 1,806,228 dollars de fruits mis en conserves, soit en boîtes de fer-blanc, soit en pots de terre ou de verre ; soit, en tout, pour 17,758,089 dollars, ou près de 89 millions de francs.

Il faut, pour avoir une idée complète de la production fruitière, ajouter à ces chiffres de produits *exportés* les quantités nécessaires à la consommation des 80 millions d'habitants des États-Unis. Cette population a augmenté d'environ 18 millions de têtes depuis 1890 ; par conséquent, la consommation intérieure de fruits s'est accrue d'autant. Le chiffre des exportations ayant augmenté également dans des proportions considérables, il en résulte que la production fruitière a fait des progrès gigantesques en ces dernières années.

Il faut dire qu'on a construit de nombreux dépôts frigorifiques et que, comme nous l'écrivions tout à l'heure, le Gouvernement aide le producteur de ses conseils et de son expérience, en lui indiquant aussi quels sont les pays où il trouvera à se défaire de sa récolte avec le plus de profit.

Le sol a beau être d'une fécondité exceptionnelle, il ne suffirait pas à donner de tels résultats sans cette aide pratique d'une organisation vraiment à citer comme modèle.

Ch. GEORGEOT.

(*Le Travail national*).

On ne saurait trop attirer l'attention sur la production des fruits — et on peut ajouter des légumes — en France, pays entre tous favorisé sous ce rapport par le climat, le sol et la position géographique. Presque toutes ses régions possèdent des spécialités de fruits et de légumes qu'elles pourraient livrer à la consommation en qualité et en quantité exceptionnelles, avec quelqu'étude et un travail méthodique et persévérant.

Les débouchés extérieurs sont tout indiqués avec des moyens de transport favorisant l'exportation.

Ce n'est pas au Gouvernement seul qu'il faut demander aide et assistance ; l'initiative des Compagnies de chemins de fer et de navigation, stimulée vers la rapidité et la régularité combinées avec la modicité du prix des transports, appellerait promptement celle des producteurs.

Quant à la consommation intérieure, les mêmes facilités en amèneraient un accroissement considérable. Il n'est pas paradoxal de penser que les fruits et les légumes frais et conservés pourraient être mis à la portée des consommateurs de la classe la moins riche, qui est aussi la plus nombreuse, en concurrence économique avec les céréales, par la vulgarisation de cultures méthodiques et intensives sous l'influence d'échanges plus rapides et moins coûteux. Le bien qui en résulterait pour l'hygiène, le bien-être, et par conséquent la productivité de la masse de la population, ne semble pas douteux.

Et la France est particulièrement douée sous ce rapport, car les champs des productions diverses sont relativement rapprochés sur son territoire.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFERENCES DE LILLE

Séance du Dimanche 20 Novembre 1904.

LA NATURE SCANDINAVE

LE PAYS ET LA RACE

Par M. Magnus SYNNESTVEDT,

Chancelier de la Légation de Suède et Norvège à Paris.

Mesdames, Messieurs,

Devant aujourd'hui vous parler de la Scandinavie et de sa nature, j'aurais pu me borner comme tant d'autres à vous guider en touristes dans ce pays. Nous serions partis de Paris par le rapide de 1 h. 50 (le plus commode assurent les indicateurs), nous aurions traversé l'Allemagne et le Danemark, jetant par la portière du wagon des regards rapides et las, nous aurions traversé le Sund à Elseneur, envoyant un souvenir ému à la grande ombre de Hamlet qui doit hanter maintenant ce château qu'il ne connût pas vivant ; enfin nous traverserions en tous sens la péninsule scandinave, bondissant de montagnes en fjords, de fjords en glaciers, de glaciers en cascades, nous n'oublierions pas de noter la taille, le teint, la couleur des yeux et des cheveux des quelques naturels aperçus dans cette course effrénée, des interprètes, des garçons ou des servantes d'hôtel, nous ajouterions que ces gens-là n'ont rien d'ibsénien, et nous aurions ainsi jugé le pays et le peuple.

Mais à cette tâche facile souffrez que je substitue aujourd'hui une tentative de description intime si je puis dire, du pays et des êtres, que je cherche à restituer pour vous la nature vivante et généreuse, la

vie scandinave, c'est-à-dire que je vous expose brièvement les rapports profonds, mystérieux qui existent entre le cadre inanimé et



VALLÉE DU GROTLI.

les humains dont la vie s'écoule en ce coin terrestre, beau entre tous : nous demanderons à cette nature aux raretés étranges l'origine des idées de l'art et de l'activité des individus.

Conformément à ce but nous allons donc, et tout simplement, examiner les décors essentiels de la nature scandinave, et étudier les caractères fondamentaux de la race ; et du reste après ces explications préliminaires, je puis m'excuser du titre de cette conférence, et de son ambiguité : « La nature scandinave », la nature physique ou la nature psychique, le pays ou l'homme ? le sous-titre a déjà répondu pour moi : il s'agira des deux, c'est-à-dire de l'influence de l'un sur l'autre.

Évitant donc le fastidieux voyage aux transitions décevantes à travers l'Europe du Nord, nous choisirons pour parvenir en Scandinavie la voie maritime, le steamer qui nous amènera en plein fjord de Kristiania ou dans l'archipel de Stockholm, et tout de suite s'imposeront le charme et la splendeur imprévue de la nature septentrionale...... Avant même de pouvoir analyser toutes les visions qui s'imposent à lui dès son premier contact avec la terre scandinave, le voyageur est frappé de la pureté des éléments premiers de cette nature ; la clarté bleue de l'eau et la transparence irréelle de l'air ; en disant

que le paysage tout entier, le miroir des eaux, le ciel, les montagnes, les forêts renvoient des reflets de clair de lune il semble que la vue porte plus loin, plus net, chaque détail ressort avec sa vraie valeur et pourtant l'horizon s'agrandit, le cadre s'élève et de cet ensemble de



NORDFJORD.

simplicité et de grandeur se dégage une impression mélancolique et mystique tout à la fois : l'idée du lointain, de l'infini, de l'au delà s'impose à l'esprit avec une douceur bienfaisante. Et l'on imagine aisément que ceux qui vivent dans ce rayonnement grandiose mais intime pensent avec bonheur aux choses infinies et cherchent tout naturellement à saisir l'âme des choses.

Du reste la vie songeuse où ils se plaisent peut aller parfois jusqu'à l'exagération ; et certaines sectes de puritains ou de mystiques ont toujours recruté leurs disciples parmi les rêveurs perdus des fjords et des forêts ; c'est ce qu'Ibsen a voulu nous faire saisir, lorsqu'il a situé son fameux Brand, le héros de la contemplation libre et de la volonté implacable dans un décor de montagnes et de fjords ; il savait que là seulement, en pleine nature, à la face du ciel et de l'Océan, l'idéal élevé de l'apôtre passionnerait les hommes.

D'ailleurs cette influence de la nature s'exerce d'autant mieux sur les Scandinaves qu'ils vibrent tout naturellement en face de ses spectacles grandioses, et que l'un des traits les plus intéressants de leur

caractère est leur sensibilité émue et presque enfantine devant la beauté naturelle ! Des voyageurs ont cité des marins qui pendant les longues traversées se précipitaient aux échelles sur un cri de l'homme de quart pour contempler un aspect nouveau des choses, un jeu imprévu de la lumière. D'autres matelots décrivaient avec une expérience et un sentiment de peintre les capricieuses féeries des flots moirés par l'agonie du soleil.

Le principal résultat de cette vibrante sensibilité est que le Scandinave a toujours éprouvé pour son pays un sentiment très fort, très spontané non seulement de patriotisme, c'est-à-dire de solidarité ancestrale ou traditionnelle, mais même de tendresse, de dévotion artistique. Je n'en veux pour exemple que le succès inouï des vers enthousiastes de Björnson et le célèbre couplet suédois, « Nord antique, Nord toujours vert, Nord aux cimes ardues, tranquille Nord, riche en joie, riche en beauté, je te salue, pays le plus amical du monde ». De même chaque province, chaque région a ses chants populaires qui exaltent les beautés locales.

Le motif très simple de cet amour réside en ce que la vie moins centralisée, moins hâtive qu'ailleurs laisse à l'homme le temps de regarder autour de lui, de voir et d'aimer la beauté dans les manifestations des forces naturelles.

Une vieille légende a préféré à cette explication simpliste l'histoire que voici :

Quand Dieu distribua sur la surface du globe la bonne terre à blé, il advint qu'il oublia la Norvège. Comment réparer cette erreur ? Soigneusement, dans sa main divine, il ramassa les miettes de terre qui étaient au fond du sac. Sur la forêt de pins il la jeta à la volée. Puis pour consoler ceux qu'il avait déshérités sans le vouloir il leur mit au cœur l'amour du sol.

Puisque cette légende insiste sur l'aridité du sol scandinave vierge, notons en effet que l'économie de la péninsule se ressent tout entière de ce fait que la Scandinavie est une terre conquise sur les régions polaires ; longtemps inhabitée et inhabitable, enfouie sous les glaces comme le Spitzberg l'est encore de nos jours, elle doit ses traits physiques principaux à l'action insensible mais formidable des forces d'érosion pendant la grande époque glaciaire.

Ce rôle primordial des glaciers se trahit surtout dans la série des grands fjords, des récifs et détroits de la ceinture côtière, des cascades, des vallées en auges, des collines sinueuses et des grands lacs des dis-

tricts forestiers : phénomènes naturels qui sont tous dûs à l'inégale pression des glaciers ou aux endiguements produits par les dépôts de moraines sur le sol superficiel.

Les lacs, vallées et cascades sont évidemment les moins caractéristiques de ces jeux de la nature ; nous n'y insisterons pas, mais nous devions les mentionner pour leur beauté et leur importance en Scandinavie. Il nous suffira de dire que la Suède est un pays de lacs, et de lacs dont on ne se fait généralement pas une idée exacte : le Mälar, par exemple, renferme 1.200 îles, et les côtes du Vettern s'évanouissent à l'horizon pendant la traversée (sa superficie dépasse plus de 10 fois



DROTTNINGHOLM.

celle du lac de Constance). Du reste ces aspects calmes, grandioses et idylliques de la nature du Nord ont été merveilleusement interprêtés par les artistes scandinaves, et sont présents à tous les souvenirs. Ce sont les horizons infinis de la mer ou des grands lacs qui s'éloignent entre deux murailles sombres de sapins, ce sont les plateaux immenses où les rochers se dressent parmi la bruyère, ce sont les coins de poésie champêtre dans la région idyllique du Telemark, ou de Valders dans les grands pâturages ou soeters où durant tout l'été les femmes gardent les troupeaux, seules devant l'immensité claire des plateaux. Ce sont enfin ces délicieuses vallées dont autrefois Tidemand, aujour-

d'hui Thaulow ont rendu et immortalisé le cadre enchanteur, que Björnson a situé ses admirables idylles de paysans, qui l'ont dès l'abord révélé comme poète idyllique et national.

Mais sur la côte, l'action des glaciers s'est exercée en des œuvres qui furent et demeurent formidables ; ce sont les forces d'érosion qui ont préparé les gigantesques dépressions côtières, glaciers disparus où l'Océan un jour s'est engouffré.

En Norvège, en effet, il n'y a pas une ligne côtière ininterrompue ; elle est indéfiniment morcelée, la mer attaquant et creusant sans cesse la masse rocheuse, les fjords succédant aux fjords et présentant les formes les plus diverses, puisque c'est la coulée des glaces et l'assaut de la mer qui les ont taillés à leur caprice.

Certains d'entre eux, comme le fjord de Trondhjem, forment de véritables mers intérieures, la mer s'étant frayé un chemin à travers le roc et immergeant une étendue de terrain parfois énorme ; d'autres au contraire s'avancent en serpentant entre deux montagnes et s'insinuent au hasard des fissures.

Parfois le navire du touriste s'avance à grand peine dans le couloir étroit que forment des parois rocheuses d'une hauteur effrayante et dont la verticalité suggère à l'imagination des profondeurs inouïes. On croirait vraiment que l'on a devant soi une fissure qui traverse la masse terrestre de part en part, et l'on comprend, on revit avec une crainte respectueuse l'antique légende nordique qui montre les Dieux du Valhall séparant la terre de l'Océan en taillant la Norvège à grands coups d'épée.

Et dans ce cadre gigantesque, que la transparence de l'air rend plus proche et plus écrasant, la lumière déroule ses prodigieuses féeries :

C'est dans les nuits neigeuses, l'aurore boréale : les ténèbres d'en haut s'irradient d'une lueur faible, vaporeuse, dans laquelle bientôt une écharpe étincelante, phosphorescente se précise et se balance. Puis des flammes laiteuses, opalines, courent dans le ciel ; on dirait l'incendie infiniment lointain d'un Valhall de neiges, le crépuscule des Dieux Polaires ;

C'est dans les nuits claires de Juillet, le soleil de minuit. La côte flambe tout entière, le fjord roule des flots d'or et de pourpre, le soleil qui s'est d'abord abaissé dans le métal en fusion s'arrête à moitié immergé, enseveli dans des brumes mauves ou jaunes ; alors des milliers de rayons éclatent autour de lui, on dirait des volcans qui

crachent une lave multicolore infiniment nuancée ; les tons se succèdent sans intervalle, depuis le rouge de sang jusqu'au gris le plus



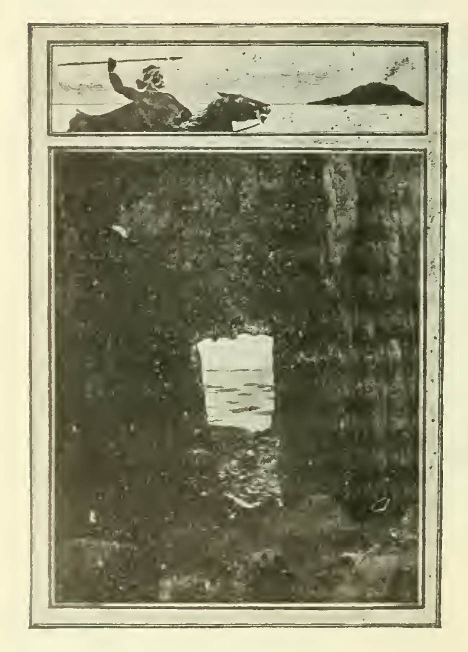
SOLEIL DE MINUIT A HAMMERFEST.

pâle, et le ciel et les rochers changent de couleur avec le soleil qui monte. Mais là-haut aux creux des grands sommets les glaciers bleuissent et se découpent sur les flammes du ciel comme le tranchant d'une épée : alors parfois quand le soleil est déjà haut sur l'horizon, apparaît le Rayon Vert ; le soleil laisse ruisseler des éclats d'émeraude et illumine le fjord entier d'un vert vivant et pourtant incroyable.

A côté des fjords, à leurs embouchures et dans les intervalles qu'ils laissent entre eux, dans tous les pays érodés et rabotés par les glaces on trouve une autre forme caractéristique, la ceinture insulaire, le Skjoergaard. Si l'on s'approche de la côte, on aperçoit la terre comme un ruban bas, qui s'élève à mesure qu'on se rapproche ; on voit la mer déferler sur des récifs et des brisants, qui semblent former un mur continu ; ce n'est qu'en approchant et lorsqu'on pénètre entre les récifs, qu'on voit s'ouvrir des chemins qui serpentent entre les innombrables îlots et conduisent aux passes sinueuses où débouchent les fjords entaillés dans les montagnes.

Cette forme caractéristique des chapelets d'îlots se retrouve dans la nature des deux pays scandinaves, le Skjoergaard défend toute la côte Ouest de la Norvège contre les lames de l'Océan et les glaces du pôle ;

sur la côte de la Baltique elle assure aux pêcheurs une innombrable quantité de hâvres de refuge ; partout elle facilite la pêche en retenant les bancs de poissons et en protégeant les pêcheurs; enfin nous nous contenterons d'indiquer qu'elle permet d'assurer la défense maritime à l'aide d'une flotte restreinte et de rendre la Scandinavie presque invulnérable du côté de la mer.



TORGHÄTTAN.

Ce pays rude et tout en côtes devrait être habité par des marins. Ce principe que l'on pouvait poser à priori la nature l'a appliqué avec libéralité : aussi toutes les qualités du marin se sont-elles développées dans cette race : l'intrépidité, l'audace, le sentiment de la responsabilité individuelle, l'amour de la liberté joint à un grand sentiment de la discipline dans les limites où s'exerce cette liberté.

Du reste ils ont donné des preuves certaines de leur amour indéfectible de la liberté ; des preuves suprêmes puisqu'ils ont montré qu'ils la préféraient à tout :

Quand, vers la fin du premier millénaire, s'opéra la fusion des petites principautés locales en un seul royaume, un grand nombre de chefs ne voulurent point se soumettre. Sur leurs barques haut pontées, ils s'enfoncèrent dans l'Océan, les uns errant à l'aventure, amoncelant les précieux butins, les autres cherchant des foyers nouveaux : ils choisirent comme refuges sûrs les îles Fœroë et le vaste désert insulaire, l'Islande, qu'ils venaient de découvrir. Tout leur parut préférable à la perte de l'autonomie ; les tombes des ancêtres, la maison familiale, les terres fécondées par un labeur incessant, le fjord natal, ils abandonnèrent tout cela pour l'Islande stérile, mais libre.

Cette manifestation suprême d'indépendance, jointe à l'âpre désir des aventures lointaines fut d'ailleurs l'origine d'une épopée inouïe de

vaillance et d'audace. C'est dans cette fuite de l'asservissement qu'ils ont conquis ou découvert la plus grande partie de l'Europe côtière, la Russie et l'Amérique du Nord.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus place pour ces manifestations violentes des qualités de la race, c'est dans le domaine économique et dans l'activité mentale que se manifeste ce besoin d'autonomie, d'indépendance individuelle.

Mais avant d'y insister il est un autre élément capital de la nature scandinave dont nous ne pouvons négliger de parler, c'est le climat au caprice duquel s'ordonne la vie animée.

Nous n'insisterons pas sur le climat du Finmarken ou du Nordland, où l'on a constaté des différences inouïes, + 31° l'été à Karasjok et — 51° l'hiver. Le nombre annuel des jours de gelée atteint 243. Nous sommes là en plein cercle polaire et ces variations sont dans l'ordre,



GLACIER BUARBRŒEN.

mais même dans le Sud de la péninsule scandinave on constate des variations inouïes entre le climat de l'été et celui de l'hiver.

Les mois les plus froids sont ceux de Décembre, Janvier et Février. L'hiver est surtout rude dans le cœur du pays, dans les grandes vallées

qu'on appelle Österdal, Valders et Hallingdall, où la température moyenne est de — 8°. A mesure que l'on se rapproche de la côte et de l'influence du Gulf-Stream l'hiver devient plus doux et l'on trouve les moyennes plus acceptables de 4° (Kristiania) et 0° à l'embouchure du fjord.

Cependant sur la côte même le thermomètre accuse parfois des variations extraordinaires. Dans les vallées de l'Est on a vu assez souvent le mercure congelé dans les thermomètres ; la température extrême a été de — 45°, constatée à Tönset.

Si l'hiver est rude, il est aussi parfois excessivement long ; ainsi au cœur du pays on a par an 200 journées dont la température est inférieure à 0°.

Par contre, en été on a vu des températures excessivement élevées, 30° et même davantage. A Kristiania on a une fois noté jusqu'à 33° 9. Mais la température moyenne la plus forte est de 17° constatée à Kristiania au mois de Juillet.

Et ces variations sont subites ou presque : le printemps et l'automne ne durent que quelques semaines.

Mais ne croyons pas que la nature ait ici absolument frappé l'homme à son effigie : il en serait résulté un déséquilibre effrayant. Il s'est passé ceci au contraire que le Scandinave s'est habitué à ces exagérations de la nature sans continuer pourtant à en sentir l'impressionnante beauté. Il s'est accoutumé à voir la nature physique s'affirmer dans sa plus grande force, et dans l'ordre mental il s'est habitué à exprimer ses pensées, ses rêves, ses conceptions avec l'énergie et l'insouciance audacieuse que ses actes reflétaient déjà à l'unisson de la nature.

Cette rapide évolution de la nature, les obligations qu'elle entraîne pour l'homme qui doit lui obéir aveuglément ont aussi conduit le Scandinave bien près du fatalisme.

Que furent-ils ces Vikings qui passèrent les Océans sur une barque de 30 mètres, sinon des aventuriers qui jouèrent à pile ou face la mort ou la gloire ?

Du reste quand la fatalité leur faisait perdre la partie, ils savaient s'incliner et lui remettre sans effroi leur enjeu, leur vie ; les Sagas (leurs chansons de Geste) nous montrent souvent jusqu'où peut aller ce calme devant la mort, cette acceptation passive du destin. Vers les dernières années du X[e] siècle, le véritable inventeur de l'Amérique, Leif, avait équipé deux grandes barques pour retourner dans les colonies la Floride. En traversant une partie de l'Atlantique infestée par des

tarets, vers minuscules qui rongent le bois des carènes, une des barques depuis longtemps en service, prit l'eau ; il était impossible de recueillir à bord de l'autre tout l'équipage. Leif tira au sort avec tous ses compagnons ceux qui devaient être sauvés à bord du bateau indemne. L'opération se fit sans tumulte, et l'on opéra la répartition des condamnés et des survivants entre les deux barques. Une fois que tout fut achevé, comme on échangeait les suprêmes adieux, un jeune marin dont la Saga se refuse à donner le nom pour sauvegarder l'honneur de ses parents se révolta contre le destin qui le condamnait à périr, et, apostrophant Leif que le sort avait épargné, il lui reprocha de l'avoir entraîné, lui fiancé et jeune, dans cette aventure. Alors Leif souriant répondit :

« Un homme ne se plaint pas, quand le sort a décidé. Pourtant si tu oses le vouloir, nous changerons de place ».

L'homme eut cette audace, peut-être par amour, et Leif à sa place fut englouti avec la barque condamnée.

A cause même de la vérité de ces peintures, le Scandinave aime ses Sagas, ses légendes, ses contes et ses chansons populaires ; et c'est toujours dans un renouveau de la poésie populaire que se sont produites les renaissances de la littérature scandinave : c'est que la Scandinavie avec son esprit indépendant, son peuple individualiste, sa nature sauvage, et sa vie sociale fragmentaire, la Scandinavie a toujours constitué une source inépuisable de poëmes et de chants populaires. Ce sont des incantations, des chansons à boire, des récits d'exploits légendaires, d'admirables plaintes qui vibrent mélancoliquement à l'unisson des émotions intimes. Ce sont encore les contes pleins d'humour et de verte vigueur qui tout le long des temps ont inspiré les poètes scandinaves, qui ont conquis l'estime universelle dans les adaptations humanisées du Danois Andersen, et qu'Ibsen lui-même a mis à profit pour exposer les idées qui lui sont chères et qui passionnent aujourd'hui le monde entier.

Nous ne ferons pas ici un cours de littérature scandinave, notre cadre ne nous le permet pas, car elle est longue la liste des grands écrivains scandinaves et ne se borne pas aux deux ou trois noms que l'univers entier apprécie. Nous nous contenterons de rappeler que toute la littérature antérieure a préparé l'apparition de ces écrivains, et de chercher l'influence réciproque de la race sur ces génies et de ces génies sur la race.

Ibsen, Björnson et Strindberg sont des écrivains d'exception dont

l'imagination domine de très haut leur patrie ; leurs héros prennent une valeur générale qui dépasse de beaucoup l'individualité de ceux qu'ils synthétisent ; les milieux ont été élargis et les personnages grandis, exagérés jusqu'au symbole, je veux dire jusqu'au type. Aussi devons nous éviter de nous représenter la péninsule scandinave comme un pays étrange, où les hommes s'agitent dans une inquiétude perpétuelle, où les femmes exaltent jusqu'à la révolte contre toute règle établie leur indépendance ou leur amour. Nous ne prétendrons pas non plus que toute cette littérature est factice, sans aucune base dans la mentalité et les aptitudes de la race ; mais il faut dans toute œuvre d'art faire la part de la personnalité du créateur et des éléments ataviques ou simplement de l'influence du milieu. Et tout en restant une expression vraie du génie de la race, l'art peut nous emmener très loin de la vie sociale. Et la meilleure illustration de cette remarque est peut-être un argument *ad hominem* qui a été souvent formulé : « Que dirions-nous si l'étranger s'imaginait une France où les femmes agiraient comme les héroïnes de Dumas fils, où les hommes penseraient selon M. Barrès ? »

Pourtant Ibsen et Björnson sont Scandinaves plus peut-être que ne le voudraient les critiques qui les accaparent.

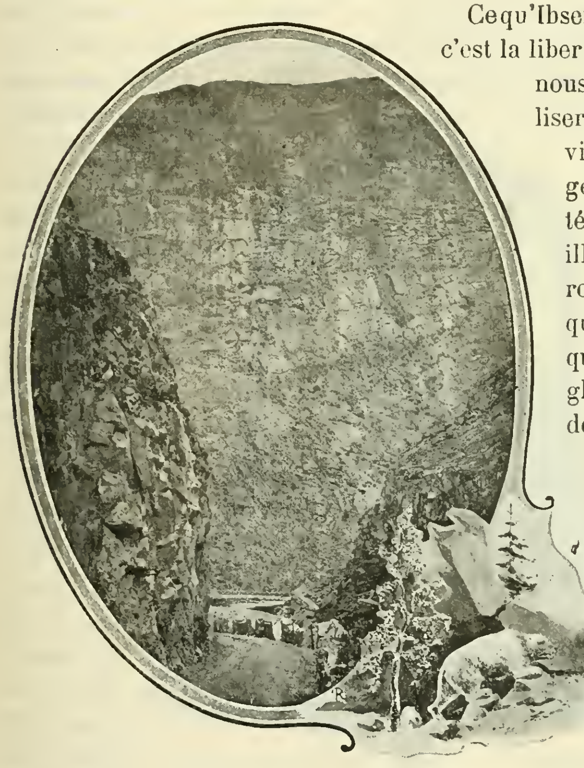
Le rôle du moraliste est d'enseigner aux peuples les vertus qu'ils possèdent déjà en germe, de développer l'esprit national, le stimuler aux heures d'affaissement, le défendre contre l'envahissement des principes étrangers qui le déforment. Aussi Ibsen a-t-il prêché à ses compatriotes l'indépendance de l'âme et de la volonté.

Cinquante ans plus tôt le philosophe danois Kierkegaard écrivait : « Le nivellement n'est pas de Dieu et tout homme de bien doit connaître des moments où il est tenté de pleurer sur cette œuvre de désolation ». Et il se console en pensant que c'est là une épreuve envoyée par le Ciel pour stimuler la volonté individuelle. Il y a plus : cette égalité qui empêche les volontés de se manifester autrement que par voie d'association et fait pulluler de petits organismes ayant chacun son intérêt particulier, mène selon lui à la décomposition du corps social.

En somme, Ibsen déclare la guerre à l'individu considéré comme un simple numéro dans le groupement social, incapable d'agir librement, et habitué toujours à fuir les déterminations pour rejeter sur un voisin la responsabilité de l'acte à accomplir. Il réclame le droit à la libre activité et à l'énergie individuelle, car pour lui c'est l'individu

affranchi, libre, ayant conscience de sa volonté, de ses droits et de ses devoirs, qui entreprendra une réforme profonde de la société.

Ne croyons pas d'ailleurs que l'individualité prônée par Ibsen soit égoïste ; tout au contraire, le développement exagéré du moi lui paraît toujours odieux, il y voit même souvent un préambule de la folie. C'est ce qu'il dit expressément dans Peer Gynt, dans la scène de l'asile des fous, où Begriffenfeld confie à Peer Gynt que : « Chacun ici s'enferme en soi-même comme dans un tonneau. C'est dans le puits du soi-même qu'on en durcit le bois. C'est avec le bouchon du soi-même qu'on le ferme. C'est le soi-même qu'on y fait fermenter. Personne n'a de larmes pour les maux d'autrui. Personne ne comprend les idées d'autrui. Nous mêmes, mais nous le sommes des pieds à la tête, jusqu'au bout des ongles ! »



ROUTE DE VALDERS.

Ce qu'Ibsen nous recommande, c'est la liberté et la volonté qui nous permettront de réaliser sous une forme individuelle les caractères généraux de l'humanité ; c'est une nouvelle illustration de la parole de Kant : « N'agis que selon la maxime qui puisse devenir règle universelle. Agis de sorte que, soit en toi, soit chez les autres, tu traites l'humanité comme but et jamais comme moyen ».

En définitive, Ibsen est parti en croisade contre l'esprit nouveau de nivellement et de socialisation excessive, et prêche le maintien de la vieille individualité scandinave.

Une des causes de conservation de cet individualisme puissant, c'est le maintien en Scandinavie de la vie régionale où l'initiative et la responsabilité sont individuelles. Cette vie fut éducatrice de la race : l'isolement, la vie individuelle où les Scandinaves durent s'enfermer pendant de longs siècles pour lutter contre la nature et pour l'existence, les ont marqués de leur empreinte ; actuellement ils échappent chaque jour davantage à cette influence, mais la direction est marquée en leur esprit, qui ne l'abandonnera jamais complètement, et qui le pousse encore à l'heure présente à éviter les contraintes et les assistances de l'organisme social.

Pendant longtemps la dispersion des richesses à la surface du pays a entraîné naturellement la dispersion des forces humaines qui les exploitaient.

Pour la mise en œuvre d'un tel pays il fallait une organisation spéciale, très souple, qui, sans imiter les agglomérations urbaines du continent, fût pourtant un centre de groupement, multiplicateur des énergies individualistes : les Scandinaves imaginèrent le gaard, c'est-à-dire le domaine foncier exploité par son propriétaire, qui devint vite la base d'une sorte de féodalité agricole.

Ces groupements familiaux furent l'origine de toute une civilisation domestique, et d'un art rural suprêmement original, défendu contre les influences étrangères par l'isolement même des gaards.



ÉGLISE DE BORGUND.

Les reliques de cet art sont aujourd'hui recueillies et conservées avec un soin pieux : elles font l'étonnement du voyageur qui constate que jusqu'au milieu du XIXe siècle, les paysans avaient conservé un art rustique très oriental ; ce sont des bijoux en filigrane d'argent et en

émail, en émail bleu qui rappelle les cieux des origines aryennes ; ce sont des tapisseries dont les couleurs vives sont combinées avec une simplicité et un art incroyables ; ce sont des maisons et des objets en bois sculpté où revit tout l'ancien style nordique des entrelacs de dragons ; ce sont enfin les admirables « stavekirker » églises en bois construites au Moyen-Age sur le modèle des anciens temples d'Odin, Thor et Freya, étranges pagodes en bois dont les toits en écailles sont dominés par les têtes de dragons si caractéristiques de l'ancien art scandinave.

Et toutes ces merveilleuses reliques témoignent que la Scandinavie n'a subi l'intrusion d'aucun élément étranger, ne s'est même jamais soumise à aucune discipline arbitraire, chacun de ses artistes anonymes conservant son entière autonomie et la libre manifestation de sa fantaisie.

Cette très ancienne indépendance artistique s'est d'ailleurs maintenue sans atteinte au cours des temps. Et même à l'heure présente il n'existe à proprement parler aucune école scandinave, que ce soit en littérature, en musique ou en peinture. Il y a des individualités puissantes, mais aucune discipline arbitraire, aucune règle préconçue ne prétend les diriger par les mêmes chemins vers l'art, c'est-à-dire l'interprétation personnelle de la nature. Le procédé, la convention sont inconnus ; aussi la production artistique est-elle toujours intéressante, toujours nouvelle, toujours sincère.

La vie régionale aujourd'hui s'est surtout rassemblée dans les petites villes des provinces maritimes de la Norvège, des régions lacustres ou minières de la Suède. Les habitants sont quelques milliers, mais presque tous volontaires. Les fonctionnaires sont rares et les administrations réduites. La population est donc homogène et intéressée au développement local. Ces villes sont généralement heureuses, et leurs habitants vivent à l'abri du besoin, sinon tous dans l'aisance.

Il faut reconnaître pourtant qu'il y avait dans l'extension des petites villes une tendance contraire au sens du tempérament individualiste du septentrional. Ibsen l'avait bien vu, et toutes les pièces où il fulmine contre les vices de la société ont comme cadre une petite ville maritime. Pourtant on les appliquerait avec infiniment plus de justesse aux grandes villes, où les dangers sont les mêmes, plus imminents encore par l'âpreté de la lutte et la disparition de l'individu dans le grand organisme de la cité moderne.

La foule des ruraux se porte vers les centres où elle espère la vie

plus facile, plus heureuse surtout; elle doit se déshabituer des coutumes provinciales, elle se crée des goûts et des besoins nouveaux, elle s'exerce à la politique, la concurrence grandit et la misère apparaît. Aussi plus que jamais on comprend le cri d'alarme jeté par Ibsen, contre la vie des villes, où l'homme tend à devenir un simple rouage inconscient du formidable organisme collectif, où la similitude des conditions peut amener l'uniformité des cerveaux et s'érige en tout cas en ennemie née de l'originalité et de l'énergie personnelle.



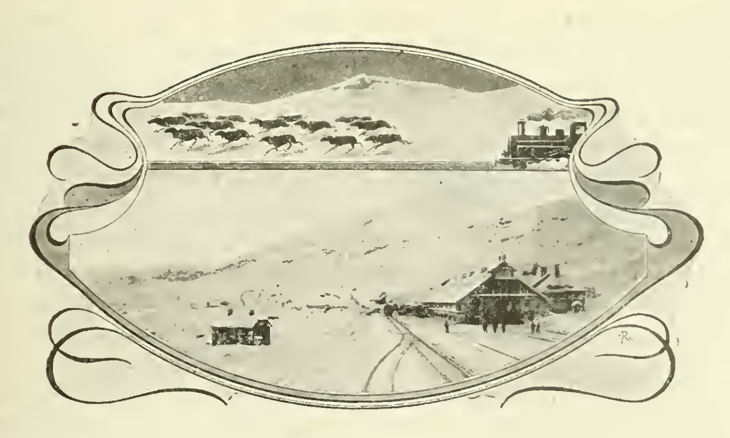
SKJŒGGEDALSFOS.

Cependant l'âme d'une race ne peut être modifiée subitement par des changements de formes, d'indépendance absolue. L'esprit individualiste du Scandinave s'est conservé intact; car il n'y a dans sa mémoire que des souvenirs d'indépendance et d'égalité; nous ne parlons que pour mémoire d'une noblesse territoriale jadis plus riche d'honneurs que de puissance effective, et qui s'est effacée, comme le remarque un auteur, aussitôt son rôle militaire terminé. Vivre toujours libre... toujours indépendant, voilà l'idéal du Scandinave à quelque degré qu'il occupe dans l'échelle sociale; ce désir et ce caractère se retrouvent d'ailleurs non seulement dans le rural, mais même dans l'homme des villes, dans les ouvriers des grands centres; ceci tient à ce que la concurrence et l'âpreté de la lutte n'ont pas encore atteint le degré que l'on constate dans l'Europe continentale; il se peut d'ailleurs qu'elles n'y atteignent jamais, grâce aux prodigieuses richesses que l'on a découvertes dans le Nord des deux États scandinaves. Les scieries et les mines actuelles sont déjà une grande cause de renouvellement de la vie régionale; mais le jour prochain où les immenses gisements du Nordland seront mis en exploitation régulière grâce au

chemin de fer translapon et aux immenses cascades formidables réservoirs de houille blanche, les grands centres seront sans aucun doute désertés pour le plein air et la montagne où les gnomes jadis ont enfoui les métaux précieux.

Et loin des villes, en pleine nature, ils retremperont leur caractère et leurs forces dans la saine lutte contre cette nature sauvage et grandiose ; ils prendront conscience de la grandeur de leur effort dans ce cadre surhumain où des chaînes de colossales silhouettes alpestres se croisent, s'entremêlent, dressent leurs sommets aigus, leurs dents et leurs cornes au milieu des glaciers. Et devant ces formidables sentinelles rupestres que l'Océan Glacial ravage et fouille de blessures innombrables, ils songeront involontairement aux belles strophes que S. M. Oscar II a écrites en l'honneur de leur patrie, leur chère patrie (c'est le nom de la pièce) :

Que tu trônes là-haut parmi les monts glacés,
Que tu dormes au bord des paisibles lagunes,
Tu rappelles toujours tes triomphes passés,
Le nom de tes héros, tes sagas et tes runes,
Tes calmes soirs d'été, tes longues nuits d'hiver,
Tes astres brillants, tes aurores boréales,
Et tu parais parmi les vagues d'azur clair
L'avant-garde du monde aux zones glaciales.



STATION DE LA FRONTIÈRE SUÉDO-NORVÉGIENNE
DU CHEMIN DE FER TRANSLAPON.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1904.

UNE PROMENADE A VICHY

ET DANS LES MONTAGNES DU PUY-DE-DOME, EN 1904

Excursion du 26 Juin au 9 Juillet.

Directeurs : MM. Decramer et Ferraille.

Rien de notre pays ne doit
nous être étranger.

Il n'y a guère que 15 à 20 ans que l'on commence à vouloir connaître les splendeurs naturelles de la France, si nombreuses cependant ; les moyens de locomotion et les voies de communication ont manqué longtemps dans les régions accidentées ; de plus il a fallu vaincre la routine. Les plus fortunés, les plus curieux et les plus hardis allaient bien jadis à l'étranger visiter les beautés pittoresques de la Suisse qui, la première, avait compris la manière de tirer profit des spectacles grandioses qu'offrent les massifs montagneux ; mais c'était presque vainement que les voies ferrées du P.-L.-M., du Bourbonnais et de l'Orléans côtoyaient les contreforts des montagnes françaises. Seuls les convalescents sur la Côte d'Azur, les malades à Vichy et à Royat, et les religieux à Lourdes continuaient à savoir qu'il existait en France des régions qui paraissaient curieuses, mais dont l'aspect inspirait plus de craintes que d'intérêt. Cependant peu à peu le goût des voyages naquit, il se développa par la facilité à les accomplir, et surtout par les descriptions attrayantes ; on mit le nez à la porte, puis le corps suivit ; on fit quelques pas, puis on s'élança, et aujourd'hui les voyageurs sont des légions hardies, entreprenantes, qui forcent les barrières et offrent leur argent contre un bon accueil, un peu de confortable et des choses intéressantes à voir. Des Sociétés se sont

créées pour stimuler les plus casaniers et surtout pour favoriser l'instruction et l'éducation de la jeunesse que les voyages contribuent sérieusement à compléter. La Société de Géographie a remarqué que jusqu'ici ses membres n'avaient fait qu'effleurer l'Auvergne si pittoresquement accidentée. Elle a décidé alors de parcourir les environs montueux et charmants de Vichy, puis de pénétrer dans le cœur du massif des Monts Dore et des Monts Dôme pour en escalader les plus hautes cimes et en visiter les vallées désertes et sauvages ; prenant surtout pour centres de séjour les stations thermales si luxueuses et fréquentées, véritables oasis de plaisir en même temps que de santé. Le voyage a été aussi intéressant qu'agréable, je vais essayer de le décrire brièvement, car la place est mesurée, mais suffisamment je l'espère, pour faire naître des désirs de voir.

Le point initial de notre exploration est la somptueuse et si mondaine station thermale de Vichy qui est comme la porte triomphale de l'Auvergne.

— Partis pour Paris le dimanche 26 Juin à 1 h. 30, nous fîmes connaissance complète pendant le trajet, chose facile pour des membres d'une même Société et habitués aux voyages. Quatre dames nous accompagnaient et parmi elles, celles des deux organisateurs ; or à l'arrivée dans la Capitale, un automédon, peut-être facétieux, les conduisit à la gare de l'Ouest au lieu de celle du P.-L.-M., ce qui mit les quatre maris dans une mortelle inquiétude ; aussi quand la voiture parut après 30 longues minutes d'attente, jurèrent-ils de ne plus les laisser s'isoler du groupe sans la protection de l'un d'eux. L'incident mis au point, la gaieté reparut sur tous les visages.

Lundi 27 Juin. — Dès 8 h. du matin, nous sommes devant notre train à destination de Vichy ; bientôt nous sortons de Seine-et-Oise à Malesherbes, sur la limite de Seine-et-Marne que l'on côtoie, on l'écorne même avant Beaune-la-Rolande, où l'on se trouve dans le Loiret. On traverse en entier ce département ; le train s'y arrête à Montargis (118 k.) sur le Loing, un coup d'œil jeté hors de la gare, nous montre une coquette terrasse avec pelouse, bosquets, jet d'eau et belle avenue de hauts platanes conduisant à la ville : il est 10 h. 30. La contrée paraît d'une fertilité relative, aussi les moissons mûrissent déjà. Une heure après nous arrivons à la frontière du Berry et nous entrons dans la Nièvre à Neuvy ; nous atteignons Gien sur la Loire (155 k.), où sont encore un vieux château du XVe siècle et de vieilles maisons ; les vignobles apparaissent sur les coteaux pendant que nous entamons les paniers de notre déjeuner. Il est près de midi ; voilà Cosne avec ses vieilles églises à la limite du Nivernais ; bientôt les vastes pâturages, souvent bordés de saules et meublés de grands bœufs blancs vont nous donner une illusion de notre Flandre. Du reste les blés ici sont moins mûrs, la fertilité du sol entretient la végétation ; les constructions sont plus rares mais plus vastes et bâties en

pierre, elles indiquent de grands domaines ; les routes, bordées de châtaigniers paraissent belles. Nous passons Pougues aux eaux reconstituantes bien connues, puis Fourchambault et ses grandes forges, c'est-à-dire que nous sommes à Nevers (254 k.) au confluent de la Loire et de la Nièvre; un peu en amont est celui de l'Allier ; il est 1 h. Nous apercevons la haute tour ornementée de la cathédrale et les clochetons groupés à l'abside principale. Nous passons la Loire, dont les eaux basses coulent entre des îlots de limon caillouteux, puis nous franchissons le long tunnel de près de 400 m., creusé dans la roche calcaire de Sincaize; Nous entrons dans le Bourbonnais, c'est le département de l'Allier, et nous arrivons à Moulins (313 k.), 226 m. d'altitude, ancienne capitale du Bourbonnais et résidence des ducs depuis le XIV[e] siècle. Nous apercevons les hautes tours de la cathédrale (95 m.) de style ogival primitif et les belles flèches de l'église du Sacré-Cœur.

L'Allier, qui déborde souvent, est large ; le pont qui en réunit les rives a 300 m. de longueur. La campagne est fertile, nous voyons encore les blés verts ; les récoltes sont superbes tout le long de l'Allier que nous côtoyons, dans la plaine limoneuse qu'il rend féconde.

Il est 3 h., nous sommes à St-Germain-des-Fossés (355 k.), la grande bifurcation des lignes de Lyon, etc. est à gauche ; celle du Puy, par Clermont-Ferrand à droite ; et celle de Vichy et Thiers au centre ; c'est cette dernière que nous allons prendre. Nous avons à nous défendre contre une nuée de *pisteurs* habiles et tenaces qui relancent jusqu'ici les voyageurs, futurs clients des hôtels de Vichy. Le trajet est court et à 3 h. 45 nous sommes en gare de la plus agréable station balnéaire de l'intérieur de la France, aux confins de la Limagne si féconde et à la porte de l'Auvergne, si pittoresque et si curieuse.

Vichy, qui est à 263 m. d'altitude, est à 365 kil. de Paris : c'est une ville d'un aspect vivant et gracieux qui séduit ; je parle de la partie nouvelle que nous traversons pour nous rendre à l'hôtel de notre choix, en face du Nouveau Parc, sur la rive droite de l'Allier. Aussitôt installés, nous partons en reconnaissance, étude préparatoire utile pour une bonne orientation dans nos promenades futures. De leur coté, les organisateurs vont négocier la visite du nouvel établissement thermal, si remarquable par son installation médicale hygiénique et confortable ; M. Usquin, officier de la Légion d'Honneur, inspecteur général de l'établissement, ancien officier d'ordonnance du général Faidherbe en 1870 et qui a conservé d'excellentes relations dans le Nord, accueille les directeurs avec la plus exquise urbanité et leur donne toutes les autorisations nécessaires pour les docteurs chefs des différents services, avec des renseignements précis pour éviter l'encombrement. A leur retour nous commençons l'exploration.

Ce qui nous attire d'abord, c'est le centre mondain, c'est la foule élégante qui se promène au *Parc*, situé entre le Casino et l'établissement thermal, il est

très ombragé et complété par de longues allées couvertes. Là se trouvent de nombreuses sources avec lesquelles nous voulons faire connaissance : d'abord la *Source dite du Parc,* qui surgit en pleine fraîcheur, à l'ombre sous les grands arbres ; nous la goûtons dans son élégant pavillon. Elle est à peu près froide (18°), bicarbonatée et chlorurée sodique en même temps que fort gazeuse, elle contient 7 gr. de sels de Vichy par litre, quantité à peu près la même pour les autres sources ; son débit est de 15.000 litres par 24 heures ; elle est employée contre les affections de l'estomac.

A l'extrémité du parc, nous goûtons la *Source Mesdames*, venant de Cusset (16°), bien gazeuse, contenant du fer et de l'arsenic associés aux bicarbonates; elle convient aux anémiés et aux lymphatiques. A côté se trouve la *Source Chomel,* la plus chaude (43°) et la moins agréable, car cette température accentue le goût parfois nauséeux de certains des sels en dissolution dans les eaux de Vichy. La source voisine, dite *de la Grande Grille*, a presque la même température (41°), c'est l'une des plus connues, elle est plus curieusement installée que les autres ; dans un élégant kiosque, et en contre-bas du sol, on la voit jaillir en grosses masses bouillonnantes dans une vasque recouverte hermétiquement d'un vitrage destiné à maintenir et recueillir l'acide carbonique qui produit l'effervescence à la sortie du puits. Elle est indiquée contre les engorgements des viscères abdominaux : foie, rate, etc. ; son débit est fort considérable, car malgré un très important embouteillage, il en reste encore pour les bains. Il en est de même de la *Source de l'Hôpital* qui est derrière le Casino et qui, avec son débit de 60.000 litres (31°), sert aussi pour les bains et les douches.

Après avoir bu ces divers apéritifs plus ou moins agréables, qui à Vichy sont gratuits pour tous, bus à la source, nous jetons un coup d'œil sur le *nouvel Établissement thermal* dont on loue surtout l'installation intérieure, d'une perfection complète au point de vue de l'hygiène et du confortable ; nous le visiterons demain ; quant à l'extérieur très monumental, il paraît d'une architecture trop sévère et trop lourde sous son dôme écrasé. Au contraire, le *Casino*, qui est tout récent, est bien dans un style Renaissance, d'une élégance sobre, qui convient ; toutes les distractions y sont savamment groupées et on y a habilement ménagé toutes les apparences du plein air, par les dégagements, les jardins et les terrasses. En général les peintures sont d'une tonalité claire et artistiquement rehaussées d'or ; les glaces adroitement disposées dans le hall et les vestibules, donnent l'illusion de vastes espaces, et des plantes vertes augmentent la persuasion d'une fraîcheur bienfaisante, pendant les températures parfois élevées de la saison estivale. La salle des fêtes est un bijou de style Louis XIV, le grand hall est d'une majesté monumentale ; les salons de lecture, de conversation, de correspondance, de jeux, des dames et du restaurant offrent le confort le plus raffiné de la vie mondaine. Du côté du parc, règne une vaste terrasse à grande balus-

trade dominant le jardin réservé qui sépare le Casino du Parc ; devant le pavillon de l'horloge, elle s'élargit en un hémicycle abrité sous une marquise où se donnent les concerts journaliers d'excellente musique. Nous passons là notre première soirée, délicieusement rafraîchis par une tiède brise d'été, captivés par le charme de la symphonie, tandis que les flots de lumière se jouant dans la verdure et les fleurs rehaussent l'éclat des riches toilettes gracieusement portées par la foule des jolies promeneuses. Du côté de la Restauration, l'aspect n'est pas moins féerique, nous y allons aussi pour déguster un rafraîchissement, tout en entendant l'orchestre moins artistique, ou en nous mêlant à la foule, si curieuse à observer, qui se presse autour des petits chevaux.

Les soirées paraissent courtes parmi les distractions irrésistibles de ce milieu enchanteur, surtout quand la pureté du ciel et la clémence de la température viennent élargir le cadre des ravissements jusque dans le jardin réservé.

Mardi 28. — Dès 8 h. le programme nous veut en voiture pour *Cusset*, bourg à 3 kilom. dont dépendait jadis Vichy, à titre de chef-lieu de canton. La belle route, bordée d'arbres, est bientôt franchie par les chevaux ardents et résistants de ce pays ; si les voitures sont d'un prix élevé, elles sont rapides. Il reste à Cusset, fondé vers le Xe siècle, une tour des anciennes fortifications, un ancien couvent qui sert de mairie et plusieurs maisons des XVe et XVIe siècles. Il y a 4 sources importantes d'eau gazeuse bicarbonatée sodique ferrugineuse ; nous dégustons l'eau de la source Ste-Marie, émergeant dans une grotte de rochers élevée dans l'établissement thermal. Nous remontons ensuite la vallée du *Jolan*, rocheuse, sauvage et aride, où seuls des buissons de ronces et de genêts fleurissent entre les blocs de granit ; la voiture passe deux fois la rivière à gué, puis nous arrivons *aux Malavaux*, c'est-à-dire la vallée Maudite. Nous parvenons à un plateau un peu ombragé où s'est installé un restaurant de piètre apparence près d'un sentier qui nous mène au Musée. Moyennant finance, nous grimpons sur des rochers abrupts jusqu'au sommet d'un contre-fort où un jeune gamin nous récite tout d'une traite sa leçon. Là sur un étroit escarpement où pousse une herbe rude et une flore champêtre variée mais minuscule, nous voyons les fondations d'un ancien couvent de Templiers ; à côté est une fontaine dite des Sarrasins, dont le maigre filet ne tarit jamais ; une crevasse profonde s'appelle le puits du Diable ; et tout auprès de quelques arbres rabougris, une hutte, pompeusement appelée le Musée, contient des ossements, un squelette de femme, quelques appareils de torture, des médailles romaines, etc. Il paraît qu'une légende veut que les moines, accusés d'une foule de crimes, furent punis par le comte de Bourbon-Busset et leur couvent rasé. J'ai, au retour, trouvé entre des touffes d'herbe, plusieurs fragments de tuiles romaines dont le Musée n'a pas de spécimen ; de là,

je suppose qu'avant le couvent, précédé peut-être d'un ermitage, il y avait là au commencement de notre ère un poste romain ou gallo-romain dont la tradition s'est perdue ; le souvenir des Sarrasins confirme cette hypothèse. Le panorama est intéressant du haut de ce site sauvage et désert ; les Monts du Forez se profilent à l'Est et le Puy-de-Dôme à l'Ouest avec une vue étendue sur la plaine qui les sépare au Nord. Le retour fut tout aussi agréable dans cette intéressante vallée et à 11 h. nous rentrâmes pour déjeuner.

On nous a habilement ménagé la variété des distractions car maintenant nous allons visiter le remarquable *établissement de bains,* nouvellement construit suivant toutes les règles de l'hygiène et avec tous les perfectionnements de l'hydrothérapie ; il a été inauguré seulement le 30 Mars 1903, par M. Maruéjouls, Ministre des Travaux publics ; il ne contient que les services de 1re classe, ceux de 2me et de 3me classe ayant été installés dans l'ancien établissement qui est en face. La Compagnie fermière, à laquelle l'État a concédé en 1852 l'exploitation de l'établissement de Vichy, englobe les établissements de bains, les parcs, le Casino, etc. ; entreprise colossale dont le succès est indiscutable. En effet, les 987 baigneurs de 1831, devenus 17.000 en 1861, et 42.702 en 1892, sont maintenant 90.000 depuis 1903 ; c'est-à-dire que leur nombre a centuplé en 70 ans. Aujourd'hui l'établissement de 1re classe occupe à lui seul un terrain de 32.000 mètres carrés, dont 10.000 sont couverts par les constructions que nous allons visiter ; il contient 136 cabines de bains et 75 de douches de toutes sortes ; en outre des salles nombreuses sont aménagées pour les bains d'acide carbonique, de lumière et de chaleur radiantes ; pour les inhalations, l'électro thérapie, les piscines individuelles et les cinq grandes piscines chaudes et froides, avec toute une installation de mécanothérapie Zander. Les autres établissements de 2me et 3me classe et celui de l'Hôpital contiennent 215 cabines de bains et 35 de de douches diverses. La Compagnie dispose donc de 350 cabines de bains et 110 de douches ; elle peut ainsi suffire à des milliers de baigneurs dans une journée.

Trois grandes portes, surmontées d'une immense verrière, donnent accès dans le hall monumental dont l'éclairage fait ressortir les peintures et les décors gais et clairs qui, dès l'entrée, impressionnent le baigneur d'une manière agréable. Il faudrait de trop longues pages pour faire ici une description complète et vraie de l'établissement. L'agencement commence par des grandes divisions ; l'aile droite contient l'installation destinée aux dames, et l'aile gauche, celle des hommes ; tandis qu'au fond du hall se trouvent les salles de douches et de massage, et l'institut de mécano thérapie. La note générale est l'aération, la lumière, la propreté hygiénique et le confort agréable avec un service irréprochable assuré par 300 employés. Il n'y a point d'angles dans les cabines, toutes les arêtes et les angles sont remplacés par des surfaces courbes, avec des peintures solides au ripolin, et des carrelages

émaillés appliqués sur les murs ; partout le nettoyage est facile, même celui des meubles et des tapis, où le crin, le jonc, le liège sont de préférence employés. Dans les vestibules, les salons, le hall, tout est cimenté, plâtré, carrelé en céramique ou pavé en mosaïque, selon la formule antiseptique ; tandis que les décors et les ripolins aux tons doux sont éclairés par des verrières de couleur et des cabochons répandant partout le charme des étincelantes colorations prismatiques. C'est l'hygiène pratiquée dans ce qu'elle a de plus parfait et de plus agréable.

Nous visitons le côté des hommes ; et les dames, le côté qui leur est attribué ; ils sont identiques : voici d'abord les cabines de bains chauffées par un radiateur à vapeur ; elles sont garnies d'un vestiaire, d'un fauteuil, d'une table de toilette et d'une baignoire en fonte émaillée dans laquelle des robinets versent à volonté l'eau froide, l'eau chaude ou l'eau minérale ; à certaines cabines on a ajouté une salle pour douches variées. Les piscines individuelles, en faïence émaillée, ont 1 m. 40 de profondeur, avec une partie en forme de siège commode pour se reposer ; elles sont à eau minérale courante. Nous voyons aussi les grandes piscines de natation à eau chaude ; les cabines de luxe, avec bain, piscine, douches et salon de repos ; les étuves, où enfermé jusqu'au cou on supporte jusqu'à 70° ; les salles de massage, sous l'eau ou non, dans des appareils permettant de varier les positions et à des températures désignées ; les appareils à douches circulaires, ou ascendantes, ou à percussion ; les salles et appareils de pulvérisation pour la gorge et les fosses nasales, de lavage de l'estomac, de douches nasales et auriculaires, d'inhalation d'oxygène ou d'acide carbonique ; les cabines pour bains de lumière électrique, ou hydro électrique, ou statiques et aussi d'acide carbonique contre les insomnies des gens nerveux, etc., etc. ; du reste rien n'est omis. Il y a de vastes salons de repos, une bibliothèque, une salle d'escrime, des cabinets de toilette, des vestiaires, où le confortable est presque luxueux et cependant les prix, toutes proportions gardées, ne sont pas élevés.

Si nous montons à l'étage, par escaliers ou ascenseurs, nous entrons d'abord dans des galeries bien éclairées qui paraissent sans limites par une habile installation de glaces et par des verres irisés qui semblent striés de vert, de bleu et de rouge selon qu'on se déplace. Là on trouve une nouvelle série de cabines de bains, le service d'électro thérapie, celui des douches ascendantes à température variée à eau minérale ou ordinaire et les appareils d'inhalation et de lavage.

Enfin nous descendons à l'*Institut de mécano thérapie*, où sont installés tous les appareils de précision inventés par le Dr Zander, de Stockholm. Ils permettent d'exécuter sans fatigue tous les mouvements du corps avec la vitesse, l'étendue et l'intensité convenablement réglés par la machine pour assouplir les articulations et entraîner les muscles impuissants, tout en frottant, frictionnant ou massant selon la nécessité ; c'est du sport, de la gymnas-

tique, dont les bienfaits sont indiscutables dans l'enfance, la vieillesse ou la maladie.

Le Dr Vermeulen fit essayer devant nous chacun de ces appareils par un garçon de salle et nous fûmes émerveillés par les effets qu'ils peuvent produire sur les muscles fonctionnant mal.

Au delà de cette grande salle se trouvent les 12 pompes d'alimentation refoulant dans les deux tours-réservoirs que nous avons déjà aperçues, 640,000 litres d'eau à l'heure pour les services d'eau douce et d'eau minérale sous-pression ; il y a là des centaines de mètres cubes étagés à 6, 12, 16 et 20 m. de hauteur, pour les bains et les douches à pression et à températures variées ; une tour contenant l'eau chaude et l'autre l'eau froide. Il y a 6 chaudières de 90 m. de surface chacune et une machine à condensation de 60 chevaux. Tout à côté se trouve la salle des appareils frigorifiques ; puis l'installation de l'embouteillage qui est complétée par la gare d'emballage, construite route de Cusset, à proximité de la gare de Vichy. Là se trouvent les ateliers complexes du trempage dans de grands cylindres horizontaux tournant dans des cuves d'eau acidulée ; de l'égouttage, puis du rinçage par des jets sous la pression énorme de 65 atmosphères. Les bouteilles sont ensuite portées aux sources pendant le nouvel égouttage ; là elles sont rincées dans une eau stérilisée à 120° et enfin remplies aux griffons mêmes et bouchées. Reportées à la gare, elles sont alors étiquetées, mises en caisses et expédiées. On manipule ainsi souvent 70.000 bouteilles dans un jour ; du reste la Compagnie en expédie 16 millions par an.

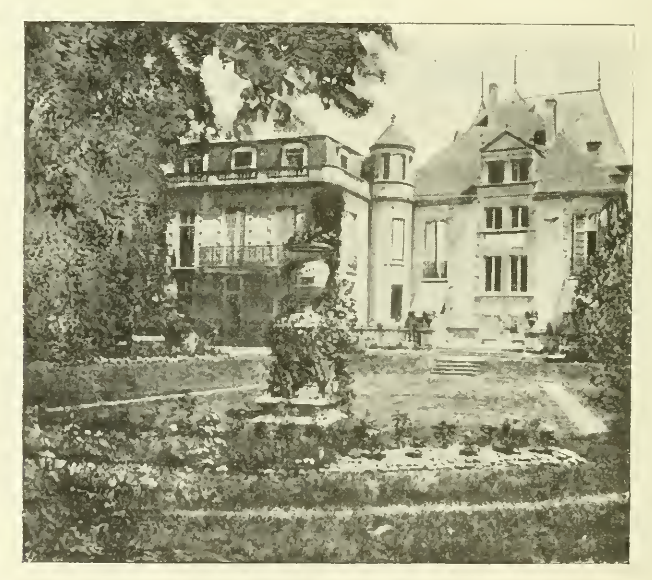
Une annexe intéressante de l'établissement thermal est la *Pastillerie*, située dans la rue adjacente avec l'installation pour l'extraction des sels Vichy-État. Nous voyons là deux grandes colonnes contenant, dans 6 cylindres superposés, un système perfectionné d'évaporation à sextuple effet qni s'opère par la vapeur surchauffée et sans contact avec l'air ; l'eau de source, concentrée d'abord, passe ensuite dans une chaudière d'évaporation où les sels sont précipités. Recueillis, ils sont séchés dans une essoreuse, puis saturés d'acide carbonique venant des sources dans des grandes chambres vitrées ; de là, ils sont portés à l'étuve, puis réduits en poudre bien blanche et impalpable. Les sels restant dans les eaux-mères sont un peu colorés et sont vendus pour bains.

Ces sels sont mis en flacons pour l'exportation et en paquets dosés pour un litre pour la consommation française ; nous voyons à l'étage la confection des sachets timbrés « *Sel naturel Vichy-État* » ; puis les tables de remplissage où des femmes, avec une activité fébrile qui semble ne pas pouvoir se maintenir, remplissent jusqu'à 5 000 paquets par jour.

La même poudre, mélangée avec du sucre et mise en pâte avec de la gomme adragante, sert à faire les pastilles Vichy-État, si connues, dont on produit 3 à 400 kilos par jour ; on fabrique aussi des bonbons et des sucres d'orge

contenant 5 % de sel. On fait en outre des comprimés gazeux de sels naturels pour préparer des eaux de boisson semblables à celles des sources.

Après quelques achats, nous retournons vers le Parc, contre lequel nous apercevons l'*Éden-Théâtre*, où ont passé toutes les célébrités théâtrales et où de brillantes fêtes de nuit sont données dans un superbe jardin entouré de resplendissantes galeries. Nous traversons ensuite la vieille ville, avec ses rues étroites, ses anciennes maisons et la tour de l'Horloge, qui est un reste curieux des fortifications élevées par le duc de Bourbon contre les Anglais. On ignore les origines de la ville, mais on sait qu'elle existait sous le nom d'*Aquæ calidæ* ou de *Vicus calidæ*, à l'époque romaine ; les barbares détruisirent, sans doute là comme ailleurs, toute la station thermale vers le V[e] siècle et son souvenir même s'effaça. Cependant une agglomération se reconstitua plus tard autour d'un monastère et son histoire nous est parvenue depuis le milieu du Moyen-Age. En 1411, Louis II de Bourbon y fonda un couvent de Célestins qui utilisèrent les propriétés des eaux de source ; plus tard, les médecins de Louis XIV en étendirent la renommée, mais la cure de M[me] de



VILLA DE M[me] DE SÉVIGNÉ, A VICHY (1).

Sévigné, en 1676, fut le commencement de la célébrité qui n'a fait que croître

(1) Les gravures sont tirées d'après des clichés photographiques obligeamment prêtés à la Société par MM. E. Piat et L. Petit.

depuis lors. En 1785, Mesdames, Tantes du Roi, venues à Vichy, firent décider la création d'un établissement que Napoléon Ier fit continuer ; mais en 1814 seulement furent établis les bains que la Compagnie fermière exploite depuis 1852. Nous voici maintenant arrivés au *Parc des Célestins,* ravissante promenade, avec serres, orangerie, bosquets, parterres de fleurs, jeu de tennis, etc. ; une source y jaillit, donnant 50 000 litres d'une eau saline, froide et bien gazeuse que nous dégustons assez agréablement à la buvette, desservie, comme toutes les autres, par des jeunes filles au costume modeste, très polies et réservées.

Nous retournons à l'hôtel, par le *Nouveau Parc,* installé tout le long de la ville, sur les vastes terrains d'alluvion conquis sur l'Allier. Nous voyons en passant la villa historique de Mme de Sévigné, dont l'elégante architecture Renaissance est d'un superbe effet, encadrée par les arbustes et les fleurs d'un grand jardin. Après le dîner, la soirée se passe rapide au palais des enchantements, je veux dire le Casino avec le Théâtre et la Restauration.

Mercredi 29. — Nous faisons dès le matin une agréable excursion champêtre au *Parc d'Hauterive,* à 6 kil. sur la rive gauche de l'Allier ; c'est une véritable oasis de verdure qui fait les délices des touristes et ils viennent en grand nombre goûter la douce fraîcheur de ses belles allées ombragées. Des jeux, des balançoires, des pelouses amusent les enfants ; et le restaurant ainsi que la source sodique ferrugineuse (16°) complètent l'attrait de cette excursion très fréquentée. La route est large et belle, bordée de noyers et aussi de cerisiers dont les beaux fruits nous paraissent bien savoureux.

De retour pour déjeuner, nous repartons à midi pour le *Château de Busset* (13 kil.) que nous avons déjà aperçu au sommet d'une montagne (alt. 489 m.). Nous remontons l'Allier sur la rive droite ; belle route entre fruitiers ; en une heure nous sommes à St-Yorre ; dans le parc du château, nous visitons une source sodique, gazeuse, à 4°, dont on expédie chaque jour 5.000 bouteilles ; ici comme dans le Bordelais, les châteaux ont leur cru, mais nous trouvons que la récolte manque de bouquet. Une route pittoresque en lacets, avec de superbes perspectives nous mène à Busset, au pied du château bien fortifié, avec des murailles en granit, protégées par des fossés profonds. Deux hautes tours à créneaux et à mâchicoulis complètent l'antique appareil défensif ; de leur sommet on aperçoit le magnifique panorama de la fertile Limagne, borné dans toute la région S. par les Monts Dôme et ceux du Forez, c'est tout un océan de verdure, c'est l'immense et riche verger de la France, comme l'ont si bien dit des écrivains de talent. La chapelle que nous voyons à gauche est d'un beau gothique fleuri qui dénote l'approche de la Renaissance. Ce château était au XIVe siècle dans la maison d'Allègre, dont Marguerite épousa au XVe Pierre de Bourbon, fils de Louis, prince-évêque de Liége, fondateur de cette branche que François Ier fit reconnaître en 1518

comme rameau de la Maison de Bourbon. Le comte actuel est très bienveillant, il nous a manifesté par lettre son regret d'être absent et d'être privé de nous recevoir.

Le village ne paraît pas être riche ; il n'y a là d'autre ressource que l'agriculture pour ses 1.700 habitants ; j'y ai remarqué comme singularité, la grandeur démesurée des pains qui pèsent de 25 à 30 livres ; j'en ai mesuré un qui avait 70 centimètres de diamètre, c'est plus de 2 mètres de tour. Quelles tranches dignes de Gargantua on peut y couper ! Cependant la chaleur a amené des nuages orageux; et nous pressons le départ. Une rapide descente au milieu de prairies et de bosquets nous ménage des vues panoramiques d'un pittoresque ravissant et artistique ; nous atteignons ainsi le Sichon, important affluent de l'Allier qui coule dans une vallée rocheuse et étroite. Bientôt nous sommes à la tête d'un petit pont, c'est l'entrée du parc de l'*Ardoisière*, ainsi nommé d'une carrière abandonnée de mauvais schiste ; ce parc est composé de frais ombrages bordant le torrent qui murmure ou gronde selon la saison. Un barrage de rochers forme une cascade du plus agréable aspect : enfin des jeux et un restaurant buvette complètent là un délicieux but de promenade.

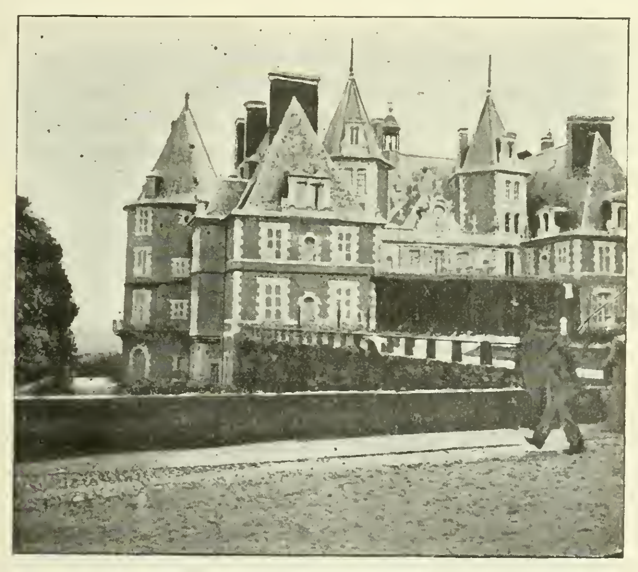
Notre départ, un peu tardif, se fait par une route admirable le long du Sichon qui coule tourmenté, entre de superbes prairies boisées, au pied d'escarpements sauvages. Mais le tonnerre gronde et nous roulons au galop, craignant une de ces pluies diluviennes que l'on nous dit fréquentes dans ces abords montagneux ; à Cusset elle commence à tomber ; puis elle s'accentue, mais nous arrivons à l'hôtel avant l'ondée qui se transforme ensuite en une averse interminable. Le Casino, où c'était jour de grand bal, nous offrit comme toujours une soirée bien agréable, mais nos parapluies sortirent de leurs gaînes.

Jeudi 30. — La matinée bien ensoleillée nous permet le service si en vogue des postales illustrées et des promenades dans le Vichy actuel, très vivant, commerçant, mais sans industrie ; il n'y a qu'un ou deux fabricants de la cotonnade de Vichy qui se fait un peu dans les environs et surtout à Roanne. Certaines rues ont l'apparence foraine des villes cosmopolites, avec des magasins de fantaisies et de bibelots de toutes sortes ; des bateleurs, des chanteurs-musiciens attirent les oisifs du côté des parcs, dans le quartier où abondent les hôtels de belle apparence, dont certains ont pour tarif la journée à 30 fr. ; là aussi fourmillent les plaques-adresses de médecins, dont le nombre est considérable. Une autre curiosité est la paysanne qui circule avec un chapeau de paille, mode 1830, posé en éteignoir sur son bonnet blanc ; du reste, son élégance et sa beauté tout à fait négatives cadrent parfaitement avec sa petite voiture disloquée, attelée d'un âne mélancolique, et contenant lait ou légumes pour les clients journaliers.

L'Auvergnat, à la figure ronde, dure d'aspect, type vigoureux mais sans attraits physiques, possède de belles qualités compensatrices ; il est honnête, laborieux, énergique, réservé et très économe ; le développement de l'instruction en fera une race de grande valeur s'il sait résister aux défauts qui ne se répandent que trop dans la société actuelle.

Enfin l'heure nous ramène vers l'hôtel par le *Nouveau Parc*, qui est absolument merveilleux avec ses grands arbres, isolés ou en bosquets, habilement oubliés dans les pelouses, avec ses parterres de fleurs, ses ombrages savamment ménagés, ses pièces d'eau aux bords garnis d'arbustes fleuris, aux cygnes gracieux qui attendent des promeneurs leur pain quotidien ; il y a aussi des bancs et des chaises, mais de plus des chalets et des abris rustiques permettent de ne point craindre une averse imprévue et passagère ; rien ne manque pour rendre complet le charme de ce délicieux jardin créé sous Napaléon III et où le poëte comme le peintre peuvent venir s'inspirer de la nature élégante.

Aujourd'hui, nous partons à midi pour *Randan*, à 15 kil. (alt. 410 m.) ; la pluie a fait baisser la température, la verdure n'en paraît que plus belle. A 2 h. nous sommes sur la place du village (1.800 hab.) ; l'église en lave noire



CHATEAU DE RANDAN.

est d'aspect triste, mais nous nous habituerons à cette pierre souvent employée en Auvergne, car elle est très solide ; les carrières de Volvic en fournissent beaucoup et en expédient jusqu'à Paris. Notre but est le château, nous entrons

par une vaste esplanade bien ombragée et clôturée par une grille ; elle conduit au parc qui est immense avec de vastes pelouses semées de bosquets et des bois suffisamment sauvages avec de sombres fourrés où abondent chevreuils, faisans, lièvres, etc.

Le château est d'aspect princier, avec une avant-cour close d'une belle grille, et deux ailes en retour encadrant la cour d'honneur et le péristyle ; par derrière, une grande terrasse à parterres de fleurs, bordée d'une balustrade en pierre, montre une échappée de belle vue sur les terres du domaine. C'est le prince Ferdinand qui le possède, mais la Comtesse de Paris l'habite ; depuis vingt ans on ne le visite plus. C'est un château féodal du XII[e] siècle ; il a été acheté en 1820 par la princesse Adélaïde d'Orléans qui l'a fait restaurer alors, mais on l'a embelli depuis ; maintenant encore on travaille à une grande marquise abritant le péristyle. Nous effectuons le retour à travers les bois du domaine, passant par le *Château de Maulmont*, aménagé au siècle dernier en rendez-vous de chasse pour les princes d'Orléans, mais aliéné depuis ; c'est une ancienne commanderie de Templiers ; nous y voyons un portique de 1568, un pot à bière daté de 1570 et bien d'autres objets tri-séculaires. Continuant à nous diriger vers l'Allier nous passons devant le *Château de la Poivrière*, dont 5 ou 6 tourelles sont couvertes en tuiles d'un rouge incandescent sous les rayons du soleil qui nous reste fidèle. Nous remarquons bien des habitations de paysans dont les murs sont simplement formés de grosses mottes de terre sèche superposées. Nous passons par Hauterive, apercevant toujours au loin le château de Busset qui domine tout le pays. Après le dîner nous allons avec plaisir nous délasser au théâtre du Casino en écoutant avec charme la mélodieuse musique de Gounod, dans Mireille.

Vendredi 1[er] Juillet. — Nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des environs si ravissants de Vichy ; dès 8 h. nous partons pour la *Montagne Verte* (alt. 396 m.), à 3 ou 4 kil. de la ville, c'est l'une des promenades favorites des Vichyssois. Une route admirable y monte en lacets à travers des jardins et des vergers ; elle est bordée elle-même de noyers et de cerisiers. A un tournant nous apercevons un superbe panorama de Vichy ; bientôt, nous descendons de voiture pour grimper, à l'ombre des fruitiers, le sentier un peu raide qui mène au belvédère du sommet. De là nous jouissons d'une vue splendide sur la Limagne où ondule un océan de verdure d'où émergent Vichy, Cusset, Charmeil, Creuzier, etc. Nous retournons par l'Allier que nous traversons au pont de Charmeil, et en suivant la rive gauche nous rencontrons une source nouvelle, chaude à 42°, analogue à celle de Grande Grille. Nous arrivons ensuite à la curieuse *Source intermittente de Bellerive*, à proximité du grand pont ; elle jaillit d'un forage d'environ 100 m. exécuté en 1844 ; elle a un jet de 4 à 6 m. de haut, très gazeux, sulfuré, salin, ferrugineux, d'une température de 30° ; il reparaît à six heures d'intervalle environ,

après des signes précurseurs. Cette eau est exploitée par embouteillage. Nous rentrons par le grand pont, voyant, au loin vers le N., le belvédère quitté tantôt, et vers le S.-E., le château de Bourbon-Busset, se profilant tous deux sur un ciel sans nuages.

Après le déjeuner, nous prenons comme tous les jours notre café, sous un abri de toile installé par l'hôtel, au bord d'une pelouse du grand Parc ; là, toutes les jouissances de la vue, du goût, de l'odorat nous sont offertes ; nous goûtons, avec délices et en vrais sybarites caressés par un zéphir doux et pur, un repos égayé de propos joyeux. Les directeurs, du reste avisés et prudents, nous laissent jusqu'au dîner le loisir de faire nouvelle provision de vigueur soit en écrivant à Lille combien le temps favorise notre visite de cette région si merveilleusement dotée, soit en revoyant ce qui a plu davantage. Après le dîner, le théâtre si confortablement installé nous revoit parmi ses fidèles.

Samedi 2 nous trouve debout vers 4 h. du matin ; à 4 h, 45 nous partons à la gare avec armes et bagages pour pénétrer tout à fait en Auvergne ; bientôt le train nous emporte tout le long de l'Allier ; après St-Yorre, nous entrons dans le département du Puy-de-Dôme, et à 7 h. nous débarquons dans l'intéressante ville de *Thiers,* à 37 kil. de Vichy et à 400 de Paris ; alt. 420 m. ; 18.000 habitants.



THIERS. — LA VALLÉE DE LA DUROLLE.

Dès la sortie de la gare il faut descendre, puis remonter pour redescendre encore ; à part quelques rues nouvelles, rien n'est moins horizontal que les

rues de Thiers ; rien n'a d'aspect plus archaïque et plus pittoresque que ses vieilles maisons parfois visiblement miséreuses, dispersées partout sur les rochers ; et rien n'est plus curieux que de voir accrochées çà et là, sur des escarpements inaccessibles, des masures de pierres brutes, dont on n'atteint la porte qu'au moyen d'une échelle.

Cependant partout règne l'activité ; à la maison, à l'atelier ou dans l'échoppe résonne le marteau ou grince la scie, rythmant presque en cadence la chanson de l'heureux ouvrier. De belles et nombreuses pages ont été écrites sur ce coin particulier de la montagne d'Auvergne, où l'industrie s'accorde si bien avec le pittoresque de la nature, pour en faire un endroit des plus curieux. Nous voulons le voir sous tous ses aspects, et après avoir traversé la ville, nous gagnons le fond de la vallée par une succession de ruelles et d'escaliers en casse-cou circulant, tantôt entre des rochers de granit ou de schiste, tantôt entre les murs de pierres brutes de frustes logis presque sans fenêtres. Nous dévalons à l'aveuglette dans ce dédale indescriptible, certains d'atteindre la rivière en descendant toujours. Après plusieurs arrêts sur des contreforts rocheux, pour admirer l'aspect tourmenté de la vallée où la Durolle a su creuser son lit par la persistance de ses efforts, nous arrivons sur le chemin qui longe les usines dont la force motrice est l'eau du torrent. L'humidité favorise la végétation, et partout où un peu de terre peut se maintenir, la flore sauvage se développe jusque dans les fentes des rochers où fleurissent les sédums, le serpolet, le millepertuis ou la ronce, décorant les parois de granite qui bordent la route en face des usines. Ici la chanson de la rivière accompagne le bruit des forges, où marteaux et découpoirs fonctionnent sans relâche, donnant à l'acier sa solidité et sa forme élégante ou utile. Nulle ville ne fait la coutellerie mieux que Thiers et n'en expédie davantage de l'Afrique jusqu'en Norvège et de l'Amérique jusqu'aux Indes. Aussi, nous tenons à voir de près la ville noire et ses produits en visitant quelques fabriques. Nous sommes parfaitement accueillis dans l'une d'elles dont la fabrication est spécialement mécanique ; point de luxe, ni même de confort, mais quelle activité dans cette installation bien pratique où la rapide Durolle actionne une foule de machines bruyantes. Voici d'abord les martinets forgeant l'acier, puis les machines à estamper et à découper les lames, à produire la mitre ou bascule, à former les pointes. les anneaux, les manches, etc. ; ensuite nous voyons le perçage, le marquage, le meulage, le limage, le dressage et aussi le trempage qui est variable selon l'outil ; il se fait dans l'eau pour les ciseaux, dans l'huile pour les couteaux. Alors viennent le polissage et l'affutage, puis l'instrument est bien frotté et paqueté prêt à l'expédition. Il y a aussi un atelier de nickelage et un autre pour la fabrication des manches où se fait également le montage. On fabrique à Thiers toute la coutellerie fine ou commune ; l'article monté en argent, ivoire ou nacre aussi bien que l'article de foire à 50 cent. la douzaine. A côté des ciseaux, rasoirs, canifs, couteaux de table ou de métiers, on fait

également les articles spéciaux : sécateurs, serpes, ciseaux de vendange et les instruments à forme obligatoire pour l'exportation dans tous les pays des deux mondes. Il y a des usines à fabrication mécanique rapide et moins soignée, et d'autres qui fabriquent presque exclusivement à la main l'article de luxe et la coutellerie fine et irréprochable. Dans une usine de ce genre, nous avons vu les établis nombreux où l'acier prend sa forme sous le marteau et la lime que manient des ouvriers aussi adroits qu'habiles, car le travail est spécialisé et l'objet passe de main en main comme ailleurs de machine en machine. Il en est de même pour les manches de couteaux, certaines débitent les cornes brutes d'Amérique, d'autres les buches d'ébène venant du Gabon ou de Ceylan, puis passant d'un ouvrier à l'autre ces plaques et ces buchettes prennent leurs formes élégantes. Les déchets de ces matières ont donné l'idée d'établir à Thiers des fabriques de boutons. Tous les travaux sont payés à la pièce, les ouvriers gagnent ainsi environ 4 fr. par jour et les gamins 1 fr. 25 à 1 fr. 50; la mutualité répand parmi eux ses bienfaits. Un atelier qui excita tout autant notre hilarité que notre curiosité fut celui des émouleurs ; les meules plongent dans le courant même de la rivière et les ouvriers travaillent couchés sur le ventre, allongés sur le plancher et presque immobiles, les mains dans l'eau ; ils gagnent ainsi des rhumatismes dans cette atmosphère humide. Or le meilleur remède trouvé a été d'avoir un chien, d'une espèce et d'une taille convenables, couché tout le long du dos auquel il conserve une chaleur normale. Il est difficile de garder son sérieux en voyant ces rangées d'hommes et d'animaux couchés l'un sur l'autre, presque immobiles ; dans tous les cas, il paraît que la méthode est excellente puisqu'on en continue la pratique depuis longtemps. On fait à Thiers 15 à 18 millions d'affaires, mais beaucoup d'ouvriers ne travaillent pas dans les usines et la coutellerie fait vivre 25 à 30.000 personnes en y comprenant les artisans du travail à façon donné en ville et dans les villages voisins, où seuls ou associés par 2, 3 ou 4, louant parfois de la force motrice aux usines de la rivière, ils scient, martèlent, liment, etc., comme nous l'avons vu faire partout, jusque dans les huttes de pierre, accrochées comme des nids aux aspérités des rochers.

L'aspect de la ville, hors du centre surtout, est d'une curiosité typique inoubliable ; mais en ville même, là, où sur le côté des voies nouvelles, dégringolent des rues déclives de 2 mètres de large au plus, avec des maisons en bois des XVe et XVIe siècles, on se promène curieusement intéressé. Le terrain lui-même attire l'attention par ses roches de l'époque primitive dont l'une est du quartz cristallin et brillant et l'on voit étinceler au soleil, un sommet voisin qui en est couvert.

Thiers, par son originalité, impose sa visite aux touristes ; ses 18.000 hab. sont en majeure partie de la race simple. laborieuse et énergique de l'Auvergne ; ils restent fidèles aux anciens principes d'honnêteté et d'économie, fidèles aussi aux habitudes de leurs ancêtres comme à leur costume ; jupon,

tablier, châle et toujours le bonnet de linge écrasé sous le légendaire chapeau de paille ; physionomie intelligente, sympathique et inspirant la confiance, telle apparaît la Thiernoise. L'altitude supérieure est 420 m.. mais le faubourg du Moûtier, où le bruit des usines se mêle à celui du précieux torrent, est à environ 200 m. plus bas, et une partie de la ville est en amphithéâtre sur les pentes abruptes. Les églises des XIe et XIIe siècles conservent d'importants vestiges romans ; le château du Piroux, où il y a plus de bois que de pierre,



THIERS. — LE CHATEAU DU PIROUX.

date de 1423. Dans l'étroite rue du Piroux, les étages surplombent encore la rue, appuyés sur des poutres en bois avec des têtes sculptées comme celles des gargouilles de pierre ; ailleurs sont des consoles ou des arcades avec des frises sculptées ; nous y remarquons entr'autres les sept péchés capitaux représentés avec la naïveté brutale du Moyen-Age. Au centre de la ville, nous voyons construire, près du nouvel Hôtel de Ville, un grand bâtiment de pierre qui sera l'Hôtel des Postes.

Thiers, que cite Grégoire de Tours, semble avoir eu pour origine un poste romain, et la ville se développa autour d'un monastère fondé vers le VIIe siècle. Il y eut jadis des tanneries, elles ont disparu ; puis des moulins à papier qui furent installés dès le XIVe siècle ; cette industrie était apportée d'Ambert, à 35 kil. plus au S., dont les papeteries étaient si renommées dès le Moyen-Age. Maintenant les papeteries mécaniques ont ruiné celles qui faisaient le papier à la main ; il reste cependant la belle usine des Charbonniers. Vers le XVIe siècle, la rivière torrentueuse favorisa l'installation de la coutel-

lerie, qui s'est développée de façon à fabriquer les quatre cinquièmes de la production française et à exporter dans tous les pays. On vient d'y joindre des manufactures de buscs qui sont très prospères ; il y a aussi des minoteries importantes.

Nous ne pouvons quitter Thiers sans visiter l'usine de M. Maillet, dite des Charbonniers, qui fabrique le papier spécial de chiffons de fil blanc employé pour le papier timbré, les titres de rente et de chemins de fer et aussi pour l'édition d'œuvres d'art. Nous y arrivons en suivant la rue des Usines, sur la rive droite de la Durolle, bordée par la muraille à pic qui forme le flanc de la vallée. Le soleil nous prodigue ses chauds rayons qu'aucun zéphir ne vient tempérer, nous avisons un panier de cerises et dans ce verger d'abondance, nous en obtenons pour 10 c. de quoi rafraîchir tout le groupe. Mais voici une grande et active usine moins bruyante que les forges ; c'est la papeterie. Avec la succursale du Pont de Seychal, elle occupe 410 ouvriers et produit 450 tonnes de l'ancien papier à la forme dont la fabrication disparaît partout. Nous sommes très bien accueillis par l'ingénieur-directeur de la fabrication, qui veut bien nous servir de cicerone. D'abord, les chiffons, tous blancs, puisque le blanchiement en est interdit, sont triés et découpés par 20 à 25 femmes dans un vaste atelier ; après un lessivage au carbonate de soude et un rinçage soigné, ils vont au broyage dans une série de cylindres à dents d'acier qui, avec beaucoup d'eau, rendent la matière de plus en plus fine. Avec un savon de résine de pin, rendu soluble par de la soude, on produit un encollage dans la pâte en précipitant la résine par du sulfate de soude ; on pratique aussi l'encollage à la gélatine pour une partie du papier terminé ; celui-là n'est que superficiel.

Le liquide rendu laiteux par les filaments courts et divisés des chiffons est alors conduit aux cuves et nous remarquons l'attention avec laquelle l'ouvrier y plonge une sorte de très fin tamis carré ; par un tour de main, tout spécial et difficile à pratiquer, il ressort ce cadre ou forme tout couvert d'une mince couche blanche, c'est la naissance de la feuille de papier ; l'habileté consiste à lui donner partout une épaisseur égale qui doit être la même pour toutes les feuilles. C'est le papier dit à la forme ou à la cuve ; un ouvrier recueille chaque feuille sur un feutre et les empile, puis on les soumet à une pression hydraulique de 100 kil. par centimètre carré ; on les porte ensuite au séchoir. Les filigranes sont produits par des matrices fixées au tamis dont la grandeur donne aussi le format. L'hiver on sèche à la vapeur ; du séchoir les feuilles vont au satinage, puis au rognage et enfin au triage pour lequel on est très difficile, soit pour les défauts de fabrication, soit pour de petits points de rouille qu'on ne peut éviter ; il y a cependant des répareuses qui rétablissent souvent la netteté exigée. On met alors les feuilles en paquets de 1.000 et on expédie à Paris où s'effectuent la vérification et le réglage. L'adjudication a lieu pour neuf années ; la machine motrice pour les pompes et appareils est

une horizontale de 25 chevaux ; l'éclairage est électrique. 100 kilos de pâte donnent 5.000 feuilles de format moyen ; les ouvriers gagnent 4 fr. en moyenne et les ouvrières 1 fr. 50 par journée de 10 heures. J'ai donné tous ces détails parce que les papeteries à la forme deviennent rares.

Des curiosités d'un autre ordre nous attendent maintenant, nous quittons Thiers à 5 h. 40, et à 7 h. nous arrivons à Clermont-Ferrand, après avoir défilé devant les grands casernements militaires qui sont près de Montferrand, aux portes de Clermont. Nous traversons rapidement la ville, car nous allons, à 2 kil. plus loin, séjourner à *Royat-les-Bains*, où un ami de l'un de nos directeurs veut bien être pour nous un précieux cicerone. Royat est comme un faubourg de Clermont, relié par un tramway électrique ; nous voyons déjà sur notre route un indice de l'une des industries du pays ; ce sont de grands champs d'angélique aux feuilles élégamment découpées dont les tiges savoureuses iront à la confiserie ; puis nous passons sous le hardi viaduc du chemin de fer et nous entrons dans une vallée étroite où d'immenses hôtels tout neufs et de coquettes villas sont étagés entre bosquets et jardins ; là, un air vif et pur et le gai soleil fortifient la santé retrouvée par l'usage des eaux. On s'aperçoit vite que l'on est entré dans la région des anciens volcans ; bien des constructions sont en lave noire et poreuse inconnue ailleurs et les chemins sont garnis de cendres et de scories vomies par les cratères il y a des milliers d'années, tandis que de leur sombre masse, des morceaux de mica schistes et de quartz étincellent sous les rayons du soleil couchant. La fatigue de cette longue mais si belle et intéressante journée nous engage à profiter d'une admirable soirée pour prendre en plein air un repos bien agréable.

Dimanche 3. — Notre première visite est celle de la source Fonteix qui appartient à M. Delobel, notre ami d'hier, originaire de Lille ; nous goûtons son eau à 17°, gazeuse, bicarbonatée sodique et potassique et lithinée, absolument favorable aux voies digestives, surtout chez les arthritiques ; elle est une précieuse eau de table que l'on peut facilement se procurer à Lille. M. Delobel nous montre aussi l'installation de sa fabrique de glace dont la consommation prend de la vogue dans les chaudes vallées fréquentées du Puy-de-Dôme. Il en produit 4.000 kil. par jour, par l'acide carbonique liquide dont nous voyons les tubes rangés près du moteur électrique. Nous rentrons à l'hôtel par l'établissement de bains et son joli parc dominé par le majestueux viaduc du chemin de fer inauguré en 1886. La bruyante Tiretaine coule là en blanches cascatelles ; elle descend rapide des hautes et pittoresques montagnes qui nous entourent de trois côtés, grondant en se heurtant à tous les fragments de rochers et de lave éboulés dans son lit. Nous sommes ici au pied des grands monts d'Auvergne et vers le N. seulement s'étend la fertile Limagne, le vaste jardin du centre de la France. Dans le parc, nous visitons les restes de trois piscines, ruines antiques, découvertes en 1882,

de thermes dont l'étendue considérable atteste que les Romains utilisaient les sources minérales chaudes de Royat. Là, sans nul doute, étaient les Thermes d'Augusto-Nemetum (Clermont), l'importante cité fondée par César après la destruction de Gergovie ; car une autre splendeur existait déjà qui a précédé de dix-huit siècles la richesse actuelle des bords de la Tiretaine.

Après le déjeuner, *Clermont-Ferrand* nous attire par sa collection de monuments qui retracent une partie de son histoire impossible à consigner ici. Nous arrivons en tramway sur la grande place de Jaude (275 m. sur 80), la



LA PLACE DE JAUDE A CLERMONT-FERRAND.

statue de Desaix (1801) en bronze est imposante et plus encore le monument de Vercingétorix, presque un arc de triomphe au sommet duquel le vainqueur de César à Gergovie, à cheval sur un coursier fougueux, entraîne les Gaulois à la victoire (œuvre de Bartholdi). Dans l'angle N. de la place est la belle église des Minimes (1630) ; presque en face est le théâtre (1893), dont la façade à colonnes plait à l'œil. Près de là, est la muraille de défense, à contreforts, dite des Sarrasins, bien qu'elle soit romaine. Au centre de la ville, sur la place Royale, se trouve depuis 1898, la statue colossale du Pape Urbain II qui, la crosse en main, appelle les chrétiens à la délivrance de la Terre Sainte. En face, se trouve la splendide cathédrale commencée en 1248, mais qui dut compter, comme toutes les basiliques de cette époque, avec les périodes troublées qui se succédèrent pendant les siècles suivants ; aussi le style gothique y montre les nuances du primitif au fleuri, et ce ne fut qu'au siècle dernier

qu'on la compléta par les deux magnifiques flèches de 108 m. en lave au ton sombre, qui sont l'œuvre de Viollet-Leduc. A l'intérieur, des pierres tombales, des fresques, un jacquemard enlevé à Issoire au XVIe siècle, un rétable en bois orné d'une peinture du XVIe siècle et surtout, un merveilleux chandelier pascal dont on a offert 100.000 fr., retiennent le visiteur. Vers le portail Nord, on trouve l'Hôtel de Ville qui n'a rien de remarquable, mais en face, la place de la Poterne offre un magnifique panorama des Monts Dôme, et à côté un square est orné de la statue assise de Blaise Pascal. l'immortel génie clermontois du XVIIe siècle ; il regarde vers le Puy-de-Dôme, où en 1648, il fit faire ses expériences sur la pesanteur de l'air, confirmant la découverte récente de Torricelli. De là, passant par la place Gaillard, où se trouvent l'Hôtel des Fêtes et celui des Postes, nous descendons vers la Tiretaine pour visiter la source pétrifiante de St-Allyre et le pont naturel formé par les concrétions calcaires. Là, un véritable musée de pétrifications, moulages ou recouvrements, nous retient un instant pour choisir des souvenirs de cette source incrustante, la plus ancienne connue, bien qu'il en existe d'autres à St-Nectaire, du côté de Riom, etc. Des animaux et jusque des statues de grandeur naturelle, de paysans dansant la bourrée, sont curieusement pétrifiés. De là nous remontons vers l'antique basilique de N.-D. du Port, de pur style roman dit auvergnat, qui depuis neuf siècles a résisté à tous les efforts du temps et des guerres ; seuls les deux clochers sont du XIXe siècle ; il y a une crypte avec une vierge miraculeuse du XIVe siècle. Tout à côté se trouve la place Delille, le poëte auvergnat ; c'est l'endroit où en 1095, Pierre l'Ermite prêcha la première Croisade et reçut le serment des Chevaliers croisés. En suivant l'avenue Trudaine, nous voyons la Fontaine d'Amboise, merveille architecturale où la Renaissance montre ses tentatives en se mêlant à l'ornementation gothique. Elle est en lave de Volvic et fut élevée en 1515 par les ordres de Jacques d'Amboise, évêque de Clermont, dont elle porte les armoiries.

Bientôt nous arrivons au Musée où la collection archéologique est bien intéressante, mais par les trente et quelques degrés que le soleil nous octroie, nous y restons peu et nous sommes fort aise d'arriver au jardin public, dit Jardin Lecoq, en souvenir du professeur et naturaliste qui le transforma agréablement et légua à la ville ses belles collections de minéraux d'Auvergne et d'oiseaux qui sont dans un musée fermé à cette heure. Une foule d'autres constructions n'ont qu'un médiocre attrait pour le touriste ; il y a cependant des maisons anciennes, telles : les deux maisons romaines du XIIe siècle, celle des architectes de 1560 ; la maison Savaron de 1513, toutes remaniées mais conservant de précieux morceaux d'architecture.

Au point de vue économique, Clermond-Ferrand avec ses 60.000 habitants a une grande importance par ses usines de caoutchouc, de produits chimiques, de pâtes alimentaires et surtout par son énorme fabrication de fruits confits,

de confitures, de sucreries et de chocolat, qui emploient 100.000 kil. de tiges d'angélique, près de 300.000 kil. d'abricots, autant de cerises, 100.000 kil. de poires et de prunes, 40.000 de noix vertes (cerneaux) et qui produit 4 à 500.000 kil. de marmelade de pommes, des quantités de gelée de groseille, de framboise et de coing ; tous ces fruits provenant du pays d'alentour, de cette Limagne, verger aussi vaste que productif. En outre on importe des masses d'oranges, de cédrats, de chinois, de citrons pour être également confits. Une seule fabrique emploie 800 à 1.000 femmes pour enlever les noyaux de cerises et d'abricots. Les céréales et la vigne tiennent néanmoins une large place dans les productions du pays.

Malgré tant d'attraits il nous faut quitter l'intéressante capitale de l'Auvergne, qui possède aujourd'hui préfecture, évêché, corps d'armée, trésorerie générale, université, observatoire météorologique, laboratoire bactériologique, station agronomique, écoles normales, lycée, école professionnelle, tribunaux, etc., enfin tout ce qui constitue un grand centre administratif, militaire ou commercial.

Après notre dîner, un repos bien gagné serait délicieux sous les arbres de la terrasse du Casino, dont le directeur nous a fait le plus gracieux accueil, mais infatigables, peut-être trop, nous passons notre soirée au théâtre, dont la confortable et hygiénique installation est plutôt reposante.

Lundi 4. — Royat, si coquette et si pittoresque dans sa belle vallée boisée qui contraste en tous points avec celle plus sauvage, plus étroite et si indus-



L'ÉGLISE FORTIFIÉE DE ROYAT.

trielle de Thiers, a aussi ses curiosités ; son altitude est d'environ 450 m., mais la vieille agglomération est un peu plus élevée et nous y grimpons ce

matin. La route est large, mais les maisons forment, à la manière ancienne, un réseau de ruelles tortueuses au centre desquelles s'élève la curieuse église fortifiée des XIe et XIIe siècles ; elle est de style roman auvergnat en pierre blanche et en lave noire, et les toits en terrasses et le clocher sont garnis de murailles crénelées ; sous le chœur est une crypte du XIe siècle. Sur la même place se trouve une intéressante croix gothique en lave, datée de 1486 et représentant les 12 apôtres. En redescendant nous visitons une taillerie de pierres fines où l'on travaille surtout celles de l'Auvergne, car on en trouve ici en abondance : cristal de roche, améthyste, jaspe, cornaline, agate, etc. à diverses profondeurs. Une quarantaine de jeunes filles font de tout cela de gentils bijoux. Un peu plus bas, nous sommes fort bien accueillis à la chocolaterie-confiserie de Royat fondée depuis longtemps et très agrandie récemment ; nous en parcourons les ateliers avec intérêt.

Une visite à l'établissement thermal est de rigueur, le directeur veut bien nous servir de guide ; la façade à colonnades et statues est belle mais manque de perspective par l'étroitesse de la vallée ; le hall est magnifique, les 115 cabines de bains à eau courante minérale à 35° sont parfaitement installées, avec marbres, carreaux céramiques et ciment ; dans les cabines ou salles pour douches, il y a un beau carrelage perforé préférable au plancher comme hygiène ; les salles de pulvérisation sont garnies d'appareils nickelés dans des boxes en marbre blanc. Il y a 4 cabines de luxe avec salons de repos ; 2 piscines de 1 m. à 1 m. 75 de profondeur ; des cabines de bains électriques au volt ordonné, d'autres pour les divers massages, etc.

Dans le parc, à la source César, il y a aussi un établissement comportant 10 cabines de bains avec douches et 2 de luxe. Le Parc contient 4 sources, dont l'une (Eugénie) débite 1.440.000 litres à 35° 5 par 24 heures ; les trois autres donnent ensemble 90.000 litres à 20 et 30°. Les eaux sont gazeuses, alcalines, chlorurées sodiques, ferrugineuses et lithinées. Une autre source, et celle de notre ami M. Delobel sont à 15 et 17° et sont des eaux de table.

Le Casino offre toutes les distractions : concerts, jeux, petits chevaux, lecture, conversation et bon théâtre ; près du Parc est un Kursaal avec théâtre de comédie. En saison, les fêtes qui se succèdent : bals champêtres, batailles de fleurs, kermesses, etc., sont magnifiques dans le cadre enchanteur de cette ravissante vallée.

Ce n'est que vers 1833, que des observateurs reconnurent des signes d'existence de sources thermales ; on les rechercha et on commença aussitôt à les exploiter ; Charles Nodier, l'érudit littérateur d'alors, a décrit poétiquement la grotte aux 7 Sources ; il y avait 15 siècles que les invasions barbares avaient détruit les Thermes romains ; aujourd'hui une nouvelle splendeur se développe sur les ruines de l'ancienne. Avant de rentrer, nous allons à la Grotte du Chien, près du viaduc, où l'acide carbonique qui se dégage du

sol reproduit les phénomènes de celle de Naples. Bien d'autres curiosités sont à visiter, mais le temps nous manque.

Après le déjeuner, nous partons à Montferrand dont l'aspect vieux et fruste éveille notre intérêt. Dès l'arrivée, nous enfilons la rue principale, avec son ruisseau au milieu et ses maisons délabrées mais d'air majestueux ; c'est le fier hidalgo dans ses guenilles ; ce sont les demeures des nobles et riches bourgeois de la fin du Moyen-Age aujourd'hui peuplées de besogneux, c'est la splendeur déchue. Comme décor, ici comme dans tout le pays, les boulangeries ont leur façade ornée de pains longs fichés sur des clous plantés dans toutes les boiseries ; ils restent ainsi exposés au soleil, à la poussière et peut-être à la pluie. Dès la gare, quelques gamins bien dressés conduisent le touriste aux curiosités qu'il ne trouverait pas, car les restes architecturaux sont presque tous à l'intérieur des cours et des bâtiments. Les habitants, avec la complaisance habituelle et honnête de l'Auvergnat, stimulée ici par le bénéfice à mériter, font volontiers visiter leurs maisons et montrent une foule de souvenirs plusieurs fois séculaires qu'ils mettent en valeur par des traditions très enjolivées et récitées avec une certaine verve, comme cela nous est arrivé à la maison dite de l'Éléphant, du XIIe siècle. La maison de l'Apothicaire, du XVe siècle, a sa curieuse charpente ornée dans la frise, d'une sculpture qui rappelle une scène de Molière qui lui a valu son nom ; la maison du Bailli date de 1480 ; celle d'Adam et Eve et bien d'autres, possèdent des arcades, des chapiteaux, des pendentifs, des frontons, des archivoltes, des escaliers à balustrade, des carrelages même, qui témoignent de l'ancienne splendeur et du rang de cette antique ville-forte devenue comme un faubourg de Clermont, à qui elle fut réunie administrativement en 1630 par un édit de Louis XIII. L'église du XIIIe siècle agrandie au XVe, jadis chapelle du Château, est de style gothique flamboyant ; elle a un superbe portail surmonté d'une belle rosace ; elle contient des stalles et des panneaux Renaissance magnifiques ; c'est un monument classé, ainsi que plusieurs des maisons citées. Pendant notre retour, nous restons sous l'impression de ce raid en plein Moyen-Age, voyant en imagination Montferrand avec ses monumentales demeures somptueusement meublées et abritant les nobles du pays et les riches bourgeois vêtus de soie et de velours, au lieu des besogneux d'aujourd'hui qui sèchent leurs hardes rapiécées sur les rampes sculptées des escaliers d'honneur. Nous pensons à l'ancienne splendeur des Thermes de Royat qui renaît après 15 siècles d'oubli ; à la puissance d'*Augusto Nemetum*, l'oppidum romain qui remplaça Gergovie détruite et un jour s'offusqua de l'importance prise par Montferrand devenue aujourd'hui humble faubourg, tandis que maintenant Clermont redevient riche par son industrie. Le temps suffit pour accomplir ces métamorphoses.

Mardi 5. — Aujourd'hui, le programme comporte l'*Ascension du Puy-de-*

Dôme, que depuis deux jours nous apercevons à chaque instant. Nous suivons, en voiture, une belle route qui côtoie à peu de distance le cours de la Tiretaine ; rien de plus varié, rien de plus agréable, que les panoramas, les perspectives et les points de vue dont on jouit en gravissant les flancs de ces hautes montagnes, parsemés de champs, de prairies, de vergers et de bois et où le chant des oiseaux se mêle joyeusement à celui des cascades. Au bout d'un kilomètre la route commence des lacets ; nous passons auprès de la pépinière de l'État, car on connaît ici les bienfaits du reboisement ; la Tiretaine saute en se jouant de cascade en cascade, tantôt à droite, tantôt à gauche de la route. Après une belle coulée de lave, nous arrivons à Fontanas et peu après à Font de l'Arbre ; la Tiretaine vient sourdre là en un jet important. Une heure s'est écoulée, nous sommes à mi-route et déjà à 800 m. d'altitude ; un peu plus loin nous croisons la route passant par La Barraque et nous rencontrons plusieurs batteries d'artillerie venant du champ de tir et circulant dans un épais nuage de poussière dont nous prenons notre part. Nous approchons du col de Ceyssat ; les bosquets de hêtres, de sapins et de bouleaux s'éclaircissent, et dans les prairies montueuses où l'herbe devient plus rare et les rochers plus communs, les moutons en troupes nombreuses semblent des pucerons éparpillés sur la plaque verte parsemée de taillis, de rochers et aussi de touffes roses ou jaunes de bruyères ou de genêts. Le temps se couvre quand nous arrivons au col de Ceyssat (altitude 1.150 m.) et nous nous hâtons, sans entrer dans les hôtels rustiques qui s'y trouvent mais en y déposant les paniers de notre déjeuner, de gravir à pied, à âne ou en voiturette, les 2 kil. 600 de chemin en 18 lacets qui permettent de franchir les 315 m. d'altitude du cône composé en grande partie de domite, lave spongieuse d'un blanc grisâtre. Le chemin très rocheux et inégal circule d'abord à travers un taillis herbeux et fleuri, puis l'herbe maigre et les pierres couvrent seules tout le flanc du mont. Nous occupons tour à tour les deux petites voitures à quatre places qui font avec peine le service de ces chemins escarpés et où cahotés et meurtris on se trouve à la torture. On met une heure pour gagner le sommet du cône qui est aussi le faîte du Mont si connu en France : le Puy-de-Dôme (1.465 m. d'alt.). La dépression du cratère est irrégulière et ce qui frappe la vue dès l'arrivée, ce sont les ruines gigantesques du temple de Mercure Dômien, élevé par les Romains et détruit par les barbares, il y a près de 15 siècles ; on se demande par quels puissants moyens, ces peuples, destructeurs nomades, ont pu jeter par terre les énormes blocs de pierre, jadis reliés par des crampons de fer, que nous voyons gisant aujourd'hui en chaos. Nous grimpons jusqu'à l'Observatoire établi en 1876 et relié télégraphiquement à Clermont ; nous restons émus devant le grandiose spectacle qui s'offre à nous malgré la brume qui voile les lointains horizons ; nous dominons de plusieurs centaines de mètres une véritable cohue de cratères (70 à 80) qui, vers la fin de l'époque tertiaire, c'est-à-dire il y a bien des milliers

d'années, faisaient du massif des Puys un infernal séjour. La vue plonge dans ces trous qui ne sont pas encore comblés et ont encore jusqu'à 60 m. de profondeur, où l'herbe et les buissons fleurissent maintenant en sécurité ; à 11 ou 1.200 m. plus bas on aperçoit Royat, Clermont-Ferrand, etc. ; mais les grands panoramas nous échappent. Le temps s'écoule rapide, en admirant, en photographiant, en récoltant des fragments de poteries samiennes vernies et ornementées qui gisent encore sur le sol depuis près de 2.000 ans ; enfin nous télégraphions à M. Nicolle notre salut sympathique et dévoué et nos vœux pour la Société, puis nous redescendons au Col de Ceyssat, heureux d'anéantir le déjeuner froid que nous avons apporté et que nos estomacs réclament impérieusement, car il est près de 2 h. Nous terminons ce gai repas en vidant quelques bouteilles de champagne que M. et M[me] Delobel ont apporté comme eau de leur source, erreur que leur cordiale urbanité leur a fait commettre ; elles sont l'occasion de toasts partant du cœur et qui s'envolent vers les cieux, car nous déjeunons à l'ombre des bouleaux séculaires qui entourent l'hôtel. Avant le départ, une promenade à la lisière du bois me fait découvrir des fragments de poteries gallo-romaines grossières, de poteries lustrées d'Arezzo et d'autres ayant les caractères des poteries arabes. Seraient-elles la confirmation du souvenir des Sarrasins dont on retrouve souvent le nom dans le pays, d'après l'invasion du VIII[e] siècle ?

Un peu après 4 h. nous nous hissons sur notre char-à-bancs et pour le retour le galop est de rigueur. A la bifurcation (832 m.) nous prenons maintenant la route de gauche, nous traversons La Barraque (782 m.), puis nous côtoyons des murs de lave et de basalte qui font faire un énorme détour ; nous apercevons alors un superbe panorama de Clermont, dont la multitude de toits rouges est dominée par les masses sombres de ses monuments de lave. Nous traversons le chemin de fer qui nous mènera à La Bourboule, puis, à la croisée de Chamalières, nous tournons vers Royat au milieu des usines, des villas et des jardins.

Nous voyons vers la droite le Chasteix (606 m.) contre lequel est appuyé notre hôtel ; et devant nous, le sommet boisé du volcan de Gravenoire (668 m.) qui a couvert la vallée basaltique de Royat des laves et des scories que l'on foule aux pieds ; plus loin apparaît la masse sombre et dénudée du grand plateau de basalte à murailles à pic (744 m.) où était Gergovie et où la *Gergovia* se dresse imposante, rappelant l'effort suprême et la victoire des Gaulois.

Notre belle excursion alimenta facilement les conversations de notre soirée ; du reste il fallait boucler nos valises pour un départ matinal.

Mercredi 6. — Nous allons passer la journée à La Bourboule ; en montant à la gare de Royat, nous sommes en face du superbe Parc Bargoin, qui étale ses ombrages sur les pentes du Mont voisin. Nous partons à 7 h. et du

haut du viaduc nous saluons la ravissante vallée où s'étale Royat; nous traversons les curieuses carrières de lave de Volvic qu'on expédie même à Paris. Le train marche lentement sur une voie sinueuse qui s'élève peu à peu en contournant tout le massif des Monts Dôme et des Monts Dore, de l'Est au Nord, puis vers l'Ouest. Une active végétation herbeuse ou sylvestre se dispute la possession de ce pittoresque chaos de blanche dômite, de lave noire et de scories rougeâtres. Elle a remplacé la stérélité de la roche abrupte que les ruisselets ne fertilisaient pas comme aujourd'hui ; c'est que la théorie du reboisement, qui date du second Empire, a pu, grâce à l'initiative persévérante d'un inspecteur des forêts, être mise ici en pratique avec le concours de l'État ; depuis lors, des milliers d'hectares de bois de rapport et de pâturages (environ 10.000), ont établi une preuve qui a décidé bien des particuliers à procéder à des reboisements pour lesquels la pépinière de l'État fournit les plants et les graines ; quarante années se sont écoulées et l'on recueille déjà les fruits de travaux que d'autres régions récalcitrantes n'ont pas voulu entreprendre.

A *Laqueuille*, plateau de 920 m. d'altitude, d'où l'on voit les cimes mordorées que nous irons toucher, se profiler sur un beau ciel bleu, nous prenons le petit embranchement qui s'élance hardiment vers le massif montagneux et enfin vers 10 h. nous arrivons à la gare de *La Bourboule*. En suivant le cours de la Dordogne, déjà belle rivière, nous voyons que tout est neuf : maisons, villas, hôtels et monuments dans cette station balnéaire bien connue mais qui prend seulement un véritable essor; dans les avenues et les jardins eux-mêmes, les arbres doivent se hâter de grandir pour mieux parer et abriter du soleil. Au centre de cette oasis naissante, où, il y a 30 ans, il n'y avait encore qu'un village aux toits de chaume, trônent l'église romane et surtout le Casino et l'Établissement thermal construits depuis peu d'années. Le dernier est d'un aspect bien monumental et agréable, avec ses grands dômes et ses façades en pierre blanche, convenablement ornementées ; c'est un véritable palais, car au delà du vestibule, on se trouve dans une magnifique galerie au milieu de laquelle est installée la buvette. A l'extrémité sont les 160 cabines de bains, et sur les côtés les salles de douches chaudes et froides, de massage, de bains de vapeur, de pulvérisation, d'inhalation, les salons, les vestiaires, la lingerie, etc., etc. Le confortable est presque luxueux et la décoration des galeries est superbe ; avec ses couleurs vives sur fond clair, ses fleurs et ses rinceaux, elle rappelle les peintures de Pompéi. Il y a 1.000 à 1.200 baigneurs en saison et au mois de Juillet on donne jusqu'à 4.000 traitements. Les eaux sont chaudes, elles ont plus de 40° ; elles sont chlorurées-sodiques, bicarbonatées et remarquablement arsenicales, aussi sont-elles souveraines contre les affections dues à l'herpétisme, le lymphatisme, le rachitisme et les divers états débiles. Bues froides elles sont un peu lourdes, nous les goûtons mais elles ne nous plaisent guère. Il y a aussi l'établissement Chaussy qui contient

44 cabines de bains, etc., et l'établissement Mabru, plus modeste, qui en contient 29. Deux sources alimentent ces trois établissements et il y en a trois autres non utilisées. La Bourboule possède deux Casinos et un beau parc avec gymnase et jeux divers ; l'altitude donne aux nuits une fraîcheur reposante : des fêtes, des excursions superbes et des chasses au renard, etc., agrémentent le séjour pendant la cure.

Après le déjeuner, vers 1 h., nous partons en voiture faire une de ces belles promenades jusqu'à *Latour d'Auvergne* (30 kil.). Nous gravissons des pentes boisées, puis une suite de plateaux où des pâturages remplacent bientôt les maigres cultures de seigle et de sarrazin ; des panoramas de monts et de vallées se succèdent superbes par le plus clair des soleils ; enfin voici un monument religieux très intéressant, vierge de pèlerinage en pierre ; plus loin une chapelle et puis le bourg lui-même, chef-lieu de canton, 2.500 habitants. Il est bâti au sommet d'un rocher de basalte dont nous voyons les colonnades au pied du plateau que couvrent les restes du château de la famille de Turenne, où naquit le premier grenadier de France. A cette altitude, pendant 6 à 7 mois, la neige isole presque les habitants qui n'ont que des traîneaux pour circuler dans la montagne ; souvent confinés dans leurs masures de pierres brutes arrachées aux rochers, ils vivent pauvrement des produits du sol, faisant un peu de vin et des fromages. Un cortège de noce précédé de violonneux se promenant dans les rues chaotiques, pour aller boire dans un cabaret peu engageant ne nous montre rien de bien curieux ; mais il est de tradition que les femmes du pays plus âpres au gain que coquettes trafiquent de leurs chevelures : du reste, ici dans l'isolement et la médiocrité, les mœurs restent primitives.

Nous retournons à La Bourboule par la roche Vendeix et la montagne de Bozat (1.400 m.) ; nous côtoyons une vallée profonde et sauvage où nous entendons le bruit des torrents et celui d'une cascade que nous ne pouvons pas voir, le temps nous presse et nous arrivons à la gare où sont nos bagages juste pour le train à 6 h. 22. A 6 h. 35 nous sommes à *Mont-Dore* (alt. 1.052 m.), 2.000 hab., sur la Dordogne naissante, gare terminus de la ligne qui vient se butter aux montagnes (1.237 m.) de basalte. Cette roche et le trachyte forment la caractéristique des roches volcaniques de la fin de l'époque tertiaire. Nous en côtoyons les colonnades prismatiques pour gagner la ville assez distante, où, comme à La Bourboule, les maisons neuves et les grands hôtels récents suffisent à peine à la foule croissante des baigneurs et des touristes ; ce n'est même pas sans montrer une grande énergie que nos directeurs parviennent à faire exécuter les conventions consenties par l'hôtelier très honnête et poli mais débordé.

Jeudi 7. — La ville est très ancienne car on y a trouvé des restes importants de Thermes romains, dont les belles colonnes à chapiteaux sculptés et d'autres ornements ont été habilement employés pour décorer l'établissement

actuel. Elle est située dans la vallée profonde, entre des montagnes de 14 à 1.800 m., où se réunissent la Dore et la Dogne, sorties, près de là, du massif du Sancy. Au XVIIIe siècle les eaux thermales du Mont-Dore, oubliées depuis longtemps, furent reconnues, mais ce ne fut qu'au XIXe siècle que leur réputation se répandit après les recherches de Michel Bertrand (en 1810) dont on voit le buste dans le hall de l'établissement. Cependant le village de 60 maisons n'était encore accessible qu'à cheval et déjà plus de 1.500 malades venaient y chercher la santé dans une piscine et 4 baignoires de lave ; quelle transformation depuis lors ! Nous voyons maintenant un splendide établissement thermal (1890) où sont appliqués tous les perfectionnements du confortable et de l'hygiène ; et un Casino avec théâtre et jeux, entouré de somptueux hôtels.

Onze sources jaillissent dans l'établissement, sortant des fissures de la roche trachytique, aux températures de 38 à 47° ; aussi règne-t-il partout une température élevée et vaporeuse. Les eaux sont bicarbonatées, ferrugineuses, arsenicales et très siliceuses, avec abondance de gaz carbonique et d'azote qui les font émerger en bouillonnant. Elles sont sédatives et reconstituantes, c'est-à-dire favorables aux arthritiques dans les manifestations affectant les voies respiratoires, même chez les vieillards, qu'elles soient chroniques, spasmodiques ou intermittentes. Le traitement montdorien est très complexe ; à la boisson et aux bains s'ajoutent les gargarismes, les irrigations, les pulvérisations, les inhalations, etc. Les promenades au grand air pur des montagnes et à la vive lumière complètent l'action efficace de la cure. Une curiosité particulière pour le touriste, est la circulation des baigneurs en ville de 5 à 8 h. du matin ; l'eau à haute température et l'air saturé de vapeur nécessitent pour eux l'emploi de costumes spéciaux : d'abord un grand justaucorps de laine comprend tout le corps, même les pieds ; il est recouvert par un domino plus ou moins long, de laine également, avec capuchon ; puis un cache-nez est enroulé jusqu'aux yeux. Ainsi accoutrés, ils courent par les rues, chaussés de bruyants sabots pour se fourrer dans leur lit en sortant des étuves ; les moins ingambes et bien des dames se font transporter dans des chaises à porteurs, réminiscence des XVIIe et XVIIIe siècles, qui complète l'aspect bizarre de la ville de bon matin.

Il vient ici chaque année 8 à 9.000 malades pour faire une cure un peu dure de cette eau chaude qui nous a paru assez écœurante, mais presque toujours le succès récompense l'acte de courage. Le Maire du Mont-Dore, M. le Dr Serre, avec une bien aimable complaisance veut bien être pour nous un précieux cicerone dans le superbe et grandiose établissement thermal analogue à ceux déjà vus, et il nous offre gracieusement l'entrée du Casino et de tous les divertissements qui en dépendent, de même qu'il nous autorise à faire usage du funiculaire du *Pic du Capucin*, dont nous faisons aussitôt l'ascension. (Je lui réitère ici l'expression de la plus cordiale reconnaissance de notre

groupe pour tous les renseignements qu'il nous a donnés et pour toutes les faveurs accordées). Monter ainsi sans fatigue plusieurs centaines de mètres pour faire une bonne promenade dans une poétique forêt avec des éclaircies ravissantes et des panoramas splendides est une compensation délicieuse aux fatigues matinales de la cure. Un journal de Lille me dit que ce funiculaire électrique, inauguré le 21 Juin 1898, fut le premier construit en France ; il franchit en 8 minutes une altitude de 200 m. sur un plan incliné de 800 m. de long. La Dordogne produit la force motrice.

Nous avons aperçu bien des fois le *Pic du Sancy* (1.886 m.), qui tout décrépit et effrité qu'il est, dépasse encore en hauteur tous les sommets de la France centrale. Quelle majesté devait avoir sa cime alors intacte, quand, à la fin de l'époque tertiaire, il dominait la multitude de cônes qui l'environne !

L'ascension du Sancy nous tente ; nous avons décidé de la faire, c'est une route de 7 kil. Après le déjeuner, des voitures nous mènent aux sentiers qui partent de la base du mont, et là nous enfourchons des ânes qui suivront pendant plusieurs heures les sentiers escarpés courant en lacets dans les herbages de la montagne. Au milieu des prés semés de bouquets d'arbres et coupés de ruisselets qui babillent sur la roche, nous rencontrons la Dore et la Dogne naissantes que nous passons à gué, après quelques hésitations de nos montures. Certains de nos ânes, froissés sans doute de notre insistance veulent nous témoigner leur mécontentement en s'arrêtant obstinément au milieu du torrent pour augmenter le volume du ruisseau et troubler l'harmonie de ses cascatelles, puis reprendre la file indienne interrompue. Ces scènes, d'un naturalisme bien digne du pinceau de certains grands maîtres flamands, passeront à la postérité car elles ont été saisies au passage par nos photographes parfois indiscrets. Cependant un incident tragi-comique a échappé à leurs terribles appareils ; à l'un de ces gués, un âne maladroit glissa sur un bloc moussu et s'agenouilla ; par ce brusque mouvement la selle tourna et le cavalier chavira ; exécutant une voltige mal réussie, il alla écouter de trop près le murmure de l'onde cristalline. Mais vite satisfait il se releva et sauta sur la rive avec une telle agilité, qu'à peine effleuré par l'eau il n'eut qu'à secouer les perles qui bordaient son veston en riant de son naufrage d'une seconde avec ses compagnons rassurés. Ce fut là le plus terrible accident qui marqua nos 14 jours de voyage. Une fois engagés dans les lacets, nous chevauchons, sous un soleil ardent, au milieu des pâturages immenses qui couvrent les flancs de la montagne ; ils sont émaillés de fleurs, mais pas un arbre n'y ombrage les troupeaux ni même les touristes. Enfin après de longs circuits nous arrivons au pied du cône, il faut mettre pied à terre, ou dans la neige si l'on veut, car il y en a de larges plaques autour de nous. Les moins fatigués d'entre nous grimpent au sommet du pic, sur la pierraille qui roule sous les pieds par une inclinaison de plus de 45 degrés. Il faut 10 à 15 minutes

d'efforts pour arriver sur un petit plateau de 4 m. sur 3, qui tout isolé par une pente vertigineuse domine la vallée de 8 à 900 m. par une altitude de 1.886 m. Rien ne saurait surpasser la majesté de l'immense panorama circulaire dont on jouit là, comme de la nacelle d'un ballon. On reste impressionné devant la foule de cratères, de cônes, de lacs, de pâturages semés d'étables et de burons que l'on domine de 4 à 500 m., pendant que, plus loin et plus bas, s'étend la plaine ondulée et agreste parsemée de villages, tandis que d'un autre côté de hauts sommets noirs ou blanchis par la neige bornent l'horizon. Aucun bruit ne vient, dans cette solitude, troubler nos pensées et nous distraire de notre admiration ; pas un oiseau, pas même un insecte ne trahit sa présence autour de nous ; l'air est pur, et le soleil partout avive les couleurs, patine les monts, dore les sommets, fait rayonner les lacs et dessine les contours. Nous ne pouvons détacher les yeux de ce vaste panorama circulaire, si majestueux, si saisissant, qui se grave, inoubliable, dans notre souvenir. L'esprit ému et troublé en face de cette immensité, nous avouons notre faiblesse d'atômes, malgré notre vanité, devant ce gigantesque chaos de montagnes, bien légères boursoufflures cependant et simples rides à la surface de la sphère terrestre, globe énorme à nos yeux qui n'est lui-même qu'une parcelle de matière voguant dans l'infini de l'espace, parmi des milliers de congénères. Absorbés dans notre contemplation méditative, nous oublierions la caravane, si la voix de quelqu'indolent collègue, resté à tort au pied du cône, n'arrivait faiblement jusqu'à nous pour nous rappeler l'heure du départ. La descente un peu raide, a des passages difficiles pour les vertigineux dont l'œil ne trouve pas plus d'appui dans l'espace que les pieds sur la roche qui s'effrite. Enfin nous arrivons sans encombre aux piquets et nous apprenons non sans surprise que les touristes comme les ânes (comble de l'égalité !) doivent un droit de séjour au fermier du sommet du Sancy. Voilà certes un locataire bien élevé ! Il paraît que cette contribution est rarement prélevée sans protestations, parfois assez sérieuses pour aller jusqu'au refus..

A la descente, nos ânes, qui avaient (comme nous toujours !) sans doute gagné appétit, marchèrent vite et bien, non sans donner un coup de dent aux touffes fleuries bordant le sentier ; il y en eut un même, plus pressé ou un peu facétieux, qui prétendit un moment descendre par un casse-cou à travers les pâturages au risque de mener chez Pluton l'une de nos charmantes compagnes, mais on mit bon ordre à son caprice. Rentrer à 7 h., dîner et passer la soirée au théâtre fut le complément de cette grande journée, marquée d'une pierre blanche comme toutes les autres.

Vendredi 8. — Le programme nous conduit aujourd'hui à Issoire par St-Nectaire ; un grand char-à-bancs, du service que l'on nomme ici Cars alpins, qui ne fonctionne que deux ou trois mois dans ce pays de hautes montagnes, où l'on n'a pas le temps d'oublier l'existence de la neige, nous

emporte, dès le matin, sur le massif de basalte qui domine la vallée de la Dordogne, dont on a un magnifique panorama à plus de 100 m. de hauteur. En continuant de monter, la vue suit la courbe de cette belle vallée et on aperçoit au loin La Bourboule qui, toute blanche, resplendit au soleil. Quelques cultures, puis des pâturages boisés s'étendent autour de nous, bientôt l'herbe seule reste en espaces immenses piqués de points noirs, les bestiaux, et çà-et-là de masses sombres, les burons et les fromageries. De temps en temps, la route croise ou longe des ruisselets qui coulent hâtifs, babillant avec les pierres ; près d'un bouquet d'arbres, nous entendons le bruit d'une cascade, c'est un ruisseau tombant dans une crevasse en un bond de 30 m., c'est le Saut-du-Loup. Plus loin à gauche nous voyons miroiter le lac de Guéry dans une dépression à 1.240 m. d'altitude. Près de là nous apercevons un vaste bâtiment, c'est une fromagerie où l'on travaille la pâte faite avec le lait que l'on apporte des pâturages dans les *burons,* cabanes pavées de dalles blanchâtres de phonolithe (variété trachytique sonore de lave volcanique). Cette pâte caséïque ou *fourme,* convenablement traitée, devient le fromage de St-Nectaire que toute la région produit et dont il se fait un grand commerce. Plus près de nous, la route traverse des ondulations herbeuses ; parfois une touffe de genévriers et de houx aux fruits rouges, ou bien de la grande gentiane aux feuilles plissées, de l'arnica aux belles fleurs jaunes dominent les maigres bouquets d'œillets rouges, de campanules bleues ou de minuscules pensées qui décorent le vert uniforme de l'herbe ; un rocher stérile y découpe aussi de temps en temps sa forme grise. Plus haut dans les plis des sommets, de grandes traînées blanches descendent vers le plateau, c'est la neige abritée du soleil qui attend l'arrivée prochaine de sa jeune sœur. Et nous montons toujours !

Enfin deux hauts sommets laissent une échancrure où nous allons passer, c'est le *Col de Dyanne* (alt. 1.340 m.), entre le puy de la Croix Morand (1.513 m.) et celui de la Tache (1.636 m.). Nous avons monté pendant huit kilomètres et nous arrivons sur le flanc S.-E. de la chaîne ; là, changement de décor, les pentes sont plus raides, plus chaotiques, l'érosion a été plus active.

Une course vertigineuse nous amène rapidement au hameau de *Bressouleille* (15 kil.) ; nous retrouvons avec plaisir des êtres humains, car depuis plusieurs heures nous n'avons traversé que de vastes solitudes. En dégustant un agréable vin blanc des environs d'Issoire, nous apprenons que l'on fait ici un important trafic des racines fébrifuges de grande gentiane, dont nous voyons de nombreuses charges récoltées dans les pâturages qu'elle envahit ; on fait aussi commerce de l'arnica.

Les pâturages valent 100 à 125 fr. l'hectare, nous lisons sur une affiche une offre de 262 hectares pour 30.000 fr. Dans ce hameau commence l'hivernage des bouviers et des fromagers qui passent l'*estive* dans la montagne.

Nous entrons ensuite dans une vallée sauvage boisée et rocheuse au fond de laquelle gronde et bondit, souvent invisible, un ruisseau rapide, une *Couze*,



UNE HALTE EN MONTAGNE AU HAMEAU DE BRESSOULEILLE.

qui va porter ses eaux dans le *lac Chambon* (alt. 880 m.) que nous rencontrons plus loin et bien plus bas, au croisement de plusieurs vallées. Une large coulée de lave sortie du Tartaret, forma jadis un barrage qui créa ce lac aux rives pittoresques sur lesquelles s'étale un village antique, aux maisons frustes entourant une vieille église romane et une ancienne croix de pierre qui s'élève devant le portail. Plus loin une curieuse chapelle romane (XIe siècle) orne le cimetière.

Après ce village de Chambon et la fertile vallée de Chaudefour, nous arrivons à *Murols* (23 kil.) où nous déjeunons. La température élevée (32°) nous fait renoncer à l'ascension au château de Murols, formidable forteresse du Moyen-Age, en ruines, dont nous avons vu plusieurs fois de la route la haute tour, solide encore, sur sa roche volcanique.

Nous partons d'ici par le service des cars d'Issoire ; la route remonte entre des basaltes et des trachytes, pittoresquement accumulés, d'où jaillissent une foule de ruisseaux et de sources thermales ou incrustantes. Nous sommes dans la vallée de St-Nectaire ; la magnifique église romane (XIIe siècle) de *Saint-Nectaire-le-Haut* ou *Cornadore* se découpe toute blanche sur la verdure des arbres, tandis que sa belle tour se profile sur le ciel bleu ; elle apparaît de loin aux touristes et aussi l'établissement qui est alimenté par 6 sources à des

températures de 18 à 44°. Mais notre route passe plus bas, dans un endroit resserré de la vallée du Fredet et traverse *St-Nectaire-le-Bas* où se trouvent



LE VILLAGE DE CHAMBON.

des sources de 23 à 47° employées pour l'hydrothérapie ; trois autres, gazeuses, lithinées et ferrugineuses sont employées en boissons comme reconstituantes. Plusieurs autres sources sont tellement calcaires qu'elles sont comme celles de St-Allyre utilisées pour produire des pétrifications. On trouve dans cette vallée des piscines gallo-romaines et ce qui est plus curieux de nombreux mégalithes, entr'autres un grand dolmen, qui permettent de croire que des peuples de l'époque néolithique connaissaient les propriétés des eaux de St-Nectaire. Bientôt, hôtels et bains disparaissent et nous roulons rapides sur une belle route qui descend toujours, présentant d'intéressants panoramas changeants de vallées, de torrents, de ruisseaux, de rochers de lave, de dykes, de ruines féodales, d'écroulements de basaltes, de bois et de champs aussi entourant quelques villages ou hameaux.

Après *Saillan* (31 kil.) où la Couze saute de 7 m., c'est *Verrières* et son château, puis *Montaigut-le-Blanc* (40 kil.), aux maisons moins frustes, au donjon carré et crénelé qui veille sur les vignobles d'alentour ; enfin voilà *Champeix* (43 kil.) où un arrêt permet un rafraîchissement nécessaire ; le thermomètre y marque à l'ombre 33° et il est 5 h. Nous traversons cependant la Couze où frétillent dans le clair cristal de nombreux bambins aussi joyeux que dévêtus, pour aller voir la vieille église romane ; non loin, sont les ruines

d'un château-fort et des monuments mégalithiques. Nous voilà bientôt à *Perrière* (51 kil.) dans la large vallée de la Couze d'Issoire et nous laissons à gauche le haut plateau de Pardinnes qui limite la vallée par une haute muraille basaltique dans laquelle nous apercevons de nombreux trous noirs ; ce sont les entrées d'anciennes grottes dont certaines sont habitées par des indépendants que le fisc n'atteint pas. La route que nous suivons est droite comme flèche et longue de trois ou quatre kilomètres, c'est une belle avenue bordée d'acacias qui nous conduit à *Issoire.* C'est 56 kil. de voiture effectués par une magnifique journée dans une contrée bien attachante et en agréable compagnie.

Nous traversons la ville par ses grandes artères ; sur la place, nous voyons une fontaine et le Théâtre surmonté d'une tour à horloge et d'un campanile, puis nous passons à côté de la vieille église romane imitée de N.-D. du Port de Clermont-Ferrand ; elle a beaucoup souffert pendant les guerres de religion, car Issoire fort maltraitée par les Calvinistes, fut entièrement détruite en 1577 par le duc d'Alençon. La Mairie et le Collège sont sur la même place ; enfin une avenue bien ombragée nous conduit à la gare, d'où nous partons coucher à Clermont-Ferrand (35 kil.). Nous apercevons à gauche les cimes des Monts Dore ; nous traversons l'Allier dont nous suivons la rive droite jusqu'à la région de la Veyse où sourdent aussi de nombreuses sources thermales et nous retraversons l'Allier pour nous en éloigner vers Clermont, voyant à gauche le plateau de Gergovie. A 8 h. nous sommes à table à l'Hôtel de la Poste. L'excursion était virtuellement terminée, aussi, malgré l'heure avancée, nous arrosâmes de champagne nos remerciements exprimés bien cordialement à M. Decramer, notre habile et infatigable directeur; ainsi qu'à M. Ferraille, son collaborateur si actif et si obligeant ; des complîments aux dames et des vœux pour la Société de Géographie continuèrent la série des toasts.

Le Samedi 9, nous montons en voiture à 8 h. 1/2 du matin, et en chemin de fer à 9 h. pour regagner Paris où nous avons le temps de dîner. Nous en partons à 8 h. 40 et à minuit le train nous dépose en gare de Lille, où de bien cordiales poignées de mains affirment la sincérité du désir exprimé de se retrouver l'an prochain en aussi agréable voyage.

E. CANTINEAU,

Membre de la Commission historique,
Archiviste de la Société.

THIBET

MISSION de Sir FRANK YOUNGHUSBAND

On croit en Europe que le Thibet est une région misérable et inhospitalière. Cette idée n'est pas conforme à ce que de rares voyageurs européens et indiens ont déclaré et le colonel Frank Younghusband vient de corroborer leurs dires. Considéré dans son ensemble et abstraction faite du désert, le Thibet est aussi riche que le Kashmir et le Népal. Les vallées où sont situées Lhassa, Gyantse et Shigatse et la vallée du Brahmapoutre ne sont ni des régions dénudées, ni des gorges étroites. Ce sont des vallées plates de six à seize kilomètres de largeur, couvertes d'un sol de bonne qualité, bien irriguées et soigneusement cultivées. Ce fait est le plus important au point de vue géographique que la mission ait pu confirmer. On ne connaît pas de régions présentant autant de beautés naturelles que le Sikkim et le Thibet.

En 1903, le colonel Frank Younghusband fut envoyé en mission à Kamba Jong pour négocier avec les Thibétains. Le Sikkim qu'il traversa lui parut merveilleux. Peu de pays, paraît-il, présentent une si grande variété de papillons, tant d'orchidées différentes et une telle profusion d'arbres et de fleurs. La mission pénétra dans le Thibet par la passe de Kongra-Lama. Dans cette partie du Thibet pas un arbre et une plante de trente centimètres de hauteur est une exception. De grandes plaines de seize à vingt kilomètres de largeur. Un ciel sans nuage et un panorama s'étendant à perte de vue. A Khamba Jong, sir Frank Younghusband fit de son mieux pour s'entendre avec des Thibétains tout aussi obstinés que lui. Il devint vite évident qu'à moins de pénétrer plus avant dans le Thibet, aucun résultat ne pourrait être obtenu. La mission revint sur ses pas et prit la route du Chumbi avec Gyantse pour objectif.

Une importante escorte militaire, environ 2.000 hommes, sous le commandement du général Macdonald fut cette fois adjointe à la mission.

Au commencement de Décembre, elle entrait dans la vallée du Chumbi par la passe de Jelap-La. A Yatung, une muraille barrait le chemin et s'étendait au loin à droite et à gauche. Aucun commerçant anglais n'avait pu la franchir jusqu'à cette époque. Le général thibétain allait-il se rendre aux argu-

ments de sir Frank Younghusband et autoriser le passage? Le général Macdonald prit ses précautions, mais heureusement ce fut inutile. La mission trouva la porte ouverte et passa sans difficulté aucune.

La vallée du Chumbi sans être aussi large que celles du Thibet proprement dit, l'est suffisamment pour contenir pas mal de villages confortables et de champs cultivés. Les habitants paraissaient très aisés et réellement bien disposés. Le climat est bien supérieur à celui de Darjiling et il y pleut moitié moins. Après un séjour de trois semaines dans le bas Chumbi, la mission repartit et aborda par la passe de Tang-La (4.620 mètres d'altitude) le haut plateau thibétain. C'était en plein hiver (8 Janvier 1904) et le thermomètre marquait 28 degrés au-dessous de zéro. A cette hauteur, 28 degrés sont plus difficiles à supporter qu'au niveau de la mer, à cause de la difficulté de la respiration. Le poids seul des vêtements est déjà une charge excessive et le moindre mouvement épuise. Les Thibétains purent juger de l'endurance des troupes britanniques et comprendre que leur pays était loin d'être inaccessible, même en hiver.

A Tuna, il y eut de nouveaux pourparlers avec les Thibétains. Ils vinrent au camp anglais et le colonel leur rendit visite pour voir à quelles influences ils obéissaient. Il comprit vite que le contrôle réel des affaires était entre les mains des lamas de Lhassa, dont trois se trouvaient à Tuna. Quatre généraux thibétains les accompagnaient. Polis et assez aimables, ils n'avaient qu'une phrase à la bouche : Retournez à la frontière. Pendant les entrevues, les trois lamas, assis sur le sol, impassibles et dédaigneux ne s'adressaient qu'aux généraux thibétains pour les pousser à retenir prisonniers les Anglais jusqu'à ce qu'ils se fussent décidés à la retraite. Cette obstruction fanatique comparée aux réceptions cordiales qui s'ensuivirent, même dans les endroits les plus sacrés de Lhassa, fit bien voir qu'on a trop longtemps hésité à renverser la barrière établie par ces lamas, dont le pur égoïsme avait seul retenu tout un peuple bien disposé après tout envers les étrangers.

Le ciel était à Tuna généralement d'une admirable pureté. Il y eut cependant de temps à autre de terribles blizzards qui obscurcissaient tout pendant plusieurs jours et cachaient vers le Sud la vue de la superbe chaîne de montagnes du Boutan dominée par le Chumalhari (7.387 mètres d'altitude). C'est alors que l'expédition eut le plus à souffrir.

En Avril, la marche vers la vallée de Gyantse (3.921 mètres d'altitude) fut reprise et la mission y parvint le 11 du même mois. Gyantse est une sorte de Gibraltar dominant une vallée large de huit à neuf kilomètres, remplie de hameaux florissants et coupée de nombreux cours d'eau. Sir Frank Younghusband, accompagné du capitaine O'Connor, eut l'occasion de voir à vingt kilomètres de la ville un endroit où les moines se laissent volontairement emmurer dans des sortes de cellules creusées dans le roc, d'abord pour une période de six mois, puis pendant trois ans et quatre-ving-treize jours et enfin

une troisième fois pour le reste de leur vie. L'un d'eux venait de mouri après une réclusion de vingt-cinq ans.



LE LAC BAMTS) ET LA CHAINE DU BOUTAN.

Sur ces entrefaites, le printemps renaissait et le colonel Frank Younghusband espérait toujours que la mission s'achèverait pacifiquement. Les généraux thibétains étaient eux fort perplexes. Ils avaient reçu de Lhassa des ordres contradictoires : ordre de ne pas se battre, ordre de ne pas négocier, ordre de ne pas laisser les Anglais s'avancer. A moins d'abandonner complètement le but de la mission, ceux-ci devaient fatalement en venir aux mains avec les Thibétains.

Le 5 Mai, le camp anglais fut tout à coup réveillé par une vive fusillade et presque aussitôt investi. Pendant deux mois, il dut résister aux Thibétains. Le général Macdonald sauva la situation. Les Anglais prirent à leur tour l'offensive et s'emparèrent peu après de la forteresse de Gyantse. Il y eut aussi un combat mémorable à la passe de Karo-La (5.046 mètres d'altitude). Douze hommes s'y distinguèrent en escaladant au Sud de la passe une paroi presque à pic de 456 mètres d'élévation. Jamais de mémoire d'homme, on ne vit combat à pareille altitude.

L'impossibilité de traiter à Gyantse amena la marche définitive sur Lhassa. Le départ de Gyantse eut lieu le 14 Juillet par une pluie battante. Il plut du reste abondamment jusqu'en Septembre.

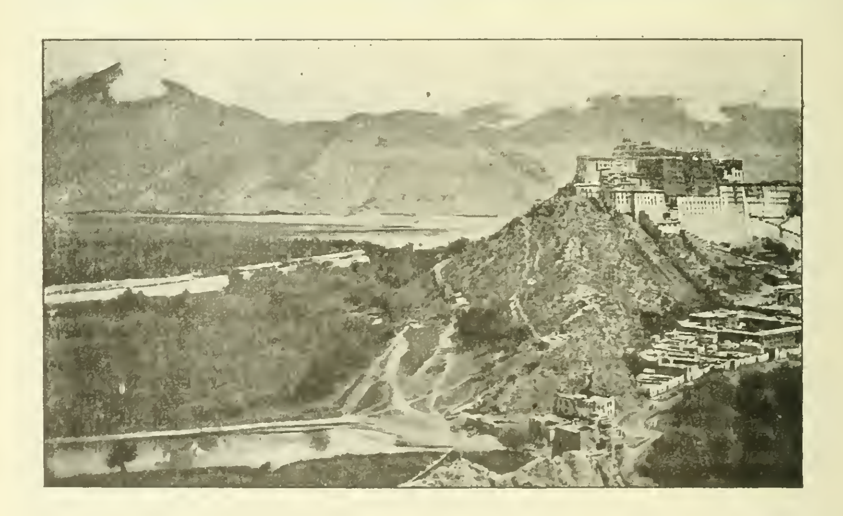
Le Thibet est donc loin d'être un pays de sécheresse, comme on le croyait auparavant. La fameuse passe de Karo-La franchie, la mission déboucha le lendemain en face du lac le plus charmant qu'elle ait jamais vu, le lac de

Yamdok-Tso. Sa forme est presque circulaire et la teinte de ses eaux présente toute la gamme du violet et du bleu turquoise.

Cette merveilleuse coloration n'a pu encore être expliquée, mais le beau ciel du Thibet y est certainement pour quelque chose. La limpidité de l'air est telle que le ciel de la Grèce ou de l'Italie paraîtrait pâle à côté de celui du Thibet. La mission longea ce beau lac pendant trois jours, puis franchit une dernière passe d'où elle put voir le Brahmapoutre qu'elle ne tarda pas à franchir sur des bateaux que les Thibétains avaient omis de détruire.

Des députations successives et croissant d'importance vinrent supplier la mission de ne point se rendre à Lhassa. Le Dalaï-Lama même écrivit à sir Frank Younghusband : acte de condescendance sans précédent. Son grand chambellan vint dire au colonel que l'entrée des Anglais à Lhassa serait une profanation et causerait la mort du Dalaï-Lama. Le colonel répondit que lui-même aurait la tête tranchée, s'il n'obéissait pas aux ordres de son gouvernement et que rien ne l'arrêterait.

La mission gravissait avec ardeur colline après colline dans l'espoir de saisir le premier coup d'œil de la ville sainte qu'aucun Européen vivant alors ne pouvait se vanter d'avoir vue. Enfin le 2 Août, à un tournant de la route,



LE POTALA VU DU BA-MO-RI.

les Anglais virent briller au loin les toits dorés du Potala, temple palais du grand Lama, et le jour suivant, les Anglais campaient sous les murs de Lhassa.

Cette ville aux rues boueuses, aux maisons solidement construites et entourées de jardins potagers domine une vallée charmante, située à 3.740 mètres

d'altitude, arrosée par une rivière aussi large que la Tamise devant Westminster, parfaitement cultivée et parsemée d'arbres, mais elle est comme éclipsée par la masse imposante du Potala. Le nouvel arrivé ne voit rien d'abord du splendide paysage, il ne regarde que le Potala et ne peut en détacher les yeux. C'est une construction austère de grande allure, solidement bâtie en maçonnerie et perchée sur un roc d'où elle domine toute la vallée. Cette masse de pierre s'étend sur une longueur de 275 mètres et dépasserait de 22 mètres la croix dorée de Saint-Paul de Londres. On ne pourrait comparer le Potala, vu surtout du côté du Sud-Est, qu'à ces massifs monuments de la vieille Égypte, mais celle-ci n'en a pas d'aussi merveilleusement encadrés que le Potala de Lhassa.

La mission eut des entrevues avec tous les notables de Lhassa et cela traînait en longueur. Les principales autorités formaient un conseil, mais ne pouvaient rien faire sans le consentement de l'Assemblée nationale, et celle-ci, sans fonctionnaire pour la présider et sans aucune responsabilité, se contentait de censurer au lieu d'approuver les décisions du conseil exécutif qui n'avait pas à se justifier devant elle. Il était bien difficile de négocier dans de pareilles conditions.

Ces gens polis, aimables toujours, étaient ignorants, méticuleusement timorés et difficiles à mettre en mouvement. Ce sont plutôt des enfants pour l'intelligence.

Le Ti Rimpochi, à qui le Dalaï-Lama avait confié son sceau, lors de sa fuite de Lhassa avant l'arrivée des Anglais, remplissait les fonctions de régent. Il était aimable et poli, peu intelligent et inférieur à la moyenne des Brahmanes de l'Inde. Il était convaincu que la terre est triangulaire. Ses connaissances se bornaient à son talent de savoir par cœur des quantités prodigieuses de vers tirés des livres sacrés. Toute discussion avec lui finissait toujours par une de ces puériles citations. La généralité des moines et des lamas étaient encore plus arriérés. Deux monastères de Lhassa comptaient ensemble 17.000 moines dégradés, malpropres et sensuels. Il n'y a pas au Thibet une forme pure et élevée du bouddhisme, comme on l'avait cru précédemment. Si le bouddhisme a eu quelque influence d'abord sur la vie intellectuelle de ce pays, elle a vite été étouffée par la rigidité des règles monastiques. Le résultat en a été de former un peuple d'une rigidité inflexible, totalement inapte au progrès et dépourvu de toute force et de toute initiative. La religion des Thibétains est grotesque ; c'est la forme la plus dégradée du Bouddhisme.

La mission eut le bonheur de pouvoir surmonter le sentiment d'hostilité des chefs de l'église thibétaine et finit par pouvoir entrer librement dans les lieux saints. Sir Frank Younghusband insista pour que la convention fut signée au Potala. Quand les lamas eurent constaté qu'on les traitait toujours avec considération et qu'ils n'avaient rien à craindre, ils ne firent plus aucune objection. Avant de quitter Lhassa, sir Frank Younghusband fit une visite de cérémonie

au temple de To-Khang et les prêtres eux-mêmes insistèrent pour le voir pénétrer dans l'enceinte et faire le tour de la magnifique statue du Bouddha, faveur qu'il n'avait jamais obtenue dans l'Inde même.

Les monastères thibétains ont une apparence massive et résistante et sont à l'intérieur bizarres et quelquefois grotesques. On y voit d'immenses et d'impassibles figures de Bouddha, aux regards éternellement baissés. Les murs sont couverts de démons et de dragons impossibles. D'innombrables vases de beurre y brûlent nuit et jour comme les cierges dans les églises catholiques.

La convention fut signée plus tôt que la mission ne le pensait et elle se prépara à reprendre le chemin de l'Inde. Dès que l'affaire fut en ordre, les Thibétains se sentirent les gens les plus heureux du monde. Personne n'était responsable. Chacun avait eu son mot à dire, et si un blâme devait être infligé, il devait retomber sur tous également. Mais au fond, ils savaient bien qu'ils s'en étaient tirés à bon compte et ils avaient le bon goût de le reconnaître.

Le matin avant le départ, le régent vint au camp anglais et offrit des



LE CONSEIL DE LHASSA.

images de Bouddha. Il remercia la mission d'avoir épargné les monastères et les peuples et dit en offrant un Bouddha au colonel Younghusband : « Quand

les Bouddhistes contemplent cette image, ils oublient toute idée de lutte et ne songent qu'à la paix ; j'espère que lorsque vous la regarderez, vous penserez avec bonté au Thibet », et le colonel quitta Lhassa rempli de sympathie pour les Thibétains.

Le conseil tout entier accompagna la mission jusqu'à une certaine distance de la ville, offrit une tasse de thé et lui souhaita bon voyage. Ils promirent d'observer fidèlement le traité et de rester toujours amis. Les mesures prises depuis par le conseil confirment les assurances qu'ils ont données à la mission. Le conseil a autorisé un groupe d'officiers à remonter le Brahmapoutre jusqu'à Gartok, dans le Thibet occidental et de rentrer dans l'Inde par Simla.

Cette importante expédition a été dirigée par le commandant Rawling. Ces officiers n'étaient accompagnés que de leurs ordonnances. Ils ont parcouru une distance de plus de seize cents kilomètres dans le Thibet et ont été bien reçus partout. L'un d'eux, le capitaine Ryder, a relevé une superficie de 100.000 kilomètres carrés comprenant le cours entier du Brahmapoutre de Shigatse jusqu'à sa source, le Mansorawar et les lacs adjacents, ainsi que les



LE MONT EVEREST VU DE KHAMBA-JONG.

sources de l'Indus et du Sutley. Il a établi que le Sutley prend sa source beaucoup plus à l'Est et aussi qu'il n'y a pas de montagne plus élevée que le

pic Everest (8.816 mètres), au Nord de l'Himalaya. Ces officiers ont eu terriblement à souffrir du froid. Le thermomètre descendit jusqu'à 31 degrès au-dessous de zéro. — Ils ont traversé une passe de 5.472 mètres de hauteur au mois de décembre et sont arrivés sains et saufs dans l'Inde. — La mission du Thibet n'a donc pas été inutile au point de vue de la géographie.

L'Angleterre a dû depuis, sur l'injonction de la Chine, renoncer à la possession de la vallée du Chumbi que lui cédait le traité de Lhassa, mais elle a pris des mesures pour profiter des avantages commerciaux accordés par le dit traité. Le capitaine O'Connor a été désigné pour occuper le poste de Gyantse, un des trois marchés ouverts aux Anglais.

L'Angleterre cherche également à augmenter son influence en Perse. Elle vient d'établir un consul à Benderabbas et un autre à Kaïn. Elle a chargé le major Sykes d'une mission spéciale dans ce même pays. Parti de Benderabbas, le major Sykes doit suivre l'itinéraire : Siaderbad, Bahramabad, Kirman, Naramas-chir et la vallée de Bampour. La mission devra se terminer à Gwadar ou Pasni sur la côte du Béloutchistan.

BIBLIOGRAPHIE

AU SIAM, journal de voyage, par M. et Mme Jottrand.
Paris, Plon, 1905.

M. et Mme Émile Jottrand sont d'aimables Belges, des Montois, riches, d'esprit distingué, et doués sans doute d'une constitution robuste, lesquels sont allés résider quelque temps au Siam, d'abord pour le plaisir de vivre dans un pays original, et aussi pour y visiter quelques-uns de leurs compatriotes. On sait en effet que les Belges sont nombreux sur les rives du Meïnam : exemple, M. Rolin-Jaequemyns, qui fut successivement Ministre du Roi Léopold II, et Conseiller de Sa Majesté Chulalongkorn, Roi de Siam.

Leur livre, écrit sans prétention, ne manque par d'intérêt. On y trouve de tout, présenté au hasard des impressions journalières, avec un luxe abondant de détails, un désordre piquant et pittoresque. On y saute, par exemple, dans le même chapitre, d'observations météorologiques à l'entrée triomphale d'un éléphant blanc à Bangkok (en chemin de fer, s'il vous plaît), à une fête chez un prince de la famille royale, et à une étude approfondie sur le code pénal siamois. M. Jottrand, en effet,

est avocat, comme M. Josse était orfèvre, ce qui lui a permis d'exercer pendant quelque temps, à Bangkok, les fonctions de juge, et de regarder de près hommes et choses de ce curieux pays. Il y a dans ce qu'il écrit, lui ou sa femme d'ailleurs, du coloris, de l'humour, de l'observation, de la vivacité d'esprit, beaucoup d'intérêt pour ce bon peuple siamois, paresseux, baroque, fastueux et enfantin, de la reconnaissance pour ses compatriotes, qui l'ont fort bien reçu là-bas, et, semble-t-il, assez peu de sympathie pour la France, trop voisine du Siam au gré des amis de M. Rolin-Jaequemyns.

Le Siam a déjà perdu une partie de son charme neuf. Nul doute que les héritiers de M. et Mme Jottrand, quand ils le visiteront, n'y trouvent un pays totalement européanisé, peut-être même japonisé, avec une bureaucratie savante, un réseau de chemins de fer, des téléphones, des automobiles, des « trams » électriques comme à Mons, des maisons à quatre étages, des toilettes européennes, et une législation pareille à la nôtre.

L'INDO-CHINE FRANÇAISE, Souvenirs, par Paul DOUMER. Paris, Vuibert et Nouy, 1905. Grand in-8° avec gravures, carte et portrait de l'auteur.

On lit dans le livre que je viens d'analyser plus haut :

« M. Doumer rentre en France parce qu'il est en querelle avec le gouvernement, et que, ayant déjà été rappelé neuf fois, il ne peut pas toujours trouver des prétextes... Ses négociations avec le Siam n'ont abouti à rien... » Etc.

Or, tout ceci est en contradiction flagrante avec les assurances que M. Doumer lui-même a données dans son ouvrage. On sait d'ailleurs, puisqu'il s'agit du Siam, combien la visite faite dans ce pays par notre gouverneur-général déplaisait à certains ministres étrangers, et particulièrement au représentant de la Belgique. M. Doumer lui-même a oublié, — intentionnellement sans doute, — à l'heure des remercîments, de mentionner l'accueil qu'il aurait trouvé au Siam auprès de l'élément belge. On voit, par ce seul exemple, combien la vérité est toujours difficile à connaître, de si loin surtout, et combien d'ambitions rivales, de jalousies, de critiques intéressées, un homme officiel ne manque jamais de soulever autour de lui.

De même, en ce qui concerne spécialement le gouvernement de l'Indo-Chine, les actes de M. Doumer ont été discutés. On lui a reproché, semble-t-il, un esprit brouillon et avide de réformes hâtives, « trop de zèle », diraient les routiniers, ou du moins un zèle malheureux dans ses résultats. L'ex-gouverneur leur a répondu lui-même dans l'avant-propos de son livre, avec modération, mais aussi avec une fierté de langage bien légitime :

« Dans les cinq années que j'ai passées à la tête du gouvernement de l'Indo-Chine, il a été possible de donner à notre colonie asiatique, avec une paix profonde qu'elle n'avait jamais connue, une organisation politique et administrative rationnelle, de bonnes finances, un premier réseau de voies de communication. L'essor économique qui en est résulté a dépassé toutes les espérances. De même, dans le conflit permanent d'influences et d'intérêts dont l'Extrême-Orient est le théâtre, la République a été mise en situation de jouer son rôle et de prendre sa part.

Il n'est peut-être pas trop présomptueux de croire que, faire cela, c'est servir utilement le pays ».

Dans tous les cas, il faut rendre à M. Doumer cette justice, que son livre n'est nullement ennuyeux. On se tromperait si on s'imaginait n'y trouver qu'une suite de documents administratifs. Le livre est, avec cela et plus encore, une description géographique qui ne manque pas de couleur et de relief. En plus, puisqu'il s'agit de « souvenirs », l'auteur y a mêlé de courts récits de voyage, des descriptions de types et de mœurs pittoresques, des anecdotes personnelles, et aussi des jugements, toujours d'une entière franchise, et souvent empreints de cordialité ou de bienveillance, sur les hommes et les choses de son entourage.

G. HOUBRON

MANUEL DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. Étude économique des différentes parties du monde et particulièrement de la France, par Victor DEVILLE, professeur agrégé au Lycée Michelet et à l'Institut commercial de Paris. — Don de M. Berger-Levrault, Éditeur, Paris.

Cet ouvrage, d'un caractère tout nouveau, groupant les pays par grands courants commerciaux, a l'ambition d'être plus qu'un manuel classique répondant à un programme officiel. C'est avant tout une œuvre de vulgarisation, s'adressant aussi bien aux jeunes gens qui se destinent au commerce ou à l'industrie qu'aux commerçants eux-mêmes : ils y trouveront des renseignements exacts et complets sur les principales productions du sol, les richesses minérales et l'industrie des différents pays, sur les voies de communication et les grands marchés, sur la marine marchande et les ports de commerce, sur le régime douanier et les institutions de crédit, sur les avantages accordés aux immigrants, etc., c'est-à-dire sur tout ce qui intéresse la production, les échanges et la colonisation dans le monde entier.

L'auteur n'a pas seulement traité, dans ces deux forts volumes enrichis de graphiques et de diagrammes, toutes les questions qui figurent aux programmes des écoles supérieures de commerce ; il a encore extrait, des bulletins consulaires français et étrangers et d'autres publications qui intéressent le commerce et l'industrie, de nombreux renseignements statistiques et pratiques dont nos négociants ou nos fabricants tireront le meilleur profit.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE, N° 1. Vienne (Isère), imp. Ogeret et Martin, 1905.

Contient d'intéressants renseignements sur l'œuvre de la jeune Société, dont nous avons fait connaître l'année dernière à nos lecteurs le guide illustré **Vienne et ses environs**, et une belle conférence faite à son Assemblée générale par M. Marcel Reymond sur l'Art en Dauphiné à l'époque Romaine et au Moyen-Age.

FAITS ET NOUVELLES GEOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

EUROPE.

L'enseignement de la Géographie en Belgique. — Un arrêté royal du 20 Février 1900 a créé en Belgique un Doctorat en Géographie rattaché aux Facultés des Sciences.

Comme l'expose M. Joseph Halkin, Directeur du Séminaire géographique de l'Université de Liège, deux grands principes ont procédé à l'élaboration du programme du cours : 1° Les étudiants doivent s'assimiler les éléments nécessaires à la compréhension de la géographie physique et politique : physique, chimie, géologie, minéralogie, botanique, zoologie, et d'autre part : logique, psychologie, morale, histoire contemporaine, économie politique, statistique, connaissances complétées par des exercices pratiques de géographie ; 2° Ils doivent se mettre au courant des diverses branches de la science géographique : géographie physique générale et spéciale, géodésie, cartographie, géographie botanique et zoologique, géographie politique, coloniale et ethnographique, histoire de la géographie et des découvertes, avec des exercices pratiques comme complément des principaux cours,

Cette organisation est appelée à doter la Belgique de docteurs en géographie qui rendront de grands services comme explorateurs ou comme professeurs. Il est cependant un peu tôt pour juger de ses résultats pratiques, puisque les quatre premiers docteurs ont été diplômés en Octobre et Novembre 1904, mais les thèses présentées par ces nouveaux diplômés sont des travaux d'une valeur personnelle marqués.

Le Séminaire de Géographie de l'Université de Liège, créé en 1903, est fort bien outillé pour l'enseignement de l'année scolaire, lequel se complète et se termine par des excursions fructueuses.

AFRIQUE.

Madagascar. — Mines. — Découverte de gisements aurifères. — Une lettre de Tananarive confirme la découverte de gisements aurifères plus riches que tous ceux qui avaient été exploités jusqu'ici.

Un nouveau filon, d'une richesse exceptionnelle et d'une longueur que l'on a toutes raisons de croire considérable, vient d'être reconnu aux environs de Beforana, dans la région comprise entre la route de l'Est et le chemin de fer, à quelques kilomètres seulement de Fanovana, station terminus actuelle.

Dès à présent, 400 tonnes de quartz aurifère ont été reconnues. La teneur

moyenne, établie par de nombreuses prises d'échantillons, étant de 60 grammes à la tonne, la quantité d'or dont l'extraction semble possible représenterait une valeur de 72 millions de francs. La découverte de ce gisement, le plus riche qu'on ait jusqu'à présent rencontré à Madagascar, déterminera probablement d'ici peu un gros mouvement industriel dans la région de Beforana.

Il semble, d'ailleurs, que ce gisement ne soit pas le seul. On se trouve, chose à noter, en présence d'une forme de minéralisation qu'on n'avait pas eu encore l'occasion de rencontrer. Il ne s'agirait ni de placers, ni de filons dans le quartz, ni de conglomérats comme au Transvaal et peut-être dans certaines parties de l'Ouest-Africain, mais de sulfures d'or qui auraient pénétré des couches assez profondes de quartzites.

Les quartzites sont fréquents à Madagascar, et on en conclura sans doute, par des généralisations trop hâtives, qu'il y a de l'or partout où il y a des quartzites. Il est probablement nécessaire de prévenir le public contre un emballement qui ne serait pas toujours justifié.

(*Quinzaine Coloniale*).

AMÉRIQUE.

Les chutes de l'Yguassu. — Les cataractes du Niagara déjà fortement concurrencées dans leur suprématie par les chutes du Zambèze seraient complètement éclipsées par les chutes de l'Yguassu, s'il faut s'en rapporter à la communication faite par M. H. Anasagasti, commissaire de la République Argentine, au Congrès de Géographie de St-Louis. L'Yguassu qui, pendant une centaine de kilomètres forme la frontière entre le Brésil et l'Argentine serpente à travers un pays très accidenté, et avant de se jeter dans le Parana (à 18 kil. environ du confluent) fait un saut de 60 mètres de hauteur sur 4,000 de largeur (le Niagara n'ayant que 50 m. sur environ 1,600).

Le débit horaire estimé à 140,000,000 ^{m3} (contre 100,000,000 au Niagara) en temps ordinaire s'élève considérablement dans la saison des pluies, qui élève le niveau du bief supérieur de 2 à 5 mètres et porte la largeur des chutes à 10 kilomètres en submergeant toutes les îles qui parsèment son cours. Le spectacle est alors d'une grandeur indescriptible et s'il n'a pas été signalé plus tôt, c'est à cause des difficultés d'accès, les chutes se trouvant dans une forêt impraticable à 1,500 kil. de la ville la plus proche.

Un lac de soude au Colorado. — Une des plus remarquables découvertes qui ait jamais été faite dans l'État du Colorado est celle d'un lac de soude liquide, situé dans le désert inaccessible qui s'étend entre Creston et Hooper dans la vallée de San-Luis. Le lac a une étendue d'un acre un quart (un demi-hectare) et est situé au fond d'une petite vallée de ce désert. A sa surface, les cristaux de soude se réunissent sur une épaisseur de 18 pouces ; le lac tout entier a l'apparence d'un bloc de glace, couvert d'une neige dure.

Un examen, fait récemment par l'école des mines du Colorado, montre que ces cristaux contiennent 37 °/₀ de soude pure, plus pure que la plupart de la soude commerciale offerte sur le marché.

RÉGIONS POLAIRES.

Expédition arctique américaine. — Le *Commandant Peary*, explorateur polaire bien connu, qui annonçait l'an dernier son projet d'expédition au 8e Congrès international de Géographie dont il était le Président, partira le 4 Juillet de New-York.

Son navire jauge 1,500 tonnes et a une machine de 1,000 chevaux. Son équipage se compose de 70 marins, la plupart baleiniers de l'État du Maine. L'expédition est pourvue de vivres pour deux ans et de traîneaux bien établis. Ceux-ci serviront à remonter vers le Nord du point où le Commandant Peary aura établi aussi avant que possible sa station d'hivernage.

Mme Peary doit accompagner son mari. Ce n'est pas la première fois. Elle a eu lors d'une expédition précédente une fille née dans les régions polaires.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

AFRIQUE.

Opinion de M. de Segonzac sur la pénétration commerciale au Maroc. — Les récits de l'explorateur montrent que sa captivité n'aura guère diminué l'intérêt de sa mission. Au total ses observations se sont continuées là où il était retenu malgré lui aussi utiles peut-être que s'il en avait choisi le terrain. En attendant que les résultats géographiques de son voyage puissent être établis sur les documents de ses compagnons aussi bien que sur les siens propres, que les convenances diplomatiques lui permettent de s'exprimer en toute liberté sur ses conclusions politiques, M. de Segonzac a confié ses vues sur le développement commercial du pays à M. Georges Villiers, dont les *propos diplomatiques* dans le *Temps* jouissent d'une sérieuse estime.

Plus que jamais, dit le voyageur, « je pense que le commerce est au Maroc le meilleur, le seul instrument de pénétration.

« L'enquête à laquelle je viens de procéder avec mes excellents collaborateurs et amis Louis Gentil, René de Flotte de Roquevaire, Si Saïd Bouliffa et Abd el Aziz Zenagui, a porté sur le tiers environ du Maroc. La région étudiée par nous est comprise entre une ligne tracée du cap Cantin au Djébel-Aïachi d'une part, le Sahara d'autre part, enfin l'Océan. Des observations applicables à cette région, il convient d'exclure momentanément les populations du Haut-Atlas central et du Moyen-Atlas méridional, populations arriérées, enfermées dans leurs montagnes, encore trop étrangères à toute notion moderne pour qu'on puisse agir sur elles par le trafic et le négoce. De même aussi, je laisse de côté le Tafilet, dont la pénétration commerciale doit se faire par la frontière algérienne.

« Les limites de mon exposé étant ainsi nettement tracées, je ne crains pas d'affirmer que dans le pays que j'ai parcouru, si rien jusqu'ici n'a été fait, tout est à faire et à faire aisément. L'anarchie qui règne au Maroc et qui s'est si fort

étendue depuis la mort de Moulaï-Hassan a accusé les tendances séparatistes qui de tout temps ont régné dans le Sud, opposant au « royaume de Fez » le « royaume de Marakech ». Les grands caïds du Sud, dont Moulaï-Hassan avait augmenté l'autorité, espérant agir plus fortement sur eux que sur des tribus dispersées, sont aujourd'hui complètement indépendants. Ils n'obéissent et ne payent l'impôt que dans la mesure qui leur convient. Ils n'admettent pas que leur autonomie ait des bornes. Ils sont maîtres chez eux — sous cette seule réserve que leurs tribus sont aussi peu dociles à leur égard qu'ils le sont eux-mêmes vis-à-vis du sultan.

« Dans ces conditions, il est évidemment insuffisant de traiter à Fez seulement du sort du Maroc. Il faut — et c'est en somme servir la cause du makhzen, puisque actuellement son impuissance dans le Sud est absolue — négocier directement avec ces tribus, nous mettre en rapport avec elles, leur rendre les services qu'elles attendent de nous. Or, malheureusement, il n'y a pas même, à l'heure où nous sommes, un commencement d'action.

« Pour mesurer notre inertie, il suffit de dire qu'à Marakech, seconde capitale du Maroc, métropole de tout le Sud, résidence du frère du sultan, ville d'intrigues politiques et d'affaires commerciales, où une population sédentaire de 60,000 habitants se double d'une population flottante presque égale, il n'y a pas un seul Français, ni fonctionnaire, ni négociant. L'agent consulaire indigène est sans autorité. De même, les représentants indigènes des maisons françaises de Mogador sont hors d'état de lutter utilement avec les maisons anglaises et allemandes qui y sont installées. Il existe une école de l'Alliance française que dirige un maître excellent et vers laquelle, au lendemain de l'accord anglo-français, les israélites, considérant que la France était l'avenir, avaient en masse envoyé leurs enfants. Depuis, la pénétration pacifique ne s'étant point traduite en actes, les élèves israélites ont disparu : conséquence facile à prévoir de notre lenteur à nous mettre en mouvement.

« Le rôle que nous avions à jouer était cependant tout tracé. Le pays, non pas seulement les environs de Marakech, qui sont accessibles, mais le Sud, où les caïds sauvegardent jalousement leur liberté, nous serait ouvert si nous voulions.

« Ces gens ont un besoin qui domine tous les autres : c'est le besoin d'eau. Le manque d'eau les fait continuellement souffrir. A tout prix, ils essayent d'y remédier. Mais pour atteindre les nappes souterraines, qui sont souvent à une grande profondeur, ils ont besoin du concours d'ingénieurs européens. Les ingénieurs hydrographes seront dans cette région les premiers agents de pénétration. Et quand des chefs, comme tout récemment le caïd de l'Oued-Noun, enverront à Marakech leurs parents ou leurs serviteurs pour acheter des scaphandres afin de curer leurs puits, ceux qui leur offriront une alimentation régulière en eau au lieu de ces moyens empiriques, acquerront auprès d'eux une grande autorité. D'autres chefs, soupçonnant des richesses minières, réclament des prospecteurs. Partout, enfin, des médecins, à condition qu'on les payât régulièrement et qu'on ne les laissât pas isolés et comme « en l'air », seraient les pionniers indiqués derrière lesquels passeraient les commerçants.

« Cette initiative est d'autant plus désirable que les six personnages qui sont les maîtres du Sud désirent entrer en relations avec nous. Ces six personnages, qui sont le caïd du Glaoui, le caïd du Goundafi, le caïd du Mtougui, le caïd de Haha, et sur la côte, le chérif du Tazeroualt et le caïd de l'Oued-Noun, ne demandent qu'à nouer avec la France des rapports réguliers, et force est bien de reconnaître que, si ces rapports n'existent pas, ce n'est pas de leur faute. Déjà au temps où M. de Monbel dirigeait la légation de France à Tanger, le chérif du Tazeroualt avait fait des démarches dans ce sens. Le caïd de l'Oued-Noun et celui du Glaoui

en ont fait aussi. Pourquoi n'en avons-nous pas profité? Et pourquoi notre action pacifique et commerciale ne s'est-elle exercée qu'à Fez, comme si là seulement se trouvait, avec nos chances de succès, le nœud de toutes les questions marocaines?

« Par l'intermédiaire et sous les auspices de ces chefs, il nous est loisible de faire dans tout le Sud un chiffre d'affaires important. Sans doute, cette partie du Maroc n'est pas foncièrement aussi riche que le Nord. Mais outre le progrès certain du rendement du sol quand auront été accomplis les travaux nécessaires d'irrigation, l'élevage y est très florissant, et indépendamment de l'huile, des amandes et des palmeraies, les troupeaux, nombreux, bien soignés, sont une source de fortune qui permet aux habitants de faire des achats importants. Pour ces achats, ils s'adressent actuellement à Mogador, qui est loin, à Marakech, où notre situation est nulle, et partout les Marocains payent ce qu'ils achètent 60 % trop cher. Si nous allions à eux, si nous leur offrions à un prix moins élevé les objets d'usage courant qui leur sont nécessaires, ils deviendraient des clients excellents de notre commerce et de notre influence.

« Mais pour cela, il faut que le gouvernement français, sans plus tarder, se décide à s'occuper directement sur place des tribus du Sud. Il faut notamment qu'il installe à Marakech un consul de carrière, actif, bien rétribué, qui prenne personnellement contact avec les caïds, qui organise la pénétration commerciale et qui rayonne par ses agents de l'Océan au Tafilet. Il faut ensuite qu'à Taroudant, capitale du Sous, à Ilir, dans le Tazeroualt, à Goulimine, centre de l'Oued-Noun, nous placions des agents consulaires et des médecins, bien outillés et énergiquement soutenus, qui seront les éclaireurs des maisons françaises et les guides de nos négociants. Il faut enfin que dans les ports de la côte, dont le premier soin de notre diplomatie devrait être d'obtenir l'ouverture, nous envoyions des représentants. Agadir, notamment, qui est la voie normale d'approvisionnement de tout ce pays, qui est un port naturel excellent et, qui avant d'être fermé aux Européens, fut un gros centre d'affaires, doit devenir, avec Marakech, la base de notre action dans le Sud du Maroc. Quant au Tafilet, comme je vous le disais tout à l'heure, c'est par l'Algérie qu'il y faut pénétrer. Et dès maintenant, grâce au chemin de fer de Beni-Ounif, qui leur apporte les marchandises pour un prix de moitié inférieur à celui qu'ils payaient naguère, ses habitants, si soucieux soient-ils de leur autonomie, sont devenus les clients de la France.

« Ce n'est malheureusement qu'une exception. Et de là jusqu'à la côte, c'est-à-dire dans toute la région que nous avons parcourue, il faut construire sur une table rase. Le champ, à coup sûr, est encore libre. Mais il est grand temps de s'y engager ».

. . . .

Ce qui a manqué jusqu'ici à notre entreprise de pénétration, c'est l'esprit pratique. Souhaitons que ce défaut se corrige par l'expérience.

Avenir de l'Afrique occidentale française. — M. Roume, Gouverneur général de l'Afrique occidentale française est venu en France, pour préparer sans doute sa politique coloniale.

Les emprunts contractés jusqu'ici pour les travaux publics s'épuiseront prochainement sans suffire à terminer ces derniers, il est donc nécessaire de dresser un programme financier à cet effet, et aussi pour donner une suite au plan général pour celles de ses parties qui seront achevées, comme pour de nouvelles entreprises dont les récentes études ont révélé la possibilité, par exemple le projet de rendre le Sénégal navigable pendant presque toute l'année par un système de

barrages propre en même temps à faire de la vallée de ce fleuve une région fertile, particulièrement propre à la culture du coton.

Il faudra continuer les chemins de fer, tout en améliorant les voies navigables : relier Kayes à Thiès et par suite à Dakar et à St-Louis ; pousser le rail de la Guinée jusqu'à Kouroussa, de Konakry jusqu'à Kong, de Cotonou jusqu'au Niger s'il se peut, pour songer après ces voies axiales aux embranchements qui leur serviraient d'affluents. C'est le secret du développement de l'Afrique occidentale.

M. Roume prépare un nouvel emprunt pour 1907. Si l'on examine l'accroissement des recettes d'année en année dans son gouvernement, on ne saurait le taxer d'imprudence, d'autant moins qu'il compterait pour gager ce nouvel emprunt, non sur la plus-value normale qui doit s'appliquer plutôt au développement des services, mais sur des rentrées entièrement nouvelles reposant sur l'unification du régime douanier des diverses colonies de l'Afrique occidentale française.

III. — Généralités.

Le prix de l'énergie hydraulique. — M. Hawkshaw donne dans le *Mechanical Engineer* de Londres, sur les dépenses d'installation et les prix de vente de l'énergie des usines hydraulico-électriques, les renseignements suivants :

En France, 500,000 chevaux hydrauliques sont captés ; en Amérique (d'après le Dr Bell) 1,500,000 ; en Norvège (d'après Unwin) 256,000 et déjà en 1890, 27,000 chevaux y étaient utilisés par des usines électriques.

La dépense d'installation par cheval électrique en France est de 110 à 750 fr. suivant la hauteur de chute, le prix minimum est de 110 fr. pour une chute de 140 mètres en Savoie.

L'ancienne installation des turbines à Genève a coûté 1,500 fr. par cheval ; dans la nouvelle installation le cheval revient à 475 fr. A l'usine de Vouvry (Suisse), l'installation des premiers 2,000 chevaux a coûté 800 fr. par cheval, tandis qu'ensuite, après augmentation de la puissance de l'usine, le prix du cheval a été ramené à 260 fr. A Lyon, le cheval est revenu à 2,100 fr. (maximum). A Vallorbe, pour une usine de 3,000 chevaux, la dépense n'a atteint que 110 fr. par cheval.

Le prix de l'énergie électrique varie également dans les grandes limites. A Lyon, on demande 450 fr. par cheval-an, dans la plupart des distributions suisses 150 fr. par an. Dans le voisinage de la chute du Niagara, on paie 8 fr. 10 par kw.-h, pour une consommation de moins de 1,000 kw.-h par mois et 3-2 centimes pour une consommation mensuelle de 80,000 à 200,000 kw.-k. Dans une installation américaine (Columbus, Ga) les consommateurs utilisant une puissance supérieure à 1,000 chevaux, paient 75 fr. le cheval-an, et d'après le contrat le courant peut être utilisé 70 heures par semaine.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER SEMESTRE DE 1905.

Grandes Conférences.

Articles nécrologiques.

Communications.

Excursions.

Procès-verbaux.

Concours.

Congrès.

Bibliographie.

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes

France.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Régions polaires.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

France.

Europe.

Afrique.

Amérique.

Océanie.

GÉNÉRALITÉS.



Lille Imp. L. Danel

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.

2me SEMESTRE DE 1905

Vingt-Sixième Année. — Tome Quarante-Quatrième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,

LILLE.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

UNE TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CANADA. ÉTATS-UNIS. MEXIQUE

PAR

M. E.-V. BOULENGER,

Délégué de la Société de Géographie de Lille

AU 8e CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

ouvert aux États-Unis en Septembre 1904.

Séance du Dimanche 26 Février 1905.

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

C'est au commencement de Septembre dernier qu'après une traversée de six jours et demi par le transatlantique *la Savoie,* je mis pour la première fois le pied sur le sol américain. Je débarquai à New-York un peu effrayé par la vue de ce hérissement de citadelles terribles, les maisons à 25/30 étages, les gratteurs de ciel, les attrapeurs de nuages comme on les appelle là-bas, monstruosités architecturales bien faites pour étonner le pauvre Européen qui débarque pour la première fois au pays des grandes affaires.

J'appréciai peu le débarquement. Les formalités à remplir avec la police d'immigration et la pénible visite de la douane me donnèrent à penser que si toutes les frontières étaient pareilles à celles de la libre Amérique, le nombre des voyageurs ne tarderait pas à décroître beaucoup.

Enfin je fus admis à fouler librement le sol de la plus grande des Républiques et ce fut pour ressentir cette impression étrange qui saisit tout nouveau débarqué dans la cité de New-York, le long de cette voie extraordinaire qui a nom Broadway et qui est celle d'un asile d'aliénés. Je croyais savoir quelque chose de l'activité commerciale d'une grande ville par ma connaissance des capitales européennes et en particulier de la Cité de Londres, mais je dus avouer que le spectacle que j'avais sous les yeux dépassait tout ce que nous avons de semblable dans notre vieux monde et j'avoue que dans ma cervelle d'Européen, je ne parvenais pas tout d'abord à m'expliquer l'agitation frénétique de tant de gens, ni surtout l'expression dure et triste à la fois de ces têtes d'automates en mouvement. En même temps, j'étais assourdi par les cloches des street cars appuyés du grondement des trains élevés et, en somme, ce bruit et cette agitation me causaient un sentiment bizarre où se mêlaient la peur du pick-pocket et celle de l'écrasement.

Faisant effort sur moi-même, je parvins à dominer cette première impression et bientôt enhardi, j'eus l'audace de grimper dans un de ces terribles street cars puis dans un autre, si bien qu'en peu de temps j'arrivai à avoir un aperçu de la ville et à m'orienter parfaitement, ce qui est très facile du reste, grâce à un système simple et ingénieux de numérotage des rues et des avenues avec lequel il est impossible de s'égarer. New-York est bien comme sa réputation, une ville extraordinaire de vie commerciale intense, mais bien ingrate pour le touriste qui n'y trouve aucune chose agréable à l'œil. Dans cette ville, comme, je puis le dire dès à présent, dans toutes les villes américaines, la formation géométrique des rues et des maisons et les moyens de transport perfectionnés ont banni à tout jamais le pittoresque. Je m'abstiendrai de parler de New-York de la seule façon possible, c'est-à-dire par des chiffres et comme une dizaine de jours me séparent encore de l'ouverture du 8e Congrès international de Géographie, je les mets à profit pour une petite excursion au Canada.

De New-York à Montréal il y a 12 heures par le Hudson Delaware Railway. Le paysage est assez joli. Lorsque le train passe le long des bords du beau lac Champlain, ces rochers rougeâtres et ces eaux bleues sous cet admirable ciel d'automne américain rappellent un peu notre côte méditerranéenne ; on passe aussi de belles forêts et enfin le train ralentit et s'engage sur un pont énorme, sur le fleuve le plus majes-

tueux du monde, roulant sur un fond de forêts ses eaux grises parsemées d'îles pittoresques : le Saint-Laurent.

Montréal, 300.000 habitants, est la première ville du Canada. C'est une cité active et d'apparence agréable et saine. Le centre de la ville contient les banques et les maisons d'affaires et une large rue, la rue Sainte-Catherine, renferme les beaux magasins de la ville. Tout ce centre a l'air bien anglais, mais voici qu'en nous en éloignant un peu le caractère change et voilà pour le Français une émotion joyeuse que de lire tout à coup des enseignes et des noms connus et son oreille se dresse au son de sa langue entendue soudainement résonner avec un accent bizarre, rappel lointain de Saint-Malo ou de Honfleur, avec des expressions particulières, anciennes et des idiotismes anglais traduits mot à mot. Nous ne le savons pas assez, notre langue est parlée dans le nouveau monde par 3 millions de personnes.

Rejetons d'une souche vigoureuse plantée il y a à peu près quatre siècles sur ce sol appelé alors la nouvelle France, les Françaṣ, comme ils se nomment, continuent à croître et à multiplier, équilibrant et même l'emportant par leurs larges familles sur l'immigration anglo-saxonne. Bonne race de cultivateurs attachés au sol, tenaces, économes et fidèles comme au premier jour à la langue, aux coutumes, à la religion des ancêtres, ces 3 millions de Français habitent aujourd'hui, moitié au Canada, principalement la province de Québec, moitié les territoires limitrophes des États-Unis.

Si l'attachement de ces Canadiens à la langue et aux traditions françaises est digne d'admiration, il convient aussi de rendre l'hommage le plus sincère au libéralisme anglais qui, avec une généreuse habileté, a laissé à nos frères de race la plus grande liberté intellectuelle.

Non seulement notre langue est reconnue comme officielle au même titre que l'anglais et employée devant les tribunaux comme aux délibérations politiques là où les Français sont en majorité, à Montréal par exemple, mais encore nos trois couleurs se déploient au grand air les jours fériés sur le toit de la chaumière canadienne comme sur le monument public à côté de l'Union-Jack du vainqueur.

Ce libéralisme contraste singulièrement avec la brutalité teutonique à l'égard des Alsaciens-Lorrains, et s'il est généreux combien il est en même temps habile et pour tous les peuples une sérieuse leçon de colonisation. Les Germains avec la violence ont récolté la haine, avec la tolérance les Anglais ont fini par gagner les cœurs des Cana-

diens français, et ceux-ci sont devenus de loyaux sujets de l'Empire Britannique.

Ce fut pour moi une grande joie de faire la connaissance de nos compatriotes et j'emporte de Montréal un excellent souvenir. A noter comme choses vues la Cathédrale Notre-Dame, et le joli monument de Maisonneuve, et le vieux Château de Ramezay, plein de souvenirs historiques français. Il ne faut pas manquer non plus une ascension au Mont Royal, le beau Parc qui domine la ville, et il faut aussi aller faire l'excursion des Rapides de Lachine ou saut Saint-Louis sur le Saint-Laurent. On franchit ces rapides dans un petit vapeur piloté par un Indien, et c'est un moment émotionnant que celui où le bateau s'engage au milieu de ces remous bruyants d'où émergent çà et là d'inquiétantes têtes de roches; l'avant plonge, puis l'arrière et l'on a l'impression peu banale d'une descente d'escalier en bateau.

A noter encore le plaisir que j'eus tous les soirs à aller au théâtre entendre jouer en français. La troupe était bonne, mais hélas! quel goût déplorable du Directeur dans le choix de ses pièces. Pour être dans le mouvement on ne jouait que des pièces idiotes à scènes très peu morales se passant dans ce monde spécial épileptique qui n'existe que dans l'imagination des fabricants de romans.

Pourvu que les bons Canadiens n'aillent pas s'imaginer que ce sont là les mœurs de notre pays!

De Montréal à Québec, il y a six heures d'un très confortable « char-parloir », ou si c'est dans la nuit « char-dortoir », c'est ainsi que les Canadiens nomment les voitures qu'en France nous appelons « parlour cars ou sleepingcars », et ce petit voyage a été de ceux dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Comme les noms de stations étaient jolis : Bordeaux, la Tête Indienne, Trois-Rivières et tous les saints et saintes du calendrier, et quant au paysage, je ne pouvais me lasser de le regarder. Ce pays plat, ces verts pâturages, ces champs réguliers, ces petites fermes couvertes en tuile ou en chaume avec des routes bordées de peupliers, c'était tout à fait le Nord de la France, et vous comprendrez pourquoi j'ai gardé si bon souvenir de l'ancienne Nouvelle-France.

Québec, le cœur du pays de langue française, mire dans le large cours du Saint-Laurent, grossi de la rivière Saint-Charles, sa silhouette de ville héroïque dominée par le château Frontenac si pittoresque dans son allure moyennâgeuse et aujourd'hui converti en un excellent hôtel. Là les riches Américains viennent se reposer de leurs villes

géométriques dans ce vieux Québec si original et plein de souvenirs. Sur la terrasse Dufferin, dominant le fleuve, le manteau relevé par l'estoc, le bras tendu en un geste gracieux, de son feutre emplumé un mousquetaire nous salue : c'est Champlain, le fondateur de la ville en



STATUE DE CHAMPLAIN.

1608. Le gouvernement canadien a rendu cet hommage au plus hardi explorateur qui ait jamais parcouru les espaces du Nouveau-Monde en lui élevant une statue due au ciseau d'un maître français.

Près de là, sous une simple pyramide, dorment réconciliés dans la mort deux braves et loyaux adversaires Wolfe et Montcalm, tombés tous deux à la bataille des plaines d'Abraham, triste journée qui fut la fin de notre empire de l'Amérique du Nord.

Il ne nous reste plus que le souvenir des héros qui les premiers ont exploré et fécondé ce sol et le plaisir d'y retrouver leurs descendants à l'accueil si franc et cordial pour le Français de France. Le commerce du Canada et de la France est important et, depuis quelques années, en augmentation constante. Il faut souhaiter que le plus possible de nos compatriotes aillent visiter ce beau pays. Comme moi ils ne manqueront pas d'en emporter le meilleur souvenir.

De retour à New-York le 13 Septembre, j'y trouvai le 8e Congrès international de Géographie et là j'eus cet insigne honneur dont certes

j'étais bien indigne de m'y inscrire comme délégué de la grande Société de Géographie de Lille. Le soir même, un banquet réunissait les délégués étrangers et les principales célébrités géographiques américaines et au milieu des discours en toutes langues qui y furent prononcés, celui qui de tous fut le plus apprécié fut celui du représentant de la Société de Géographie de Paris, M. Cordier, et des salves d'applaudissements éclatèrent au moment où il remit au Commodore Peary, Président du Congrès, une médaille d'or pour ses belles explorations arctiques. Le Commodore fut très touché de cette distinction et avant tous les autres pays il leva son verre à la belle France, foyer de civilisation et de lumière. Tout le monde debout entendit la *Marseillaise* avec le regret que la chaleur de cet hymne ne pût changer en vin de France le champagne californien dont nos verres étaient remplis, boisson pour laquelle je ne ferai aucune réclame.

Très joli fut le départ de New-York par une belle matinée ensoleillée sur le steamer spécial « *Richmond* » sur l'Hudson, cette rivière si pittoresque, la première voie de pénétration des premiers colons de la Nouvelle-Amsterdam et dont les rives furent témoins des batailles acharnées qui donnèrent le jour à la plus grande des Républiques. La rivière coule dans un lit large et bordé sur la rive droite par une falaise à pic, la palissade, et sur la gauche par de jolies collines appartenant au système des Catskill, prolongement de l'Alleghany. Ascension d'une de ces collines le mont Beacon et explications géographiques du pays des plus intéressantes par le docteur Davis, célèbre maître de géologie de l'Université Harvard.

Dans le milieu de l'après-midi nous arrivons à West point, le Saint-Cyr des États-Unis, et là, sur une belle esplanade dominant l'Hudson, encadrée d'un fond verdoyant de collines charmantes aux teintes adoucies d'automne, nous trouvons un bataillon de beaux petits soldats, genre grenadier anglais d'il y a cent ans, chako tromblon à visière, pantalon blanc, petite veste grise croisée de deux baudriers blancs. Ils manœuvrent avec précision et défilent une parade très compliquée comme on devait en faire en Prusse sous le grand Frédéric ou chez nous du temps de la guerre en dentelles. Cette cérémonie militaire vieux style, ces uniformes coquets, ces fifres, ces tambours, dans ce joli paysage étaient un coup d'œil charmant, mais combien nous paraissait étrange cette parade dans ce pays d'Amérique peu militariste jusqu'à présent, imbu d'idées nouvelles et méprisant les façons surannées du Vieux-Monde. Au coup de canon du coucher du soleil

on vit descendre lentement l'étendard au son de l'hymne « *The star spangled banner* » devant les armes présentées des cadets et, charmés de ce joli spectacle militaire, les Congressistes s'en furent prendre leurs places dans le train spécial où, bientôt couchés dans d'excellents lits de Pullman, tout le monde s'endormait pour se réveiller au matin en gare de Niagara.

Je n'entreprendrai pas de vous faire une maigre description de la célèbre cataracte si terrifiante et gracieuse à la fois dont le nom indien signifie la Vierge des Brouillards. Je vous dirai seulement que le Congrès nous procura à tous une excellente occasion d'observer de près cette merveille de la nature. Nous visitâmes la chute américaine, la canadienne en forme de fer à cheval, le tourbillon et l'effrayante gorge où l'eau se précipite avec une telle violence dans le passage resserré que le milieu de la rivière est de trois mètres plus élevé que les bords. Au cours de cette visite, de très intéressantes explications furent fournies par des géographes américains familiers avec la région.

Le soir même notre train longeait le Lac Érié et traversait l'eau sur un bac à vapeur en face de Détroit et au matin suivant nous arrivions à Chicago. Chicago, l'horrible ville noire, enfumée, dont le centre seul est construit de façon solide, tandis que sur des milles d'étendue ce ne sont que des masures en bois, avec un air de campement provisoire, Chicago, la capitale de l'égorgement de tant de pauvres bêtes et le fournisseur pour l'Amérique entière de viande gardée pendant des mois en salles frigorifiques et vendue meilleur marché qu'en aucun pays du monde. Chair molle, insipide, la seule viande qui se consomme aux États-Unis. Réception par la Société de Géographie qui essaie de nous faire remarquer les beautés de la ville. Seules la promenade de la plage du lac Michigan et la Bibliothèque où sont tant de tableaux de maîtres français furent des visions agréables au milieu de tant de laideur.

Le lendemain nous roulions à toute vapeur à travers les plaines de l'Illinois, vaste champ de maïs à la surface, bassin carbonifère en dessous. Arrêt pour visiter une mine bien petite et mal outillée comparée aux exploitations de notre région. Le minerai est abondant et à bon marché, mais c'est du charbon mou, le voyageur peut se rendre compte de sa qualité en mesurant l'épaisseur de la couche de poussière dont il se couvre ; un nègre est du reste préposé à l'époussetage des personnes dans chaque voiture en arrivant à destination.

Saint-Louis. — Réception cordiale de la municipalité qui nous invite à monter dans des voitures pour nous rendre à nos hôtels. Plus d'un de nous fit ensuite la grimace lorsqu'il apprit que la voiture n'était pas payée et qu'il fallait verser 6 dollars = 30 francs pour la course. Curieux exemple d'hospitalité américaine.

Nous passâmes cinq jours à Saint-Louis à visiter la foire du monde. L'avis général est que cette exposition était mal............, c'est



EXPOSITION DE SAINT-LOUIS.

aussi le mien. Il y avait certainement beaucoup de choses intéressantes à voir, mais tout était confus et mal présenté, les communications intérieures défectueuses, et il faut renoncer à calculer le nombre de personnes empoisonnées par les restaurants exotiques ou nationaux. Une grande surprise pour les Français fut de revoir la plupart des attractions ex-faillites de la dernière Exposition de Paris refleurir à Saint-Louis avec une couche de peinture fraîche et un nom nouveau et bien entendu, proclamée chacune comme « greatest show in the world », car tout ce qui est américain est toujours le premier du monde. Du moins ce sont les Américains qui le disent.

A Saint-Louis, le Congrès de Géographie se joignit à celui des Arts et Sciences et le Jeudi 22 Septembre fut prononcée la clôture après une magnifique conférence du Commodore Peary sur ses expéditions arc-

tiques. Cette lecture du Commodore Peary est de celle qu'on n'oublie pas. Sa parole sobre et mâle et le récit simple et presque naïf des souffrances endurées dans les épouvantables solitudes glacées, le labeur incessant vers le but inconnu nous causèrent à tous une sincère émotion ; les termes charmants dans lesquels il nous présenta ses humbles collaborateurs, les Esquimaux et les chiens polaires au dévouement desquels il dût plusieurs fois la vie, nous prouvèrent le grand cœur de cet homme de fer. Souhaitons au brave Peary bonne chance pour le nouveau voyage qu'il doit entreprendre l'été prochain.

Le huitième Congrès de Géographie ayant organisé une excursion vers les États du Sud-Ouest et le Mexique, je ne manquai de m'y joindre et le 23 Septembre au soir nous quittions Saint-Louis, au nombre d'environ 75 dans 4 confortables Pullman cars formant un train spécial qui fut notre demeure roulante pendant 10 jours et autant de nuits jusqu'à Mexico. Curieux spectacle que ce train, tour de Babel où sous l'égide de la géographie, les représentants de tant de nations vécurent en bonne harmonie (à part quelques bousculades aux buffets aux jours de rareté de vivres) et parcoururent d'immenses territoires. Quittant les bords du Mississipi et ensuite la vallée du Missouri, nous arrivons aux grandes plaines d'élevage du Kansas et le lendemain dans l'État du Colorado nous voyons se profiler à l'horizon les silhouettes aiguës des montagnes Rocheuses.

Notre train se met en devoir d'escalader cette haute table formant la plaine centrale du continent américain Nord qui va s'élevant insensiblement jusqu'à la capitale du Mexique, pour ensuite redescendre jusque presque au niveau des océans à l'isthme de Tehuantepec. Nous commençons donc à gravir la région des « mesas » du Nouveau-Mexique où nous devons bientôt atteindre une altitude de 2.000 mètres.

Sur la voie mal construite, faite à la hâte, notre train s'époumone et le manque de ballast sur les voies n'est pas sans causer quelques inquiétudes aux voyageurs européens. Nous pénétrons ainsi dans les régions si curieuses du Nouveau-Mexique, plateau élevé, étagé par érosions en falaises de grès rougeâtre, déchiqueté en « cañons » en miniature par les pluies effrayantes, alternant dans cette région avec la sécheresse la plus extrême. Un matin nous nous arrêtons à Las Vegas à une jolie petite gare de style espagnol qui me rappelle les Flandres, et une intéressante excursion est faite aux sources chaudes de Montezuma, puis plus tard, dans la même journée, une autre surprise nous est réservée ; le train s'arrête et nous sommes invités à la visite d'un village

d'Indiens Pueblos qui se trouve non loin de là. Bientôt nous arrivons à un village d'apparence très propre avec ses petites maisons en terre grise, de forme carrée et symétriquement alignées, et nous voyons les Peaux-Rouges juchés sur les toits de leur cabane qui regardent avec calme cette nouvelle invasion de visages pâles.



VILLAGE D'INDIENS PUEBLOS.

Notre arrivée est accueillie avec méfiance ; nous arrivons justement au milieu d'une cérémonie religieuse, la danse du maïs, paraît-il, et notre présence jette un froid dans l'assemblée. Les Indiens désignent les appareils photographiques et posent leurs conditions : « on pourra visiter le village, mais nous ne voulons pas qu'avec les boîtes magiques on nous enlève des morceaux de notre âme ». Ainsi parle le chef et bien entendu on fait droit à sa demande.

Traîtreusement, je fourre dans ma poche mon minuscule vérascope et plus tard, avec de véritables ruses d'Apache, je réussis à emporter subrepticement quelques tranches d'âmes de Peau-Rouge dont je serai responsable devant le grand Manitou.

Ces Indiens Pueblos sont de beaux hommes à l'air sain et vigoureux, leurs dents bien rangées et éclatantes contrastent avec les machoires parsemées d'or de la plupart des fils de l'oncle Sam ; ils doivent, disent-ils, ce résultat à leur alimentation végétale composée

presque exclusivement de maïs. Ils causent entre eux en un patois espagnol. Un chef à qui j'adresse la parole en cette langue veut bien me faire visiter les cultures maraîchères du village, et je ne suis pas peu surpris de trouver dans cette région si désolée en apparence, un coin de terre admirablement irrigué avec des canalisations rappelant à s'y méprendre les travaux d'irrigation construits par les Maures en Andalousie.

Dans le village, le chef me fait voir de jolies poteries, des paniers de joncs tressés et aussi de magnifiques couvertures de laine aux nuances éclatantes, tissées par une tribu voisine, les Navahoes, et sur tous ces objets je distingue la trace indiscutable d'une origine arabe. Il y a bien longtemps, à la suite du téméraire explorateur Coronado (1540), des missionnaires espagnols ont civilisé ces Indiens, et alors, quelques-uns de ces prêtres, Andalous sans doute, auront inculqué aux sauvages ces notions de l'art de leur pays, et c'est vraiment un fait remarquable de retrouver après tant de siècles dans cette petite peuplade peau-rouge, ces traces de la grande civilisation musulmane.

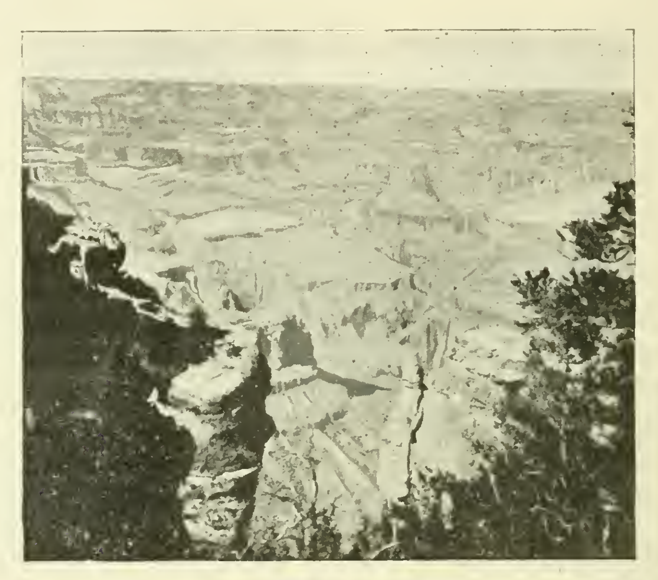
Après la station d'Albuquerque nous franchissons une région encore plus désertique et en passant auprès de sortes de falaises rocheuses, nous voyons dans leur flanc des excavations qui sont des demeures de troglodytes. Là gîtent de pauvres Indiens qui de là-haut contemplent avec mépris ce buffle diabolique qui crache du feu et emmène à travers leur pays l'ennemi implacable, le civilisé.

Williams dans l'Arizona, une vingtaine de masures en bois qui, dans quelques années, sera peut-être une grande ville enrichie par le district minier qui l'entoure. Première apparition du type pionnier de l'Ouest américain ; faces curieuses d'aventuriers où l'audace et la volonté farouche se lisent sous le feutre cabossé et dont l'aspect rébarbatif se complète de l'énorme révolver pendu au côté, le régleur de litiges dans l'Arizona.

Nous nous arrêtons ensuite pour examiner d'importants affleurements de cuivre que l'on commence à exploiter et enfin nous arrivons au point terminus de la petite ligne qui nous a conduits jusque sur le bord du grand cañon du Colorado.

Quelques pas encore et voici que se creuse devant nous un abîme épouvantable et tout un monde chaotique, bouleversé, silencieux, d'une profondeur terrifiante. Ce spectacle qui défie tout sens de perspective et d'évaluation à l'œil, frappe l'esprit jusqu'à la limite extrême de la compréhension, comme une chose mystérieuse et réelle, cepen-

dant, une apparition comme dans un cauchemar. A première vue, on ne remarque aucun détail, on reste stupéfait par l'ensemble du panorama. La vue de l'observateur s'étend sur un espace immense comme s'il était au haut d'une montagne et non pas au bord d'un ravin dont le bord opposé est à 20 kilomètres et la profondeur de 1.800 mètres.



GRAND CANON DU COLORADO.

Dans cet abîme un véritable labyrinthe, d'énormes masses architecturales, palais de fées, forteresses de géants, véritables Walhallas des légendes germaniques dressent de toutes parts leurs murailles inaccessibles peintes de nuances vives superposées.

C'est une vision désolée de la terre après le déluge ou encore le vestibule des enfers.

La nuit vient et avec elle un froid vif. Dans un ciel pur, la lune éclaire le haut de ces formes fantastiques émergeant du fond sombre que ses rayons ne peuvent parvenir à éclairer. C'est un spectacle d'une grandeur terrible, d'une lugubre magnificence. Par un clair et froid matin, en route pour la descente au fond du « cañon », tantôt sur le dos d'un vigoureux petit cheval de race mexicaine, tantôt marchant devant l'animal qui suit comme un chien et tâte avec précaution les pierres avant d'y poser le pied. A certains endroits, le chemin surplombe absolument l'abîme et il y a tout juste la place pour passer;

alors l'homme ferme les yeux et se confie à l'animal et voilà le mauvais pas franchi. Tandis que l'on descend, les murailles abruptes montent menaçantes comme pour s'abattre sur les téméraires explorateurs, et après trois heures de descente on arrive au bord d'un premier plateau où il faut laisser les chevaux pour continuer par un affreux sentier en tire-bouchon jusqu'au lit du Rio Colorado, qui d'en haut semble un mince ruisseau et est en réalité une grosse rivière torrentueuse, l'artisan de cette œuvre prodigieuse, le titan des abîmes, qu'est le Grand Cañon du Colorado.

A une journée de marche du Grand Cañon, le train spécial s'arrête pour nous permettre la visite d'une autre curiosité naturelle de l'Arizona : la forêt pétrifiée d'Adamana. Excursion des plus intéressantes ;



ARBRE PÉTRIFIÉ FORMANT PONT.

sur le sable siliceux des troncs d'arbres et des branches jonchent le sol, on dirait qu'ils viennent d'être abattus et lorsqu'on veut les ramasser, on est étonné de leur trouver le poids et la dureté du marbre, leur tranche est comme une pierre d'un beau rouge vif.

Plus loin, le train géographique s'arrête encore à un village indien et je sens s'accroître ma sympathie pour ces fils de la nature, dont la race s'éteint tristement au contact de la sauvagerie artificielle que nous appelons la civilisation. De retour à la jonction d'Albuquerque,

notre train prend alors une direction Sud à travers les « mesas » désertiques du Nouveau-Mexique. Pendant la nuit éclate un orage terrible ; comme entre les charbons d'une lampe à arc qui s'allume, des suites pressées d'étincelles s'échangent entre le ciel et les sommets des « sierras », illuminant comme en plein jour un paysage désolé. Bientôt, avec un sifflement précurseur et des tourbillons de sable, la tempête arrive sur nous, la pluie en nappe s'abat sur les vitres et le toit de notre maison roulante.

Résultat prévu, avec l'excellence de la construction américaine, la ligne du Santa-Fé Railway ne peut résister à un tel assaut. La voie se disloque sur une étendue considérable, plusieurs ponts sont enlevés. Nous nous éveillons « en panne », en plein désert de la sierra del caballo, dans la région nommée par l'explorateur Coronado « la jornada del muerto », l'étape du mort.

Là le Congrès de Géographie connut la souffrance de la faim. Un œuf et une tranche de melon furent la ration de cette journée. Vers le soir, une accalmie s'étant produite, quelques-uns des plus braves partirent dans des directions différentes dans le but de trouver de la nourriture. Personnellement, j'eus le plaisir au cours de cette expédition de faire la rencontre d'un serpent à sonnettes, mais aussi la gloire de rapporter une poule et quelques galettes de farine trouvées dans la pauvre cabane d'un « ranchero » mexicain. Le lendemain nous arrivèrent des subsistances par un motor-rail envoyé à notre secours par la station la plus proche, et enfin après 42 heures de « panne » notre train reprit sa marche prudemment sur la voie hâtivement réparée. Nous n'allâmes pas loin. En arrivant dans la vallée du Rio Bravo del Norte nous trouvâmes le pont d'un de ses affluents enlevé et nous eûmes le plaisir de passer une soirée au petit village de Rincon, en plein pays de cowboys, ce qui nous donna l'occasion de voir de près les mœurs de ces rudes enfants de la prairie, et plusieurs d'entre nous emporteront sans doute un souvenir charmant d'un certain bal cowboy qui eut lieu ce soir là à Rincon ; cette soirée n'avait rien de l'étiquette guindée du grand monde, mais je vous assure que l'on ne s'y ennuya pas du tout. Seules les consommations laissaient à désirer.

Les Américains excellent dans la fabrication vite et mal des voies ferrées, mais ils sont très forts aussi pour les réparer n'importe comment, mais vite ; le principal c'est de passer et l'audace de l'ingénieur américain n'a d'égale que le calme du voyageur américain, chez qui la crainte de l'accident ne paraît pas exister, malgré les catastrophes

continuelles dont ce pays est témoin. Le lendemain de notre arrêt à Rincon, nous nous mettions en marche derrière l'équipe des travailleurs, sitôt un point réparé, on partait jusqu'au prochain accident et c'est ainsi que pas à pas nous finîmes par arriver à el Paso del Norte, dans le Texas. notre dernière étape en territoire des États-Unis.

Étrange ville d'el Paso, rendez-vous des pires aventuriers, d'un monde de mineurs suspects, de cowboys, de rôdeurs de frontières, vagabonds sans foi ni loi de tous les pays du monde, toujours prêts à quelque mauvais coup. Notre dernière vision des États-Unis est une ville de salons de marchands de liqueurs et de tripots où jouent des gens à têtes de bandits, l'énorme révolver à la ceinture.

Nous traversons le Rio Bravo ou Rio Grande del Norte et nous voici à la station de Ciudad Juarez en territoire mexicain. Là nous voyons apparaître les premiers chapeaux indigènes, records de hauteur et de largeur du monde entier, et nous sommes tout à fait conquis par l'exquise politesse des premiers Mexicains, à commencer par les douaniers. C'en est fini de la brusquerie des peuples du Nord : nous sommes ici en pays latin et qui plus est, espagnol, et l'offre d'une cigarette et un mot aimable fait ici plus d'effet qu'un don en argent. C'est un plaisir que ce changement de pays et en attendant le départ du train, on achète d'exquises cigarettes et des fruits tropicaux pour le simple plaisir d'échanger avec les marchands des phrases polies en sonore castillan. Un changeur est là qui, contre nos dollars papier américains, nous remet deux fois autant de larges piastres d'argent.

Après Ciudad Juarez, le train se met en route à travers un pays assez aride, mais très curieux. Nous sommes sur un plateau d'une altitude de 2.000 mètres et de chaque côté de notre route c'est une chevauchée de montagnes aiguës et décharnées qui, chose étrange ! semblent être enterrées jusqu'à mi-corps dans la plaine, tels des dragons ou des salamandres fantastiques dont on ne verrait plus que le dos écailleux et hérissé. Aux stations se montrent les costumes mexicains, les hommes drapés dans leur « serapes » aux nuances vives, les femmes couvertes du « rebozo », en étoffe bleue.

Ces gens ont le teint bronzé et l'apparence vigoureuse. On constate chez eux la prédominance du sang indien. Nous faisons bientôt conaissance avec la cuisine du pays et malgré l'excès du « chilé », le piment national, nous la déclarons supérieure à celle des buffets des États-Unis. Nous passons Chihuahua, la première grande ville capitale de l'État où nous sommes, au milieu d'un centre important de

mines d'argent, métal dont le Mexique est le plus grand producteur du monde. Le lendemain nous arrivons en pays de culture de coton. Le train s'arrête près d'une hacienda et il nous est loisible de nous promener dans les champs bien irrigués, où la verdure des arbustes se couronne de la blanche touffe du textile. Nous sommes dans le district de la Laguna où se récolte, dit-on, le plus beau coton du continent américain. Grâce à un admirable système d'irrigation, on est parvenu à retenir l'eau des pluies et des torrents sur ce sol aride à température bien sèche, et le Mexique n'attend plus que la venue des capitaux étrangers pour continuer ces travaux d'irrigation ; il deviendra alors un pays exportateur de coton, alors qu'aujourd'hui sa production suffit à peine à la moitié de la consommation des magnifiques usines cotonnières établies dans la République par des Français. Maintenant que la question du coton est à l'ordre du jour, je crois que plus d'un de mes concitoyens de ce grand centre textile auraient intérêt à aller faire un petit voyage au Mexique pour y étudier cette culture lucrative.

Plus loin, nous traversons une région de vastes pâturages et aux stations nous causons élevage avec de magnifiques cavaliers mexicains à vêtements de cuir jaune brodés d'argent, venus pour tuer leur dimanche à voir passer le train. Leurs petits chevaux paraissent bien membrés et gracieux ; le prix moyen est de 60 fr. par cheval. Après la ville de Torreon, le train escalade des pentes très fortes jusqu'à Zacatecas, une des villes les plus élevées du monde, à plus de 3.000 mètres d'altitude. Riche district argentifère. Nous avons passé la ligne du tropique du Cancer et nous continuons notre route vers le Sud. Le lendemain matin nous atteignons une région de belles cultures, la terre est noire et grasse, tabac et maïs sont les productions principales. Dans un seul champ on voit parfois une vingtaine de petites charrues à bœufs conduites par des Indiens. A moitié nus, sous l'immense chapeau national, ils ont un air de coolies asiatiques, un intendant à cheval surveille le travail. A mesure que nous descendons vers Mexico, nous notons au passage bon nombre de montagnes volcaniques. Aucun pays de la terre ne possède autant de volcans que le Mexique qui certainement doit détenir aussi le record du tremblement de terre.

Au milieu de verdure et de fleurs voici apparaître une gracieuse cathédrale espagnole, c'est Queretaro, et de loin nous saluons la petite chapelle expiatoire construite sur le lieu de la mort de l'infortuné

Maximilien. A la gare, des Indiens viennent nous offrir des pierres à reflets étranges comme des flammes volcaniques, ce sont les opales mexicaines que l'on trouve dans les montagnes avoisinantes. Plus d'un de nous en emporte quelques jolis spécimens. Plus loin, ce sont les ruines d'un magnifique aqueduc comme ceux d'Algérie ou d'Andalousie, trace évidente de la civilisation musulmane importée ici par les Espagnols. Aux stations, des Indiennes viennent nous vendre de jolies broderies à fils tirés, merveille de patience et de travail; là encore les dessins sont arabes, arabes aussi les formes des paniers et des poteries et la selle du riche cavalier mexicain, véritable monument à pendeloques et broderies d'argent est semblable à celle d'un cheikh oriental.

Aux plaines bien cultivées succèdent des régions plus arides; sur ces plateaux élevés l'eau des pluies glisse rapidement et il ne resterait que le désert le plus affreux sans certaines plantes robustes que la nature a taillées spécialement pour ces régions où, pompant l'eau par leurs puissantes racines, elles en font ensuite présent à l'homme lorsque vient la sécheresse. C'est tout d'abord l'agave mexicaine ou « Maguey » aux longues lames vert sombre atteignant parfois plus de 2 mètres de haut; c'est la véritable plante nationale et jamais produit de la terre ne mérita mieux la reconnaissance d'un peuple. De son suc on tire une boisson qui, fermentée, constitue le « pulque », dont usent et abusent les indigènes; de ses racines une substance nourrissante connue sous le nom de « corazon »; avec la fibre se fait une étoffe souple et résistante et c'est de ses feuilles soumises à un broyage persistant qu'on fabriquait autrefois le papier sur lequel sont écrits les manuscrits aztèques; enfin le savon indigène connu sous le nom d'« amote » vient encore de l'agave et il n'est pas jusqu'aux dards aigus des feuilles qui ne soient utilisables comme clous ou ardillons. Ce maguey à l'aspect si lamentable est donc une véritable Providence pour le pays. Ajoutons que c'est à une agave qu'une autre région du Mexique, la presqu'île du Yucatan, doit une fortune rapide par l'exportation d'un chanvre excellent, le « hennequen ». Nous voyons encore le cactus, dont les raquettes juteuses dépouillées de leurs piquants sont précieuses pour les bestiaux en temps de sécheresse, de même le cactus en tuyau d'orgue, et notons enfin le nopal, sur lequel on élève la cochenille.

Après Tula, vieille petite ville pleine de ruines toltèques, nous passons près du magnifique travail, la coupure de Nochistongo, œuvre

colossale des anciens Aztèques pour permettre l'évacuation des eaux et préserver des inondations leur capitale « Tenochtitlan », aujourd'hui Mexico. Nous approchons de la capitale et c'est avec une joie intense que les Congressistes quittent à Mexico le Pullman car qui était leur demeure depuis dix jours entiers.

Sur le quai, nous étions attendus par les autorités mexicaines et, je m'empresse de le dire, la réception qui fût faite aux Géographes dans la belle capitale de cette grande République fût large et généreuse et empreinte de la plus franche cordialité. Ici on ouvrit pour



MEXICO. — PLACE DE LA CATHÉDRALE.

nous les appartements du château de Chapultepec et les cadets du collège militaire nous firent les honneurs de leur école ; là nous fîmes une visite à l'école des Mines et nous vîmes les trois plus grands aérolithes du monde.

L' « Ayuntamiento » ou Conseil municipal nous ouvrit ses portes en une réception magnifique, sous la présidence du Gouverneur général Landa Escandon. Ce soir-là le champagne coula à flots et c'était du vin français et de haute marque, je vous assure. Il eût bien entendu le don de provoquer des flots oratoires en toutes langues ; seulement, à mon avis, il m'a semblé que ce soir-là les délégués des nations latines sympathisaient plus avec leurs hôtes mexicains que les Géographes

germaniques ou anglo-saxons ; curieuse constatation des effets de la parenté des langues, de l'affinité du sang et aussi de quelques gouttes de la liqueur pétillante qui monte si vite aux têtes méridionales. Nous eûmes ensuite l'insigne honneur d'être présenté au général Porfirio Diaz, l'intelligent et énergique créateur du Mexique actuel, lancé maintenant à toute vapeur dans la voie du progrès, dans laquelle il ne paraît pas être prêt de s'arrêter. C'est M. Vidal de Lablache, le modeste et distingué savant qui prit la parole au nom des délégués français pour remercier le général Porfirio Diaz de la belle réception que nous avions reçue. Le général répondit en nous souhaitant à tous la bienvenue avec l'espoir que le plus possible d'entre nous se retrouveraient dans deux ans au Congrès international de Géographie de Mexico.

Les deux jours passés à Mexico parurent bien courts à tous les Congressistes, tant ils furent bien employés. Le troisième jour, on reprenait le train spécial pour une excursion à Orizaba ; mais, hélas ! ce jour-là le temps était à la pluie. Le pic d'Orizaba ne voulut point laisser entrevoir la sveltesse de sa taille neigeuse et les excursionnistes ne purent admirer comme il convient cette merveilleuse voie ferrée taillée à même la montagne, où le train descend en moins d'une heure de l'altitude de 2.000 mètres à celle de 400 mètres entre Esperanza en terre froide et Paso del Macho au commencement des terres chaudes. Revenus à Mexico, les Congressistes n'y descendirent même pas du train et tous avec le cœur gros quittèrent le Mexique pour refaire la longue route jusqu'à Saint-Louis. Ici se terminait ma mission de délégué de la Société de Géographie de Lille, car je n'accompagnais pas le Congrès dans son retour. Je désirais connaître le Mexique et faire de ce beau pays une petite exploration commerciale et pittoresque. Je pris donc congé des Congressistes et je puis dire maintenant que j'ai gardé un excellent souvenir de cette traversée du continent américain Nord faite en aussi bonne compagnie, dans ce confortable Pullman car, où parmi tant de nationalités mélangées la plus parfaite concorde n'avait cessé de régner sous la bannière pacifique de la géographie.

Le temps me manquerait et aussi le talent pour vous décrire comme il le faudrait l'intéressant voyage que je fis dans cet admirable pays du Mexique, si plein d'avenir et où beaucoup de capitaux et d'intelligences françaises pourraient trouver des placements très rémunérateurs. Pays neuf et pourtant facilement accessible et civilisé.

Il ne manque pas dans notre pays d'énergies et de fortunes qui ne trouvent pas à s'employer. Beaucoup de personnes devraient aller faire un petit tour au Mexique, elles ne manqueraient pas d'y découvrir des affaires merveilleuses. Il existe, du reste, déjà une grande colonie de Français, ce sont généralement des gens de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes ; ils ont accaparé dans le pays le commerce de tissus et nouveautés et aussi fondé de grosses fabriques de cotonnades. C'est une colonie de gens honnêtes et travailleurs qui jouit à juste titre de l'estime générale des Mexicains.

Qu'il me soit permis ici d'adresser un salut cordial à la Société de Bienfaisance française de Mexico, une œuvre excellente dont l'hôpital très bien installé est le meilleur établissement de ce genre au Mexique. Je salue aussi la Chambre de Commerce française, dont le Président, M. Tron, qui possède le plus beau magasin de la capitale, et le dévoué Secrétaire, M. Picard, se mettent sans réserve à la disposition de leurs compatriotes pour tout ce qui concerne le commerce au Mexique.

Je vis les environs de Mexico, le beau lac Tixcoco et les masses gigantesques de ces monstres endormis de Popocatepetl et l'Ixtacihuatl, la Vierge blanche, dont les cratères neigeux s'élèvent à



GUADALAJARA.

5.400 mètres. Je vis les pyramides toltèques de San-Juan-Téotihuacan

et je fus troublé devant la profondeur mystérieuse de cette vieille civilisation indienne. Je vis ensuite les grands élevages de l'Ouest, la cordillière de la Sierra-Madre et le beau lac Chapala. Je vis Guadalajara, la perle de l'Occident, au climat délicieux, et plus loin, le sommet du Colima qui, il y a seulement quelques années, donna aux gens du pays le spectacle d'une magnifique et inoffensive éruption. Au milieu d'un cercle de montagnes volcaniques, je vis Puebla et les souvenirs de l'occupation française qui, heureusement, n'a pas laissé de rancune dans les cœurs mexicains, et par un beau ciel clair je vis la silhouette gracieuse, éclatante de blancheur du pic d'Orizaba apparaître à mes yeux, puis disparaître, tandis que par la merveilleuse voie ferrée, gloire éternelle des ingénieurs anglais qui la construisirent, je descendis de la région des Hauts Plateaux à celle des Terres chaudes. Là, je vis la végétation tropicale dans son exubérante beauté, le sol vierge depuis des siècles baigné de chaleur et d'humidité, faisant croître spontanément un fouillis de végétation inutile et là où le travail de l'homme vient réglementer cette terre impatiente de produire, ce sont des récoltes dont le résultat ferait pâmer d'étonnement le plus habile de nos agriculteurs. Je m'enfonçai dans le Sud vers l'isthme de Tehuantepec jusqu'à l'État d'Oaxaca. Là, je connus le charme du voyage à cheval, la grande plaine brûlante coupée du passage des « barrancas », grands ravins creusés par les eaux des hauts plateaux, qu'il faut descendre et remonter d'une façon souvent périlleuse. Là, je fis connaissance plus ample avec la cuisine mexicaine, la « tortilla » de maïs à l'apparence trompeuse de bonne crêpe flamande et les « frijoles » ou haricots noirs. Je connus la chaleur et la soif et surtout les assauts énervants du peuple moustique, mais en échange de ces petits inconvénients, je reçus la charmante hospitalité de l' « hacienda » où je vis de près la grande culture tropicale : sucre, tabac, café, cacao, vanille, caoutchouc et beaucoup d'autres où il se gagne tant d'argent et où il y a encore tant de places à prendre. Je vis la forêt vierge aux lianes extraordinaires et je m'enfonçai dans ses sombres profondeurs, dans un chemin taillé par nos Indiens à coups de « machete ». Je vis la trace du jaguar mais, hélas ! je ne rapporte ni peau en trophée ni récit captivant de chasse terrible. Cependant si, j'ai sur la conscience le meurtre d'un « lagarto », un joli crocodile dont traîtreusement j'interrompis le somme d'une cartouche de dynamite lancée d'une main sûre. Ma dernière étape du Mexique fut Vera-Cruz, ville peu agréable, mais tout de même supérieure à sa réputation de capitale du « vomito negro » ;

cette maladie diminue du reste sensiblement, grâce aux efforts sérieux du gouvernement mexicain. Les fièvres disparaîtront naturellement de ces régions à mesure que les territoires incultes se peupleront et seront cultivés.

Je m'embarquai à Vera-Cruz et après le classique typhon du golfe du Mexique j'arrivai à La Havane, la ville la plus propre et la plus salubre du monde, grâce à l'excellence de son service sanitaire, mais ce jour-là, je maudis de tout cœur tous les services sanitaires lorsque je m'entendis condamner à une quarantaine de 5 jours avant de pouvoir descendre dans la ville. Ma condamnation purgée, je pus voir La Havane et me rendre compte de l'effort énorme dans la voie du progrès



LA HAVANE. — CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

fait par la jeune République de Cuba sous le contrôle non désintéressé mais sage des États-Unis.

Je parcourus l'intérieur de l'île jusqu'à Santiago de Cuba ; je vis des plantations nombreuses et bien entendu du tabac. Même mon imagination sans doute aidant, je déclarai n'avoir jamais connu le charme de la plante de Jean Nicot avant les délicieux cigares que je fumai au pays même de la Vuelta de Abajo.

Puis, ma curiosité satisfaite, je m'embarquai pour Saint-Nazaire pour avoir aujourd'hui l'honneur de vous conter d'une façon malgré

moi si peu intéressante, les événements qui marquèrent le 8[e] Congrès international de Géographie et surtout pour vous remercier, Monsieur le Président, du grand honneur que vous m'avez fait en me confiant le soin de représenter en Amérique la belle Société de Géographie de Lille.

Le titre du petit pamphlet présenté par moi et dont je donnai lecture au Congrès assemblé à Saint-Louis était : « On aerostation associated with the study of geography ».

II.

L'ILE DE CAPRI ET SORRENTE

(LA GROTTE D'AZUR)

Conférence faite à la Société de Géographie de Lille le Dimanche 4 Décembre 1904,

Par M. le Docteur G. EUSTACHE,

Membre du Comité d'Etudes.

. . . .

. . . .

Naples. — NAPLES (en italien *Napoli*) est une belle et grande ville de plus de 500,000 habitants, hier encore la plus peuplée de toute l'Italie. Sa population est très bruyante, très grouillante, sans cesse dans la rue où elle gesticule, crie, vocifère d'une façon assourdissante. Naples est la ville la plus tapageuse d'Europe, laissant loin derrière elle sous ce rapport et Marseille et Séville. A côté d'elle, Rome est d'un calme de chef-lieu de canton.

A son arrivée à Naples, le voyageur est entouré, harcelé, ahuri par

les innombrables *facchini* (commissionnaires), *lazzaroni* (mendiants), *pifferari* (musiciens ambulants) et surtout *cocchieri* (cochers). Mais, à part ces derniers dont l'insistance est vraiment exaspérante, il a assez vite raison des autres, grâce à une police bien organisée et pas mal rude parfois.

Il va aussitôt visiter les monuments et édifices publics qui ne présentent rien de bien remarquable, et il va se promener dans les rues, la *via* de Tolède (aujourd'hui rue de Rome) et les rues des populeux quartiers de *Santa Chiara* et de *Santa Lucia* dont la réputation d'étroitesse, de sâleté et de grouillement est connue de tous. Mais il ne tarde pas à se rendre compte que ces quartiers, pittoresques et originaux au premier chef, sont en voie de transformation rapide, presque de disparition.

D'immenses trouées y sont pratiquées dans tous les sens ; de très larges boulevards *(corsos)* bordés d'énormes cubes de maçonnerie à cinq et six étages et dévorés par le soleil, des édifices publics énormes et plats remplacent déjà les pittoresques *vias* et *vicolos* qui ont fait la joie des peintres et le bonheur des touristes.

Toutes les villes anciennes rêvent de se rajeunir, de se transformer, de s'aérer, de s'hygiéniser pourrait-on dire, de devenir en un mot des petits Paris, le Paris du baron Haussman.

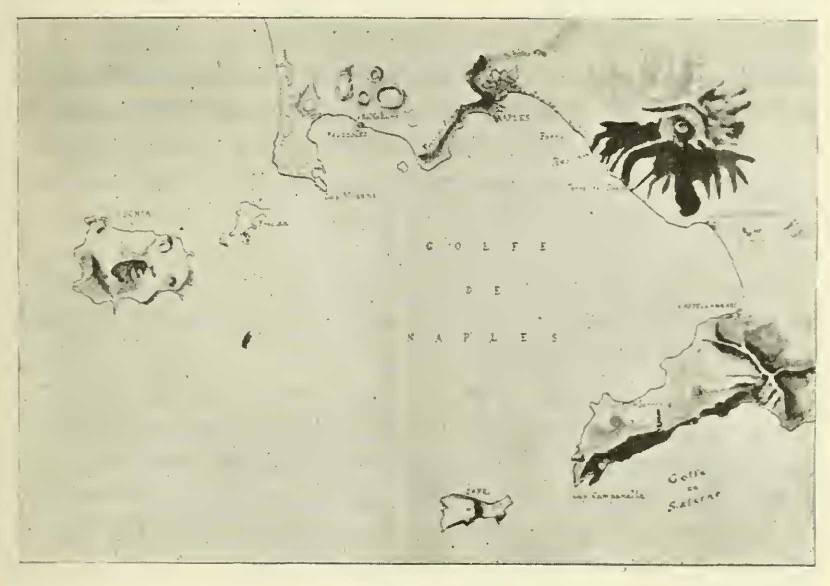
Je les en félicite, tout en le regrettant.

Je les félicite comme hygiéniste et sociologue ; je le regrette comme touriste, amateur de couleur locale et de pittoresque. Si l'on nous change de fond en comble les vrais bijoux que sont Venise, Florence, Vienne, Rome et Naples, plus ne sera besoin de voyager en Italie, et l'on pourra bientôt se contenter d'acheter des photographies et des cartes postales illustrées.

Heureusement que malgré ces accès de mégalomanie qui, en Italie plus qu'ailleurs, se sont emparé des grandes villes (Dieu sait au prix de quels déboires financiers !), le pays et le sol d'Italie restent avec leur beauté splendide et leurs sites incomparables, que la pioche des démolisseurs ne pourra atteindre de longtemps encore. Laissons donc de côté la ville de Naples, et vagabondons dans ses environs. Le lieu est en réalité le mieux choisi de l'Europe, et peut-être du monde. Les Anglais, qui s'y connaissent, appellent les environs de Naples le « La Mecque des touristes européens »,

Golfe de Naples. — Naples est située au fond d'un golfe, au pied

et sur les versants de collines qui s'élèvent de la mer en amphithéâtre. Il en est ainsi pour la plupart des ports de la Méditerranée, Marseille, Gênes, Barcelone, Ajaccio, Alger. Mais nulle part le golfe qui précède ces ports n'est aussi grand et aussi beau. De tout temps, il a excité l'admiration générale : il a été chanté par les poëtes et les artistes ; en en revenant, je ne peux que joindre ma voix à la leur.



CARTE DU GOLFE DE NAPLES.

Le golfe de Naples représente à peu près exactement les deux tiers d'un cercle de 40 kilomètres de diamètre, ouvert à l'ouest entre deux majestueuses pointes terminales, l'île d'Ischia au Nord, l'île de Capri au Sud.

Au fond du golfe, dans une échancrure profonde, la ville de Naples s'étage sur des collines *(vomero)* de tuf jaunâtre recouvert de cendres et de pierre ponce. Du haut de ces collines, le panorama se déroule dans toute sa magnifique splendeur.

A nos pieds, la ville qui baigne dans les flots outrageusement bleus de la mer. A droite, du côté N.-O., la colline et le cap du Pausilippe, si cher à Virgile ; au delà le joli golfe de Pouzzoles terminé par le célèbre cap de Mysène, la petite île volcanique de Proscida, et enfin l'île d'Ischia, que domine à plus de 800 mètres de hauteur le mont

Epomeo. Là se baignent voluptueusement les villes de Bagnoli, Pouzzoles, Baïa et Cumes.

Si nos regards se portent vers l'Est et vers le Sud, nous voyons tout d'abord le Vésuve avec sa cime fumante qui domine tout le paysage. La fameuse montagne plonge presque dans la mer, dont elle n'est séparée que par une bande étroite de terre grisâtre, où s'échelonnent presque sans interruption les villes de San-Giovanni, Portici, Resina (Herculanum), Torre del Greco et Castellamare.

Au delà, la côte change de direction et se porte de l'E. à l'O. vers la pleine mer. Elle se relève pour former cette charmante presqu'île de Sorrente qui se termine brusquement par le cap Campanella.

Un peu plus loin, la baie semble fermée au S.-O. par une masse rocheuse, véritable sphynx de pierre qui émerge brusquement du sein des eaux, c'est l'île de Capri.

Tel est ce golfe de Naples, cette *coupe d'azur* comme l'appelaient les Grecs, dont la beauté est incomparable, surtout quand il est inondé de lumière au soleil couchant.

Alors tont resplendit, tout s'illumine, tout se détache admirablement ; et les villes blanches qui s'allongent paresseusement au pied des collines verdoyantes, et les îles éparses au profil varié, et la mer bleue, calme et brillante sur laquelle voguent les barques et les navires qui y planent comme les oiseaux dans l'azur. Le fond du tableau est formé par la masse imposante du Vésuve, à la cime grise et fumante le jour, rougeoyante la nuit.

Il est impossible de rêver d'un spectacle plus merveilleux !

La baie de Naples a été, quelques jours après notre visite (mai 1904), le théâtre d'une splendide revue navale où fraternisaient les cuirassés de plusieurs flottes européennes. Le spectacle devait être superbe, et les journaux n'ont pas tari sur les merveilles de cette revue. Je ne regrette pourtant pas de ne pas y avoir assisté. La fumée, le canon, les hourrahs m'auraient gâté le souvenir de charme et d'enchantement que laisse la baie de Naples par son calme, sa lumière, sa perspective et ses horizons infinis !

Excursions. — Autour du golfe de Naples, le touriste excursionne avec délices. Où qu'il aille, il est enchanté par la beauté des sites, assailli et pris par l'affluence des souvenirs.

Quatre excursions principales s'offrent à lui, demandant chacune

une journée, à moins que ses loisirs ne lui permettent d'y consacrer le double ou le triple de ce temps.

a. — La première, vers la côte N. du golfe, est surtout attachante pour les humanistes, les amoureux d'Homère et de Virgile, les passionnés de mythologie et d'histoire. Ils vont y voir la *colline et la grotte du Pausilippe*, la ville de *Pouzzoles* avec son *temple de Sérapis*, l'*amphithéâtre de Néron* (légende de saint Janvier), le *solfatare*, l'une des entrées de l'enfer virgilien dont la principale est un peu plus loin au *lac Averne*; ils poussent jusqu'à *Baïa* et à *Cumes*,, le séjour de la sybille antique, et du haut du *cap de Mysène* se remémorent les principales scènes de l'Odyssée et de l'Enéide.

b. — Ceux qui préfèrent les spectacles grandioses ne manquent pas de faire l'*ascension du Vésuve* jusqu'au cratère, excursion trop modernisée par le funiculaire et les voitures de Cook.

c. — *Pompéi* est le but de la troisième. Nul n'est besoin de rappeler l'intérêt de cette visite, qui nous permet de saisir sur le vif la construction et l'aspect d'une ville telle qu'elle était il y a près de 1.900 ans, avec ses temples, ses monuments publics et ses maisons particulières, restés enfouis pendant des siècles sous la lave et les cendres du Vésuve. Il est vrai de dire que l'excursion de Pompéi ne saurait être complète et véritablement instructive que si elle est suivie d'une longue visite au *Musée de Naples*, où ont été transportées, inopportunément à mon sens, toutes les curiosités et œuvres d'art que l'on a trouvées dans les fouilles de cette vieille cité romaine, ainsi que dans celles d'*Herculanum*, sa voisine.

d. — Le voyageur qui aime la belle nature, les beaux sites et les beaux paysages, les panoramas superbes, va à *Sorrente* et à l'*île de Capri* : ses goûts et ses espoirs ne sont pas déçus !

Chacune de ces quatre excursions autour du golfe de Naples mériterait une description spéciale qui serait pleine d'intérêt : j'en ai rapporté de toutes le plus charmant et le plus inoubliable souvenir. Je me bornerai toutefois à vous décrire la dernière.

Excursion à l'île de Capri. — Des hauteurs de la ville de Naples, du Pausilippe comme de la cime du Vésuve, on voit devant soi, fermant en quelque sorte l'immense baie, un bloc énorme de

rochers qui émerge soudainement des flots : immense sphynx de pierre ou gigantesque sarcophage : c'est l'île de Capri.



ROCHER DE CAPRI.

Ce rocher, ou mieux cette île est-elle un bloc détaché du Vésuve ou des Apennins lancé au milieu des flots lors d'un cataclysme préhistorique ? Ou bien s'est-elle formée par un soulèvement sur place du fond de la mer, comme cela se voit encore de nos jours en certains endroits du globe (Sicile et Japon) ? Problème encore irrésolu, et sur lequel je ne saurais insister.

Par sa silhouette générale, le rocher de Capri rappelle assez le célèbre rocher de Gibraltar vu des hauteurs d'Algésiras : aussi les Anglais s'en emparèrent-ils un moment pour en faire une forteresse-vigie, qui aurait commandé les côtes italiennes.

Avant de nous y rendre, quelques détails de géographie et d'histoire ne sauraient manquer d'intérêt.

L'île est constituée par une masse montagneuse de forme oblongue qui s'élève brusquement au-dessus des flots, avec des contours de

rochers abrupts et presque verticaux variant de 30 à 300 mètres de



PLAN DE L'ÎLE.

hauteur suivant les endroits. Elle a 6 kilomètres de long sur 3 de large, 16 kil. de circonférence, 10 kil. carrés de superficie.

Géographie. — Sur le pourtour de l'île, il n'y a que deux dépressions, avec grève de cailloux et de sable, où l'on peut assez facilement aborder mais en barque seulement. Ces deux dépressions, désignées sous le nom de *Marina* ou port sont : l'une sur la côte N. tournée du côté du golfe de Naples, c'est la Grande Marine *(Marina grande)*; l'autre sur la côte S. du côté de Salerne, Petite Marine *(Marina piccola)*. Leur désignation indique le degré relatif de leur importance.

L'île est formée de deux hauts blocs de calcaire placés aux deux extrémités, à l'E. le Cap *(Il Capo)* qui a 300 mètres de hauteur verticale, à l'O. le *Mont Solaro*, qui s'élève à plus de 600 mètres. Ces deux points extrêmes sont reliés par une croupe montagneuse sur laquelle est gentiment placée la capitale de l'île, la ville de *Capri*, avec 3.500 habitants. La ville principale, et du reste unique, est *Anacapri* perchée sur le revers occidental du mont Solaro. La population totale de l'île est de 6.000 habitants à peine.

Sauf en quelques endroits où la roche est dénudée, la terre végétale

recouvre la surface du sol et produit une très belle végétation. Arbres et arbustes verts : flore riche de plus de 800 espèces. La culture, prospère, se porte surtout sur l'olivier, le citronnier, l'oranger et la vigne. Le vin blanc de Capri rivalise avec les meilleurs vins blancs de l'Italie et ne le cède en rien au *Lacryma-Christi*, qui est recueilli sur les pentes du Vésuve.

L'air y est pur et doux : ni neige, ni glace : le thermomètre ne descend guère au-dessous de 10 degrés centigrades ; la température moyenne est de 16°, supérieure à celle de Nice et de Cannes. Aussi la salubrité de l'île est très grande et sa mortalité une des plus réduites de l'Europe, à peine 13 pour 1.000. Capri est une station climatérique très justement vantée : les Italiens, les Anglais, les Allemands surtout y viennent en foule. On n'y voit que très peu de Français.

Histoire. — L'histoire de Capri n'est pas bien mouvementée.

Occupée tout d'abord par les Grecs, elle devint propriété impériale sous Auguste qui y fit élever des temples et des palais, construire des bains et aqueducs. Le successeur d'Auguste, Tibère, la prit en affection, et sur ses vieux jours s'y retira d'une façon à peu près complète. Les historiens des Césars, Tacite et Suétone surtout, nous assurent que Tibère, à l'âge de 69 ans, vint habiter Capri, y fit construire 12 palais et 12 temples dédiés aux grandes divinités du paganisme. Au fond de ces palais, dans cette île presque inabordable, le vieil empereur se serait livré à des raffinements de luxe et de débauches, assez invraisemblables pourtant de la part d'un vieillard septuagénaire.

Ces accusations portèrent leurs fruits, et à la mort de Tibère, le Sénat fit raser palais et temples : l'île tomba dans l'oubli. Elle a suivi depuis lors les vicissitudes du pays de Naples, changeant de maître en même temps que sa métropole.

Au XVI[e] siècle, le fameux corsaire Barberousse s'en empara un moment et y fit construire un château, véritable nid d'aigle que nous irons visiter. En 1805, les Anglais la prirent, mais en furent chassés par les Français qui durent l'abandonner à leur tour aux traités de 1815.

Tout cela, en réalité, est d'un assez médiocre intérêt et ne justifierait guère une visite spéciale, si Capri ne possédait point son site admirable et une curiosité naturelle, presque unique au monde, la Grotte bleue ou *Grotte d'Azur*.

Pour ces deux raisons, Capri est très visitée, et plus de 30.000 visiteurs y viennent tous les ans. L'excursion de Capri est en quelque sorte obligatoire pour qui vient à Naples.

Pour s'y rendre, on part de Naples en bateau à vapeur ; on traverse tout le golfe, presque du N. au S. en faisant escale à Sorrente, à l'aller comme au retour.

L'embarquement a lieu tout près du *Château de l'Œuf,* vieille construction du Moyen-Age, qui sert aujourd'hui de prison militaire. A cause du peu de profondeur de la mer, le bateau est amarré à une centaine de mètres du rivage : on le rejoint à l'aide de petites barques.

Dès notre arrivée à bord, nous sommes régalés par un concert vocal et instrumental, guitares, mandolines, airs de *Santa-Lucia* et de *Funiculi funicula,* qui nous écorchent péniblement les oreilles. Nous sommes également assaillis par les marchands d'écaille et de corail, et distraits par une dizaine de nageurs qui plongent au fond de l'eau pour en rapporter, soit avec les mains soit avec les dents soit même avec les pieds, les pièces d'argent et de cuivre que les voyageurs sont vivement sollicités de leur jeter.

Bientôt, le bateau s'ébranle, vire de bord : nous voici en route.

La mer est calme et d'un bleu de turquoise : le soleil brille : la traversée va être splendide.

A mesure que le bateau s'éloigne de la rive, se déroule à nos yeux le magnifique panorama du golfe : à gauche le Pausilippe avec ses nombreuses villas blanches : au milieu la ville de Naples étagée sur plusieurs collines et dominée par le fort Saint-Elme : un peu à droite le Vésuve complètement découvert du pied à la cime, d'où émerge un panache blanc de fumée qui monte droit vers le ciel bleu.

Nous nous dirigeons en droite ligne vers Sorrente, encore voilée dans la brume du matin.

La distance entre Naples et Sorrente est d'environ 25 kilomètres et demande un peu plus de deux heures.

Pendant le trajet, l'œil ne cesse pas de contempler la magnificence du paysage qui va sans cesse en s'élargissant. Il suit avec curiosité et intérêt les changements qui s'opèrent au niveau du Vésuve. Il était découvert du pied à la cime au moment du départ ; il est bientôt barré au milieu par les nuages qui, en s'élevant peu à peu, ne tardent pas à nous le cacher.

La mer, au départ de Naples, est d'un bleu tendre comme à Marseille et à Nice ; mais bientôt sa coloration bleue augmente et, au milieu du golfe, acquiert une intensité véritablement extraordinaire. On dirait d'un baquet de lessiveuse qui fait une solution saturée d'azur, ou mieux d'une cuve de teinture à l'indigo. Et ce, pendant qu'à la surface l'écume formée par le sillage du navire est d'un blanc d'argent.

Une heure après le départ, le paysage s'estompe derrière nous tandis qu'il s'éclaire par devant. La presqu'île de Sorrente se profile au Sud, toute feuillue et parsemée de nombreuses villas blanches. Capri apparaît dans tout son développement.

Nous devons faire escale en vue de la Marine de Sorrente pour débarquer des voyageurs et en prendre de nouveaux. Le bateau jette l'ancre à une centaine de mètres du rivage, d'où se détachent une multitude de petites barques blanches qui apportent de nouveaux voyageurs et en remportent d'autres. Ce jeu de barques entre la côte et le bateau est du plus pittoresque effet.

Un quart d'heure après, nous reprenons notre route, doublons la pointe terminale de la presqu'île, puis le chenal qui la sépare de l'île de Capri, et longeons la côte septentrionale de celle-ci à quelques encâblures seulement de son bord rocheux et escarpé. Nous passons devant la Grande Marine où nous descendrons tout à l'heure, et nous allons tout droit à la grotte bleue, à la fameuse Grotte d'Azur.

A un certain moment, la falaise à pic et rectiligne présente une dépression où grouillent de nombreuses barques blanches, qui masquent à nos yeux un petit trou noir semi-circulaire d'un mètre de diamètre à peine en largeur et en hauteur, tandis que la mer et le rocher sont inondés d'un soleil resplendissant de midi : c'est l'entrée de la grotte.

Grotte d'Azur. — Le bateau stoppe à une trentaine de mètres de là : les barques s'ébranlent et viennent s'appliquer contre les flancs du navire. Les voyageurs se hâtent de descendre dans ces petites barques, véritables coquilles de noix, conduites par un seul rameur et qui ne peuvent prendre que deux personnes.

Le chargement opéré non sans quelque hésitation de la part des touristes qui ne paraissent pas très rassurés pour la plupart, les rameurs se dirigent à l'envie vers l'entrée de la grotte. Dès qu'on approche, tout le monde se couche dans le fond de la barque, à plat ventre ou sur le dos. Le rameur en fait autant à l'avant de l'esquif,

et, saisissant la vague propice, il guide la nacelle qui s'enfile dans le trou.

On ferme les yeux de peur : le passage n'est pas sans émotion, s'il est sans danger, du moins quand la mer est calme. Rien de plus original que d'entendre les cris aigus ou étouffés d'instinctives frayeurs poussés par les dames, et les messieurs aussi.

Bientôt les yeux se rouvrent quand la barque s'arrête, et on a alors devant soi le plus magnifique spectacle que l'on puisse imaginer.



LA GROTTE D'AZUR.

Description. — On est dans une caverne très éclairée, mais éclairée d'une manière indescriptible et qu'aucune palette n'a pu rendre. Les marchands de tableaux et de photographies de Naples vous en vendront de nombreux exemplaires en peinture, en aquarelle, en chromo ou en cartes postales illustrées : je n'en ai pas vu qui donne une représentation exacte de la chose : il est vrai que peut-être la coloration varie suivant l'heure et le jour, suivant que le soleil est éclatant ou voilé, suivant l'impressionnabilité différente des yeux et des cerveaux.

J'essaierai néanmoins de vous en donner une idée suivant l'impression que j'ai moi-même ressentie.

La Grotte d'Azur forme un lac ou mieux un étang souterrain d'environ 50 mètres de long sur 30 de large, surmonté d'une voûte hémisphérique de 12 mètres de hauteur ; la profondeur de l'eau y serait de 15 mètres.

Dans ce lac, qui n'est relié à la mer que par l'orifice étroit que nous venons de traverser et qui ne reçoit la lumière du dehors que par cet

orifice, tout est bleu, l'eau, le rocher qui l'enserre, les objets et les personnes qui sont à la surface.

L'eau est d'azur foncé, la voûte d'un bleu pâle, avec tonalités différentes suivant les endroits.

Cette couleur bleue, loin de blesser la vue, arrive douce et tiède à l'œil émerveillé.

La surface de l'eau est bien bleue, mais sa profondeur est blanche, très éclairée et tellement limpide que l'on distingue admirablement les cailloux et les coquillages qui sont au fond, il semble qu'on n'a qu'à étendre la main pour les saisir.

Tout ce qui est dans l'eau, à quelques centimètres de sa surface est d'un blanc d'argent éclatant : la main et le bras plongés dans le liquide deviennent éblouissants de blancheur : les rames qui secouent l'eau de la grotte ruissellent d'argent : les petites vagues occasionnées par le mouvement des barques ont leur crête frétillant d'une véritable poussière de diamant.

Au moment de la visite des touristes, il y a toujours un homme en caleçon, qui nage autour des barques et plonge au fond pour aller chercher les piécettes qu'on lui jette. Quand il est sous l'eau, son corps est admirablement dessiné et d'une blancheur éblouissante : on dirait d'une statue d'argent poli qui évolue sous vos yeux : plongé seulement à mi-corps, il est bleu en haut, blanc en bas.

Ce spectacle est réellement extraordinaire par un beau jour comme celui que nous avons eu la chance de rencontrer. On est dans l'admiration et le charme en flottant sur ce lac de turquoise liquide, dont les reflets dansent à la voûte. On voudrait y passer des heures afin de mieux analyser ses sensations.

Mais de nouvelles barques arrivent, s'entrechoquant les unes les autres et lançant autour de vous des gerbes de paillettes argentées ou des perles de brillantes turquoises. La grotte se remplit de centaines de personnes clamant leur admiration dans toutes les langues. Il n'en faut pas moins repartir en s'allongeant à nouveau dans le fond de la barque, mais cette fois les yeux bien ouverts afin de jouir jusqu'au dernier moment de la beauté du spectacle. On ne les referme qu'à la sortie en retombant dans la lumière crue et ardente d'un soleil de midi.

La Grotte d'Azur était certainement connue de tout temps : les indigènes prétendent même que, du pourtour de la grotte part un escalier

qui, à travers le rocher, vient aboutir dans les ruines d'un ancien palais impérial.

Au Moyen-Age et presque dans les temps modernes, elle était réputée le séjour du diable et personne n'osait en approcher.

En 1826, un poëte allemand, Kopisch, en villégiature à Capri, eut vent de la légende et voulut y aller voir. Il put y pénétrer sans encombre et y revenir plusieurs fois. Il fut tellement émerveillé de la beauté du phénomène, qu'il fit part au public de sa découverte en l'agrémentant d'éloges dithyrambiques. Depuis lors, on y vient en foule.

Physique. — Les physiciens se sont empressés de fournir l'explication de cette merveille de la nature. Cette explication est du reste assez facile quand on connaît les lois de l'optique, de la réflexion et de la réfraction des rayons lumineux de différentes couleurs.

L'entrée de la grotte est formée par une fente verticale du rocher d'un peu plus d'un mètre de large, qui part du fond de la mer pour se terminer à un mètre à peine au-dessus du niveau de l'eau : la portion aérienne de la fente est surplombée par la saillie de la falaise.

Il résulte de cette disposition que les rayons solaires, sauf aux derniers moments du coucher du soleil, ne peuvent que peu ou point s'engager dans l'ouverture. A tout autre moment, et principalement vers l'heure de midi, ces rayons tombent plus ou moins verticalement sur la surface de l'eau qui se laisse traverser jusqu'au fond.

L'eau ainsi traversée, à cause de sa densité plus grande que l'air, agit comme un prisme, décompose la lumière blanche en produisant l'image du spectre solaire. Les rayons du spectre ont un degré de réfraction différente. Les plus réfrangibles, l'indigo et le violet sont réfléchis à la partie supérieure, pénètrent seuls dans la grotte qu'ils illuminent de leur teinte particulière, tandis que les autres rayons du spectre restent dans la masse liquide, à qui ils donnent une transparence et une blancheur spéciales.

L'illumination toute particulière de la Grotte d'Azur est donc un phénomène d'ordre physique, tout accidentel et tout contingent, pouvant et devant varier suivant les conditions d'intensité et d'incidence de la lumière solaire, de la limpidité de l'eau, etc.

Que ces conditions soient changées, et le phénomène change aussi. On comprend dès lors l'aspect varié que doit présenter l'éclairage de la grotte suivant le jour, l'heure, l'état du ciel, et on doit admettre les

descriptions différentes qu'en ont données les divers visiteurs. Pendant la nuit, la grotte bleue est toute noire et doit ressembler à un antre infernal.

Choisissez, ou plutôt ayez la chance de rencontrer un jour et une heure propices comme je l'ai eue moi-même, et je vous garantis que la Grotte d'Azur vous paraîtra aussi belle, aussi illuminée que ce que je viens de vous la dépeindre.

Ainsi qu'il est facile de le supposer, la falaise rocheuse qui supporte toute l'île est creusée sur divers points de son pourtour de nombreuses grottes ou excavations, plus ou moins semblables à la Grotte d'Azur.

Si le temps nous l'eût permis et si, montés dans une petite barque, nous eussions fait le tour de l'île, nous aurions pu en visiter une demi-douzaine, et notamment sur la côte méridionale la *Grotte Verte* et la *Grotte Blanche,* où le jeu de réflexion et de réfraction de la lumière solaire donne la coloration spéciale qu'indiquent ces désignations. Quelques-unes de ces grottes présentent de nombreuses stalactites à reflets blancs, bleus, verts, qui descendent de la voûte presque au contact de l'eau.

Mais le temps nous était compté, et, faisant trêve à notre curiosité singulièrement excitée, nous rejoignons le bateau pour aborder enfin dans l'île, en revenant sur nos pas jusqu'à la *Grande Marine.* Le



GRANDE MARINE DE CAPRI.

débarquement s'y fait comme l'embarquement, c'est-à-dire par petites barques, le bateau devant jeter l'ancre à une cinquantaine de mètres de la grève.

Ile de Capri. — La *Grande Marine* est le principal lieu d'atter-

rissage. La grève est peu étendue, une vingtaine de mètres seulement, recouverte de petits cailloux et de sable sur lesquels les vagues viennent expirer en un doux murmure.

Elle est surplombée par des rochers à pic, sur lesquels sont étagées des petites maisons à toit bombé comme les logis arabes. En bas, sont de nombreux hôtels tout modernes, dont les pisteurs, race insupportable partout, nous harcèlent en faveur de leurs tables d'hôte, gentiment installées sur des terrasses dominant la mer.

Après le dîner, nous partons pour explorer l'île, faire notre petit tour de Robinson.

L'île n'est pas grande, et quelques heures vont suffire pour cela.

De la Grande Marine, une route carrossable en lacets monte jusqu'à la ville de Capri, la capitale. On y accède aussi par un petit sentier plus direct, mais rocailleux, qui grimpe au milieu des vignes et des citronniers encore tout chargés de fruits jaunes et dorés. C'est un véritable sentier de chèvre, où devaient escalader avec délices ces animaux au pied fourchu et à l'humeur capricieuse, autrefois si nombreux dans l'île qui lui doit son nom : *Capri, Caprea,* l'île des chèvres.

Ville de Capri. — La ville de Capri est une petite localité de 3.000 habitants, gentiment située sur la croupe montagneuse qui relie les deux extrémités plus élevées de l'île. De sa terrasse, on jouit d'une vue splendide, qui embrasse tout le golfe de Naples. Mais hors de là, Capri ne présente rien de bien particulier, ni de bien intéressant. Sa vieille église, quoique renfermant quelques débris de mosaïque qui proviendraient, dit-on, du palais des Césars, est franchement quelconque ; ses rues sont étroites et tortueuses ; et, en dehors de quelques magasins modestes de marchands de corail et de cartes postales illustrées, il n'y a rien à voir !

Aussi, prenant un sentier étroit et rocailleux qui court au milieu des vignes et des arbres fruitiers, nous nous dirigeons vers l'extrémité orientale de l'île, le Cap *(Il Capo)* qui domine la mer à pic, à une hauteur de près de 300 mètres. C'est sur ce promontoire que l'empereur Tibère avait érigé le plus grand de ses douze palais.

Par souvenir ou par intérêt, tout rappelle ici le vieil empereur. La route que nous suivons, c'est la *Route de Tibère ;* l'auberge où nous nous arrêtons un instant pour goûter le vin blanc du pays, c'est l'*Hôtel de Tibère ;* il y a un peu plus loin une crevasse du rocher, c'est le *Saut*

de Tibère, d'où le tyran faisait précipiter les courtisans qui avaient cessé de lui plaire. Nous arrivons enfin à la *Villa de Tibère :* les Italiens modernes l'appellent *Timberio.*

Villa de Tibère. — La Villa de Tibère est en ruines bien entendu, et tellement en ruines qu'on ne distingue plus que des amas de pierre et quelques substructions que les habitants utilisent comme étables de plein air. Ce qui n'empêche pas que les antiquaires, allemands surtout, ont voulu reconstituer et décrire ces ruines et en déduire les plans du palais impérial, tout comme s'ils en avaient été les familiers assidus.

On vend à Naples l'album du palais de Tibère dressé par un savant tudesque. N'est-ce pas peut-être le point de départ, l'origine d'un palais nouveau qu'un autre Allemand a construit à quelque distance de là, et que nous verrons en passant !

J'avoue qu'au lieu de chercher à vérifier la véracité de ces descriptions, je n'ai fait que passer devant ces ruines informes, et suis monté par un escalier creusé dans le roc jusqu'au point culminant du promontoire. Là se trouve une petite chapelle gardée par un ermite, lequel, pour quelques sous, m'offre un verre d'un petit vin blanc et pétillant, venu fort à propos pour étancher ma soif.

De ce point culminant, le coup d'œil est le plus beau qu'on puisse rêver.

D'un côté tout le golfe de Naples ; à ses pieds la presqu'île de Sorrente dominée au loin par la ligne bleue des Apennins ; vers le Sud, le beau golfe de Salerne avec ses côtes gentiment découpées, ses nombreuses villes blanches que dominent majestueusement les superbes ruines des temples de Pœstum. La mer s'étend à l'infini du côté de la Sicile et de l'Afrique.

On reste muet d'admiration devant ce panorama presque unique au monde, en tout cas celui qui évoque le plus de souvenirs ; on comprend que le vieux Tibère ait choisi cet emplacement merveilleux pour y rêver en ses vieux jours sur les misères et les vanités du monde !

Il n'en faut pas moins quitter ce site enchanteur et continuer notre exploration.

En descendant du Cap, nous suivons le rebord méridional de la falaise, dont les découpures sont très curieuses à voir et notamment l'*Arc naturel,* magnifique arcade de rochers. Après diverses montées

et descentes dans un sentier rocailleux et peu commode, on arrive à la pointe la plus méridionale de l'île, la *Pointe Tragare,* à peu de



POINTE TRAGARA.

distance de laquelle on voit trois écueils à pic, émergeant du sein des flots, ce sont les *Faraglioni,* désignés individuellement sous les noms de l'*Etoile,* le *Grand Moine, Polyphème.*

Polyphème, le fameux Cyclope de la fable, était amoureux de la nymphe Galathée : il eut un jour le cruel déplaisir de surprendre les faiblesses de la nymphe pour le beau berger Acis. Furieux, il se met à la poursuite des deux amants et leur lance un énorme rocher. Acis en fut écrasé ; Galathée fut miraculeusement préservée et put aller rejoindre ses compagnes, les Néréides.

En continuant ma route, j'atteins la *Petite Marine,* second point d'atterrissage de l'île, sur la côte méridionale. De là part une nouvelle route carrossable, qui escalade le penchant du coteau et relie la Petite Marine à la ville de Capri.

A quelque distance et dominant le golfe de Salerne, se dresse une construction toute neuve, toute blanche, sorte de château féerique du docteur Faust, au milieu d'une propriété close, magnifiquement entretenue, complantée de vignes et de citronniers chargés de fruits. C'est la *Villa Krupp,* la propriété du célèbre fondeur de canons d'Essen.

Villa Krupp. — Krupp avait acheté dans ces dernières années

presque tout le versant méridional de l'île : il avait rêvé de la transformer en un véritable paradis terrestre, dont il serait le Dieu. Il avait rêvé en outre, disent ses détracteurs, de refaire l'histoire des empereurs romains, et, au XXe siècle, de renouveler pour son compte, les merveilles de luxe, de raffinement, de plaisirs et de débauches des temps d'Auguste et de Tibère !

Krupp est mort l'an passé ! Sa mémoire attend encore la réhabilitation solennelle que l'Empereur d'Allemagne avait déclaré vouloir prendre en mains propres !

Quelques jours avant notre voyage à Capri, Guillaume II a visité la villa Krupp : il en a admiré, disent les journaux, la magnifique décoration intérieure. Pareille autorisation est aujourd'hui impitoyablement refusée à quiconque, et force nous a été de nous contenter de longer les murs d'enceinte de la villa, tout en contemplant avec charme le magnifique site dans lequel elle est placée, et le superbe entretien dont elle est encore l'objet.

La *Via Krupp* nous ramène en moins d'une demi-heure à la ville de Capri, d'où nous jetons un dernier coup d'œil sur la moitié occidentale de l'île, le Mont Solaro et le *Castel de Barberousse*. Le fameux corsaire s'était emparé de l'île de Capri et y avait construit ce manoir féodal, véritable nid d'aigles à la façon des châteaux des bords du Rhin et de l'Auvergne, qui commande la Grande Marine et d'où l'on peut surveiller toute la baie de Naples, ainsi que la haute mer.

Mais nous avions hâte, sous peine de passer la nuit dans l'île, de rejoindre le bateau qui, en une demi-heure, nous dépose à Sorrente.

Sorrente. — *Sorrente* (les Italiens disent amoureusement *Suriente*, la Souriante) est une des localités de l'Italie qui a été la plus vantée et la plus qualifiée. C'est Sorrente la jolie, Sorrente la gentille : les Grecs en avaient fait le séjour des Sirènes, ces êtres fabuleux et séduisants, moitié femme, moitié poisson, dont les chants merveilleux attiraient les navigateurs sur les écueils, et qui ne furent vaincus que par les accords de la lyre d'Apollon, ou encore par les ruses d'Ulysse sur les conseils de la magicienne Circé.

Au temps des Romains Sorrente était la ville de plaisance des voluptueux et des efféminés. Aujourd'hui c'est une station balnéaire où les Italiens viennent en foule prendre des bains de mer sur sa petite plage

qui, grâce à son exposition au Nord au pied de collines moyennement élevées, est préservée des chaleurs suffocantes du sirocco. C'est surtout une ville d'hiver, une station de touristes (Anglais, Allemands surtout), d'où l'on excursionne avec charme dans toute la délicieuse presqu'île dont elle est la capitale.

Sorrente n'est en somme qu'une petite ville de 8.000 habitants, siège d'un archevêché. Elle est bâtie sur un rocher qui s'élève à pic des bords de la mer. Au pied du rocher est une petite grève, le Port ou *Marina,* sans cesse remplie de petites barques de promenade. A l'étage inférieur du rocher, sont construits de nombreux hôtels



MARINE DE SORRENTE.

modernes du dernier confortable, dont la plupart ont leur escalier particulier creusé dans le roc et descendant jusqu'à l'embarcadère des bateaux. Des terrasses ombragées d'orangers et de citronniers y sont gentiment aménagées en belvédères, d'où l'on découvre toute la baie de Naples.

Nous logeons à l'Hôtel du Tasse, bâti sur l'emplacement de la maison du Tasse, l'amoureux poëte de la *Jérusalem délivrée.* Le Tasse est né à Sorrente ; il est venu s'y réfugier à plusieurs reprises pendant sa vie mouvementée : il a chanté en strophes superbes les charmes et les délices de son pays natal. Sa statue, assez médiocre en vérité, s'élève sur la place de la ville.

Chateaubriand, un autre poëte romantique, est venu à Sorrente : il a chanté sur sa lyre magique les enchantements de ce pays, patrie du Tasse, d'où l'on contemple le Pausilippe, tombeau de Virgile. Virgile, le Tasse. Chateaubriand : nous nageons en pleine poésie dans une atmosphère de saphir et d'émeraude !

La petite ville de Sorrente n'a rien de bien particulier par elle-même : ses rues sont étroites ; sa cathédrale est bien modeste et ses monuments publics à peu près nuls. Le séjour toutefois en est délicieux pour la colonie nombreuse d'étrangers qui la fréquentent en toute saison.

Ce qui fait le charme du pays de Sorrente, ce sont les promenades sans cesse variées au milieu d'une nature calme et douce, dans des petits chemins ombragés, bordés par de riches plantations d'oliviers, de citronniers, d'orangers, d'arbres fruitiers de toutes sortes, et séparées de-ci de-là les unes des autres par des haies d'épais cactus.

Toute la presqu'île est parsemée de nombreuses villas blanches ou jaune tendre, qui s'échelonnent sur de petites collines. Souvent les



RAVIN DE SORRENTE.

chemins sont traversés par des torrents, presque toujours à sec, mais dont le lit forme des ravins du plus pittoresque effet.

Quand on s'élève un peu plus haut et que l'on accède à une série de belvédères gentiment disposés pour le plaisir des yeux, le repos du corps et de l'esprit, on jouit de splendides panoramas par la vue simultanée des deux golfes de Naples et de Salerne, que nous avons déjà contemplée du haut du Cap de Capri.

Ce n'est pas une matinée, mais bien plusieurs jours et plusieurs semaines, qu'il faudrait consacrer à la visite de cette presqu'île enchanteresse, sans avoir à craindre de jamais voir son admiration satisfaite ou lassée !

Retour à Naples. — Pour quitter Sorrente, à pied ou en voiture, on suit une route carrossable, qui tout d'abord s'élève en serpentant jusque sur le plateau, ou comme disent les Italiens le *piano* de Sorrente. C'est certainement le plus beau et le plus fertile plateau de l'Europe, avec ses arbres fruitiers de toutes espèces, d'où nous viennent les meilleures primeurs.

Bientôt la route se rapproche de la côte qu'elle suit jusqu'à Castellamare. C'est une véritable route de la *Corniche,* moins grandiose et moins sauvage que celle de Nice à Gênes, mais plus coquette, plus avenante surtout par les échappées sans cesse changeantes sur toute la baie de Naples.

Castellamare. — A Castellamare, finit la presqu'île de Sorrente et commence la superbe plaine de la *Campanie,* qui s'étend de la mer jusqu'à Capoue, la célèbre Capoue dont les délices retinrent si longtemps Annibal.

La ville de Castellamare, dont la population dépasse 30.000 habitants, est une localité très active, siège des principaux arsenaux maritimes de l'Italie. Elle est bâtie sur l'emplacement de la vieille cité de *Stabies,* qui fut entièrement détruite par la terrible éruption du Vésuve en l'an 79 après J.-C.

A partir de là, la route suit le bord de la mer jusqu'à Naples. Malheureusement des murs et des propriétés particulières cachent trop souvent la vue au grand désespoir du touriste.

Bientôt on arrive au pied de la montagne du Vésuve, quoique le sommet du cratère soit à 10 kilomètres de là.

Lors de l'éruption de l'an 79, la lave du volcan s'écoula principalement du côté Sud, engloutissant les riches villes qui s'y trouvaient, Pompéi plus en avant dans les terres qui fut entièrement ensevelie, et Stabies qui fut détruite. L'énorme coulée se fit aussi à l'O. du côté de la mer qu'elle refoula en partie. C'est sur cette coulée occidentale que se continue la route qui de Castellamare nous ramène à Naples. C'est aussi de ce même côté O. que se sont faites les coulées plus modernes, dont la dernière remonte à peine à 20 ans (1883).

Malgré cette menace perpétuelle, le pays est si beau, la terre si fertile que des villes nouvelles s'y sont élevées et s'y développent, quittes à se reconstruire aussitôt si le terrible volcan les détruit. Heureuse imprévoyance des habitants des pays du soleil !

On traverse successivement *Torre dell' Annurziata,* d'où part le chemin qui conduit à Pompéi ; puis *Torre del Greco,* le pays des pêcheurs et des tailleurs de corail.

Au delà, c'est *Résina,* agglomération de plus de 20.000 habitants, entièrement bâtie sur la coulée de lave qui recouvre encore la vieille cité d'*Herculanum.*

Puis *Portici,* la patrie de la Muette et de Mazzaniello ; puis enfin le long faubourg de *San-Giovanni,* dont la population, tapageuse et loqueteuse à la fois, regarde d'un air gouailleur le défilé des touristes qui passent à travers leur interminable rue.

— De retour à Naples, le voyageur charmé se rappelle avec délices les belles choses qu'il vient de voir, et, s'il connaît le vieux proverbe du pays : *Veder Napoli poï mori,* il ne manque pas de le traduire avec une légère variante, et de dire de tout cœur : *Voir Naples et y revenir !*

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1904.

I.

EXCURSION A ALLENNES-LÈS-MARAIS

21 AVRIL 1904.

UNE VISITE A LA DISTILLERIE DE M. RENÉ COLETTE

Organisateurs : MM. Ch. DERACHE et A. FERRAILLE.

Les excursionnistes de la Société de Géographie (40 personnes), qui, par une faveur spéciale, ont eu la bonne fortune de pouvoir visiter la Distillerie de M. René Colette, à Allennes-lès-Marais, conserveront longtemps le souvenir de cette agréable demi-journée, passée en si bonne compagnie.

Reçus à la gare par M. René Colette nous nous dirigeons immédiatement vers la Distillerie, près de laquelle se trouve la ferme entourée de 110 hectares de culture, formant une immense propriété. Avant de pénétrer dans la Distillerie, nous remarquons au-dessus de la porte, des armoiries qui excitent notre curiosité, avec la date de 1779.

Grâce à l'obligeance et à l'érudition de M. l'abbé Leuridan, nous avons appris que ces armoiries étaient celles de Jean Le Vasseur, mayeur de Lille et fondateur de la Chartreuse de la Boutillerie de Fleurbaix. Ce Jean Le Vasseur avait acquis le fief et cense de Layens à Allennes et l'avait donné à la Chartreuse qu'il avait fondée. Cette Chartreuse avait conservé les armes de son fondateur, ce qui explique pourquoi elle les fit graver sur la porte de la ferme qui lui appartenait. Elles doivent se lire : d'argent fretté de sable, au chef d'azur chargé de deux étoiles du champ, alias d'or.

Sous la conduite de M. René Colette, de M. Rohart, Directeur de cette importante usine et de M. Woussen, Chimiste distingué, lequel vient d'être appelé en Indo-Chine pour l'installation d'une Distillerie similaire, nous pouvons nous rendre compte du procédé de fabrication d'alcool de MM. Colette et Boivin, dit « Procédé Amylo ».

Ce procédé est basé sur l'action d'une moisissure dénommée « Amylomycès Rouxii » par le D[r] Calmette, qui la découvrit dans la levure chinoise en étudiant, en Indo-Chine, les procédés de fabrication de l'alcool de riz, dans laquelle les distillateurs de là-bas, n'emploient pour la saccharification, ni malt, ni acide. Cette moisissure qui scientifiquement parlant est une mucédinée, de l'espèce mucor, a une action saccharifiante, c'est-à-dire qu'elle transforme l'amidon en sucre et dédouble ensuite celui-ci en alcool et acide carbonique.

La découverte du D[r] Calmette et les études faites à Seclin avec sa collaboration, par MM. Colette et Boivin, hommes de progrès et industriels à l'esprit éclairé, ont conduit à l'établissement d'un procédé appelé Amylo.

Ce fait démontre les beaux résultats que peut donner la collaboration de la science et de la pratique.

La saccharification par l'amylomicès permet d'opérer en milieu stérile et supprime de ce fait tous les inconvénients qui résultent de l'envahissement des ferments étrangers.

La dépense en malt est considérablement réduite puisqu'on n'en emploie que 1 ou 2 % du grain travaillé, au lieu de 10 à 15 % nécessaires dans les autres procédés de saccharification.

Ce procédé entraîne en outre la suppression des levains lactiques qui étaient cause de bien des mécomptes. De plus, le rendement en alcool est aussi supérieur, puisque le procédé Amylo donne 37 à 39 litres d'alcool pur par 100 kilos de grains, au lieu de 34 litres que fournissent, au maximum, les procédés les plus perfectionnés.

Cet alcool obtenu (par suite de sa production en milieu stérile) a encore l'avantage d'être beaucoup plus pur et contient beaucoup moins d'alcool nocif que l'alcool produit par les méthodes ordinaires. Enfin la filtration des drèches est très facile.

Le point délicat des procédés Amylo réside dans l'emploi de quantités de semences très minimes et dans les dangers de contamination par des ferments de maladie ; en effet, la plus petite infection au moment de la fermentation ou de l'ensemencement, peut avoir les conséquences les plus graves sur le rendement en alcool. Les opérations successives demandent donc de minutieuses précautions. En outre ce procédé doit être employé en grand, au point de vue fabrication.

Le procédé Colette et Boivin comprend quatre opérations :

1° Cuisson du grain qui est généralement le maïs. On le cuit entier avec

deux fois son poids d'eau pendant trois heures et demie sous pression de 3 1/2 à 4 kil. par cm^2 ;

2° Liquéfaction de l'empois ainsi formé par 1 ou 2 % de malt (pourcentage du grain) ;

3° Stérilisation par un chauffage de 128° environ ;

4° Saccharification et fermentation.

Cette dernière opération consiste à ensemencer dans ce moût stérile la culture pure d'amylomycès qui doit transformer la dextrine et l'amidon en sucre.

La quantité de semence employée représente à l'état sec, quelques centigrammes par mille hectolitres de liquide.

Cette transformation de la dextrine et de l'amidon en sucre, s'accompagne et se suit d'une fermentation alcoolique, mais celle-ci peut être complète par la seule action de l'amylomycès et demande un temps assez long. Pour accélérer cette terminaison, on emploie alors de la levure pure. Trois jours après, la fermentation alcoolique étant tout à fait terminée l'opération est finie, il ne reste plus qu'à distiller l'alcool obtenu.

Telle est dans ses grandes lignes, l'histoire de la production de l'alcool sous l'influence de l'infiniment petit « Amylomycès Rouxii ».

Nous pûmes donc, avec des données aussi précises, nous rendre parfaitement compte des différentes opérations que subissait le grain avant de se transformer en alcool.

Nous n'avions plus qu'à remercier MM. René Colette, Rohart et Woussen de s'être mis si aimablement à notre disposition pour nous donner tous ces intéressants renseignements.

M. René Colette possède en outre deux autres Distilleries, l'une à Rexpoëde et l'autre aux Moëres, pour la fabrication d'alcool de betteraves et de mélasses.

Après cette instructive visite, M. et Mme René Colette ont voulu nous recevoir chez eux. Ils avaient eu l'amabilité de mettre à notre disposition chars à bancs, voitures, automobiles qui nous transportèrent sans fatigue, de l'usine à leur habitation. Véritable défilé qui mit en émoi cette bonne population d'Allennes. Un parc de 30 hectares bien planté d'arbres aux feuilles naissantes entoure la maison d'habitation. A côté le jardin de Mme Vanderhaghen, sœur de M. Colette qui, elle aussi, avait voulu se rendre à Allennes pour nous faire les honneurs de sa propriété magnifiquement agencée. Vaste paradis terrestre, où nous avons trouvé, en même temps que l'amabilité bien française, un lunch délicieusement servi.

Mais il n'est pas de bonne société qu'il ne faille quitter, et après avoir adressé à M. et Mme Colette tous nos remercîments pour leur très charmante réception, chacun s'en retourna vers Lille.

Ch. DERACHE.

II.

EXCURSION DANS LES VOSGES

DU 22 AU 30 SEPTEMBRE 1904.

Directeurs : MM. Van Troostenberghe et Calonne.

Le Jeudi 22 Septembre, vers 7 h. 1/2 du matin, un groupe joyeux et animé se trouve réuni dans la salle des Pas-Perdus. Ce sont vingt-et-un intrépides, qui, sous la conduite de MM. Van Troostenberghe et Calonne s'en vont vers les sommets lointains des Vosges. A 7 h. 44, notre monde étant installé dans les wagons à couloir de la Compagnie de l'Est, le train s'ébranle. Insensiblement le soleil s'élève au zénith et après quelques heures de voyage coupées par un court arrêt à Laon, nous descendons à Reims à 11 h. 1/2. A peine arrivés sur la riante place de la Gare aux plaisantes maisons blanches blotties dans la verdure, des voitures nous emmènent à travers la ville (1). Après un excellent déjeuner que l'on est toujours sûr de trouver au buffet de la gare, nous prenons d'assaut le tramway qui nous conduit à 3 h. aux caves Th. Roederer Dans le dédale pittoresque des avenues souterraines nous assistons aux diverses manipulations que subit le vin de champagne.

A l'issue de cette intéressante visite, nous rejoignons les administrateurs qui nous ont accueillis à notre entrée, et c'est le verre en main que nous les remercions. En quittant les caves, nous visitons l'église St-Rémy et la Cathédrale. A 6 h., le train nous emmène vers Châlons et Nancy où nous arrivons à 11 h. 31. De confortables appartements nous attendent au Grand Hôtel de l'Europe, et nous nous abandonnons au sommeil en rêvant déjà d'ascensions dans la montagne.

Vendredi 23. — A 9 h. du matin nous visitons l'Hôtel de Ville et la célèbre place Stanislas. Entourée par des grilles dorées, la place Stanislas est remarquable par sa régularité qui lui donne un caractère imposant. Au centre se dresse la statue de Leckzinski ; à gauche, gazouillent deux gracieuses

(1) Voir pour la description de la ville et des monuments le Bulletin de Juillet 1904. Excursion à Reims, page 47 et suivantes.

fontaines ; à droite se trouve l'Hôtel de Ville ; des deux autres côtés, le Théâtre et l'Évêché. Comme autrefois notre Palais-Rihour, l'Hôtel de Ville sert à la fois de Mairie et de Musée. Au premier étage nous visitons le Musée qui renferme des tableaux de Philippe de Champaigne, de Boucher, de Vandermeulen et de bien d'autres. Parmi les modernes se trouvent des Delacroix, des Dujardin, des Gros, etc.....

En quittant le Musée de peinture nous allons nous reposer quelques instants sous les magnifiques ombrages de la Pépinière, puis nous reprenons notre pérégrination par la visite de l'église St-Epvre, temple tout moderne où nous admirons les boiseries qui ornent le chœur et les vitraux aux vives couleurs qui chatoient agréablement à l'œil.

Séjourner à Nancy sans voir le Palais Ducal serait faire une visite incomplète. Aussi en sortant de St-Epvre nous y rendons-nous. De style Renaissance, le Palais offre à l'extérieur des merveilles de sculpture, le portail, les balcons et la flèche qui supporte les armoiries ducales ; à l'intérieur, des curiosités rares, des objets vénérables, souvenirs joyeux ou sombres des temps passés. Non loin de là se trouve l'église des Cordeliers, propriété de l'empereur d'Autriche. Après avoir contemplé le mausolée du duc René de Lorraine et les tombeaux des Vaudémont, nous pénétrons dans la chapelle ducale. Une douce lumière violette tombe des vitraux sur les colonnes de marbre noir placées entre les sept tombeaux des ducs. Une impression de paix profonde que ne trouble pas le pied du visiteur vous saisit dès le seuil de la chapelle, et persiste jusqu'à la sortie. Nous nous rendons ensuite à la Cathédrale qui dresse dans les airs ses tours décorées amplement de pilastres et de balustrades. Après une course en voiture d'environ un quart d'heure au milieu de quartiers plutôt tristes, nous arrivons à la chapelle de N.-D. de Bon-Secours. C'est un vrai petit bijou, où resplendissent le marbre et les ornements précieux. Tant de richesses accumulées dans un si petit espace la font ressembler à une délicieuse bonbonnière plutôt qu'à une chapelle. Après le déjeuner, un tramway nous conduit aux Brasseries réunies de Maxeville. Nous n'avous point assez de nos yeux pour admirer la perfection des diverses parties de cet établissement modèle. Des délégués de l'administration nous reçoivent avec une joviale cordialité dont nous leur sommes reconnaissants. Leur amabilité a fait plus agréable encore cette intéressante visite ; de plus nous avons rendu un juste hommage à l'excellente bière dont la mousse riait dans nos verres. Sortis de la brasserie, nous revenons au centre de la ville et en procession nous nous dirigeons vers la célèbre maison des sœurs Macarons. Il est inutile de dire que d'amples provisions furent faites !

Samedi 24. — A 9 h. du matin une surprise nous attend. Une automobile trépigne d'impatience devant l'hôtel. Nous y prenons place et rapides comme le vent nous allons respirer l'air pur à Trianon, lieu très agréable de prome-

nade dominicale pour les Nancéens. Rentrés bientôt en ville nous avons juste le temps de prendre le rapide qui nous conduit à Épinal à 12 h. 1/2.

Après le déjeuner, le sympathique M. Lagache. gendre du propriétaire de l'Hôtel de la Poste s'offre à nous piloter dans la ville. Grâce à lui nous avons un hors-d'œuvre non prévû au programme ; nous obtenons de voir l'imagerie de la maison Pellerin. A la vue de ces feuillets naïvement coloriés nous nous rappelons le temps où nous aimions à faire collection de ces précieux papiers. Mais sans doute notre âme d'enfant n'est pas tout à fait morte en nous, puisque nous nous surprenons à lire avec plaisir les légendes des images. Nous voyons ensuite la Maison Romaine, puis par un chemin en lacets nous montons jusqu'aux ruines du Château, très pittoresques d'où l'on découvre le panorama de toute la ville. Au bas, c'est le ruban d'argent de la Moselle, et plus loin, l'horizon fermé par de verdoyantes collines. Et quand descend le crépuscule, nous regagnons Épinal, charmés de l'agréable après-midi que nous venons de passer.

Dimanche 25. — Partis d'Épinal à 10 h. 7 nous descendons à St-Dié à l'Hôtel du Globe ; chacun se plaît à proclamer l'excellente et saine simplicité de la cuisine. Mais il faut nous arracher aux délices de cette moderne Capoue, et la trompe de deux automobiles annonce l'heure du départ vers Gérardmer, le pays des lacs. La route est un perpétuel enchantement ; nous roulons à travers les bois touffus de sapins dont les aiguilles nous touchent presque. De temps à autre une éclaircie, et au loin nous voyons alors la ligne imposante et sombre des hautes montagnes.

L'air est embaumé de rustiques senteurs; les poumons jouent plus librement dans l'atmosphère plus pure. Comme pour nous rappeler à la vulgaire réalité, une ou deux légères « pannes » nous retiennent arrêtés quelques instants. Mais ce sont là de menus incidents plutôt gais ; vers 6 heures, au tomber dû jour nous arrivons à destination, tout ragaillardis par la promenade en plein air.

Lundi 26. — Vers 9 heures nous nous rendons sur les bords du lac. Il ressemble à une nappe d'azur barrée de bandes d'argent, qui sont les reflets du soleil sur l'eau limpide. Là encore une agréable surprise nous attend. M. Marcel Lévy, fils de M. Nathan Lévy, industriel à Gérardmer, nous sert de pilote, et pendant quelque temps, nous voilà, voguant sur la surface du lac à peine ridée par le souffle léger de la brise, dans le cadre sévère des Vosges. Les parfums automnaux semblent émaner du rivage prochain et venir jusqu'à nous...... Mais encore une fois la poésie du rêve est remplacée bientôt par la substantielle réalité d'un excellent déjeuner.

L'après-midi à 1 h. 35, nous prenons le tramway de Remiremont. De nouveau nous voyons le lac que nous côtoyons quelque temps. Puis nous entrons dans la vallée de la Cleurie. Çà et là des hameaux sont nichés dans le val. La

ville de Remiremont où nous arrivons bientôt n'offre rien de particulier ; la route de Gérardmer à Remiremont est surtout intéressante. Nous montons jusqu'au Calvaire, d'où nous voyons la ville à nos pieds. Nous adressons un salut plus ému à cause de la proximité de la frontière au Monument des « Morts pour la Patrie », et nous repartons à 5 h. 15 pour Gérardmer.

Mardi 27. — A 9 h., le petit tramway qui fait le service de Gérardmer à Retournemer nous emporte. Nous roulons dans la verdure, en plein bois, sur une route serpentante, ombreuse et pittoresque. Bientôt nous atteignons le Saut des Cuves, où la Vologne mugit et écume sur les rochers. Les rayons de lumière irisent les gouttelettes d'eau que projette la cascade. Un peu plus loin nous voyons le Théâtre du Peuple, scène en plein air qui se contente pour tout décor de la forêt majestueuse. Le petit tramway roule toujours, nous apercevons une glace où le soleil se mire, c'est le lac de Longemer. Puis, sous la voûte silencieuse des grands arbres, nous continuons notre chemin pour arriver enfin à Retournemer.

A présent il nous gravir le Hohneck. L'excursion réussit à merveille ; les dames elles-mêmes font l'ascension avec une bonne humeur et un entrain charmants. J'oubliais de vous dire que c'est en funiculaire électrique que s'effectue notre petit voyage. Nous montons au milieu des rochers farouches et dénudés où seule croît la mousse. Voici la Schlucht, puis nous traversons les chaumes jusqu'au sommet dn Hohneck. A cet endroit nous découvrons au loin des cimes orgueilleuses qui semblent déchirer le ciel de leurs rocs arides.

Redescendus à la Schlucht, nous visitons le superbe hôtel Altenberg, silencieux comme un tombeau (car la saison est déjà terminée), mais somptueux comme un palais. Et nous allons dîner à l'Hôtel Hartmann où nous avons le plaisir de rencontrer deux aimables concitoyennes, trahies par l'émotion qu'elles avaient éprouvée en nous entendant chanter en chœur le populaire refrain du « *P'tit Quinquin* ». La connaissance est tôt faite, et notre table compte deux convives de plus.

Vers 5 heures nous redescendons vers Gérardmer. Le bleu du ciel se fond en une teinte grisaille, peu à peu le silence se fait dans la montagne et à notre esprit reviennent ces strophes encore inédites d'un inconnu, qu'on nous excusera de reproduire ici :

Vosges, de vos forêts j'aime à voir le front sombre
Et les sentiers fuyants où le silence et l'ombre
Règnent en souverains. Lorsque tombe le soir,
Au milieu de vos bois j'aime à venir m'asseoir ;

Car les âpres senteurs de résine et de sève,
Qui montent des sapins au tronc noir et noueux,
Dans l'âme du penseur font bouillonner le rêve
Ainsi qu'un fleuve impétueux.

J'aime à me promener au bord de l'eau chantante,
Qui sur son lit de roc coule rapidement,
Près de la cascadelle anodine qui tente
D'imiter du torrent le sourd mugissement.

Les pins encadrent tout de leur sombre feuillage,
Pas un oiseau ne chante, et le vent est muet ;
Le brouillard nébuleux, de son terne nuage
Des grands arbres déjà couronne le sommet.....

Mercredi 28. — A 8 heures trois breaks nous attendent. Nous quittons Gérardmer pour Munster.

Par la route carrossable, cette fois, nous refaisons le trajet de la veille. En passant nous jetons un dernier regard sur le Saut des Cuves. Puis nous voici à la Roche du Diable. Du haut de cette roche on doit découvrir un superbe paysage : malheureusement, pour la première fois depuis le commencement de notre voyage, la pluie se met de la partie. Elle tombe pénétrante et fine, des nuages lourds qui obscurcissent le ciel. Nous montons au milieu du brouillard de plus en plus dense jusqu'à la Schlùcht. A l'excellent Hôtel Hartmann nous trouvons comme la veille un confortable repas. Le mauvais temps ne cesse pas, et nous redescendons le long ruban de route qui sépare la Schlùcht de Munster, escortés de ce désagréable compagnon. Arrivés à Munster à 5 h., nous en repartons bientôt pour Colmar. Une courte promenade dans la ville et à 6 h. 9 nous voilà en route pour Strasbourg.

En descendant du train, nous voyons s'avancer vers nous un groupe de trois personnes, dont l'une interpelle notre directeur en français. C'est M. Meyer, notre intrépide collègue à la Société de Géographie, qui souvent anime de sa bonne humeur nos excursions.

Accompagnés de ses cousins, le D[r] Müller et sa charmante dame, il se met (1) obligeamment à notre disposition pour nous faire admirer Strasbourg qu'il connaît admirablement. Dès après le dîner, il commence son rôle de cicerone en nous faisant visiter quelques-unes de ces brasseries si curieuses, qui frappent tous ceux qui voyagent en Allemagne. Et nous faisons ainsi connaissance avec cette atmosphère particulière, faite de fumée de tabac et d'odeur de bière, auxquelles viennent se joindre le relent des saucisses et des

---

(1) En 1886, cette aimable personne avait déjà piloté fort obligeamment trois membres de notre Société qui avaient quitté le Congrès de l'Association Française à Nancy pour pousser une pointe jusqu'à Strasbourg. Parmi eux se trouvait le sympathique et regretté Gustave Lecocq, qui nous a si souvent représentés dans ces Congrès et qui vient de s'éteindre après une courte maladie.

Note de la Rédaction.

larges biftecks qui s'engouffrent en si grand nombre dans les profondeurs des estomacs germaniques.

Jeudi 29. — Fidèles à leur promesse, Mme Müller et M. Meyer se joignent à nous dès le matin. Nous prenons sur la place Kléber, le tramway pour Kehl. Nous traversons la place Gutenberg où se dresse le monument élevé au grand homme. Puis nous passons près de l'ancien marché aux Poissons. Après avoir franchi la Metzgerthor, nous traversons le canal que nous longeons ensuite pendant quelque temps. Arrivés à Kehl, nous admirons le magnifique pont jeté sur l'Ill et nous rentrons en ville pour visiter le Palais impérial. Précédé d'un beau square, le palais, quoique somptueux, a cet air froid et morne des demeures inhabitées. L'empereur interdit de donner des pourboires aux gardiens qui vous guident dans le palais, mais, en homme pratique, il perçoit à l'entrée un droit de 25 pf., dont un ticket sert de reçu. De plus, pour que nous n'abîmions pas de nos indignes pieds le parquet des appartements impériaux, nous sommes forcés de chausser d'énormes sandales de corde tressée. Nous nous livrons ainsi à un patinage à travers les salons, au bruit de la voix monotone, je dirais presque phonographique, du gardien. C'est ensuite vers l'Université que nous portons nos pas. Nous avons devant nous un magnifique bâtiment de style Renaissance ; nous entrons dans l'Aula, ou salle des fêtes, où se trouve au milieu de gracieuses colonnes de marbre « Pallas », la déesse de la Science et de la Sagesse. Nous n'osons faire la comparaison entre cette magnificence et la poussiéreuse simplicité de nos Facultés lilloises.

Après quelques moments de marche, ayant traversé l'Ill, nous arrivons devant la merveille de Strasbourg, la « Cathédrale ».

Imposante dans l'ensemble de son architecture, les détails n'en sont pas moins remarquables. Tout un peuple de pierre vit sur les portails et grimace à l'angle des corniches. A l'intérieur l'impression est encore plus saisissante. Au moment où nous entrons, l'orgue joue et ses accords se perdent sous les voûtes profondes et obscures. Involontairement un frisson passe sur l'épiderme ; nous admirons l'art grandiose que dépensèrent en cette basilique Erwin et ses volontaires compagnons. Seul l'enthousiasme put produire une si belle manifestation. Que dire de la célèbre « Münster » qui n'ait déjà été dit et redit ? A quoi bon détailler les magnificences des nefs, les splendeurs des vitraux, le nombre et la grandeur des colonnes qui soutiennent le vaste édifice ? Contentons-nous d'admirer, nous chétifs, l'œuvre gigantesque et imposante qu'éleva la foi de nos aïeux. Un doux parfum d'encens monte dans l'air ; dans le demi-jour que laissent filtrer les vitraux, de petites lampes brûlent devant les autels ; l'orgue s'est tu, et nous nous retirons lentement, le cœur étreint par une étrange émotion : le frisson du sublime !

C'est dans l'antique maison Kammerzelle, qui date du XVe siècle, que nous

prenons notre repas de midi. Aussitôt après, toujours sous la conduite de nos aimables guides nous nous rendons à l'église St-Thomas, par la rue Mercière et la place Gutenberg. La seule curiosité de cette église est le tombeau de Maurice de Saxe, monument de marbre blanc et noir. qui représente le maréchal descendant d'un pas ferme les marches du tombeau que lui ouvre la Mort. Enfin nous allons nous reposer sous les frais ombrages de l'orangerie, nous délectant à voir les gracieux ouvrages de la nature après avoir contemplé les chefs-d'œuvre des hommes.

Après le dîner, à la gare, nous prenons congé de M. Meyer et de sa famille. Qu'il nous permette de lui renouveler ici nos remercîments, ainsi qu'à la vaillante touriste qu'est Mme Müller, dont l'intrépidité nous a surpris et charmés. A 10 h. 28 nous arrivons à Nancy, où se place un incident comique. Par suite d'une erreur, on ne nous attendait au Grand-Hôtel de l'Europe, que le lendemain soir. Il n'y a pas de chambres ! Mais qu'on se rassure, nous ne coucherons pas sur le pavé. L'hôte se prodigue et bientôt nous sommes casés.

Vendredi 30. — Pour la dernière journée que nous avons à passer ensemble, nous sommes matinaux. A 7 h. 37 nous roulons vers Paris. Après Château-Thierry nous nous mettons à table, et sans nous apercevoir de la fuite des heures, nous arrivons à Paris vers 2 heures. Avant la dislocation, Mme Cuvelier, au nom des dames et M. Quenson de la Hennerie, au nom du sexe fort, adressent nos plus sincères remercîments à nos directeurs dont la prévoyance a aplani tous les obstacles et nous a rendu si agréables les journées que nous avons passées ensemble. Aussi quand nous nous séparons, est-ce bien avec la ferme intention de nous retrouver dans un de ces voyages que dirigent si habilement MM. Van Troostenberghe et Calonne.

Paul PAULY.

COMMUNICATION

LE RHIN ALLEMAND [1]

Le Rhin naît en Suisse, meurt en Hollande ; mais les Allemands l'ont fait leur par la conquête et surtout en vainquant la nature. Sans l'homme, le

(1) Sous ce titre, la *Ligue Maritime* publie une étude très étendue et très documentée. Reproduite dans son entier, elle sortirait de notre cadre. Nous en résumons la substance.

Rhin ne serait qu'un torrent aveugle, au lieu d'être ce qu'il est devenu, grâce à une activité incessante, la première route navigable de l'Europe continentale.

Ce fleuve suit, tour à tour, les plus diverses directions, traverse alternativement montagnes et plaines et semble se jouer des obstacles au lieu de les contourner. La complexité de la structure du bassin rhénan, due à maints soulèvements dans les temps préhistoriques, est la cause de sa grandeur : cette voie, qui relie des pays si divers, devait alimenter un grand commerce.

Par contre, cette complexité de structure a fait longtemps l'infériorité du fleuve. Il a fallu faire sauter les roches, les récifs, élargir ici le lit trop étroit, là au contraire le resserrer, séparer de lui les branches parasitaires..., etc..., et enfin chercher à lui donner une pente continue et régulière.

L'homme dans son effort pour corriger la nature, a été puissamment aidé par le climat qui donne au fleuve la stabilité de son régime. Les glaciers des Alpes lui fournissent l'eau en abondance en été, d'où une première crue, puis quand ils sont devenus inactifs en hiver, les affluents allemands entrent en scène et provoquent une deuxième crue, si bien que les éléments d'alimentation du fleuve ne s'ajoutent pas l'un à l'autre, mais se succèdent à propos. Nul fleuve n'est plus longtemps accessible au trafic fluvial. L'interruption absolue de la navigation du Rhin ne serait que de dix-neuf jours en moyenne par an.

Le travail de régularisation, de « construction » du fleuve (strombau), a été fait sous la direction du gouvernement prussien. Une commission fixa en 1879 le but à poursuivre dans un délai de dix-huit années ; il est actuellement atteint. C'était une largeur variant de 90 à 150 mètres et une profondeur minima de :

1 m. 50 de Strasbourg à Mannheim.
2 mètres de Mannheim à St-Goar.
2 m. 50 de St-Goar à Cologne.
3 mètres de Cologne à la frontière hollandaise.

Pour cette correction, on se servit surtout de l'épi (Buhne), sorte de digue qui s'avance dans le fleuve pour maintenir le courant dans le milieu du lit, consolider la rive et rendre le chenal plus stable et plus profond.

Cela a sur la canalisation le très grand avantage de conserver au fleuve un caractère naturel et évite les inégalités, les barrages et les écluses.

Les dépenses ont été considérables : 72.543.300 fr. pour la période 1883-95, ce qui complète un total de 338.873.713 fr. depuis 1830. A cela il faut encore ajouter les dépenses faites pour nouveaux ports ou amélioration d'anciens (56.416.625 fr. de 1891 à 1897), le dragage de la Moselle, la canalisation du Main, le Ludwigscanal, la canalisation de l'Ems et le canal de Dortmund à l'Ems.

La conséquence de ce gigantesque effort a été l'ouverture d'une superbe voie navigable depuis Mannheim jusqu'aux grands ports hollandais. Sur 520 kilomètres, le Rhin est utilisable pour les bateaux d'un tonnage supérieur à 400 tonnes. Des navires de 800 tonnes peuvent circuler sur le Rhin avec chargement entier ou fractionnel suivant les saisons, en moyenne avec 75 % de leur capacité.

De plus, le Rhin offre aujourd'hui le tarif le plus bas de tous les fleuves allemands. Dans le bassin du Rhin la plupart des marchandises préfèrent la voie d'eau à la voie ferrée.

Nous allons maintenant laisser la place aux chiffres seuls qui démontreront mieux que des phrases l'extraordinaire essor de ce mouvement commercial. Nous ne voulons que mettre en lumière un des plus grands faits historiques du XIXe siècle, l'arrivée aux premiers rangs d'un nouvel État commercial. La vraie supériorité du bassin rhénan est dans l'outillage de ses ports. Les 70 ports environ du Rhin présentent ensemble 600 hectares environ de bassins, une longueur de quais de 100 kilomètres et 300 entrepôts. Citons les principaux ports :

Emmerich, sur la frontière hollandaise, ne sert guère qu'au transit. En 1902, les importations de Hollande en Allemagne s'y montaient à 8.171.086 tonnes et les exportations d'Allemagne en Hollande à 5.964.847 t.

Ruhrort, Duisburg, Hochfeld : cette triple agglomération, débouché de tout le bassin de la Ruhr, forme le premier port fluvial de l'Allemagne avec un tonnage total de 12.747.252 tonnes, dépassé seulement par Londres, Hambourg, New-York, Anvers et Cardiff. Ces trois ports que l'on ne peut guère séparer ont ensemble une superficie de 100 hectares, 25 kilomètres de quais et une surface de hangars et entrepôts de 65.000 mètres carrés.

Cologne, point de départ de plusieurs Compagnies de navigation est en voie de progrès et a actuellement un tonnage de 800.786 tonnes.

Coblentz n'a qu'une importance stratégique, c'est surtout un port d'hivernage.

Mayence (avec Kastel), *Gustavsburg* forment presque un seul port et font ensemble 1.587.524 tonnes.

Francfort, depuis la canalisation du Main est devenu un véritable port rhénan. Le trafic entre cette ville et Mayence est passé de 310.000 tonnes kilométriques en 1882 à 15.000.000 tonnes kilométriques en 1887, après la canalisation.

C'est l'exemple le plus extraordinaire que l'on ait du progrès d'un trafic fluvial. Le port de Francfort a 43.000 mètres carrés de surface, 13 1/2 kilomètres de quais et une surface de docks de 24.000 mètres carrés.

Mannheim et Ludwigshafen forment le deuxième port du Rhin avec un tonnage de 6.082.959 tonnes. Les bassins ont 218 hectares de superficie, les

hangars et entrepôts 142.000 mètres carrés et les quais ont une longueur de 29 kilomètres.

Strasbourg en dix ans est passé de 11.000 tonnes à 932.000 tonnes, mais vient de trouver en *Kehl* une rivale qui lui enlève une partie de son trafic.

Le tableau comparatif suivant montre d'une façon saisissante le progrès constant et considérable du mouvement général des marchandises dans un espace de trente années :

	RUHRORT, DUISBURG, HOCHFELD.	COLOGNE.	MAYENCE, GUSTAVSBURG.	FRANCFORT.	MANNHEIM, LUDWIGSHAFEN.
1872.....	420.614	265.449	124.345	»	415.188
1882.....	3.569.613	240.294	381.957	126.780	1.315.498
1892.....	7.188.801	543.563	688.100	932.916	3.682.647
1902.....	12.747.252	800.786	1.587.524	1.289.563	6.532.764

Le deuxième caractère général est que, si l'on excepte le groupe des ports de la Ruhr, le commerce rhénan est presque exclusivement constitué par des arrivages. Presque tous les ports jouent le rôle de distributeurs des produits venus de Hollande ou débarqués en Hollande et des houilles et minerais de la région de la Ruhr.

Le Rhin a le trafic le plus intense de tous les fleuves de l'Europe et il le doit, comme nous l'avons dit, à sa direction naturelle, au nombre et à la variété des régions qu'il draîne et aussi aux travaux de l'homme. C'est le grand collecteur qui des Alpes à la mer du Nord prête son artère féconde à la vie allemande unifiée.

Si considérable que soit le commerce fluvial rhénan il peut être étendu encore. L'Allemagne voudrait d'un côté prolonger la zone navigable du Rhin au delà de Strasbourg et d'autre part détourner le courant de Hollande au profit des ports allemands de la mer du Nord.

Au Sud, le gouvernement prussien s'est heurté à l'hostilité des États riverains de l'Alsace-Lorraine, la Bavière et Bade qui s'opposent à tout travail qui tendrait à faire de Strasbourg, à leur propre détriment, le grand port de l'Allemagne méridionale.

Ce sont des rivalités du même genre qui bornent au Nord la zone commerciale du fleuve. Le canal de la Ruhr à l'Ems demande à être complété par l'approfondissement du canal de Dortmund à l'Ems et la création d'un canal

de l'Elbe au Rhin. Les agrariens s'opposent au projet gouvernemental. Ce parti dont les richesses sont en terre et les appuis dans les campagnes, craint tout essor industriel qui pourrait diminuer dans le pays l'importance relative des biens qu'il possède et de la classe paysanne qu'il domine et prétend représenter.

Le gouvernement prussien a dû capituler et l'on peut considérer le projet comme ajourné. Il est évident qu'un jour ou l'autre il sera repris et qu'on cédera à la formidable poussée industrielle et commerciale qui a suivi la constitution de l'unité allemande.

BIBLIOGRAPHIE

LE RÉVEIL DE LA NATION ARABE DANS L'ASIE TURQUE, par Negib Azoury, ex-adjoint du gouverneur de Jérusalem. Paris, Plon, 1905.

Un grand changement politique est à la veille de se produire en Turquie. Les Arabes, que les Turcs ne tyrannisent qu'en les maintenant divisés par des questions insignifiantes de rite et de religion, ont pris conscience de leur homogénéité nationale, historique et ethnographique, et veulent se séparer de l'arbre vermoulu d'Othman pour se constituer en État indépendant.

Déjà les journaux nous annoncent, d'une façon assez périodique, les troubles sanglants dont l'Yemen et l'Hedjaz, en particulier, ne cessent d'être le théâtre. A en croire l'auteur de ce livre, toute l'Arabie n'attendrait qu'une occasion favorable pour imiter l'exemple de ces farouches et irréductibles nomades. Et par Arabie il faut entendre bien plus que la grande péninsule située à l'Est de la Mer Rouge. Ce nouvel empire arabe en effet « s'étendra dans les limites de ses frontières naturelles, depuis la vallée du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez, et depuis la Méditerranée jusqu'à la mer d'Oman. Le vilayet actuel de Hedjaz formera un empire indépendant, et dont le souverain sera le Calife religieux de tous les musulmans ».

Que M. Negib Azoury, qui est de nationalité arabe et qui a la haîne du Turc oppresseur, caresse ce beau rêve, cela est bien naturel. Il a raison d'ailleurs. D'autre part, les puissances européennes, si divisées et si intéressées en ce qui concerne les affaires d'Orient, favoriseront-elles, même par une simple neutralité, les revendications des patriotes arabes ? On peut en douter jusqu'ici. L'auteur de ce livre l'espère pourtant, avec une force, une foi, une ardeur de propagande, auxquelles il faut rendre hommage, en lui souhaitant de les voir aboutir quelque jour.

En dehors du sujet spécial auquel fait allusion le titre du livre, M. Negib Azoury consacre de nombreux chapitres à la question d'Orient tout entière, qu'il voudrait voir résoudre d'une façon pacifique, et dans le sens le plus libéral, « le Kourdistan aux Kurdes, l'Arménie aux Arméniens, l'Albanie aux Albanais », etc. Ici encore

il y a dans son livre une part d'illusion peut-être, et même çà et là, — assez rarement pour un Oriental, — un tant soit peu de déclamation. Mais en général son livre est des plus intéressants, déduit avec méthode, plein d'anecdotes et de faits historiques curieux, d'observations judicieuses, et écrit avec un sens très net, malgré tout, des réalités possibles. Le rôle de chaque puissance européenne y est *vu* et dégagé, semble-t-il, d'une façon fort heureuse, dans cet imbroglio des affaires orientales. M. Negib Azoury est certainement un intellectuel distingué, comme la nation arabe en a tant fournis depuis ses origines.

G. HOUBRON.

MADAGASCAR, Histoire, Organisation, Colonisation, par André You, sous-directeur au Ministère des Colonies. Préface de M. Albert Decrais, sénateur, ancien Ministre des Colonies. Introduction de M. le général Gallieni, gouverneur général de Madagascar. Un volume in-8° de 652 pages avec tableaux et carte in-folio. — Don de M. Berger-Levrault, Éditeur, Paris.

Le livre que M. You, sous-directeur au Ministère des Colonies et professeur à l'École Coloniale, offre aujourd'hui au public, a le rare mérite d'être à la fois une œuvre de haut enseignement colonial d'une parfaite tenue littéraire, et l'histoire exacte, complète, et sur bien des points nouvelle, de notre grande colonie d'Afrique. Le général Gallieni, gouverneur général de notre jeune possession, et M. Albert Decrais, l'éminent diplomate qui présida, sous le ministère Waldeck-Rousseau, aux destinées de notre empire d'outre-mer, n'ont pas hésité à qualifier cet ouvrage « d'œuvre bienfaisante » et à remercier l'auteur d'avoir écrit sur *Madagascar* « des pages aussi intéressantes, aussi pleines, aussi instructives ».

La première partie du volume est consacrée à l'histoire de la Grande Ile. Les périodes diplomatique et militaire, l'annexion, l'administration de M. Laroche et du général Gallieni sont exposées avec une impartiale précision d'après des documents inédits ; les deuxième et troisième parties traitent surtout de l'organisation politique, administrative, économique de Madagascar, à laquelle l'auteur a, depuis les premiers jours, pris une part des plus actives. L'ouvrage se termine par des « Considérations générales » aussi élevées que pratiques et qui, résumant les résultats obtenus, précisent les efforts encore nécessaires.

A cette heure où les questions coloniales prennent une importance croissante, il serait oiseux d'insister sur l'intérêt et l'utilité d'une étude où, ainsi que l'atteste M. Albert Decrais dans une préface magistrale, on trouve « des faits, des récits et des chiffres, faits reposant sur les documents les plus sûrs, récits d'une scrupuleuse exactitude, chiffres fournis par les statistiques officielles ».

EXPOSITION E. GALLOIS.

Notre aimable collaborateur a fait en Juin, à la Société de Géographie de Paris, une exposition des vues qu'il a recueillies dans son voyage de l'hiver dernier dans le Nord aussi bien que le Sud de l'Algérie et de la Tunisie : dessins, aquarelles où les crayons de couleur viennent parfois jeter un trait saillant, croquis, photo-

graphies. La peinture de ces régions est avec ces documents originale et séduisante et le visiteur jouissait dans son examen des aperçus de sites algériens, de l'aspect des plateaux des oasis, des coins du désert accidenté et des évocations de l'infini saharien. L'auteur avec ses colorations tantôt douces et tantôt vibrantes avait su rendre tour à tour les scènes de la vie active de tout le pays de notre Afrique du Nord, la poésie, l'immensité et le calme des régions du Sud.

Sa plume, s'aidant d'agréables et originales illustrations, peint aussi toutes ces régions, dans « *Aux Oasis d'Algérie et de Tunisie* », nouveau petit volume tout empreint du sens artistique de l'auteur et en même temps rempli de renseignements instructifs.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Les Transpyrénéens. — Présentement deux chemins de fer seulement relient la France à l'Espagne, celui d'Hendaye à Irun et Saint-Sébastien ouvert en 1864 et celui de Perpignan-Cerbère-Barcelone ouvert en 1878; ils contournent la chaîne des Pyrénées plutôt qu'ils ne la traversent, et il n'existe aucune voie ferrée sur l'espace de 400 kilomètres qui sépare à vol d'oiseau l'Océan de la Méditerranée.

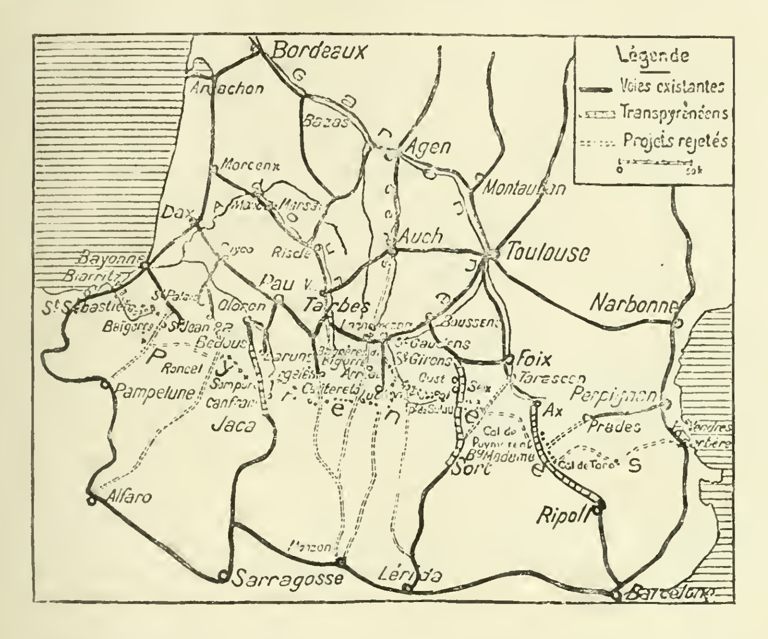
Les routes carrossables elles-mêmes sont des plus rares, et il n'en existe aucune entre celle du col de Puymaurens, dans l'Ariège, et celle du Somport, dans les Basses-Pyrénées ; sur un espace de prés de 200 kilomètres, les deux versants ne communiquent que par des cols ou *ports* à l'altitude de 1,800 à 2,500 mètres, praticables seulement aux mulets pendant la belle saison, et encombrés de neige pendant l'hiver, au point que leur traversée présente de véritables dangers.

Pour tels villages français et espagnols qui se trouvent sur la carte à une *distance de moins de 15 kilomètres* en ligne droite, il faut, pour se rendre d'une localité à l'autre, ou envoyer un colis, une lettre, aller passer soit par Hendaye, soit par Cerbère, et parcourir en chemin de fer une distance *pouvant dépasser 1,000 kilomètres.*

La France et l'Espagne ont toutes deux grand intérêt à ouvrir de nouvelles lignes internationales à travers le chaîne des Pyrénées.

Le commerce des départements du Sud-Ouest en profitera dans une large mesure. Les vœux constamment émis par les habitants de cette région, les crédits votés pour les services d'étude, l'acharnement des divers départements ou des villes à se disputer les avantages des lignes à établir prouvent tout l'intérêt que présente la question.

La carte ci-jointe donne le tracé des dix projets proposés parmi lesquels trois, qui font l'objet de la convention actuelle, ont été adoptés.



Les premières études sur les chemins de fer transpyrénéens datent de 1855 ; les négociations aboutirent en 1883 à la nomination d'une Commission internationale. Après bien des pourparlers, on est arrivé à adopter les trois lignes suivantes :

Oloron-Bedous-Somport-Jaca. C'est celle à laquelle l'Espagne tient le plus.

Saint-Girons-Lerida, qui nécessitera au port de Salau un tunnel de 8 kilomètres.

Ax-Puymaurens-Toro-Ripoll, qui doit faire communiquer Toulouse et l'Ariège avec Barcelone.

C'est à ces projets que le Parlement français a donné son approbation et que le roi Alphonse XII a fait allusion dans ses discours de Paris.

ASIE.

Une école française de médecine au Sé-Tchouen. — Le Sé-Tchouen est une des plus riches provinces de la Chine, le sol y est productif et elle est mieux administrée, semble-t-il, que la plupart des autres régions du Céleste-Empire. Sa population vit à l'aise, elle n'est pas dénombrée jusqu'ici d'une manière bien précise puisqu'elle est estimée entre 45 et 75 millions par les différents voyageurs, administrateurs et géographes, mais à coup sûr elle est fort dense. Sa situation géographique la place dans la dépendance économique du Tonkin, si nous savons réaliser les projets d'accès formés depuis plusieurs années par la prolongation du chemin de fer auquel on travaille effectivement et qui est

tracé jusqu'à Yunnan-Sen, la capitale de la province du Yunnan, interposée entre le Tonkin et le Sé-Tchouen. Tous ces éléments sont bien connus de nos lecteurs.

Le vice-roi du Sé-Tchouen a organisé à l'européenne dans sa capitale, Tchen-tou, un corps de troupes de 8,000 hommes, et il y a six ans déjà avait demandé à M. Doumer, alors Gouverneur-Général de l'Indo-Chine, un médecin pour son service sanitaire. Le premier titulaire de ce poste tomba bientôt malade et fut remplacé par le Dr Legendre qui, pour faire face à une besogne écrasante, ne tarda pas à organiser une école d'infirmiers bientôt transformée en école de médecine, où de jeunes Chinois suivaient un cours d'instruction de trois années. Ce n'est pas sans difficultés que cette œuvre se réalisa, on peut penser que les idées et les pratiques nouvelles de l'école ne furent pas sans choquer celles de la population. Mais le Dr Legendre rencontra chez les hauts mandarins plus d'un concours efficace.

Cette création est un moyen excellent de pénétration et d'extension de notre influence, et aux yeux des autorités chinoises, un élément fort utile d'amélioration sociale. Il s'agit de la développer, d'y appeler trois médecins au lieu d'un seul, plus un pharmacien ; de la pourvoir du matériel nécessaire. Et à ces dépenses les financiers indigènes refusant de faire face, on va demander au gouvernement français d'y subvenir, par un crédit de fr. 165,000. L'on peut espérer que ce sacrifice sera momentané, car quand les bienfaits de cette institution seront bien reconnus par l'opinion générale du pays, celui-ci en fera plus facilement les frais lui-même.

Pour nous c'est un argent bien placé, l'expérience commencée le démontre. Il faut que le poids de notre approbation agisse en faveur des projets du Dr Legendre qui est présentement en France pour les faire agréer. La vénération et la confiance des jeunes Chinois pour leurs professeurs sont extrêmes, et font naître chez eux un attachement durable pour les idées qu'ils en ont reçues. Déjà de jeunes Chinois, désireux d'apprendre une langue européenne, s'occupent de fonder à Tchen-tou une école de français. Des moniteurs français sont demandés pour l'école des Arts et Métiers de cette grande ville. La Chine veut se transformer, nous avons tout intérêt à être les auxiliaires de cette transformation au Sé-Tchouen, qui se fera par d'autres et contre nous, si nous ne l'entreprenons pas nous-même, à notre profit.

Il y a encore dans la masse une certaine hostilité contre les voies ferrées. Le rôle des écoles européennes est de la combattre avec l'aide de la classe éclairée, déjà nombreuse et influente, de manière à faire bien accueillir nos compatriotes et nos produits dès la création de la locomotion mécanique dans ces centres populeux.

AFRIQUE.

Délimitation du Congo français et du Cameroun. — Une mission, placée sous les ordres du Commandant Lenfant, dont les importants travaux au Niger et au Tchad sont dans la mémoire de tous les membres de la Société de Géographie, va partir prochainement pour procéder à cette délimitation. Un fait récent, une collision entre Français et Allemands, chaque groupe se pensant sur son territoire, prouve la nécessité de cette opération.

Le Commandant Lenfant aura comme médecin de son expédition, M. l'aide-major Ducasse du 2me régiment d'infanterie coloniale, qui connaît l'Afrique Occidentale.

AMÉRIQUE.

La délimitation des Guyanes française et hollandaise. — La mission dirigée à La Haye par M. Lucien Hubert, député des Ardennes, a obtenu un plein succès.

Le projet de convention arrêté d'un commun accord entre les délégués des Gouvernements français et hollandais règle définitivement des questions depuis longtemps pendantes, que dix ans de négociations diplomatiques n'avaient pu résoudre : la délimitation des Guyanes française et hollandaise, la souveraineté sur les eaux et les îles du Maroni, la réglementation des dragages aurifères dans le fleuve frontière. Grâce à une solution particulièrement ingénieuse et toute nouvelle dans le droit international, solution due à l'initiative de nos délégués, le partage du fleuve en biefs alternativement attribués à chaque puissance, toutes les difficultés se trouvent aujourd'hui levées.

La France obtient la possession du territoire contesté entre l'Itany et le Maroni (environ 250,000 hectares) et c'est la première fois qu'une question de cette nature est réglée à notre avantage, les contestés précédents avec la Hollande et le Brésil ayant été tranchés par l'arbitrage dans un sens nettement contraire à nos revendications. Nous obtenons également les îles de l'Agga et les îles les plus importantes du Bas-Maroni.

Une importation annuelle de près de 2 millions de francs d'or natif cesse de nous échapper et les sables aurifères du grand fleuve des Guyanes, jusqu'à présent inutilisés, vont pouvoir être livrés à l'exploitation.

(*Travail national*)

Acadie. — Les Acadiens au XXe siècle. — A la dernière séance solennelle de la *Société de Géographie de Paris*, M. Robert de Caix a rendu compte d'une mission que la Société lui avait confiée en Acadie. M. Frédéric Lemoine, dans la *Dépêche Coloniale*, résume ainsi cette communication :

« Par Acadie, nom aujourd'hui oublié, on désignait, au XVIIe siècle, les provinces maritimes du Canada, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Édouard. Là, la domination française a laissé d'émouvantes reliques : ruines de Louisbourg, pierres éparses de Fort-Royal et une œuvre vivante : le peuple acadien. La destinée de ce peuple fut déplorable. Qu'on relise, pour se la rappeler, *Evangeline,* le poëme de Longfellow. Conquis dès 1713, mais restés fidèles à la mère-patrie, les Acadiens furent proscrits par l'Angleterre exaspérée. Ceux qui ne furent pas déportés s'exilèrent jusqu'aux îles Malouines ou traversèrent tout le continent américain pour gagner la Louisiane. Il ne resta en Acadie peut-être que 6,000 à 8,000 paysans, qui durent pendant de longues années, vivre de chasse et de pêche dans les forêts. S'ils défrichaient un platain, c'est-à-dire un de ces espaces plats et alluvionnaires qui bordent les rivières de ce pays granitique et généralement stérile, tout Anglais, survenant, pouvait s'emparer de la terre défrichée par ces hommes d'une race restée depuis 1755 hors la loi.

La situation présente de la nation acadienne. — Cet état déplorable s'est modifié. Aujourd'hui l'Acadien est l'égal en droits de son concitoyen d'origine britannique. Toutefois, la situation des Acadiens a quelque chose d'humiliant. Ils sont traités en race paysanne et secondaire, objet de dédain de la part des Anglais

qui s'imaginent que leur langue, la belle langue du temps de Louis XIV, restée intacte, n'est qu'un informe et grossier patois, défiguré encore par de nombreux anglicismes. Pourtant malgré toutes les contraintes, la nationalité martyre de 1755 a grandi. Elle atteignait, au recensement de 1901, un total de 140,000 individus, malheureusement dispersés, du moins en Nouvelle-Écosse. On en trouve environ 40,000 dans cette province, dont une douzaine de mille dans l'île du Cap-Breton et dans la petite île voisine d'Arichat. Outre quelques malheureux villages subsistant sur la côte Nord, une masse importante s'étend de Weymouth jusqu'aux environs de Yarmouth, le port méridional de la Nouvelle Écosse, et n'est pas inférieur à 15,000 âmes.

Si l'île du Prince-Édouard compte une douzaine de mille d'Acadiens, c'est surtout au Nouveau-Brunswick que les Acadiens sont nombreux, concentrés, forts et pleins d'avenir : 80,000 sur une population totale d'un peu plus de 300,000 habitants ; tandis qu'en Nouvelle-Écosse, ils ne sont que 40,000 sur 400,000. En outre, au Nouveau-Brunswick, ils continuent directement la masse canadienne du bas Saint-Laurent. Ils sont surtout nombreux dans la plaine des Chaleurs et sur la rive voisine du golfe du Saint-Laurent. Comme l'élément acadien y grandit sans cesse, on peut même se demander s'il n'y constituera pas bientôt un pays aussi remarquablement français que les vieilles campagnes de la province de Québec.

RÉGIONS POLAIRES

Expédition antarctique française. — M. le Dr J.-B. Charcot a formulé un aperçu des travaux exécutés par l'expédition du *Français* dans un rapport préliminaire adressé à la Société de Géographie de Paris.

Il faudra plusieurs mois pour la mise au net des observations et des levés et pour leur comparaison avec les documents antérieurs. Mais dès à présent l'examen de ce rapport, publié dans la « *Géographie* » (1) du 15 Juin montre l'importance générale des résultats acquis par nos vaillants compatriotes. Les éléments qui concernent le plus directement notre Société, c'est-à-dire les études et les découvertes géographiques constitueront un progrès sérieux dans la connaissance de ces parages. La région environnant le point d'hivernage a été l'objet d'une triangulation, et celle-ci a permis des levés sommaires plus étendus. Des levés sous vapeur des côtes en vue ont permis de se raccorder avec les tracés de la *Belgica* et de déterminer des terres incertaines.

La météorologie, le magnétisme terrestre, l'électricité atmosphérique, la zoologie, la botanique, la géologie, la bactériologie recevront aussi des contributions importantes du travail des explorateurs.

(1) Cette publication, organe de la Société de Géographie de Paris, fait partie de notre Bibliothèque.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

ASIE.

Les étrangers en Chine. — Le dernier rapport des Douanes impériales chinoises contient la statistique des résidents et des maisons de commerce établis dans l'Empire du Milieu.

En 1903, on comptait en Chine, dans les principaux ports à traités et dans les grandes villes ouvertes aux étrangers, 20,560 résidents et 1,297 maisons de commerce.

Dans ces chiffres, la Grande-Bretagne arrive en tête avec 5,622 résidents et 420 maisons ou comptoirs — soit le tiers des maisons étrangères et plus du quart du nombre total des résidents. Le Japon vient immédiatement après, avec 361 maisons et 5,287 résidents ; c'est-à-dire avec un chiffre moindre d'établissements, mais avec une population commerciale presque égale à celle des Anglais. Ensemble, ces deux pays possèdent plus des trois cinquièmes des maisons étrangères établies en Chine et plus de la moitié des résidents.

Les autres nations se partagent le reste de la manière suivante :

France, 71 maisons et 1,213 résidents ; Belgique, 3 et 311 ; Allemagne, 159 et 1,658 ; États-Unis, 114 et 2,542 ; Portugal, 15 et 1,900 ; Espagne, 39 et 339 ; Russie, 34 et 361 ; Italie, 18 et 313 ; Autriche, 18 et 172 ; Hollande, 15 et 224 ; Danemark, 10 et 236 ; Norvège, 7 et 106 ; Suède, 2 et 120 ; divers, 1 et 86.

Les chemins de fer au Japon. — La longueur totale des chemins de fer s'élève actuellement à 6,400 kilomètres environ, dont 1,600 kilomètres appartiennent à l'État et 4,800 kilomètres à des Compagnies privées. La ligne la plus importante est celle qui traverse l'empire entier du Nord-Est au Sud-Ouest, et sur laquelle se répartissent les quatre plus importantes exploitations de chemins de fer : Aomori-Tokio (chemin de fer nippon), Tokio-Yokohama-Kisto-Kobé (chemin de fer de l'État), Kobé-Simonoseki (chemin de fer Sanjo), Nogi-Nagasaki (Compagnie Kiou-Siou).

C'est dans le Japon central, dans les environs de Kioto et d'Osaka, de même qu'au Nord de l'île Kiou-Siou, le district houiller japonais, que le réseau des chemins de fer est le plus dense. Comme lignes importantes, on peut encore citer les deux lignes transversales de l'île Nippon : Tokio-Naoyesu par l'Usui-Toge, et la section Nagoya-Toyama.

Les chemins de fer sont, pour la plupart, à voie unique ; les sections à double voie ne formant que 7 % de l'ensemble.

La rapidité des trains est loin d'atteindre celle réalisée en Europe.

(*Travail National*).

AFRIQUE.

Sud-Algérien. — M. Barrucand signale aux journaux algériens que les Ksouriens viennent de plus en plus nombreux à Beni-Ounif pour y trouver l'écou-

lement de leurs produits et pour y acheter les choses de première nécessité qu'ils se procuraient autrefois très difficilement.

On voit, par exemple, que le commerce de la quincaillerie a pris tout à coup un développement considérable. Les petites marmites en fonte arrivent par wagon à Beni-Ounif et sont transportées à dos de chameau jusqu'au fond des tribus de l'Ouest.

On peut constater, d'autre part, que le Tafilet, encore si fermé à notre influence, ne dédaigne pourtant pas de nous envoyer ses produits. Les Doui-Menia, qui sont de merveilleux organisateurs de caravanes ont amené dans le seul mois de Mars à Beni-Ounif près de 4,000 chameaux, dont 200 étaient chargés de cuir.

Le chiffre des affaires traitées par les commerçants en gros du centre de Beni-Ounif s'est élevé, pour le premier trimestre de 1905, à 1,080,000 fr.

La locomotive est arrivée pour la première fois le 3 Juillet en gare de Colomb-Bechar, notre poste avancé du Sud-Oranais, récemment établi à l'Ouest du Djebel Bechar.

Malgré les grandes difficultés qu'il a fallu surmonter, la section du chemin de fer Ben Zireg Bechar de 51 kilomètres a été exécutée en six mois.

Afrique Occidentale française. — Régime douanier. — Un décret du 14 Avril 1905 a modifié les droits à percevoir à l'entrée et à la sortie dans toute l'étendue de ce gouvernement général et les a fixés pour toutes ses parties. Auparavant il n'existait pas de tarif d'ensemble, les facilités d'importation vers l'intérieur augmentant, il résultait des différences de droit d'entrée sur divers points de la côte des anomalies souvent embarrassantes.

Tous les droits de sortie sont supprimés à l'exception de ceux sur le caoutchouc.

Les droits spécifiques d'entrée sont relevés sur un certain nombre de produits : tabac, alcool, armes, de manière à procurer au budget général un supplément de ressources destiné à assurer la réalisation continue du programme de grands travaux publics et de création de voies de pénétration en cours d'exécution.

Les autres tarifications existantes sont unifiées dans la mesure où les conventions internationales l'admettent.

L'industrie française se plaint de certains abaissements de droits au profit des étrangers, sur les *guinées* notamment.

Congo. — Chemin de fer. — Étude d'un tracé. — Le commissaire général du gouvernement au Congo a demandé au Ministre des Colonies qu'une mission d'études fut constituée, aux frais exclusifs du budget local, pour effectuer la reconnaissance d'un tracé de chemin de fer entre Libreville et le fleuve Congo. M. Gentil estime en effet qu'il est absolument nécessaire de relier, en partant de Libreville, le Congo à l'Océan, sur un tracé de 750 kilomètres environ.

La mission, composée d'un capitaine du génie, chef de mission, le capitaine Cambier ; d'un capitaine de l'artillerie coloniale, M. Fourneau ; de deux lieutenants du génie, MM. Thuillier et Cans ; d'un officier d'administration du génie, d'un stagiaire du génie, M. Brémond, et de huit sous officiers, aura pour but de reconnaître le terrain entre Libreville et N'Djolé, la vallée de l'Ogôoué et enfin la zone comprise entre l'Ivindo et le cours supérieur de la Likouala-Mossaka, de déterminer la direction générale à adopter, les points de passage, en un mot d'établir les bases d'études précises et définitives qui seraient entreprises ultérieurement.

(*Quinzaine coloniale*).

AMÉRIQUE.

L'immigration japonaise aux États-Unis. — Le nombre des Chinois et des Japonais à San-Francisco s'élève à plus de cent cinquante mille, pour la plupart des hommes. Les Japonais immigrés n'appartiennent pas au prolétariat industriel ou terrien de leur pays, mais à une catégorie mal définie d'individus venus aux États-Unis pour y profiter hâtivement des avantages éducatifs que la confédération donne gratuitement. Ces Japonais, généralement sans ressources, s'engagent, par l'entremise de bureaux de placement très nombreux, comme domestiques, mais stipulent qu'un certain nombre d'heures leur seront quotidiennement données pour leur permettre de suivre les leçons des écoles publiques. Un domestique japonais, engagé dans ces conditions, vaque aux soins du ménage de six à neuf heures du matin, puis se rend à l'école, n'en revient qu'à quatre heures de l'après-midi et retrouve sa liberté après le dîner.

Même ceux qui sont cuisiniers ou garçons d'hôtel exigent plusieurs heures de liberté consacrées à l'étude. Toute cette colonie asiatique se renouvelle continuellement, les Japonais s'en retournant chez eux après une dizaine de mois passés aux États-Unis.

(*Travail National*).

III. — Généralités.

Les émigrants français. — Dans une des dernières réunions mensuelles de l'*Union Coloniale française*, M. J. Charles-Roux, Président de cette importante association, revenant des États-Unis, a parlé de ce pays. Président de grandes Compagnies de transport, de finance, de construction et autres, il avait rencontré sur l'autre rive de l'Atlantique l'élite du commerce et de l'industrie, et préparé comme il l'est par le travail de toute sa vie, voyant beaucoup, il a beaucoup observé et beaucoup retenu.

Entre autres observations, celles qu'il a communiquées sur la qualité des Français fixés parmi les Américains ont beaucoup frappé l'assemblée, comme le constate M. Joseph Chailley dans un article de tête de la « *Quinzaine Coloniale* ». Cette colonie, dans son ensemble, représente imparfaitement la population française ; nous voulons dire que sa moyenne est inférieure en intelligence, en instruction, en capacités comme en ressources au niveau de nos centres métropolitains, sans parler de son étendue bien restreinte. Les groupes allemands et anglais, au contraire, sont remarquables à la fois par le nombre et la qualité, occupant une situation considérable dans la production et les affaires américaines. Pourquoi notre faiblesse ? Pour diverses raisons : par l'extrême division de la propriété, par la facilité de vivre ici médiocrement il est vrai mais plus sûrement qu'ailleurs, par bien d'autres causes que nous ne pouvons songer à développer et principalement parce que notre jeunesse est peu préparée par son éducation à prendre position dans l'activité productive, et sur notre propre sol et encore moins au dehors.

L'instruction primaire proprement dite s'arrête trop tôt pour ouvrir l'esprit des

enfants aux perspectives nettes de l'avenir que pourraient leur offrir les pays étrangers.

L'instruction secondaire jusqu'ici ne semble conçue que pour préparer aux carrières dites libérales dans notre pays même.

Sans doute la bourgeoisie plus ou moins riche fournit un certain nombre de jeunes gens décidés à s'expatrier, mais attirés principalement vers nos colonies : l'Algérie, la Tunisie, l'Indo-Chine, etc. Parmi eux du reste fort peu de spécialistes : ingénieurs, constructeurs, banquiers, malgré les ressources offertes sous ce rapport par des sections de notre enseignement secondaire et supérieur.

D'ailleurs le capital français, très abondant relativement, est fort timide vis-à-vis des particuliers. Il s'emploie très volontiers dans les fonds d'État, aussi dans les grandes Compagnies, souvent dans des entreprises dont une réclame retentissante dissimule la pauvreté ou pis encore ; rarement il se confie à des gens isolés bien doués pour le faire fructifier. C'est sans doute le peu d'expérience personnelle des affaires qui en est cause, car dans les régions industrielles et commerçantes comme le Nord, cette règle perd beaucoup de sa généralité.

Il faudrait que les parents doués d'une petite aisance, renonçant à diriger leurs fils vers l'instruction secondaire par un sentiment qui touche de très près à la vanité s'il n'en est constitué tout entier, se décident en faveur de l'instruction primaire supérieure ou professionnelle, de manière à les lancer à 15 ou 16 ans vers des situations d'apprentissage pourvus d'un bagage de connaissances suffisant à gravir les premiers échelons, et à leur permettre de se fournir par un travail personnel et continu des moyens propres à les faire s'élever, parfois très haut, soit dans leur propre patrie soit à l'étranger.

Les puissances maritimes du monde. — La bataille navale de Tsouchima a apporté un changement assez important dans les positions occupées par les grandes puissances navales. La Russie, qui occupait le 3e rang, tombe au 7e rang ! La Grande-Bretagne vient en premier avec un tonnage de 1,595,871 tonnes; la France, avec 603,721 tonnes ; l'Allemagne, avec 441,249 tonnes ; les États-Unis, avec 316,523 tonnes ; l'Italie, avec 254,510 tonnes ; le Japon (non compris les navires capturés et ceux dont l'existence est tenue secrète), avec 252,661 tonnes ; la Russie, avec 227,343 tonnes contre 447,315 tonnes (avant Tsouchima) et l'Autriche, avec 112,336 tonnes. Dans ces chiffres, il n'est pas tenu compte de navires ayant plus de vingt années d'existence, de torpilleurs de moins de 50 tonnes, de navires-hôpitaux, etc., etc.

(*Dépêche Coloniale*).

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 27 Juillet 1905.

Présidence de M. Ernest NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

MM. Boulenger, Quarré-Reybourbon, Merchier et Houbron prennent place au Bureau.

Se font excuser MM. Auguste Crepy, Beaufort, Général Avon et Demangeon.

Le procès-verbal de la précédente assemblée, en date du 4 Mai, a été publié dans le Bulletin de Mai. Il est adopté.

Adhésions nouvelles. — Depuis le 4 Mai, le Comité d'Études a admis 24 Sociétaires nouveaux dont la liste figure à la suite du présent procès-verbal.

Nécrologie. — La Société déplore la mort de plusieurs de ses Membres :

MM. Carmier-Rose.
Chivoret.
Coillot.
Dhalluin.
Paul Ducrocq.
Mme Veuve Émile Duquesnay.
MM. Henri Rouzé.
Dr Schmitt.
Walaere.
Émile Wuillaume, Consul de Belgique.

Tous méritent un sincère regret et un durable souvenir de ceux qui les ont connus. L'Assemblée s'associe au deuil de leurs familles.

Distinctions honorifiques. — L'Assemblée applaudit aux nominations suivantes :

MM. le Colonel Bizard, Officier de la Légion d'Honneur.

Charmeil, Professeur à l'Université,	Officier de l'Instruction publique.
Dupret, Professeur au Lycée,	»
Melle Lecomte, Directrice de l'Institut Sévigné de Tourcoing,	»

MM. Omer Bigo, Imprimeur, Officier d'Académie.
Delattre, Professeur à l'École primaire supérieure, »
Melle Ducrocq, Professeur au Collège Fénelon, »
MM. Jouniaux, Professeur à l'Université, »
Pierre Melchior. »
Rogeaux, Directeur d'école, »
Séverin, Professeur au Lycée de Tourcoing, »
Melle Vaille, Professeur au Collège Fénelon, »
M. E. Villette, »

Excursions :

14 Mai. — St-Omer, Ascenseur des Fontinettes. — Directeurs : MM. Bonvalot et Calonne. — 19 personnes.

19 Mai. — Visite de l'Institut Pasteur et de l'Usine d'épuration de La Madeleine. — Directeurs : MM. Ferraille et Cantineau. — 28 personnes.

21 Mai. — Lucheux. — Directeur : M. Fernaux-Defrance. — 25 personnes.

23 Mai. — Établissements Franchomme et Fauchille. — Directeurs : MM. Palliez et Mullier. — 64 personnes.

24 Mai. — Établissements Franchomme et Fauchille. — Directeurs : MM. Palliez et Mullier. — 64 personnes.

26 Mai. — Visite de l'Institut Pasteur et de l'Usine d'épuration de La Madeleine. — Directeurs : MM. Ferraille et Cantineau. — 25 personnes.

28 Mai. — Le Nouvion. — Directeurs : MM. Van Troostenberghe et Calonne. — 15 personnes.

1er Juin. — Caillou qui Bique et Bavay. — Directeurs : MM. Auguste Schotsmans et Calonne. — 15 personnes.

4 Juin. — Courses militaires d'Ypres. — Directeurs : MM. Van Troostenberghe et Henri Beaufort. — 27 personnes.

24 au 27 Juin. — Chantilly, Paris, Fontainebleau. — Directeurs : MM. Bonvalot et Fernaux-Defrance. — 23 personnes.

6 Juillet. — Établissements Van den Heede. — Directeurs : MM. le Docteur Vermersch et Ferraille. — 42 personnes.

11 Juillet. — Établissement Geslot et Voreux. — Directeurs : MM. Ferraille et Bonvalot. — 30 personnes.

23 Juillet. — Mont de l'Enclus. — Directeurs : MM. Fernaux-Defrance et Bonvalot. — 12 personnes.

27 Juillet. — Forges et Usines de Denain, Anzin. — Directeurs : MM. Decramer et Cantineau. — 54 personnes.

Le Président, après avoir dit quelques mots de ces excursions, saisit cette occasion d'adresser des remercîments, en son nom et en celui de la Société, aux Directeurs qui organisent ces voyages avec un soin minutieux nécessaire à leur réussite. Il faut les louer de prodiguer ainsi leur temps, leurs connaissances et leur expérience dans le but généreux et désintéressé d'inspirer autour d'eux le goût de cette aimable géographie consistant à visiter des villes attrayantes, de beaux sites et des curiosités naturelles ou historiques et artistiques, en attendant comme suite assurée celui de la géographie scientifiquement et pratiquement fructueuse.

Notre collègue M. Delessert de Molins, Membre correspondant qui habite les environs de Lausanne, nous a adressé dernièrement divers documents, et des lettres fort aimables, sur la *Fête des Vignerons* qui aura lieu à Vevey du 4 au 11 Août avec une pompe extraordinaire.

La Commission des Excursions ainsi prévenue tardivement n'a pu répondre au désir de voir la Société représentée par un groupe de ses Membres à ces réunions magnifiques. Nous devrons nous borner à les suivre dans les relations qui nous en seront probablement données.

Concours. — La composition pour le *Prix Paul Crepy* a eu lieu le 4 Juin, avec deux candidats seulement, un troisième s'étant retiré, traitant chacun leur sujet :

I. La Bourgogne, la Franche-Comté et le Jura.

II. Le versant français des Pyrénées.

M. l'Abbé Étienne Dumortier, étudiant aux Facultés libres, a été proclamé lauréat pour son travail sur la première de ces régions qu'il va parcourir dans le but de l'étudier *de visu*, grâce à la bourse de voyage.

Monographies. — Sur la demande d'un candidat, le moment de l'admission des mémoires a été reporté pour tous jusqu'à la fin d'Août. Nous sommes assurés d'en avoir au moins deux. Le Président fait connaître de nouveau que le prix peut s'élever jusqu'à *cinq cents francs.*

Le *Concours général* a eu lieu le jeudi 13 Juillet et il a rencontré dans le Président de notre Commission des Concours et ses collaborateurs le même dévouement éclairé que les années précédentes pour son organisation et sa réalisation. Notre collègue M. Delahodde a été empêché par sa santé de continuer à en être le rapporteur. M. O. Godin lui a succédé dans ces fonctions délicates auxquelles son zèle et sa compétence s'adaptent à merveille.

Tableau récapitulatif des nombres de Concurrents :

	Garçons.		Filles.		Total.	
	1904	1905	1904	1905	1904	1905
Lille................	79	71	37	57	116	128
Roubaix............	41	30	37	10	78	40
Tourcoing..........	28	46	29	26	57	72
Ensemble...	148	147	103	93	251	240

Ce tableau révèle une diminution de *onze* candidats cette année sur l'année dernière. La Commission ne le constate pas sans regret, mais elle a confiance dans un relèvement futur sans se dissimuler que les changements fréquents des programmes ne sont pas faits pour favoriser les concours comme les nôtres, les candidats possibles ne se sentant pas aussi bien en point que s'ils avaient suivi une route mieux explorée et connue.

Une compensation peut être réservée sous peu aux efforts de la Commission qui a offert à M. le Général commandant le 1er corps d'armée d'instituer un Concours

spécial pour les *Sous-Officiers* se préparant à *Saint-Maixent* et à *Saumur*. M. le Général Courbassier, notre estimé collègue, qui occupait alors les fonctions de Commandant du corps d'armée a obtenu l'autorisation ministérielle et la date de ce nouveau Concours a été fixée au 1er Août pour les Sous-Officiers qui se feront inscrire individuellement.

Bibliothèque. — Notre collègue M. Ch.-J. Quiévreux, l'a de nouveau enrichie de plusieurs volumes. Il y a joint un ouvrage de sa composition, le *Globe terrestre et ses habitants,* dont l'apparition a été annoncée d'avance dans la dernière Assemblée générale. Il a dédié cette œuvre, fruit de travaux ardus dont la bibliographie qui y est inscrite donne une idée, au Président de la Société. Cette dédicace s'adresse en réalité à la Société elle-même, son Président n'y figurant que comme son représentant.

L'important ouvrage de M. Ch.-J. Quiévreux est signalé à l'attention des Membres de la Commission et des habitués de la Bibliothèque.

Le Général Gallieni nous a envoyé son *Rapport sur Madagascar de 1896 à 1905* au Ministre des Colonies.

Ces deux gros volumes constituent une histoire fort complète et détaillée de la Grande Ile dans ces neuf dernières années. L'organisation et les progrès réalisés dans cette période sont de nature à inspirer une grande confiance dans l'avenir.

Nous avons reçu aussi du Général de Trentinian, commandant supérieur provisoire des troupes du groupe de l'Afrique orientale 6 nouvelles feuilles, en doubles exemplaires, de la Carte de Madagascar au 1/500,000e, exécutée et publiée par le Bureau topographique de l'État-Major du corps d'occupation. Elles possèdent la même perfection que les autres travaux de même origine déjà en notre possession.

Le Ministère de la Guerre était représenté à notre Congrès de Géographie de 1892 par M. le Capitaine Joseph Lapasset, qui avait laissé chez les Congressistes d'alors les meilleurs souvenirs entretenus encore par des rencontres ultérieures en circonstances analogues, à Bordeaux par exemple. L'impression recueillie par lui-même semble avoir été également favorable. Madame Lapasset, devenue Madame Paul Valentin après avoir eu le malheur de perdre son premier mari, vient de nous en donner une preuve en nous envoyant de la part des enfants de M. le Capitaine Lapasset et en mémoire de leur père, deux précieux documents géographiques :

1° Une Carte, datée de 1592, portant le titre principal de « *Americae pars magis cognita* », donnant, avec l'indication « *Nova orbis pars* » et sous la dénomination de Pérou et Brésil, l'Amérique centrale et la plus grande partie de l'Amérique du Sud. Si l'on ne peut pas dire que le tracé en soit d'une rigoureuse exactitude géographique, qui serait bien étonnante vu sa date, on doit au moins en louer l'exécution graphique très soignée.

2° Une Carte topographique de quelques territoires des États de l'Église : Terracina, San Felice, Sermoneta Cisterna y Bassiano, etc. Ici se rencontrent les caractères apparents de relevés exacts et de plus une gravure excellente.

Un écusson entouré de trois personnages, placé au milieu de la partie supérieure de la feuille, est une charmante œuvre d'art.

Les deux cartes luxueusement encadrées portent une dédicace gravée sur une plaque de cuivre. Elle font l'ornement de notre Secrétariat.

Le magnifique ouvrage de M. A. Lacroix, Membre de l'Institut, « *La Montagne Pelée et ses éruptions* ». publié par l'Académie des Sciences sous les auspices du

Ministère de l'Instruction publique nous a été attribué par M. le Ministre, à qui nous nous plaisons à renouveler ici le témoignage de notre gratitude que nous avons formulé dès sa réception.

Le souvenir de la conférence du distingué Membre de l'Institut, à la fois émouvante, charmante et savante, inspirera à nos collègues le désir d'approfondir ce sujet par la lecture de cette vaste étude, admirablement illustrée.

Le *26e Congrès national des Sociétés françaises de Géographie* se réunira à Saint-Etienne du 4 au 10 ou 11 Août. Le Président y représentera la Société. De nouvelles inscriptions y seraient peut-être encore accueillies.

Le *44e Congrès des Sociétés savantes* s'ouvrira à la Sorbonne à Paris, le mardi 17 Avril 1906. Le Bulletin contiendra les principaux renseignements y relatifs, qui sont d'ailleurs déposés au Secrétariat.

Communication sur l'*Allemagne économique* par M. A. Merchier, Secrétaire-Général.

C'est là un sujet tout d'actualité, le qualificatif *mondial* dont on fait grand usage aujourd'hui s'y applique très justement, le monde entier est touché dans ses intérêts maritime, industriel et commercial par un développement envahissant et d'une rapidité naguère inconnue.

Notre Secrétaire-Général, avec son talent particulier pour scruter les choses et les définir ensuite, nous fait saisir les idées qui ont donné naissance au mouvement économique allemand, les moyens employés pour l'activer, les résultats qu'il a obtenus et ceux qu'il fait prévoir encore.

Le Président lui exprime en quelques mots les remercîments de l'Assemblée qui les lui avait déjà marqués par ses applaudissements chaleureux, et souhaite que les travaux comme le sien soient un encouragement à l'esprit commercial français.

La séance est levée à dix heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 4 MAI 1905.

Nos d'inscription. MM.

4584. Wauquiez-Robbe, filateur, 27, rue de la Malcense, Tourcoing.
Présentés par MM. *Petit-Leduc* et *Paul Derveaux*.

4585. Bocquet, ingénieur, 61, rue des Ponts-de-Comines.
Fernaux-Defrance et *Auguste Barrois*.

4586. Schmidt (Julien), 4, rue Faidherbe, Loos.
Dewailly et *Dr Jacqmarcq*.

4587. Caron (Charles), secr. des Hosp. de Roubaix, 15, Hosp. Barbieux, Roubaix.
Décramer et *Paul Six*.

4588. Malagié (Georges), Prés. de la Soc. des Voyageurs, r. Thiers, La Madeleine.
Henri Beaufort et *Paul Martin*.

4589. Duminy, Lieutenant-Colonel d'artillerie, 117, rue de Condé.
Colonel Minicloux et *Ernest Nicolle*.

Nos d'inscription. MM.

4590. Lefebvre (Louis) fils, 190, rue du Faubourg-de-Roubaix.
Alf. Lefebvre et *Fernaux-Defrance.*

4591. Thieullet (E.), pharmacien, 101, rue Colbert.
Ferraille et *Cantineau.*

4592. Bouchery (Georges), négociant, 59, boulevard Victor-Hugo.
Godin et *Butzbach.*

4593. Lesens (Georges), ancien juge de paix, Péruwelz.
Cornet et *Didry.*

4594. Tiberghien-Toulemonde, industriel, 20, rue Leverrier, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4595. Waeles (fils), tailleur, 22, Grand-Place, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4596. Jouvenel (Philippe), industriel, 10, rue du Bus, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4597. Bourgois-Wattel, brasseur, 38, rue Winoc-Chocquel, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4598. Dubrulle-Lefebvre, constructeur, 64, rue du Collecteur, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4599. Delmasure (Jean), industriel, 77, rue de Tournai, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4600. Lefebvre-Bouchez, brasseur, 68, rue du Petit-Village, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4601. Van Hecke (Joseph), employé, 47, rue du Calvaire, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

4602. Le Gall, trésorier-payeur général, 2, rue d'Anjou.
Dr Vermersch et *Ernest Nicolle.*

4603. Delattre, courtier, 49, boulevard Montebello.
Hubaux et *Choquet.*

4604. Robbe, filateur, 29, rue de la Malcense, Tourcoing.
Paul Dervaux et *Petitot.*

4606. Ernecq (Édouard), commis-négociant, 136, rue d'Artois.
Ernecq et *Henri Beaufort.*

4607. de La Battut (Jean), 20, rue du Cloître-Notre-Dame, Paris.
Melle Blondeau et *Henri Beaufort.*

4608. Walter (Mme), directrice des Cours secondaires, rue de Lille, Tourcoing.
Georges Lefebvre et *Petit-Leduc.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 4 MAI 1905.

I. — Livres.

1° DONS.

La montagne Pelée et ses éruptions, par A. Lacroix. Paris, Masson, 1904. — Don du Ministère de l'Instruction publique.

Au Maroc. Les ports de l'Ouest, par Ed. Déchaud. Perrier, Oran, 1904. — Don de l'Auteur.

Notes sur le commerce, l'industrie et l'agriculture en Algérie, par Ed. Déchaud. Institut colonial, 1904. — Don de l'Auteur.

Guide pratique du visiteur dans la Basilique Notre-Dame à St-Omer, 2e édition. St-Omer, D'Homont. — Don de M. Bonvalot.

La France et le Siam, par Lepesqueur. Paris, 1897. — Don de l'Auteur.

Au Japon et en Extrême-Orient, par Félicien Challaye. Paris, Armand Colin, 1905. — Don de M. Ernest Nicolle.

Mission dans le Maroc occidental, par Paul Lemoine. Paris, 1905. — Don de l'Auteur.

Catalogue officiel de l'Exposition d'agriculture coloniale au Jardin colonial. Paris, Challamel, 1905. — Don de M. Dybowski.

Le Nord et l'Est de la France et les voies d'accès au Simplon. Rapport de M. A. Nérot. — Don de l'Auteur.

Copernic et la découverte du système du monde, par Camille Flammarion. Paris, Flammarion. — Don de M. Quiévreux.

Lima, par E. Fuentes. Paris, Firmin Didot, 1866. — Id.

Une Semaine sainte à Jérusalem, par Louis Deville. Paris, Dentu, 1863. — Id.

Les Montagnes, par Albert Dupaigne. Tours, Alfred Mame et fils, 1873. — Id.

Madagascar de 1896 à 1905. Rapport du général Gallieni, Gouverneur Général, au Ministère des Colonies (30 Avril 1905). — Don de M. le général Gallieni.

Voyage en Italie et en Sicile, par Paul de Musset. Paris, Marizot, 1865. — Don de M. Decramer.

Une Nouvelle Terre-Neuve avec son Saint-Pierre Miquelon et le coton national à créer sans délai, par M. Ernest Bunge. Le Havre, 1905. — Don de l'Auteur.

Le globe terrestre et ses habitants, par M. Charles-Joseph Quiévreux. Lille, imprimerie L. Danel, 1905. — Don de l'Auteur.

2° ACHATS.

Le réveil de la nation arabe de l'Asie turque, par Negib Azoury. Paris, Plon, 1905.

En Amérique de San Francisco au Canada, par Jules Huret. Paris, Fasquelle, 1905.

Espagnols et Portugais chez eux, par Quillardet. Paris, Colin, 1905.

Coins d'Égypte ignorés, par Albert Gayet. Paris, Plon, 1905.

En Mandchourie, par Georges de la Salle. Paris, Armand Colin.

Sanctuaires et paysages d'Asie, par Chevrillon. Paris, Hachette, 1905.

L'Ombrie, par René Schneider. Paris, Hachette, 1905.

JJ. — CARTES.

DONS.

Six feuilles de la Carte de Madagascar au 1/500,000e (en double exemplaire). — Ambositra, Fianarantsoa, Vangaindrano, Fort Dauphin, Besalampy, Soalala, exécutée et publiée par le Bureau topographique de l'État-Major du corps d'occupation. — Don de M. le général de Trentinian, commandant supérieur provisoirement des troupes du groupe de l'Afrique orientale à Tananarive.

Americae pars magis cognita, Pérou et Brésil, 1592 — encadrée. — Don des enfants de M. le Capitaine Lapasset.

Carte topographique de quelques territoires des États de l'Église : Terracine, San-Felice, etc. — encadrée. — Don des enfants de M. le Capitaine Lapasset.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 16 Février 1905.

LES MONTAGNES NORVÉGIENNES

Par M. Jules RONJAT.

La Norvège a environ 317.000 kilomètres carrés de superficie, soit à peu près les trois cinquièmes de la France ; presque tout son territoire est accidenté, et un tiers dépasse l'altitude moyenne de 600 m. : c'est dire que les montagnes norvégiennes pourraient faire la matière de nombreuses conférences.

En deux mois de séjour en Norvège, dont un mois et demi d'excursions en montagne, dans l'été de 1897, je n'ai pu parcourir qu'une faible partie du triangle compris entre les trois villes principales du royaume, Kristiania (59° 54′ de lat. N.), Bergen (60° 24′) et Trondhjem (63° 25′), qui contient les principaux massifs montagneux et les plus hauts sommets.

J'étais arrivé à Bergen par le bateau-poste néerlandais (1) et j'y ai repassé encore une fois au cours de mes pérégrinations pédestres. Cette ville, la seconde du royaume (60.000 âmes environ), ne m'a laissé que de bons souvenirs, avec son port extrêmement animé (2) et

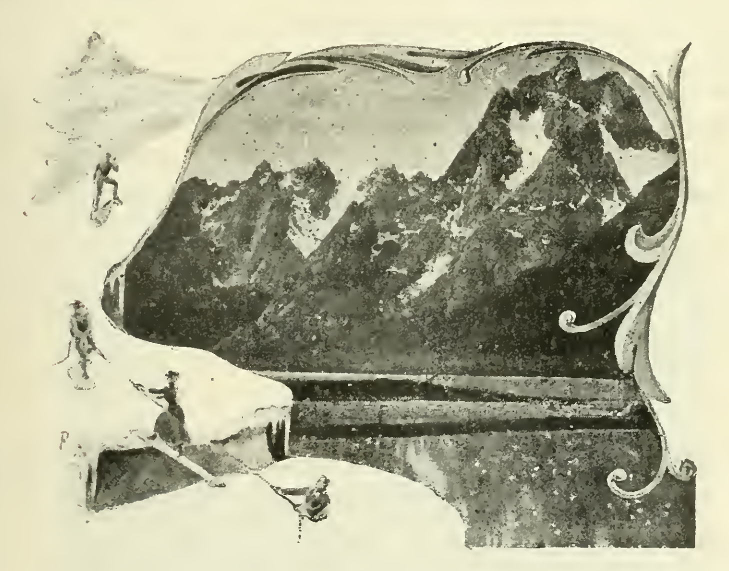
(1) Service hebdomadaire ; trajet en 72 heures environ, pour 40 florins de Rotterdam à Bergen, et 66 florins aller et retour : cette voie est beaucoup plus économique et à peine plus longue que la voie de terre par l'Allemagne, le Danemark et la Suède.

(2) La marine marchande norvégienne est la troisième en Europe pour l'importance du tonnage. Les côtes norvégiennes ont un développement total de près de

son Musée hanséatique plein de curieux souvenirs des anciens établissements de la Hanse germanique au Moyen-Age.

Bergen est un point de départ tout indiqué pour la classique navigation le long des côtes septentrionales de Norvège. J'avouerai que cette croisière, par laquelle j'ai commencé mes relations avec la nature scandinave, ne m'a inspiré qu'un enthousiasme très relatif.

J'ai cependant goûté le calme paysage de Trondhjem, son imposante cathédrale qui est le représentant le plus avancé vers le Nord de l'architecture gothique, et cette belle cascade, Lerfossen (1), où la Nidelv précipite ses eaux abondantes d'une hauteur de 23 m. J'ai examiné curieusement l'île de Torghatten, constituée par un énorme rocher de 240 m. de haut, percé d'outre en outre (par la flèche d'un géant, dit la légende) d'une galerie horizontale longue de 270 m. et haute de 66 m. à l'un de ses orifices. J'ai admiré l'élégance des pics aigus de l'île Alsten, et surtout les îles Lofoten avec leurs sommets abrupts domi-



MONTAGNES DES ÎLES LOFOTEN.

2.500 kilomètres (en ligne droite coupant l'entrée des fjords). Jusque dans l'extrême Nord, grâce à un courant chaud émané du Gulf Stream, les ports norvégiens restent libres de glaces tout l'hiver. Seuls, quelques bras de golfe éloignés de la ligne côtière gèlent parfois, d'où leur nom d'*Isfjord* (golfe glacé).

(1) *Fos,* cascade ; *fossen,* la cascade.

nant la mer de 1.000 à 1.300 mètres, et mon œil s'est égayé à la vue des gracieuses embarcations du Ranenfjord, à la proue relevée et à la coque peinte des plus vives couleurs.

Mais, en dehors de ces points exceptionnellement pittoresques, l'ensemble du voyage m'a laissé une impression générale peu agréable : îlots rocheux en interminable chapelet et en inextricable fouillis le long d'une côte en général basse et nue, navigation sans mal de mer dans ces tranquilles chenaux entre les îles et le rivage, mais sans guère d'autres incidents qu'un trop fréquent brouillard qui retarde souvent la marche du paquebot et réduit généralement le fameux soleil de minuit au maussade aspect d'une lune embrumée, et des pluies dégénérant en véritable calamité, — alors que dans l'intérieur de la Norvège l'été normal est aussi beau que dans les Alpes —, bref, arrivé dans le petit port de Tromsö (6.000 âmes environ, sous 69° 38′ de lat. N.), le temps de voir quelques Lapons (1) malpropres et frileux, je renonce à poursuivre le voyage jusqu'au cap Nord (71° 10′), et j'embarque sur le premier bateau en partance vers le Sud.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le Nord de belles excursions à faire : Lofoten et le massif montagneux du Lyngenfjord réservent aux alpinistes des centaines, des milliers d'ascensions inédites. Mais ces courses constituent de véritables explorations longues et coûteuses : le pays est presque inhabité en dehors de la côte, et toute expédition dans l'intérieur nécessite la mobilisation d'un personnel et d'un matériel dépassant les facultés stratégiques et financières d'un simple touriste.

*
* *

Le simple touriste bon marcheur et patient trouvera au contraire un terrain d'élection dans le triangle Bergen-Trondhjem-Kristiania, où j'ai passé quelques-unes des meilleures journées de ma vie. Le parcours en est relativement facile et peu coûteux, les paysages y sont extrêmement variés et souvent grandioses.

L'architecture essentielle du sol est constituée par le terrain primitif, où les gneiss brunâtres sont les roches dominantes, entaillé de

---

(1) L'intérieur des terres, dans l'extrême Nord de la Norvège, est peuplé par 25.000 Lapons environ, dont l'industrie principale est l'élevage du renne.

puissantes incisions provenant du refroidissement et de la contraction de l'écorce terrestre, et plus ou moins modifiées par les érosions de la période glaciaire et des âges modernes. Souvent la même coupure, ou une suite de coupures à orientation semblable, mène d'une vallée tributaire du Skagerak au bout d'un fjord de l'Océan, sans autre dénivellation que deux pentes douces reliées par un seuil relativement peu élevé. Le seuil est parfois rempli par un lac qui déverse ses eaux des deux côtés à la fois, comme Lesjeskogenvandet (1) (625 m. d'alt.), d'où sortent au S.-E. Lougen, affluent de Glommen, le plus gros des fleuves scandinaves, tributaire du Skagerak, et au N.-O. la Rauma, qui tombe dans le Moldefjord, ouvert sur l'Océan Atlantique. Presque toujours, dans ces vallées à faible pente qui ont gardé leur architecture primitive en gradins, s'étage une chaîne de lacs plus ou moins grands, plus ou moins allongés ; les lacs occupent un vingtième environ du territoire norvégien.

Cette structure générale est très différente de celle des Alpes avec leurs vallées reliées par des cols élevés. L'aspect des massifs montagneux qui se dressent entre les vallées norvégiennes diffère autant de l'aspect alpin. Ce sont en général de vastes plateaux *(fjelde)* dominés



VUE D'ENSEMBLE DU JOTUNHEIM.

(1) *Vand* signifie *eau* et *lac ; lac* se dit également *sjö, indsjö,* et parfois *fjord.* La désinence *et* représente l'article neutre, *en* l'article masculin et féminin.

par des sommets au relief individuel relativement faible, quelquefois couverts de glaciers mollement ondulés dont la forme et les dimensions sont tout autres que celles des glaciers alpins. Les pentes qui dominent les vallées sont généralement très abruptes, et sillonnées, dans les régions élevées, de nombreuses et abondantes cascades ou de glaciers de couloir à pente vertigineuse, émissaires liquides ou solides des champs de glace et de neige supérieurs.

Les multiples indentations des fjords pénètrent dans les terres jusqu'à une distance considérable : 90 kil. environ pour le Nordfjord, 150 pour le Sognefjord, 120 pour le Hardangerfjord (en ligne droite de l'ouverture sur la côte à la branche la plus éloignée). La marée ne s'y fait plus sentir, en certains points l'afflux des torrents est tel que l'eau n'est plus salée, surtout à la surface, et avec sa bordure de hautes montagnes, ses branches multiples et ses resserrements entre des parois rocheuses, le fjord norvégien, comme quelquefois son homonyme le *firth* écossais, ressemble beaucoup moins à un golfe marin qu'à un lac des Alpes (1).

Lacs et fjords sont généralement très profonds, continuant bien avant sous le niveau du sol la pente abrupte du *fjeld*. Il n'est point rare que l'eau présente 500 m. de fond à une faible distance du rivage pendant qu'à moins de 4 kil. la montagne s'élève à 1.500 m. d'altitude.

Ces conditions tectoniques donnent au paysage norvégien un caractère tout particulier de grandeur massive, mais la sévérité des lignes générales est égayée par l'abondance des eaux, l'incomparable éclat des glaces et des neiges, la richesse, remarquable sous ces latitudes septentrionales, de la végétation forestière

Grâce aux effets bienfaisants du Gulf-Stream, un joli bois de bouleaux anime le rivage de Tromsö, à cinq ou six degrés au N. de l'aride Islande et du Grönland glacé. Dans la partie de la Norvège que j'ai parcourue, les pins atteignent en forêt l'altitude de 600 m. et plus, les bouleaux dépassent 900. Plus au Sud ou dans certains cantons bien abrités prospèrent les sapins, épicéas, chênes, hêtres et ormes. J'ai même vu jusqu'à des marronniers d'Inde et du tabac au fond d'une branche reculée du Sognefjord.

Le froment est rare, mais les autres céréales et légumes sont cultivés avec succès. Les prairies naturelles et artificielles permettent d'élever un nombreux bétail, et le laitage joue dans l'alimentation du paysan

(1) Plusieurs lacs de l'intérieur portent d'ailleurs le nom de *fjord*.

norvégien un rôle prépondérant, sous forme de lait frais, ou fermenté, ou caillé, de beurre (la Norvège détient le *record* de la consommation de ce produit), de fromages variés, notamment cet intéressant *mysost* jaunâtre et grenu dont la saveur originale m'a rappelé, en plus fin, le *bruccio* de Corse et la *brousso* de Provence. Les forêts et les prairies offrent au touriste un libéral dessert de fraises, framboises et airelles aussi exquises que dans les Alpes, et en août des hectares entiers de prairies humides sont littéralement couverts de *multer (Rubus chamæmorus)* chargées de baies douces et aqueuses semblables à des framboises jaune d'or.

L'intérieur du triangle Bergen-Trondhjem-Kristiania ne contient aucune ville et très peu de villages. La population clairsemée (6 hab. au kil. carré pour l'ensemble de la Norvège, et ici le chiffre est encore inférieur) habite des fermes isolées, construites dans les vallées, au bord des lacs ou des fjords, partout où l'homme peut subsister par l'agriculture, la navigation ou la pêche. Les pasteurs (presque tous les Norvégiens professent la religion luthérienne) gouvernent des paroisses grandes comme des diocèses français, et leurs ouailles font chaque dimanche des trajets de cinq, six, huit heures en voiture ou en bateau pour assister au service divin. Il n'est pas rare qu'un paysan norvégien ait cinquante, cent kilomètres et plus à parcourir pour trouver un épicier, mercier, quincaillier, etc... ou un médecin. « Ils ne s'en portent que mieux ! » me répondit un jour un aimable docteur de l'Université de Kristiania devant qui je croyais devoir déplorer cette incommodité.

Les Norvégiens n'étant guère plus de 2 millions à habiter et entretenir par les contributions publiques un territoire d'environ 317.000 k. carrés, se décomposant approximativement en un vingtième de cultures diverses et prairies, un cinquième de forêts, un vingtième de lacs et deux tiers de landes, rochers, glaciers et névés, on ne doit point s'attendre à trouver beaucoup de chemins de fer dans une région où ces quatre derniers articles sont représentés avec une particulière abondance. Une ligne de Kristiania à Bergen est amorcée des deux côtés (Kröderen et Voss) et sera prochainement achevée ; mais les moyens de transport du touriste consisteront toujours essentiellement dans ses jambes d'abord, puis dans les paquebots et les barques sur les fjords ou les lacs et le *landskyds* (1) sur les routes des vallées. Cette der-

(1) Poste de terre (prononcez *lânnchuss*).

nière institution fonctionne au moyen de *carrioles* légères attelées d'un cheval que le maître de poste envoie généralement réquisitionner dans les champs : la bête est d'ordinaire éreintée par le long travail des journées d'été ; de relais en relais on peut arriver tant bien que mal à couvrir 80 kil. par jour moyennant 25 fr. environ.

Les courses en montagne sont considérablement facilitées par les admirables travaux de la Société des Touristes norvégiens *(Den norske turistforening)* et des Sociétés locales, qui, avec des ressources modiques, ont réussi à établir un peu partout des chalets gardés, des refuges de haute montagne, des passerelles sur les torrents, des sentiers, des poteaux indicateurs ou des lignes de *varder* (1) pour baliser les pistes à suivre, etc....

*
* *

Si je devais choisir dans mes souvenirs de voyage ce qui m'a le plus charmé ou intéressé, je me trouverais en proie à un inextricable embarras de richesse. Conter en détail tout ce que j'ai vu m'entraînerait bien loin et m'exposerait à de fâcheuses redites (2).

Voici du moins le *schema* de mon itinéraire d'il y a huit ans (comme le temps passe !) : débarqué à Molde, petit port à quelques 200 kil. O.-S.-O. de Trondhjem, remonté la vallée de la Rauma et suivi le haut Gudbrandsdal (3), puis traversé le *fjeld* pour retomber par Grotlien sur le Geirangerfjord ; navigué sur ce golfe et ses voisins jusqu'au Hjörundfjord, et gagné de là les trois lacs du fond du Nordfjord ; traversé le Jostedalsbræ (4) ; courses dans le Jotunheim pendant une dizaine de jours ; de là à Bergen par les branches intérieures du Sognefjord, le Nærödal et le chemin de fer de Voss ; paquebot de Bergen au Hardangerfjord, traversée de la Folgefond (5), et gagné enfin Kristiania par la Hardangervidda (6) et le Hallingdal.

---

(1) Petites pyramides de pierres sèches semblables aux *mount-joio* de Provence ou aux *baromes* des Alpes Cottiennes.

(2) V. mon article *Promenades en Norvège,* dans le 24e *Annuaire du Club alpin français.*

(3) *Dal,* vallée.

(4) *Bræ,* glacier ou névé *(isbræ,* spécialement *glacier).*

(5) *Fond,* glacier ou névé (*snefond,* spécialement *névé*).

(6) *Vidda,* savane, vaste prairie inhabitée.

« Mais vous avez vu ce que nous avons de plus beau en Norvège ! » me disait l'excellent guide Knud Vole quand je lui contais mes pérégrinations.

La vallée de la Rauma, ou Romsdal, passe à bon droit pour l'une des plus belles de la Norvège, avec ses montagnes abruptes que domine le cône lisse du Romsdalshorn. Le trajet de Grotlien au Geirangerfjord



LE ROMSDALSHORN.

présente un contraste saisissant entre les deux versants ; je ne saurais mieux en donner une idée qu'en reproduisant ce que j'en disais il y a sept ans, quand mes souvenirs étaient encore tout frais :

« Vers Grotlien cesse la végétation arborescente, et jusqu'au point culminant règne la splendide nudité de la haute montagne norvégienne : lacs de seuil allongés où se mirent de grandes parois de granit, glaciers sans moraines étalant largement sur la roche vive leur blancheur immaculée.

« Dès le commencement de la descente, la scène change entièrement : là-bas, à mille mètres de profondeur, luit le saphir du Geirangerfjord ; à mi-hauteur, la vue se repose sur le gracieux ovale de l'Oplændskedal, où l'or des moissons éclate sur l'émeraude des prés ;

aux pentes rapides de trois vallées convergentes hardiment entaillées scintille partout l'argent des cascades ; tout en haut rayonne le marbre des névés et l'onyx des glaciers ; c'est un prodigieux concert de formes et de couleurs, d'ombre et de lumière, aux modulations infinies et à l'harmonie souveraine (1) ».

L'étroit et long Hjörundfjord est dominé par les montagnes de Söndmöre, au *facies* presque alpin avec leurs pics dentelés et leurs capricieuses aiguilles dressées sur des gradins rocheux tapissés d'amples champs de neige et de glace.

Les trois lacs du fond du Nordfjord sont également, mais différemment beaux. Strynsvandet (2), le plus large des trois, est le plus varié d'aspects : ses rives sont ici plates, bien cultivées, abondamment complantées en cerisiers, là escarpées et rocheuses, partout dominées par de hautes montagnes. Loenvandet, aussi long et plus étroit, repose entre des pentes abruptes sillonnées de magnifiques cascades étagées et de glaciers éblouissants. Oldenvandet, plus allongé et plus sauvage encore, avec ses rives presque partout incultes et désertes, présente au fond une vue saisissante sur un éventail de vallées rapides emplies par trois glaciers de couloir presque à pic.



LOENVANDET KJENDALSBRX.

(1) *Promenades en Norvège*, p. 426.

(2) *Y* norvégien vaut *u* français.

C'est du fond de l'Oldenvand que j'ai atteint Jostedalsbræen, le plus grand glacier de l'Europe, un plateau ondulé, haut de 1.400 m. en moyenne, dont on évalue la superficie à 900 kil. carrés, et près de 1.500 en comptant toutes les branches de glace par où il s'épanche dans les couloirs et les vallées. Sa traversée demande environ cinq heures depuis le haut du Kjötebræ, l'une de ses branches qui tombent sur Oldenvandet, jusqu'au bord de la paroi rocheuse par où l'on descend sur l'Austerdalsbræ, qui envoie ses eaux au Sognefjord. Le fond de l'Austerdalsbræ présente un des plus extraordinaires et des plus saisissants spectacles du monde glaciaire. Tout est glace et roche, avec des formes simples et massives, des couleurs sobres et vivement opposées : « gris-brun des roches, souvent assombri jusqu'au noir, blanc des glaces, s'éteignant en gris au fond de la vallée, çà et là veiné de bleu le long des glaciers affluents, moucheté de rose vers les séracs des crêtes. Rien ne bouge, rien ne bruit, rien ne vit : l'eau et la végétation sont presque entièrement absentes de ce désert glacé, mort, dont seules les canonnades d'avalanches viennent parfois troubler le solennel silence et la paix farouche (1) ».

Le Jotunheim, massif central des montagnes norvégiennes, est à lui seul un thème inépuisable à courses incessamment variées. En dix ou douze jours je n'y ai fait que quelques traversées de cols et la facile ascension du Galdhöpig, le point culminant de toute la Scandinavie (2). Le lecteur me permettra de le renvoyer pour plus de détails à l'article de l'*Annuaire du Club alpin français* que j'ai déjà cité sans fausse modestie.

Il y verra aussi comment, même après avoir contemplé ces merveilles de premier ordre, on peut encore prendre le plus vif plaisir à parcourir le Nærödal aux roches grises et aux abondantes cascades, puis les calmes paysages lacustres et forestiers du pays de Voss, à traverser la Folgefond, plus facile encore que le Jostedalsbræ et plus petite (encore a-t-elle 36 kil. de long sur une largeur variant de 6 à 15 kil.), à explorer le fond du Hardangerfjord, ses pittoresques vallées

---

(1) *Promenades en Norvège,* p. 439.

(2) Il est haut de 2.561 m. au dessus du niveau de la mer ; l'altitude moyenne des vallées norvégiennes, bien inférieure à celle des vallées alpines, et les limites également bien inférieures de la végétation arborescente et des neiges éternelles donnent à un sommet scandinave de 2.500 m. le caractère d'un sommet de 3.500 à 4.000 m. dans les Alpes.

et ses innombrables cascades comme le Vöringfos élégant et hardi, ou le Skjæggedalsfos qui jette dans un beau lac de montagne un véritable



SÖRFJORD ET FOLGEFOND.

fleuve par un bond de 160 m. en hauteur au milieu de rochers formidables.

*
* *

Si quelque lecteur me faisait l'honneur de vouloir suivre mes traces et de me demander quelques conseils, je lui recommanderais spécialement :

1° De choisir pour un voyage en Norvège les premiers mois de l'été. Les *multer* ne sont pas encore mûres, mais cet inconvénient est largement compensé par les avantages suivants : le soleil ne disparaît jamais complètement de l'horizon, de sorte que la température n'est jamais glaciale comme parfois dans les Alpes, et l'on n'a pas à se préoccuper d'achever une course avant d'être surpris par la nuit dans un passage difficile ; une neige confortable recouvre encore la plupart des vastes champs d'éboulis *(ur)* qui abondent dans les montagnes norvégiennes et constituent en août des déserts pierreux d'un parcours plutôt désagréable ;

2° (Qu'on excuse ce détail familier) de mettre dans le sac un pan-

talon de rechange : cet accessoire alourdira un peu le paquetage, mais sera bienvenu en fin d'étape après la traversée, fréquente en Norvège, des vastes prairies humides et même marécageuses, éminemment favorables à la végétation des *multer*, mais éminemment défavorables à la siccité des jambes du touriste et des vêtements et chaussures qui les recouvrent. Pour le reste, rien à changer à l'équipement alpin ordinaire : les journées sont presque aussi chaudes et les nuits sont bien moins froides sur le *fjeld* norvégien que dans les Alpes ;

3° De se munir d'une boussole et de bonnes cartes norvégiennes, les cartes qui illustrent le guide Baedeker étant souvent insuffisantes. La carte de l'État-Major norvégien au 100.000[e] est parfaite, mais la publication n'en est pas encore entièrement terminée ;

4° D'apprendre à parler norvégien. Dans les premiers hôtels des grandes villes on peut se tirer d'affaire avec le français. Les officiers des paquebots, les hôteliers des villes et un certain nombre de maîtres de poste parlent anglais ou allemand. Mais les guides, bateliers, bergers, etc..... et le personnel des chalets gardés de la Société des Touristes ne connaissent guère que le norvégien, et même, comme ils parlent souvent des dialectes aussi agréablement variés que les paysages où ils vivent, il faut vraiment avoir une bonne teinture de la langue (celle que j'avais il y a sept ans, elle a malheureusement déteint depuis) pour être assuré de les comprendre tous et de se faire comprendre d'eux.

Cette étude ne présentera aucune difficulté sérieuse pour les personnes familières avec quelque cousin linguistique du norvégien comme le flamand, l'allemand ou l'anglais. Qui voudra l'entreprendre trouvera une large récompense dans l'intérêt qu'il prendra à lire en leur texte quelques-uns des plus authentiques chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine, généralement plus ou moins défigurés par des traducteurs d'ailleurs bien intentionnés, et dans le charme des relations qu'il nouera avec un bon et brave peuple, actif sans agitation, serviable sans obséquiosité, religieux sans fanatisme, éclairé sans pédantisme et patriote sans forfanterie, qui par l'harmonieuse concordance de ses progrès dans tous les domaines, matériel, intellectuel et moral, présente l'un des exemples de civilisation les plus parfaits qui soient au monde, dans un cadre naturel dont l'originale et puissante beauté fait une des plus saisissantes merveilles de la création.

II.

Séance du Dimanche 19 Février 1905.

LA BOSNIE-HERZÉGOVINE

Par M. D. ZOLLA,

Professeur à l'École libre des Sciences politiques,
Chargé de Missions dans la Péninsule des Balkans.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE

Pour se rendre en Bosnie-Herzégovine on peut partir de Ravenne, s'embarquer à Ancône, et par la mer Adriatique gagner l'embouchure de la Narenta, petit fleuve torrentiel dont le delta marécageux se trouve sur les côtes orientales de cette même mer. En remontant ce fleuve, on atteint le petit village de Metkovitch, situé dans l'Herzégovine.

Il est préférable de se rendre directement dans cette localité en partant de Marseille. Ce voyage est des plus agréables. Il vous fait passer par la Corse, la Sardaigne, la Sicile et l'île de Corfou, dont les abords sont admirables. La meilleure époque de l'année pour effectuer ce voyage est vers les mois de Mai, Juin et Juillet. C'est alors que l'on ne pourra se lasser d'admirer ces pays de grâce, de lumière et de beauté.

L'île de Corfou mérite un séjour et elle n'est point sans intérêt, surtout pour un Français. Le paysage de Corfou est magnifique. Il y règne une abondante végétation, une douceur exquise de l'air et le charme des couleurs. Le soleil y est admirable et le contraste formé par les oppositions d'ombre et de lumière est frappant. Des champs de citronniers, d'orangers et les oliviers font la richesse du pays et le transforment en un véritable paradis terrestre. On remarquera surtout l'olivier au tronc séculaire, contourné et crevassé.

Corfou est une petite ville. Elle a une place immense où défilent de temps en temps des troupes grecques. Les édifices sont remar-



JEUNES FILLES DANS UN BOIS D'OLIVIERS A CORFOU.

quables et somptueux. En fait-on la remarque ou exprime-t-on son étonnement, l'habitant de Corfou vous dira de suite : mais, c'est vous Français qui avez fait tout cela. Vous avez occupé cette ville de 1797 à 1799 et de 1802 à 1814 et vous avez révolutionné l'île. Ces beaux monuments, ces belles routes, nous vous les devons. C'est avec un sentiment de noble fierté que l'on entendra pareil langage de la bouche d'un peuple qui a su apprécier les services rendus par la France et s'en montre toujours reconnaissant.

On raconte que l'Empereur d'Autriche en voyant tous ces édifices ne put retenir son étonnement. « Vous avez fait là, dit-il, de folles dépenses ». En maints endroits, il fit encore cette réflexion et toujours on lui répondit : « Sire, nous n'y sommes pour rien. Tout cela est l'ouvrage des Français pendant l'occupation ». — « Vraiment, répliqua l'Empereur, c'est bien fâcheux que les Français n'y soient pas restés plus longtemps ».

Les femmes sont gracieuses, ont une manière charmante de porter l'urne en allant à la fontaine.

L'hospitalité des habitants s'exerce, suivant une coutume dont la bienséance les oblige à ne pas s'écarter, d'une façon poétique et séduisante. Une longue théorie de jeunes filles au profil grec s'avance

vers l'étranger au son d'un instrument. Puis sans aucune timidité, avec une attitude des plus modestes, elles exécutent une danse rythmée, rappelant dans l'harmonie de ses mouvements, la vieille danse grecque.



JEUNES FILLES DE CORFOU DANSANT.

Voilà en réalité ce qu'est ce pays qui passe pour sauvage, quand on ne le connaît pas. On le quitte avec une impression très douce et captivante et le désir d'y retourner.

La Bosnie et l'Herzégovine comprennent un territoire d'environ 42.000 kilomètres carrés. Ce territoire est borné par la Save, affluent du Danube au Nord, les Alpes Dinariques à l'Ouest, la Serbie à l'Est et le Monténégro au Sud. Il est placé sous l'administration et la surveillance de l'Autriche-Hongrie.

L'empire d'Autriche a été en effet délégué par tous les États de l'Europe au Congrès de Berlin pour maintenir l'ordre et assurer la prospérité de ce pays.

On peut entrer en Herzégovine par le village de Metkovitch, situé sur la Narenta. C'est le seul cours d'eau important de cette contrée qui se déverse dans la mer Adriatique. Tous les autres cours d'eau de la Bosnie et de l'Herzégovine sont des affluents de la Save.

De Metkovitch une ligne de chemin de fer se rend à Sarajevo (Bosna-Seraï), la capitale de la Bosnie, par Mostar, la capitale de l'Herzégovine.

Ce chemin de fer, tout comme la Narenta qu'il longe, traverse un défilé très étroit entre de hautes montagnes d'un aspect aride et tourmenté et de teinte jaunâtre. C'est une entrée réellement peu gracieuse. Passé ce défilé marécageux, on se trouve tout à fait en Herzégovine et le chemin de fer continue sa course ascendante vers Serajevo. Disons en passant qu'ainsi effectué, le voyage est des plus commodes, car sur cette ligne circulent des wagons-restaurants et des wagons-lits.

Dès l'entrée en Herzégovine, ce qui frappe d'abord la vue dans les endroits habités, c'est la mosquée avec ses minarets. Il y a donc des



SARAJEVO (BOSNIE).

musulmans en cette contrée ? Oui, certainement, et c'est le point le plus septentrional où on en trouve encore. Mais, ces musulmans ne sont pas de vrais musulmans. Ce sont les descendants d'anciens habitants du pays qui ont apostasié et se sont convertis à la religion musulmane par intérêt. Lors des invasions mahométanes, ils se convertirent soit pour ne point être dépossédés de leurs biens, soit pour en acquérir, si bien que tout le sol de la Bosnie et de l'Herzégovine leur appartient.

Au contraire les petites gens, les ouvriers, les paysans sont restés fidèles à la religion chrétienne. Ce sont tous des grecs orthodoxes.

Depuis le XVIe siècle, ces deux éléments ont été en luttes continuelles. Ces luttes ont été terribles ; mais depuis que l'Autriche exerce sa domination, si elles ont persévéré, elles sont du moins devenues pacifiques.

Les femmes sont moins gracieuses qu'à Corfou.



DEUX FEMMES DALMATES.

La façon d'atteler est particulière. Toutes les voitures ont un timon, mais souvent un seul cheval y est attaché. C'est que dans ce pays le paysan veut avoir sa voiture à deux chevaux et s'il ne la possède pas, il a du moins la satisfaction d'avoir une voiture susceptible d'être traînée par deux chevaux. Où l'amour-propre va-t-il se nicher !

L'agriculture dans ce pays est dans un état assez pénible. Les charrues sont encore primitives. Elles remontent bien à l'âge de pierre. Ce n'est pas que le sol soit mauvais, mais le paysan est surchargé d'impôts et la redevance à payer aux propriétaires terriens, tous musulmans comme il est mentionné plus haut, est bien lourde.

On cultive le blé, le maïs, l'avoine et le seigle. Le tabac y vient également bien.

Bonne production de fruits à signaler. Ainsi le prunier réussit parfaitement en ce pays. C'est une industrie curieuse que la préparation des pruneaux que ce pays exporte par millions. La cueillette, le triage, le séchage au four occupent un certain nombre d'artisans. Ce sont ces pruneaux que l'on mange peut-être à l'étranger sous la dénomination de pruneaux de Tours.

Voici révélée une tromperie dans la désignation de la chose vendue. Ce n'est cependant que cela, hâtons-nous de le dire, car ces pruneaux sont excellents.

La Bosnie-Herzégovine est un pays de montagnes. Celles-ci atteignent 2.000 à 2.500 mètres. Dans le Nord de la Bosnie, l'aspect est le même qu'en Suisse, moins les neiges bien entendu. Au Sud de Serajevo, les chaînes montagneuses forment une suite de hauts plateaux immenses, accidentés, séparés par d'étroites et profondes crevasses aux parois



PATURAGE DANS LES HAUTES MONTAGNES DE BOSNIE.

abruptes par où s'écoulent les divers affluents de la Save. Comme les directions de ces crevasses varient beaucoup, un voyage de quelque longueur oblige à des montées et des descentes successives très fatigantes. Les montagnes de la Bosnie sont très boisées.

Tout autre est l'aspect des montagnes en Herzégovine. Là, les crêtes sont toutes orientées du Nord-Ouest au Sud-Est. Les vallées n'ont point d'issue et les eaux s'y accumulent sous forme de marécages. Les montagnes de l'Herzégovine sont arides et dénudées. Elles n'ont point cette fraîcheur des montagnes de la Bosnie, parmi lesquelles circulent de si nombreux cours d'eau.

Il y a une race de petits chevaux alertes et agiles, excellents pour les courses de montagnes. L'ascension faite d'une montagne du Sud de la Bosnie, le voyageur se trouve dans des régions enviables. C'est la solitude la plus complète, comparable à la solitude du Far-West américain. Là, pas un cri d'animal ne se fait entendre. Sous les pieds, une herbe fine, si fine que l'on ne s'entend pas marcher, et avec cela cette clarté, cette lumière incomparable ! Le voyageur a l'impression

de se trouver effectivement sur un sol vierge et de n'avoir été devancé en ces lieux par aucun être humain. C'est une nature étrange et incomparable. Rien d'analogue en notre France.



MONTAGNES D'HERZÉGOVINE.

De certains sommets, on peut voir le panorama de presque toute la Bosnie-Herzégovine.

Si pour varier ses plaisirs, le touriste veut revenir vers l'Adriatique en suivant la frontière du Monténégro, il pourra encore mieux se rendre compte de l'aspect dénudé des montagnes de l'Herzégovine. Il comprendra combien est juste cette dénomination de Monténégro. Les hauteurs de ce pays voisin sont entièrement couvertes d'arbres et d'arbustes dont les feuilles sont d'un noir bleuâtre. Cette uniformité de teinte n'est rompue de temps en temps que par des roches ou des cascades argentées. Les Monténégrins sont de rudes gaillards et de fiers maraudeurs. Non contents de garder leur frontière, ils la passent souvent en de fréquentes incursions. L'Autriche a établi une vingtaine de forts le long de cette frontière pour les tenir en respect.

N'était la lumineuse clarté de l'atmosphère, ce voyage à cheval deviendrait monotone en ce pays dénudé, mais une agréable surprise attend le voyageur. Plus cette nature étrange aura fait impression sur lui, plus merveilleuse sera pour lui la vue du magnifique panorama qui se présentera à lui, lorsqu'il aura atteint le versant de l'Adriatique. Il aura sous les yeux la vieille ville de Raguse, les nombreuses

villas des environs, cette mer bleue incomparable, sillonnée de petites voiles blanches et tout cela sous un ciel magnifique, resplendissant d'un azur illuminé.

Et maintenant quel a été le rôle de l'Autriche ? Elle a certes assumé une lourde tâche, mais elle s'en est acquittée avec honneur. Elle n'est point maîtresse absolue de ce pays, elle n'est que déléguée par l'Europe. Elle a agi en toute conscience, n'a épargné ni hommes ni argent et a fait preuve d'une haute compétence en matière d'administration. Elle a établi des banques pour mettre fin à l'usure, ménagé les susceptibilités des musulmans, régularisé des cours d'eau comme la Narenta, créé des chemins de fer (800 kilomètres) et de magnifiques routes, établi des usines métallurgiques, des tissages et des sucreries. En un mot elle n'a fait que du bien. Elle a apporté à ce pays deux choses qui lui manquaient : la paix et les capitaux.

Ce n'est que justice de reconnaître les éminents services rendus à la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie. Elle a admirablement rempli sa mission.

C'est en même temps un enseignement en ce qui nous concerne. Nous avons aussi des pays de protectorat, par exemple la Tunisie. Imitons cette sage administration. Ce ne sont ni les capitaux ni les hommes qui nous manquent. Nous sommes tout aussi bien doués à cet égard. Il y a là pour nous une œuvre rare à accomplir, une œuvre vraiment digne du beau génie de notre race française.

Le retour par Venise est tout indiqué. C'est par elle que le brillant orateur termine cette conférence qui, faite dans un style des plus imagés et des plus poétiques, a tenu sous le charme une nombreuse assistance.

Il nous dépeint l'effet grandiose que produit Venise, vue de la haute mer au point du jour. Sous les premiers rayons du soleil levant, cette ville splendide semble véritablement émerger du sein des flots.

Puis des vues variées nous font bien ressortir toute la richesse et le fini de ses nombreux monuments qui ne sont eux-mêmes que les écrins où se sont accumulés pendant des siècles les trésors incomparables amassés par ce peuple vénitien véritablement né avec le sens artistique.

VERS LES LACS ITALIENS :

SUISSE. — TYROL. — VÉNÉTIE. — LOMBARDIE

Par M. Louis LIAGRE,

Lauréat du Prix Paul Crepy en 1904.

Août-Septembre 1904.

Pendant les vacances ordinaires j'ai pu visiter les lacs du Nord de l'Italie, et pour m'y rendre, traverser quelques autres régions intéressantes des Alpes, grâce à la libéralité de la famille Crepy, à qui je suis heureux d'offrir mes plus vifs remerciements.

Mon itinéraire, accepté par le Président de la Société et dont le titre de ma relation est loin d'indiquer l'étendue, me mena d'abord à Bâle.

De Bâle à Zurich. La voie ferrée court à travers les verdoyantes collines qui forment l'extrémité orientale du Jura ; elle franchit l'Aar, et s'engage dans la vallée de la Limmat, que domine vers l'Est la montagne du Laguern dont la muraille régulière barre l'horizon, elle atteint enfin Zurich après avoir traversé la plaine suisse.

Je parcourus rapidement la ville de Zurich. C'est une cité industrielle et commerçante qui compte plus de 90.000 habitants. Elle est bâtie à l'extrémité occidentale du lac dont la rive est couverte d'hôtels superbes, encadrés par des bouquets de verdure : c'est la ville nouvelle. Les vieilles maisons se pressent sur les bords du lac Limmat et de la Sihl. La Cathédrale des XIe et XIIe siècles, l'Université et quelques nouveaux quartiers s'étagent sur les collines environnantes. L'ensemble présente un aspect agréable.

De Zurich à Sargans, une longue dépression au fond de laquelle s'étendent le lac de Zurich et le Wallen See. Les lacs ne formaient autrefois qu'une seule masse d'eau. On peut facilement s'en rendre compte : leurs bords sont occupés par des marécages qui tiennent à distance les habitations, et leurs rivages sont capricieusement découpés par des anses multiples. Le canal de la Linth qui les réunit aujourd'hui, traverse une petite plaine marécageuse et entame par endroits des cônes deltatiques, qui laissent voir leur stratification croisée, mise au jour par l'exploitation des graviers. Tout autour du lac de Zurich se déploie une grande activité de vie. Les petites villes et les villages

se pressent sur ses rives. Leurs habitants se livrent surtout au commerce et à l'industrie que favorise la facilité des transports. Des cultures de céréales, des vignes nombreuses s'étalent sur les pentes des collines. On comprend dès lors le rapide développement de Zurich, qui profite de cette grande activité et de ces richesses.

Le Wallen See ne présente pas les mêmes caractères. Il n'est plus situé dans la zone des collines ; il est resserré entre des montagnes élevées qui atteignent parfois plus de 2.000 mètres de hauteur, comme certains sommets des Churfirsten. Elles descendent en falaises abruptes jusqu'aux eaux du lac : aussi quelques pauvres petits villages ont seuls pu s'installer sur ses rives étroites. Peu de commerce, peu d'industrie dans cette région. Wallenstadt situé à l'extrémité orientale du lac, n'est qu'un bourg de 3.000 habitants qui se livrent à la pêche ou aux travaux des champs.

La vallée s'anime de Wallenstadt à Sargans. Les habitations deviennent plus nombreuses : elles sont établies pour la plupart sur les alluvions que les torrents ont étalées en forme de cônes jusqu'aux rives de la Seez, tributaire du Wallen See. C'est un sol fertile : à côté des prairies s'étendent des champs de maïs, de pommes de terre et de vignes.

Le village de Sargans est situé au point de convergence de cette vallée de la Seez et de la vallée du Rhin. Il est bâti sur le flanc du Gouzen, montagne calcaire qui s'avance comme un éperon entre les deux vallées ; son sommet dénudé est curieusement découpé par l'érosion. Des bois de sapins encadrant de verdoyantes prairies lui forment une sombre ceinture. Sur une pointe avancée se dresse le vieux château, fort bien placé pour commander les deux routes de Zurich et du Boden See.

Enfin sur les dernières pentes se dressent les petites maisons de Sargans. Il faut monter jusqu'au château pour jouir d'un beau spectacle. Les Alpes de Glaris, les premiers sommets neigeux du Rhäticon forment le cadre du tableau : au fond on aperçoit le cordon argenté du Rhin qui coule vers le Sud-Est (1), devant soi s'étend la vaste plaine cultivée, occupée par de petits villages, qui sont comme échelonnés de distance en distance.

De Sargans je devais me rendre à Innsbruck, point de départ de la ligne du Brenner, mais je ne pus résister à l'attrait d'une excursion à Davos par la belle vallée de la Landquart, affluent du Rhin, appelée le Rattigan (2).

---

(1) Le Rhin occupait autrefois la vallée actuelle de la Seez ; il traversait ensuite le Wallen See et le lac de Zurich. On remarque en effet que cette vallée est sèche à partir de Mels, petit village en aval de Sargans, situé à l'endroit où la Seez se coude vers le Sud-Ouest. Ce n'est sans doute qu'au début du quaternaire que le Rhin se dirigea vers le Boden See.

(2) Il est intéressant de remarquer que la dépression du Rattigan, au pied du Rhäticon, se trouve dans le prolongement de la dépression occupée par le Wallen See et le lac de Zurich.

Après avoir traversé une cluse tellement étroite que la voie ferrée, la route et la rivière peuvent à peine y passer de front, on se trouve dans une large vallée, aux versants doucement inclinés ; au fond de laquelle la Landquart dessine ses capricieux méandres. Les flancs des montagnes sont couverts de prairies magnifiques, d'un vert d'émeraude ; elles montent à une assez grande altitude entre les touffes de sapins qui prolongent les grands bois sombres des sommets.

De nombreux villages semblent jetés au hasard dans le fond de la vallée ou sur la montagne. Leurs petites maisons coquettes et crépies sont groupées autour d'églises rustiques. Avec leurs murs blancs et leurs toits de tuiles rouges, elles se détachent sur le fond vert de l'Alpe. Des granges noires sont répandues partout dans la montagne, et donnent l'illusion d'une vallée tout entière semée d'habitations. A Klosters on quitte la Landquart pour se diriger vers le Sud, et après avoir traversé un massif de roches anciennes, on débouche dans la vallée de la Landwasser. Le petit lac qui s'étend en amont de Davos et que traverse la rivière à peine formée, des moraines, des roches moutonnées et polies qu'on aperçoit çà et là, indiquent l'origine glaciaire de cette vallée. Elle est resserrée entre des montagnes élevées dont les sommets portent des neiges, et les flancs, des bois de sapins et des prairies. Davosdorf est la première agglomération qu'on y rencontre. C'est un lieu de passage important, car c'est de là que part la belle route de la Fluela qui mène à Süs dans l'Engadine.

Mais les voyageurs ne s'y arrêtent guère. Ils séjournent plus volontiers à Davosplatz à quelques kilomètres en aval. Cette petite ville située à 1.550 mètres au-dessus du niveau de la mer, doit à la pureté de son air d'être une station climatérique très importante qui attire chaque année de nombreuses personnes souffrant de la poitrine. Aussi s'est-on efforcé d'en rendre le séjour le plus agréable possible. Davos est une ville charmante avec de beaux hôtels entourés de jardins, et de jolis chalets étagés sur le flanc de la montagne.

Je dus quitter trop vite un site si agréable, je fus forcé d'abréger une promenade sur la route de la Fluela (1), désireux de rentrer le jour même à Sargans, pour arriver le lendemain à Innsbruck.

Quel agréable souvenir j'ai gardé des pays si pittoresques que traverse la route d'Innsbruck ! C'est d'abord la large vallée du Rhin de Sargans à Feldkirch, dont le sol humide et marécageux qui entretient de magnifiques

(1) Cette route monte par une étroite vallée, habitée seulement par quelques paysans qui gardent et entretiennent de grands troupeaux de bœufs. On y remarque la succession de plusieurs zones de végétation. (Davos est à 1.550 m., la Fluela passe à 2.388 m.). De superbes sapins couvrent d'abord les versants, ils se font ensuite plus maigres et plus rares, et cèdent enfin la place aux aulnes et aux sorbiers nains. Devant soi on a alors le Weisshorn, tout couvert de neige.

prairies et des arbres nombreux, témoigne de l'extension récente encore, du lac de Constance dans cette région (1). C'est surtout le long sillon que suit la voie ferrée de Feldkirch à Innsbruck et qui est formé par les vallées successives de l'Ill, de l'Alfeuz, de la Samna et enfin de l'Inn.

Jusqu'à Bludenz, situé un peu en aval du confluent de l'Ill et de l'Alfeuz, la vallée largement ouverte est encadrée par des montagnes calcaires qui atteignent à peine 2.000 mètres de hauteur. Mais à l'arrière-plan se dresse la cime neigeuse de la Scesaplana, point culminant du massif du Rhäticon. Dès qu'on s'est engagé dans le Klosterthal, les montagnes se rapprochent et s'élèvent davantage. La voie ferrée est comme accrochée au versant septentrional de la vallée. Pour l'établir il a fallu construire de nombreux et remarquables travaux d'art. Elle traverse un grand nombre de tunnels : le plus long, celui de l'Aarlberg (10.240 mètres) est à 1.310 mètres d'altitude (475 sous le col de l'Aarlberg). De superbes viaducs sont jetés avec une hardiesse extrême sur les gorges qui entaillent profondément le flanc de la montagne. Entre Dolaas et Langers une longue galerie abrite la voie contre les avalanches. Tous ces travaux permettent aux voyageurs de jouir facilement et en toute sécurité, du beau paysage qui se déroule devant eux. Au fond de la vallée serpente en mugissant le torrent écumeux dont le lit est encombré de grosses pierres. Tantôt les montagnes semblent taillées à pic, et font songer aux bords d'un vaste entonnoir ; tantôt les versants descendent en pentes plus douces vers le fond de la vallée, et sont couverts de prairies et de cultures. Ce changement dans la topographie s'explique par la nature différente des roches. Jusqu'auprès de Dolaas dans le Klosterthal, les versants de la vallée sont constitués par des montagnes de calcaire triasique. A partir de Dolaas, le versant méridional est formé de roches cristallines. L'eau en s'attaquant au calcaire en détache peu à peu de gros blocs suivant des plans nettement tranchés, et forme ainsi des parois abruptes. Les roches cristallines au contraire sont débitées par l'érosion en écailles et menus morceaux que l'eau entraîne, et gardent, par conséquent, des formes plus adoucies. Le contraste entre les versants et la dissymétrie qui en résulte, se manifeste surtout dans la vallée de l'Inn (2). La voie ferrée s'y engage à Landeck, petite ville coquettement assise sur la rive du fleuve, et dominée par une ancienne forteresse ; elle la suit jusqu'à Innsbruck.

La situation d'Innsbruck (3), la capitale du Tyrol, est très avantageuse.

---

(1) Le Rhin sert un moment de limite au petit État indépendant de Liechtenstein (159 k.², 9.400 hab.), dont la capitale est Vaduz (1.100 hab.).

(2) Dans une partie de son cours, la vallée de l'Inn sépare la chaîne cristalline des Alpes de la chaîne calcaire du Nord.

(3) Environ 35.000 habitants avec ses faubourgs.

Elle est bâtie dans une large plaine au pied de la muraille puissante des Alpes calcaires, qui la protège contre les vents du Nord, un peu en amont du confluent de la Sill et de l'Inn. La beauté de son site et de la contrée environnante, la douceur relative de son climat, lui attirent chaque année de nombreux visiteurs. Sa position au point de jonction des routes du Brenner, de l'Arlberg et de Vienne en fait un lieu de passage très important. C'est à cette cause surtout qu'il faut attribuer la prospérité d'Innsbruck, qui date d'une époque bien éloignée déjà.

Innsbruck est une ville très intéressante à visiter. Ses vieux quartiers ont un caractère tout-à-fait pittoresque avec les galeries au long des rues, les façades curieusement ornées, les fenêtres en encorbellement. Les nouvelles rues régulièrement bâties sont bordées de grandes constructions et de beaux hôtels. Quelques monuments attirent spécialement la curiosité des visiteurs : le Museum, édifice de style Renaissance, le Burg ou Château impérial, le Théâtre et surtout l'église des Franciscains ou Chapelle de la Cour. C'est un riche édifice de style Renaissance, dont les voûtes sont supportées par six grandes colonnes de marbre rouge. Il renferme le monument de l'empereur Maximilien I[er] (mort en 1514) qui, en mourant, ordonna de construire cette église. Sur un sarcophage de marbre haut de deux mètres, orné de vingt-quatre bas-reliefs en marbre blanc d'une finesse inouïe, qui rappellent les principaux événements de la vie de l'empereur, se dresse la statue en bronze de Maximilien, représenté dans l'attitude de la prière, à genoux, les mains jointes. Autour de ce monument sont rangées vingt-huit statues en bronze des ancêtres ou des contemporains de l'empereur : on y remarque en particulier celles de Clovis, de Théodoric, de Charles-le-Chauve, de Jean-le-Bon. L'église des Franciscains renferme aussi le monument d'Audreas Hofer, chef des Tyroliens, fusillé en 1810 à Mantoue par les Français. C'est une statue de marbre dont le socle est orné d'un bas-relief représentant le serment prêté sur le drapeau.

Une après-midi me suffit pour visiter Innsbruck. Le lendemain matin je repris ma route vers l'Italie par le Brenner. D'Innsbruck à Vérone s'étend le plus important sillon transversal des Alpes formé par les vallées de la Sill, affluent de l'Inn, de l'Eisach, affluent de l'Adige, de l'Adige lui-même. Cette coupure traverse successivement la chaîne cristalline des Alpes, les épanchements considérables de roches éruptives des environs de Bozen, enfin la masse énorme de terrains secondaires (trias et jurassique) qui s'étale jusqu'à la plaine quaternaire de Lombardie. Elle franchit la ligne de faîte des Alpes au col du Brenner à 1.370 mètres, faible altitude (1) qui rend cette route praticable en toute saison.

(1) On n'a du percer que des tunnels de peu de longueur pour le chemin de fer, qui franchit le point culminant du col à ciel ouvert.

Un étroit couloir qui s'élargit à certains endroits jusqu'à former de véritables bassins, mène d'Innsbruck à Bozen. Il présente des aspects très variés. C'est tout d'abord parce qu'il traverse des roches de natures différentes. Dans les schistes cristallins et le granit, les versants de la vallée affectent des formes légèrement arrondies ; ils sont couverts de bois et de prairies. Au contraire le porphyre qui recouvre un soubassement permien aux environs de Bozen se dresse en murailles verticales de chaque côté de la vallée. Les habitations ne sont pas non plus régulièrement réparties dans cette longue dépression. Il y en a fort peu dans les parties resserrées de la vallée, où l'on remarque surtout de vieux châteaux-forts bâtis dans ce couloir facile à défendre par des seigneurs préoccupés du pillage des marchands ou de leur propre sécurité. Les agglomérations humaines correspondent généralement aux points d'élargissement du couloir. Sterzing, Bozen, par exemple, sont situées au milieu de plaines bien cultivées. Mais c'est surtout au point de vue de la végétation que l'on peut distinguer plusieurs parties dans cette longue vallée. Aux environs d'Innsbruck les sapins descendent jusqu'aux rives de la Sill ; les pâturages sont nombreux, mais les cultures sont rares. Dès qu'on arrive à Sterzing les sapins ont abandonné la plaine et ne se montrent plus que sur la montagne. Dans la vallée s'étendent de belles cultures parmi lesquelles le maïs tient la première place. A Buxen apparaissent le châtaignier et la vigne qui annoncent déjà le doux climat de la plaine lombarde. Des champs de vignes et des jardins occupent désormais le fond de la vallée des cultures et des pâturages couvrent les flancs de la montagne ; les sapins se sont réfugiés sur les sommets. Cette belle végétation est un des charmes de la large vallée dans laquelle est construite la ville de Bozen.

Bozen est une petite ville de 11 à 12.000 habitants, propre et coquette, mais sans grand intérêt par elle-même. Son église mérite seule de retenir quelque temps l'attention du visiteur. Elle appartient au style gothique flamboyant. La tour est carrée à sa base, mais elle devient octogonale aux deux tiers de sa hauteur. Elle porte une flèche très gracieuse, vraie dentelle de pierre Au portail de l'église on remarque deux lions en marbre rouge.

Mais ce qui attire et retient le visiteur à Bozen ce ne sont pas ses monuments, c'est son site merveilleux. La large vallée de l'Eisach est entourée de toutes parts de hautes montagnes. La couleur sombre et les formes en dômes surbaissés des montagnes du premier plan contrastent vivement avec les masses d'un blanc grisé légèrement teinté de rose du Schlern et du Rosengarten, montagnes dolomitiques qui se dressent en arrière en forteresses flanquées de tours et tourelles, qui se détachent sur le ciel en forme de pyramides grêles ou de cônes élancés.

La vallée tout entière disparaît sous une luxuriante végétation. Dans la plaine ce sont des vignes à perte de vue, disposées en treilles horizontales qui abritent les grappes de raisins contre le froid et les intempéries : ce sont

aussi les arbres fruitiers les plus variés, qui ont fait surnommer Bozen « le paradis des fruits ». Sur les montagnes s'étalent de riches cultures, la vigne elle-même y mûrit ses fruits. Et sur cette sombre verdure, les nombreuses constructions disséminées dans la vallée, les petits villages installés sur la montagne viennent jeter une note gaie.

Voilà ce qui fait le principal charme de Bozen. Mais ses environs offrent encore bien des tableaux pittoresques, bien des phénomènes intéressants à étudier. Si l'on veut par exemple connaître les formes caractéristiques que l'érosion imprime aux porphyres, on s'aventurera dans la belle vallée de l'Eiggen, affluent d'Eisach. L'entrée en est commandée par un vieux château planté hardîment sur le sommet du plateau. La vallée se resserre aussitôt. La route et le torrent sont comme étranglés entre deux murailles verticales qui dominent le fond de 200 à 300 mètres. La roche, de teinte rose chair, présente des formes massives, aux arêtes vives, légèrement bombées dans leurs parties supérieures. Comme elle se débite en fragments d'une régularité géométrique, il ne subsiste partout que des surfaces planes limitées par des lignes droites. Il semble une masse de ruines grandioses.

Je devais hâter ma course vers l'Italie ; ce fut bien à regret que je quittai Bozen.

La vallée de l'Adige que l'on suit en allant de Bozen à Vérone, est moins pittoresque que celles de la Sill et l'Eisach. Les dolomies du trias qui en constituent en grande partie les versants, se présentent avec des formes arrondies, qui donnent à certaines montagnes l'aspect de véritables châteaux-forts flanqués de grosses tours. Les versants ne portent guère de végétation. Au contraire tout le fond de la vallée est occupé par de riches cultures, surtout par des champs de maïs et des vignes. L'industrie de la soie fait son apparition dès Roveredo. Bientôt, suivant l'usage italien, l'on aperçoit les vignes accrochées aux mûriers qui leur servent d'échalas. La vallée de l'Adige s'élargit sans cesse : avant d'arriver à Vérone, elle s'épanouit en une vaste plaine triangulaire, richement cultivée.

Vérone me parut être le type de la ville italienne du Nord, avec ses rues étroites toutes baignées de soleil, son Duomo, ses vieux monuments, précieuses reliques d'un passé glorieux, et enfin, je dois le dire, car ce fut ma première impression, le peu de souci de ses habitants pour la propreté. Je descendis à la gare de la Porta Nuova. Un large « corso » me conduisit à la place Victor-Emmanuel, au milieu de laquelle se dresse l'inévitable statue équestre du roi. Le « Municipio » ou Hôtel de Ville, orné d'une belle colonnade, occupe le fond de la place ; a gauche on admire les restes encore grandioses d'une arène construite sous l'empereur Dioclétien vers 290 après Jésus-Christ : l'ensemble est très beau. Par la Via Nuova, une des principales rues de la ville, on arrive à la « place aux Herbes ». C'est l'ancien Forum de la République transformé en marché aux fruits et aux légumes. La place a gardé son

décor ancien. A l'une des extrémités le palais Maffei du XVIIe siècle, étale sa façade surchargée d'ornements. On aperçoit en face une colonne en marbre



VÉRONE. — VUE GÉNÉRALE.

qui porta jadis le lion de Saint-Marc, comme symbole de la soumission de la ville à Venise ; un peu plus loin une tribune supportée par quatre colonnes, d'où l'on proclamait les jugements, du temps de la République ; au milieu de la place une antique fontaine où les femmes viennent encore laver leur linge. Tout près de là se trouve la petite place dei Signori, entourée de palais du commencement de la Renaissance. La loggia « del Consiglio », en particulier, est remarquable par la délicatesse et la richesse de ses sculptures. Au milieu de la place, s'élève la statue du Dante ; le grand poète, exilé de Florence, trouva son premier asile à Vérone. Par un étroit passage, on arrive aux tombeaux des Scaliger, bas mausolées gothiques chargés d'une profusion d'ornements et de statues, évoquant le souvenir de la puissance et de l'orgueil de cette illustre famille.

Je ne voulus pas quitter Vérone sans voir son « Duomo ». C'est un édifice gothique du XIVe siècle, avec un chœur du XIIe et une façade romane dans laquelle on a percé des fenêtres à lancette. Il renferme un beau tableau du Titien : *l'Assomption de la Sainte Vierge.*

Par de petites rues étroites et mal entretenues, on atteint les bords de l'Adige que domine le château Saint-Pierre, et l'on sort de la ville par la Porta Vescova, pour se rendre à la gare principale.

De Vérone à Venise on traverse des plaines très fertiles. Les champs de maïs s'étendent à perte de vue ; les vignes courent en festons de mûrier en mûrier. La voie ferrée longe les monts éruptifs du Vicentin, terminés en

croupes peu élevées qui séparent les nombreuses petites vallées que l'érosion a creusées dans le massif. Les vallées sont orientées suivant deux directions principales du Nord-Ouest au Sud-Est, du Sud-Ouest au Nord-Est. A droite les monts Berici, le collines Enganéennes, deux autres petits massifs éruptifs, sont couverts de végétation. Après Padoue rien ne borne plus l'horizon, le paysage devient monotone. On traverse enfin les marécages formés par la Brenta, et on s'engage sur le magnifique viaduc qui relie Venise à la terre ferme.

Venise est située au milieu d'une lagune de quarante kilomètres de longueur et de quinze kilomètres de largeur, qui communique avec la mer par quatre ouvertures du cordon littoral. La ville n'est que l'assemblage d'îlots multiples.

Les étroits canaux qui les séparent se glissent entre les maisons, passent sous les vieux ponts de pierre, se coupent et s'entremêlent. Les noires gondoles s'y croisent dans tous les sens. Elles filent sans bruit, et l'on n'entend que les coups cadencés des rames et les appels des gondoliers.

Pour se fixer une idée de la puissance et des richesses de Venise au temps où elle était la Reine de l'Adriatique, il faut voir la place Saint-Marc, aujourd'hui comme autrefois, le centre de la vie de Venise. Cette place magnifique pavée de trachyte et de marbre, est entourée de trois côtés d'arcades, sur lesquelles s'élèvent les « Procuraties » qui ne forment pour ainsi dire qu'un seul et immense palais de marbre dans le style de la Renaissance. Une aile de ces anciennes demeures des Procurateurs, les plus puissants fonctionnaires de la République après le Doge, sert actuellement de Palais Royal. A l'extrémité des vieilles Procuraties, se dresse la tour de l'Horloge, sous laquelle débouche la « Via Merceria », une des principales rues de Venise. Le Campanile, écroulé depuis deux ans, faisait pendant à cette tour, à l'angle formé par les nouvelles Procuraties et la « Libreria Vecchia ». Le quatrième côté de la place est occupé presque entièrement par l'église Saint-Marc, dédiée au patron de la ville, dont les reliques furent apportées d'Alexandrie à Venise en 828.

C'est un édifice du style Romano-Byzantin, imitation de Sainte-Sophie de Constantinople. Il réveille tout de suite l'idée qu'on s'est faite d'un monument de l'Orient, par ses formes bizarres, par la profusion d'ornements qui le décorent. C'est un éblouissement, lorsque les rayons du soleil baignent de leur radieuse lumière les dômes étincelants, les marbres sculptés, les mosaïques, les peintures. La façade principale est partagée en deux étages. Dans le premier cinq portails séparés par deux rangées de colonnes superposées, s'ouvrent sous de grandes arcades en plein cintre. Ils sont ornés de sculptures et de mosaïques. La scène du Jugement dernier occupe le tympan du portail central ; sur les autres on voit la translation des reliques de saint Marc d'Alexandrie à Venise. Le second étage de la façade est formé par cinq

arcades surmontées de statues et encadrées de gracieux clochetons. Des mosaïques représentent des scènes de la vie de Jésus-Christ. Au-dessus du



VENISE. — SAINT-MARC.

portail principal on remarque quatre chevaux de bronze, qui proviennent, dit-on, de l'Arc de Triomphe de Néron. Malgré leur valeur artistique, ils ne semblent pas à leur place sur cette façade d'église.

On pénètre dans la cathédrale par un large vestibule dont les coupoles et les arcades sont couvertes de mosaïques. L'église a la forme d'une croix grecque. Le vaisseau est à trois nefs ainsi que le transept. Cinq coupoles et une abside recouvrent tout l'édifice. Quelle richesse inouïe de décoration ! L'or brille partout. Les coupoles, les arcades, l'abside, sont ornées de superbes mosaïques : la Descente du Saint-Esprit, l'Ascension de Notre-Seigneur, l'Arbre de Jessé. Le pavé est fait aussi en mosaïque, mais il est malheureusement fort détérioré. Un magnifique jubé en marbre, surmonté de quatorze statues et d'une croix dorée, sépare le chœur du transept. De chaque côté de ce jubé, deux vieux ambons en marbre de couleur, s'élèvent sur des colonnes. Le maître-autel placé sous un baldaquin de vert antique, que soutiennent quatre colonnes en bronze ornées de bas-reliefs, renferme les reliques de saint Marc. Les richesses que renferme l'église, les peintures, les statues, les lampes et les chandeliers de bronze, les *ex-votos*, forment un assemblage unique des objets les plus précieux.

Sur le prolongement de la grand'place Saint-Marc et communiquant avec elle, se trouve la petite place, la Piazetta, qui s'étend jusqu'au bord du grand canal entre la Libreria Vecchia et le Palais Ducal. Les deux faces de ce palais, l'une sur la Piazetta, l'autre sur le Môle et la lagune, présentent un

singulier aspect. La colonnade du rez-de-chaussée et les délicats arceaux brisés de la galerie du premier étage, paraissent écrasés sous le poids d'une



VENISE. — PALAIS DES DOGES.

énorme muraille de marbre, lourde et massive, malgré quatorze grandes fenêtres et seize petits oculi. Mais si l'on étudie les détails de cette façade, tout est à admirer ; les sculptures si variées des chapiteaux, les élégantes rosaces à quatre lobes ; les dessins rouges et blancs des murailles, qui étincellent sous les rayons du soleil d'Italie ; le beau portail en marbre qui se trouve à côté de Saint-Marc, et par lequel on pénètre dans le palais. La cour intérieure n'est achevée qu'en partie. La façade de l'aile orientale, la seule qui soit terminée, est dans le style de la Renaissance, ornée d'une profusion de sculptures. L'escalier des Géants et l'escalier d'Or donnent accès aux salles du Palais Ducal qui sont de véritables musées. Les maîtres de l'École vénitienne, les Tintoret, les Paul Véronèse, les Palma, les Titien, les ont en effet orné de leurs peintures, dont la plupart ont pour objet la glorification de Venise.

Après la place Saint-Marc et la Piazetta, le grand canal qui se déroule à travers la ville, est ce qui rappelle le mieux l'ancienne prospérité de Venise. Depuis le quai des Esclavons qui s'étend en face de l'île de San Giorgio

Maggiore, si gracieuse avec son hardi campanile et le dôme de son église se détachant sur le bleu du ciel, c'est une succession ininterrompue de palais dont les façades se mirent dans l'eau. Tous les styles y sont représentés : le Byzantin et le Mauresque à côté du Gothique et du Classique de la Renaissance. C'est la rue de la vieille noblesse de Venise, les Forari, les Pisani, les Contarini..... Il faut y visiter l'église de Santa Maria della Salute, dont les deux coupoles dominent majestueusement le canal ; l'Académie des Beaux-Arts qui renferme surtout des tableaux de maîtres vénitiens. Il faut traverser aussi le pont du Rialto formé d'une seule arche en marbre et bordé de magasins.

Le grand canal est sillonné sans cesse par des bateaux à vapeur et de nombreuses gondoles. C'est parfois un véritable encombrement, surtout aux approches de la gare.

Mais ce mouvement dans la principale artère de la ville ne doit pas nous tromper. Venise est loin d'avoir recouvré sa prospérité de jadis. Elle est relativement peu commerçante et n'attire plus guère que des visiteurs étrangers qui viennent admirer les restes splendides encore de son glorieux passé.

Je quittai Venise pour aller à Desenzano, sur la rive méridionale du lac de Garde. Au delà de Vérone c'est la plaine immense de l'Adige, où les champs de maïs séparés par des mûriers et des vignes ondulent au soleil. On arrive bientôt dans une région de collines constituées par les moraines d'un ancien glacier qui occupait la vallée de l'Adige et la dépression du lac de Garde.

Les moraines en amphithéâtres se succèdent au Sud du lac, et portent de petites localités dont les noms sont pour la plupart devenus célèbres, comme Solferino et Castiglione. On aperçoit les eaux bleues du lac de Garde et les deux golfes que détermine la petite presqu'île de Sermione. Au fond du premier se trouve Peschiera, à l'embouchure du Mincio. Cette place fortifiée faisait partie du fameux quadrilatère avec Mantoue, Legnago et Vérone. Au fond de l'autre baie se blottit la petite ville de Desenzano.

C'est une localité industrieuse de 5.000 âmes environ, assise sur la rive du lac. Ses habitants sont des pêcheurs et des commerçants. J'ai été surpris de l'importance du marché de cette petite ville, marché de grains, de légumes, de fruits, qui sans doute approvisionne le pays environnant.

Pour admirer cette belle rive méridionale du lac de Garde, il faut aller au large de la presqu'île de Sermione. Le rivage, couvert d'une luxuriante végétation, dessine deux baies assez régulières, entre lesquelles s'avance la frêle et gracieuse péninsule. Elle est traversée dans toute sa longueur par une route bordée d'oliviers et de vignes. Une colline la renfle à son extrémité et abrite la petite localité de Sermione. On y montre des restes de constructions qui passent pour ceux de la maison de campagne de Catulle. C'est là qu'il

aurait composé ses poésies. On aime en tout cas se rappeler et redire dans ce site enchanteur le vers du poète :

« Poeninsularum, Simio, insularumque ocelle »

Dans sa partie méridionale le lac de Garde est entouré de collines peu élevées dont les pentes verdoyantes sont comme émaillées de petits villages et de jolies maisons de plaisance.

Mais le paysage devient bientôt plus sévère. On voit le lac se resserrer entre les premiers contreforts du Monte Baldo aux cimes dénudées, qui s'avance comme un promontoire, et les montagnes escarpées de la rive occidentale. Ce ne sera plus désormais qu'une sorte de couloir régulier au fond duquel se trouve Riva qui est déjà en Autriche. Mais après avoir doublé le cap de San Felice en face du Monte Baldo, on découvre subitement dans le site le plus charmant du lac, la petite ville de Salo, installée au fond d'un golfe étroit, au pied du mont San Bartholomeo. Bien abritée contre les vents, elle est bâtie au milieu de beaux jardins et de plantations de citronniers. Les vignes, les mûriers, les oliviers y poussent à merveille et font sa richesse.

Un tramway conduit de Salo à Brescia. Il monte lentement sur le versant des collines qui ferment au Sud la petite vallée de Salo, et laisse le loisir d'admirer le beau panorama du lac qui semble s'abaisser doucement. Quand il arrive dans la vallée de la Chase, un affluent de l'Oglio, l'aspect change complètement. On entre dans une région industrielle. Les ruisseaux descendant de la montagne sont canalisés afin de servir de force motrice. L'utilisation de la houille blanche permet aux habitants de la vallée de se livrer à de petites industries qui annoncent Brescia.

Brescia est une ville d'environ 70.000 habitants, au pied des Alpes. L'industrie y est très développée. On y travaille la laine et la soie, on y fabrique des toiles et des dentelles ; mais la ville est surtout célèbre par ses manufactures d'armes qu'alimentent les fonderies du voisinage des mines de fer de la vallée de la Mella, et qui approvisionnent en partie l'armée italienne.

L'hôtel de Ville, le Municipio, bel édifice du XVIe siècle, et la Cathédrale à l'imposante coupole sont les principaux monuments de la ville. Ce qui y attire surtout les voyageurs, ce sont les œuvres nombreuses du célèbre peintre Bonvicino, dit le Moretto.

Plusieurs de ses églises, en particulier Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Nazaire et Saint-Celse, sont comme des musées de ses fresques et de ses tableaux ; la galerie Tosso en renferme aussi un certain nombre.

De Brescia à Bergame on suit la lisière des Alpes qui se dressent en muraille régulière, et s'abaissent doucement jusqu'à la plaine. A la station de Blazzolo, on a presque en vue le lac d'Iseo, d'où l'Oglio s'échappe pour aller se jeter dans le Pô. Toujours des champs de maïs, des mûriers, des vignes ;

mais la monotonie de ce paysage est rompue par des usines nombreuses qui témoignent de l'activité de cette région.

Bergame se compose de deux parties : la vieille ville sur des collines, entourée d'une jolie promenade sur les remparts, et la ville neuve dans la plaine, avec beaucoup de manufactures. Bergame est en effet une des villes les plus commerçantes et les plus industrielles de l'Italie. Elle profite de l'activité du val Seriana où des industries nombreuses et variées se sont developpées grâce toujours à la houille blanche. Toute cette zone inférieure des Alpes Bergamasques, est donc pour l'Italie une source précieuse de richesses et par la fertilité de ses campagnes et par sa production industrielle.

Je ne fis que passer rapidement à Brescia et à Bergame, préférant séjourner plus longtemps sur les bords du lac de Come. C'est à Lecco que l'on s'arrête d'abord. La vallée de l'Adda que l'on suit un moment pour atteindre cette ville est intéressante au point de vue géographique.

A partir de Calobzia c'est comme une série de petites nappes lacustres reliées par la rivière, qui tendent à se combler toujours davantage. Le lac qui s'étendait autrefois jusqu'à Brivio, ne commence à proprement parler qu'à Lecco.

La petite ville de Lecco occupe un beau site au pied du Monte Resegone. Elle a des fabriques travaillant le coton et surtout la soie. Car le lac de Come est vraiment le centre de l'industrie de la soie dans le Nord de l'Italie, dans la Brianza, entre les deux branches du lac. La voie ferrée de Lecco à Come traverse des montagnes peu élevées, toutes verdoyantes de nombreux mûriers. On y rencontre plusieurs petits lacs dont les eaux sont sans doute retenues par des barrages morainiques formés par le grand glacier qui occupait jadis les vallées de l'Adda et du Tessin.

La ville de Come est située à l'extrémité de la branche occidentale du lac entre des montagnes étagées en amphithéâtre. C'est une ville ancienne aux rues étroites et sans cesse encombrées, car l'activité industrielle est intense dans cette cité. Les filatures et les tissages de soie s'y pressent en grand nombre. Leurs produits trouvent un écoulement facile sur le marché de Milan.

Deux monuments ont surtout attiré mon attention dans cette ville. C'est d'abord la Cathédrale qui fut commencée en 1426 dans le style gothique lombard, et transformée de 1487 à 1526 dans le style de la Renaissance. Il y a deux parties bien différentes dans ce bel édifice. Les nefs jusqu'au transept présentent les caractères du style gothique, en particulier les voûtes sur croisées d'ogives. Le transept et le chœur en style Renaissance sont très richement ornés. A l'extérieur le dôme a un aspect élancé. La façade principale de l'édifice est percée de cinq fenêtres à lancette et d'une belle rose. On remarque de beaux bas-reliefs aux tympans des portails. Le plus beau est l'Adoration des Mages au portail du Nord.

A côté de l'église se trouve l'Hôtel de Ville (Broletto), construit en pierres de différentes couleurs, édifice gothique du début du XIIIe siècle. Les arcades du rez-de-chaussée reposent sur des colonnes trapues aux chapiteaux bien décorés, mais qui n'ont pas de bases. Une tour carrée très peu ornée s'élève à l'extrémité de la façade.

Ces monuments donnent sur le corso Vittorio-Emmanuele, qui se termine au port par la place Cavour, au milieu de laquelle s'élève la statue de Volta, de Marchesi.

Du port la vue est assez restreinte, car un petit promontoire de la rive orientale du lac protège contre les vents du Nord la baie où se trouve Côme, qui est à cause de cela une ville au climat délicieux et à la luxuriante végétation. Mais à peine a-t-on tourné ce cap, la « Pimtadi Geno », que l'on voit se déployer le lac dans toute sa magnificence. La branche de Côme en est la partie la plus gracieuse. Elle est belle surtout lorsque le soleil vient faire étinceler toute la gamme des vives couleurs du paysage. Les versants des montagnes couverts de végétation baignés par les eaux bleues du lac sont parsemés de constructions de couleur claire : maisons de plaisance isolées et petits villages aux édifices groupés autour du clocher. Au-dessus les cimes dénudées des montagnes se détachent sur le bleu éclatant du ciel.

L'aspect change complètement quand sévit la tempête. Le bateau qui me portait était arrivé à peu près à Argagno dans un endroit où le lac se coude vers le Nord-Est, quand éclata un orage terrible. De gros nuages noirs voilaient l'azur du ciel ; les eaux agitées par le vent se soulevaient en vagues furieuses, et retombaient en écume blanche. C'était un spectacle grandiose.

Heureusement, à peine débarquions-nous à Bellagio que l'orage cessa, et le temps devenu plus clément permit de jouir de la vue superbe de cette localité. Elle est située sur la pointe extrême de la Brianza, bâtie sur le versant de la petite colline qui s'avance en promontoire, et sépare les deux bras du lac de Côme. Sur la hauteur, la villa Serbelloni est entourée d'un parc magnifique. Des jardins, des cultures fertiles occupent tout l'espace qui n'est pas construit. Mais c'est au large de Bellagio qu'il faut aller pour apprécier les avantages de sa position. On aperçoit les deux bras du lac qui s'ouvrent dans des directions opposées entre des montagnes élevées. Au milieu, Bellagio apparaît encadrée par des collines verdoyantes. Au Nord le lac semble borné par un formidable rempart dont le sommet neigeux étincelle sous les rayons du soleil. A mesure qu'on avance dans cette direction, les montagnes prennent un aspect plus sévère : les torrents y ont creusé des gorges profondes et étroites, les villages sont toujours nombreux : tantôt ils sont établis sur des terres d'alluvions qui s'avancent dans le lac, comme Dervio, Dongo, Gravedona, Menaggio ; tantôt ils sont comme accrochés au flanc de la montagne, ou perchés sur une roche en saillie.

Leurs habitants entretiennent de riches cultures de maïs, de vignes et de

mûriers, surtout sur la côte occidentale. Ces cultures sont disposées en gradins que retiennent de petits murs, afin d'assurer leur stabilité et d'utiliser la plus grande étendue possible de terrain. Le lac se coude légèrement vers le Nord-Est à son extrémité, et l'on arrive à Colico, dernière station des bateaux à vapeur sur la ligne du chemin de fer électrique de Lecco à Sondrio dans la Valteline. Colico est située sur les alluvions de l'Adda, qui ont séparé au Nord le petit lac de Mezzola, dans lequel se jette la Vraira, qui travaille activement à le combler.

De Colico je revins jusqu'à Menaggio, heureux de retrouver les sites merveilleux que j'avais admirés déjà. En gravissant les monts qui dominent Menaggio, on découvre un superbe panorama. D'un seul coup d'œil, on aperçoit les trois branches du lac de Côme qui viennent se rejoindre en face de Bellagio ; on voit en même temps les monts verdoyants, les cimes dénudées, les sommets neigeux qui forment au lac une large ceinture.

Mais bientôt le chemin de fer a franchi la crête ; il redescend vers le lac de Lugano, à travers une région de collines où les mûriers et les vignes encadrent toujours les champs de maïs : c'est le passage classique ; il suit jusqu'à Porlezza la vallée du Piano qui traverse un petit lac.

Porlezza est située à proximité de la branche orientale du lac de Lugano.



LUGANO. — LE LAC, LA VILLE.

Cette partie du lac est la plus sévère ; les montagnes y atteignent 1.200 à 1.500 mètres. Le versant septentrional est formé de roches calcaires, fortement ravinées par l'érosion, et qui descendent en pentes abruptes jusqu'aux eaux du lac. Pourtant on y remarque des cultures et des habitations assez nombreuses. Elles sont installées pour la plupart sur des terrains qui dominent

le lac. Mais les montagnes s'abaissent bientôt et deviennent moins abruptes. La partie du lac qui se trouve en Suisse est plus gracieuse. La baie au fond de laquelle s'abrite Lugano, en particulier, est un site ravissant. Plusieurs lignes de montagnes y forment comme les gradins d'un vaste amphithéâtre. Sur la rive du lac, constituée à cet endroit par les alluvions de la Cassarate, la ville de Lugano étale ses nombreux et superbes hôtels, ses maisons de plaisance, ses promenades ombragées. Les premiers gradins de l'amphithéâtre, tout couverts d'une superbe végétation, portent de petits villages. En arrière, des cimes dénudées tranchent vivement, par leurs sombres couleurs, sur le bleu du ciel.

En face de Lugano, entre le Monte Generoso et le Monte San Salvatore, s'ouvre la branche méridionale du lac. Le chemin de fer du Gothard de Lugano à Milan, la traverse sur un viaduc de plus d'un kilomètre de longueur qui relie Mélide et Bissone. Il la suit jusqu'à Riva, à l'extrémité méridionale, où la Lavoggia vient déposer ses alluvions. La voie ferrée s'engage ensuite dans la vallée de cette petite rivière. Un peu au-dessus de Chiasso, elle franchit la frontière italienne. Elle passe à Côme que l'on aperçoit au fond de sa baie. Puis les monts s'abaissent rapidement. On traverse désormais une large plaine cultivée. Mais à mesure que l'on approche de Milan, les prairies prennent la place des cultures. Bientôt apparaissent des usines multiples, qui annoncent la grande cité du Nord de l'Italie.

Milan, chef-lieu de la province de Lombardie, a toute la physionomie d'une capitale. Les rues sont très animées, surtout celles qui avoisinent la place du Dôme, comme la Via Dante, la Via Torino. Mais la grande artère de Milan, c'est la galerie Victor-Emmanuel, qui conduit de la place du Dôme au théâtre de la Scala. C'est un vaste passage en forme de croix ; à la jonction des bras s'élève à 50 mètres du sol une rotonde dont la frise est ornée des statues des grands hommes de l'Italie. Ce passage est bordé de beaux magasins et de grands cafés. C'est le lieu de promenade favori des habitants, le centre de la vie de Milan. On peut le comparer à ce point de vue à la place Saint-Marc à Venise.

L'animation, le mouvement qui règnent dans toute la ville, témoignent de l'activité industrielle et commerciale de ses habitants. Milan est surtout un important marché de commerce qui concentre pour les écouler les produits de la plaine et des vallées Lombardes. Son développement s'explique par sa position au centre des grandes routes alpines du Simplon, du Gothard, du Bernardin, du Splugen. Une foule d'articles se vendent sur ce marché : des velours, des toiles et des cotons imprimés, des cuirs, etc...... Mais la soie y tient la première place. Milan reçoit chaque année une grande quantité de soies grèges d'Extrême-Orient, par la voie allemande de Gênes ; elle envoie à tous les pays d'Europe et jusqu'en Amérique les soies ouvrées du Nord de l'Italie. En 1901, on y a conditionné 9.800.000 kil. de soie.

La grande curiosité de Milan c'est sa belle Cathédrale. Le dôme de Milan fut commencé en 1386 par le duc Jean Galéas Visconti. Érigé sur l'emplacement de l'ancienne église métropolitaine Santa Maria Maggiore, il fut placé sous le vocable de la Vierge, comme l'indiquent l'inscription de la façade : « Mariæ Nascenti », et la gigantesque statue de la Vierge, en cuivre doré, qui se dresse au sommet de l'édifice, à plus de 100 mètres de hauteur. Le dôme est construit entièrement en marbre blanc que l'on tire des carrières de Candoglia, dans la vallée de la Toce, données à cet effet par le fondateur Jean Galéas Visconti.

L'architecture de l'édifice est gothique, mais il ne se recommande ni par l'unité, ni par la pureté du style. La façade, achevée seulement au XIXe siècle, offre une combinaison discordante de fenêtres de styles différents. Dans l'intérieur les colonnes de granit qui soutiennent le balcon de la porte du milieu n'ont aucune analogie avec les piliers de la grande nef ; les chapiteaux de ces piliers présentent un caractère tout à fait original : ils sont surmontés de grandes statues qui entourent le sommet de la colonne.

Malgré tout le dôme de Milan est un monument d'une réelle magnificence. « C'est une masse de marbre qui s'effile vers le ciel en une multitude innombrable d'aiguilles ». Pour s'en rendre compte il faut gravir les trois cents marches qui conduisent jusqu'aux toits. On se trouve au milieu d'une véritable forêt d'aiguilles qui s'élèvent dans les airs de toutes parts. Chaque aiguille supporte une statue : plusieurs milliers d'anges et de saints semblent ainsi porter au ciel les prières et l'encens de la terre. C'est un éblouissement lorsque le soleil vient faire briller cette dentelle de marbre, cette multitude de figures aériennes dont la blancheur tranche sur les teintes sombres de la ville et des campagnes environnantes. Tout autour on aperçoit en effet, se déployant à perte de vue, les plaines opulentes de la Lombardie arrêtées par les massifs géants des Alpes dont on distingue les premières lignes, et par la chaîne des Apennins qu'on voit à peine dans la brume. C'est un beau spectacle.

A l'intérieur le dôme est divisé en cinq nefs parallèles par des colonnes cylindriques, flanquées de huit colonnettes engagées. Le transept est à trois nefs, et se termine par des absides semi-circulaires suivant l'usage lombard. Au milieu du transept s'élève une coupole octogonale. Le déambulatoire, à une seule nef, reçoit une lumière abondante de trois énormes fenêtres de style flamboyant, percées derrière le chœur et garnies de superbes vitraux qui représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les nombreux autels qui meublent l'église sont en marbre de diverses couleurs ; ils sont tous dans le style de la Renaissance. Des statues et des bas-reliefs d'une grande richesse les décorent. Le chœur est entouré d'une cloison de marbre de Carrare, ornée de dix-sept bas-reliefs admirables par leur composition et la finesse de leur sculpture.

Il ne faut pas quitter le dôme sans visiter la chapelle de Saint-Charles Borromée creusée sous le chœur de l'église. C'est un petit oratoire de forme octogonale, décoré avec une richesse inouïe. Huit bas-reliefs en argent massif retracent les épisodes les plus remarquables de la vie du saint archevêque, dont le corps est placé au-dessus de l'autel, dans un cercueil en argent, que dissimule une châsse de bronze.

La ville de Milan renferme plusieurs musées remarquables. Je ne pus visiter que le palais Brera. C'est un édifice de style Renaissance, vaste et grandiose, qui donne asile actuellement à plusieurs institutions savantes et artistiques, comme l'Institut des Sciences, des Lettres et des Arts, la Bibliothèque, le Musée archéologique, et en particulier la Pinacothèque, qui contient une superbe collection de peintures. J'y ai admiré surtout un portrait de saint Gérôme du Titien, la Cène de Rubens, le Mariage de la Sainte Vierge de Raphaël.

Je voulus voir dans le réfectoire de l'ancien couvent des Dominicains, près de la Madone des Grâces, ce qui reste de la fresque célèbre de Léonard de Vinci représentant la Cène. Malgré les injures du temps, il me semble qu'on peut encore saisir les intentions du maître dans ce tableau si plein d'une pénétrante émotion.

Je quittai Milan pour le lac Majeur, que je devais parcourir avant de rentrer en Suisse. En allant de Milan à Arona, on traverse d'abord des plaines immenses qui s'étendent jusqu'aux pentes des Alpes et aux bords du Tessin. C'est un pays délicieux, le pays des treilles de vignes et des jolis villages. Mais à mesure qu'on avance, la nature devient plus sévère. Bientôt les plaines cessent et les Alpes du Tessin dressent leurs sombres masses. On passe sous un tunnel, et on atteint les bords du lac. Le Tessin qu'on franchit sur un viaduc sort du lac à Sesto-Calende ; un peu plus loin on s'arrête à Arona, gracieusement assise sur la rive.

C'est là qu'on prend le bateau qui fait la traversée du lac Majeur. A cet endroit le lac est très étroit, mais il s'élargit peu à peu, en une belle et profonde nappe d'eau, qui reflète l'azur du ciel. Il est entouré de montagnes peu élevées, couvertes d'une riche végétation, qui dominent de charmants petits villages, aux églises élégantes et proprettes, aux quais ombragés, aux jolies villas. A Stresa on découvre au milieu du lac, qui forme un golfe entre Stresa, Baveno et Pallanza, les quatre îles Borromées, les unes à la suite des autres : l'ìsola Bella, l'ìsola Superiore, l'ìsola Madre et l'ìsola San Giovanni. Elles apparaissent comme de gracieux bouquets de verdure qui se détachent sur le bleu des eaux, et d'où émergent de petites habitations. L'ìsola Bella, la première, est la plus belle et la plus célèbre. Elle renferme le palais des Borromée, construit au milieu de superbes jardins, posés en étages sur des arcades et qui renferment de véritables bois de lauriers, de magnoliers, d'orangers et de citronniers.

Dès qu'on a dépassé Pallanza, le paysage prend une physionomie plus grave. Les montagnes sont plus élevées et descendent en pentes abruptes vers les eaux bleu d'azur. Elles portent des bois aux teintes sombres et des cultures. Bientôt le lac se resserre en un étroit couloir, dominé à l'Ouest par le Gridone, qui a plus de 2.000 mètres de hauteur. Mais on a déjà franchi la frontière suisse. Le lac s'élargit de nouveau et s'incline vers le Nord-Est. Le bateau, après avoir contourné le delta formé par les nombreuses alluvions de la Maggia, s'arrête à Locarno, au fond d'un golfe.

De Locarno le chemin de fer du Saint-Gothard me conduisit jusqu'à Goeschenen par la superbe vallée du Tessin. Rien de plus grandiose, de plus sauvage même, que cette route au milieu de montagnes élevées, fortement ravinées par l'érosion, entaillées par des gorges profondes, dans lesquelles courent en mugissant les eaux abondantes qui viennent grossir et précipiter encore le cours torrentueux du Tessin. On peut jouir à l'aise des beautés de ce paysage, car de Biasca à Airolo le chemin de fer doit monter de plusieurs centaines de mètres, et marche lentement. A Airolo il s'engouffre dans le fameux tunnel du Saint-Gothard, qui a près de 15 kilomètres de longueur. Goeschenen est à la sortie.

Au lieu de rentrer directement en France par la route de Lucerne et de Bâle, je résolus de passer par les Alpes Bernoises et le Jura.

De Goeschenen, je devais me rendre à pied, le sac au dos, jusqu'à Grindelwald. Une première étape me mena au glacier du Rhône par une route admirable. En quittant Goeschenen, on suit le cours de la Reuss, qui s'est creusé dans le granit un étroit couloir aux parois abruptes, les Shöllinen, au fond duquel elle se précipite en mugissant. On passe sur le « Teufelsbruck », le fameux pont du Diable, au-dessus d'une magnifique cascade du torrent. Mais bientôt le défilé s'élargit, et l'on arrive au joli village d'Andermatt. Quelques kilomètres plus loin c'est Hospenthal, dominé par un vieux donjon, où la route du Saint-Gothard se sépare de celle du glacier du Rhône. Devant soi s'ouvre une vallée large et régulière, dominée à droite par les sommets neigeux du Spitzberg.

Déjà les sapins se font rares, et l'on n'aperçoit plus guère que de petits aulnes. A partir du village de Realp la route monte en lacets sur le flanc de la montagne. L'aspect des monts est de plus en plus sauvage ; toute végétation les a presque abandonnés ; de gros blocs de granit sont parsemés sur le versant septentrional et forment une sorte de chaos. Le col de la Furka à 2.436 mètres d'altitude apparaît enfin. Dès qu'on l'a franchi, on jouit d'une vue superbe sur un premier glacier qui donne naissance à un petit affluent du Rhône. Bientôt on aperçoit la partie supérieure du glacier du Rhône lui-même ; mais il faut arriver à l'hôtel Belvédère pour le voir dans toute son étendue et essayer de se rendre compte de sa structure.

On aperçoit fort bien le champ de névé, de forme circulaire, entouré de

hautes aiguilles déchiquetées, qui alimente le glacier. La neige superficielle, en nappe unie, d'une blancheur éclatante, est bientôt transformée elle-même en névé, qui se reconnaît à sa couleur grise et terne. La glace est fendue de larges crevasses transversales, qui sont convexes vers l'aval, car le milieu du glacier chemine plus vite que ses bords. C'est dans ces crevasses que tombent et disparaissent une grande partie des blocs rocheux portés sur le dos du glacier. Subitement la glace se brise par paquets qui tombent les uns sur les autres, entraînés par leur propre poids, et par une brusque dénivellation du fond rocheux sur lequel repose le glacier.

La surface de la glace, très tourmentée, ne redevient assez régulière qu'à son extrémité inférieure. Celle-ci se présente comme une large coupe presque unie, parcourue par des fentes longitudinales. Cette « langue » du glacier parsemée de petites moraines, recouverte d'une boue gluante qui lui donne une couleur gris sale, est sillonnée par une multitude de minces filets d'eau. Ces ruisselets se réunissent à la masse d'eau plus considérable, qui sort du glacier sous la voûte terminale : c'est la naissance du Rhône, large déjà d'environ trois mètres.

Le glacier du Rhône recule d'année en année. Toute cette vallée porte des traces de son extension récente. Ce sont d'abord des parois de rocher polies et striées ; ce sont aussi de nombreux blocs apportés par le glacier, charriés pour la plupart entre la surface inférieure de la glace et le fond rocheux, et qui se sont arrondis et polis sous cette énorme pression. Ils forment de petits monticules : c'est l'origine de la moraine frontale du glacier. Plus loin en effet, on voit ces blocs cimentés entre eux par de la boue glaciaire, et si l'on s'avance encore de quelques centaines de mètres, on remarque de petits mamelons, recouverts déjà d'herbe et de broussailles, formés aussi de cailloux roulés, empâtés dans une sorte de ciment. Toute cette haute vallée du Rhône est très humide, marécageuse même. Elle est presque dépourvue de végétation : de petits aulnes y poussent seulement, quelques touffes de sapins vivent avec peine sur le versant septentrional.

Après avoir étudié les phénomènes glaciaires actuels, j'allais voir un exemple remarquable de la topographie engendrée par le passage d'un glacier. En effet, dès qu'on est monté au col du Grimsel à 2.164 mètres d'altitude, les caractères glaciaires apparaissent nettement. Le petit lac de Todtensee est retenu par une moraine ; deux petits lacs d'origine glaciaire occupent le fond du vaste entonnoir où se trouve l'Hospice du Grimsel ; les bords de cette immense cuvette sont formés par une énorme surface de roches complètement dépourvues de végétation, moutonnées, polies et striées.

En quittant l'Hospice du Grimsel, je suivis la vallée de l'Aare. La rivière, alimentée par deux puissants glaciers que domine le Fisteraarhorn, passe derrière l'Hospice, dans un étroit couloir. On y voit très accentuée, la différence entre l'érosion glaciaire et l'érosion fluviale : les parois du défilé sont

formées de roches moutonnées qui s'inclinent vers le fond du thalweg : l'Aare qui a profondément creusé son lit à cet endroit, coule entre deux murs

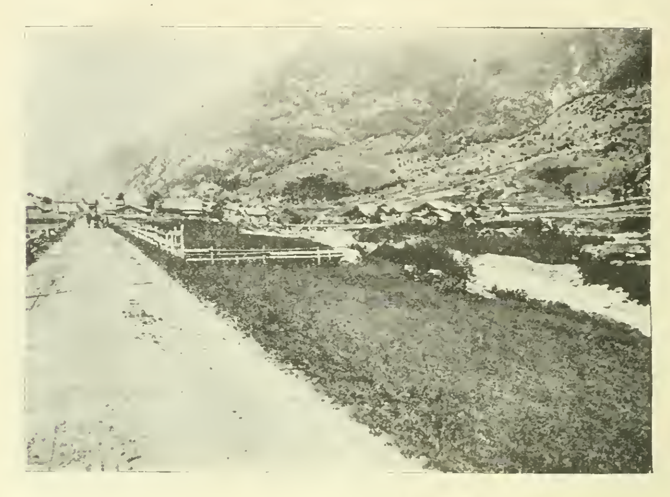


GRIMSEL. — LE LAC.

abrupts, presque verticaux. Toute cette vallée de l'Aare porte très nettes encore les traces du passage des glaciers. Les versants sont formés de roches lisses et striées, entre lesquelles se développent des herbes, des broussailles, quelques arbustes. Mais les sapins se montrent bientôt en assez grand nombre, en particulier aux environs de Guttanen. Dès qu'on a dépassé ce village, la vallée présente un aspect moins sauvage. Des cultures de pommes de terre s'étendent autour des petites habitations qu'on aperçoit désormais çà et là dans la montagne. A Innerkirtchen, qui n'est plus qu'à 626 mètres d'altitude, la vallée tout entière est bien cultivée ; la flore rappelle celle de nos régions du Nord.

Un peu en aval d'Innerkirtchen, la vallée de l'Aare est complètement fermée par une colline verdoyante, le Kirchet, dans laquelle la rivière a creusé ses gorges fameuses. Il faut franchir cet obstacle pour aller à Grindelwald. On y monte par un petit sentier qui traverse quelques hameaux. Winkel, Geishobzwigi. Au sommet on jouit d'une vue splendide sur la ville de Meiringen, coquettement assise sur les bords de l'Aare au pied du versant oriental de la vallée. Mais on quitte l'Aare pour suivre le cours d'un de ses affluents, le Reichenbach, qui forme à cet endroit une cascade superbe. On s'engage dans un étroit défilé, la route surplombe le torrent qui se précipite avec fracas au milieu des énormes blocs qui encombrent son lit ; les montagnes sont couvertes de sombres bois de sapins. Bientôt la vallée s'élargit ; on aperçoit à gauche le glacier du Rosenlaui, encadré par deux aiguilles rocheuses. Le

Wetterhorn montre aussi son cône neigeux. On monte à travers plusieurs bois à la grande Scheidegg (1.960 mètres), qui apparaît comme une large croupe



GUTTANEN.

couverte de pâturages, barrant toute la vallée. De là on descend directement à Grindelwald, en passant successivement à l'Obergletsch, qui a reculé beaucoup depuis quelques années, comme le montrent les roches moutonnées, encore dépourvues de végétation, qui l'encadrent ; et à l'Untergletsch, tout couvert de débris. Grindelwald est une jolie petite ville, dont les chalets sont disséminés dans une vallée toute verdoyante, dominée par les cimes neigeuses du Schreckhorn, de l'Eiger, du Moench.

De Grindelwald le chemin de fer me conduisit jusqu'à Berne par la vallée de la Lutschine aux versants abrupts et par la rive méridionale du gracieux lac de Thoune. Après m'être reposé une nuit à Berne, je rentrai en France par le Jura. C'est une route forte intéressante. La voie ferrée longe quelque temps le lac de Neuchâtel, puis elle s'engage dans la chaîne du Jura. C'est une région de bois et de prairies, dont le val de Travens donne une juste idée. Le fond de cette belle vallée, où l'on pénètre par une cluse étroite, porte des pâturages et quelques cultures ; ses versants sont couverts de bois. Bientôt aux petites chaînes parallèles du Jura succèdent de larges plateaux qui descendent de Pontarlier vers Salins. On traverse encore une région de collines et l'on arrive enfin dans la plaine, où se trouvent Dôle et Dijon. Sans m'y arrêter je revins vers les plaines du Nord, enchanté d'un voyage qui m'avait intéressé et instruit tout à la fois, et désireux de revoir ces belles régions des Alpes où j'avais passé trois semaines des plus agréables.

LA PÉNÉTRATION ÉCONOMIQUE DU SUD MAROCAIN

EXTRAITS D'UN RAPPORT

De M. LE MARQUIS DE SEGONZAC,

au *Comité du Maroc.*

La rupture des négociations entamées à Fez n'entrave en rien l'œuvre de pénétration économique que nous poursuivons au Maroc. Elle en accroît, au contraire, l'opportunité et l'intérêt. Aussi jugeons-nous utile de donner de suite une idée générale du problème qui se pose et des solutions qu'il comporte dans la région que nous venons de visiter.

*
* *

Cette région située au Sud du Haut-Atlas, entre le Sahara et l'Océan, est isolée du monde extérieur par la nature d'abord et, ensuite, par la volonté du Sultan. Le désert et la montagne l'enserrent sur trois faces ; l'Atlantique baigne la quatrième, et la disgrâce de ce littoral peu commode, bordé de dunes, ceint d'une barre presque partout dangereuse, est aggravée par l'obstruction qu'un souverain défiant oppose à toute pénétration étrangère.

Le Sud marocain ne communique avec le reste de l'univers que par une demi-douzaine de cols du Haut-Atlas. Il suffirait de les bloquer — et ce serait chose facile — pour que cette région devînt une véritable île. Si l'on ajoute que les populations berbères et arabes qui l'habitent sont en état d'insoumission permanente, on voit que ce champ d'action, vers qui nous voudrions diriger les activités françaises, est isolé, vierge de toute pénétration, et sans maître.

Il importe, avant de s'y aventurer, de connaître la structure, l'organisation, la valeur de ce grand quadrilatère, de 500 kilomètres de long sur 200 kilomètres de profondeur. Il présente à notre enquête quatre côtés distincts, nous examinerons donc successivement ces quatre faces de la question.

*
* *

Trois provinces : le Sous, le Tazeroualt, l'oued Noun, baignent dans

l'Atlantique. Leurs côtes sont assez bien connues; une mission hispano-marocaine les étudia en 1883.

La famine qui désole en ce moment même tout l'Empire chérifien nous fournit un prétexte de les visiter, une occasion de les alimenter, d'y nouer des relations commerciales. Les habitants eux-mêmes nous y convient. Ils ont adressé une requête au Sultan, sollicitant qu'on les ravitaillât par mer, comme cela se fit lors de la dernière famine. Le Sultan n'a pas répondu à leur demande. Ils ont donc décidé de passer outre. Leur loyalisme ne va pas jusqu'à mourir de faim pour complaire à leur vague et lointain souverain.

Le premier port à ouvrir est celui d'Agadir-Irir. Son gouverneur, le cheikh Mohammed, beau-frère du plus puissant des trois caïds de Haha, Sid Embarik el-Gelloule, s'est déjà mis en rapport avec un négociant anglais, auquel il a fait une commande de blé.

Dira-t-on que nous violons l'intégrité du Maroc en pénétrant par une porte qui s'ouvre d'elle-même? Se trouvera-t-il une puissance pour protester contre une initiative qui élargit le marché du monde?

La Commission espagnole signale, en second lieu, le point de Sidi Mohammed-ben-Abd-Allah comme le plus propice à la création d'un port. Cette partie du littoral dépend du chérif du Tazeroualt, Ahmed ould Sidi Mohammed ou Hachem, chef de la confrérie des Ouled Sidi Ahmed ou Moussa, qui réside à quelques kilomètres d'Ilir. Les intentions de ce chérif ne nous sont pas encore connues. Il vient de succéder à son père, Mohammed ou Hachem, décédé au retour d'un pèlerinage à La Mecque. Mohammed ou Hachem avait souvent manifesté le désir d'entrer en relations avec la France. Il avait même sollicité la protection française lors de la campagne du sultan Mouley el-Hassan dans le Sous. Tout récemment encore, il faisait adresser, confidentiellement, à un personnage officiel de nos amis, une lettre en hébreu, pour s'informer des intentions de la France.

Enfin le caïd Mohammed ould Beirouk, gouverneur de l'Oued Noun, résidant à Goulimin, vient d'envoyer son neveu à Mogador, avec la singulière mission d'y commander un scaphandre pour curer les puits de sa région dont les eaux baissent d'une façon inquiétante. Cet envoyé a pris un négociant anglais pour confident des desiderata de la province d'Oued Noun. L'on y voudrait accroître le mouvement commercial, et amener des bateaux étrangers sur la côte. Mais le souvenir des tentatives anglaises antérieures inspire quelques défiances, et l'on désire avant toutes choses causer avec le représentant d'une nation quelconque.

On nous a encore rapporté des propos analogues tenus par le caïd el-Hadj Mohammed du port d'Arbalou, le caïd Bihi de l'oued Massa, les caïds Ould Brahim ou Saïd et Mohammed Açouab des Aït bou Amran, Saïd el-Glioui d'Aglou.

Rien n'est plus simple que de vérifier ces dires. Nous avons sous la main

des intermédiaires alliés ou amis de tous ces personnages. Cette enquête pourrait être faite en un mois ; elle ne coûterait pas 2.000 francs. Aussitôt le résultat connu — et nous n'avons nul doute qu'il confirme nos renseignements — on pourrait envoyer sur cette côte une mission mi-scientifique et mi-commerciale dont l'œuvre nous paraît devoir être facile et féconde.

*
* *

Le Haut-Atlas forme une cloison naturelle entre la plaine de Merrakech et la région qui nous occupe. Des cols suffisamment nombreux et assez praticables la traversent, et mettent le Sud en relations commerciales faciles et suivies avec le Nord. Le passage de ces cols est libre pour tout le monde, sauf pour nous...

Ici, comme sur la côte, l'obstacle naturel est surmontable, la difficulté provenant du mauvais vouloir des habitants est peu de chose, l'obstruction chérifienne est la véritable barrière.

La route la plus occidentale est celle qui mène de Mogador à Agadir. On la fait en quatre étapes, elle est bonne et sûre. Les trois caïds de la province de Haha : Embarek el-Guellouli, Hamed Emflous et Khoubban sont en rapport avec les consuls et les négociants de Mogador. Ils observent strictement la consigne qu'ils ont reçue de nous interdire le passage, mais seraient tout disposés, pour peu que leur intérêt y fut ménagé, à favoriser notre extension commerciale vers le Sud.

Le col de Bibaoun met en relation Imi n' Tanout et Taroudant. C'est la grand'route du Maghzen. Elle est gardée par le caïd Si Abd el-Malek el-Mtougui, dont le commandement s'étend sur les Ida ou Mahmoud, les Aït B'kher, les Ahel Irri, les Ahel Imi n' Tanout et les Mtouga. Le col débouche à el-Meneizla sur le territoire des Haouara, qui relève normalement du bacha de Taroudant, Haïda ould Oummeis.

La région de Taroudant est, à l'heure actuelle, en pleine insurrection. Le bacha est réfugié dans sa forteresse, hors de la ville. Les principaux chefs insurgés sont en relations excellentes avec des Européens, et l'on est certain de trouver bon accueil chez eux.

Le col de Goundafi conduit de Amizmiz au Ras el-Oued, c'est-à-dire à la haute vallée de l'oued Sous, comprise entre le confluent des oueds Tifnout et Zagmouzen et Taroudant. Le commandement du caïd Si Taïeb el-Goundafi, qui en a la garde, s'étend au Sud, jusqu'à l'Anti-Atlas ; à l'Est, jusqu'au territoire des Aït Semmeg ; à l'Ouest, jusqu'à Taroudant.

J'ai été l'hôte de Si Taïeb el-Goundafi en 1899. C'est un homme actif, un esprit ouvert. Nous aurions en lui un précieux auxiliaire. Il a pour khalifa son frère, Si Brahim, qui l'a remplacé pendant son long séjour à la cour de Fez.

Le Sultan vient d'envoyer deux mahalla d'un millier d'hommes chacune à Si Taïeb pour l'aider à faire rentrer le Sous dans le devoir. L'une de ces mahalla est commandée par Mouley-Arafa, l'oncle du Sultan, et la seconde par le caïd el-Hadj Ali. Les deux mahalla seront secondées par la mahalla du Sous, actuellement commandée par le caïd el-Hassen el-Mezmizi, qui se portera de Tiznit vers Taroudant. Ces opérations ont dû commencer vers la fin de Mai.

Les principaux chefs du Ras-el-Oued ont été pour moi des amis précieux. Ils m'ont témoigné un véritable dévouement pendant les épreuves que j'ai traversées. Je suis resté en relation avec eux. Leurs territoires nous sont ouverts et leur bonne volonté nous est acquise.

Le col de Telouet, qui conduit de Sidi Rehal à Tikirt, et le col qui met Demnat en communication avec la haute vallée de l'oued Dra, désignée sous le nom d'oued Dadés, relèvent de Sid el-Madani ben el-Mezouar, caïd du Glaoui, secondé par plusieurs khalifas. Nous avons été leurs hôtes au cours de notre dernier voyage. Tous nous ont prêté leur concours et sont prêts à venir en aide à quiconque se recommandera de nous.

Le caïd du Glaoui est le plus puissant seigneur de tout le Sud marocain. Par de-là le domaine soumis à son administration directe, il commande, à l'Est, jusqu'à l'oued Reris, au Sud jusqu'à la Feija, à l'Ouest jusqu'à l'oued Zagmouzen et au territoire d'Ounzin. Parmi ceux de ses vassaux qui me sont connus, je citerai le cheikh Hammou ez-Zenagui, chef héréditaire de la grande Tribu des Zenaga, comme particulièrement favorable à notre pénétration commerciale. Les Zenaga circulent librement du Tafilelt à l'Oued Noun ; ils possèdent encore d'importantes propriétés à Tissint. Par eux, nous pourrons étudier tout l'Anti-Atlas, jusqu'au Sahara marocain où leurs bergers conduisent en hiver d'immenses troupeaux.

. . . .

Le cheikh Hammou ez-Zenagui a été mon libérateur, j'ai séjourné dans sa tribu, il m'a escorté lui-même avec ses notables jusqu'à Telouet, résidence du caïd du Glaoui. A son tour, le caïd du Glaoui, qui s'était entremis pour me venir en aide, et qui a payé ma rançon sans permettre qu'il lui soit rien remboursé, m'a reçu princièrement et m'a comblé d'attentions. Puis il a tenu à m'accompagner lui-même avec quelques centaines de cavaliers jusqu'à sa forteresse de Tazert, qui commande le débouché du col de Telouet dans la plaine de Merrakech. L'accueil que l'on m'a fait, les sympathies que l'on m'a témoignées sont significatifs, d'autant plus que pour en bien marquer le sens, le caïd a pris soin de me dire que j'en étais redevable à ma qualité de Français.

Je n'ai eu garde de laisser s'éteindre ces bonnes dispositions et j'entretiens une correspondance suivie avec nos amis du Bled es-Siba. L'un d'eux, le caïd el-Arbi Alozé, nous fait demander du vaccin pour arrêter une épidémie

de petite vérole qui vient d'éclater dans le Ras el-Oued. L'occasion serait excellente pour envoyer un médecin ou un agent quelconque dans cette région...

Au delà de Demnat le Haut-Atlas est peuplé de tribus berbères encore réfractaires à toute pénétration. Aucune autorité politique n'y est écoutée. Toute tentative de ce côté serait prématurée. Il y a lieu cependant de nouer et d'entretenir des relations avec les chefs religieux qui seuls ont accès dans cette région barbare. Ils ne sont que deux : Sid Ali ou Hossein el-Ahansali et Sid Ali Amhaouch.

. . . .

Nous avons eu ces deux cheurfa pour hôtes et pour guides pendant plusieurs jours ; leur sentiment pour nous se résume dans ces mots, que le chérif Amhaouch adressait aux cavaliers des Aït Iahya à la suite d'une fantasia donnée en notre honneur : « Fabriquez de la poudre, fourbissez vos armes, entraînez vos chevaux, la guerre sainte est proche ! »

Il est utile de connaître ses ennemis, de les surveiller, d'avoir des agents chez eux. La chose nous sera facile ; les deux cheurfa sont affiliés à la confrérie des Derqaoua, et Sid Ali Amhaouch est le disciple fidèle du chérif de Tamesloht, qui fut pour moi un véritable ami et qui est de tout cœur dévoué à la France.

Les deux derniers cols qui franchissent le Haut-Atlas, avant que la chaîne ne s'affaisse et ne se perde dans les déserts du Sud Oranais, sont le col de Tifnout et le col de Telrount.

L'oued Reris sort du premier, l'oued Ziz du second. Les Aït Hadidou et les Aït Merrad peuplent l'un, les Aït Izdeg l'autre. Toutes ces tribus montagnardes sont difficiles à aborder. Le voisinage de l'Algérie les rend défiantes et agressives. Il n'y a chez elles ni chef politique, ni chefs religieux dont l'influence soit prédominante, mais nous aurons de ce côté un agent d'information et de pénétration qui est exclu de la partie centrale de l'Atlas : le juif.

Nul ne connaît mieux le Maroc que les Israélites. Nous avons le devoir de signaler comme l'une des œuvres les plus utiles à notre pénétration, le développement des écoles franco-juives, et c'est pour nous un plaisir de reconnaître avec quel dévouement éclairé les maîtres des écoles de l'Alliance française israélite de Mogador et de Merrakech se consacrent à cette tâche de nous préparer des auxiliaires.

Il y a beaucoup à faire encore pour mettre ces écoles en mesure de suffire à la population juive. Ce n'est qu'une question de très peu d'argent, m'a-t-on dit, et je ne doute pas, tant le but est intéressant, qu'on ne le trouve vite et qu'on ne l'emploie bien.

* * *

La face Est de notre quadrilatère est formée par le Tafilelt. Ce bassin

saharien n'est rattaché au Maroc que par ses traditions. Il doit devenir client de l'Oranie. La géographie a des arrêts contre qui la politique ne peut lutter. Une oasis, de même qu'une île, est vassale du continent le plus proche. Or ici le plus court chemin mène à Béchar, point terminus de notre chemin de fer.

D'ailleurs, les sentiments de cette population sont peu fixés. Il court sur elle un dicton berbère qui la juge : « le Berbri n'a qu'un maître : la poudre ; le Filali n'a qu'un Dieu : l'argent ! » Au Sultan qui fait appel à son loyalisme, le Filali répond en montrant l'Est ; à l'Oranie qui le sollicite il montre l'Ouest. En réalité, il ne tient à rien qu'à son indépendance.... financière surtout. Il masque la peur que nous lui inspirons du nom de fanatisme, et son mépris pour le Sultan du nom de réaction religieuse.

Le Tafilelt est alimenté par deux routes : celle de Fez, longue de dix étapes, qui passe normalement par le col de Telrount et occasionnellement par celui de Tounfit ; celle de Merrakech, longue de douze étapes, qui emprunte le col de Telouet.

Par l'une, les marchandises arrivent, en temps ordinaire, majorées de 50 %; par l'autre de 60 %. Ces chiffres montent, en temps d'insurrection, au delà de 100 %. Enfin, le cas s'est vu d'un véritable blocus, isolant le Tafilelt du Maroc. Il suffit pour cela que soient fermés les deux cols, ou coupées les deux routes vitales qui lient cette colonie à sa métropole.

Il nous sera possible désormais de renouveler, à notre gré, cette obstruction. Le Tafilelt est presque enclavé dans le territoire de la redoutable tribu des Aït Atta. Cette tribu mi-nomade et mi-sédentaire ne reconnaît d'autre pouvoir que l'autorité spirituelle du chérif de Tamesloht. J'ai dit déjà quelle gratitude je devais au chérif, quelle protection et quel accueil j'avais reçu de lui. Par une lettre manuscrite qu'il m'a remise au moment de mon départ, il m'autorise à déclarer qu'il met toute son influence au service de la France.

*
* *

La frontière Sud du Maroc est l'habitat d'un certain nombre de tribus nomades, Arabes pour la plupart.

La pénétration économique de cette face désertique n'est que peu intéressante. Il importe pourtant de savoir quelles influences y peuvent agir et comment on peut l'atteindre.

Le pouvoir politique y est morcelé à l'infini. L'autorité des chefs les plus puissants n'excède pas la superficie de leur tribu. Leur commandement ne s'exerce pas au delà d'un district, d'une fraction, d'un douar, et encore leur action est-elle soumise à l'approbation des djemaa ou assemblées de notables qui les nomment et les contrôlent. Les Zenaga nous fournissent un rare exemple de tribu berbère, très fidèlement soumise à un chef héréditaire, et

dont le territoire traverse le Sud marocain du Nord au Sud, du Djebel Siroua au Sahara.

Ici, l'autorité religieuse n'est plus seulement aux mains des chérifs ou des marabouts, qu'en berbère on désigne du nom d'Agouram ; elle appartient surtout à des zaouias.

. . . .

Tous ces établissements religieux sont besogneux, et le proverbe berbère dit : « Il n'est sanctuaire que n'ouvre une clé d'or ».

Notre itinéraire passe par toutes ces zaouias, sauf celle de Mrimima, que le vicomte de Foucauld a longuement visitée. Je connais particulièrement les chefs des trois dernières. Rien ne sera plus simple que d'entrer en relations avec eux.

Il nous est facile d'atteindre directement cette limite méridionale du Maroc. Nous en avons deux exemples : le premier prouve que la ville marocaine de Tendouf, située au Sud de l'oued Dra, est à portée de nos postes du Sud-Oranais. On connaît le raid intéressant que viennent de faire les officiers de la Compagnie saharienne du Touat.

Le second montre que les routes du désert sont praticables et facilement parcourues par les rezzou du Sud-Algérien. Pendant ma captivité à Anzour, un parti de 200 Doui Menia, moitié à cheval, moitié à mehari, tomba sur les mader de l'oued Dra, et descendit la vallée, pillant et détruisant tout sur son passage.

Nos meharistes n'auraient donc pas de peine, le cas échéant, à venir faire la police dans cette région.

*
* *

Pour compléter cet aperçu de la situation politique et religieuse du Sud marocain, il nous faut citer encore quatre personnages qui, bien qu'habitant au Nord du Haut-Atlas, ont de l'influence dans la région méridionale, et peuvent être pour nous des collaborateurs précieux.

Je nommerai en premier lieu le frère du Sultan, Mouley el-Hafid, khalifa de tout le Sud, dont le rôle consiste plutôt à transmettre les ordres impériaux qu'à les faire exécuter. Son appui nous serait fort utile. Les voyageurs qui ont circulé dans l'intérieur du Maroc savent de quel poids peut être, même en pays peu soumis, une lettre de recommandation officielle timbrée au sceau du Sultan. Le Makhzen en est avare, et ce refus de passe-port est sa meilleure arme pour écarter les étrangers entreprenants. Mouley el-Hafid, en sa qualité de khalifa, détient le sceau chérifien.

Ce jeune prince est poète, il passe pour l'un des plus fins lettrés de l'Empire ; il est populaire, la voix publique l'a maintes fois désigné pour remplacer son frère...

Ces raisons doivent nous intéresser à lui. Nous aurions un autre motif d'attention. Le khalifa est travaillé par deux influences qui nous sont hostiles.

Il a près de lui un moqaddem du célèbre marabout soudanais de Chenguit, le cheikh Ma el-Aïnin. Ce « nonce », comme on le surnomme, a pour mission d'exciter le fanatisme du prince. L'exagération de sa violence suffit à écarter de lui Mouley el-Hafid qui semble, au contraire, plein de tolérance et de sagesse. Nous n'en avons pas moins été péniblement impressionnés quand, lors de notre visite, ce moqaddem, s'emportant contre les prétentions de la France et ses agissements dans la Maurétanie, déclara avec une fureur tristement prophétique (1), que les Maures se chargeraient bien de couper la route qui mène du Sénégal au Maroc.

L'autre influence fâcheuse qui s'exerce sur Mouley el-Hafid est celle d'un agent allemand, le docteur Holzmann, qui joue près du khalifa les rôles un peu subalternes de secrétaire interprète et de commissionnaire. Le docteur était absent de Merrakech lors de notre arrivée. Mouley el-Hafid, aimable et confiant, causait librement avec nous, il était même entré dans la voie des confidences et nous avait annoncé qu'il nous prierait de faire en son nom une communication grave au Gouvernement français. Le docteur allemand revint sur ces entrefaites. Il rapportait la nouvelle et les détails de la venue de l'empereur allemand. Il nous fit une visite fort courtoise mais.... nous n'avons jamais revu le khalifa. J'ai su seulement que le jeune prince avait été vivement impressionné par l'intervention du kaiser qu'on lui avait présentée comme une sorte de secours providentiel et désintéressé. Champion chrétien du panislamisme Guillaume II venait, lui disait-on, réconcilier, par dessus la Méditerranée, les deux pontifes musulmans du Maroc et de Turquie, et relier à travers le Sahara, au Sud de l'Algérie, les Hanafites d'Orient aux Malékites d'Occident...

Si Aïssa el-Abdi, caïd d'Abda, est le plus riche et le plus puissant des personnages politiques du centre du Maroc. L'accueil qu'il fait aux Français, celui qu'en a reçu mon collaborateur M. de Flotte-Roquevaire, l'aide obligeante qu'il nous a prodiguée en toute occasion, montrent que nous avons en lui un ami dévoué autant que précieux par son influence et ses relations.

Le marabout de Bou el-Djad est dans ce même centre du Maroc, le chef religieux le plus vénéré. Il réside dans le Tadla, mais sa protection s'étend au loin. Elle fut utile à de Foucauld ; on nous assure qu'elle nous est encore toute acquise, et que le marabout mettrait ses nombreux fils au service de notre cause.

Enfin Sid el-Mahdi el-Menebhi, proscrit et exilé à Tanger, conserve l'affection et le dévouement de tous les chefs du Sud. Le caïd du Glaoui, le chérif

(1) Allusion au meurtre de M. Coppolani.

de Tamesloht sont ses amis. Dans les tribus les plus reculées, j'ai entendu vanter son courage et souhaiter son retour. Lui-même, avec une obligeance que je n'ai pas sollicitée, m'a offert ses services quand je suis parti pour le Sud. Comme je l'en remerciais à mon retour, il me chargea de déclarer qu'il serait toujours heureux d'être utile aux Français.

*
* *

La conclusion de tout ceci est que le Sud marocain, aussi isolé qu'un îlot entre l'Océan, l'Atlas et le Sahara, retranché de la vie du monde par la défiance jalouse du Sultan, s'offre à nous attirant et prometteur comme une région vierge.

Notre reconnaissance préalable en a fait connaître les voies d'accès, l'organisation politique et religieuse, la valeur économique. Il reste à pénétrer par ces voies, à utiliser les occasions qui se présentent, les bonnes volontés acquises, à mettre le pays en valeur. Ces trois actes résument tout notre programme de pénétration économique.

Sans vouloir revenir sur les détails d'exécution que nous avons donnés ailleurs, nous énumérerons quelques entreprises immédiatement et facilement réalisables :

Envoyer une mission hydrographique et commerciale sur la côte atlantique pour étudier le littoral, les pêcheries, nouer des relations, ouvrir des ports, etc.

Installer un consul et un médecin, ouvrir un dispensaire et une école arabe à Merrakech, où nous ne sommes pas représentés.

Avoir des agents auprès des principaux chefs.

Pousser nos commerçants français, musulmans et israélites sur toutes les routes sûres, vers tous les marchés fréquentés.

Accueillir les collaborations qui nous sont offertes (Tamesloht, Glaoui, etc...), acquérir celles qui nous seront utiles.

Améliorer l'irrigation, forer des puits, installer des pompes, des conduites d'eau, des moulins.

Rechercher des mines ; car les habitants désirent connaître et exploiter leurs mines et fondent de chimériques espoirs sur le résultat de nos prospections.

Enfin, laisser à l'Algérie la liberté d'action dont elle a besoin pour accéder aux marchés marocains.

Il est bon que le Maroc sache que notre flotte et notre frontière pourraient constituer les mâchoires d'un étau. Il semble l'avoir un peu trop oublié. Le caïd de Glaoui m'a dit un jour : « J'ai vu à Oran vos bateaux, vos soldats, vos armes merveilleuses. A quoi bon tout cela, puisque votre religion nouvelle vous interdit la guerre ? »

Cette interprétation marocaine de nos formules humanitaires et pacifistes suffit à prouver que nous n'avons pas été compris. Ces gens simples ne connaissent que deux arguments : l'argent et la poudre. Quant aux phrases, elles ne servent qu'à gagner du temps.... Bien naïf qui s'en paye !

J'ai été délivré des mains des brigands qui m'avaient capturé par un vieux cheikh berbère sage et puissant, le cheikh Hammou-ez-Zenagui. Il vint trouver mes geôliers avec une escorte de six hommes seulement, mit pied à terre lentement, s'assit, fit former le cercle autour de lui, exposa en quelques mots qu'il venait me chercher, tandis que l'un de ses cavaliers plaçait près de lui le sac d'argent qui représentait la rançon exigée. Mes brigands, dans l'espoir de faire monter l'offre, se mirent à conter que d'autres propositions plus avantageuses leur étaient faites, qu'ils craignaient d'exciter des jalousies en lui accordant la préférence, que pourtant, vu sa qualité, ils étaient désireux de lui plaire...

D'un geste, le cheikh coupa ce flux de paroles. Il prit une poignée d'argent d'une main, se fit verser de la poudre dans l'autre, et dit simplement : « Choisissez ! »

Une heure plus tard j'étais libre.

Que cet exemple nous soit une leçon.

44e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

1906. — PARIS.

Nous recevons de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, au sujet de ce Congrès qui s'ouvrira à la *Sorbonne*, le *Mardi 17 Avril 1906*, une lettre-circulaire dont nous extrayons les passages suivants :

. . . .

. . . . *toute lecture sera, comme les années précédentes, subordonnée à l'approbation du Comité des travaux historiques et scientifiques.*

Vous voudrez bien inviter les Membres de votre Société à n'envoyer au Ministère que des manuscrits entièrement terminés, lisi-

blement écrits sur le recto *et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc., nécessaires, de manière à ce que, si elle est décidée, leur impression ne souffre aucun retard.*

J'appelle toute votre attention sur ces prescriptions. Elles ne restreignent pas le droit pour chacun de demander la parole sur les questions du programme et sont de nature à assurer la marche régulière du Congrès.

J'insiste tout particulièrement, afin que les mémoires parviennent, **avant le 30 Janvier prochain, au 5e bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur.**

Il ne sera, en effet, tenu aucun compte des envois adressés postérieurement à cette date.

Le programme complet du Congrès est à la disposition de nos collègues au Secrétariat. Nous imprimons ici les questions qui se rattachent plus étroitement à la géographie :

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

15° Rechercher le tracé des voies romaines ; étudier leur construction ; signaler les bornes milliaires.

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

9° Étudier l'influence exercée par des causes d'ordre économique ou autre sur le développement d'une grande ville.

12° Par quel procédé, autre que les prestations ou les centimes additionnels, pourrait-on assurer des ressources aux communes pour l'entretien des chemins vicinaux ordinaires ? Étudier, à ce point de vue, ce qui se fait à l'étranger.

SECTION DES SCIENCES.

10° A quelles altitudes sont ou peuvent être portées, en France, les cultures d'arbres fruitiers, de prairies artificielles, de céréales et de plantes herbacées alimentaires.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes), qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et les archives départementales, communales ou particulières.

2° Inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées; cartes de généralités, de diocèses, de provinces, plans de ville, etc.

3° Déterminer les limites des différents *pays* (pagi), en s'appuyant sur les documents écrits ou la tradition locale.

4° Dresser la carte toponymique d'un *pays* de l'Ile-de-France ou des provinces limitrophes.

5° Déterminer les limites et dresser des cartes des anciennes circonscriptions diocésaines, féodales, administratives, etc., de l'Ile-de-France ou des provinces limitrophes.

6° Rechercher les formes originales des noms de lieux et les comparer à leurs orthographes officielles (cadastre, carte d'état-major, almanach des postes, cachets de mairie, etc.).

S'attacher à la reconstitution des formes plutôt qu'à la recherche des étymologies.

7° Compléter la nomenclature des noms de lieux en relevant les noms donnés par les habitants aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes.

8° Étude particulière des régions de causses (avens, grottes, cours d'eau souterrains, etc.).

9° Recherches sur les glaciers, les moraines, les lacs et les étangs de montagnes. — Formation des cirques, des chutes, des cluses, etc...

10° Recherches sur les marées des côtes de France. — Courants littoraux; leur force et leur direction pendant les périodes de calme et de coup de vent.

11° Modifications anciennes et actuelles des côtes. — Cordons littoraux, bancs, etc. — Formation des dunes et des étangs. — Landes, forêts sous-marines, etc.

12° Délimiter comparativement une forêt de France, au Moyen-Age et à l'époque actuelle. — Déboisements et reboisements.

13° Étude hydrographique du bassin de la Seine à travers les âges.

— Tracé, aux diverses époques, du cours de ce fleuve et de ses principaux affluents.

14° Causes du tracé des cours d'eau ; variations, empiètements, captures.

15° Voies anciennes de la France (routes commerciales, routes de pèlerinage, chemins de transhumance).

16° Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat.

17° Biographie des anciens voyageurs et géographes français.

18° Documents inédits sur l'histoire des colonies françaises.

19° Missions et voyages de savants français à l'étranger, antérieurs à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires*.

BIBLIOGRAPHIE

DE SAN FRANCISCO AU CANADA, par Jules Huret.
Paris, Fasquelle, 1905.

Ce livre de 564 pages est lui-même la suite d'un autre ouvrage analogue, intitulé : De New-York à la Nouvelle-Orléans.

M. Jules Huret continue, dans ces pages aussi pleines que nombreuses, la méthode de reportage intensif qui a fait sa réputation au *Figaro*. Rien d'étonnant à ce que la nouveauté de ces pays un peu rudes ait tenté son esprit aventureux, sa nature vigoureuse. *Go ahead !* Qu'on se représente le nombre de kilomètres et de cubes d'oxygène qu'il lui a fallu brûler, en chemin de fer, à pied, à cheval, en voiture, pour parcourir ainsi l'Amérique en tous sens, de l'Atlantique au Far-West, et des hautes savanes du Texas au brumeux Saint-Laurent, en passant par le pays des Mormons, les cañons et mines d'or du Colorado, les abattoirs géants de Chicago, la douche formidable du Niagara (qu'il a reçue réellement sur les épaules), les Peaux-Rouges, et la région des Grands-Lacs, pour ne parler que des merveilles relatées dans son second livre !

Tout cela a été vu au passage d'une façon rapide, mais avec quelle sûreté de coup d'œil ! Qu'est la prétendue acuité sensorielle du Sioux ou de l'Iroquois, à côté des facultés spéciales que développe chez certains de nos civilisés, tout en nerfs optiques et en cerveau, l'entraînement d'une longue profession ? Les pages, les chapitres s'entassent l'un sur l'autre dans ce livre compact, vivants, pittoresques, désordonnés, ahurissants, tranches de réalité parfois d'une crudité violente, dont l'absorption hâtive, de relais en relais, pourrait fatiguer le lecteur, mais qui, à condition de ne pas tout prendre et de savoir y mettre le temps, renseignent singulièrement sur les hommes et les choses de ce pays. Et ce sont des interviews

avec tel ou tel personnage, des notes au jour le jour, des croquis brusques, parfois terminés en pochade, des mots à l'emporte-pièce, où il y a çà et là un peu de la « blague » du boulevardier, des considérations, empreintes tout-à-coup de gravité, sur le développement industriel des États-Unis, sur le Machinisme, sur les Femmes, sur les Domestiques (car les femmes et les domestiques ont chacun leur chapitre spécial), sur la richesse future du Canada, que l'auteur juge devoir être possession américaine avant peu de temps.... Mais y a-t-il un sujet plus inépuisable? bien que plus souvent abordé? Qu'on commence le livre par le premier chapitre ou par le dernier, en ayant soin peut-être, de le contrôler çà et là, on trouvera toujours quelque chose d'intéressant, et, puisqu'il s'agit de l'Amérique, quelque chose d'*énorme* à y recueillir.

AU JAPON ET EN EXTRÊME-ORIENT, par Félicien CHALLAYE. Paris, Armand Colin, 1905.

Si grandes qu'aient été les qualités de l'observateur, dans le voyage dont nous venons de parler, il n'a pu forcément voir que le dessus des choses, avec leur couleur et leur relief souvent brutal. Combien différent, et combien aussi, il faut le dire, plus séduisant, pénétré d'une intellectualité plus pure, plus clair, plus délicat, plus artiste, plus pondéré, plus incorrigiblement idéaliste, — plus français en un mot, — le charmant ouvrage de M. Félicien Challaye sur ce qu'on pourrait appeler l'âme même de l'Extrême-Orient! Lui, c'est par le dedans, et quelquefois un peu en visionnaire, qu'il cherche à expliquer les choses, si tant est que des *choses* puissent l'intéresser. Aussi, comme son livre est suggestif! Et comme l'auteur est amoureux de son sujet! Et comme ces vieilles civilisations mystérieuses gagnent à être ainsi vénérées, choyées, étudiées curieusement dans leur moi intime!

M. Challaye est professeur de philosophie, et c'est comme boursier de voyage que l'Université de Paris l'a envoyé étudier en Extrême-Orient les points de fusion, pourrait-on dire, des civilisations européenne et asiatique. L'Annam, l'Inde, Java, l'ont arrêté et séduit, et il leur consacre quelques jolies pages, d'un charme pénétrant, mêlées de doux rêves philosophiques, religieux et humanitaires. En effet, l'Inde brahmanique, l'Asie bouddhique, éveillent en lui une âme affinée, méditative et pareille à la leur. Ce qu'il apprécie le plus, parmi les êtres de songe qu'il a coudoyés, ce sont les vertus simples et essentielles que la plupart des Blancs semblent ignorer encore, et qu'ils devraient bien emprunter aux Jaunes, la douceur envers les animaux, la politesse souriante, la piété filiale, le respect de la vieillesse, la reconnaissance envers les morts, sans compter, chez les Japonais spécialement, le sens pratique voisinant avec le sens esthétique le plus pur.

Et il faut voir comme M. Challaye aime et admire le Japon, tout le Japon, ancien et moderne. Selon lui, la prétendue européanisation du Japon est un mythe, car ce que nous connaissons du pays par ceux qui en reviennent « est faux, truqué, menteur ». Les Japonais restent eux-mêmes avant tout, et il en donne maint exemple tiré de leur vie extérieure, comme traduction surtout de leur vie sentimentale. Pour lui, le Japon « réalise magiquement les souhaits intimes de nos cœurs. Y passer trois mois, c'est vivre pendant cent jours trop rapides, une succession de rêves étranges et charmants ». Et plus loin il ajoute : « L'impression que j'ai gardée de mon séjour aux iles d'Utopie situées de l'autre côté de la terre rend très optimiste ma vision de l'avenir de notre Europe ; le souvenir du Japon précise mon espérance d'une meilleure humanité ».

L'auteur avait projeté de faire une escale d'étude à Vladivostock, où l'avaient précédé des lettres et des recommandations officielles. Mais ses tendances libérales, et aussi certaines amitiés compromettantes, l'ayant rendu suspect de propagande révolutionnaire (*sic*), il se vit poliment mais sévèrement maintenu à bord, sous la garde d'un policier ! Nous y avons gagné du moins un chapitre nouveau, le « Journal d'un Expulsé », qui n'est pas le moins intéressant de l'ouvrage.

G. HOUBRON

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

ASIE.

Indo-Chine. — La navigation sur le Mékong. — L'agence de nouvelles le *Courrier d'Extrême-Orient* donne les renseignements suivants :

« La question de la navigation sur le Mékong, si intimement liée à notre pénétration complète du Laos, est plus que jamais à l'ordre du jour. Le gouverneur général de l'Indo-Chine n'a cessé d'encourager sans cesse les différentes tentatives faites sous les auspices du résident supérieur au Laos par l'enseigne de vaisseau Lesterre ; aussi est-il intéressant de rappeler les traversées effectuées sur le fleuve durant le courant de l'année 1904 par les bateaux de l'administration du Laos et par ceux des Messageries fluviales, qui ont suivi leur exemple.

De Pakmoun à Savannaket et retour, soit sur 133 milles, onze voyages ont été entrepris avec succès à travers les rapides de Kemmarat, qui jusqu'en 1903 avaient été réputés infranchissables, avec des vitesses réduisant à trente-trois heures à la montée et à douze heures à la descente le voyage qui demande respectivement quinze et vingt jours en pirogne.

Ces traversées accomplies avec des hauteurs de crue variables et avec des bateaux de type tout à fait différents, ont montré qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à des chaloupes faites spécialement et d'une forme particulière. En effet, l'*Argus*, le *Ham-Luong* et le *Lagrandière*, chaloupes de l'administration du Laos, datent déjà de dix ans et sont loin d'avoir la vitesse que l'on obtient maintenant sur des embarcations beaucoup moins importantes. Le bateau qui s'est d'ailleurs le mieux comporté est le *Garcerie* des Messageries fluviales qui possède un peu plus de vitesse et est de ce fait plus puissant. C'est ce type qui paraît devoir être adopté dans l'avenir.

Les travaux d'aménagement et de balisage du fleuve sont poussés très activement sur tous les points, et l'on est en droit d'espérer que d'ici une ou deux années, la navigation commerciale sera possible pendant six ou huit mois par an d'une façon continue de Khong à Luang-Prabang, de telle sorte que les deux rives du Mékong sur une longueur de plus de 1,000 kilomètres seront desservies d'une façon suffi-

sante, en attendant que les voies ferrées projetées ouvrent d'une façon complète à notre pénétration et à notre commerce l'intérieur de ce pays si riche qu'est le Laos ».

Vers l'Himalaya. — Les auditeurs habituels de nos conférences se souviennent assurément du Dr J. Jacot-Guillarmod et des prouesses himalayennes qu'il nous racontait avec une spirituelle et humoristique modestie. L'esprit de la Montagne le rappelle en Asie, il veut y conquérir le record de l'altitude. Il veut dépasser l'Anglais Graham parvenu il y a quelques années à 7,320 mètres. Ses compagnons sont MM. A.-E. Crowley, Alexis-A. Pache et Ch.-Ad. Reymond. Tous sont à présent dans l'Inde et probablement à pied-d'œuvre, s'ils ne se sont déjà élevés sur les pentes des montagnes géantes.

Les troubles physiologiques que l'homme éprouve dans les grandes hauteurs ne sont pas la moindre des difficultés de leur entreprise. Les jeunes explorateurs espèrent combattre et vaincre cet obstacle en s'élevant avec assez de lenteur pour donner à l'air dissous dans le sang le temps de s'en dégager sans causer d'embolies aériennes et cependant assez vite pour que le régime des aliments conservés n'amène pas l'anémie dans les parages des faibles pressions et des basses températures.

En outre, on peut attendre de cette expédition, si elle n'est pas trop contrariée par les difficultés matérielles des documents scientifiques de valeur sérieuse.

Le Dr Jacot-Guillarmod a déjà donné de ses nouvelles datées de Suez, le 14 Juillet. On n'y relève naturellement rien de particulier quant au but de son voyage. Mais nous sommes au regret de constater dans sa correspondance fort peu de satisfaction de son passage sur un des bateaux de nos Messageries Maritimes qu'il a pris à Marseille. A son jugement, « la Compagnie, à l'encontre des Lloyds allemand ou autrichien, s'obstine à considérer les passagers comme quantité négligeable et paraît ignorer systématiquement les avantages offerts aux voyageurs par ses concurrents ». Et cela commence par le mauvais état de la machine du bateau pour continuer par l'attitude déplaisante du haut personnel à l'égard des passagers exhalant leurs plaintes et demandant des informations.

Ce n'est malheureusement pas la première fois que pareils reproches se produisent. Il y a certainement de nombreuses améliorations à apporter aux services français de navigation, particulièrement sur les bateaux des Messageries Maritimes, dont l'excellente réputation d'il y a quelques années s'amoindrit de jour en jour.

L'endroit du globe où il tombe le plus d'eau. — D'après toutes les données recueillies jusqu'ici sur la répartition des chutes pluviales à la surface de la terre, c'est toujours *Cherra Punji*, dans le Bengale Oriental, qui doit être considéré comme le lieu le plus arrosé du globe.

Cherra Punji se trouve dans la province d'Assam, non loin de l'Océan Indien, par 25° 16′ de latitude Nord et 91° 47′ de longitude Est de Greenwich. Son altitude est de 1,313 mètres.

Le tome XIV des *Indian meteorological Memoirs* qui a paru récemment, contient les résultats complets des observations pluviométriques faites depuis 1851 à Cherra Punji.

Les pluies considérables que reçoit Cherra Punji ont pour cause la situation topographique toute spéciale de cette localité. Elle n'est distante de l'Océan que de 65 lieues environ, et les Khasia Hills, sur les flancs desquelles elle se trouve

accolée, émergent brusquement de la région basse parsemée de marécages. Les vents de Sud-Ouest, en y arrivant chargés non seulement des vapeurs enlevées à la mer, mais aussi de celles recueillies sur leur passage au-dessus de ces 65 lieues de marécages, sont arrêtés net dans leur route et contraints d'atteindre des régions plus élevées, partant plus froides, où s'opère immédiatement la condensation de l'énorme quantité de vapeurs qu'ils tiennent en suspension. Ce sont alors de véritables trombes d'eau qui s'abattent sur les monts Khasia.

Marcel Lefranc.

(*Dépêche coloniale*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Les progrès de l'élevage. — La France est aujourd'hui exportatrice de bétail, sauf en ce qui concerne l'espèce ovine. C'est là un fait considérable qui atteste, déclarait M. de Saint-Quentin dans le *Journal de l'Agriculture*, les progrès considérables réalisés par notre élevage. A l'appui de cette affirmation, M. de Saint-Quentin cite les chiffres suivants :

En 1878, nos importations en animaux de l'espèce bovine n'étaient pas inférieures à 112 millions de francs.

En 1885, elles atteignaient encore 43 millions.

En 1902, elles étaient tombées à 9 millions.

En 1904, enfin, elles n'étaient plus que de 6 millions.

Et, pendant ces dernières années, nos exportations en bétail ne cessaient de s'accroître.

De 8 millions en 1902 et 1903, elles passaient à 13 millions en 1904 ; si bien que, l'an dernier, nous avons exporté pour 7 millions de bétail de plus que nous n'en avons importé, et encore est-il que l'Algérie, terre française, figure pour plus des trois quarts dans le chiffre de nos importations.

Il est d'autant plus nécessaire, fait remarquer M. de Saint-Quentin, d'insister sur cette situation qu'on continue à parler de projets d'accord avec diverses nations étrangères auxquelles, en échange de concessions de valeur discutable, on sacrifierait la protection dont nos éleveurs ont si bien su, à force d'énergie, tirer profit. Se prononçant contre tout projet de ce genre, M. de Saint-Quentin nous apprend qu'un homme d'État allemand disait récemment à un sénateur français : « La France est le seul pays du monde qui puisse produire le pain, la viande et le vin nécessaires à sa consommation. C'est là une force dont vous ignorez la puissance ». Cette force, observe M. de Saint-Quentin, nous la devons à notre politique économique. Sachons la conserver intacte.

AFRIQUE.

Le premier essai de ventes de terre en Algérie. — Depuis les premiers jours d'Avril, le décret du 13 Septembre 1904, qui a organisé le

système de la vente des terres en Algérie, est mis en application, et ce premier essai a pleinement réussi. Sur 108 lots mis à la disposition des immigrants de la métropole, 54, c'est-à-dire exactement la moitié, étaient déjà vendus en Mai. Sur 61 lots mis à la disposition des colons algériens, conformément aux termes du décret qui les admet pour une proportion déterminée aux ventes, 53, c'est-à-dire les cinq sixièmes, ont été enlevés tout de suite. Cette rapidité plus grande s'explique par le fait que les Algériens sont mieux placés que les métropolitains pour se renseigner et pour agir vite. En présence de ce succès, l'administration prépare une nouvelle mise en vente de 150 lots.

D'après le décret, quand un lot est demandé à la fois par plusieurs personnes, on le met aux enchères. Il en est résulté que certains lots ont été vendus bien au dessus des prix fixés. L'un d'eux, à Keddara, a monté de 3,960 francs à 12,800 ; un autre, à Arlal, de 7,322 francs à 20,100 ; un autre, à Sillègue, de 10,824 francs à 41,000. Les lots vendus représentent un total de 717,500 francs. Cette somme, dont bénéficiera le budget algérien, eût été totalement perdue dans le système de la concession gratuite.

Ainsi s'affirme du premier coup la supériorité du système de la vente. Contrairement au préjugé tenace qui l'a pendant si longtemps fait écarter, les terres mises en vente trouvent promptement acheteurs et à des prix inattendus, malgré les clauses qui obligent le colon à résider sur le lot pendant dix ans avec sa famille et à l'exploiter lui-même. Des facilités de payement et la certitude que la colonisation en Algérie est une bonne affaire suffisent parfaitement pour attirer les Français. Et le système n'entraînant pas les frais immenses de la concession gratuite, permettra, avec les mêmes crédits, de donner à l'immigration une impulsion beaucoup plus grande.

Cependant l'administration n'a pas osé abandonner complètement la concession gratuite ; elle continue à la pratiquer dans les régions éloignées ou peu colonisées encore où elle suppose que le don des terres est une faveur nécessaire pour attirer les immigrants. Elle y va faire un essai de peuplement régional qui rappelle l'exemple fameux de Vesoul-Benian. Deux villages des Basses-Alpes ayant été expropriés par le service forestier, on va transporter les habitants en bloc en Algérie, et les répartir dans trois villages où ils se retrouveront entre eux.

Pour seconder cette reprise du mouvement de la colonisation qui est si sensible depuis deux ou trois ans, on est en train de construire à Maison-Carrée, près d'Alger, une école d'agriculture algérienne qui ouvrira en Octobre prochain. On y admettra les jeunes gens de la colonie et ceux de la métropole. On veut faciliter à ces derniers leur acclimatement local et l'acquisition de cette expérience professionnelle, faute de laquelle les débuts du colon sont toujours si hasardeux. L'école d'agriculture coloniale de Tunis attire chaque année de France quelques dizaines de jeunes gens qui font ensuite des colons admirablement préparés. On attend les mêmes résultats de l'école d'agriculture algérienne.

(*Le Temps*).

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Vendredi 23 Décembre 1904.

CONFÉRENCE

DE

M. Raoul BLANCHARD,
Ancien Élève de l'École Normale supérieure,
Professeur agrégé d'Histoire et de Géographie.

LE JURA

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Jura est un grand plateau dressé entre deux dépressions, la plaine Suisse et la plaine de la Saône, qu'il domine de ses flancs raides. Aussi se présente-t-il, du dehors, comme une longue muraille, difficile à gravir, surtout du côté de la Suisse. Le plateau s'effile à chaque extrémité ; large de 80 kilomètres au centre, où le plissement s'est moins violemment fait sentir, il se réduit, en approchant des Alpes et du Rhin, à quelques chaînons étroits.

Ce plateau est plissé, et les alignements s'y succèdent, parallèles à la direction générale de la chaîne. La hauteur et le nombre de ces plis augmentent lorsqu'on s'approche du rebord oriental, côté d'où est venu l'effort qui a contracté ce sol. L'altitude est de 500 m. du côté de la Saône, elle passe à 900 m. au centre, et atteint jusqu'à 1,700 m.

au-dessus de la dépression suisse. Ce sol, qui s'est ainsi laissé régulièrement plier, est formé de roches de l'époque secondaire, et surtout de ces beaux calcaires blancs que l'érosion découpe en escarpements pittoresques. Des lits de marnes intercalés retiennent en nappes les eaux qui s'engouffrent dans les fissures du calcaire, et les ramènent au jour par de fortes sources vauclusiennes qui sont une des beautés du pays.



SOURCE VAUCLUSIENNE : SORTIE DU TORRENT DES GROTTES DE BAUME.

Ce sont là les traits généraux qui caractérisent cette région. Mais le Jura présente divers aspects, qu'on retrouve surtout dans la partie centrale, la plus large. C'est la côte, rebord du plateau au-dessus de la vallée de la Saône, c'est la Moyenne Montagne, avec les plateaux proprement dits ; enfin la Montagne véritable, formée des chaînes élevées de l'Est. Le conférencier se propose de parcourir successivement ces trois parties.

Il aborde la côte dans la région où elle est le mieux caractérisée, celle qui s'étend de Salins à Bourg, et où les collines préjurassiennes du pays bisontin ne viennent pas en masquer le rebord hardi. C'est le

« vignoble » de Lons-le-Saulnier. La côte est bordée d'une ligne de villes qui sont les entrées du Jura, les points d'échange entre la vallée et les plateaux. La présence, au pied des falaises calcaires, des roches du terrain triasique se manifeste rien que par ces noms de Saulnier, Salins, indiquant des exploitations de sel gemme. Ce sont ces roches triasiques et liasiques, moins dures que celles du Jura proprement dit, qui ont permis à l'érosion d'entailler le rebord de la côte de vallées profondes, aux formes adoucies, dominées brusquement par les blancs escarpements des calcaires. La vigne croît à merveille sur ces pentes douces, et les vins d'Arbois et Château-Châlon, travaillés dans d'im-



VUE DU VILLAGE DE BAUME.

menses caves au creusement desquelles se prêtent si bien ces roches, font honneur au Vignoble de la côte. De nombreuses grottes s'ouvrent au flanc des vallées, à travers les fissures du calcaire agrandies par la dissolution lente de la pierre ; des torrents souterrains les parcourent, et la visite de l'une d'entre elles, favorisée par une installation bien comprise, procure au touriste les mêmes plaisirs que la descente dans un aven des Causses ou dans le trou de Han. Ainsi la côte est une région pittoresque, aimable, riche et peuplée.

Le contraste est grand lorsqu'après une rude montée, le voyageur arrive sur le plateau. Qu'il grimpe de Besançon ou de Lons-le-Saulnier, un spectacle analogue l'attend : une plaine froide, triste, avec des

dépressions tourbeuses. Cependant des plissements de petite taille ne tardent pas à se présenter ; ceux-ci franchis, on en découvre d'autres



VUE DANS LA GROTTE DE BAUME.

en arrière, et l'on s'aperçoit qu'il n'y a pas là un plateau, mais beaucoup de petits plateaux encadrés de chaînes, zébrés de dépressions et de failles.

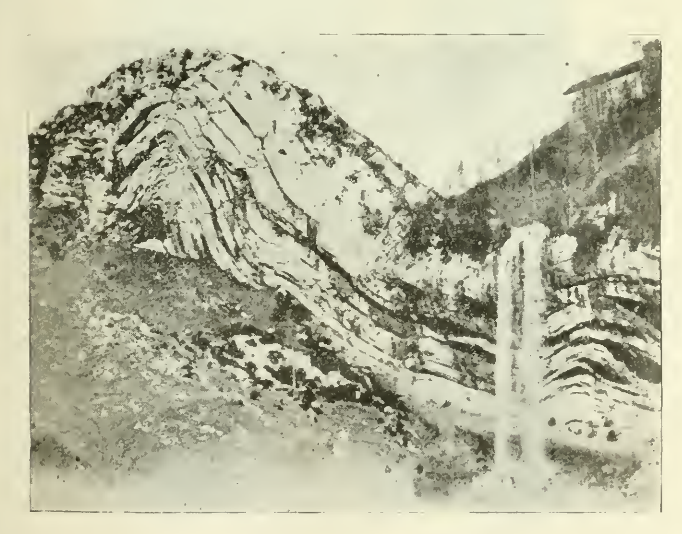
Le bois est le principal produit de ces terres hautes. Vers la côte, on trouve encore quelques cultures ; vers l'Est, tout le sol est en pâtures et en bois. Hêtres, chênes. sapins, se succèdent.

Les habitants exploitent activement cette ressource ; des charbonniers s'établissent dans les forêts ; des chantiers sont outillés pour injecter du coaltar dans les troncs qui donneront des poteaux télégraphiques.

Malgré cette industrie, le plateau est triste, sévère, peu habité. Dans l'Est, vers Pontarlier, les marais établis derrière les moraines du grand glacier du Rhône, qui a pénétré jadis jusque là, forment un paysage lugubre. Seuls quelques lacs, arrêtés derrière une moraine ou un seuil rocheux, donnent quelque grâce austère à ces vastes espaces boisés.

Le charme du plateau est réfugié dans les parties basses, dans les

vallées qui l'entaillent profondément. Là, à plusieurs centaines de mètres de profondeur, roulent des eaux claires, qui raniment la végétation, alimentent des industries, donnent de la vie au pays. Formées par l'éboulement des voûtes sous lesquelles les eaux passaient jadis en souterrain, comme la Loue, ou par l'érosion pure et simple, comme l'Ain, ou par le creusement effectué dans les roches par le curieux procédé des « marmites de géant », comme la Valserine inférieure, elles sont toutes pittoresques et actives. Les ruisseaux se sont frayé des lits irréguliers coupés d'innombrables cascades; les grandes rivières ont moins de chutes, mais sont bien plus profondément encaissées. L'Ain, après la belle source d'où il sort en nappe bleue, traverse en rapides les obstacles qui le séparent du plateau de Champagnole, puis s'encaisse de nouveau, pour atteindre la plaine du Rhône, dans les défilés grandioses où s'isole la Chartreuse de Vaucluse. La Loue, dont les eaux sont si abondantes dès la naissance que des usines ont tiré parti de ses forces, traverse les belles gorges de Nouailles et alimente les industries de Lods et d'Ornans. Le Doubs, descendu de la fraîche vallée de Mouthe, traverse les bassins des Brenets où ses eaux s'attardent derrière un seuil rocheux, pour plonger ensuite dans une chute de 30 m., et poursuivre jusqu'à St-Hippolyte et Pont-de-Roide



UN PLI DOUBLE : CHAPEAU DE GENDARME.

un cours tortueux au fond d'une vallée étroite, véritable fossé qui sert

de frontière et dont les contrebandiers ne peuvent escalader les parois que par les « Échelles de la Mort ».

A remonter ainsi les grandes vallées qui sabrent les plateaux, on arrive dans la région des hauts sommets, la haute Montagne. Celle-ci ne se distingue d'ailleurs des plateaux que par des transitions assez insensibles ; il existe jusque dans les plateaux des rides montagneuses, et on trouve des parties tabulaires, comme celle qui porte le village des Rousses, jusque dans les régions les plus élevées. Mais c'est là qu'on découvre les formes de terrain les plus particulières du Jura ; l'exagération des plissements a donné : des *voûtes,* c'est-à-dire des plis en l'air, et des *vals,* plis en creux, qui se succèdent avec régularité ; ailleurs l'érosion a entamé le sommet d'une voûte, et y a creusé une nouvelle dépression que l'on appelle une *combe* ; parfois la dépression entaille si profondément la voûte que les deux vals qui la bordent se trouvent mis en communication à travers le pli qui les séparait ; c'est une *cluse.* A ces particularités de relief, la Montagne joint des carac-



UNE CLUSE : GORGES DE LA SAINE.

tères climatériques spéciaux. L'hiver y est terriblement rude, à cause

de l'altitude, et la neige épaisse. Aussi les communications sont-elles difficiles, à la mauvaise saison, dans ce pays escarpé. Il en résulte des conditions d'existence particulières. En été, les habitants vivent de l'élevage, la culture étant déjà difficile sur ces hauteurs. L'hiver, ils s'adonnent à l'industrie.

L'élevage de la montagne jurassienne se fait sous la forme coopérative. Éloigné du consommateur, n'ayant pas le temps ni les moyens de produire son beurre et son fromage rapidement et à bon compte, le paysan jurassien s'est associé à ses voisins, et a formé une *fruitière*. Partie d'une conception encore étriquée, suivant laquelle le paysan avait affaire à un industriel qui travaillait pour tout le village, la fruitière est devenue une véritable coopérative de production, qui a pu améliorer les procédés de fabrication et se servir des appareils modernes. La fruitière a transformé la Montagne en y amenant le bien-être.

Quant à l'industrie hivernale, son rôle a été plus considérable encore. Disposant de beaucoup de temps, empêché par la tourmente de sortir de chez lui, le paysan jurassien a été porté aux travaux qui demandent de la patience et de la précision. De la mise en œuvre du bois de ses forêts, il est passé aux métaux, à l'industrie délicate de l'horlogerie. Enfin de saisonnière, l'industrie s'est faite permanente. La Montagne est remplie de ces ruches ouvrières actives où l'on fabrique des objets fins, où l'on travaille des métaux précieux. La pittoresque St-Claude, enfouie dans la vallée de la Bienne aux ponts suspendus pleins de hardiesse, occupe 4,000 ouvriers à ouvrer le buis de ses monts calcaires, et même la bruyère de Corse; pipes, couverts, mesures linéaires, se répandent de là sur le monde. Derrière, Septmoncel, les Molunes, les Bouchoux pratiquent le patient travail des lapidaires. Morez, étriqué au fond d'une cluse, allongeant sur plus de 2 kilomètres ses hautes maisons et ses usines dominées par les viaducs de l'Evalude, fabrique en grand la lunetterie. La prospérité de ces villes et bourgades est grande, et la richesse s'étend aux communes rurales voisines, dont les habitants, à leurs moments de loisirs, tournent le bois pour St-Claude ou polissent des verres pour Morez.

Derrière ces villes industrielles, le Jura allonge ses plus hautes cimes. Le tourisme commence à fréquenter ces belles croupes boisées, auxquelles la question du tunnel de la Faucille donne de l'actualité. De belles routes escaladent la montagne, celle de St-Cergues, celle de la Faucille. Du sommet, la vue s'étend sur la plaine suisse et le ver-

doyant pays de Gex, sur le lac de Genève, et sur les Alpes dominées par le Mont Blanc.

Là se termine le Jura. Mais ses chaînons noirs de forêts se continuent encore longtemps dans la direction du Sud. De ce côté, la limite avec les Alpes est imprécise. Ce n'est pas le défilé sauvage, large parfois de 10 m., où s'engouffre le Rhône, qui peut délimiter de ce côté la montagne. Le fleuve traverse le Jura, mais ne le sépare pas des Alpes; de chaque côté de la perte de Bellegarde, de la fente d'Arlod, de la percée de Pierre-Châtel, c'est bien la même chaîne qui continue. Il faut aller en réalité jusqu'aux plateaux de la Grande-Chartreuse pour voir les derniers chaînons du Jura se joindre aux premières chaînes des Alpes dont il est, en réalité, un rameau détaché.

Pittoresque et facilement accessible, actif et industrieux, le Jura est un pays d'avenir. Le percement du Simplon le met sur le grand chemin du Nord-Ouest de l'Europe vers la Méditerranée. Les touristes le fréquentent de plus en plus; déjà les Lyonnais s'installent en véritables colonies de vacances aux confins des plateaux et de la montagne. En attendant l'étude géographique complète à laquelle il a droit, le Jura mérite d'être mieux connu des Français.

II.

Séance du Jeudi 2 Mars 1905.

LA 2e EXPÉDITION POLAIRE NORVÉGIENNE DU « FRAM »

(1898-1902)

Par le Capitaine-Commandant GÜNNAR-INGVALD ISACHSEN,

de la Cavalerie de l'armée norvégienne, en stage au 2me régiment de cuirassiers à Paris, chargé du service cartographique de l'expédition.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Capitaine Otto Sverdrup, qui avait eu l'honneur de commander le *Fram*, lors de la fameuse expédition de Fridtjof Nansen, avait reçu


DEUXIÈME EXPÉDITION POLAIRE
Norvégienne
DU "FRAM"
1898-1902
par le Capitaine Isachsen
Topographe de l'Expédition.
Les traits renforcés indiquent les découvertes de l'Expédition.
PÔLE NORD
TERRES CONNUES avant l'Expédition.
Groenland
B deBaffin
Légende
Route du "Fram"
Hivernages
a 1898-1899
b 1899-1900
c 1900-1901
d 1901-1902
PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
Echelle moyenne
1/30 000 000
500 KILOM
J. HANSEN
Cap Isachsen
M. du Pr. R. Gustave
T. Ringnes
M. Pr. Gust. Adolph
T. Roi Christian
Île Melville
T. Bathurst
T. de Grant
T. Grinnell
T. Ellesmere
North Devon
Détroit Smith
Détr. Lancaster
Terre Cockburn
Terre de Baffin
Baie de Baffin
B. Melville
Upernivik
Godhavn
Egedesminde
Détroit de Davis
NANSEN 1888
Cap Farvel
G R O E N L A N D
ALLER
RETOUR
FRAM, 1896
Spitzberg
MÉRIDIEN DE PARIS
CERCLE POLAIRE
Islande
Fœr-œer
19 Septemb. 1902, Stavanger
Shetland
Orcades
Iles Britanniques
O C E A N A T L A N T I Q U E
N O R V È G E
Stockholm
Kristiania
28 Juin 1898
Danemark

de l'Etat et de généreux Norvégiens, MM. les frères Ringnes et le Consul Heiberg à Christiania, la mission de diriger une nouvelle expédition qui aurait à parcourir les terres inconnues qui bordent l'Océan Polaire américain et à étudier le problème arctique sous tous ses aspects.



CAPITAINE G.-I. ISACHSEN.

L'expédition fut préparée avec le même soin minutieux qui avait présidé à la première.

Le nombre des membres qui y participeraient fut fixé à seize, dont cinq savants choisis parmi beaucoup, nombreux en effet furent ceux qui demandèrent à en faire partie.

Le départ de Christiania eut lieu le 24 Juin 1898.

La traversée de l'Océan Atlantique au Groënland fut assez mouvementée. Le *Fram*, à cause de sa construction, était le jouet des flots. Il n'avait point du reste été construit pour être un fin marcheur, mais spécialement pour résister aux glaces.

Sa largeur est de onze mètres, sa longueur trente-trois mètres, soit



LE « FRAM » AU MOUILLAGE.

une proportion de un à trois, tandis que la proportion des navires rapides est de un à sept.

L'épaisseur totale des parois était de un mètre environ.

Court, il pouvait évoluer facilement entre les banquises; large, il regagnait en espace ce que la longueur lui avait fait perdre et il en faut pour loger tous les approvisionnements que nécessite une expédition qui peut se prolonger d'une manière imprévue!

L'épaisseur de sa membrure le rendait déjà très résistant, mais la coque du *Fram* avait en outre une forme arrondie telle que la glace ne pût y trouver prise. Le *Fram*, sous l'effort des glaces devait se soulever forcément et échapper ainsi à leur terrible étreinte.

Il avait du reste fait ses preuves, quand il partit pour sa deuxième expédition polaire.

Le cap Farewell doublé, le *Fram* longea la côte occidentale du Groënland, n'y fit que trois escales à Egedesminde, Godhavn et Upernivik pour faire du charbon et se procurer les chiens indispensables à toute expédition polaire.

Puis, pour remplir la première partie du programme projeté, il se dirigeait vers le détroit de Smith, situé entre le Groënland et la terre d'Ellesmere.



LE « FRAM » EN HIVERNAGE.

Il y eut bien un arrêt forcé dans la baie de Melville, où le *Fram* fut retenu dix jours dans les glaces, mais le 18 Août le détroit de Smith était atteint.

La marche vers le Nord fut définitivement arrêtée vers le 79me degré et le *Fram* prit ses quartiers d'hiver à l'entrée de la baie de Buchanan, à l'Est de la terre d'Ellesmere.

Les expéditions en traîneaux commencèrent et furent poursuivies jusqu'en Octobre.

Au mois de Mars 1899 l'expédition fut surprise par la visite d'un Esquimau. Celui-ci avait rencontré et suivi les traces des traîneaux de l'expédition, plus larges que les leurs.

Il arrivait sur un traîneau tiré par 8 chiens maigres et faibles, nous n'attèlions que 6 des nôtres.

Invité à monter à bord, il le fit sans difficulté, mais non sans avoir changé de vêtements. Sage précaution, car dans l'atmosphère tiède de l'intérieur, ses vêtements de voyage n'auraient pas manqué de s'imprégner d'humidité.

L'Esquimau avait un aspect sauvage, mais doux quand même.

Petit de taille, fort de carrure, il avait le visage rond, les yeux intelligents, les dents blanches et la peau jaunâtre et noircie, parce que l'eau n'atteint jamais volontairement la peau des Esquimaux. Les cheveux d'un noir d'ébène, tombaient sur ses épaules.

Le changement des vêtements nous permettait d'étudier le costume :

Une pelisse de peau de renard, poils en dehors. Au-dessous une chemise de peau d'oiseau. Les bottes en peau de phoque tannée.

Après cette première visite, l'expédition reçut plusieurs hommes et femmes et les visiteurs séjournèrent plusieurs jours à bord.

Les femmes portent des bottes plus hautes que celles des hommes. Elles ont le capuchon comme les hommes avec une poche pour porter leur progéniture.

Elles rassemblent leurs cheveux tout au-dessus de la tête et les y maintiennent au moyen d'une corde serrée si fortement qu'il en résulte souvent une sorte de tonsure, considérée comme marque de distinction.

Les Esquimaux n'ont pas beaucoup d'enfants, trois ou quatre tout au plus. Ils se débarrassent facilement des enfants du sexe féminin quand ils en ont déjà assez, ou de ceux d'une mauvaise conformation.

Les maigres moyens d'existence dont ils disposent en ces contrées désolées, leur en font presque une nécessité, car ils semblent aimer beaucoup les enfants.

Il faut voir avec quel plaisir ils les embrassent selon l'usage établi, c'est-à-dire, en se frottant nez contre nez.

Les Esquimaux atteignent rarement un grand âge. Ils aident souvent un infirme à passer de vie à trépas. Ils jettent aussi à la mer, avant qu'il ait rendu le dernier soupir, celui des leurs qui va mourir, pour éviter les mauvais présages résultant d'une mort dans leurs tentes.

Ils ne savent compter que jusqu'à vingt avec les mains et les pieds et se servent du mot beaucoup pour indiquer une plus grande quantité.

Leur religion est très simple. Ils ne pensent guère à Dieu, si ce n'est pendant les grands troubles atmosphériques qu'ils considèrent comme des manifestations de la colère divine.

Leurs ustensiles sont encore de l'âge de pierre. Cependant les luttes continuelles de l'existence en ces régions polaires ont développé leurs facultés intellectuelles qui suivant l'apparence ne sont guère inférieures aux nôtres.

Ils vivent de chasse et de pêche, manient très habilement le harpon. Ils parcourent de grandes distances soit en traîneau, soit en kajak avec traîneau surtout dans le Nord, où la mer presque toujours est couverte de glace.

Le kajak est un canot de 5 à 6 mètres de long sur une largeur de 50 centimètres. Il est formé d'une carcasse en bois ou en os tendue de peaux de phoque. La seule ouverture est une lunette dans laquelle l'Esquimau s'introduit jusqu'à mi-corps. Puis il revêt une capote cousue à cette même lunette et ne fait plus qu'un avec son kajak.

La double pagaie en mains, il s'aventure très loin, même en pleine mer et peut faire ainsi des grandes distances en un jour.

Chavire-t-il, d'un seul coup de pagaie il se redresse et continue comme si rien n'était.

Revenons à l'étrange visiteur du *Fram*.

Invité à table, il se servit de préférence de la fourchette du père Adam. Il coupait la viande au couteau en la maintenant entre les doigts et les dents. Le menu lui fut plutôt désagréable. L'Esquimau n'a guère d'autre légume que ce qu'il trouve dans l'estomac des rennes qu'il abat.

Il s'en retourna non sans quelques cadeaux. Le bruit s'en répandit dans sa tribu et il en vint encore une vingtaine dans la suite, comme je l'ai déjà raconté.

Ce furent les seuls êtres humains que virent les explorateurs en ces parages et encore ils ne pouvaient correspondre avec eux que par signes.

Le 17 Mai, jour de la fête nationale de la Norvège, il y eut cavalcade sur la glace, discours de circonstance et banquet.

Cette fête fut toujours observée par la suite et à bord et même dans les expéditions en traîneaux.

Quand le *Fram* put sortir de sa prison de glace, il fit plusieurs tentatives vers le Nord mais inutilement. On rencontrait bientôt une nouvelle banquise impénétrable.

Alors le Capitaine Sverdrup dut aller dans le détroit de Jones entre le North Devon et la terre du roi Oscar. Les deux côtés de ce détroit ainsi que de grands espaces dans l'Ouest étaient, comme on le sait, presque inconnus avant l'expédition. Le *Fram* hiverna en 1899-1900 dans le Havnefjord et en 1900-1901 ainsi que 1901-1902 dans le Gaasefjord.

Les hivernages furent les points de départ de nombreuses expéditions.

Dès que le jour renaissait, on s'occupait fébrilement des préparatifs. Les traîneaux étaient chargés de provisions, des tentes et des instruments scientifiques.



PRÉPARATIFS D'UNE COURSE D'EXPLORATION.

Chacun avait sa meute de chiens. Oh! Quels monstres que ces chiens polaires. Souvent ils se précipitent sur leurs congénères et se disputent entre eux. Dans les premiers temps, ces animaux sauvages se seraient précipités sur l'explorateur qui aurait eu le malheur de tomber devant eux. Peu à peu, cependant, ils se familiarisèrent avec les membres de l'expédition.

Puis on s'élançait dans l'inconnu. Que de fatigues et comme on regrettait l'abri protecteur du *Fram*. Point de repos. Tout le temps il fallait exciter les chiens, pousser et gouverner le traîneau et même le porter dans les endroits difficiles.

On ne marchait guère que dix heures par jour. Puis après avoir mis les traîneaux en parallèles, on dressait la tente. On vaquait ensuite aux soins du ménage et après un frugal repas chacun se couchait dans des sacs en peau de rennes faits pour cet usage.

Après le repas du matin il faut dégager la tente à moitié ensevelie dans les neiges, la rouler et faire le paquetage. Cela prend beaucoup de temps, mais en général on peut se mettre en route après un travail d'une heure et demie.

Tout le temps les explorateurs luttent contre brouillards, rafales, vents froids et piquants, tourmentes de neige et attaques des ours polaires.



EN EXPÉDITION.

Quelquefois l'expédition éprouve des retards imprévus. Le pétrole est épuisé, il faut passer au régime de la viande crue et boire le peu d'eau obtenue par la fusion de la glace dans les sacs à coucher. Chacun y contribue par sa chaleur naturelle.

Quand vient la disette, on passe au régime de la demi-ration. On connaît alors le supplice de la faim que n'adoucissent pas les plus beaux rêves. C'est alors qu'immanquablement on assiste en songe à de magnifiques festins.

Enfin le *Fram* est atteint. Le retour des explorateurs que l'on ne croyait plus revoir, est fêté solennellement.

Ce jour-là, comme aux grands jours de fête, le cognac est versé, avec parcimonie bien entendu, dans ces régions. En traîneau, six explorateurs emportèrent une bouteille de cognac pour cinquante jours. Pour faire la fête, chacun prenait une cuillerée ; mais versé, n'est pas toujours le mot juste. Quand il est gelé, il faut le retirer plutôt de la bouteille avec un petit bâton.

Pendant l'hivernage nos explorateurs ont encore fort à faire. Continuation des observations scientifiques, opérations délicates à faire sans le moindre gant par les froids les plus vifs, rédaction et collationnement des résultats acquis par les expéditions. Puis travaux les plus

vulgaires : corvées de charbon, de glace, de cuisine. Chacun se transforme en tailleur, bottier, etc. Tous les métiers y passent.



RETOUR.

Le *Fram* était un abri sûr pendant la longue nuit polaire. La température variait alors de 40 à 55 degrés au-dessous de zéro. A de telles températures on ressent aux mains et au visage une sensation de vive brûlure. Le vent est souvent violent. Quand il a la vitesse de 36 mètres, un homme ne peut guère se tenir debout.

En été 1901, le *Fram* se disposait à retourner. On se mit à attaquer les dernières glaces à la pioche et avec la scie. Il restait quelques kilomètres à franchir, lorsque le froid reprit. Les glaces se refermèrent et le *Fram* dut se résigner à un nouvel hivernage dans ce même Gaasefjord, à 20 kilomètres plus au Sud que l'année précédente.

La faune de ces pays est représentée par quelques rennes, des ours, des bœufs musqués qui se défendent victorieusement par une habile formation en carré ou une sage retraite.

Citons en outre les renards, les canards, eiders, mouettes et guillemots, les morses et les phoques. Les amphibies servaient à la nourriture des chiens de l'expédition.

Le pays n'est pas sans végétation. Ce n'est pas tant le froid que le manque d'eau qui tue la végétation. Comme plantes, des mousses, des lichens et des herbes. Pas un arbre.

La deuxième expédition polaire fut fertile en résultats.

Au point de vue géographique, elle détermina dans le détroit de Smith la baie de Buchanan et la presqu'île qui la sépare de la baie de la princesse Marie située plus au Nord, la côte septentrionale du North Devon, les côtes méridionales et occidentales de la terre du roi Oscar, les côtes septentrionales de la terre du roi Christian et du North Cornwall.

Egalement, l'île de North Kent qui, à l'extrémité Ouest du détroit de Jones, forme deux détroits, celui de Cardigan et les Portes de l'Enfer.



MONTAGNE DE GLACE.

Elle découvrit encore la terre Heiberg à l'Ouest de la terre du roi Oscar. Le détroit entre ces deux terres porte au Nord le nom de détroit de Fridtjof Nansen et au Sud de détroit Euréka. Plus à l'Ouest encore, les terres de Ringnes et d'Isachsen, séparées par le détroit de Danske de la terre du roi Christian et par le détroit d'Hendricksen de la terre de North Cornwall.

Entre les deux îles de Ringnes est le détroit de Hassel.

Cette simple nomenclature suffit à donner une idée de la lourde tâche qui incombait à M. le Capitaine Isachsen. C'est lui qui eut à dresser les cartes de ces contrées inconnues. Il s'en est acquitté du reste admirablement et avec un soin minutieux comme le témoignent les belles cartes qu'il a gracieusement offertes à la Société de Géographie.

L'expédition découvrit des traces de campements esquimaux et des

vestiges nordiques que l'on ne peut attribuer qu'aux anciens Normands qui s'aventuraient par là dans le temps des Vikings.

Ces vestiges trouvés en grand nombre dans l'île Sainte-Hélène, près de la presqu'île Colin Archer et dans l'île du Diable, consistent en trois pierres formant un ⊓, l'ouverture tournée vers le Sud et servant d'abri aux eiders.

Or, l'Esquimau n'a pu disposer ainsi ces pierres, car ce peuple de chasse n'a aucun souci de l'avenir et ne voudrait se résoudre à un travail n'apportant aucun bénéfice direct.

On découvrit et on rapporta également beaucoup de fossiles qui montrent que ces contrées ont donc dû jouir d'un climat subtropical, alors que la température moyenne actuelle est de 20 degrés au-dessous de zéro.

Une foule d'observations physiques, météorologiques et magnétiques furent faites. Les résultats en seront publiés ultérieurement par l'Université de Christiania qui étudie actuellement tous les documents acquis dans cette mémorable campagne.

La dernière expédition en été 1902 à l'île du Diable, située dans le détroit de Cardigan, faillit retarder le départ du *Fram*.

Une tempête s'éleva. Les glaçons entraînés par de violents courants coupèrent la retraite aux explorateurs qui se trouvèrent sans ressources, prisonniers dans cette île avec leur bateau. Ils purent enfin, profitant d'une accalmie, regagner le *Fram* par l'île voisine, le North Kent et les Portes de l'Enfer.

Enfin le 5 Août 1902, le *Fram* quittait ces parages et rentrait à Christiania le 28 Septembre après une absence de quatre ans et trois mois.

Les explorateurs furent reçus à bras ouverts d'autant plus que l'on n'espérait plus les revoir.

Bien des événements s'étaient passés pendant leur longue absence. Rien que dans cet intervalle quatre chefs d'État étaient morts et deux grandes guerres étaient survenues.

P. S. — A la suite de cette conférence, faite avec beaucoup d'ardeur et d'humour, dont notre compte-rendu donne une idée fort sommaire et incomplète mais qui fut accueillie avec une faveur marquée par un nombreux auditoire, le Comité d'Études a décerné une Médaille de la Société à M. le Capitaine Isachsen.

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE EN ITALIE

Par M. V. DELAHODDE,

Secrétaire - Général adjoint de la Société.

Pendant longtemps j'ai nourri contre le voyage d'Italie un préjugé qui a dû prendre sa source dans l'émotion causée par la mort d'un ami au cours de son voyage de noces à Naples vers 1867.

Cette impression se sera fortifiée par le récit des mésaventures de touristes plus ou moins expérimentés qui avaient souffert de la cuisine trop macaronique, de l'importunité des guides, commissionnaires, cochers et mendiants, et, le dirai-je, des familiarités piquantes de certains insectes mieux taillés pour le saut que pour la course.

L'exemple d'un gros industriel de nos environs qui avait traîné pendant un an une fièvre paludéenne rapportée d'un voyage à Rome (vers 1887), n'était pas de nature à modifier ma manière de voir et il fallut pour me faire revenir à de meilleurs sentiments que la Compagnie P.-L.-M. m'obligeât en 1897 à traverser un petit coin de l'Italie septentrionale, en vue de me rendre plus économiquement à la côte d'Azur.

Ce n'est pas que la réception de la douane à Modane eut été très chaude : non, malgré un froid de — 10°, nous dûmes quitter notre compartiment vers 4 heures du matin pour attendre sous la halle jusqu'à 8 heures un nouveau train, le nôtre n'ayant pu, à cause de l'affluence des voyageurs, attendre la fin de la visite.

Mais, une fois ce mauvais pas franchi, nous n'eûmes qu'à nous louer des prévenances de nos compagnons de route et des employés du chemin de fer, du bon marché des buffets et du confortable des voitures.

Aussi, lorsque l'on commença à parler des fêtes qui devaient marquer à Rome le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, me laissai-je aller petit à petit à l'idée de m'y rendre le plus tôt possible afin de pouvoir suivre plus tard avec plus de fruit le récit des fêtes et cérémonies. L'élection d'un nouveau Pape ajoutait encore à l'intérêt du voyage ; et la promesse de nous faire participer, ma femme et moi, à une audience relativement intime fixée au 8 Février acheva de nous décider à partir vivement le 1er Février 1904.

De notre voyage je dirai peu de chose : nous eûmes à l'aller l'aimable compagnie d'un jeune homme de Lille qui se rendait pour la première fois à la Villa Médicis où son père l'avait précédé quelque 35 ans auparavant. Nous fîmes la traversée des Alpes par un clair de lune étincelant qui donnait aux cimes de la Maurienne un relief saisissant.

Un arrêt de quelques heures à Turin le 2 Février nous permit de prendre un aperçu de cette ville tracée au cordeau et d'assister à la Cathédrale à la Procession de la Chandeleur, présidée par le Cardinal-Archevêque en personne ; la note originale de ce défilé était réservée au costume de chœur des séminaristes : un surplis bouffant très court, arrêté à la taille et la serrant, leur donnait, par derrière, l'aspect de matrones vêtues d'un corsage blanc sur une jupe violette. L'autel est dominé par une chapelle renfermant le magnifique reliquaire du Saint-Suaire de N.-Seigneur.

En fait de monuments modernes, celui du Mont Cenis a belle allure ; mais que dire de la Mole Antonelliana, sorte de réduction de la Tour Eiffel plantée sur le dos d'une vaste synagogue restée en souffrance.

Gênes, avec son port qui se développe rapidement (aux dépens surtout de Marseille), ses ruelles étroites bien que très commerçantes, son pittoresque boulevard extérieur, a beaucoup plus de cachet que Turin. Son cimetière est un véritable musée de sculpture que ne dépare pas la quincaillerie dont la passion des couronnes émaille nos champs de repos.

Jusqu'à la Spezzia, la route de Gênes à Rome est le prolongement de notre côte d'Azur et forme l'extrémité de la Rivière du Levant. Même décor de villas plus ou moins somptueuses, émergeant d'une végétation presque tropicale, où dominent les palmiers, caoutchoucs et mimosas.

A notre grand regret nous brûlons Pise, dont le Dôme et la Tour penchée se teintent aux rayons du soleil couchant, et nous débarquons à Rome vers minuit.

La gare est perdue dans une immense place inondée de lumière électrique et qui n'évoque guère le souvenir des Catacombes ; la circulation, en raison de l'heure avancée, est presque nulle, et l'impression de désert qui nous avait envahis dans la dernière heure du trajet en wagon à travers la campagne romaine éclairée par l'astre des nuits, nous poursuit jusqu'au centre de la Ville Éternelle où notre omnibus nous transporte par de larges rues bordées de palais et de maisons somptueuses, mais paraissant d'autant plus mortes qu'elles sont mieux éclairées.

Pendant que je parle d'omnibus, un simple avis : quand on est deux ou trois, le fiacre est toujours moins cher en Italie que l'omnibus de l'hôtel.

Dès le lendemain matin nous commençions la visite des monuments sous la conduite d'une très obligeante cicerone ; c'est une Lilloise qui, après de nombreux voyages, s'est fixée depuis quelques années à Rome ; elle connaît son sujet à fond et nous ménage l'intérêt en véritable artiste.

Pendant la première journée nous ne voyons St-Pierre que de très loin; nous commençons à l'autre bout de la ville par la Scala Santa et St-Jean de Latran, la Cathédrale de Rome. Du parvis on domine au loin la campagne romaine parsemée de ruines d'aqueducs. — L'intérieur est immense, au point que nous voyons un enfant de chœur traverser la nef au pas gymnastique, pour aller à la sacristie rallumer son encensoir. On continuait activement les travaux de décoration entrepris sous Léon XIII, dont le tombeau ne sera pas un des moindres ornements de la basilique.

Ste-Marie Majeure nous donne ensuite une note plus archaïque et d'une décoration plus intense. Au contraire, St-Paul, hors les murs, charme par sa majestueuse simplicité.

Mais quel dommage d'être obligé de voir l'extérieur de ces temples ! Leurs murailles nues, percées de fenêtres rappelant des meurtrières un peu larges, et surtout les toitures basses en tuiles rouges leur donnent un air de vastes granges. Est-ce voulu pour faire mieux ressortir l'intérieur qui est généralement très riche? Je ne sais; mais, en tous cas, St-Pierre ne tombe pas dans le même défaut, et l'extérieur, depuis l'immense place entourée d'une imposante colonnade, jusqu'à la coupole majestueuse, flanquée de quatre lanternes plus modestes, produit un effet réellement monumental.

L'impression n'est, du reste, pas diminuée quand on pénètre à l'intérieur, après avoir traversé le vaste portique décoré à ses extrémités des statues équestres de Charlemagne et de Constantin. L'œil est séduit, dès l'entrée, par l'harmonie des proportions et des couleurs : rien de heurté, rien de clinquant; les matériaux sont riches, le travail est fini; mais rien ne ressort spécialement, sauf peut-être la Confession de saint Pierre qui retient toujours de nombreux pèlerins sous le dôme.

L'immensité du vaisseau est telle que la température ne s'y modifie guère, et l'on y respire en tous temps un air parfumé et léger qui n'a rien de commun avec l'air humide et confiné de nos églises.

Les peintures ont été remplacées petit à petit par leur reproduction en mosaïque, qui craint moins les injures du temps.

L'ascension de la coupole, par un escalier presque carrossable dans sa première partie, permet de se rendre encore mieux compte des dimensions du vaisseau, lorsqu'on en parcourt la toiture pour aller retrouver l'escalier du dôme.

Nous n'avons assisté à aucune de ces cérémonies pour lesquelles St-Pierre forme un si merveilleux cadre. Le dimanche nous avons entendu une messe très bien chantée dans la chapelle du chapître; mais le lundi, dans la même chapelle, se célébrait un obit assez modeste avec un autre lutrin qui pouvait rendre des points aux plus mauvais de notre région : on voit que Don Perosi ne peut pas être partout.

Je ne parlerai pas d'une trentaine d'autres églises que nous avons visitées,

sauf pour citer l'ossuaire macabre de l'église des Capucins, la belle crypte de Ste-Cécile, dûe à la munificence du Cardinal Rampolla qui en est titulaire, les vieilles mosaïques de Ste-Marie du Transtévère, la décoration si variée des chapelles des diverses nations dans l'église St-Joachim et les magnifiques restaurations picturales de St-André della Valle.

Nous avons été naturellement admirer, dans St-Pierre-ès-liens, le Moïse de Michel-Ange ; mais la statue si musclée du grand législateur ne serait-elle pas plutôt à sa place dans un institut de gymnastique pour justifier la devise : « *Mens sana in corpore sano !* »

Une particularité nous a frappés dans nos courses à travers les rues du centre de Rome : elles sont en général étroites, sans trottoirs, avec une pente légère vers le milieu de la chaussée. L'adresse des cochers est remarquable et les piétons rangés à la file indienne circulent sans danger le long des façades. Les rues ne sont pas aussi bruyantes que le ferait supposer l'activité du mouvement : le pavement très uni amortit le roulement des voitures ; les cochers n'abusent pas du fouet, ni les marchands de la trompe pour annoncer leurs denrées.

Je laisse à de plus compétents le soin de détailler les anciens monuments et les reliques qui font de Rome un musée unique au monde : à part le Colysée qui frappe les moins enthousiastes par ses vastes dimensions et le Château St-Ange, dont la masse domine le Tibre, le reste vaut surtout par les souvenirs évoqués ; en particulier les Catacombes, près desquelles nous eûmes le plaisir de rencontrer M. le Chanoine Pillet, notre éminent collègue de la Société de Géographie, attaché depuis plusieurs années à la Congrégation du Concile et qui entre temps avait été chargé d'étudier des galeries récemment découvertes dans le voisinage de St-Calixte.

Mais si Rome n'a ni les Pyramides, ni le Temple du Soleil, elle a un titre que ne possède aucune autre cité : elle est la ville des Papes et c'était pour le Pape surtout que nous avions fait le voyage. Grâce à l'obligeance de M. l'abbé Poisat à qui j'exprime ici toute notre gratitude, nous avons été admis à une audience relativement intime, puisque nous étions environ cinquante invités à assister à la messe dite dans sa chapelle privée par le Saint Père qui a daigné nous communier de sa main et nous recevoir ensuite en audience particulière.

Une impression de bienveillance et de calme énergie se dégage de toute sa personne et de ses discours ; il parle l'italien avec une netteté qui aide les étrangers quelque peu latinistes à comprendre le sens général de ses allocutions.

Nous avons été reçus ensuite par le distingué Cardinal Merry del Val, qui parle bien français et nous a séduits par la simplicité de son accueil dans la splendeur des appartements Borgia, où il est installé.

Dans les journées précédentes nous avions visité les musées du Vatican et

en particulier la salle des cadeaux offerts par les souverains à Léon XIII à l'occasion de son Jubilé ; la pendule de porcelaine envoyée par l'Empereur d'Allemagne nous avait spécialement frappés par son originalité et le fini du travail.

La fabrication de la mosaïque et la reproduction héliographique des vieux manuscrits (pour parer aux suites d'un accident comme celui provoqué par l'incendie de la Bibliothèque de Turin) nous avaient aussi intéressés vivement.

Nous avions pu parcourir également les jardins du Vatican, d'où l'on jouit par moments de très belles échappées sur la ville et sur la campagne romaines, avec un calme que l'on trouverait difficilement dans les jardins du Janicule ou du Pincio malgré leur étendue.

Notre audience avait été favorisée d'un temps « romain » ; car, à Rome, le beau temps, comme le ciment, a un cachet tout spécial de solidité. Aussi, voulant rester sous la meilleure impression possible de la Ville Éternelle, nous décidâmes-nous à partir aussitôt sur Naples.

Je ne m'attarderai pas à décrire les Lazzaroni bien connus, les petites voitures de louage traînées par des chevaux étriqués, les chèvres et les vaches encombrant les trottoirs pour apporter elles-mêmes leur lait dans sa cruche naturelle au domicile des consommateurs.

L'animation est plus grande qu'à Rome, surtout dans l'ancienne rue de Tolède, très commerçante et assez étroite, à laquelle aboutissent quantité de ruelles populeuses et accidentées.

Quand on vient de Rome, les églises de Naples, à part St-Janvier et un groupe en terre cuite de grandeur naturelle à Ste-Anne des Lombards, n'offrent plus grand attrait. Le Musée, bâtiment moderne, bien aménagé, est plus curieux, surtout par la collection d'objets et statues retrouvés à Herculanum et Pompéï.

Nous ne pouvions manquer d'aller voir les ruines tant de fois décrites de cette dernière ville et nous avons profité de pousser jusqu'au sanctuaire de la Madone de Pompéï, pèlerinage relativement récent et qui jouit dans le Sud de l'Italie de la vogue qui s'attache chez nous à la Grotte de Lourdes. La générosité des pèlerins a permis de décorer luxueusement l'église et d'y adjoindre un très important orphelinat dont la bonne tenue extérieure contraste avec le manque habituel de confortable et de propreté du Midi de l'Italie.

La dévotion des pèlerins est souvent très démonstrative : nous en avons vu plusieurs se traîner à genoux depuis l'entrée du sanctuaire jusqu'au banc de communion ; une femme de condition moyenne, dont les pieds tuméfiés dénotaient sans doute une longue marche sur de mauvais chemins, avait entrepris cet exercice en tenant aussi le front à terre ; mais, sur l'injonction du suisse, elle se contenta de faire le trajet à genoux, ce qui était déjà suffisamment pénible.

La série de mésaventures et ennuis si bien racontés par le Dr Carton dans

sa conférence sur le Vésuve nous avait fort refroidis à l'égard de ce volcan ; l'incertitude du temps vint nous enlever tout regret de devoir renoncer à en faire l'ascension. De même l'accès de Capri nous eut été très difficile le lendemain, à cause de la violence du vent. Nous nous contentâmes de faire à pied, en ayant soin de bien attacher nos chapeaux, le tour du Pausilippe qui donne une si belle vue vers le Sud sur la baie de Naples, Capri, Sorrente, le Vésuve et, vers le Nord, sur Ischia et la baie de Pouzzoles.

Mais, tout compte fait, je crois que pour avoir la véritable impression de la baie de Naples, célébrée par tant d'auteurs, il faut y arriver par mer. Le panorama vu de terre m'a paru moins intéressant que celui de notre côte d'Azur, qui a le mérite de se trouver beaucoup plus rapprochée de nous ; elle jouit en outre d'un climat plus doux et la végétation mieux abritée s'y développe d'une façon plus luxuriante.

En retournant à Rome pour gagner Florence nous pûmes admirer la silhouette du monastère du Mont Cassin ; il est perché sur la hauteur à quelques kilomètres de la voie ferrée et justifie le distique :

Bernardus valles, montes Benedictus amabat,
Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes.

« Saint Bernard aimait à s'installer dans les vallées, saint Benoît sur les montagnes, saint François dans les places fortes et saint Ignace dans les grandes villes. »

Florence a une vaste Cathédrale qui produit l'effet opposé à celui des églises de Rome : l'intérieur semble nu, tandis que l'extérieur est habillé en véritable palais ; on l'a revêtu d'une marqueterie de marbre, très utile probablement pour le protéger des intempéries, mais d'un goût discutable. Le Campanile et le Baptistère ont plus de cachet.

N'ayant pas le temps de voir tous les musées, nous nous sommes attachés à celui des Primitifs qui donne plutôt l'idée de l'École florentine. On y trouve aussi des tapisseries remarquables détaillant les scénes de la Création, avec une correction de dessin et une fraicheur de coloris vraiment séduisantes.

Une promenade au « Viale dei Colli », avec retour par le Pont vieux et le Palais vieux nous donne un agréable aperçu de la ville et de ses environs.

La route de Florence à Bologne traverse d'abord les riches plaines de la Toscane, puis s'élève rapidement à partir de Pistoia que l'on revoit plusieurs fois en gravissant l'Apennin.

Bologne, avec sa grande rue à arcades, produit très bonne impression en descendant de la gare ; les magasins sont largement éclairés par l'électricité et nous remarquons de superbes étalages de costumes de redoute, car le carnaval approche.

La Cathédrale de Bologne est immense et reste inachevée, tandis que

St-Dominique est bien décorée ; mais la plus curieuse est l'église St-Étienne, composée de sept sanctuaires d'âge, de style et même de niveaux très différents.

Les tours penchées ont un soubassement de granit à gros grain qui brille au soleil : le reste est plutôt terne et manque d'élégance.

Padoue, où nous nous arrêtons quelques heures, voit les pèlerins affluer continuellement au tombeau très artistique de son grand thaumaturge. L'église Ste-Justine, chapelle d'une ancienne abbaye (transformée aujourd'hui en caserne) a des boiseries remarquables, surtout celles de la Sacristie et de l'ancienne salle du Chapître.

Nous arrivons enfin le samedi soir dans l'originale cité de Venise et logeons près de la place St-Marc, toujours si intéressante malgré la disparition de son Campanile. Grande animation dans les rues à cause du carnaval ; toute la nuit les masques passent sous nos fenêtres, mais n'interrompent guère notre sommeil tant leurs chants et lazzis semblent aimables et gais.

Le lendemain à St-Marc nous entendons la messe dite en rite oriental par un missionnaire de passage ; cette cérémonie cadre très bien avec le style de l'église.

Nous avions vu des rues étroites à Gênes et à Naples, mais Venise détient le record : la grande rue Merreria, où sont les beaux magasins, a bien trois mètres de largeur aux endroits les plus dégagés. Quant aux ruelles, ma foi propres, qui y débouchent, j'en ai mesuré une qui n'avait pas un mètre. Il est vrai qu'on ne risque pas d'être écrasé par les tramways, voitures ou automobiles, pas même par les brouettes, car tous les transports se font par eau.

Milan, sous ce rapport comme sous plusieurs autres, forme avec Venise un frappant contraste. Autant St-Marc est polychromé au dedans et au dehors, autant la Cathédrale de Milan se distingue par l'absence de couleur. Mais quel luxe de statues en marbre, principalement sur la toiture et la flèche. C'est un véritable musée en plein air, dans le cadre majestueux des Alpes qui bordent vers le Nord la moitié de l'horizon. A l'intérieur, le tombeau de saint Charles Borromée brille par l'abondance de métaux précieux, tandis que dans la nef voisine, saint Barthélémy portant sa peau sur le bras donne le frisson au visiteur.

Le car électrique pullule ici, comme la gondole à Venise, et c'est un défilé incessant autour de la place du Dôme qui forme le centre du réseau exploité. Nous en profitons pour nous rendre au Campo Santo ; plus récent que celui de Gênes, il n'est pas abrité par des galeries ; aussi beaucoup de monuments sont-ils en granit ou en bronze pour résister aux intempéries du climat.

De Milan à Lucerne, le trajet est un véritable enchantement pour les yeux : les luxueux wagons de la Compagnie du St-Gothard sont munis de larges glaces qui permettent d'admirer le paysage des deux côtés de la voie sans se déplacer. Après le lac de Lugano nous nous élevons dans la vallée du Tessin,

toute ensoleillée, mais couverte d'une couche éblouissante de neige fraîche qui va s'épaisissant : dans la haute vallée les chalets en ont jusque 80 cent. sur le dos et la couche atteint 1 mètre à la gare d'Airolo, près de l'entrée du tunnel du Saint-Gothard.

A l'autre extrémité de la percée, changement de décor : plus de neige à terre, mais il en voltige des flocons dans un air brumeux qui donne un aspect absolument fantastique aux gorges sauvages de la Reuss.

Nous débarquons à Lucerne en plein carnaval : c'est Mardi-Gras ; nous remarquons de ravissants costumes portés par de jeunes garçons et fillettes, car les enfants seuls se déguisent le jour ; et on ne les voit plus dans les rues le soir, même sans déguisement, à l'heure où les grandes personnes sortent masquées à leur tour.

Le lendemain nous allions visiter le sanctuaire de N.-D. des Ermites, à Einsiedeln, un des plus célèbres pèlerinages de la chrétienté. La statue miraculeuse est logée à l'entrée de la vaste chapelle de l'abbaye bénédictine, dans un édicule dont le style simple et sévère contraste avec la décoration lumineuse, je dirai presque tapageuse, du reste de l'édifice.

Nous prenions le train le lendemain matin pour rentrer le même soir à Lille ; mais le beau temps nous décida à nous arrêter à Bâle, qui n'a rien de bien remarquable en dehors de son vieil Hôtel de Ville et de son Musée minéralogique, un des plus riches du monde.

On éprouve en parcourant cette ville aristocratique après les populeuses cités italiennes, les mêmes sentiments qu'en visitant les cathédrales protestantes de Genève ou de Glasgow, froides et sévères en comparaison de nos vieilles cathédrales gothiques d'Amiens ou de Chartres, encore si pleines de vie.

Nous quittions Bâle à 11 h. du soir dans une belle voiture directe Vienne-Paris qui nous déposait à Paris à 7 h. du matin, ayant été à peine réveillés à la frontière pour une très courtoise inspection de nos bagages dans le compartiment même. A 11 h. 20, nous étions à Lille, frais et dispos, rapportant la meilleure impression de notre voyage : nous n'avions vu en Italie ni mendiants importuns, ni insectes trop familiers ; les wagons avaient été confortables, les hôteliers raisonnables ainsi que les restaurateurs, dont les ragoûts étaient assaisonnés de Munich authentique et souvent même d'agréable musique. On nous avait fait bon accueil partout, en particulier dans les gares ; enfin nous conservions un souvenir tout spécial de notre séjour à Rome si bien rempli, grâce à notre pilote, et surtout de la réception au Vatican, qui nous avait permis d'approcher pendant quelques instants l'éminent Pontife à qui est échue la lourde succession du Prince des Apôtres.

UN TOUR EN SICILE

(en croisière) (1).

MONUMENTS DES ÉPOQUES GRECQUE, ROMAINE ET BYZANTINE-NORMANDE

Par Eugène GALLOIS,

Membre fondateur de la Société de Géographie de Lille.

Nous avions, il y a quelques mois, promené les personnes intéressées par la question étroitement liée de l'histoire et de l'archéologie en Asie-Mineure et à travers la mer Égée, vers ces villes disparues des époques grecque et romaine et même antérieures ; aujourd'hui, et comme pour faire suite à cette sommaire étude sur les traces tangibles que nous ont laissées ces temps éloignés, c'est de celles meublant spécialement la Sicile que nous voulons parler.

Il est juste d'ajouter que pour nous faciliter ce voyage nous ne pouvions trouver meilleure occasion que celle qui se présentait sous la forme d'une nouvelle croisière de la Revue générale des Sciences où nous étions assurés de trouver une confortable installation à bord de son beau paquebot-yacht l'*Ile de France,* lequel promène ainsi nos couleurs nationales sur les mers d'Europe en attendant qu'il les conduise sur tous les Océans....

Le début ne fut pas heureux et au départ « les Dieux ne nous semblèrent guère propices » auraient dit les Anciens. De fait nous quittions Marseille par un temps peu engageant ; ce n'est que vers la côte de Naples que le ciel devenait plus clément. Avant d'aborder la Sicile nous visitions Naples, le Vésuve, Pompéi dont les lecteurs du *Bulletin* ont récemment lu d'heureuses

(1) Les clichés de cet article sont dus à la gracieuse obligeance de la *Revue générale des Sciences.*

descriptions (1), puis nous arrivions à cette côte privilégiée du golfe de Salerne où les villages se blottissent dans les replis de la montagne comme dans les plis d'un manteau où se jouent les couleurs et que frangent le vert et l'ocre des citronniers et de leurs fruits. Les maisons s'entassent en un fantastique désordre dans ces brisures du littoral, bigarrées et originales, encadrées de leurs jardins péniblement accrochés à des pentes abruptes, tandis qu'à leurs pieds s'étend le sable où reposent les gracieuses barques des pêcheurs.

Au delà c'est la mer azurée au fond de laquelle se couche l'astre de lumière et de gaieté. La vie doit s'écouler paisible auprès des flots bleus, d'autant plus que ces populations sobres vivent de peu. Peu importe les noms de ces villages égrénés au long d'une jolie route en corniche, qu'ils s'appellent Amalfi ou autrement.... Quant à Salerne, c'est une petite cité avec un gentil port qne dominent des cimes dentelées. Un chaleureux accueil, mêlé d'une légitime curiosité, nous attendait, et les « Viva l'Italia » devaient répondre aux acclamations de « Viva la Francia » qui nous furent abondamment prodigués. A Amalfi comme à Salerne nous devions retrouver d'intéressantes églises du XI[e] siècle, et dans la Cathédrale de cette dernière, ou plutôt dans le cloître qui la précède, des vestiges gréco-romains, colonnes et tombeaux sculptés.

Mais c'était à Pœstum que l'impression s'accentuait. Non loin de la mer, isolés sur un sol quelque peu marécageux dans un cadre de proches montagnes, se dressent fièrement dans une enceinte encore visible trois temples aux robustes colonnes cannelées, çà et là blessées des meurtrissures du temps. Le plus beau sans conteste est le temple de Neptune d'admirables proportions avec ses colonnes doriques comme calcinées. Robustes, elles ont près de sept mètres de circonférence. Plus grêles, un peu minces d'encolure, sont les colonnes du temple voisin : la Basilique. Il en est de même pour le troisième édifice, le temple de Cérès, moins important. Dans le même groupe de ruines sont les restes d'un amphithéâtre et quelques autres débris.

Cette visite était bien faite pour nous mettre en goût et nous préparer à voir les souvenirs grecs et romains de la Trinacrie, sans préjudice, hâtons-nous de le dire, de tout ce qui fait revivre les siècles glorieux où l'influence normande régna en Sicile, grâce à des Princes dont l'Histoire nous a transmis les noms.

Quelques heures de mer franchie pendant la nuit nous menèrent à Palerme, la grande et pittoresque cité dont le port s'abrite aux pieds du massif impo-

---

(1) Bulletin de Juillet : D[r] G. Eustache. *L'Ile de Capri et Sorrente.*

sant du Monte Pellegrino (l'antique Ereta), au sommet duquel est juché un sémaphore, tandis que ses flancs recèlent une chapelle, lieu de pèlerinage, dédiée à sainte Rosalie, protectrice de la ville, laquelle aurait vécu pieusement en cette solitaire retraite.... Au delà s'étend la ville, pittoresque en ses anciens quartiers comme avec son vieux port où les gracieuses goëlettes à voile se pressent entourées de balancelles semblables à des oiseaux aux blanches ailes repliées. Elle est banale quoique bien tracée en ses parties neuves avec des avenues et quelques monuments, théâtre, statues, etc.

La rue fréquentée, le corso Victor-Emmanuel, manque de largeur, elle offre à un carrefour une place originale avec statues et motifs décoratifs et va se prolongeant d'une porte de ville à une autre. Vers son extrêmité s'élèvent : à droite la Cathédrale (il Duomo) et ses annexes avec un parvis flanqué de statues, et à gauche, au delà d'une place plantée décorée d'une fontaine plutôt prétentieuse, le Palais-Royal. La Cathédrale, aux clochers, flèches et dômes d'originale silhouette (Santa Virgine Assunta) appartient au style siculo-normand ; sa construction première serait dûe à un évêque, Victor, vers la fin du VI[e] siècle ; elle aurait été réédifiée sous le Prince Guillaume en 1170. De belles colonnes de marbre soutiennent sa voûte et elle renferme les tombeaux des Honhenstanfon et du roi Roger. Dans son Trésor figurent de curieux et riches souvenirs des âges passés, reliquaires, vases sacrés, etc.

Quant au Palais-Royal, où un domestique à longue lévite et coiffé du chapeau haut de forme nous accueillait au seuil, il consiste en une vaste construction avec cour à arcades sur laquelle donnent les escaliers. Aux étages supérieurs les appartements royaux sont moins que dignes d'intérêt par leur ameublement d'un goût fâcheux, à l'exception de deux pièces normandes enrichies de mosaïques byzantines. Mais la chapelle palatine fait un heureux contraste et laisse une toute autre impression avec ses riches mosaïques sur fond d'or dont les éclats restent discrets dans la demi-teinte d'un jour mystérieux. Au fond du chœur s'élève une figure du Christ, gigantesque comme on en trouve souvent de cette époque. Un parc fait suite au palais. Au delà, pas bien loin, s'en ouvre un autre d'une vaste étendue, tout planté d'orangers, de citronniers, ancien domaine du duc d'Aumale.

Tout proche, offrant un délicieux décor avec son vieux cloître où poussent follement des plantes et arbustes aux fleurs variées sous les arceaux ruinés, à l'entour d'un puits, une ancienne petite mosquée convertie en chapelle montre ses minuscules coupoles aux colorations de pourpre. D'autres églises encore peuvent retenir l'attention du voyageur.

Le Musée, dans un ancien couvent de Bénédictins avec son double cloître, garni d'une verdure à laquelle s'ajoute le charme d'un bassin où baignent papyrus et autres plantes aquatiques, mérite une longue visite tant il renferme de souvenirs archéologiques et autres. La statuaire gréco-romaine y

est largement représentée par les fameux « métopes » du temple de Selimonte, puis par des tombeaux et des sarcophages. Des vitrines sont chargées de figurines et autres objets parmi lesquels figure une collection superbe de vases étrusques. Ailleurs un bélier en bronze, de grandeur naturelle, attire vivement l'attention des connaisseurs. De beaux échantillons de la céramique italienne rappellent un art plus moderne. Il est encore des fresques intéressantes, des objets religieux, rétables, ornements, vases sacrés, auxquels se joignent des peintures profanes et sacrées parmi lesquelles un triptyque remarquable. Enfin de fines et délicates broderies aux dessins variés, spécialité de Palerme, et une intéressante collection numismatique y trouvent aussi leur place.

Aux autres monuments il faut ajouter les palais, ceux de l'Archevêché, de Sclafani, Chiaramonte, et autres, et mieux encore ceux de l'époque normande, plus sévères d'aspect, plus frustes, tels la Cuba et la Cubola, qui pâlissent à côté de la Zisa, gracieux édifice où l'architecture mauresque se marie avec la conception byzantine.



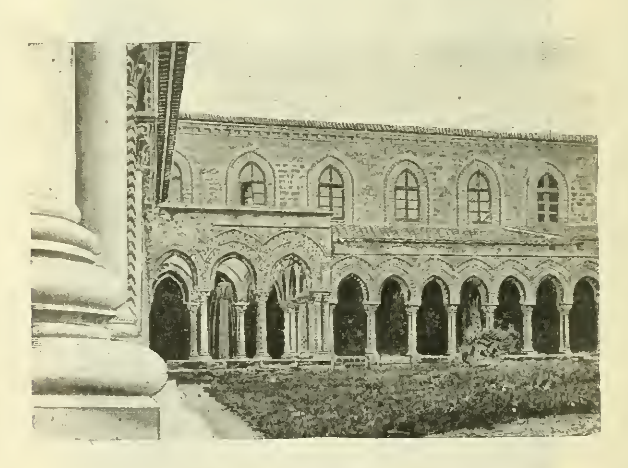
LES CATACOMBES DES CAPUCINS A PALERME.

C'est non loin de là que le couvent des Capucins a transformé ses sous-sols en catacombes étrangement macabres par l'accumulation en un désordre bizarre de corps momifiés et parfois pétrifiés. Les uns, couchés dans leurs

cercueils aux parois vitrées ou accrochés aux murs, la tête pendante, semblent ricaner et dévisager les spectateurs, tandis que d'autres ne présentent que leur masque évidé plus sinistre encore, parfois surmontant des défroques flottantes. Il en est là de tout rang social, de tout âge, des deux sexes, et on est pris de pitié à la vue de ces toilettes mondaines toutes fripées, de ces parures de fête qui jurent avec l'idée de la mort.... Le sujet est trop trivialement triste pour que nous insistions davantage. C'est à une propriété spéciale du terrain que sont dues la momification ou la pétrification des cadavres. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas très rare.

Une agréable promenade s'étend le long de la mer avec des jardins publics comme celui de Flora et le Jardin Botanique tout meublé d'arbres et de plantes exotiques et dont les serres regorgent de fleurs les plus variées.

Mais il est une excursion classique aux portes de la ville, à ce village de Monreale qui domine la merveilleuse vallée de « la Conque d'Or », ruisselante de verdure piquetée de fruits dorés : oranges, mandarines et surtout citrons. Sur un tertre s'élève superbe la merveilleuse Cathédrale, du XIIe siècle, basilique romane longue de plus de 100 mètres, élevée par Guillaume II. Avec ses colonnes de belle prestance, son plafond doré, ses mosaïques aux ors éteints, ses portes de bronze, elle offre un des plus beaux spécimens de l'art normand-sicilien. Accolé à l'église un cloître a conservé presque intactes, ou



CLOÎTRE DES BÉNÉDICTINS A MONREALE.

habilement restaurées, ses riches colonnettes accouplées, finement fouillées, ou rehaussées de mosaïques ; dans un coin l'eau en tombant dans une vasque encadrée de colonnes chante son éternel mais discret refrain.

Nous arrivons maintenant aux témoins de la grande époque gréco-romaine en Sicile.

A quelques lieues de Palerme, au Sud-Ouest, sont encore debout, au delà d'une verdoyante campagne célèbre par le domaine de Zucco, des monuments placés dans un admirable site ; ce sont le temple et le théâtre de Ségeste, cette cité antique qui aurait été fondée par Enée. Le premier dresse ses robustes colonnes sur un tertre gazonné entre le mont Barbaro et un ravin creusé par un torrent, c'est le temple d'Aphrodite, un bel échantillon de dorique classique, tandis que le théâtre, d'origine grecque, mais remanié par les Romains, est placé plus haut, entaillé dans le sommet même de la montagne. De là-haut la vue s'étend sur la campagne et les hauteurs environnantes jusqu'à la mer bleue. . . .



TEMPLE DE SÉGESTE.

Plus au Sud de Palerme se trouvent les ruines de Sélinonte qui jonchent la plaine par endroits ; ces édifices remonteraient au VIe siècle avant notre ère.

Puis défilant devant de hautes falaises notre bateau devait aller mouiller devant le rocher portant les ruines d'une citadelle et au pied duquel se sont groupées les maisons de Cefalû, servant comme de socle à la Cathédrale, flanquée sur la façade de ses tours carrées. Elle offre un beau type de l'architecture normando-sicilienne et date des XIIe et XIIIe siècles. Elle semble réunir les ressources de l'art byzantin et de l'ornementation arabe. De chaudes mosaïques, où les princes et les rois sont représentés comme des saints, revêtent les murailles, riches et discrètes à la fois.

La côte se continue aussi pittoresque au Nord de la Sicile ; malheureusement nous en longeâmes une partie la nuit.

Poursuivant notre périple trinacrien, aux premières heures du jour nous doublions la pointe et le phare du Faro pour nous engager dans le détroit en forme d'S dit de Messine. Nous devions, dans le port, abrité, dudit nom, nous trouver presque côte à côte avec le yacht impérial allemand et un navire de guerre italien venu pour le saluer. Le canon tonnait à nos oreilles tandis que les étendards et oriflammes claquaient au vent.

La ville de Messine, la seconde de Sicile et la plus ancienne peut-être, présente une suite de quais garnis de façades symétriques de belle allure crevées d'arcades à jour de distance en distance. En dehors de son aspect pittoresque, appuyée comme elle l'est à une suite de collines superposées, elle possède l'attrait de quelques églises et d'un petit musée de peinture. De certaines terrasses ou de vieux forts, dominant l'ensemble, le regard embrasse le vaste et beau panorama du détroit avec la côte tourmentée de la Calabre en face.

Que dire de la fraction de la côte sicilienne où se trouve Taormina et qui se prolonge jusqu'à Catane ? C'est comme une succession de vallées pittoresquement encadrées avec leurs torrents au lit de cailloux. L'aspect de cette campagne peuplée est des plus verdoyants et de temps à autre se montre quelque village surmonté de son château plus ou moins ruiné. Mais l'endroit justement réputé de la côte est Taormina, dans un incomparable site sur un escarpement rocheux regardant la colossale pyramide aplatie de l'Etna. Là, ne se borne pas l'attrait exceptionnel de Taormina, qui possède en effet des monuments antiques, naumachie ou théâtre, et surtout le célèbre théâtre gréco-romain creusé dans le roc et orienté de façon à ce que l'Etna lui-même serve avec sa masse de fond de tableau à la scène encore en bonne partie debout. Toute description, même enthousiaste, nous semblerait trop pâle pour rendre cet inoubliable et merveilleux décor. Aussi quand on est parvenu à s'arracher au spectacle on ne peut plus que jeter un regard dédaigneux sur les palais des chevaliers teutoniques, élevés en ce site de tout temps recherché.

Puisque nous avons cité l'Etna, la grande montagne sicilienne avec ses 3,315 mètres d'altitude, dont l'ascension se fait avec une facilité relative par Nicolosi, course longue sans obstacle, n'oublions pas que si elle semble dormir, elle eut des réveils terribles à diverses époques, comme le prouvent les nombreuses et parfois formidables coulées de laves, véritables zones de désolation. On compte environ quatre-vingts éruptions connues dont une douzaine avant notre ère. Parmi les plus proches de nous, celle de la fin du XVII[e] siècle aurait coûté la vie à près de 60,000 personnes. Il y en a encore eu plusieurs dans le siècle dernier, et l'on est toujours surpris de voir ces campagnes verdoyantes et peuplées coudoyant des champs de mortelle déso-

lation, comme le montre aujourd'hui l'intéressant parcours du chemin de fer du « Circum Etna », permettant de contempler le volcan sous toutes ses faces.

De Catane nous ne dirons pas grand'chose, bien que ce soit une importante et vivante cité de 150,000 âmes, mais elle n'offre qu'un intérêt secondaire au touriste, malgré ses quelques monuments anciens et modernes : des substructures de vastes dimensions d'un amphithéâtre enfoui sous des maisons, les restes d'un Odéon, d'un Théâtre et de Thermes. La Cathédrale cependant, du XIe siècle, renferme de beaux bas-reliefs et d'intéressantes fresques. Il est encore l'église et l'ancien couvent de St-Nicolas avec ses cloîtres, où est installé un double musée d'antiquités et d'histoire naturelle. Et enfin l'Observatoire sismique est réputé pour son installation tout à fait exceptionnelle, il renferme des instruments enregistreurs d'une susceptibilité telle que le moindre phénomène éruptif à la surface du globe est signalé et noté.

Une note d'artiste en passant : c'est la vision de l'Etna qui se dresse au-dessus de la ville et s'estompant dans le lointain au fur et à mesure qu'on s'éloigne vers la haute mer, s'efface peu à peu semblant flotter dans les airs, tel un nuage.

Notre escale suivante fut Syracuse, jadis la ville la plus importante de Sicile et peut-être la plus grande de l'antiquité grecque, vieille de plus de quatre mille ans. Elle a conservé de nombreux vestiges de son glorieux passé.

Tout d'abord elle se présente bien, vue du dehors, avec ses remparts contre lesquels battent les flots bleus ; elle s'allonge sur une presqu'île terminée par le « Castello », laquelle ferme d'un côté la belle baie, port naturel dont la situation n'a point échappé aux marins de tous temps. Quoique d'intérêt médiocre à côté de la cité antique, la ville moderne conserve quelques souvenirs du passé, comme la fontaine Aréthuse où poussent des papyrus, plante généralement rare aujourd'hui mais encore abondante le long de la rivière Amapo qui court gracieusement dans la campagne proche, et comme les colonnes d'un temple transformé en église. Un musée renferme entre autres reliques antiques une statue fort prisée de Vénus Aphrodite. Les Normands ont aussi laissé des traces de leur passage en des palais, comme ceux de Montalto, Padronaggio, Lanza, et autres.

Il est une curiosité pittoresque qu'on ne saurait passer sous silence, ce sont ces excavations d'anciennes carrières aux formes étranges, aux sombres voussures, aux corniches surplombantes, que l'on a utilisées en jardins. Elles sont désignées sous le nom de Latomies ; une des plus originales est celle dite des Capucins, et une autre particulièrement curieuse est la grotte ou Oreille de Denys qui rend un merveilleux écho.

Mais ce sont les monuments gréco-romains qui nous retiendront davantage. L'amphithéâtre, de moyennes proportions, présente encore, en partie du

moins, corridors, escaliers, tribunes, et l'installation pour les bêtes fauves, ainsi que les conduites d'eau destinées aux naumachies. A côté les restes d'un gigantesque autel apparaissent enfouis sous la verdure, puis le monument le plus remarquable, le Théâtre, assez vaste pour contenir vingt et quelques milliers de personnes, entièrement creusé dans la colline, couronnée elle-même par une nécropole aux chambres funéraires, sorte de cité troglodytique. La ville et la mer bleue formaient le fond de décor de ce théâtre, dont la scène se reconstitue facilement, grâce à ses substructures. Au delà le sol recèle encore en maints endroits les vestiges de la cité antique sous des formes variées, et l'ensemble est dominé par la citadelle grecque dont les murs se dressent encore en grande partie debout. Enfin on ne saurait passer sous silence les catacombes où se sont dissimulés des chrétiens aux époques de persécution, et dont on retrouve les chapelles aux mosaïques enfumées, dans des corridors souterrains aux longs dédales qui ont aussi servi de cimetières.

Enfin le dernier port sicilien auquel nous touchions était Port Empédocle, au pied de falaises au-dessus desquelles apparaît Girgenti sur sa colline. De nombreuses et gracieuses chaloupes à voile allaient et venaient apportant du soufre, exploité et traité sur place, à des navires, nos voisins pour quelques heures. Quant à la ville même elle se blottit au fond de son port. Ce n'était pas pour elle que nous étions venus, mais pour les ruines qui se dressent superbes dans la campagne environnante, vestiges de la cité antique d'Agrigente ; ce sont des temples ou des restes de temples qui portent les noms



TEMPLE DE LA CONCORDE A AGRIGENTE.

d'Athéné, Déméter, Héra, Héracles, Jupiter Olympien, Castor et Pollux,

Vulcain et surtout de la Concorde, le plus beau de tous, avec ses colonnes patinées. Ils se dressent, mutilés, sur des tertres qu'agrémentent des arbres et même des bouquets de bois aux amandiers délicatement fleuris lors de notre passage. Cette riante nature encadre agréablement les colonnades se découpant sur le ciel bleu. La ville de Girgenti s'est bâtie en partie sur l'emplacement de l'antique Acropole. Elle offre encore quelques vestiges de remparts et compte parmi ses églises une Cathédrale qui, entre quelques souvenirs archéologiques, possède un tombeau sculpté représentant la légende d'Hippolyte.

Disant adieu à la Sicile nous cinglions vers la terre d'Afrique pour saluer Tunis où nous abordions au matin. Nous ne devions y faire qu'un court séjour, le temps de revoir les quartiers arabes, juifs et autres, si pittoresques avec le dédale de leurs « souks », leurs scènes multiples ; sans parler des édifices publics, des promenades comme au beau parc du Belvédère, au Palais du Bardo et au Musée Alaouï, à la Goulette et surtout à Carthage.

Puis nous reprenions la mer, et cette fois pour Marseille, où les compagnons de croisière allaient se séparer. Certains en se serrant la main se disaient : au revoir, à une autre fois !

E. GALLOIS.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

I.

LES RUINES DE COUCY

LES CHATEAUX DE PIERREFONDS ET DE COMPIÈGNE

Excursion des 6 et 7 Septembre 1904,

Sous la direction de MM. DECRAMER et BONVALOT.

Le 6 Septembre à 11 heures arrivée à Coucy-halte. Une bonne partie des excursionnistes se détache pour parcourir à pied la distance qui sépare cette

halte de la ville, où l'on arrive par un chemin très escarpé et sous un soleil de plomb. Les autres poursuivent jusqu'en gare de Coucy-le-Château. Là une voiture les attend pour les amener à l'Hôtel des Ruines où nous les rencontrons. Avec sa prévenance habituelle, M[me] François nous fait un excellent accueil, complété par un repas réconfortant.

Après dîner nous nous empressons de nous rendre aux ruines du château de Coucy, dont la description a déjà été faite en détail dans le Bulletin de la Société de Géographie, par des rapporteurs de haute compétence.

Le donjon surtout attirait notre attention ; haut d'une trentaine de mètres au-dessus du sol et d'une soixantaine depuis le fond jusqu'au couronnement, il donne une idée des proportions grandioses que devait avoir le château de Coucy. — Ce donjon se compose, à l'intérieur, de trois étages autrefois voûtés et d'un large chemin de ronde supérieur.

De la salle du rez-de-chaussée part l'escalier qui conduit au faîte du donjon ; cette salle était voûtée au moyen de douze et demi arcs en quart de cercle, aboutissant à une clef énorme percée d'un œil, afin de permettre aux hommes postés dans l'étage supérieur de donner ou de recevoir des ordres.

Même disposition au 1[er] étage ; enfin à la salle supérieure existait une galerie circulaire, si grande que douze à quinze cents hommes pouvaient s'y réunir en cas d'alarme.

A 5 h., après que quelques enragés collectionneurs eurent fait provision de cartes postales illustrées. nous nous rendons par groupes en gare de Coucy-le-Château. — En route pour Compiègne ! Malheureusement la pluie commence à tomber, ce qui n'empêche pas quelques intrépides excursionnistes de profiter d'une heure d'arrêt à Chauny pour faire une promenade en ville.

A 7 h. 51, arrivée à Compiègne. Nous sommes reçus à la gare par M. Morlière, propriétaire de l'Hôtel de la Cloche, chez qui ses voitures nous emmènent. Un excellent repas nous est servi dans une salle à manger immense et luxueuse, ornée de belles plantes d'appartement, égayée par un orchestre jouant des refrains lillois.

Le lendemain, tout le monde est debout à 6 h. malgré les fatigues de la veille ; au saut du lit notre première idée fut de voir si la pluie persistait ; le temps n'avait pas changé. Nous nous étions proposés de partir à 7 h., en voiture découverte, pour Pierrefonds en traversant la magnifique forêt de Compiègne ; notre Directeur propose, dans l'espoir que le mauvais temps ne persistera pas, d'intervertir l'ordre des visites : de voir Compiègne le matin et Pierrefonds l'après-midi. Bientôt, comme si une divinité présidait aux excursions de la Société de Géographie, la pluie cesse, le temps s'éclaircit.

Nous voilà partis pour Pierrefonds. — Forêt de Compiègne sur tout le parcours. Que de surprises ! Des monts abrupts, des vallées profondes, des étangs, des prairies. Autour de nous, la forêt étend le calme imposant de son

immensité ; l'œil parcourt sur ses masses immobiles toute la gamme des tons verts ; hêtres, chênes, bouleaux, charmes, sapins, tout se confond. Bientôt, dans une grande éclaircie, nous apercevons une masse de blancs pignons surmontés de toits étagés couverts d'ardoises : c'est Vieux-Moulin, village très coquet qui respire un air d'aisance et de propreté tout à fait charmant.

Traversant ensuite de belles futaies, nous passons successivement auprès de l'Étang de l'Étau et de celui beaucoup plus grand de St-Pierre, sur le bord duquel se dresse « le Châlet de l'Impératrice », qui servait jadis de rendez-vous de chasse. Nous entrons à nouveau en forêt et à 8 h. 1/2 nous apercevons Pierrefonds dominé par la masse imposante du Château, qui dresse fièrement ses puissantes tours aux toits aigüs, ses guettes aux étroites terrasses, ses créneaux aux coupures anguleuses, ses poternes fortifiées, ses murailles nues, rayées d'étroites meurtrières et blessées de boulets encore encastrés dans la pierre. Ce château, que le duc d'Orléans fit élevers vers 1390 et qui fut presque démoli par un bombardement terrible le 1er Avril 1616, fut acheté par Napoléon Ier et c'est en 1858 que l'Impératrice Eugénie confia à Viollet-le-Duc le soin de le restaurer.

Grâce à l'obligeance du gardien qui fut pour nous un excellent cicerone, il nous est permis d'y pénétrer bien avant l'heure réglementaire (10 h.).

Après avoir franchi les ponts-levis, nous voici dans la cour d'honneur ; il est impossible de n'être pas frappé de la grandeur et de l'élégance de toutes ses constructions. Nous trouvons à gauche le corps de garde, aujourd'hui occupé par le gardien ; puis se développe un élégant portique dont la sculpture est malheureusement inachevée ; au-dessus de la porte un bas-relief représente un seigneur armant chevalier un jeune écuyer ; les charmantes clefs de voûte de ce portique portent sculptés, d'un côté, des animaux fantastiques, de l'autre, et en costume du XIVe siècle, des représentants de tous les corps de métier. C'est la façade d'un bâtiment à quatre étages dans lequel se trouvent au rez-de-chaussée, la salle des Gardes, au premier, celle des Preux.

Au fond, une autre façade au milieu de laquelle on remarque un grand escalier devant lequel se dresse la statue équestre de Louis d'Orléans, par Frémiet.

A droite, se trouve la chapelle qui est une des parties de l'édifice où l'art reconstitutif de Viollet-le-Duc paraît avoir donné toute sa mesure ; le chœur a deux étages ; au niveau de sa partie supérieure règnent des tribunes et des galeries autrefois réservées, à gauche, aux officiers, à droite, aux gardes.

Nous passons ensuite à la visite du donjon qui se relie aux tours de César et de Charlemagne ; on y monte par le perron et l'escalier d'honneur qui conduisait directement à l'habitation seigneuriale et se continuait ensuite pour desservir les étages supérieurs.

Le donjon était occupé par le seigneur ; au rez-de-chaussée étaient les cuisines et les magasins ; au premier étage, une petite pièce et un passage

détourné nous conduisent dans la grande salle de réception, dont la décoration, où se mêlent les aigles de l'Empereur et les porcs-épics de Louis d'Orléans, est entièrement moderne ; nous passons ensuite dans une pièce assez obscure, qualifiée de cabinet de travail du seigneur. Ces deux salles ont été reconstituées.

Nous entrons maintenant dans la chambre à coucher dans laquelle on a rétabli une sorte de cabinet, appelé « ruelle », où des valets spéciaux veillaient à la sécurité du maître ; sur la cheminée se répète la fière devise de Louis d'Orléans : « Qui veult peut ».

Nous gagnons le second étage et pénétrons dans la salle des Chevaliers de la Table Ronde, curieuse avec sa cheminée au-dessus de laquelle sont représentés les sept Preux de la Table Ronde. Enfin nous continuons notre ascension par un escalier « en colimaçon » et nous arrivons au sommet de la plus haute guette du château, d'où la vue s'étend, d'un côté, jusqu'au delà de l'Aisne et de l'Oise, de l'autre, sur la plus grande partie de la forêt de Villers-Cotterets.

Redescendus, nous nous engageons par une petite galerie située au premier étage dans l'antichambre des Preuses, qui sert de vestibule à la salle des Preuses ou salle de Justice : c'est la plus vaste et la plus richement décorée du château ; sur le manteau de la cheminée aux proportions colossales sont figurées les neuf Preuses. C'est dans cette salle que Napoléon III avait réuni une collection d'armes très curieuse qu'on peut visiter aujourd'hui au Musée d'Artillerie. — Nous traversons ensuite, au rez-de-chaussée, la grande salle des Gardes, où sont conservés des fragments anciens retrouvés à Pierrefonds : statues mutilées, fragments de cheminée, boulets de fer et de pierre.

Notre obligeant guide ne veut pas nous laisser quitter le château sans nous donner une idée des souterrains : des caves énormes voûtées en ogives, des puits profonds où l'on précipitait certains condamnés, des prisons aux murailles épaisses. — Enfin nous remontons et terminons cette très intéressante visite par un coup d'œil jeté sur les cuisines des officiers et des soldats.

A notre programme de la matinée qui ne comportait que la visite du château de Pierrefonds, nous avons ajouté celle de la faïencerie héraldique où nous nous sommes rendus en passant à côté de la maison qu'habitait Viollet-le-Duc au moment où il restaurait le château.

Cette faïencerie, qui existe depuis un an, s'occupe de la fabrication de pièces de céramique d'art, dont chaque reproduction présente un caractère différent. Cette fabrication comporte, à cet effet, diverses opérations nécessitant plusieurs cuissons successives : la structure en biscuit s'obtient au moyen de moules spéciaux, donnant des bas-reliefs de décoration d'ensemble, que recouvrent des émaux polychrômes de grand feu ; sont réservées, en émail blanc, toutes les parties destinées à recevoir des décorations spéciales, enluminures ou inscriptions.

Nous regagnons Compiègne, cette fois par St-Jean-aux-Bois, et nous y arrivons vers 1 heure.

Après le dîner, le rendez-vous n'étant fixé qu'à 3 h. 1/2, chacun profite de sa liberté pour faire une courte promenade en ville, l'Hôtel de Ville est une élégante construction du XVIe siècle ; au centre de l'édifice se détache la statue équestre de Louis XII ; sur la place se dresse la statue de Jeanne d'Arc avec cette inscription :

Je iray voir mes bons amys de Compiègne.

Nous admirons le portail de l'église St-Antoine avec sa riche ornementation, et l'église St-Jacques qui a aussi son mérite, et, à l'heure fixée, nous nous retrouvons tous sur la place du Palais. Au fond se détache le château avec sa longue façade, dont le peu d'originalité et la correction forment un contraste frappant avec les pittoresques ruines du donjon de Coucy et le château restauré de Pierrefonds.

Dès notre entrée dans le château, les appartements richement meublés et tapissés de Gobelins et de Beauvais effacent la fâcheuse impression que nous avait produite l'aspect extérieur. — Un guide nous conduit au premier étage par l'escalier d'honneur qui nous mène à la salle des Gardes décorée de panoplies, de statues et meublée par Napoléon III.

Traversant ensuite le salon des Huissiers, avec le portrait de Louis XIV, et le salon de la Chapelle, nous arrivons à la chapelle elle-même avec ses vitraux richement décorés et ses tableaux de Paul Véronèse et du Parmesan ; c'est là que fut célébré le mariage de Léopold Ier.

Après avoir parcouru un couloir garni de quelques toiles du Louvre, nous pénétrons par la petite salle des Revues, dans la grande salle des Fêtes, dont la voûte est supportée par vingt colonnes corinthiennes cannelées et dorées ; les murs sont décorés de nombreux tableaux de Rubens, de Rembrandt, de Vernet ; c'est là qu'eut lieu la soirée de gala offerte au Czar au moment des fêtes russes et que la ville donne, chaque année, de luxueux bals. Nous passons alors dans la galerie des Cerfs avec ses marines de J. Vernet, ses tableaux de Coypel et ses paysages d'Audry, puis dans la salle des Stucs, avec ses belles toiles de Leloir, de Lancret, de Robert Fleury, et dans laquelle on conserve un échiquier qui appartint à Napoléon Ier. Viennent ensuite les appartements particuliers qui, presque tous, ont vue sur le parc ; c'est ainsi que nous parcourons successivement l'appartement des Impératrices, le salon des Dames d'honneur des Impératrices, la chambre à coucher des Impératrices, le cabinet de toilette, le salon de musique des Impératrices ; le cabinet de travail de Napoléon Ier, dont tout un panneau était occupé par les rayons, vides aujourd'hui, d'une belle bibliothèque ; la chambre à coucher de l'Empereur ; la salle du Conseil des Ministres, ancienne chambre à coucher de

Louis XVI. Tous ces appartements sont ornés de très riches tapisseries des Gobelins et de Beauvais ; dans certains, on voit des panneaux de Dubois ou de Girodet. — Après avoir traversé la salle à manger avec ses grisailles de Sauvage, nous terminons notre visite par les appartements dits de Marie-Antoinette, salon de réception et chambre à coucher de Marie-Antoinette, décorés de merveilleuses tapisseries.

Après nous être rassasiés de toutes ces beautés, nous parcourons le parc avec ses verdoyants tapis de gazon et ses beaux massifs couverts de fleurs.

Notre programme est épuisé ; le temps de souper et.... en route pour Lille ; notre bienveillant Directeur nous a fait réserver deux compartiments pour le retour qui s'est effectué avec le plus grand entrain, malgré la fatigue des deux journées si bien employées, grâce spécialement à la gaîté de notre collègue d'Anvers. Nous arrivons à 11 h. 1/2 et prenons congé les uns des autres, non sans avoir remercié Messieurs les organisateurs, dont la tâche, en pareille circonstance, est très ardue.

J. LOVINY.

II.

EXCURSION AUX MINES DE BRUAY

LE 6 AVRIL 1905.

Directeurs : MM. le Dr Vermersch et Decramer.

Les excursions au « Pays de la Houille » intéressent toujours les Membres de la Société de Géographie de Lille ; et, s'il faut en juger par l'affluence des touristes qui se pressaient le matin du 6 Avril dans la salle des Pas-Perdus, elles continuent d'année en année de piquer leur curiosité et d'aviver leur soif de connaissances nouvelles, 80 personnes, en effet, s'étaient donné rendez-vous pour visiter les Mines de Bruay, sous la direction de MM. le Docteur Vermersch et Decramer.

Vers 7 h. 10, les excursionnistes gagnent, en bandes joyeuses, les compartiments qui leur sont réservés ; et peu de temps après, le train file sur Lens par Seclin et Libercourt. — Le temps jusque-là incertain et plutôt à la pluie s'éclaircit peu à peu ; et le soleil qui nous fait rarement défaut se met enfin de la partie ; les gais propos éclatent et les dames qui n'ont pas voulu nous laisser la primeur dans cette excursion, y apportent leurs grâces et leurs.... babils.

A Bully-Grenay, un arrêt de trois quarts d'heure nous permet de faire plus ample connaissance avec nos compagnons de route. Sous le soleil d'Avril, la glace est vite rompue, et après nous être restaurés dans le petit village de Bully nous repartons à 10 h. 07 vers Bruay où nous arrivons en gare des Alouettes à 10 h. 38.

Nous nous dirigeons aussitôt vers la fosse N° 4 qui fait l'objet de notre première visite et qui dresse non loin de là la cage du puits d'extraction. Après avoir été reçus par M. Elby, Directeur général des Mines de Bruay et Messieurs les Ingénieurs, transformés déjà en mineurs pour nous accompagner dans la fosse, nous entrons dans la salle d'équipement, où nous endossons le costume traditionnel mis à notre disposition.

Les dames n'hésitent point à devenir nos égales : elles revêtent comme nous la blouse et le pantalon bleus et se coiffent du chapeau de cuir bouilli.

Les galibots nous donnent à chacun une lampe à huile que nous passons dans nos chapeaux, et après nous avoir fait monter dans les berlines ils nous poussent dans la cage. — Pour des mineurs.... d'occasion, la descente se fait moins rapidement que pour les ouvriers ; cependant, nous n'en sommes pas moins étonnés quand les berlines s'arrêtent et que nous apercevons dans la pénombre les premiers mineurs ; nous voici déjà à 360 m. de profondeur.

Avant d'entreprendre notre excursion souterraine nous visitons d'abord la salle des pompes installées pour l'épuisement d'une poche d'eau assez considérable rencontrée au cours des travaux. — Ces pompes fonctionnent alternativement tous les deux jours et extraient quotidiennement 9,000 ^{m3} d'eau, ce qui paraît énorme si l'on établit un rapprochement avec l'extraction journalière du puits N° 4, qui est de 1,500 tonnes.

Pendant qu'un ingénieur nous donne quelques détails complémentaires sur le fonctionnement et la puissance de ce système de pompes, les excursionnistes munis de lampes Davy s'aventurent dans le quartier grisouteux ; puis réunis en un seul groupe, sous la conduite de deux ingénieurs et d'un porion chef, nous nous enfonçons dans ces interminables galeries souterraines, solidement étayées par des bois de soutènement et balayées par de puissants courants d'air destinés à aérer cette atmosphère viciée et à prévenir les coups de grisou.

De temps à autre nous croisons dans cette demi obscurité des bennes de charbon traînées par de solides chevaux qui restent parfois de longs mois

privés de la lumière du jour et ne remontent à la surface qu'en cas de maladie. Au nombre de 32, ils ont des écuries superbes et se portent même trop bien puisque leur état de santé nécessite de fréquentes saignées.

Mais laissons à leurs travaux respectifs ces pauvres animaux et continuons notre marche à travers les corridors de plus en plus étroits qui nous conduisent à la veine de charbon.

De nombreuses galeries, basses et resserrées s'ouvrent devant nous suivant l'inclinaison de la veine, qui tantôt s'élève capricieusement vers la surface et tantôt s'enfonce plus profondément dans le sol.

Comme nous préférons la descente à l'ascension, nous nous glissons en file indienne dans l'un de ces passages et bientôt, après quelques glissades forcées, plus amusantes que dangereuses, nous nous trouvons entourés de mineurs à la taille, armés de pics et de rivelaines. — Pendant que les dames veulent juger par elles-mêmes de la dureté du charbon en abattant quelques gaillettes, nous regardons creuser un trou de mine d'une profondeur de 1 m. 50 et poser la cartouche de dynamite, — Par prudence, nous quittons ce passage et bientôt nous entendons une sourde détonation qui se répercute à travers les galeries.

Mais notre journée de mineur est déjà terminée ; il se fait tard, en effet, et bien que nous ne soyons pas descendus depuis 6 heures du matin, il est temps de remonter pour permettre à ces braves ouvriers de prendre un repos bien mérité.

Avant de gagner les salles de bain et le vestiaire pour y procéder à un nettoyage qui n'est certes pas superflu, nous posons un instant devant l'objectif, heureux de pouvoir montrer les nombreuses balafres dont la houille nous a gratifiés. — Après une toilette sommaire, nous nous dirigeons aussitôt vers la Salle des Fêtes de Bruay où nous attend un copieux déjeuner gracieusement offert par l'administration. M. Dincq, Administrateur, est présent à cette fête intime. En termes aimablement choisis, il souhaite la bienvenue aux Membres de la Société de Géographie de Lille.

Cette réception si cordiale nous cause un vif plaisir et il est de notre devoir de remercier nos généreux amphytrions. — M. Decramer, en l'absence du Docteur Vermersch retenu au dernier moment par un deuil, prend la parole et remet aux Mines de Bruay en la personne de leur Directeur, une médaille d'argent, au nom de la Société de Géographie de Lille, et une modeste offrande pour le personnel des fosses et des chantiers visités.

M. Elby remercie la Société de Géographie et dans sa complaisance habituelle invite ses Membres à renouveler cette excursion de temps en temps.

Mais l'heure inexorable nous fait lever de table, et nous nous préparons à réaliser la deuxième partie de notre programme.

A notre grand regret nous ne pouvons, poussés par le temps, visiter une cité ouvrière et nous traversons à la hâte l'école communale.

La fosse N° 5, située à l'autre extrémité du village, doit nous retenir à Bruay un assez bon moment encore pour y visiter, mais cette fois à la surface, la salle des ventilateurs et des machines électriques et la lampisterie contenant 2,500 lampes Davy. — Le système de ventilation attire plus particulièrement notre attention et nous recueillons avec intérêt les renseignements que nous donne l'ingénieur. — Comprimé par de puissantes machines, l'air est envoyé dans toutes les galeries et jusqu'aux moindres passages pour être ensuite aspiré et rejeté à l'extérieur par des ventilateurs. — Devant ces énormes pistons nous pouvons nous dire : Où est-il le temps où l'on faisait disparaître l'air vicié et les gaz délétères par des prises d'air et de simples soufflets ?

De la salle des machines à l'atelier de criblage mécanique il n'y a qu'un pas. — Nous nous intéressons beaucoup à ce genre de travail spécialement réservé aux femmes : les « trieuses » qui séparent avec une dextérité remarquable toutes les catégories de charbon leur passant par les mains.

Mais le train spécial mis à notre disposition par la Compagnie des Mines attend les excursionnistes et les emporte dans un nuage de fumée pour les conduire à Béthune visiter au rivage les installations d'embarquement et le dépôt des bois.

Ce port d'embarquement relié au canal d'Aire à La Bassée peut contenir dans son bassin de nombreuses bélandres et possède sur ses quais deux culbuteurs à modérateurs hydrauliques qui servent à embarquer les charbons et ne soulèvent pas moins de 70 k. de houille par centimètre carré de piston.

Après une courte visite au chantier des bois de soutènement dont la Compagnie fait une énorme consommation, nous nous dirigeons, les uns en voiture, les autres à pied, vers Béthune, dont la silhouette de l'original beffroi se dresse dans des teintes crépusculaires au-dessus de ses vieilles maisons.

Le temps qui a été clément pendant cette délicieuse journée nous permet de faire à travers cette petite ville une délicieuse promenade.

L'heure du départ a sonné et bientôt nous filons vers Lille par Don-Sainghin, contents de notre journée. Dans cette excursion nous avons pu joindre l'utile à l'agréable et amasser pour l'avenir de précieuses connaissances faisant notre devise de ces vers du fabuliste :

« Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu ».

Pierre LAROCHE.

14 Avril 1905.

III.

EXCURSION A SAINT-OMER ET SES ENVIRONS

ASCENSEUR DES FONTINETTES

DIMANCHE 14 MAI 1905.

Directeurs : MM. Bonvalot et Calonne.

Le programme de la journée qui commençait par le départ à 7 h. 02 m. de Lille pour Saint-Omer comportait pour la matinée une visite à l'Ascenseur des Fontinettes et au retour celle des ruines de l'Abbaye de St-Bertin et de la Cathédrale de Saint-Omer, puis après-dîner promenade dans Saint-Omer et embarquement au faubourg de Lyzel pour les Marais. Enfin, départ par le train de 7 h. 46 pour rentrer à Lille à 8 h. 52.

Ce programme fut parfaitement rempli, grâce aux mesures prises par les organisateurs.

L'impression des excursionnistes en arrivant en gare de Saint-Omer fut des plus agréables, un beau temps relatif les favorisant ; l'aspect intérieur de la nouvelle gare n'est pas aussi déplaisant que celui de l'ancienne gare en bois, à l'extérieur même coup d'œil charmant par une belle façade moderne et une grande cour bien pavée.

Après les présentations d'usage, chacun prend place dans les voitures qui doivent nous conduire aux Fontinettes ; M. Mesnage, délégué des Ponts et Chaussées, avait eu l'obligeance de venir nous chercher à la gare pour nous piloter.

Nous partons, l'entrée de Saint-Omer n'est plus celle d'antan, il faut bien passer sur un pont pour traverser l'Aa. mais il ne faut plus déambuler par la route malpropre et s'enfoncer sous une voûte pour pénétrer en ville. C'est

l'entrée libre et large, comme celles des autres villes du Nord, heureuses victimes du dérasement qui les a privées de leurs ceintures de murs et de bastions.

La traversée de la ville fait voir à ceux qui ne connaissent pas Saint-Omer que c'est une ville calme, bien calme et à ceux qui la connaissaient montre que la démolition des fortifications ne l'a guère changée. Nous voici sur la route d'Arques, nous voyons au loin les premières collines du Pas-de-Calais, nous traversons la petite commune d'Arques et nous arrivons aux Fontinettes.

LES FONTINETTES.

Nous avons pu grâce à l'obligeance de l'Administration des Ponts et Chaussées, représentée par M. Mesnage, visiter en détail et voir fonctionner, quoique ce fût dimanche, cet outil colossal qu'est l'Ascenseur des Fontinettes, destiné à accélérer le travail du groupe des 5 écluses des Fontinettes, à la rencontre du canal de Neuffossé et de la Basse-Meldick, petite branche de l'Aa.

Nous n'entreprendrons pas de faire une description technique de cette merveille hydraulique, nous dirons simplement qu'il s'agit de faire communiquer deux biefs avec plus de 13 m. de différence de niveau. Pour cela on a imaginé une balance hydrostatique dont un plateau monte lorsque l'autre descend, mais ici les plateaux sont remplacés par deux sas remplis d'eau, dans lesquels on fait entrer un bateau. On isole les sas au moyen d'une porte étanche, puis lorsqu'ils sont prêts, deux grandes presses font exécuter un mouvement d'ascension à l'un d'eux et de descente à l'autre. Il suffit pour cela de rompre l'équilibre en surchargeant le sas supérieur avec de l'eau.

Quand le mouvement de bascule commence, la presse du sas descendant a une charge totale de 896 tonnes, dont 64 tonnes d'eau de surcharge et 40 tonnes qui passent au cours du mouvement d'une presse dans l'autre. La charge du sas ascendant est de 792 tonnes.

L'effet est saisissant de voir ces deux masses monter ou descendre, supportées par des pistons de 2 mètres de diamètre.

Actuellement on met en moyenne 18 minutes pour faire entrer un bateau en haut et en même temps un bateau en bas, faire faire le mouvement de bascule et les évacuer dans leur nouveau bief respectif. On peut ainsi, faisant sept manœuvres en deux heures, faire passer dans les deux sas 70 bateaux par journée de 10 heures. Cela représente un trafic possible de 21,000 bateaux par an, soit à 200 tonnes en moyenne, 4,200,000 tonnes. Actuellement, le trafic est de 9,600 bateaux chargés et 3,000 vides, ce qui représente 1,850,000 tonnes. Bien entendu, on laisse subsister les écluses pour le cas d'accident, ou pour faire les travaux d'entretien en temps de chômage.

A titre de renseignement complémentaire, M. Mesnage nous explique que des Fontinettes on peut inonder toute la Flandre maritime française et au besoin gêner la marche d'un ennemi, qui venant de la Belgique, voudrait investir Dunkerque et Bergues.

Du haut des Fontinettes, le panorama est splendide, on découvre non loin les collines de l'Artois, puis à deux pas la vallée de l'Aa, Lumbres, et tout en bas, à nos pieds, à 15 m. de profondeur, la ligne du chemin de fer de Saint-Omer à Boulogne, qui passe juste au-dessous du canal supérieur. Favorisés par le temps nous jouissons d'un coup d'œil superbe.

Après un instant de repos agrémenté d'un air de musique que nous donne le Nord-Touriste, venu en excursion cycliste dans ces parages, nous prenons congé de M. Mesnage après l'avoir chaleureusement remercié de sa grande obligeance.

SAINT-BERTIN ET LA VILLE DE SAINT-OMER.

Nous revenons ensuite aux ruines de St-Bertin. Puissante abbaye que visitèrent jadis un grand nombre de rois, ce monument fut certainement magnifique. Il en subsiste la tour haute de 58 m. surmontée d'une plateforme où l'on accède par un escalier de 305 marches ; elle possède une cloche de 7,500 kilos, cela fait comprendre ce que devait être l'ensemble de l'édifice. Il reste encore quelques pans de mur avec de magnifiques fenêtres, et à la place de l'ancienne église se trouve une promenade publique : un jardin et une pelouse : *Sic transit gloria mundi.*

De St-Bertin à la Cathédrale, la transition est toute naturelle, c'est du reste le moment de la messe de 11 h. 1/2.

L'aspect extérieur en est imposant ; en y entrant on est tout ébloui des merveilles qu'on a sous les yeux, et l'on se demande par où l'on va commencer ; heureusement en l'absence du sacristain, retenu par une indisposition, nous trouvons en vente dans la Cathédrale un petit guide pratique qui nous renseigne et nous fera gagner beaucoup de temps.

La grande nef au fond de laquelle se trouve le chœur a 101 mètres de longueur, 31 mètres de largeur et au transept 53 mètres. La hauteur est de 23 mètres du pavé aux clefs des voûtes. La superficie complète de l'édifice est de près d'un demi-hectare.

On a du parvis une vue d'ensemble du monument, et l'on peut admirer la grande nef dans toute sa beauté. Le fond du décor formé par les grandes orgues et la verrière est vraiment grandiose. Le buffet des orgues est à lui seul un monument, il est un des plus riches de France comme sculptures et l'instrument lui-même ne le cède à aucun des plus célèbres de l'Europe. Ce buffet date de 1717, il est l'œuvre de menuisiers audomarois ; les orgues furent construites à Douai, la dépense totale fut de 200,000 fr.

Ne pouvant tout détailler ici, je cite les magnifiques pièces que sont : la chaire, le banc d'œuvre, la table de communion, le maître-autel et l'ensemble de tous les vitraux.

Dans toute la longueur des nefs latérales sont adossées des chapelles fermées par d'élégantes clôtures, et enjolivées à l'intérieur et à l'extérieur de peintures et d'œuvres splendides.

Au fond du transept de gauche se trouve un magnifique portail en menuiserie, par où Louis XIV fit son entrée en 1677 et en 1680.

Ce portail est dominé par une très rare horloge astronomique qui indiquait les heures, les jours, les mois, les signes du zodiaque, les phases du soleil et de la lune ; un petit Jacqmard sonne consciencieusement les heures, mais c'est là le seul travail mécanique actuel de l'horloge, elle ressemble à la jument de Roland qui avait toutes les qualités, mais qui était morte.

Sous la tribune des orgues, un groupe colossal en pierre dure. Il a reçu de la tradition populaire le nom de Grand Dieu de Thérouanne, c'est une sculpture monolithe placée dans un cadre trop petit pour sa taille.

Parmi les œuvres artistiques, nous avons distingué une Descente de Croix attribuée à Rubens Quelle est l'église du Nord de la France ou de la Belgique qui n'a pas son petit Rubens ou son grand Van Dick ?.....

Nous sortons et nous sommes au pied de la grande tour carrée qui abrite 5 cloches, dont l'une d'elles datant de 1474, pèse avec ses accessoires la bagatelle de 17,000 livres.

Après une matinée aussi remplie, le bon déjeuner de l'Hôtel du Commerce n'était pas de trop. Restaurés et un peu reposés, nous entreprenions ensuite la promenade en ville et l'excursion en bateau à travers les marais de Lyzel.

Saint-Omer n'est pas bien grand : nous voyons la Sous-Préfecture, l'Hôtel de Ville, le Palais de Justice où se tiennent les Assises du Pas-de-Calais, les Casernes, les Écoles et enfin la statue de Jacqueline Robin. Si chaque grande ville du Nord a son Rubens, elle a aussi son héroïne : à Lille, c'est Jeanne Maillotte, à Saint-Omer c'est Jacqueline Robin ; nous l'avons saluée avec d'autant plus de plaisir qu'à notre époque de scepticisme les souvenirs d'un patriotisme ardent et dévoué ont le privilège d'éveiller une cordiale émotion.

LES MARAIS DE LYZEL.

Nous revenons à la gare, passons sous la ligne de Calais et sommes à l'entrée du faubourg de Lyzel. Une route de 1 kilomètre conduit les voyageurs à Clairmarais, ce serait une promenade intéressante, car on traverse des marais en partie desséchés où la culture maraîchère est à son maximum d'intensité, mais notre fourrier avait mieux fait les choses, étant donné qu'il n'y a pas encore de canots automobiles sur les canaux du Lyzel, une svelte

barque, garnie de bancs recouverts de tapis nous attendait, et une fois l'embarquement terminé, un coup de sifflet, et deux bras vigoureux nous conduisirent à coups de perches à travers les canaux vers la Grande Mer et le Romelard. Que d'eau, que d'eau ! Que d'îlots, que d'îlots ! Avec une terre tout humus et de l'eau à volonté on fait pousser ici des légumes abondamment et plus particulièrement les renommés choux-fleurs de Saint-Omer dont, à la pleine saison, on expédie chaque jour des trains complets à Paris. C'est la fortune de ce pays de Cocagne où, sur le boulevard qui va de Saint-Omer à Clairmarais, les maisons sont bâties au bord de l'eau et reliées à la route par de légers ponts de fer. Ici on ne connaît pas la voiture, chacun a son baquet et en avant à coups de gaule.

Après avoir beaucoup navigué, tantôt sur des canaux, tantôt sur des grands lacs, nous arrivons au point central : une guinguette où pain, beurre, fromage, lait et bière font grand plaisir à ceux qui ont l'habitude du five o'clock tea. Cet intermède a eu une suite : M. Tilman fils, qui nous avait alors photographiés en groupe, a envoyé aux excursionnistes une épreuve qui sera un souvenir dont je le remercie au nom de tous.

Le soleil commence à baisser, il est temps de se rembarquer et de mettre le cap sur la tour de St-Bertin qu'on aperçoit dans le lointain, en route pour le retour. Tout s'est passé sans à-coups, sans le plus petit incident, nous voici de retour à la gare de Saint-Omer.

Arrivés à Lille vers 9 heures, nous nous serrons une dernière fois la main, nous saluons les dames qui ont été l'élément gracieux de l'excursion et nous remercions nos directeurs dont les soins nous ont fait passer une journée charmante.

Émile LAINÉ.

LE TRANSINDO-CHINOIS

Une communication facile entre le centre économique cochinchinois et le centre économique tonkinois est de première nécessité. Lorsque il y a six ans, le projet d'un réseau ferré indo-chinois fut approuvé, le tracé adopté devait être naturellement la route mandarine qui suit le littoral annamite de la mer. Mais maintenant que la région de la vallée du Mékong attire de plus en plus l'attention et que le Laos présente un sol et un sous-sol d'exploitations forestières et minérales infiniment riches, mais inutilisables faute d'une route ferrée, il y a lieu d'examiner sérieusement s'il n'y a pas un grand intérêt à créer plus à l'Ouest un Transindo-Chinois intérieur.

Sous la menace probable — dans certaines éventualités — d'un débarquement ennemi en Indo-Chine, une solution de ce genre s'impose indiscutablement. Le Transindo-Chinois, tel qu'il a été primitivement prévu, devient vulnérable en cas de guerre. Il peut être coupé en plusieurs endroits. Point ne serait, semble-t-il, nécessaire à l'ennemi de débarquer. Du large, son artillerie pourrait détruire la voie ferrée et les ouvrages d'art qu'elle comporte. Tous nos plans de défense reposant sur la liberté des communications d'un bout à l'autre de l'Indo-Chine, l'interruption d'une voie unique serait à bref délai la perte de l'Indo-Chine.

D'autre part le réseau siamois se poursuit avec ensemble. Avant sept ans d'ici, cinq lignes seront réalisées, à savoir : de Bangkok à Pnom-Penh, de Korat à Oubon, de Korat à Nongkai, de Bangkok à Prê et Nan et de Bangkok à Lampoun et Xieng-Maï. Nous serons donc investis du Nord au Sud de notre frontière intérieure par cinq lignes ferrées siamoises, stratégiques et économiques.

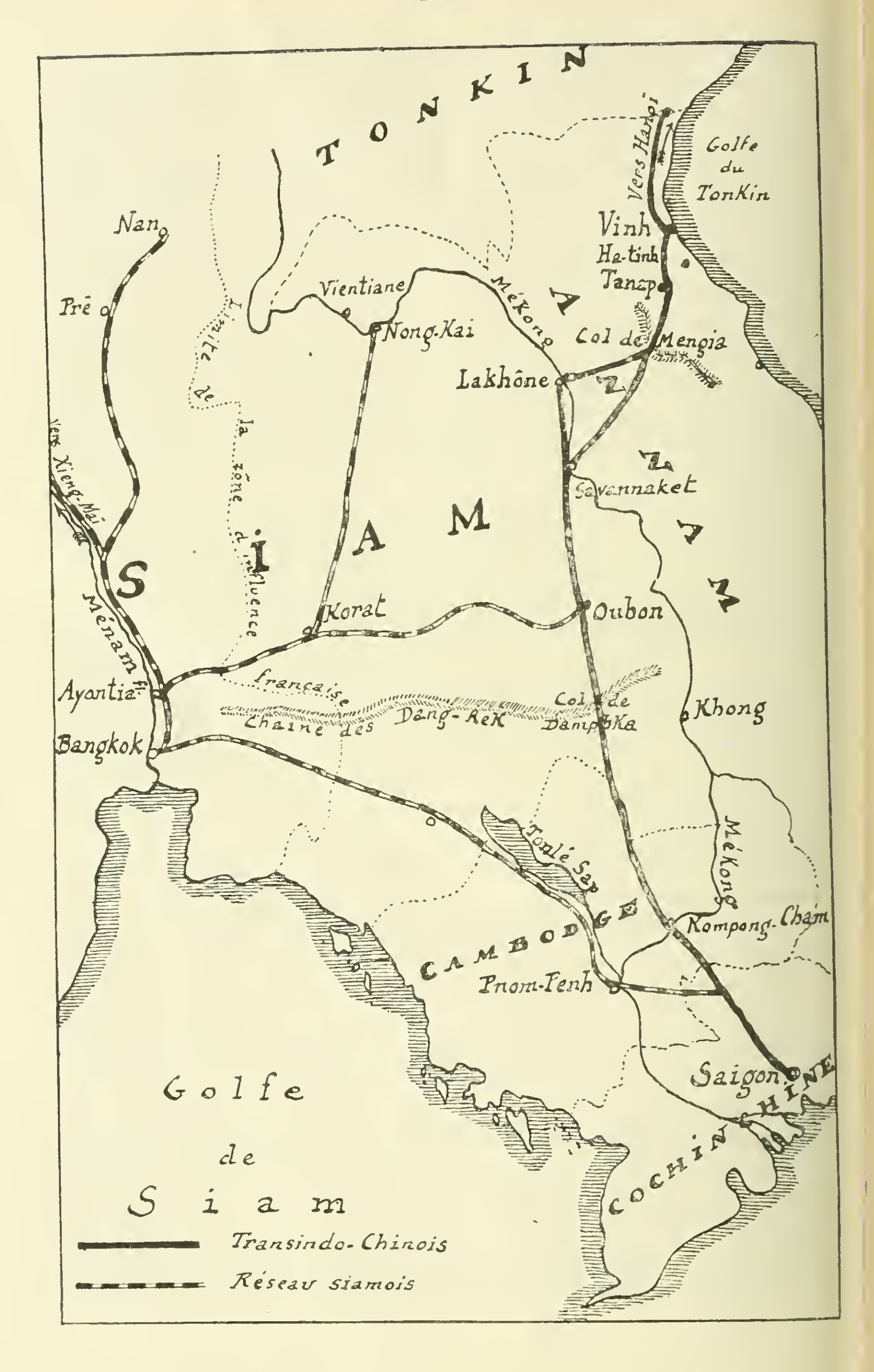
Le tracé du Transindo-Chinois doit donc être complété et il résulte des remarquables travaux des missions récentes que l'addition suivante aux autres projets serait nécessaire : de Vinh par Tanap à Lakhône ou Savannaket. De l'un de ces deux points, la ligne se dirigerait sur Oubon et entrerait en territoire cambodgien à Damphka. Elle aboutirait à Kompong-Cham, point à partir duquel le Mékong est constamment navigable aux chaloupes et cargos d'un assez fort tonnage. Il est du reste tout indiqué de prolonger ce chemin de fer jusqu'à Saïgon, avec embranchement sur Pnom-Penh, afin de relier économiquement la capitale de notre Cochinchine avec le Cambodge et le Siam. Sans cette liaison le Siam drainerait et approvisionnerait nos provinces du Mékong ; avec elle au contraire nous pourrions prendre le rôle de fournisseur et d'acheteur du Siam.

Entre Vinh et Lakhône la ligne traverserait la chaîne annamitique au col de Mengia (altitude 250 mètres). La rive droite du Mékong doit être choisie entre Lakhône et Kompong-Cham pour l'emplacement de la voie par raison d'économie. La présence de nombreux contreforts montagneux sur la rive gauche du fleuve entre Savannaket et Khong exigerait la construction de ponts, tranchées et tunnels qui rendraient le prix de revient excessif. Sur l'autre rive (1) il n'y a que la chaîne des Dang-Rek à traverser au col de Damphka, dont l'altitude n'est que de 90 mètres, et la ligne peut être établie sans dépenses exagérées.

Il y a lieu de remarquer que de Vientiane à Savannaket existe un bief du Mékong de 600 kilomètres environ facilement navigable aux chaloupes à

---

(1) Le traité franco-siamois de 1904 nous autorise à faire passer notre voie ferrée sur la rive droite du Mékong.


TONKIN
Golfe du Tonkin
Vers Hanoi
Vinh
Ha-tinh
Tanap
Nan
Prê
Vientiane
Nong-Kai
Mékong
ANNAM
Col de Mengia
Lakhône
Limite de la zône d'influence française
Vers Xieng-Mai
Savannaket
SIAM
Ménam
Korat
Oubon
Ayantia
Bangkok
Chaîne des Dang-Rek
Col de Dang-Ka
Khong
Tonlé Sap
Mékong
Kompong-Cham
CAMBODGE
Pnom-Penh
Saigon
COCHINCHINE
Golfe de Siam
Transindo-Chinois
Réseau siamois

vapeur en toute saison et que dans cette région le Mékong se rapproche beaucoup de Vinh et de Ha-tinh. Tout le haut Laos siamois, riche et peuplé, voisin de la boucle du Mékong, trouverait par la section Tanap à Lakhône un débouché vers le Nord Annam et le Tonkin bien plus avantageux que vers Korat et Bangkok. Cette région serait donc sous notre prépondérance économique.

Ce Transindo-Chinois aurait pour effet non seulement d'exercer notre légitime action politique et économique dans la vallée du Mékong, mais encore celui de relier Hanoï à Saïgon par la ligne la plus courte et la moins vulnérable aux entreprises d'un ennemi maître de la mer.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de compléter notre réseau Indo-Chinois dans le plus bref délai possible, par une pareille ligne assurant la sécurité et la vitalité commerciale de notre possession.

Mais il faudrait se garder d'arrêter les travaux de la ligne côtière qui est essentielle pour la prospérité du pays et dont il ne faut pas, d'ailleurs, s'exagérer la vulnérabilité. Elle ne comporte pas, croyons-nous, un très grand nombre de travaux d'art, et l'attaque du large d'une simple voie ferrée n'offre pas à une force maritime un objectif bien attrayant. Il faut beaucoup de projectiles très adroitement lancés pour démolir quelques mètres de rail qu'on replacerait facilement pendant la nuit. Le séjour prolongé à peu de distance d'une côte sans abri n'est pas non plus fort tentant en toute circonstance. Une telle attaque semblerait probablement ingrate à un chef d'escadre.

La bonne solution c'est l'addition de la voie intérieure à toutes celles dont on poursuit maintenant l'exécution.

On dit, probablement avec raison, que le Ministre des Colonies et le Gouverneur-Général de l'Indo-Chine partagent cette opinion et étudient présentement les moyens de la mettre en pratique.

DE PARIS A TOMBOUCTOU EN 19 JOURS

La plupart de nos lecteurs et non des plus âgés se souviennent du mystère dont s'enveloppait la ville lointaine. Sans remonter aux premiers explorateurs, songeons au massacre de la colonne Bonnier, il y a une douzaine d'années, ce malheureux événement apparaissait dans un lointain difficilement accessible, même à l'imagination qui ne distinguait que bien vaguement ce pays et sa population. Celle-ci en effet, et encore à présent, ne se définit pas nettement, Touareg, Bollas, Dagus, Foulbès, Arabes, Maures, Marocains, Mossis,

Macinas, Sonraïs, Bozos....., races innombrables de l'Afrique se coudoient sur les marchés de Tombouctou. Mais il devient facile d'aller juger *de visu* de ce cosmopolitisme.

C'est le résultat des efforts de nos braves coloniaux pour la construction des lignes ferrées et l'amélioration des voies fluviales. Ce résultat peut nous paraître aujourd'hui fort simple, pour l'atteindre cependant il a fallu d'année en année des volontés tenaces attelées à une besogne incomprise le plus souvent, et même ridiculisée et blâmée comme une folie, dans la métropole, dont les sages esprits voyaient là des aventures sans issue. Sur place les difficultés naturelles se dressaient si rebutantes que des hommes doués d'un tempérament de fer, au moral comme au physique, pouvaient seuls les surmonter.

L'histoire tourmentée du chemin de fer de Kayes et Niger est fameuse, l'entreprise a plusieurs fois passé pour morte.

Celle de la navigation du Sénégal et du Niger a subi des crises du même genre ; mais celles-ci ont été plus courtes, l'expérience encourageait les acteurs du drame et le public, qui finit par l'applaudir.

Les études du Lieutenant de Vaisseau Mazeran sur le Sénégal et leurs premiers résultats, qui se perfectionneront grandement encore, sont connues de nos lecteurs.

Sur le Sénégal, M. le Lieutenant de Vaisseau Le Blévec et ses collaborateurs les Enseignes de Vaisseau Millot, Lefranc et Bunge et le Lieutenant d'Artillerie Clerc ont aussi remarquablement accompli une tâche délicate. Il fallait établir un service de bateaux à vapeur sur le bief navigable du fleuve en aval de Koulikoro, qu'atteignait la voie ferrée prolongée. C'est de Dunkerque que sont parties les deux vedettes destinées à ce service, le *René Caillié* et le *Jules Davoust*, non pas en naviguant par leurs propres moyens, ce que leurs formes et dimensions (15 m. de long et 3 m. 60 de large) n'auraient pas permis. Elles ont été démontées, emballées et chargées à bord d'un cargo, le « *Richelieu* », qui les amena à Saint-Louis. Là commençait la partie ingrate du voyage.

En huit jours on remit les deux embarcations en état de remonter le Sénégal. Ce fut une pénible navigation. On était en basses eaux et il fallait passer quand même pour ne pas compromettre l'utilisation de la prochaine saison des hautes eaux, pour triompher des seuils de sable et de roches. Au barrage rocheux de Tamboukané-Diacamdapé il fallut ouvrir une passe à la mine et y lancer les bateaux au risque de les perdre. Partis de Saint-Louis le 14 Mars, ils parvenaient à Kayes le 1er Avril. Nouveau démontage et mise à terre, non sans peines, et chargement sur wagons. Deux jours de traction et ils étaient à Koulikoro sur le Niger le 17 Avril. Enfin le 1er Juin, après la mise en place compliquée de toutes leurs pièces un peu dispersées dans le transport, ils

flottaient et s'essayaient jusqu'à Sansanding. Le 1er Juillet le service régulier s'ouvrait jusqu'à Tombouctou.

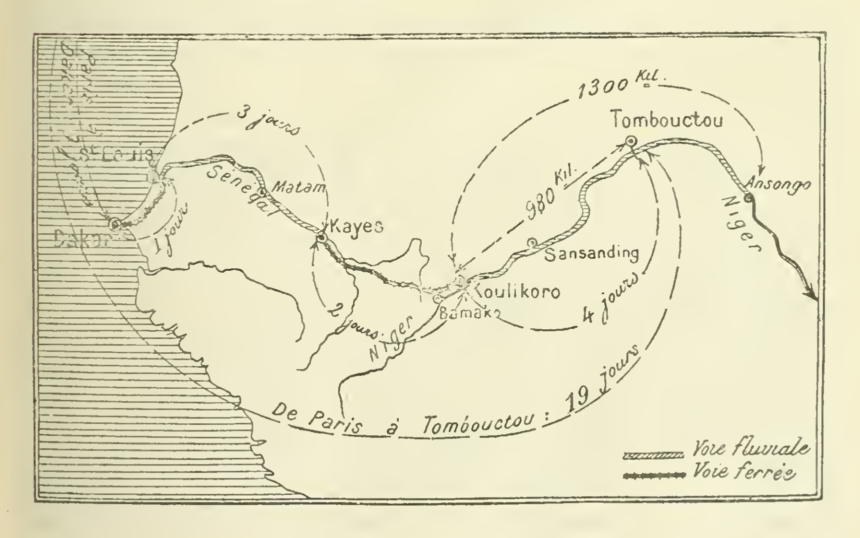
Ce n'est pas tout. Le 18 Août, M. Le Blévec est reparti de France avec un bateau de 40 mètres de long et à deux ponts superposés, pouvant porter jusqu'à 100 tonnes et 50 passagers, le *Mage*. Ce nom, remarquons-le, n'appartient pas aux rois de l'Écriture, c'est celui d'un Lieutenant de Vaisseau, explorateur parti de la côte de 1863 à 1866, dans les temps héroïques, qui, ayant Tombouctou pour objectif, fut arrêté par l'hostilité des populations et ne put s'avancer au delà de Ségou. Il se perdit plus tard, en 1869, avec un bâtiment qu'il commandait et se noya, dans les parages d'Ouessant.

Ce n'est pas avant Mars 1906 que le *Mage* flottera sur les eaux du Niger.

M. Le Blévec pense qu'on dépassera Tombouctou et qu'on arrivera à Ansongo, à 1,300 kilomètres de Koulikoro, aux époques favorables de la crue.

Revenons maintenant aux 19 jours de notre titre. En voici la décomposition :

Paris-Bordeaux	1 jour.
Bordeaux-Dakar (Messageries maritimes)	8 »
Dakar-Saint-Louis (Chemin de fer)	1 »
Saint-Louis-Kayes (Messageries fluviales du Sénégal)	3 »
Kayes-Koulikoro (Chemin de fer)	2 »
Koulikoro-Tombouctou (Flottille du Niger)	4 »
Ensemble	19 jours.



Mais il est dû à la vérité de remarquer qu'il n'y a pas de *battement* aux

changements de voie, pour rester dans les limites il faut que les départs des bateaux coïncident avec les arrivées des trains.

Cela s'améliorera encore beaucoup quand les *rapides* seront mis en service sur les chemins de fer africains et surtout quand on aura construit une voie de Thiès, c'est-à-dire en pratique de Dakar. à Kayes.

Le commandant Le Blévec ne s'est pas préoccupé seulement des bateaux, il fallait aussi créer des ateliers et aménager le fleuve. Les machines et les outils des ateliers sont embarqués avec les pièces du *Mage*, et seront établis par les soins du Lieutenant Clerc sur les rives du Niger. Ces dernières seront attaquées au cours de la présente année, de manière à améliorer et à stabiliser le cours du fleuve par des épis en fascine ; tels sont les projets dont M. Le Blévec a fait part à la presse. Nous avons puisé nos renseignements en grande partie à la *Dépêche Coloniale* et nous reproduisons la carte explicative que ce journal a publiée.

SAVORGNAN DE BRAZZA

Le monde colonial et géographique vient d'être attristé par la mort de M. de Brazza, et toute la France éprouvera le douloureux retentissement de cette fin prématurée. Notre Société garde fidèlement la mémoire du pacifique explorateur qui venait au retour du Congo, nous parler de ses efforts pour donner à la France un empire. Ce n'était pas un orateur que nous venions écouter, c'était un homme fort jeune alors qui s'était placé à la hauteur des héros de la découverte, à la hauteur de Livingstone par exemple, précurseur des idées qui prévalent aujourd'hui chez les coloniaux, des idées d'association entre les Européens conquérants et les indigènes soumis. On opposait déjà à cette époque les procédés de Brazza à ceux de Stanley, la conquête par persuasion à la pénétration violente.

Ses vues sur le Congo furent approuvées des dirigeants, et il fut longtemps Commissaire général du Gouvernement dans la colonie qu'il nous avait acquise par son énergique et persévérante douceur. L'expérience chez nos voisins a démontré la profonde justesse de ses principes sur l'organisation de ces régions. Il voulait que la France prit l'initiative de la construction d'un chemin de fer. Il ne fut pas écouté. Quand l'entreprise des Belges qui nous devancèrent fut un instant compromise, il voulut nous faire entrer de moitié dans l'affaire, sans réussir davantage à convaincre nos gouvernants.

Plus tard une politique ambitieuse, conçue dans la métropole mais qui n'osait déclarer ouvertement ses desseins, compromit malgré lui les finances du Congo. Quand le mal fut accompli, on l'imputa sans doute à M. de Brazza qui n'y pouvait rien, et en 1897 on le rappela brutalement en France, sans aucune compensation, en le laissant au contraire dans une position très précaire. Ses amis, malgré sa stoïque opposition durant quelques années, lui firent voter une pension nationale. Les termes du rapport fait au Sénat en cette occasion étaient à ses yeux la partie la plus précieuse de cette tardive réparation.

Mais l'inactivité pesait à cet homme d'action, aussi quand, pour étudier l'administration actuelle du Congo et les réformes qu'elle demande, le Ministre des Colonies fit appel à son expérience et à son dévouement, il accepta avec joie sa dernière mission, sans se dissimuler ses dangers. Il les prévoyait si bien qu'avant son départ il louait à Tanger une villa pour s'y soigner au retour ! Il est mort trop tôt, mais en plein travail et sur cette terre d'Afrique dont l'histoire consacrera la grandeur de son nom.

Des funérailles nationales seront faites à juste titre à ce vaillant.

Nous avons voulu associer la Société de Géographie de Lille aux hommages rendus à sa mémoire et aussi aux témoignages de sympathie respectueuse qui s'adressent de toute part à Mme de Brazza.

BIBLIOGRAPHIE

EN MANDCHOURIE, par Georges de la Salle, correspondant de guerre. Paris, Armand Colin, 1905.

Les impressions tristes du sang, de la mort, de la misère, de la famine, de la déroute, voilà ce que nous donne, presque à chacune de ses pages, le livre de M. de la Salle. Des descriptions de bataille proprement dites, il ne faut pas en chercher dans ce livre, sauf une fois peut-être, au fameux combat d'artillerie du Cha-Ho (10 au 19 Octobre 1904), qui précéda la retraite sur Moukden. Les lecteurs qui aiment les sensations vives ne liront pas sans intérêt le récit émouvant de cette « boucherie atroce ». A part cette occasion, où il vit le feu d'assez près, notre auteur ne réussit que rarement, paraît-il, à rejoindre le front et à suivre les opérations militaires, par la raison que les Russes eux-mêmes, quand ils auraient consenti à le renseigner, ignoraient où, quand et comment ces opérations avaient lieu. Néanmoins les observations qu'il note au jour le jour, et sur le pays et sur les hommes, ne manquent pas d'être curieuses. Le tableau qu'il fait de la désorganisation et de la démoralisation profonde d'une partie de l'armée russe, des officiers

surtout, semblerait poussé au noir, si depuis longtemps il n'était corroboré par d'autres témoignages. Quant aux villes elles-mêmes où toute cette action s'est déroulée, Moukden, Liao-Yang ou autres, elles se valent toutes par leur monotonie, leur manque de confort et leur malpropreté absolue : toute agglomération mandchourienne est d'ailleurs située loin des gares et de leurs « horribles bêtes de feu ». La seule grande ville bâtie à l'européenne est Kharbin, une ville qui « d'un bout à l'autre, n'est que noce, fête continuelle, chocs de bouteilles et de verres, bandes d'ivrognes par les rues, coups de revolver la nuit, bouges, maisons closes, estaminets sordides, ... », cela même, au seuil de la guerre !

Certainement, notre « correspondant de guerre » n'aime pas les Russes, et il en dit volontiers du mal, mais il faut convenir aussi qu'il a été si mal reçu par eux, et qu'il a eu tant à se plaindre de la censure en particulier !....

L'OMBRIE, l'âme des cités et des paysages, par René SCHNEIDER, Professeur agrégé des Lettres. Hachette, 1905.

Quels esprits charmants que les savants d'aujourd'hui, — ceux de notre pays surtout, — et quels artistes, intelligents, émus, d'une sensibilité fine et discrète ! Combien ce doit être enivrant pour eux, de voyager, de voir, de comprendre, de rendre aussi avec des mots la beauté de l'univers, à travers leurs horizons de prédilection, et quel plaisir pour nous, lecteurs, que de pouvoir les suivre pas à pas en touristes imaginaires !

L'Ombrie ! Un pareil lieu de pèlerinage était d'autant mieux choisi que, entre « la Ville des Fleurs » et la « Ville Éternelle », cette province, aussi belle que méconnue, est restée à peu près dans une solitude arcadienne. Et il faut s'en réjouir, dit l'auteur, car ainsi elle a mieux conservé « sa physionomie et son âme ». Cette âme, elle dort dans les vieilles pierres des monuments, elle est fixée pour jamais dans les tableaux et les fresques des vieux maîtres ombriens, et, pour qui s'intéresse davantage à l'extériorité des choses, elle revit dans des paysages d'un charme particulier, d'une beauté à la fois douce et rayonnante dans les inflexions harmonieuses de ces collines, dans ces vieilles bourgades du Moyen-Age, aux ruelles tortueuses, à l'aspect si pittoresque : Pérouse la guerrière, Assise la bienheureuse, toute parfumée du souvenir de ses légendes, Spello, Montefalco, Spolète la ville des Césars.... « L'Ombrie est, avec Rome, la vraie patrie de l'âme, et chacun peut à son gré y choisir sa volupté ».

« Les plus beaux aspects de l'Italie, dit-il ailleurs (page 54), sont réunis dans cette merveilleuse Ombrie comme par la faveur d'un artiste souverain. Elle est plus accidentée que la Lombardie et la Romagne, moins sèche et moins piétinée de civilisation que la Toscane, plus vivante et plus gaie que le paysage romain, plus fraîche enfin, plus saine au corps et à l'âme que la voluptueuse Campanie. Mais surtout elle est grandiose et douce ; c'est le « Soave austero » réalisé. Ses montagnes sont majestueuses sans être farouches, et sa vallée fertile, évasée comme une coupe, est riante sans mignardise. Des rivières aux souvenirs glorieux ou poétiques la baignent de fraîcheur et de fécondité.... Sur tout cela une lumière tamisée, très douce, sans l'éclat rayonnant de Naples, sans les brumes de Venise.... » Douceur que la végétation, elle aussi : « Je ne vois presque pas de ces cyprès, ni de

ces pins parasols, qui en Toscane ou autour de Rome découpent à l'emporte-pièce leur feuillage noir sur le ciel bleu. Il n'en est guère en Ombrie qu'autour des couvents franciscains, qu'ils entourent de gravité recueillie. Aussi loin que s'étend ma vue, ce sont des champs de vignes suspendues aux ormeaux, et surtout sur les pentes le gris olivier, dont la pâleur argentée, presque lunaire, s'harmonise à la douceur du ciel. Malgré quelques arbres fruitiers près des fermes, des frênes, des peupliers et des trembles au bord des ruisseaux, c'est bien la vigne en festons et l'olivier cher à Pallas qui donnent au paysage ombrien son charme pacifique et tendre ».

N'est-ce pas aussi finement écrit que finement jugé, — puisque d'ailleurs juger, ce n'est pas seulement voir c'est se souvenir, c'est *comparer*, comme à chaque instant l'auteur aime à le faire, — et de semblables pages ne donnent-elles pas, en quelques traits sobres et exacts, ce qu'on pourrait appeler une excellente leçon de géographie ?

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

EUROPE.

Belgique. — Anvers et l'embouchure de l'Escaut. — Un accord récent du gouvernement belge et de la ville d'Anvers prépare une véritable transformation de l'embouchure de l'Escaut. Il s'agit de changer le lit du fleuve pour en améliorer l'entrée au point de vue de la navigation. Un énorme travail précédera l'ouverture du nouveau lit : le creusement d'un bassin colossal. Le canal y amenant les navires de la mer aura 8 kilomètres de long, 250 mètres de large et 12 mètres de profondeur.

A l'entrée, 3 écluses parallèles de 300 mètres de long et 30 de large. Au fond 9 darses considérables. Vers l'entrée, 5 bassins de radoub des plus grandes dimensions usitées à présent. L'exécution de ces gigantesques projets fera passer la longueur totale des quais d'accostage de 21 à plus de 60 kilomètres. La note à payer sera de 183 millions approximativement, sans compter le coût encore incertain des darses et des bassins de radoub.

Sur cet agrandissement maritime et commercial il faut greffer des plans de défense militaire, comportant le démantèlement de l'enceinte existante, pour faire d'Anvers le camp retranché le plus puissant du monde, ci 108 millions de plus à débourser.

Nos voisins usent largement de leurs économies pour accroître encore leurs profits industriels et commerciaux et sauvegarder leur neutralité !

ASIE.

Frontière du Siam et du Cambodge. — Le Commandant Bernard a été chargé de délimiter sur le terrain, de concert avec une Commission siamoise, la nouvelle frontière d'après les données générales de l'accord du 20 Juin 1904. On peut se féliciter du résultat obtenu.

Du côté de Kratt, la ligne de démarcation, fixée d'après le traité par des éléments géographiques un peu imaginaires, monticules pris pour des montagnes, fossé le plus souvent à sec désigné comme une rivière, a été en fait reportée plus au Nord jusqu'au cours du Klong-Yai, fleuve navigable pour les chaloupes à vapeur, et jusqu'au Packnam-Wen, bel estuaire qui, malgré la barre réduisant à 4 mètres la profondeur de son chenal, est fréquenté par les bateaux d'une Compagnie siamoise. La défense de la magnifique rade de Kratt, qui nous appartient, devient beaucoup plus facile par cet avancement de notre territoire.

Dans les terres du côté de Pursat nous avons acquis une bande 1,400 à 1,500 kilomètres carrés, peu habitée mais riche en produits naturels.

Nous avions de bons motifs à faire valoir pour obtenir ces rectifications, sans lesquelles nos frontières, jusque-là insuffisamment explorées, auraient été défectueuses pour les deux parties.

Le chef de la mission siamoise a fait remarquer que ces concessions marquaient l'esprit de conciliation et de confiance de son gouvernement envers la France, et le Commandant Bernard a signalé de son côté la « parfaite bonne grâce » du Général siamois.

L'ambition du Siam en ce moment est de se rénover, de se moderniser, de développer ses ressources matérielles et de s'élever moralement. Nous ne saurions qu'y applaudir tant qu'il restera indépendant des autres grands peuples de l'Extrême-Orient, comme c'est assurément son désir. Pour obtenir notre aide dans ces desseins nationaux, il aura peut-être à négocier encore avec nous des rectifications de frontière du côté de Battambang et d'Angkor, provinces qui étaient cambodgiennes il y a un demi-siècle et qu'il n'a pas encore assimilées.

La suppression de cette dernière cause de malaise entre nous et nos voisins siamois serait peut-être de nature à nous déterminer à abandonner le protectorat des 700,000 Chinois qui vivent chez eux.

Cette protection donne naissance à des privilèges qui, réclamés par la Chine le jour où elle créerait une représentation diplomatique au Siam, lui assureraient une situation prépondérante dans ce pays.

Nous ne pouvons donner de la question du Siam qu'un aperçu sommaire dans ces quelques lignes, nos lecteurs la trouveront entièrement développée dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française* de Juillet 1905, page 266. Ils y remarqueraient que, suivant toute apparence, notre politique en Indo-Chine et particulièrement au Cambodge, n'est pas toujours servie par des administrateurs suffisamment éclairés.

AFRIQUE.

Algérie. — Les territoires du Sud. — Un décret récent a déterminé les attributions nouvelles du gouverneur général de l'Algérie en ce qui touche les territoires du Sud, leur organisation administrative et militaire.

Aux termes de ce décret, le gouverneur exerce dans les territoires du Sud les attributions administratives et financières qui, en Algérie, sont dévolues aux préfets et aux généraux commandant les territoires militaires.

Il a sous ses ordres un personnel des affaires indigènes des territoires du Sud. Ce personnel est recruté parmi les officiers des affaires indigènes de l'Algérie et il est soumis aux mêmes règlements.

Pour l'administration des territoires du Sud, le gouverneur général est assisté du conseil du gouvernement de l'Algérie. Un conseiller rapporteur est spécialement désigné pour les questions concernant les territoires du Sud ; il peut, en outre, être chargé de l'inspection permanente de tous les services administratifs.

Les territoires du Sud sont divisés en quatre territoires, savoir :

Territoire d'Aïn-Sefra ;
Territoire des Oasis ;
Territoire de Ghardaïa ;
Territoire de Touggourt.

Un décret déterminera les cercles et annexes composant chaque territoire.

A la tête de chacun des territoires est placé un commandant militaire. Exceptionnellement et à titre temporaire, le commandement de deux territoires peut être confié au même chef.

Le commandant du territoire dirige les services militaires et administratifs sous l'autorité du gouverneur général. Il correspond avec lui par l'intermédiaire du général commandant le 19e corps d'armée pour les questions d'ordre militaire et pour tout ce qui concerne la sûreté de l'Algérie et la police des frontières. Il reçoit par la même entremise les ordres du gouverneur général.

Le gouverneur général est chargé d'assurer la défense des territoires du Sud et d'y maintenir l'ordre.

Les troupes dont il dispose à cet effet sont les compagnies sahariennes et des détachements d'autres troupes du 19e corps d'armée.

Le gouverneur général autorise ou prescrit les mouvements de troupes nécessités par le maintien de l'ordre, sauf à en rendre compte immédiatement aux ministres de la guerre et de l'intérieur.

Aucun mouvement de troupes ne peut avoir lieu au delà des territoires du Sud sans un ordre du gouvernement métropolitain.

Guinée. — Le développement de la colonie nécessite des travaux considérables. Le chemin de fer de pénétration de Conakry au Niger est ouvert à l'exploitation sur une section de 150 kilomètres et, pour qu'il puisse rendre tous les services qu'on en attend, il est indispensable d'en faciliter l'accès par des routes réunissant les centres de production aux stations. L'aménagement du port de Conakry, la construction d'un plan de grand atterrage et d'un feu de port constitueront le complément naturel et obligé des voies de communication terrestres.

On a exécuté en 1904 un terre-plein formant l'enracinement d'un wharf ayant la forme d'un triangle de 80 mètres de base sur 150 de hauteur. L'épaulement de l'estacade au moyen d'enrochement a été continué sur toute sa longueur, mais est resté incomplet et par suite insuffisant.

Trois nouvelles cuves d'une contenance de 265 mètres cubes chacune ont été installées pour l'approvisionnement d'eau potable de la ville. Cet approvisionnement sera donc porté à 1,590 mètres cubes en totalité. Il permet de faire face à

la consommation normale durant deux journées environ. Ces cuves viennent d'être mises en service.

D'autres travaux ont été exécutés : réservoir à l'hôpital Ballay, achèvement du boulevard Maritime, voirie, installation d'une voie Decauville, amélioration de la captation des eaux d'alimentation de Conakry, entretien des appontements et jetées, etc. Les dépenses nécessitées par tous ces travaux se sont élevées, pour 1904, à 678,000 francs.

(Dépêche Coloniale).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE.

La prospérité de la Belgique. — La Belgique, qui vient de fêter le soixante-quinzième anniversaire de la proclamation de son indépendance, peut regarder avec quelque orgueil le chemin qu'elle a parcouru depuis.

Sa population est passée de 3,700,000 âmes en 1831 à 7 millions en 1904. Cette population nombreuse est, en même temps, une population riche, puisqu'elle paye sans difficulté 635 millions par an au Trésor, tout en développant son épargne, passée (pour la Caisse nationale seulement) de 19 millions de francs en 1870 à 730 millions en 1902. C'est dans l'industrie et dans le commerce qu'est le principe de cet enrichissement. L'une et l'autre, en effet, ont pris depuis vingt-cinq ans un incomparable essor.

Là encore, il faut citer des chiffres, car eux seuls sont significatifs. Pays de charbon, la Belgique produit annuellement plus de 23 millions de tonnes de houille. Elle compte 24,000 machines à vapeur, représentant une force de 1,600,000 chevaux-vapeur, au service d'une fabrication extrêmement diverse et compréhensive. Quant à son commerce extérieur, importations et exportations réunies, il est monté de 300 millions en 1835 à 4 milliards 766 millions en 1903, auxquels on peut ajouter plus d'un milliard et demi de transit. Le mouvement des ports, naguère insignifiant, atteint 10 millions de tonnes. Les chemins de fer et les canaux transportent plus d'un milliard de tonnes de marchandises.

(Travail national).

Nouvelle ligne belge sur l'Allemagne. — Le gouvernement belge et le gouvernement allemand viennent de se mettre définitivement d'accord pour la construction de la ligne nouvelle de Bruxelles vers l'Allemagne par Louvain, Saint-Trond, Tongres et Aix-la-Chapelle.

Le travail coûtera 550 millions et devra être terminé dans les dix ans. La ligne sera construite de façon à pouvoir être exploitée à l'électricité et permettre des vitesses de 200 kilomètres à l'heure.

Nouveau train royal belge. — L'arsenal de Malines travaille actuellement à l'achèvement d'un nouveau train royal belge qui sera une merveille. Ce train sera composé de cinq véhicules, deux berlines, une voiture restaurant et deux fourgons, qui seront tous construits sur boggies et à intercirculation centrale. Il y aura un salon pour dames, deux fumoirs, plusieurs chambres à coucher, des cabinets de toilette, un restaurant et une cuisine ; le tout éclairé à l'électricité.

Le train qui, sans la locomotive, aura une longueur de 140 mètres, sera inauguré pour les voyages du roi à l'Exposition de Liège.

La population de l'Allemagne. — L'*Annuaire de Statistique allemand* publie les renseignements suivants sur la population de l'Empire :

« En 1895, les 540,742 kilomètres carrés du territoire de l'Empire allemand étaient habités, vers le milieu de l'année, par 52 millions d'âmes. La population actuelle, fin Juin 1905, a été de 60,6 millions, soit en 10 ans, une augmentation de 8 millions. Si l'accroissement se poursuit dans les mêmes proportions d'ici 1940, l'Allemagne aura 100 millions. En 1895, 18 millions d'habitants appartenaient à l'agriculture, 20 millions 1/4 à l'industrie, 6 millions au commerce, 2 millions aux carrières militaires, civiles ou libérales, 1 million au service domestique et 3 millions 1/2 étaient sans état. Ces chiffres ont assurément été modifiés depuis, mais comme le prochain recensement des professions ne se fera qu'en 1907, il n'y a pas moyen de préciser. Toutefois, il est plus que probable que la presque totalité de l'accroissement de la population revient à l'industrie et au commerce. Déjà le 1er Décembre 1900, la population des communes rurales (inférieure à 2,000 âmes) n'était plus que de 25 millions 3/4, et celle des villes de 30 millions 2/3.

En 1903 il a été enregistré, pour 1,000 habitants : 7,9 mariages, 34,9 naissances, 21,1 décès ; excédent des naissances : 13,9 ».

AFRIQUE.

Tarifs des passages pour l'Algérie. — Le Conseil d'administration de la Compagnie générale Transatlantique a pris une résolution qui aura pour l'Algérie les plus heureux résultats. On se plaignait depuis longtemps dans la colonie de la cherté des prix des passages, 120 francs en première classe, 86 francs en seconde classe entre Marseille et Alger. La Compagnie Transatlantique vient, d'un seul coup, de réduire ces prix de 25 % sur tous ses services de la Méditerranée. Cette décision a été prise, en exécution de promesses que M. Charles Roux, à la suite de son voyage d'études à Alger, avait faites aux commerçants algériens. Elle est de nature à accroître considérablement nos relations avec l'Algérie, comme à faciliter grandement aux Algériens les voyages en France si précieux pour resserrer avec la métropole les liens multiples d'affection et d'intérêt qui les unissent déjà à nous.

Le commerce allemand au Maroc. — Voici un sujet d'actualité ; en outre, en raison des inexactitudes publiées par la presse allemande au sujet des intérêts commerciaux allemands au Maroc, il est instructif de noter les chiffres officiels suivants qui ont été publiés à Berlin :

Les exportations allemandes au Maroc, en 1904, ont eu une valeur de 2,542,000

marks, contre 4,048,000 marks l'année précédente. D'autre part, le chiffre des importations marocaines en Allemagne, qui était de 4,618,000 marks en 1903, s'est élevé à 5,533,600 marks l'année dernière. En 1902, les exportations allemandes au Maroc ont eu une valeur d'environ 3,750,000 marks et les importations marocaines, en Allemagne, une valeur d'environ 4,250,000 marks.

On peut dire que, à part quelques fluctuations, soit dans les importations, soit dans les exportations, le commerce allemand avec le Maroc est resté virtuellement stationnaire durant les cinq dernières années.

Le chemin de fer du Niger. — On sait que le chemin de fer de Koulikoro-Bammako à Kayes n'a été achevé jusqu'à Bammako que le 20 Juin et jusqu'à Koulikoro que le 15 Décembre de l'année dernière. Malgré cela le trafic kilométrique de la ligne s'est élevé à 4,150 fr. par kilomètre exploité et il y a eu sur la recette totale de 1,943,000 fr., 1,400,000 fr. de recettes commerciales.

Ces chiffres ne concernent que les importations et ils ne sont pas exceptionnels. Les importations de tissus et de sel (on a importé 5,000 tonnes de cette denrée en 1904) s'accentuent à Bammako qui, dès le mois de Février, n'avait plus d'approvisionnements. Les nouveaux tarifs, qui ont pour objet de détaxer des produits exportés, augmenteront l'activité et par conséquent les recettes.

(*Travail National*).

AMÉRIQUE

La population de la Martinique. — La terrible éruption du mont Pelé a eu pour effet, on s'en souvient, de détruire complètement la ville de Saint-Pierre, qui comptait 26,000 habitants. On a dû procéder à un recensement complet des habitants pour savoir quel est aujourd'hui leur nombre exact et leur répartition sur le territoire de l'île.

Le *Journal officiel* a publié le résultat de ce recensement ; la population de l'île est de 184.000 habitants ; elle était de 207.000 en 1902.

La destruction des bêtes à fourrures. — Les exportations de pelleteries du Canada dépassent quatre millions de peaux valant ensemble 18 ou 20 millions de francs. Cette statistique renferme des chiffres vraiment fantastiques : 100,000 castors, 100,000 martres, 90,000 renards, 13,000 zibelines, 4,000 hermines, 15,000 ours, 115,000 lièvres et..... deux millions et demi de rats musqués !

Il est certain que le Canada ne pourra pas longtemps suffire à une telle consommation d'animaux, et que des mesures de préservation s'imposent.

(*Travail National*).

Canal de Panama. — Les nouvelles américaines sont assez pessimistes à l'égard du canal de Panama. On dit que les 10 millions de dollars votés par le Congrès pour les travaux préliminaires ont été dépensés, et que les travaux du canal ont été suspendus dans le but de prendre des mesures sanitaires pratiques et de construire des maisons ouvrières.

On dit aussi que le sénateur Miller, ancien président de la commission du canal du Nicaragua, et M. Yomans, commissaire du commerce, organisent un mouvement en vue de revenir à la voie du Nicaragua, sous prétexte que celle de Panama est impraticable

Les grandes Compagnies de chemin de fer doivent être pour quelque chose dans cette résurrection imprévue du projet du Nicaragua.

III. — Généralités.

Les forêts et leur influence sur le régime des eaux, d'après une petite brochure publiée en Angleterre par le *Board of Agriculture and Fisheries*.

L'ensemble qui constitue les arbres, c'est-à-dire le tronc, les branches et les feuilles, absorbe une partie de l'eau qui tombe et l'empêche d'atteindre le sol ; on peut évaluer cette partie de 30 à 45 % du total de l'eau tombée, mais la proportion dépend tant du caractère de la pluie que de la nature des arbres. Avec des pluies fortes ou continues, il arrive plus d'eau au sol qu'avec des pluies fines. De même, les arbres vivaces interceptent plus d'eau dans le courant d'une année que les arbres annuels, et les arbres retiennent naturellement plus d'eau en été qu'en hiver, pour la même raison qu'ils portent des feuilles.

Mais, bien que le sol d'une forêt reçoive moins d'eau qu'un terrain nu, l'humidité se conserve bien mieux dans le premier que dans le second. Des observations prolongées ont fait constater cet effet comparatif. La présence d'eau en abondance dans la terre, malgré l'abri que donnent les arbres, est due, en partie, à la moindre évaporation causée par la présence de ces arbres, qui empêchent l'action des rayons solaires, et, en partie, à la plus grande humidité de l'air sous ces arbres ; ces deux effets s'ajoutent pour combattre l'évaporation de l'eau qui imprègne le sol. De plus, la présence des racines des arbres qui forment une espèce de réseau à la surface de la terre est un obstacle à une circulation rapide de l'eau à cet endroit. Ces racines pénètrent souvent à une grande profondeur, et lorsqu'elles disparaissent par la pourriture, elles laissent à leur place des trous où l'eau pénètre facilement de l'extérieur. Le sol des forêts est plus perméable que celui des terrains découverts et l'eau y pénètre et y séjourne plus facilement.

Ces considérations font comprendre pourquoi les cours d'eau qui traversent les pays boisés sont moins sujets à des crues rapides et violentes ; leur régime est beaucoup plus régulier. C'est un avantage sérieux lorsque ces cours d'eau doivent servir à l'alimentation des localités. Non seulement on peut compter sur une quantité relativement constante, mais on n'a pas l'inconvénient des dépôts vaseux qui accompagnent les crues et qui donnent de l'eau trouble, encombrent les réservoirs et obstruent les filtres.

La présence de forêts sur un bassin qui alimente une localité équivaut à une augmentation de volume du réservoir de la distribution, parce que la présence des arbres retarde la circulation de l'eau et empêche en partie son évaporation. On doit remarquer également que la neige fond moins vite sous les arbres que sur un sol découvert, ce qui ajoute à l'effet qui vient d'être signalé. De même, à la fonte des neiges, sous bois, la terre absorbe plus d'eau que sur sol découvert ; en effet,

dans ce dernier cas, le sol est souvent gelé à la surface et l'eau ne peut pénétrer, ce qui n'arrive pas sous bois, où les arbres protègent le sol de la gelée. Il en résulte que non seulement la présence d'une forêt s'oppose à la production des inondations, mais aussi que l'eau provenant de la fonte des neiges est beaucoup moins vaseuse que dans l'autre cas.

Non seulement les forêts exercent une influence considérable sur l'état d'humidité du sol, mais elles agissent sur sa température, même à une certaine profondeur. Des observations faites dans un certain nombre de stations du continent ont fait voir que la présence de forêts abaissait la température moyenne annuelle du sol à la surface de près de 1° 5 C , et à 1 m. 20 de profondeur de 1° environ.

Cette action réfrigérante est due à diverses causes réunies. Le feuillage des arbres fait obstacle au passage des rayons solaires ; le bois mort et les feuilles sèches qui couvrent le sol empêchent la libre circulation entre le sol et l'atmosphère, tandis que l'humidité de la terre absorbe une certaine quantité de calorique sans élévation de la température.

Si les forêts ont une action d'abaissement sur la température, cet effet est beaucoup plus marqué en été qu'en hiver. La moyenne des observations de onze stations, en Allemagne, montre que la température à la surface de la terre, en Juillet, dans une forêt, est de 4° 2 plus basse qu'en terrain découvert, tandis qu'en Décembre la différence est nulle et même négative. La présence des bois tend, par conséquent, à égaliser la température de l'eau du sol, ce qui a une importance considérable au point de vue de l'hygiène pour une eau potable. On peut mettre aussi à l'actif des forêts qu'elles exercent une action épurative sur l'air et sur le sol ; on trouve, en effet, moins de germe de toute nature dans un pays boisé que dans une même superficie de terrains découverts.

Frédéric Lemoine.

(*Dépêche coloniale*).

Les gisements de houille. — La superficie des gisements de houille atteint en Chine 232,500 milles carrés ; aux États-Unis, 200,000 ; au Canada, 65,000 ; dans l'Inde, 35,000 ; à la Nouvelle-Galles du Sud, 24,000 ; dans la Russie d'Europe, 20,000 ; dans le Royaume-Uni, 12,000 ; en Espagne, 5,500 ; au Japon, 5,000 ; en France, 2,500 ; en Autriche-Hongrie, 1,800 ; en Allemagne, 1,700 ; en Belgique, 500 milles carrés. Pour le monde entier, le total est de 800,000 milles carrés.

(*Travail National*).

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER.

Le Secrétaire-Général adjoint,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

Un homme vient de mourir, dont la disparition laissera un grand vide dans notre région.

C'était une figure originale mais aussi bien sympathique que celle de Monsieur Léonard DANEL : c'était un de ces types lillois du temps passé et qui se font de plus en plus rares, mélange de finesse et de bonhomie, d'imagination et d'esprit pratique.



Il fut élevé au vieux collège des Bons-Enfants devenu plus tard *le Lycée*. Il y eut pour camarade le *petit Léon*, qui devait un jour devenir le Général Faidherbe. Dès lors se forma entre ces deux hommes une de ces amitiés de collège qui se précisent avec l'âge mûr pour ne finir qu'avec la vie.

Faidherbe, c'était l'épopée des pays lointains, l'évocation des paysages africains alors inconnus et parés des charmes du mystère. Aussi M. Danel subit-il l'attrait des choses géographiques, et quand se fonda la Société de Géographie de Lille, il se montra un de ses partisans les plus résolus.

Ce fut son gendre M. Paul Crepy qui assuma la tâche de

diriger la Société naissante : avec quel tact et quel succès, chacun le sait; on sait aussi que Madame Crepy était la collaboratrice incessante du Président dans son œuvre délicate ; et ainsi c'était l'esprit de Léonard Danel qui planait un peu sur nous.

Dans des débuts toujours difficiles l'imprimeur de notre Bulletin se montra des plus accommodants. Plus tard la même bienveillance s'est toujours manifestée devant les exigences d'une composition et d'un tirage toujours croissants ; ce fut un des heureux effets de la protection de celui de qui l'imprimerie porte le nom.

Souvent, quand venaient des conférenciers, explorateurs ou étrangers, M. Danel réclamait le privilège de les recevoir dans sa maison de la rue Royale : il ne les laissait partir que charmés par cette cordiale hospitalité qu'ils ne soupçonnaient pas dans notre froid pays de Flandre, et le bon renom de la Société de Géographie de Lille prenait ainsi de l'extension.

M. Danel avait voulu collaborer à notre œuvre d'une façon plus active encore. Chaque année une somme de deux cents francs était mise à notre disposition afin de procurer une excursion à la mer à un certain nombre de lauréats de notre concours. C'est ce que nous avons appelé le Prix Danel, prix devenu bien vite populaire chez nos jeunes gens.

M. Danel a voulu que lui parti, l'œuvre restât. Par une dernière libéralité, il a légué six mille francs à la Société de Géographie de Lille afin d'assurer la pérennité du prix.

M. Léonard Danel n'était membre ni du bureau, ni de nos commissions. Il ne figurait pas dans les cadres de notre état-major ; mais, mieux que cela, il a été un bienfaiteur constant de notre Société : c'est à ce titre que nous avons voulu affirmer ici toute la douleur que nous cause sa mort et la reconnaissance dont nous entourons sa mémoire.

A. M.

GRANDES CONFERENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 9 Mars 1905.

LE SUD-OUEST AFRICAIN ALLEMAND

Par M. Prosper MÜLLENDORFF,

Rédacteur colonial à la *Gazette de Cologne*,
Chargé de mission en Afrique pendant la révolte des Hereros.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE

Un territoire de 830,000 kilomètres carrés, soit une fois et demie l'étendue de la France, une terrasse qui monte à peu de distance de la côte et s'adosse à un plateau élevé, voilà pour la configuration générale de cette colonie allemande. Une côte de 1,500 kilomètres, aux abords difficiles, nécessitant des travaux coûteux, comme au Dahomey. Une seule rade, le Walfish Bay, qui ne peut être considérée comme un port et est aux mains des Anglais qui la gardent sans savoir qu'en faire. L'Allemagne n'est pas disposée à faire un sacrifice pour obtenir cette baie qui est appelée à s'ensabler un jour ou l'autre. Une autre, la baie Lüderitz, du nom du marchand hambourgeois qui fit, il y a vingt ans, placer le pays sous le protectorat allemand, serait assez utile, mais son arrière pays, sur une profondeur d'une centaine de kilomètres, n'est que du sable mouvant. Le général de Trotha, le chef du corps expéditionnaire, demande un tunnel sous les dunes pour rendre cette baie accessible, mais le gouvernement veut voir s'il y a

des mines dans le Sud pour justifier la construction de ce tunnel et d'un chemin de fer.

En résumé triste abord! Tout le long de la côte une bande de sable de 50 à 90 kilomètres de profondeur et au loin les premières montagnes, d'une aridité menaçante. Il y a là une tare de 130,000 kilomètres carrés. Resterait donc une superficie de 700,000 kilomètres carrés plus ou moins utilisable : la steppe. Le bloc vraiment utilisable peut être ramené en chiffres ronds à 500,000 kilomètres carrés, ce qui est encore quelque chose, mais, dans ce bloc même, il y a de nouveau des parties arides à déduire.

Cela vaut-il la peine d'être conquis et colonisé ? Cela vaut-il le sang qu'on y répand et le quart de milliard qui y passe ? Oui certes. Il n'est guère de terres sans valeur. Même au Sahara on reconnaît une certaine valeur, ne serait-ce que celle de conserver dans le sous-sol assez d'eau pour le service des étapes.

La steppe du Sud-Ouest africain est un pays de pâturages de premier ordre. Mais, comme nous le verrons plus loin, c'est l'eau surtout qui manque. Il faudrait des géologues pour étudier les réserves d'eau du sous-sol et la richesse minière du pays. Les capitaux ne manquent pas. C'est l'État qui est en retard sur les particuliers. Le Parlement allemand ne s'intéresse pas aux colonies.

Un chemin de fer à voie étroite se rend de Swakopmund à Windhoek, la capitale, à 382 kilomètres de la côte. En route, le caractère général du pays se dessine. C'est un plateau de douze à treize cents mètres d'élévation, coupé de chaînes de montagnes dont les plus hautes atteignent dix-neuf cents mètres. L'air est naturellement pur et le pays est sain. Ce qui lui manque malheureusement, c'est l'eau. Pendant huit mois, pas un nuage, pas une goutte de pluie. Au mois d'Octobre, pendant une semaine ou deux, des orages arrosent la terre crevassée, puis plus rien jusqu'en Décembre, où commence la saison des pluies qui peuvent durer jusqu'en Mars.

Les pluies sont locales, il n'y faut point compter. La moyenne de pluie pour l'ensemble du pays est de 250 $^m/_m$ par an. Dans le Sud, la pluie peut manquer pendant une année ou même deux. Toutefois, dans la région de Grootfontein (Nord), on peut compter sur 600 $^m/_m$.

Si au moins la pluie se laissait retenir dans des lacs ou des lits tranquilles ! Mais la déclivité du sol est telle que les masses d'eau venues du ciel dévallent par torrents avec un grondement de tonnerre, après quoi le lit qu'elles ont suivi se remet promptement à sec, ce qui est son

état le plus fréquent. Il reste bien un peu d'eau dans des excavations calcaires, et c'est tout ce qu'on en voit. Il se forme aussi des lacs pen-



UN ABREUVOIR A ÉPAKO (EXCAVATION CALCAIRE).

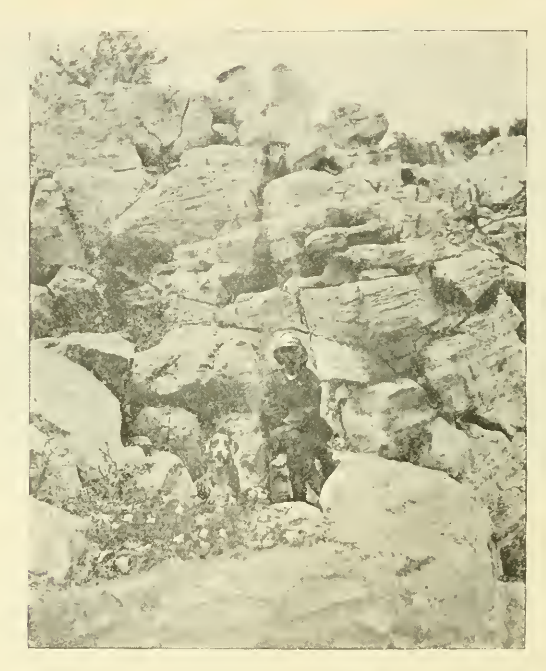
dant la saison des pluies, comme celui d'Etocha, mais il ne tarde pas à se dessécher et ne présente plus ensuite qu'une étendue de terres salées.

L'Océan ne reçoit cependant qu'une faible partie de ces eaux. Quelle est la quantité d'eau qui se cache dans le sous-sol ? C'est ce qu'il importe de déterminer au plus tôt. Il y a dans le Nord deux lacs profondément encaissés et de grande profondeur qui sont un indice de grandes réserves d'eau cachées dans le sous-sol : le Guinas et l'Otjikoto.

Le fermier en est réduit à de rares sources, aux maigres poches d'eau restées dans le lit des rivières éphémères et à des travaux de barrage ou de forage. Il y avait avant la révolte 276 fermes d'élevage. C'est en général un pays de pâturage où le bétail trouve toujours assez de nourriture. Les plus beaux bestiaux sont dans le Sud où l'eau est cependant plus rare ; cela tient à ce que la valeur nutritive des graminées y est plus grande que dans le Nord.

L'élevage des bestiaux est la principale industrie du Sud-Ouest africain. Il n'y a d'exception que pour l'extrême Nord, où les Ovambos cultivent les céréales, et pour la région de Grootfontein-Otavi, aménagée par les blancs.

Le bétail est difficile pour la nourriture, il ne connaît pas la distance et une ferme d'élevage doit, dès lors, avoir au moins 5,000 hectares.



RIVE DU LAC GUINAS.

Il résulte de ces circonstances qu'il faut au fermier qui veut faire de l'élevage un assez grand capital. Il lui faut acheter son terrain à raison de 1 fr. 25 l'hectare (0 fr. 40 pour les anciens soldats) et vivre quatre ou cinq ans avant de vendre les premiers produits. Il y a des fermiers venus de très bonne famille et qui relèveront le niveau intellectuel de la population coloniale. Les sauterelles et les maladies sont à craindre, mais quel est le cultivateur qui n'ait pas ses mécomptes ?

Il y avait en 1897 des centaines de mille de bestiaux dans la colonie, quand la peste bovine fit ses ravages. La maladie disparut ensuite, et dès 1902 on exportait pour 1,300,000 fr. de bestiaux. C'est le plus clair de l'exportation. Le reste, quelque 250,000 fr. se compose de produits d'élevage également ou de chasse. Les importations se montent à 10 millions, dont la moitié en produits alimentaires. Le pays ne peut pas encore se nourrir.

Cela ne peut durer. On réparera par des importations les pertes en

bétail causées par les déprédations des indigènes et les migrations néfastes de la guerre et dans quelques années on exportera de nouveau vers le Sud de l'Afrique, où il y aura toujours un marché assuré.

En même temps on pourra s'occuper d'agriculture. Même dans les centres d'élevage, on espère par des travaux appropriés, pouvoir se procurer plus d'eau. La question est à l'étude. Un ingénieur spécialiste croit pouvoir assurer dès maintenant que l'exploitation agricole pourra se faire en ces contrées. Au Waterberg et à Grootfontein, où les



AU PIED DU PLATEAU DU WATERBERG.

sources abondent, on peut déjà se livrer à l'agriculture avec la certitude d'un rendement supérieur à celui d'Europe, et deux récoltes par an y seront possibles. Le Nord pourrait à lui seul fournir toutes les céréales nécessaires à la colonie, mais il n'y avait pas, jusqu'à présent, de chemin de fer pour les amener vers le Sud.

Depuis que l'exploitation des mines de cuivre d'Otavi est décidée, la question est changée. Un chemin de fer de 600 kilomètres est en construction de la côte à Otavi, et voilà le débit assuré.

Le tabac pourra être cultivé avec succès. La vigne croît dans le pays avec une vigueur inconnue en Europe. L'élevage des mérinos et des angoras est assuré dans le Sud et la laine en est déjà appréciée en Allemagne. Le pays pourra se passer aussi de cuir étranger, les matières tannantes se trouvant facilement. Les palmiers donnent des dattes

délicieuses et la colonie ne manquera point d'autres fruits : amandes, raisins, figues, bananes, melons, groseilles, oranges et pêches. Les bois pour les meubles ou pour les mines ne manqueront point. Les minerais, très riches, deviendront le principal article d'exportation.

Le coton malheureusement ne paraît pas devoir y réussir, mais les autres possessions allemandes en Afrique pourront y suppléer.

Outre les Européens, peu nombreux encore, le pays est habité par les Hereros, des Hottentots, des Ovambos, des Bushmen chasseurs et des Cafres. Ces derniers rendent de grands services.



VILLAGE HERERO.

Dans ce pays subtropical, la température est chaude toute l'année; mais à cause de la sécheresse de l'air, 30 degrés Réaumur (37° 5 C.) se supportent mieux qu'en Europe. On ne voyage que pendant les premières ou les dernières heures du jour. Les nuits se passent à la belle étoile, mais il est prudent de s'entourer d'une couverture. Les voyages se font en char traîné par 14 bœufs. Ces chars sont à deux roues qui s'enfoncent énormément dans le sol peu résistant. Il ne faut pas moins de 20 bœufs avec un char à quatre roues. On fait ainsi avec le char à deux roues 35 kilomètres par jour.

Vers Juillet il gèle dur la nuit, mais dès 9 heures du matin le soleil a fait fondre la glace. Il est alors possible de se laver. Avant d'y songer, il faut toutefois voir s'il y a assez d'eau pour l'approvisionnement, la cuisine et les bêtes.

Le voyageur doit surtout se préoccuper des endroits rares où il pourra trouver de l'eau pendant son voyage, de façon à ne point être



CHAR A DEUX ROUES,
dans le lit de la rivière d'Omarourou, en temps sec.

pris au dépourvu. Les fermes, grâce à des puits et des barrages, en sont suffisamment approvisionnées. Ces fermes sont simples. Elles se composent de l'habitation, d'une écurie pour les chevaux, d'un hangar pour les approvisionnements. Quant aux troupeaux, ils sont renfermés dans un kraal, c'est-à-dire un enclos qui les protège contre les chacals et les léopards.

D'autres lignes de chemin de fer sont projetées. La ligne faite par la Société des mines d'Otavi va être terminée. Elle fait double emploi avec la ligne existant entre Swakopmund et Windhoek, qui n'est, avons-nous dit, qu'à voie étroite. Quelle économie eût-on faite, si l'on avait eu un plan initial ! On étudie maintenant une ligne de Windhoek vers le Sud jusqu'à la rivière Orange. De ce côté là, on espère trouver encore d'importants gisements de minerais et très probablement des terres diamantifères.

L'Allemagne est redevable en partie du succès de ses colonisations aux lignes de Hambourg. Une trentaine de bateaux relient Hamboug au Cap et à toutes les colonies allemandes. Le service des marchandises et des voyageurs est admirablement fait. Les tarifs sont inférieurs aux tarifs français, ce qui, avec les tarifs de faveur des chemins de fer alle-

mands vers les côtes, constitue un facteur puissant en faveur des colonies allemandes. Cela compense en partie le peu de développement actuel des colonies beaucoup trop négligées par l'État, qui aurait dû y veiller constamment, depuis le moment de la conquête jusqu'à leur complet épanouissement.

La conquête du Sud-Ouest africain a été négligée par l'Allemagne et c'est le Parlement qui est la cause initiale de la répression sanglante qu'il a fallu exercer sur les Hereros et les Hottentots.

Dès 1884, on s'en était tenu à la théorie du protectorat. En 1888, premier avertissement. Une révolte s'élève à l'instigation d'un aventurier anglais. Il s'ensuit une longue guerre de guérillas terminée en 1894. En 1897, nouvel avertissement. Les Hereros s'unissent à leurs anciens ennemis et se soulèvent. La répression exercée, le train-train reprend. On cajole les indigènes, on favorise les noirs trompeurs aux dépens des blancs, on permet aux indigènes de s'armer de fusils introduits par la frontière portugaise, on leur en vendait même sous prétexte de chasse, ainsi que des cartouches, etc.... Les indigènes fiers et orgueilleux se crurent les plus forts et la révolte éclata en Janvier 1904.

En ce moment presque toute la troupe, un millier d'hommes, était occupée dans l'extrême Sud à la répression d'une révolte locale. Rien ne s'opposait à la Saint-Barthélémy du 11 Janvier 1904. La politique de conciliation d'un Parlement anticolonial avait fait banqueroute.

La compagnie Franke revient du Sud en toute hâte, dégage Windhoek, la capitale, repousse les Hereros à Okabandja et délivre Omarourou. Dans l'intervalle arrive un détachement de l'infanterie de marine envoyé d'Europe, pendant qu'un corps expéditionnaire de 10,000 hommes s'y organisait. Il fallut du temps jusqu'à ce que le corps débarqua à Swakopmund ! Aux lenteurs de la mobilisation et de la traversée s'ajoutèrent les difficultés de débarquement. Le môle, en attendant un wharf projeté depuis, fit imparfaitement son office. Enfin en Juin, le reste du corps expéditionnaire fut débarqué avec tous les approvisionnements qu'il avait fallu amener d'Allemagne et le général de Trotha prit le commandement.

Jusque-là, tous ceux qui pouvaient porter les armes avaient fait leur devoir. Les Hereros, déjà décimés par de nombreux combats, s'étaient

massés au Waterberg dans un terrain offrant les mêmes difficultés que les Anglais avaient rencontrées dans la guerre du Transvaal. Le



STATION D'OMAROUROU.

corps expéditionnaire entoure le Waterberg les 11-12 Août, l'ennemi est battu mais peut cependant s'enfuir vers l'Est à la faveur de la brousse. On le suivit, il le fallait à tout prix, et vers le mois d'Octobre, après des pertes énormes, il était sans munitions.

Les Hottentots se soulevèrent à leur tour; ils avaient mal pris leur temps. Libre du côté des Hereros, le général de Trotha put envoyer contre eux une partie de ses troupes. Contrairement aux Hereros, ils étaient montés et voulurent tenir tête en rangs serrés. Ils n'en furent que mieux battus. On ne les laisse pas respirer et bientôt sans munitions, ils en seront réduits à passer en territoire anglais, où on ne sera pas enchanté de recevoir cette race incapable de tout travail et ne vivant que de rapines.

Au pays des Hereros, les soumissions ont commencé. Toutefois les chefs ont passé probablement la frontière. Ils ne peuvent plus rien d'ailleurs; leurs troupeaux ayant péri, ils ne peuvent plus entretenir la clientèle. Les Hereros qui restent ne sont pas les plus valides et l'on peut craindre une crise de travailleurs. Elle ne pourra être longue. On pourra recourir aux Ovambos, d'ailleurs. A Grootfontein, le travail a déjà pu être repris partout et la récolte de 1905 a été bonne.

Il y a beaucoup à refaire, mais la leçon a profité. Sans dureté inutile,

on remettra dorénavant les indigènes à leur place. On ne les considérera plus comme une race de seigneurs, et on leur fera comprendre que la liberté c'est le travail. Plus de chefs oisifs, plus de régime féodal, et les simples indigènes au service des blancs trouveront qu'ils ont gagné au change.

Cette fois ce sera une colonie de peuplement pour les blancs et la population européenne actuelle, 3,600 habitants, non compris la troupe, pourra être portée à 50,000 habitants et ce rien qu'en utilisant les puits et sources connus actuellement. La colonie coûtera un peu cher, mais ce ne sera pas trop si le Parlement veut bien se tenir pour dit qu'après tout le système des petits paquets est de tous les systèmes coloniaux le plus coûteux et le moins pratique. En tout cas, il y a eu un réveil de l'opinion publique qui ne manquera pas de se faire sentir.

II.

Séance du Dimanche 19 Mars 1905.

EN MANDCHOURIE

AVEC L'ARMÉE JAPONAISE

LA BATAILLE DE LIAO-YANG

Par M. Réginald KANN,

Ancien officier,
Correspondant de guerre attaché à l'État-Major de la 2e armée japonaise en 1904.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE (1)

Pour suivre les opérations des armées japonaises, il fallait être attaché militaire ou correspondant de guerre. C'est à ce dernier titre que M. Réginald Kann put assister à la bataille de Liao-Yang.

---

(1) M. Réginald Kann depuis sa visite à Lille, a publié chez Calman-Lévy, à Paris, un joli volume : « *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient* ».

Il aurait dû même en voir davantage, car il s'était rendu assez longtemps d'avance à Tokio pour obtenir toutes les autorisations nécessaires, mais, comme on le verra par la suite, les Japonais s'arrangèrent de façon à retarder continuellement les correspondants de guerre et à ne leur laisser voir que le moins possible.

Les correspondants et attachés militaires furent divisés en quatre groupes. Celui de notre conférencier put enfin quitter Tokio le 20 Juillet 1904. Le 22 il était à Simonoséki et deux jours après s'embarquait pour la Mandchourie.

Le débarquement eut lieu à Dalny. Un peu avant d'y arriver les correspondants avaient croisé vers les îles Elliot la flotte de l'amiral Kamimoura en route vers Vladivostok.



GROUPE DES CORRESPONDANTS DE GUERRE.

Les correspondants envoyèrent d'abord de leurs nouvelles en Europe. Cela se fit sans difficultés, la censure ne s'étant pas établie avant Haïtcheng.

Leur logement était assuré par cantonnement, les Japonais trans-

---

Notre compte-rendu de sa conférence n'en est qu'un pâle résumé, nécessairement tronqué et un peu sec, vu les limites de notre *Bulletin*. Nous ne saurions trop engager nos collègues à lire cet ouvrage, qu'ils trouveront au besoin dans notre Bibliothèque.

portaient leurs bagages pour être plus sûrs des correspondants. La ration de ceux-ci était celle accordée aux officiers japonais. Elle consistait en riz, thé vert, poisson, etc.

Dégagés ainsi de tous soucis matériels, les correspondants ne demandaient qu'à aller toujours de l'avant, mais ce n'était pas l'affaire des Japonais.

Ils se dirigèrent vers le Nord et rencontrèrent successivement les emplacements des diverses batailles précédentes.

Ils virent à Kintcheou des dépouilles, des canons pris à l'ennemi et des torpilles employées comme fougasses qui n'avaient point éclaté. Les Japonais étaient arrivés à temps pour couper les fils.

Le 5 Août était atteint le champ de bataille de Tatchikiao. On y voyait encore des réseaux de fil de fer qui défendaient les approches des positions russes.

L'arrivée à Haïtcheng eut lieu le 10 Août. Les correspondants furent



LOGEMENT DES ATTACHÉS MILITAIRES A HAÏTCHENG.

conduits devant le général Okou. C'est un homme d'un peu plus de cinquante ans, plus grand que la moyenne des Japonais. Sa physionomie est loin d'être vive ou intelligente et son regard exprime l'entêtement plutôt que la volonté.

L'austère simplicité de son uniforme est tout un symbole : vêtements et bottes d'un simple cavalier, ni ornement, ni décoration. Le grade simplement indiqué par trois étoiles de métal et trois galons de laine blanche sur l'avant-bras. Cette tenue montre la volonté des chefs de

se distinguer le moins possible de leurs hommes. Habillés comme eux, ils couchent comme eux dans le premier abri venu, et se nourrissent d'un bol de riz arrosé de thé vert.

Ce n'est peut-être pas une des moindres raisons de l'homogénéité parfaite qui forme la principale vertu militaire de l'armée japonaise.

Présentations. Discours du général en japonais, traduit en anglais par un interprète, il ne sort pas des banalités d'usage : plaisir de nous recevoir, regrets de ne pouvoir mieux nous recevoir et ainsi de suite. A peine les dernières paroles prononcées, intervention brusque du chef d'État-Major, le général de brigade Otchiaï, gros homme hirsute, d'aspect peu engageant. En quelques mots nets et incisifs dépourvus de toute formule de politesse, il nous déclare qu'avant tout il faut nous conformer strictement aux ordres donnés et que la moindre incartade sera punie de l'exclusion immédiate.

Le doyen des correspondants, Melton Prior, chargé de répondre à ces harangues au nom de la collectivité, après avoir remercié le général Okou, constate en terminant que jamais, au cours de ses vingt-cinq campagnes, on ne lui a laissé moins d'indépendance.

A la suite de quoi quelques paquets de cigarettes firent tous les frais de la réception. Celle-ci s'acheva sans grandes marques de sympathie entre Européens et Japonais.

Enfin les correspondants pourront-ils au moins suivre les opérations? Ils étaient en droit de le penser, maintenant qu'ils se trouvaient sur les lieux.

Ils furent déçus encore une fois. Ils ne pouvaient mettre le nez hors de la ville. Dès qu'ils s'aventuraient trop, une sentinelle leur barrait la route avec sa baïonnette.

Quinze jours se passèrent ainsi dans l'inaction. Pour leur faire prendre patience, un officier japonais vint de temps en temps leur faire une sorte de conférence sur les engagements précédents et surtout sur des faits bien antérieurs de la guerre sino-japonaise.

Cela tournait à la plaisanterie. Ils s'impatientent, protestent qu'ils ne sont pas venus pour cela. Ces récits ne les intéressaient guère, d'autant moins que lorsqu'ils demandaient des explications ou des détails sur quelque chose qui en valait un peu la peine, on ne leur répondait pas.

Cependant au bout de quinze jours, devant leurs protestations réitérées, on consentit à les mener deux par deux devant un poste soi-disant avancé situé à 800 mètres de la ville. Ils assistèrent au relèvement

de sentinelles. L'aspect de ce poste était moins que guerrier. C'était plutôt un poste de comédie.



SENTINELLES JAPONAISES.

Ils eurent de suite des doutes sur l'authenticité de ce qu'on leur montrait. Sur une observation de M. Kann, que les sentinelles loin de se cacher restaient constamment visibles du côté de l'ennemi, il lui fut avoué que ce petit poste était fait spécialement à l'usage des correspondants, qu'après celui-là il y avait un bataillon entier à quatre kilomètres, des fractions plus loin et que les reconnaissances de cavalerie poussaient encore bien plus avant.

On leur donna cependant quelques renseignements sur certaines positions, mais que croire ? Il était à présumer que ces communications étaient de nulle valeur venant de ces Japonais qui ont été jusqu'à enlever les numéros des cols de leurs soldats pour cacher les mouvements des troupes.

Enfin dans la nuit du 25 au 26 Août, on les fit mettre en selle pour aller voir la bataille. Ceci, pour les amener à deux kilomètres de la ville tout au plus. Placés sur un petit tertre au point du jour, ils

n'aperçurent aucun bataillon. Quelques chariots se mouvaient dans la plaine et dans le lointain apparaissaient de temps en temps quelques petits nuages blancs. C'étaient des schrapnels russes qui éclataient à dix kilomètres de là.



DÉPLOIEMENT EN TIRAILLEURS.

Le lendemain, amenés sur un autre monticule, ils ne virent rien de plus. Le troisième jour, on les mena près du dernier bataillon japonais, dissimulé dans un ravin. Derrière la hauteur il se passait évidemment quelque chose, mais elle leur cachait tout.

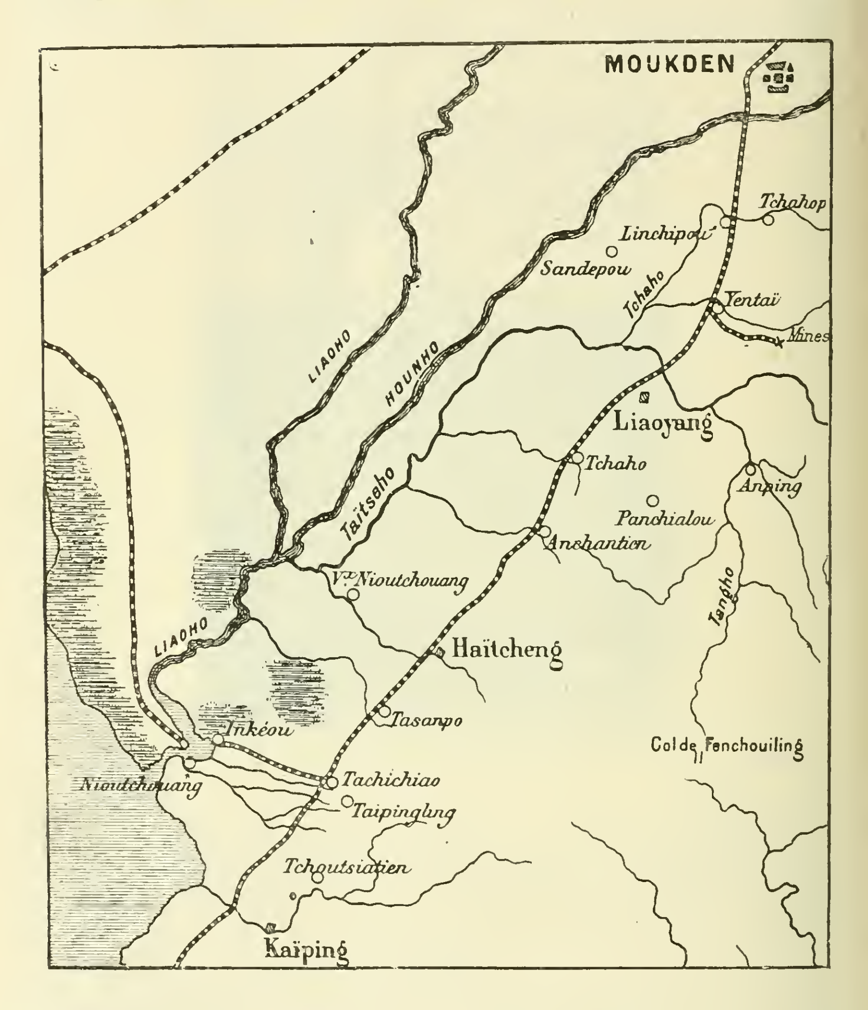
Les correspondants revinrent exaspérés. La plaisanterie avait trop duré. Les uns voulaient retourner en Europe, mais M. Kann estima qu'ayant assez vu la guerre à la manière japonaise, il devait malgré tout chercher à la suivre suivant son goût.

Sur ces entrefaites, le 29 Août arriva et ce jour fut consacré au repos par la 2e armée japonaise.

Avant d'aller plus loin, résumons les opérations qui précédèrent la bataille de Liao-Yang depuis le début des hostilités, Février 1904.

Dès les premiers jours, l'amiral Togo était devant Port-Arthur.

La première armée (général Kouroki) occupa la Corée. Les points



de débarquements y furent successivement Fousan, Gensan, Tchemoulpo et Tchenampo. La Russie absolument passive laissa à Kouroki toute liberté en Corée.

Cette première armée franchit le fleuve Yalou, qui sépare la Corée de la Mandchourie le 1er Mai, après avoir culbuté le corps du général Zassoulitch et se dirigea vers Fen-Haang-Tchen.

La deuxième armée japonaise (général Okou) couverte par la flotte

qui gardait la mer entre la côte et les îles Elliot, commença à débarquer à Pitséouo vers le 5 Mai.

Cette armée prit Kintcheou le 26 Mai, battit le général Stackelberg à Oua-fan-gou (13-16 Juin), s'empara de Kaïping le 8 Juillet, combattit à Tachichiao (21-24 Juillet), pour arriver à occuper Haïtcheng le 1er Août.

Vers le 19 Mai, la troisième armée (général Nodzou) débarquait à Ta-Kouchan pour se diriger vers Siou-Yen.

Pendant ce temps, la quatrième armée (général Nogi) se défilait à Pitséouo derrière l'armée du général Okou et allait devant Port-Arthur concourir avec la flotte de l'amiral Togo à l'investissement complet de cette place, qui résista vaillamment et ne capitula que le 2 Janvier 1905.

Les trois premières armées poursuivirent leur marche vers Liao-Yang, Kouroki par Feng-Haang-Tcheng, Nodzou par Siou-Yien et Okou par Oua-fan-gou et Tachichiao.

Cette marche convergente se fit sans interruptions et donna lieu aux épisodes de Motienling (17-18 Juillet), Tachichiao (21-24 Juillet). Le 31 Juillet, la première armée (Kouroki) se trouve le long du Lang-Ho de Ta-ouan jusqu'à Bensi-Kou, et s'empare de Houtsiotsé le 2 Août.

Okou et Nodzou se concentrent vers Haïtcheng, occupé le 1er Août, ainsi que Si-mou-Tcheng. Le 10 Août ils sont à Tatouen, le 19 Août à An-chan-Kouang.

Enfin le 27 Août la première armée occupe la vallée du Tan-Ho, tandis que les deuxième et troisième armées débouchaient dans la vallée du Cha-Ho qu'elles occupaient complètement le 29 Août.

Le plan japonais était celui-ci. Tandis que les armées d'Okou et de Nodzou allaient occuper les Russes, Kouroki devait traverser le Taï-tsé-Ho pour les couper au Nord de Liao-Yang. Il fut exécuté de point en point, ce fut ce que l'on a appelé la bataille de Liao-Yang.

Notre conférencier profita du repos de la journée du 29 pour pousser une pointe jusqu'au Cha-Ho. On s'y préparait à la grande attaque des jours suivants. On s'attendait à ce que l'action soit chaude. Le narrateur se souvient qu'un officier regardait une photographie, se disant que c'était probablement la dernière fois, c'était impressionnant.

Les lignes de transport étaient encombrées, car les Japonais ne voulant pas pressurer les habitants faisaient venir tous leurs appro-

visionnements du Japon. Le ravitaillement ne se faisait plus par coulies comme pendant la guerre sino-japonaise. On avait recours aux voitures régimentaires, aux voitures d'artillerie, à des voitures à bras ou à des wagons tirés par les soldats. Des voitures chinoises étaient aussi réquisitionnées et faisaient la navette d'une étape à l'autre. Pour les montagnes, on utilisait les chevaux de bât.

Le lendemain, les correspondants sont appelés pour la grande bataille et sont engagés vivement à passer derrière le général Okou et à se rendre vers la gauche.

M. Kann, instruit par le passé, comprit que de ce côté il n'y aurait rien à voir et s'empressa au contraire d'aller à droite. Il se cache dans un chanp de sorgho avec son cheval. puis part vers l'ennemi. A un kilomètre de là une batterie commençait le feu auquel les Russes répondaient. Les Japonais cachent leurs pièces derrière des monticules et procèdent toujours par tir indirect sans voir le but. Ce sont des officiers perchés sur des arbres qui donnent des indications sur l'effet produit et indiquent les corrections à effectuer.

M. Kann se faufila entre la troisième et la cinquième division et y resta toute la journée du 30.

Les Russes occupaient ce jour là un arc de cercle de Sanviantsé à



REDOUTE DE LIAO-YANG.

Siaoyanssy par Kao-lin-houm. Leurs réserves se tenaient à Yentaï, sur la ligne de Moukden.

Leurs positions étaient naturellement fortes à la droite de leur ligne et faibles sur la gauche. Ils avaient multiplié les tranchées où ils eurent le tort d'entasser les hommes coude à coude, offrant ainsi un but trop facile au tir ennemi.

En avant de leur ligne se trouvaient les défenses accessoires : trous de loup, pieux et réseaux de fil de fer. Malheureusement, par une sorte d'aberration, ces défenses accessoires étaient multipliées devant les positions naturellement fortes et avaient été négligées là où elles auraient pu être plus utiles. De plus, pour protéger les réseaux de fil de fer contre le feu de l'artillerie, ils avaient fait en avant une sorte de parapet derrière lequel les colonnes d'assaut purent s'abriter en se concentrant.

Leur champ de tir n'avait pas non plus été dégagé. Des champs de gaolian de 3 m. 50 de hauteur subsistaient devant leurs positions. Ils n'en avaient coupé que très peu, jusqu'à une centaine de mètres à peine de leurs tranchées.

La cinquième division japonaise essaya d'avancer ce jour-là, mais inutilement. Une compagnie fut fauchée entièrement en cinq minutes. Pendant la nuit du 30 au 31 Août, elle parvint à enlever deux mamelons et la troisième division qui ne pouvait avancer que dans l'obscurité, gagna du terrain pendant cette même nuit.

Malgré tout, l'extrême droite russe résistait. Elle occupait d'ailleurs les plus fortes positions.

Le 31 Août il fallut les enlever coûte que coûte pour aider Kouroki. Le rôle de la deuxième et de la troisième armée pendant les journées du 30 et du 31 Août était d'occuper de leur côté toute l'attention des Russes pendant que le général Kouroki descendait le Tan-Ho et gagnait le Tai-tsé-Ho qu'il traversait vers Sykoantoun pour exécuter son mouvenant tournant.

Les vingt bataillons qui participèrent à l'assaut furent divisés en six lignes qui devaient se suivre successivement.

On avait fractionné chaque ligne en petits groupes de 12 à 20 hommes placés chacun sous le commandement d'un officier ou d'un gradé et chacun avait son point de direction. Au moment fixé, les fantassins mettent sac à terre et les groupes se portent en avant sans aucun ordre. n'ayant qu'une préoccupation, celle d'arriver le plus vite possible à un endroit pouvant servir d'abri. La marche continue par bonds successifs avec des arrêts assez longs pour reprendre haleine. Les 900 mètres à parcourir jusqu'aux défenses accessoires russes sont franchis ainsi

sans répondre au feu de l'ennemi. Pas un seul coup de fusil ne fut tiré depuis le départ de la première ligne jusqu'à ce qu'elle fut à l'abri derrière ce parapet que les Russes avaient si malheureusement établi.

Quand les six lignes furent réunies en ce point, on mit la baïonnette au canon et aux cris de *Banzaï !* répétés par tous les assaillants, la masse entière se rua sur les tranchées russes.

Des lignes entières étaient abattues tant les Russes faisaient bonne résistance, mais enfin ils cédèrent.

Pendant ce temps, Kouroki avait passé le Taï-tsé-Ho, tandis qu'une partie de ses troupes masquait ses mouvements, par une démonstration vers Van-barai.

Le général Kouropatkine avait prévu la tactique de ses adversaires. Le 1er Septembre il fit opérer un changement de front à son armée. L'aile droite fut ramenée à Liao-Yang, tous les corps du Sud-Est de Liao-Yang repassèrent sur la rive droite du Taï-tsé-Ho, Kouropatkine se porta lui-même avec ses réserves vers les mines Yentaï et appelait à lui le corps du général Stackelberg, qui avait été jusque là à l'aile droite.

Les hauteurs de Sykvantours aux mines de Yentaï furent chaudement disputées. Les Japonais reculèrent devant la contre-attaque vigoureuse



INCINÉRATION DES CADAVRES.

de Kouropatkine et ces mêmes hauteurs furent prises et reprises plusieurs fois. A l'aile gauche, le général Orloff se laissa entraîner trop

loin malgré les ordres reçus. Stackelberg arrivé à temps put le dégager, mais épuisé par les combats précédents, son corps finit par rétrograder, découvrant tout le flanc gauche de l'armée russe. Dès lors la résistance n'était plus possible et le 3 Septembre au matin, Kouropatkine ordonnait la retraite qui se fit en bon ordre. Pas un seul homme ne fut fait prisonnier.

Les généraux Okou et Nodzou avaient continué pendant ce temps-là à marcher sur Liao-Yang. Ils eurent à disputer le terrain pied par pied et éprouvèrent encore de grandes pertes. Ce n'est que le 3 Septembre au matin qu'ils entraient dans Liao-Yang.

Telle fut la fin de cette lutte héroïque. La mission de M. Kann se trouva aussi terminée malgré lui. Après ses escapades, il fut accueilli plus que froidement par les Japonais, qui lui firent comprendre que tout ce qu'il écrirait serait intercepté, bref qu'il n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'il fit immédiatement du reste.

III.

Séance du Dimanche 26 Mars 1905.

LES ÉRUPTIONS DE LA MONTAGNE PELÉE

Par M. A. LACROIX,

Membre de l'Institut,
Professeur au Museum d'Histoire naturelle,
Chef de la Mission scientifique de La Martinique.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE (1)

Il y a trois ans, le monde apprit avec stupéfaction qu'un vieux volcan presque ignoré s'était soudainement réveillé et que pour son

(1) Nous possédons le magnifique ouvrage de M. Lacroix « *La Montagne Pelée et ses éruptions* » (Masson et Cie, boulevard St-Germain, 120, Paris), contenant,

coup d'essai il avait anéanti le 8 Mai 1902, d'une façon foudroyante, la ville de Saint-Pierre située à ses pieds. Cette ville fut en quelques instants rasée, emportée comme un fétu de paille. 28,000 cadavres jonchaient le sol ou étaient ensevelis sous les décombres. A quelques pas de là, presque sans transition, la nature gardait toute sa beauté tropicale, comme pour faire mieux ressortir toute l'horreur de la désolation voisine.

L'événement déconcerta les hommes de science, car l'éruption de la Montagne Pelée avait présenté dès l'abord une forme inattendue et un caractère spécial, inconnu dans l'histoire des volcans.

A la nouvelle du sinistre, l'Académie des Sciences décida l'envoi immédiat d'une mission chargée d'étudier le phénomène sous tous ses aspects. M. A. Lacroix fut désigné pour la diriger.

Il y fit un premier séjour du 23 Juin au 1er Août 1902. Il y retournait le 1er Octobre suivant après une nouvelle éruption meurtrière du 30 Août, avec mission d'examiner la situation au point de vue pratique. Il établit cette fois deux postes de surveillance où toutes les observations furent faites jour et nuit sans interruption. Les préposés s'y relayaient par quart comme sur un bateau. Lui-même parcourut constamment les flancs de son terrible pupille, accompagné de son épouse intrépide et dévouée, fille elle-même d'un des plus grands volcanologistes de ce temps.

Tous les soirs, les résultats acquis furent collationnés et communiqués au Gouverneur de la Martinique.

La tâche fut lourde, il est vrai, mais les résultats considérables.

Le 13 Mars 1903, M. Lacroix rentrait en France, sans toutefois relever les postes établis, qui continuèrent à fonctionner.

L'éruption de la Montagne Pelée fut une manifestation volcanique tout à fait spéciale.

---

dans ses 662 pages grand format illustrées et ses 30 planches de belles héliogravures, l'histoire volcanique complète de la Martinique et des îles voisines, et aussi celle de la mission de l'auteur. Nous le devons à la libéralité du Ministère de l'Instruction publique. Les auditeurs de la conférence et les lecteurs de notre sommaire compte rendu voudront s'y reporter.

MM. Masson et Cie ont mis obligeamment à notre disposition les clichés dont nous illustrons notre compte rendu.

D'ordinaire le réveil d'un volcan est annoncé par de certains frémissements, puis l'ancien cratère lance des bombes, des pierres et des cendres suivies d'une émission de lave qui se répand au dehors et descend sur les flancs de la montagne.

L'Etna, le Vésuve sont des volcans de ce genre. Mais à côté de cela, il existe des montagnes sans cratère, aux rochers abrupts, en forme de dômes arrondis ou de pics aigus (Le Puy de Dôme par exemple), de constitution évidemment volcanique, dont la formation restait une énigme pour le monde savant.

On les envisageait comme des portions de coulées isolées et transformées par érosion et cela était loin de tout expliquer. Au contraire, la formation du dôme actuel de la Montagne Pelée explique suffisamment qu'ils ont pu être construits tels qu'on les voit actuellement.

Jamais avant la catastrophe de la Martinique, on n'avait pu assister à une formation de ce genre.

En 1866, dans un archipel grec à Santorin, on crut avoir trouvé la clef du mystère. On y vit sortir des blocs incohérents, se former en culot d'intumescence. C'était bien le type d'un *cumulo-volcan* comme celui de la Montagne Pelée, mais il ne fut que partiellement réalisé.

Il était donné à la Montagne Pelée d'expliquer pour la première fois ce genre de phénomène.

La Martinique est une île d'environ 83 kilomètres de longueur sur 30 de large. Ce pays est essentiellement montagneux et de création volcanique. Il s'est formé par des soulèvements successifs dans le sens du Sud au Nord. La Montagne Pelée au Nord était donc la partie la plus récente de l'île. Son sommet avant l'éruption atteignait 1,351 mètres d'élévation.

Sa forme rappelle celle du Vésuve à peu près. Le cratère d'un diamètre de 1,000 mètres environ avait près de 500 mètres de profondeur. Il présentait une échancrure en forme de V du côté de Saint-Pierre. Tout près de la cime, un petit lac, le lac des Palmistes, sans profondeur, avait passé pour un ancien cratère. Ce n'était qu'une simple dépression marécageuse.

La Montagne Pelée ne méritait point son nom, couverte qu'elle était par une riche végétation jusqu'à 1,000 mètres. Plus haut il y avait encore de la brousse.

Le fond du cratère, toujours dépourvu d'eau, était appelé l'Étang sec. Aux premiers jours de Février 1902, commencèrent les émanations



MONTAGNE PELÉE, VUE DE SAINT-PIERRE AVANT L'ÉRUPTION.

sulfhydriques qui incommodèrent les habitants du bourg Le Prêcheur. Un panache se forme et augmente au-dessus du cratère. Le 24 Avril, commence la projection des cendres. Le 5 Mai eut lieu une éruption boueuse et le 8 Mai 1902 la première nuée ardente amena en quelques minutes la destruction de Saint-Pierre.

L'éruption cessa après le 30 Août, jour où elle fut encore désastreuse, pour reprendre en Octobre. Ce n'est que depuis Septembre 1903 que la Montagne Pelée est de nouveau tranquille.

L'éruption boueuse ne put être observée à la Martinique. Elle eut lieu le 5 Mai. Un grand dégagement de vapeurs et des bombes la pré-

cédèrent. Puis de l'échancrure sortit brusquement un torrent de boue chaude qui ravagea la vallée de la rivière blanche et détruisit une usine en quelques instants.



MONTAGNE PELÉE, VUE LE 15 MARS 1903 DE SAINT-PIERRE DÉTRUITE.

M. Lacroix put cependant observer ce phénomène à l'île Saint-Vincent le 3 Mars 1903. Parvenu sur le bord du cratère de la Soufrière dans cette île, il y vit dans le fond à 800 mètres environ, une sorte de boue jaunâtre, comme en ébullition. Tout d'un coup une formidable poussée eut lieu, un énorme nuage de vapeurs s'éleva ainsi qu'une colonne de boue à une très grande hauteur, plusieurs centaines de mètres au-dessus des bords du cratère. Heureusement pour les observateurs, la masse entière de boue retomba dans le gouffre, déterminant une nouvelle sortie de vapeurs.

M. Lacroix, Mme Lacroix et leurs compagnons dans cette excursion furent les premiers et sans doute les seuls à assister de près à cet admirable et impressionnant spectacle. Ils ont eu beaucoup de chance

que le tir du volcan ait été réglé bien verticalement ce jour-là, ils l'ont constaté en voyant autour d'eux des blocs rejetés récemment par des éruptions du même genre. Ils ont simplement reçu, après la condensation des vapeurs, une averse de boue refroidie. Leur courage leur a permis de conserver un inaltérable sang-froid pendant ces minutes émouvantes ; les photographies qu'ils ont rapportées du phénomène en sont la preuve, elles figurent en belles héliogravures dans les planches XXI et XXII de l'ouvrage de M. Lacroix. Leur reproduction ici est hors de nos moyens et nous le regrettons vivement.

A la Martinique les dégagements de vapeur se firent jusqu'à 10,000 mètres de hauteur. Les bombes lancées, quelquefois très considérables, n'avaient point l'apparence habituelle du tire-bouchon. Leur aspect crevassé rappelle celui du pain de ménage.



L'AIGUILLE LE 11 MARS 1903.

La formation du dôme fut la principale originalité de la crise de la Montagne Pelée. Cela commença par un fracas épouvantable. Puis un

brouillard intense enveloppa la montagne pendant plusieurs jours. Quand l'obscurité se dissipa, on vit sur le sommet une nouvelle masse rocheuse, aux parois à pic, dont l'intérieur était encore à l'état incandescent. Quand une fissure s'y déclarait, de la lave en sortait et le sommet rougissait.

Tout d'un coup, une petite aiguille s'éleva de cette sorte de talus déchiqueté par des éboulements successifs, se mit à monter comme si un clocher de cathédrale surgissait inopinément des entrailles de la terre et ce, très rapidement, puisque le sommet au bout de 10 jours atteignait l'altitude de 1,450 mètres. Il atteignit plus tard 1,575 mètres, mais des éboulements le ramenèrent à 1,380 mètres et compensèrent de nouvelles poussées en hauteur.

La lave que le volcan poussait verticalement était trop visqueuse pour pouvoir s'écouler au dehors. Elle s'était refroidie superficiellement dans le fond du cratère et c'est par une fente large d'abord que



L'AIGUILLE LE 23 JUILLET 1903.

s'était soulevé le talus primitif en lave. bientôt solidifiée sur toute sa surface extérieure. Puis la fente ayant diminué, la poussée de lave

avait donné naissance à l'aiguille qui s'élevait majestueusement dans les airs. C'était bien une sorte de gaine de lave refroidie, renfermant encore de la lave incandescente, puisque par les fissures verticales qui s'y produisaient de temps en temps, on la voyait briller pendant la nuit.

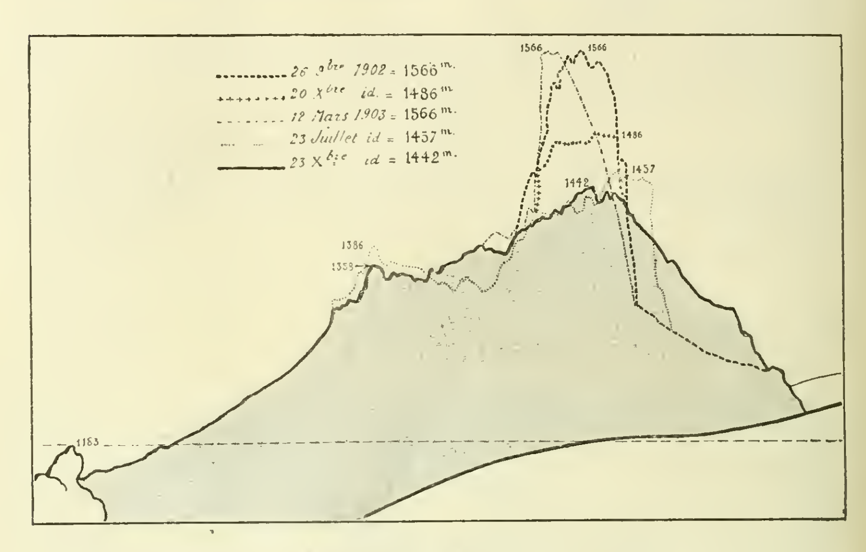


SCHÉMA MONTRANT LES VARIATIONS DU DÔME ET DE SON AIGUILLE ENTRE LA FIN DE NOVEMBRE 1902 ET LA FIN DE L'ANNÉE 1903.

Chaque fois qu'il y avait poussée de l'aiguille, apparaissait une nuée ardente, de sorte que la corrélation des deux phénomènes ne pouvait être mise en doute.

Les nuées ardentes furent les phénomènes les plus dangereux et aussi les plus grandioses de l'éruption de la Montagne Pelée.

Lorsqu'une nuée se produisait, on voyait sortir d'un point situé un peu au-dessous de la cime un amas de nuages noirs. Cet amas cheminait d'un seul bloc le long de la pente du volcan, comme un mur vertical aux contours bien nets, se moulant aux irrégularités de la vallée qu'il parcourait, lancé comme un projectile gazeux, à une vitesse de 15 à 25 mètres à la seconde. On en vit d'une longueur de 6 kilomètres et dont la hauteur atteignait 2,800 mètres. Le vent le plus

violent était impuissant contre ces nuées, sauf vers les bords de la mer où elles commençaient à se résoudre.



CALOTTE DE NUAGES VOLCANIQUES S'ÉLEVANT LENTEMENT DU CRATÈRE. 18 DÉCEMBRE 1902.

Elles étaient constituées de vapeurs d'eau, de cendres et de blocs de rochers dans le bas. Elles déposaient sur leur passage ces blocs et ces cendres. On put juger de la température des nuées par la température de leurs dépôts successifs. Des baguettes faites d'alliages déterminés ont permis de constater des températures de 300 à 400 degrés dans ces cendres ou dans l'intérieur des blocs déposés. Ceux-ci sont donc partis directement du volcan à l'état visqueux en même temps que le projectile gazeux et ont roulé sur le sol en cheminant avec lui.

Chaque départ de nuée ardente était annoncé par un grondement précurseur. Puis une fente se produisait sur le flanc de l'intumescence, toujours du côté de Saint-Pierre et la pierre fondue et les cendres mêlées de gaz et de vapeurs étaient lancées avec une très grande force dans cette direction pendant que la gaine du dôme se refermait, grâce à sa viscosité.

La nuée lancée, continuait sa course dévastatrice en suivant les pentes de la montagne, obéissant à l'action de la pesanteur sur les parties lourdes qu'elle tenait en suspension. Les parties essentiellement

gazeuses de la nuée avaient naturellement tendance à monter et la



BLOCS APPORTÉS PRÈS DE LA MER PAR LES NUÉES ARDENTES DE LA FIN DE 1902.

La partie sur laquelle se trouvent les personnages est recouverte par une couche de boue. Certaines parties des blocs étaient encore à 200° C. le 18 Décembre, quand cette photographie a été faite.

nuée gagnait en hauteur progressivement pendant son déplacement rapide.

C'est à la première nuée ardente, celle du 8 Mai 1902, que la ville de Saint-Pierre dut sa destruction. Ce fut l'affaire de quelques minutes.

La nuée arrivant à une vitesse formidable bouleversa tout ce qui se trouvait sur son passage. Les murs construits dans la direction Nord-Sud résistèrent seuls. Tout le reste fut renversé, ensevelissant sous les décombres et une forte couche de cendres les malheureux habitants.

A cette distance du cratère, les gaz avaient probablement encore une température de plus de 450 degrés et tout ce qui était combustible dut s'enflammer. Les cendres chaudes pénétrant dans les voies respiratoires durent occasionner chez les victimes d'affreuses brûlures. Les gaz délétères de la nuée avaient nécessairement provoqué l'asphyxie.

Ceux qui furent surpris hors de chez eux furent consumés et renversés comme les arbres dans la direction Nord-Sud. Le côté des

arbres qui regardait le Nord présente encore des traces de brûlure. Tout cela marquait parfaitement la direction de la nuée dévastatrice.



LA NUÉE ARDENTE DU 25 JANVIER 1903
DESCENDANT DANS LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE BLANCHE.

Il ne restait plus rien de cette charmante ville de Saint-Pierre, si délicieusement adossée à une colline couverte de végétation tropicale. Ce n'était plus qu'un amas de ruines, recouvert d'une forte couche de cendres blanches comme la neige.

Des cadavres répandant une odeur effroyable jonchaient le sol et avaient attiré des nuées de mouches. Les objets les plus hétéroclites étaient répandus ici et là faisant penser à une vaste scène de pillage. Le feu n'avait épargné que quelques objets et quelques cadavres qu'un amas de décombres avait ensevelis en les préservant à temps du contact des gaz et des cendres.

La catastrophe fut soudaine. Quelques habitants ont peut-être vu la nuée s'avancer vers eux, mais elle ne leur laissa évidemment pas le temps de la réflexion.

Les navires sur la côte furent fortement chassés par la poussée de l'air. Beaucoup s'enflammèrent au contact de la nuée ardente, quelques-uns durent leur salut à la fuite.

Sur les lieux du sinistre, on peut constater deux zones dans la région parcourue par le phénomène. Une zone centrale où tout est détruit,

limitée de chaque côté par une zone relativement étroite où les effets furent sensiblement atténués. En dehors de celle-ci, c'est-à-dire à très petite distance rien n'avait été touché. Toute la belle végétation était restée intacte, formant un singulier contraste avec cette scène de désolation.

On remarque sur les confins de la nuée des arbres couchés dans la direction du Sud au Nord, renversés par une sorte de vent de retour.

On aurait donc pu s'approcher relativement près de cette nuée. M. Laserre, qui quittait Saint-Pierre un peu avant la catastrophe, vit la nuée ardente partir et deux hommes brûler à dix mètres de lui. Il échappa lui-même, quoique si rapproché.

Pour donner encore une idée de la violence de la nuée ardente, rappelons qu'une statue de la ville de Saint-Pierre, bien que pesant trois tonnes, fut renversée et transportée à une certaine distance. Des poteaux télégraphiques ont été lancés et fichés en terre comme de simples flèches. Le Phare, d'une hauteur de 30 mètres, fut renversé.

Il y eut bien d'autres phénomènes, secondaires toutefois, entre autres celui-ci :

Quand les pluies tropicales amenaient l'eau en abondance sur ces couches de cendres encore chaudes en leurs parties inférieures, des explosions se produisaient par suite de la volatilisation subite de l'eau et de petits cratères en miniature se formaient.

Cela fit croire tout d'abord que des fissures nombreuses s'étaient produites dans le sol. Les fumerolles observées alors par-ci par-là et les explosions produites n'eurent pas d'autre cause que celle donnée ci-dessus. Il n'y eut jamais près de la Montagne Pelée qu'un seul cratère, celui de l'Étang Sec.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

I.

PROMENADE AU CAILLOU-QUI-BIQUE ET A BAVAY

LE JEUDI 1er JUIN 1905.

Directeurs : MM. SCHOTSMANS et CALONNE.

« C'est un grand agrément que la diversité »,

a dit La Mothe ; l'excursion au Caillou-qui-Bique et à Bavay en fait foi, car elle a procuré aux Membres de la Société de Géographie de Lille une journée doublement intéressante au point de vue pittoresque et scientifique. — Nous partions, d'ailleurs, sous les meilleurs auspices, par une température délicieuse qui se maintint toute la journée.

Au nombre de 17, nous prenions à 8 h. 45 m. le train pour Bavay par Valenciennes.

Le trajet jusqu'à cette dernière ville est trop connu pour en parler ici ; au delà le terrain se vallonne, s'accidente. Laissant sur notre droite le château à tourelles des comtes de Pas, nous arrivons à Bavay à 10 h. 57.

Avant de monter en voiture pour partir pour le Caillou-qui-Bique, nous sommes agréablement surpris lorsque M. Schotsmans nous annonce pour l'après-dîner la visite imprévue d'une carrière de marbre et d'une marbrerie des plus importantes.

Tandis que nous devisons gaiement et que nous faisons plus ample connais-

sance avec nos compagnons de route, les voitures nous emmènent au grand trot vers le Caillou, situé à 10 kilomètres de Bavay.

Nous traversons les villages du Pissotiau, de St-Waast, à l'entrée duquel se trouve une borne aux armes d'Autriche, dernier vestige d'antan ; nous quittons alors, l'espace d'un moment, le territoire français pour y rentrer bientôt à la Flamengrie.

Au sortir de La Flamengrie, nous entrons définitivement sur le sol belge dont nous apercevons bientôt le premier village, Roisin ; le terrain, déjà vallonné, incurve davantage ses gracieuses lignes, nous faisant pressentir la vallée de l'Hogneau ; bientôt abandonnant la grand'route, nous pénétrons dans le bois d'Angre, sous un superbe berceau de sapins et d'arbres forestiers qui embaument les futaies de leurs délicieuses senteurs.

Arrivés à la laiterie, nous descendons de voiture et admirons le paysage, vraiment vosgien, qui s'offre à nos yeux. — Mais, pressés par la curiosité, et peut-être aussi par la faim, nous dévalons les pentes boisées qui forment la vallée de l'Hogneau.

Après avoir traversé cette petite rivière aux eaux limoneuses par endroits, nous côtoyons un moment sa rive droite et arrivons au fameux Caillou-qui-Bique où nous rencontrons M. Thomas, l'un des directeurs de la Société Marbrière d'Avesnes, venu de Paris au devant de nous. — M. Thomas, vieil ami de M. Schotsmans, nous souhaite la bienvenue, et nous dit tout le plaisir qu'il éprouvera de nous faire visiter, tout-à-l'heure, les ateliers de la Marbrerie de Gussignies, qui est la plus importante des usines de la Société Marbrière d'Avesnes. — Il regrette, ajoute-t-il, que son beau-frère, M. Émile Delebecque, Membre de la Société de Géographie de Lille, ne nous ait pas accompagnés pour nous faire les honneurs de Gussignies. M. Émile Delebecque est en effet Président du Conseil d'administration de la Société Marbrière d'Avesnes, et son frère, M. Auguste Delebecque, en est le Directeur général.

Nous remercions M. Thomas de sa gracieuse invitation et le prions de partager, au châlet-buvette, notre frugal repas.

C'est là qu'en plaisantant le propriétaire du châlet, joyeux compère rusé et matois, type achevé du philosophe campagnard, nous déployons nos victuailles et faisons honneur à ce dîner champêtre, dont nous savourons encore mieux les délices dans ce site enchanteur, gardien du repos et de la tranquillité.

Le repas terminé, nous laissons les dames poursuivre leur conversation vive et animée, et nous escaladons le Rocher dont la pointe extrême, « le Caillou-qui-Bique », surplombe de 30 m. la vallée de l'Hogneau. — Le panorama est superbe, mais nous ne pouvons nous y attarder faute de temps, nous rejoignons au châlet-buvette nos gracieuses compagnes de route et nous partons pour Autreppe où nous visiterons une carrière de marbre noir.

La rive droite de l'Hogneau est bordée de carrières en exploitation, dont nous admirons les veines bizarres, coupées verticalement sur une hauteur de 30 m. — Bientôt nous arrivons au chantier, but de notre visite, et suivons M. Thomas qui nous explique, avec sa complaisance habituelle, comment on exploite les carrières de marbre.

Ce n'est pas toujours chose facile et économique, nous dit-il : — les « découvertes ». c'est-à-dire les travaux préliminaires qu'on est forcé d'entreprendre pour enlever les couches de terre et de roc qui recouvrent le marbre, sont souvent très onéreuses. Ces couches supérieures sont argileuses, à Autreppe, et atteignent près de dix mètres ; on en voit parfaitement la coupe, dont le ton blanchâtre tranche sur les masses sombres du marbre dit « noir français ».

Quand le marbre est mis à nu et que ses différentes stratifications sont parallèles et étagées les unes au-dessus des autres, comme d'énormes pierres non ajustées, on l'extrait à l'aide de coins et de leviers mécaniques introduits dans les fissures : on soulève ainsi le marbre et on le débloque, lorsque les morceaux n'en sont pas trop volumineux ; toutefois, si l'extraction présente quelques difficultés, on se sert du fil hélicoïdal, appareil imaginé par l'ingénieur belge Paulin Gay. — Il se compose d'une corde sans fin, obtenue par la torsion en hélice de trois fils d'acier. — Ce fil s'enroule d'un côté sur une poulie qui, en tournant, lui communique un mouvement horizontal de translation, — et de l'autre sur une poulie qui, reliée à un chariot tendeur, chargé de pierres ou de poids, donne au fil la tension nécessaire à son mouvement de descente verticale dans l'intérieur du marbre en le tranchant.

Un sablier, déposé au-dessus du bloc, fournit le sable humidifié, qui est rapidement véhiculé le long du trait de sciage, et use le marbre par son frottement entre la masse et le fil.

Une fois découpés, les marbres sont chargés sur des trucs, mûs sur des rails par des câbles métalliques ; ils sont enfin dirigés vers le chantier de dépôt pour y être travaillés.

Comme nous regagnons nos voitures pour aller visiter les ateliers de la Marbrerie situés à Gussignies, M. Thomas, sur la demande d'un excursionniste, nous explique la formation des veines du marbre ; elles résultent du dépôt de carbonates ou autres sels liquides dans les fissures existant au milieu des masses précédemment formées : elles sont absolument différentes des nervures ou « fils » que l'on rencontre dans certains marbres de mauvaise qualité, et qui sont des lignes de rupture des blocs.

De la carrière nous mettons un quart d'heure pour arriver au village de Gussignies, dont la petite église et le vieux château dominent la vallée et les ateliers de la Société Marbrière d'Avesnes situés sur les deux rives de l'Hogneau.

Tandis que les breaks traversent la rivière, guéable à cet endroit, nous gagnons également l'autre rive où nous sommes reçus par M. Perwuelz,

Directeur des Usines de Gussignies, qui se met aimablement à notre disposition pour nous faire visiter les nombreux ateliers de la Marbrerie.

Avant d'y entrer nous traversons le vaste chantier de dépôt de blocs, où nous sommes tout étonnés de rencontrer à côté de ceux du pays, des marbres de toute espèce, comme l'onyx d'Algérie, le Sainte-Anne belge, le rouge de Flandre, le blanc de Carrare, la griotte des Pyrénées, le Napoléon de Boulogne, etc.

En effet, les marbres de ces différentes provenances sont expédiés à la Marbrerie pour y être travaillés et transformés en cheminées, soubassements, carrelages, ou en objets d'ameublement, comme pendules et colonnettes pour lampes.

Une grue, d'une force de 18 tonnes, placée près d'un embranchement spécial et un puissant cabestan servent à soulever les blocs et à les descendre des wagons jusque sur les chantiers.

Lorsqu'ils sont de trop grande dimension, on les scie d'abord au fil hélicoïdal, puis on utilise, pour les débiter en plaques ou tranches, les châssis à scier. — Ceux-ci comprennent un nombre de lames variant de 50 à 150, mûes d'un mouvement de va-et-vient continuel, pour faire pénétrer dans l'intérieur des blocs l'eau et le sable, indispensables au sciage. — Car les lames ne sont là que pour servir de guide au sable ; le sable, particulièrement siliceux, raie et entaille d'un centimètre par heure, le marbre qui n'est qu'un calcaire à grain fin.

Après le sciage, le marbre est débité, travaillé et poli.

Le polissage, dont M. Perwuelz nous explique les différentes phases, se fait — ou mécaniquement, — ou à la main :

— Dans le polissage mécanique, les tranches de marbre, préalablement appliquées au plâtre sur des aires horizontales, reçoivent le frottement de lourdes plaques tournantes, animées d'un double mouvement de rotation et munies de différentes matières, argile, émeri, plomb, etc., qui viennent user, adoucir et polir le marbre comme du verre.

— Dans le polissage à la main, ce sont généralement des femmes qui rendent le marbre uni et brillant, en le frottant avec de la pierre ponce, de la potée d'émeri, des rouleaux de linge, etc.

Nous traversons successivement les nombreux ateliers dans lesquels les marbriers et les penduliers sculptent, tournent et travaillent le marbre de mille façons différentes.

Enfin nous admirons un magnifique atelier mécanique, où les blocs et les tranches, de toutes formes et de toutes dimensions, sont moulurés au moyen de carborundum ou carbure de silicium. Ce corps, excessivement dur et compact, est obtenu par le passage du courant électrique à travers du sable et du charbon : c'est une invention relativement récente.

Enchantés d'avoir passé si agréablement notre après-dîner, nous remercions MM. Thomas et Perwuelz et nous nous disposons à les quitter, quand nos aimables ciceroni nous offrent, en souvenir de notre passage, des petites plaquettes de marbre poli, préparées à notre intention.

Nous décidons ces Messieurs à nous accompagner jusqu'à Bavay, et nous repartons en break par Bellignies, qui possède un superbe château et par Houdain.

Comme le temps nous presse, nous ne pouvons visiter que les parties les plus intéressantes de la ville, telles que les bosses, ruines romaines, derniers vestiges d'un amphithéâtre considérable, attestant la puissance de Bavicum à l'époque gallo-romaine, — et la statue de la reine Brunehaut qui, placée au centre de la grand'place, indique la direction des sept chaussées.

Nous réservons notre dernière visite, celle-ci réconfortante, pour l'Hôtel du Faisan, où nous attend un copieux repas, auquel nous faisons tous honneur. A l'issue du dîner, M. Auguste Crepy porte, au nom de tous, la santé de MM. Schotsmans et Calonne et les remercie de l'instructive et agréable journée qu'ils nous ont procurée.

Sur la route de la gare, nous pouvons admirer, dans le crépuscule naissant, un superbe coucher de soleil, apothéose de cette délicieuse journée.

Bientôt nous filons sur Lille où nous arrivons vers 10 h. 47, heureux d'avoir pu mettre en pratique au cours de cette excursion si intéressante, ce vieil adage toujours vrai :

« Qui pense à voyager
Doit soucis oublier ».

Pierre LAROCHE.

II.

VOYAGE A CALAIS ET A SANGATTE

DES LAURÉATS DU PRIX LÉONARD DANEL

15 JUIN 1905

Directeurs : MM. Auguste Crepy et Fernaux-Defrance.

Le 15 Juin, à 7 h. 02 du matin, l'express du littoral emportait les deux Directeurs et les trois lauréats de Tourcoing auxquels venaient se joindre à Armentières, les sept élèves partis de Fournes-en-Weppes.

La Lys franchie, la fusion des groupes était complète et la joie rayonnait sur tous les visages, à l'idée que le soleil géographique allait nous accompagner toute la journée.

Nous dépassons Bailleul, Hazebrouck ; nous nous séparons de la ligne de Dunkerque et nous voici bientôt à hauteur d'Ebblinghem avec son château du XVIIIe siècle, puis de Renescure avec les restes du château de Philippe de Comines, datant des XIIe, XVe et XVIe siècles. A droite nous apercevons la belle forêt de Clairmarais et, à gauche, Arques, avec, au loin, l'ascenseur hydraulique des Fontinettes. Voici, encore à gauche, un beau lac d'émeraude qui s'est formé dans une exploitation de graviers. Quand le train ralentit sa marche pour arriver à St-Omer, l'attention est attirée par les ruines de St-Bertin, puis par le nouvelle gare et le nouveau pont. Aussitôt après le départ, on aperçoit une des vieilles portes de la ville. Elle est surmontée d'un pavillon orné d'une horloge ; une figure mobile y sonne les heures : c'est Mathurin.

Les jeunes gens remarquent l'absence de routes, qui sont remplacées par les watergants de toutes dimensions se rejoignant les uns les autres et formant tout un réseau de cours d'eau, grands et petits, qui permettent aux maraîchers d'atteindre en barque les carrés de terre qu'ils cultivent.

Nous apercevons bientôt le bois de Ham, à droite sur le versant du mont de Watten, puis Watten, bâtie sur les deux rives de l'Aa, et, à droite encore, la ligne qui se dirige vers Bourbourg où elle rejoint celle de Calais à Dunkerque.

A gauche, sur une colline, la belle forêt d'Eperlecques, rendez-vous de chasse de premier ordre.

Après avoir passé devant Audruick, bourg qui doit sa fondation à Baudouin, comte de Guines et qui fut définitivement cédé à la France par le traité de Nimègue, nous traversons la gare de Pont-d'Ardres, qui nous rappelle l'entrevue du Camp du Drap d'Or et aussitôt nous apercevons le Pont-sans-Pareil. Apercevoir est bien le mot, car la rapidité du train ne permet de voir qu'un instant ce curieux pont à quatre branches, jeté en 1752 au-dessus des canaux de Calais à St-Omer et d'Ardres à Gravelines qui s'y croisent à angle droit.

La ligne longe pendant plusieurs kilomètres le canal de Calais à St-Omer. A gauche, nous voyons les collines portant la forêt de Guisnes, et après avoir traversé la gare des Fontinettes, d'où se détache la ligne de Boulogne, nous arrivons à Calais.

En sortant de la gare, nous nous arrêtons un instant devant le groupe des Bourgeois de Calais qui, en 1347, se dévouèrent pour sauver leurs concitoyens et nous racontons aux lauréats cet épisode de l'histoire.

Nous parcourons la rue principale de la ville, traversons la grand'place et nous nous dirigeons vers la gare maritime en passant au pied du phare

construit en 1848. Un pont que l'on vient de soulever et de tourner rapidement devant nous livre passage à un cargo-boat et à un bateau pêcheur à vapeur. Nous voyons un autre steamer accoster à quai et commencer son déchargement, à peine amarré.

Dans le port sont les panneaux flottants surmontés de drapeaux rouges et qui, remorqués en mer, servent de buts pour le tir des pièces d'artillerie de côte. Au quai de l'élégante gare maritime est amarré le beau paquebot « *Le Nord* » appartenant à la Compagnie du chemin de fer du Nord. Des trains sont en formation pour partir dans toutes les directions quand arrivera le paquebot de Douvres. Nous poussons jusqu'à la jetée Est et contemplons un instant la mer, puis rentrons en ville après avoir jeté un coup-d'œil sur le monument, d'une jolie allure, élevé « aux Patrons des canots de sauvetage de la station de Calais ». Il représente un rude loup de mer, dans ses vêtements de gros temps, s'apprêtant à lancer une ligne de sauvetage.

Pendant que nous contemplons le beffroi du XIVe siècle, le carillon retentit et nous l'écoutons un instant, puis assistons à la lutte des deux chevaliers placés au-dessus du cadran qui fondent l'un sur l'autre, la lance en arrêt, quand l'horloge sonne.

Il est 10 h. 1/2. Nous montons en break et en route pour Sangatte. Nous traversons les vieux bassins sur des ponts antiques et branlants et passons au pied de Sableville, nom qu'on avait voulu donner à un groupe de châlets situés à l'entrée de la route du Casino. De ce dernier, nous apercevons en passant le toit et les clochetons. Puis vient un sémaphore et nous sortons des fortifications. A droite, de grands baraquements militaires. La route, excellente, est jalonnée par des poteaux télégraphiques portant 14 fils que nous verrons, à l'entrée de Sangatte, disparaître dans une cabane d'où part le câble sous-marin.

A gauche, à environ 1,500 mètres de la route, on voit l'imposante masse du vieux Fort Nieulay, maintenant abandonné.

A droite, le Fort Lapin,

Un estaminet porte le nom pittoresque de la Risquette.

Après avoir longé un vaste champ de manœuvres, nous laissons à gauche l'importante Ferme des Salines ; plus loin, la Ferme Johannot, presque aussi grande et à droite la Ferme Mauron. Un poste de douaniers est établi sur la dune qui nous sépare de la mer.

Voici Sangatte, long village composé d'une seule rue. La mer est à 20 mètres, tout le long de cette route, mais on ne la voit pas.

L'Hôtel de Ville et la Maison d'école forment un groupe régulier bien réussi.

Nous arrivons à l'Hôtel de la Plage. La voiture à peine arrêtée, nos jeunes gens sont déjà sur la grève et prennent leurs ébats. Ils capturent deux héris-

sons de mer, petites bêtes assez plates, grandes comme la main, et dont les pointes ont des éclats dorés et multicolores.

Mais les appétits sont aiguisés et l'on se met avec plaisir à table, en vue de la mer.

Pendant le café, pris sur la terrasse, on entend le tir des batteries de Calais et l'on voit les hautes gerbes d'eau qui s'élèvent du point de chute des projectiles.

Une dépêche est envoyée à M. Léonard Danel pour le remercier de sa générosité, puis on se met en route vers le point culminant du Cap Blanc-Nez. On passe près des chantiers du Tunnel sous-marin abandonnés depuis si longtemps, puis, à travers les pâturages, sous le ciel bleu et en vue de la mer calme, on monte jusqu'à une borne trigonométrique qui nous apprend que nous sommes à 134 m. d'altitude.

Devant nous, la mer, j'allais dire à perte de vue, mais ce n'est pas exact, car, malgré le temps superbe, une légère brume restreint notre horizon. Ainsi, nous ne voyons ni les côtes d'Angleterre, ni Calais. Cependant quatre torpilleurs sont devant nous et nous intéressent un instant, mais disparaissent rapidement.

A notre gauche, le cap Gris-Nez se profile vaguement.

Derrière nous, dans un vallonnement, Escalles, et, un peu plus loin, Haute-Escalles.

Nous descendons jusqu'à la rencontre du *Cran* d'Escalles, brêche dans la falaise, qui nous permet de rejoindre la plage.

La canonnade dure toujours et se répercute en échos prolongés qui ressemblent au tonnerre.

De la falaise crayeuse s'échappent des sources d'eau limpide. Plus loin, une grotte permet aux jeunes gens un peu de gymnastique sur les blocs informes. D'autres se déchaussent et vont faire caresser leurs pieds par les vagues.

Nous marchons toujours sur le sable résistant, mais, après un léger changement d'orientation la plage est couverte de galets et de graviers qui rendent la marche plus pénible. Après avoir vu divers éboulements récents de la falaise, nous rentrons à l'hôtel vers 5 heures et faisons atteler. Mais l'aimable hôtelier ne veut pas nous laisser partir sans *offrir* à chacun une consommation.

Pendant la route de retour les conversations vont leur train, puis l'attention est attirée par les centaines de lapins qui broutent dans la dune et s'enfuient à notre passage.

Nous sommes à la gare de Calais-Ville vers 6 heures et, après avoir laissé à nos jeunes amis le temps d'écrire et d'expédier les cartes postales que nous leur avons offertes nous leur donnons au Buffet un dernier repas.

A 7 h. 11 exactement, le train nous emporte rapidement vers Lille, confor-

tablement installés dans deux compartiments belges que le chef de gare de Boulogne avait eu l'amabilité de nous faire réserver.

A Armentières, après nous avoir très aimablement remerciés, tous les élèves descendent, les uns pour gagner le wagon qui doit les mener directement à Tourcoing, les autres pour attendre un moment le train vers Wavrin.

Et les deux organisateurs se retrouvent seuls, heureux d'avoir pu, grâce à la libéralité de M. Léonard Danel, faire passer une bonne journée, à 10 jeunes gens qui l'avaient mérité par leurs connaissances géographiques.

P. S. — Depuis la composition de ces lignes la mort nous a enlevé notre généreux bienfaiteur Monsieur Léonard Danel. Nous rendons à sa mémoire un hommage attristé et reconnaissant en tête du présent Bulletin.

III.

VISITE AUX ÉTABLISSEMENTS D'HORTICULTURE DE MM. VAN DEN HEEDE FRÈRES

Directeur : M. le Docteur Vermersch.

Le jeudi 6 Juillet, à deux heures et demie, 58 excursionnistes de la Société de Géographie de Lille s'étaient réunis à Fives, à proximité du pont de fer. Les présentations terminées, M. le Dr Albert Vermersch, le dévoué Directeur de cette sortie-promenade, nous fait pénétrer dans les pépinières de MM. Van Den Heede frères, dont l'étendue dépasse quatre hectares.

Nos hôtes nous souhaitent la bienvenue. « Votre visite, nous déclare l'un d'eux, sera une excellente leçon de choses. Elle vous permettra d'apprécier les affinités qui unissent l'étude des plantes avec la géographie. Votre organisateur, qui est à la fois Secrétaire de votre Société, à laquelle nous nous flattons d'appartenir et Vice-Président des Rosati de Flandre, était doublement indiqué pour vous diriger. Nous vous remercions d'être venus aussi nombreux visiter nos installations ».

PROMENADE DANS LES PÉPINIÈRES.

Les conversations s'engagent. Nous nous rappelons que l'horticulture eut des adeptes à toutes les époques. Sans parler de Tibulle et de Virgile,

« Ils aimaient les jardins, étaient prêtres de Flore,
Ils l'étaient de Pomone encore ».

J.-J. Rousseau, Georges Sand ont éprouvé des satisfactions intenses dans la culture des plantes. Plus près de nous le vaudevilliste Lockroy, l'ironiste Alphonse Karr et le bon poète André Theuriet ont sur toutes les lyres glorifié les fleurs.

L'établissement qui fait l'angle du boulevard Destrées a remplacé de vastes champs de graminées ; ici Pomone a détrôné Cérès.

La roseraie occupe près de la moitié des terrains. 500 variétés de rosiers sont représentées. Veules, Fontenay, Gand, Luxembourg n'ont qu'à bien se tenir. Rosiers de Damas, de Provins, à cent feuilles ; rosiers grimpants et arborescents ; presque toute la gamme des couleurs, depuis la rose jaune tendre jusqu'au rouge vif en passant par le blanc. On sait que les églantiers — rosiers sauvages — se prêtent spécialement à la greffe. Par une adroite sélection des sujets on obtient d'admirables variétés. Ici les rosacées triomphent. Poiriers, pêchers, pommiers, abricotiers, flottants ou en espaliers, sont cultivés intelligemment. Tous les jeunes arbustes sont prêts à la transplantation. Les pépiniéristes ne les voient pas grandir. Aussitôt qu'ils ont l'âge de reproduction, ils sont expédiés et placés. Les vers de Virgile « *Sic vos non vobis*...... » que V. Hugo traduisit élégamment nous revenaient à la mémoire.

« Ainsi, mais non pour lui, l'agneau porte sa laine,
Ainsi, mais non pour lui. le bœuf creuse la plaine,
L'oiseau bâtit son nid pour d'autres que pour lui,
Et le miel de l'abeille est formé pour autrui ».

La section des conifères : pins, sapins, mélèzes, larix, térébinthes, cyprès, ocubas, aux feuillages sombres mais éternellement verts attira notre attention. Les divers groupes d'arbres forestiers dont l'énumération serait fastidieuse, ont aussi leurs plus beaux représentants.

De quels soins les éleveurs ne doivent-ils pas entourer les jeunes arbustes avant qu'ils puissent donner avec leurs fruits savoureux,

« L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer ».

Sans exagération, quelles vigilances de toutes les heures ! Forcer la frêle

plante à devenir robuste ; couper les tiges ; les ébourgeonner, les pincer, les nourrir suffisamment d'engrais spéciaux ; sélectionner les types les plus florifères ; offrir sur les pelouses de nos Armides et de nos Aladins modernes des arbres dont le port et l'aspect réaliseront un idéal de grâce et de beauté, tel est le but que poursuivent les horticulteurs intelligents et travailleurs.

Nous nous serions attardés davantage le long des allées si variées de ces importantes pépinières, s'il ne nous avait pas fallu visiter le second établissement de MM. Van Den Heede à St-Maurice.

Nous traversons un des quartiers les plus populeux de la banlieue. C'est l'heure du goûter. Les enfants assis au seuil des portes nous regardent curieusement et cessent de mordre dans leurs longues tartines beurrées. Les voitures s'arrêtent ; les chiens aboyent. Les ménagères abandonnent leurs balais et leurs cuvelles et le poing sur la hanche nous dévisagent...., notre passage fait sensation.

PROMENADE DANS LES JARDINS.

Nous nous arrêtons dans la large rue du Faubourg-de-Roubaix. Nous admirons le magasin dépendant des établissements Van Den Heede, dont la devanture étale gracieusement des charmants spécimens de palmiers, araucarias, fougères, capillaires. Des mains de fées ont disposé arbustes et plantes avec une élégance raffinée. Dès l'entrée, à notre gauche, nous apercevons plusieurs magasins où l'on habille les végétaux destinés aux expéditions. Enfin nous pénétrons dans le royaume de Flore. Les jardins sont spacieux. Il serait oiseux de donner ici la nomenclature des nombreuses variétés de plantes qui en sont le charme, l'ornement,

« Et la grâce plus belle encor que la beauté ».

Les phlox, pieds d'alouettes, nigelles, asters, dahlias, lobélies, sauges..... et d'autres agréables fleurs resplendissent comme dans d'éternels paradis. Les espèces médicinales : aconits, stramoines, digitales..... étaient largement représentées. Deux plantes célèbres dont les variétés sont universellement connues, l'œillet et le chrysanthème, ont mérité notre admiration (1).

---

(1) Parmi les plantes particulièrement remarquables, nous avons admiré les Strelizia apportés du cap de Bonne-Espérance. Les fleurs ont la forme d'un bec d'oiseau du genre des cigognes. Les Camélias importés par le Père Kamel, originaires du Japon. — Lire les monographies de M. Van Den Heede sur les Strelizia, les Begonias, les plantes usuelles, etc.

Les œillets par la sveltesse de leur port, la richesse de leur coloris, la ciselure délicate de leurs pétales, veinés, striés, panachés font la gloire de nos tables et de nos salons. On connaît la fortune des chrysanthèmes, ces roses de l'automne. Ils se développent par semis et surtout par rejets. Pincer au début de l'été et à deux reprises les extrémités des plantes avant qu'elles n'aient atteint leur complet épanouissement, les débarrasser d'une grande partie des boutons floraux au moment de leur apparition, n'en conserver qu'un seul par tige ou même par plante, arroser abondamment dès Septembre avec des solutions nitratées, tel est le procédé dont se servent les chrysanthémistes pour obtenir de ravissants modèles.

Nous pénétrons dans les serres. Le long des murailles, des jasmins allongeaient leurs blanches et odorantes corolles, heureux aussi de sourire à la vie. A peine introduits, un de nos ciceroni effleure du doigt une plante sensitive la *mimosa pudica*. Immédiatement la pauvrette referme ses folioles, froissée et humiliée. Il serait dangereux de répéter plusieurs fois de suite pareille injure, ce serait sa mort. Les orchidées, ces charmantes plantes d'origine exotique, dont nous avons remarqué l'extravagance des formes et l'étonnante beauté étaient largement représentées. Pourtant les orchidées Tête-de-Mort, Singe et Papillon manquaient.

Les begonias et les coleus, ces derniers originaires de Java, superbes par le coloris et le pailletage des feuilles nous émerveillèrent. Le mode de reproduction de quelques coleus est curieux. On enfonce une feuille dans une terre préparée. Au bout d'un certain temps, sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, la nervure centrale s'allonge et donne naissance à une ou deux folioles.

Nous arrivons à la section des nouveautés. Nos horticulteurs, autres Circés, créent chaque année de nouvelles fleurs, de nouvelles plantes, de nouveaux légumes. On a créé des iris, des résédas géants..... Dévoilons quelques secrets de nos magiciens-éleveurs : sélectionner les graines de belle venue ou les pousses d'arbustes présentant des particularités par leur port, la beauté ou l'originalité de leurs fleurs ; les cultiver en bonne exposition et les suralimenter par des engrais appropriés.

Nous remarquons parmi les nouvelles plantes un sureau-pleureur dont les tiges lassées pendaient mélancoliquement à terre. En horticulture tout n'a pas encore été dit ; nous arrivons trop tôt.

En terminant, nous remarquons diverses variétés de fraisiers et de pêchers à fruits tardifs ou précoces. Nos modernes Lucullus peuvent s'offrir toute l'année des fraises sur leurs tables.

Il faut avoir la hardiesse de le dire, la production anticipée ou retardée des fruits par des méthodes de frigorifications exige des soins délicats et n'est pas sans nuire aux cellules et à la sève des plantes.

Les végétaux ont aussi leur Pic de la Mirandole.

Nous quittons à regret ce gracieux séjour. Obligeamment nos ciceroni nous introduisent dans leur salon. Le champagne pétille dans les coupes, les corsages des dames, les boutonnières des messieurs se parent de délicieuses orchidées. C'est le moment des discours. Notre sympathique Directeur, M. le Dr Albert Vermersch, prend la parole pour remercier MM. Van Den Heede : « Notre visite dans vos importants établissements fut pour nous un véritable régal, en même temps qu'une petite leçon d'horticulture, elle nous permit d'apprécier l'importance et la variété des cultures florales sous l'égide d'éleveurs instruits et expérimentés. La Société de Géographie de Lille me charge de vous offrir une Médaille en souvenir de votre excellent accueil ».

M. Van Den Heede fils aîné remercie en quelques mots charmants. En nous séparant nous ne manquâmes pas de féliciter les dames qui étaient venues nombreuses en nous apportant le charme de leurs sourires et de leur jeunesse ; sans oublier le groupe des pharmaciens — des botanistes on le sait — membres de notre grande Société ; et surtout notre érudit Directeur, M. le Dr Vermersch, qui sut harmonieusement marier l'agréable à l'utile.

Fidèle DIDRY.

PORTS DE L'OUEST MAROCAIN

Extraits sommaires du Rapport de M. T. DÉCHAUD,

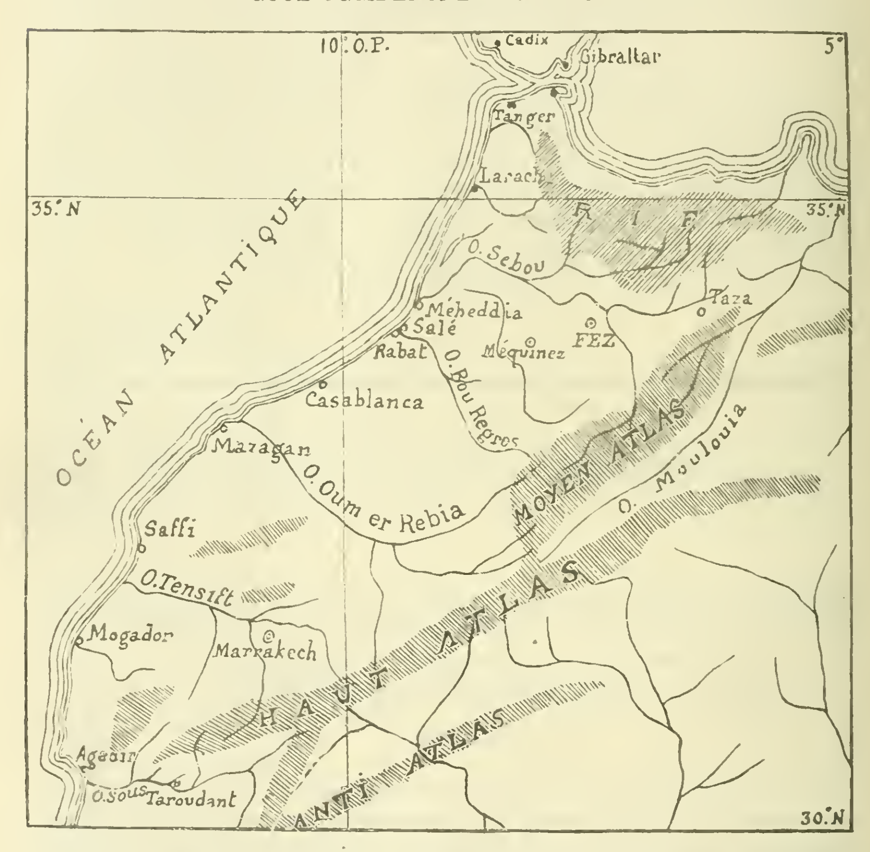
Secrétaire de la Chambre de Commerce d'Oran,
à la suite d'une croisière commerciale.

Les ports de la côte Ouest du Maroc sont au nombre de neuf : Tanger, Larache, Meheddia, Rabat, Casablanca, Mazagan, Saffi, Mogador et Agadir. Parmi ces ports, Meheddia et Agadir sont fermés au commerce européen ; Meheddia située à l'embouchure du Sebou, qui est navigable sur plus de 100 kilomètres, n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade en ruines. La création d'un vaste port à l'embouchure de la rivière et l'autorisation d'y entrer et d'en sortir, permettraient d'en faire une place importante. Agadir, le port situé le plus au Sud du Maroc est encore une ville presque inconnue, qui peut être demain la reine du Sud-Ouest marocain ; mais elle se trouve

dans le Sous qui est actuellement la région la plus agitée de tout l'empire chérifien.

Tanger est une ville universellement connue, dont le commerce extérieur atteint 20 millions et dont le port reçoit chaque année près de 1,200 navires. C'est une grande cité cosmopolite qui est actuellement le centre du commerce marocain, bien que son port ne possède qu'un assez mauvais mouillage.

COTE OCCIDENTALE DU MAROC.



Larache, situé à 70 kilomètres de Tanger, à l'embouchure de la rivière du Loukkos pourrait arriver très vite à acquérir une grande importance commerciale en raison de sa proximité des villes de Fez et de Méquinez. Mais l'accès de la rivière sur laquelle se trouve le quai de débarquement est rendu difficile par la barre, et la rade ouverte à l'Ouest et au Nord est très sensible à la houle qui l'agite continuellement : aussi les navires en arrivant à Larache ne sont jamais certains de pouvoir débarquer leurs marchandises. De plus, ainsi que

cela se pratique dans tous les ports du Maroc, le transbordement des marchandises du navire à terre ou inversement, qui se fait au moyen de barcasses, est monopolisé par l'administration qui professe le plus profond mépris pour l'unité et la fixité des tarifs. Ces procédés ne sont pas sans causer de grosses difficultés au commerce et il faudrait les faire disparaître dans l'intérêt de tous. Le port de Larache possède douze barcasses de 80 tonnes environ et un petit remorqueur de 18 tonnes de jauge.

Rabat et *Salé* forment une double ville à l'embouchure du Bou Regrag : c'est une rade complètement ouverte dont le mouillage est bon sur des fonds de sable et avec des profondeurs de 18 à 20 mètres ; mais ici, comme à Larache, la barre formée par la rivière rend l'accès des deux villes très difficile et souvent impossible ; la construction d'un wharf serait de nature à remédier à cet inconvénient primordial.

Le prix du débarquement des marchandises est élevé. Néanmoins, le mouvement commercial de Rabat est en progression. Il atteint environ 5,600,000 fr. pour l'année 1903, en augmentation de près de 600,000 francs sur l'année précédente ; les importations figurent dans ce chiffre pour 5,116,000 francs et les exportations pour 480,000 francs. La France reçoit de Rabat pour 277,000 francs de marchandises et en expédie pour 1,707,000 francs ; le mouvement commercial de l'Angleterre est d'environ 3 millions de francs. Quant au mouvement de la navigation il a atteint 51,527 tonnes. Dans ces chiffres le mouvement maritime de l'Angleterre figure pour 19,919 tonnes, celui de la France pour 17,669, celui de l'Allemagne pour 12,886 tonnes, l'Espagne vient au quatrième rang avec 889 tonnes seulement.

Le port de *Casablanca* est le deuxième du Maroc par son importance. Cette prospérité relative tient à ce que la ville possède un mouillage abrité contre les vents d'Ouest par les récifs du cap Dar Beida. A un kilomètre de la terre les navires peuvent aussi mouiller dans de bonnes conditions par des fonds de 8 à 20 mètres formés de sable.

Le port ne possède pas un matériel d'accostage suffisant, il se compose seulement de dix barcasses d'un tonnage réduit, et les navires sont quelquefois obligés d'attendre leur tour pour être déchargés.

Le commerce de Casablanca atteignait, en 1903, 18,575,000 francs, dont 9.700,000 francs à l'importation et 8,875,000 à l'exportation. La part de la France est de 5,625,000 francs contre 8,125,000 francs à l'Angleterre et 2.350.000 francs à l'Allemagne. Pendant la même année, le port a reçu 325 navires d'une jauge totale de 215,115 tonnes : Angleterre, 93 navires de 81.480 tonnes ; France, 67 navires de 52,498 tonnes et Allemagne, 52 navires de 39,089 tonnes.

Mazagan possède le seul port qui ait été creusé au Maroc, mais comme on a utilisé pour cela un des anciens fossés des forts construits par les Portugais, il ne mesure que 150 mètres de long sur 40 mètres de large, c'est dire que

seules les petites embarcations peuvent y avoir accès. Une baie protégée par le cap Mazagan et une ligne de récifs s'étend devant la ville ; elle présente un bon mouillage, mais les fonds en sont de profondeur très inégale et exigent des marins une grande habileté. Dix barcasses constituent le matériel du port de Mazagan, il y faut ajouter trois grues d'une puissance de 150 à 5,000 kilogrammes.

Les statistiques pour 1903 indiquent un mouvement commercial de 15 millions 1/2 ; les importations s'élèvent à 8,125,000 francs contre 9,575,000 fr. en 1902 et les exportations à 7,375,000 francs en diminution de 50,000 francs seulement ; la part de l'Angleterre dans le commerce de Mazagan atteint 9,575,000 francs ; la France figure pour 1,550,000 francs et l'Espagne pour 1,795,000 francs, dont 20,000 francs seulement à l'importation. La part de chaque puissance dans la navigation est la suivante : Angleterre, 146,796 t. ; France, 92,802 tonnes ; Allemagne, 79,154 tonnes : Espagne, 77,410 t.

Le mouillage de *Saffi* est un des plus mauvais de la côte Ouest du Maroc, on y trouve cependant des fonds de près de 30 mètres assez près du rivage, mais une barre infranchissable en rend l'approche impossible pendant la plus grande partie de l'année.

Cependant la navigation a pris en peu de temps quelque importance dans le port de Saffi. Alors qu'en 1901, 106 navires seulement avaient fréquenté la rade, nous voyons ce chiffre porté à 246 navires et 187,198 tonnes en 1903. Le mouvement commercial suit également une marche ascendante, il s'est élevé en 1903 à 6,950,000 francs, en augmentation d'un million sur l'année 1902. L'Angleterre tient la tête de ce mouvement avec 2,038,000 francs aux exportations et 1,925,000 francs aux importations, la France ne vient qu'au quatrième rang avec 508,000 francs ; quant à l'Espagne, son chiffre d'affaires avec le port de Saffi atteignait la même année 70,000 francs.

Le dernier port au Sud du Maroc ouvert au commerce européen est celui de *Mogador*, c'est du reste un des plus prospères de l'empire ; par suite de sa situation aux confins du Sous et probablement aussi en raison de ce que le port d'*Agadir*, où se trouve une des meilleures rades de l'Afrique Occidentale, reste fermé à l'Europe. Quoi qu'il en soit, Mogador possède un bon mouillage et quelques travaux suffiraient pour établir un quai à côté du débarcadère actuel. Les marchandises amenées à terre par huit barcasses sont débarquées dans un petit bassin de 60 mètres sur 25, sur les quais duquel on peut voir deux grues assez puissantes mais à peu près inutilisables.

Le commerce de Mogador a atteint en 1903, 15,175,000 francs (importations, 8,025,000 francs ; exportations, 7,150,000 francs) ; la part de la Grande-Bretagne est de 6,025,000 fr. celle de l'Allemagne de 3,275,000 fr., celle de la France de 3,175,000 francs.

Ainsi que nous venons de le voir, les ports de l'Ouest marocain constituent un facteur de quelque importance dans le mouvement commercial de l'empire,

mais cette importance devrait être beaucoup plus considérable ; pour cela bien des améliorations seraient nécessaires : amélioration des ports et du matériel, réglementation et modification des droits perçus à l'entrée, sécurité dans les transactions commerciales, enfin et surtout tranquillité du territoire marocain.

LE PORT D'ALGER

Sait-on qu'Alger fut en 1903 le premier port français ? Le mouvement général de la navigation y atteignit en effet 10,836,887 tonneaux, alors qu'à Marseille il ne fut que de 10,685,283 tonneaux. Il est vrai que cette prospérité fut éphémère. Avec 1904, nous nous retrouvons à 7,467,335 tonneaux, chiffre légèrement supérieur à celui de l'année 1902. Ce tonnage conserve encore la seconde place au port d'Alger, bien en avance sur le Havre et Dunkerque.

Les raisons de cette prospérité momentanée tiennent au nombre très élevé des relâcheurs qui fréquentèrent le port algérien au cours de l'année 1903 : 1,860 au lieu de 1,188 en 1902 et 1,274 en 1904. Ils y furent attirés par les cours exceptionnellement bas du charbon d'approvisionnement durant ce laps de temps. Le relèvement des prix au début de 1904 rendit à Gibraltar et à Malte une partie de cette clientèle.

Le trafic d'Alger s'accroît néanmoins d'une façon considérable. Il faut penser que le tonnage des navires entrés et sortis n'était en 1893 que de 5,057,000 tonneaux. Pendant la période décennale 1893-1903, le trafic des marchandises a passé de 925,000 tonnes à 1,911,000 tonnes. Il paraît devoir s'augmenter prochainement d'une quantité notable de minerai de fer.

Et cependant ce port ne possède pas de quai en eau profonde ; il en résulte que la manutention des marchandises doit s'opérer par chalands, et qu'avant de passer du quai dans la cale des navires ou inversement, elles ont été l'objet de manipulations dont les frais ne laissent pas d'être assez élevés. La prospérité du port d'Alger serait tout autre si les quais étaient, pour les navires de tout tonnage, abordables par le travers, condition essentielle pour l'économie de la main-d'œuvre et pour la rapidité des opérations.

Sa superficie liquide est d'environ 90 hectares ; celle des quais et terre-pleins d'environ 40,000 mètres carrés. Les surfaces louées dépassent 8,000 mètres carrés.

Les nécessités de la sécurité et de la facilité des opérations commerciales, ainsi que leur propre développement, exigent depuis longtemps l'agrandis-

sement du port. La loi du 25 Juin 1897 a déclaré d'utilité publique la création d'un arrière-port dans la baie de l'Agha. Les travaux commencés sont aujourd'hui à peu près achevés. Ils comportaient l'établissement d'un grand terre-plein au Sud du port, avec quais, chaussées, voies ferrées et une jetée de 300 mètres de long. abritant seulement la partie Nord de ce terre-plein. La dépense évaluée à 5.650,000 francs a été entièrement couverte par la Chambre de Commerce moyennant la concession de 15 hectares au moins de ce terre-plein avec facilité de les louer à son profit pour dépôt de marchandises ou installations relatives au commerce et aux industries maritimes. En cas d'insuffisance des produits de cette location, la Chambre de Commerce a été autorisée également à percevoir une taxe de péage de 0 fr. 30 par tonne de marchandises manipulées dans le port et réduite à 0 fr. 15 pour certaines marchandises de peu de valeur.

Cette solution, lorsqu'elle intervint, fut considérée comme une première étape de l'exécution des travaux complémentaires du port d'Alger à exécuter suivant un programme arrêté longtemps à l'avance. D'ailleurs, selon la formule, elle réservait l'avenir. Elle laissait possible l'établissement dans la baie de l'Agha d'un bassin complet d'opérations, muni de quais définitifs, accostable par les plus grands navires.

C'est à l'achèvement de ce premier bassin que s'applique la teneur d'un projet de loi que le gouvernement a soumis aux délibérations de la Chambre le 15 Mai 1905.

L'expérience, en effet, a montré que l'abri du large, tout en permettant des opérations commerciales par mer moyenne, était insuffisant par gros temps. Les quais sont alors envahis par les lames, et les allèges et chalands ne peuvent plus accoster sans danger d'avaries. L'exploitation de la concession s'en ressent et les produits des locations sont défavorablement influencés par le manque de sécurité. L'extension du trafic du port d'un autre côté justifie pleinement cette nouvelle entreprise.

Les travaux projetés comprennent essentiellement : 1° une jetée de 500 m. de longueur, dont 300 en prolongement du premier alignement déjà exécuté et 200 en ligne droite un peu plus ouverte vers le large, disposition commandée par la forme du rivage ; 2° un grand môle d'environ 550 mètres de longueur et de 145 mètres de largeur, limitant le bassin dans la partie Sud, avec quais accostables sur tout son pourtour, rues et voies ferrées ; 3° deux jetées secondaires de 80 mètres de long, placées entre l'about du môle et la jetée, limitant entre elles une passe de 100 mètres de largeur. Le nouveau bassin, compris entre la jetée du Sud du port d'Alger, la jetée du large, les jetées secondaires, le nouveau môle et le terre-plein récemment exécuté sera situé en eau parfaitement calme ; il sera plus pratique et plus sûr pour la navigation que le port actuel et permettra les opérations des grands navires bord à à quai sur 1,400 mètres de longueur. Les accès par rues et voies ferrées sont

simples et commodes ; en particulier, les voies ferrées longitudinales seront reliées par aiguilles au réseau de l'intérieur et pourront recevoir des trains entiers.

Le tracé du nouveau bassin ne crée aucune difficulté pour l'établissement ultérieur de nouveaux ouvrages, qu'il est évidemment sage de prévoir à Alger.

Pour faire face à la dépense, évaluée à 8,200,000 francs, une entente est intervenue entre la Chambre de Commerce et la colonie. La première fournira un subside de 2,400,000 francs qui sera versé à titre de fonds de concours. La colonie aura à sa charge le reste de la dépense en travaux, soit 5,800,000 fr., qui seront payés partie sur les fonds de l'emprunt de 50 millions de francs. partie sur les crédits inscrits annuellement au budget de la colonie pour les travaux neufs des ports maritimes. La Chambre de Commerce est autorisée à contracter un emprunt de 2,800,000 francs, soit 400,000 francs de plus que le montant du subside, pour tenir compte des intérêts au cours de la construction ; la taxe de péage, autorisée par la loi du 25 Juin 1897, lui est maintenue.

En somme, il n'est rien innové. L'entreprise doit être considérée comme la continuation et l'extension d'une affaire en cours. Les débuts de celle-ci ayant été encourageants et la suite se présentant dans des conditions particulièrement favorables, la ratification des propositions actuellement soumises au Parlement ne saurait être douteuse. Elle ne saurait non plus se faire attendre.

E. Pelleray.

(*Dépêche Coloniale*).

LES PÊCHERIES DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Parmi les ressources de l'Afrique occidentale française, les pêcheries méritent d'attirer toute notre attention. La Société de Géographie commerciale de Bordeaux l'a parfaitement compris. Une mission, due à son initiative et appuyée par M. Roume, Gouverneur-Général de l'Afrique occidentale, y fut envoyée en janvier dernier. La mission, dirigée par M. Gruvel, explora les côtes atlantiques françaises pendant trois mois, expérimentant tous les procédés connus pour pêcher et conserver le poisson.

Les résultats en furent très satisfaisants puisque plusieurs Sociétés se sont déjà formées pour cette nouvelle exploitation coloniale et ce ne sont pas seulement des Français qui s'apprêtent à en tirer profit, mais aussi des Hollandais et des Allemands.

Une certaine partie de la presse s'est illusionnée au sujet de ces pêcheries et a donné de fausses indications.

En réalité la côte occidentale d'Afrique, située entre le cap Blanc et le cap Vert, soit environ 800 kilomètres est poissonneuse. Elle est exploitable en beaucoup d'endroits. Pas partout cependant. Les bancs d'Arguin en particulier ne sauraient, malgré l'abondance du poisson, être recommandés aux pêcheurs. L'île d'Arguin en effet, entourée de hauts fonds qui changent constamment est par trop dangereuse. La baie du Lévrier semble devoir être un endroit favorable et il en existe certainement beaucoup d'autres sur toute la longueur de la côte.

On n'y trouve pas à vrai dire la *morue franche*, mais ce que les professionnels appellent *des faux poissons*. Ceux-ci ont des qualités alimentaires certaines. Toutes les personnes non prévenues qui les ont goûtés, les ont trouvés meilleurs ou tout au moins aussi bons.

On avait émis quelque crainte sur la possibilité de conserver les poissons de ces parages, mais il n'y a plus de doute à avoir à cet égard. L'exploitation est possible toute l'année pour des chalutiers et avec un système d'installations à terre et de vapeurs de chasse pour la rentrée rapide du butin.

Des salines nombreuses sur la côte pourront procurer à pied-d'œuvre le sel nécessaire pour la préparation en *vert* définitive ou provisoire en attendant un séchage qui se ferait en des endroits propices près des lieux de pêche ou en Europe même.

La pêche d'Afrique serait peut-être un heureux complément de Terre-Neuve et de l'Islande, où l'on ne peut opérer que quelques mois l'été. La côte d'Afrique serait toujours accessible pendant la mauvaise saison des parages du Nord.

Ajoutons que la *rogue* que nous importons à des prix si élevés de Norvège y serait très abondante.

Il faudrait maintenant que le système des primes en vigueur pour les produits de Terre-Neuve et d'Islande fût étendu à ceux de la côte d'Afrique. Cela suffirait peut-être à porter de plus nombreux armateurs français de ce côté, au lieu de laisser les étrangers jouir principalement des avantages de ce champ d'exploitation. Aidées par le gouvernement, les pêcheries de la côte occidentale d'Afrique seront évidemment une nouvelle source de richesses pour notre pays et particulièrement pour nos populations des côtes, qu'il faut se garder de négliger, sous peine d'affaiblir notre puissance maritime.

LA QUESTION DE THASSO

Une note publiée par un journal du Caire et annonçant que le baron de Marschall, Ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, était de retour dans

sa résidence après avoir inspecté l'île de Thasso à bord du stationnaire impérial « *Loreley* », a causé dans les milieux égyptiens une profonde émotion.

D'après ce journal, l'île de Thasso, qui possède de belles forêts de pins et de riches plantations d'oliviers, produirait aussi, en abondance, du cuivre, du chrome et du borax et serait sur le point d'être cédée à une Société allemande qui l'exploiterait industriellement.

Bien que la nouvelle de cette concession ait été aussitôt démentie par des personnes trop bien placées pour être sincères, et qu'on eût prétendu que l'ancien Ministre des Affaires étrangères, devenu Ambassadeur, ne faisait qu'un voyage d'agrément en compagnie de savants chargés d'étudier les ruines extrêmement intéressantes qui couvrent l'île, l'annonce de ce projet de main-mise n'en a pas moins été considérée comme un ballon d'essai.

En effet, les Allemands ont représenté Thasso, comme une propriété particulière du Sultan, auprès duquel ils sont tout puissants. Il n'en est rien. L'île appartient en propre au Khédive et derrière celui-ci, nous voyons naturellement apparaître l'Angleterre, qui, maîtresse maintenant sur les bords du Nil ne laissera pas une puissance rivale. et, tôt ou tard ennemie, s'emparer aussi facilement d'une position importante.

Thasso, en effet, est un point stratégique de premier ordre. Séparée de la côte turque par un détroit de sept kilomètres, elle peut être pour les Allemands une sérieuse menace pour Constantinople ou un obstacle dangereux pour leur fameuse « poussée vers l'Orient », « drang nach ossen ». Quand on saura que la voie ferrée Constantinople-Salonique passe à moins d'un kilomètre du rivage, c'est-à-dire, est entièrement sous le feu des batteries de l'île et que Salonique, but de l'ambition allemande, n'est qu'à 250 kil. environ, c'est-à-dire à 7 heures de mer, on se rendra compte que la puissance qui aura Thasso avec ses deux ports et ses deux rades merveilleuses, aura Salonique à sa merci.

C'est donc entre l'Angleterre et l'Allemagne une cause de conflit dans lequel les deux puissances essayeront, d'abord, de s'abriter derrière des marionnettes, l'Égypte et la Turquie. dont elles tiennent les fils. Après un conflit turco-égyptien qui dure, d'ailleurs, depuis quelques années, et un conflit germano-égyptien. nous aurons peut-être, enfin, le conflit qui, depuis longtemps menace l'Europe et qui ne peut manquer d'éclater.

L. G.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

MARTIN DOUÉ, peintre, graveur héraldiste et généalogiste lillois (1572-1638), par L. Quarré-Reybourbon. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1905. Ouvrage orné de onze planches. — Don de l'Auteur.

Il semble, à première vue, qu'une étude sur un peintre, graveur et généalogiste,

n'offre aucun lien avec la géographie. Néanmoins, comme Martin Doué, — sauvé de l'oubli par la notice de notre excellent Vice-Président, — a été l'auteur de quelques travaux descriptifs, texte et croquis, sur notre région, rien ne nous empêche d'accoler au nom de l'artiste l'épithète de cartographe, voire même de géographe, et de le considérer comme un de nos confrères avant la lettre.

M. Quarré-Reybourbon possède, d'abord, dans sa collection particulière, un des rares exemplaires de la carte de la châtellenie de Lille, publiée par Martin Doué en 1623. Voir la notice, très détaillée, avec planches à l'appui du texte, et reproduction de la carte. Mais quels que soient le soin, la patience et la minutie habituels de notre savant historiographe, les hommes du XVII[e] siècle possédaient ces qualités à un degré supérieur, car la carte de Martin Doué est un chef-d'œuvre du genre. Par carte, entendez un tableau d'ensemble, de vastes proportions, avec texte, renseignements didactiques sur chacune des communes de chacun des « quartiers » ou subdivisions de la chastellenie, et description succincte des chastellenies voisines. Je laisse de côté les dédicaces ornées de trophées et les armoiries nombreuses qui la blasonnent, bien que ces armoiries aient leur importance historique comme ayant appartenu aux familles nobiliaires de notre ancienne Flandre.

Vient ensuite une carte de la Flandre Gallicane, de l'année 1643. Une notice importante y était jointe encore, cette fois au verso de la carte, mais non attribuable à Martin Doué. C'est pourquoi M. Quarré-Reybourbon a cru bien faire de nous en donner une description moins complète.

L'étude sur Martin Doué sollicitera peu de lecteurs, sans qu'il y ait du reste à s'en étonner. Elle est tout le contraire d'une œuvre d'imagination, elle relève de la curiosité archéologique et de la science, — la science exacte — sévère et volontairement impersonnelle. Elle s'adresse à des spécialistes, à des collectionneurs, à des érudits, et, comme les notices précédentes du même auteur sur le géographe Gossellin, sur les voyages de Gilbert de Lannoy, de Le Monnier, de Pierre d'Hailly, à des amateurs de géographie rétrospective, dont le nombre est forcément restreint. Elle, et les autres, pourront servir un jour à quelque travail d'ensemble, à quelque vaste synthèse sur le passé de notre région. C'est pourquoi il convenait, non de les recommander, — elles se recommandent bien toutes seules aux personnes qu'elles intéressent, — mais de les saluer au passage comme des œuvres d'érudition patiente et méritoire.

LE GLOBE TERRESTRE ET SES HABITANTS,

par M. Charles-Joseph Quiévreux. Lille, Danel, 1905. — Don de l'Auteur.

Comme la précédente, cette brochure a été gracieusement offerte par l'auteur à notre Bibliothèque. Œuvre régionale cette fois encore, puisque l'auteur, un de nos Sociétaires, est de Valenciennes. Qu'elle soit la bienvenue, d'autant mieux qu'elle porte imprimé, en dédicace, le nom de notre Président, M. Ernest Nicolle.

Le titre du livre est à la fois alléchant et inquiétant, et il n'était pas sans danger d'oser seulement le concevoir. Présenter en raccourci, en un volume de 215 pages, toutes les connaissances géographiques et extra-géographiques que ce titre suppose, demanderait non seulement un savoir encyclopédique, mais encore une vigueur de synthèse assurément peu commune. L'auteur, dans sa préface, reconnaît

la difficulté, et se borne à présenter son livre comme une simple esquisse, « pouvant servir d'introduction à une géographie universelle ». Tâche encore ambitieuse, quand on y pense. L'œuvre a été tentée avant lui par d'excellents esprits, autant en France qu'en Allemagne. Qu'il me soit permis de citer, en ce genre, l'excellente « Introduction à l'étude de la géographie », de M. le Professeur Thoulet, livre aussi attrayant que solide, et dont j'ai eu le grand plaisir de parler ici même il y a quelques années. Mais nous ne possèderons jamais trop d'ouvrages de vulgarisation de ce genre, où la géographie est traitée en grand, et avec une sorte d'intérêt passionné.

On trouvera dans le livre de M. Quiévreux une étude assez complète sur la cosmographie et la physique du globe (situation de la terre dans l'espace, formation de la terre, origines et distribution de la vie à sa surface, données géologiques, météores, climats, courants, etc.). Tout cela ne nous apporte, certes, aucun fait audacieusement nouveau, aucune théorie d'avant garde, mais combien de savants eux-mêmes peuvent se le permettre ? A côté de quelques citations littéraires d'auteurs anciens, beaucoup de renseignements statistiques, dans ce livre, serrent de près l'actualité où nous vivons.

En ce qui concerne « les habitants du globe », c'est-à-dire les végétaux, les animaux, et l'homme, considéré comme « le plus parfait des mammifères », M. Quiévreux, dans la place assez restreinte, mais relative, qu'il leur a donnée à la fin de son livre, semble s'être tenu au courant des découvertes et des théories modernes, exposées d'ailleurs sobrement, avec bon goût. L'ensemble du livre dénote certes un travail considérable et méritoire pour un amateur de géographie, puisque l'auteur se donne comme tel. Il a su tirer parti de lectures nombreuses et nous les présenter d'une façon claire, méthodique, avec références d'auteurs au bas de chaque page, et liste bibliographique à la fin du livre, comme il convient dans un ouvrage de résumé consciencieux.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Le Palais de la Mer à l'Exposition Coloniale de Marseille en 1906. — M. Jules Charles-Roux, commissaire général de l'Exposition coloniale, était dernièrement à Marseille, où il avait été rejoint par M. Bénard, un savant qui a accepté les fonctions de commissaire spécial de l'exposition d'océanographie, des pêches maritimes et des produits de la mer. Ces messieurs ont présidé

à l'adjudication des travaux nécessaires pour l'édification d'un Palais de la Mer, dans lequel et autour duquel, sur une superficie de 4,000 mètres carrés, seront groupés collections, produits et engins provenant des différents pays du monde entier, car cette Section d'océanographie sera internationale.

Le Palais de la Mer sera monumental et les proportions de sa façade, qui n'aura pas moins de 60 mètres de développement, donnent une idée de son importance. Le bâtiment aura une profondeur de 20 mètres, et comptera de nombreuses annexes, ailes et pavillons détachés.

En même temps que l'Exposition, on pensait pouvoir tenir à Marseille un Congrès d'océanographie, mais le prince de Monaco a obtenu que le Congrès n'aurait lieu qu'en 1907, au moment de l'inauguration du musée spécial qui sera installé, par ses soins, dans la principauté.

On devra donc se contenter d'une exposition d'océanographie, mais elle sera de telle nature que toutes les ambitions pourront en être satisfaites, puisque savants, techniciens, praticiens et simples observateurs y trouveront de multiples sujets pour satisfaire leur légitime curiosité.

En effet, tous les instituts océanographiques du monde seront représentés et on sait que les étrangers ont fait, dans cette science qui a pour objet l'étude de la mer, de ses fonds, de sa flore et de sa faune, de considérables progrès. On s'en préoccupe en France, depuis quelques années, avec un zèle des plus louables pour le plus grand profit des populations maritimes. Et naturellement tous les laboratoires français y figureront.

Dans la partie théorique et scientifique du Palais de la Mer se trouvera également une salle où seront groupés les produits arctiques et antarctiques, suivant la décision des explorateurs réunis en Congrès à Bruxelles.

Ce sera incontestablement un clou unique au monde. On y verra la *Belgica* de Gerlache, Nansen, Sverdrup, Nathorst, Andrup, les Nordenskjold, Greely, Peary, le duc des Abruzzes, Charcot, etc.

De plus, le Congrès des quatre-vingts explorateurs arctiques qui se tiendra à Bruxelles en Mai prochain a décidé qu'il ferait une seule excursion, celle de Bruxelles à Marseille, pour visiter l'Exposition et la salle arctique.

L'exposition d'océanographie comprendra, en outre, une partie industrielle se rapportant aux pêches exercées sur les différentes mers. On y verra les engins et les formes nouvelles des bateaux employés. Les voiles, les filets, les nasses, tous les accessoires de l'armement maritime et jusqu'aux systèmes de phares les plus modernes.

Un observatoire complet de météorologie maritime avec poste de télégraphie sans fil sera également installé dans l'Exposition où l'on trouvera aussi une section pour les perles, les nacres, les coraux et les produits de la mer qui servent à l'industrie de la bijouterie.

Enfin, les visiteurs et tous ceux qui s'intéressent aux choses maritimes trouveront encore, dans une section spéciale, les spécimens de tous les moteurs utilisables à la mer et en usage dans les nations étrangères ou même en France.

L'Exposition d'océanographie sera l'une des attractions les plus curieuses de l'Exposition coloniale de 1906.

ASIE.

Expédition du Dr Jacot Guillarmod dans l'Himalaya. — Nous annoncions dernièrement son départ de France et les premières péripéties,

maritimes celles-là, de sa traversée. Le 8 Août, son chef écrivait de Darjeeling à la « *Gazette de Lausanne* », une lettre fort gaie au moment de sa mise en route du pied des montagnes pour l'ascension du sommet Nord du Kanchenjunga (8,582 mètres), dans l'Himalaya oriental, à la frontière du Népaul et du Tibet.

L'un de ses compagnons, M. Alexis Pache, de Morges, lieutenant de cavalerie suisse, ancien combattant dans les rangs des Boers, a succombé dès le commencement de Septembre par suite de la chute d'une avalanche. L'expédition ainsi désorganisée a rencontré de plus l'hostilité des montagnards indigènes et a dû revenir sur ses pas. Elle doit être rentrée à Darjeeling vers la fin de Septembre et nous ne savons pas si elle a renoncé à ses projets ou se dispose à reprendre sa marche.

AFRIQUE.

L'École d'Agriculture algérienne de Maison-Carrée. — Cette école dont la création a été décidée en 1904 par les Délégations financières et le Conseil supérieur, s'ouvre au courant de ce présent mois d'Octobre. Il aura donc suffi de moins de deux ans pour sa création. Cette hâte s'explique par la nécessité de remplacer l'école de Kouba qui devait incessamment fermer ses portes. Il n'était point possible de laisser disparaître cet établissement sans le remplacer par un nouveau dans une colonie qui tire de l'agriculture presque toutes ses ressources.

D'ailleurs une réforme s'imposait. L'école de Kouba ne répondait pas à sa destination. Les fils des petits et grands propriétaires ne la fréquentaient point et leur place était prise par les enfants d'employés, d'artisans ou de fonctionnaires. Attirer les uns et les autres, donner à chacun un enseignement approprié à sa condition, tel était le double but poursuivi.

L'établissement de Maison-Carrée sera en même temps une grande école d'enseignement agricole et une ferme-école. Elle visera, par l'instruction variée qui y sera donnée, par les applications pratiques vues ou faites sur le terrain, à former le propriétaire complet algérien, tel qu'il doit être, pour tirer de la terre algérienne les produits les plus rémunérateurs.

Le programme d'admission à l'école d'enseignement agricole impose des connaissances égales à celles que possède un bachelier ou un titulaire de brevet supérieur. Celui des deux années d'étude à l'école comporte les mathématiques appliquées, la physique, la mécanique et la météorologie et surtout la chimie organique, la chimie agricole, la géologie, l'étude des terrains, la pathologie végétale et la microbie agricole. Puis ce sont des cours d'agriculture générale et spéciale, de viticulture, d'horticulture et d'arboriculture ; enfin, de génie rural. Pour qui aura suivi sérieusement ces cours, l'agriculture deviendra la manière d'exploiter scientifiquement le sol avec les moindres chances d'insuccès.

L'école sera à même de jouer un rôle d'autant plus puissant que l'Algérie est un pays dépourvu de traditions agricoles. Elle pourra préciser par surcroît les meilleurs modes d'exploitation algérienne.

Pour avoir l'influence et la notoriété désirables elle ouvrira largement l'accès de ses cours et laboratoires à tous ceux que passionnent les études agricoles. On recevra sans condition d'âge des auditeurs libres, des auditeurs temporaires spéciaux et des stagiaires.

Un demi-internat qui, sans soustraire les élèves à une surveillance nécessaire,

leur laisse une partie de leur liberté, sera la règle. Logés dans l'établissement, ils prendront leurs repas au dehors. Ils pourront aller souvent à Alger et profiter largement des bibliothèques de la ville.

Dans leur seconde année l'Administration organisera de fréquentes visites aux grandes exploitations de la fertile Mitidja.

Quant à la ferme-école, elle formera de bons spécialistes et de petits exploitants. Les jeunes gens admis de bonne heure (à partir de 15 ans avec le certificat d'études primaires) seront immédiatement initiés aux travaux de culture sous la direction de chefs spéciaux. Ils seront logés et nourris gratuitement. Des primes en espèces seront même distribuées aux plus méritants. Peut-être pourra-t-on constituer en leur faveur un droit de préférence dans l'attribution des concessions.

Ce sont là de réels éléments de succès. L'établissement situé à 14 kilomètres d'Alger, à 800 mètres du centre important de Maison-Carrée sera à proximité de voies de communications faciles et nombreuses. L'emplacement est très salubre. Le domaine de 56 hectares attribué à l'école présente à côté de ces terres légères propres aux cultures maraîchères et de primeurs, d'autres plus fortes marneuses et calcaires pour les céréales, les vignes et les fourrages.

Avec ces éléments de succès réunis par une administration prévoyante, tout porte à croire que l'école prospérera. Elle ne pourra manquer de rendre d'éminents services à notre colonie. Partout l'agriculture tend à devenir plus scientifique et ce sont les pays neufs où n'existent point de traditions agricoles, qui adoptent le plus facilement ces méthodes de culture rationnelles et méthodiques. La Roumanie et le Japon, comme les États-Unis et le Canada, en sont de vivants témoignages, il faut faire entrer nos possessions nouvelles dans le même cercle.

AMÉRIQUE.

Le Canal de Panama. — Suivant le « *Matin* » : Le projet que M. Philippe Bunau-Varilla, ingénieur français, a exposé le 15 Septembre devant le Comité d'achèvement du canal de Panama, provoque une sensation considérable.

Ce projet consiste à exécuter un canal provisoire à écluses avec bief de partage à 39 mètres au-dessus des océans ; puis, à l'aide de dispositifs nouveaux, ingénieux et pratiques, à continuer, au moyen de dragues, tout en faisant disparaître les écluses au fur et à mesure, l'exécution du canal à niveau.

On désignait jusqu'à présent par ces mots un canal fermé du côté du Pacifique par des écluses de marée, pour éviter les courants que le flux occasionnerait dans un canal trop étroit pour les recevoir, suivant le nouveau projet ce sera un véritable détroit.

Grâce à la révolution introduite dans les prix de revient et la puissance d'exécution par les principes nouveaux exposés par M. Bunau-Varilla, on pourra, dans le même laps de temps et pour la même somme qu'aurait exigés la construction d'un canal fermé, obtenir le nouveau détroit.

Les marées y seront librement admises, les courants qu'elles développeront ne dépasseront pas trois nœuds et un tiers, la profondeur sera de 13 m. 50 aux plus basses marées, la largeur au plan d'eau sera de 180 mètres.

L'exécution de cette œuvre gigantesque se fera en vingt ans, et sans que la navigation, qui sera ouverte dans quatre ans par le canal à écluses en souffre le moins du monde. La dépense moyenne annuelle (75 millions de francs) pour la transformation, sera complètement couverte par la recette du canal pendant cette période.

Ce projet permettrait donc d'obtenir le détroit de Panama dans le même laps de temps qu'il aurait été nécessaire de consacrer à l'exécution d'un canal à niveau étroit et à écluses de marée, et c'est le canal lui-même qui payera ses propres dépenses de transformation.

RÉGIONS POLAIRES

Vers le Pôle. — *La Belgica.* — Le duc d'Orléans semble fort satisfait de son expédition. Il a pu suivre les banquises du Spitzberg jusqu'au Groenland. Il a visité les îles Kolwez et est parvenu avec son navire à cent ou cent vingt milles au-delà des limites atteintes avant lui dans cette région au Nord de la Terre Bismarck.

Le commandant de Gerlache attribue ce succès au temps favorable qui a accompagné l'expédition.

A un moment donné, le navire a été pris dans les glaces et on a eu quelques inquiétudes de le voir hiverner ; mais, après six jours, la *Belgica* a pu continuer sa route. C'est alors que, chassée par les glaces, l'expédition a découvert une terre qui a été nommée la Terre de France. Vis-à-vis de cette terre, l'expédition a découvert un cap, qui ne figure encore sur aucune carte. Le commandant de Gerlache a proposé de le nommer cap Philippe. Le duc d'Orléans a accepté.

L'expédition rapporte une quantité énorme de caisses contenant des collections remarquables et de très grande valeur.

Elle s'est arrêtée dans soixante stations océanographiques. Grâce au beau temps, on a pu faire dans toutes ces stations des recherches avec un résultat vraiment inespéré.

Le duc d'Orléans a acheté définitivement la *Belgica* quelques jours après son retour. Au printemps un nouveau voyage dans la même direction s'effectuera sous le commandement de M. de Gerlache.

Au *Congrès d'expansion économique mondiale :*

Le Congrès mondial, sur la proposition de M. Lecointe, émet le vœu : 1° de voir jeter les bases d'une association des études polaires par la convocation préalable d'une assemblée générale des états-majors maritimes et scientifiques des principales expéditions polaires entreprises jusqu'à ce jour ; 2° de voir le gouvernement belge prendre cette initiative auprès des gouvernements des autres pays. Les explorateurs présents ont déclaré qu'ils étaient prêts à participer à une expédition internationale vers les Pôles.

Sur la proposition de M. de Mot, la motion a été votée par acclamations.

Plans nouveaux d'expédition polaire, d'après le *Daily Telegraph.* Cette fois c'est de Dawson City, dans le territoire du Yukon (Canada), en Juin 1906, qu'on partira — par terre et sur la glace.

Les nouveaux explorateurs mettront en pratique leurs connaissances des régions arctiques. Le gouverneur Mac Innes, du Yukon, est un des leaders du mouvement ; le général Greely, de l'armée américaine, pense que ce projet d'atteindre le Pôle est tout à fait exécutable. Le docteur Antony Varicle, qui est venu de Paris à Dawson, est le véritable instigateur de l'expédition. D'après lui, tous les explorateurs qui ont essayé d'atteindre le Pôle ne pouvaient être approuvés dans leur

manière de s'y prendre par des gens habitués à voyager dans les régions arctiques.

Les habitants du Yukon doivent avoir, pense-t-on, plus de facilités pour réussir. Il leur arrive pendant de longues courses de coucher en plein air avec des températures de 40 à 46 degrés centigrades au-dessous de 0 et même des températures plus basses, ayant seulement comme lit un vêtement de fourrure.

En ce qui concerne les traîneaux et les chiens, les habitants du Yukon disent que les précédents explorateurs n'en tirèrent pas ce qu'ils auraient pu en obtenir. Nansen, disent-ils, voyagea avec des chiens qui pesaient 50 livres ; les habitants du Yukon ne se servent jamais de chiens pesant moins de 100 à 150 livres.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE.

Commerce extérieur des huit premiers mois de 1905.

Comparaison avec 1904 (en milliers de francs).

	1905	1904	Différence.
IMPORTATION.			
France	3.083.146	2.971.867	+ 111.279 = 3.7 %
Belgique	1.870.263	1.754.402	+ 115.861 = 6.6 %
Angleterre	9.117.312	8.882.908	+ 234.404 = 2.6 %
EXPORTATION.			
France	3.024.349	2.842.591	+ 181.788 = 6.3 %
Belgique	1.354.185	1.317.694	+ 36.491 = 2.7 %
Angleterre	5.326.128	4.481.503	+ 444.625 = 9.1 %
TOTAL.			
France	6.107.495	5.814.458	+ 293.037 = 5.0 %
Belgique	3.224.448	3.072.096	+ 152.352 = 4.9 %
Angleterre	14.443.440	13.764.411	+ 679.029 = 4.9 %

L'augmentation pour les trois nations est à très peu près proportionnelle, nous le remarquons avec plaisir en ce qui concerne la France, qui garde ainsi son rang, et même s'avance plutôt, par rapport aux autres, d'autant plus que chez elle l'exportation est en progrès plus rapide que l'importation et que dans l'accroissement de cette dernière l'entrée des matières nécessaires à l'industrie tient la place la plus favorisée comme on le verrait en consultant des tableaux plus détaillés.

Il faut observer aussi l'importance des transactions extérieures de la Belgique ; si on en comparaît le chiffre avec celui de sa population, en faisant de même pour les autres pays, on constaterait que sous ce rapport elle est de beaucoup au premier rang dans le monde.

Placement des jeunes Français à Hambourg. — M. André Silvain, conseiller du commerce extérieur de la France à Hambourg, vient de faire parvenir à l'Office national du commerce extérieur une liste des maisons de cette ville, au nombre de 111, qui emploient éventuellement ou de façon constante des Français dans leurs bureaux. La plupart des maisons n'acceptent que des volontaires ; quelques-unes cependant sont disposées à accorder, le cas échéant, des appointements à leurs jeunes employés français. Ces dernières font l'objet d'une mention spéciale à la liste que les intéressés pourront consulter.

AFRIQUE.

Côte d'Ivoire. — On écrivait de Liverpool il y a quelque temps :

Pour la première fois depuis de longues années un vapeur français venant de la côte occidentale d'Afrique est arrivé dans la Mersey avec une cargaison d'acajou. Le vapeur en question, le *Campana*, de la Compagnie des Chargeurs Réunis, est arrivé avec treize cents tonnes d'acajou de Grand-Bassam, et il paraît qu'un autre vapeur de la même ligne était attendu quelques semaines après de Grand-Lahou avec une cargaison de quinze cents tonnes du même produit. Le fret exigé par la Compagnie française est plus bas, et par conséquent plus avantageux pour les négociants, que le fret exigé par les lignes anglaises et allemandes. Cet acajou a été expédié par des négociants indigènes établis à la Côte d'Ivoire à consignation de maisons anglaises de Liverpool. La Côte d'Ivoire est la colonie qui nous envoie généralement le plus d'acajou, quoique la colonie anglaise de la Côte d'Or la suive de près. Mais en règle générale, c'est par les lignes anglaises qu'arrive en Europe ce bois précieux. Aussi est-il permis de considérer cette initiative intéressante, qui a permis à une Compagnie française de lutter avantageusement contre ses rivaux, comme une protestation contre le fret élevé imposé par les lignes anglaises. Il ne paraît pas douteux que si la Compagnie française sait conserver la place qu'elle s'est aujourd'hui acquise, il en résultera pour elle de sérieux avantages, Liverpool étant le plus grand marché du monde actuellement pour l'acajou de provenance africaine.

AMÉRIQUE.

Le commerce extérieur des États-Unis en 1904-1905. — Pendant l'exercice fiscal, clos le 30 Juin dernier, les échanges globaux de la grande

République ont considérablement progressé tant à l'exportation qu'à l'importation.

Le tableau ci-dessous résume le mouvement commercial de chacun des dix derniers exercices fiscaux :

Années finissant au 30 Juin.	Exportations.	Importations.	Total des exportations et des importations.
—	—	—	—
	Dollars.	Dollars.	Dollars.
1896.........	882.606.938	779.724.674	1.662.331.612
1897.........	1.050.993.556	764.730.412	1.815.723.968
1898.........	1.231.482.330	616.049.654	1.847.531.984
1899.........	1.227.023.302	607.148.489	1.924.171.791
1900.........	1.394.483.082	849.941.184	2.244.424.266
1901.........	1.487.764.991	823.172.165	2.310.937.156
1902.........	1.381.719.401	903.320.948	2.285.040.359
1903.........	1.420.141.679	1.025.719.237	2.445.860.916
1904.........	1.460.827.271	991.087.371	2.451.914.642
1905.........	1.518.462.833	1.117.507.500	2.635.970.333

En 1904-1905, l'excédent des exportations sur les importations est de 401 millions de dollars environ auxquels il faut ajouter 21 millions 400,000 dollars, représentant la somme dont les sorties d'argent dépassent les entrées. L'excédent total s'élève ainsi à 422,373,000 dollars (environ 2 milliards 112 millions de francs).

Cette somme immense est restée tout entière à l'étranger, soit pour faire face aux engagements extérieurs des Américains, soit pour leur constituer des crédits.

Suivant le tableau qui précède, le total des échanges extérieurs des États-Unis se chiffre en francs par 13 milliards 200 millions environ. Celui de la France dans la même période arrive à 9 milliards environ. Mais la population des Etats-Unis est plus que double de celle de la France. Si le goût de l'industrie et du commerce, c'est-à-dire le goût d'une vie large au prix d'un peu de peine, se développait chez nous à l'égal de celui des Américains, nos avantages naturels nous permettraient, suivant toute probabilité, de conquérir promptement une prépondérance marquée de richesse individuelle.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Lundi 30 Octobre 1905.

Présidence de M. Ernest NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

MM. Quarré-Reybourbon, Auguste Crepy, Delahodde, Henri Beaufort, Houbron, Eeckman, Dr Eustache, Godin, Léon Lefebvre, Levé, prennent place au Bureau.

Se font excuser MM. E. Boulenger, Fernaux-Defrance, Dr A. Vermersch.

Le procès-verbal de la précédente assemblée, tenue le 27 Juillet, a été publié dans le Bulletin d'Août et n'est l'objet d'aucune observation.

Adhésions nouvelles. — 16 Sociétaires nouveaux ont été admis par le Comité d'Études dans sa réunion d'Octobre. La liste en sera insérée à la suite du procès-verbal de la présente séance.

Nécrologie. — Le Président rappelle le décès de M. Léonard Danel. Il mentionne l'article publié dans notre Bulletin d'Octobre relatant cette perte et exprimant les regrets de la Société. Il rapporte le texte suivant du procès-verbal de la séance du Comité d'Études en date du 13 Octobre :

« Cet événement a douloureusement ému tous les Membres de la Société de Géographie. La bienveillance et la générosité de M. Danel nous avaient toujours suivis de son vivant.

« Il a voulu assurer la perpétuité de ses bienfaits en léguant à notre Société une somme de six mille francs. Il n'a pas prescrit de destination spéciale pour cette somme, mais l'emploi de ses intérêts semble clairement indiqué.

« Chaque année notre bienfaiteur mettait à notre disposition deux cents francs pour faire faire un voyage à la mer à dix lauréats de notre Concours général, il est tout naturel que les fruits de son legs soient affectés à cet usage si profitable aux jeunes gens choisis. En conséquence les décisions suivantes sont soumises au vote du Comité :

« I. La Société de Géographie accepte le legs généreux de six mille francs fait par M. Léonard Danel.

« II. Cette somme sera intégralement employée à l'achat d'un titre nominatif de rente française trois pour cent.

« III. Les intérêts de cette rente seront affectés chaque année à un voyage à la mer offert à dix lauréats de notre Concours général, sous l'appellation « Prix Léonard Danel ».

« Elles sont adoptées à l'unanimité par le Comité d'Études ».

L'Assemblée générale s'associe aux regrets exprimés par la Rédaction du Bulletin comme par le Comité d'Études.

— Le Président rend compte d'un télégramme adressé au nom de la Société à Mme de Brazza lors de son arrivée en France avec la dépouille mortelle du célèbre explorateur P. Savorgnan de Brazza, pour lui faire connaître les respectueuses sympathies de la Société dont son mari était Membre d'honneur depuis ses premières explorations du Congo. Un article nécrologique du Bulletin de Septembre, retraçant à grands traits l'œuvre de l'illustre défunt, disait notre admiration pour lui.

— Un autre Membre d'honneur de notre Société, M. le Docteur Jean Bayol, vient de succomber. Il laisse également un nom dans la glorieuse phalange des créateurs de notre Afrique française.

— Plus près de nous, la mort a frappé aussi nos collègues estimés, M. Paul Verbiest, agent de change honoraire à Lille, et M. Lucien Jannin, consul du Chili à Dunkerque.

L'Assemblée exprime ses sentiments de condoléance en présence de ces deuils cruels.

Distinctions honorifiques. — Le Président signale les suivantes, l'Assemblée joint à leur sujet ses félicitations aux siennes :

MM. Hainez, Officier de l'Instruction publique.
Gustave Dubar, Commandeur de l'Ordre civil d'Alphonse XII.

Conférences :

Jeudi 12 Octobre. — M. l'abbé Perron : *Le Jura central.*

Dimanche 15 Octobre. — M. Cotta : *Sud de Madagascar.*

Jeudi 19 Octobre. — M. Goblet : *L'Irlande au XXe siècle.*

Dimanche 22 Octobre. — M. le Dr Charcot : *L'Expédition antarctique française.*

Jeudi 26 Octobre. — M. Gallois : *Aux Oasis d'Algérie et de Tunisie.*

Vingt-cinquième Anniversaire de la Société. — Sa date précise était le 14 Juin, diverses circonstances, parmi lesquelles les habitudes de la saison figurent en première ligne, en ont fait remettre la célébration à l'automne. La date du dimanche 12 Novembre était déjà choisie quand le deuil de M. Danel a atteint la Société. La première pensée du Bureau était de la reculer; mais d'une part cette réunion qui sera assurément très nombreuse, exige un local beaucoup plus grand que la salle de nos conférences, et l'Hippodrome Lillois étant retenu pour de nombreux dimanches à venir il aurait fallu renoncer pour 1905 à l'exécution des projets formés. D'autre part, M. Auguste Crepy, Vice-Président, petit-fils de M. Danel, a déclaré que la marche de la Société ne devait pas être arrêtée par le deuil de sa famille, principalement dans cette occasion limitée à l'année même. Ces raisons

ont décidé le Bureau à réaliser son plan, malgré son respect pour la mémoire de M. Danel et sa sympathie pour ses descendants. Mme Paul Crepy, loin de désapprouver cette décision, a voulu participer très généreusement aux frais de la fête en mémoire du regretté et vénéré Président qui pendant vingt années a conduit la Société vers le succès et la prospérité.

La Séance solennelle du 12 Novembre comprendra un exposé de l'histoire de la Société par M. E. Guillot, Professeur au Lycée Charlemagne, ancien Secrétaire-Général et Membre d'honneur de la Société, et un Concert que les organisateurs se sont efforcés de rendre très attrayant. Les Sociétaires recevront ces jours-ci la convocation, accompagnée du programme, pour cette fête.

Excursion :

Du 4 au 23 Août. — Lourdes, Cauterets, Bétharram, Bagnières-de-Bigorre, Luchon, Toulouse, Albi, Carcassonne, Quillan, Perpignan, Barcelone, Narbonne, Paris. — Directeurs : MM. Henri Beaufort et Auguste Crepy. — 9 personnes.

Le voyage conduit par MM. Henri Beaufort et Auguste Crepy dans les Pyrénées et en Espagne a été particulièrement réussi. Le Président déclare qu'encouragé par les récits des voyageurs à leur retour, il est allé parcourir les vallées supérieures de l'Aude et de l'Ariège au mois de Septembre et qu'il ne saurait trop engager ses collègues à visiter ces pays charmants. Il a pu s'assurer le concours d'un excellent conférencier pour venir en parler, et les montrer, dans un des premiers mois de 1906.

Concours de géographie économique de la section de Roubaix. — Notre dévoué collègue, M. Jules Cléty, Secrétaire de la section de Roubaix, a fait connaître au Comité d'Études dans sa dernière séance, une heureuse innovation décidée par la Commission de cette section pour remplacer le cours de géographie commerciale qui n'attirait plus un nombre suffisant d'auditeurs.

C'est un Concours de comptes rendus de six des conférences de la saison, au choix des concurrents, dans lesquels les faits et considérations économiques de nature à intéresser l'industrie et le commerce roubaisiens seront mis en relief.

Les trois meilleures compositions recevront des prix de cent, de cinquante et de trente francs destinés à un voyage ; les autres travaux satisfaisants seront récompensés par des médailles ou des livres.

La subvention allouée par la ville de Roubaix au cours de géographie commerciale couvrira les frais de ce Concours.

L'Assemblée générale, comme l'avait déjà fait le Comité d'Études, exprime ses félicitations à la Commission de Roubaix pour son intelligente initiative.

Congrès d'expansion économique mondiale de Mons (Belgique). — La Société a eu l'honneur d'y être représentée en Septembre par M. Paul Labbé, Secrétaire-Général de la Société de Géographie commerciale de Paris, dont les conférences ont laissé un si bon souvenir à Lille, Roubaix et Tourcoing. M. Labbé, dans une fort aimable lettre donnant quelques renseignements sur cette réunion, a transmis au Président les remercîments du Secrétaire-Général du Congrès à la Société pour sa coopération par délégué.

26e session du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie à

Saint-Étienne. 1905. — Le Président donne ensuite connaissance de son compte rendu qui sera inséré au Bulletin.

La séance est levée à neuf heures trois quarts.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 JUILLET 1905

Nos d'inscription. MM.

4609. MONTAIGNE (Paul), appareils de chauffage, 213, rue Gambetta.
Présentés par MM. *Decramer* et *Lys-Tancré.*

4610. POTTIER, filateur, 13, rue Pasteur, Mons-en-Barœul.
Fernaux et *Vandendriesche.*

4611. BOUTRON (Maurice), receveur de l'Enregistrement, Seclin.
Duriez et *H. Beaufort.*

4612. SOULISSE, directeur d'Assurances, 30, rue Solférino.
Fernaux et *Delahodde.*

4613. MARTINACHE (Mme A.), 48 *bis,* quai de la Basse-Deûle.
Melle Vaille et *M. Dupont.*

4614. MANSO (Melle), directrice d'École, 26, square Ruault.
Godin et *Hochstetter.*

4615. BLANQUART (Melle), rentière, 14, rue de Paris.
Godin et *Hochstetter.*

4616. LALANDE (Antoine), inspecteur d'Assurances, 10, rue Grande-Allée.
A. Fouques et *Ernest Nicolle.*

4617. THOMAS, ingénieur-constructeur, 3, place de Tourcoing.
Mme Hachet et *Docteur Colas.*

4618. LEGRAND (Melle Juliette), Hôtel du petit Ypres, Kemmel (Belgique).
Mme Hachet et *M. Thomas.*

4619. LEDUC (Octave), négociant, 73, rue Pellart, Roubaix.
Boulenger et *Cléty.*

4620. VERCLYTTE, pharmacien à Halluin.
Decramer et *G. Deschodt.*

4621. PETIT (Docteur), 6, rue Jean-Sans-Peur.
Drs Vermersch et *Gaudier.*

4622. PERSYN (Melle), rentière, 13, rue Colbrant.
Raymond Thiébaut et *G. Lehembre.*

4623 VANGREVENYNGE, instituteur, 4, avenue des Lilas.
Jourdain et *Gruson.*

4624 MANIER, instituteur, à Mons-en-Barœul.
Merchier et *Lesne.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 JUILLET 1905.

I. — LIVRES.

1° DONS.

Voyage en Arabie, par Lady Blunt. Paris, Hachette, 1882. — Don de M. Quiévreux.
Voyage en Hollande et en Belgique, par E. Texier. Paris, Morizot. — Id.
La conquête blanche, par Hepworth Dixon. Paris, Hachette, 1877. — Id.
La Russie libre, par Hepworth Dixon. Paris, Hachette, 1873. — Id.
Congrès national de géographie tenu à Lisbonne en 1901. — Don de la Société de Géographie de Lisbonne.
Des Trusts et Cartels. Rapport de M. Alfred Renouard au Congrès du Commerce et de l'Industrie. — Don de l'Auteur.
Martin Doué, peintre-graveur et généalogiste lillois (1572-1638), par M. Quarré-Reybourbon. Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1905. — Don de l'Auteur.
Un village français en Allemagne, par Auguste Descamps. — Don de l'Auteur.
Sur le Yang-Tsé, par Félix Hémon. Paris, Delagrave, 1905. — Don de l'Éditeur.
Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient, par M. Réginald Kann. Paris, Calmann Lévy, 1905. — Don de M. E. Nicolle.
La question du Maroc, par Jean Hess. Paris, Dujarie, 1903. — Id.
De la Mer Rouge à l'Atlantique, par Brumpt. Paris, 1903. — Don de l'Éditeur.
Institut de Géographie de l'Université de Lille, par M. Cantineau. L. Danel, 1901. — Don de l'Auteur.
Le Lieutenant Grillières mort au Yunnan. — Don de la Société de Géographie de Paris.
Sur le Sénégal, sur le Niger, à Tombouctou, à Bobo Dioulasso, et au Lobi, 1902-1904, par le Commandant James Plé. Paris, Plon, Nourrit, 1905. — Don de l'Auteur.
La Création de l'Homme et les premiers âges de l'Humanité, par Henri du Cleuziou. Paris, Marpon et Flammarion, 1887. — Don de M. Quiévreux.
Le Monde de la Mer, par A. Fredol. Paris, Hachette, 1866. — Id.
Constantinople et la Mer Noire, par Mery. Paris, Belin Leprieux, 1855. — Id.
Le Monde avant la création de l'Homme, par Flammarion. Paris, Marpon et Flammarion, 1886. — Id.
Trois Mois en Irlande, par Marie Anne de Bovet. Paris, Hachette, 1891. — Id.
Les Intérêts français et les Intérêts allemands au Maroc, par C. Fidel. Paris, 1905. — Don de M. Gallois.
Aux Oasis d'Algérie et de Tunisie, par E. Gallois. 1905. — Id.
The Bontoc Igorot by Albert Jenks. Manila, 1905. — Don de l'Ethnological Survey for the Philippine Islands.

Chronique de la Commune de Steene, par Albert Jannin. — Don de M. le Docteur Vermersch.

Souvenir de la Fête des Vignerons de 1905 (4 brochures). Vevey, 1905. — Don de M. Andrieu.

2° ACHATS.

Au Maroc. Dans l'intimité du Sultan, par Gabriel Veyre. Librairie universelle. Paris, 1905.

Trois Mois avec le Maréchal Oyama, par Villetard de Laguerie. Paris, Hachette, 1905.

La France en Afrique, par Edmond Ferry. Paris, Colin, 1905.

II. — CARTES.

DONS.

Carte du territoire du Yukon au 1/400.000. — Don du Ministère de l'Intérieur du Canada.

Ontario. Hamilton Sheet 1/250.000. — Id.

LE 25e ANNIVERSAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

Ce sera dans nos fastes une date mémorable que celle du dimanche 12 Novembre 1905. Ce jour-là l'Hippodrome se trouva trop petit pour contenir la foule des Membres de la Société de Géographie de Lille qui avaient tenu à honneur de répondre à l'appel du Comité pour célébrer les noces d'argent de la Société. Il ne restait pas une place disponible, même dans les hauteurs des troisièmes, et il a fallu toute l'ingéniosité et la bonne volonté de M. Beaufort, admirablement secondé par ses amis de la Commission des fêtes, pour caser les retardataires qui avaient négligé de retenir des places et qui

pourtant ont reçu satisfaction. Il est difficile d'imaginer plus nombreuse et plus belle assistance où les toilettes claires des dames jetaient une note brillante que rehaussait encore l'éclat des lampes électriques semées à profusiou.

L'attente de ce public de choix ne devait pas être déçue. Dès les premières notes de la *Marche Hongroise* attaquée par le *Cercle Berlioz*, on comprit que la Société de Géographie avait eu la bonne fortune de trouver le concours d'une harmonie d'élite, de qui les débuts devaient être coups de maître ; on pressentit que cette fête de famille allait devenir une véritable solennité.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT.

Après les applaudissements qui ont salué le finale de la *Marche Hongroise*, le Président prend la parole et commence par saluer les hautes autorités qui ont pris place au Bureau : M. le Général Lebon, commandant le 1er corps d'armée, M. Ricard, Conseiller de préfecture, délégué officiellement par M. le Préfet du Nord, M. le Recteur de l'Académie de Lille, M. Niewenglowski, Inspecteur général de l'Université, M. le Baron J. de Guerne, un des premiers membres de notre Société, à présent membre correspondant, Vice-Président de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, l'aînée et l'exemple de toutes les Sociétés françaises, qui a officiellement délégué près de nous ce savant Océanographe, dont les conférences de Lille sont encore dans la mémoire de ses auditeurs.

Le Secrétaire-Général de la Société de Géographie commerciale de Paris, M. Paul Labbé, l'explorateur de la Russie, de la Sibérie et de l'Asie orientale, le révélateur de Sakhaline avant la lettre japonaise, salué maintes fois par nos auditoires de Lille, de Roubaix et de Tourcoing et toujours resté notre ami, nous apportant la sympathie de la puissante et respectée Compagnie où il a succédé au regretté Charles Gauthiot, notre vieil ami lui aussi, l'ami de tous les géographes, et y continue les mêmes traditions avec une juvénile et vigoureuse impulsion.

M. Thomas Deman, le distingué Président de la Société de Géographie de Dunkerque, qui se prépare à recevoir brillamment en 1906 le Congrès des Sociétés françaises de Géographie.

Le Président constate les sympathies exprimées par les nombreuses lettres qu'il a reçues. M. le Baron Hulot, Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Paris, en lui annonçant la délégation donnée à M. de Guerne, lui exprime son regret de ne pas se rendre lui-même à notre invitation spéciale et ajoute : « La Société de Géographie de Paris qui saluait à son berceau la vôtre et qui s'est félicitée de sa croissance rapide, fêtera demain avec vous son

plein épanouissement et s'associera aux vœux qui seront formés pour son avenir ».

M. Anthoine, Président de la Société de Paris, regrette aussi de n'être pas près de nous, par une aimable lettre et par un télégramme reçu au moment même de la Séance. Ce télégramme n'est pas le seul. Nos collègues, MM. le Dr Carton, membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques, et G. Six, Inspecteur d'Académie à Mont-de-Marsan, nous font aussi parvenir leurs cordialités et leurs regrets de leur absence,

Les lettres des Sociétés de Géographie d'Alger, de Boulogne, du Cher, de Douai, du Havre, de Lyon, de Marseille, de Nancy, d'Oran, de Poitiers, de Rouen, de Saint-Étienne, de Saint-Omer et de Valenciennes ; celles de MM. le Général Chamoin, Gouverneur de Lille, le Président du Conseil général du Nord, le Maire de Lille, le Chancelier et le Recteur des Facultés libres de Lille, Ch. Barrois, Député du Nord, Bigo-Danel, Président de la Société Industrielle du Nord de la France, Auguste Bonte, Député du Nord, Annibal Craveri, Archiviste de la section de Roubaix, Marcel Delaune, Député du Nord, Dupont, Doyen de la Faculté des Lettres, Lacan, Secrétaire de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, le Dr Lacroix, Georges Lefebvre, Président de la section de Tourcoing, G. Léger, Membre de l'Institut, Ch. Lemire, Résident honoraire de France, H. Pajot, Président de la commission des Finances, J. Petit-Leduc, Secrétaire de la section de Tourcoing, Maurice Thieffry, Membre du Comité d'Études. Toutes ces lettres, que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier, sont empreintes d'une bienveillance et d'une estime dont nous sommes à la fois honorés et touchés.

Le Président signale l'empressement des invités et des Sociétaires à emplir l'immense salle dans tout l'éclat des jours de fête. Il se félicite du concours du « *Cercle Berlioz* » et des artistes dont le talent va charmer la réunion.

Il continue ensuite en ces termes :

« Voilà, mes chers collègues, les traits qui évoquent aujourd'hui dans l'esprit des témoins de ces noces d'argent le tableau de l'évolution de notre Société dans le quart de siècle qu'elle a vécu.

Ils nous la montrent estimée et épanouie dans sa vigueur, heureuse de s'assimiler des connaissances nouvelles, comme de jouir des beautés de l'art — et de la nature, ajouterai-je en pensant à ses excursions.

Cependant cette croissance est-elle particulière à notre Société ?

Heureusement, non ! Tous les groupements géographiques y ont participé depuis 1880, non pas dans la même proportion, car il est peu de villes où la géographie puisse provoquer une réunion de l'importance de celle-ci, — mais dans cette période, la géographie a partout trouvé un terrain plus favorable de jour en jour.

Des esprits novateurs en ont fait une science largement étendue qui scrute

tous les détails de la face de la Terre et recherche leur influence sur les hommes et leurs œuvres.

Les Sociétés établies sous leur impulsion ont fait pénétrer dans la masse des intelligences le goût de ces investigations.

Elles se sont recrutées dans tous les milieux, dans toutes les professions. Elles ont fait entendre à leurs adeptes des touristes, des savants, des explorateurs, des coloniaux — clairsemés il y a vingt-cinq ans, mais déjà fort ardents. — Ils sont venus leur décrire et leur propre pays et les contrées lointaines, leur parler des hommes autant que des choses et leur faire connaître les rapports des uns avec les autres.

D'habiles organisateurs d'excursion, attirés par ces récits et aussi profitant du perfectionnement des moyens de transport, ont poussé en wagon bien des gens qui sans eux n'auraient point bougé du logis, et leur ont inculqué la passion du voyage — car c'est une passion — une passion tenace. qui ne lâche guère sa proie. — La géographie passant ainsi de la théorie à la pratique, comment penser qu'il n'en sortira pas une utilisation meilleure de notre sol natal, dont les trésors se devoilent plus clairement à mesure qu'on l'explore davantage ?

D'autre part, sous la suggestion des grands voyageurs, le courant s'est créé qui nous emporte vers les possessions extérieures. La géographie s'est nécessairement, invinciblement unie à l'idée coloniale. Il y a vingt-cinq ans on en manifestait quelquefois du regret, aujourd'hui on ne l'oserait plus. Nous sommes de jour en jour plus pénétrés de la nécessité de notre expansion et les Sociétés de Géographie sont une des forces qui ont fait naître cette persuasion. Le sentiment patriotique s'en accroît et s'élargit en s'étendant, il ne sent plus la grandeur nationale confinée dans la métropole, mais appuyée au loin sur les mers et les continents, dont la géographie lui a révélé les réalités d'aujourd'hui et les possibilités de demain pour les peuples énergiques.

— Mais revenant à notre propre Société : d'où est-elle partie ? Comment a-t-elle suivi sa route ? Guidée par quelles aspirations ? Soutenue par quels dévouements ?

Ce n'est pas à moi de vous le raconter. Cette tâche, à la fois difficile et séduisante, incombe à un ouvrier de la première heure, à un des initiateurs de sa fondation, au second des adhérents inscrits sur ses listes — dont les derniers atteindront bientôt 4,700 — à son premier Secrétaire — depuis son Secrétaire-Général, éminent Professeur d'Histoire dont les efforts, les souvenirs et la bienveillance n'ont pas cessé de nous suivre depuis vingt-cinq ans — à notre cher et honoré collègue, M. Guillot — que je prie de prendre la parole ».

C'est donc au tour de M. Guillot, Professeur d'Histoire au Lycée Charle-

magne, de prendre la parole. Malheureusement un léger malentendu s'était glissé entre notre excellent ami et nous. — Nous avions compris qu'il comptait faire l'historique complet de notre Société, tandis que dans sa pensée il s'agissait seulement de retracer les origines de cette Société. Aussi déjà quelques-uns semblaient s'étonner qu'après de longs et brillants développements il n'eût atteint encore que l'année 1883, et peut-être sa péroraison parût-elle brusque. Il convenait de faire ici cette confidence pour remettre les choses au point, et nous sommes heureux de reproduire la conférence de M. Guillot sous son vrai titre.

LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

Le Comité d'Études a jugé avec raison que, dans une séance destinée à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société de Géographie de Lille, il était impossible de ne pas dire quelques mots des origines de la Société elle-même et de ses premiers progrès.

Cette étude rétrospective, si brève qu'elle soit, pourra servir d'utile enseignement à tous les membres nouveaux, si nombreux aujourd'hui et qui, séduits par la faveur légitime que la Société a su conquérir, ne se rendent peut-être pas un compte très exact des préjugés qu'il a fallu dissiper et des difficultés que l'on a eu à vaincre pour assurer son existence.

Elle permettra enfin de rendre en toute justice un hommage mérité aux ouvriers de la première heure qui ont assumé cette tache difficile et dont le nombre a depuis 1880 si rapidement diminué. Nous ne devons pas oublier qu'il a fallu de la décision et du courage à ceux qui ont favorisé les progrès de la Société naissante, à une époque où l'on ne savait si elle réussirait, où l'on ignorait même, si elle pourrait vivre. C'est pourquoi je tiens, avant de vous retracer ses origines, à confondre dans un même éloge tous ces amis désintéressés de la Géographie et à adresser à ceux qui sont encore parmi vous un sincère remercîment, à ceux qui ont disparu, hélas ! en trop grand nombre, un cordial et affectueux souvenir.

La fondation de la Société de Géographie de Lille n'a pas été un accident ; prévue en quelque sorte et devenue nécessaire, elle a été intimement liée au puissant rayonnement des idées géographiques qui

se manifestait presque partout vers 1880, au mouvement de découvertes et de colonisation qui se produisait dans les différentes parties du monde et qui constituera un des traits caractéristiques de la seconde moitié du XIXe siècle.

1880! C'est le moment où Nordenskiold vient, après un long et pénible hivernage, de trouver le passage du Nord-Est et où la tentative du navire la *Jeannette* pour se diriger vers le Pôle Nord aboutit à l'épouvantable désastre que vous connaissez tous.

C'est le moment où l'Autrichien Lenz se rendant de Tanger à Saint-Louis par le Sahara et Tombouctou, refait en sens contraire le grand voyage accompli au début du XIXe siècle par notre compatriote René Caillé ; le moment où la Commission du Transsaharien constituée par M. de Freycinet essaie de réaliser le projet de voie ferrée entre Alger et St-Louis conçu par l'explorateur Soleillet et l'ingénieur Duponchel. Tandis que les missions Choisy et Pouyanne étudient le futur tracé dans la région saharienne des provinces d'Alger et d'Oran, le colonel Flatters tente dans le même but cette traversée du Sahara qui devait lui être fatale.

Dans le Sénégal français le capitaine Gallieni essaie de traiter avec le Sultan de Ségou, et le colonel Borgnis Desbordes après trois campagnes pênibles établit à Bamakou sur le Niger la domination de la France, pendant que le docteur Bayol établit le protectorat français dans le Fouta Djallon, et que la mission française de Zweifel et Moustier découvre les sources du Niger.

En 1880, de Brazza parcourt l'Ouest africain et rend inutiles les efforts de Stanley, qui venait de découvrir le Congo, en s'établissant au point précis où le grand fleuve équatorial passe de la zone navigable à la région des rapides qui la séparent de l'embouchure.

C'est vers la même époque que le lieutenant Wisman traverse l'Afrique de Saint-Paul de Loanda à Zanzibar et que le major portugais Serpa Pinto pensant assurer les droits de ses compatriotes et préparer la réunion future de l'Angola et du Mozambique, entreprend de Saint-Philippe de Benguela au Natal le grand voyage au cours duquel il faillit succomber ; enfin vers la même époque notre compatriote Revoil pénètre audacieusement dans le pays des Somalis, dont l'accès semblait interdit aux Européens.

Ainsi s'accomplissait autour de cette année 1880 un prodigieux mouvement d'idées géographiques, de découvertes, de tentatives de colo-

nisation : c'est à ce moment qu'est née la Société de Géographie de Lille.

I.

A la tête de l'Académie de Douai se trouvait à cette époque un jeune Recteur dont la féconde activité égalait la haute intelligence ; il avait déjà manifesté son esprit d'initiative en constituant le groupe géographique du Sud-Ouest de la France et devait quelques années plus tard jeter les fondements de cette belle Société de l'Alliance Française destinée à répandre l'enseignement et l'étude de la langue française, dans nos colonies et dans tous les pays étrangers. M. Foncin conçut la pensée de fonder dans le Nord de la France une fédération de Sociétés qui, par leurs travaux de vulgarisation, favoriseraient la diffusion des connaissances géographiques et serviraient à la fois la cause de la science et les intérêts du pays.

Il fut merveilleusement secondé par un précieux collaborateur, M. le Professeur Darsy qui, avec un dévouement infatigable, alla porter la bonne parole dans les principales villes de la région du Nord et provoqua la fondation de ces Sociétés dont quelques-unes devaient à peine survivre à leur naissance, mais dont beaucoup ont fait preuve d'une vitalité puissante. Parti de Douai, le mouvement gagna Amiens, Dunkerque, Arras, Valenciennes, Saint-Omer avant de se répandre à Lille, dont la Société devait quelques années plus tard étonner ses sœurs aînées par la sûreté et la rapidité de ses progrès.

M. le Recteur Foncin confia à deux Professeurs d'histoire et de géographie du Lycée de Lille, MM. Suérus et Guillot, la difficile mission de constituer dans le chef-lieu du département du Nord une Société qui devait dépendre au même titre que les autres de l'Union Géographique de Douai. On se mit à l'œuvre : il fallut d'abord recruter des adhérents, tâche essentiellement délicate et laborieuse dans une ville où existaient déjà tant de Sociétés diverses.

Les premières adhésions vinrent des universitaires : ce furent après celles des deux initiateurs, celles de M. l'Inspecteur d'Académie Carré et de MM. les Professeurs Colsenet, Giard, de Guerne et Gosselet; puis vinrent les Lillois et à leur tête MM. Kuhlmann et Émile Schotsmans ; enfin la Société Industrielle du Nord de la France qui, géné-

reuse et bienveillante dès l'origine, n'a jamais cessé de témoigner à la Société de Géographie de Lille une sollicitude toute maternelle, l'accueillant dans son propre local et lui prodiguant en toute circonstance des attentions et des encouragements qu'elle ne pourra jamais oublier : les adhésions de MM. Verly, Paul Crepy, Fromont et du Dr Lacroix vinrent compléter la liste de ces ouvriers de la première heure qui avaient foi dans le succès et qui devaient assurer la prospérité de la grande œuvre dont la ville de Lille peut être fière aujourd'hui.

Lorsqu'au prix de mille difficultés 170 adhésions eurent été recueillies, il sembla possible aux organisateurs de constituer un Bureau, et le 14 Juin 1880 ils conviaient à une réunion préparatoire tous ceux qui presque sans garanties avaient bien voulu accorder leur confiance à la Société nouvelle. Je ne vous surprendrai pas en affirmant que cette première séance n'eut rien de grandiose ; dans une petite salle de l'Hôtel de Ville, obligeamment prêtée par le Maire, se réunirent une soixantaine de personnes. M. Suérus, assisté de MM. Verly et Guillot, exposa par une allocution pleine d'à propos l'utilité de la Géographie en général et des Sociétés de Géographie en particulier, et fit appel au dévouement de tous en faveur de l'œuvre nouvelle dont il esquissa à grands traits l'organisation future. Puis M. Verly, qui avait bien voulu mettre au service de la Société en formation la publicité de l'*Écho du Nord* eut l'heureuse inspiration de faire offrir le titre de Président d'honneur à l'un des plus illustres enfants du Nord, M. le Général Faidherbe. Ce haut patronage nous apparut comme un gage certain de succès, et je puis dire que si M. le Général Faidherbe ne nous a pas ménagé ses encouragements et sa protection, la Société de Géographie de Lille, consciente de ses devoirs, s'est efforcée dans tous ses actes et par tous ses travaux de se montrer digne de son illustre parrain.

La constitution du Bureau fut préparée et étudiée avec le plus grand soin et nos choix furent si judicieux que nous n'eûmes à éprouver aucun refus. Fermement décidés à respecter toutes les opinions politiques et religieuses, à écarter les questions brûlantes qui divisent pour ne songer qu'aux études qui peuvent grouper toutes les bonnes volontés et tous les dévouements, nous avions compris que, pour réussir, il fallait, sans négliger l'élément universitaire qui, le premier, était venu à nous, faire de la Société une œuvre véritablement lilloise. Aussi la Présidence fut-elle offerte à l'un des grands industriels de Lille dont la haute honorabilité devait rassurer les plus hésitants,

tandis que sa situation de famille et ses vastes relations devaient nous assurer le concours de la fraction la plus active et la plus laborieuse de la population lilloise. Vous savez, Messieurs, si notre choix a été heureux ! Pendant près de vingt ans, M. Paul Crepy a prodigué à la Société qui l'avait placé à sa tête son temps, son dévouement, sa fortune. Payant toujours de sa personne, il voulait tout connaître, tout diriger. J'aurais mauvaise grâce, après le bel éloge qu'a fait de lui votre Secrétaire-Général, M. Merchier, dans la Séance solennelle de 1900, à insister sur son affabilité et son désintéressement, sur sa prudence qui n'était égalée que par sa très grande modestie, sur sa générosité inépuisable qui lui inspirait pour « sa chère Société » des sentiments de père, sur ses idées larges et tolérantes, enfin sur cette bonhomie pleine de finesse qui lui attirait les sympathies de tous ; mais je ne puis m'empêcher de rappeler les précautions minutieuses dont il entourait les conférences pour assurer leur succès, prenant la peine de venir avec moi entendre les conférenciers à Paris pour juger s'ils étaient dignes de parler à Lille.

Cette activité prodigieuse, ces solides qualités d'esprit que rehaussaient encore les plus heureuses qualités du cœur, enfin cette compétence qu'il avait su acquérir peu à peu par son travail, lui avaient non seulement valu une légitime popularité dans cette ville de Lille qu'il aimait par dessus tout et où il était universellement estimé, mais lui avaient encore assuré dans le monde savant, auprès des Sociétés de Géographie de France et de l'étranger, une autorité et une réputation dont pouvait à bon droit s'honorer la Société de Géographie de Lille. Voilà pourquoi la disparition de cet homme de bien a été pour la Société entière une immense douleur, pourquoi aussi l'attribution que la Société Industrielle a faite à sa mémoire de cette Médaille d'or, qu'elle voulait décerner au Président ayant rendu à la région des services exceptionnels, a été un hommage éclatant et mérité rendu à son caractère comme à son œuvre, et le digne couronnement d'une carrière faite tout entière de travail, de dévouement et de bonté.

M. Paul Crepy s'était donné tout entier à nous ; son adhésion entraîna celle de toute sa famille et d'abord celle de sa compagne dévouée, confidente de toutes ses pensées, qui s'associa à son œuvre comme elle l'était à son existence et qui sut présider avec un agrément et un tact infinis et aussi avec une prodigalité fastueuse à la réception des conférenciers et explorateurs dont l'unique désir après avoir été fêtés à Lille fut d'y revenir encore.

Puis ce fut son beau-père, dont la disparition récente, qui a été pour la région presque un malheur public, a été si vivement ressentie par chacun de nous. M. Léonard Danel avait conçu pour notre Société une affection profonde. Les larges crédits qu'il accordait pour la publication du Bulletin à une époque où les budgets s'équilibraient moins facilement qu'aujourd'hui, le Prix qu'il a fondé, qui porte son nom et qu'il a tenu à perpétuer après lui, enfin le généreux intérêt qu'il nous a témoigné en toute circonstance nous imposent la très douce obligation d'associer son souvenir à la mémoire de celui qui fut notre premier Président. Tous les deux, à des titres divers, ont droit à l'expression de notre vive sympathie et de notre profonde reconnaissance.

Je croirais enfin manquer à tous mes devoirs si je ne saluais avec un vif plaisir l'entrée dans notre Bureau d'un autre membre de cette respectable famille, que vous avez eu l'heureuse idée d'appeler au poste de Vice-Président, M. Auguste Crepy. Travailleur actif mais modeste, toujours préoccupé de dissimuler sa propre personnalité et de diminuer son propre rôle, il a été pendant onze ans le dévoué collaborateur de son père, travaillant à la confection du Bulletin, s'associant à la correspondance, notamment avec les conférenciers, assurant dans plusieurs circonstances difficiles la transmission des services, donnant enfin à notre Société la première communication qu'il ait faite sur un de ses voyages à l'étranger. En songeant à lui, vous avez dignement honoré la mémoire de son père, et il semble que, grâce à sa présence, quelque chose de M. Paul Crepy soit encore demeuré parmi nous.

Vous pouvez voir par ce rapide exposé combien ont été grands les services rendus par M. Paul Crepy à la Société de Géographie de Lille. Il en est un dernier cependant que je ne puis taire parce qu'il a été non moins utile et non moins précieux que tous les autres, c'est d'avoir songé à l'avenir. Préoccupé sans cesse du développement de la Société qu'il avait fondée, il a eu le rare courage de se préparer de son vivant un successeur, initiant graduellement M. Nicolle aux minutieux détails de l'administration et lui confiant le soin de le remplacer durant les séjours répétés qu'il était obligé de faire dans le Midi. Et la transition a été si habilement ménagée que, quand il est venu à nous manquer tout à fait, ce n'est qu'à la grande douleur ressentie par chacun de nous que l'on a pu s'apercevoir du changement qui s'était produit. Je me garderai bien de formuler au sujet de notre nouveau Président une

appréciation dont pourrait s'offenser sa modestie; j'aurai tout dit d'ailleurs en affirmant qu'il a su continuer toutes les bonnes traditions de son prédécesseur et ami, et qu'il a pleinement justifié la lourde responsabilité qui lui avait été imposée et la confiance dont il avait été jugé digne.

Dans la constitution du Bureau primitif le choix des Vice-Présidents nous fut sensiblement plus facile. A côté de M. Verly dont la nomination nous était dictée par la reconnaissance pour le concours très actif qu'il nous avait prêté, nous appelâmes un Juge au Tribunal civil, M. Telliez, puis un autre Lillois qui excellait à diriger des discussions et à présider, M. Déjardin-Verkinder, enfin un grand industriel de Roubaix, M. Henry Bossut, qui, secondé très activement plus tard par le très dévoué M. François Masurel, à Tourcoing, accomplit dans cette ville la même œuvre que M. Paul Crepy à Lille, recrutant des adhérents, organisant les conférences et accordant dans son magnifique château de Barbieux la plus large hospitalité aux conférenciers.

M. Suèrus, le premier membre de la Société, fut pendant un an notre premier Secrétaire-Général et, je fus heureux, moi qui lui avais cédé la priorité à cause du privilège de l'âge et de l'ancienneté, de le seconder comme Secrétaire avec un Avocat de Lille, M. Chon, et avec M. Van Hende, cet érudit aimable et distingué qui consacrait les loisirs de sa retraite à travailler au succès de toutes les bonnes œuvres. Notre Trésorier fut M. Fromont, le modèle de la régularité et de l'exactitude que tout Lille a connu et estimé et qui a été certainement l'homme le plus occupé pour le bien et l'intérêt des autres ; enfin le soin de la Bibliothèque fut confié à M. Alfred Renouard et, comme il n'exigeait à l'origine ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine, notre Bibliothécaire nous prêta un utile concours pour les conférences et les assemblées générales, nous permettant ainsi grâce à sa très grande facilité de travail, et à son inlassable activité, de pressentir en lui un futur Secrétaire-Général.

Dans le Comité d'Études que de changements ! Parmi les membres choisis dès l'origine un seul est demeuré jusqu'à ce jour, c'est l'ancien et distingué Professeur à la Faculté des Sciences, M. Gosselet.

Fidèles aux principes de l'éclectisme le plus large, nous avions réunis côte à côte dans l'œuvre commune du travail des universitaires comme MM. Carré, Damien, Gosselet et Toussaint, un officier, M. le Commandant Delamarre, un ingénieur, M. Évrard, un pharmacien,

M. le Dr Léon Lacroix, des Lillois surtout, comme MM. Ange Descamps, René Toussin, Masquelez et Warin, enfin deux membres de la section roubaisienne, MM. Funck et Dassonville-Leroux, affirmant ainsi hautement notre désir de faire appel à toutes les opinions et à toutes les bonnes volontés.

II.

La Société de Géographie de Lille ainsi constituée commença sans retard l'œuvre de propagande en vue de laquelle elle avait été fondée. Dans cette première période de son existence, dans cet âge héroïque comme a dit un jour votre Secrétaire-Général actuel, elle n'était qu'une simple section de l'Union Géographique du Nord, associée aux 13 Sociétés qui, de Lille à Amiens et de Dunkerque à Laon et Charleville, constituaient cette Union elle-même. Elle envoyait régulièrement des délégués à Douai pour assister aux réunions de la Commission centrale où étaient discutées les mesures d'intérêt général ; elle versait non moins régulièrement entre les mains du Trésorier de l'Union une partie des cotisations fournies par ses adhérents ; enfin elle pouvait, au moins théoriquement, faire insérer dans le Bulletin de l'Union, les articles ou notices rédigés par ses membres.

En inaugurant les conférences de la Société d'Amiens par le récit de sa première mission dans le Sahara, M. le Colonel Flatters excita dans le sein de l'Union une louable émulation à laquelle s'associa bientôt la Société de Géographie de Lille.

Le 24 Juin 1880 fut organisée dans la grande salle du Conservatoire la première séance publique, annoncée par tous les journaux et pour le succès de laquelle rien n'avait été négligé. Un public nombreux avait répondu à notre appel et c'est devant cette assistance sympathique que M. Paul Crepy, non sans une émotion facile à comprendre, prononça son premier discours qui fut un remercîment adressé à tous les adhérents. M. l'Ingénieur Évrard retraça le récent voyage de Nordenskiold à la recherche du passage du Nord-Est et, en remerciant le conférencier, M. Suérus lança un appel chaleureux en faveur de l'œuvre nouvelle et annonça, au milieu d'applaudissements unanimes, que le Général Faidherbe avait bien voulu accepter le titre de Président d'honneur. La soirée avait été bonne et permettait de bien augurer de l'avenir de la Société.

Il fallait toutefois ne pas laisser diminuer le zèle ni se refroidir l'en-

thousiasme. Aussi, malgré les chaleurs de l'été et avant l'ouverture des vacances, la Société donna une nouvelle conférence : un jeune médecin de marine, M. le Dr Harmand, ancien compagnon de Francis Garnier au Ton-Kin, qui représente aujourd'hui la France au Japon, vint nous parler en toute compétence des populations de l'Indo-Chine : c'était le premier explorateur qui se faisait entendre à Lille et on lui fit fête.

En même temps, M. l'Abbé Gruel nous communiquait en Assemblée générale un intéressant mémoire sur l'Égypte, et notre collègue, M. le Dr Lacroix, nous exposait le plan d'une exploration dans l'Afrique centrale par le Nil et la vallée de l'Ouellé. Jamais peut-être notre honnête pauvreté ne nous fut pénible qu'à ce moment de notre existence, car elle ne nous permit de favoriser ce hardi projet que par une approbation toute platonique, bientôt confirmée par un avis favorable de l'Union Géographique ; nous n'étions pas assez riches pour improviser des explorateurs.

D'Octobre 1880 à Janvier 1881, les travaux reprirent avec activité ; la Société atteignit le chiffre de 290 adhérents. Des conférences furent faites par M. Georges Renaud sur les desiderata de la Géographie, par M. Renouàrd sur la Géographie du lin, et notre collègue, M. Victor Duburcq, nous transmit une notice sur l'isthme de Panama qu'il venait de visiter. Enfin, des dons particuliers et quelques achats nous donnérent les premiers volumes qui allaient composer la Bibliothèque de la Société.

Pendant toute l'année 1881, la Société de Géographie de Lille, toujours rattachée à l'Union Géographique du Nord, fit preuve d'une vitalité extraordinaire.

La première Séance solennelle tenue le 30 Janvier dans la salle des concerts du Cercle du Nord où se pressaient plus d'un millier d'auditeurs, eut un éclat exceptionnel. Entouré des principales autorités du département et de la ville, M. Paul Crepy, avec cette aimable assurance que donne le succès, retraça les efforts accomplis depuis six mois et promit de faire mieux encore; le premier rapport général de M. Suérus, bien composé et bien écrit, fut écouté avec faveur ; les deux conférences de M. Louis Léger sur la Russie et les Russes et de M. Tissandier sur la Navigation aérienne, obtinrent un succès mérité. Jusqu'en Août six nouvelles conférences furènt faites sur les sujets les plus variés, la Nouvelle-Calédonie (M. Jules Garnier), l'Embacle de la Loire en 1880 (M. Faucher), le Mont Blanc (M. Talbert), l'Afrique aus-

trale, la Tunisie et les voyages de Stanley (M. Guillot), et M. le Général Faidherbe nous adressa pour le Bulletin un premier article sur la Pénétration vers le Niger dont il avait été l'initiateur. Ainsi, tout en faisant appel à des conférenciers du dehors, la Société trouvait déjà une ressource précieuse dans les travaux de ses propres membres.

III.

C'est au milieu de cette période d'activité que se produisirent les événements qui allaient amener des modifications profondes dans l'organisation de la Société de Géographie de Lille.

M. Suérus était appelé à occuper une des chaires d'Histoire au Collège Rollin et le Comité d'Études voulut bien me confier la tâche difficile de le remplacer. Les conférences furent reprises à Lille et à Roubaix : on nous parla successivement de l'Espagne (M. de Franciosi), de la Laponie (M. Théodore Barrois), du projet de construction d'un pont sur la Manche (M. des Grois) ; notre collègue Renouard nous convia à une agréable promenade en Algérie, et M. l'Abbé Gruel nous fit en Séance générale une intéressante lecture sur les îles Palaos.

Mais il nous sembla qu'en dehors de ces grandes conférences que des nécessités budgétaires ne nous permettaient pas de rendre plus fréquentes, la propagande des idées géographiques, qui était notre but suprême, gagnerait sensiblement à l'institution de causeries plus simples, plus familières et plus fréquentes. Un cours régulier de Géographie fut fondé, et, d'accord avec le Comité, je consentis pendant près de neuf mois, dans une leçon par semaine, à passer en revue les différentes Colonies françaises. Le public nous fut fidèle, la salle devint bientôt trop petite, et la faveur que nos membres voulurent bien témoigner à cette tentative assez audacieuse fut pour votre Secrétaire-Général la meilleure et la plus précieuse des récompenses.

Grâce à de généreux donateurs, en tête desquels s'inscrivirent MM. Verkinder et Paul Crepy, un Concours de Géographie fut institué et dès 1881, 150 concurrents se disputèrent des prix d'une valeur de 800 francs.

Pour faire agréablement de la Géographie pratique et développer la connaissance du département du Nord, des excursions furent étudiées et préparées avec soin et la première caravane alla visiter les collines du Mont des Cats, du Mont Noir et du Mont Rouge vers la frontière Franco-Belge.

Enfin, pour la première fois la Société de Lille, représentée au Congrès des Sociétés françaises de Géographie à Lyon, et au Congrès international des Sciences géographiques à Venise, obtenait droit de cité dans le monde savant.

Il est à peine croyable de dire que l'activité même de nos membres faillit nous créer de redoutables complications dans nos rapports avec l'Union. L'ardeur des premiers moments s'était peu à peu calmée dans un certain nombre de Sociétés locales, tandis qu'elle n'avait fait que grandir à Lille. Chez nous, les compte rendus de conférences, les communications, les articles de toute nature s'accumulaient en se succédant sans que le Bulletin de l'Union, qui était forcément restreint, fut capable de les publier en temps utile. Dans le premier fascicule, la Société de Lille n'était représentée que par une seule communication ; dans le second nous comptions cinq articles de nos membres sur huit, sans parler d'une longue chronique géographique que l'on m'avait chargé de rédiger. C'est alors qu'apparurent tous les défauts de l'organisation fédérative, qu'avec les plus louables intentions du monde avaient établie les fondateurs de l'Union : la dispersion excessive dans une région trop étendue, de trop nombreuses Sociétés locales, rendait la direction difficile, le travail lent et inégal ; puis les cotisations réduites fournies par les instituteurs qui, dans certaines Sociétés, constituaient l'élément principal, ne permettaient plus de faire face aux frais toujours croissants de la propagande.

Pour des raisons de haute convenance et par déférence pour les créateurs de l'Union, la Société de Lille supporta quelque temps avec résignation cette situation délicate et qui menaçait de devenir dangereuse pour elle ; consciente de ses propres forces elle attendait l'occasion de proclamer son indépendance ; l'occasion se présenta bientôt.

M. Foncin fut appelé à Paris en même temps que le Secrétaire-Général de l'Union, M. Perroud, était placé à la tête de l'Académie de Toulouse. Dès lors la séparation devenait possible ; elle fut de la part du Bureau et du Comité d'Études l'objet d'un examen approfondi ; il fallut rassurer les timides, entraîner les hésitants, et quand l'opinion de chacun fut faite, une lettre respectueuse et amicale fut adressée au nouveau Président de l'Union pour l'informer de la résolution qui venait d'être prise. Les meilleurs rapports furent d'ailleurs maintenus avec l'Union Géographique, et pour les resserrer davantage, votre Secrétaire-Général alla faire dans la plupart des Sociétés locales dont on venait de se séparer, une tournée de conférences qui les rassura sur

nos excellentes dispositions à leur égard et les convainquit de notre désir de poursuivre en même temps qu'elles, mais avec une organisation différente, l'œuvre si utile de la propagande géographique.

La Société de Géographie de Lille était désormais libre ; et si j'ai toujours hautement revendiqué l'honneur d'avoir conseillé, préparé et accompli cette séparation, devenue nécessaire, c'est que j'ai toujours été convaincu qu'elle allait inaugurer une ère nouvelle pour la Société de Lille, que nous étions capables par nos seules forces d'assurer son existence et sa prospérité et vous voyez que l'avenir nous a donné raison.

La Société de Lille, au moment où elle se sépara de l'Union, comptait 565 membres et son budget atteignait à peine 6,451 francs ; c'est avec ces modestes ressources que, pleine de confiance, elle acheva de s'organiser.

Le 29 Janvier 1882 avait lieu la Séance solennelle ; la salle, malgré ses vastes dimensions, fut cette fois trop petite pour contenir la foule des auditeurs. Aux autorités venues comme d'habitude, s'était joint M. le Recteur Nolen, Président de l'Union Géographique du Nord, qui avait tenu à affirmer par sa présence qu'il ne pouvait subsister aucun malentendu entre les deux Sociétés.

Dans une allocution pleine de finesse, M. Paul Crepy, en termes délicatement mesurés, annonça l'importante résolution qui venait d'être prise et me laissa le soin de résumer les nombreux travaux accomplis en 1881 ; puis dans un éloquent plaidoyer, M. Suérus réhabilita la mémoire de notre grand Dupleix, secondant puissamment les efforts de la Commission historique du Nord de la France, qui avait entrepris de faire ériger à l'illustre Gouverneur de l'Inde française une statue dans sa ville natale de Landrecies : comme la première année, la distribution des prix aux lauréats termina heureusement la Séance.

Les travaux continuèrent avec plus d'activité que jamais. Des conférences furent faites sur la distribution des langues à la surface du globe (M. V. Henry), sur la Géographie botanique (M. le Professeur Bertrand), sur la Livonie et la Grande-Russie (M. Renouard). Nous eûmes la bonne fortune d'accueillir des explorateurs de marque, comme notre ami le Dr Bayol, qui nous parla du Fouta-Djallon, comme Bonvalot et Capus, qui nous retracèrent leur traversée du Pamir ; les communications ne furent ni moins nombreuses ni moins intéressantes, et le cours régulier fait chaque jeudi par votre Secrétaire-Général sur les Colonies françaises obtint la même faveur que par le passé.

Mais depuis quelque temps déjà nous méditions un grand projet, dont l'exécution quelque peu difficile nous paraissait devoir assurer pour toujours à la Société les sympathies du public lillois. A la suite de démarches instantes et répétées, M. Savorgnan de Brazza, de retour de son second voyage dans l'Ouest africain, consentait en Octobre à venir, je ne dirai pas se faire entendre, mais se faire voir à Lille. Ce fut un véritable triomphe et ceux qui ont assisté à cette mémorable Séance n'oublieront jamais avec quel enthousiasme patriotique fut accueilli l'illustre explorateur. Entouré de M. le Général Lallemand, commandant du 1er corps d'armée, de deux Généraux de brigade, du Préfet, M. Jules Cambon, du Maire de Lille et d'une foule de notabilités civiles et militaires, M. Paul Crepy rayonnant, remercia M. de Brazza du très grand honneur qu'il avait consenti à nous faire. Ce dernier fatigué, malade, ne parla que peu de temps ; mais il sut si bien exposer sa méthode pacifique et faire l'éloge de l'énergique sergent Malamine, que des applaudissements frénétiques saluèrent l'annonce de la Médaille d'honneur qui lui était décernée ; et le soir une de ces brillantes réceptions, dont M. Paul Crepy avait le secret, terminait dignement cette belle journée, qui comptera parmi les plus glorieuses de la Société de Géographie de Lille.

Le résultat prévu ne se fit pas attendre ; à la fin de 1882, nous étions 700 membres, le budget que l'on avait réussi par des prodiges de valeur à mettre en équilibre, atteignait maintenant 9,632 francs ; 199 concurrents s'étaient disputé les 900 fr. de prix que nous pouvions maintenant leur offrir, et le Bulletin, trimestriel au début pour des raisons purement financières, contenait tous les travaux de nos Sociétaires et en bonne place les documents intéressants et inédits dont M. de Brazza avait bien voulu me permettre la publication.

C'est sous l'impression vivante encore de ce grand succès que s'ouvrit l'année 1883. Dans la Séance solennelle de Janvier, une innovation depuis longtemps attendue fut réalisée ; les invitations avaient été réservées aux seuls Sociétaires. Et cette fois ce ne fut pas un appel que M. Paul Crepy adressa à notre public fidèle ; ce fut un sincère remercîment pour le précieux appui qui nous avait été accordé, remercîment que je ne craignis pas de renouveler dans le rapport qui retraçait les travaux de l'année précédente. Puis dans un langage clair, élégant et fortement imagé, M. Charles Wiener, Consul de France à Guayaquil, nous retraçait son grand voyage dans la région de l'Amazone, de Guayaquil à Para.

Un dernier bonheur nous était réservé ; en avril 1883, M. Jean Dupuis, l'explorateur du fleuve Rouge et le collaborateur de Francis Garnier dans la première et héroïque conquête du Tonkin, était notre hôte pendant plusieurs jours et son second, M. Millot, exposa à Lille et à Roubaix cette importante question du Tonkin qui ne devait recevoir que deux ans plus tard sa solution définitive. Le succès obtenu par Savorgnan de Brazza se renouvela et nous fûmes heureux, en fêtant M. Jean Dupuis, de contribuer pour notre part à l'œuvre de tardive réparation qui était poursuivie en sa faveur.

Que vous dirai-je de plus ? L'année 1883 ne diffère des précédentes que par l'activité de plus en plus grande de nos Sociétaires qui tenaient à honneur d'intéresser notre public et d'alimenter notre Bulletin : les conférences se succédèrent avec un égal succès : les communications affluèrent et le cours de Géographie que j'avais fondé fut continué avec une innovation des plus heureuses : chaque semaine des orateurs différents se succédaient, traitant les sujets les plus divers.

Le concours de 1883 réunit 290 concurrents, et grâce à de nouveaux donateurs, on eut à leur décerner 1,400 fr. de prix. Une dizaine d'excursions organisées dans toutes les parties du département, furent suivies par nos Sociétaires avec autant de plaisir que de régularité. Enfin, au Congrès de Géographie qui se tint à Douai à la fin du mois d'Août et que présida M. de Lesseps, la Société de Lille fut dignement représentée et notre collègue et ami M. Alfred Renouard, donna lecture, en mon nom et à ma place, d'un rapport que j'avais rédigé et où étaient résumés les travaux accomplis par notre Société, qui comptait alors 815 membres.

Ce fut mon dernier acte comme Secrétaire-Général. Un mois plus tard j'étais appelé à Paris et obligé, non sans regret pour le Comité, de me donner un successeur. Il était connu depuis longtemps, car il s'était formé lui-même et chacun avait pu apprécier son extrême facilité de travail, ses vastes connaissances et son profond attachement à notre œuvre. Avec M. Alfred Renouard, le Secrétariat-Général appartint pour la première fois à un Lillois : c'est le projet conçu par nous depuis longtemps qui était enfin réalisé !

La Société sortait de l'âge héroïque pour entrer dans la période historique. Vous savez ce qu'elle est devenue depuis ; vous pouvez le voir aujourd'hui ; et du reste dans ses substantielles notices, M. Cantineau s'est chargé de vous l'apprendre. Je m'arrête donc, car au lieu de mes impressions et de mes souvenirs, je serais exposé à vous pré-

senter des rapports qui ont été rédigés après moi. Mais je tiens à exprimer un dernier vœu : la Société a atteint un degré d'activité et de prospérité inouïes, et le merveilleux développement qui a dépassé toutes les espérances est bien fait pour inspirer aujourd'hui quelqu'orgueil à ceux qui ont jadis présidé à sa naissance. Permettez-moi donc de vous exprimer la profonde satisfaction que j'éprouve à voir notre grande Société de Lille surchargée de membres (la liste des adhérents va bientôt atteindre le 4,700e numéro), à la voir estimée des autres Sociétés de Géographie, ses sœurs aînées ou cadettes (je n'en veux pour preuve que la présence au Bureau de deux représentants des Sociétés de Géographie de Paris, M. le Baron de Guerne, et du très sympathique Secrétaire-Général de la Société de Géographie commerciale de Paris, M. Paul Labbé).

Le passé et le présent sont de sûrs garants de l'avenir et nous avons tous la certitude que, sans oublier ses origines dont elle peut du reste être fière, la Société de Géographie de Lille, sur laquelle planera toujours le souvenir de son premier Président, M. Paul Crepy, saura poursuivre la grande œuvre de diffusion des connaissances géographiques pour laquelle elle a été créée, et continuer à se rendre utile à la ville de Lille, au département du Nord et à la France.

Immédiatement après, M. Nicolle se lève et parle pour la seconde fois. Rarement il fut mieux inspiré, et c'est d'une voix à la fois forte et émue, qu'il improvise une allocution que nous avons pu recueillir presque intégralement :

« Vous avez entendu, mes chers collègues, avec quelle éloquence M. Guillot a présenté les débuts de notre Société : Il y a une chose qui, sans doute, aura particulièrement frappé votre attention, c'est l'éloge si mérité du premier Président : près de lui il n'a pas manqué de placer Madame Crepy.

Je n'étonnerai personne ici, ni vous Mesdames — et vous encore moins, Messieurs, en proclamant comment à côté d'un homme d'action, une femme dévouée et intelligente est un appui de premier ordre.

Dans le cours ordinaire des choses son jugement et son conseil aident aux décisions, sa grâce et son amabilité facilitent les relations.

Dans les moments difficiles où les esprits les mieux trempés hésitent, se replient sur eux-mêmes et semblent près d'abandonner la lutte, la compagne intervient doucement dans l'intimité et ramène tout naturellement l'énergie.

C'est pour honorer ce rôle que le Bureau a décidé d'offrir à Madame Paul Crepy une Médaille d'or avec ce simple mot sous son nom : *Reconnaissance.*

Madame Crepy, retenue par le deuil de M. Danel que nous ressentons avec elle, n'est pas aujourd'hui parmi nous. Notre digne et sympathique Vice-Président, M. Auguste Crepy, son fils, est parfaitement qualifié pour recevoir ici et lui remettre sa Médaille, mais ce sera pour le Bureau un honneur et une satisfaction de la porter lui-même à Madame Crepy.

A côté de M. Paul Crepy, il y a eu un autre artisan de grandeur pour notre Société : il a joué un rôle important dans ses débuts ; nous savons ce qu'il a fait, notre cher collègue, nous savons combien il a payé de sa personne, c'est pourquoi je prie M. Guillot d'accepter cette Médaille.

Un mot encore. Malgré votre impatience d'entendre nos artistes, il faut que je remercie les organisateurs de cette Séance. Ce sont là des dévouements qu'il ne faut pas négliger, car il y a peut-être eu parmi vous au sujet des places qui ne sont pas toutes également agréables, je ne dirai pas des mécontentements, mais des satisfactions incomplètes. Si vous les aviez vus à l'œuvre, vous auriez compris les difficultés de leur rôle et tout nuage se serait dissipé. Parmi ces dévouements il en est d'anciens, trop connus pour que je les désigne ici, car leur nom est sur toutes les lèvres, il en est de plus jeunes aussi : c'est à l'un de ceux-là que vous devez le programme qui est entre vos mains avec sa gracieuse couverture : une jeune femme Grecque, c'est-à-dire le type de la beauté symbolisant notre Société. Il a fallu un artiste pour la représenter appuyant sur le globe une main avec le rameau d'olivier et tenant de l'autre la fleur d'iris, l'emblème de la ville de Lille : c'est un de nos jeunes collègues, M. Émile Théodore, ami de toutes les esthétiques qui est l'auteur de cette artistique composition ; cette Médaille que nous lui décernons sera notre remercîment et la marque de l'estime que nous faisons de son talent ».

Ces paroles sont couvertes d'applaudissements. C'est la fin de la partie austère de la cérémonie. Maintenant la fête commence, c'est-à-dire un régal musical des plus fins et des plus délicats.

Dois-je faire ici l'éloge du *Cercle Berlioz*, de cet ensemble remarquable, du fondu si difficile à obtenir dans une harmonie, du sentiment des nuances si délicatement rendu ? Il y a eu dans l'ouverture du *Carnaval Romain*, des traits de basses d'une maëstria superbe ; le finale a été enlevé avec un brio remarquable, et si au début du morceau intitulé la *Voix des Cloches*, le pupître des cors a pu causer aux connaisseurs un court moment d'inquiétude, ce sentiment n'a été que fugitif et bien vite oublié à l'audition du solo de hautbois, finement nuancé et soutenu par un accompagnement en sourdine. Tout cela fait le plus grand honneur à la direction de M. Quesnay, et l'on peut préjuger

du haut degré de perfection qu'atteindra le *Cercle Berlioz*, en songeant que cette audition a pour ainsi dire été improvisée par une Société née d'hier.

M. Carbelly est un baryton à la voix chaude, au sentiment très développé, excellent à détailler les nuances, sachant également exprimer l'angoisse, la fureur, la tendresse, sachant dire et articuler, en un mot possédant un vrai tempérament d'artiste. Les bravos ne lui ont pas été ménagés, non plus qu'à Mademoiselle Chenal dont le timbre de voix est magnifique, la méthode sûre et impeccable. Charmante en tous points, mais nous sera-t-il permis d'ajouter un peu comme la statue de Pygmalion : c'eût été la perfection même avec une nuance de sentiment en plus se glissant au milieu des difficultés de *Sigurd*.

Que dire de ce délicat instrumentiste qu'est M. Monsuez : sous son archet le violoncelle a une âme, il retrace les angoisses et les espoirs de la mère dans l'inimitable berceuse de Schubert, et il se joue de la difficulté dans la chanson napolitaine ; les sons ont une douceur infinie qui captive et qui charme.

M. Boone a montré ses qualités bien connues dans le rôle toujours difficile de pianiste accompagnateur : je dirai même qu'il s'est surpassé ; dans ce morceau de violoncelle intitulé *Au bord du Ruisseau*, tandis que le chant se développait avec sa simplicité mélodieuse, on discernait dans l'accompagnement de piano une foule de notes cristallines qui donnaient absolument l'illusion du ruisseau coulant entre les pierres : c'était presque une sensation de fraîcheur.

Et Watteuw.... fut comme toujours Watteuw, c'est-à-dire un esprit très fin se cachant sous l'éclat de rire. Ce fut une petite merveille que son historique de la Société de Géographie, et l'homme le plus morose était forcé de rire en entendant le *Paradis à Tourcoing*, et le *Poirier*, et *Saint Benoît* et bien d'autres ! — Certes il nous a tiré pour la circonstance les meilleurs morceaux que le *Brouteux* cache dans sa brouette.

Mais il n'est si bonne chose qui ne prenne fin. Il est six heures, les derniers accords de la *Marche Flamande* résonnent sous les hautes charpentes de l'Hippodrome. Chacun rentre chez soi, mais en emportant le souvenir d'une fête des plus réussies et en remerciant du fond du cœur ceux qui se sont donné tant de peine pour tout organiser et nous procurer ces jouissances. Pour un peu on voudrait faire leur apothéose :

Deus nobis hæc otia fecit !

A. M.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 2 Avril 1905.

L'OUEST CANADIEN ET SON DÉVELOPPEMENT

LE MANITOBA, LE SASKATCHEWAN, LE LAC ATHABASCA ET LE FLEUVE MACKENZIE,

Par Monseigneur PASCAL,

Vicaire apostolique du Saskatchewan, ancien Missionnaire du Mackenzie.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

C'est en 1874 que Monseigneur Pascal commença sa carrière apostolique. Originaire du Vivarais, il avait 22 ans, quand il répondit à l'appel de missionnaires canadiens qui désiraient s'adjoindre de nouveaux coopérateurs.



Bientôt après, il quittait Le Havre pour se rendre dans le Mackenzie. Il fallait alors pour atteindre cette région prendre une voie un peu détournée qui allongeait la durée du voyage. Le grand chemin de fer canadien du Pacifique n'existait pas encore.

Une ligne cependant allait de la côte orientale de l'Amérique jus-

qu'au lac Supérieur. Un bateau à vapeur transportait le voyageur à l'autre extrémité du lac. De là il fallait se frayer un chemin jusqu'à la rivière Rouge dans une région peu fréquentée et peu accidentée, où la ligne de démarcation de divers bassins est si indécise que l'on passe de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. Le Missisipi, le Saint-Laurent et la rivière Rouge, c'est-à-dire, le fleuve Nelson s'y touchent, pour ainsi dire.

Monseigneur Pascal, après avoir descendu la rivière Rouge, arriva à Saint-Boniface, résidence de Monseigneur Taché. Il s'y reposa quelques jours.

OUEST CANADIEN



Cette ville située sur la rivière Rouge, se trouve vis-à-vis de Winnipeg où commence la grande prairie canadienne.

Celle-ci s'étend immense, à perte de vue, jusqu'aux montagnes

rocheuses et jusqu'au Mackenzie. Aujourd'hui la traversée vers l'Ouest se fait commodément par le chemin de fer canadien du Pacifique (C. P. R., Canadian Pacific Railway) entièrement achevé. Cette vaste ligne va de Québec à Victoria en passant par Montréal, Ottawa, siège du gouvernement central, Port Arthur, Winnipeg, Brandon, Regina et Calgary. Le parcours s'effectue en 6 jours et 5 nuits. C'est actuellement la voie la plus rapide pour la traversée de l'Amérique du Nord.

La traversée de la prairie vers le Mackenzie se fait en caravane avec des charrettes et des équipes de bœufs. Deux mois à deux mois et demi sont nécessaires pour ce long parcours. La nuit se passe sous la tente. Cette plaine immense plus grande que la France est couverte d'herbes et de broussailles. Pas un monticule n'est en vue. A l'Ouest, vers l'horizon, toujours les mêmes nuages blancs immobiles. Ce sont les cimes neigeuses des montagnes rocheuses. On ne rencontre même pas un arbrisseau. A la fin de l'été, l'herbe de la prairie transformée en foin flambe à la moindre étincelle. L'incendie se propage au loin et aide la prairie à s'agrandir encore en détruisant les arbres. C'est ce qui explique l'absence d'arbres et d'arbustes, car, comme nous le verrons plus loin, le sol de la prairie canadienne est éminemment propre à la végétation de toute sorte.

La prairie est coupée de nombreux cours d'eau. Il faut les passer à gué. Les chariots s'y embourbent. D'autre fois les bœufs doivent être dételés. Le cours d'eau est passé à la nage. Les fardeaux sont transportés d'une rive à l'autre sur un radeau construit avec des branches de saule et de la toile cirée. Puis tout est remis en place et la caravane reprend sa marche, mais tout cela a pris bien du temps.

Enfin le bassin du Mackenzie est atteint.

C'est un pays inculte dans une région froide où la nature a multiplié les obstacles. De nombreux cours d'eau, des rapides, des chutes d'eau et de nombreux lacs entravent la marche. Des forêts et des hauteurs y forment encore d'autres barrières naturelles.

Le lac Athabasca, d'une largeur de 250 kilomètres, reçoit les eaux de la rivière Peace et de l'Athabasca qui reçoit elle-même les eaux du petit lac des Esclaves.

Le grand lac des Esclaves a quelque chose comme 300 kilomètres de longueur. Il communique avec le lac Athabasca par la rivière des Esclaves.

C'est du grand lac des Esclaves que sort le Mackenzie, tributaire de l'Océan glacial arctique.

Le Mackenzie a lui-même deux à trois kilomètres de largeur. Il est parcouru par quelques bateaux à vapeur. Les missionnaires en ont de petits à leur service. La présence de grands bateaux à vapeur en ces parages s'explique par l'importance du commerce des fourrures.



COMPTOIR DE FOURRURES.

La Compagnie de la baie d'Hudson en eut longtemps le monopole et jalouse de ses droits, elle interdisait ce territoire aux étrangers. Les missionnaires n'y étaient pas admis.

Seuls en ce pays, riche en bêtes fauves, Anglais et Canadiens, agents de cette puissante Compagnie s'entendaient admirablement pour voler les Indiens. Pour une boîte d'allumettes ils obtenaient facilement une peau de renard bleu. Les chasseurs de fourrures et les traitants y trouvaient en quantité des peaux de renards noirs, bleus, argentés, rayés et croisés. Il y a en ce pays des loutres magnifiques, des castors (ils tendent à diminuer), des bisons, des hermines, des bœufs musqués, etc. En général plus le pays est froid, plus la fourrure est belle.

Les Esquimaux habitent tout le littoral de l'Océan glacial arctique. Le poisson y est abondant et ils y vivent du produit de la pêche. Les tribus indiennes de l'intérieur du Mackenzie et de l'Athabasca sont les

Montagnais, les Mangeurs de Caribous, les Couteaux Jaunes, les Côtes de Chien, les Esclaves, les Loucheux, les Peaux de Lièvres et les Cris des Bois.



INDIENS « CRIS DES BOIS » ET « PEAUX DE LIÈVRES ».

Depuis que la Compagnie de la baie d'Hudson a cédé son monopole, les missionnaires ont pu pénétrer dans le Mackenzie.

Au Sud de l'Athabasca se trouvent les territoires du Manitoba, du Saskatchewan, de l'Assiniboia et de l'Alberta qui forment ce que l'on appelle communément l'Ouest canadien.

Ces divisions géographiques sont limitées, comme il est d'usage en Amérique, par des méridiens et des parallèles et ont la forme de vastes rectangles.

L'Alberta touche à la Colombie anglaise, le Manitoba confine avec l'Ontario. Quant au Saskatchewan et à l'Assiniboia, ils séparent l'Alberta du Manitoba.

Le lac Winnipeg reçoit la rivière Rouge grossie de l'Assiniboine. Il reçoit également le Saskatchewan qui arrose Edmonton dans l'Alberta et Prince Albert dans le Saskatchewan. C'est à Prince Albert que réside Monseigneur Pascal.

Les eaux du lac Winnipeg se déversent dans la baie de Hudson par le fleuve Nelson.

Depuis la création du chemin de fer canadien du Pacifique, ce pays se transforme. L'Ouest canadien se peuple d'immigrants. Winnipeg qui ne comptait que 250 habitants en 1870 en contient actuellement 80,000. Cette ville au confluent de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, en face de Saint-Boniface, est la capitale du Manitoba.

Tous les centres établis sur la grande voie canadienne gagnent chaque jour d'importance. Brandon sur l'Assiniboine compte 7,000 habitants. Régina, d'où part l'embranchement vers Prince Albert, Calgary en communication avec Edmonton par une voie ferrée et d'autres stations, ont déjà quelques milliers d'habitants.



EDMONTON, JASPER AVENUE.

Edmonton à l'opposé de la prairie par rapport à Winnipeg, devient comme ce dernier centre le rendez-vous des traitants et marchands de fourrures qui viennent apporter les produits de leur chasse et se réapprovisionner.

Les Indiens de la Prairie formaient plusieurs tribus : les Gros Ventres, les Saulteux, les Sioux, les Montagnais, les Pieds Noirs et les Cris de la Prairie. De nombreux troupeaux de buffles vivaient dans la prairie. Ils pourvoyaient à tous les besoins de ces tribus.

Quelques blancs et des métis trafiquaient avec les Indiens, il y a 75 ans environ. Ils payaient avec du sucre, du thé et surtout du whisky, ce qui démoralisa complètement ces pauvres sauvages.

Avant l'arrivée des missionnaires ces tribus étaient en guerre perpétuelle les unes contre les autres. On scalpait les vaincus et plus les chefs possédaient de chevelures, plus ils s'en montraient glorieux. De sanglants combats eurent lieu dans ces régions et c'est de là que la rivière Rouge tire son nom.

Peu après l'arrivée des missionnaires qui les évangélisaient et leur prêchaient la fraternité, les hostilités cessèrent. Quelques Indiens sont restés païens, mais tous sont devenus très paisibles.

Pendant ce temps les buffles avaient disparu et avec eux, les Indiens perdaient toutes leurs ressources. Ils se trouvèrent alors dans une situation misérable et le gouvernement canadien pour y remédier traita avec eux. Moyennant une redevance annuelle de 25 francs par tête et une distribution de vivres bi-hebdomadaire, les Indiens cédèrent le sol au gouvernement qui leur assigna des réserves, territoires intangibles où ils pourraient vivre sans être molestés, comme les Indiens des États-Unis.

Des marchands et des courtiers rôdent sans cesse autour de ces réserves avec des articles propres à exciter la convoitise de ces pauvres Indiens pour faire passer dans leurs poches une grande partie de l'allocation gouvernementale.

Ces Indiens vivent sous la tente. Un feu y est entretenu au milieu. La fumée en sort par une sorte d'oreille placée au sommet de la tente et qui peut être déplacée selon la direction du vent. Les Indiens dorment les pieds au feu et figurent eux-mêmes les jantes d'une grande roue. Ils sont peu vêtus en été. Quelques oripeaux leur suffisent.

Un beau casque à plumes, un sac à tabac, le tout agrémenté de perles et de broderies, des pendants d'oreille, un anneau au nez parfois, une couche de vermillon sur la peau, voilà en quoi se résume la coquetterie chez les hommes.

En hiver, ils savent par contre bien se couvrir. Les femmes mettent toute leur coquetterie à posséder un beau pantalon, orné de perles et de passementeries. Elles portent court jupon pour le mettre bien en évidence. Mariées, elles fument la pipe et le fiancé a toujours soin de mettre dans la corbeille de noce une pipe et du tabac.

En résumé, ce sont maintenant de bonnes gens. On leur apprend l'anglais et le français. Ils sont polis, ils ne sont ni mauvais, ni dan-

gereux, Quant à être aimables, on croit bien qu'ils ne le seront jamais.

Edmonton, avons-nous dit, est à l'autre extrémité de la prairie. Entre cette ville et les montagnes rocheuses s'étend la région boisée. La végétation y est aussi belle qu'elle peut l'être sous le climat canadien. On y trouve le pin, le bouleau, l'aulne, le saule, l'érable et le tremble.

A part cette région boisée, tout le reste de ces quatre territoires, depuis Edmonton jusqu'à Winnipeg, constitue l'immense prairie canadienne.

L'élevage doit naturellement y prospérer et le Canada est appelé à devenir le premier pays du monde pour la production du bétail.

Il reste quelques buffles. Ils sont parqués en vue d'une tentative de reproduction.

La prairie n'est pas seulement propre à l'élevage, elle est encore éminemment propre à la culture. Le sol de la prairie est un terrain d'alluvion présentant une couche d'humus d'au moins deux pieds de profondeur. La prairie ne demande qu'à être défrichée pour produire de suite sans le moindre engrais le blé en abondance.

On ne peut même songer à utiliser le fumier des bestiaux comme engrais. Le sol de la prairie est par lui-même déjà trop riche. Une addition d'engrais ne pourrait qu'être nuisible. Elle augmenterait encore la végétation, prolongerait sa durée et retarderait d'autant la maturité et il est important au Canada de ne pas se laisser surprendre par les premiers froids. Le fumier inutile ne sert qu'à combler les trous.

Pour mettre la prairie en valeur, le gouvernement du Canada a fait appel aux immigrants du monde entier.

Dès l'établissement du chemin de fer, et chaque fois que cela fut utile, des arpenteurs du gouvernement sont venus prendre possession du sol et l'ont divisé au moyen de lignes parallèles ou perpendiculaires aux méridiens en carrés appelés cantons ou townships, dont la superficie est de 9,360 hectares.

Entre chaque canton ont été aménagées des routes suffisamment larges, de sorte qu'en suivant l'une de ces routes, on ne peut manquer de rencontrer à intervalles réguliers (tous les 6 milles, ou 2 lieues), d'autres routes perpendiculaires à celle suivie.

Les cantons sont numérotés en chiffres romains. Chaque canton est

lui-même divisé en 36 carrés égaux appelés sections et numérotés de 1 à 36 en allant du Sud au Nord.

31	32	33	34	35	36
30	29	28	27	26	25
19	20	21	22	23	24
18	17	16	15	14	13
7	8	9	10	11	12
6	5	4	3	2	1

Les sections impaires sont réservées pour la vente et pour l'avenir.

Chaque quart de section paire constitue un *homestead* ou lot de 65 hectares. Le gouvernement cède pareil lot à qui en fait la demande. Un droit d'inscription de 50 francs est prélevé et c'est tout. Après trois ans de séjour et la mise en valeur du lot pendant ce temps, le tenancier en est déclaré définitivement propriétaire. Il pourra acheter alors d'autres lots. Il y en a et pas des moins bien situés que l'on peut acquérir pour 4,000 francs environ (pour 65 hectares).

Beaucoup de colons ont répondu à l'appel du gouvernement canadien, mais il reste encore bien des lots à adjuger.

Le premier travail, le défrichement, est pénible. C'est ce que l'on appelle là-bas le cassage (breaking). Ensuite le blé ne demande qu'à venir. Il y a deux ans on a récolté 40,000,000 de boisseaux de blé (14,400,000 hectolitres environ), et cependant il n'y a qu'un cinquantième de la prairie qui soit défriché actuellement.

Dans ces conditions, le Canada est appelé à devenir le grenier du monde.

Le climat est essentiellement sec, chaud en été et très froid en hiver. L'hiver dure environ cinq mois. Quelquefois, il règne un froid de 40 degrés, mais pas bien longtemps. Par ces grands froids, il y a ordinairement peu de vent, aussi sont-ils très supportables. La neige recouvre la prairie pendant tout l'hiver et la garantit contre les

gelées. L'Alberta et le Saskatchewan sont dans de meilleures conditions climatériques encore que le Manitoba. Tandis que dans ce dernier territoire le blé n'est cultivé que jusqu'au 53me degré, la limite de culture du blé dans les deux premiers est le 58me degré.

En résumé le climat est excellent et très supportable.

Les voies de communication ne sont pas encore nombreuses.

Il y a d'abord le chemin de fer. Construit à la hâte, il ne paraît pas partout solidement établi. Les ponts en bois sur lesquels il passe en



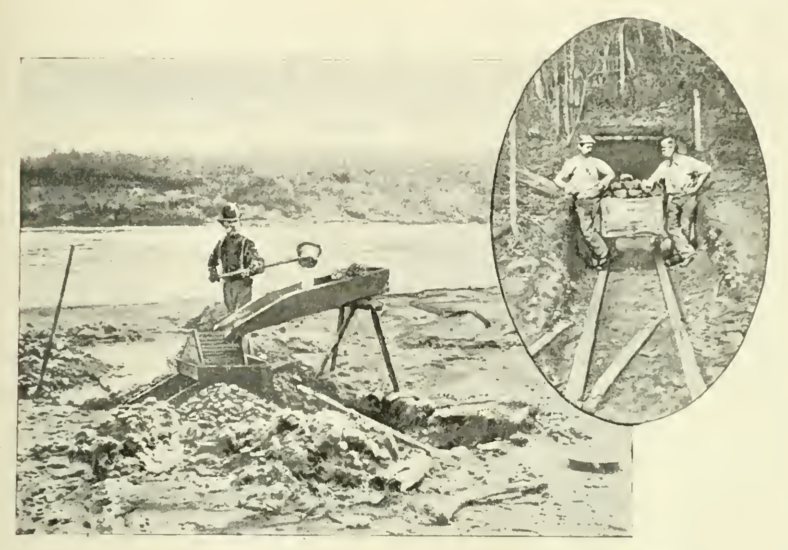
PONT DE CHEMIN DE FER A EDMONTON EN HIVER.

maints endroits sont d'une solidité plutôt douteuse. Il escalade audacieusement les montagnes rocheuses, contourne les difficultés pour éviter la construction des tunnels. Cela fait en somme quelques kilomètres en plus que l'on peut faire payer par les voyageurs. Tel qu'il est, bien que primitif, le chemin de fer a rendu et rend encore de grands services.

Puis le Canadien peut encore utiliser les bateaux à vapeur nombreux partout. Les routes non encore macadamisées sont impraticables au printemps et à l'automne. Par contre elles sont excellentes en hiver. C'est la véritable saison des transports. Ils se font en traîneaux. Alors, plus n'est besoin de chercher un gué comme en été, au passage des rivières, car il n'y a pas encore d'autres ponts que ceux du chemin de

fer qui sont ouverts à la circulation des voitures quand il n'y a pas de trains signalés. En somme, les frais de transport sont encore fort coûteux pour peu qu'on s'éloigne des lignes de chemin de fer.

Quelques rivières charient de l'or. Le charbon est presque à fleur



LAVAGE DE L'OR ET TRAVAIL DES MINES DE CHARBON A EDMONTON.

de terre à Edmonton et les montagnes rocheuses en tiennent en réserve de grandes quantités pour l'avenir.

Le Canada est le paradis des chasseurs. La chasse y est fermée du mois de Mai au mois d'Août. En dehors de ce temps, tout le monde peut chasser. Pas besoin de permis. Lapins, poules sauvages et autres gibiers sont en abondance. Les oies, outardes et canards y viennent par bandes et en quantité incroyable au printemps. D'un coup de fusil, on en abat plusieurs. Les missionnaires s'adonnent à la chasse comme tout le monde. La nécessité fait loi et, comme les canons de l'Église prohibent la chasse, ils disent plaisamment que pour eux, les canons sont rayés.

Le Canada a maintenant des colons de toutes les nations. Au milieu des Canadiens français on y rencontre beaucoup d'Anglais, des Allemands, des Hongrois, des Belges, des Russes, des Suédois, un petit nombre d'Italiens, etc.

Il y a beaucoup de colonies partielles où la langue française est dominante. La liberté est la plus complète. Dans les écoles, on enseigne

l'anglais d'abord, puis le français et le gouvernement subventionne les religieuses bretonnes et les missionnaires qui tiennent des écoles. Certaines religieuses reçoivent du gouvernement canadien 2,000 francs par an.

Les missions catholiques sont très florissantes.

En somme, pour les Français et Belges, le Canada est un pays à recommander. Le colon français ne s'y trouvera pas dépaysé. Il y trouvera une seconde France, un climat très supportable et des conditions d'existence telles qu'il n'en rencontrerait pas en France avec le même capital.

Il y aura toutes les chances de succès pour peu qu'il y mette de la persévérance. Les travaux des champs sont pénibles au début, mais par la suite le colon en est largement récompensé par une existence heureuse et indépendante.

Quelles ressources faut-il pour réussir ? Bien peu au fond. Des agences de renseignements se trouvent un peu partout et Monseigneur Pascal se fera un véritable plaisir d'en donner à qui lui en demandera. Il revient en France tous les six ans et à chaque voyage il fait de nouvelles recrues, car il voudrait surtout se trouver au Canada au milieu du plus grand nombre de Français possible. L'avenir de ce pays est si beau, si certain, qu'il serait bien fâcheux que les Français n'aient point une large part de cette immense source de richesses futures.

II.

Séance du Dimanche 9 Avril 1905.

LES MONTAGNES ROCHEUSES

CHEZ LES MORMONS.
VALLÉE DE L'UTAH ET DU LAC SALÉ. — LE YELLOWSTONE PARK

Par M. D.-Alf. AGACHE,
de l'École Internationale des Expositions, de l'Alliance Française et de la Mission Herbette à Saint-Louis en 1904.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le dimanche 14 Août, à 9 heures du soir, M. D.-Alf. Agache

quittait Saint-Louis pour se rendre dans l'Utah par le Colorado et terminer ce magnifique voyage par le parc national de Yellowstone.

Le rapide qu'il avait pris devait le déposer le surlendemain matin au pied des Montagnes Rocheuses à Denver, la ville des mineurs et des chercheurs d'or.

Il nous donne d'intéressants détails sur la façon de voyager aux États-Unis, la composition du train, la transformation des Pullman cars en vastes dortoirs roulants, et des détails humoristiques sur le petit coucher des voyageurs, dont les préparatifs se font en commun dans le couloir central entre les lits munis de simples rideaux, la difficulté pour les myopes ou les distraits de retrouver leur couche abandonnée momentanément et les méprises qui peuvent en résulter.

Quoique l'on pense de cette façon de voyager, il est toujours bon de la trouver parfaite. Les Américains, très questionneurs, s'enquièrent volontiers de l'opinion des étrangers sur toutes choses de leur pays qu'ils trouvent eux les meilleures du monde — *the best in the world* — dans l'orgueilleuse conscience de leurs merveilleux progrès. Il est de bonne politique de se les concilier en affirmant de la voix et du geste cette supériorité souvent réelle — sauf à revenir ensuite sur la question et à l'examiner sérieusement.

Denver, la capitale du Colorado, n'offre rien de remarquable. C'est une ville qui a dû son essor rapide et sa prospérité inouïe à une situation exceptionnelle dans un centre extrêmement riche en métaux précieux. Appuyée aux derniers contreforts des Montagnes Rocheuses, cette cité, appelée aussi la reine de la prairie, est pour les touristes un excellent centre d'excursion.

On peut se rendre ainsi à Georgetown, à Silver Plume, à Boulder, à Gunnison, etc. La plus intéressante excursion se fait en quatre jours : on passe par Colorado Springs, Pueblo, Cuchara-junction, Silverton, Red Mountain, Montrose et retour à Denver.

Tous ces voyages s'accomplissent dans l'observation-car, wagon spécialement aménagé pour que l'on puisse jouir de la vue panoramique.

Colorado Springs est une station balnéaire très luxueuse et très fréquentée au pied du Pike's peak. L'ascension de cette montagne se fait en chemin de fer et notez que le sommet est à une altitude de 4,315 mètres. Une fois par semaine, l'ascension se fait de nuit pour assister au lever du soleil. Pendant le voyage, une dame inscrit le nom de chaque touriste qui aura la satisfaction dès son retour à Colo-

rado Springs de se voir mentionner dans un journal local, comme ayant accompli l'ascension du Pike's peak.

La route de Colorado Springs à Manitou domine une vue magnifique sur les montagnes voisines et sur le Jardin des Dieux. On admire en ce dernier endroit la hardiesse et la sauvagerie du site. On y voit aussi des aiguilles vraiment extraordinaires.

Comme particularité typique, vous rencontrerez dans les stations balnéaires et dans toutes les grandes villes des États-Unis des étudiants qui se font en été cireurs publics pour gagner leur subsistance et pourvoir à leurs frais d'études. Ils peuvent gagner en certains endroits favorisés (Niagara falls, par exemple) jusqu'à 40 dollars par jour (200 fr.). Il est vrai de dire que les Américains, connaissant le mobile qui les fait agir, se montrent à leur égard excessivement généreux.

De Denver à Salt Lake City, il faut une bonne journée et demie. Le train traverse les Montagnes Rocheuses (Rocky Mountains) entre le Colorado et l'Utah.

Le chemin de fer tracé tantôt au fond des ravins, tantôt en corniches, tantôt au sommet des rochers, nous fait traverser des éboulis, des cascades et des torrents dans un décor âpre et mouvementé.

Les accidents sont fréquents en ces endroits particulièrement exposés. La ligne peut être ensablée ou balayée par des terribles orages. Les déraillements y sont à craindre. Les ponts sont quelquefois emportés subitement. Le train stoppe, attend les secours et les voyageurs acceptent ce retard sans aucune récrimination. Ils s'aventurent aux environs et s'attardent à cueillir des fleurs ou à ramasser des pierres et autres échantillons géologiques.

Pendant ce temps, le train de secours arrive avec des rails, des traverses, etc. La voie est réparée. Les voyageurs rentrent au son de la cloche que porte toute locomotive américaine et l'on repart avec un retard de cinq à dix heures.

Les ponts sont réparés aussi très rapidement à côté des débris de l'ancien. Toutes ces lignes de montagnes sont d'une construction légère, mais sur ce sol où le régime des eaux est souvent incertain, il serait inutile de tenter un travail plus sérieux.

Autre danger aussi à craindre sur ces lignes à voie unique, ce sont les collisions. En vue de les éviter, le chef de train le fait quelquefois stopper pour s'informer au moyen d'un appareil portatif qu'il fixe à un poteau télégraphique de la position d'un autre train et donner des nouvelles du sien.

Autre incident possible : un faux signal fait arrêter le train la nuit, des gens masqués surnommés Hands-off escaladent la locomotive, le revolver au poing. Mécaniciens et chauffeurs ne peuvent qu'obéir. Le train est coupé en deux par l'un de ces bandits et la locomotive s'en va avec le wagon-poste à quelques kilomètres de là, et quand tout ce qui a quelque valeur a été prestement enlevé, toujours sous la menace des revolvers, les Hands-off emportent leur butin. La locomotive fait machine arrière pour reprendre le train resté en souffrance.

Les voyageurs à leur réveil apprennent les causes de ce nouveau retard, s'en consolent facilement et trouvent après tout que le coup a été bien réussi et que ces Hands-off sont d'une habileté consommée (*very clever fellows*).

Au sortir des derniers défilés des Montagnes Rocheuses, le terrain descend sur les plaines de l'Utah. Le décor change. Ce ne sont plus des sites convulsés, arides, que l'on a sous les yeux, mais une campagne verdoyante, cultivée, au milieu de laquelle est située la capitale de l'Utah, Salt Lake City, la nouvelle Sion des Mormons (*later days saints* ou les saints des derniers jours).

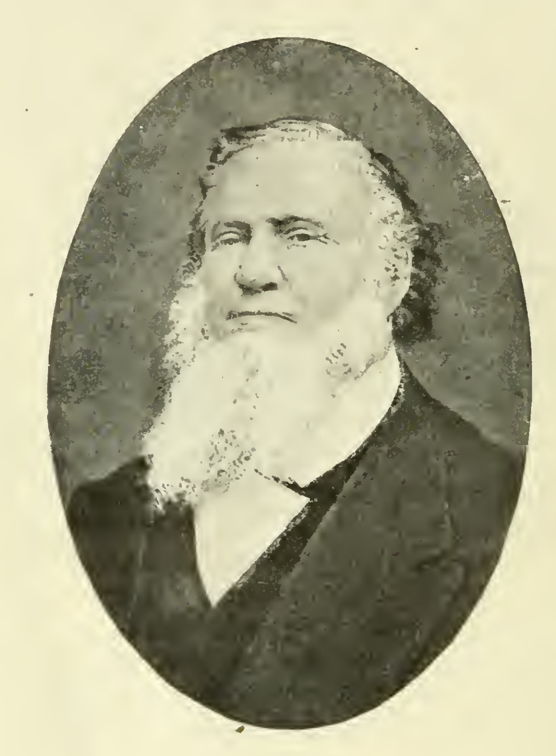
Le fondateur du mormonisme fut Joe Smith. L'ange Moroni lui serait apparu et lui aurait révélé l'existence en un certain endroit de l'Évangile éternel inscrit en caractères étranges sur des tables d'or et facilement lisible au moyen de lunettes en diamant qu'il trouverait à côté. L'original de cet Évangile avait ensuite disparu, mais trois témoins en affirmèrent l'existence par écrit. C'est plutôt naïf comme conception.

Joe Smith, imbu de la Bible qu'il transposait à sa manière, fonda ainsi une secte grâce à son magnétisme personnel, à sa parole entraînante et surtout aux persécutions dont il fut l'objet.

Sa vie ne fut pas toujours édifiante. Il fut abandonné par quelques disciples qui l'accusèrent de puiser dans la bourse commune et d'autres scandales. Assassiné dans sa prison en 1844, il conquit les palmes du martyre aux yeux de ses coreligionnaires qui acceptaient toute sa doctrine comme articles de foi.

Un véritable conducteur d'hommes lui succéda, Brigham Young. Le mormonisme lui dut son organisation définitive.

L'existence des Mormons était devenue impossible dans l'Illinois. Brigham Young entrevit dans une révélation un certain rocher conique



BRIGHAM YOUNG.

à côté d'une mer Morte où il devait, nouveau Moïse, conduire son peuple. Il dirigea et mena à bien cet exode en masse de toute une population à travers les solitudes désolées de l'Ouest par delà les Montagnes Rocheuses. Malgré la faim, la soif, le scorbut, les fièvres et les attaques des Indiens, ils parcoururent sur des chariots les dix-huit cents kilomètres qui séparaient Nauvoo des bords du Lac Salé où Brigham Young les conduisit en 1847.

C'était un désert aride, baigné par un immense lac saumâtre, nouvelle mer Morte. A force de travail, après avoir creusé des puits et dérivé l'eau des montagnes, les Mormons arrivèrent par une irrigation bien entendue à faire produire ce sol ingrat.

Les débuts furent pénibles, des sauterelles détruisirent les premières

récoltes, mais ces saints ne désespérèrent pas et bientôt la nouvelle Sion, la métropole, s'éleva triomphante au milieu d'une florissante campagne.



CHARIOT D'ÉMIGRANTS.

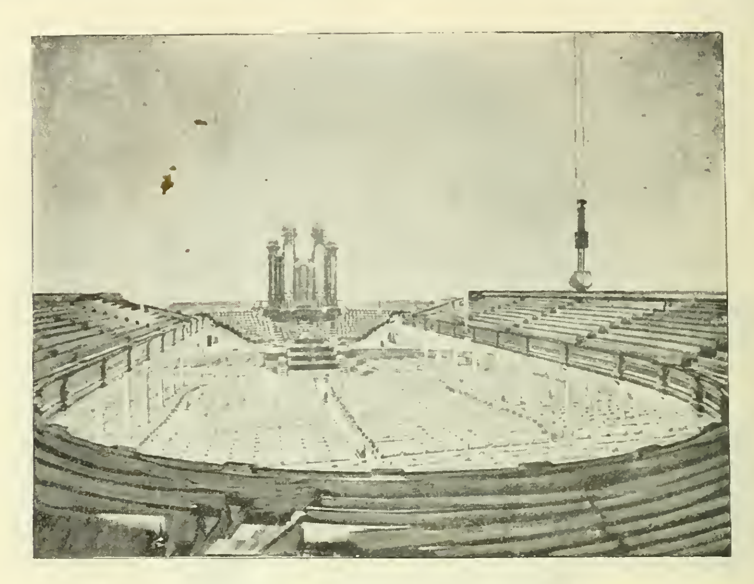
L'Utah est dans une excellente situation géographique. Ses vallées ont une altitude variant de 900 à 2,300 mètres. Les monts Wasatch au centre, les monts Uinbale au Nord, tous très riches en minéraux précieux, assurent à ce pays un débit d'eau considérable. Dans la Cache Valley on trouve toute la généralité des céréales et dans la vallée de Rio Virgin le raisin, la figue, la grenade poussent en abondance et on y cultive le coton sur une grande échelle.

Salt Lake City a des rues larges, des maisons solidement bâties et des magasins brillants. Cette ville d'aspect bien américain domine la campagne environnante et joint les agréments de la ville à ceux de la campagne. Des ruisseaux d'eau limpide, au cours rapide, coulent de chaque côté des rues et chaque maison est entourée d'un jardin verdoyant.

Au centre un square renfermant le Tabernacle et le Temple.

Le Tabernacle, de forme ovoïde est reconnaissable à son énorme coupole oblongue, sorte de carapace et peut contenir facilement 8.000 personnes. Il s'y fait un service religieux tous les dimanches.

L'intérieur est à la fois simple et grandiose. Un grand orgue à l'extrémité, et autour des estrades pour les chœurs, un podium pour les



INTÉRIEUR DU TABERNACLE A SALT LAKE CITY (8,000 PLACES).

apôtres et les évêques qui siègent en face du public. La chaire est placée au foyer de l'ellipse, de telle sorte qu'une parole prononcée même à voix basse de cet endroit s'entend très nettement à l'autre extrémité.

Le Temple à côté du Tabernacle paraît un colosse à côté de lui. Couronné de six hautes flèches dont les deux centrales atteignent 210 pieds d'élévation, il tient à la fois de l'église et du séminaire. L'intérieur est inaccessible au public. Les fidèles n'y sont admis que pour des cérémonies sacramentelles : mariages en ce monde ou en l'autre, baptêmes par procuration (un mort peut être baptisé), etc. Il sert aux consistoires et aux ordinations également.

Les familles mormonnes se donnent rendez-vous à Salt Air sur les bords du Grand Lac Salé. C'est là que tous les soirs et les samedis après midi parents et amis se retrouvent. L'on se baigne, l'on collationne, l'on joue et l'on danse. Tout cela le plus décemment du monde, car c'est l'Église mormonne elle-même qui a construit et contrôle le Casino.

Salt Air est à environ 20 kilomètres de Salt Lake City, qui malgré son nom est, on le voit, à quelque distance du lac.

Rien de plus curieux que le bain dans le lac. L'eau est si dense qu'il est impossible de couler à fond. Cela fait la joie des nouveaux venus. La seule précaution à prendre est de préserver les yeux et la gorge de tout contact avec cette eau saumâtre.

Au sortir du bain, les baigneurs semblent couverts de givre. Une douche d'eau tiède en a facilement raison.

Le coucher du soleil en ce lieu est un spectacle inoubliable. C'est une symphonie de couleurs impressionnante mais de faible durée, car la nuit tombe presque subitement. Le Casino s'illumine alors de mille lampes électriques et les saints des derniers jours se mettent à valser au son d'un brillant orchestre.

L'expérience tentée dans ce désert de l'Utah et qui a si bien réussi intéresse au plus haut point la sociologie moderne. L'Église mormonne présente à la fois un caractère mystique et pratique avec une organisation sociale adéquate. Aussi le mormonisme n'apparaît pas comme une simple secte et éveilla de suite l'inquiétude des États-Unis.

Les articles de foi des Mormons sont au nombre de treize. Voici à titre de curiosité l'article 7 :

« Peuvent vous être accordés des visions et des révélations, le don des langues et des prophéties et le pouvoir de guérir. Nous le croyons fermement ».

Ce qui différencie le mormonisme des autres religions, c'est la croyance en une révélation continuelle. Qu'un rêve coïncide avec un événement quelconque, il passe aussitôt pour les adeptes pour une révélation.

La polygamie fut une révélation. Brigham Young a dit : le célibataire est un oiseau sans ailes. Les Mormons croient à l'éternité du mariage. La femme est sauvée avec l'homme. Plus un homme, d'après eux, a de femmes, plus il est saint et plus de femmes par conséquent ont chance d'être sauvées. Celles qui ne se marient pas restent des anges et ne s'assoient pas à la droite du Père éternel.

Aujourd'hui, comme nous le verrons plus loin, la polygamie est interdite, mais les Mormons ont encore le mariage spirituel, l'union mystique.

Une société quasi-patriarcale qui naît, croît et arrive rapidement à porter ombrage à la société américaine a de quoi surprendre. C'est qu'elle participe à la fois de deux formations sociales différentes : la

formation communautaire et la formation particulariste. Tout en profitant des avantages de l'association, chaque saint tendit au self developement et le résultat en fut merveilleux.

Actuellement les saints possèdent 20,000 fermes. 90 % de leurs membres sont propriétaires. (La proportion des propriétaires fonciers aux États-Unis n'est que de 5 %).

Les pouvoirs civil et religieux sont dans la même main. Le premier Président est à la fois Pape, Prophète et grand Patron. Il contrôle tout et est le chef d'une hiérarchie pareille à celle de la primitive Église et qui compte les apôtres, les prophètes, les septantes, les anciens, les évêques, les diacres, etc.

Le Pouvoir est fortement organisé chez les saints des derniers jours. L'Église mormonne a la haute main sur tout, elle fixe elle-même le prix des denrées et perçoit un escompte sur toutes les ventes faites. C'était un État à part au milieu des États-Unis.

La polygamie eut à l'origine chez les Mormons des raisons sociales d'exister. Quand ils arrivèrent dans l'Utah, l'élément mâle était littéralement décimé. L'abondance des femmes d'une part et la nécessité d'accroître rapidement le nombre des fidèles, amenèrent l'Église mormonne à sanctionner dans un but politique la pratique de la polygamie.

Tant que les saints vécurent isolés, cette organisation n'offrait aucun inconvénient ; mais lorsque les gisements eurent attiré dans l'Utah ceux qu'ils appelaient les Gentils, venus non pour être convertis, mais pour convertir les minerais en or, argent ou mercure, les États-Unis jugèrent qu'il était impossible de laisser ce petit peuple, devenu si riche et si puissant par ses propres moyens, pratiquer des coutumes en contradiction flagrante avec la société moderne.

En 1862, fut promulguée la première loi contre la polygamie. Comme elle restait lettre morte, elle fut renforcée en 1887. Une croisade judiciaire se fit contre les Mormons. Les notabilités ecclésiastiques (plus on était élevé dans la hiérarchie, plus on avait de femmes) furent punies d'amendes ou mises en prison.

Les Mormons se retranchèrent d'abord derrière l'article de la Constitution des États-Unis qui garantit le libre exercice de toutes les religions, mais ils durent céder. En 1898, le Président, grand chef de l'Église, jugeant toute résistance impossible, prétendit être autorisé par une révélation à faire cesser la pratique de la polygamie, obéissant ainsi à la loi fédérale.

Un régime de tranquillité s'en suivit chez les Mormons. Remarquons

cependant combien rapidement s'est effectué le développement de cette Église de Jésus-Christ selon les saints des derniers jours qui, composée de six membres lors de sa fondation en 1830, en compte actuellement des centaines de mille. Il y a là un merveilleux sujet digne d'intéresser les géographes, les historiens et les sociologues.

De Salt Lake City au Parc national de Yellowstone il faut un jour et demi de voiture. L'on s'y rend par Ogden. Le Parc national est un



LE BREAK DU YELLOWSTONE PARK.

rectangle de 100 kilomètres de longueur sur 88 de largeur, situé dans l'angle Nord-Ouest du Wyoming. Il équivaut à peu près à la Belgique comme superficie. Le Congrès Américain a voué et mis à part cette partie des États-Unis et en a fait un Parc national pour l'agrément du peuple et des touristes. De riches propriétaires y vont passer un mois pendant la belle saison.

C'est un pays tout à fait curieux, encore en activité volcanique et rempli de merveilles. Un vaste plateau d'une altitude de 2,600 mètres, cerné de hautes montagnes, voilà ce qu'est ce fameux Parc de Yellowstone qui demande huit jours pour être parcouru entièrement.

Des hôtels très confortables sont disséminés çà et là. Tous les perfectionnements modernes s'y trouvent : bains, douches, télégraphes, chambres noires, éclairage électrique, etc.

Grâce à eux, le touriste peut jouir de cette belle nature qui offre aux regards tout ce que l'on peut rêver : montagnes de 3 à 4,000 m. recouvertes d'un manteau de neige et de glace, gorges, défilés, lacs, cascades, forêts, etc...

Des sources d'eau chaude par milliers, des fumerolles, des geysers, des grondements sourds et continuels témoignent de l'activité volcanique de cette région.

Au premier abord, on ne sait si l'on doit se risquer sur les planches qui facilitent la traversée de certaines crevasses, au milieu de ce terrain d'où s'échappent par endroit des fumerolles, près des geysers et sur ce sol qui gronde, puis l'on finit par s'affranchir.

Le soir, l'on se repose sur la terrasse des hôtels en écoutant un orchestre qu'accompagnent de temps en temps les grondements souterrains et les hurlements des loups.

Ces loups qu'il est défendu de molester, car il est expressément défendu de détruire ou de détériorer quoi que ce soit dans le Parc national, s'approchent sans défiance des terrasses. Ils y trouvent tout auprès les restes que l'on a pris l'habitude de leur donner.

Les geysers sont des sources d'eau chaude qui jouent à intervalle régulier. Il y en a qui lancent leur jet d'eau chaude tous les quarts d'heure, toutes les deux heures, etc... En deux ou trois jets, ils atteignent de 7 à 70 mètres de hauteur suivant leur force respective et la projection dure de une à cinq minutes.

On en compte bien une cinquantaine. Chacun a sa désignation particulière : le Tub du Diable, la Coupe de Sang, le Bol de Punch, le Vieux Fidèle, l'Excelsior, etc...

L'Excelsior joue tous les dix ans. Plus les jets sont espacés, plus les grondements qui les annoncent sont considérables et plus l'explosion est violente.

Le Vieux Fidèle (*old faithful*) joue toutes les 65 minutes, montre en main.

La nuit, des projecteurs placés en haut de l'hôtel du Vieux Fidèle illuminent le jet puissant de ce geyser qui ne manque pas d'enthousiasmer les touristes accourus au premier signal du clairon de l'hôtel qui annonce le phénomène quelques instants auparavant.

Ces mêmes projecteurs dirigés vers la forêt en font sortir les loups au grand amusement des spectateurs.



AUPRÈS D'UN GEYSER.

Il y a d'autres sources d'eau chaude simplement bouillonnantes et émettant des vapeurs. Quelques-unes comme les sources de Mammoth, dont les eaux sont très salines, présentent des pétrifications remarquables. D'une façon imperceptible et constante, ces eaux ont formé des sortes de gradins superposés et formant ainsi de grandes terrasses successives.

La plus grandiose des merveilles du Parc national est le grand canyon de la rivière Yellowstone. Cette rivière, affluent du Missouri, y coule sur 30 kilomètres environ entre des murailles à pic de 300 à 400 mètres d'élévation, distancées de 100 mètres à peine.

C'est la rivière elle-même qui a creusé son lit entre ces hautes murailles. Sortie du lac de Yellowstone, après avoir formé toute une série de cascades, elle entre dans ce canyon en s'y précipitant d'une hauteur de 50 mètres.

En cet endroit, le spectacle est merveilleux. Les parois de cet abîme gigantesque reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que les eaux de la Yellowstone, après ce terrible bond, sont du bleu le plus intense.

Le Parc national est trop admirable par lui-même pour qu'il faille encore en exagérer la splendeur et le côté merveilleux.



UNE CASCADE DANS LE CANYON DU YELLOWSTONE PARK.

C'est cependant ce que fit certain Irlandais qui prétendit l'avoir découvert et l'on sait que les Irlandais jouent en Amérique le rôle des Gascons en France.

Voici ce qu'il raconta :

Un jour, il aperçoit un loup à portée de fusil. Il tire, le loup ne bouge pas. Il tire une seconde fois, même résultat. Il s'approche très intrigué et finalement vient se cogner le front à la paroi d'une montagne en obsidienne qui aurait joué le rôle d'une lentille et fait paraître à sa portée un loup immobile à deux kilomètres de là.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

VISITE DES ÉTABLISSEMENTS P. GESLOT & J. VOREUX

LE MARDI 11 JUILLET 1905.

Organisateurs : MM. Albert FERRAILLE et BONVALOT.

« Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger » : chacun connaît ce dicton et sait l'apprécier à sa juste valeur, en particulier les Membres de la Société de Géographie lorsqu'ils ne viennent pas, toutefois, de visiter la Biscuiterie moderne dirigée par MM. P. Geslot et J. Voreux. Les produits de cet établissement sont, en effet, fabriqués avec un tel soin et une telle recherche qu'une fois qu'on en a goûté on ne peut plus s'en passer.

MM. Geslot et Voreux se doutaient bien de la chose et voilà pourquoi ils nous ont fait visiter avec un soin jaloux et dans les moindres détails leur magnifique usine.

Tout d'abord nous pénétrons au rez-de-chaussée, dans la salle de cuisson, avec ses fours immenses à plusieurs étages d'où sortent à l'envie biscuits et gâteaux secs. — La romance de l'*Echaudé* nous vient à la mémoire :

« Quand du four on le retire,
Tout luisant et tout doré,
Aussitôt chacun admire
Le gâteau bien préparé ».

Comment, en effet, ne pas admirer ?

Les bassines, les pétrins et les machines-outils, ornements principaux de la salle de préparation située au sous-sol, sont frottés, astiqués et reluisent comme neufs. — Aucune farine n'est trop belle pour contenter le client, aussi met-on dans les pétrins la plus fine fleur du froment. La pâte, une fois préparée, est confiée à un découpoir qui, après lui avoir donné l'épaisseur

propre à chaque gâteau, la coupe, l'imprime et la met prête à cuire sur des plaques passant au four.

Parmi ces superbes machines, une toute petite fait l'admiration de tous, par l'ingéniosité de son mécanisme. Ses engrenages mettent en mouvement un poignet en fer nickelé tenant un fouet de même métal pour battre 120 blancs d'œuf contenus dans une magnifique bassine de cuivre. Cette batteuse sert surtout à la préparation des biscuits à la cuiller dont la fabrication exige beaucoup de soin, les blancs et les jaunes d'œufs devant être battus séparément.

Avant de goûter le chocolat du « P'tit Quinquin », une des spécialités de la maison, nous voyons, non pas comme dans *Cyrano*, faire les tartelettes amandines, mais passer les petits gâteaux secs dans « un bon lait d'amande douce ».

Nous apprécions à toute sa valeur le goût du « Sablé des Flandres », délicieux biscuit que M. Geslot nous offre tout frais.

Quittant le sous-sol, nous gagnons le premier étage réservé surtout à la fabrication des boîtes à biscuits, que la maison construit elle-même : elle est certaine ainsi de ne rien négliger. — Nous visitons donc les différents ateliers nécessaires à ces manipulations et nous sommes agréablement surpris en trouvant l'un d'eux converti par la délicatesse de ces Messieurs en salle de réception.

M. Ferraille, retenu chez lui par une douloureuse maladie, se trouve remplacé par M. Bonvalot qui félicite, au nom des Membres de la Société de Géographie de Lille, MM. Geslot et Voreux d'avoir su prendre, en des temps difficiles, une place estimée dans la région du Nord. Après avoir fait leur éloge, il les remercie chaleureusement du grand plaisir qu'ils nous ont procuré et porte leur santé en leur souhaitant une prospérité continue et croissante.

Tandis que ces Messieurs nous offrent des cigares, Melle Voreux passe au milieu des Dames en leur distribuant un petit souvenir de l'établissement ; et c'est ainsi que gâtés de friandises nous quittons avec regret ce pays de Cocagne, un peu perdu au milieu d'innombrables usines, mais dont nous n'oublierons jamais la route, « gazonnée et doux-fleurante », suivant l'expression du poète.

Pierre LAROCHE.

LE SAHARA

Depuis trois ans M. E.-F. Gautier, Professeur à l'École supérieure d'Alger, se consacre à l'étude scientifique du désert qu'il a exploré dans beaucoup de

ses parties jusqu'à lui inconnues ou mal connues, et traversé complètement. Parti du Touat le 12 Mai avec M. Etiennot, chargé de tracer une ligne télégraphique transsaharienne, il voyagea de concert avec lui jusqu'au 14 Juillet, mais après s'en être séparé, il arriva le 3 Août à Goa sur le Niger, d'où il est rentré en France en moins de deux mois.

Sollicité de définir les résultats de son voyage, il a donné à ses interlocuteurs des renseignements de nature à nous instruire sur la géographie réelle du Sahara.

Le Sahara n'a pas grande valeur intrinsèque, mais on a grandement exagéré l'obstacle qu'il apporte aux communications entre l'Afrique du Nord et le Soudan. Les moutons de l'Adrar le traversent chaque année pour aller se vendre dans les oasis du Touat. Des bœufs passent dans le Hoggar et rien ne s'opposerait à ce qu'ils aillent jusqu'à In-Salah, n'était l'impossibilité de les nourrir autrement qu'avec des dattes. Si les chameaux les remplacent, c'est uniquement parce qu'on les a reconnus supérieurs comme bêtes de somme. Il n'y eut sur la route que 500 kilomètres réellement mauvais : la traversée du Tanezrouft. Et encore, bien adoucie par les deux gros points d'eau d'In-zize et de Timissao. Le siroco paraît moins pénible qu'à Alger, sans doute parce que l'écart avec la température normale est peu considérable. Ce n'est qu'une tempête d'une demi-heure environ. Les nuits sont toujours fraîches et reposantes et le climat est très sain.

Le vrai Sahara est d'ailleurs moins large qu'on ne le croit. L'Adrar, région montagneuse avec des hauteurs de 700 à 800 mètres, n'est plus le désert. A 600 kilomètres de Goa commence la steppe qui se continue jusqu'au Niger. Il y existe une saison de pluie régulière qui couvre le pays pendant six mois de mares et de verdure. On y voit partout alors une herbe fine, de la vraie herbe, dans une forêt, clairsemée il est vrai, mais continue de mimosas. Pareille bande de steppes existerait, à quelques exceptions près, entre le vrai désert et le Soudan, de l'Atlantique à l'Égypte. Ceci forme un trait saillant de la géographie africaine. Cette zone n'est pas sans avenir économique, l'élevage des bœufs et des moutons y est possible et ce serait le paradis des chasseurs.

Dans le désert proprement dit, vivent les Touareg à chameau. Ils ont été complètement soumis par les méharistes du colonel Laperrine. M. Gautier a même en un certain moment été de l'avant pendant huit jours sans attendre son escorte et cela n'a paru aucunement extraordinaire à personne.

Quant aux Touareg à cheval qui nomadisent dans les steppes, leur pacification n'est pas encore aussi avancée. On a tenté de soumettre ceux de la région de Tombouctou à l'aide des tirailleurs soudanais ; ce sont surtout de bons méharistes qu'il conviendrait d'employer.

Il ne fallait guère compter sur de nombreuses découvertes au Sahara. Cependant les relevés effectués permettront de dresser la carte de l'Adrar. De

plus, à l'Ouest du bassin bien défini de l'Igharghar, il restait sur les cartes un immense blanc entouré des têtes des oueds descendant de l'Atlas marocain et du massif du Hoggar. Aujourd'hui il est acquis qu'ils vont se perdre dans une vaste dépression vers les salines de Taodéni. Il devait y avoir là dans les temps une sorte de Tchad qui aurait recueilli le Niger lui-même.

Le désert a été peuplé autrefois et les oueds à sec aujourd'hui étaient alors de grandes rivières de débit considérable. Ces rivières déposaient du sable sur leurs bords et ce sable soulevé par les vents a formé ces dunes qui ont envahi de si vastes espaces. Le pays a été habitable. La preuve en est dans les pointes de flèche et haches de pierre polie de l'âge néolithique, dans les inscriptions gravées sur les rochers, les tombeaux coniques renfermant toujours le même mobilier funéraire et surtout le rouleau à écraser le grain qu'on rencontre partout et qui à lui tout seul témoigne d'une agriculture florissante et d'une civilisation avancée. C'est par le Soudan que le dessèchement a commencé et c'est par là aussi que le désert recule et que le pays revient à l'état de steppe.

Le terrain silurien domine dans le désert et il y existe des terrains analogues à ceux dans lesquels on a trouvé en d'autres pays du charbon, de l'or et de l'étain. C'est tout ce qu'on peut dire pour le moment. Le seul renseignement pratique recueilli est qu'il y a des orpailleurs à Oualata.

LA QUESTION DE THASSO [1]

La question de Thasso continue à surexciter les esprits en Égypte. Nous croyons donc devoir quelques éclaircissements au sujet de la situation particulière de cette île.

Concédée à Mehemet-Ali en apanage familial en 1841, par le Sultan Abdul Medjid, elle fut peu après érigée en « wakf », c'est-à-dire en fondation pieuse dont les revenus joints à ceux d'un domaine de plus de 7 kilomètres carrés, situé à Kafr-El-Cheickh, devaient servir à l'entretien et à l'administration de l'île pour les trois quarts, le dernier quart étant envoyé à la ville sainte de Médine, à titre d'offrande. Depuis lors, les richesses de l'île furent exploitées par des « nazirs » ou intendants, pris d'ordinaire parmi les membres de la famille khédiviale. Lors de la guerre gréco-turque, le Khédive jugeant que la situation stratégique de Thasso la désignait tout naturellement aux convoi-

(1) Voir *Bulletin* d'Octobre, page 258.

tises des Grecs, voulut renforcer la faible garnison égyptienne qui l'occupait et envoya un navire avec 5 à 600 hommes d'infanterie et quelques canons pour sauvegarder ses droits. Malheureusement le tout fut cueilli en route par la flotte grecque et cette manifestation, plutôt platonique, ne fut pas, peut-être, une des moindres causes de l'incident actuel.

La paix rétablie après un premier essai infructueux tenté par un Français, Adrien Bey, l'exploitation de l'île fut concédée à M. Psiachi, qui, plus heureux, reçut 360,000 francs d'indemnité pour avoir été empêché par les habitants d'exercer son privilège.

C'est alors que parut en scène un Allemand, M. Moritz Speidel. Celui-ci, soutenu par l'ambassade d'Allemagne à Constantinople, et assuré de l'appui des Turcs auxquels il avait versé 600,000 francs de « bockchich » (pourboire), mena les choses plus rondement. Le sous-préfet de Cavalla, aidé de soldats turcs, expulsa les fonctionnaires du Khédive et la petite garnison égyptienne. Lord Cromer répondit à Abbas Hilmi II qui protestait, que c'était une question de propriété privée dans laquelle l'Angleterre n'avait pas à intervenir.

Soutiendra-t-il cette thèse jusqu'au bout, surtout en présence des événements actuels ? Il est permis d'en douter. Les journaux égyptiens remarquent que, malgré les questions actuellement en discussion entre Yldiz-Kiosk et Abdine, le Khédive a été très bien reçu, lors de son passage à Constantinople. Cela prouve simplement que les deux compères se désintéressent de la question, sachant qu'elle sera réglée par leurs amis respectifs : ils ne seraient peut-être nullement fâchés de voir ceux-ci se prendre aux cheveux à ce sujet.

Thasso est indubitablement possession égyptienne. Les autorités ottomanes surent, lorsque les concessionnaires nommés par le Khédive, avaient des difficultés avec les habitants, arguer de leur incompétence, disant que seul le Khédive avait le droit d'exercer la police dans l'île et qu'il leur était impossible d'intervenir. M. Psiachi croit devoir, maintenant, expliquer aux journaux que le Khédive n'a, en réalité, qu'un droit d'usufruit : cela cadre mal avec l'entretien d'une garnison et d'une nuée de fonctionnaires.

L'avenir dira ce qu'il adviendra de cet incident : nous ne pouvons, pour le moment, qu'y voir une nouvelle pomme de discorde entre l'Angleterre et l'Allemagne.

L. G.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE A FEZ

Nous extrayons ce qui suit du remarquable rapport de M. Ch. René-Leclercq, membre correspondant du Ministère de l'Instruction publique, au Comité du Maroc.

Ce rapport très documenté contient une foule de renseignements sur les différents tissus importés ou fabriqués à Fez, les nuances et dimensions auxquelles il faut absolument se soumettre si l'on veut réussir, et les prix de ces divers articles.

Les intéressés trouveront toutes ces indications, qu'il est impossible de donner ici, faute de place, dans les numéros 7, 8 et 9 des renseignements coloniaux et documents publiés en 1905 par le Comité de l'Afrique française et le Comité du Maroc. Ces numéros sont à leur disposition au Secrétariat de la Société, de même que la brochure qui vient de nous être envoyée par le Comité du Maroc. Ils y trouveront en outre la liste des principaux commerçants de la Médina, les moyens de communication, les prix des transports, les institutions commerciales, les taxes et impôts, les modes de paiements, les poids, les mesures et les monnaies en usage à Fez, etc., etc......

Des échantillons de tous les articles d'importation au Maroc ou de fabrication marocaine sont déposés au Comité du Maroc, 21, rue Cassette, à Paris.

La ville de Fez qui dort du profond sommeil de l'Islam au point de vue intellectuel et moral, est réellement une cité active. Tout citadin est en principe industriel ou commerçant. Le commerce extérieur, tant d'exportation que d'importation, se fait suivant des traditions résultant de l'organisation très rudimentaire du pays : sécurité relative, difficulté de communications avec certaines régions, manque de route, prix élevé des transports, sont autant de facteurs qui déterminent la façon si spéciale dont on fait le commerce dans cette ville.

Le commerce de Fez est essentiellement vivant. Fez alimente une partie du Maroc, s'y alimente elle-même et reçoit des produits manufacturés de quelques pays européens.

Ce qui caractérise les Marocains, c'est l'esprit de tradition. Il est absolument nécessaire pour les fabricants qui veulent écouler leurs articles à Fez, de se procurer des échantillons d'objets fabriqués par l'industrie indigène et des articles de provenance européenne en usage dans ce pays. Ils devront ensuite les imiter le plus possible et viser plutôt à l'apparence extérieure et au bon marché qu'à la solidité proprement dite. C'est ce que l'Allemagne a compris. La clientèle marocaine exige des dimensions spéciales, certaines nuances, un empaquetage déterminé, un poids défini et ne veut pas sortir de là. L'Allemagne et l'Angleterre ont des voyageurs qui se conforment rigoureusement aux désirs de la clientèle. Les Français n'ont pas compris l'importance de tous ces petits détails. Il y a donc une véritable étude à faire avant de songer à trouver des débouchés au Maroc.

Fez est en relation avec les différentes régions du Maroc, avec un certain

nombre de pays européens et de pays Nord-africains (Algérie, Sénégal, Tunisie, Égypte).

Les négociants de Fez n'ont pas attendu que l'Europe vînt chez eux. Les principaux commerçants en gros sont en relations directes avec de grandes maisons de commission européennes ou bien ils installent eux-mêmes dans les grands ports des commissionnaires qui sont leurs associés.

La maison qui veut faire du commerce avec Fez, doit forcément avoir un commissionnaire. Jamais un négociant de Fez ne s'adresse directement à une fabrique. Le Consul de France à Fez est à même d'indiquer des correspondants honorables.

Importations. — Les principaux articles importés sont :

Le sucre, importance annuelle 1,500,000 fr. environ, dont 1,200,000 fr. pour la France et 300,000 pour la Belgique.

Les cotonnades (800,000 fr.) sont un article d'importation anglaise exclusivement.

Les soies grèges, fils et étoffes (France 700,000 fr., Italie 200,000 fr., Allemagne 50,000 fr.)

Les soies brochées (Angleterre 300,000 fr., France 200,000 fr., Allemagne 50,000 fr.)

Les bougies (350,000 fr.) fournies exclusivement par l'Angleterre.

Le thé (350,000 fr.) est également fourni par l'Angleterre seule.

Les étoffes de drap (Allemagne 225,000 fr., Angleterre 100,000 fr., Italie 50,000 fr., France 25,000 fr.)

Tous ces chiffres se rapportent à l'année 1902.

Les autres articles d'importation sont les cristaux (Allemagne), le café (France), les allumettes (France), les mousselines imprimées (France et Allemagne). — La France fournit encore le savon de toilette, les cartes à jouer, les cordons de soie noire tressée et diverses épices. La France tient donc une place importante et pourrait faire plus, comme il est dit plus haut, si elle voulait se plier aux usages du pays.

Les exportations de Fez n'atteignent pas la valeur des importations. Elles sont le résultat d'un courant commercial qui s'était établi entre les pays musulmans voisins et les nations d'Europe.

Les principaux articles d'exportation sont les *babouches* (1,750,000 fr.), les *peaux de chèvres* (300,000 fr.), les *dattes* (200,000 fr.) et le *cuir de bœuf* (100,000 fr.)

Ces chiffres sont ceux de l'année 1902.

Des babouches exportées une moitié va en Égypte, l'autre moitié au Sénégal, en Algérie, en Tunisie et dans la Tripolitaine.

Les peaux de chèvres vont en France, Italie, Espagne et Amérique du Nord.

Les dattes exportées de Fez arrivent en cette ville par caravanes du Tafilelt. Elles vont en Angleterre et en Espagne.

A ces articles il faut ajouter : les *burnous*, en grande partie pour l'Algérie, les *haïks* de laine, laine et soie, coton (Algérie, Égypte), les *ceintures*, le *zouan* (sorte d'ivraie), graine pour les oiseaux, les *tissus* et les *djellabas* de laines (pays musulmans), les *huiles*, le *poil de chèvre*, la *terre à savon*, les *tamis*, la *laine brute*, les *tapis*, etc. Si les transports étaient moins coûteux et les routes plus sûres, d'autres produits pourraient encore être exportés. Par suite des troubles dans la région de Taza le trafic par voie de terre avec l'Algérie est complètement arrêté.

Actuellement tout le commerce d'exportation est entre les mains des *Fasi* qui seuls savent se plier pour les achats sur place à des usages peu commodes pour les Européens.

Le véritable quartier commerçant ou *Médina* de Fez se trouve à Fas-el-Bali ou vieux Fez. Il entoure la mosquée inviolable de Mouley-Idris dont les non-musulmans ne peuvent s'approcher. Si un Européen veut s'entretenir avec les marchands de certaines rues adjacentes, ils doivent les faire appeler par un indigène musulman. Le commerce de gros et détail se trouve surtout dans la partie Nord-Est de Fas-el-Bali appelée El-Andalouç. On y trouve les marchandises de fabrication locale ou de provenance européenne.

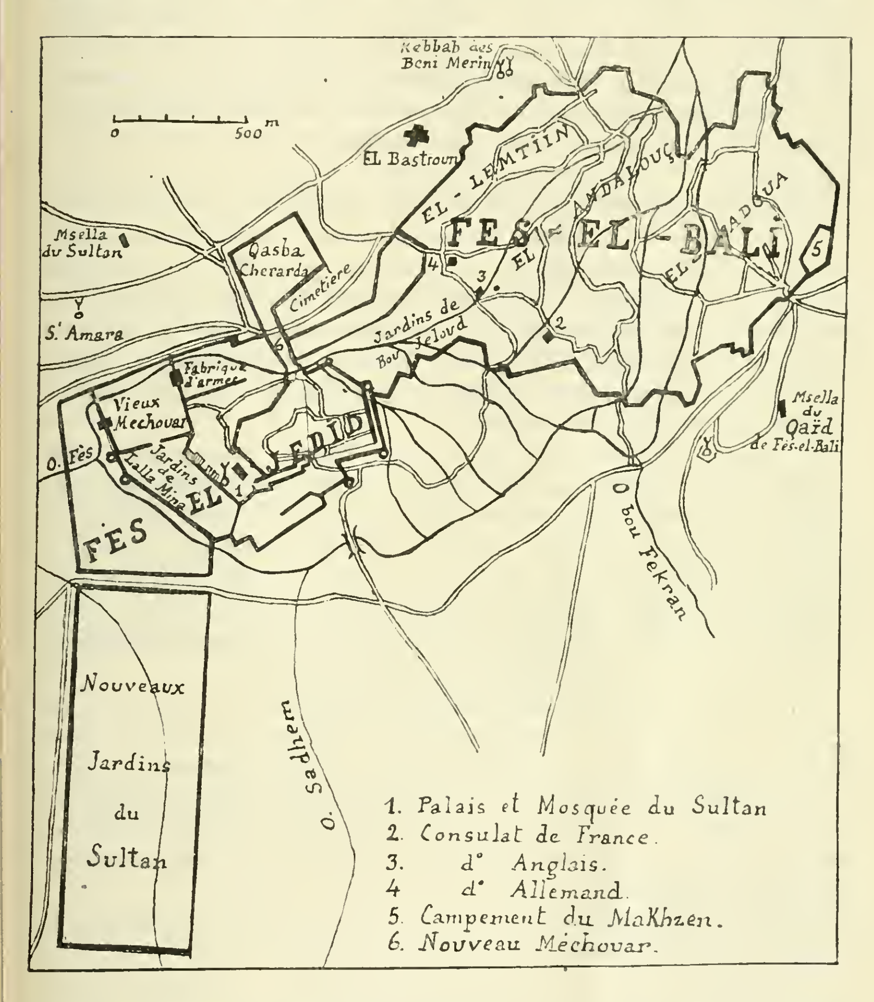
Chaque industrie, chaque commerce a sa rue spéciale (*souk*). Accroupi sur un petit tapis dans son échoppe le marchand attend nonchalamment le client. Ces boutiques n'ont que 1 m. 50 de large sur 1 m. 50 de profondeur, tout juste ce qu'il faut pour ce marchand et sa marchandise. Le client doit forcément se tenir au dehors.

Les négociants en gros ont leurs marchandises dans de grandes cours appelées *fondak*.

Le commerce à Fez est très vivant et très animé, surtout depuis que le Makhzen est venu se fixer à Fez. La vie économique de Fez est trop subordonnée à deux facteurs importants : la difficulté des communications et le manque de sécurité. L'existence à Fez est par suite coûteuse et difficile.

Les céréales des environs sont accaparées par de hauts fonctionnaires en vue d'une pénurie de grains. D'autres ne peuvent parvenir à Fez en raison de l'insécurité des routes et, ce qui y parvient, est à des prix exorbitants par suite de la cherté des transports. Des objets lourds de peu de valeur arrivent

à se vendre proportionnellement plus cher que des objets légers et de grande valeur.



Les bêtes de somme sont les seuls moyens de transport. Leur nombre est limité. Les négociants sont à la merci des muletiers ou des chameliers. Jamais on n'a pu obtenir d'eux qu'ils fixent même à peu près les jours de départ ou d'arrivée.

Malgré l'activité qui y règne, Fez est plutôt en décadence. Son influence commerciale ne peut plus rayonner dans toutes les directions. Seul, un rétablissement de l'ordre accompagné de perfectionnements dans les moyens de transport pourra donner à Fez toute l'importance désirable.

Fez, de par sa situation géographique, était appelée à devenir un centre industriel important et surtout à cause des eaux abondantes et constantes de l'oued Fas qui traverse la ville. La meunerie et la mégisserie devaient naturellement profiter de cette abondance d'eaux courantes. Fez centralisa la fabrication d'objets chers aux musulmans : les étoffes de laine, de coton et de soie ; les calottes rouges ou fez célèbres dans tout l'Orient ; les babouches ; toutes les parties du vêtement musulman devinrent en quelque sorte le monopole de Fez.

Durant plusieurs siècles, Fez profita d'une réputation universelle dans le monde musulman et la plupart de ces industries survivent de nos jours, grâce à cette ancienne réputation. La routine est le caractère distinct de ses ouvriers et de ses artisans. Les procédés employés datent du Moyen-Age et les outils n'ont pas été perfectionnés. La mentalité musulmane est du reste réfractaire à tout progrès. Le despotisme politique et l'insécurité du Maroc ne permettaient pas non plus à des industriels de s'engager dans des dépenses coûteuses de transformation d'outillage.

Les artisans travaillent donc suivant des méthodes traditionnelles. Leur groupement en corporations n'a pas non plus suivi de modifications. Les membres d'une même industrie forment une corporation à part. Le nombre de ses membres n'est pas limité. La corporation est un élément inhérent à l'existence économique de Fez ; elle s'y est conservée telle qu'elle était au Moyen-Age. Chaque corporation se trouve dans une seule et même rue ou *souk*. Elle est administrée par un conseil composé des principaux notables de la corporation, sous la présidence d'un *amin* choisi parmi eux.

La renommée de la fabrication *fasi* et les difficultés de communication ont également contribué à la conservation à peu près intacte des industries locales de Fez, au contraire de ce qui s'est passé pour les villes du littoral.

Avant 1902 la prospérité de Fez commençait à décliner ; lorsque le Makhsen vint s'y installer, il en résulta un nouvel élan dans les affaires. Naturellement les prix ont monté dans des proportions considérables et les salaires ont subi la même progression.

Les trois principales industries de Fez sont : la fabrication des tissus, la mégisserie et la cordonnerie.

La mégisserie, grâce à ses procédés restés excellents. s'y maintiendra certainement tant que les préparations chimiques employées en Europe donneront des résultats très inférieurs au tannage proprement dit. La cordonnerie, dont la qualité dépend des cuirs employés, continuera à être prisée par les musulmans et pourra prendre plus d'extension quand le pays sera pacifié et les moyens de communication plus faciles.

La fabrication des tissus est appelée à péricliter, du moins en ce qui concerne le tissage des soies et des cotons. Les lainages résisteront mieux. Ils sont obtenus dans de bonnes conditions économiques avec la laine du pays

et grâce à une main-d'œuvre à bon marché. Peut-être trouveront-ils des débouchés nouveaux en Algérie, lorsque la route de Fez à Oudjda jouira d'une réelle sécurité.

En outre Fez est appelée à devenir le centre de grandes manufactures modernes. L'oued Fas, divisé en nombreuses branches, traverse la ville d'un courant rapide et régulier. De nombreuses usines pourront utiliser la force en houille blanche que représente le débit considérable de l'oued Fas. Quelques minoteries bien aménagées remplaceront avantageusement les 160 petits moulins existant actuellement. Des scieries mécaniques pourront débiter les bois de construction qui seront amenés par l'oued Sebou jusqu'à proximité de Fez.

Les petits métiers indigènes se maintiendront comme à Tunis et à Constantinople. Il faut espérer que la poterie et surtout la fabrication des zellaïy ne disparaîtront pas et que l'architecture européenne saura utiliser intelligemment les mosaïques en carreaux de faïence ainsi que les sculptures sur boiseries qui donnent aux intérieurs de Fez ce cachet si pittoresque qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

La véritable transformation de Fez, quand la civilisation européenne y exercera son influence, ce sera la mise en valeur de sa grande réserve d'eaux courantes. Ce jour-là, Fez, qui fut pendant des siècles le plus grand centre religieux du Maghreb, en même temps que la ville la plus réputée dans l'Occident musulman, deviendra la capitale industrielle de l'Afrique du Nord.

BIBLIOGRAPHIE

TROIS MOIS AVEC LE MARÉCHAL OYAMA, les causes de la victoire, par M. Villetard de Laguérie, correspondant militaire du *Petit Journal*. Hachette, 1905.

Il y a deux mois, nous signalions ici-même l'intéressant livre de M. de la Serre, correspondant de guerre auprès des armées russes en Mandchourie. Cette fois, c'est du camp japonais que nous vient, je ne dirai pas : la lumière, mais un reflet particulier, un simple témoignage à ajouter aux autres, *quelques* impressions sur *quelques* épisodes du grand drame russo-japonais, dont l'histoire définitive est encore à faire.

Ce qui est partiel peut néanmoins n'être pas partial, c'est à quoi s'est employé dans la mesure de ses forces M. Villetard de Laguérie, écrivain sincère, compétent, connu déjà pour ses travaux antérieurs, — notamment son beau livre sur la Corée, que beaucoup d'entre nous ont lu. Quant au fait d'avoir passé trois mois avec le maréchal Oyama, c'est là une quantité négligeable, en même temps qu'une simple manière de parler, attendu que du côté japonais aussi bien que du côté russe, les correspondants de guerre ont été parfaitement dédaignés du grand État-Major, et tenus suffisamment à l'écart pour qu'ils ne pûssent rien connaître des événements, sauf par des récits ou les notes plus ou moins fantaisistes qu'on voulait bien leur remettre.

Pour se rendre en Extrême-Orient, notre compatriote a pris la route des États-Unis, ce qui lui a permis d'abord de constater combien la grande République était japonophile. L'oncle Jonathan, dont les sentiments sont rarement désintéressés, voyait en effet des avantages nombreux, commercialement et financièrement, à ce que cette guerre fût au moins entreprise. L'auteur nous donne à ce sujet force détails intéressants et pittoresques, qui prouvent que ce séjour en Amérique, loin des opérations militaires, n'a été nullement pour lui du temps perdu.

Débarqué à Yokohama le 22 Mars, il ne fut autorisé que le 15 Juillet à suivre l'armée. Encore n'a-t-il été « lâché » que le 31 Juillet. Il en a profité pour étudier sur place les mœurs et l'organisation militaires au Japon, où le chauvinisme d'une population savamment excitée contre tous les « barbares blancs », lui a laissé une impression plutôt désagréable. Aussi, à l'encontre de certains théoriciens, M. Villetard de Laguérie éprouve-t-il peu d'enthousiasme pour les Japonais, pas plus d'ailleurs que, d'un autre côté, M. de la Serre et ses collègues, mal accueillis, bousculés et « passés au caviar », ne semblent avoir aimé les Russes. Il faut néanmoins leur savoir gré, à tous, de nous avoir conté leurs mésaventures sans trop de mauvaise humeur.

Enfin, le 30 Août, il assiste à la bataille de Tchaotchampao, préliminaire de Liao-Yang, suffisamment pour entendre siffler les shrapnells et apercevoir au loin les blanches fumées des canons russes. Avec calme, Kouropatkine, — auquel décidément tous les correspondants de guerre rendent justice, — fait replier ses troupes et effectue la retraite en bon ordre. Les Japonais essayèrent bien de l'en empêcher, mais ils *furent battus* plusieurs fois, paraît-il, et durent se contenter de quelques prises insignifiantes.

Pendant les batailles du Cha-ho (10 au 16 Octobre) toute latitude fut donnée aux correspondants d'aller et de venir, mais « autant vaut pourvoir d'un grade dans la cavalerie un homme qui a les jambes broyées par la torture du brodequin ». C'est dire qu'ici encore l'exercice de leur mission leur fut rendu singulièrement difficile, et qu'en tous cas on ne leur permit d'envoyer à leurs journaux respectifs que des rapports officiels, arrangés et mutilés pour la circonstance.

Quant aux « causes de la victoire », l'auteur nous confirme ce que nous savions déjà. Les Russes ont été battus parce qu'ils n'étaient pas prêts, parce qu'ils « ont toujours tenu un contre deux ou trois », et surtout parce qu'ils se battaient sans entrain, « la barbe sur l'épaule, l'esprit et les yeux en arrière de la ligne du feu ». Deux ou trois fois néanmoins « les Russes ont été près de saisir la victoire, et de la fixer sous leurs étendards ». Qui sait si alors les correspondants de guerre n'auraient pas trouvé d'excellentes raisons pour justifier leur succès, et pour déclarer comme toujours, après coup, qu'il ne pouvait pas en être autrement !

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

EUROPE.

Sondages de glaciers. — Depuis un certain temps, des forages de glaciers se pratiquent en Suisse ; ces intéressants et coûteux trevaux se sont

poursuivis en 1904 au glacier d'Hintereis (massif de l'Œzthal). Un des forages n'a rencontré le roc qu'à 183 m. 8 ; un autre a atteint 213 m. 5. De 1901 à 1904, on a percé sept trous. Ces recherches ont fourni de précieux renseignements sur l'intérieur des glaciers : ceux-ci ont, on le voit, une épaisseur considérable ; ils renferment des veines ou ruisseaux d'une eau courante, et leur vitesse est moindre au fond qu'à la surface.

ASIE.

Vers l'Himalaya. — Le *Journal de Lausanne* a reçu trois nouvelles lettres du Dr Jacot-Guillarmod.

La première, datée de Nego-Cave, 16 Août, nous montre le Docteur encore plein de confiance dans l'avenir de son expédition et nous donne des détails intéressants sur le pays parcouru.

Le Dr Jacot-Guillarmod annonce qu'il est arrivé à Gomothang, où il s'offre le luxe coûteux d'un jour de repos. Ce repos était bien mérité, car les difficultés ne lui avaient point manqué pendant cette première partie du voyage.

D'abord il ne cessa jamais de pleuvoir pendant ces huit premiers jours, au point que la moyenne annuelle d'eau tombée, qui est de 3 m. 50 (quantité énorme ! Cinq fois environ ce que Lille reçoit), était déjà atteinte à cette époque. Les voyageurs n'eurent même pas quelques heures de répit. Les waterproofs les plus perfectionnés étaient impuissants à les protéger. Tout ce qui n'était pas enfermé dans des boîtes en fer-blanc risquait fort d'être abîmé par cette pluie diluvienne. Il fallait monter et descendre constamment avec parfois des différences d'altitude de plus de 600 mètres, et toujours patauger sans avoir un fil de sec sur le corps.

Une route facilita heureusement la traversée de la forêt du Sikhim, d'une exubérante végétation, véritable forêt vierge que les indigènes n'ont jamais cherché à traverser.

Dès la première halte, les voyageurs furent incommodés par les sangsues. Pas une pierre, pas un brin d'herbe qui n'en fut couvert. En un rien de temps elles s'attaquèrent aux mains et aux pieds des indigènes.

D'étape en étape, le découragement gagna l'escorte. Les coolies engagés s'enivrèrent, puis s'égrénèrent le long de la route. Un par un, ils abandonnèrent leur charge, après l'avoir éventrée et fait main basse sur tout ce qui était à leur convenance. Plus on avançait, plus les défections se multipliaient, circonstance grave en un pays presque désert.

C'est dans ces conditions que se fit l'arrivée à Gomothang, où par surcroît, le Dr Jacot-Guillarmod apprit que 135 coolies envoyés d'avance à Jongri n'y étaient pas arrivés. Lui-même ne trouva pas à Gomothang le permis d'entrer dans le Népaul, sur lequel il comptait.

Dans sa deuxième lettre datée du 21 Août 1905, soit quatorze jours après son départ de Darjeeling, le Docteur annonce qu'il est parvenu au pied du Kangchenjunga. Jamais la pluie n'avait cessé jusqu'alors et pour la première fois, elle ne commença à tomber que vers quatre heures de l'après-midi. Les jours suivants se ressemblèrent et dès lors il fut possible de faire les étapes successives à sec. On put toujours s'abriter à temps et éviter les corvées de séchage, opération difficile à l'altitude du Mont-Blanc, quand on n'a pour tout combustible que des buissons de rhododendrons rabougris et humides.

L'autorisation de traverser le Népaul était arrivée. Les premiers pas dans ce pays furent marqués par un incident qui aurait pu avoir des suites funestes. Au

fond d'une vallée, le sentier se trouva coupé par un torrent impétueux. La violence du torrent fit perdre pied au Docteur qui voulait le traverser à gué et ne dut son salut qu'à un robuste Cachemirien de son escorte.

Le 22 Août, le sommet du Kangchenjunga fut entrevu pour la première fois. Il émergeait au-dessus d'un voile de brouillards et disparut au bout de quelques minutes.

Le 31 Août, un camp put être établi au-dessus de 6,000 mètres. Avant d'aller plus loin, il fallut attendre que la neige tombée récemment fut suffisamment durcie.

Enfin la troisième lettre, datée de Darjeeling 25 Septembre, contient les détails circonstanciés de la catastrophe qui a arreté l'expédition et l'a fait rétrograder, comme le Bulletin d'Octobre l'a annoncé.

Crowley, le chef de l'expédition, chargé spécialement de préparer la route, se trouvait le 31 Août vers l'altitude de 6,500 mètres, où un camp avait été établi.

Dans la soirée de ce même jour, des coolies en redescendaient, se plaignant des agissements et des mauvais traitements de leur chef.

Le Docteur et De Righi partirent le lendemain à 10 heures pour lui faire des remontrances et lui retirer au besoin son commandement.

La montée fut pénible. Après la traversée d'un glacier passablement crevassé, obligeant à de nombreux détours, il fallut le long d'une grande pente retailler toutes les marches précédemment creusées dans la glace. Une avalanche quelques jours avant avait tout balayé sur son passage.

Après une explication orageuse avec Crowley, le Docteur s'en retourna au camp inférieur et c'est pendant ce retour que la catastrophe se produisit.

Le Docteur et De Righi avec quatre compagnons formaient une cordée de six, trois Européens et trois indigènes. A un tournant de la descente deux coolies glissent, le lieutenant Pache veut les retenir, glisse lui-même et entraîne un quatrième. Le Docteur et De Righi arrivent tant bien que mal à les retenir, lorsque la neige se détache sous leurs pieds. Tous sont alors entraînés par une avalanche. — Par un heureux hazard, le Docteur et De Righi s'arrêtèrent dans leur chute. — Après avoir inutilement cherché à dégager les quatre malheureux ensevelis sous la neige, ils regagnaient tant bien que mal le camp inférieur. Ce n'est que trois jours après que les cadavres des victimes furent retrouvés.

Le lendemain, Crowley, qui avait assisté d'en haut impassible à cette catastrophe, abandonnait ses compagnons sans ménagements, et le Docteur Jacot-Guillarmod renonçait définitivement à son entreprise, car il termine ainsi sa lettre de Darjeeling : « La fatalité a voulu que la première tentative d'ascension de cette haute montagne fut brusquement interrompue. Les habitants du Sikhim et du Népaul répéteront pendant bien des années que le dieu du Kangchenjunga n'a pas permis d'approcher de plus près son trône sacré. Nous ne le contrarierons pas de longtemps ».

RÉGIONS POLAIRES.

Préparation d'une expédition danoise. — Elle partirait à la fin du printemps de 1906, sous le commandement de l'explorateur Milius Erichsen, sur le *Danemarck*, et se composerait de 21 membres au total, dont un médecin, un peintre et des naturalistes. Son objectif est l'étude de la côte N.-E. du Groënland. On hivernerait par 75° N. environ et au commencement du printemps 1907, 12 hommes entreprendraient une expédition vers le Nord, avec le projet de revenir

au milieu de l'été. 70 chiens et des canots automobiles compléteraient l'outillage de l'expédition pour des entreprises de ce genre.

On hivernerait une seconde fois de 1907 à 1908, et le retour aurait lieu dans l'été de la dernière année.

Le but principal de l'expédition est de faire l'hydrographie des côtes du Groënland, sans préjudice des autres travaux relatifs à toutes les sciences naturelles.

Expédition norvégienne. — Des baleiniers de retour en Écosse annoncent la perte du *Gjoa*, capitaine Ronald Amundsen, parti de Christiania le 17 Juin 1903. Un des huit explorateurs serait mort, les autres vivraient parmi les Esquimaux.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

BULLETIN COMMERCIAL.

Les statistiques que l'Administration des Douanes a publiées pour les dix premiers mois de cette année sont intéressantes à disséquer. — Le commerce de la France durant cette période s'est élevé à 7,628,007,000 fr., en majoration de 455,267,000 fr. sur la période correspondante de 1904.

Parmi les marchandises importées, dont la valeur s'élève à 3,772,601,000 fr., nous trouvons à la rubrique « matières nécessaires à l'industrie », un chiffre de 2,445,534,000 fr., c'est-à-dire une majoration de 159,232,000 fr. sur 1904.

Les exportations dénotent également une bonne activité : 3,855,406,000 fr., soit 293,687,000 fr. de plus que l'année dernière. Ce sont les produits manufacturés qui ont surtout contribué à accentuer cette plus-value : 1,948,367,000 fr. en 1905 contre 1,778,593,000 fr. en 1904, soit 169,774,000 fr. d'augmentation. A ce dernier chiffre il importe de joindre la progression accusée par l'expédition des colis-postaux, 24,220,000 fr., soit une plus-value totale de près de 194 millions en faveur des articles fabriqués.

Il est enfin une dernière constatation intéressante à mettre en relief : du 1er Janvier au 31 Octobre 1905, nos exportations ont dépassé de 83,405,000 fr. nos importations, tandis que ces dernières, en 1904 à pareille époque, étaient de 51,302,000 fr. supérieures à nos exportations.

J. Petit-Leduc.

FRANCE.

Notre Marine marchande. — Nous avons publié, dernièrement, une statistique des marines marchandes du monde en 1903, d'après laquelle la marine marchande française ne viendrait, par ordre d'importance, qu'au cinquième rang, après la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Allemagne et la Norvège. Or, le *Comité central des Armateurs de France* vient, à ce propos, de faire une découverte dont on ne peut que se réjouir. En contrôlant les chiffres donnés partout pour les

statistiques du tonnage français, il a trouvé que ces chiffres sont inexacts, beaucoup moins importants que la réalité ; qu'en conséquence, notre flotte marchande doit être classée avant la flotte norvégienne.

Ce contrôle lui a été d'autant plus facile, et les résultats en apparaissent comme d'autant plus indiscutables que le Comité central réalise la représentation quasi intégrale de notre armement, et que la cotisation de chacun de ses adhérents est perçue d'après la jauge brute de ses navires ; cette jauge est donc enregistrée et vérifiée avec soin. Eh bien ! le Comité central groupe, à lui seul, un tonnage brut de 1,800,000 tonneaux, tandis que toutes les statistiques n'attribuent à la marine marchande française que moins de 1,500,000 tonneaux, et que le chiffre attribué par elles à la marine marchande norvégienne est inférieure de 25,000 tonneaux au moins à celui de notre tonnage affilié au Comité central.

La démonstration basée sur le tonnage brut s'applique d'une façon identique aux statistiques qui prennent pour base le tonnage net, d'autant mieux que, par suite de l'application aux bâtiments français du décret du 22 Juin 1904, qui a eu pour but d'unifier les jauges française et anglaise, le tonnage net de tous les bâtiments français a été augmenté dans des proportions qui atteignent 20 % pour la moyenne des bâtiments.

Si l'on ajoute que, d'une part, les statistiques font entrer sous les tonnages étrangers celui qui est attaché aux colonies ; que, d'autre part, une partie appréciable du tonnage colonial français échappe à l'action du Comité central, de même que celui afférent aux navires désarmés, en vente, ou appartenant à des Sociétés liées à l'État par certains contrats, qui leur ôtent toute liberté d'action syndicale, il apparaît clairement que le tonnage français est encore supérieur au chiffre de 1,800.000 tonneaux, et, par conséquent, encore plus qualifié pour prendre rang devant le pavillon norvégien, c'est-à-dire au quatrième rang et non au cinquième. De sorte que l'ordre réel des pavillons est, par ordre d'importance : 1° Angleterre ; 2° États-Unis (en comprenant le tonnage des lacs) ; 3° Allemagne ; 4° France ; 5° Norvège, etc.

(*Travail national*).

ASIE.

Une Exposition Universelle à Tokio. — On commence à parler d'une Exposition à Tokio. Cinq fois déjà le Japon a ouvert des Expositions nationales, dont l'intérêt, assez mince au début, a été grandissant rapidement. La dernière a eu lieu, il y a trois ans, à Osaka, avec grand succès. Bien que nationale en principe, on y avait accueilli déjà quelques exposants étrangers. C'était un premier pas. On a émis l'idée de faire cette fois un bond énorme, et d'ouvrir à Tokio une Exposition universelle, pour fêter la victoire remportée sur la Russie. L'idée était, certes, de nature à séduire les imaginations japonaises ; cependant, elle sera vraisemblablement abandonnée pour cette fois. Trop d'obstacles matériels s'opposent à sa réalisation. Mais, si cette Exposition n'est pas universelle, son intérêt n'en sera pas moins des plus considérables.

Les seules productions du Japon, depuis Sakhaline jusqu'à Formose, offrent déjà la plus grande variété ; il faut y ajouter évidemment ceux de la Corée et de la Mandchourie. Les relations si nombreuses que le Japon entretient avec la Chine nécessiteront certainement l'établissement d'une importante section chinoise, et, peut-être, pourrons-nous y juger l'œuvre si ample, si variée, si suivie du Japon dans l'Empire du Milieu. Cette Exposition deviendrait ainsi, par la force des

choses, une Exposition de l'Extrême-Orient ; et, dès lors, non seulement le Tonkin, l'Annam, le Cambodge, le Siam, les Philippines et Hawaï même seraient sans doute amenés à y participer ; mais aucun des pays ayant de grands intérêts en Extrême-Orient ne pourrait s'en désintéresser, sans s'exposer à se voir enlever une partie de sa clientèle. Cela va très loin ; et pour peu que le Japon se montre seulement accueillant, et que les événements n'en entravent pas l'exécution, la prochaine Exposition de Tokio pourrait prendre un développement et une importance auxquels on ne s'attend pas plus qu'on ne s'attendait aux succès militaires de ce même Japon.

(*Travail National*).

III. — Généralités.

La densité de la population. — Le dernier volume publié sur le recensement italien par la Direction générale de la statistique donne les chiffres représentant la densité de la population dans trente-trois pays différents. Il ne s'agit pas de la densité exprimée en raison de la partie habitable seulement de chaque pays, mais uniquement d'une densité empirique, puisqu'il est tenu compte de la superficie totale de chacun des États, sans en retrancher la partie qui est inhabitable. C'est ainsi qu'un pays plat et qui n'est arrosé que par un petit nombre de cours d'eau, tel, par exemple, que la Belgique, donne une densité qui ne saurait être comparée avec celle de tel autre pays, l'Italie, par exemple, qui, rien que sur les Alpes et sur les Apennins, a une superficie si grande qui n'est pas habitable.

Ceci dit, voici comment s'établit, pour une série de pays, la densité ainsi considérée.

Pays.	Superficie en kil. carrés.	Population.	Populat. par kil. carré.
—	—	—	—
Belgique	29.459	6.694.270	227
Angleterre	151.055	32.527.843	215
Pays-Bas	32.536	5.104.137	157
Royaume-Uni de Grande-Bretagne	314.869	41.609.091	132
Italie	286.682	32.475.253	113
Japon	417.296	45.426.651	109
Allemagne	540.743	56.367.178	104
Prusse	348.658	34.472.509	99
Luxembourg	2.586	236.543	91
Autriche	300.008	26.150.708	87
Bavière	75.870	6.176.057	81
Suisse	41.424	3.325.023	80
France	536.464	38.600.000	72
Danemark	38.455	2.449.540	64
Hongrie	324.851	19.224.559	59

Écosse	77.169	4.472.103	58
Portugal	88.934	5.021.657	56
Irlande	82.261	4.458.775	54
Serbie	48.303	2.492.882	52
Roumanie	131.353	5.912.520	45
Bulgarie	95.706	3.744.283	39
Grèce	64.679	2.433.806	38
Espagne	497.371	18.249.110	37
Bosnie et Herzégovine	51.028	1.591.036	31
Russie d'Europe	5.389.985	106.025.949	20
Suède	447.862	5.136.441	11
États-Unis d'Amérique	7.692.698	75.994.575	10
Mexique	1.987.201	12.604.923	7
Norvège	321.477	2.221.477	7
Chili	796.967	3.061.674	4
Brésil	8.361.350	14.333.915	1.7
Argentine	2.885.629	4.014.911	1.3
Canada	8.283.500	5.371.315	0.6

On peut voir par l'examen de ce tableau que la France est, à l'égard de la densité de la population, dans une situation bien inférieure, puisqu'elle n'occupe que le treizième rang.

(*Travail National*).

D'Europe en Amérique. — Le Sénat argentin a sanctionné à l'unanimité le projet Luro, déjà approuvé par la Chambre, pour la création d'une ligne subventionnée de paquebots rapides entre Buenos Aires et Vigo.

Le Gouvernement espagnol a, d'autre part, fait savoir au Gouvernement argentin que les Chemins de fer du Nord de l'Espagne seraient disposés à établir des trains rapides deux fois par semaine pour compléter ce nouveau service maritime.

Par cette combinaison, les passagers et les courriers de la Plata pourront venir à Paris en quinze jours et *vice-versâ*.

L'Espagne reprendrait ainsi le rôle économique qu'elle a perdu depuis longtemps de pays de passage entre l'Amérique du Sud et l'Europe.

En Portugal, on s'agite beaucoup pour que Lisbonne soit préféré à Vigo comme port d'attache, en offrant de supprimer les quarantaines et les passeports.

Le Brésil, de son côté, s'occupe de créer une ligne de navigation directe et rapide entre Rio-de Janeiro et Lisbonne.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 15 Octobre 1905.

LE SUD DE MADAGASCAR

MŒURS, COUTUMES, ÉTAT D'ESPRIT DES INDIGÈNES

LA DERNIÈRE RÉVOLTE. — ÉPISODES

Par Monsieur A. COTTA,
Prêtre de la Mission des Lazaristes à Ampasimena.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Monsieur A. Cotta, Prêtre de la Mission des Lazaristes, nous a entretenus d'une manière très intéressante du Sud de la grande île, partie de notre possession où l'influence française n'a encore pénétré que superficiellement. Devant un nombreux auditoire, M. Cotta nous a parlé dans une agréable causerie, des mœurs, de la religion et de la langue des Antanosy qu'il a bien appris à connaître pendant les sept années qu'il a passées au milieu d'eux.



La race Antanosy se trouve principalement dans la province de Fort Dauphin au Sud-Est de l'île de Madagascar.

Les Antanosy admettent que l'humanité eut trois mères : une pour les Malgaches, une pour les Hovas et une pour les blancs. Par Malgaches, ils entendent les populations autochtones habitant l'île avant l'invasion des Hovas. Les Antanosy ont eu le malheur, disent-ils, de ne pas avoir une mère blanche.

Les Hovas venus plus tard sont originaires de la Malaisie. Plus intelligents et plus souples, ils n'ont pas tardé, après avoir occupé d'abord la côte orientale, à s'emparer du centre de l'île, qu'ils occupent principalement. Ils ont soumis les populations de l'Ouest et du Nord, mais n'ont pas réussi vers le Sud où les populations sont toujours restées indépendantes. Ils sont arrivés, grâce à une certaine facilité d'assimilation, à une civilisation assez avancée.

Les Antanosy, chez qui les Hovas firent souvent des razzias, sont restés très primitifs. Les femmes n'ont souvent pour tout vêtement qu'une jupe en natte. Les hommes portent une ceinture et par dessus une simple chemise ou encore un lambeau de toile.

Malgré cela, ces Malgaches sont très heureux, car ils n'ont pas de besoins. On ne connaît pas bien leur origine, pas plus que celle de toutes les races anciennes de l'île. Elles tirent cependant plutôt de l'Océanie que de l'Afrique.

Les villages des Antanosy sont remarquables par leur malpropreté. Les indigènes s'ingénient plutôt à ne rien faire. La providence leur vient en aide. Il est un arbre qui leur rend de grands services. C'est la ravelana « *urania speciosa* », dénommé aussi l'*arbre du voyageur*. Il fournit de l'eau aux indigènes qui la trouvent emmagasinée à l'aisselle de ses pétioles. Cet arbre fournit aussi à l'indigène tous les matériaux nécessaires à la confection d'une case. Le tronc fournit la charpente, les limbes des feuilles la toiture et les côtes de ces mêmes feuilles reliées entre elles forment les parois. Divers ustensiles, des plats, proviennent également de cet arbre original par sa forme. Ses feuilles prennent toutes la même direction ou celle immédiatement opposée, de sorte qu'il présente la forme d'un grand éventail lorsqu'il est vu de face, tandis que vu de profil il paraît une simple tige droite.

Les feuilles ont 4 mètres de longueur sur 0.90 de largeur. Ce sont de véritables parapluies de famille.

La faune et la flore de la grande île présentent beaucoup d'autres anomalies, qui donnent à cette partie du monde un caractère bien spécial.

Les cases des indigènes, assez bien alignées d'ailleurs, n'ont qu'une

pièce de trois mètres de côté où gens et bêtes vivent ensemble. On devine dans quel état ces habitants peuvent être.



CASES ET FAMILLES MALGACHES.

L'agriculture est encore dans cette région extrêmement rudimentaire. On ne se donne même pas la peine de remuer le sol. On cultive principalement le riz, le manioc et la patate. Pour le manioc, on procède par boutures. Le riz est cultivé en montagne ou dans les rizières. Ils le sèment comme ils le font pour les haricots. Le riz de rizières est cultivé dans les marais. Voici comment ils procèdent :

Des bœufs malgaches (zébus) sont amenés sur le terrain propice et on les y laisse piétiner un jour entier. Après eux viennent les femmes ou des enfants munis d'un long bâton avec lequel des trous sont pratiqués dans le sol. Le semeur sans se baisser jette les graines dans ces trous et au besoin les y pousse avec le pied.

Et c'est tout. Les Malgaches, on le voit, observent le principe du moindre effort.

Les zébus ou bœufs malgaches sont munis d'une bosse et les Malgaches se croient les seuls à en posséder. Ils vous diront qu'en France il n'y a pas de bœufs, parce que les leurs seuls possèdent la bosse qui est pour eux la marque distinctive du bœuf.

En dehors du piétinement cité plus haut comme opération préparatoire aux semailles, les bœufs n'ont rien à faire. Ce sont presque des animaux de luxe. Les Malgaches tiennent surtout à en posséder le plus possible. Ils en achèteraient plutôt, par exemple, qu'un chapeau ou un

objet utile. Quitte à s'en défaire après à moitié prix en un moment d nécessité.

Que sont les moyens de transport en un pareil pays, où on ne sait même pas utiliser les bœufs ? Tout se fait à dos d'homme. Cela est naturellement fort onéreux. Pour les voyageurs qui craignent la chaleur et les rudes montées, il y a une sorte de chaise à porteurs fort rudimentaire appelée *filanzane*.

Les bœufs ne travaillent donc pas, ils ne sont pas soignés davantage et s'abritent où ils peuvent.

Quand un Malgache vient à mourir, la moitié de son troupeau doit être immolé. Alors les indigènes qui vivent d'ordinaire très sobrement de riz, patates, haricots, manioc ou de racines sans sel, s'en donnent à cœur joie. C'est une orgie de viande. Il n'y a pas bien longtemps qu'ils la mangeaient avec la peau, n'ayant pas encore appris à dépouiller leurs victimes. Pour noyer leur chagrin, ils boivent alors abondamment du rhum dans lequel ils font au préalable macérer des fruits, ils ont emprunté cette préparation aux créoles de l'île de la Réunion.

Comme monuments funéraires, les indigènes dressent des pierres informes de longueurs variables suivant l'importance du défunt. Comme



PIERRES TOMBALES.

ornements accessoires, ils y suspendent les cornes des bœufs immolés à l'occasion du décès.

La mortalité, avec leur manière de vivre peu hygiénique, est naturellement grande, surtout pour les enfants. La lèpre fait aussi de

profonds ravages à Madagascar. Il y a, par exemple, 450 lépreux à Farafangana.

On distingue deux sortes de lèpre. La lèpre africaine et la lèpre léonine, ainsi appelée parce qu'elle donne à la face de l'homme atteint l'aspect d'un lion. Des individus contaminés perdent tous leurs doigts et n'ont plus que d'horribles moignons.

En beaucoup d'endroits, à Farafangana, par exemple, les indigènes n'ont aucune crainte de la contagion de la lèpre. Ils croient pouvoir s'approcher sans danger de parents ou amis atteints de ce mal affreux et les missionnaires sont souvent obligés de les chasser de force. Aussi dans ces conditions la maladie est difficile à enrayer, et le nombre des lépreux est en conséquence énorme à Madagascar.

Avant l'arrivée des Européens, la médecine était pratiquée par des sorciers, qui n'employaient que des moyens empiriques. Actuellement les blancs ont sous ce rapport une certaine influence. On les considère également comme sorciers et on vient les consulter volontiers en cas de maladies sérieuses.

En ce qui concerne la religion, on peut dire qu'il n'y en a pas, ni vraie, ni fausse. L'opinion de Platon est donc erronée en ce cas particulier. Ce grand philosophe prétendait que l'on trouverait bien des endroits sans forum, mais non sans temple. Il n'y a réellement aucune religion chez les Malgaches. Ce n'est pas qu'ils ignorent le nom de Dieu, mais ils l'appliquent à toutes sortes de choses. Ils s'en font une idée très vague. Ils appelleront Dieu le prince parfumé ou encore un joli bœuf. Une autre fois ils s'adresseront à la foudre et lui commanderont de s'éloigner. Pendant les orages les principaux d'un village sortent de leur demeure et s'adressant à l'orage, ils lui diront : va-t-en, va plus loin, comme s'ils s'adressaient à quelque personne et les plus courageux lui crachent à la face.

Ils ont une idée de la survivance, sorte de métempsycose et sont convaincus qu'ils prendront après leur mort la forme d'un serpent ou d'un crocodile ou une forme qui leur plaît davantage. Un jeune Malgache espérait bien, par exemple, devenir comète pour être joli et admiré de tous.

Pour eux, il n'existe pas de devoirs moraux, ils ne croient à aucune sanction. Ils craignent cependant que les morts ne viennent les tourmenter. Aussi quand ils conduisent quelque défunt à sa dernière demeure, ils lui font faire mille et mille détours pour que son âme n'arrive point à retrouver son chemin.

Ils n'opposent aucune objection aux horizons qu'on leur fait entrevoir, répondent invariablement oui sans conviction et sont par cela fort difficiles à persuader.

Ils se pénètrent peu à peu de bons sentiments, mais ceux-ci sont encore à l'état latent chez eux. Tout effort n'est pas perdu, on en a eu maintes preuves, mais il faut savoir attendre le résultat efficace !

Les Malgaches ont le nez plat, les lèvres épaisses comme les nègres,



TYPES DE FEMMES MALGACHES.

mais leur front est celui des races européennes. Ils sont très gais et n'ont pas d'histoire. Ils ne connaissent que les saisons et pas du tout l'année. L'un d'eux a répondu une fois à quelqu'un qui l'interrogeait sur son âge qu'il avait bien mille ans, peut-être deux mille.

La langue malgache est commune à toute l'île. C'est une langue assez douce, harmonieuse et agglutinative. On connaît ces longs mots usités à Madagascar pour désigner des personnages importants ou les diverses localités.

Les Malgaches se font une haute idée de leur langue. Ils admettent naturellement que quelqu'un ne sache pas le français, mais ils sont étonnés que tout le monde ne comprenne pas le malgache, qui pour eux est la langue par excellence.

La langue malgache tient du malais et surtout du grand polynésien presque pur. On sait que les Hovas qui ont importé la civilisation étaient Malais. Or ils n'ont pas importé le sanscrit. C'est donc que les Hindous n'avaient pas encore pénétré chez eux avant leur exode vers

Madagascar, qui n'a dû par conséquent s'effectuer au plus tôt que dans le premier siècle de l'ère chrétienne.

Les missionnaires ont beaucoup à faire dans ces régions. Ils doivent non détourner mais créer un courant. Les Malgaches répondent invariablement oui, avons-nous dit, à tout ce qu'on leur insinue. Ils reconnaissent la supériorité des Français sur eux et les considèrent comme des aînés créés avant eux. Comme cadets ils s'inclinent toujours, mais on ne sait jamais si on les a convaincus.

Les Lazaristes entretiennent des écoles de garçons et de filles à Ranomafana, Ampasimena et à Andasibe. On enseigne aux garçons également la charpente et la menuiserie. Ils pourront ainsi être de suite utiles à leurs concitoyens. Les missionnaires tiennent à ce que leurs anciens élèves s'établissent autant que possible contre l'école, pour qu'ils ne soient point disséminés dans la masse et conservent plus longtemps les bons principes dont ils ont pu s'imprégner.

Enfin M. Cotta arrive à la dernière révolte, en 1904. Cette révolte éclata inopinément dans le Sud de l'île, partie que l'on considérait alors comme absolument calme.

Quelles étaient les causes de cette révolte ?

Les Hovas n'avaient jamais soumis les tribus du Sud-Est, dont nous avions même utilisé les services contre eux, et aussi comme auxiliaires de notre administration et comme miliciens destinés à assurer la police. Nous les pensions dévoués et obéissants, ils se croyaient supérieurs. Cette conscience de leur supériorité, le réveil d'anciens instincts de pillage, l'influence des sorciers du pays jaloux de la concurrence qu'ils croyaient trouver chez les Européens et la connaissance parfaite de notre faible effectif déterminèrent leur soulèvement. Des soldats indigènes quittèrent différents postes avec armes et bagages et se joignirent aux révoltés, en augmentant ainsi notablement la puissance.

Le sergent indigène Kotavy fut l'un des meneurs principaux et commanda même l'une des bandes de révoltés.

Tout d'un coup on apprit vers la fin de 1904 que dans la province de Farafangana, les miliciens d'Ampahiry avaient donné le signal de la révolte. Le sergent Vinay en tournée était assassiné et le lieutenant Baguet accouru d'un poste voisin avec une faible escorte croyant à une rébellion sans importance, se vit tout à coup entouré et périt lui-même assassiné.

Fort Dauphin se fiant au calme des populations environnantes se dégarnit. Des détachements sont envoyés vers le Nord pour empêcher

l'infiltration des rebelles. Malgré cela, la révolte gagne Manantenina où l'administrateur Hartmann fut tué dans un engagement. Il avait



BAIE DE FORT DAUPHIN.

quitté Manambaro pour porter secours à la faible garnison de Manantenina.

A la nouvelle de la mort de M. Hartmann, M. Cotta partit d'Ampasimena pour aller lui rendre les derniers devoirs. C'était une course de quatre heures au milieu d'un pays révolté. Il traversa une localité dont les mauvaises dispositions ne faisaient aucun doute. Les indigènes se préparaient au combat et s'adonnaient à une danse guerrière. M. Cotta avait trouvé difficilement quelques indigènes pour se faire escorter et ceux-ci, contre leur habitude et par crainte, estaient toujours à 500 mètres derrière lui.

Le retour était encore plus risqué. Avertis du passage de M. Cotta des indigènes devaient l'attendre sur sa route. Quatre se tenaient effectivement en embuscade à son intention. Au dernier moment, Kotavy leur avait conseillé de réserver plutôt leurs coups pour un officier français. C'est à cette circonstance que M. Cotta dut son salut. Il passa près d'eux, au moment où ils étaient le plus indécis.

Ce n'était que partie remise. M. Cotta qui en avait le pressentiment s'entendit appeler un matin à haute voix dans la cour de la mission à Ampasimena. C'étaient les notables du pays, ils déclaraient que la rébellion mettait le pays en danger et demandaient des armes pour

assurer leur sûreté. Ce n'était qu'un prétexte pour s'assurer que M. Cotta était sans défense, le surprendre et l'entourer. Deux indigènes allaient mettre la main sur lui par derrière, quand il se retourna tout à coup et les fixa résolument.

Le coup était manqué, les indigènes ne savaient quelle contenance tenir et se retirèrent pour délibérer. Un seul resta en observation, mais partit enfin sur une injonction ferme de M. Cotta qui profita de suite de cette accalmie pour se jeter dans la brousse avec deux jeunes gens de la mission.

Bientôt après son départ la cour de la mission était envahie. Il était temps et les indigènes auraient pu l'apercevoir dans le lointain s'ils avaient été moins préoccupés. On était alors au 3 Décembre. C'est vers cette époque que M. Conchon fut assassiné sur sa concession.

M. Cotta eut une bonne inspiration en ne suivant aucune des trois routes qui menaient à Fort Dauphin. Elles étaient gardées par les insurgés. Son voyage ou plutôt sa course se fit à travers les forêts et avec les plus grandes difficultés. Les privations et les mauvaises rencontres ne lui manquèrent point. Il dut son salut plusieurs fois au fusil qu'il tenait toujours à la main et à son aspect résolu. Cela suffit à en imposer à ces indigènes. En réalité le fusil était inoffensif, les cartouches qu'il renfermait avaient été mouillées dans les péripéties du voyage, passages de rivières et pluie diluvienne, et le missionnaire n'en avait point d'autres.

Il eut aussi des rivières de quatre à cinq cents mètres de large à traverser et eut toujours la chance de trouver ou de louer des pirogues. Il faillit être cerné alors qu'il discutait pour obtenir le passage d'un de ces cours d'eau. Les indigènes pour gagner du temps lui faisaient attendre sa monnaie, et pendant ce temps, on cherchait à le surprendre par derrière. M. Cotta tout en les fixant sut reculer à temps et leur en imposa encore une fois. La précaution qu'il prit toujours de maintenir les indigènes à distance devant lui, son fusil qui au fond ne valait rien, et surtout l'absence de toute crainte et un imperturbable sang-froid furent sa sauvegarde.

A Sainte-Luce il dût laisser un des deux jeunes gens qui l'avaient accompagné. L'autre continua à suivre encore quelque temps M. Cotta, mais avec répugnance. Le pays aux abords de Fort Dauphin était moins que sûr. Une panique avait saisi toute la population des environs et la cause de cette panique fut l'arrivée au Fort Dauphin de la femme et de la fille de M. Conchon, toutes deux dans un état lamentable.

Douze kilomètres séparaient alors M. Cotta de Fort Dauphin. Il les fit au pas gymnastique et y arriva seul, sain et sauf, son compagnon n'avait pas osé le suivre.

C'est dans ce fort que tous les réfugiés eurent à subir un siège périlleux jusqu'au 20 Décembre. C'est à cette date où ils étaient dans une situation très critique que deux compagnies de Sénégalais envoyées de Diégo-Suarez vinrent délivrer la place.

Depuis la révolte a été réprimée. Cependant quelques rares révoltés tiennent encore la brousse sous le commandement de Kotavy, mais ils seront inévitablement réduits sous peu. Espérons que cela aura été le dernier obstacle à la prépondérance française à Madagascar.

Ces lignes nécessairement concises ne peuvent, à notre vif regret, traduire la simplicité sincère et profonde qui rendait son récit d'autant plus émouvant que l'orateur s'efforçait de ne mettre en relief ni son sang-froid, ni son courage, ni même sa connaissance de la mentalité des indigènes acquise par un contact et une étude ininterrompus de plusieurs années.

II.

Séance du Jeudi 19 Octobre 1905.

L'IRLANDE AU XX[e] SIÈCLE

Par M. Yann Morvran GOBLET,
Publiciste, Examinateur à l'Institut Commercial de Paris.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Yann Morvran Goblet a remporté aujourd'hui un vif succès, tant par son élocution facile que par l'exposition claire et lucide du sujet qu'il traitait d'ailleurs avec beaucoup de chaleur et de conviction. Ce sujet, qui le touche de très près (M. Y. M. Goblet est Breton d'origine), est l'objet de sa préoccupation constante.

Nous traversons en ce moment dans toute l'Europe une période

caractéristique. Le XIX[e] siècle fut une ère de centralisation à outrance ; mais le XX[e] siècle s'annonce comme devant être marqué par le triomphe des nationalités et des races jusque là asservies, par la renaissance des petites patries. Parmi les mouvements dans ce sens qui déjà se dessinent, l'un des plus intéressants est celui de la race celtique, de cette race courageuse qu'on méconnaît trop souvent, de cette race qui tint autrefois le premier rang en Europe. Elle occupe encore une grande partie de la France et la moitié des Iles Britanniques : la Bretagne, le Pays de Galles, l'Écosse, l'île de Man et l'Irlande.

Ces cinq pays déploient aujourd'hui une grande activité, et par ce mouvement néo-celtique, s'accomplit la légende de la résurrection du Roi Arthur, du bon chevalier qui doit revenir un jour prendre Excalibur, l'épée enchantée que lui donna la Dame du Lac Merveilleux. Cette résurrection n'est-elle pas le symbole de celle de la race celtique ?

Le mouvement celtique est à la fois idéaliste et pratique. Après un sommeil de dix siècles, les langues britonniques et gaéliques renaissent en quelque sorte, les bardes réveillent les échos endormis, et les économistes se joignent à ce mouvement de rénovation dont l'Irlande tient la tête.

En France, on connaît généralement assez peu et assez mal l'Irlande. On ignore surtout que dans les brouillards d'Érin est née une nouvelle Irlande qui travaille pratiquement à son relèvement futur.

Décrire l'Irlande prendrait bien du temps : il y a tant d'Irlandes ou plutôt tant d'aspects divers de l'Irlande éternelle ! Certes l'auditoire connaît l'Irlande « géographique » des manuels ; aussi n'est-ce pas celle-là que M. Y. M. Goblet va nous montrer. C'est l'Irlande vraie, l'Irlande celtique, l' « Irlande irlandaise » qu'il veut nous dépeindre.

Il faut passer par l'Angleterre pour aller en Irlande ; malheureusement cela est vrai moralement aussi bien que matériellement, car on se laisse influencer au passage par les préjugés anglais ; combien de touristes, partis dans de bonnes dispositions, débarquent à Dublin préparés à voir les choses sous un tout autre aspect que celui qu'elles ont réellement ! Tant les théories antiirlandaises entendues en cours de route, émises d'ailleurs de très bonne foi, leur ont faussé les idées !

L'Irlande est un pays étendu et fertile, au climat doux ; une grande partie de son sol est aujourd'hui couverte de prairies. M. Y. M. Goblet nous parle ici de la « magie » de la terre irlandaise et de son charme étrange comme seuls en peuvent parler ceux qui l'ont ressenti.

Dublin, la capitale, si bien située, quoiqu'elle ne soit pas une ville immense, a pourtant bien l'aspect d'une capitale. Dès l'arrivée, le



GLENDALOUGH (WICKLOW).

Français remarque avec plaisir que les habitants n'ont rien de la raideur britannique, mais se montrent avenants, à la manière française — à la manière celtique.

Quelques belles projections nous font voir Dublin, sa Douane, sa grande rue que tout le monde appelle en dépit de l'administration O'Connell street, etc. Et M. Y. M. Goblet nous montre des coins de cimetière chers aux Irlandais : la tombe de Parnell, le monument de O'Connell qui est une « tour de Saint-Patrick ». Puis ce sont des vues de quelques villes secondaires où se multiplient les monuments anciens. les vieilles abbayes et les croix celtiques. Enfin, c'est l'Irlande des touristes qui défile devant nos yeux, et nous revoyons la fameuse Chaussée des Géants, les lacs de Killarney, etc.

L'histoire de ce beau pays est navrante. Sous la domination anglaise, les Irlandais ont été traités comme des étrangers dans leur propre patrie ! Ils sont devenus les fermiers de leurs domaines héréditaires !

Jusqu'au temps de Brian Boru, les Irlandais vécurent heureux dans leurs clans. Leur vie était toute patriarcale. Mais une femme allait perdre le pays. La belle Devorgilla, l'Hélène irlandaise, femme du roi de Leinster, Dermot Mac Murragh, s'étant laissé séduire et enlever par le chef de Brefni, le ravisseur poursuivi implora le secours de Henri II

d'Angleterre. Les Normands d'Angleterre saisirent cette occasion pour se jeter sur l'île qu'ils convoitaient et ainsi s'opéra la première annexion de l'Irlande.



SACKVILLE STREET DUBLIN
(O'CONNELL STREET pour les nationalistes irlandais).

Les envahisseurs se partagèrent les terres irlandaises dont ils réduisirent les légitimes propriétaires au rang de simples fermiers. Plus tard vinrent les guerres de religion. Les Irlandais étaient catholiques, nouvelle cause de persécution. L'histoire résumée d'une famille irlandaise au cours des siècles de domination anglaise n'est qu'une suite de persécutions, de spoliations, de supplices, depuis Henri II jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, où les crimes agraires et le Fenianisme, terribles représailles des victimes de l'oppression britannique, firent régner la terreur en Irlande.

Chassés de leurs terres, les Irlandais essayèrent de l'industrie (lainages, cotonnades, toiles), mais bientôt les Anglais, jaloux de leur succès, grevèrent leurs produits de droits prohibitifs qui anéantirent une à une les industries irlandaises. Et l'historien anglais Froude a pu dire que l'Angleterre s'est appliquée à rendre l'Irlande pauvre pour l'empêcher d'être gênante.

Le peuple irlandais est fort intéressant : il représente le caractère celtique dans toute sa pureté, avec ses sentiments nobles et élevés. Légers et confiants malgré leur misère, idéalistes, sentimentaux et

passionnément patriotes, les Irlandais rappellent les Français d'une manière qui serait étonnante si les uns et les autres n'appartenaient pas à la famille celtique. Les jeunes filles et les femmes d'Irlande



GLENSHESK (ANTRIM).

aiment n'avoir pour toute parure que le shamrock national, et beaubeaup portent une bague où sont gravés ces mots gaéliques : « Erin, ma vourneen ! » (Ma chère Irlande !) Quels cœurs seraient insensibles à ce patriotisme ? En tous cas. ce ne seront pas des cœurs français ! Malheureusement certains Irlandais reprochent à leurs compatriotes un défaut que nous avons aussi souvent à reprocher aux nôtres : l'amour exagéré des professions libérales.

M. Y. M. Goblet explique ensuite ce qu'est la question agraire. A force de confiscations et de « plantations » on était arrivé à ce que toutes les terres appartiennent à des propriétaires absents qui ne dépensaient rien en Irlande. Des intermédiaires cupides fixaient et recevaient les fermages, trouvant moyen de tromper propriétaires et fermiers. Les fermages atteignirent des taux exorbitants, et la race irlandaise étant très prolifique, les tenures devinrent dans le même temps de plus en plus petites et de plus en plus recherchées. De 2 millions d'habitants au XVIIIe siècle, l'Irlande passait en 1800 à 4 millions et à près de 8 millions en 1848. Une catastrophe était inévitable. La misère arriva et des famines firent leur apparition. La plus grande, celle de 1848, fit de nombreuses victimes. Beaucoup d'Irlandais durent alors émigrer en

Amérique, et l'émigration continue encore aujourd'hui ; mais ils sont restés, outre mer, Irlandais de cœur, et ils aident de leur argent et de leur influence leurs frères restés en Irlande.

Pendant que les terres de culture diminuaient, les pâturages augmentaient, et aujourd'hui 80 % de la surface de l'Irlande est occupée par des prairies. Cet état anormal est la conséquence des évictions.



APRÈS UNE ÉVICTION PAR INCENDIE DE LA FERME.

Des vues nombreuses et caractéristiques nous montrent bien ce qu'est une éviction. Quand un fermier ne peut payer sa « rent », il est chassé de sa maison, au besoin par la force ; la maison est souvent démolie et la ferme est transformée en pâturages, tandis que la famille évincée va mourir de faim sur des terres plus pauvres dans une tenure de plus en plus petite. Ainsi tout le pays tend à présenter l'aspect d'une immense prairie.

Qu'ont fait les populations évincées ? Notamment dans l'Ouest, dans les « districts congestionnés » elles se sont concentrées sur les parties les plus pauvres des propriétés et là, dans des huttes enfumées, sur des tenures incapables de les nourrir, elles mènent une vie si misérable qu'on a dû créer un service spécial pour les empêcher de mourir de faim et de dénuement.

L'Angleterre, qui veut conserver au dehors sa réputation de « respectability », a dû enfin se résigner à faire quelque chose pour

l'Irlande, mais elle ne l'a fait qu'avec une parcimonie excessive. Le peuple irlandais « a faim de la terre », et le Parlement, n'en a donné à ce peuple affamé que de misérables bouchées.

Il a pour cela voté des lois agraires permettant théoriquement aux Irlandais de racheter leurs terres ; mais à quels prix ? C'est là surtout la difficulté, car les propriétaires se montrent on ne peut plus exigeants. Bref, ces lois spéciales, sans doute bien intentionnées, n'ont point encore donné de résultats effectifs. Ce qu'il faudrait, c'est la vente obligatoire, qui aurait pour conséquence la création d'une classe de petits propriétaires exploitants, comme celle que nous avons en France.

La renaissance actuelle de l'Irlande présente plusieurs aspects. En premier lieu, il faut noter le côté intellectuel. La langue et la littérature celtiques se développent plus que jamais. Même les Irlandais des régions de l'Est, où l'on ne parlait naguère que l'anglais, apprennent la vieille langue gaélique. M. Y. M. Goblet les a entendus à Dublin, aux réunions de la « Gaelic League », discuter en cette langue que la plupart avaient récemment apprise. Ce mouvement national s'étend à l'histoire, à la musique et aux beaux-arts.

Comme complément du mouvement agraire, toute une organisation agricole s'est formée, et la coopération agricole se développe avec une rapidité étonnante.

On doit signaler aussi le mouvement industriel. Les Anglais citent bien haut la « prospérité de l'Ulster » ; mais c'est là une légende. Sauf à Belfast et dans ses environs immédiats (M. Y. M. Goblet rappelle à ce sujet que ce sont des émigrés de la Flandre qui ont implanté à Belfast le tissage de la toile fine) et aussi à Dublin — villes qui font exception, — l'industrie n'est encore que peu développée en Irlande. Du moins, bien des industries existent à l'état embryonnaire et on s'occupe de les fortifier. La presse accentue ce mouvement et fait la guerre à ceux qui emploient des produits étrangers quand les similaires irlandais existent.

Deux cents industries pourront être représentées à l'Exposition Nationale de Dublin, en 1907.

Mais au-dessus de tous ces mouvements, il faut placer la grande aspiration politique de l'Irlande, la liberté sans laquelle rien ne vaut, la lutte de tous les instants pour l'obtention du Home Rule qui doit être la pierre angulaire de la nouvelle Irlande.

Les Irlandais des États-Unis coopèrent aussi à cette renaissance,

car l'Irlandais, où qu'il soit, pense toujours à sa patrie. On cite tel ministre espagnol dont les ancêtres étaient Irlandais, et qui ne voulut jamais apprendre, même pour les besoins diplomatiques, la langue des oppresseurs de la patrie de ses pères.

Les Français doivent s'intéresser à l'avenir de leur sœur celtique. Les Irlandais nous aiment; que de fois leurs exilés sont venus s'asseoir à notre foyer! Nos armées ont jadis essayé de les secourir; une telle aide serait incompatible avec les exigences de la politique moderne; mais nous pouvons aider autrement l'Irlande.

Nos bardes y sont allés. Economistes et négociants peuvent et doivent faire de même. Le développement du commerce franco-irlandais ne saurait les laisser indifférents. Les touristes y trouveront largement leurs jouissances.



LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. — VUE GÉNÉRALE.

L'Irlande peut être heureuse et elle doit le devenir. L'Irlande veut être une nation; il lui faut l'autonomie du Home Rule. En France, on la lui souhaite généralement, et M. Y. M. Goblet, en vrai Celte qu'il est, espère ardemment qu'elle l'obtiendra.

Il termine cette belle conférence par ces mots : « Les infortunes peuvent succéder aux infortunes; notre race espère toujours, car l'Éternité lui appartient; les tourmenteurs passeront, les Celtes les regarderont passer! »

III.

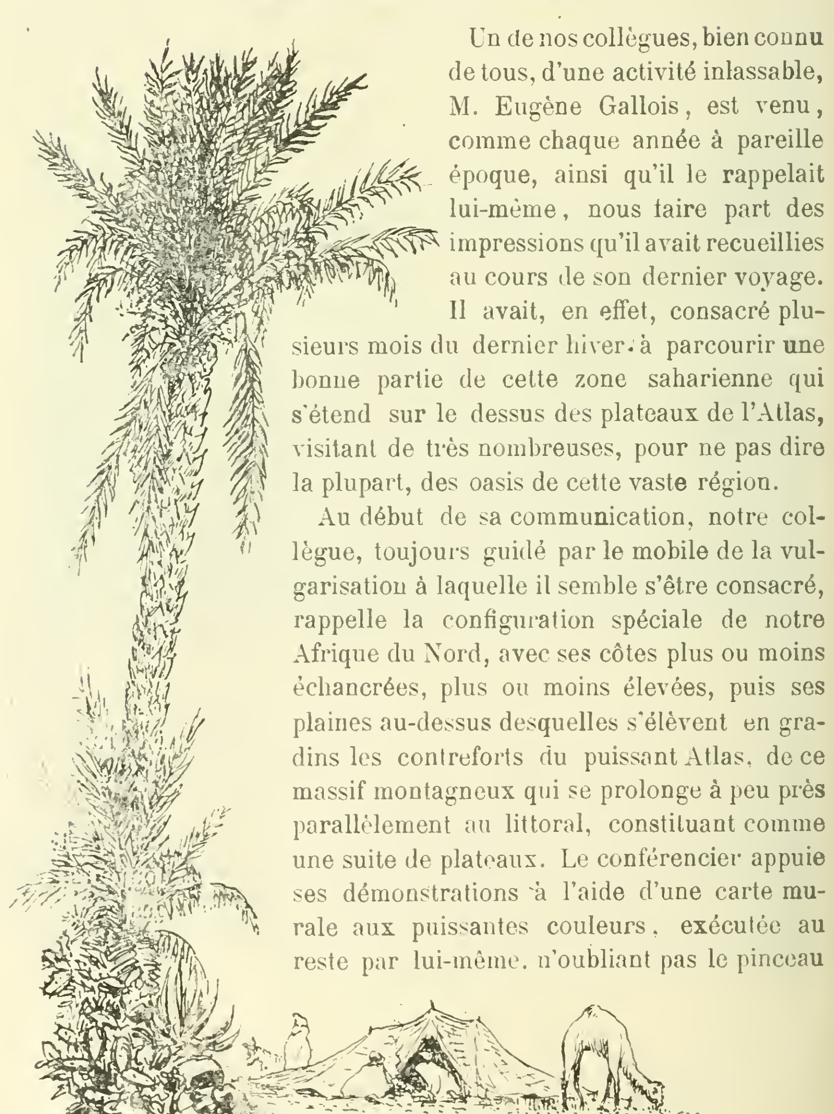
Séance du Jeudi 26 Octobre 1905.

LES OASIS D'ALGÉRIE ET DE TUNISIE

Par M. Eugène GALLOIS,

Explorateur, Membre fondateur de la Société.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE



Un de nos collègues, bien connu de tous, d'une activité inlassable, M. Eugène Gallois, est venu, comme chaque année à pareille époque, ainsi qu'il le rappelait lui-même, nous faire part des impressions qu'il avait recueillies au cours de son dernier voyage. Il avait, en effet, consacré plusieurs mois du dernier hiver à parcourir une bonne partie de cette zone saharienne qui s'étend sur le dessus des plateaux de l'Atlas, visitant de très nombreuses, pour ne pas dire la plupart, des oasis de cette vaste région.

Au début de sa communication, notre collègue, toujours guidé par le mobile de la vulgarisation à laquelle il semble s'être consacré, rappelle la configuration spéciale de notre Afrique du Nord, avec ses côtes plus ou moins échancrées, plus ou moins élevées, puis ses plaines au-dessus desquelles s'élèvent en gradins les contreforts du puissant Atlas, de ce massif montagneux qui se prolonge à peu près parallèlement au littoral, constituant comme une suite de plateaux. Le conférencier appuie ses démonstrations à l'aide d'une carte murale aux puissantes couleurs, exécutée au reste par lui-même, n'oubliant pas le pinceau

qui lui est cher, car il a prouvé dans ces causeries qu'il était à ses heures peintre et même poète. Il complète ses explications par le rappel qu'il fait de ces sortes de bassins supérieurs, formés par les plateaux où existent des « chott », espèces de lacs qui prennent parfois les caractères de mers intérieures, recevant les eaux de rivières plus ou moins intermittentes, et restant plus ou moins à sec, suivant la saison. C'est à leur surface que se forment ces dépôts de fluorescence saline, produisant les illusions du mirage pour lesquelles le Sahara est fameux.

M. Gallois invite alors son auditoire à le suivre dans la rapide promenade qu'il va lui faire faire au désert. Avec lui on franchit vivement les contreforts de la montagne pour traverser les plateaux, où l'horizon s'étend monotone à perte de vue sur ces plaines où pousse l'alfa, la plante textile utilisée par notre industrie moderne. Mais rappelons, en passant, le tracé adopté par le voyageur, qui nous fait partir d'Oran, ce grand port dont il a signalé l'importance croissante, pour débuter par le Sud-Oranais, poursuivant par les provinces d'Alger et de Constantine, et finissant par le Sud-Tunisien.

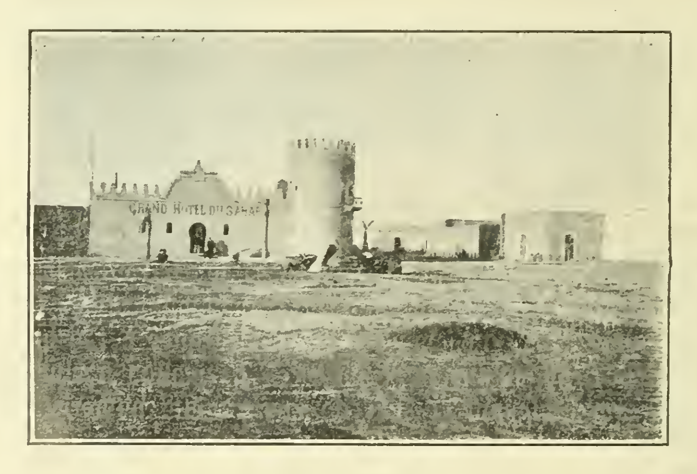
*
* *

N'oublions pas non plus que les distances se trouvent bien réduites aujourd'hui par les nouveaux moyens de communication. On peut, par l'Espagne, venir en chemin de fer s'embarquer à Carthagène et gagner de là Oran, en quelques heures de navigation nocturne. Avis aux gens qui craignent le mal de mer, ajoute humoristiquement M. Gallois.

On s'avance facilement jusqu'au désert lui-même, par le chemin de fer, déjà long de plus de 700 kilomètres, qui pénètre dans le Sud-Oranais, chemin de fer confortable, avec wagons munis de couchettes, et où l'on trouvera bientôt un wagon-restaurant. Aussi, est-ce presque sans s'en douter, qu'on arrive au seuil du désert s'élevant successivement à une altitude notable, le point culminant de la ligne dépassant la cote 1,350 m. On redescend légèrement pour atteindre Aïn-Sefra, longtemps terminus ferré, chef-lieu de la subdivision militaire, avec les établissements qui se dressent au-dessus d'un oued qui a tristement fait parler de lui. En face est un modeste village, tandis que sur le côté une médiocre palmeraie égaye le triste paysage. Nous faisons ainsi connaissance avec l'oasis.

A quelques kilomètres de là nous en trouvons une autre : Tiout, qui, si elle est d'importance secondaire, n'en a pas moins des charmes pittoresques, ainsi que l'ont prouvé de jolies photographies projetées sur l'écran en fin de séance. A travers le « Djebel Amour » la voie atteint Duveyrier, poste terminus pendant quelque temps, puis enfin Beni-Ounif de Figuig, point final de cet hiver, dépassé aujourd'hui, puisque la ligne va atteindre Béchar de Colomb, après Ben-Zireg.

Beni-Ounif, lors du passage de notre collègue, avait déjà une certaine importance ; un village s'était constitué, sans église, sans cimetière ! mais avec une école, car relativement nombreux étaient les enfants des familles installées. Un hôtel, le Grand Hôtel du Sahara, s'il vous plaît ! était là pour recevoir les rares voyageurs ; il a du reste un certain air avec sa tour et ses murs crénelés.



HÔTEL DU SAHARA.

Les affaires qui se traitaient alors sur place pouvaient se chiffrer par plus de 300,000 fr. par mois ; nombreuses venaient les caravanes pour trafiquer, non seulement d'Afrique mais du Maroc, de la riche province du Tafilet, dans laquelle on songeait à pousser le chemin de fer, vers Kenadsa. Comme le rappelait le conférencier, nous n'avons, en effet, qu'une frontière hypothétique avec le Maroc, surtout dans le Sud, et cette frontière sera un peu ce que nous la ferons, et la meilleure preuve c'est que déjà Figuig est, on peut dire, en plein territoire français, si l'on songe que des postes militaires l'enserrent.

Ce nouveau centre de Beni-Ounif, élevé auprès d'un bien modeste

village indigène, à peu près ruiné, édifié sur les bords escarpés d'un oued, est comme la porte du Figuig, de cette oasis jadis mysté-



MOSQUÉE DE BENI-OUNIF.

rieuse et impénétrable, laquelle, jalouse de son indépendance, ne paraissait pas plus vouloir nous accueillir qu'elle n'était disposée à verser un tribut aux mains du représentant du Sultan marocain. On se souvient de l'accueil que firent les Figuiguiens au Gouverneur-Général de l'Algérie, M. Jonnart, réception qui faillit tourner au tragique; aussi fallut-il agir, faire entendre la voix du canon pour faire peur surtout à ces Ksouriens (gens de Ksours, villages sahariens) et les amener à de meilleurs sentiments. M. Gallois nous montre en projection les murs battus en brèche par nos obus...... Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre et c'est en toute sécurité que l'on peut circuler dans l'oasis, vaste de plusieurs lieues de tour, meublée de 300,000 palmiers et plus, dans la verdure desquels semblent se cacher sept villes ou villages, groupant près de 20,000 habitants. Aujourd'hui, ce col de Zenaga, de sinistre mémoire, n'est plus « qu'une porte ouverte qu'il suffit de pousser »... Le Figuig est comme encerclé par une série de collines, voire même de montagnes, telles le Djebel Gruz et le Djebel Moïs, et placé à une altitude moyenne de près de 900 mètres. Rappelons aussi que c'est la patrie de Bou Amama. Des sources abondantes arrosent les jardins et vont s'écouler au désert par l'oued Beni-Ounif et plus copieusement par la rivière de la Zousfana, laquelle franchit le

col de Tarla. Celui dit « de la Juive » serait la troisième porte du Figuig. Enfin il faut espérer que la leçon aura été suffisante et que désormais, comme ils le font jusqu'ici, les Figuiguiens vivront en bonne intelligence avec leurs nouveaux maîtres, les Français.



MURS DE ZENAGA.

En quelques mots, M. Gallois rappelle que nous avons échelonné des postes sur la route de l'Extrême-Sud, profitant de l'abri et des ressources des oasis qui s'étendent soit au long de la vallée de la Zousfana, soit à la suite sur celle de la Saoura, ce qui nous conduit aux régions du Touat et du Gourara, où les oasis ne manquent pas non plus. Mais c'est là sortir du cadre du voyageur, qui ne veut pas franchir les limites de ce qu'il appelle le tourisme pur, et laisse aux rares civils et surtout aux officiers, qui ont été ainsi porter au loin notre drapeau, le soin de décrire ces régions d'un accès difficile, qui leur sont dévolues jusqu'à ce jour.

*
* *

Nous passons alors dans la province voisine, celle d'Alger. Les charmes pittoresques d'El Djezaïr, de la blanche cité des beys, sont rapidement évoqués ; elle sera toujours la gracieuse station hivernale avec ses quartiers de Mustapha..., son port lui aussi prend de l'importance, il s'étend sur la baie de l'Agha..., « mais le littoral ne

saurait nous retenir », s'empresse d'ajouter M. Gallois, poussons là encore aux oasis. Le chemin de fer ne nous conduira malheureusement qu'à 130 et quelques kilomètres sur les gradins des plateaux, et c'est en voiture par une piste suffisamment tracée qu'il faudra rouler pendant des journées, longues parfois, où l'intérêt ne sera éveillé que par la rencontre fugitive de quelque troupeau... On s'élève à plus d'un millier de mètres pour redescendre sur le désert, sur Laghouat, l'oasis bien connue, avec sa belle palmeraie, son rocher dominant la ville ; plus au Sud on rencontre un intéressant et original groupe d'oasis, le Mzab, dont Berrian est comme le poste d'avant-garde. C'est là une bizarrerie de la nature que cette gigantesque faille, cette crevasse saharienne, profonde d'une cinquantaine de mètres, au fond de laquelle coule un oued généralement sans eau, et où semblent se cacher cinq petites cités, avec leur enceinte fortifiée : Gardaïa, la plus importante, Melika, Al Ateuf, Ben Isguen et Ben Noura. La végétation de leurs jardins dépend du travail opiniâtre des habitants, qui vont demander au sous-sol l'eau indispensable ; très nombreux sont les puits, profonds parfois d'une centaine de mètres, qui assurent l'arrosage. D'ailleurs ces Mozabites actifs, industrieux, n'hésitent pas à s'expatrier et s'en vont commercer au loin, c'est de la sorte qu'on en rencontre de droite et de gauche, et particulièrement à Alger, où ils font surtout de l'épicerie en détail. Beaucoup, après avoir ramassé un petit pécule, s'en retournent dans leur pays auprès de leur clocher, minaret à la forme bizarre et quelque peu primitive.

Dernière oasis du groupe, c'est Mettili sur la route d'El Goléa, roc fortifié, borne gigantesque qui pendant des années délimita notre frontière au Sud, en face des immensités sahariennes. Celles-ci ne sont plus un obstacle à notre expansion, puisque nous avons soulevé le voile mystérieux qui les cachait, et que même nos soldats ont effectué « la soudure de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Occidentale française » en allant se serrer la main, les uns venus du Nord, et les autres du Sud, de Tombouctou.

* * *

Puis c'est de la province de Constantine qu'il est question. Là nous allons, après avoir franchi les plateaux, nous trouver en pleine région d'oasis ; dès la porte qui s'ouvre sur le désert, la célèbre porte d'Or, colossale fente pratiquée dans la muraille rocheuse aux éclatantes

couleurs, s'offre une palmeraie verdoyante qui contraste étrangement et agréablement avec le cadre désertique des alentours : c'est El Kantara, avec son oued, où ruisselle toujours un peu d'eau entre les cailloux, et ses villages aux maisons de briques séchées au soleil, matériaux habituels des habitations des sédentaires sahariens. La contrée au delà est encore accidentée, vallonnée, ravinée, et ce n'est en réalité qu'à Biskra, au terminus du chemin de fer, que nous trouvons le vrai désert dans sa grandiose horreur, sa mélancolique immensité.

Nous touchons ainsi au premier groupe d'oasis du Sud-Constantinois, celui des Zibans, dont Biskra est la reine incontestée, avec sa vaste palmeraie de 200,000 têtes au moins. Mais, comme le dit l'aimable causeur notre collègue, nous ne sommes pas chargés de faire de la réclame à la station hivernale, abondamment pourvue d'hôtels, possédant même un Casino. Aussi nous passerons à ses sœurs voisines qui la flanquent à droite comme à gauche ; elles sont près de cinquante et on ne saurait songer à les citer toutes, d'autant plus que certaines sont de minime importance ; cependant quelques-unes comptent



OASIS DE TOLGA (ZIBANS).

encore leurs palmiers par dizaines de mille, telles : Sidi Okba, la plus visitée, Tolga, Foughala, Ben Tious, Oumatche, Chetma, Filiach,

Ourlama, Sahira.... J'en passe et des meilleures ! (1) Elles groupent de vingt à vingt-cinq mille habitants. En fidèle observateur M. Gallois a constaté les traces, déjà reconnues du reste, de substructions romaines, où sont encore bien visibles les marques des tâcherons. De même certaines mosquées renferment, parfois presque exclusivement, des colonnes d'origine romaine, avec des chapiteaux plus ou moins mutilés. Au surplus, il est bien prouvé aujourd'hui que l'occupation romaine s'est étendue fort au Sud et l'histoire a consigné dès avant notre ère certaines expéditions dans le Sud de la Tripolitaine d'aujourd'hui jusqu'à Rhadamès et même bien au delà, puisqu'il paraîtrait que des légions romaines auraient poussé des reconnaissances jusque dans les régions avoisinant le lac Tchad lui-même.

Pour atteindre la région de l'oued Rirh (la rivière souterraine) il faut franchir un coin, une baie pourrait-on dire, de ce grand chott Melrir, mer intérieure qui reçoit de véritables fleuves coulant soit des Monts de l'Aurès et de leurs voisins, soit encore des massifs montagneux du Sahara, comme l'Igharghar. On descend alors non seulement au niveau de la mer mais même sensiblement au-dessous, et c'est à la suite de la constatation de ces dépressions que furent émises les idées de mer intérieure. Qu'elle ait jadis existé ou non, peu importe ; on voyait par cette création la possibilité d'améliorer ce coin de notre colonie, de rendre peut-être fertiles de vastes espaces. Le projet fut mis à l'étude, des missions furent envoyées sur place ; mais, vérification faite, il fallut en rabattre, se rendre à l'évidence, car le sol se relevait plus à l'Est sur le territoire tunisien, et enfin abandonner ce projet reconnu irréalisable.

C'est sur les bords, parfois escarpés, de ce chott Melrir que l'on rencontre la première oasis du groupe de l'oued Rirh, Aurir, oasis de création récente, due à une initiative française. Les oasis se succèdent alors, plus ou moins rapprochées, d'importance inégale, sur une longueur d'environ 120 kilomètres. On en compte plus d'une trentaine, comme : Sidi Yahia, Zaouët Rihab, Djama, Ariana, Moggar, Ghamra, Mraïer surtout, une des principales, pour finir par Touggourth. Elles compteraient au total des centaines de milliers de palmiers, près d'un

(1) Voir pour plus de détails l'ouvrage de M. E. Gallois « Aux Oasis d'Algérie et de Tunisie », avec illustrations de l'auteur. Librairie de l'Office colonial au Palais-Royal, à Paris.

million, avec une population de 15,000 à 20,000 individus. C'est particulièrement dans cette région, où nous avons pénétré il y a environ



TOUGGOURTH.

un demi-siècle que se sont fait sentir les heureux effets du forage artésien pour suppléer à l'insuffisance des puits indigènes. Non seulement cette œuvre a été régénératrice mais parfois créatrice, puisqu'elle a permis de constituer des plantations nouvelles.

Le conférencier regrette que le temps ne lui permette pas de s'étendre sur cette question si intéressante des puits artésiens ; depuis longtemps déjà, les Arabes ont compris tout le bénéfice qu'ils en pouvaient tirer, après avoir salué, à Tamerna, le premier puits du surnom de « fontaine de la paix ». Ils se comptent aujourd'hui par centaines et les équipes de puisatiers poussaient leurs travaux non seulement en cette région, mais partout où le besoin s'en fait sentir.

Au delà de Touggourth, c'est Ngouça après Temacin, puis, à quelque trente lieues le groupe important des palmeraies de Ouargla, avec plus d'un million d'arbres. Enfin on atteint encore sur ce point l'Extrême-Sud, au seuil duquel nous nous arrêterons.

Sur le côté de la route suivie, à l'Est, en se dirigeant vers le Sud-Tunisien, il est encore un groupement intéressant dont les produits en dattes sont fort appréciés, le Souf, avec El-Oued comme centre principal. La population se chiffre également par milliers de sédentaires.

Profitant de la circonstance, le voyageur émet quelques idées sur

l'aménagement des palmeraies, il donne des indications sur les diverses cultures, signale les améliorations qu'on pourrait y apporter, en secouant l'insouciance indigène. Il fait allusion aussi au commerce des dattes, tant éprouvé dans la dernière campagne, mais qui néanmoins va se développant ; il ajoute qu'on pourrait tenter des primeurs, expérience déjà faite au reste mais à titre d'exception ; en un mot il cherche à mettre en lumière un sujet peut-être un peu négligé, alors que l'on est en quête de voies nouvelles où puisse s'exercer une activité immobilisée dans la métropole.

Au passage il convient encore, avant de quitter l'Algérie, de signaler quelques oasis éparses au seuil du désert, ou d'autres isolées comme celles de la tribu des Ouled Djelall, ou même une oasis de montagne, fort prisée et à juste titre des artistes, celle de Ben Saâda, située à l'Ouest de la plaine haute du Hodna.

Il va sans dire qu'il en est d'autres encore, mais nous devons nous limiter dans ce bref compte rendu.

*
* *

Enfin M. Gallois terminait par le Sud-Tunisien.

Sans entrer dans le détail superflu de maigres oasis sans valeur situées encore dans la région montagneuse, il abordait le Djerid, où conduit le chemin de fer de Sfax à Gafsa et prolongements, voie créée et alimentée surtout par la puissante Compagnie des phosphates, dont le principal centre d'exploitation est à Metlaoui. C'est encore à travers une contrée désertique que l'on gagne l'oasis de Gafsa, la capitale du Djerid ; quelque peu environnée de montagnes, elle n'en renferme pas moins de vastes plantations de palmiers et d'oliviers. De plus sa cité, flanquée d'une originale citadelle byzantine, restaurée, trop restaurée peut-être, par le génie militaire, garde encore les traces bien visibles de l'occupation romaine sous forme de piscines dans les eaux chaudes et transparentes desquelles la population vient se baigner et se livrer parfois à de pittoresques ébats.

Une douzaine de lieues restent à franchir pour atteindre du terminus ferré, lequel doit être reporté plus loin, la première des quatre belles et vastes oasis situées au bord même du grand chott Djerid dont la vue, avec ses surfaces où l'eau subsiste toujours bien que pompée par le soleil et ses horizons sans borne, donne l'impression de la mer. L'humidité constante est telle que dans une grande partie de sa super-

ficie le chott est infranchissable, et que la caravane qui tenterait de le traverser s'enliserait dans la boue ; c'est que ce réservoir reçoit d'une façon constante le trop-plein des sources abondantes qui arrosent ces oasis merveilleuses d'El Hamma, El Oudiane, Tozeur et Wefta. Les deux premières sont moins importantes quoiqu'encore fort considérables. El Oudiane surtout avec ses 200,000 palmiers et plus ; mais c'est Tozeur et Wefta, les deux sœurs rivales, qui semblent se disputer la palme ; elles sont merveilleuses dans la verdure luxuriante de leurs jardins. Tout y pousse, des céréales sur le sol même, des légumes, — « car on cultive au désert la carotte comme ailleurs », souligne M. Gallois, — des plantes, des arbres fruitiers non seulement de nos régions chaudes, tempérées ou froides, mais même des pays tropicaux puisque la banane y mûrit, trouvent leur place à l'ombre protectrice des palmiers aux hautes tiges. La vigne, brodant sur le tout, court en liane souple de branche en branche, grimpe après les troncs.... On sent en ses descriptions que le tempérament de notre collègue a vibré, qu'il s'est épris de ce désert et de ses jardins.... Les sources jaillissent au pied de dunes de sable par un phénomène bizarre de la nature et que rien n'explique ; puis s'écoulant canalisées en quelque sorte, elles répandent abondamment leur eau bienfaisante distribuée avec soin et méthode pour les besoins des jardins. Tozeur, comme Wefta, qui plus est possèdent chacune un ou plusieurs centres habités, et leur population globale est d'une douzaine de milliers d'habitants au moins pour chacune. Des mosquées et des marabouts dressent leurs coupoles et leurs minarets, et certains, comme à Tozeur, sont de forme bizarre ; au surplus on remarque aussi sur les maisons des recherches singulières de décorations par les dessins géométriques des briques de la construction, de même les cours intérieures sont souvent à arcades. Tozeur possède encore des places, une surtout décorée d'une modeste fontaine en fonte pas trop moderne et sur un des côtés de laquelle on a édifié un petit marché couvert. L'animation y est grande à certains jours. M. Gallois rappelle, à cette occasion, qu'il fut l'hôte d'un puissant seigneur, grand chef religieux, dont l'influence s'étend au loin.

Sur les rives Sud et Est du chott il est encore une suite d'oasis : Kebili, Doucen, et autres dont les noms importent peu..., et nous arrivons ainsi à El Hamma, palmeraie où des eaux chaudes ont été captées déjà du temps des Romains, pour atteindre ensuite Gabès, l'oasis maritime, qui compte un certain nombre de palmeraies, représentant quelques centaines de milliers d'arbres, fort belle, abondam-

ment pourvue d'une eau qui coule en rivière jusqu'à la mer. C'est à son estuaire qu'on a cherché à créer un port.

Plusieurs villages, dans les jardins ou sur les bords de l'oasis, Chenini, Menzel, Djara, Gabès proprement dite, groupent des milliers de sédentaires. La petite ville, de création européenne, est également le chef-lieu militaire du Sud-Tunisien, et les touristes sont sûrs d'y trouver, comme à Gafsa, tout le confort moderne. Des tentatives d'exploitation ont également été faites dans cette région par des Français, mais elles paraissent avoir médiocrement réussi. On sent que le conférencier voudrait faire quelques réflexions à ce sujet, mais il est malheureusement limité par le temps.

Il nous conduit plus au Sud encore, aux palmeraies bien clairsemées des ksour Métameur et Médenine, avec leurs curieuses constructions en forme de voûtes et parfois à plusieurs étages, greniers plutôt qu'habitations, et même jusqu'à Foun Tatahouine, c'est-à-dire à la frontière tripolitaine.

Enfin notre voyageur termine son intéressant et instructif exposé par l'île de Djerba, qu'il intitule l'oasis marine. C'est, en effet, une terre de culture intense, d'aspect verdoyant, que cette île, bouchant le golfe dit : mer de Gougrara, bien connue des Romains qui y abritaient leurs galères et que l'on pourrait utiliser aver certains travaux. Une quarantaine de milliers d'insulaires sont répandus à sa surface, isolément ou groupés par hameaux, par villages, dont on compte une douzaine. La grosse culture est le blé, mais les palmiers sont légion, un million et demi à deux millions, les oliviers se comptent par centaines de mille ; de beaux jardins donnent des produits multiples ; et cependant le sol est du sable et l'eau est amenée du sous-sol, parcimonieusement, ou recueillie, quand elle tombe du ciel, en d'innombrables et vastes citernes. Le touriste est frappé par la propreté des habitations, la multiplicité des mosquées, les Djerbiens étant fervents musulmans. La vétusté de beaucoup d'oliviers étonnera le voyageur, c'est qu'il est là des arbres centenaires, millénaires, certains seraient peut-être contemporains des Romains !

Comme nous l'avons fait remarquer, de belles et artistiques projections, dont la plupart étaient inédites, accompagnaient la conférence de M. E. Gallois.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1905.

CHANTILLY, ENGHIEN, FONTAINEBLEAU, SÈVRES

DU 24 AU 27 JUIN 1905,

Sous la direction de MM. Bonvalot *et* Fernaux-Defrance.

Samedi 24 Juin. — Partis de Lille à 6 h. 30 du matin, nous arrivons au nombre de vingt à 10 h. 40 en gare de Chantilly. La route est trop connue pour la décrire ici et je me contenterai d'indiquer, avant d'arriver à Clermont, la grande et belle propriété de Fitz-James, remarquable par son étendue et son parfait entretien. Elle appartient en ce moment à un de nos compatriotes lillois.

La relation d'un voyage à Chantilly faite par un de nos plus sympathiques collègues, M. G. Houbron (*Bulletin de la Société, 1890, tome II*), m'engage à ne pas parler de ses bois, de ses étangs, de son Palais, de ses Musées, etc. ; qui pourrait détailler mieux que lui ces richesses ? Seulement un changement important est survenu depuis 1890 : Mgr le Duc d'Aumale est allé rejoindre ses glorieux ancêtres, et a légué par testament son magnifique domaine à l'Institut de France : « Voulant conserver à la France, le Domaine « de Chantilly dans son intégrité, avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses « édifices et ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres, archives, objets « d'art, tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié « de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma Patrie à des « époques de Gloire, j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre qui « m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs et qui, sans se soustraire « aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction « comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu « des fluctuations politiques ».

Cette donation, unique dans notre histoire, est une des belles pages de la vie de cet illustre Français, prince libéral et soldat sans reproche, comme l'appelle son ancien secrétaire M. Gustave Macon.

Nous quittons Chantilly dans la soirée et arrivons à Paris à 9 h.

Dimanche 25. — La liberté la plus complète est laissée à chacun de nous pour cette journée, avec faculté de participer à une promenade à Enghien dans l'après-midi. La journée est superbe, et Enghien si attrayant que nous nous trouvons presque au complet à la gare du Nord à l'heure indiquée.

Cette petite ville d'eau est un véritable Eden. Le soleil très généreux, depuis le commencement du voyage, enluminait les superbes châteaux et les jolies villas, les arbres, les jardins et les nombreux visiteurs ; les toilettes estivales des dames, jetaient une note gaie dans ce tableau ravissant ; le lac reflétant le soleil, les villas et les arbres était parcouru par une flottille de bateaux de plaisance. Nous ne résistons pas au plaisir de faire le tour de ce lac enchanteur, commodément installés dans un de ces esquifs. Le Casino, fort joli, possède tous les genres d'attractions ordinaires de ce genre d'établissement. Nous fûmes charmés par un bal d'enfants (il y en avait de trois ans) ; ces chers petits exécutaient des danses avec toute la grâce et la justesse de professionnels. C'est à regret que nous retournons à Paris, où nous reprenons notre liberté et nous passons le reste de la soirée là où nos goûts nous attirent.

Lundi 26. — Nous nous retrouvons tous à la gare de Lyon à 7 h. 25, nous quittons Paris pour Melun en passant par Villeneuve-St-Georges, Brunoy et diverses petites localités où les villas pullulent entourées de verdure et de fleurs et que les Parisiens fréquentent en grand nombre le dimanche.

Sitôt arrivés à Melun, nous grimpons dans le break qui nous attend, sans visiter le chef-lieu de Seine-et-Marne, patrie de Jacques Amyot, le traducteur de Plutarque, et nous partons pour Barbizon en nous dirigeant vers le carrefour de la « Table du Roi ». Nous entrons immédiatement sous bois. Cette forêt magnifique a une contenance de 16,900 hectares et 80 kilomètres de pourtour. Elle comprend 2,400 kilomètres de routes et sentiers ; son sol sablonneux est coupé par de longues chaînes de rochers, occupant un espace considérable, environ le quart de sa superficie. Ces chaînes forment entre elles des gorges profondes qui font le charme de la forêt si visitée par les artistes, et dont les chênes, les hêtres, les charmes, les bouleaux et les pins abritant de superbes fougères sont les principales essences.

La « Table du Roi » où nous arrivons, est une pierre plate de 2 m. sur 3 m. placée sur quatre pieds ; elle servait aux repas des chasseurs. Fort détériorée, probablement par des amateurs de souvenirs, elle mériterait qu'on la répare ou tout au moins qu'on la soigne. Il en est de même de « la Table du Grand Maître », que nous rencontrons avant d'arriver au Bas-Bréau, où nous

apercevons les premiers rochers. Nous visitons « la Caverne de Brigands » formée par un amoncellement de blocs énormes et une ravissante petite cascade, dont la fraîcheur modifie un peu la chaleur tropicale dont nous sommes favorisés.

Nous quittons Bas-Bréau et trente minutes après, par une route superbe, nous faisons notre entrée dans Barbizon, où le meilleur accueil nous est fait aux « Charmettes » ; nos estomacs, du reste, crient famine ; la course un peu longue et le grand air nous avaient suffisamment creusés.

Un repas substantiel et très confortable nous attendait. La joie et la gaîté ne cessèrent de régner parmi nous et après un morceau de piano déchiffré très habilement par une jeune dame de notre excursion, l'un de nous, à la parole facile et émaillée d'esprit porta un toast à M. Bonvalot, l'organisateur intelligent et prévoyant de notre beau voyage. Nous nous y sommes tous associés de grand cœur.

De Barbizon nous nous dirigeons vers Fontainebleau, en traversant les gorges sauvages d'Apremont et de Franchart. Nous parcourons alors une des parties de la forêt que le feu a détruites, il y a peu de temps. La désolation règne en ces lieux et nous nous figurons l'effroyable spectacle que doit donner un semblable sinistre. C'est encore sous l'impression de ce tableau que nous arrivons à Fontainebleau, par les carrefours du Chêne brûlé, du Touring Club, du Petit-Franchart et de la Fourche.

Fontainebleau à 60 kilomètres de Paris, mêlé dès le XIe siècle à l'histoire de la royauté, ne doit son lustre qu'à François Ier ; il se rattache au mouvement de transformation dans les mœurs, et de rénovation dans les idées et les arts qui prit naissance sous ce prince. Son nom, suivant l'opinion la plus généralement admise, vient d'une fontaine, dont l'eau d'une grande pureté était très recherchée, Fons bella, comme le mentionnent les chartes du XVIe siècle (Fontaine-belle-eau). Ce fut d'abord un rendez-vous de chasse créé par le roi Robert, dit la légende ; puis manoir féodal sous Louis-le-Jeune. Philippe-Auguste y habita souvent ; Louis IX l'affectionnait et aimait à venir prendre « le déduit de chasse » dans ses chers déserts de Fontainebleau. Philippe-le-Bel y naquit et y mourut ; depuis ce moment, jusqu'à François Ier, Fontainebleau ne tente plus nos rois ; ceux-ci l'abandonnent. Le vieux manoir était probablement fort délabré, lorsque François Ier décida d'en faire un palais merveilleux.

La Renaissance qui avait déjà transformé l'art gothique, va démolir ponts-levis et hautes tours ; aux rudes personnages du Moyen-Age, vont succéder les peintres et les sculpteurs italiens, les poètes et les savants ; Léonard de Vinci, Andréa del Sarto, G.-B. Rasso, F. Pellegrini, le Primatice, Benvenuto Cellini, le sculpteur français Jean Goujon, etc. C'est en 1528 que le roi fait raser le vieux castel féodal et construire le Palais si remarquable encore de nos jours. Les monarques qui succédèrent à François Ier vinrent tous habiter

Fontainebleau pendant quelques mois de l'année et contribuèrent plus ou moins à son embellissement. La Révolution épargna Fontainebleau. Napoléon y installa l'École militaire transférée quelque temps après à St-Cyr ; y fit faire les réparations nécessaires après vingt ans d'abandon et remeubla le palais. Pie VII l'habita lors du Couronnement en 1804, puis en 1812 ; enfin le 20 Avril 1814, singulier retour des destinées humaines, Napoléon y abdiqua et fit ses adieux à la Vieille Garde avant son départ pour l'île d'Elbe.

Peu d'améliorations intelligentes furent apportées au Palais par les régimes qui suivirent.

Nous parcourons trop rapidement à notre gré les appartements de ce Palais « irrégulier à dessein dans son ordonnance et dans son plan ; né d'un « caprice royal servi par des artistes ingénieux et inspirés ; mutilé par Louis XIII et surtout par Louis XV et demeurant une des œuvres les plus « curieuses de la Renaissance française. Malgré deux siècles de transforma- « tions et de restaurations maladroites, il y reste encore bien des merveilles à « admirer ». (TOSSET et CHARLOT).

Entrés par la cour du Cheval blanc (152 m. de long., 112 m. de larg) nous visitons la Chapelle de la Ste-Trinité, décorée sous Henri IV et Louis XIII ; surchargée d'ornements suivant le goût de l'époque, dont nous retrouverons les effets presque partout. Un beau tableau de Jean Dubois orne cette chapelle.

De jolis dessus de portes de Boucher se font remarquer dans les appartements dits de Napoléon ; la salle de bain de ces appartements est une merveille ; les peintures d'un auteur inconnu, ont été faites pour Marie-Antoinette. Le Cabinet de l'Abdication, le guéridon sur lequel l'Empereur signa l'acte du 5 Avril 1814 ; la chambre à coucher décorée sous Louis XV, ornée de délicieux encadrements de porte ; le lit de l'Empereur et le berceau du Roi de Rome ; puis successivement, la salle du Conseil élégamment décorée par Boucher et Vanloo ; la salle du Trône, son plafond merveilleux et son superbe lustre ; le boudoir de Marie-Antoinette, avec son curieux parquet en acajou massif ; la chambre de la Reine, garnie de tentures de soie de Lyon, brodées à la main. La belle galerie de Diane, celle des Cerfs avec les fresques représentant les principaux châteaux de France, le salon de François Ier avec son médaillon central attribué au Primatice ; le beau salon de Louis XIII dans lequel celui-ci vit le jour ; le salon de saint Louis, celui des aides de camp, la salle des Gardes, l'escalier du Roi et ses belles Cariatides ; la galerie Henri II, la merveille de la Renaissance française ; elle a 30 mètres de longueur sur 10 de largeur et possède une cheminée monumentale ; cette galerie est ornée de peintures remarquables de Nicolo dell' Alberte, d'après le Primatice ; son plafond, son plancher sont superbes.

Puis nous pénétrons dans les appartements de Madame de Maintenon, dans lesquels se trouve un petit écran brodé par les Demoiselles de St-Cyr et

ensuite dans la splendide galerie de François I[er], rivale de celle d'Henri II, vue précédemment ; sa longueur est de 64 mètres et sa largeur de 6 mètres. Les trumeaux de cette galerie sont composés de tableaux et d'encadrements, œuvres du Rasso et du Primatice, l'effet en est merveilleux malgré l'excès et la lourdeur de la décoration. Puis successivement nous parcourons les appartements des Reines Mères, dits aussi de Pie VII qui les habita ; les appartements de Louis XV nous amènent à la galerie des Fastes avec sa Diane nue du Primatice pour laquelle posa Diane de Poitiers, et à la galerie des Assiettes, ainsi nommée parce que Louis-Philippe y fit placer contre les murs, des assiettes en porcelaine peinte représentant les résidences royales.

Nous en avons terminé de la visite des appartements du Château, dont l'intérêt historique et la splendeur nous firent oublier notre fatigue.

Nous ne pouvions quitter ce magnifique Palais sans faire une visite aux traditionnelles carpes. Comme celles de Chantilly elles nous étonnèrent par leur nombre, leur taille et leur agilité ; leur voracité n'a pas d'égale, et elles absorbent un pain de taille moyenne en quelques minutes.

Nous quittons Fontainebleau, le cerveau rempli de ses merveilles et de ses souvenirs historiques, en disant : « Nous avons vu trop de choses ».

Notre break nous ramène au carrefour de la Table du Roi par une autre partie de la forêt et de là à la gare de Melun juste à temps pour monter dans le train qui nous ramène à Paris, gare de Lyon, à 7 h. 50, fatigués mais heureux de notre belle journée si bien ordonnée par notre collègue M. Bonvalot.

Mardi 27 Juin. — Reposés et dispos, nous nous retrouvons tous à 11 h. 45 au buffet de la gare d'Orléans, au quai d'Orsay. Après un excellent déjeuner, le dernier repas auquel nous nous trouvons tous réunis, nous allons visiter l'Hôtel des Monnaies où nous sommes très bien reçus et dirigés. Cette visite, semblable à celles faites précédemment par notre Société, intéresse vivement nos excursionnistes et nous quittons la Monnaie pour nous diriger vers Sèvres où nous devons visiter l'établissement. Ce dernier trajet se fit en bateau et la belle vallée de la Seine défila devant nous.

Paris, ses ponts, ses quais et ses monuments, la Tour Eiffel, le Trocadéro, le Point du Jour et son superbe pont, Meudon, Bellevue, enfoncés dans la verdure charmèrent nos yeux. Nous arrivons à la manufacture de Sèvres.

La visite de cet intéressant établissement, où la Société a été admise plusieurs fois, complète le programme si bien conçu par notre aimable directeur.

Le même soir nous prenions le train à la gare du Nord et nous arrivions à Lille à 11 h. 23.

Ce voyage, un des plus agréables que nous ayons fait, s'est accompli dans

des conditions exceptionnelles : le beau temps, l'entente amicale entre tous les voyageurs, l'heureuse direction, tout, en un mot, contribua à graver dans notre mémoire, les quatre excellents jours que nous avons passés ensemble.

Merci encore à M. Bonvalot !

FERNAUX-DEFRANCE.

COMPTE RENDU

DU

26e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

TENU A SAINT-ÉTIENNE DU 6 AU 10 AOUT 1905

La meilleure manière de rendre compte chez nous de cette importante réunion est peut-être de l'aborder par la fin : à Lille il est opportun d'annoncer en premier lieu que Dunkerque aura le privilège de recevoir les Congressistes en 1906, et que la Société de Géographie de cette ville a montré à l'évidence qu'elle déploiera en la circonstance les moyens personnels et matériels capables de faire face à toutes les nécessités d'une organisation irréprochable, une intelligente ingéniosité dans le choix des questions à étudier et des excursions, et une séduisante amabilité. Nous prévoyons de ce côté un succès dont toute la région du Nord se réjouira.

Marseille s'était mise également sur les rangs. M. Jacques Léotard, Secrétaire-Général de la Société de Géographie marseillaise, dans une conférence très applaudie, nous a expliqué les projets d'Exposition coloniale dans cette ville d'Avril à Septembre 1906 et montré d'avance, par la projection de plans et de maquettes, la splendeur que donnera à cette Exposition un Comité sous l'active impulsion de M. J. Charles-Roux. La visite s'en impose assurément aux fervents de la géographie, d'autant plus que l'*Océanographie*, science nouvelle et attrayante, s'y taillera une large place pour ses documents nombreux et variés. Avec ces occasions au Midi et au Nord, ils feront coup double. Quoi de plus géographique que cette traversée de notre territoire avec les observations qu'elle permet ?

Il faut encore signaler tout de suite des changements apportés au régle-

ment et à la manière d'opérer de nos Congrès dans le but d'augmenter leur efficacité et de mieux aménager l'emploi de leur temps. L'idée de ces réformes avait été émise en 1902 au Congrès d'Oran. L'une d'elles, adoptée à Tunis, est entrée dans la pratique cette année. C'est la révision des vœux antérieurs par la réunion des délégués pour éliminer ceux qui n'ont plus d'objet et renouveler ceux qui, au contraire, ont gardé leur importance mais sont restés imparfaitement ou nullement réalisés. Ces derniers reçoivent ainsi une marque d'insistance et de perpétuité propre à les faire prendre en considération.

Les autres ont abouti en cette session, à la suite d'une étude approfondie par une Commission dont M. Paul Hazard, Président de la Société du Cher, a été le rapporteur après avoir pris la part la plus active dans les discussions. On a décidé que :

I. Deux ou trois questions générales seront choisies par les délégués à la fin de chaque session pour être inscrites en tête du programme [et, discutées dans les premières séances du matin de l'année suivante.

On concentrera ainsi sur des objets spéciaux l'attention des Congressistes au lieu de la laisser s'éparpiller. Avec l'ancienne méthode, qu'on a qualifiée avec raison d'ordre dispersé, il surgissait des sujets inattendus dont la liaison avec d'autres avait échappé même aux auteurs des propositions, qui s'apercevaient trop tard qu'on aurait eu grand avantage à coordonner les uns et les autres en un tout, pour épargner du temps premièrement et puis pour émettre des vœux plus compréhensifs.

Les deux questions adoptées pour les travaux des premières séances de discussion en 1906 sont :

1° Les inconvénients du déboisement et la nécessité du reboisement ;

2° La marine marchande en France.

Leur ampleur les recommande aux études des futurs Congressistes. La première a déjà été traitée cette année largement, mais d'une manière un peu décousue. La seconde a été effleurée, avec talent, mais sans la sanction d'un vœu complet.

II. Les sujets locaux choisis par la Société organisatrice viendront ensuite pour laisser place enfin aux propositions nouvelles des autres Sociétés.

Enfin on a soumis aux réflexions des délégués la création d'un Comité permanent dans le but de fortifier la pérennité de l'action du Congrès. Chacun pourra apporter ses propositions à cet égard au Congrès prochain, et une solution interviendra alors ou plus tard suivant le degré de maturité des opinions et des projets d'organisation.

VŒUX ADOPTÉS PAR LE CONGRÈS DE SAINT-ÉTIENNE.

I. — Que les Sociétés de Géographie et les Sociétés assimilées redoublent d'efforts pour faciliter aux jeunes Français les voyages à l'étranger et aux colonies, soit en créant des bourses de voyage, soit en obtenant des conditions spéciales des Compagnies de transport, soit en organisant chaque année une caravane de la jeunesse en Algérie et en Tunisie.

II. — Que pour les travaux publics aux colonies françaises et dans les pays de protectorat, il soit inséré au cahier des charges un article prescrivant que les matériaux provenant du dehors devront, autant que possible, être d'origine française et embarqués dans un port français.

III. — Que l'organisation de l'assistance médicale des indigènes soit étendue à toutes les colonies françaises.

IV. — Que la justice indigène soit partout établie, en tenant compte de l'intellectualité et des mœurs des habitants, la question de la main-d'œuvre dans nos colonies étant absolument dépendante de l'organisation rationnelle de cette justice.

V. — Que les pouvoirs publics prennent l'initiative de l'établissement d'une carte ichtyologique des côtes de l'Algérie et de la Tunisie.

VI. — Qu'en matière de développement et d'encouragement, il soit délivré des concessions gratuites aux militaires de l'armée coloniale, qui désirent s'établir aux colonies, et que leurs familles soient transportées tant en France qu'aux colonies gratuitement, ou aux tarifs militaires en vigueur ; que les militaires soient autorisés à contracter mariage aux colonies.

VII. — Que l'attention des Compagnies de chemins de fer et celle des pouvoirs publics se porte de plus en plus sur la question de l'abaissement des tarifs de transport dans la région de la Loire, et de l'unification dans la plus large mesure possible du système des tarifs en France.

Le Congrès renouvelle le vœu émis à Oran et tendant à ce que :

VIII. — 1° Le projet de loi de MM. Deville et Boudenoot déjà adopté par la Chambre des Députés, et ainsi conçu en un seul article : « L'heure légale en France et en Algérie est l'heure temps moyen de Paris, retardée de 9 minutes et 21 secondes», soit voté par le Sénat au plus tôt et sans amendement ;

2° Qu'après la consécration, par le Sénat, de la loi Boudenoot, il soit introduit à la Chambre des Députés un nouveau projet comportant :

a) La numération des heures de 0 à 24, de minuit à minuit ;

b) L'usage exclusif de l'heure légale, sans aucune altération volontaire, pour toutes les horloges destinées à la vue du public, en particulier pour

celles des municipalités et des chemins de fer, à l'intérieur et à l'extérieur des gares.

IX. — 1° Le Congrès forme le vœu que deux rues de Paris ou deux rues des villes dont ils sont originaires portent le nom, l'une de rue du lieutenant Grillières, l'autre de rue Coppolani ;

2° Le Congrès forme le vœu qu'une rue de Paris porte le nom d'Élisée Reclus.

X. — 1° Que la géographie commerciale soit enseignée d'une façon suivie et bien comprise dans toutes nos écoles normales, supérieures et primaires ;

2° Qu'il soit créé dans toutes les villes où il existe des écoles pratiques de commerce et d'industrie une section de commerce extérieur préparant les jeunes gens à faire de bons voyageurs de commerce ;

3° Que dans les villes industrielles et commerciales où il n'existe pas de ces écoles, les Conseils municipaux, les Chambres de Commerce, les Associations de voyageurs de commerce s'entendent pour combler cette lacune.

XI. — Que les crédits votés pour la confection d'une nouvelle carte d'État-Major de la France au $\frac{1}{50000}$ ne subissent plus de réduction et même qu'ils soient augmentés.

XII. — Que le projet de loi adopté par la Commission du commerce et de l'industrie de la Chambre de commerce concernant la création de zones franches dans les ports maritimes soit voté dans le plus bref délai possible.

XIII. — Que le temps consacré à l'étude de la géographie, et spécialement de la géographie économique, dans les classes d'enseignement secondaire, soit augmenté ;

Que la géographie reprenne dans les programmes d'admission aux écoles militaires une place au moins équivalente à celle qu'elle y occupait autrefois.

XIV. — Que le gouvernement général de l'Afrique occidentale étudie, au plus tôt, les moyens propres à engager les indigènes à cultiver le coton, en leur garantissant notamment, et sous certaines conditions de qualités et de conservation, que l'administration le recevra au titre de paiement de l'impôt de capitation sur des bases déterminées ;

Que, pour faciliter cette réforme économique, provisoirement et à titre d'essai, un accord intervienne entre le gouvernement général et les Sociétés privées s'occupant du coton, aux fins qui viennent d'être exposées, en assurant notamment l'achat, le transport et l'écoulement de ces produits de l'impôt et, aussi, du surplus du coton offert au moyen de centres d'égrenage et de classement, en conformité des intérêts administratifs, financiers et commerciaux de notre empire Ouest-africain.

XV. — 1° Qu'il soit établi sur le Niger, en aval de Tombouctou, à Bamba

ou à Tosaye, un poste d'observation des étiages et crues du fleuve, pour établir d'une façon précise les débits, étant entendu que les observations porteront sur plusieurs années :

2° Qu'il soit établi une carte de reconnaissance du bassin de l'Issaber, avec cotes altimétriques s'étendant sur tout le pays du Macina, dans la boucle jusqu'au 16e parallèle, et, au Nord, jusqu'où il sera possible de pénétrer.

XVI. — Que les Compagnies maritimes, conformément aux agissements usités à l'étranger en pareille matière, accordent aux voyageurs de commerce représentant un groupe de maisons et des produits essentiellement français le transport gratuit pour eux et leurs échantillons, à bord de leurs navires ;

Que les Chambres de Commerce se joignent au Congrès pour adresser elles-mêmes un pareil souhait.

XVII. — Le Congrès renouvelle un vœu, émis à la 23e session, à Oran, par lequel il a déclaré s'associer à toute mesure, à toute initiative tendant à la protection des sites pittoresques de la France métropolitaine ou coloniale, et à assurer leur conservation.

En conséquence, il donne toute son approbation à la proposition de loi de MM. Baugnier et Dubuisson, déjà votée par la Chambre des Députés, après déclaration d'urgence, le 2 Février 1905, et prie instamment le Sénat de vouloir bien la voter promptement et sans aucune modification.

XVIII. — Que les Compagnies de navigation étudient leurs tarifs de fret de façon à en ramener les bases à des chiffres avoisinant ceux des Compagnies étrangères.

XIX. — Qu'une propagande soit faite en faveur du reboisement en plaçant dans les écoles des tableaux représentant des régions typiques déboisées de manière à frapper l'imagination des enfants et à intéresser les instituteurs à la question.

XX. — Que la presse s'efforce de répandre l'idée que la forêt n'est pas nuisible au pâturage et qu'au contraire il n'y a en montagne de beaux pâturages qu'au voisinage et à l'abri des forêts.

XXI. — Que les Sociétés de Géographie créent ou favorisent par des Concours ou Expositions la constitution d'archives documentaires concernant les richesses d'une région ou d'une localité.

Les questions économiques, spécialement celles qui se rapportent aux colonies et aux relations avec l'étranger, ont été mises au premier plan, comme il apparaît à la lecture de cette nomenclature.

Les séances de travail étaient divisées en deux sections, Géographie

générale et Géographie coloniale. Le public n'hésitait guère, il suivait de préférence la seconde, ne se laissant attirer vers la première que par des circonstances exceptionnelles ou personnelles.

C'est un signe du mouvement général des esprits vers notre expansion au dehors. N'en naîtra-t-il pas un résultat effectif ?

Ce compte rendu ne saurait, sans sortir de ses limites, analyser le travail dont les vœux sont sortis, ni rendre justice en détail à l'importance et à la science des communications comme au talent de leurs auteurs, grâce auquel elles furent généralement intéressantes, même pour les moins initiés. Son cadre est même trop étroit pour une énumération complète de ces communications, dont plusieurs ont été faites le soir à l'aide de projections documentaires qui ajoutaient à leur valeur instructive comme à leur charme.

En une de ces soirées, M. Porquier, délégué de Nantes, récemment revenu d'Abyssinie, M. Hugues Le Roux et le Dr Vitalien, Français de couleur africaine né à la Martinique, médecin du Négus Ménélick, exposaient tour à tour la question du Chemin de fer Éthiopien. Remarquable tournoi où les opinions fort différentes s'échangent courtoisement, malgré la conviction vive et profonde de chaque orateur. L'auditoire, disons-le franchement mais à mi-voix, séduit par le talent de l'exposition, approuve chacun au moment même où il parle, mais parvient difficilement à un jugement définitif au milieu de contradictions d'apparence inconciliable.

D'autres soirs le Congo Belge, la future Exposition coloniale de Marseille, le Soudan, le Jura passent sous nos yeux, décrits par des orateurs parmi lesquels nous avons déjà cité M. Jacques Léotard. Ajoutons les noms de M. Goblet, de M. l'Abbé Perron, curé de Pont-de-Poitte, que nous venons d'entendre à Lille, et de M. le Lieutenant Laurezac, qui nous entretiendra bientôt de ses fines et pénétrantes observations de la mentalité soudanaise.

Nous avons aussi entendu récemment M. Gallois nous parler des oasis de l'Afrique du Nord comme il l'avait fait là-bas en séance d'étude, et nous aurons au cours de la saison l'honneur de recevoir M. G. Porquier. qui élucidera pour nous la question de l'Éthiopie et de son Chemin de fer.

La Société de Géographie Stéphanoise est une filiale de la Société Commerciale de Paris, elle s'est créée il y a peu d'années. Le choix du siège de la 26e session du Congrès répond probablement à la préoccupation de la faire connaître des autres Sociétés et aussi de lui attirer des adhérents, par les marques de sa vitalité sur son propre terrain.

Les organisateurs, membres de son Bureau, ont rempli leur tâche de manière à réussir et à s'attirer toute la sympathie de leurs hôtes. On ne peut

imaginer en effet plus d'activité mise au service des multiples détails d'une organisation compliquée et plus d'amabilité prodiguée.

A leur tête M. Gabriel Forest, le très distingué Président de la Société ; puis M. Girard, le Secrétaire-Général, dont la complaisance souriante ne s'est pas démentie un instant au milieu d'occupations qui ne laissent aucun répit ; M. Valladaud, initiateur de la Société, présent partout, traitant de nombreuses questions en séance, y suppléant les absents, occupé constamment des Congressistes en dehors des séances, comme du reste M. Réveillaud, M. Bonniot et toute une pléïade de membres du Comité et de commissaires, sans cesse sur la brèche et d'une prévenance inépuisable.

D'ailleurs la Société mère ne perd pas de vue sa fille. Elle est personnifiée par son Secrétaire-Général, M. Paul Labbé, un vieil ami de nos auditoires du Nord, brillant successeur du regretté et vénéré Charles Gauthiot, dont il a recueilli les traditions et le dévouement. Moitié dans la coulisse et moitié sur la scène, il encourage sans cesse sa marche.

Aussi sous cette impulsion, avec le concours des membres extérieurs du Congrès, délégués des Ministères, des Sociétés françaises et de l'étranger, et adhérents privés, la session se déroule harmonieusement. Son programme cependant est si vaste que pour le remplir il faut se hâter. Encore l'empressement de tous ne suffit-il pas à faire arriver chaque article à son heure. Mais tout est si attrayant qu'on veut tout achever et pour dire vrai, si les Congressistes ne sont pas bientôt sur les dents, c'est que le plaisir et l'intérêt les soutiennent.

Quelquefois les réunions commencées à 8 heures du matin se succèdent sans interruption jusqu'à minuit — et même au delà pour certains. — Tels sont venus pour leur repos qui s'en retournent surmenés. — Ils ont du moins une compensation, celle d'accumuler sur ce chemin un peu ardu une somme extraordinaire d'impressions et d'informations.

D'abord le cadre, la ville parcourue forcément dans tous les sens en ces quelques jours. Un habitant du Nord en apprécie tout de suite le caractère intensément industriel. Des puits de mines de houille sont dans la cité même et de toute part, à proximité de la grande artère centrale de cette agglomération tout en longueur, les cheminées d'usines se dressent et répandent largement les *noirets*, redoutés des Lilloises, dont l'abondance est là-bas supérieure, comme la qualité noircissante d'ailleurs, vu la nature du charbon. Ce serait néanmoins une erreur de refuser quelque charme d'aspect à Saint-Etienne, certains de ses quartiers, les alentours de l'Hôtel de Ville et de la Préfecture par exemple, sont d'une grande allure.

La variété des industries de ce centre et de ses environs est très grande.

Qui n'en connaît les produits ? La houille créatrice ; la métallurgie et toutes ses transformations : plaques de blindage, tourelles cuirassées, artillerie, machines, petites armes, cycles, pièces détachées pour de nombreuses constructions, comme celle des automobiles et bien d'autres. Sans s'arrêter à ces objets qui éveillent l'idée de la force, la fabrique stéphanoise atteint dans ses tissus l'extrême délicatesse. Ses rubans en sont la preuve, elle en possède à peu près le monopole en France.

Dans ses environs, on est bientôt dans des campagnes accidentées, variées de couleur et de forme, où règnent la fraîcheur et le pittoresque des vues, on s'y croirait à mille lieues des souillures de la houille et de la fumée. Il en est ainsi dans la première des excursions, au barrage de la Rochetaillée. La route s'avance dans d'anciennes gorges de torrent garnies çà et là de sapins sur leurs bords, paysage charmant dans sa fraîche sévérité. Elle est interrompue par un immense barrage de cinquante mètres de haut qui forme un lac artificiel, aux rivages verdoyants et gracieux. Il retient l'eau utilisée pour la ville après un filtrage. Un ingénieur des Ponts et Chaussées, directeur de ce service, donne sur les lieux aux auditeurs qni l'entourent, des explications sur l'édification de ces ouvrages et sur le fonctionnement des conduites d'eau. Plaisirs joints du pittoresque et de la technique.

Aux visiteurs futurs je recommanderai encore une excursion, celle de St-Bonnet-le-Château, pleine de charme par la route suivie et par la petite ville pittoresquement située où l'on aboutit, ville originale dans son cachet ancien, vieille église, vieilles maisons où semblent s'être conservées les façons de travailler et de vivre du temps passé. Elle est peuplée de serruriers et de dentellières.

Le sol du Forez est fertile en caractères, son développement économique en est la preuve, car il y a fallu de la volonté et de l'énergie ; mais pour nous tenir sur notre terrain, l'exploration et la colonisation lui doivent beaucoup : quelques noms pour l'attester :

Francis Garnier, dont la statue s'élève sur la place Marengo, il nous semble superflu d'expliquer sa gloire à des géographes coloniaux.

Jules Garnier, le géologue qui a révélé la richesse en nickel de la Nouvelle-Calédonie. Il est, le premier jour du Congrès, après l'ouverture solennelle, l'objet d'un hommage commémoratif.

M. Jean Dupuis, Membre d'honneur de notre Société, illustre artisan dans les temps héroïques de nos progrès en Asie, ami et compagnon au Tonkin

de Francis Garnier. Le Comité qui porte le nom de ce dernier lui décerne sa première et principale Médaille, occasion pour M. Sylvain Girerd de prononcer, de ce vaillant que les années ne courbent pas, un éloge dont tous les cœurs sont émus, surtout après les remercîments de M. Jean Dupuis, touchants dans leur simple et noble expression.

. M. l'administrateur Bobichon, dans toute la vigueur de la jeunesse, dont les mérites, africains ceux-ci, sont justement appréciés de l'unanimité des hôtes de Saint-Étienne.

QUELQUES VISITES DES CONGRESSISTES :

Fabrique de Rubans de MM. Forest. — Nous y sommes reçus avec toute l'amabilité dont M. Gabriel Forest nous a donné des preuves en toute circonstance, ses collaborateurs se mettant à son niveau. C'est sûrement un apanage de la maison, une caractéristique qui se manifeste dans toutes les divisions de l'établissement, où nous sommes guidés avec méthode.

Cette industrie est d'une complexité à laquelle les non initiés ne s'attendent guère. Elle exige un ordre parfait de toutes ses parties.

Les métiers à tisser. très perfectionnés afin d'éviter toute malfaçon comme toute perte de matière et de production, sont conduits électriquement, condition de facilité d'arrêt et de départ et aussi de régularité de marche.

Les magasins, les locaux d'empaquetage, d'échantillonnage, d'expédition, ne sont pas les moins curieux, la multiplicité et l'élégance légère des articles produits exigeant des manipulations et des installations méticuleuses.

Il est surprenant de trouver côte à côte des industries si éloignées dans leur essence : la grosse métallurgie et la rubannerie qu'on appellerait volontiers un art aérien.

Manufacture française d'Armes. — La minutie d'organisation d'une fabrique de rubans se retrouve à la même puissance dans une manufacture d'armes perfectionnée comme celle qui nous a ouvert ses portes. La transmission électrique y triomphe sur toute la ligne, elle permet une division extrême et un entassement singulier des machines-outils, tout en assurant l'aisance du travail et la sécurité des travailleurs. Certaines dynamos réceptrices, construites à Saint-Étienne, ont des qualités toutes particulières de régularité. Grâce à une disposition mécanique ingénieuse permettant de rapprocher et d'écarter les masses polaires, elles prennent à volonté des vitesses variées très différentes et complètement stables en ne perdant pas proportionnellement plus de force à une allure qu'à une autre.

Dans ces ateliers, la fabrication des bicyclettes et de nombreux autres

menus objets se joint à celle des armes. Celles-ci ne se vendent pas en même quantité à toutes les époques, la multiplication des articles est un moyen de conserver l'activité de la production sans accumuler des stocks coûteux et d'un débouché incertain.

Les services commerciaux et les laboratoires d'essais sont l'œuvre d'une ingéniosité égale à celle qui a présidé à la création et à l'installation des machines.

Les générateurs de vapeur eux-mêmes sont des modèles de soin ; ils possèdent un fort joli système de chargement automatique des foyers dont on se loue beaucoup. Dans la plupart des usines, moins attentivement suivi il serait hors d'usage bien souvent.

Visite d'un Puits de Mines. — Pour la plupart des Congressistes, c'est un sport entièrement nouveau ; j'ai manqué, je l'avoue, à mes devoirs de délégué, en allant à la campagne au lieu de le pratiquer.

L'exploitation houillère est en principe la même à Saint-Étienne et chez nous. Ici le manque d'épaisseur des veines est souvent un sérieux obstacle à la production. là-bas les couches sont si fortes qu'après l'enlèvement du charbon les tassements, dangereux pour la surface, sont la source de grandes dépenses comme indemnités et comme remblayage. En somme, l'extraction coûte plus dans la Loire que dans le Nord et le Pas-de-Calais, nous dit-on, par ce fait et aussi par la profondeur des puits, et cela malgré tout le talent des ingénieurs formés à l'École des Mines de Saint-Étienne, dont la réputation est universelle.

Aciéries de la Marine, a Saint-Chamond. — C'est le but de notre dernière visite, nous ne sommes plus dans le royaume de la délicatesse apparente, mais dans celui de la force, des pièces gigantesques, du travail cyclopéen. En réalité, les précisions minuscules n'en sont pas exclues, mais elles se rendent invisibles derrière les fournaises brûlantes et aveuglantes, derrière les marteaux-pilons, les énormes outils, les puissants laminoirs qui réduisent, découpent et aplatissent les masses incandescentes de métal et les amènent mathématiquement aux dimensions désirées, sans apparence de précipitation ni même de violence, comme il convient à des puissances irrésistibles et sûres d'elles-mêmes.

St-Chamond est un établissement historique, son influence sur l'évolution moderne des constructions navales et de l'artillerie est unique.

C'est de Saint-Chamond, alors l'usine Petin et Gaudet, que Dupuy de Lome a tiré les premiers blindages appliqués en 1851 à la *Tonnante* et à la *Dévastation*, coques démodées qui sembleraient à présent naïvement primitives, qui succomberaient devant le moindre des canons, mais qui en 1854 et 1855 étaient remorquées en Crimée — au risque d'être dévorées par la mer

— et s'embossaient devant les batteries russes, invulnérables aux pauvres boulets ronds qui y laissaient à peine leur empreinte et retombaient brisés ou impuissants. C'est encore de là que le même constructeur de génie faisait venir les armures de la première *Gloire*, remplacée aujourd'hui par un croiseur cuirassé du même nom, dont les plaques ont passé aussi dans les fours et sous les marteaux des Aciéries de la Marine. Ces ateliers ont toujours montré le chemin à la métallurgie militaire comme Dupuy de Lome le montrait à l'architecture navale de son temps, car nos cuirassés et nos navires à grande vitesse ont été les premiers comme l'étaient, et le sont encore, nos canons d'acier tubés après les canons rayés et frettés et le chargement par la culasse des pièces marines. Et tout cela est sorti de Saint-Chamond, dont la visite est vraiment émouvante surtout quand devant son merveilleux travail d'à-présent, la pensée se reporte aux étapes de son développement.

M. de Montgolfier, Directeur des Aciéries, et plusieurs de ses collaborateurs nous guidaient et n'épargnaient ni les explications spontanées ni les réponses aux incessantes questions. Les Congressistes y trouvaient tous, à des degrés divers, un vif intérêt. Cette visite fut, on peut le dire sans faire tort au reste, le clou du Congrès.

Rien n'y manqua, M. de Montgolfier la fit se terminer par un banquet général de 180 couverts, où la délicatesse des choses matérielles fut équivalente à celle des prévenances pour les invités. Comme de raison les toasts scellèrent la clôture de la fête, la réponse finale de M. de Montgolfier, faite sur le ton d'une aimable simplicité recouvrant un fond de sentiments élevés et de données précieuses sur son établissement, enchanta tout le monde.

Ceci nous amène au chapitre des festins usuels en tout Congrès, à Saint-Étienne il fut complet, chaque jour offrait des occasions de se réunir autour d'une table.

Au grand banquet offert par la Société de Géographie se déploya toute l'abondance de l'hospitalité forézienne, depuis les menus tissés en soie dans les ateliers du Président, jusqu'aux flots d'éloquence qui coulèrent finalement des cœurs remplis de sympathie.

A la fin de ces travaux et de ces jouissances les géographes se dispersaient, qui pour rentrer chez eux et vivre de souvenirs jusqu'au moment de la session de Dunkerque, qui pour excursionner. Ceux-ci formaient deux groupes, l'un pour les gorges du Tarn, le second pour le Puy et la Chaise-Dieu.

J'eus la grande satisfaction de constater que le Président de la Société de

Géographie du Cher, adoptant cette seconde route, se servait comme guide des Bulletins de notre Société (Février 1905, p. 108 et Mars 1905, p. 164 = 19 clichés), où notre cher Vice-Président, M. Quarré-Reybourbon, a si bien décrit les richesses archéologiques de cette région.

Ernest NICOLLE,
Délégué de la Société au Congrès de Saint-Étienne.

LE GULF STREAM SE DÉPLACE-T-IL ?

Parmi les causes de l'irrégularité que l'on constate dans le rendement de nos pêcheries françaises de l'Ouest, on a quelquefois cité la possibilité d'un déplacement du Gulf Stream. Il est de fait évident que la question de « température » joue un rôle beaucoup plus important qu'on ne le pense d'ordinaire dans la pêche du poisson de mer, et pour certaines espèces, comme la morue par exemple, on a pu établir très nettement le degré minimum et le degré maximum entre lesquels se tient l'animal. Si la « pêche au thermomètre » n'est pas encore entrée dans les mœurs maritimes, certains spécialistes n'en font pas moins campagne énergique en faveur de ce système d'exploration préliminaire et affirment que l'établissement de tables de température bien contrôlées pour chaque espèce d'une part, et d'autre part la recherche thermométrique des fonds favorables par les pêcheurs d'après ces tables, devront passer dans le domaine de la pratique. Sans entrer ici dans le détail de cette théorie, d'ailleurs très simple et parfaitement acceptable, les trois crises connexes des pêches morutière, harenguière et sardinière exigent impérieusement des recherches urgentes de tout ordre, et il paraîtrait fort naturel que l'on étudiât d'un peu près le régime, peut-être variable, du Gulf Stream, dont le moindre déplacement, si minime soit-il, serait en effet de nature à causer d'importants désordres dans la faune du littoral de la Bretagne.

L'origine et le trajet général du grand fleuve d'eau chaude sont assez connus pour qu'il n'y ait qu'à les rappeler brièvement. Poussées par les vents réguliers qu'on nomme les alizés, les eaux de l'Atlantique, au Nord et au Sud de l'Équateur, sont dirigées d'Est en Ouest, d'Afrique vers l'Amérique, le long de la ligne équatoriale. Ces eaux arrivent, déjà fort échauffées par le soleil, sur la côte de l'Amérique du Sud, suivent ses contours, puis elles

entrent dans le golfe du Mexique, où les eaux sont obligées de séjourner, et dont elles sortent tumultueusement par le canal de Floride.

Pendant leur séjour forcé dans le golfe du Mexique, les eaux de l'Atlantique s'échauffent et, tièdes à l'entrée, sortent bouillantes du golfe, pour s'élancer dans l'Atlantique, formant, suivant l'expression de Maury, un « fleuve dans l'Océan », fleuve marchant à la vitesse de cinq nœuds et qui débite trentre-trois millions de mètres cubes par seconde, soit 2,000 fois le débit moyen du Mississipi.

La rotation de la terre force ce fleuve à s'incliner et son courant vient accoster les côtes d'Europe en diverses branches secondaires : l'une lèche le Groenland, l'autre les côtes de Norvège et va jusqu'en Islande et au Spitzberg, la troisième, baignant les côtes d'Europe, vient rejoindre l'origine du courant, après avoir effleuré les côtes de la Bretagne française dont certaines régions, Roscoff notamment, ressentent dans leurs cultures les bienfaits de ce tiède passage ; on remarque même à l'île d'Ouessant que les émanations du Gulf Stream maintiennent, durant l'hiver, la température de 3 ou 4 degrés plus élevée que sur la terre ferme. Le Gulf Stream véhicule une quantité formidable de chaleur, sa température est toujours supérieure de 10 à 12 degrés à celle des eaux environnantes ; cette chaleur élève la température de l'air, et il se forme ainsi un véritable Gulf Stream aérien au-dessus du courant marin, courant aérien d'air tiède et humide.

Le moindre déplacement de ce double courant, si minime soit-il, pourrait donc amener des perturbations d'ordre varié qui, transformant un état de choses séculaire, produiraient des troubles caractérisés dans la température, la climatologie, les cultures sur terre, les habitats, les coutumes et les frayères des poissons en mer.

Indépendamment des cultures de l'Ouest de l'Europe, toute modification du Gulf Stream venant s'ajouter à d'autres causes d'ordre différent pourrait par conséquent amener d'abord des désastres, provoquer ensuite des changements dans nos pêcheries de l'Ouest qui ne sont déjà pas aussi florissantes qu'il le faudrait.

Au moment où l'on se préoccupe d'organiser des missions océanographiques, d'affilier la France au Comité central international d'Exploration des Mers, il serait très nécessaire d'organiser d'une manière infiniment plus complète et par les moyens d'un outillage plus perfectionné et de postes plus nombreux, l'étude des courants qui régissent la vie de notre faune maritime territoriale, et il serait indispensable que ces études ne restassent pas purement dans le domaine scientifique, mais fussent mises journellement à la portée de nos pêcheurs côtiers sous une forme permanente et populaire. Il faut donc encourager, aider, multiplier nos laboratoires côtiers, nos Sociétés régionales d'océanographie qui (telle la *Société d'Océanographie du Golfe de Gascogne*) travaillent avec tant de vaillance, nos écoles de pêche : les diverses

personnalités qui dirigent ces différents groupements arrivent déjà à des résultats excellents : il incombe aux pouvoirs publics de les aider de telle manière que leur action soit décuplée, centuplée pour le plus grand bien de nos pêcheurs et de notre industrie maritime.

J. Etai.

(La Ligue Maritime).

A PROPOS DU BUDGET DE L'ALGÉRIE

Le rapport de M. le Député Jules Legrand à ce sujet abonde en renseignements dont nous résumons quelques-uns propres à montrer la marche progressive de notre grande possession :

L'œuvre poursuivie en Algérie porte sur trois objets principaux : la francisation du pays, son développement économique et l'amélioration de la condition des indigènes.

La francisation s'opère par des moyens multiples. Le plus efficace est évidemment la fixation sur le sol d'un nombre de Français sans cesse augmenté. A ce point de vue, l'année 1905 a vu s'accomplir une réforme longtemps réclamée. L'administration a organisé la vente des terres que jusqu'ici elle concédait gratuitement. 168 lots représentant 15,310 hectares ont été offerts au public, 108 aux métropolitains et 60 aux Algériens en vertu de la disposition législative qui réserve un tiers des lots à ceux-ci. En moins de six mois, 68 des premiers et 51 des seconds ont trouvé preneurs. La concurrence a été telle pour les lots réservés aux Algériens qu'une terre mise en vente à 10,824 francs s'est adjugée à 41,000 francs. Conséquence : plus d'un million, produit de ces ventes, va retourner dans la caisse de l'Algérie et pourra resservir à d'autres opérations de colonisation, et ces acheteurs, sélectionnés par l'obligation de payer leurs terres, formeront certainement de bons colons. En présense de ce succès, l'administration se propose de mettre en vente, en 1906, 300 lots formant une étendue totale de 33,000 hectares.

En même temps qu'on multiplie les représentants directs de la famille française, on s'efforce d'y faire entrer les enfants des étrangers qui sont, comme on le sait, principalement Espagnols ou Italiens. On agit sur eux par l'école. On se souvient que frappés du fait que près de 18,000 enfants européens restaient sans instruction, le gouverneur général et les délégations financières ont résolu d'ouvrir en cinq ans un nombre d'écoles suffisant pour les recevoir tous. Cette œuvre se poursuit dans les conditions qu'on s'était

assignées. Du 1er Octobre 1904 au 1er Octobre 1905, 123 écoles nouvelles ont été créées. Un complément indispensable de l'enseignement français paraît à beaucoup de bons esprits devoir être l'obligation pour les jeunes Algériens d'accomplir leur service militaire en France. Fils de Français et fils naturalisés d'étrangers apprendraient ainsi à connaître leur mère patrie où beaucoup, dans leur vie, n'auront que cette occasion d'aller. Ce projet s'est heurté jusqu'à présent à la force d'inertie qui résiste à toute innovation. M. Legrand espère que la présence à la guerre d'un Ministre d'origine algérienne, et qui en est partisan convaincu, le fera enfin aboutir.

Bien des facteurs entrent en jeu dans le développement économique d'un pays ouvert nouvellement à l'exploitation civilisée comme l'Algérie. En premier lieu, vient la connaissance des méthodes de culture appropriées au climat. Cette année a été ouverte, près d'Alger, une école d'agriculture coloniale qui servira à la répandre (1).

Il ne suffit pas de produire, il faut vendre. L'Office algérien de renseignements a organisé dans ce but une propagande qui fait réellement honneur à son esprit d'initiative. Son programme est double : recueillir sur les pays étrangers toutes les informations qui peuvent intéresser les producteurs algériens, et faire connaître aux pays étrangers les productions algériennes. On a vu tout récemment la hardiesse de ses combinaisons pour placer les vins de la colonie en Angleterre causer de l'émotion à Bordeaux.

De bons moyens de transport sont indispensables pour véhiculer les marchandises. M. Jonnart donne à cette question capitale une attention particulière et soutenue : l'exécution des travaux supplémentaires nécessaires au bon fonctionnement du réseau des voies ferrées, l'abaissement et l'unification des tarifs sont à présent en bon chemin.

La facilité des transactions immobilières et la sécurité dans la campagne sont des éléments fort importants encore de la prospérité. Un projet de loi vient d'être déposé pour créer en Algérie un livre foncier où chaque domaine immatriculé aura un compte ouvert indiquant toutes les constitutions de droit dont il pourra être l'objet. Ce livre assurera la mobilité de la propriété, la clarté des ventes et la sécurité des acheteurs.

Des brigades de police indigène sont en voie de formation. Là où elles fonctionnent déjà, le nombre des délits diminue. D'autre part, les tribunaux répressifs, en mettant la justice plus près des justiciables, ont amené ce résultat que les auteurs de délits sont arrêtés beaucoup plus fréquemment qu'autrefois. Ce redoutable problème de la sécurité, qui faisait le désespoir de la colonie, est donc en train d'être résolu.

(1) École de Maison-Carrée, voir Bulletin d'Octobre, p. 293.

L'Algérie prouve d'ailleurs en ce moment que sa situation économique est solide. La récolte a été mauvaise. Le blé se vend 30 francs sur quelques points du territoire. Les exportations ont baissé de 34 millions pendant les huit premiers mois de l'année. Cela n'a pas empêché les importations de monter de 17 millions dans le même temps. Preuve que le pays a maintenant des réserves et n'est plus à la merci d'une sécheresse.

L'enseignement de l'arabe a été rendu obligatoire dans près de 300 classes primaires françaises et sera étendu à toutes. De leur côté, le nombre des écoles primaires spéciales aux indigènes est accru chaque année (206 en 1904, au lieu de 243 en 1903). On ouvre en outre pour eux, dans chaque province, des cours de préparation aux emplois commerciaux et des écoles professionnelles. Enfin, le budget particulier des œuvres indigènes, jadis créé par M. Révoil, a permis à M. Jonnart de pousser très loin l'organisation de l'assistance. 64 infirmeries indigènes sont maintenant créées, chacune avec une vingtaine de lits, et ont fourni près de 100,000 journées d'hospitalisation en 1904. Huit cliniques pour les femmes ont donné 33,501 consultations. Et les médecins de colonisation en ont donné de leur côté 387,941. A l'imitation de ce qui s'est fait en Tunisie, un corps d'infirmiers indigènes est en formation pour les assister. A mesure que les effets de cette politique intelligente et humaine se manifestent, se répand dans la population européenne un sentiment de solidarité nouveau. On s'aperçoit qu'en supprimant les foyers de misère et d'épidémie parmi les indigènes, c'est à la santé et au bien-être communs qu'on travaille. L'amélioration matérielle est suivie d'une amélioration morale.

A ces renseignements, il convient d'en ajouter d'autres puisés dans une brochure publiée par le gouvernement général de l'Algérie :

L'Algérie compte actuellement 30.000 kilomètres de chemins de grande communication, routes nationales ou d'intérêt commun.

Ses chemins de fer ont plus de 3,000 kilomètres de développement. Ils desservent les trois départements algériens, vont de la frontière tunisienne à la frontière marocaine, et pénètrent jusque dans les régions désertiques.

Les ports d'Alger, d'Oran, de Mostaganem, de Philippeville, de Bône, de Bougie, sont en communication constante avec la France et les pays voisins. Des courriers postaux à marche régulière font le transport des personnes, des correspondances et des marchandises à destination de Marseille, Cette et Port-Vendres.

D'autres bateaux vont à Bordeaux, Saint-Nazaire et Rouen.

Il y a, sur Alger, six courriers maritimes par semaine ; il y en a quatre sur Oran, sur Philippeville et sur Bône.

Le prix des traversées est extrêmement modique : en 4e classe, on va en

Algérie pour 12 et même 10 francs, sans nourriture ; pour 20 ou 25 francs en 3e classe avec nourriture.

A titre de comparaison : il en coûte 138 fr. 50 aux colons anglais qui veulent s'installer au Canada ; 400 à 750 francs à ceux qui veulent aller en Australie.

Le commerce algérien importe ou exporte annuellement pour plus d'un demi-milliard de marchandises.

L'Algérie achète, notamment à la France, des tissus, des confections, des meubles, des machines, des outils, des fers ouvrés ou bruts, des articles de mercerie, des denrées alimentaires telles que café, sucre, riz, fromages, beurres, des objets de nécessité, comme le savon, les bougies, des produits chimiques, des charbons, etc.

Elle vend des céréales, du bétail, des vins, des huiles, des laines, des peaux, des minerais, des phosphates, des lièges, de l'alfa, du crin végetal.

Elle expédie encore des quantités importantes de primeurs. Les halles de Paris, ainsi que plusieurs grands marchés de France et de l'étranger, sont approvisionnés en légumes, par ses jardins maraîchers.

La vigne demeure, plus particulièrement dans le département d'Alger, la culture de prédilection des colons. Elle exige des capitaux de premier établissement relativement importants et des frais de culture assez élevés ; elle est donc lourde à porter dans les périodes de mévente. Par contre, elle fournit des bénéfices très importants quand le vin se vend bien.

Les céréales dominent dans les départements de Constantine et d'Oran. Dans toute l'Algérie, elles couvrent une étendue de 2,940,000 hectares, produisant en moyenne 20 millions de quintaux, qui représentent environ 300 millions de francs.

Les céréales ont des cours plus réguliers que le vin, et, comme les frais de culture sont moindres qu'en France, leur production constitue pour les colons des Plateaux la plus grosse source de bénéfices.

Ces quelques indications générales donnent une idée bien incomplète de ce qu'on trouve dans la publication en question : détails sur les postes, les télégraphes, l'administration, prix de nombreux objets usuels, des animaux d'exploitation et de boucherie, des instruments agricoles, de la main-d'œuvre, de la construction, etc.

Le lecteur que l'Algérie intéresse ou qu'elle attire recevrait probablement ladite brochure en en faisant la demande à l'Office du Gouvernement général de l'Algérie, galerie d'Orléans, à Paris.

LES RAPPORTS DE L'AÉROSTATION AVEC L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE

M. E.-V. Boulenger, le fils du distingué Président de notre section de Roubaix, avait bien voulu accepter la délégation de notre Société au dernier Congrès international de Géographie aux États-Unis, ce qui nous a valu déjà une fort intéressante conférence sur son voyage : le texte en a paru dans notre Bulletin de Juillet.

Aéronaute distingué, il a fait part au Congrès de ses réflexions sur le côté géographique de son art préféré, dans une communication écrite en anglais par une coquetterie dont nous le félicitons puisque, jointe aux travaux dans la même langue de certains autres de nos compatriotes, elle a montré que nous ne sommes pas aussi ignorants des langues étrangères que nous en avons, ou que nous nous en donnons, la réputation.

Le texte ne nous en parvient qu'à présent. il débute par un historique des aérostats. Le vieux poète latin — qui ne connaissait pas ces récents engins — prêtait au premier navigateur qui s'était livré aux flots sur le tronc creusé d'un arbre, un cœur cuirassé d'un triple airain — au figuré sans doute, car une armure si pesante aurait pu occasionner au primitif piroguier des incidents désagréables. Que dire maintenant de Pilâtre des Roziers et du Marquis d'Arlandes qui, les premiers, affrontèrent les hauteurs de l'atmosphère dans un panier léger retenu par quelques cordes à un globe d'étoffe inflammable, tenant son pouvoir ascensionnel d'un feu fixé au-dessous et entretenu par force bottes de paille ?

Benjamin Franklin était des spectateurs et traduisit humoristiquement son impression en comparant les astres à des ballons jetés dans l'espace par les êtres supérieurs à l'humanité.

C'était déjà du *plus lourd que l'air.*

Peu de mois après la Montgolfière vint le premier ballon gonflé d'hydrogène monté par Charles et Robert.

Ainsi naquit l'aérostation, et avec son jeune succès naquirent aussi de vastes espoirs. Et depuis 1783 bien des progrès ont été réalisés, sans atteindre cependant les résultats qu'on avait crus très proches, c'est-à-dire la propulsion et la direction.

Mais, chemin faisant vers un progrès dont on ne voit pas encore clairement

le terme, l'aérostation prête à la science une aide précieuse. La météorologie, l'astronomie, la télégraphie sans fil, l'art militaire lui doivent beaucoup.

Elle s'organise d'une manière nouvelle par le groupement de ses adeptes, l'Aéro-Club en est l'exemple, et doit, l'union faisant la force, recevoir de ce fait un élan propice.

Du reste, en dehors de son côté scientifique, elle constitue un sport charmant, témoin les impressions calmes, douces et poétiques recueillies en planant au-dessus des campagnes, des cités et des flots, où on évite de se précipiter en descendant promptement sur terre quand le vent vous pousse vers la mer. « L'aérostation, dit M. Boulenger, est une féerique enchanteresse qui fait son esclave de quiconque l'approche ».

Elle permet d'ailleurs les plus pratiques des leçons de géographie, par le parcours rapide d'énormes distances pendant lequel l'observateur recueille tous les détails des champs, des monts, des forêts, des eaux, des routes, des villes et des hameaux, en contemplant la nature d'une hauteur où d'autres moyens ne permettent pas d'atteindre.

Le Comte de la Vaulx, qui a le record des longs trajets, est allé en trente-trois heures de Paris à Kieff sur le *Centaure*. MM. Castillon de Saint-Victor et Mallet ont une fois traversé la Baltique et atterri en Suède. Est-il meilleur moyen d'examiner l'Europe ?

L'auteur n'en connaît pas et pour son compte, dit-il, s'est beaucoup renforcé sur sa géographie dans ses diverses ascensions.

Le fait est, ajouterons-nous, que dernièrement dans un raid mouvementé et tout seul dans son ballon, il est allé de Paris débarquer dans les monts lointains qui séparent la Bohême de l'Allemagne. Il n'est pas d'examen de carte qui puisse valoir cette inspection à vol d'oiseau. Mais cette étude n'est pas, il est vrai, à la portée de tout le monde, matériellement et moralement.

BIBLIOGRAPHIE

LA FRANCE EN AFRIQUE, par le Commandant Edmond Ferry. Paris, Colin, 1905.

Ce livre débute par une curieuse étude historique sur le rôle que joua Bonaparte pendant l'occupation française en Egypte. Comme le prouvent des documents nombreux, Bonaparte se concilia tout le monde musulman, *du Maroc à la Syrie*, par son habileté politique et son respect intelligent des traditions. Favoriser la Mecque comme centre réel de la religion mahométane, détacher les Musulmans de Constantinople, leur faire respecter et en même temps aimer la France, développer le long des côtes méditerranéennes, de la vallée du Nil à l'Atlantique, un courant

continu de relations politiques et commerciales, tel fut son programme, son œuvre même, compromise après lui par ses lieutenants maladroits. Ce sont là des procédés qu'il nous appartient de reprendre pour favoriser notre expansion en Afrique. Ce n'est pas la Turquie, aujourd'hui déchue, c'est la France qui doit, pour la plupart des peuples dispersés sur notre empire africain, représenter *l'idée musulmane*, « devenir une grande puissance musulmane, comme une auxiliaire naturelle et sincère des disciples du Prophète ». Partout du reste, affirme l'auteur, nos administrateurs et nos officiers commencent à s'imprégner de ces méthodes fécondes. Il n'y a là nulle hypocrisie, mais une compréhension large du rôle politique de la France et de son action civilisatrice dans le monde.

Tout ce livre, ou presque, n'est en quelque sorte que le développement ou plutôt l'application de cette même idée aux différentes parties du continent africain où nous avons des intérêts à soutenir et des rivalités à combattre : Soudan français, Maroc, Algérie et Tunisie, Tripolitaine, Centre africain, Bassin du Nil, Mer Rouge. Il serait trop long d'analyser ici les aperçus, souvent ingénieux et profonds, que le Commandant Ferry expose sous chacun de ces titres. Ce sont des pages substantielles, hardies, et qui font penser. Elles pourront peut être se voir discutées, mais il est à souhaiter qu'on le fasse avec la même sincérité généreuse, voire avec autant de *bon sens* que l'auteur lui-même en a mis à défendre sa thèse. Et tout au moins convient-il d'abord d'avoir pris connaissance du livre.

SUR LE YANG-TSE, journal d'une double exploration pendant la campagne de Chine (1900-1901), par Félix Hémon, Commissaire de la marine. Paris, Delagrave, 1905. — *Don de l'Éditeur.*

Le jeune et brillant officier auquel nous devons ce livre de bord est mort à 27 ans, au retour de la campagne de Chine. Il figurait dans l'équipage du croiseur cuirassé *Amiral Charner*, envoyé en Juin 1900 dans la région du Yang-Tse pour y assurer la sécurité de nos établissements. De là, des séjours successifs à Shanghaï, des promenades sur les côtes et autour des îles voisines, enfin deux explorations du Fleuve Bleu lui-même (ainsi nommé parce qu'il est partout affreusement jaune, comme plus près de nous le « beau Danube Bleu »). Cette relation de choses déjà anciennes et un peu défraîchies n'en est pas moins toujours jeune : elle a l'âge de son auteur. On a plaisir à y retrouver des qualités, toutes francaises, de gaîté, d'entrain, de naturel, de parfaite simplicité et aussi de finesse et de clairvoyance dans la façon de juger les hommes et les choses. Non pas qu'il essaie d'approfondir « les pourquoi » et de « tourner autour du pot », comme disait Montaigne : comment aurait-il le loisir de méditer longuement, emporté qu'il est au milieu de paysages successifs, de scènes et de réalités vives mais éternellement fuyantes ? Les questions politiques et autres, il se contente de les signaler et au besoin de les égratigner un peu au passage, d'une anecdote, d'un trait bref et hardi, où il y a quelquefois plus de philosophie que dans des pages savamment étudiées. Et puis aussi, s'il y a là à foison de l'esprit, de la gaminerie qui amuse, oserai-je dire, il y a également bien du patriotisme et de la belle ardeur : cela réconforte. Et enfin, plus que tout, cela donne l'illusion « d'y avoir été nous-mêmes », de redevenir jeunes, d'ouvrir nos yeux tout grands à la beauté et à la nouveauté du monde. Il y a dans le livre même cette phrase d'un discours de M. Lavisse, que nous lui donnerions volontiers comme épigraphe : « J'admirais combien de choses ont à

nous dire les marins sur les hommes et sur la nature, à nous, pauvres terriens, gens d'horizons étroits et d'atmosphères respirées, qui connaissons l'univers par des images et par des livres, ces reflets pâles de la vie, et nous démenons, si affairés et si importants, dans le tumulte de nos petites affaires.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

La Marine marchande française. — A propos du projet de loi en préparation sur cette industrie nationale, la première en importance, la Chambre de Commerce de Marseille a adopté un rapport de M. Albert Arnaud, dans lequel nous voyons que la Grande-Bretagne en 1904 eut un mouvement de tonnage de jauge de plus de 105 milliards de tonneaux et, tant voiliers que vapeurs, évalua sa flotte à 17 millions de tonneaux (soit à un million près, un tonnage aussi important que celui de toutes les flottes réunies) ; cette flotte reçoit 25 millions de subventions annuelles officielles. De son côté, l'Allemagne qui donne 10 millions de primes postales à ses navires, a vu son mouvement maritime s'élever à 14 milliards de francs et sa flotte marchande devenir triple de la nôtre. Le rapporteur étudie la situation française qui se chiffre par 9 milliards d'affaires, et, en 1904, 1,200,000 tonneaux de jauge tant vapeurs que voiliers. Il donne de notre infériorité les raisons suivantes : « *Nous manquons de fer et de charbon, nous construisons peu de navires, et, par conséquent, nous subissons, non seulement des frais généraux élevés, mais encore une main-d'œuvre encore plus élevée, parce qu'on ne peut ni la sérier, ni la spécialiser. Nous n'avons pas le goût de la mer, nos capitaux tremblent de s'y employer ; notre fret de sortie est faible, léger et disséminé, nos voies fluviales sont incomplètes, nos voies ferrées ne sont pas économiques et, dans bien des cas, elles sont mal orientées pour le service d'exportation. Enfin, les charges et réglementations maritimes sont plus lourdes que chez nos concurrents* ». Il y a un certain nombre de ces causes qui sont réformables de par notre volonté ; il faudrait donc s'y employer avec le meilleur de notre énergie : notre avenir national en dépend.

ASIE.

Expansion maritime du Japon. — Les Japonais, aussitôt calmée l'effervescence causée par la signature d'une paix à leur gré trop peu profitable pour eux, se mettent sans retard en devoir de faire produire à leurs victoires tous les résultats économiques possibles ; un congrès des Chambres de Commerce associées vient de se tenir à Tokio, et voulant prouver une fois de plus que, suivant la

formule, *l'or suit le fer*, a déclaré vouloir tirer de la guerre *tous les bénéfices matériels et moraux* possibles. Nous allons donc assister à un travail d'expansion formidable, expansion qui sera principalement maritime, étant données la situation insulaire du Japon d'une part, et d'autre part les leçons de la guerre dans laquelle la maîtrise de la mer a donné au Nippon les victoires décisives. D'ailleurs il faut noter un détail encore peu connu, c'est que la marine marchande japonaise s'est développée au cours de la guerre et par la guerre même. Le fait avait déjà été remarqué durant la guerre sino-japonaise, le Japon étant passé de 167,000 tonnes de vapeurs en 1893 à 331,000 tonnes de vapeurs en 1895, c'est-à-dire ayant doublé en deux ans. La crise russo-japonaise vient d'avoir pour effet d'augmenter encore la force de la marine marchande. Les Japonais perdirent bien devant Port-Arthur et par les raids de l'escadre de Vladivostok environ 71,000 tonnes de vapeurs : mais en même temps ils en construisaient 21,000 tonnes et en achetaient 177,000, ce qui, en 1904, en pleine guerre, faisait passer le tonnage total de la flotte marchande à vapeur de 657,000 à 791,000 tonnes. A l'heure actuelle, vapeurs et voiliers compris, le Japon était, à la fin de 1904, à la tête de 1,113,000 tonnes de navires marchands. Il va falloir trouver un emploi à cette flotte, et l'habileté, l'énergie, l'activité bien connues des Japonais permettent de prévoir quel effort désespéré ils vont faire dans les mers d'Extrême-Orient pour saisir la place prépondérante pour la conquête nécessaire de laquelle ils ont lutté et vaincu.

RÉGIONS POLAIRES

Expédition norvégienne. — L'explorateur Amundsen, dans une dépêche partie le 10 Décembre de l'Alaska, annonce que le lieutenant danois Gotfred Hansen a fait dans les premiers mois de 1905 une expédition en traîneau au cours de laquelle il a relevé un groupe de plus de 100 îles qui couvrent la mer entre le King William's Land et le Victoria Land jusqu'à 72° 10′ de latitud Nord.

L'expédition a quitté son hivernage le 13 Août 1905 et a atteint le 2 Septembre le cap Sabine ; mais elle a été arrêtée par les glaces à King's Point, où elle est actuellement enfermée. Elle hiverne pour la troisième fois. Tout le monde est en bonne santé.

Ces nouvelles positives contredisent heureusement les bruits venus d'Écosse et mentionnés dans notre dernier Bulletin de la perte du *Gjoa*, le navire du capitaine Ronald Amundsen.

Association internationale pour l'étude des régions polaires. — Le Congrès de Mons, sous le Haut Patronage de S. M. Léopold II, a émis le vœu de voir fonder cette Association, dont le but sera exactement délimité par la suite. D'abord une assemblée internationale des explorateurs polaires et des géographes sera convoquée à Bruxelles, pour les premiers jours du mois de Mai 1906.

Les membres de cette première conférence internationale élaboreront un projet général d'expéditions polaires et de travaux scientifiques à entreprendre par un effort international.

Pour faciliter ce travail, il serait à désirer que les explorateurs polaires, les Sociétés scientifiques et les géographes, envoyassent des notices exposant leurs desiderata au Comité provisoire d'organisation qui les ferait imprimer et distribuer.

Ainsi, les discussions du mois de Mai prochain, pourraient être plus facilement orientées vers leur but final.

L'assemblée sera également invitée à formuler un projet de règlement organique en vue de la création de l'Association internationale projetée.

Les deux projets ainsi élaborés seront transmis à tous les Gouvernements, aux Académies, aux Sociétés de Géographie et aux Commissions diverses spécialement compétentes.

Une seconde conférence internationale aura lieu à la fin du mois de Septembre 1906 et comprendra éventuellement des délégués d'État, des délégués des Académies et Sociétés savantes, ainsi que les explorateurs polaires qui auront assisté à la première assemblée.

Au cours de cette seconde conférence internationale, on arrêtera :

1° Les bases d'une série d'explorations polaires ;

2° Le programme des observations à effectuer dans tous les observatoires ;

3° Le texte du règlement organique de l'Association internationale pour l'étude des régions polaires.

Ces propositions seront enfin transmises, pour examen, au Gouvernement belge, qui, éventuellement, sollicitera l'adhésion de tous les États à la nouvelle Association.

Dans ces conditions, il est à espérer que les Sociétés de Géographie, Académies et Sociétés savantes réserveront un accueil favorable au projet qui est soumis à leur bienveillant examen.

Adresser toutes communications et demandes de renseignements à ce sujet à M. G. LECOINTE, Directeur scientifique à l'Observatoire royal de Belgique à Uccle, Vice-Président de la Société royale belge de Géographie à Bruxelles.

On peut aussi consulter dans notre Bibliothèque la brochure : *Projet d'une exploration systématique des régions polaires*, par HENRYCK ARCTOWSKI. Bruxelles, 1905.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

BULLETIN COMMERCIAL.

Le commerce de la FRANCE avec l'étranger s'est accru de près de 508 millions de francs, dans la période du 1er Janvier au 30 Novembre : 8,490,547,000 contre 7,982,821,000 francs en 1904.

Les importations, pour les onze mois écoulés de cette année, se sont élevées à 4,197,244,000 fr., en majoration de 165,196,000 fr. sur la période correspondante de 1904. Cette plus-value est due principalement aux matières premières nécessaires à l'industrie, dont les achats à l'étranger ont dépassé de plus de 158 millions de francs ceux de l'année dernière.

Les exportations ont atteint le chiffre de 4,293,303,000 fr. Ici encore on constate une forte augmentation, 342,530,000 fr., à laquelle ont contribué tous les principaux articles. Il est bon de signaler tout spécialement les articles fabriqués qui ont gagné environ 189 millions et demi, avec une exportation globale de 2,163,062,000 fr., sans y comprendre les colis postaux sortis pour 300 millions.

Il est intéressant de faire encore ressortir l'excédent qui s'est produit, durant cette période de onze mois, des exportations sur les importations, tandis que pendant longtemps la différence était inverse ; la France a donc, cette année, vendu pour près de cent millions de francs de plus de marchandises à l'étranger qu'elle n'en a achetées.

En somme, le bilan commercial laisse la France créditrice de 96,059,000 francs, à fin Novembre, alors que l'année dernière, à pareille époque, elle était débitrice de 81,275,000 francs.

J. Petit-Leduc.

FRANCE.

La Convention de Commerce franco-russe du 16-20 Septembre 1905. — La ratification de cette convention fait l'objet d'un projet de loi actuellement soumis à la Chambre des Députés. Nous puisons dans diverses publications et particulièrement dans le *Travail National* quelques renseignements intéressants sur cet accord commercial :

Objet de la convention. — La Russie a élaboré un nouveau tarif des douanes (13/26 Janvier 1903) et dénoncé pour l'échéance du 1er Mars 1906 la convention commerciale franco-russe du 17 Juin 1893.

Les droits frappant les importations françaises étaient ainsi relevés dans une proportion très notable, puisqu'elle dépassait parfois 50 %. Des négociations ouvertes en Septembre dernier ont abouti à un arrangement qui modère sensiblement les augmentations de droit, nous concède, en outre, ceux déjà obtenus par l'Allemagne, et nous réserve le traitement de la nation la plus favorisée. Il convient de se préoccuper des répercussions de ce nouveau tarif sur nos exportations en Russie. En ce qui concerne les importations de Russie en France, il n'est pas touché à notre tarif minimum, dont certains articles sont, toutefois, consolidés pour la durée renouvelable d'une année ; c'est donc uniquement du côté français que sont supportés les relèvements, et le sacrifice consenti est d'autant plus appréciable que nos exportations sur l'immense territoire russe ne représentent que le tiers, en moyenne, de nos importations de Russie (exportations en 1904 : 70 millions ; importations : 213 millions). Toutefois, le nouveau tarif conventionnel franco-russe accorde quelques abaissements sur les tarifs antérieurs en notre faveur.

La convention nouvelle n'influe pas sur les importations en France des nations jouissant du traitement de la nation la plus favorisée, puisqu'il n'est pas touché à notre tarif minimum.

Modifications au traité de commerce et de navigation du 1er avril 1874. — Les remaniements de cet ordre (art. 5) n'ont, dit l'exposé des motifs, qu'une *portée de mise au point.*

La Russie admet que l'intercourse entre la France et l'Algérie est, par assimilation au cabotage, réservée au pavillon français ;

Que la monnaie française d'or sera acceptée par les douanes russes, en reconnaissant mille francs en espèces comme équivalant à trois cent soixante-quinze roubles en or (billets de la Banque de France assimilés à l'or français) ;

Que les arrangements intervenus entre la France, d'une part, Monaco et le bey de Tunis d'autre part, ainsi que les accords ayant trait au commerce effectué entre les possessions françaises en Afrique et les États limitrophes par les frontières de

terre, ne pourront pas être invoqués par le Gouvernement impérial pour modifier les relations de commerce et de navigation établies entre les deux hautes parties contractantes par la présente convention.

Régime des voyageurs de commerce. — Le régime antérieur distinguait entre les voyageurs chrétiens et israélites, prévoyait des taxes diverses, aujourd'hui simplifiées, plus modérées, et appliquées sans distinction de religion.

Patente spéciale, au profit de l'*État russe*, des maisons exportatrices, de 150 roubles l'an (ou 75 pour la seconde moitié de l'année) : patente personnelle des voyageurs de commerce au profit de l'*État russe*, 50 roubles l'an (ou 25 pour la seconde moitié de l'année).

Si la patente de la maison d'exportation est prise au nom de son voyageur, la patente personnelle de celui-ci est inutile.

Clause de la nation la plus favorisée. — La rédaction même de la clause de la nation la plus favorisée a été, sur la demande du Gouvernement impérial, précisée *dans les termes admis par l'Allemagne* dans la convention additionnelle russo-allemande du 15-28 Juillet 1904.

« Les produits du sol et de l'industrie de la Russie qui seront importés en France et les produits du sol et de l'industrie de la France qui seront importés en Russie, destinés soit à la consommation, soit à l'entreposage, soit à la réexportation ou au transit, seront soumis au même traitement que les produits de la nation la plus favorisée. En aucun cas, et sous aucun motif, ils ne seront soumis à des droits, taxes et impôts ou contributions plus élevés ou autres, ni frappés de surtaxe ou de prohibition dont ne soient atteints les produits similaires de tout autre pays. Notamment toute faveur et facilité, toute immunité et toute réduction des droits d'entrée inscrits au tarif général ou aux tarifs conventionnels que l'une des parties contractantes accordera à une tierce puissance à titre permanent ou temporairement, gratuitement ou avec compensation, sera immédiatement, et sans conditions ni réserves des compensations, étendue aux produits du sol et de l'industrie de l'autre ».

On remarquera que du moment où nous acceptons, vis-à-vis de la Russie, cette définition de la clause de la nation la plus favorisée, nous l'admettons vis-à-vis de l'Allemagne.

Dans le nouveau tarif russe, les droits sont parfois plus ou moins élevés pour une même marchandise, selon qu'elle est importée par *terre* ou par *mer*. — C'est un moyen de différencier les pays d'origine, d'avantager les importations venues de puissances maritimes et de favoriser l'exportation nationale, qui a chance de bénéficier d'un fret de retour plus modéré de la part d'armateurs qui ont importé en Russie à l'abri d'un abaissement de droits dont les importations par terre ne jouissent pas.

Conclusion. — La convention nouvelle est beaucoup trop à l'avantage de la Russie : la France y gagne, il est vrai, en évitant les rigueurs d'un tarif général majoré : elle aide à la consolidation de la situation économique d'une nation amie, dont elle accepte de préférence de nombreux produits que son sol ou ses colonies ne lui donnent pas : elle garde, d'ailleurs, en ne consolidant les droits que pour un an, une liberté d'action de plus en plus indispensable, au fur et à mesure que les nations européennes se lient les unes vis-à-vis des autres par des arrangements conclus pour une durée déterminée.

Mais on ne peut que regretter vivement les rigueurs de certains articles du tarif, et l'absence de compensations en notre faveur.

L'acquiescement des Chambres françaises à ce régime est encore incertain aujourd'hui.

Les relations douanières franco-suisses. — Si nous pouvons espérer nous accorder tant bien que mal avec la Russie, nous nous trouvons en présence d'une rupture fâcheuse avec la Suisse. Celle-ci a remanié ses tarifs douaniers. Des négociations ont été engagées pour soustraire nos produits à un traitement de défaveur. Malheureusement elles ont été tardives du fait des atermoiements de la Suisse devant nos demandes de pourparlers, et l'on peut craindre qu'elles n'aboutissent pas en temps utile, c'est-à-dire de façon à empêcher l'application de tarifs plus élevés aux marchandises françaises. Notre Gouvernement s'est adressé, par suite, aux Chambres pour qu'elles abrogent les tarifications spéciales dont la Suisse bénéficiait chez nous et l'on peut considérer dès à présent que cette abrogation est consentie. Les avantages que lui avait assurés la loi du 16 Août 1895 seront supprimés, et les tarifs de douane résultant de la loi du 11 Janvier 1892 se verront aggravés de manière à frapper plus lourdement un certain nombre de produits suisses. Le Gouvernement n'établit, d'ailleurs, ces aggravations que pour une période limitée, du 1er Janvier 1906 au 1er Avril suivant, et il demande à être autorisé à en suspendre les effets, soit en totalité, soit partiellement, par un simple décret rendu en conseil des Ministres.

C'est donc une base d'arrangement qu'il se réserve afin d'éviter s'il est possible une lutte qui, suivant l'expression spirituelle d'un Député, M. Guillaume Chastenat, « ressemble au duel japonais où chacun des adversaires en présence s'ouvre le ventre ». La France a tout au moins pour elle la conscience de n'avoir pas commencé et de se défendre comme elle peut contre les considérables augmentations de droits de sa voisine sur les articles qu'elle nous achète.

EUROPE.

Les produits français en Allemagne. — Correspondance de Mulhouse :

Depuis quelque temps le Midi de la France exporte en Alsace-Lorraine et en Allemagne des quantités toujours croissantes de fruits, de légumes et de fleurs. C'est par trains entiers que ces produits arrivent maintenant. Comme le transport doit se faire dans des conditions d'extrême célérité, l'administration des chemins de fer français vient d'établir un train spécial jusqu'à Mulhouse, allant ensuite à Strasbourg, puis à Francfort avec raccordement direct pour Berlin.

Cette création donne satisfaction au désir exprimé par le Conseil général des Bouches-du-Rhône concernant l'expédition directe de trains rapides entre Nice et Berlin (*via* Marseille, Lyon, Lons-le-Saunier, Belfort, Mulhouse, Francfort). Ce nouveau service quotidien fonctionne depuis le 1er Décembre.

Ainsi se trouve réalisé un problème aussi intéressant pour le consommateur allemand que pour le producteur français.

Pour les Faits et Nouvelles géographiques :

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
V. DELAHODDE.

Lille Imp. L. Danel.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND SEMESTRE DE 1905.

Grandes Conférences.

Articles nécrologiques.

Communications.

Excursions.

Procès-verbaux.

Congrès.

Bibliographie.

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes

France.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Régions polaires.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

France.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Généralités.

Lille Imp. L. Danel.

61.